


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
LITTERAIRE ET CRITIQUE,

Contenant une idée abrégée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illustres en tout genre, de tout tems & de tout pays.

TOME V.



A AVIGNON.

MCCLIX.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, LITTERAIRE ET CRITIQUE,

Contenant une idée abrégée de la Vie & des Oouvrages des Hommes illustres en tout genre, de tout tems & de tout pays.

NICEPHORE CARTOPHILAX, a vécu vers l'an 800., & est Auteur de quelques ouvrages traduits en latin, dans la Bibliothéque des Peres. NICEPHORE *Blemmidas*, Prêtre & Moine du Mont Athos, au treizième siècle, fut favorable aux Latins, & composa deux Traités de la Procession du S. Esprit, où il combat l'opinion de ceux qui soutenoient que l'on ne pouvoit pas dire que le S. Esprit procédât du Pere, par le Fils. Ces deux Traités sont imprimées en Grec & en Latin. Il y a dans la Bibliothèque du Vatican, plusieurs autres ouvrages de *Blemmidas*. Dans le quatorzième siècle, il y a eu NICEPHORE, Auteur d'une histoire Ecclésiastique, qui commence à la naissance de Jesus-Christ, & finit à la mort de l'Empereur Phocas. Quoique cet Historien soit crédule & peu exact, son Histoire a son utilité. L'édition la meilleure est de Paris, deux volumes *in-fol.* Nicephore surnommé *Gregoras*, qui vivoit dans le même-tems, a composé une histoire Bizantine, depuis Andronic le *Vieux*, jusqu'à Paleologue. Cette histoire qui se sent de la barbarie de son siècle, commence en 1282, & finit en 1384. La plus ample édition est celle de 1702, deux vol. *in-fol.*

NICETAS, *surnommé* SERRON, Diacre de l'Eglise de Constantinople au onzième siècle, est Auteur d'un *Commentaire* sur les Oraisons funèbres & sur les Poësies de Grégoire de Nazianze; d'une *Chaîne* sur le Livre de Job, composée de passages tirés de plusieurs Peres, d'Apollinaire, de S. Athanase, de S. Basile, de S. Chrysostôme, &c.; & d'une autre sur les Pseaumes & sur le Cantique des

Cantiques, imprimée à Bâle l'an 1552.

NICETAS, Moine du Monastère de Stude au onzième siècle, fit un écrit contre les Latins sur le modèle de celui de M. Cerulaire, Patriarche de Constantinople. Il accuse les Latins de rompre le jeûne en célébrant la Messe tous les jours de Carême: au lieu que les Grecs ne célébroient les jours de jeûne, que la Messe des Présanctifiés, sans consacrer & seulement à l'heure de None, comme ils font encore. Nicetas défend ensuite les mariages des Prêtres, & n'apporte pour preuves que des pièces apocryphes. Le Cardinal Humbert lui répondit avec vivacité. Nicetas se rétracta, & anathématisa en présence de l'Empereur & des Légats, l'Ecrit publié sous son nom contre l'Eglise latine.

NICETAS ACHOMINATE, ainsi nommé parce qu'il étoit de Chone ou Colosse, Ville de Phrygie, fut estimé à la Cour des Empereurs de Constantinople, & posséda les premières Charges de l'Empire. Il composa une *Histoire* depuis la mort d'Alexis Comnène l'an 1118, jusqu'à celle de Baudouin l'an 1205. Cet Ouvrage que nous avons de la traduction de Jerôme Wolf, fut mis dès l'an 1647, dans le corps de l'Histoire Byzantine, de l'impression du Louvre. L'Auteur est judicieux & exact; mais son style obscur embarrasse, & est insupportable; il a été traduit en François par le Président Cousin. On attribue encore à Nicetas un Traité de la foi *Orthodoxe*.

NICET, un des plus éloquens Orateurs du cinquième siècle dans les Gaules, sortoit d'une famille de Sénateurs. Aussi versé dans la Jurisprudence, qu'habile dans l'art de bien parler, il joignoit à ces talens une grande modestie & une pudeur admirable. Sidoine Apollinaire parvenu à l'Episcopat, se faisoit honneur d'être uni avec ce grand homme, & il avoue que son exemple & ses conseils l'animoient beaucoup au travail. A la cérémonie du Consulat d'Astere, faite à Lyon l'an 449, il parla avec tant de dignité, que tout le monde en fut ravi. En d'autres rencontres, il ne se fit pas moins admirer au sujet de la Loi de la prescription de 30 ans. Saint Sidoine assure dans ses Lettres, qu'il ne connoissoit rien dans Flavius Nicetius, qu'il n'eût souhaité de posséder lui-même.

NICIAS, Capitaine Athénien, & fils de Nicerate. Son mérite autant que sa bonne fortune l'élevèrent aux premiers honneurs. Il servit utilement sa Patrie, &

mit fin à la guerre du Peloponèse. Lorsque la guerre de Sicile eut été résolue, il fut nommé Général avec Démosthène & Alcibiade. La flotte Athénienne aborda à Catane, & forma ensuite le siège de Syracuse. Il s'y opiniâtra pendant plus de deux ans, mais envain. Ayant été défait & pris par les Syracusains, il fut égorgé avec Démosthène dans la place publique de la Ville, 413 ans avant Jesus-Christ. Nicias avoit réussi presque dans toutes les entreprises dont il avoit été chargé; mais il devoit en grande partie ses succès à sa prudence & à sa circonspection. On l'accusoit seulement d'être timide & peu entreprenant : en effet dans ses expéditions les plus heureuses, jamais l'espérance d'un plus grand avantage ne lui fit hazarder celui dont il jouissoit. Également respecté dans sa patrie, & hors de sa patrie, il eût mis le sceau à la réconciliation des Républiques d'Athènes & de Lacédémone, si la jalousie & l'ambition d'Alcibiade n'eussent rompu les sages mesures qu'il avoit prises pour parvenir à un but si salutaire.

NICOLAÏ, (Jean) né à Monza, Village du Diocèse de Verdun, l'an 1594, fit profession dans l'Ordre de Saint Dominique en 1612, reçut le bonnet de Docteur à Paris où il professa pendant 20 ans la Théologie dans la maison de Saint Jacques, dont il fut élu Prieur, & y mourut le 7 de Mai 1673. Ses principaux Ouvrages sont, 1°. la Somme de Saint Thomas avec des notes en deux vol. *in-fol.* 2°. *Ludovici Justi XIII triumphalia monumenta*, Ouvrage rempli d'emblêmes, de figures, de vers latins & françois, qui valut à l'Auteur une pension de 600 liv. de la part de la Cour. 3°. *Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi*, &c. C'est le jugement de la Faculté de Théologie de Paris, contre la proposition de M. Arnaud, *Defuit gratia Petro*, &c. Le P. Nicolaï donna aussi cet écrit en François sous le titre de, *Avis délibératif*, &c. Il y combattoit la doctrine de Jansénius, faisant néanmoins profession de soutenir celle des Thomistes, & de rejetter les sentiments de Molina & de son école. On l'accusa de n'être pas franc Thomiste, de cacher le sens des Molinistes sous des expressions Thomistes, & d'attaquer la doctrine de S. Augustin sous le nom de Calvin & de Jansénius. MM. Arnaud, Nicole & de la Lane, pour éclaircir le sentiment de S. Thomas sur la grace suffisante, & réfuter en même tems le suffrage du P. Nicolaï, firent un écrit en Latin; *Vindiciæ Sancti Thomæ, circà gratiam sufficientem,*

adversùs P. Joannem Nicolaï. Le P. Nicolaï n'eut pas lieu de triompher. On lui prouva qu'il étoit fauteur du Molinisme, & qu'il avoit entièrement abandonné la doctrine de son Ordre. Le Pere Niceron dans le tome 14 de ses Mémoires, met au nombre des Ouvrages du P. Nicolaï, *les Thèses Molinistiques effacées par des notes Thomistiques*, c'est tout le contraire. Les Thèses sont à la vérité du P. Nicolaï, qui les fit soutenir au mois de Janvier 1656; mais elles sont seulement intitulées *Thèses sur la grace.* L'Ouvrage qui a pour titre, *Molinisticæ Theses Thomisticis, notis expunctæ*, & qui parut la même année, est composé de deux parties: sçavoir des Thèses du P. Nicolaï, & de la réfutation de ces Thèses par des notes conformes aux sentimens de Saint Thomas, lesquelles notes sont de M. Nicole. On a réimprimé cet Ouvrage dans le recueil intitulé, *Causa Arnaldina*, & l'on trouve à la fin un court écrit du même M. Nicole contre le *Judicium censorium*, du P. Nicolaï. Ce même Pere a fait des *Dissertations* sur plusieurs points de discipline Ecclésiastique, contre M. de Launoi, la première touchant le Concile plénier, dont Saint Augustin allégue le jugement sur le Baptême des Hérétiques, qu'il prétend être le Concile de Nicée, & non pas celui d'Arles. Deux *Dissertations* sur le Sacrement de Baptême; l'une dans laquelle il prétend qu'on ne l'administroit solemnellement dans toute l'Eglise qu'à Pâque & à la Pentecôte, & l'autre dans laquelle il prouve qu'on ne peut point contraindre les Juifs & les Infidèles à faire recevoir le Baptême à leurs enfans. Il a encore composé deux autres *Dissertations*, dans lesquelles il est opposé au sentiment de M. de Launoi, l'une sur les jeûnes, où il prétend que l'on est dispensé de jeûner, lorsque dans un cas de nécessité l'on permet l'usage de la viande, & un autre pour défendre les passages cités par Saint Thomas dans la chaîne dorée. Il y a eu encore deux Théologiens qui ont porté le nom de NICOLAI (Philippe & Melchior.) Le premier prêcha avec beaucoup de réputation à Hambourg, écrivit sur le règne de J. C. & laissa quatre vol. de ses Ouvrages. Le second qui a aussi écrit, professa avec distinction la Théologie à Tubinge.

NICOLAS I, Romain, Diacre de l'Eglise Romaine, fut tiré par force de l'Eglise de Saint Pierre, où il s'étoit caché, & élevé sur le Saint Siège l'an 858. Quelques jours après son Ordination, il confirma la doctrine Catholique touchant la grace & la prédestination. Il eût été

à souhaiter qu'il eût eu des sentimens aussi exacts sur la puissance des Rois, qu'il l'eût regardée comme établie immédiatement de Dieu & indépendante de tout autre que de lui. Livré à des préjugés qui ont eu de fâcheuses suites dans les siècles suiv., il prétendoit que la soumission n'étoit dûe qu'aux Rois qui sont au-dessus des autres par leurs vertus, & qu'il appartient aux Evêques de juger si un Prince est Roi légitime ou Tyran. Il faisoit entendre que c'étoit des successeurs de Saint Pierre que les Empereurs recevoient leur autorité. Michel III, Empereur d'Orient qui avoit chassé Saint Ignace, Patriarche de C. P. & qui avoit mis Photius en sa place, résolut d'autoriser cette action & envoya sous de faux prétextes, prier Nicolas de trouver bon qu'on assemblât un Concile. Le Pape envoya à C. P. des Légats l'an 860, pour examiner une affaire de cette importance, ils en revinrent l'an 862, après s'y être laissé corrompre; mais le Pape les désavoua, & protesta qu'il ne communiqueroit jamais avec Photius. Cette affaire a eu de tristes suites pour l'Eglise, & doit être regardée comme l'origine du schisme déplorable, qui divise l'Eglise Grecque de la Latine. Nicolas voulut excommunier Lothaire, Roi de Lorraine, parce qu'il avoit épousé Valdrade & répudié Thietberge, & pour cela il fit tenir le Concile de Metz l'an 863; mais le jugement que le Pape porta sur le mariage, ce fut en qualité d'arbitre, dont les parties étoient convenues, comme il paroît par les lettres de Nicolas I, & par celle du Roi au Pape Adrien, successeur de Nicolas I, dans laquelle ce Prince avoue qu'il avoit reconnu Nicolas pour Juge; mais seulement pour un tems, & à cet effet, *sed ad tempus & in hac parte*. Néanmoins les Evêques de France n'eurent aucun égard aux censures de ce Pape, & lui écrivirent qu'ils ne s'en tenoient point à son jugement, qu'ils ne reconnoissoient point ses Sentences, & qu'ils ne craignoient point ses foudres ni ses bulles. Un événement des plus grands du Pontificat de Nicolas, a été la conversion de Bogoris, Roi des Bulgares & de sa nation arrivée l'an 861, selon le P. Pagi, quoique M. Fleury la place l'an 865. Ce Roi envoya l'an 866, son fils avec plusieurs Seigneurs à Rome, portant de grands présens; ils étoient chargés de consulter le Pape sur plusieurs questions de Religion, au nombre de 106, auxquelles le Pape satisfit par autant d'articl. Les réponses aux consultations des Bulgares, sont célèbres. Il écrivit un si grand nombre d'Epîtres, qu'on en a publié un volume entier. Ce Pon-

tife tint le Saint Siège près de dix ans, & mourut en 867. Il a reçû de grands éloges de la plûpart des Ecrivains, & les a mérités par son zèle, par sa fermeté, par sa charité envers les pauvres, & par toutes ses grandes qualités. Dans les derniers tems on a mis le nom de Nicolas dans le Martyrologe Romain.

NICOLAS II, dit Gerard de Bourgogne, parce qu'il étoit de cette Province, étant Evêque de Florence, fut élu à Sienne, & mis en la place d'Etienne X, l'an 1058. Quelques factieux firent consacrer par violence Jean Evêque de Veletri, qui prit le nom de Benoît X. Nicolas confirmé par l'Empereur Henri, le fit déposer dans un Concile tenu à Sutri. Gerard étant allé à Rome, y fut intronisé le 18 Janvier 1059. Peu de tems après Benoît vint lui demander pardon, & renonça au Pontificat. Nicolas fit un voyage dans la Pouille, à la prière des Normands qui l'engagèrent à venir les réconciller à l'Eglise. Ils se présentèrent devant lui, & remirent en sa disposition toutes les terres de Saint Pierre dont ils s'étoient emparés. Le Pape de son côté les réconcilia avec le Saint Siège. Comme ils étoient les plus capables de le secourir contre ceux qui avoient usurpé les biens de l'Eglise de Rome; le Pape leur céda toute la Pouille & la Calabre, confirma à Richard la Principauté de Capoue, à Robert Guischard, le Duché de Pouille & de Calabre; ce fut là l'origine du Royaume de Naples. Les Normans ayant assemblé des troupes, suivirent le Pape lorsqu'il retournoit à Rome. Ils ravagèrent les terres dont les habitans étoient rébelles au Pape, & commencèrent à délivrer Rome des petits Seigneurs qui la tirannisoient depuis si long-tems. Le Pape Nicolas garda le siège de Florence avec celui de Rome pendant tout son Pontificat qui fut près de deux ans & demi. On dit que ce Pape avoit la dévotion de ne point passer un seul jour sans laver les pieds à douze pauvres, & qu'il le faisoit la nuit quand il n'avoit pas pû le faire pendant le jour; ce fut dans un Concile tenu à Rome sous Nicolas, que Berenger abjura son hérésie.

NICOLAS III, Romain, de la famille des Ursins, Cardinal Diacre, nommé avant son élection Jean Gaëtan, fut élu Pape à Viterbe le 25 Novembre 1277. On dit que Saint François à qui on l'avoit présenté, étant enfant, prédit qu'il seroit un jour Pape. On admira dans Nicolas sa grande modestie, sa prudence & la sagesse de ses réponses. Ami des gens de Lettres, il les favorisa & ne donna des

bénéfices qu'aux personnes de mérite. Il eut un soin particulier de ramener les Schismatiques à l'Eglise, & de procurer la conversion des Payens. Ce fut dans cette vûe qu'il envoya des Légats à Michel VIII, Empereur d'Orient, & des Missionnaires en Tartarie. Jamais il n'offroit le Saint Sacrifice de la Messe sans verser des larmes. On l'a blâmé d'avoir trop aimé ses parens, & d'avoir même employé des moyens peu légitimes pour les enrichir & leur procurer des alliances honorables. Ce Pape forma de grands projets, dont le principal, étoit de partager tout l'Empire en 4 Royaumes; mais la mort les fit avorter. On prétend qu'il étoit entré dans la conjuration des *Vêpres Siciliennes*, avec l'Empereur de Constantinople & Pierre d'Arragon; mais il n'en vit pas l'exécution, étant mort subitement d'une attaque d'apoplexie le 22 Août 1280. On croit Nicolas III, Auteur d'un Traité intitulé *de electione dignitatum*.

NICOLAS IV, natif d'Ascoli dans la Marche d'Ancone, avoit été Général de l'Ordre des Freres-Mineurs. Il fut élu Pape tout d'une voix le 15 Février 1288. Il renonça deux fois à son élection, n'y consentit que le 22 & fut couronné le 25. Ce Pontife étoit Philosophe, Théologien, & avoit un esprit propre aux affaires les plus importantes. Gregoire X l'avoit envoyé à Constantinople & en Tartarie, pour travailler à la réunion des Grecs, & à la conversion des Infidèles. Dès le commencement de son Pontificat, Nicolas reçut l'agréable nouvelle de la conversion d'un grand nombre de Tartares. L'an 1289, le 29 Mai, il couronna Roi de Sicile Charles II, dit le Boiteux. Il érigea la même année l'Université de Montpellier. L'an 1290 il donna le 5 de Janvier une Bulle pour exhorter les Fidèles à secourir la Terre-Sainte où les Chrétiens étoient réduits à la derniere extrémité, & d'où ils furent entièrement chassés, ayant perdu le 8 de Mai 1291 la Ville d'Acre. Nicolas ayant appris ces tristes nouvelles, fit tous tous ses efforts pour engager les Princes Chrétiens à entreprendre de recouvrer la Terre-Sainte : il écrivit pour cela dans tous les Pays à tous les Princes, & même à Argon Can des Tartares; mais tous ses efforts furent inutiles, & ses desseins furent arrêtés par sa mort arrivée le 4 d'Avril 1292. Il avoit tenu le Siège un peu plus de 4 ans. On lui attribue des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, sur le Maître des Sentences, &c.

NICOLAS V, (Thomas de Sarzanne, Cardinal Evê-

que de Bologne, né dans un Bourg près de Luni, Ville Episcopale) fut élu Pape le 6 Mars 1447, & couronné le 18. Il fut aussitôt reconnu par l'Allemagne & la France. Le Roi lui envoya l'année suivante une ambassade célèbre, chargée de faire plusieurs propositions pour la paix de l'Eglise. Tout conspiroit à cette paix : Nicolas y étoit porté par son caractère doux & paisible, les Souverains la désiroient, le Roi de France sur-tout, qui y travailla plus que tous autres, l'Anti-Pape Felix s'y prêta à certaines conditions, qui furent généreusement accordées par Nicolas. Les Peres de Basle y concouroient de leur côté. Le Pape annonça cette agréable nouvelle à toute la Chrétienté par une Bulle du 18 Juin 1449. Il reçut à sa Communion le célèbre Cardinal d'Arles, déposé par Eugêne IV, il se réconcilia parfaitement avec lui, & le fit même Légat en Allemag. Sous le Pontificat de Nicolas, Les Belles-Lettres qui avoient été comme ensevelies pendant plusieurs siècles, reprirent leur ancien éclat. Protecteur des Sçavans & sçavant lui-même, il leur donna des marques de sa libéralité. On recueillit par son ordre de tous les endroits du monde les plus beaux manuscrits grecs & latins, pour enrichir sa bibliothéque. Il faisoit traduire les traités Grecs, récompensoit magnifiquement ceux qu'il employoit ou à ces traductions ou à la recherche des livres ; il avoit même promis 5000 ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de Saint Mathieu en Hébreu. Après la mort d'Amurat, Nicolas prévit ce que la Religion auroit à souffrir sous son successeur. Touché du danger qui menaçoit la plûpart des Etats Chrétiens & principalement l'Empire de Constantinople dont Mahomet avoit résolu de s'emparer à quelque prix que ce fût; il exhorta les Princes à secourir les Grecs, & tâcha d'y engager les peuples, en animant leur zèle. Il écrivit à Constantin, Empereur de Constantinople, pour l'exhorter à la réunion. Cette lettre semble une prédiction de ce qui arriva trois ans après. Le Pape y marquoit que l'on attendroit encore 3 ans pour voir si le figuier qu'on avoit jusqu'alors cultivé inutilement, produiroit du fruit, & que s'il n'en portoit pas, il seroit coupé jusqu'à la racine. Ce qui fut accompli par la prise de C. P. Le 29 de Mai 143. Le chagrin qu'eut Nicolas de la prise de cette Ville, ne le quitta jamais & contribua beaucoup à sa mort arrivée l'an 1455 le 24 de Mars. Il avoit tenu le Saint Siège 8 ans & 19 jours depuis son élection. Dominique

Georges, Chapelain du Pape Benoît XIV, a fait imprimer à Rome une vie détaillée & fort curieuse du Pape Nicolas V.

NICOLAS DE CUSA, ainsi appellé du nom d'un Village dans le Diocèse de Trêves, où il naquit l'an 1401 : il n'étoit fils que d'un pauvre pêcheur; mais par son mérite il s'éleva aux plus hautes dignités de l'Eglise. Il paroît constant qu'il n'a fait profession dans aucun Ordre Religieux, & qu'il fut successivement, Doyen de Saint Florin à Coblentz, & Archidiacre de Liége. Il étoit revêtu de cette dignité, lorsqu'il assista au Concile de Basle en 1431. Cusa fut un des plus grands défenseurs de l'autorité du Concile, même sur le Pape. Il s'attacha copendant dans la suite à Eugéne IV, qui l'envoya en Grèce avec l'Archevêque de Tarantaise, pour la réunion des deux Eglises, & en conséquence de la négociation, Jean, Empereur de Constantinople, son frere Demetrius, le Patriarche & soixante-dix Evêques, se rendirent en Italie pour traiter de cette réunion. Le Pape le donna au Cardinal Albergotti qui l'envoya Légat en Allemagne, & depuis il y fut envoyé lui-même en qualité de Nonce ; Nicolas V, Successeur d'Eugène, recompensa les services de Cusa par la dignité de Cardinal le 25 Décembre 1448. L'Evêché de Brixen, dans le Tirol, étant venu à vacquer, le Chapitre choisit Leonard Corsmet, Chancelier de Sigismond, Archiduc d'Autriche; mais comme il se trouva quelque irrégularité dans l'élection, le Pape crut être en droit de donner ce Siège à Cusa qui y fut maintenu malgré les Chanoines, & Sigismond même qui en prit la défense. L'an 1451, il fut envoyé en Allemagne pour y faire prêcher la Croisade. La fausse politique des uns, & la crainte intéressée des autres, firent échouer les desseins de ce Légat, qui pour n'être pas inutile, assembla un Synode à Magdebourg, réforma les Monastères, publia le Jubilé, & fit des Ordonnances très-utiles pour la discipline Ecclésiastique. Il retourna à Rome sous Calixte III. Ayant voulu en passant mettre la réforme dans un Monastère, l'Archiduc Sigismond s'y opposa & prit le parti des Moines. La dispute fut vive, & l'Archiduc se déclara violemment contre lui. Pie II. étant monté sur le Siège de Rome après Calixte, le députa de nouveau en Allemagne, pour y défendre les droits du Saint Siège contre les Princes séculiers. A son retour il le fit Légat à Rome même & Gouverneur de cette Ville pendant son absence, & n'oublia rien auprès de Si-

gismond, pour le réconcilier avec lui. Sigismond fit de belles promesses; mais Cusa eut à peine remis le pied dans son Diocèse, que l'Archiduc le fit enlever le propre jour de Pâques, & le mit en prison. Dès ce moment on cessa tous les Offices divins dans presque tout son Diocèse: Le Pape excommunia Sigismond. Celui-ci ne lui accorda la liberté quelque tems après qu'à condition qu'il feroit serment qu'il ne se souviendroit jamais de cette injure, qu'il lui ménageroit son absolution auprès du Pape, qu'il laisseroit l'Eglise de Brixen en repos, & qu'il lui payeroit une somme considérable, pour sa rançon. Comme Nicolas de Cusa avoit assisté au Concile de Basle où il fut un des plus grands défenseurs de l'autorité du Concile sur le Pape, il composa pour prouver ce sentiment un Ouvrage très-considérable intitulé *de la Concordance Catholique*. Il mourut à Todi Ville d'Ombrie le 11 d'Août 1454 à 63 ans. Il fonda un Hôpital à Cusa & un Seminaire à Deventer, pour faire élever dans la piété & dans les Lettres, vingt pauvres écoliers. Tous ses *Traités* ont été imprimés à Basle en trois vol. *in-fol.* dans l'année 1565. Le premier tome contient des *Traités Théologiques* sur les mystères, dans lesquels la Métaphisique ancienne règne presque par-tout. Il y a trois livres de la docte ignorance dont il a fait une apologie. Un *Ecrit* touchant la filiation de Dieu. Des *Dialogues* sur la Genèse & sur la sagesse, &c. Le second volume contient des *Exercitations*, les trois livres de la *Concordance Catholique*, des *Lettres* aux Bohemiens, quelques *Traités* de controverse, un qui a pour titre *l'Alcoran criblé*, un autre intitulé *Conjectures* sur les derniers tems, où il met la défaite de l'Ante-christ & la glorieuse résurrection de l'Eglise dans le dix-huitième siècle & avant 1734. Cet écrit est une prophétie d'imagination que le tems a réfutée. Le troisième volume comprend des *Ouvrages de Mathématiques*, de *Géométrie*, & d'*Astronomie*. Le style du Cardinal Cusa est net & facile, sans affectation & sans ornement. Il savoit les Langues Orientales, il avoit beaucoup d'érudition, & le jugement assez sain. Son seul défaut est d'avoir été trop abstrait & trop Métaphycien dans plusieurs de ses Ouvrages.

NICOLAS DE LIRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, pet. Ville de Normandie entre Séez & Evreux. Il étoit né Juif, & avoit commencé d'étudier sous les Rabbins: mais s'étant converti, il prit l'habit des Freres Mineurs vers l'an 1292. Il vint à Paris, où il fut reçu

Docteur, & expliqua long-tems l'Ecriture-Sainte, dans le grand Couvent de son Ordre. La Langue Hébraïque qu'il avoit apprise dès son enfance, lui fut d'un grand secours, pour entendre le sens littéral de l'Ecriture, trop négligé de son tems, quoiqu'il soit le fondement de tous les autres sens mystiques ou moraux, comme il le remarque lui-même. Ce Docteur s'appliqua toute sa vie à l'explication de l'Ecriture, & composa deux grands ouvrages; sçavoir, des *Notes* courtes, ou comme on parloit alors une *Postille perpétuelle* sur toute la Bible; & des *Commentaires moraux* sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament. Il marque à la fin de ce dernier ouvrage qu'il l'a achevé à Paris l'an 1330. La meilleure édition de la *Postille*, est celle de Lyon en 1590. Nicolas de Lire mérita l'estime de la Reine Jeanne, Comtesse de Bourgogne, femme du Roi Philippe V, dit *le Long*: cette Princesse le nomme entre les exécuteurs de son Testament, fait l'an 1325, comme Provincial de son Ordre en Bourgogne. Il mourut à Paris le 23 Octobre 1340, & fut enterré dans le grand Couvent des Cordeliers.

NICOLAS D'INCKELSPUEL, de Soüabe, Recteur de l'Université de Vienne, a vécu dans le quinzième siècle. Il se trouva au Concile de Constance & de Bâle, & y parut avec distinction. Il avoit travaillé sur les quatre *Livres des Sentences*; mais son ouvrage est perdu. Il ne nous reste de lui que quelques *Discours* de piété sur le Décalogue, sur l'Oraison Dominicale, sur les trois parties de la Pénitence, sur les huit Béatitudes, sur les sept Péchés mortels. On trouve son *Traité* des sept Dons, Manuscrit dans la Bibliothéque d'Ausbourg, avec un *Traité* de la Gratitude & de l'Ingratitude, & un *Traité* sur la Communion Sacramentelle.

NICOLAS, (Augustin) né à Besançon, Avocat, s'appliqua avec succès dans sa jeunesse, aux Belles-Lettres & à l'étude des Langues Espagnole & Italienne. Il voyagea en différentes Cours, & fut chargé par Charles Duc de Lorraine, que le Roi d'Espagne avoit fait arrêter, de solliciter son élargissement. Cette liberté fut accordée, lorsque la Paix des Pyrenées fut sur le point d'être conclue. Nicolas devint alors Conseiller d'Etat du Duc Charles de Lorraine. Dom Louis de Haro, Ministre d'Espagne, qui connoissoit son mérite, le fit pourvoir d'une Charge de Maître des Requêtes au Parlement de Dole. Trop de présomption a fait tort aux talens de

Nicolas. Il écrivoit avec facilité en Prose & en Vers; mais il s'étoit imaginé fort mal à propos égaler Horace, Virgile & Ovide. Il fut exposé à beaucoup de railleries, pour s'en être vanté dans des Vers gravés au bas de son portrait, qui se trouve à la tête de ses Poësies réimprimées en 1693, à Besançon. On a de lui une *Relation* de la dernière Révolution de Naples, & une autre de la Campagne de 1664 en Hongrie, avec diverses *Pièces Historiques*. L'Auteur mourut à Besançon en 1695.

NICOLAS EYMERIC, né à Gironne vers l'an 1320, entra dans l'Ordre de saint Dominique, & fut fait Inquisiteur Général par Innocent VI; il mourut dans sa patrie en 1399. Il est Auteur de plusieurs ouvr. entr'autres du *Directoire des Inquisiteurs*, imprimé d'abord à Barcelone, puis à Rome & à Venise en 1596, avec des Comment. qui en développent le sens & les maximes. Cet ouvrage est divisé en 3 parties, dans la première desquelles l'Auteur établit, comme une maxime fondamentale, que le Tribunal de l'Inquisition a le pouvoir de condamner aux peines capitales, les Hérétiques & Fauteurs d'Hérésie; dans la troisième, il explique la forme de procéder contre eux. Elle se reduit à l'une de ces trois voyes, *l'Accusation, la Délation & l'Inquisition*: la première n'est pas admise, à cause des formalités embarrassantes, & on ne met en usage que les deux autres. Ainsi sur la Délation du premier venu, ou sur le bruit public, on procéde avec une rigueur barbare au jugement & au supplice d'un innocent. Les Rois eux-mêmes, les Souverains ne sont pas exempts du zèle cruel des Inquisiteurs; mais comme il seroit difficile de procéder contre eux par les voyes ordinaires, la prudence des Auteurs du Directoire y a pourvû, en imaginant contre les Souverains une Instruction furtive & secrette, après laquelle on prononce leur condamnation dans un myst. impénétrable; *alterum modum procedendi secretum & occultum, quo quidem Reges & Regales personas, clanculum & indicta causa damnant*; & cette condamnation va jusqu'à la mort, selon le Jésuite Suarez, qui dans la Défense de la *Foi Catholique*, dévoile les mistères du Directoire. *Regem*, dit cet Espagnol, *privat regno, etiam illum interficiendo.* Reste à assurer l'exécution des Jugemens de l'Inquisiteur; & c'est à quoi servent en Italie ceux qu'on appelle Croisés, *Cruce Signatos*; en Espagne les Familiers, *Familiares*; en France, les Clement, les Barriere, les Ravaillac, les *Damien*, gens toujours

prêts à partir au premier signal des Inquisiteurs, & à exécuter tout ce que ceux-ci leur prescrivent pour la Propagation de la Foi & la destruction de l'Hérésie. La plûpart de ces Ministres infâmes sont coupables de quelques grands crimes, & dans le Commentaire 178 du Directoire, on leur accorde l'Indulgence Plenière, & la rémission de tous leurs péchés, s'ils viennent à mourir dans l'exercice de leur fonction.

NICOLAS, (Gabriel) Seigneur de la Reynie, né à Limoges d'une famille ancienne dans la Province, & recommandable dans le Présidial. Il fit ses études à Bordeaux, & y devint Président au Présidial. Son attachement au parti du Roi, & les troubles arrivés en Guyenne, l'obligèrent d'en sortir en 1650. Le Duc d'Epernon, Gouverneur de la Province, le présenta à Louis XIV, & à la Reine Régente sa Mere, comme un sujet d'une fidélité à toute épreuve. Sa Majesté le fit Maître des Requêtes en 1661, & créa pour lui en 1667 la Charge de Lieutenant général de Police de la Ville de Paris. On doit aux soins infatigables de ce Magistrat, l'établissement du Guet, la défense aux gens de livrée de porter épées & cannes, les lanternes, l'enlevement des boues, & la plus grande partie des beaux Réglemens de Police, qui s'observent aujourd'hui. En 1680 il fut nommé Conseiller d'Etat, & après avoir exercé différentes Commissions & la Charge de Lieutenant Général de Police pendant trente ans, le Roi lui permit en 1697, d'en quitter les fonctions. Depuis ce tems-là M. de la Reynie s'occupa entièrement aux affaires du Conseil, & fut toujours honoré de l'amitié du Prince. Il mourut le 14 Juin 1709, à 85 ans, généralement regretté pour sa probité, sa justice, & son désintéressement.

NICOLE, (Pierre) vint au monde à Chartres le 13 Octobre 1625. Né avec une grande ouverture d'esprit, une mémoire très-heureuse, une docilité raisonnable, une pénétration vive & profonde, il eut pour Précepteur, son pere Avocat au Parlem. de Paris, & étudia sous lui les meilleurs Auteurs grecs & latins de l'Antiquité profane. Ses progrès dans les Belles-Lettres furent étonnans. A l'âge de 14 ans, il avoit achevé le cours ordinaire des Humanités. En 1642, le jeune Nicole fut envoyé à Paris, où il fit son cours de Philosophie dans le Collége d'Harcourt. Son génie porté à la réflexion, s'accommodoit beaucoup des études, où le raisonnement a plus de part que l'imagination; & dès qu'il exami-

noit une question, il l'approfondissoit, & on pouvoit même dire qu'il l'épuisoit. Déterminé à la Théologie, il l'étudia sous le célèbre de Sainte-Beuve, & joignit à cette étude celle des Langues Hébraïque, Grecque, Latine, Espagnole & Italienne. Ce fut pour lui un avantage bien grand de connoître le célèbre Monastère de Port-Royal-des-Champs, les pieux & sçavans Solitaires, qui habitoient au-dehors de cette Maison. Comme il aimoit la retraite & le silence, & qu'il étoit assuré d'y trouver l'un & l'autre, il tenta d'y avoir un libre accès. Il ne lui fut pas difficile à trouver. Outre qu'il y avoit été plusieurs fois, dans le seul dessein d'y entendre les exhortations de M. Singlin, Confesseur des Religieuses de cette Maison, il y avoit deux tantes Religieuses, dont l'une étoit la Mere des Anges Suireau, qui fut depuis Abbesse de Maubuisson, & ensuite de Port-Royal. C'en étoit plus qu'il ne falloit pour donner à M. Nicole une libre entrée dans cette Maison. Il en profita & devint dès lors, malgré sa grande jeunesse, l'ami des plus pieux Solitaires de ce désert, & un objet d'estime pour les plus sçavans. Il fut même choisi pour l'instruction de la jeunesse, dont les Mrs. de P. R. s'étoient chargés. Après ses trois années de Théologie, il prit le degré de Bachelier & soutint la Thèse qu'on appelloit Tentative, le 19 Juin 1649; mais les disputes qui agitoient la Faculté de Théologie de Paris, depuis quelques années, & qui s'augmentèrent considérablement en 1649, l'arrêtèrent dans sa course. Ce fut en effet dans cette année que les cinq fameuses Propositions commencèrent ces longues divisions, qui n'ont fait que croître avec le tems. M. Nicole en étant pénétré de douleur, crut que la prudence demandoit de continuer à vivre dans la liberté dont il jouissoit encore, & de ne point s'engager en entrant dans un Corps où le mal alloit chaque jour croissant. Il se détermina donc à se contenter du simple titre de Bachelier, & à renoncer à la Licence & au Doctorat. Plus libre alors, ses engagemens avec P. R. en devinrent plus suivis, & plus étroits. En 1654 M. Arnaud chercha un second qui pût partager avec lui le travail que demandoit la défense de la vérité. Il jetta les yeux sur M. Nicole, tant à cause de la justesse de son esprit, & de la solidité de son jugement, qu'à cause du rare talent qu'il avoit d'écrire en latin dans la plus grande pureté de cette langue. M. Nicole eut part à tous les travaux de M. Ar-

naud, pour les intérêts de l'Eglise, & à tous les écrits qui parurent cette même année sur le Livre & sur la Doctrine de Jansenius. Il vérifia tous les passages de S. Augustin, de S. Thomas & des autres Peres de l'Eglise, rapportés ou cités dans l'ouvrage de l'Evêque d'Ypres, & il n'y en a aucun qu'il n'ait trouvé conforme à la lettre & au sens de leurs originaux. L'Exemplaire de l'*Augustinus Jansenii*, dont il se servit, & les notes dont sont chargées les marges, attestent cette vérité. Il vint demeurer à Paris en 1655 chez M. Hamelin, où étoit M. Arnaud, qu'il seconda dans les ouvrages qu'il fit pour sa défense, contre la Censure de Sorbonne. Les années suivantes M. Nicole composa quelques-uns des *Ecrits* des Curés de Paris, contre la Morale corrompue des Jésuites, sçavoir le troisième, le quatrième, le huitième & le neuvième, & quelques *Censures* Episcopales de l'*Apologie* des Casuistes. Le zèle avec lequel il combattoit la Morale relâchée des Jésuites, ne lui fit pas perdre de vûe les ennemis de Jansenius & la Défense de la Doctrine de S. Augustin. Dans les années 1657 & 1658 il écrivit plusieurs *Pièces* latines très-importantes, entre autres les six *Disquisitions de Paul Irenée*, réimprimées dans le *Causa Janseniana*. C'est un chef-d'œuvre en genre de Théologie scholastique. Le but de cet ouvrage est de dissiper le fantôme du Jansenisme, & de montrer que ce n'est qu'une hérésie imaginaire, dont les mal-intentionnés se servent pour décrier les gens de bien, & pour tromper les ignorans. Ce fut aussi alors qu'il fit contre M. de Marca l'écrit intitulé *Belga Percontator*, *in*-4., ou les Scrupules de François *Profuturus*, Théologien Flamand, sur ce qui s'est passé dans l'Assemb. du Clergé de 1656, au sujet des Cinq Propositions. Il y relève toutes les infidèlités dont le Prélat avoit rempli sa *Relation*, afin d'empêcher que les personnes peu instruites ne fussent saisies par le ton imposant qu'il y prenoit, & par le nom respectable de son Auteur. Un des ouvrages les plus considérables de M. Nicole dans le cours de ces disputes, c'est la *Traduction* latine des Lettres Provinciales, qu'il fit à Cologne, où il s'étoit retiré pour être à couvert des vexations. Il y joignit des Préfaces & des Notes en forme de Commentaire, & diverses pièces très-intéressantes. La latinité & le fond des matières sont un chef-d'œuvre, au jugement de tous les connoisseurs. L'ouvrage parut sous le nom de Wendrock. M. Nicole étoit de reour à Paris en 1660, lorsqu'il ar-

taqua les Ecrits que publioit le P. Amelotte de l'Oratoire, pour l'exaction de la signature du Formulaire. Il fit quelque tems après en latin le *Traité de la Distinction du Fait & du Droit dans l'affaire de Jansenius*, & en françois les *pernicieuses conséquences de la nouvelle Hérésie des Jésuites contre le Roi & contre l'Etat*. Bientôt après il eut voulu ne plus écrire, & se consacrer à une entière retraite. M. d'Alet lui conseilla de continuer ses travaux pour la défense de la Vérité, & de ne point se séparer de son illustre ami. M. Nicole suivit ce sage conseil, & commença à écrire des Livres de Controverse contre les Calvinistes. Il entreprit de concert avec M. Arnaud le grand ouvrage *de la Perpétuité*. Il en fut détourné par de nouveaux incidens. Les Ecrits des Peres Ferrier & Annat, Jésuites, la Foi humaine de M. de Perefixe, les violences exercées contre les Religieuses de Port-Royal, donnèrent une ample matière à sa plume & à son zèle. Il fit en 1665 son excellent *Traité* de la Foi humaine, les dix *Lettres imaginaires*, & les huit *visionaires*. On trouve dans ces Ecrits la force du raisonnement jointe à la justesse des réflexions & à la solidité des principes. M. Nicole eut aussi beaucoup de part à plusieurs différens ouvrages qui parurent pour la défense du Nouveau Testament de Mons, & pour celle des quatre Evêques, persécutés au sujet du Formulaire. Le sixième & le septième *Mémoire* en faveur de ces Prélats, furent faits à Fontainebleau même où étoit la Cour; & où M. le Tellier, Sécretaire d'Etat, lui faisoit remettre sécrettement les pièces que les Jésuites faisoient présenter au Conseil. Lorsque le Pape Clement IX. eut rendu la paix à l'Eglise de France, M. Nicole s'appliqua sérieusement au Livre de la *Perpétuité de la Foi*, dont le succès fut très-grand. Il voulut que le nom seul de M. Arnaud parût à la tête de ce grand ouvrage. Sa modestie trouva moyen dans cette occasion de tromper l'amour propre, en laissant croire à toute l'Europe, qu'il n'entroit presque pour rien dans cet ouvr. & que l'on en étoit redevable à M. Arnaud, qui cependant ne l'avoit secondé que de ses avis. » Vous êtes » Prêtre & Docteur, lui dit-» il, & moi je ne suis que » simple Clerc. Il convient » que l'on n'envisage que » vous dans ce travail, où il » faut parler au nom de l'E-» glise, & défendre sa foi dans » des points si importans. M. Arnaud obligé de céder à une humilité si rare, fit présenter en son nom le 1r vol. au Pape Clément IX. Le 2e fut

fut présenté à Clement X; le troisième, à Innocent XI. Ces trois Papes parurent très-satisfaits de cette attention, & ils en firent témoigner leur reconnoissance à M. Arnaud en des termes très-gracieux. En 1670, M. Nicole donna le *Traité* de l'éducation d'un Prince. Ce fut le célèbre Historiographe Mezerai, qui fut chargé par le Roi de l'examiner, & sur son approbation il fut imprimé. M. Nicole y prit le nom de Chanteresne. Dès 1659 il avoit fait paroître un *Traité* contre la Comédie, pour servir de préservatif contre les ouvrages de l'Abbé d'Aubignac, qui avoit fait l'Apologie des Spectacles, dans son *Traité de la pratique du Théâtre*. M. Varet, Grand-Vicaire de Sens, sous M. de Gondrin, a fait entrer une partie de cet Ecrit dans son excellent *Traité* de l'*Education Chrétienne des Enfans*. Il paroît que M. le Prince de Conti en a profité, aussi dans le *Traité* qu'il a fait contre la Comédie. Cet ouvr. alluma la bile du jeune Racine, qui crut mal à propos qu'il étoit fait contre lui: l'Auteur l'avoit composé cinq ou six ans avant qu'il eut entendu parler du Poëte. En 1671 M. Nicole composa étant à Port-Royal-des-Champs, *les Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, ouvrage qui porta un coup mortel à ces Hérétiques, & qui mit en émotion tous leurs Ministres. Ce fut aussi cette même année que parut dans le Public le premier vol. des *Essais de Morale*, & il fut bientôt suivi de trois autres. Cet ouvrage est devenu considérable par les nouveaux volumes que l'Auteur composa, & il suffiroit seul pour immortaliser M. Nicole. Au commencement de 1676, il alla à Alet demander quelques avis à M. Pavillon, & revint par Grenoble pour voir M. le Camus. Cet Illustre Prélat le mena à la grande Chartreuse, où il visita le tombeau de S. Bruno: de Grenoble, il alla à Anneci prier sur celui de S. François de Sales. Comme tout étoit suspect dans les actions les plus simples des Théologiens de Port-Royal, on ne manqua pas de donner un mauvais tour à ce voyage. De retour à Paris M. Nicole travailla au Traité de l'*Oraison*. Il s'y propose de prémunir les esprits contre la fausse Spiritualité, qui prend pour divines, toutes les prétendues lumières qu'on reçoit dans l'Oraison. Il combat spécialement, sans cependant les nommer, M. de Bernieres de Louvigni, Auteur du Livre intitulé, le *Chrétien intérieur*, & le Pere Guilloré, Jésuite, qui dans plusieurs ouvrages de piété avoit semé les principes du plus dangereux Quié-

tisme. Ce Traité fut très-bien reçu du Public, & les Docteurs de Louvain le firent réimprimer en Flandres pour l'usage de leurs Collèges. M. l'Evêque de Castorie le fit traduire en Flamand pour les Catholiques de Hollande. En 1678 il se forma un nouvel orage contre M. Nicole, à l'occasion de la *Lettre latine* que les Evêques d'Arras & de S. Pons écrivirent au Pape Innocent XI, contre plusieurs Propositions scandaleuses des Casuistes relâchés. La mort de Madame de Longueville, arrivée en 1679, l'obligea de sortir du Royaume. Il alla à Bruxelles, où M. Arnaud le joignit bientôt; mais cette réunion ne dura pas long-tems. M. Arnaud sollicité par M. l'Evêque de Castorie, se retira en Hollande, & la foiblesse de la santé de M. Nicole l'obligea de demeurer en Flandres. Une Lettre datée du 6 Juillet 1679, que M. Nicole écrivit à M. de Harlai, Archevêque de Paris, qu'il adressa d'abord à M. Marcel, Curé de S. Jacques du Haut-Pas, dans la même Ville, avec liberté de la présenter ou de la supprimer, & qui fut réellement remise au Prélat, facilita son retour en France. Tranquille dans la Capitale, il ne perdit pas de vûe les intérets de l'Eglise. Il publia le Livre de l'*Unité de l'Eglise*, & celui qui a pour titre: les *prétendus Réformés convaincus de Schisme*. Ces excellens ouvrages produisirent de grands fruits. Pendant qu'il travailloit à la Controverse, il s'occupa aussi de la *Continuation des Essais de la Morale*, qui consiste dans une Explication des Epitres & Evangiles de toute l'année. Elle fut achevée & imprimée en 1687. Le tout fait 13 *vol. in-12*. C'est un ouvrage qui a toujours le mérite de la nouveauté, & qu'on relit chaque année avec une nouvelle satisfaction. Tout y est plein de solidité & d'instruction. L'Auteur va au cœur par l'esprit. Il joint l'onction à la force, & par-tout il gagne & enlève, parce que partout il persuade & convainc, Peres, Enfans, Maîtres, Domestiques, Magistrats, Princes, Religieux, Prêtres, Pontifes, tout le monde y trouve les régles d'une conduite également sainte devant Dieu, & irréprochable devant les hommes. Vers le même tems, M. Nicole revit tous les Manuscrits de M. Hamon. Les Préfaces qu'il composa pour chaque volume, sont des morceaux dignes d'un si sçavant Editeur. Il écrivit aussi alors *la Vie* de la Mere Marie des Anges Suireau, sa Tante. En 1687 il s'établit à Paris dans la maison où il est mort. Certains jours de la semaine il faisoit des Conférences sur la Controverse, avec des gens habiles. Le Comte de Treville,

Racine, Despréaux, du Bois, Renaudot, le Tourneux, Santeuil & plusieurs autres personnes d'un mérite distingué, le visitoient souvent. Ce fut à la fin de sa vie qu'éclata la dispute au sujet de son système sur la Grace générale. Le P. Soüatre, Jésuite des Pays-Bas, voulut en donner une idée en 1699, sous le titre de *Testament spirituel de M. Nicole*; mais ce prétendu Testament représente fort mal les sentimens de ce grand Théologien. Pour s'en former une idée qui soit exacte, il faut lire un *Recueil* en 4 *v. in*-12. dont les deux premiers contiennent tous les Ecrits de M. Nicole sur cette matière, & les 2 suiv. ceux de M. Arnaud, du P. Quesnel & des autr. Théol. qui ont combattu ce systême. On a encore une belle *Lettre* de M. Duguet sur la Grace générale, & un *Ecrit* de Dom Hilarion, Bénédictin de S. Vannes. M. Nicole avoit d'abord reconnu la nécessité d'une Grace générale, intérieure & surnaturelle. Il a avoué dans la suite qu'il lui étoit très-indifférent qu'on réduisit cette Grace à un secours purement extérieur. Bien plus, dans une Lettre qu'il écrivit quelque tems avant sa mort au P. Quesnel, il déclare qu'il ne sçait si son sentiment est conforme à la Vérité & à la Doctrine de S. Augustin. Ce qu'il y a de bien constant, c'est que M. Nicole a toujours été inviolablement attaché aux Dogmes de la Grace efficace par elle-même, & de la Prédestination gratuite. M. Nicole prit part à la dispute de M. de Rancé & de D. Mabillon, sur les Etudes Monastiques. Il fit un Mémoire dans lequel il prouve que de tout tems on a vû les Etudes cultivées dans les Monastères. Une autre affaire, dans laquelle il entra aussi, les dernières années de sa vie, est celle du Quiétisme. Le grand Bossuet l'engagea à écrire sur cette matière. Malgré ses infirmités, il relut les Ecrits de Molinos, d'Estival, du P. de la Combe, Barnabite, de Mad[e]. Guyon, &c. Le fruit de cette Etude fut le Livre intitulé: *Réfutation des principales Erreurs des Quiétistes*, imprimée en 1695. Cette même année, le 11 Novembre, étant dans son cabinet, il fut attaqué subitement d'une espèce d'Apoplexie. Le 16 du même mois une seconde attaque l'emporta, après avoir reçû tous les Sacremens du Curé de S. Jacques du Haut-Pas, son ancien ami. Il fut enterré dans l'Eglise de S. Medard, sa Paroisse, au bas des marches de la grande porte du Chœur. Il avoit choisi le P. Fouquet de l'Oratoire, pour un de ses Exécuteurs Testamentaires. Telle fut la vie d'un homme également illu-

tre par sa science & par sa piété. Quoique fort peu versé dans les manières du monde, il avoit cependant la conversation agréable, & sçavoit l'intéresser par des réflexions peu communes. Une aimable simplicité lui gagnoit les cœurs. Mais ce qu'on ne peut voir sans admiration, dans tous ses Ecrits ; c'est la supériorité de son génie, l'élévation de ses pensées, la force de ses raisonnemens, la délicatesse de son discernement, la pureté de son style, & l'étendue de ses lumières. On a donné au Publ. plusieurs Ouvrages posthumes de M. Nicole. *Trois vol. de Lettres ; six vol. d'introductions Théologiques, sur les Sacremens, sur le Symbole & sur le Décalogue.* Ces Instructions sont un trésor de lumière, & au-dessus de tous les éloges que l'on pourroit en faire. Il y a un septième volume sur l'*Oraison Dominicale & la Salutation Angélique.* La force avec laquelle il parle dans ce dernier ouvrage de l'honneur qui est dû à la sainte Vierge, & de l'avantage que l'on peut retirer de la dévotion bien reglée envers cette sainte Mére de Dieu, est une preuve que ceux qui dans le dernier siècle, ont accusé ce grand homme, & plusieurs de ceux qui lui étoient unis de rejetter cette dévotion, n'ont point connu leurs sentimens, ou ont eu intérêt de les décrier. On peut dire avec vérité qu'il n'y a guères d'ouvrages, sur lesquels Dieu ait répandu plus de bénédiction que sur ceux de M. Nicole ; aussi les ennemis de tout bien, & les corrupteurs de la Morale, se sont-ils efforcés de les faire passer pour suspects. Mais leur audace n'a servi qu'à les couvrir de confusion, en devoilant de plus en plus le dessein qu'ils ont formé d'établir un nouv. corps de Religion à la place de l'ancien. Un Théologien qui a éclairé l'Eglise par tant d'ouvrages solides, sur le Dogme & sur la Morale, & qui n'a cessé de combattre par ses Ecrits les ennemis du dedans aussi-bien que ceux du dehors, mérite d'être mis un jour au rang de ses Docteurs & de ses Peres. On a publié en 1732 *la Vie* de M. Nicole, & l'Histoire de ses ouvrages. On y trouve un détail intéressant de tous ses travaux, entrepris pour la défense de la Vérité.

NICOLE, (Claude) de la même famille que le précédent, fut Conseiller du Roi, puis Président de l'Election de Chartres sa patrie, où il mourut en 1685, âgé de 74 ans. Il étoit sçavant, & avoit pour la Poësie Françoise un talent dont il abusa toute sa vie ; car il ne travailla guères, que dans le genre licencieux. Il fit paroître en 1660 un Recueil de ses

Œuvres Poëtiques en 2 *vol.* *in*-12. & elles furent réimprimées après sa mort avec des augmentations en 1693. On y trouve la *Traduction*, ou plutôt l'*Imitation* du quatrième livre de l'*Eneide*, sous le titre des *Amours d'Enée & de Didon*. C'est une Paraphrase de 1500 Vers, où le sens du Poëte est peu souvent rendu, & très-souvent affoibli: & quelques Odes & quelques Satyres d'Horace les plus galantes, selon le goût du Magistrat Chartrain: dix-sept Elégies d'Ovide, assez bien traduites: le premier livre de l'*Art d'aimer*, Paraphrase extrêmement diffuse & très-ennuyeuse: douze Elégies de Properce, où l'on remarque le même défaut: six Satyres de Perse, traduites avec assez de goût; deux Satyres de Juvenal: le *Chœur du second Acte* & la *Troade*, en Vers irréguliers: quelques Epigrammes de Martial, le *Poëme de Claudien*: quelques Poësies pieuses ou morales, que le Magistrat composa pour réparer l'abus qu'il avoit fait de son talent pour la Poësie.

NICOLO, Peintre né à Modène en 1512. On lui a donné le surnom *del Abbate*, parce qu'il étoit Eleve de Primatice, Abbé de S. Martin de Troyes. Primatice ayant connu le mérite de Nicolo en Italie, l'amena en France en 1552. Nicolo suivit toute la manière de Primatice, & peignit à fresque sur ses desseins dans la Galerie de Fontainebleau, la plûpart des tableaux qui réprésentent l'Hist. d'Ulysse. La Chapelle de l'Hôtel de Soubise est ornée des peintures de Nicolo. Il a fait aussi plusieurs dessus-de porte à l'Hôtel de Toulouse. Il y a au Palais-Royal, un de ses tableaux réprésentant l'*Enlèvement de Proserpine*. Le peintre excelloit sur-tout dans le coloris; il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

NICOMEDE I, Roi de Bithynie, étoit fils de Zipoëte, Fondateur de cette Monarchie, & succeda à son pere l'an 278, avant Jesus-Christ. Il fit la guerre contre ses freres, & en agit très-cruellement avec eux. Ce fut lui qui bâtit la Ville appellée de son nom *Nicomedie*. Entr'autres enfans il laissa *Zeilas* & *Prusias*, qui regnèrent successivement après lui. *Nicomede* II, surnommé par ironie *Philopator*, Roi de Bithynie, étoit fils de Prusias, qui le mena avec lui à Rome, où il fut honorablement reçu l'an 166 avant J. C. Dans la suite Prusias s'étant brouillé avec les Romains, au sujet de la guerre qu'il eut avec Attale, Roi de Pergame, envoya son fils Nicomede à Rome: sçachant qu'il y étoit fort consideré, il le chargea de demander au Sénat qu'i

lui remît ce qu'il lui restoit à payer de la somme qu'il devoit à Attale. Il lui associa Menas dans cette ambassade. Il l'avoit chargé de faire mourir secrettement ce jeune Prince: c'étoit pour avancer les enfans qu'il avoit eus d'une seconde femme. Menas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'étoit chargé, découvrit tout à Nicomede. Ce Prince étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prevenir les desseins meurtriers de son pere. Soutenu du secours d'Attale, il se révolte contre lui, & entraine dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'étoit fait haïr par ses violences & ses cruautés. Ce malheureux Prince abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un Temple, où il fut tué par des soldats qu'avoit envoyé Nicomede, & selon quelques-uns par Nicomede méme. Il paroît que Nicomede qui lui succeda, n'entra point dans les guerres de son tems, & qu'il se contenta de gouverner son royaume en paix. Cependant sur la fin de sa vie, craignant que Mithridate, dont il avoit épousé la fœur, veuve d'Ariarathe, & qui avoit usurpé la Cappadoce, ne fondit sur ses Etats, il aposta un enfant de 8 ans, qu'il revêtit aussi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains pour lui le Royaume de son pere. La Reine Laodice sa femme alla exprès à Rome pour appuyer cette supposition, & pour témoigner qu'elle avoit eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produisoit étoit le dernier. Les Rom. mécontens des deux Rois rivaux, ôterent la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicomede, qui mourut l'année suivante, 90 ans avant Jesus-Christ. NICOMEDE III. son fils lui succéda. Déclaré héritier du Royaume par les Romains, il monta sur le trône; mais son frere aîné Socrate l'en chassa bien-tôt. Retabli quelque tems après, il trouva dans Mithridate un adversaire puissant, qui le détrôna. Les Romains vinrent à son secours, il fut remis sur le trône. Ce Prince mourut sans enfans l'an 75 avant Jesus-Christ. Il laissa au peuple Romain la Bythynie, qui fut réduite en Province.

NIÇOT, (Jean) Seigneur de Villemain, étoit Languedocien & de la Ville de Nîmes. Son mérite l'éleva à la dignité d'Ambassadeur en Portugal. Il rapporta de ce pays la Plante qu'on a appellée de son nom *Nicotiane*. Elle fut présentée à la Reine Catherine de Medicis, ce qui lui fit donner le nom d'Herbe à la Reine; mais elle est plus connue sous celui de *Tabac*. On a divers ouvrages de Nicot, un *Dictionnaire François-Latin in-fol.* Un *Traité de la*

Marine, &c. Il mourut à Paris l'an 1606, & fut enterré dans l'Eglise de S. Paul, où l'on voit son épitaphe.

NIDHARD, (Jean-Everard) Confesseur de la Reine, mere de Charles II. Roi d'Espagne, vint au monde dans l'Autriche en 1607. Sa naissance étoit assez obscure, & son esprit servit presque seul à l'avancement de sa fortune. Il se fit Jésuite, & enseigna la Philosophie & le Droit Canon dans l'Académie de Gratz. Ferdinand III. le fit venir à sa Cour. Il fut d'abord Confesseur de l'Archiduchesse Marie-Anne, & Précepteur de l'Archiduc Leopold. Il suivit cette Princesse en Espagne, lorsqu'elle y alla épouser le Roi Philippe IV. Le Roi d'Espagne fit tant de cas de ce Jésuite, qu'il lui voulut procurer un chapeau de Cardinal, l'an 1655; mais Nidhard le supplia de n'y point songer. Après la mort de ce Prince, il fut honoré de la charge d'Inquisiteur-Général par la Reine-mere, & il eut beaucoup de part au Gouvernement. Le Parti qui se forma contre lui, & dont Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, étoit le chef, devint si puissant, que malgré la protection de la Reine, il fallut que son Confesseur se retirât. Il sortit de Madrid au milieu des malédictions de la populace, l'an 1669. La Reine signa, avec une contenance assurée, le Décret qu'on lui avoit porté, tout dressé, pour cette expulsion. Il se retira à Rome, où il fut Ambassadeur extraordinaire d'Espagne auprès de Clément IX. Sous le Pontificat suivant, il fit la charge d'Ambassadeur ordinaire de la même Couronne. Il fut promû à la dignité d'Archevêque, & reçut enfin le chapeau de Cardin. l'an 1672. Il mourut en cette ville l'an 1681, âgé de soixante-treize ans. On a de lui quelques ouvrages sur la *Conception de la Sainte Vierge*. Dans l'*Apologie* des Religieuses de Port-Royal, on voit un fort joli parallèle entre la conduite du Pere Annat dans l'affaire du Jansenisme, & la conduite du Pere Nidhard, dans la dispute de la Conception Immaculée. Il y a une grande conformité entre ces deux Peres Confesseurs, & entre les deux affaires qu'ils poursuivoient, l'un en France, l'autre en Espagne. La seule différence qu'on y trouve, c'est que le Pere Nidhard ne paroît point tout-à-fait si emporté que le Pere Annat, & le surpasse même en subtilité.

NIEUWENTIT, (Bernard) naquit le 10 Août 1654 à Westgraafdyk, en Nord-Hollande. Son pere le destinoit à être Ministre; mais voyant en lui peu d'inclination pour la Théologie, il

lui permit de suivre son goût. Le jeune Nieuwentit, persuadé que ce qu'il y a de plus utile à l'homme, est de fixer son imagination, & de bien former son jugement, s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, suivant en cela la Philosophie de Descartes, qui lui plaisoit beaucoup. Il passa ensuite aux Mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès; mais l'application qu'il y donna, ne l'empêcha pas d'étudier en Médecine & en Droit. Il réussit dans toutes ces sciences, & devint bon Philosophe, grand Mathématicien, Médecin célèbre, Magistrat habile & équitable. Ses lumières & ses talens l'avoient rendu capable d'exercer les charges les plus distinguées, & ses vertus l'en rendoient digne; mais exemt de toute ambition, & plus attentif à cultiver les Sciences, qu'avide des honneurs du Gouvernement, il se contenta d'être Conseiller & Bourguemestre de la ville de Purmerende, où il résidoit. Il mourut le 30 Mai 1718, âgé de soixante-trois ans. Ses principaux ouvrages sont: *Analysis infinitorum seu Curvilineorum proprietates*. Amst. 1695, *in*-4. Il se propose dans ce livre, de remédier aux difficultés qu'il avoit trouvées, dans le systême des infiniment petits. *Considerationes secundæ, circa calculi differentialis principia, & Responsio ad virum nobilissimum G. Leibnitium*. Amstel. 1696, *in*-8. *Le véritable usage de la contemplation de l'Univers, pour la conviction des Athées & des Incrédules*, en Hollandois, 1715 *in*-4. Cet ouvrage a été traduit en Anglois, & imprimé quatre fois en cette langue dans l'espace de trois ou quatre ans. Le même traduit en François par M. Noguez, Médecin, sur la version Angloise, & publié sous ce titre: *L'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, en trois Parties; où l'on traite de la structure du corps de l'homme, des élemens, des astres & de leurs divers effets, Paris 1725, *in*-4. L'Auteur s'est proposé deux choses dans cet excellent ouvrage. La première, est de convaincre les Athées par la contemplation de l'Univers, de l'existence d'un Etre suprême, tout puissant, tout sage, & tout bon. La deuxième, est d'y établir la vérité de la révélation divine, telle qu'on la trouve dans l'Ecriture, contre ceux qui croyent bien qu'il y a un Dieu, mais qui nient cette révélation. Ce qu'on y peut trouver à redire est, le stile trop diffus, & les repétitions fréquentes; que le traducteur François auroit pû retrancher. On a encore du même Auteur, un *in*-4. en Hollandois, imprimé en 1720. Il y réfute les idées impies de Spinosa.

NIGIDIUS FIGULUS; (Publius) le plus docte d'entre les Romains, après Varron, fut bon Humaniste, bon Philosophe & grand Astrologue. Son mérite l'éleva aux charges de Préteur & de Sénateur. Il servit Ciceron pour dissiper la conjuration de Catilina, & s'attacha au parti de Pompée contre César; ce qui le réduisit à la condition d'exilé tout le reste de sa vie. Ciceron, qui l'avoit toujours extrêmement considéré, lui écrivit une belle lettre de consolation, l'an de Rome 707. Il composa plusieurs livres sur divers sujets; comme *de Augurio privato; de Animalibus; de Entis; de Vento.* Le P. Rapin avance mal-à-propos dans le paragraphe 13 de ses réflexions sur la Philosophie, que Nigidius fut exilé par Auguste, pour le crime de Magie. Il est certain que son exil ne consista qu'en ce qu'il n'osoit revenir à Rome, depuis que César y étoit le maître. Il avoit suivi Pompée, & n'ayant pas obtenu son amnistie, il craignoit d'être immolé au ressentiment de César. Voilà son exil. C'est un fait notoire à quiconque lit la treizième lettre du quatrième livre de Ciceron, *ad Familiares.*

NIHUSIUS, (Barthold) étoit né à Wolpe, dans les états du Duc de Brunswick, l'an 1589. Après avoir fait quelques études au Collège de Verden, & à celui de Goslar, il s'en alla à l'Académie de Hemstad, environ l'an 1607. Il fallut pour subsister, qu'il se mit au service de Corneille Martinus, qui enseignoit la Logique. Le jeune homme se faisant aimer par ses bonnes qualités, & par son esprit, fut recommandé à l'Evêque d'Osnabrug, & en obtint une pension. Après avoir été Précepteur de quelques jeunes gens de qualité, il s'en alla à Cologne, où il se fit Catholique vers l'an 1622. Il eut pour premier emploi, la direction du Collège des Proselytes. Il écrivit quelques Lettres de Controverse. On le fit Abbé de Ilfeld l'an 1629, puis Suffragant de l'Archevêque de Mayence. Il est Auteur de plusieurs ouvrages de Littérature, de Théologie & d'Histoire. Il mourut en mil six cent cinquante-sept.

NINON LENCLOS, Courtisanne fameuse du dern. siècle, naquit à Paris en 1615 de parens nobles. Sa mere, femme d'une piété exemplaire, voulut l'élever chrétiennement; mais elle fut traversée dans ce louable dessein par son mari, homme de plaisir, qui ne donna à sa fille qu'une éducation profane. Ninon ne profita que trop bien des exemples & des leçons de son pere, & lorsqu'à quatorze ans elle se vit maîtresse de ses actions, par la mort de ses parens, elle commença

par arranger sa petite fortune : bien déterminée à ne se marier jamais, elle se fit dix mille livres de rente, en mettant son bien à fond perdu, &, suivant le conseil que son pere lui avoit donné à l'article de la mort, de n'être jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix des plaisirs, elle se traça ce plan de vie libertine, qu'elle a menée jusqu'à la mort. Volage dans ses amours, assez riche pour ne pas sacrifier ses penchans à un vil intérêt, n'aimant que tant que son goût subsistoit : elle se vit recherchée par les plus grands Seigneurs de la Cour. Les Coligni, les Villarceaux, les la Châtre, les Sevigné, le grand Condé, le Duc de la Rochefoucault, le Maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier furent successivement sur les rangs, & ils éprouvèrent tous, que Ninon cherchoit moins à satisfaire sa vanité que son goût. Ce monstre d'impudicité, qui a fait oublier les Phrinées & les Laïs, avoit quelque vertu. Autant étoit-elle legère dans ses amours, autant elle étoit sûre dans ses amitiés ; fidèle aux loix de l'honneur, exacte à sa parole, désintéressée, & sur-tout d'une probité scrupuleuse : ce que l'on aura de la peine à croire, c'est que les femmes les plus respectables, se faisoient gloire d'avoir pour amie une fille, que sa profession auroit dû rendre digne du plus souverain mépris. Sa maison étoit le rendez-vous des plus aimables gens de la Ville & de la Cour; & les meres ne souhaitoient rien tant, que de voir leurs fils aller puiser dans cette école, la politesse, le bon goût, les sentimens d'honneur & de probité, qui rendent un homme estimable. L'illustre Marquise de Sévigné ne pensoit pas, à beaucoup près, ainsi de la maison tant vantée de Ninon : *mais qu'elle est dangereuse cette Ninon* ! écrivoit-elle à sa fille ; si vous sçaviez comme elle dogmatise sur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens, est semblable à celui d'un certain M. de Saint-Germain . . . . je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils, sur ce chapitre. On trouve plusieurs autres traits répandus dans les lettres de la Marquise, qui prouvent qu'elle n'avoit pas, de la société de Ninon, l'idée avantageuse qu'on voudroit nous en donner. Cette fameuse prostituée fut belle jusqu'à la caducité de l'âge, & à quatre-vingt ans elle inspiroit encore de violentes passions. Elle termina sa carrière infâme par son aventure avec l'Abbé Gédoyn, nouvellement sorti des Jésuites, & elle mourut en 1705, dans une mai-

ſon, qu'elle habitoit rue des Tournelles, au Marais. Elle avoit eu quelques enfans : l'un de ſes fils eſt mort Officier de Marine ; l'autre fils, nommé le Chevalier de Villiers, finit ſes jours d'une manière bien tragique. Il devint amoureux de ſa mere ſans le ſçavoir, & lorſqu'il eut découvert le ſecret de ſa naiſſance, il ſe poignarda de déſeſpoir. On a imprimé de prétendues lettres de cette moderne Laïs au Marquis de Sevigné.

NINUS, fils & ſucceſſeur de Nemrod, prit, ſous les étendarts de ſon pere, trop de goût aux conquêtes, pour ſe borner à ſes Etats héréditaires. Il en recula les limites juſqu'aux rivages du fleuve Inde. L'Aſſyrie fut le premier objet de ſon ambition. Aſſur, petit-fils de Noë, avoit donné ſon nom à cette Région. Chaſſé de la Babylonie par Nemrod, il s'étoit établi au-delà du Tigre, & avoit bâti, ſur le bord oriental de ce fleuve, une très-grande Ville, nommée *Ninive*, du mot Hébreu qui ſignifie *la Belle*. Il étoit perſuadé qu'un fleuve auſſi conſidérable que le Tigre, lui ſerviroit de barrières & de remparts, contre les entrepriſes des Babyloniens. Avec le tems, il reconnut ſon mécompte. L'ambition de Ninus trouva le ſecret de paſſer le Tigre : il aſſiégea Ninive, & la força à lui ouvrir ſes portes. La ſituation de cette belle & grande ville, & les avantages qu'il en pouvoit tirer, pour étendre ſes conquêtes, le déterminèrent à en faire la Capitale de ſes Etats, & le centre de l'Empire. Il l'agrandit, & l'embellit de manière, qu'il mérita d'en être regardé comme le Fondateur. Le rapport de ſon nom avec celui de la ville, eſt ce qui a porté bien des Hiſtoriens à lui en faire honneur. Ninus, ſentant croître en lui l'envie de conquérir, à meſure qu'il étendoit ſa domination, ſortit de Ninive, & il tourna ſes armes contre l'Orient. Médie, Parthie, Hircanie, Margiane, tout, juſqu'au fleuve Oxus, rendit hommage à ſa puiſſance. Mais il rencontra dans la Bactriane, un rival formidable. C'étoit le fameux Zoroaſtre, grand Capitaine & célèbre Magicien, à qui le double art de la guerre & de la magie, avoit acquis de vaſtes Etats. Zoroaſtre, à la tête de ſes troupes victorieuſes, s'avança fièrement contre Ninus & lui livra bataille. Il diſputa longtems la victoire & l'empire au Héros de Babylone ; mais enfin, ſoit qu'il périt dans le combat, ſoit qu'il alla cacher la honte de ſa défaite dans quelque déſert, il ne fut plus queſtion de Zoroaſtre. Ninus avoit épouſé l'illuſtre Sémiramis, & en avoit eu

un fils, nommé Ninias, en 1917. Il regna cinquante-deux ans; & l'on dit que sa femme, possédée de la passion de regner en sa place, avança ses jours.

NIPHUS, (Augustin) né vers l'an 1473, à Jopoli dans la Calabre. Ayant perdu sa mere de bonne heure, & son pere, qui s'étoit remarié, n'ayant pour lui que des duretés, il se retira à Naples. A l'âge de dix-huit ans, il y obtint une chaire de Philosophie. Dès le commencement de son séjour dans cette ville, il y fit un écrit *de Intellectu & Dæmonibus*, où il eût la hardiesse d'enseigner qu'il n'y avoit qu'un seul entendement, & qu'il n'y avoit point d'autres substances separées de la matière, que les intelligences qui font mouvoir les cieux. Son écrit souleva tout le monde, & il lui en auroit coûté la vie, s'il n'y eût fait les changemens convenables. Les ouvrages que publia Niphus depuis ce tems-là, le firent rechercher par les plus célèbres Universités d'Italie. Il professa à Padoue en 1520, & accepta une chaire de Philosophie à Salerne. Leon X. l'appella à Rome, pour y professer dans le Collège de la Sapience. Il le créa Comte Palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, & lui donna le pouvoir de créer des Maîtres-ès-Arts, des Bacheliers, des Licenciés, des Docteurs en Théologie, &c. En 1545, Niphus dédia au Pape Paul III, son *Commentaire* sur les livres d'Aristote, *de Animalibus*. Il mourut peu après, âgé de plus de soixante-dix ans. Niphus étoit un homme voluptueux: ses passions durèrent autant que sa vie, & il les poussa jusqu'à l'extravagance. Le talent qu'il avoit d'amuser par ses contes, lui avoit procuré de l'accès auprès des grands Seigneurs & des Dames de considération, qui se faisoient un plaisir de l'entendre. La plus grande partie de ses ouvrages, sont des *Commentaires* latins sur Aristote & Averroes, que leur stile diffus & leur latinité barbare a relégués dans le fond des Bibliothèques; & des *Traductions* de différens écrits de ces deux Philosophes; un *Traité* de l'immortalité de l'ame; des *Opuscules* de Morale & de Politique, &c.

NITOCRIS Reine de Babylone. Cette superbe Ville, lui est redevable de grands ouvrages. Après que Nitocris eut rompu le cours de l'Euphrate, en le faisant tournoyer au-dessous de la Ville, pour empêcher les ennemis d'y venir trop promptement, en suivant l'impétuosité de son cours, elle fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle plaça son tombeau; au-dessus d'une des portes les plus remar-

quables de la Ville, avec une inscription qui avertissoit ses Successeurs, de ne point toucher, sans une extrême & indispensable nécessité, aux richesses qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : *Si tu n'étois insatiable d'argent, & devoré, par une basse avarice, tu n'aurois pas ouvert les tombeaux des morts.*

NIVARD, (Gabriel) fils d'un pere fameux dans le barreau d'Angers. Il suivit pendant quelque tems la même profession; mais la délicatesse de sa conscience, le détermina à ne plaider que par écrit. Un Plaidoyé étudié, prononcé avec grace & avec chaleur, lui paroissoit plus propre au gain d'une cause, que la Justice même de la cause. Un *Factum* n'expose point à pareils inconvéniens. La vérité y paroît sans ces dehors souvent imposans, & & laisse aux Juges, tout le tems de la réflexion. La même délicatesse de conscience l'engagea d'aller travailler à Paris. Il appréhenda qu'en restant dans sa patrie, la complaisance pour des parens ne l'engagea quelquefois à leur prêter sa plume & son ministère dans des affaires équivoques. A peine fut-il à Paris, que M. Tallemont nommé à l'Intendance de Languedoc, l'emmena avec lui & en fit son homme de confiance. Le séjour que Nivard fit à Montpellier, lui servit pour s'instruire dans la Botanique. De retour à Paris, il y fut recherché par les plus illustres Magistrats, & il s'attacha particulièrement à M. Bignon, Avocat-Général, qui a fait l'admiration de ceux qui passoient eux-mêmes pour des prodiges de science. Il fut lié aussi avec l'Abbé Menage, & il étoit un de ceux qui composoient les *Mercuriales* de ce sçavant, c'est-à-dire les assemblées qu'il tenoit tous les Mercredis, & où se trouvoit un grand concours de gens de Lettres. Nivard y briloit par la vaste étendue de sa mémoire, par son esprit & par son érudition. Il étoit le fléau des Poëtes, il ne sçavoit ce que c'étoit que de les ménager, & d'arrêter sur ce sujet sa liberté de ses sentimens. Après avoir passé plusieurs années à Paris, se voyant avancé en en âge, il se retira chez un frere, Curé de Moranne en Anjou. Il s'y livra plus que jamais à l'étude, & y composa en latin l'*Histoire des plus célébres Jurisconsultes*, d'un style également élégant & concis. Pendant cette retraite, il fut nommé par Louis XIV, pour un des trente Académiciens de l'A-

cadémie Françoise, établie à Angers en 1685. Il mourut âgé de 80 ans après l'an 1685. Sa Bibliothèque, qui étoit tout son bien, fut donné aux pauvres. Il recommanda expressément que l'Académie ne s'assemblât pas pour faire son éloge ; mais seulement pour prier Dieu pour lui dans l'Eglise. L'Académie fit l'un & l'autre, elle pria pour lui, comme il le souhaitoit & elle le loua malgré lui.

NIVELLE de la chaussée, (Pierre Claude) né à Paris, Poëte comique, s'est fait une réputation par un nouveau genre de Comédie qu'il inventa, & que l'on a nommé *Larmoyant*. Ce n'est point comme Plaute, Térence & Molière, le ridicule du caractère qu'il attaque, ni les travers de l'esprit; ce sont les foiblesses du cœur qu'il représente, & sans penser à corriger, il n'a voulu qu'attendrir : ainsi en s'écartant de la route ordinaire, il s'en est fait une dans laquelle il a eu des succès & a mérité les applaudissemens de son siècle, que la postérité pourroit bien ne pas ratifier. La Chaussée fut reçu à l'Académie Françoise, en 1736, & mourut à Paris en 1754, âgé de soixante-trois ans. Nous avons de cet Auteur, *La fausse Antipathie*, en cinq Actes, *Le Préjugé à la Mode*, Comédie en cinq Actes, qui eut le plus grand succès, pièce agréable, écrite avec précision, pleine d'attraits piquans & de pensées neuves; mais qui n'est point dans le genre comique ; *Maximien*, Tragédie, *Melanide*, Comédie en cinq Actes, ou plûtôt, Drame Romanesque, plein de vérité, de vertu, & de sentiment : *Amour pour Amour*, en trois Actes ; *l'Ecole des Meres*, en cinq Actes, & quelques autres, toutes dans le même genre ; outre l'Epître à *Clio*, Poëme Didactique, fort ingénieux, où l'Auteur attaque solidement & avec esprit, le systême extravagant de la Mothe, en faveur de la Prose, & pousse le raisonnement contre lui, jusqu'à une espèce de démonstration poëtique; on n'y a repris qu'un peu trop de monotonie dans le style, quelques expressions peu correctes, & une choquante affectation de louer toutes sortes d'Auteurs, même les plus méprisables.

NOAILLES, (Antoine de) né le 4 Septembre 1504, d'une illustre famille du Limousin, qui posséde depuis un tems immémorial, la terre & château de Noailles, près de Brives. Il fut Chevalier de l'ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa chambre, Gouverneur & Maître de Bourdeaux & du Bourdelois. L'an 1530, il accompagna le Vicomte de Tu-

renne son parent, en Espagne, qui alloit épouser au nom de François I. Eléonore d'Autriche, Reine Douairiere de Portugal, sœur de l'Empereur Charles V. Il fut depuis Ambassadeur en Angleterre, Chambellan des enfans de France, & eut la commission d'Amiral, sous Henri II. Pendant son Ambassade d'Angleterre, il ménagea la trève qui fut faite à Vaucelles, entre Henri II. & Philippe II, Roi d'Espagne. Ce fut lui qui chassa les Huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étoient emparés. Il mourut dans la même ville le 11 Mars 1562. Son frere, *François de Noailles*, Evêque de Dax, fut Ambassadeur en différentes Cours, & se distingua par son habileté dans les négociations. Il mourut à Bayonne, en 1585. Le Roi Henri III. & la Reine Catherine de Médicis, le consultoient dans les plus grandes affaires. Sur son avis, ils résolurent de porter la guerre en Espagne, pour en délivrer la France.

NOAILLES, (Louis Antoine de) Cardinal, Archevêque de Paris, Proviseur de Sorbonne, né le 27 Mai 1651, d'Anne Duc de Noailles, Pair de France. Elevé dans l'esprit du Christianisme, dont il pratiqua les vertus dès son enfance, Dieu l'appella à l'état Ecclésiastique, & il remplit de bonne heure tous les devoirs de sa vocation. Il fit sa licence avec distinction, & fut reçu Docteur en 1676. Le Roi le nomma l'an 1674, à l'Evêché de Cahors : il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'an 1680, & donna dans ces deux diocèses, des preuves de son attention à faire fleurir dans le Clergé, la science, les bonnes mœurs & la régularité. Ce fut en l'année 1685, que M. de Noailles donna son approbation authentique au livre du P. Quesnel. Ce Prélat avoit eu beaucoup de part à la perfection de l'ouvrage. Quand il étoit monté sur le siège de Châlons, il n'y avoit encore que les quatre Evangélistes, sur lesquels le Pere Quesnel eût fait des réflexions, & ce ne fut qu'en 1693, que les réflexions sur tout le Nouveau Testament furent achevées. C'est une opinion assez générale, que si M. de Noailles n'eût point approuvé le Livre des Réflexions Morale, on le liroit peut-être aussi tranquillement aujourd'hui, qu'on le lisoit auparavant. Ce Prélat n'étoit pas aimé de la société. Le Pere de la Chaise, Confesseur du Roi, trouvoit très-mauvais que M. de Noailles n'imitât point ces Abbés courtisans, qui faisoient la cour au Pere Confesseur, distributeur des graces. L'attachement de ce Prélat à l'hon-

neur de l'Episcopat, & à la Doctrine opposée à celle de la Société, & la déclaration qu'il avoit faite plusieurs fois au Pere Bourdalouë, *qu'il vouloit toujours être l'ami des Jésuites, jamais leur valet*, ne lui concilièrent pas l'amitié de ces Peres. Aussi n'eurent-ils point de part à la translation de ce Prélat au siège de Paris, où il fut nommé par le Roi le 21 Novembre 1695, à la mort de M. de Harlai. Le Roi seul se porta à ce choix, qui ne fut pas goûté de ces Peres. Gaston de Noailles, frere du nouvel Archevêque, fut nommé à l'Evêché de Châlons, & approuva aussi le Livre du Pere Quesnel. A peine M. de Noailles fut-il arrivé à Paris, qu'il chargea d'habiles Docteurs, de faire un très-sérieux Examen, des *Réflexions Morales*, & d'en retrancher tout ce qui pourroit être le moins du monde suspect de nouveauté. Bossuet, qui par sa science profonde a fait l'ornement de l'Eglise de France, fut lui-même l'un des Réviseurs, & il nous assure dans la justification, qu'il ne *faut que lire ce Livre, pour y trouver avec le recueil des plus belles pensées des Sts, tout ce qu'on peut désirer pour l'édification, pour l'instruction & pour la consolation des Fidèles*. Ce fut après cette révision que parut l'édition de 1699. En 1696, l'Ordonnance que M. de Noailles donna le 20 Août de cette même année, consomma la haine que la Société commençoit à avoir contre lui. Ce Prélat, quoiqu'excessivement prévenu contre le Jansénisme, qu'il croyoit être une hérésie réelle, dont il falloit se défier, étoit cependant très-attaché à la grace efficace par elle-même. Les Jésuites lui tendirent un piége, & voulurent l'engager à condamner cette Doctrine, ou à donner prétexte en refusant cette condamnation, d'être décrié auprès du Roi, comme Janséniste. Un Livre qui paroissoit nouvellement, leur fit naître cette idée. Cet ouvrage intulé : *Exposition de la Foi Catholique, touchant la grace*, n'avoit point d'Auteur connu. Les Jésuites l'attribuoient à M. Arnaud, mort il y avoit deux ans. M. d'Alet, en étoit l'Auteur, ou plutôt M. de Barcos, Abbé de S. Cyran, qu'il avoit fait à la sollicitation de ce Prélat. Ces Peres à leur ordinaire crièrent au Jansénisme & sollicitèrent M. de Noailles de le censurer comme tel. Il le refusa long-tems. En effet il ne contenoit sur la grace, que ce qu'il croyoit lui-même. Le livre fut dénoncé en Sorbonne & on n'y toucha pas. On revint à la charge auprès du Prélat qui céda enfin, & parut donner dans le piége,

cédant aux préventions de ceux qui l'environnoient, il censura donc ce livre, comme contenant l'hérésie du Jansénisme, qu'il réalisa tant qu'il pût, en profitant de ses expressions fortes, pour lui attribuer une Doctrine étrangère. Mais les Jésuites ne gagnèrent rien à cette condamnation, car la seconde partie de cette instruction fut destinée à établir contre ces Peres, de la manière la plus forte, la Doctrine de la grace efficace par elle-même, & de la prédestination gratuite. Il fit même défense à certains esprits amateurs du trouble, de soupçonner & de décrier la foi de leurs freres, sous le nom vague de Jansénistes, qui ne doit, dit-il, être donné qu'à ceux qui seront convaincus d'avoir enseigné quelqu'une des cinq propositions, dans le sens naturel, selon les nouveaux Brefs d'Innocent XII. Cette ordonnance irrita horriblement la Société. Le Pere de la Chaise, ne put cacher sa fureur, & promit de faire boire à ce Prélat, *jusqu'à la lie, le vase de la colère de la Société.* Ces Peres commencèrent cette attaque, par des cris réitérés contre le Prélat. Ils crièrent au Jansénisme, & appellerent son ordonnance : l'exposition de foi des Jansénistes. Dans le transport de leur rage, ils publièrent en mil-six cens quatre-vingt dix-huit, un *Problême*, qui consistoit à sçavoir auquel il falloit croire, ou de M. de Nouailles, Archevèque de Paris, condamnant *l'Exposition de la Foi*, ou du même M. de Noailles, Evêque de Châlons, approuvant le Pere Quesnel. Ce Problème est la première attaque livrée au Livre du Pere Quesnel, approuvé & lû sans contradiction, pendant 25 ans; à peine l'écrit séditieux parut imprimé, que par Arrêt du Parlement, il fut lacéré & brûlé dans la place publique, & depuis il fut condamné à Rome, par un décret du S. Office, sous Innocent XII. Il fut reconnu que le Pere Doucin, étoit l'Auteur de l'ouvrage, & que le P. Soüatre en avoit conduit l'impression. Le Roi apprenant ce fait, en fut surpris & touché; mais ne crut pas devoir faire usage de la découverte. Plus satisfait que jamais de son Archevêque, Louis XIV. le fit nommer Cardinal le 21 Juin 1700, sans en rien communiquer auparavant au Pere de la Chaise. Les Jésuites qui sentoient bien que leur crédit s'affoiblissoit, s'indisposèrent encore plus à l'égard de cette Eminence. Après la mort d'Innocent XII, le Cardinal de Noailles avoit été au Conclave pour l'Election de Clément XI. Pendant son absence, les Jésuites travaillerent à le décrier auprès du Roi, comme étant

Janséniste. Outre les anciens sujets de mécontentement que ces Peres avoient de ce Cardinal, l'assemblée du Clergé où il avoit présidé, leur en avoit fourni un nouveau. Ce Prélat y avoit fait adopter par l'Assemblée, la dénonciation du livre de Sfondrate, & il avoit eu la plus grande part à la condamnation que cette assemblée venoit de faire de 127 propositions de Jésuites, extraites de leurs Thèses & de leurs livres. L'erreur du péché philosophique, le pacte enseigné par Molina, le discernement entre le juste & le pécheur, attribué à l'homme seul, &c. y étoient condamnés, comme renouvellant le Pélagianisme, *Mutatis tantum vocibus*. L'affaire du cas de conscience fut pour les Jésuites un événement favorable. L'on proposa en 1701 un problême Théologique qu'on appella *le cas de conscience par excellence*. » Pouvoit-on donner les Sacremens à un homme qui auroit signé le Formulaire, en croyant dans le fond de son cœur, que le Pape & même l'Eglise peut se tromper sur les faits. » Quarante Docteurs signèrent qu'on pouvoit donner l'absolution à un tel homme. L'Archevêque de Paris ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine & le fait d'une foi humaine. Les autres & même l'Archevêque de Cambrai (Fenelon) qui n'étoit pas content de M. de Noailles, exigèrent la foi divine pour le fait. Il eût mieux valu citer les passages du livre; c'est ce qu'on ne fit jamais. Le Pape Clément XI donna une bulle en 1705. la bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'étoit d'une foi divine, ou d'une foi humaine. Le 3 Août de la même année, l'assemblée du Clergé reçut cette bulle. Le Cardinal de Noailles qui y présidoit, eut soin de faire mention expresse dans le Procès-verbal d'acceptation, que les Evêques acceptoient cette Bulle par voie de jugement. Cette clause irrita extrêmement Clément XI. Le Cardinal de Noailles devint odieux à ce Pape qui s'en vengea sur le Livre du Pere Quesnel. Il fit dire à une personne de distinction, qu'on trouveroit dans le livre du Pere Quesnel, de quoi faire repentir le Cardinal de Noailles de la conduite qu'il avoit tenue dans cette assemblée. Telle est la foiblesse humaine, elle entre dans tous les cœurs. On ne reconnoît plus le langage du même Pape qui avoit dit à l'Abbé Renaudot, l'un des plus sçavans hommes de France, en lui montrant le livre du P. Quesnel: *Voilà un livre excellent. Nous n'avons personne à Rome qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrois attirer l'Auteur auprès de moi.* Quoique ni le

Pape, ni les Evêques n'eussent ordonné en aucune façon de signer la Bulle *Vineam*, le Cardinal de Noailles jugea cependant à propos de la faire signer aux Religieuses de Port-Royal des Champs. Ces filles signèrent la déclaration qui leur fut présentée; mais en ajoûtant que c'étoit sans déroger à ce qui s'étoit fait à leur égard à la paix de Clément IX. Cette clause servit de prétexte à l'exécution du dessein formé en 1706. de détruire Port-Royal, & qui eut effectivement lieu 3 ans après. On est fâché de voir un Prélat tel que M. de Noailles, se prêter à la passion des implacables ennemis de ce Monastère. Il avoit souvent dit, qu'il regardoit Port-Royal des Champs, comme le séjour de l'innocence & de la piété; & il avoit donné aux Relig. des assurances qu'il ne contribueroit jamais à leur destruction. Mais le trop foible Cardinal ne put résister aux instances de la Cour de France, aux démarches que celle de Rome avoit faites, & sur-tout à la crainte de passer pour Janséniste, s'il refusoit son Ministère pour détruire une maison qu'on regardoit comme la source du Jansénisme. Vers l'an 1708, Clément XI. toujours mécontent du Cardinal de Noailles, donna un decret contre le livre du P. Quesnel; mais alors les affaires temporelles empêchèrent que cette affaire spirituelle qu'on avoit sollicitée, ne réussit. La Cour étoit peu satisfaite du Pape qui avoit reconnu l'Archiduc Charles, pour Roi d'Espagne, après avoir reconnu Philippe V. On trouva des nullités dans son Decret, il ne fut point reçû en France, & les querelles parurent assoupies jusqu'à la mort du Pere de la Chaise, qui ménageoit dans le Cardinal de Noailles, l'allié de Madame de Maintenon. Le Pere le Tellier qui lui succéda dans le ministère de Confesseur du Roi, homme impétueux & inflexible, ne sçut rien ménager. Il remua toute l'Eglise de France. Il dressa en 1711 des lettres & des Mandemens que des Evêques devoient signer. Une lettre de l'Abbé Bochart qu'il écrivoit par la poste à son oncle, Evêque de Clermont, fut apportée toute ouverte au Cardinal de Noailles, par des voyes singulières & nullement méditées. Cet écrit dévoila toutes les manœuvres, mais elles n'en réussirent pas moins. Envain le Cardinal de Noailles demanda justice à Louis XIV de ces mystères d'iniquité: Il s'adressa aussi au Dauphin, Duc de Bourgogne, mais il le trouva prévenu par les lettres & par les amis de l'Archevêque de Cambrai. Ce Prélat n'avoit pas oublié que le Car-

dinal de Noailles avoit contribué à le faire condamner, & le P. Quesnel payoit alors pour Madame Guion. Le Cardinal n'obtint pas davantage du crédit de Madame de Maintenon. Le Pere le Tellier avoit protesté qu'il falloit qu'il perdit sa place, ou le Cardinal la sienne. Louis XIV crut bien faire de solliciter lui-même une Bulle. Le Pere le Tellier & son parti envoyèrent à Rome 103 propositions à condamner, le Saint Office en proscrivit 101. La Bulle fut donnée au mois de Septembre 1713. Elle vint & souleva contre elle toute la France. Une nombreuse assemblée d'Evêques fut convoquée à Paris : quarante acceptèrent la Bulle, mais en donnant des explications pour calmer les consciences. Le Cardinal de Noailles & huit autres Evêques de l'assemblée qui se joignirent à lui, ne voulurent ni de la Bulle ni de ses correctifs. Sept autres Evêques vinrent encore à l'appui. Le Pere le Tellier osa présumer de son crédit, jusqu'à proposer de faire déposer le Cardinal de Noailles dans un Concile national. On voyoit avec autant d'étonnement que d'indignation, un Religieux faire servir à sa vengeance son Roi, son pénitent, sa Religion. Cependant ces malheureuses disputes agitèrent le Roi, & avancèrent ses derniers momens. Ce Prince au lit de la mort se sentant troublé sur la conduite qu'il avoit tenue à l'égard du Cardinal de Noailles & dans l'affaire de la Constitution, déclara aux Cardinaux de Rohan & de Bissi, *qu'il n'y avoit jamais rien entendu, & qu'ils répondroient de ce qu'ils lui avoient fait faire.* Louis XIV. mourut & tout changea. Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, composa un Conseil de conscience, dont le Cardinal de Noailles fut le Président. On exila le Pere le Tellier, chargé de la haine publique & peu aimé de ses Confrères. Les Evêques opposés à la Bulle, appellèrent au futur Concile. La Sorbonne, les Curés du Diocèse de Paris, plusieurs Chapitres & un grand nombre de Communautés séculières & régulières, adhérèrent à cet appel. M. de Noailles publia le sien le 24 Septembre 1718, & quelques jours après il interjetta un second appel des Lettres *Pastoralis Officii.* En 1719, parut une instruction de ce Prélat, où il fait voir que c'est une illusion de prétendre que l'Eglise ait reçu la Constitution. Environ onze Evêques assemblés au Palais Royal, conclurent un accommodement par rapport à cette Bulle, fondé sur un corps de doctrine présenté par le Card. de Noailles ; mais retouché, gâté & approuvé par les Constitutionnaires. Les 12 ar-

ticles donnés par le même Cardinal étoient tout autrement exacts. Le Pape Benoît XIII. étoit disposé à les approuver ; mais les Evêques de France livrés aux Jésuites l'en empêchèrent. *Les Evêques*, dit le Cardinal de Polignac dans une lettre écrite au Cardinal de Noailles, *jettent feu & flamme, & menacent que si le Pape approuve ces articles, ils mettront l'Eglise & l'Etat en combustion.* Sous le ministère du Cardinal de Fleuri, on voulut écraser entièrement les Appellans. Le Cardinal de Noailles, en 1728, à la tête de onze Evêques, écrivit au Roi en faveur de M. l'Evêque de Senez, que l'on avoit injustement déposé dans le brigandage d'Embrun. 200 Curés & plus de 400 Ecclésiastiques du Diocèse de Paris, le félicitèrent de s'être déclaré pour l'innocence opprimée. La même année & le premier Octobre, il parut un Mandement d'acceptation pure & simple du Cardinal. La Cour & sa famille l'arrachèrent enfin à son état de foiblesse & d'infirmités. Cette démarche d'ailleurs si contraire aux vrais sentimens de ce Prélat, fut le terme des idées d'accommodement qu'il avoit toujours trop écoutées. Le jour même que ce Mandement fut affiché, on distribua une Déclaration signée du Cardinal, le 22 Août; il y proteste contre toute acceptation qu'on pourroit extorquer de lui, dans la vieillesse & l'état d'infirmité où il est. Sa famille lui fait rétracter cette Déclaration ; mais il la renouvella le 17 Décembre. En 1729, nouvel acte de son Eminence, tout écrit de sa main, où il déclare qu'il s'en tient à son instruction pastorale de 1719, qu'il persiste dans son opposition à la Bulle, dans son appel & dans son attachement à la cause de M. de Senez. C'est dans ces sentimens qu'il mourut à Paris le 4 Mai 1729 à 78 ans. Nul Evêque du Clergé de France ne posséda mieux que lui l'Ecriture & les Peres, ne sçut mieux la Tradition, & ne fut meilleur Théologien. Rien de plus agréable que sa conversation & son commerce. Il fut l'admiration de Paris & de la France, par la pureté de ses mœurs & par la douceur de son caractère. Il eût été à souhaiter qu'une certaine tranquilité naturelle ne l'eût pas fait soupçonner d'avoir une politique trop timide, & d'avoir molli quelquefois en des occasions où il devoit à Dieu, à l'Eglise & à lui-même, de faire paroître plus de vigueur à soutenir les intérêts de la vérité. Depuis sa mort on a donné la seconde partie de son Instruction Pastorale de 1719, qu'il avoit promis, & que toutes les négociations avoient suspendue. Nous avons aussi de lui une

excellente Instruction Pastorale, touchant la perfection Chrétienne contre les illusions des faux Mystiques, remplie de règles très-sages.

NOBLE, (Eustache le) de Teneliere, né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, est aussi fameux par le dérèglement de sa conduite, que par la multiplicité de ses Ouvrages. Aux avantages de la fortune, il réunissoit les qualités les plus brillantes de la nature, beaucoup d'esprit, une facilité surprenante à écrire en vers & en prose, une figure prévenante; mais la corruption de ses mœurs &, les vices de son cœur rendirent inutiles tous ces dons précieux. Il exerçoit la charge de Procureur Général au Parlement de Metz, lorsqu'ayant été accusé d'avoir fait à son profit de faux actes, il fut mis en prison au Châtelet, & condamné à faire amende honorable & à un bannissement de 9 ans. Il se rendit Appellant de cette Sentence, & il fut transféré à la Conciergerie; ce fut là qu'il connut la *Belle Epicière* dont les charmes le frappèrent. Devenu l'Amant & l'Avocat de cette femme, il composa en sa faveur plusieurs Mémoires & autres écrits qui eurent un grand cours. Il trouva en 1695, le secret de se sauver de la Conciergerie, & se tint longtems caché chez cette femme de laquelle il eut trois enfans; mais ayant été repris il fut jugé & condamné malgré le beau discours qu'il prononça sur la sellette devant ses Juges. L'Arrêt qui intervint le 24 Mars 1698, condamna le Noble, comme Faussaire, à faire une amende séche & à huis clos dans la Chambre du Châtelet, & à un bannissement de 9 ans. Il sortit de prison 4 jours après, & l'année suivante il obtint des lettres de rappel de ban, à la charge de ne point exercer d'Office de Judicature. Pendant le cours de son Procès, il composa la plus grande partie de ses Ouvrages, dont le débit prodigieux fit le profit du Libraire, & auroit fait la fortune de l'Auteur, s'il eût été plus sage. On les a tous recueillis en 20 vol. *in*-12, & les principaux sont, *les Dialogues* sur les affaires du tems, Ouvrage périodique qui fourmille de traits vifs & plaisans, gâtés quelquefois par un comique bas & trivial: *Le bouclier de la France ou les sentimens de Gerson & des Canonistes touchant les différends des Rois de France avec les Papes*, assez bon; une *traduction des Pseaumes* en prose, &c. *Relation de l'Etat de Gênes : Histoire de l'établissement de la République d'Hollande*, qui est à peu de chose près, un extrait de l'histoire de Grotius qui fut proscrit en Hollande, à cause de

certains traits peu favorables aux Hollandois. *Des Contes & des Fables* avec un sens moral, mais sans légèreté ni beaucoup d'agrémens : *la Traduction en vers des Satyres de Perse, & de quelques Odes d'Horace*; *des Stances*, *des Sonnets*, *des Comédies* : mais la carrière que le Noble courut avec plus de succès, fut celle des Romans, vers laquelle son génie le portoit. Il en a fait beaucoup qui font la plus grande partie du recueil de ses œuvres. Les plus intéressans sont *Epicaris*, petite Historiette dont le fond est véritable, écrite avec goût, quoiqu'avec un peu de négligence. *Histoire secrette de la conjuration des Pazzi contre les Medicis*, vraie dans le fond, mais ornée de circonstances Romanesques. *Milord Courtenay*, dont le fond est aussi véritable, & écrit d'une manière correcte & intéressante. *Ildegerte*, *Reine de Norvege*, morceau tiré de Torsan dans son Histoire de Norvege au dixième siècle. Le Noble a embelli romanesquement ce trait historique, & transporté toute la galanterie françoise dans cette Cour barbare. *L'Histoire du détrônement de Mahomet IV*, où il y a peu de Roman & beaucoup de vrai, d'ailleurs assez bien écrit & intéressant par les grands événemens qui se sont passés presque sur la fin du siècle dernier. *Zalima*, bien écrit, à quelques négligences près & des défauts de vraisemblance. *Nouvelles Africaines*, assez comiques, mais sans goût & sans délicatesse. *Les Promenades* divisées en 25 historiettes passablement écrites, & dont quelques-unes sont tirées de Bocace. *Avantures provinciales*, Roman plus curieux pour les intrigues que pour la délicatesse, &c. Ce fertile Auteur mourut dans la misère en 1711, âgé de 68 ans, sur la Paroisse de Saint Severin, à la charité de laquelle il remit le soin de le faire enterrer.

NOE, fils de Lamech, naquit 2944 ans avant J. C. Il fut juste & parfait dans toute la conduite de sa vie. Dans ce déluge de crimes qui inonda l'univers, & attira la malédiction divine, son innocence lui fit trouver grace; il devint même le réconciliateur entre Dieu & les hommes. Le dessein de submerger la terre lui fut révélé. Le Seigneur lui ordonna 120 ans avant l'exécution de ses vengeances, de construire une arche. Noë employa 100 ans à ce travail. Le Vaisseau avoit 300 coudées de longueur, 50 de largeur & 30 de hauteur, ce qui peut égaler la capacité de quatre des plus gros vaisseaux d'aujourd'hui. Il avoit trois étages, & chaque espèce d'animaux y avoit sa loge particulière. Huit personnes tant hommes que fem-

mes, ſept paires d'animaux purs, & une d'animaux impurs, échapèrent au naufrage univerſel. La pluie tomba pendant 40 jours avec tant d'abondance, que l'eau s'éleva de 15 coudées au-deſſus du ſommet des plus hautes montagnes. Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit ſouffler un grand vent. Sept mois après le commencement du déluge, l'Arche ſe repoſa ſur les montagnes d'Arménie. Saint Jerôme croit que ce fut ſur le mont Taurus, au pied duquel coule le fleuve Araxe. La première choſe que fit Noë en ſortant de l'Arche, fut d'élever un Autel, pour offrir à Dieu un ſacrifice en reconnoiſſance d'une protection ſi particulière. Dieu agréa ce ſacrifice, bénit Noë & ſes enfans, fit une alliance éternelle avec eux, & voulut que l'Arc-en-Ciel en fut comme le ſigne. Noë planta la vigne, c'eſt-à-dire la cultiva, & découvrit l'uſage qu'on pouvoit faire du raiſin en en exprimant la liqueur; il en but, & comme il n'en connoiſſoit pas la force, il s'enivra & s'endormit dans la tente. Il devint l'objet des railleries de Cham l'un de ſes fils; il lui donna ſa malédiction, & benit ſes deux autres fils Sem & Japhet. Noë mourut âgé de neuf cent cinquante ans, recommandable par la grandeur & la fermeté de ſa foi.

NOGAROLA, (Louis) né à Verone d'une famille illuſtre vers le commencement du quinzième ſiècle, s'appliqua à la Langue Grecque, & s'acquit par les traductions de cette Langue en Latin, une grande réputation. Envoyé au Concile de Trente, il y prononça le jour de S. Etienne, un diſcours qui fut applaudi. En 1554, il fut du nombre des Ambaſſadeurs qui allèrent complimenter de la part de la Ville de Verone, le Doge de Veniſe, & en cette occaſion, il fut fait Chevalier de cette République. Il mourut à Verone en 1559. Sept ans auparavant il avoit publié *in*-4. la *Traduction* d'un Ouvrage attribué à Saint Jean Damaſcène. Le ſujet eſt *De iis qui in fide dormierunt*. En 1549, il donna à Veniſe, *Apoſtolicæ inſtitutiones in parvum libellum collectæ. in*-4. Il y a eu encore d'autres Ouvrages de ſa part, & un *Traité* Latin touchant l'accroiſſement du Nil.

NOIR, (Jean le) né à Alençon en 1622, entra dans l'état Eccléſiaſtique, & fut pourvû en 1652, de la Théologale de Séez dont ſes talens le rendoient digne, il remplit cette place avec diſtinction, & prêcha avec beaucoup de ſuccès dans pluſieurs Villes de Normandie; & même à Paris où il fut très applaudi. Dans la ſuite on lui

suscita de terribles affaires qui se terminèrent par la plus cruelle catastrophe. La persécution commença par certains fanatiques, échappés de Caën, qui vinrent continuer leurs folies à Argentan, pendant que le Noir y prêchoit. Ces insensés élevèrent dans un carrefour de la Ville, une image de la Vierge, devant laquelle ils alloient chanter tous les soirs des Litanies où ils inséroient ce verset : *Virgo extirpatrix Jansenistarum*, & ils firent mettre sous les pieds de cette image un gros serpent noir qu'ils disoient être le *Théologal de Séez* ; celui-ci étant retourné à Séez, la troupe l'y suivit en procession, chantant, *Seigneur délivrez-nous des Jansénistes*, & les femmes répondoient, *Seigneur délivrez-nous*. Ils disoient aussi qu'ils alloient chercher Jesus-Christ en Canada, puisqu'il n'étoit plus en France. On vint à bout de disperser ces illuminés, dont quelques-uns furent arrêtés, entr'autres *Hardi*, leur Chef, qui fut condamné à aller trouver le Théologal de Séez dans sa maison, pour lui demander pardon, ce qui fut exécuté ; mais les Partisans cachés de cette cabale, qui vouloient perdre le Théologal, trouvèrent bientôt le secret de le brouiller avec son Evêque, qui jusqu'alors l'aimoit & l'estimoit. La mésintelligence commença par une prétention de l'Evêque (Medavi) qui vouloit établir les déports sur les Cures dépendantes de son chapitre. Le Théologal soutenant les intérêts de son Corps, s'opposa vivement à cette usurpation, & résista avec la même générosité aux autres entreprises que l'Evêque forma contre le temporel du Chapitre. Un autre abus plus criant encore, acheva la rupture. Le Prélat qui prétendoit être Gouverneur né de la Ville, ayant permis à des Batteleurs de jouer à Séez ; ceux-ci dressèrent leur théâtre devant la Cathédrale, & affectèrent de représenter pendant que le Théologal prêchoit. Le Noir tonna en chaire contre ce scandale, & ses ennemis le dénoncèrent à l'Evêque, comme ayant attenté à son autorité. Le Gouverneur Evêque se vengea du Prédicateur par une Lettre de cachet qui le relégua en 1663 dans la Ville de Fougères en Bretagne. Deux ans après, le Prélat ayant publié un Mandement pour la signature du Formulaire, le Noir y releva des erreurs grossières & requit l'Auteur d'en donner un désaveu, ainsi que de condamner des impiétés & des blasphêmes répandus dans un catéchisme que l'Evêque laissoit tranquillement débiter dans son Diocèse. Celui-ci ayant refusé de satisfaire à une requisition aussi juste, le Noir l'accusa juridi-

quement de favoriser des héréſies, & de livrer ſon Diocèſe à des Maîtres d'erreur. Il préſenta ſa Requête au Roi, accompagnée d'une dénonciation de 63 propoſitions hérétiques. Le Prélat perſiſtant dans ſon refus opiniâtre, le Noir s'oppoſa à ſa priſe de poſſeſſion, lorſqu'il fut transféré à Rouen, à la place de François de Harlai qu'il avoit auſſi pris à partie dans les procédures faites contre l'Evêque de Séez, en l'enveloppant dans la même accuſation d'héréſie, par la colluſion viſible qu'il y avoit entre ces deux Prélats. Le conſeil du Roi renvoya l'affaire de la Requête par devant les Juges Eccléſiaſtiques, & elle demeura en cet état pendant pluſieurs années dans l'intervalle deſquelles le Théologal & un de ſes confrères nommé Bourdin, furent mis dans les priſons de l'Officialité de Rouen, d'où ils ne ſortirent que pour ſe rendre auprès du Saint Evêque de Beauvais Buzenval qui s'étoit chargé de travailler à leur accomodement avec les deux Prélats; mais il ne put y réuſſir, & le zélé Théologal qui regardoit l'Archevêque de Paris comme incapable, ſuivant les Canons, de préſider à l'aſſemblée de 1682, à cauſe de l'accuſation d'héréſie dont il n'étoit pas encore purgé, crut devoir s'y oppoſer, & alla lui-même afficher ſon acte d'oppoſition écrit de ſa main, à une des portes de l'Egliſe de Paris. Le Prélat que les Canons n'embarraſſoient guères, ne laiſſa pas de paſſer outre, & piqué de l'injure qu'il prétendoit lui être faite par le trop vigilant Canoniſte, il en fit faire des perquiſitions ſi exactes, qu'il fut ſaiſi l'année ſuivante & mis à la Baſtille. Son confrere Bourdin y avoit été mis dès 1681, & un Tribunal Laïque l'avoit jugé & condamné aux Galères malgré ſes réconciliations. Il fut depuis transféré au Château d'Angoulême, d'où quelques années après il fut élargi & eut pour priſon la Ville où il mourut en 1711, dans l'exercice des fonctions Eccléſiaſtiques. Le Théologal informé de la Sentence rendue contre ſon ami, écrivit des lettres très-touchantes au Roi & à la Reine, pour leur en démontrer l'irrégularité, & avant qu'elle fût rendue, il en avoit déja adreſſé une au Chancelier & une au Roi, pour les mettre au fait de l'affaire, & demander que la cauſe fût renvoyée au Tribunal Eccléſiaſtique. Mais le crédit de leur parti prévalut, & le Théologal ſubit le ſort de ſon confrère. Une commiſſion formée du Lieutenant de Police & de quelques Conſeillers au Châtelet de Paris, fut chargée d'inſtruire le Procès. Le Théologal parut avec

fermeté devant ce Tribunal, & le Chef lui ayant demandé quels étoient les complices: *J'en ai trois*, répondit-il, *l'Ecriture-Sainte*, *les Peres* & *les Canons*. Ensuite malgré ses protestations contre l'incompétence du Tribunal, & sur la représentation de quelques écrits prétendus diffamatoires dont quelques-uns n'étoient pas de lui, il fut condamné le 24 Avril 1681, à faire amende honorable devant l'Eglise Métropolitaine de Paris, & aux Galères à perpétuité. Le lendemain de ce Jugement: on trouva affiché aux portes du Greffe du Châtelet, un appel à l'Eglise contre cette Sentence irrégulière, laquelle par l'état où elle réduisoit la personne du célèbre Théologal, procuroit l'impunité à ses Parties accusées canoniquement de faits sur lesquels il étoit important à l'Eglise qu'elles se purgeassent. Pareilles affiches furent trouvées aux portes de la Cathédrale, & de quelques autres Eglises. Cependant l'innocente victime du Despotisme Episcopal, fut amenée quelques jours après de la Bastille au Châtelet, d'où on le traîna au lieu de son exécution. Lorsqu'on lui mit la torche à la main, il dit qu'il se trouvoit heureux d'imiter de si près Jesus-Christ. Puis il s'écria: *Voici l'heure qu'il faut embrasser les armes de la Croix du Sauveur*, & après ces paroles, il récita le *Vexilla Regis* qu'il continua jusqu'au bas de l'escalier, où on lui lut sa Sentence, après la lecture de laquelle il récita le *Te Deum*. Pendant le chemin jusqu'à Notre-Dame, il ne cessa de psalmodier avec un recueillement qui ravissoit les Spectateurs, & lorsqu'il fut arrivé, il se mit à genoux, protesta hautement des nullités de toute la procédure faite contre lui, & refusa de prononcer ce que le Greffier vouloit lui faire dire. Il obtint ensuite de faire sa prière dans l'Eglise, monta en carosse & fut reconduit à la Bastille. Ses ennemis qui avoient poussé sans remords la chose à cette extrémité, eurent honte d'aller plus loin, & firent commuer sa peine en une prison perpétuelle. Il fut donc d'abord conduit à Saint Malo, puis dans le Château de Brest, où on le traita avec la dernière inhumanité, & transféré enfin à celui de Nantes, où il mourut en 1692. L'Abbé Bertin fit graver ces quatre vers sous son portrait.

Il eut jusqu'à la mort l'invincible courage,
Qui fait dans ses écrits parler la vérité,
Une longue prison a changé son visage,
Voici ce qu'il en est resté.

Cet homme illustre n'avoit point l'humeur farouche

l'aigreur & l'emportement que ses ennemis lui attribuent; il étoit au contraire doux, humain, sociable; si l'on remarque de la vivacité dans ses écrits, elle vient de son grand zèle pour la vérité & la discipline ecclésiastique, pour l'intérêt desquelles il s'est sacrifié. Il avoit bien compris toute l'étendue du mal que fait dans l'Eglise l'hérésie de la domination Episcopale, & il s'étoit voué à la combattre. Les Ouvrages que nous avons de lui, sont le recueil de ses *Requêtes & Factums*, *in-fol.* où l'on trouve une éloquence forte & une prodigieuse science du Droit Canonique. Une Traduct. *de l'Echelle du Cloître. Les avantages incontestables de l'Eglise sur les Calvinistes*, &c. *Les nouvelles lumières politiques*, &c. écrit qui fit supprimer la traduction Franç. que l'on préparoit de l'Histoire de Pallavicini. *Hérésie de la domination Episcopale*, *in-12. l'Evêque de Cour. Protestation* contre les assemblées du Clergé de 1681, *in-4.* & plusieurs autres tant imprimés que manuscrits.

NOIR, (de Saint Claude le) est le dernier de ces hommes chéris de Dieu, qui ont donné dans la solitude de Port-Royal, des exemples de pénitence & de vertu si précieux à l'Eglise. Ayant quitté le Barreau à l'âge de 33 à 34 ans, pour se consacrer entièrement à la retraite & à la piété dans la Sainte maison de Port-Royal, il y remplit avec une constante régularité tous les devoirs d'un parfait solitaire. Sa piété avoit spécialement le caractère décisif de l'uniformité. Le voir un jour, c'étoit le voir toute l'année. En 1707, il se trouva obligé de reprendre en quelque sorte son ancienne fonction d'Avocat, pour défendre les Religieuses de Port-Royal, que l'on alloit immoler à la passion des Jésuites, leurs implacables ennemis. Les démarches que fit en cette occasion le généreux Défenseur de ces Vierges opprimées, le rendirent digne de participer à leur oppression. Il fut conduit à la Bastille où il demeura enfermé jusqu'à la mort de Louis XIV. Ce n'étoit pour un pénitent comme lui, que changer de solitude. M. d'Argenson, Lieutenant de Police, qui le voyoit quelquefois par considération pour sa vertu, disoit qu'il n'avoit jamais vû un pareil prisonnier; il ajoutoit en bon connoisseur qu'il n'y en avoit point de semblable dans le monde. Le trait suivant est bien propre à justifier ce jugement. Il y avoit dans le même tems à la Bastille un Calviniste d'un caractère si féroce si brutal, que personne n'osoit l'approcher. Il ne parloit que par jurement & par blasphêmes. Tou-

les ressources pour l'humaniser paroissoient épuisées, lorsque le Gouverneur proposa à M. de Saint Claude de se charger de cette bonne œuvre. L'humble Prisonnier consentit à être enfermé avec cette espèce de Léopard. Il fut accueili par des injures & par des coups, auxquels il n'opposa que le silence, la patience & la prière. Le monstre s'adoucit ensuite, & bientôt le charitable Missionnaire le vit à ses pieds, le consola, l'instruisit & le mit dans la voie du salut. A peine cette œuvre d'une charité digne des plus beaux jours de l'Egl. fut-elle ébauchée, que le Calv. eut sa liberté; mais ne pouvant se résoudre à se séparer du trésor qu'il avoit trouvé dans sa prison, il n'en vouloit pas sortir. Il se rendit toute fois aux instances du pieux captif qui l'adressa à M. le Noir son frere, Chanoine de Notre-Dame de Paris, sous la conduite & par les soins duquel le Protestant fit abjuration. Outre ce Chanoine, il avoit encore un autre frere, appellé M. le Noir du Roule, qui au commencement du dix-huitième siècle, fut envoyé par Louis XIV. à l'Empereur d'Ethiopie, & que le Roi de Sannaar fit massacrer. A l'avénement de Louis XV. à la Couronne, M. de Saint Claude sortit de la Bastille. Il alla loger au Collège de Laon avec un pieux vieillard nommé M. Des-Essarts, Prêtre habile & pieux, qui avoit assisté M. Arnaud dans les dernières années de sa vie, & que son grand attrait pour l'hospitalité avoit fait surnómmer *le Pere aux Hôtes*. Le Noir totalement privé de la vûe, continua de mener une vie aussi austère, qu'uniforme, couchant sur la dure, ne s'accordant aucune récréation, toujours occupé de ses misères. Infiniment sensible aux maux de l'Eglise, il étoit attentif à se mettre au fait de ce qui y arrivoit d'intéressant. Il répétoit souvent d'après M. Godeau, Evêque de Vence, que *l'Eglise seroit toujours dans la douleur, tant qu'elle porteroit les Jésuites dans son sein.* Une si sainte vie fut suivie d'une très-sainte mort, qui arriva le 30 Décembre 1742, âgé de 89 ans. Il fut inhumé dans le petit cimetière de Saint Etienne du Mont. L'empressement d'avoir de ses reliques, fit mettre en pièces tout ce qui avoit touché à son corps. Une voix universelle le combla de bénédictions, & l'on n'entendit que des cantiques d'actions de graces.

NOLIN, (Denys) Avocat au Parlement de Paris, naquit beaucoup d'estime dans le barreau, & ne le quitta que pour tourner toutes ses études, du côté de l'Ecriture-Sainte. Il chercha avec soin,

tous les ouvrages qui pouvoient le conduire à la connoissance des Livres Saints. Personne avant lui n'avoit rassemblé tant d'éditions de la Bible, de traductions, de commentaires de l'Ecriture; cela paroît par le catalogue des livres de son cabinet qui a été imprimé. Cette curieuse Bibliothèque, fut le partage des pauvres de sa paroisse; elle leur fut léguée pour en jouir après sa mort, qui arriva en 1710. Nolin a fait part au Public du fruit de ses études, au moins en partie. On a de lui, *Lettres de N. Indès*, Théologien *de Salamanque*, *où l'on propose la manière de corriger la version Grecque des Septante, avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, à Paris, 1708, *in*-12. Deux *dissertations*, l'une sur les Bibles françoises, (jusqu'à l'an 1541,) & l'autre sur l'éclaircissement ou Phénomène littéraire, & Lettre critique de la dissertation anonyme, & des Lettres de (Richard) Simon, touchant les antiquités des Caldéens & des Egyptiens. *in*-12.

NONIUS, (Pierre) en Espagnol Nunès, sçavant Portugais, & l'un des meilleurs Mathématiciens du seizième siècle, étoit natif d'Alcaças. Il fut Précepteur de Dom Henri, fils du Roi Emmanuel, & il enseigna les Mathématiques dans l'Académie de Conimbre. Il publia des ouvrages qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son Livre *De Arte navigandi*, fut reçu d'autant plus favorablement, qu'il servoit aux grands desseins que l'on avoit à la cour du Roi son maître, de pousser les expéditions Maritimes en Orient. Il estimoit principalement son *Traité* d'Algèbre, qu'il avoit écrit en Portugais, & qu'il traduisit en Castillan, lorsqu'il voulut le communiquer au Public. Il le dédia à son ancien disciple le Prince Henri, Cardinal Infant. Son Epitre dédicatoire est datée de Lisbonne le premier Décembre 1564. Cet ouvrage est intitulé, *Libro de Algebra, en Arithmetica y Geometria.* Nonius mourut en 1577, âgé de 80 ans.

NONIUS, (Louis) sçavant Médecin d'Anvers, est Auteur d'un excellent Traité intitulé, *Diateticon, sive de re cibariâ*, très-utile & agréable. Il y renouvelle l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit, *De salubri piscium alimento.* Il fait voir que, selon eux, le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux veillards, aux malades, & aux gens de foible complexion; parcequ'il fait un sang de moyenne consistence, qui est propre à leur tempérament. Le même Médecin, donna en 1620, un *Commentaire* fort étendu en un vol.

in-fol. fur les médailles de la Grèce, & fur celles de Jules-Céfar, d'Augufte & de Tibère, qui contient les deux ouvrages de *Goltzius*, fur le même fujet; en 1607, il avoit publié l'*Hifpania*, *in-8.* defcription très-eftimée pour la defcription ancienne de l'Efpagne; & en 1620, un *Commentaire* fur la *Grèce*, les *Ifles* & de *Goltzius*, ouvrage curieux.

NORADIN, eut pour pere Sanguin, Soudan d'Alep & de Ninive, le plus puiffant & le plus habile Prince que les Turcs euffent de fon tems. Noradin ayant partagé avec fon frere, la fucceffion de fon pere, qui avoit été tué au fiège de Cologembar fur l'Euphrate, devint Soudan d'Alep. Il fe rendit en peu de tems un des plus puiffans Princes de l'Afie. Il n'avoit rien de Turc & de Barbare que le nom, & il avoit toutes les qualités d'un grand Capitaine. Egalement fage, hardi, & heureux, l'homme le plus prompt à fe fervir de toutes les conjonctures qui fe préfentoient pour exécuter une belle action. Un de fes premiers exploits, fut la défaite de Joffelin de Courtenai, Comte d'Edeffe, dont il ruina tellement les troupes, que Joffelin eut beaucoup de peine à fe fauver dans Samofate, où il arriva prefque feul. La plûpart de fes Etats tombèrent fous la puiffance de Noradin, qui fit enfuite bien d'autres conquêtes, lorfque la Croifade eut échoué au fiège de Damas l'an 1148. Vainqueur de Raimond, Pr. d'Antioche, il le fut auffi bien-tôt du Sultan d'Icone. Celui d'Egypte, qui avoit été détrôné par Morgan, appellant Noradin à fon fecours, lui donna occafion de le dépouiller lui-même. Syracon, Général de fes armées, fe fit établir Soudan d'Egypte au préjudice de Noradin fon maître; mais ce nouveau Soudan mourut en 1170, & laiffa pour fucceffeur le grand Saladin fon neveu. Noradin mourut en 1173. Il eft remarquable qu'ayant été vaincu plus d'une fois par Baudouin, Roi de Jerufalem, il ne voulut point tirer avantage de fa mort, lorfqu'il eut été empoifonné par fon Médecin. Il dit avec autant de grandeur d'ame que de modeftie, *qu'il falloit compatir à une fi jufte douleur & la refpecter*, puifqu'on *pleuroit la mort d'un Prince qui n'avoit point fon femblable dans le monde.*

NORBERT, (Saint) d'une des plus illuftres familles d'Allemagne, naquit à Santein, dans le Duché de Clèves l'an 1082. Après fes études, il paffa à la cour de l'Empereur Henri V, dont il étoit parent. Son efprit, fes richeffes, fa bonne mine, fa libéralité, fa douceur, & fur-tout fon humeur enjouée, lui firent trouver de terri-

bles écueils. Le Seigneur qui en vouloit faire un vase d'élection, rompit enfin le fil de son iniquité. Norbert quitta la cour, pour se retirer dans un Monastère, où il put se livrer sans obstacle aux exercices de la plus austère pénitence. L'an 1118, il se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine, en donna le prix aux pauvres, & s'en alla de ville en ville, prêcher le Royaume de Dieu. Le Pape approuva son ministère, & le Ciel le confirma par des miracles. Barthelemi, Evêque de Laon, connut ce nouveau Prédicateur, au Concile de Reims, où Norbert étoit allé pour demander au Pape Calliste II, la confirmation des privilèges que ses prédécesseurs lui avoient accordés. Comme il vouloit le retenir dans son Diocèse, il le mena en divers lieux solitaires, pour voir si quelqu'un lui agréeroit. Celui de Prémontré lui plut, il y établit sa demeure. Ses prédications & la sainteté de sa vie, lui attirèrent bientôt des Disciples. Tels furent les commencemens de l'ordre de Prémontré. Dans peu de tems, il y eut plusieurs Monastères fondés en différens lieux. L'an 1126, Norbert résolut de passer en Allemagne. Etant arrivé à Spire, il y trouva les députés du Clergé & du peuple de Magdebourg assemblés devant le Roi Lothaire, pour élire un Archevêque. On l'appella pour prêcher, & donner aussi son avis sur l'élection qu'on vouloit faire, & le choix tomba sur lui-même. Le schisme de Pierre Leon, troublant la tranquilité de l'Allemagne, quoique Norbert eût obligation à cet Antipape, il n'hésita pas à se déclarer contre lui, & détermina même l'Empereur Lothaire à prendre le meilleur parti. Norbert remplit parfaitement les devoirs d'un Evêque qui aime son peuple, & qui en veut faire un peuple de Saints. Il réforma aussi le Clergé; mais il se fit des ennemis de ceux qu'il ne put pas gagner; ils attentèrent même plusieurs fois à sa vie. Comme tous les gens de bien avoient horreur de pareils attentats, Norbert leur disoit: *Vous étonnez-vous que le démon ayant attenté à la vie de notre chef, attente aussi à celle de ses membres.* Norbert mourut dans sa ville Archiepiscopale, l'an 1134. On lui attribue quelques ouvrages, entr'autres trois Livres de ses visions & divers Sermons. On a de lui un petit *Discours* moral en forme d'exhortation, adressée à ceux de son ordre.

NORIS, (Henri) né à Veronne en 1631, un des plus sçavans hommes du dernier siècle, entra dans l'ordre des Hermites de S. Augustin, & après avoir régenté

dans plusieurs villes d'Italie, il fut fait Professeur dans l'université de Pise. Ce fut dans cette ville qu'il publia ses ouvrages, si connus & si estimés. Le premier qui parut de lui, est son *Histoire de l'Hérésie Pélagienne*, avec la défense de Saint Augustin, *in-fol.* Il acquit une grande réputation à son Auteur, excita la jalousie de ses envieux & la haine de ses ennemis. On l'attaqua par divers écrits, il répondit : la dispute s'échauffa & fut portée au tribunal de l'Inquisition de Rome. Le livre qui y avoit donné lieu, y fut examiné dans toute la rigueur, & ne reçut pas la moindre flétrissure. Il fut réimprimé deux fois depuis 1673, lû & estimé par les sçavans de toute l'Europe ; & l'Auteur honoré par Clément X, du titre de *Qualificateur du Saint Office*. On revint pourtant à la charge contre l'Histoire Pélagienne. Ayant été examinée de nouveau en 1676, on n'y trouva rien qui méritât d'être censuré. Le P. Noris continua paisiblement d'enseigner l'Histoire Ecclésiastique dans l'Université de Pise. Le Pape Innocent XII, l'appella à Rome en 1692, & l'établit Sous-Bibliothécaire du Vatican. Comme cet emploi l'approchoit du Cardinalat, ses accusateurs ennemis de la Doctrine de Saint Augustin, se réveillèrent, & publièrent contre lui de nouvelles pièces. Le Livre fut examiné de nouveau. On n'y trouva rien de répréhensible. Peu de tems après, l'Auteur fut mis au nombre des Consulteurs de l'Inquisition ; & enfin fait Cardinal. L'Histoire Pélagienne du Pere Noris, est exacte, bien écrite & fort étendue. Après y avoir condamné les adversaires de Saint Augustin, il a cru devoir venger la mémoire de ce grand Docteur contre les censures de quelques Auteurs modernes. C'est ce qu'il exécute dans l'ouvrage intitulé : *Defensiones Augustinianæ*. Il attaque principalement trois Auteurs Jésuites, le P. Adam, le P. Jean Martinon, & le Pere Annat. Il prouve que Saint Augustin ne s'est point contredit sur les matières de la grace ; depuis qu'il fut revenu de l'erreur où il étoit, que le commencement de la foi vient de l'homme. Il remarque que ce Saint n'a rien retranché dans les livres de ses *Retractations*, de ce qu'il avoit écrit touchant la grace & la prédestination contre les Pélagiens. Ces ouvrages sont suivis de cinq *Dissertations*, sur divers points de l'Histoire Ecclésiastique. Ce Cardinal avoit encore beaucoup d'érudition profane, comme il paroît sur-tout dans le traité Latin, intitulé : *L'année & les Epoques des Syro-Macédoniens éclaircies par les Médailles*

des villes de Syrie, &c. *in-fol.* En examinant plusieurs points de Chronologie, d'Histoire & de Médailles, l'Auteur rencontre souvent en son chemin, le Pere Hardouin, Jésuite, & relève ses excès & ses méprises. Il y a peu d'ouvrages qui contiennent tant de choses curieuses, & c'est le seul où l'on ait fait l'Histoire des principales villes de Syrie. Ce sçavant Cardinal a encore donné dans ce genre, *De Duobus nummis Diocletiani & Lucinii*, *Dissertatio Duplex*, qui vient de main de maitre, & plusieurs autres, recueillies en 5 *vol. in-fol.* à Verone, 1729. Noris mourut à Rome en 1704, âgé de soixante & treize ans. Les Jésuites le poursuivirent après sa mort, & en France leur P. Colonia mit dans sa *Bibliothèque Jansénienne*, les ouvrages de ce sçavant Auteur, au nombre des Livres hérétiques. En Espagne, de leur propre autorité & à l'insçu de l'Inquisition, ils les placèrent en 1747, dans l'*Index* des livres prohibés. La Société n'avoit garde de respecter un Auteur qui s'est élevé avec tant de force contre les pernicieuses nouveautés du Molinisme. Les Peres Augustins de Madrid, sensibles à l'injure faite à un Cardinal, plus respectable encore par sa science que par sa dignité, supplièrent jusqu'à trois fois le Grand Inquisiteur de faire réparer le mal; le Prélat, Chef de l'Inquisition, tout dévoué à la Société n'eut aucun égard aux plaintes des Augustins; mais les Jésuites déconcertés par le désaveu que firent les Inquisiteurs, par les plaintes des Peres Augustins, & encore plus par la lettre de Notre Saint Pere le Pape Benoît XIV, au grand Inquisiteur, désespérèrent de tirer pour cette fois le fruit qu'ils s'étoient promis de leur supercherie, & par un coup de désespoir, ils publièrent un libelle plein d'erreurs & de mensonges, sous ce titre. *Theses Norisianæ, in quibus dogmata Jansenii & novatorum damnata, magno adscribuntur Augustino.* Le Pape, dans sa lettre datée du 31 Juillet 1748, expose d'abord qu'il apprend du Général des Augustins, que l'Inquisition d'Espagne a mis parmi les Livres prohibés dans l'*Index* qu'elle vient de publier, deux ouvrages du Cardinal Noris, sçavoir, *son Histoire Pelagienne*, *sa Dissertation*, sur le cinquième Concile Œcuménique. Sa Sainteté ajoute qu'ayant fait sur cela les informations nécessaires, elle est forcée de rompre le silence, pour *interpeller & admonester*, (le grand Inquisiteur) qu'il ait à chercher les moyens d'éteindre un feu qui est sur le point de causer un vaste incendie. Le Pape pré-

tend ensuite que quand les ouvrages du Cardinal Noris, auroient quelques taches de *Baianisme & de Jansénisme*, comme se l'est imaginé *mal à propos* (dit le S. Pere) l'Auteur de la *Bibliothèque Jansénienne*, une sage & prudente économie exigeoit qu'on s'abstint de les proscrire, tant à cause des grand applaudissemens qu'ils ont reçus, que parcequ'il étoit aisé de prévoir les grands maux dont cette condamnation seroit la source. ... L'accusation de Baianisme & de Jansén. n'est pas nouvelle selon le Pape. Il en a été pleinement & solemnellement justifié, il n'étoit pas permis d'y revenir. Sa Sainteté déclare qu'elle ne souffrira pas l'injure faite contre toute attente à la mémoire d'un homme qui l'a emporté sur tous les sçavans de son siècle, & qui n'a été élevé au Cardinalat, qu'à cause de son mréite distingué dans la littérature sacrée & profane. Cependant un nouvel Inquisiteur qui n'avoit pas le même intérêt que le précédent, eut égard aux plaintes des Augustins & du Pape, & par un décret solemnel rendu le 8 Janvier 1758, il réhabilita les ouvrages du sçavant Cardinal; l'Inquisition déclarant par sa bouche, qu'elle prétend que dans toutes les éditions qu'on en fera, on ne fasse aucune mention de cette première démarche de l'Inquisition; proteste que sa volonté est qu'on ne regarde jamais comme avenue, l'espèce de flétrissure qu'elle avoit jettée sur la mémoire du Cardinal, défendant même sous peine d'excommunication, d'en parler en aucune manière. Une réparation aussi éclatante, a causé une joie uniververselle à Rome; elle en a donné une particulière au Pape Benoît XIV, qui a toujours fait un cas distingué, du sçavoir & des lumières du Cardinal Noris, & tous ceux qui aiment la saine Doctrine de Saint Augustin, s'en sont réjouis.

NORMANT, (Alexis) né à Paris d'un Procureur au Parlement, reçut de la nature, les plus rares talens de l'esprit, réunis aux qualités les plus solides du cœur. L'éducation ayant perfectionné tous ces avantages, il parut dans le Barreau avec le plus brillant succès, & s'y fit une réputation immortelle. Il ne s'y distingua pas moins par son exacte probité, & jamais il ne se chargea de plaider une cause injuste. Sa justesse & son esprit, qui a fait dire, *qu'il devinoit la Loi, & qu'il devinoit juste*, le faisoit souvent choisir par les Parties, pour juger de leurs différends, & la droiture de son cœur étoit si connue, que personne ne refusoit de se soumettre à sa décision. Son désin-

téreſſement ne le faiſoit pas moins eſtimer ; & il ſe chargeoit par préférence, des cauſes de ceux qui n'étoient pas en état de le ſatisfaire. Tout Paris a admiré dans le tems, la générosité & la nobleſſe de cet illuſtre Avocat ; & l'on en peut voir pluſieurs traits dans l'éloge qu'en a fait ſon célèbre Confrere, M. de Genes, & qui ſe trouve dans le Mercure de France, Juillet 1745. Normant mourut à Paris en 1745, à cinquante-huit ans, & il fut enterré à S. Euſtache, ſa Paroiſſe.

NOSTRADAMUS, (Michel) né le 14 Décembre 1503 à S. Remi, petite ville à quatre lieues d'Arles. Après l'étude des Humanités & de la Philoſophie, il alla étudier en Médecine à Montpellier, & y fut reçu Docteur. Après pluſieurs voyages, il ſe fixa à Salon en 1544. Le loiſir dont il y jouit, l'engagea à ſe livrer à l'étude, & ſur-tout à celle de l'Aſtronomie. Il ſe mêla de faire des prédiction, qu'il renferma dans des Quatrains rimés, & les rangea par *Centuries*, nommées communément *Prophêties*. Les ſept premieres Centuries parurent *in*-18. en 1556. Leur extrême obſcurité, le ton prophêtique que l'auteur y prend, l'aſſurance avec laquelle il y parle, jointes à ſa réputation, les firent rechercher. En 1558, il fit imprimer les huitième, neuvième & dixième *Centuries*, qu'il dédia au Roi Henri II. Ce Prince, & Catherine de Medicis ſa mere, avoient voulu voir l'Auteur, & lui firent un préſent de deux cens écus d'or : il fut même envoyé à Blois pour y voir les jeunes Princes, & on le pria de rapporter ce qu'il pourroit découvrir de leur deſtinée. Charles IX, étant allé à Salon, lui donna auſſi des marques publiques de ſon eſtime, avec un brevet de Médecin ordinaire du Roi. Noſtradamus mourut dans cette Ville l'an 1566, âgé de ſoixante-deux ans. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Cordeliers : on voit à main gauche en entrant, ſon portrait, avec cette riſible Epitaphe ſur une pierre de marbre : D. M. *Oſſa clariſſimi Michaëlis Noſtradami, unius omnium mortalium judicio digni, cujus penè divino calamo, totius orbis ex aſtrorum influxu, futuri eventus conſcriberentur*, &c. Il fut pere de *Céſar* NOSTRADAMUS, dont nous avons un ouvrage, ſous le titre de *Chroniques de l'hiſtoire de Provence*, *in-fol.* en 1614, & qui mourut en 1629. Un autre de ſes enfans excella dans la Poëſie Provençale, & a laiſſé quelques pièces en ce genre. Un frere de *Michel* NOSTRADAMUS, exerça long-tems, avec honneur, la charge de Procureur au Parlement de Provence. On a

de lui les *Vies* des anciens Poëtes Provençeaux, dits *Troubadours*, imprimées *in*-8. à Lyon en 1575; c'eſt une rapſodie informe qui contient 76 Vies, peu eſtimées & qui mérite peu de l'être, par le défaut de critique & l'amour du merveilleux qui y domine. Il étoit lui-même Poëte Provençal, & il compoſa des chanſons, dont ſes contemporains s'amuſoient.

NOTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même Ville en 1700. Son pere étoit au Roi, & chargé du ſoin des Jardins des Thuilleries. André le Nôtre étoit un homme rare, qui mérita par ſes talens, d'être nommé Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Controlleur Général des Bâtimens de Sa Majeſté, Deſſinateur de ſes Jardins. Il avoit près de quarante ans, lorſque Fouquet, Sur-Intendant des Finances, lui donna occaſion de ſe faire connoître par les magnifiques Jardins du Château de Vaule-Vicomte, ſi célèbrés par la Fontaine dans ſes Poëſies. Il en fit un ſéjour enchanteur, par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors pour la premiere fois, des Portiques, des Berceaux, des Grottes, des Treillages, des Labyrinthes, &c. embellir & varier le ſpectacle des grands Jardins. Le Jardin des Thuilleries, eſt encore un des chef-d'œuvres de le Nôtre. Monſieur, l'employa à S. Cloud. Le Prince de Condé, lui fit faire les Jardins de Chantilly; il fit auſſi ceux de Fontainebleau, le parterre du Tybre, & les canaux qui donnent tant d'agrément à ce lieu champêtre. En 1678, il alla à Rome, avec la permiſſion du Roi, dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles connoiſſances; mais ſon génie créateur l'avoit conduit à la perfection. Il ne trouva rien de comparable à ce qu'il avoit fait. Le Pape Innocent XI. voulut voir le Nôtre, & lui donna une aſſez longue audience, ſur la fin de laquelle, le Nôtre s'écria, en s'adreſſant au Pape : *J'ai vû les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté & le Roi mon Maître. Il y a grande différence*, dit le Pape, *le Roi eſt un grand Prince victorieux, je ſuis un pauvre Prêtre, ſerviteur des ſerviteurs de Dieu.* Le Nôtre, charmé de cette réponſe, oublia qui la lui faiſoit, & frappant ſur l'épaule du Pape, lui répondit à ſon tour : *Mon Révérend Pere, vous vous portez bien, & vous enterrerez tout le Sacré Collège.* Le Pape rit du pronoſtique. Le Nôtre, charmé de plus en plus de la bonté, & de l'eſtime particulière qu'il témoignoit pour le Roi, ſe jetta au cou du Pape & l'embraſſa. C'étoit au reſte ſa coutume, d'embraſſer tous

ceux qui publioient les louanges de Louis XIV ; & il embrassoit le Roi lui-même, toutes les fois que ce Prince revenoit de la campagne. Le Nôtre auroit pû se faire un nom dans la Peinture ; il y a même de lui plusieurs morceaux en ce genre, qui ne déparent point le Cabinet du Roi. A l'âge de quatre-vingt ans, voulant mettre un intervalle entre la vie & la mort, il demanda la permission de se retirer, le Roi la lui accorda, à condition qu'il viendroit le voir de tems en tems. Le Nôtre étoit d'une franchise aimable, & plein d'affection. Il conserva jusqu'à la mort son bon sens, & toute la vivacité de son esprit.

NOVAT, Prêtre de l'Eglise de Carthage, vivoit dans le troisième siècle. C'étoit un homme perfide, flatteur, ravisseur du bien d'autrui, & sur-tout de celui des Ecclésiastiques. Il porta l'avarice, jusqu'au point de laisser mourir son pere de faim. Voulant prévenir l'excommunication, que ses crimes avoit méritée, il se sépara de S. Cyprien, & excita plusieurs autres à le suivre. Il s'associa Félicissime, qui étoit aussi méchant que lui. Celui-ci s'étoit appliqué à gagner la confiance de plusieurs Confesseurs, & même à flatter les Apostats, qui demandoient avec importunité leur réconciliation. Il forma un Parti, à la tête duquel il se mit avec 5 Prêtres, & il commença à ériger un Autel. S. Cyprien l'excommunia aussi-tôt. Le Prêtre Novat, étant allé promptement à Rome, inspira l'esprit de Schisme à un autre Prêtre nommé Novatien. En même-tems Novat changea de maximes ; & au lieu qu'en Afrique il avoit travaillé à affoiblir la discipline, en engageant quelques Confesseurs à accorder des Indulgences, sans règle & sans discrétion, il se plaignit à Rome de ce qu'on les recevoit à la pénitence avec trop de facilité. C'est Novatien & non Novat, qui a donné son nom aux hérétiques appellés Novatiens. Les Novatiens commencèrent par être schismatiques, & furent ensuite hérétiques. Le schisme vint de ce que Novatien voulut se faire élire Pape à la place de S. Corneille, qui avoit été canoniquement élû. Saint Cyprien s'opposa fortement à ce schisme, comme il paroît par ses lettres adressées au Pape saint Corneille ; & c'est à cette occasion, qu'il écrivit le livre admirable de *l'unité de l'Eglise ;* livre capable de renverser seul, tous les schismes & toutes les hérésies qui se sont élevées, & qui pourront s'élever. L'Hérésie des Novatiens consistoit principalement en ce qu'ils prétendoient, que l'Eglise n'avoit pas le pouvoir de remet-

tre les grands crimes commis après le baptême. Saint Cyprien, S. Pacien Evêque de Barcelone, S. Ambroise, S. Basile, sont les principaux qui ont écrit contre cette hérésie, qui a été condamnée dans plusieurs Conciles, tenus en Italie & en Afrique, & enfin par le Concile Général de Nicée. La secte de Novatien subsista plus d'un siècle, non seulement à Rome, où elle avoit pris naissance, mais encore à Alexandrie, dans diverses Provinces de l'Asie, à Constantinople, en Scythie, en Afrique, dans l'Occident : il paroit même, que ce mal gagna en Espagne & jusqu'aux extrêmités des Gaules. Ainsi la sévérité de Novatien pénétra par-tout, tandis que le relâchement de Félicissime n'avoit pû s'étendre. Tout le contraire seroit arrivé, si l'on eût été alors dans les siècles de relâchement ; mais l'expérience ne montre que trop, que l'esprit séducteur sçait proportionner aux divers tems, les illusions qu'il prépare aux hommes. Il y a bien de l'apparence, que le *Traité de la Trinité*, & le *Livre des viandes Juives*, qu'on trouve parmi les œuvres de Tertullien, sont des ouvrages de Novatien.

NOULLEAU, (Jean-Baptiste) né à S. Brieux en 1604, de parens distingués dans la Magistrature. A l'âge de vingt ans, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire. En 1639, il prit possession de l'Archidiaconé de Saint Brieux, & l'année suivante de la Théologale. Il exerça à S. Malo, à Paris, &c. le ministère de la Parole avec distinction. C'étoit un homme de mœurs austères, un Ecclésiastique pieux & sçavant, un Missionnaire laborieux, & un vrai modèle de pénitence. M. de Villazel, son Evêque, lui recommandant un jour de prêcher avec moins de force, Noulleau lui répondit, que la vérité lui étoit plus chère que la vie, & il continua avec le même zèle à invectiver contre le vice. M. de la Barde, qui avoit succédé à M. de Villazel en 1641, ayant excommunié un peu légèrement son Official, Noulleau prit fortement son parti contre l'Evêque. Mais ce qui acheva de le brouiller entièrement avec lui, fut son livre de la *Politique Chrétienne & Ecclésiastique, pour chacun de tous Messieurs de l'Assemblée générale du Clergé*, en 1665 & 1666. M. de la Barde lui fit signifier un Interdit de toutes les fonctions Ecclésiastiques, dans son Diocèse. Noulleau composa plusieurs *Ecrits & Factums*, pour sa défense ; mais n'ayant pû fléchir son Evêque, & ne voulant pas se priver de la consolation de célébrer les saints Mystères, il fit, pendant trois

ans, sept lieues par jour pour se rendre à saint Quel, dans le Diocèse de Dol, afin d'y offrir le saint Sacrifice; ce qui, joint à ses autres austèrités, abrégea ses jours. Il mourut vers l'an 1672. Les principaux de ses ouvrages sont: 1°. *Conjuration contre les Blasphémateurs*, in-4. 2°. *Pratiques de l'Oraison*. 3°. *L'esprit du Christianisme dans le saint Sacrifice de la Messe*, &c. 4°. *Un Traité de l'extinction des Procès, de l'usage Canonique des biens de l'Eglise*, &c. 5°. *Diverses pièces Latines & Françoises, sur les libertés de l'Eglise Gallicane*, in-4.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, & mort à Paris en 1734. Il entra dans la Congrégation de S. Maur en 1665. Il s'appliqua de bonne heure à l'Antiquité Ecclésiastique, & y fit en peu de tems de grands progrès. L'édition des Œuvres de Cassiodore est le fruit de son travail, & de celui du Pere Garet, aussi Religieux Benedictin. Etant venu à S. Oüen de Roüen, il travailla avec Dom Jean du Chesne & Dom Julien Bellaise à l'édition des Œuvres de S. Ambroise, qu'il continua à Paris avec Dom Jacques de Frisches. Il y mourut en 1724, âgé de 77 ans. On a de lui 2 vol. in-8, sous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum*, qui ont été imprimés en un v. in-f. l'an 1703. Il en a donné un second en 1715 sur les Auteurs latins du troisième siècle. Cet ouvrage contient quantité de Dissertations, remplies de Recherches curieuses & sçavantes, sur la vie, les écrits, les sentimens des Peres, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a écrit vivement dans le Journal de la Haye contre la Dissertation latine de Dom Nourry, dans laquelle il s'efforce d'ôter à Lactance le Traité *de Mortibus Persecutorum*. Ses raisons en effet n'ont pas assez de solidité pour dissiper tous les doutes. Ce sçavant Religieux a aussi composé d'autres Traités très-utiles: Dom le Cerf en fait mention dans sa *Bibliothèque des Auteurs de la Congrégation de S. Maur*.

NUMA, (Pompilius) fut élu par le Sénat pour succéder à Romulus. Il approchoit de l'âge de 40 ans, & vivoit à Cures, Capitale du pays des Sabins, dans une grande réputation de sagesse & de vertu. Deux Sénateurs furent députés pour lui offrir la Couronne; il la refusa d'abord, mais pressé par les Députés, & encore plus par sa famille, il accepta enfin ce fardeau dont il redoutoit le poids. Ne pouvant se donner de la considération par son courage, il chercha à se distinguer par des vertus pacifiques. Il travailla pendant tout son règne à la faveur

d'une longue paix, à tourner les esprits du côté de la piété. Il y a dans le cœur de tous les hommes, même les plus farouches, un principe de Religion, que les Législateurs ne peuvent pas inculquer à la vérité, mais à la faveur duquel ils peuvent faire recevoir toutes leurs loix, s'ils sçavent l'employer habilement. Numa pénétré de cette maxime, qui semble avoir présidé à tous ses Conseils, feignit d'avoir un commerce intime avec la Déesse Egerie, qui l'instruisoit par des apparitions fréquentes, & des visions Prophètiques. Le naturel féroce de ces premiers Romains, eût sécoué le joug de toute autorité humaine qui eut entrepris de les civiliser, mais ce joug présenté par les mains de la Religion, fut reçû sans peine. Numa bâtit à Janus, ancien Roi du pays, mis au nombre des Dieux, un Temple qui devoit être ouvert pendant la guerre, & fermé pendant la paix. Il créa des Prêtres sous le nom de *Flamines*, pour Jupiter, pour Mars & pour Romulus. Il augmenta le nombre des Vestales, & institua en l'honneur de Mars douze Prêtres nommés *Saliens*, d'un mot latin qui signifie *danser* & *sauter*. Leurs fonctions étoient de porter par toute la Ville en dansant le premier de Mars les boucliers sacrés. Il établit aussi des espèces de Hérauts ou Juges des armes, qui furent nommés *Feciaux*. Numa ne se borna point à inspirer aux Romains des sentimens de Religion, il leur fit encore connoître les avantages qu'ils tireroient de l'agriculture, & leur apprit à pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, en s'appliquant aux travaux de la campagne. Ce Prince règna 43 ans, & mourut âgé de 80, au grand regret de ses sujets.

NUMERIEN, Empereur, fils de Carus & frere de Carin, suivit son pere en Orient, étant déja César, & après la mort de ce Prince, fut déclaré Empereur, avec son frere Carin, au commencement de l'an 284. Il ne montra que de bonnes inclinations; & aux vertus, qui pouvoient le rendre digne du trône, il joignit beaucoup de talens pour la Poësie & pour l'Eloquence. Arrius Aper, Préfet du Prétoire, dont Numérien avoit épousé la fille, poussé par une détestable ambition de règner, attenta secrettement sur ses jours, dans l'espérance d'obtenir sa place. Numerien, qui regardoit la guerre de Perse comme finie, ramenoit son armée, & marchoit à sa tête dans une litière fermée, à cause d'une fluxion sur les yeux, qu'on attribuoit aux larmes qu'il avoit versées pour la mort de son pere,

Aper crut la circonſtance favorable pour ſon deſſein, & ayant fait égorger Numérien, il laiſſa ſon corps dans la litière, en attendant qu'il eût formé un parti pour ſe faire proclamer. Mais l'infection du cadavre découvrit le crime, & on ne pouvoit guères l'imputer qu'au Préfet du Prétoire, chargé de la garde de l'Empereur. On ſe ſaiſit de lui, & il porta la peine de ſon parricide.

NUMITOR, fils de Procas, Roi d'Albe, fut héritier de la Couronne avec ſon frere Amulius, à condition qu'il règneroient tour à tour, mais Amulius s'empara du trône; & en exclut ſon frere. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il fit tuer Lauſus, fils de Numitor, & obligea Rhea Silvia ſa fille, à ſe conſacrer au culte de Veſta, afin qu'elle ne pût avoir de poſtérité. Cependant malgré ſes précautions, Rhea Silvia devint mere de 2 enfans jumeaux, Romulus & Remus, & comme on ne connoiſſoit point leur pere, on publia qu'ils étoient fils du Dieu Mars. Etant devenus grands, ils tuèrent leur grand oncle, & remirent leur ayeul ſur le trône, 754 ans avant Jeſus-Chriſt.

O

OATES, (Titus) Anglois, né vers 1619. D'abord Proteſtant & Miniſtre de l'Egliſe Anglicane, puis Jéſuite, enſuite Renégat, & enfin ſans Religion, comme le Milord Stafford l'en convainquit, en lui reprochant d'avoir dit que pendant plusieurs années qu'il avoit été Jéſuite, quoiqu'il eût aſſiſté tous les jours à la Meſſe & communié ſouvent, ayant même reçu l'Ordre de Diacre dans l'Egliſe Romaine, il n'avoit rien cru de ce que croyent les Papiſtes. Cet Oates retourné en Angleterre, accuſa en 1678 les Catholiques Anglois d'avoir entrepris de tuer le Roi (CHARLES II.) d'exterminer les Proteſtans d'Angleterre, & d'y établir par cet horrible moyen la ſeule Religion Catholique. Le fondement de cette accuſation (ſelon Oates) étoit, que le Pape, après avoir déclaré que le Roi d'Angleterre n'étoit pas véritablement Roi, avoit chargé par un Bref le Général des Jéſuit. (Jean-Paul Oliva) d'envoyer aux principaux Seigneurs Catholiques des Commiſſions pour les plus grandes Charges d'Angleterre. Oates ſoutenoit les avoir vûes; il prétendoit auſſi que tout le complot avoit été approuvé par la Sorbonne, & que pour le faire réuſſir, il

avoit été projetté que dans le tems qu'on tueroit le Roi, tous les Catholiques se soulèveroient en moins d'une heure, & couperoient la gorge aux Protestans: mais comme les Catholiques Anglois étoient en trop petit nombre pour une telle exécution, ils devoient, disoit Oates, être soutenus par une armée de deux cent mille hommes, tant François qu'Espagnols & autres: le Pape (Innocent XI.) fournissoit de l'argent pour la levée des troupes, & le Roi de France donnoit les mains à cet horrible complot. Oates fut secondé par cinq ou six témoins de la même trempe que lui: & cependant malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, & les sermens réitérés de Milord Stafford & de plusieurs autres Seigneurs Anglois, ce Milord, d'autres personnes de mérite & de marque, & quelques Jésuites, furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute-trahison. Sous le règne de Jacques II, leur mémoire fut rehabilitée, & Oates condamné comme parjure à une prison perpétuelle, & à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, & mis ces jours-là au Pilori. Ce qui fut exécuté jusqu'en 1689, que le Prince d'Orange s'étant emparé de la Couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison. Ce malheureux mourut en 1705. Ce fut à l'occasion de cette accusation que le Ministre Jurieu donna le livre qu'il intitula de la *Politique du Clergé*, auquel le Docteur Arnaud, qui n'avoit pas lieu d'être content de l'Archevêque de Paris & des Jésuites, (il étoit pour lors en Hollande, où il avoit été obligé de se retirer, pour se soustraire à la persécution) mais par une générosité qui a peu d'exemples, & qui fait bien connoître le caractère de ce grand homme, répondit par l'*Apologie des Catholiques*, où il justifie cet Archevêque, le P. de la Chaise, & ses Confrères des fausses imputations, dont ce furieux Ecrivain les chargeoit, & le fait avec cette supériorité & cette force qui ont convaincu les plus incrédules, que cette prétendue conspiration n'étoit l'effet que de la haine qu'on portoit en Angleterre aux Catholiques, qu'on auroit voulu exterminer sans ressource. Qui croiroit que cet ouvrage, où il n'y avoit pas un mot qui eût trait à ce qu'on nomme Janséniste, & que les Jés. auroient dû eux-même publier sur les toits, soit devenu une source de persécutions, d'injustices & de violences contre ceux qui eurent quelque part à son débit, & cela parce qu'il avoit été composé par M. Arnaud,

OBRECHT, (Ulric) né à Strasbourg le 23 Juillet 1647. L'étude des Langues Latine, Grecque & Hébraïque, furent presque le premier amusement de son enfance. Il se rendit un des sçavans hommes de son pays. A l'âge de quinze ans, il composa & prononça en public une Harangue latine qui fut universellement applaudie. La Jurisprudence & l'Histoire furent dans la suite, le principal objet de ses études. Doué d'une mémoire excellente, ses idées ne se brouillèrent jamais, & on l'entendoit avec plaisir rendre compte de tous les siècles, comme s'il y eut vêcu, & de toutes les Loix, comme s'il les avoit établies. Le grand Bossuet surpris de l'entendre discourir de tout; à propos, le nomma justement *Epitome omnium Scientiarum*. Ses voyages & le soin qu'il prit de visiter principalement les Bibliothéques & les Sçavans, contribuèrent beaucoup à le former. A dix-neuf ans il avoit déja fait imprimer une espèce de *Commentaire sur le Songe de Scipion, & une Dissertation sur les Principes de la Prudence Civile & Politique*. Il fit aussi un Traité *de Imperii Germanici ejusque Statuum Fœderibus*; & un autre *de Jure Belli & Sponsoribus Pacis*. Au milieu de ces occupations, il ne négligea point l'affaire du Salut. L'antiquité de la Doctrine de l'Eglise Romaine, & la succession de ses Pasteurs, commencèrent à le faire revenir de ses préjugés. L'an 1684 l'ouvrage de sa conversion fut achevé, il abjura à Paris le Luthéranisme entre les mains de M. de Meaux. Retourné en sa patrie il ne songea qu'à l'édifier, & à la ramener avec lui au sein de l'Eglise, par les exemples de sa piété. Le Roi le nomma en 1685 pous présider en son nom au Sénat de Strasbourg, en qualité de Préteur Royal, & dès lors il donna toutes son application aux affaires publiques. Ce zèlé Magistrat réprima l'abus énorme qui s'étoit glissé dans la Ville touchant la dissolution des mariages pour cause d'adultère. La traduction en Allemand qu'il fit du Livre de Saint Augustin, *du Mariage des Adultéres*, convainquit de faux les Ministres qui autorisoient un sentimeut si pernicieux. Outre les Traités dont nous avons parlé, Obrecht entreprit plusieurs ouvrages d'érudition, entre autres, *Prodromus Rerum Alsaticarum*, *in*-4. Ouvrage curieux, où l'on trouve beaucoup de choses qui servent à l'Histoire d'Alsace & de Strasbourg. *Excerpta Historica de natura Successionis in Monarchiâ Hispaniæ*, en 3 *part. in*-4. Ces Extraits que l'Auteur a tirés des Jurisconsulres & des Historiens, prouvent que les Etats de la Couronne d'Espagne sont succesfifs, héré-

ditaires & déférés par les Loix à Philippe V. Ses travaux même avancèrent sa mort, qui arriva le six Août mil sept cent un. Il reçut les Sacremens avec toute la piété possible.

OBSEQUENS, (Julius) Ecrivain latin, dont on ne sçait ni le siècle ni la patrie. Scaliger insinue qu'il a vêcu avant le tems où S. Jérôme composa des Supplémens sur la *Chronique d'Eusèbe*. On ne sçait pas non plus au vrai la Religion d'Obsequeas; mais ce qui nous reste de son *Recueil des Prodiges*, doit persuader qu'il étoit Payen. Cet ouvrage étoit principalement une liste des Prodiges que Tite-Live avoit insérés dans son Histoire. Ce qui nous en reste, commence au Consulat de Lucius - Scipion & de Caïus Lælius, c'est-à-dire, vers l'an 561 de Rome: nous en avons plusieurs éditions. Lycosthènes a tâché de suppléer ce qui s'est perdu de l'original.

OCCAM, ou OCCHAM, (Guillaume) Cordelier, Anglois de Nation, Disciple de Scot, & de la Secte des Nominaux, dans le quatorzième siècle, fut surnommé *Doctor invincibilis*. Ce Docteur imagina de nouvelles subtilités, & rafinant sur les opérations de l'entendement, il les réduisoit presque à n'être que des formalités & des abstractions. Les Nominaux guidés par les leçons de cet impétueux Philosophe, disoient que les Natures universelles ne sont que des choses d'institution, des mots, de simples paroles: ce qui excita une guerre furieuse entre eux & les Réalistes, qui soutenoient que les mêmes natures sont des choses très-réelles. L'esprit indocile de ce Cordelier, & la complaisance qu'il eut pour Michel de Cezène, Général de son Ordre, le firent mêler dans toutes les querelles que les Papes & les Empereurs avoient alors entre eux au sujet des deux Puissances: il prit le parti de Louis de Bavière, & écrivit contre le Pape Jean XXII. Il fut accusé d'avoir enseigné avec Cezène, que Jesus-Christ, ni ses Apôtres, n'avoient rien possédé, ni en commun ni en particulier. C'est ce qui donna lieu à cette plaisante question qu'on appella *le Pain des Cordeliers*; qui consistoit à sçavoir si le domaine des choses qui se consumoient par l'usage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient que le simple usage sans domaine. Leur Règle ne leur permettoit pas d'avoir rien en propre. Nicolas III. voulant les enrichir sans la choquer, ordonna qu'ils n'auroient que l'usufruit des biens qui leur seroient donnés, & que le fond seroit à l'Eglise Romaine. Nicolas IV. donna une Bulle confirmative, mais Jean XXII, qui se sentoit impor-

tuné d'un Domaine, qui ne lui rapportoit rien, révoqua cette Bulle de Nicolas III, & condamna l'usage sans Domaine. Il donna des Bulles contre les Cordeliers, pour les rendre malgré eux & malgré leur Règle, propriétaires des alimens qu'ils consommoient, & ce fut une hérésie consommée d'oser soutenir le contraire. L'Empereur Louis de Bavière, qui étoit en différend avec ce Pape, touchant son élection à l'Empire, soutint les Cordeliers, & reprocha au Pape comme une erreur, sa décision touchant la pauvreté de Jesus-Christ. Jean XXII. ne manqua pas d'excommunier l'Empereur. De son côté ce Prince fit déposer le Pape, & élire à sa place Pierre de Corbiere, Cordelier, qui prit le nom de Nicolas V. Celui-ci ne manqua pas de faire tout ce que Jean XXII avoit fait, & d'exercer la pareille sur les partisans de ce Pape déposé. Jean XXII remonté sur son siège, eut son tour. Il y eut de longues & terribles procédures contre l'hérésie prétendue des Cordeliers, & contre les fauteurs. Le Pape fit brûler sans miséricorde tous ceux qu'il put attraper. Le résultat de tous ces éclats, fut qu'enfin la dispute se calma, & que les esprits étant revenus de leur éblouissement, toutes ces idées d'erreur & d'hérésie s'évanouirent. Ce qu'on avoit regardé comme une question de Religion, une question de Foi; une question où la conscience & le salut étoient intéressés, fut reconnu pour une vetille. Nous nous en mocquons aujourd'hui, dit M. Nicole, mais dans ce tems-là il n'auroit pas été sûr de s'en mocquer. Ocham a laissé plusieurs ouvrages, où l'on admire la subtilité de son esprit. On croit qu'il mourut l'an mil trois cent quarante-sept, absous des Censures que Jean XXII avoit lancées contre lui.

OCELLUS LUCANUS, natif de la Lucanie, & Disciple de Pythagore, vivoit avant le tems de Platon: ses livres *de Regibus & de Regno*, ont presque entièrement péri. Son ouvr. περὶ τοῦ παντὸς est le seul qui soit venu jusqu'à nous en son entier. L'Auteur tâche de prouver l'éternité du monde; mais les argumens qu'il employe, montrent toute la foiblesse de sa cause: on croiroit qu'Aristote a puisé dans ce Philosophe son sentiment de l'éternité du monde. Guill. Christian, & depuis Louis Nogarola ont traduit cet ouvrage en latin, & l'on a fait plusieurs éditions de leurs traductions.

OCHIN, (Bernardin.) en latin *Ocellus*, né à Sienne en 1487. Il entra jeune chez les Relig. de l'Observance de S. François; mais il les quitta bien-tôt, & s'appliqua à l'étude de la Médecine. Touché

quelque tems après d'un nouveau desir de faire pénitence, il rentra dans l'Ordre qu'il avoit abandonné, & s'y distingua par son zèle, sa piété & ses talens. Le desir d'une plus grande perfection le porta en 1534 à entrer chez les Capucins. Son mérite l'éleva aux plus grand. charges, à celle même de Général. Jamais homme n'a préché avec plus de succès & avec plus d'applaudissem. Chéri & estimé des personnes les plus qualifiées, son nom étoit en si grande réputation, que les curieux venoient de tous les côtés pour le voir & pour l'entendre. Les conversations qu'il eut à Naples avec le Jurisconsulte Espagnol Jean Valdès, Partisan de Luther, lui firent naître des doutes que son ignorance dans la Théologie ne lui permit pas de résoudre. Il commença même dès lors à prêcher plusieurs choses contraires à la Doctrine de l'Eglise. Devenu par-là suspect, il fut cité à Rome. Pierre Martir, avec qui il étoit lié, le détourna de ce voyage, & lui conseilla de chercer une retraite sûre. Ochin suivit son avis, se rendit à Genève en 1542, & s'y maria même avec une fille de Lucques qu'il avoit débauchée en passant par cette Ville. Il ne se fixa point à Genève, il alla à Ausbourg, & fit ensuite le voyage d'Angleterre avec Pierre Martyr. Mais la Religion Catholique ayant repris le dessus après la mort d'Edouard VI, ils furent obligés en 1553 de repasser la mer, & ils se retirèrent à Strasbourg. Appellé à Zurich pour y être Ministre de l'Eglise Italienne, Ochin la gouverna pendant quelques années, Ses *Dialogues*, où entre autres erreurs il enseignoit la Poligamie, le firent chasser. On ne voulut point le souffrir à Bâle. Contraint de se retirer en Pologne, il donna dans les erreurs des Sociniens. Abandonné de tout le monde, il mourut misérablement en Moravie, âgé de 77 ans. Il n'y a pas jusqu'aux Protestans qui ne détestent sa mémoire. Beze l'appelle *Vir infelicis memoriæ*. Parmi les principaux ouvrages d'Ochin, on met des *Sermons Itäliens* en 4 *vol. in*-8. des *Commentaires* sur les Epîtres de S. Paul, des *Discours* sur le libre Arbitre, la Prédestination, &c.

OCHOSIAS, fils & successeur d'Achab, Roi d'Israël. Ce Prince imita l'impiété de son pere, & il adora les faux Dieux, que sa mere Jezabel avoit introduits. La malédiction prononcée contre la maison d'Achab, commença à s'accomplir sur lui. La deuxième année de son règne, il tomba de la fenêtre d'une chambre-haute du Palais qu'il avoit à Samarie, & il se brisa le corps. Dans

cet état, au lieu de remonter à l'origine de ses malheurs, & de recourir par la pénitence à la miséricorde de Dieu, qu'il avoit offensé, il ne se mit en peine que de sçavoir s'il mourroit ou non de sa chûte. Ajoutant un nouveau crime aux anciens, il envoya consulter Beelzebub, le Dieu d'Accaron. Le Seigneur lui fit sçavoir par Elie qu'il mourroit, pour avoir eu recours à l'Oracle d'un Dieu étranger. Ochosias, ayant sçû que c'étoit Elie qui avoit parlé ainsi, envoya un Capitaine avec cinquante hommes, pour le prendre. Elie fit descendre le feu du Ciel sur ce Capitaine, & sur tous ses gens. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le troisième, craignant d'être brûlé comme les deux autres, parla avec tant de soumission, que le Prophête se laissa fléchir, & alla avec lui trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine, en punition de son impieté. Il mourut en effet bien-tôt après, 896 ans avant Jesus-Christ.

OCHOSIAS, fils de Joram & d'Athalie, succéda à son pere dans le Royaume de Juda. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendoit par sa mere fille de ce Roi impie, & ce fut la cause de sa perte. Ce Prince se joignit à Joram, Roi d'Israël, pour faire la guerre à Hazaël, Roi de Syrie. Joram y fut blessè, & se fit mener à Jezraël, où Ochosias l'alla visiter. Jehu, qu'on avoit sacré pour Roi d'Israël, les fit mettre tous deux à mort. Ochosias reçut ainsi la punition de son impiété, & recueillit le fruit des mauvais conseils de la criminelle Athalie, auxquels il n'avoit été que trop docile, au lieu de suivre l'exemple de Josaphat, son ayeul.

OCTAVIE, petite niéce de Jules-César & sœur d'Auguste, a été l'une des plus illustres Dames de l'ancienne Rome. Elle fut mariée en premières nôces avec Claudius Marcellus, qui mourut peu après la guerre de Perouse. Elle se remaria bien-tôt avec Marc-Antoine. Les amis communs souhaitèrent ce mariage, comme une chose qui pouvoit affermir la paix que l'on venoit de conclure entre Auguste & Marc-Antoine. Cette vertueuse femme étoit fort propre à produire ce bon effet : mais son mari s'abandonna tellement aux passions de Cléopatre, que rien ne fut capable de lui faire entendre raison. La bonne conduite d'Octavie fit beaucoup de tort à son mari, malgré elle. On conçut de l'indignation & du mépris pour lui, en voyant qu'il lui préféroit une étrangère. Auguste trouva dans les procé-

dés de Marc-Antoine, un sujet légitime de recommencer la guerre. Elle se termina par la ruine entière de Marc-Antoine. La fortune sembloit promettre à Octavie, le comble du bonheur Romain. Elle avoit un fils, nommé Marcellus, d'un très-grand mérite, qui épousa Julie fille d'Auguste, & qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire; mais il mourut à la fleur de ses années. La mere inconsolable, se plongea dans la solitude & dans une affreuse mélancolie le reste de ses jours. Elle laissa deux filles de son mariage avec Marc-Antoine, qui furent mariées très-avantageusement. Elle mourut onze ans avant Jesus-Christ. Sa mort causa un deuil public à Rome, où elle s'étoit fait également admirer & respecter, par la bonté de son caractère, & par une vertu qui ne s'est jamais dementie. Auguste lui fit faire de magnifiques obsèques, & prononça son éloge funèbre dans un Temple, qu'on avoit érigé en l'honneur de Jules-César. Le Sénat même consacra sa mémoire, par les Decrets les plus honorables.

OCTAVIE, fille de l'Empereur Claude & de Messaline, naquit l'an 795 de Rome. Elle fut fiancée fort jeune à Lucius Silanus: mais cet accord fut rompu, par les artifices ambitieux d'Agrippine, qui voulut la marier à son fils. Neron, qui l'épousa, s'en dégoûta bientôt, & sous prétexte de stérilité il la repudia. Poppée, qu'il prit à sa place, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On interrogea toutes les servantes de cette Princesse, & on leur fit souffrir de si rudes tourmens, que quelques-unes eurent la lâcheté de la charger des crimes, dont elle étoit faussement accusée. Octavie fut réléguée; mais les fréquens murmures du peuples engagèrent Neron à la faire revenir. Poppée ne se crut pas bien affermie, si elle laissoit vivre la vertueuse Princesse, dont elle occupoit la place. Elle obtint de Néron, par d'instantes prières, la mort d'Octavie, sous prétexte d'adultère. Elle fut de nouveau bannie, & ensuite égorgée par Anicet, dans le lieu de son exil. Quelque douleur qu'eût causé sa mort, parmi le Peuple & les Grands, il fallut en marquer de la joye par des sacrifices d'actions de graces.

OCTAVIEN Antipape. Après la mort d'Adrien IV, tous les Cardinaux, à l'exception de trois, élûrent Alexandre III. Octavien, qui prétendoit au Pontificat, se fit nommer par les Cardinaux Jean Morson & Gui de Creme, & prit le nom de Victor IV. L'Empereur Frédé-

ric soutint cet Antipape, qui fit tenir, l'an 1161, un Concile à Pavie, où Alexandre fut déposé. Ce Pape fut contraint de venir en France, asyle ordinaire des Souverains Pontifes. Octavien jouit, par cette fuite, de sa domination tyrannique, & mourut, dit-on, à Lucques l'an 1164.

ODAZZI, (Jean) peintre & Graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même Ville l'an 1731. Il se fit en peu de tems une grande réputation. Il fut un des douze plus habiles Peintres, que l'on choisit pour peindre les Prophètes, qui sont dans l'Eglise de saint Jean de Latran. Odazzi y a représenté le Prophête Osée. Plusieurs ouvrages faits pour le Pape, lui méritèrent l'Ordre de Christ, & on le reçut dans l'Académie de S. Luc. La Coupole du Dôme de Velletri, peinte de la main de ce Maître, est un morceau qui le place au rang des Artistes distingués. Ce Peintre étoit infatigable dans le travail, & peignoit avec une rapidité singulière. Son dessein est correct, ses peintures à fresque, sont sur-tout fort estimées. Odazzi se fit une fortune considérable; mais il ruina sa santé, en se mettant sans nécessité dans les remèdes, pour la conserver.

ODENAT, Roi des Palmyreniens, dans le troisième siècle, l'un des plus grands Princes qui ait paru dans l'Orient. Exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards & les ours, il donna dès-lors des preuves de ce courage, qui fut depuis si funeste aux Perses, & qui devint le fondement de sa fortune. Après que Sapor eût défait l'Empereur Valerien, qu'il traita avec tant d'indignité, il crut que rien ne seroit capable de lui résister. Tout l'Orient consterné, s'efforça de fléchir ce Barbare. Odenat lui envoya de magnifiques présens. Ils furent reçus avec le dernier mépris, jettés même dans la rivière. Le Roi des Perses, regardant comme une insolence à un homme si peu considérable, d'avoir osé lui écrire, au lieu de venir lui-même, voulut exiger de lui qu'il vînt se présenter à lui, les mains liées derrière le dos. Ces indignités déterminèrent Odenat à suivre le parti des Romains, & il le soutint avec plus de fortune qu'aucun autre de leurs Généraux. Sapor fut battu; il y eut un grand carnage de ses troupes, ses femmes & ses trésors lui furent enlevés. L'Empereur Gallien, insensible aux malheurs de son pere Valerien, ne laissa pas de récompenser Odenat, qui venoit de le venger, & le fit Général de l'Orient. Dans la suite il l'associa même à l'Empire, en lui donnant les titres de César, d'Au-

guste & d'Empereur, & celui d'Auguste à la Reine Zenobie sa femme & à leurs enfans. Odenat garda l'Empire près de quatre années, & le perdit avec la vie, par une trahison des plus noires. Dans le tems qu'il se préparoit à marcher contre les Goths, qui ravageoient l'Asie, il fut assassiné par un de ses neveux, à Héraclée dans le Pont, l'an 267. Zenobie gouverna après lui, sous le titre de Reine d'Orient. On l'a soupçonnée d'avoir trempé dans le meurtre de son époux, picquée de jalousie contre Hérode fils aîné d'Odenat, fils d'une première femme, plus considéré & aimé que ceux qu'il avoit eu d'elle. Cet Hérode fut tué en même-tems que son pere Odenat, quoique le meurtrier lui eût des obligations particulières. Odenat étoit né à Palmyre, Ville de Phènicie.

ODILON, né en Auvergne de la famille des Seigneurs de Mercœur. Devenu grand, il eût un extrême désir de quitter le monde. Ayant embrassé la vie Monastique à Cluni, il fit, en peu de tems, de si grands progrès dans la vertu, que saint Maïeul le jugea digne de lui succéder. Un des traits les plus remarquables de sa vie, est le refus persévérant qu'il fit de l'Archevêché de Lyon. Le Pape Jean XIX, sçachant que le Clergé & le Peuple le désiroient pour Pasteur, lui envoya le pallium & l'anneau, & lui écrivit dans les termes les plus pressans. Jamais on ne put le déterminer à accepter cette dignité. Odilon persévéra dans son refus, & le pallium avec l'anneau demeurèrent à Cluni. Il fut affligé de maladies très-dangereuses, pendant les cinq dernières années de sa vie. Sentant sa fin approcher, il demanda l'Extrême-Onction & le saint Viatique. On mit devant lui un Crucifix, dont la vûe l'excitoit à des sentimens d'une tendre piété. Il expira sur un cilice, couvert de cendre, les yeux arrêtés sur la Croix, la nuit du premier Janvier 1049, âgé de quatre-vingt-sept ans. L'action de sa vie qui l'a rendu plus célèbre, est l'institution de la Fête de *la Commémoration des Morts*. Cette pratique passa bien-tôt de Cluni à d'autres Eglises, & devint enfin commune à toute l'Eglise Catholique. Saint Odilon composa plusieurs écrits, dont il nous reste *la Vie de Saint Maïeul*, celle *de Sainte Adelaïde* Impératrice, quelques *Lettres*, & quelques *Sermons* sur les principales Fêtes.

ODOACRE, Roi des Herules. S'étant fait chef des Barbares de différentes nations, qui avoient inondé l'Empire Romain, Squires, Herules, Turcilinges, &c. il attaqua l'Italie. Les Romains, pour se délivrer de

la tyrannie d'Oreste & de son fils Augustule, invitèrent ce Prince à venir à leur secours, lui faisant entendre que la Couronne seroit le prix de ce service. Odoacre vint attaquer Oreste dans la Ligurie, & tailla son armée en pièces. Il prit d'assaut la ville de Pavie, d'où Oreste & les siens se sauvèrent à Plaisance. Il fut arrêté dans cette ville, & mis à mort peu de jours après. De-là Odoacre s'avança vers Rome, où il sçavoit qu'on avoit transporté Augustule. Le jeune Prince fut dépouillé de toutes les marques de la dignité Impériale, & relégué dans un Château près de Naples. Odoacre acheva de détruire l'Empire Romain en Italie; mais il usa avec grande modestie de sa fortune. Quoiqu'Arien de Secte, il ne maltraita point les Catholiques; il leur accorda même beaucoup de graces, à la prière de quelques Evêques. Odoacre règna en paix treize ans, selon la prédiction de S. Severin : il fut défait l'an 489, près d'Aquilée par Théodoric, qui commandoit les Ostrogoths. Battu une seconde & troisième fois, il se retira à Ravenne, & s'y fortifia. Après s'être défendu avec beaucoup de courage pendant trois ans, Odoacre fut enfin obligé de traiter avec Théodoric. La paix se fit, à condition qu'ils partageroient également l'autorité. Ils vêcurent ensemble pendant quelque tems; mais Théodoric voulant règner seul, fit assassiner son Rival, dans un grand repas qu'il lui donna l'an 493.

ODON, (Saint) second Abbé de Cluni, naquit au pays du Maine l'an 879. Son pere Abbon étoit un Seigneur d'une piété singulière. A l'âge de dix-neuf ans, Odon, dégoûté du monde, entra parmi les Chanoines de S. Martin de Tours. Il alla ensuite à Paris, où il étudia sous Remi, Moine de S. Germain d'Auxerre. L'amour de la solitude lui fit prendre l'habit de Moine à Cluni, où il fut élevé à la dignité d'Abbé. La sainteté d'Odon contribua beaucoup à augmenter la Congrégation de Cluni. Les Papes, les Evêques & les Princes séculiers, avoient une estime particulière pour ce Saint Abbé, & le prenoient pour Arbitre de leurs différens. On peut dire qu'il fut principalement suscité de Dieu, pour rétablir la piété en France. Odon réforma le Monastère d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Perigord, de Tulles en Limosin, de S. Pierre-le-vif à Sens, de S. Julien à Tours & de plusieurs autres. Son zèle s'étendit même jusqu'en Italie, où il forma aussi plusieurs Communautés. Il fut attaqué d'une fièvre violente, à Rome; mais il obtint de Dieu assez de force

pour retourner en France ; & mourir auprès du tombeau de S. Martin l'an 942. Nous avons de ce faint Abbé un *Abrégé des Morales de S. Gregoire sur Job*, & *des Hymnes en l'honneur de Saint Martin; trois Livres du Sacerdoce; la Vie de Saint Gerard*, *Comte d'Aurillac; divers Sermons*, &c.

Dans le douzième siècle, il y a eu un ODON *ou* ODARD, natif d'Orleans & Evêque de Cambrai, mort en odeur de fainteté. Il nous reste de lui quelques ouvrages, que l'on a imprimés dans la *Bibliothèque des Peres*; sçavoir, une *Exposition du Canon de la Messe*; un *Dialogue sur le Mystère de l'Incarnation*, *contre les Juifs*; une *Homélie sur le mauvais Fermier dont il est parlé dans l'Evangile*, & un *Livre de Conférences*. On lui attribue encore un *Traité du Péché Originel*; un autre *du Blasphême contre le Saint-Esprit*, &c.

ŒCOLAMPADE, (Jean) Allemand né en 1482. Sa mere fut cause qu'on le destina aux études; car son pere avoit résolu d'en faire un Marchand. Ils envoyèrent leurs fils au collège d'Heilbron, & ensuite à l'Académie d'Heidelberg. Il y reçut le grade de Bachelier à l'âge de 14 ans. En 1515, il écrivit à Erasme avec autant d'esprit que de politesse. On voit dans ses lettres de grands sentimens de piété. Il avoit coutume d'écrire au pied de son Crucifix, & il ne pouvoit s'empêcher de parler des délices pures qu'il goûtoit dans le saint exercice de la prière. En 1520, il se fit Moine dans le Monastère de Saint Laurent, près d'Ausbourg; mais il quitta bientôt cette retraite pour aller à Basle, où il fut fait Curé. Il se laissa ensuite séduire par les nouveaux Réformateurs, & se lia particulièrement avec Zuingle, dont il tâcha d'appuyer les erreurs. Il fut choisi pour premier Ministre de l'Eglise prétendue réformée de Basle. A peine Œcolampade fut-il séparé de l'Eglise, que tous ses sentimens de piété disparurent. Au lieu de la candeur, on ne trouva plus chez lui, que dissimulation & artifices. La vraie piété, qui n'est autre que la charité, ne se transporte point hors de l'Eglise. Cet Hérésiarque, ennemi de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, publia un Traité intitulé : *De genuinâ expositione verborum Domini, hoc est corpus meum, id est figura, signum*, &c. Il fit tant d'impression par son érudition & par son éloquence, qu'il y avoit, dit Erasme, de quoi séduire, s'il étoit possible, les Elus mêmes. Œcolampade mourut en 1531, âgé de 44 ans. Les Historiens rapportent diversement la cause de sa mort. Luther dit que le démon l'étrangla, Be-

ze qu'il mourut de peste, d'autres qu'une femme qu'il entretenoit, s'en défit : ceux de son parti nient ces faits, & prétendent qu'il mourut en prononçant le nom de Jesus. Les Habitans de Basle élevèrent à Œcolampade, un tombeau dans leur Temple avec cette épitaphe, qui fait leur condamnation. *D. Joan. Œcolampadius, professione Théologus, trium Linguarum peritissimus, Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hac urbe primus Templi hujus, verus Episcopus, &c.* On a de lui des *Commentaires* sur divers livres de la Bible, & quelques autres *Traités*.

ŒDIPE, Roi de Thèbes, fils de Laïus & de Jocaste. L'Oracle avoit prédit à Laïus, que son fils le tueroit, & épouseroit sa mere. Laïus donna Œdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses Officiers pour le faire mourir. Mais cet Officier touché de compassion pour cette tendre victime, se contenta de le suspendre par les pieds dans un lieu désert. Phorbus, Berger de Polybe, Roi de Corinthe, conduisit son troupeau dans cet endroit. Il courut aux cris de cet enfant, le détacha & l'emporta. La Reine de Corinthe voulut le voir, & comme elle n'avoit point d'enfant, elle regarda celui-ci comme un présent du Ciel, s'y attacha tendrement, & prit soin de son éducation. Quand il fut devenu grand, ayant appris qu'il n'étoit point fils de Polybe, il consulta l'Oracle pour savoir où il trouveroit son pere. Il lui fut répondu qu'il le trouveroit dans la Phocide. Il s'y achemina aussitôt & rencontra effectivement Laïus dans un passage étroit. Le premier fier de son rang, ordonna avec hauteur à Œdipe de lui céder le pas. Le jeune Héros ne lui répondit, qu'en mettant l'épée à la main. Laïus fut tué. De-là, Œdipe alla à Thèbes, après avoir encore voyagé quelque tems, & il expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste la Reine devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre. Il épousa ainsi sa propre mere, dont il eut deux fils, Etéocle & Polinice, & deux filles, Antigone & Ismene. Ce Prince infortuné ne se reconnut pour parricide & pour incestueux, qu'à l'occasion d'une peste affreuse dont les Dieux infestèrent le Pays. Elle ne cessa que quand le Berger qui avoit sauvé Œdipe, vint à Thèbes, le reconnut & lui fit découvrir sa naissance. Œdipe eut horreur de lui-même, se creva les yeux de désespoir, & s'exila de sa patrie. Son avanture a servi de sujet à une infinité de Tragédies.

ŒNOMAUS, Roi d'Elide & pere d'Hyppodamie. Il aima si tendrement cette fille, que ne pouvant se résoudre à la

perdre de vûe, il feignit que l'Oracle lui avoit annoncé que son gendre seroit cause de sa mort. Pour écarter les Prétendans, il proposoit sa fille à cette condition, que s'ils étoient victorieux, ils l'épouseroient; & qu'il les feroit mourir s'ils étoient vaincus. 13 Seigneurs qui etoient entrés dans la carrière, y avoient laissé leur vie. Pelops ne fut point effrayé de la condition. Il usa d'adresse pour remporter le prix qui l'attendoit. Ce fut d'engager Myrthile Cocher d'Œnomaus à ôter la clavette de l'essieu de fer qui retenoit la roue. Œnomaus fut renversé de son char, & périt misérablement. Pelops victorieux épousa Hyppodamie, & se mit en possession de ses Etats, ausquels il donna son nom; c'est le *Péloponèse* qu'on appelle aujourd'hui la *Morée*.

ŒNONE, Nymphe du mont Ida & première femme de Pâris. Elle connoissoit parfaitement la vertu des herbes. La fable porte que ces lumières lui furent communiquées pour s'être livrée à Appollon. On ajoute qu'elle avoit le don de prophétiser. Avec cet avantage de connoître l'avenir, elle ne manqua pas de prévoir que le voyage de son mari vers Hélène, seroit la cause d'une infinité de malheurs. Elle fit tous ses efforts pour ôter de l'esprit de Pâris cette entreprise. Voyant l'inutilité de ses remontrances, elle lui prédit qu'il seroit blessé, & qu'alors il seroit contraint d'avoir recours à elle, comme à la seule personne qui eût le pouvoir de le guérir. Quand il eut été blessé par Philoctete au siège de Troye, il se souvint de la prédiction d'Œnone, & se fit porter sur le mont Ida, afin qu'Œnone le pensât; mais il mourut avant que d'être à portée de recevoir du soulagement. Œnone désolée, se pendit de désespoir avec sa ceinture.

ŒNOTRUS, un des fils de Lycaon, peupla la côte du golfe de Tarente, & donna son nom à cette contrée d'Italie où il vint s'établir. Ce Pais ayant depuis reçû de nouvelles Colonies de Grecs, prit dans la suite des tems le nom de *Grande-Gréce*. Quelques-uns rapportent le nom d'Œnotrie, qui fut donné à cette contrée, à un ancien Roi des Sabins, nommé aussi Œnotrus.

OFFA, Roi des Merciens en Angleterre. Redouté de ses voisins, il se rendit célèbre par ses victoires sur les Gallois. Mais il se déshonora par l'horrible perfidie avec laquelle il fit mourir Ethelbert, Roi d'Estanglie, qui étoit venu lui demander sa fille en mariage. Les différends qu'il eut avec l'Empereur Charlemagne, furent habilement terminés par le sçavant Alcuin. En 794, Offa

alla à Rome pour calmer les remords de sa conscience, & obtint du Pape des indulgences. Mais elles ne pouvoient lui être utiles, qu'autant qu'il étoit véritablement converti & qu'il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour satisfaire à la justice divine. Offa augmenta alors le tribut établi par Ina, pour l'entretien du collège des Anglois. Ce tribut appellé Romescot, c'est-à-dire, tribut de Rome, fut ensuite appellé *denier de Saint Pierre*, parce que l'argent se comptoit à Rome à la Fête de Saint Pierre aux Liens. Offa mourut en 796.

OG, Roi de Basan. Il fut un de ceux qui s'opposèrent au passage des Israëlites, lorsqu'ils voulurent entrer dans la Terre promise. Vaincu par Moïse, il fut passé au fil de l'épée avec ses enfans & tout son peuple. Les Israëlites se rendirent Maîtres de son Pays, & en ruinèrent soixante Villes fortes. Og étoit seul resté de la race des Raphaïns. On peut juger de la taille de ce Géant, par la grandeur de son lit qu'on a conservé longtems dans la Ville de Rabbath, Capitale des Ammonites; il étoit de neuf coudées de long & de quatre de large.

OGER, surnommé le *Danois*. Ce Seigneur fut très-considéré à la Cour de Charlemagne, & lui rendit de grands services dans différentes guerres. Dégoûté du siècle, il se fit Religieux en l'Abbaye de Saint Faron de Meaux, où il attira un de ses amis nommé Benoît. Ce fut à leur considération que Charlemagne fit quelques donations à cette Abbaye, où ces deux bons Religieux moururent dans le neuvième siècle, en réputation d'une grande piété. On y voit leur tombeau, l'un des plus illustres monumens de nos antiquités du bas Empire.

OGIER, (François) s'est distingué dans le dix-septième siècle par son éloquence & par son érudition. En 1623, il publia un Ouvrage sous ce titre *Jugement & censure de la doctrine curieuse de François Garasse, Jésuite.* 4 ans après il donna l'apologie pour de Balzac; elle fut goûtée. Balzac eût bien voulu s'en dire l'Auteur; mais Ogier ne le permit point. Sur cela les deux amis se brouillèrent. En 1648, Ogier se trouva avec le Comte d'Avaux à la paix de Munster. De retour à Paris, il fit imprimer la *Relation* des Voyages de son frere Charles, en Dannemarck, en Suéde & en Pologne, faits à la suite de Claude de Mesme, Comte d'Avaux. Quoiqu'il y ait des minuties dans ce journal latin, on y trouve beaucoup de choses curieuses, sur les Pays qu'Ogier parcourut, leurs usages & leurs mœurs, les hommes célèbres qu'il y visita, & en particulier sur

les négociations du Comte d'Avaux, qui y étant beaucoup loué, pria l'Auteur de ne pas donner cette *Relation* au Public, qu'après un espace de 20 ans. Ogier se fit aussi un nom par sa prédication. Il donna en 1665, un recueil François de ses Sermons sous le titre d'*Actions publiques*, & un Panégyrique de Louis XIII; les actions publiques sont en deux vol. *in*-4. François mourut à Paris en 1670. Son frere *Charles* étoit mort dans la même Ville en 1654. Ils étoient fils d'un Procureur au Parlement de Paris.

OISEL, (Jacques) Jurisconsulte & Philologue, né à Dantzic, étoit originaire de France. Après qu'il eut fait ses premieres études, son pere qui le destinoit au commerce, l'envoya en Hollande. Le goût de l'étude prévalut, Oisel s'y livra totalement. Il étudia le Droit à Utrecht & à Leyde, & reçut dans cette derniére Ville le degré de Doct. Après divers voyages en Angleterre & en France, appellé dans l'Université de Groningue, il y enseigna le Droit naturel. La conformité de ses études avec celles du Baron de Puffendorf, les unit d'une étroite amitié. Oisel se forma une belle bibliothèque dont on imprima le catalogue en 1686, tems auquel il mourut. Nous avons de lui, quelques Ouvrages, principalement des corrections & des notes sur divers Auteurs, & un traité *in*-4. intitulé, *Thesaurus Selectorum Numismatum antiquorum ære expressorum*, curieux & très-instructif.

OLDECORNE, ou *Hall*, Jésuite Flamand, qui avec son confrère Garnet, fut l'instigateur ou du moins l'approbateur de la conspiration des poudres en Angleterre. Les Catholiques mécontens de ce que le Roi Jacques I, manquoit à la parole qu'il avoit donnée de les traiter avec douceur, en murmuroient hautement, & leurs plaintes qui devenoient plus vives de jour en jour, inspirèrent à quelques déterminés l'horrible dessein de se vanger du Roi & de toute la nation. Catesby, Gentilhomme de la Province de Northampton, étoit un des factieux les plus ardens, & le faux zèle qui le dévoroit, lui fit imaginer le moyen de se vanger d'un seul coup des principaux ennemis des Catholiques. Il résolut de creuser une mine sous la salle de Westminster, de la remplir d'une grande quantité de poudre, & d'ensevelir sous les ruines du Palais embrasé, le Roi, les Princes & tout le Parlement. Catesby associa à son détestable projet cinq scélérats comme lui, qu'il lia par la Religion du serment, & de peur que la noirceur de l'attentat, n'en portât quelqu'un à le révéler,

il se munit de l'autorité d'un Auteur grave, pour calmer les scrupules & les remords de ses complices. Il consulta donc le Pere Garnet, Provincial des Jésuites, & lui proposa cet horrible cas de conscience, sçavoir si pour défendre la cause des Catholiques contre les Hérétiques, il étoit permis en faisant mourir plusieurs coupables, d'envelopper dans la même ruine quelques innocens. Le Casuiste répliqua sans hésiter, que si l'avantage des Catholiques s'y trouvoit, & qu'il y eût un plus grand nombre de coupables que d'innocens, il falloit indubitablement les faire périr tous ensemble. Cette décision de Garnet ayant rempli les conjurés d'une nouvelle audace, ils ne s'occupèrent plus que des moyens de remplir leur projet. D'abord ils s'imposèrent la loi du plus rigoureux secret, auquel ils s'obligèrent par la confession & la communion entre les mains du Jésuite Gerard, qui reçut leur serment. Ensuite Percy l'un d'eux, loua dans le voisinage du Parlement, une maison qui avoit une cave directement sous la chambre des Seigneurs, & y mit très-secrettement 36 barils de poudre. Le Pere Garnet pour s'assurer des secours étrangers, écrivit à son confrère Baudouin dans les Pays-Bas, pour l'exhorter à faire défiler des troupes vers les côtes de la mer, dans le tems où le complot des poudres devoit s'exécuter, afin qu'on fût en état de les faire passer plus promptement en Angleterre. Déja tout étoit prêt pour l'exécution de cette horrible tragédie, lorsque par un jugement impénétrable de Dieu, un des conjurés voulant sauver un de ses amis, se perdit lui-même avec tous ses complices. Dix jours avant la séance du Parlement, qui étoit fixée au 5 Novembre 1605, Mylord Montagle reçut une lettre anonime, par laquelle on l'avertissoit de ne se point trouver au Parlement ce jour-là, dans la crainte d'être enveloppé dans un malheur qui alloit tomber sur la nation, & qui seroit l'effet d'une main invisible. Le Seigneur remit aussi-tôt la lettre à Milord Cecil, Sécrétaire d'Etat, qui la fit examiner dans le Conseil du Roi: malgré l'obscurité qui y régnoit, on comprit que la nation étoit menacée de quelque danger, & sur les ordres donnés en conséquence, on fit une exacte recherche dans les maisons voisines, & on trouva dans la cave les 36 barils de poudre cachés sous des fagots. Le bruit de cette découverte s'étant répandu, les conjurés prirent la fuite, & ayant été poursuivis, quelques-uns furent tués & d'autres pris. Ceux-ci avouèrent le crime, & ils furent condamnés au supplice

selon les Loix du Royaume. Les Jésuites Garnet & Oldecorne convaincus par les réponses des coupables, & par des lettres saisies, d'avoir été complices ou auteurs de la conspiration, furent aussi arrêtés & condamnés à être pendus. Ce sont ces deux traitres à qui le Pere Joüvenci donne de grands éloges, en rapportant les circonstances de leur supplice, & à qui il ne rougit pas d'attribuer des miracles; Garnet est aussi traité de Martyr illustre dans l'*Imago primi sæculi*, & dans l'indice des Martyrs de la Société qui est à la fin de la bibliothèque de leurs Ecrivains. Les Peres Gerard, Greenwel & Baudouin qui avoient trempé dans la conjuration, trouvèrent leur salut, dans la fuite. Au reste ce détestable projet ne fut l'ouvr. que d'un petit nombre de désespérés, excités par les Jésuites. Le Roi lui-même eut l'équité de justifier les Catholiques, qui étoient bien éloignés de tremper dans un si horrible complot.

OLDENBURG, (Henri) natif de Brême, vint en Angleterre pour les affaires de son pays. Il fut Consul à Londres, dans le tems du Parlement de Cromwel. La perte de cet emploi, l'obligea de chercher une place dans quelque maison distinguée. On lui confia l'éducation de deux jeunes Seigneurs. Etant à Oxfort en 1656, il s'y fit connoître de cette troupe sçavante, qui jetta les fondemens de la Société Royale. Devenu Sécretaire de cette compagnie, il remplit toujours cette place avec beaucoup d'honneur. Il la conserva jusques vers la fin de sa vie, depuis 1664, qu'il fut nomm . Il a publié les *Mémoires* Philosophiques connus sous le nom de *Transactions*, depuis la même année, jusqu'au milieu de l'an 1677. Il mourut en 1678 à Charlton. On a aussi des *Lettres* d'Oldenburg à Leibnits, dans le *Recueil* de celles que la Société Royale a fait imprimer sur les progrès de l'Analyse. Intimement lié avec Robert Boyle, il traduisit en Latin plusieurs de ses Ouvrages, & son travail fut goûté. Divers sçavans se firent honneur d'être en correspondance avec Oldenburg.

OLDENBURGER, (Philippe André) Ecrivain du dix-septième siècle, s'établit à Genève, & y enseigna le Droit & l'Histoire. On ignore les particularités de sa vie; mais on sçait qu'il est Auteur de divers ouvrages qui ont paru sous des noms empruntés. Sous celui de P. A. *Burgoldensis*, il a publié une *Notice* des choses remarquables de l'empire d'Allemagne. Il donna aussi en 1677 un *Traité* des moyens de procurer un état tranquille, aux républiques. Les ouvrages les

plus considérables de cet Auteur sont le *Thesaurus rerum publicarum*, en quatre volumes *in*-8. Ce Livre n'est point dans sa perfection; mais il ne laisse pas de pouvoir être utile pour l'étude des nouvelles Monarchies dont on y fait des abrégés Historiques, par des Chapitres séparés & dont on a eu soin de marquer les intérêts vrais ou faux : le *Limnæus enucleatus*, *in-fol.* estimée & nécessaire pour le droit de l'Empire.

OLDHAM, (Jean) fils d'un Ministre, étoit Anglois, & fut élevé à Edmund-Halle, à Oxford. Il cultiva les Belles-Lettres & la Poësie avec un grand succès. Les traductions qu'il a données de plusieurs Auteurs, sont si estimés en Angleterre, qu'on les préfère au originaux même. La Satyre, est le genre de Poësie où il a excellé davantage. Les Jésuites sont ceux qu'il a attaqué avec plus de vivacité. Ami des Sçavans, recherché des grands, l'agrément de sa conversation le faisoit goûter par-tout. Il mourut à la fleur de son âge, dans la maison du Comte de Kingston. Driden, fameux Poëte Anglois, honora sa mémoire d'un Poëme funèbre, dans lequel il nomme Oldham le *Marcellus de la Langue Angloise.*

OLEARIUS, (Adam) né en 1603, dans une petite ville de la basse Saxe. Après avoir été quelque tems Professeur public à Leipsic, il quitta ce poste pour passer dans le Holstein, où le Prince Frédéric lui donna de l'emploi. Le Duc après avoir bâti la ville de Frédéricstad, forma le dessein d'y attirer une partie du commerce du Levant, & sur-tout celui des Soies. Dans cette vue, il envoya un Ambassadeur au Czar & au Roi de Perse. Olearius, fut Sécrétaire de l'Ambassade. Son voyage dura depuis 1633, jusqu'en 1639. De retour dans le Holstein, il fixa son séjour à Gottorp, & fut fait en 1650, Bibliothécaire, Antiquaire & Mathématicien du Duc. La *Relation* qu'il publia en Allemand de son voyage est fort estimée. Wicquefort l'a traduite en François. La meilleure édition, est celle de 1726, en deux vol *in-folio*, ornée de cartes & d'un grand nombre de figures. Olearius s'appliqua aussi à étudier l'histoire de son pays, & cette étude à produit une *Chronique abrégée* du Holstein. *in*-4. à Slefwic 1674. On a encore de cet Auteur, *La Vallée des Roses de Perse, dans laquelle sont contenues plusieurs Histoires plaisantes des paroles ingénieuses & des maximes utiles écrites depuis* 400 *ans ; en Persan, par un Poëte ingénieux.* L'Allemagne a donné naissance à quelques autres fameux Ecrivains, qui ont porté

le nom d'Olearius; entre autres, Jean Olaerius, Docteur & Professeur à Leipsic; il étoit sçavant dans le Grec & dans les Langues Orientales. Son *introduction à la Théologie*, sa *Théologie positive*, *polemique*, *exegetique & Morale*, & autres ouvrages, marquent son savoir & son assiduité au travail. Il a été un des premiers Auteurs des journeaux donnés à Leipsic, sous le titre *d'Acta Eruditorum*. Il est mort en 1713. Godefroi son fils a été aussi célèbre & a a composé plus d'ouvrages. Dès sa jeunesse, on remarqua en lui un amour extraordinaire pour l'étude, & un génie propre à y faire un grand progrès. Après ses études, il voyagea en Hollande & en Angleterre. La réputation de l'Acad. d'Oxford, & la Biblioth. Bodeleiene l'attirèrent dans ce Royaume, où il demeura plus d'un an occupé à se perfectionner dans la connoissance de la Philisophie de la Langue Grecque & des antiquités Sacrées. De retour à Leipsic, il fut aggrégé au premier Coll. de cette ville, fut Prof. en Langues Grecque & Latine, puis en Théologie; il eut un Canonicat, la direction des étudians, & la charge d'Assesseur dans le consistoire Electoral & Ducal. Il mourut de Phtisie en 1715, âgé de quarante-quatre ans. On a de lui *Dissertatio de Adoratione patris per Jesum Christum*. in-4. 1709, où il réfute une des principales erreurs des Sociniens, qui refusoient à J. C. le titre & les fonctions de Médiateur entre Dieu & les hommes; il y explique nettement la nécessité d'aller à Dieu par Jesus-Christ. *Philostratorum quæ super sunt omnia*, & les notes qui font près de la moitié de ce volume en font le plus grand ornement, & par cette raison, cette édition qui est de Leipsic en 1709 est la meilleure; *Historia Philosophiæ, ritus, opiniones &c. Lipsiæ* 1712, *in*-4. Cet ouvrage excellent en lui-même (de Thomas Stanley,) l'est encore davantage dans la traduction d'Oléarius, qui y a fait des additions & corrections considérables. *Jesus-Christ le véritable Messie*, en Allemand; il prouve par de solides raisonnemens, la nécessité de croire en Jesus-Christ. *L'Histoire Romaine & d'Allemagne* &c. son *Historia Simboli*, est une traduction de l'Anglois de Pierre King, &c. Tous les Olearius étoient Luthériens.

OLEASTER, (Jérôme) Dominicain Portugais, a vécu dans le seizième siècle. Il étoit bon Philosope, solide Théologien, & habile dans l'intelligence des langues Hébraique, Grecque & Latine, par le secours desquelles il fit un grand progrès dans l'étude de l'Ecriture-Sainte. Sa réputation le fit souhaiter en Italie. Jean III, Roi de Portugal, le choisit

pour assister de sa part au Concile de Trente. Sa modestie ne lui permit pas d'accepter un Evêché auquel il fut nommé. Il exerça avec distinction, les principales charges de son Ordre, & mourut l'an 1563. Oleaster avoit composé divers *Commentaires* sur l'Ecriture. Il ne nous reste plus que ceux qu'il a faits sur le Pentateuque, & sur Isaïe.

OLIER, (Jacques) Instituteur & fondateur du Séminaire de Saint Sulpice à Paris, né en cette ville en 1608, étoit fils d'un Maître des Requêtes. Il eut des liaisons étroites avec Vincent, Instituteur de la Mission. Après avoir reçu l'ordre de Prêtrise l'an 1633, il entreprit de faire des Missions en Auvergne, où étoit située son Abbaye de Pebrac. La première n'eut pas grand succès; la seconde fructifia. L'an 1638, il établit la réforme dans un Monastère de Religieuses en Bretagne. L'année suivante le Cardinal de Richelieu le fit nommer à la Coadjutorerie de l'Evêché de Châlons-sur-Marne, qu'il n'accepta point. Excité par le Pere de Gondrin, Général de l'Oratoire, il s'associa quelques Ecclésiastiques, pour vivre en Communauté & forma le Séminaire, qui depuis est devenu si fameux. Louis XIV approuva cet établissement par Lettres-Patentes en 1645. Le désordres qui régnoient dans la paroisse de Saint Sulpice déterminèrent le Curé à se démettre de la Cure, & Olier voulut bien s'en charger. Il la garda pendant dix ans, & après être revenu d'une maladie, il ne s'occupa plus que de Missions & de nouveaux établissemens. Il mourut en 1658, âgé de quarante-quatre ans. Ses Lettres ont été imprimées à Paris chez Langlois en 1672, & donnent une étrange idée de ce Directeur fameux dans son tems. On y trouve une spiritualité fort singulière, & beaucoup de visions. L'on peut en juger par ce trait. Olier raconte qu'une religieuse de Langeac (dont Pebrac n'est pas éloigné, passa pour lui trois ans en prières & en pénitence. Un jour, *dit-il*, étant dans la retraite où je me disposois pour entreprendre le premier voyage de la Mission d'Auvergne, je vis cette sainte ame venir à moi. Quoique je fusse assis, néanmoins j'étois à genoux en esprit. Elle portoit en une main, un Crucifix & un Chapelet de l'autre. Son Ange parfaitement beau, portoit la queue de son manteau d'une main, & un mouchoir de l'autre, pour recevoir les larmes dont elle étoit baignée; & avec un visage pénitent & affligé, elle m'a dit je pleure pour lui; ce qui me donna beaucoup au cœur, & me remplit d'une douce tristesse. J'ai même son

Crucifix & j'ai reçu ſon mouchoir plein de ſaintes larmes. Son bon Ange, que l'on croit être Séraphin, m'a été donné l'avant-veille du jour que j'appris ſa mort. Sur quoi M. Nicole dans une de ſes Lettres, en parlant de ce Directeur, dit agréablement, voilà l'origine d'un des plus grands ouvrages de France. Dieu permet quelquefois que les plus grandes choſes du monde, s'exécutent par des Viſionaires & tirent leur origine de viſions.

OLIVA, (Aléxandre) Général de l'Ordre de Saint Auguſtin, né à Saxoferrato. Il entra fort jeune, chez les Auguſtins, & y Profeſſa la Philoſophie & la Théologie, avec diſtinction. Son ſçavoir & ſa vertu furent admirés à Rome, malgré l'humilité extrême qui le portoit à ſe cacher. Jamais le Cardinal de Tarente, ne put lui perſuader de ſe trouver dans les diſputes publiques, où l'on ſouhaitoit de voir éclater ſa grande érudition. Orateur très-éloquent, il brilla dans les Chaires des premières villes d'Italie, y prêcha avec beaucoup de force contre le vice. Il fut élû Général de ſon Ordre l'an 1459, & enfin Cardinal l'an 1460, par le Pape Pie II, qui lui donna dans la ſuite l'Evêché de Camerino, & l'employa en diverſes occaſions. Oliva mourut peu de tems après à Tivoli l'an 1463, âgé de cinquante-cinq ans. On a de lui divers traités. *De Christi ortu Sermones centum; de Cænâ cum Apoſtolis factâ; De peccato in Spiritum Sanctum.* L'Eſpagne donna la naiſſance à un Auteur nommé OLIVA, au commencement du ſeizième ſiècle. L'Empereur Charles V, l'avoit deſtinée pour être Gouverneur de ſon fils Philippe II; mais la mort l'enleva, à l'âge de trente-neuf ans. Il a écrit des ouvrages de Philoſophie, d'Hiſtoire & des pièces de Poëſies en Eſpagnol, qui ont été publiées à Cordoue en 1585, *in*-4. Les Jéſuites ont eu pour Général, un *Jean OLIVA*, d'une illuſtre famille de Gènes. On a imprimé à Véniſe, un recueil de ſes Lettres. C'eſt lui qui a fait conſtruire la belle Egliſe des Jéſuites, qui eſt une des merveilles de Rome. Il mourut l'an 1681.

OLIVA, (Jean) né en 1689 à Ravigo, dans les Etats de Veniſe, reçut l'ordre de Prêtriſe en 1711, & fut auſſi-tôt nommé Profeſſeur de Belles-Lettres à Aſolo, place qu'il occupa pendant huit ans. Dans cet intervalle, il compoſa pluſieurs ouvrages, une traduction Italienne *du traité des études*, de l'Abbé Fleury, imprimée en 1716, & l'année ſuivante, il prononça dans le collège d'Aſolo, un diſ-

cours latin, sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes, à celle de l'Hist. des faits, & peu après il publia une *Dissertation* sçavante, sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, & sur les causes qui firent décheoir les Lett. parmi eux. La réputation de l'Abbé Oliva l'attira à Rome en 1715 & il y fut bien accueilli par Clément XI. On découvrit en ce tems-là dans le jardin de la Minerve, un monument de la Déesse Isis, & cette découverte valut au Public, une dissertation de l'Abbé Oliva, qui lui fit honneur; quelque tems après, il donna une édition d'un manuscrit du Comte Silvestri, sur un ancien monument de Castor & de Pollux, avec une Epitre dédicatoire à Clément XI, un avis préliminaire & une vie abrégée de l'Auteur. Après la mort du Pape, il eut la place de Sécrétaire du Conclave; mais le Cardinal de Rohan qui étoit alors à Rome, se l'attacha, l'amena en France, & lui confia le soin de sa Bibliothèque: ce fut en 1722, qu'il vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connoître & rechercher des gens de Lettres. En 1723, il donna l'édition *in*-4. de plusieurs Lettres du Pogge, qui n'avoient point encore paru, & les joignit à la portion de son Histoire, intitulée, *des coups de la fortune*. Quand il eut fait quelques progrès dans notre langue, il entreprit la traduction des *Farsallonni*, de l'Abbé Lancellolti, plaisanterie ingénieuse, qui eut grand succès en Italie. Cette version n'a pas été imprimée. Les travaux de l'Abbé Oliva, se bornèrent dans la suite, à former le catalogue raisonné de la Bibliothèque, dont il avoit la direction; il en a fait 25 vol. *in-fol.* Il est mort en 1757. Depuis sa mort on a publié ses œuvres diverses, toutes en latin.

OLIVE, (Pierre Jean) Languedocien, Cordelier. Peu content de pratiquer, la pauvreté & la dépropriation des biens, il voulut la prescrire, aux religieux de son Ordre. Son zèle lui suscita bien des ennemis. Ils trouvèrent dans ses ouvrages les moyens de lui nuire. Quelques expressions peu mesurée qu'il avança dans son *Traité* de la Pauvreté, & dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse, donnèrent lieu de l'accuser de diverses erreurs. Olive soupçonné d'enseigner une Doctrine pernicieuse, eut ordre en 1282, de faire examiner ses ouvrages. Quelques-unes de ses propositions furent déclarées dangereuses, & d'autres susceptibles d'un mauvais sens. Ce Religieux acquiesça à la censure; mais ses Sectateurs n'eurent pas la même docilité. Nicolas IV, ordonna en 1290 aux Supérieurs

rieurs de l'Ordre d'agir contre eux. Plusieurs furent arrêtés & punis. Une sincère & précise exposition qu'Olive fit de sa doctrine, au Chapitre Général tenu à Paris, en 1292, le justifia pleinement. Cinq ans après, il mourut dans le Couvent de Narbonne, en odeur de Sainteté. Du Pin est du nombre des Auteurs qui le croyent coupable des erreurs, qu'on lui a imputées. Certains Religieux de son ordre, n'oublièrent rien pour noircir sa mémoire; elle fut condamnée par le Pape Jean XXII, & ses Livres brûlés. Sixte IV lui fut favorable : ses ouvrages examinés de nouveau, furent reconnus ne renfermer rien de contraire, à la foi & aux bonnes mœurs.

OLIVIER, (Jacques) nommé par Louis XII. Avocat Général au Parlement de Paris. Les services qu'il rendit au Roi & au Public, le firent honorer en 1509, de l'Office d'un des Présidens de la Cour. Trois ans après, il fut créé Chancelier du Duché de Milan. François I. l'éleva à la première dignité du Parlement de Paris, l'an 1517. Ce respectable Magistrat n'en jouit que deux ans. Son fils François rendit aussi des services importans, à l'Etat. On n'admira pas seulement son sçavoir, son éloquence, la profondeur de son jugement, mais encore une droiture & une fidèlite à toute épreuve, qui lui rendirent infiniment chers, les intérêts de son Roi & de sa patrie. François I. le fit en 1545, Chancelier de France. Après la mort de ce Prince, Henri II, à la persuasion de la Duchesse de Valentinois, lui ôta les Sceaux, sous prétexte de le soulager dans ses infirmités, & dans sa vieillesse. L'an 1559 il fut rappellé à la Cour par François II, & rétabli dans l'exercice de sa Charge. Ce fut vers ce tems-là que l'Empereur Ferdinand I. envoya l'Evêque de Trente, Ambassadeur en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul & Verdun. L'affaire fut agitée, dans le Conseil du Roi. Le Chancelier qui y présidoit heureusement, dit qu'il falloit trancher la tête, à celui qui favoriseroit les demandes de l'Empereur. Une proposition si hardie, ferma la bouche à ceux que l'Evêque de Trente avoit gagnés. François Olivier mourut à Amboise en 1560. Jean Olivier, frere de Jacques, & oncle de François, se distingua par sa piété & par sa science. Il fut d'abord Religieux Bénedictin dans l'Abbaye de de S. Denis en France, ensuite Abbé des Monastères de S. Medard, de S. Crepin le Grand, & de S. Crepin le Petit, dans la Ville de Soissons. En 1532, il permuta avec François de Rohan,

l'Abbaye de S. Medard avec l'Evêché d'Angers. Tout son tems fut partagé entre l'étude des Divines Ecritures, des Peres de l'Eglises, & le soin de son Diocèse. On trouve dans le Recueil des Statuts du Diocèse d'Angers, imprimé *in*-4. plusieurs Réglemens qu'il fit dans les Synodes. Ce Prélat mourut en 1540. Il avoit beaucoup d'esprit, & passoit de son tems pour bon Poëte latin. On a de lui plusieurs pièces en ce genre qui sont estimées.

OLIVIER, (Claude-Matthieu) Avocat au Parlement d'Aix, & l'un des Membres de l'Académie de Marseille, naquit dans cette dernière Ville le 21 Septembre 1701. Il y étudia les Humanités & la Philosophie au Collége de l'Oratoire, la Théolog. chez les Peres Dominicains. Il se transporta pour son Cours de Droit dans l'Univers. d'Aix. Toutes ces études furent faites avec une supériorité de génie, qu'il est difficile d'atteindre. S'il ne fut pas mort dans un âge peu avancé, il seroit devenu sans contredit un des plus grands hommes, & un des plus sçavans de son siècle. Fixé à la profession d'Avocat, qu'il exerça à Marseille, il attiroit la foule & les connoisseurs à l'Audience. Quelques heures enlevées à son amour pour la société, & le divertissement, lui suffisoient souvent pour se mettre en état de parler, & d'écrire même sur des causes importantes. Il devoit la multitude de ses connoissances moins à l'étude assidue, qu'à la pénétration de son esprit, à une facilité surprenante, & à la mémoire la plus heureuse. Peu favorisé des biens de la fortune, il trouvoit des ressources dans sa Philosophie : content de peu il n'en étoit pas moins gai. Ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement de l'Académie de Marseille. Jamais homme ne fut plus exact à ses Séances, & rarement il y venoit les mains vuides. Monsf. du Trousset d'Héricourt, Intendant des Galères à Marseille, conçut pour Olivier de l'estime & de l'amitié. Plus persuadé que lui-même, qu'il avoit besoin d'un emploi moins infructueux que les Lettres, il lui obtint un Brevet d'Ecrivain du Roi sur les Galères. Tout ce qu'il eut de loisir, il l'employa dès lors à écrire la Vie de Philippe Roi de Macédoine. Il s'appliqua à cet ouvrage avec tant de zèle, qu'il le finit en deux années; mais la maladie dont il fut attaqué, & qui eut des suites longues & fâcheuses, l'empêcha d'y mettre le dernière main. Il mourut en 1736, âgé d'environ 35 ans. L'éloge que M. Chalamont de la Visclede, Sécretaire de l'Académie de Marseille en a fait, est très-

honorable à son Auteur, & à celui qui en est l'objet. Les principaux ouvrages d'Olivier sont 1° l'*Histoire de Philippe, Roi de Macedoine, & pere d'Alexandre le Grand*, 2 *vol. in-12.* où l'Auteur dévelloppe très-bien l'Histoire du siècle de Philippe, les intérêts des Peuples de la Grèce, leurs mœurs & leurs coûtumes, le génie militaire & politique du Roi de Macedoine, ses mœurs & ses inclinations. Il y a joint des notes pleines d'une exacte & curieuse Littérature. On lui reproche des digressions trop fréquentes, & quelquefois ennuyeuses, & un style sec. 2°. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois pendant la seconde Guerre Punique*; 3°. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, durant la Guerre contre les Gaulois.* 4°. *Dissertation sur la Vie & les Ouvrages d'Hésiode.* 5°. *Epîtres en Vers à M. Racine, fils du célèbre Poëte Tragique.* Il y introduit Melpomène faisant des plaintes amères de ce que Racine n'avoit pas voulu suivre le genre d'ouvrages qui avoient occupé son pere. Cette pièce, quelque ingénieuse qu'elle soit, n'a pû détourner le fils du grand Racine, d'employer ses talens à des sujets plus dignes d'un Poëte Chrétien.

OLIVIER, (Séraphim) natif de Lyon, étudia à Bologne en Droit Civil & Canon. Etant allé à Rome, il y fut connu du Pape Pie IV, devint Auditeur de Rote, & exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII & Sixte V, l'employèrent en diverses Nonciatures, Clément VIII lui donna l'an 1604 le Chapeau de Cardinal, à la recommandation du Roi Henri IV. Il fut Evêque de Rennes, après la mort du Cardinal d'Ossat. On a de lui *Decisiones Rotæ Romanæ*, en 2 *vol. in-fol.* à Rome en 1714, & à Francfort avec des additions & des notes en 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OMAR I. successeur d'Aboubekre, & second Calife des Musulmans après Mahomet. Il commença de règner l'an 634 de Jesus-Christ. Sous son règne qui ne fut que de dix ans & demi, les Arabes subjuguèrent la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse & l'Egypte : ils se rendirent maitres de trente-six mille Villes, Places & Châteaux, détruisirent quatre mille Temples ou Eglises des Chrétiens, de Mages ou d'Idolâtres, & firent bâtir quatorze cent Mosquées, pour l'exercice de leur Religion. Dès l'an 635 les Généraux d'Omar prirent la Ville de Damas, quoique secourue par l'armée d'Héraclius. L'année suivante, le reste de cette grande Province suivit

la destinée de sa Capitale. En 637 le Calife Omar marcha vers Jérusalem, & la Ville s'étant rendue, il accorda aux Patriarches & aux habitans une capitulation fort honorable. Les Infidèles en demeurèrent maîtres jusqu'en 1099, que Godefr. de Bouillon en fit la conquête. Mais elle retomba après quatre-vingt-huit ans d'intervalle sous le même joug. Pendant qu'Omar étoit au siège de Jérusalem, son armée de Perse défit en bataille rangée Izdegerde, qui fut le dernier des Rois idolâtres de cette grande Monarchie. Cette Victoire fut suivie de la prise de Mudain, qui étoitpour lors la Capitale de l'Emp. desPerses. Ce fut l'an 640 de J. C. que les Arabes se rendirent maîtres d'Alexandrie : rien ne leur résista plus dans toute l'Egypte, haute & basse, & les conquêt. furent poussées bien avant, dans l'Afrique. Selon quelques Historiens, les Indes même furent entamées dès ce tems-là, par les Musulmans. Après des conquêtes si prodigieuses, Omar fut tué à Jérusalem, par un de ses Esclaves Persans l'an 643 de Jesus-Christ. C'est lui qui fit bâtir le Caire en Egypte, & qui rendit le Califat électif, voulant que le mérite seul pût élever à cette dignité. On admiroit dans Omar un grand détachement des biens, un zèle ardent pour sa Religion, une exactitude scrupuleuse à observer tout ce qui étoit prescrit par l'Alcoran, une équité natur. & une extrême frugalité. Il ne se nourrissoit que de pain d'orge, qu'il assaisonnoit d'un peu de sel, & ne buvoit que de l'eau. Il conserva jusqu'à la mort ce genre de vie, & quelque riche qu'il fut devenu par ses conquêtes, il n'augmenta point sa dépense, & demeura constamm. attâché à son anc. pauvreté. A l'exemple d'Abubekre, à qui il avoit succédé, il distribuoit tous les Vendredis, ce qu'il y avoit de fonds dans le trésor, & ne prenoit pour lui qu'une monnoye de petite valeur.

ONA, (Pierre de) Espagnol, natif de Burgos, entra jeune parmi les Religieux de la Mercy, & s'y rendit très-habile, dans la Philosophie de l'Ecole. La réputation qu'il acquit, en enseignant dans le Monastère d'Alcala, fit résoudre aux Professeurs de cette célèbre Université, dans une Assemblée publique, de n'y enseigner que la Logique du Pere Pierre de Ona, qu'il avoit publiée sous ce titre : *Artium Cursus*. Il composa des *Commentaires* sur la Dialectique & sur la Physique d'Aristote, des *Serm.* &c. L'an 1602. Phil. III. le nomma à l'Evêché de Venezuela dans l'Amérique méridionale. Peu de tems après, il fut élevé à celui de Gayelle dans le Royaume

de Naples, où il mourut l'an 1626.

ONESIME, (saint) Phrygien de nation, fut esclave de Philemon qu'il vola. Touché de repentir, il vint à Rome trouver S. Paul, qu'il sçavoit être bon ami de Philemon. Le S. Apôtre, à qui Onesime avoua sa faute, l'instruisit, lui en fit connoître l'énormité, le bâtisa & l'aima tendrement comme un fils, qu'il avoit engendré dans ses liens. Il le retint pendant quelque tems, le renvoya ensuite à Philemon, auquel il le recommanda, dans cette Epitre que nous avons entre les Canoniques. Ce dernier le recut avec beaucoup d'affection, & le renvoya peu de tems après à S. Paul, afin qu'il le servit dans la prison, où il étoit alors. L'Apôtre l'employoit à porter quelques-unes de ses lettres, & l'on sçait qu'il fut chargé de celle aux Colossiens. Il devint si éminent en vertus & en lumières, qu'il fut fait Evêque d'Ephèse après Timothée. Saint Ignace Martyr, dans son Epître aux Ephésiens, lui donne de grandes louanges. On croit qu'après avoir gouverné saintement cette grande Eglise, il finit sa vie sous Trajan, par la gloire du martyre.

ONIAS. C'est dans l'Ecriture le nom de trois Souverains Pontifes. Le premier succéda à son pere Jaddus, 324 ans avant Jesus-Christ, & gouverna la République des Hébreux, environ vingt ans. Le deuxiéme étoit un homme de peu d'esprit, & qui par avarice ne voulut pas payer le tribut de vingt talens d'argent, que ses prédécesseurs avoient toujours payé aux Rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette Couronne. Ce refus irrita Ptolemée Evergetes, & auroit peut-être occasionné la ruine des Juifs, si Joseph, neveu du grand Prêtre, n'eut détourné l'orage par sa prudence. Le troisième, petit-fils du précédent, a mérité que le saint-Esprit lui donnât les plus grandes louanges. Sa piété & sa fermeté, faisoient observer les Loix de Dieu dans Jérusalem, & inspiroient aux Rois mêmes & au Princes idolâtres, un grand respect pour le Temple du Seigneur. C'est sous lui, qu'arriva l'Histoire d'Heliodore. On croit aussi que ce fut à ce Pontife, que Arius, Roi des Lacédémoniens, écrivit la lettre qui se lit au premier livre des Machabées. Son frere Jason ayant répandu un grand nombre de calomnies contre Onias, persuada à Antiochus Epiphanès de le déposer, & de lui céder la place de Sacrificateur, moyennant une grosse somme d'argent, qu'il donna à ce Prince. Onias dépouillé de sa dignité, sortit

de la Judée, & alla demeurer à Antioche près du Bourg de Daphné. Ce ſaint homme n'y fut pas en ſûreté. Menelaus, qui avoit uſurpé ſur Jaſon la ſouveraine Sacrificature, & pillé les Vaſes ſacrés du Temple, fatigué des reproches que lui en faiſoit Onias, le fit aſſaſſiner par Andronic, l'un des grands Officiers de la Cour d'Antiochus. Ce meurtre révolta tout le monde. Le Roi lui-même ſenſible à la mort d'un ſi grand homme, ne put retenir ſes larmes, & la vengea ſur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété.

ONKELOS, Rabbin, a vêcu vers le tems de Jeſus-Chriſt. Quelques Juifs ont cru ſans fondement, qu'il étoit fils d'une ſœur de l'Empereur Titus. Ce n'eſt pas non plus la même perſonne qu'Aquila, ce célèbre Auteur d'une Verſion Grecque, comme l'ont aſſuré quelques-uns de nos Docteurs. Onkelos eſt l'Auteur de la première *Paraphraſe Chaldaïque*, ſur le Pentateuque de Moïſe. C'eſt lui au rapport des Talmudiſtes, qui fit les funérailles du Rabbin Gamaliel, Précepteur de S. Paul, & qui pour les rendre plus magnifiques, brûla pour la valeur de 20000 livres. La coûtume des Hébreux étoit de brûler le lit & les autres meubles des Rois après leur mort, pour montrer peut-être que perſonne n'étoit digne de s'en ſervir après eux. Comme ils ne portoient guères moins de reſpect aux Préſidens de la Synagogue, (tel qu'étoit Gamaliel) ils brûloient auſſi dans leurs funérailles leur lit & leurs meubles.

ONOSANDER, Auteur Grec, & Philoſophe Platonicien. Ses *Commentaires* ſur la Politique de Platon, ſont perdus. Son *Traité* du devoir & des vertus d'un Général d'Armée écrit en Grec, a été traduit, en Latin, en Italien, en François & en Eſpagnol. Rigaud eſt le premier qui l'ait fait réimprimer en Grec avec une Traduction Latine, qui eſt la meilleure de toutes celles qui ont paru.

ONUPHRE PANVINI, Religieux Auguſtin, né à Verone, l'un des plus ſçavans hommes du ſeizième ſiècle, continua les Vies des Papes que Platine nous avoit données, & les dédia à Pie V, en 1566, *in-fol.* L'Auteur très-verſé dans l'antiquité Eccléſiaſtique, dit de bonnes choſes ſur les Papes; mais il eſt bien plus flatteur que Platine. Il eſt encore Auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, comme; *De Principibus Romanis*, aſſez bon, &c. *De antiquo ritu baptizandi Cathecumenos*, &c. *De Republica Romana, in-octavo.*

profond & sçavant. *Fastorum*, *lib.* 5. *in-fol.* utile pour l'ancienne Histoire, & celle du moyen âge. *De Primatu Petri*, *Chronicum Ecclésiasticum*, *in-folio*, très-estimé & plein d'érudition Ecclésiastique. Il préparoit une Histoire Générale des Papes & des Cardinaux, lorsqu'il mourut à Palerme en Sicile en mil cinq cent soixante-huit, âgé de trente-neuf ans.

OPITIUS, (Martin) de Breslaw en Silésie, mort l'an 1639. Ses Poësies lat. & Allemandes l'ont rendu célèbre. Il passe pour le Prince de tous les Poëtes Allemans en langue vulgaire. Nous avons de de lui deux livres de *Silves* & un d'*Epigrammes*, qui parurent ensemble à Francfort en 1631. La dernière édition de ses Poësies Allemandes, est celle d'Amsterdam en 1696. Son Poëme du *Mont-Vésuve*, & ses *Distiques* de Caton, qui furent imprimés en 1633, sont estimés.

OPMEER, (Pierre) né à Amsterdam en 1525. La connoissance qu'il avoit des Langues, des Belles-Lettres, de la Philosophie & de la Théologie, lui acquit une grande réputation. Mais il fut plus admirable encore par son zèle pour la Religion, dans un pays où l'on persécutoit les Catholiques. Son occupation étoit de consoler ceux qu'on menoit au supplice, & d'assister de ses biens les exilés. Il fut lui-même obligé de se retirer à Leyde, puis à Delft, où il mourut en 1595, âgé de 69 ans. Les principaux ouvrages d'Opmeer sont, *Assertio Historica de Officio Missæ. Historia Martyrum Gorcomiensium, Hollandiæque ; Opus Chronographicum Orbis universi*, *in-fol.* 1611. Chronique peu recherchée.

OPORIN, (Jean) Imprimeur, né à Bâle en 1507. Il étudia avec succès les Langues Latine & Grecque. Peu accommodé des biens de la fortune, il se fit Maître d'Ecole, transcrivit des manuscrits, & devint Correcteur d'Imprimerie. Il s'engagea dans le mariage, & eut sujet de s'en répentir. Délivré d'une femme dont l'humeur lui avoit été si fort à charge, il étudia en Médecine. Peu de tems après il enseigna le Grec, & enfin se fit Imprimeur. Le Public lui est redevable du soin qu'il eut de bien imprimer les ouvages des Anciens, & de les corriger avec une très-grande exactitude. Il fit lui-même des notes sur différens Auteurs, & des Tables très-amples sur quelques autres, comme de Platon, d'Aristote, de Pline, &c. On a de ce sçavant Imprimeur des *Scholies* sur plusieurs Livres de Ciceron : des *Notes* sur quelques endroits de Démosthène. Il publia tous les Au-

teurs Bucoliques, depuis Virgile jusqu'à lui, au nombre de 38. Il mourut en 1568, âgé de 61 ans.

OPPEDE, (Jean Meynier, Baron d') Premier Président au Parlement d'Aix. Par un zèle aveugle de la Religion Catholique, il fit exécuter, en 1545, l'Arrêt qui avoit été rendu par le Parlement de Provence, contre les Vaudois de Cabrieres & de Merindol, cinq ans auparavant. Le Baron se fit une petite armée, fondit sur les deux Villages, qu'il réduisit en cendre, & massacra indifféremment les hommes, femmes & enfans. Il se commit dans cette expédition, des cruautés inouies, que le motif qui les faisoit commettre, ne rendoit pas plus excusables. Sous le règne suivant, la Dame de Cental, dont les Villages avoient été brûlés & désolés, demanda justice au Roi. Henri II, donna des Juges aux Parties pour connoître de cette affaire, & il fut ordonné au Parlement de Paris de la juger. Jamais Cause ne fut plus solemnellement plaidée. Auberi, Lieutenant Civil & commis à la fonction d'Avocat-Général, prononça ce grand Plaidoyer, imprimé en 1645. Ses Conclusions furent peu favorables au Président d'Oppede, & aux Commissaires de Provence. D'Oppede n'en fut point allarmé; pleinement convaincu de l'équité de son procédé & de celui de son Parlement, peut-être aussi comptant sur ses protections, il parla avec une force & une noblesse, qui fit sur les esprits, une impression touchante. On reconnut qu'il n'avoit été que l'exécuteur des ordres du Roi; ce qui ne justifie pas la barbarie avec laquelle il les avoit exécutés. Renvoyé absous, il exerça encore quelques années sa Charge, avec beaucoup d'honneur, jusqu'à l'an 1558, où il mourut. L'Avocat-Général Guerin, qui avoit donné trop de licence aux Soldats, qui étoit sans appui, & convaincu d'ailleurs de crime de faux, eut la tête coupée en Grêve. On a du Président d'Oppede, une traduction en vers François, de six Triomphes de Petrarque, avec des gravures en bois, & une Epître dédicatoire à Anne de Montmorenci, qui est une espèce de discours, sur les Triomphes des anciens.

OPPIEN, Poëte Grec & Grammairien, natif d'Anazarbe, vivoit dans le second siècle. Nous avons de lui cinq Livres de la *Poësie*, & quatre de la *Chasse*, qu'il présenta à l'Empereur Caracalla. Il en reçut un écu d'or pour chaque vers: aussi les appella-t-on des vers *dorés*. Ils auroient pû mériter ce nom, par leur élégance. Cet Auteur excelle dans les pensées & les comparaisons; il y a beau-

coup d'érudition dans ces deux pièces. Il a été regardé comme le favori particulier des Muses. Oppien mourut de peste en son pays, âgé seulement de trente ans. Ses Citoyens lui dresserent une Statue, & mirent sur son tombeau une Epitaphe, dont le sens étoit, que les Dieux l'avoient fait mourir, parce qu'il avoit surpassé tous les mortels. La meilleure édition de ce Poëte, est celle de Leyde en 1597, en Grec & en Latin.

OPSOPÆUS, (Jean) né à Bretten dans le Palatinat en 1556. Il étudia avec un grand succès, les langues Latine & Grecque, & fut à Francfort, pendant deux ans, Correcteur dans l'Imprimerie de Wechel. Celui-ci étant venu à Paris, Opsopæus l'y suivit. Son attachement à la Secte des nouveaux hérétiques, le fit mettre deux fois en prison. Tout le tems qu'il eut de libre, il l'employa à l'étude de la Médecine : il y fit de si grands progrès, qu'étant revenu dans sa patrie, après six ans de séjour, tant à Paris, qu'en Angleterre & en Hollande, on lui donna une chaire de Professeur en Médecine à Heidelberg. Lorsque l'Electeur Fréderic IV. alla à Amberg, Opsopæus l'y accompagna, en qualité de son Médecin. Il a publié divers *Traités* d'Hyppocrate, avec des traductions latines corrigées, & des remarques tirées de quelques manuscrits, On lui doit aussi un *Recueil* des Oracles des Sibylles. Sa mort arriva en 1596. *Simon* OPSOPÆUS, son frere, s'est acquis aussi de la réputation dans la Médecine, moins par ses ouvrages que par sa pratique.

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen, petite Ville dans le pays de Liége, le 3 d'Octobre 1651. Il alla de bonne heure étudier à Louvain. Choisi pour y enseigner au Collège de la Sainte Trinité, il montra beaucoup de talens, pour la Poësie latine. Son goût pour la Théologie, le fixa bien-tôt à cette étude. Les Casuistes relâchés lui plûrent d'abord; mais il en devint un des plus ardens adversaires, après qu'il eut étudié sérieusement l'Ecriture & les Peres. Il fut élevé au Sacerdoce en 1680. Cinq ans après, il professa la Théologie au Collège d'Adrien VI, d'où Alphonse de Bergues, Archevêque de Malines, l'appella, en 1686, pour le faire Professeur de son Séminaire. Humbert de Principiano, successeur de ce dernier, le congédia en 1690. Opstraet revint à Louvain, où il fut considéré dans cette Université, comme le plus célèbre de ceux, qui combattoient les sentimens de Steyaërt. Les troubles que ce Docteur avoit excités à Louvain, donnèrent beaucoup d'exercice à Opstraet, qui

fut long-tems l'objet de la haine des ennemis de la saine Doctrine. Ils eurent même le crédit de le faire bannir, en 1704, de tous les Etats de Philippe V. Il revint à Louvain en 1706, lorsque le Pays, après la bataille de Ramillies, passa sous la domination de l'Empereur Charles. En 1709, Opstraet fut fait Principal du Collège du Faucon. Il passa 11 ans dans cet emploi, & y mourut le vingt-neuf de Novembre 1720. Sa vie étoit exemplaire, & même austère. Comme il avoit une grande justesse d'esprit, jointe à une science profonde & à une piété éminente, les meilleurs Curés du pays, & tous les bons Ecclésiastiques prenoient ses avis, & le regardoient comme leur Directeur. Exemt d'ambition où d'intérêt, il refusa un des premiers & des plus riches Canonicats de la Cathédrale de Liége. Nous avons de ce sçavant Théologien un grand nombre d'ouvrages, tous fort estimés, & dont plusieurs sont fort rares en France. 1°. *Dissertation Théologique* sur la manière d'administrer le Sacrement de Pénitence, contre Steyaërt. 2°. *La vraie Doctrine* touchant le Baptême laborieux, prouvée par l'Ecriture, les Conciles, les SS. Peres & les Théologiens: cet ouvrage est encore contre Steyaërt. 3°. *Requête de l'Eglise de Liége au Pape Innocent XII.* en faveur de son Séminaire, (dont les Jésuites vouloient s'emparer) & *Dénonciation* de la Doctrine que les Jésuites soutiennent dans leur Collège. 4°. *Le Clerc Flamand précautionnant le Clerc Romain*, contre un Livre du Jésuite Francolin. 5°. *Instructions Théologiques* pour les jeunes Théologiens; en trois parties. 6°. *Le bon Pasteur*, où l'on donne une idée des devoirs des Pasteurs. Il a été traduit en François, & imprimé en deux vol. *in*-12. 7°. *Theologus Christianus.* M. de Saint-André de Beauchêne, fils d'un Président à Mortier du Parlement de Grenoble, mort à l'âge de vingt-six ans, a traduit cet ouvrage en François: cette traduction, où l'on a retranché de l'original, & ajoûté quelques endroits, a été imprimée à Paris en 1723, sous ce titre: *Le Directeur d'un jeune Théologien*, &c. *in*-12. 8°. *Instruction Théologiques* sur les actes humains, en trois vol. *in*-12. 9°. *Théologie Dogmatique Morale Pratique & Scholastique*, trois vol. 10°. *Traité* sur les liens Théologiques, 3 vol. ouvrage important, où l'auteur explique quelles sont les sources, d'où un Théologien doit tirer les preuves des vérités qu'il défend: il est fait avec autant de netteté, que de solidité & d'onction; caractère de tout ce qui vient

de cet auteur. Opstraet a aussi écrit contre la Constitution *Unigenitus*, contre l'infaillibilité du Pape, & contre plusieurs Auteurs, entre autres le P. Mayer, Jésuite, qui a tant écrit sur les affaires présentes de l'Eglise, dans le goût de la Société, dont il étoit membre. Un excellent ouvrage qu'il a fait contre la Bulle *Unigenitus*, est intitulé : *Antiquae Facultatis Lovaniensis discipuli recentiorem debellantes*. Il est divisé en trois Parties : dans la premiere, il justifie les Propositions censurées. Dans la deuxième, il venge le P. Quesnel des calomnies dont on le noircit. La troisième, est contre l'infaillibilité du Pape. La plûpart des *Mémoires* envoyés à Rome à Hennebel, pour les Théologiens de Louvain, sont d'Opstraet. Il est encore auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont nous ne donnons point la liste. Nous terminons celle-ci par sa *Dissertation Théologique* sur la conversion du pécheur. Cet ouvrage, qui est en Latin, de même que tous les autres de ce Théologien, a été traduit librement en François par M. le Natte, Ecclésiastique. Cette traduction a été imprimée sous le titre de, *Idée de la conversion du Pécheur*, en 1731, *in*-12. L'on en a fait plusieurs éditions : il y en a une dernière en 1732, en deux vol. Les additions de celle-ci ne viennent point du traducteur. La troisième partie du *Traité de la conversion du Pécheur*, est sur-tout très-importante. Opstraet y prouve, que l'état de la Justice Chrétienne est un état permanent, & qu'on ne passe pas sans cesse du péché à la justice. Les saintes règles de la pénitence exposées dans cet ouvrage, avec tant de clarté & d'énergie, firent fleurir dans des Paroisses entières de la Flandre, une vertu digne des plus beaux siècles de l'Eglise : elles ont aussi produit, chez bien des personnes en France, une espèce de renouvellement. Les Partisans de la Morale relâchée, ont taxé Opstraet & ses ouvrages, de rigorisme. A cette accusation, ils ont joint celle Jansenisme. C'est ainsi qu'ils s'efforcent, mais en vain, de rendre odieux les plus fidèles Ministres de l'Eglise, & les plus zèlés Partisans de ses règles.

OPTAT, originaire d'Afrique & Evêque de Milleve, ville de Numidie. Il est moins connu par les actions particulières de sa vie, que par ses écrits, & par les éloges qu'ont fait de sa vertu & de sa science, saint Augustin & saint Fulgence. Le premier dit de lui, comme de saint Ambroise, *qu'il pourroit être une preuve de la vérité de l'Eglise Catholique, si elle s'appuyoit sur la vertu de ses Mi-*

nistres. Le second l'associe aux grands hommes, dont Dieu s'est servi, pour nous découvrir les secrets de ses Ecritures, & qui ont défendu comme il faut, la pureté de la Loi. Nous n'avons de saint Optat, que ce qu'il écrivit pour défendre l'Eglise Catholique, contre les Donatistes. Parmenien, troisième Evèque des Donatistes de Carthage, ayant composé un écrit contre l'Eglise, saint Optat crut devoir le réfuter, pour venger l'honneur de l'Eglise Catholique; & empêcher le mal que pourroit faire cet écrit. L'ouvrage de S. Optat est divisé en sept livres, qui prouvent la profonde érudition de leur Auteur, son amour pour l'unité de l'Eglise, l'horreur qu'il avoit pour le Schisme, qu'il regarde comme un mal plus grand que le Parricide & l'Idolâtrie. La meilleure édition de ses œuvres, est celle de du Pin, en 1700, *in-folio.* On trouve de courtes Notes au bas des pages, avec un Recueil de tous les Actes des Conciles & des Conférences Episcopales, des Edits des Empereurs, des Actes des Martyrs, &c. qui ont du rapport à l'Histoire des Donatistes, disposés par ordre Chronologique, depuis le commencement, jusqu'au tems de saint Gregoire *le Grand.* Le stile de saint Optat est noble, véhément & serré, & il paroît par son ouvrage, qu'il avoit beaucoup d'étude & d'esprit. Il mourut vers l'an 380.

ORANTES, (François) Espagnol, Cordelier. Il fut mené par l'Evêque de Palenza, en qualité de Théologien, au Concile de Trente. Il y prononça, le jour de la Toussaint, l'an 1562, un Discours qui fut généralement applaudi. Dom Juan d'Autriche, Gouverneur du Pays-Bas, le prit pour Confesseur. Après la mort de ce Prince, Philippe II. le nomma, en 1581, à l'Evêché d'Oviedo, où il mourut 3 ans après. Nous avons de cet Auteur divers ouvrages, & entr'autres: *Locorum Catholicorum pro Romanâ fide, adversùs Calvini imitationes, lib.* 7.

OREGIUS, (Augustin) né à Florence de parens peu riches. Envoyé à Rome pour y faire ses études, sa vertu fut mise à de rudes épreuves; mais il eut le bonheur de ne pas succomber. Le Cardinal Bellarmin, instruit de sa piété, le prit en amitié, & le mit dans un Collège de Pensionnaires de la première qualité de Rome, où son mérite fut un titre, pour le faire recevoir. Il apprit le Grec à force de voir & d'entendre son Patron, écrire & disputer en cette langue. Le Cardinal Barberin, depuis Pape sous le nom d'Urbain VIII, le chargea

d'examiner, si Aristote avoit enseigné la mortalité de l'ame. L'intention de ce Cardinal, étoit de faire interdire, par le Pape, les leçons sur Aristote, à l'égard de cette matière, si on le reconnoissoit coupable de cette impiété; mais Oregius l'en déclara innocent, & fit sur ce sujet: *Aristotelis, vera de rationalis animæ immortalitate, sententia*, que l'on imprima à Rome en 1631. La même année, il fit imprimer ses *Traités* de Théologie, qu'il avoit composés pour donner quelque teinture de cette science au Cardinal Barberin, neveu, Bellarmin l'appelloit son *Théologien*, & le Pape Urbain VIII, l'appelloit son *Bellarmin*. Ce Pape le nomma Cardinal en 1634, & lui donna l'Archevêché de Benevent, où il mourut en mil six cent trente-cinq, âgé de cinquante-huit ans. *Nicolas* OREGIUS son neveu, donna une édition complette de tous les ouvrages de son oncle, en 1657, en un tome *in-folio;* où l'on trouve d'abord une espèce de Metaphysique, ensuite les Traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Angelis*, *de Opere sex dierum*, *&c.*

ORESME, (Nicolas *ou* Nicole) étoit de Caën en Normandie, selon l'opinion la plus commune. Sa naissance fait honneur à son pays, par son érudition, qui fut fort au-dessus de la portée de son siècle, & par les dignités que son mérite lui acquit. Après avoir été Docteur de Paris, Grand-Maître du Collège de Navarre, Trésorier de la Sainte Chapelle, il fut choisi pour être Précepteur du Roi Charles V, qui lui donna l'Evêché de Lisieux. Député vers le Pape Urbain V & le Sacré Collège, à Avignon, l'an 1363, il fit en cette occasion, un Discours chargé de mauvaises raisons, pour empêcher le Pape de retourner à Rome; mais dans lequel il parla avec beaucoup de lumière, de liberté & de force, contre le dérèglement de la Cour de Rome. Plusieurs Sçavans ont pensé, mais sans avoir de fondement, que Charles V avoit engagé Oresme, à traduire en François la Bible. Il traduisit, par ordre de ce Monarque, le livre *du Ciel*, du *Monde*, les *Morales* & la *Politique d'Aristote*, avec le livre des *Remèdes de l'une & de l'autre fortune*, fait par Petrarque. Ce Prélat publia aussi un bel ouvrage intitulé: *De communicatione Idiomatum*. Ce qu'il a écrit contre les Astrologues, a mérité l'éloge du grand Pic de la Mirandole. Dom Martenne & Dom Durand, Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, ont publié dans le neuvième Tome de leur *Collectio amplissima veterum Scriptorum*, un Traité d'Oresme, intitulé: *De Anti-*

Christo & ejus Ministris, *ac de ejusdem adventu*, *signis propinquis*, *simul remotis*, &c. Cet ouvrage plein de réflexions judicieuses, mérite d'être lû, & fait beaucoup d'honneur aux lumières & à la piété de son Auteur. Oresme mourut en 1383, après cinq ans d'Episcopat, ayant joui de la réputation d'Humaniste habile, de bon Philosophe & de grand Théologien.

ORESTES, Roi de Mycène, étoit fils d'Agamemnon & de Clytemnestre. Devenu grand, & ayant connu les meurtriers de son pere, il assassina sa mere qui avoit participé au meurtre. Peu de tems après il alla en Epire, où il tua dans le temple d'Apollon, Pyrrhus fils d'Achille, ravisseur d'Hermione, qui lui avoit été promise. Toujours agité des furies depuis son parricide, il consulta l'Oracle sur le moyen de s'en délivrer. Celui qu'il lui proposa, fut d'aller en Tauride, Province de Scythie, pour enlever la Statue de Diane dans le temple qui lui étoit consacré, & de l'apporter en Grèce. Il entreprit ce voyage avec son cher Pilade, & ce ne fut pas sans courir de grand périls. Une Loi du Pays portoit, que tous les étrangers qui aborderoient sur la côte, seroient immolés à cette Déesse. Ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié, où chacun de ces deux amis offroit sa vie l'un pour l'autre. Le sort tomba sur Oreste, qui étant mis entre les mains d'Iphigénie, Prêtresse, en fut reconnu pour son frere, au moment qu'elle alloit l'immoler. Ils tuèrent Thoas qui étoit en même tems Roi du Pays, & Grand-Prêtre de la Déesse, & ils s'enfuirent tous les trois avec la Statue. Oreste enfin maria sa sœur à Pilade, épousa Hermione, & prit le gouvernement de ses Etats. On dit qu'il mourut de la morsure d'une vipère, vers l'an 1144 avant J. C.

ORFANEL (Hyacinthe) né l'an 1578, dans le Royaume de Valence, de parens honnêtes. Il entra jeune dans l'Ordre de Saint Dominique, & fut envoyé au Japon pour y prêcher la foi. Son zèle fut récompensé par la conversion d'un grand nombre de Payens, & par la couronne du Martyre. On le condamna à être brûlé vif à petit feu l'an 1622. Orfanel a écrit une histoire de la prédication de l'Evangile dans le Japon, depuis l'an 1612. On l'a imprimée à Madrid en 1633 *in*-4. Elle est écrite en Espagnol & avec beaucoup d'exactitude.

ORGAGNA, (André) Peintre, Sculpteur & Architecte, natif de Florence, mort en 1589, âgé de 60 ans. C'est comme Peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avoit un genre facile, & ses talens

auroient pû être considérables si ce Maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son tems. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé ; il y a peint un jugement universel : au milieu de ce tableau, la mort est représentée avec sa faulx, dans le haut Jesus-Christ se trouve assis sur des nues au milieu des douze Apôtres. Le Peintre se plaisoit à ces sortes d'Ouvrages, & gratifioit ses amis en les plaçant dans le paradis, comme il se vengeoit de ceux qu'il n'aimoit pas en les mettant dans l'enfer.

ORIBASIUS de Pergame, Disciple de Zénon de Cypre, Médecin de l'Empereur Julien, & confident de son apostasie. Il a écrit 72 *livres de Collections*, qu'il a tirées de Galien, & d'autres Médecins qui l'avoient précédé, en y ajoutant ce que sa propre expérience a pû lui fournir. Ce fut à la prière de l'Empereur Julien, qu'il composa ces livres, dont il ne nous reste plus que les 17 premiers, & un autre qui traite de l'Anatomie. Il écrivit aussi quatre livres touchant les remèdes & les maladies, & les dédia à son ami Eunapius. Les successeurs de l'Empereur Julien exilèrent Oribasius : mais son mérite le fit estimer des barbares mêmes. En 1557, on imprima à Basle en trois vol. *in-fol.* un assez grand nombre d'Ouvrages de cet Auteur ; mais c'est un fait constant que plusieurs lui sont suppposés. Il mourut au commencement du cinquième siècle.

ORICEMARIUS, (Bernard) Florentin, allié de Médicis, a vécu vers la fin du 15 . siècle. Son mérite l'éleva aux premières charges de sa patrie. Ses Ouvrages étoient d'un bon style ; mais il a écrit avec trop de partialité l'expédition de Charles VIII en Italie. C'est le reproche que le Pere Mabillon lui fait dans son *Musæum Italicum*. Erasme rapporte qu'il ne put jamais engager Oricellarius à parler latin. Ce n'est pas qu'il ne sçût cette Langue, c'est parce qu'il en avoit étudié les finesses, & qu'il craignoit d'être barbare, s'il se hazardoit à la parler sur le champ. Il y a eu aussi un *Horace* ORICELLARIUS, Florentin, qui s'enrichit prodigieusement dans les gabelles de France, & qui se voyant haï à cause de son grand gain, retourna dans son Pays. Le Grand Duc le députa pour son mariage avec une fille du Duc de Lorraine l'an 1588.

ORICHOVIUS ou ORECHOVIUS, (Stanislas) Gentil-homme Polonois, né dans le Diocèse de Prémislaw vers le commencement du seizième siècle. On le surnomma le *Démosthène Polonois*, à cause de son éloquence & de son intrépidité. Il étudia à Wittemberg, sous l'Hérésiarque

Luther, & sous Melanchton. Revenu dans sa Patrie, il entra dans le Clergé, & fut Chanoine à Prémislaw. Mais son attachement aux erreurs de Luther le perdit; son Evêque l'en reprit plusieurs fois charitablement, Orichovius ne profita point de ces avis. Séduit dans l'esprit & dans le cœur, il éclata enfin, résigna son Bénéfice, & se maria. Son Evêque l'excommunia; mais le nouvel Apostat n'en devint que plus furieux. Il écrivit avec passion contre le Clergé, & pilla les biens des Ecclésiastiques. Quelque tems après, honteux de ses égaremens, il abjura l'hérésie dans le Synode tenu à Warsovie en 1561, & fit de nouveau une profession publique de la foi Catholique. Depuis ce tems-là, il montra autant de zèle contre les Protestans, qu'il avoit fait auparavant paroître de chaleur pour eux. Il a publié un grand nombre d'Ouvrages de controverse. Ceux qu'il fit pour obtenir aux Prêtres la liberté de se marier, sont curieux & pleins de recherches intéressantes.

ORIGENE, (surnommé ADAMANCE) pour marquer son assiduité infatigable au travail, naquit en Egypte dans la Ville d'Alexandrie, l'an de Jesus-Christ 185. Ses parens lui donnèrent une éducation conforme à la sainteté de la Religion, dont ils faisoient profession. Saint Leonide ne négligea rien pour perfectionner l'esprit de son fils. Il lui fit apprendre les Arts-Libéraux & les Belles-Lettres, & l'instruisit des Saintes Ecritures, dont il vouloit que l'étude allât toujours avant celle des sciences profanes. Le vertueux pere ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'excellence de son naturel, ni se lasser de benir Dieu d'avoir comblé cet enfant de ses plus précieuses faveurs. Souvent lorsqu'il dormoit il lui découvroit la poitrine & la baisoit avec respect, comme étant le temple du Saint Esprit. Sevère ayant ouvert la cinquième persécution contre l'Eglise, Leonide fut arrêté pour la Foi. Origene n'avoit pas encore alors 17 ans accomplis, cependant il désiroit si ardemment de souffrir le martyre, qu'il se seroit présenté lui-même, si sa mere ne l'eut retenu par ses prières & par ses larmes. A la nouvelle de l'emprisonnement de son pere, il redoubla ses efforts. On cacha ses habits pour le retenir à la maison. Origene toujours plein de zèle pour la Foi, écrivit une lettre à son pere, où il l'exhortoit puissamment au martyre. *Tenez ferme*, lui marquoit-il, *& ne vous mettez pas en peine de nous.* Réduit à la dernière pauvreté avec sa mere & ses six frères, il trouva du secours dans la charité d'une

Dame

Dame d'Alexandrie. Il n'avoit que 18 ans lorsqu'on lui donna le gouvernement de la fameuse École de cette Ville, emploi qu'on ne confioit ordinairement qu'aux hommes consommés dans la science de l'Eglise. Voulant n'être à charge à personne, il vendit tout ce qu'il avoit de livres des Sciences profanes, & se contenta de six sols par jour que lui donnoit celui qui les avoit achetés. Il passa plusieurs années dans les exercices de cette rigoureuse Philosophie, jeûnant très-souvent, travaillant tous les jours, presque toute la nuit à méditer l'Écriture-Sainte & à la prière, & ne dormant que sur la terre nue. Malgré l'austérité de sa vie, il avoit une douceur qui charmoit tout le monde. L'obstination avec laquelle il refusoit même les libéralités de ses amis, étoit si invincible, qu'elle l'eut brouillé avec eux, s'ils n'avoient été convaincus que la vertu & le détachement, & non pas la fierté, le rendoient si ferme. Combien de Disciples ne forma-t il pas à la piété? On ne peut compter le nombre des conversions dont il fut le Ministre. Son zèle le portoit à visiter les Confesseurs dans les prisons, & à leur donner le baiser de paix, au milieu des Gardes qui les conduisoient au supplice. C'étoit alors presque une même chose d'être instruit de la Foi par Origène, & d'être animé au Martyre. Aussi devenu le principal objet de la fureur des Payens, étoit-il souvent pris, traîné par la Ville, & mis à la question. Appliqué à l'instruction des femmes, aussi-bien qu'à celle des hommes, il se rendit Eunuque pour se mettre à couvert de la calomnie. La charité rendoit souvent ses entretiens longs. Croyant se mettre à l'abri de tout péril, il prit trop à la lettre ce que Jesus-Christ dit des Eunuques volontaires. Cette précaution étoit l'effet d'une jeunesse sans usage & sans discernement. L'ardeur de la charité porte quelquefois à des choses qui sont contraires à sa lumière; mais Dieu excuse ces écarts, dont la cause est innocente, & les hommes doivent imiter en cela son indulgence, & sa bonté. La persécution ayant cessé par la mort de Sevére arrivée l'an 211, Origène alla à Rome, pressé du desir de visiter cette Eglise si ancienne. Revenu à Alexandrie, il reprit ses Catechèses, à la prière de Démètre, qui en étoit Evêque. Une émotion qui arriva dans cette Ville, le fit retirer en secret dans la Palestine. Si cette retraite le mit à couvert de la fureur des Idolâtres, elle l'exposa à la jalousie & au ressentiment de son propre Evêque. Obligé par les instances

de tous les Prélats de la Province, d'expliquer en public les Divines Ecritures ; Démètre le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux Evêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe, d'un violement de la Discipline & de l'Ordre de l'Eglise. Alexandre Evêque de Jérusalem, & Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent que c'étoit une coûtume ancienne & générale, de voir des Evêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent & de la piété, & que c'étoit une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avoit accordé le don de la parole. S'il y avoit de la faute à faire prêcher Origène, n'étant que Laïque, il y en avoit encore plus à laisser dans le rang de Laïque un homme si digne d'annoncer l'Evangile. Démètre avoit trop de jalousie, & trop de peur, que l'élevation d'Origène ne fit tort à la sienne, pour le laisser plus long-tems dans la Palestine. Il envoya des Diacres pour le rappeller. Aussi-tôt Origène se rendit avec une soumission extrême, à laquelle il n'étoit pas obligé. Dans la première Antiquité, & même jusqu'au moyen âge, on n'étoit attaché à un Evêque que par l'Ordination, & par l'entretien qu'on recevoit de l'Eglise. Origène étoit alors Laïque, & nullement nourri aux dépens d'autrui. Cependant l'Achaïe se trouvant affligée par diverses hérésies, il y fut appellé. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné par les Evêques qui s'y trouvèrent. Ce fut là le commencement de ses persécutions, des troubles de l'Egypte, des contestations & des disputes qui agitèrent si long-tems l'Eglise. Saint Alexandre prit la défense d'Origène, & fit voir qu'il avoit eu droit de lui imposer les mains pour la Prêtrise ; Origène vint reprendre à Alexandrie ses exercices ordinaires. Mais Démètre, dont la réconciliation n'étoit que feinte, ayant assemblé deux Conciles, le déposa du Sacerdoce, lui défendit d'enseigner dans Alexandrie, l'obligea d'en sortir & l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, & par presque tous les autres Evêques : mais les Eglises de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie & de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec Origène. Ce furent les lettres que Démètre écrivit de tous côtés, qui le rendirent si odieux & si noir, & ce fut sur la peinture qu'en fit cet Evêque ardent & passionné, que l'Eglise Romaine le condamna pour lors. Tous les préjugés étoient contre lui, & selon que le dit S. Cyprien,

au Pape Corneille, l'innocence fut surmontée par la diligence. Démètre avoit raison, parce qu'il avoit pris les devans, & Origène avoit tort, parce qu'il étoit malheureux avec tranquillité. En effet, qu'avoit-il fait depuis son retour de la Grèce, qui méritât l'exil, l'interdit, l'excommunication ? Etoit-il coupable d'avoir trop de science, trop de vertu, trop de réputation? Origène étoit un homme de tous les Diocèses, parce qu'il rendoit service à tous. Les Evêques qui l'ordonnèrent sans avoir égard au lieu de sa naissance, n'ont pas dû être arrêtés par une formalité ou inconnue ou négligée. Par le zèle de l'honneur de Dieu, dont on étouffoit la gloire, en cachant ses dons, & en s'efforçant de les rendre inutiles, ils firent monter Origène au premier rang, afin que la lumière ne fut plus cachée sous le boisseau. Ils auroient même pû faire davantage, & l'enlever à un Evêque injuste & peu reconnoissant, en l'attachant à leur Eglise. Comme Origène ne doutoit pas que ses amis ne fussent touchés de son malheur, il leur écrivit pour se plaindre de Démètre, & des autres qui l'avoient excommunié, & pour montrer l'injustice & la nullité de cette excommunication. C'est dans cette lettre qu'il se plaint que l'on avoit corrompu ses écrits, & qu'il désavoua des erreurs considérables qu'on lui imputoit. Le lieu de sa retraite fut Césarée de Palestine. Théoctiste qui en étoit Evêque, l'y reçut avec beaucoup d'honneur, le considérant comme son maître, & lui commit à lui seul le soin d'interpréter les Ecritures. Démètre étant mort l'année 231 la persécution contre Origène diminua beaucoup. Saint Gregoire Thaumaturge & S. Athenodore son frere, se rendirent pendant ce tems-là auprès de lui, & en apprirent les sciences humaines, & les vérités de la Religion. Maximin ayant excité une cruelle persécution, particulièrement contre les Prélats & les Docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. Sous le jeune Gordien, l'an 238, l'Eglise jouit de la paix. Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque tems à Athènes; & après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la prière des Evêques de cette Province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'Evêque de Bostres, nommé Berylle, qui ayant gouverné assez long-tems son Eglise avec beaucoup de réputation, étoit tombé dans une Hérésie qui nioit que Jésus-Christ eut eu aucune existence avant l'Incarnation,

voulant qu'il n'eut commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. Origène mania cette affaire si délicatement, & il sçut si bien persuader Berylle, qu'il rétracta son erreur, & remercia depuis Origène par des lettres fort civiles, du bon office qu'il lui avoit rendu. On croyoit donc Origène si catholique, qu'on l'appelloit au secours de l'Eglise Catholique, & qu'on lui donnoit rang dans un Concile d'Arabie, quoiqu'il ne fut que Prêtre. Les Evêques d'Arabie s'étant si bien trouvés du secours d'Origène & de sa Doctrine, le conjurèrent d'assister au Concile qu'ils tenoient contre certains Hérétiques, qui assuroient que la mort étoit commune au corps & à l'esprit, & que la Resurrection seroit aussi commune à l'une & à l'autre. Origène y assista, & il traita la question avec tant de force & de lumière, qu'il ramena au chemin de la vérité, tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette confiance des Evêques en Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. Déce ayant succédé l'an 249 à l'Empereur Philippe, changea la face de l'Eglise. Origène sentit l'effort de la persécution, comme étant le plus célèbre Docteur des Chrétiens. Il fut mis en prison, & chargé de chaines, ayant au col un carcan de fer & des entraves aux pieds. On lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, & on le menaça souvent du feu, mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chûte. Il demeura ferme, & écrivit pendant ce tems des lettres pour encourager les autres. Origène ne survécut pas long-tems après les tourmens qu'il avoit endurés pour le nom de Jesus-Christ, dans la persécution de Déce. Il mourut & fut enterré à Tyr, l'an deux cent cinquante-trois, & la soixante-neuvième année de son âge, sous l'Empire de Gallus & de Volusien. Origène a écrit pour l'instruction des fidèles, contre les Hérétiques & contre les Payens. Tous ses ouvrages se rapportent à ces trois objets. L'on a recueilli plus de mille *Sermons*, qui étoient des discours familiers qu'il prononçoit sur le champ ; mais la plûpart de ses ouvrages sont des *Commentaires* sur l'Ecriture Sainte. Ses explications étoient de trois sortes, des *notes* abrégées sur les endroits difficiles ; des *Commentaires* étendus où il donnoit l'essor à son génie, & des *Homélies* au peuple, où il se bornoit aux explications morales. Il nous reste une grande partie des *Commentaires* & des *Sermons* d'Origène ; mais la plûpart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout

un grand fond de Doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture, qu'il fit à six colonnes, & qu'à cause de cela il intitula *Hexaples*. La première contenoit le texte Hébreu en lettres Hébraïques. La deuxième, le même texte en lettres Grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'Hébreu, sans le sçavoir lire. La troisième renfermoit la *Version d'Aquila*. La quatrième colonne, celle de Symmaque. La cinquième celle des Septante, & la sixième, celle de Théodotion. Il regardoit la version des Septante, comme la plus authentique, & celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux versions Grecques, qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les Auteurs. Il a aussi écrit un grand nombre de *Lettres*, & d'autres ouvrages propres à s'instruire & à édifier les fidèles. Le plus fameux écrit d'Origène contre les Hérétiques, est le *Livre des Principes*, qu'il intitula ainsi, parce qu'il prétendoit y établir les principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de Religion, & qui doivent servir d'introduction à la Théologie. Si nous avions cet ouvrage en Grec, nous pourrions sans peine sçavoir tous les sentimens d'Origène; car ces Livres contenoient l'abrégé de sa Doctrine. Mais comme nous n'avons que la traduction de Ruffin, lequel avoue lui-même, qu'il a changé ou passé quelques endroits, où il étoit parlé du Mistère de la Trinité, qu'il croyoit avoir été corrompu par les Hérétiques; on ne peut pas s'assurer de la Doctrine d'Origène sur cette version. Le seul écrit que nous ayons d'Origène contre les Payens; est le célèbre ouvrage contre Celse. Ce Philosophe de la Secte d'Epicure, avoit attaqué la Religion Chrétienne, par un Livre intitulé : *Discours véritables*; & ce Livre écrit avec mille artifices séducteurs, pouvoit inquiéter les simples déja convertis, ou donner au moins des prétextes à ceux qui se défendoient de venir à nous. Origène sentit le besoin d'une réfutation, & il la fit avec toute l'étendue que méritoit le crédit de l'adversaire, & l'importance du sujet. Il étoit âgé de 60 ans & plus chargé de gloire; célèbre par mille événemens fameux, illustré par une longue chaîne de malheurs & révéré pour ses vertus, autant que pour son sçavoir, double qualité, seule en possession, & seule digne aussi de caractériser les grands hommes; constamment il ne falloit pas moins qu'un esprit de cette élévation pour opposer à l'un des plus indus-

trieux ennemis qu'ait eu l'Eglise; & à peine le Monde eut-il encore fourni deux semblables combattans. Dans Celse parut en effet ce que le Sophisme ingénieux a de plus trompeur, ce que la hardiesse de l'affirmation a de plus imposant, ce que la fertilité des tours, & le sel piquant de l'ironie ont de plus enchanteur, ce qu'un sçavoir même assez étendu peut joindre de favorable à des talens déja si insidieux. Dans Origène se montre une raison ferme, droite & solide, qui ramène les questions à leurs vrais principes, qui écarte tout l'indifférent & l'inutile, & qui se tient immuablement au nœud qu'elle veut démêler, une adresse merveilleuse à faire sortir la contradiction cachée sous les raisonnemens captieux qu'il réfute, une éloquence gracieuse & forte, selon la nature du sujet, un air d'autorité, quoique doux & modeste, qui naît visiblement de la supériorité, des connoissances, & des avantages de la cause, sur-tout un talent admirable d'instruction également proportionnée aux habiles & aux simples. Il suit son adversaire pas à pas, & presque de ligne en ligne, il expose tous les argumens & découvre leur côté foible, il le convainc de la fausseté des faits qu'il avance, rétablit ceux qu'il altère, produit ceux qu'il dissimule; & par-là maintient la vérité du dogme à notre égard, fondée sur celle de l'histoire, comme il le dit lui-même. Tout ce qu'on avoit opposé, tout ce qu'on opposera jamais au Christianisme se trouve (au rapport d'Eusebe & de Saint Jerôme) pleinement & d'avance résolu dans ce morceau, digne par-là des éloges & de l'amour de tous les siécles.

Mais ce grand Apologiste de la foi, ne peut-il pas avec quelque fondement être regardé comme coupable de l'idolatrie dont l'accuse Saint Epiphane. On est fâché que ce Pere ait cru sur le rapport d'autrui, qu'Origène avoit sacrifié à l'Idole de Serapis dans Alexandrie. C'est-là un de ces traits fabuleux, que les ennemis d'Origène inventèrent long-tems après sa mort. Ce grand homme n'a pas été Auteur non plus d'un schisme & d'une Secte particulière. C'est depuis sa condamnation principalement, qu'il rendit à l'Eglise tous les services qu'elle devoit attendre de sa grande capacité & de sa profonde Doctrine. Rien ne paroît si grand que la conduite qu'il a gardée, sur-tout après l'excommunication qu'on prononça contre lui. Il n'est pas douteux dit le fameux Duguet, que Saint Augustin ne pensât à Origène, lorsqu'il parloit de

ceux qui étoient chassés injustement de l'Église, & qui portoient cette injustice avec patience. *Hos coronat in occulto pater, in occulto videns.* Mais n'est-il pas au moins bien certain qu'Origène est tombé dans beaucoup d'erreurs essentielles, & qui méritoient une juste condamnation. Il ne paroît par aucun endroit de l'Histoire de l'Eglise, que l'on ait fait aucun reproche à Origène sur sa Doctrine pendant sa vie. La jalousie fut la source de toutes les poursuites que Démètre fit contre lui, & s'il fut condamné par un grand nombre d'Evêques, ce ne fut pas dit Saint Jérôme, qu'il eut enseigné de nouveaux Dogmes, où qu'il eût des sentimens Hérétiques; mais parce que l'on ne pouvoit supporter l'éclat de son éloquence & de sa science, & que lorsqu'il parloit, il sembloit que tous les autres fussent muets. On ne peut néanmoins désavouer, qu'il ne soit échappé à Origène, dans une si prodigieuse multitude d'ouvrages, quelques fautes & quelques conjectures ou extraordinaires ou trop hardies, ou contraires à la créance commune. Mais ces fautes étoient presque toutes assez légères. La méthode qu'il garde dans ses écrits, c'est d'exposer d'abord la foi de l'Eglise Catholique, & ce qu'elle enseigne universellement. Il traite le reste comme des questions problématiques, montrant par-tout un esprit très-soumis à la Doctrine & aux décisions de l'Eglise. Si l'erreur de Saint Cyprien touchant, le baptême des Hérétiques n'a pas nui à sa Sainteté, parce qu'il conserva toujours de son côté l'unité de l'Eglise & la charité, & qu'il soutenoit de bonne foi une mauvaise cause, & sur laquelle il n'y avoit pas encore de décision reçue par un consentement unanime de toute l'Eglise, pourquoi manquera-t-on d'indulgence envers Origène, mort dans la communion Catholique, & pour ainsi dire au milieu des tourmens qu'il venoit d'endurer pour la foi de Jesus-Christ, craindra-t-on si fort pour le salut d'un homme inimitable dans ses vertus? Quel plus grand Maître l'Eglise a-t-elle eu depuis les Apôtres? Outre ses leçons publiques auxquelles tout autre auroit eu peine à suffire, & même il y avoit succombé, (car il enseignoit la Théologie d'une part, & de l'autre, les beaux Arts.) Il occupoit encore sept personnes, qui n'avoient de fonctions auprès de lui, que celle d'écrire ce qu'il dictoit. Quelle fertilité? Quelles connoissances? Quel ordre? Quelle présence d'esprit & tout à la fois, quelle facilité? Aussi ne connoissoit-

il guère la différence du jour & de la nuit, pour le repos. Sa complexion naturellement robuste, étoit encore fortifiée par un régime dur & sévère. Son corps étoit un Esclave, dont l'esprit étoit le seul souverain; & il n'y avoit de délassement pour cet Esclave, que dans la variété du travail. Jusques dans les voyages, Origène se ménageoit des momens pour apprendre, encore plus pour instruire, & la route étoit marquée par la trace de lumière qu'il y laissoit. Huet a recueilli en deux volumes *in-fol.* imprimés à Francfort, l'an 1685 tout ce qui nous reste en grec des ouvrages d'Origène sur l'Ecriture-Sainte. A la tête de l'édition se trouvent plusieurs *Dissertations* sur la vie, sur la Doctrine & les écrits d'Origène. Celle de Dom la Rue, Bénédictin, dont trois premiers volumes ont déja paru en Grec & en Latin, *in-fol.* est plus ample, & remplira les vuides qui se trouvent en beaucoup d'endroits des *Commentaires* d'Origène donnés par Huet. L'on y trouvera des traductions plus fidèles que ne le sont les précédentes, particulièrement celle du Livre de la prière.

ORIOL, ou Reole, (Pierre) en latin *Aureolus*, natif de Verberie, en Picardie, entra dans l'ordre des Freres Mineurs. La réputation avec laquelle il professa la Théologie dans l'Université le fit surnommer *Doctor Facundus*. Il avoit occupé les principales Charges de son Ordre, & étoit Provincial d'Aquitaine, lorsqu'on le nomma à l'Archevêché d'Aix l'an 1321. Il mourut l'année suivante. Nous avons de cet Auteur, des *Commentaires* sur les quatre Livres des Sentences. Il a encore composé un *Abrégé* de toute la Bible, sous le nom de *Breviarium Bibliorum*. Ce Théologien subtil à la vérité, mais quelquefois trop hardi, a été combattu avec succès par Capreolus Dominicain, sur les points qui divisent les écoles des Scotistes & des Thomistes.

ORLÉANS, (Louis d') natif d'Orléans, Avocat au Parlement de Paris. Sa fureur pour la ligue, lui fit faire bien des actions & des ouvrages condamnables. Les Ligueurs qui connoissoient son zèle aveugle, le choisirent pour leur Avocat, & le députèrent aux Etats, où il parla d'une manière digne de lui, & de l'assemblée séditieuse qui l'écoutoit. Saisi dans la suite d'un petit retour subit d'affection pour son pays, il parla vivement sur les misères ou la ville de Paris étoit plongée, & pressa fortement le Duc de Mayenne d'y mettre fin. Ces

bons ſentimens durèrent peu. L'an 1593, il fit un libelle encore plus ſéditieux que ceux qu'il avoit composés auparavant, & l'intitula *Expostulatio Ludovici* d'Orléans, &c. Henri le Grand y eſt appellé *Fœtidum Satanæ ſtercus*. Roſe, Evéque de Senlis, mit de ſa propre main, des notes marginales à cet écrit, en ſigne d'approbation. Le Parlement l'obligea de les rétracter, & condamna l'ouvrage au feu. D'Orléans aprenant la converſion du Roi, devint plus furieux, & compoſa une Satyre, qui fit univerſellement déteſter & l'ouvrage & ſon Auteur. Proſcrit en conſéquence, il ne revint à Paris, qu'après un éxil de neuf années. Ses diſcours ſéditieux le firent arrêter, & mettre à la Conciergerie. Henri IV par un excès de bonté, commanda qu'on le fit ſortir. Quand on eut repréſenté à ſa Majeſté que cet Avocat avoit déclamé d'une manière injurieuſe dans ſes ouvrages contre la feue Reine ſa mere, & qu'on lui en eut lû quelques endroits, il s'écria, « O le méchant! Mais » il eſt revenu ſur la foi de » mon paſſeport, je ne veux » point qu'il ait de mal : » d'autant plus, diſoit-il en» core, qu'on ne devoit pas » plus lui vouloir de mal, » & à ſes ſemblables, qu'à » des furieux quand ils frap» pent, & à des inſenſés, » quand ils ſe promènent tout » nuds. » D'Orléans ſortit donc de priſon, & fit imprimer en 1604, un *Remerciement* au Roi, dans lequel il dit autant de bien de ce Prince, qu'il en avoit dit de mal. Deux ans après, il fit vingt-neuf *Diſcours in*-8. ſur les ouvertures du Parlement. On a de lui quelques autres ouvrages. Ses *Commentaires* ſur Tacite & ſur Seneque, ſont fort peu eſtimés. D'Orléans mourut à Paris en 1629, âgé de 87 ans.

ORLÉANS, (Pierre Joſeph d') né à Bourges en 1641. Il entra jeune chez les Jéſuites; & ayant beaucoup de génie pour l'Hiſtoire, il paſſa preſque toute ſa vie à compoſer en ce genre. La politeſſe de ſon ſtile, la beauté de ſon pinceau dans les portraits dont ſes ouvrages ſont remplis, la juſteſſe dans les réfléxions dont ils ſont ſemés, & le diſcernement même dans la critique, lui acquirent un grand nom dans la République des Lettres. Le premier ouvrage que nous connoiſſons de cet Auteur, eſt ſon *Hiſtoire* des deux Conquérans Tartares, Chunchi & Camhi, qui ont ſubjugué la Chine, volume *in*-8. Cette Conquête de la Chine par un Prince Tartare, & dès-lors étranger à ce vaſte Empire, eſt une des plus conſidérable qu'il y ait eu dans cette nation. L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. D'Orléans, eſt l'*Hiſtoire des Révo-*

lutions d'Angleterre. Elle parut *in*-4. en 1694, & a été réimprimée depuis, plusieurs fois *in*-12, en trois & en quatre volumes. Elle est écrite avec autant d'élégance que de goût, & est ordinairement éxacte, fidèle & impartiale. Rempli des grands traits dont il avoit peint les Révolutions d'Angleterre, le Pere D'Orléans avoit entrepris & fort avancé celles d'Espagne. La mort interrompit son travail. Les Peres Arthuis & Brumoi, l'ont continué avec succès. L'*Histoire des Révolutions* d'Espagne a paru imprimée à Paris en 1734, en trois volumes *in*-4. Le Pere D'Orléans a aussi écrit la vie du bienheureux Louis de Gonzague, & de quelques autres de la Société : entre autres, du Pere Cotton, dans laquelle il a omis plusieurs traits qui se trouvent dans la vie du même Jésuite, écrite par le Pere Rouvier. Nous avons encore de ce Pere la vie de Constance, premier Ministre du Roi de Siam, dont le fond est très-équivoque. Il mourut à Paris en 1698, après avoir professé la Réthorique plusieurs années.

ORY, (Matthieu) Breton; à l'âge de dix-huit ans il embrassa la Règle de saint Dominique. Immédiatement après sa Licence qu'il fit à Paris en 1526, il s'appliqua au ministère de la Parole, & s'y acquit une si grande réputation, que le Cardinal François de Tournon le choisit pour son Prédicateur ordinaire. Vers l'an 1534, il fut nommé, par le Général de son Ordre, Grand Inquisiteur en France; il en fit les fonctions jusqu'à sa mort, & ce ne fut pas, comme le prétend Simon, un titre sans effet. L'estime qu'Ory s'étoit acquise, engagea le Roi François I à le consulter quelquefois; & ce fut sur ses avis, que ce Prince fit quelques Ordonnances contre les Impies, les Blasphêmateurs & les Hérétiques. Envoyé auprès de la Duchesse de Ferrare, pour une commission importante, il profita de cette occasion pour aller à Rome. Paul III lui fit un accueil très-favorable, & le nomma Pénitencier Apostolique. Ory, de retour en France, fut élû Vicaire-Général de son Ordre, dans une Assemblée tenue à Compiegne en 1542. Jules III, le confirma dans sa qualité d'Inquisiteur de la Foi, en France. L'examen du Breviaire du Cardinal Quignon, lui fut déféré. Ory est auteur d'un ouvrage contre les Héréfies, & de quelques autres. Il mourut à Paris, âgé d'environ soixante-cinq ans, l'an 1557.

ORODE, Roi des Parthes, succéda à son pere, 56 ans avant Jesus-Christ. Il l'avoit fait empoisonner, de concert avec son frere Mithridate, qui règna d'abord; mais

ce Prince, chassé de son Royaume, ou par ses propres sujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de son frere, entreprit inutilement de remonter sur le trône. Assiégé dans Babylone, & vivement pressé, il se rendit à Orode, qui ne considérant en lui qu'un ennemi, & non un frere, le fit égorger. Par sa mort, Orode se vit possesseur paisible du trône; mais il eut bien de l'exercice au-dehors. Il fallut combattre les Romains, commandés par Crassus: heureusement il les défit. Pendant qu'il étoit au festin des nôces de Pacore son fils, on lui apporta la tête & une main de Crassus, que Surena lui avoit fait couper. La joie redoubla à cette vûe, & l'on prétend que l'on fit verser de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour insulter à la soif insatiable, que Crassus avoit toujours eue de ce métal. Orode, jaloux de la gloire & du crédit que la victoire donnoit à Surena, le fit mourir peu de tems après. En l'an 39 avant Jesus-Christ, les Romains se vengèrent bien de la défaite de Crassus: il en coûta même la vie à Pacore. Orode fut si frappé de la mort de son fils, qu'il perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir prendre aucune nourriture. Revenu de son accablement, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur. Il avoit trente enfans de différentes femmes, dont chacune le sollicitoit en faveur du sien. Phraate, l'aîné de tous, & en même-tems le plus vicieux, fut choisi. Ce fils dénaturé, fit mourir celui à qui il étoit redevable de la naissance & de la couronne. La mort d'Orode arriva l'an 35 avant Jesus-Christ.

OROSE, (Paul) Prêtre de Tarragone en Catalogne. A la prière de deux Evêques Espagnols, Eutrope & Paula, il fit le voyage d'Afrique l'an 414, pour demander du secours à S. Augustin, contre les Hérétiques qui troubloient leurs Eglises. Il demeura un an auprès de lui, & tira un grand avantage de son séjour. Ce saint Docteur l'envoya l'an 415 à Jérusalem, pour consulter S. Jerôme sur l'origine de l'ame. Orose, à son retour, composa l'*Histoire*, que nous avons en sept livres, depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 416 de Jesus-Christ. Quoiqu'elle manque d'exactitude en bien des endroits, & qu'elle soit plus Dogmatique qu'Historique, & que l'auteur adopte souvent des bruits populaires, elle a néanmoins son utilité: la meilleure édition est celle de 1615. Il écrivit une *Lettre* sur les erreurs des Priscillanistes & des Origénistes, qui est adressée à saint Augustin. Il a fait une

Apologie du libre Arbitre, contre Pélage, dans laquelle on a inséré une partie du livre de S. Augustin : *de Naturâ & Gratiâ.*

ORPHÉE, ancien Poëte Grec. Sa réputation étoit florissante dès le tems de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut. La Fable le fait fils d'Apollon & de la Muse Calliope. Il eut pour maitre dans la Musique, Linus, & devint lui-même le plus fameux Musicien de l'antiquité. On raconte de lui, que par l'harmonie de sa lyre & de sa voix, il suspendoit le cours des fleuves les plus rapides, il attiroit les animaux les plus sauvages, & donnoit du mouvement aux arbres & aux rochers; mais jamais son talent n'éclata davantage qu'aux enfers, où il charma tellement Pluton & Proserpine, qu'il obtint le retour de sa femme Eurydice. Cette grace lui fut pourtant accordée, à condition qu'il ne la regarderoit point qu'il ne fût arrivé sur la terre. Orphée, ne pouvant commander à son impatience, se tourna, pour voir si Eurydice le suivoit; mais elle disparut aussi-tôt. Faute bien pardonable, si la pitié avoit lieu dans ce Royaume: *Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.* Depuis ce malheur, il renonça à tout attachement, & se retira sur le mont Rhodope. Les Dames de Thrace, piquées du mépris qu'il témoignoit pour elles, résolurent de s'en vanger. Un jour qu'elles célébroient les Fêtes de Bacchus, profitant de la fureur prétendue que leur inspiroit ce Dieu, elles le mirent en pièces. Dans la suite il fut changé en Cygne, sa lyre fut mise parmi les Astres, & ornée de neuf belles étoiles, dont chaque Muse fournit la sienne. On représente ordinairement Orphée avec une lyre, un luth ou un violon. Quoiqu'il y ait eu plusieurs personnages de ce nom, on attribue tout ce qu'ils ont fait, au Compagnon des Argonautes.

ORSATO, (Sertorio) né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette Ville. Dès sa plus tendre jeunesse il fit paroitre une grande inclination pour les Lettres, & fit ses études avec succès : après sa Philosophie, il fut reçu Docteur en cette science. Dans la suite, la Poësie faisoit de tems en tems son amusement; mais sa principale occupation, fut la recherche des Antiquités & des Inscriptions anciennes. Le desir d'en trouver qui ne fussent point encore connues, lui fit entreprendre plusieurs voyages en différens endroits de l'Italie; & on voit par ses ouvrages, qu'il sçavoit tout mettre à profit. Il étoit déja assez avancé en âge, lorsqu'il fut choisi pour enseigner la

Physique dans l'Université de Padoue ; il s'acquitta de cet emploi conformément aux espérances qu'on avoit conçûes ; c'est en 1678, ayant été présenter au Doge & au Sénat de Venise, l'Histoire de Padoue, qu'il leur avoit dédiée : il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il retint, & qui lui causa une rétention, dont il mourut peu après, âgé de soixante-un ans. Ses principaux ouvrages sont : *Sertum Philosophicum*, 1635. *Monumenta Patavina*, 1652. *La grandezza del S. ANTONIO DI PADOVA*, 1653 ; cet ouvrage est le fruit de la dévotion à saint Antoine de Pade. *Marmi eruditi*, 1669 ; la deuxième partie de cet ouvrage curieux, a été imprimée également à Padoue en 1719. On a encore du même Auteur, *de notis Romanorum Commentarius* : ouvrage utile & estimé, mais très-rare ; & quelques Discours & Poësies.

ORSI, (Jean-Joseph) naquit à Bologne en 1652, de Mario Orsi, Patrice de cette Ville, & de Girolama Castiglioni. Il fit sa Philosophie sous Magnani, fameux Professeur de Bologne, & sa Jurisprudence sous Carazzi. Il lia un commerce particulier avec Montanari, Modenois, Professeur de Mathématiques à Bologne. Ce Sçavant l'introduisit dans les mystères de la Physique, & des Mathématiques nouvelles. Orsi se livra ensuite à la composition de Comédies qu'il récitoit dans les cercles ; s'en étant dégoûté, il établit chez lui une espèce d'Académie, où se trouvoient plusieurs gens de Lettres, qui à l'imitation des anciens Dypnosophistes, terminoient leurs exercices sérieux, par un repas assaisonné de science & de gaieté. Sa principale vûe dans ces exercices étoit, de confronter la Morale de Platon & d'Aristote, avec celle des Ecrivains Catholiques : car la Morale étoit spécialement de son goût, & il trouvoit que cette science étoit trop négligée, pendant qu'elle méritoit toute l'attention des honnêtes gens. S'étant allé établir à Modène en 1712, il y assembla des Académiciens : l'occupation qu'il leur prescrivit, fut d'étudier les anciens Auteurs Grecs & Latins, Historiens & Poëtes, sans en excepter même les SS. Peres, pour en rendre compte aux assemblées. Il avoit aussi du goût pour la Poësie, & entendoit bien l'art des beaux Sonnets Italiens. Il mettoit dans les siens une netteté, une légèreté, un tour & une liaison de phrases, qui les faisoit distinguer par les connoisseurs. Orsi mourut en 1733, âgé de quatre-vingt-un ans. Il étoit d'un tempérament vif ; mais que l'étude

de la Morale & de la piété avoient bien modéré. Outre plusieurs manuscrits qu'il a laissé, on a de lui *Egloge di Pastore*, &c. Il y a dans ce Recueil des pièces de vers; la premiere partie est de lui, les autres de différens Académiciens. *Considerazioni*, &c. Orsi dans cet ouvrage prend, d'une manière ingénieuse & polie, la défense de plusieurs auteurs Italiens, que le Pere Bouhours, Jésuite, avoit fort maltraités. Orsi a donné encore, sur le même sujet, plusieurs Lettres adressées à M^e. le Fevre Dacier: on y a joint celles de plusieurs autres Sçavans Italiens, sur la même matière, & elles ont été imprimées, en 1707, sous ce titre: *Lettere di diversi*, &c. *Vita del Conte Luigi de Sales*; c'est une traduction de la Vie de ce Comte, écrite par le P. Buffier.

ORVAL, (Anne-Eleonore de Bethune d') Abbesse de Gif, si connue par sa grande piété, son esprit supérieur & ses écrits. Elle a gouverné cette Maison pendant 47 ans, & y est morte en 1733, dans la soixante & dixième année de son âge: elle a été remplacée par M^e. de Segur, bien digne de lui succéder, morte en 1749, âgée de cinquante-deux ans. Mad^e. d'Orval a composé la Vie de M^e. de Monglat, à qui elle avoit succédé, & la Maison de Gif lui doit la Réforme, qui s'y soutient avec édification; cette vie, qui est encore manuscrite, mériteroit bien d'être imprimée. Nous avons encore de cette pieuse Abbesse, des réflexions sur les Evangiles, & l'idée de la perfection Chrétienne & Religieuse, pour une Retraite de 10 jours, *in*-12. 1719. Elle a aussi laissé les Réglemens de l'Abbaye de Gif, avec des Réflexions.

OSÉE, fils de Béeri, le premier entre les douze petits Prophêtes, étoit de la Tribu d'Issachar. Il Prophétisa sous Jéroboam II Roi d'Israël. Sa prédication a duré près d'un siècle entier, ayant commencé 815 ans avant Jesus-Christ. Le commandement que le Seigneur lui fit, de prendre pour femme une prostituée, & d'en avoir des enfans, a paru si extraordinaire à plusieurs interprêtes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole. Saint Jerôme pense que cet ordre s'étoit passé en vision, sans que le Prophête en fut venu à l'exécution. S. Augustin l'explique d'un mariage réel, avec une femme qui avoit d'abord vêcu dans le désordre, mais qui depuis son mariage s'étoit retirée de tout mauvais commerce. Les enfans qui en naquirent, étoient légitimes; mais ils sont appellé fils de prostitution, à cause de l'état de leur mere. La Prophétie d'Osée est divisée en quatorze Chapitres: il y

représente la Synagogue répudiée, prédit sa ruine & la vocation des Gentils; il reproche au peuple d'Israël son idolâtrie, & annonce les malheurs qui lui doivent arriver, en punition de ce crîme. Néanmoins il le console, en lui faisant espèrer que ses malheurs finiront, & qu'il sera comblé de biens, s'il se convertit au Seigneur. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse, & de la véritable conversion. Le style de ce Prophête est pathètique, & plein de sentences courtes & vives.

OSÉE, fils d'Ela, monta sur le trône d'Israël après la mort de Phacée, qu'il tua lui-même. Il ne fut point aussi mauvais que ses prédécesseurs; mais des démarches imprudentes de sa part, donnèrent lieu à tous ses malheurs. Ce Prince fit alliance avec Sua, Roi d'Egypte, espérant de s'affranchir, par son sécours, du joug des Assyriens. Dans cette vûe il se tira de la dépendance de Salmanasar, & ne voulut plus lui payer le tribut, ni lui faire les présens accoûtumés. Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui, & ayant subjugué tout le plat-pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiègé pendant trois ans; au bout desquels, s'étant rendu maître de la ville, il chargea de chaînes Osée, le mit en prison pour le reste de ses jours & emmena le peuple en captivité. Le Royaume d'Israël fut ainsi détruit, deux cent cinquante ans après la séparation de celui de Juda, & les ménaces du Seigneur accomplies. Les Israëlites furent transportés dans la Médie & l'Assyrie, d'où ils se répandirent dans toutes les parties Septentrionales de l'Asie. Plusieurs croyent qu'ils n'en sont jamais revenus; mais saint Cyrille, Théodoret & Théophilacte assurent, qu'ils revinrent, en partie, dans la Judée, sous le règne de Cyrus, s'associèrent à la Tribu de Juda, & ne furent plus connus dans la suite, que sous le nom de Juifs.

OSIUS, né en Espagne l'an 257, fut nommé à l'Evêché de Cordoue l'an 245. Une des premières actions de son Episcopat, fut d'assister au Concile d'Elvire, où l'on travailla à maintenir la discipline de l'Eglise. Il eut la gloire de confesser J. C. dans la persécution de Maximinien-Hercule. Le grand Constantin eut pour lui une affection, & un respect singulier; & Osius se servit de la confiance que ce Prince avoit en lui, pour l'engager à convoquer le Concile de Nicée. Saint Athanase dit, que ce fut lui qui en dressa le Symbole, dont il fut ensuite un si zèlé défenseur. Ce fut par son conseil, que l'Empereur Cons-

tance se détermina aussi à la tenue du Concile de Sardique, & il en fut l'ame & le chef. Les Arriens le détestoient comme un de leurs plus puissans adversaires, & ils engagèrent Constance à mettre tout en œuvre pour l'abattre. Ce Prince le fit venir à Milan, où il résidoit, & employa les prières & les exhortations, qu'il croyoit plus propres à le gagner, que la violence & les menaces. Osius reprit l'Empereur avec force, & obtint la permission de renoncer à son Eglise. Les Arriens en firent de grandes plaintes à Constance, qui, à leurs instances, écrivit à ce vénérable vieillard des lettres menaçantes, pour l'engager à condamner S. Athanase. Ce grand homme au lieu de s'effrayer, répondit à l'Empereur par une lettre, qui est un chef-d'œure de la magnanimité Episcopale. » J'ai » confessé, dit-il, J. C. dans » la persécution que Maximien, votre ayeul, excita » contre l'Eglise. Si vous » voulez la renouveller, vous » me trouverez prêt à tout » souffrir, plutôt que de trahir la vérité, & consentir » à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres, ni par » vos menaces ». L'Empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmium, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge, qui étoit de 100 ans. Constance fit de nouveaux efforts pour le gagner, & Potamius, Evêque de Lisbonne, lui présenta une Profession de Foi, sur la Divinité du Verbe; Osius la rejetta, comme tendante à faire le Fils d'une nature différente du pere. Potamius irrité, prévint si fort l'Empereur contre ce vénérable vieillard, qu'on le chargea de coups. La foiblesse du corps entraînant l'esprit & le courage, il céda pour un tems, en souscrivant la Formule de Potamius, & communiqua avec Ursace & Valens, dans le Concile de Sirmium; sans souscrire néanmoins à la condamnation de Saint Athanase. Les Ariens triomphèrent de cette chûte, comme d'une victoire complette. Mais n'étoit-il pas honteux pour eux, de faire valoir une signature, que l'on avoit extorquée par de mauvais traitemens, & par les suites d'une longue captivité. Osius de retour en Espagne, sentit toute la grandeur de sa faute. Etant prêt de mourir, il protesta contre la violence qui lui avoit été faite; & anathèmatisa l'hérésie Arienne. Jusqu'à l'âge de cent ans, Osius a paru le fléau des hérétiques, le défenseur de la vérité, l'étonnement & l'admiration de l'univers entier. Saint Athanase l'appelle le Pere des Evêques & des Conciles, & l'homme le plus illustre

lustre de son tems. Il auroit été honoré jusqu'à la fin des siècles, comme un des grands Saints de l'Eglise, s'il n'eût vécu que cent ans.

Souvent il est fatal de vivre trop long-tems,
Osius sur la terre avoit brillé cent ans,
Fléau des Ariens en détour si fertiles,
Le Pere des Pasteurs, le Maître des Conciles,
La mort à ses travaux alloit rendre le prix,
Lorsque las d'un exil où sa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt lustres glacée,
Pour signer de Sirmich la Formule insensée.
A tout craindre pour nous, sa chûte nous instruit.

RACINE.

OSMAN, Empereur des Turcs, fils d'Achmet. Il n'avoit que douze ans, lorsqu'il perdit son pere : sa jeunesse l'exclût de la succession. On tira de sa retraite Mustapha, frere d'Achmet, pour lui donner le gouvernement de l'Etat; mais comme il étoit cruel, & d'ailleurs incapable de soutenir ce poids, il en fut dépouillé. Le Grand-Visir marcha à Constantinople, à la tête de l'armée, renferma Mustapha dans sa prison, & mit le jeune Osman sur le trône, au mois de Janvier 1618. Cette même année il y eut une grande bataille entre les Turcs & les Perses, dans laquelle périrent plus de quatre-vingt-mille hommes de part & d'autre. Osman envoya une Ambassade en France, pour faire satisfaction de l'insulte faite à l'Ambassadeur du Roi, sous Mustapha. L'an 1620, il voulut signaler son règne par une grande expédition contre la Pologne ; mais elle ne lui fut pas avantageuse ; il perdit plus de cent mille hommes en différens combats. Battu & humilié, il offrit la paix aux Polonois, qu'ils acceptèrent comme un coup du Ciel, parce qu'ils manquoient de toutes choses. Ce fâcheux évènement lui fit concevoir de l'aversion pour les Janissaires, & chercher un moyen de les casser. Il publia qu'il vouloit faire un voyage à la Mecque, par un motif de Religion. On crut qu'il couvroit par-là le dessein qu'il avoit, d'éloigner les Janissaires de la Capitale, de les conduire en Asie pour les livrer aux Spahis, leurs ennemis ; de leur substituer une Milice d'Arabes, & de transférer l'Empire au Caire. On chargeoit déja les bagages sur les Galeres ; mais tout-à-coup, les Janissaires passèrent du murmure à la sédition : peu commencèrent, mais tous suivirent. Au nombre de trente mille, ils se rendirent à la place de l'Hip-

podrome, & ſe mutinèrent de telle ſorte, qu'ils renversèrent Oſman du trône, l'an 1622. On rétablit Muſtapha, qui fit étrangler le jeune Empereur le lendemain. Il n'y avoit point eu juſqu'alors d'exemple d'un pareil crime, parmi les Turcs. Tel eſt le caractère de cette nation. Elle n'a rien de modéré dans ſes paſſions : ou elle adore ſes Princes comme des Dieux, ou elle les fait mourir comme des Tyrans.

OSORIO, (Jérôme) appellé le Cicéron Portugais, naquit à Liſbone en 1506, de parens nobles. Etant écolier, il traduiſit en vers Grecs les Lamentations de Jérémie. Il étudia le Droit à Salamanque, par complaiſance pour ſon pere, car ſon penchant le portoit invinciblement vers les Belles-Lettres; enſuite il vint étudier la Philoſophie à Paris, d'où il paſſa à Bologne pour y faire ſa Théologie. Son Souverain qui le rappella, l'ayant nommé à une Chaire de Théologie poſitive, il expliqua le *livre d'Iſaïe, & l'Epître de Saint Paul* aux Romains. Il fut long-tems Sécrétaire de l'Infant Dom Louis qui lui confia l'éducation de ſon fils, & peu après il fut fait Archidiacre d'Evora, Evêque de Silves, puis de Faro en 1580. Il donna au Roi Sébaſtien des conſeils utiles que ce Prince auroit bien fait de ſuivre, & s'il en avoit crû Oſorio, il n'auroit pas paſſé en Afrique où tant de malheurs l'attendoient. Ce vertueux Prélat mourut en 1580, ſur la route de Tavilla, où il alloit pour appaiſer un tumulte qui s'y étoit élevé. La conduite irréprochable d'Oſorio, ſa profonde érudition & ſes Ouvrages ont rendu ſa mémoire précieuſe au Portugal & à la République des Lettres. On eſtime particulièrement *ſes Traités Latins* de la Nobleſſe civile & de la Nobleſſe Chrétienne, qui ont été traduits en François, par de la Guilletiere, & imprimés à Paris en 1549, *in*-4. Cet Auteur touché de la perte des livres de l*a Gloire*, de *la République* & de *la Conſolation*, que Ciceron avoit faits, crut devoir la réparer, & compoſa pour cet effet *un Traité de la Gloire*, où il a parfaitement imité le ſtyle de Ciceron. Pour ſuppléer au *Traité de la République*, il donna celui de l'*Inſtitution d'un Prince*, en latin, qui fut imprimé à Paris *in-fol.* 1583, par les ſoins de Pierre Briſſon, frere du fameux Préſident. Enfin pour remplir le Traité de la Conſolation, il publia une *Paraphraſe* de Job, bien propre à adoucir le ſentiment des calamités. Son Hiſtoire du règne d'Emmanuel parut à Liſbonne 1571. *in-fol.* ſous ce titre : *De rebus Emmanuelis Regis Luſita-*

niæ; virtute & auspicio gestis libri duodecim. Simon Goulard l'a traduite en François, sous le titre d'*Histoire de Portugal.* Cette Histoire, par sa simplicité noble & vraye, est regardée comme un modèle en ce genre. On a encore de ce sçavant une Apologie latine, sous ce titre: *Defensio sui Nominis*, où il se justifie & démontre que Philippe *le Prudent* devoit succéder au Cardinal Henri sur le trône de Portugal. Des *Epîtres latines*, & entr'autres celle qu'il écrivit à la Reine pour l'exhorter à embrasser la Religion Romaine. Les autres ouvrages latins d'Osorio sont un *Traité* de la Justice en 10 livres *in*-8. Un autre de la Sagesse, en cinq *in*-4. & des Paraphrases sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. Tous ces ouvrages ont été réunis dans une édition en 4 *vol. in-fol.* que son neveu a fait faire à Rome en 1692. Il a encore laissé des ouvrages manuscrits. *Jerôme Osorio*, son neveu, fut Archidiacre de Lugos, & ensuite Chanoine d'Evora. Il étoit très-versé dans la Littérature. La vie de son oncle, qui est à la tête de l'édit. de ses œuv. est de lui. Il a aussi donné un Comment. sur l'Ecclésiaste, imprimé à Rome en 1592 *in*-4, & il a laissé un *Catalogue* des Evêques & Archevêques d'Evora; un *Traité* du dégoût des choses humaines, & un autre des devoirs des enfans envers leurs peres, tous latins.

OSSAT, (Arnaud d') Cardinal, né à Cassagnabere près d'Auch, d'un pere Maréchal ferrant, & si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi fournir à ses obséques. Il ne tira aucun avantage de son origine. Mais n'est-il pas plus glorieux de naître dans la bassesse, & de s'élever par sa propre vertu, que d'être illustre dès sa naissance par la noblesse d'autrui? Arnaud sans pere, sans mere, sans bien, à l'âge de 9 ans, trouva heureusement un Gentilhomme de son pays, qui le prit en affection, & le mit auprès du jeune Seigneur de Castelnau de Magnoac, son neveu & son pupille, pour faire leurs études ensemble. Ces deux orphelins si inégaux en biens, ne le furent pas moins en esprit. Le pauvre avança plus que le riche, & la différence fut si grande, que quatre ans après il fut en état de servir de Précepteur à son jeune Maître. On l'envoya avec lui à Paris, où il acheva de s'instruire, & où il enseigna la Rhétorique & la Philosophie. D'Ossat alla à Bourges étudier le Droit Civil sous le célèbre Cujas, & revint à Paris se faire recevoir Avocat. Il fut admiré dans le Barreau; mais la Providence l'appelloit à quelque chose de plus grand. Paul de

Foix, Archevêque de Toulouse, que le Roi Henri III. envoyoit Ambassadeur à Rome, l'engagea à l'accompagner en qualité de Sécretaire. Il s'acquitta de cet emploi avec distinction. Cet Ambassadeur étant mort peu de tems après, M. de Villeroi, Sécretaire d'Etat, fit continuer d'Ossat dans le maniement des affaires ; & le Cardinal d'Est, Protecteur à Rome de la Nation Françoise, devint le sien d'une manière particulière. Le Cardinal le légua d'une somme de quatre mille écus, & lui offrit un diamant de vingt mille, pour le garder jusqu'au payement. Jamais il ne voulut accepter le gage, & lorsque la somme fut payée, il la reçut comme une grace singulière. Le Roi envoya lui offrir une Charge de Sécretaire d'Etat, mais il la refusa avec beaucoup de modestie, la jugeant incompatible avec le Sacerdoce, dont il étoit revêtu. Henri IV étant parvenu à la Couronne, il fut chargé d'obtenir de Clément VIII l'absolution de ce Prince. L'affaire paroissoit avoir des difficultés insurmontables ; d'Ossat la mania avec délicatesse, & la termina heureusement. Le Roi en reconnoissance d'un si grand service, lui donna l'Evêché de Rennes, dont les Bulles lui furent accordées gratuitement par le Pape. En l'année 1599, le 13 Mars, il fut nommé Cardinal, avec l'applaudissement de tout le Sacré Collége, honneur véritablement au-dessus de ses espérances, mais nullement au-dessus de ses mérites ; il en étoit digne par sa profonde doctrine, & par toutes les vertus qui rehaussent l'éclat de cette grande dignité. Il refusa le Carosse & le Lit de Damas rouge, dont le Cardinal de Joyeuse voulut lui faire présent en cette occasion. *Quoique je n'aye point*, dit-il, dans une lettre à M. de Villeroi, *tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux point pour cela renoncer à l'abstinence & à la modestie que j'ai toujours gardée, ni m'obliger de tant, à autre Seigneur ou Prince, qu'au Roi.* L'an 1601 pourvû de l'Ev. de Bayeux, il ne le garda que trois ans ; le défaut de résidence lui parut une raison suffisante pour le quitter. La dernière affaire importante que d'Ossat traita avec le Pape, fut la dispense pour le mariage du Duc de Bar, fils du Duc de Lorraine, avec la sœur du Roi, engagée dans l'hérésie. Il y travailla avec son zèle ordinaire, & elle eut tout le succès possible. Cet illustre Cardinal mourut à Rome le 13 Mars 1604, âgé de 67 ans. Jamais Ministre ne fit entrer dans son emploi tant d'affection, tant de zèle, tant d'ap-

plication, qui tant de fidèlité pour le service du Roi, son Maître. Il sçut concilier deux qualités assez rares, celle de parfait Politique, & celle de véritablement honnête homme. Une prudence consommée, une probité peu commune, un désintéressement parfait, & un esprit pénétrant qui décidoit dans l'instant, & saisissoit toujours le meilleur parti, furent son caractère distinctif. Le Cardinal d'Ossat a fait plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que le *Volume* de ses Lettres, qui contiennent toute la Négociation & l'Absolution d'Henri IV. Elles sont un des plus excellens monumens qui nous soient restés pour l'Histoire de ce tems-là; & rien n'est plus propre à former l'esprit pour la Négociation, & pour le Ministère. On y voit un homme sage, profond, mesuré, instruit de bons principes, habile à en faire usage, décidé dans ses maximes, ferme dans son langage, & occupé principalement du bonheur de sa patrie, & du service de son Maître. On y voit que ce Cardinal, après avoir insisté plusieurs fois sur le rappel des Jésuites en France, prend enfin le parti de les abandonner, & parle ainsi dans une lettre à M. de Villeroi du 13 Janvier 1603 : *Maintenant après avoir consideré plus. choses que j'ai lûes & ouies dire, je vous déclare que je ne veux plus me mêler de leur fait, & que je m'en remets une fois pour toutes, à ce que Sa Majesté & son Conseil jugeront être pour le mieux.* La meilleure édition est celle de Paris 1698. *in*-4. Amelot de la Houssaye y a joint des notes curieuses, & une vie de l'Auteur très-exacte. On doit lui sçavoir bon gré de n'avoir pas réformé le langage d'Ossat. C'est une chose honteuse à la Nation de ne pouvoir souffrir le style du seizième siècle. Il est des livres où brillent des beautés si naturelles : les retoucher, c'est les gâter.

OSWALD, Roi de Northumberland en Angleterre. Il perdit son pere Edelfrid l'an 617, & eut la douleur de voir son oncle maternel Eduin, s'emparer du trône. Contraint de pourvoir à sa sûreté, il se réfugia encore avec ses freres & d'autres Seigneurs chez les Pictes, dans le nord du pays, qu'on a depuis appellé Ecosse, & de-là en Irlande. Ce bannissement fut un tems de grace pour Oswald, il fut instruit avec ses freres dans la Religion Chrétienne par des Missionnaires, reçut le Baptême, & s'occupa à des exercices de piété dans le lieu de son exil. Eduin ayant été tué l'an 633 dans une bataille contre Penda, Roi de Mercie, & Cedwal, Roi des anciens Bretons, Oswald & ses freres

revinrent, avec un petit nombre de troupes & une grande confiance en la protection de Dieu. Oswald marcha contre Cedwal, le défit, lui ôta la vie & dissipa toutes ses forces. Il réunit ensuite les deux Royaumes de Northumberland, après avoir érigé un trophée de la Croix à Jesus-Christ, dans le champ de bataille où il avoit remporté la victoire. Dès qu'il eût pacifié ses Etats, il ne s'appliqua plus qu'à faire règner Dieu dans le cœur de ses sujets. La Religion Catholique fut rétablie, & il mit si bien à profit les bonnes instructions qu'il avoit reçûes pendant sa retraite en Ecosse, qu'il surpassa tous les Princes de son tems en piété, & mérita d'être révéré comme un Saint après sa mort. Penda, Roi de Mercie, lui déclara la guerre, & lui donna bataille dans la plaine de Marsesfelth; Oswald y perdit la vie l'an 642. Quelques auteurs prétendent que son corps fut transporté en France, & déposé dans l'Abbaye de Notre-Dame de Soissons, où on le montre effectivement dans le trésor des Reliques qui s'y conservent.

OSWAL, Anglois de nation, Religieux Chartreux, a vêcu dans le quinzième siècle. Il vint faire ses études à Paris, & fut étroitement lié avec Jean Gerson. A la persuasion de ce grand homme, il abandonna le monde, retourna en Angleterre, & prit l'habit de Chartreux. La vénération qu'on avoit pour sa vertu, contribua beaucoup à la propagation de son Institut dans tout le pays. Outre divers Traités de Jean Gerson qu'Oswal traduisit en latin, on a de lui un *Recueil de Lettres* au même, & quelques ouvrages de dévotion; comme *Meditationes solitariæ*; *de Remediis Tentationum*. Dans le seizième siècle, il y a eu en Allemagne un fameux Ecrivain, nommé OSWAL, dont on a quelques ouvrages. Il est le premier qui ait traduit le Nouveau Testament en Hébreu.

OTHMAN, *troisième* Calife depuis Mahomet. Il succéda à Omar à l'âge de soixante-dix ans. Magnifique, libéral, exact dans la pratique des devoirs de la Religion, il posséda toutes les qualités qui concourent à former un grand Prince, une valeur peu commune, une expérience consommée. Il s'étoit répandu plusieurs copies défectueuses de l'Alcoran, Othman les supprima, & fit publier l'Alcoran d'après l'original qu'Ababukre avoit mis en dépôt chez Ayesha, l'une des veuves de Mahomet. Sous son règne, les Sarrasins achevèrent la conquête de la Bactriane, & pénétrèrent jusqu'à la frontière des Indes. D'au-

tres Généraux enlevèrent ce qui restoit des côtes d'Afrique, jusqu'au détroit de Gibraltar. L'Isle de Chypre étoit encore au pouvoir des Empereurs, & l'on ne pouvoit entreprendre de s'en emparer qu'avec une armée navale. En peu de tems Othman arma, dans les ports de l'Egypte & de la Syrie, jusqu'à dix-sept-cens navires, & prit non-seulement cette Isle, mais celles d'Aradus & de Rhodes. Il vendit dans cette dernière, à un Juif d'Emese, le fameux Colosse de Rhodes, il l'avoit fait mettre en pièces, & le poids montoit aux environs de sept mille quintaux. Othman règnoit depuis 12 ans, lorsque les principaux de sa nation conspirèrent contre sa vie. On l'assiègea si étroitement dans son Palais, qu'au bout de trois mois, l'eau lui ayant manqué, il fut obligé d'en sortir. Il se présenta aux rébelles portant l'Alcoran dans son sein, & leur déclara qu'il ne vouloit d'autre juge que ce livre, prêt à reparer sa faute par une pénitence publique, s'il avoit enfraint les loix qu'il contient. Loin de l'écouter, les rébelles se jettèrent sur lui, le percèrent de plusieurs coups, sans respecter l'Alcoran qu'ils teignirent de son sang, & abandonnèrent son corps sans sépulture. Il avoit alors quatre-vingt-deux ans.

OTHON, septième Empereur Romain. Il étoit d'une ancienne maison originaire d'Etrurie; né avec de l'esprit, du courage & de la beauté, il avoit été, dans sa jeunesse, le favori de Néron, & élevé par lui à de grands emplois. On attribua sa faveur à la conformité de ses vices avec ceux de ce Prince, & au crédit de Poppée sa femme, maitresse de Néron. Envoyé dans le Portugal en qualité de Gouverneur, il s'y conduisit cependant avec honneur environ 10 ans. Ensuite il s'attacha à Galba, qui fut mis sur le trône après Néron, l'an 68. Othon s'étoit persuadé que Galba l'adopteroit; indigné que Pison lui eût été préféré, il vint à bout de faire massacrer l'un & l'autre. Elevé à l'Empire, sa conduite trompa agréablement l'attente du public. Il ne s'endormit point dans l'oisiveté: il ne se livra point aux délices; mais il montra de l'attention aux affaires, de l'activité, la décence de son rang soutenue par le travail, & par des soins dignes d'un Empereur. Il est vrai qu'on ne se fia pas à ce changement: on pensoit qu'il avoit fait simplement trève avec les plaisirs, & qu'il déguisoit ses penchans. L'on craignoit de fausses vertus, à la place desquelles reviendroient bien-tôt les vices qui lui étoient naturels. Convaincu que rien n'étoit capable

de lui faire plus d'honneur, que la douceur & la clémence, il en fit un usage très-bien entendu à l'égard de Marius Celsus, qui avoit été constamment attaché à Galba; il rappella plusieurs exilés & leur restitua leurs biens. Cependant Othon n'étoit pas tranquille : outre les reproches de sa conscience, toujours inévitables à la suite des grands crimes, il craignoit Vitellius. En effet, les Légions d'Allemagne s'étant révoltées, firent de leur côté un Empereur. Elles choisirent Vitellius leur Général. Dans ces circonstances, Othon marcha contre son rival, à la tête d'une armée nombreuse. Il donna trois batailles, où il fut victorieux; mais il fut défait à la quatrième, livrée entre Crémone & Mantoue, sur la rivière d'Oglio, proche de Bebriacum. Il se tua lui-même de désespoir en la trente-septième année de son âge, & le quatrième mois de son Empire.

OTHON I, dit le *Grand*, Empereur d'Allemagne, fils & successeur de Henri. L'éminence de ses qualités lui a mérité le surnom de *Grand*. Il fut occupé pendant plus de quatorze ans à la guerre contre les Ducs de Bohême, Vinceslas & Boleslas : mais enfin Boleslas reconnut Othon pour son souverain. Obligé pareillement de soumettre son frere Henri, qui s'étoit révolté contre son autorité, Othon lui donna le Duché de Baviere l'an 947. Il vint en France pour aider Louis, fils de Charles le Simple, à réduire quelques Seigneurs François, qui s'érigeoient en Souverains. Ce ne furent que guerres continuelles durant le règne d'Othon. L'Italie étoit véxée & tourmentée par le Tyran Bérenger II qui avoit usurpé le titre d'Empereur, & vouloit même épouser par force Adelaïde, veuve de Lothaire. Othon vint à bout de l'usurpateur; il fut au secours d'Adelaïde, & l'épousa lui-même. Quelques années après, appellé de nouveau en Italie par le Pape Jean XII, contre Berenger, il passa les Alpes, entra dans Rome & recut la Couronne impériale des mains de Jean XII l'an 962. C'est ainsi que l'Empire d'Occident est passé entre les mains des Princes Allemands qui l'ont toujours possédé depuis. La Lombardie fut le fruit de ses Conquêtes. Berenger & sa femme, furent envoyés prisonniers en Allemagne; mais le Pape trouvant que les Allemands étoient plus à craindre que les gens de Berenger, reçut son fils Adalbert dans Rome. L'Empereur outré de cette perfidie, fit déposer le Pontife & élire Léon VIII. Ses ennemis étant rentrés dans Rome, il y revint, l'assiégea & la prit par famine.

Benoît V élû après Jean XII, fut fait prisonnier & passa en Allemagne. Un dernier voyage d'Othon, lui soumit Adalbert & les Romains. Jean XIII, fut tranquille sur le Saint Siége. L'an 967, une guerre domest. affligea sensiblement Othon; ce fut celle que lui déclara l'un de ses fils: il le réduisit cependant, & le pere attendri par les larmes de son fils repentant, le reçût en grace, & fut content de sa fidélité. Il fit couronner Othon son second fils, & mourut l'an 973, après avoir règné trente-sept ans. Son règne ne fut pas seulement long; mais encore glorieux; il marcha sur les traces du Roi Henri son pere, & rendit même à l'Eglise de plus importans services. Il ne se réjouissoit des victoires que Dieu lui fit remporter sur les Sclaves & sur les Danois, que parce qu'elles le mettoient en état d'étendre le règne de Jesus-Christ. La vie scandaleuse de plusieurs Papes l'affligea; mais ne diminua pas le respect pour le Sacerdoce dont ils étoient revêtus. En allant au secours de l'Eglise d'Italie dont les crimes paroissoient montés à leur comble, il fit ce que les Papes auroient dû faire eux-mêmes, arrêter le cours des désordres & corriger les abus les plus crians. Othon eut pour épouses Edithe & Sainte Adelaïde, Princesses très-vertueuses, & qui travaillèrent avec zèle aux intérêts de l'Eglise.

OTHON II, Empereur d'Allemagne, surnommé Le *Sanguinaire,* succéda à Othon premier l'an 973. Du vivant de son pere, il avoit été couronné Empereur, & avoit eu la gloire de vaincre en Italie, les Grecs & les Sarrasins. Ce Prince véritablement courageux régnoit seulement depuis deux ans, lorsqu'il se vit contraint de marcher contre son cousin germain, Henri de Bavière, qui s'étoit fait proclamer Empereur à Ratisbonne. Il le mit à la raison, aussi-bien qu'Harold, Roi de Dannemarc, & Boleslas Duc de Bohême, qui avoient pris le parti des rébelles. L'an 977, Othon donna le Duché de Lorraine à Charles, frere de Lothaire, Roi de France, pour se l'attacher. Ce bienfait occasionna la guerre entre Lothaire & Othon. Lothaire eut d'abord quelques succès; mais dans la suite, il crut devoir demander la paix contre la volonté des Seigneurs François. A la prière du Pape Benoît VII, Othon accourut en Italie pour y résister aux Grecs l'an 980. Il se réconcilia à Pavie avec l'Impératrice Adelaïde sa mere, par les soins de Saint Mayeul. Son dessein en entrant dans la Pouille & la Calabre étoit de s'en rendre maître à titre de dot de Theophanie son

épouse, fille de Romain le jeune, Empereur Grec. Le succès ne répondit pas à ses armes. Les Grecs le battirent, il fut pris par un Corsaire, qui le conduisit en Sicile, où il se fit passer pour un Marchand Esclavon. Sa rançon fut payé sur ce pied-là. L'Empereur après cette défaite, revint en Lombardie, & tint une assemblée à Veronne, où il fit élire Empereur son fils Othon III. Il retourna ensuite à Rome, où il tomba malade. Sentant sa fin approcher, il partagea en quatre portions tout son argent. Il en donna une partie aux Eglises, une à sa sœur Mathilde, une aux pauvres, & la dernière à ses serviteurs. Il fit ensuite sa confession en latin devant le Pape & les Prêtres; & ayant reçu d'eux l'absolution, il mourut l'an 983, après avoir régné dix ans. Ce Prince étoit fort inférieur en mérite à Othon son pere.

OTHON III, Empereur d'Allemagne, surnommé *Le Roux*, n'avoit que deux ans lorsqu'il succéda à son pere. Dès sa plus tendre jeunesse, il eut le bonheur d'avoir pour Précepteur le Prêtre Bernouard, de la premiere noblesse de Saxe, homme d'un rare mérite. Les Courtisans, & l'Impératrice Theophanie même avoient une complaisance excessive pour toutes les inclinat. du Prince; Bernouard seul s'y opposa. Il tenoit son disciple par la crainte; mais avec tant d'art, qu'il ne perdoit rien de son amitié. Les commencemens du règne d'Othon ne furent pas exempts de troubles; mais il fut soutenu sur le trône par les princes d'Allemagne, & par Lothaire Roi de France, contre Henri Duc de Bavière, qui vouloit le lui disputer. Obligé comme ses prédécesseurs de passer en Italie, il lui fallut appaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Les plus facheuses affaires qu'il eut sur les bras furent à Rome, où Crescentius vouloit retenir pour lui la souveraine puissance, & d'où il chassa le Pape Grégoire V, proche parent de l'Empereur. Aprenant que ce Prince marchoit vers Rome pour le châtier, il se prépara, mais en vain à une vigoureuse défense. Contraint de se rendre dans peu de jours, l'Anti-Pape qu'il avoit créé sous le nom de Jean XVI, fut d'abord pris, & périt misérablement, après qu'on lui éut coupé la langue & le nez, & qu'on lui eut arraché les yeux: Crescentius lui-même & douze de ses complices furent pendus. Gregoire rétabli en même tems, mourut quelques mois après l'an 999. Othon fit élire à sa place, son Maitre Gerbert, Archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Sylvestre II. Ce fut à la prière de ce Pape, que l'Empereur

donna à l'église de Verceil, la Ville même de Verceil avec toute l'autorité publique. Cette donation est la première, où l'on voie la puissance publique donnée à une église sans aucune borne. En 1001, les Romains, enhardis par l'éloignement de l'Empereur, brouillèrent tout de nouveau. Othon travailla encore une fois à remettre le calme. Mais il fut un exemple qu'il ne faut jamais qu'un prince expose sa Majesté désarmée à la discrétion d'une populace mutinée. Le peuple de Rome, se prévalut tellement de ce qu'Othon n'avoit presque aucunes troupes avec lui, qu'on l'enferma dans son palais. Heureusement Hugues Marquis de Toscane, & Henri Duc de Bavière, accoururent à Rome, amusèrent le peuple par diverses propositions d'acommodement, & fournirent à l'Empereur, les moyens de s'évader. Mais comme ce Prince ne manquoit pas de bonnes troupes, il rentra bien-tôt dans la Ville & punit les rebelles. L'an 1002, Othon mourut à Paterno, ville d'Italie âgé de 20 ans. Il ne fut jamais marié. On trouve chez lui plusieurs taches, qui le rendent inférieur à son pere & encore plus à son ayeul. Il n'évita point les piéges qui furent tendus à sa pureté. Les remords de conscience qu'excitoient les bons principes qu'il avoit reçus dans son éducation, lui firent verser bien des larmes. & pratiquer bien des austérités. On croit que le poison que lui avoit donné une misérable créature, à laquelle il avoit eu la foiblesse de s'attacher, occasionna sa mort. Son corps fut rapporté en Allemagne, & enterré à Aix-la-Chapelle.

OTHON IV, dit le *Superbe*, fils de Henri *le Lion* & de Mathilde d'Angleterre. Reconnu généralement partous le Princes, après la mort de l'Empereur Philippe, il se fit d'abord couronner en Allemagne, & ensuite en Italie par le Pape Innocent III, l'an 1209. Mais l'année d'après, ce Prince s'étant brouillé avec Innocent parce qu'il vouloit s'emparer de la Romagne, & se rendre maître de la Sicile & de la Pouille, & rétablir tous ses droits en Italie, ce Pape l'excommunia, le déclara déchu de l'Empire, & tous ses sujets dispensés du serment de fidélité. Il leur fut même défendu de le reconnoître d'avantage pour Empereur. Cette Sentence causa des guerres & des troubles en Allemagne : quelques Electeurs prirent la résolution de faire revivre l'élection de Fréd., & l'ayant de nouveau solemnell. élu, le firent venir en Allemagne, & couronner à Aix-la-Chapelle. L'an 1212, ce dernier fit alliance avec Philippe-

Auguste, Roi de France. Othon déclara la guerre à la France, & fut vaincu à la bataille de Bovine en Flandres. Enfin il abandonna le trône & mourut l'an 1216. Ce ne fut point au reste à cause de la Sentence du Pape que les Allemands appellèrent Frédéric à l'Empire; mais parcequ'il y avoit droit, tant par succession, que par l'élection faite du vivant de son pere. Il paroît bien que le Pape Innocent III, suivant les traces de Gregoire VII, entreprit de déclarer Othon déchu de l'Empire; mais il ne paroit pas que l'on ait reconnu qu'il eut ce droit, & que ce soit en vertu de cette Sentence, qu'Othon ait été déposé, & Frédéric élû.

OTHON, Evêque de Frisingue en Baviere. Il étoit fils de Léopold, Marquis d'Autriche, & d'Agnès fille de l'Empereur Henri IV. Elevé dans un Collége qu'il avoit fondé à Newembourg, mais peu satisfait des Professeurs, il vint en France étudier dans la célèbre Université de Paris. Le goût de la retraite le porta à entrer dans le Monastère de Morimond, en Bourgogne, de l'Ordre de Cîteaux, & sa vertu l'éleva à la dignité d'Abbé. L'Empereur Conrad son frère de mere, le fit nommer à l'Evêché de Frisingue, & l'engagea à l'accompagner dans son voyage de la Terre-sainte. Après avoir occupé le siége de Frisingue près de 20 ans, il y mourut l'an 1158. Nous avons de lui une *Histoire Chronologique*, divisée en 7 livres; qui commence à la Création du Monde, & qui finit au milieu du douzième siècle. L'auteur y a ajoûté un huitième livre, qui est un Traité de la fin du Monde, & de l'Ante-Christ. Cette Chronique utile pour les 10^e^, 11^e^ & 12^e^ siècles, a été continuée jusqu'en 1210, par Othon de S. Blaise. Othon de Frisingue, composa aussi deux liv. de la Vie de Fréderic Barberousse.

OTTOBONI, (Pierre) natif de Venise, a été Pape dans le dix-septième siècle, sous le nom d'Alexandre VIII. Ses premières études furent faites à Venise: il reçut le Bonnet de Docteur en Droit à Padoue, & vint à Rome à l'âge de 20 ans. Il s'y insinua avec tant d'art par son mérite ou par sa complaisance, qu'il s'acquit bientôt des Patrons fort puissans. Le Pape Urbain VIII lui donna la charge d'Auditeur de Rote, & Innocent X le Chapeau de Cardinal en l'année 1652. Alexandre VII le fit Dataire, & il eut beaucoup de part aux affaires sous Clément IX, Clément X & Innocent XI. La guerre qui étoit fort allumée entre la France & la Maison d'Autriche, ne contribua pas peu à sa nomination, parce que les

Cardinaux neutres craignirent de trop commettre la Religion Catholique, si l'on créoit un Pape qui fut né sujet du Roi d'Espagne, comme étoit le dernier mort Innocent XI. Alexandre s'attira par sa prudence, sa modération & ses autres belles qualités la confiance de tout le monde. Chacun se réjouit de son Election. La France s'en promit de grands avantages; mais le seul qu'elle en tira, fut qu'Alexandre VIII anima si puissamment les Venitiens à la guerre contre les Turcs, qu'il fit évanouir la paix que l'Empereur auroit souhaité de conclure avec la Porte, pour employer toutes ses troupes contre les François. Louis XIV voulant gagner l'affection du nouveau Pape par ses bienfaits, lui rendit Avignon, & cessa de poursuivre l'affaire qui regardoit les franchises. Alexandre VIII, de son côté, ne cherchoit qu'à amuser le Roi, afin d'en tirer de plus grands bienfaits. Malgré tout ce qu'on fit en France, pour gagner le Pape, il refusa constamment des Bulles à tous ceux que le Roi avoit nommés Evêques, & qui avoient été de la célèbre Assemblée de 1682. Il publia même au lit de la mort, la Bulle qu'il avoit fait dresser contre les quatre articles, qui sont un précis des libertés de l'Eglise Gallicane. La condamnation du péché Philosophique lui avoit fait plus d'honneur. Tout habile qu'étoit Louis XIV, il fut trompé longtems par Alexandre VIII, & sous de belles apparences, ce Pape en obtint presque tout ce qu'il voulut, sans que de son côté il relâchât rien. Le Parlement chargea les Gens du Roi d'informer au sujet du Bref, concernant la Déclaration de 1682. Le Roi approuva les démarches des Magistrats, & désira qu'on prévint les suites que pouvoit avoir un Bref aussi extraordinaire. Dans ces circonstances bien des Evêques firent un désaveu formel de nos maximes, consacrées par une Loi solemnelle. Les uns désavouèrent honteusement la Déclaration de 1682, les autres n'osèrent en prendre la défense contre le Bref d'Alexandre VIII, qui la condamnoit. Il n'est pas honorable à la Nation que l'ouvrage du grand Bossuet, composé par ordre du Roi pour la défense de la Déclaration de 1682, n'ait pû être imprimée avec privilège, & que le Clergé ne se soit donné aucun mouvement pour l'obtenir. On a reproché à Alexandre d'avoir été trop occupé de l'aggrandissement de sa famille. Un de ses neveux, qu'il aimoit passionnément, fut fait Cardinal. La plûpart des Dignités que son Prédécesseur avoit abolies, furent

rétablies en faveur de ses parens. Alexandre VIII. étoit naturellement railleur, & aimoit les bons mots. Quelqu'un lui ayant dit un jour, qu'il ne perdoit point de tems sur l'avancement de sa famille, il répondit : *Oh! oh! sono vinti-trè hore e mezza : il est vingt-trois heures & demie*, faisant entendre qu'il étoit vieux & qu'il falloit se hâter. Il mourut âgé de quatre-vingt-un ans, & dans le seizième mois de son Pontificat.

OTWAI, (Thomas) Poëte & Auteur Anglois, né en 1651, mort à Londres en 1685. Il a travaillé sur différens sujets. On a de lui des Comédies & des Tragédies; c'est dans ce dernier genre qu'il a particulièrement réussi : on estime sur-tout parmi ses Pièces, *Don Carlos*, *l'Orphélin*, & *Venise préservée*. Dans cette dernière, le son d'une cloche qui se fait entendre, réussit à jetter l'effroi dans l'ame des spectateurs. On n'admettroit pas sur le Théâtre François cette manière d'émouvoir; mais les Anglois, violent sans scrupule les règles de l'art.

OUDIN, (César) fut élevé à la Cour du Roi Henri *le Grand*, lors même qu'il n'étoit encore que Roi de Navarre. Son mérite le fit employer en diverses négociations importantes. Le Roi lui donna la charge de Sécretaire & Interprête des langues étrangères. Oudin publia des *Traductions*, des *Grammaires*, des *Dictionnaires* pour les langues Italienne & Espagnole, & mourut l'an 1625. *Antoine* OUDIN, l'aîné de ses fils, eut la même charge d'Interprête des langues étrangères. Louis XIII, l'envoya en Italie; le Pape Urbain VIII, se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. A son retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue Italienne au Roi, l'an 1651. Nous avons de lui quelques ouvrages : 1°. *Curiosités Françoises, pour servir de Supplément aux Dictionnaires, in-8.* c'est un Recueil de nos façons de parler proverbiales. 2°. *Grammaire Françoise, rapportée au langage du tems, in-12.* Quelques membres de l'Académie Françoise, en ont rendu des témoignages bien avantageux. 3°. *Recherches Italiennes & Françoises*, 2 *vol. in-4.* 4°. Le *Trésor des deux langues Espagnole & Françoise, in-4.* Antoine Oudin mourus en 1653.

OUDIN, (Casimir) d'une famille originaire de Reims. En 1656, il entra dans l'Ordre des Prémontrés. Sorti des études de Philosophie & de Théologie, il s'appliqua particulièrement à celle de l'Histoire Ecclésiastique. Une rencontre imprévûe, lui donna lieu de se produire. Louis XIV passant par l'Abbaye de Buccilli en Champagne, Oudin

ſe trouva chargé de faire un compliment au Prince; il s'en acquitta en homme de beaucoup d'eſprit. Louis XIV le ſentit & le fit connoître; mais ayant demandé à Oudin quelle charge il avoit dans la maiſon, celui-ci répondit : *Qu'il portoit le mouſquet, & que quand il ne pouvoit le porter il le traînoit.* Cette réponſe déplût au Roi, qui le fit retirer. Chargé par ſon Général de viſiter toutes les Abbayes de ſon Ordre, pour tirer des Archives ce qui pourroit ſervir à ſon Hiſtoire, il ſe lia dans différentes Villes avec pluſieurs Sçavans illuſtres. En 1688, il publia en latin un *Supplément des Auteurs Eccléſiaſtiques omis par Bellarmin*, *in*-8. Deux ans après il alla à Leyde, où il embraſſa la Religion Proteſtante Réformée. Il mourut en cette Ville en 1717, âgé de ſoixante-quatorze ans. Depuis ſon apoſtaſie, il a publié : *Veterum aliquot Galliæ & Belgii Scriptorum opuſcula Sacra nunquam edita*, *in*-8. *Commentarius de Scriptoribus Eccleſiæ, antiquis illorumque ſcriptis*, 3 *vol. in-fol.* Ce gros ouvrage contient de bonnes choſes, mais auſſi beaucoup de partialité & de fautes.

OUDIN, (François) né en Champagne, fit avec ſuccès ſes études à Langres, & entra chez les Jéſuites en 1691, où il profeſſa avec diſtinction les Humanités & la Théologie. S'étant fixé à Dijon, il y paſſa le reſte de ſes jours, partagé entre l'étude & le commerce des gens de lettres ; c'eſt dans cette Ville qu'il mourut en 1752, âgé de ſoixante-quinze ans. Après avoir reçû les derniers Sacremens, le Pere Oudin fit cette déclar. à quelques-uns de ſes Confréres qui ſétoient reſtés auprès de lui : Mes Peres, je meurs convaincu démonſtrativement des vérités de ma Religion ; c'eſt ainſi que j'ai toujours penſé, & tels ſont mes derniers ſentimens : c'eſt pourquoi, ſi après ma mort on s'aviſoit de parler de moi, rendez publiquement ce témoignage à ma mémoire ; dites que je meurs Chrétien, ſincérement ſoumis & attaché aux déciſions de l'Egliſe : déclaration édifiante & néceſſaire, pour démentir les bruits calomnieux qui avoient couru ſur le compte de ce Pere. Ce Jéſuite joignoit à une érudition profonde, les graces de la belle littérature ; il avoit une mémoire prodigieuſe, beaucoup de pénétration & de juſteſſe dans l'eſprit, l'uſage des langues, une grande connoiſſance des auteurs anciens & modernes, & une ardeur infatigable pour le travail. Il excelloit auſſi dans la Poëſie latine : les vers que nous avons de lui, renferment toute la beauté du ſtyle & les fineſſes de l'art. Ses principaux ouvrages en

ce genre sont, une pièce intitulée *Somnia,* pleine de sens & de génie, qu'il composa à vingt-deux ans : une autre *sur le feu*, des Odes, des Hymnes, des Elegies, dont la plûpart sont imprimées, & les autres mériteroient de l'être. Ses ouvrages en Prose sont imprimés ou manuscrits. Les premiers sont plusieurs *Harangues* latines, des *Dissertations* sur divers points d'érudition : plusieurs Vies d'auteurs Jésuites, insérées dans les Mémoires du P. Niceron : un *Commentaire sur l'Epître de saint Paul, aux Romains*, en latin, dont l'explication est toute dans l'esprit de l'école Molinienne; tous les endroits où l'Apôtre parle de la Grace & de la Prédestination, sont énervés, obscurcis & détournés à des sens étrangers. Oudin affecte de ne pas expliquer S. Paul par S. Augustin; & il profite des moindres ouvertures pour placer la doctrine chérie de la Société : un *Mémoire* pour servir de réponse à l'Ordonnance, par laquelle M. l'Evêque d'Auxerre avoit condamné les impiétés du P. le Moine. Le Pere Oudin, l'organe de la Société, prend hautement dans cette pièce la défense des Propositions condamnées; ce Mémoire a servi de canevas à l'insolente *Remontrance* qui parut peu après, adressée au Prélat, & que l'on croit être aussi du Pere Oudin. Cet écrit est fait au nom de la Société, qui prend fait & cause pour le P. le Moine, dont elle adopte tous les excès sur l'ignorance du droit naturel, sur la conscience erronée & sur la suffisance de la crainte. L'auteur y proteste, au nom de ses Confreres, que graces au Ciel, l'esprit qui anima les premiers Jésuites vit encore parmi eux. Le public n'a pas de peine à l'en croire sur sa parole. On a encore de lui des *Remarques* latines sur Ovide, qui contiennent des réflexions critiques & judicieuses. Ses manuscrits sont des *Commentaires* sur les Pseaumes, sur saint Matthieu, sur toutes les Epîtres de saint Paul : une *Histoire Dogmatique* des auteurs latins : *Disquisitiones Theologicæ* sur le Concile de Trente : un *Breviaire* pour l'Eglise de Verdun : un *Glossaire* instructif & curieux : *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, ouvrage le plus considérable du Pere Oudin; il en avoit achevé les quatre premières lettres quand il est mort, & il a laissé plus de sept cent articles sur le reste de l'ouvrage, qui sera bientôt publié par les soins du P. Contois, son Confrere.

OUDINET, (Marc-Antoine) né à Rheims en 1643. Il brilla dans ses classes par la vivacité de son esprit; mais plus encore par la facilité & l'étendue de sa mémoire. Etant en

en Rhétorique, il apprit l'Enéide entière dans une semaine. Il vint faire son cours de Philos. & de Droit à Paris, où il se fit recevoir Avocat. De retour en sa Province, il se livra entièrement à la plaidoirie, & toutes les affaires de quelque importance lui étoient confiées. Il remplit avec distinction une Chaire de Professr. en Droit dans l'Université de Rheims. M. Rainssant, son parent, Commis à la garde des Médailles du Cabinet du Roi, l'invita à venir partager le travail dont il étoit surchargé. Oudinet se rendit avec empressement & mérita quelques années après de lui succéder. On doit à ses soins & à sa sagacité, l'ordre & l'arrangement que l'on admire dans le précieux Cabinet des Médailles de Sa Majesté. Louis à qui l'application de cet habile homme n'échappoit pas, sçut la récompenser. Oudinet mourut subitement le 12 Janvier 1712, à l'âge de 68 ans. Il avoit été reçû à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres en 1701. Il se fit estimer par sa science, aimer par les qualités extérieures qui font le lien de la société, & encore plus respecter par sa piété & par sa foi. Tous les Ouvrages que nous avons de lui, se réduisent à une *Dissertation sur l'origine du nom de Médaille*, à une *autre* sur les Médailles d'Athènes & de Lacédémone, & à une *troisième* sur deux agathes du Cabinet du Roi de France.

OUVRARD, (René) Chanoine de Tours. C'étoit un homme fort instruit dans presque toutes les Sciences. Poëte, Mathématicien, Théologien, Controversiste, & même Musicien. Il avoit fait de l'antiquité Ecclésiastique, son étude particulière. Une piété tendre & l'amour de son état, donnèrent un nouveau lustre à ses talens. Nous avons de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont il en reste plusieurs à imprimer. Ceux qui ont été publiés sont : *Secret pour composer en Musique, par un art nouveau. Studiosis Sanctarum Scripturarum. Biblia Sacra in lectiones ad singulos dies, per Legem, Prophetas, & Evangelium distributa, & 529 Carminibus Mnemonicis comprehensa*, en 1668. Le même ouvrage en françois. *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique, &c. Calendarium novum, perpetuum & irrevocabile.* Arnaud le Docteur, quoique d'ailleurs plein d'estime pour Ouvrard, n'en avoit point pour cet ouvrage. Il y trouvoit des idées trop peu fondées, & il auroit voulu que l'auteur le supprimât. Ouvrard est mort à Tours en mil six cent quatre-vingt-quatorze. Les deux vers la-

tins qu'on trouve ſur ſon tombeau, ſont de ſa compoſition:

Dum vixi, Divina mihi laus unica cura:
Poſt obitum, ſit laus Divina mihi unica merces.

Mon ſoin fut ici-bas de louer le Seigneur,
Que ce ſoin dans le Ciel faſſe tout mon bonheur.

OVIDE, (*Ovidius publius Naſo,*) Chevalier Romain, né à Sulmone, ville de l'Abruze l'an de Rome 711, reçut de la nature un génie aiſé & une forte inclination à la Poëſie à laquelle il ſe livra tout entier. Son pere l'ayant envoyé à Rome, il cultiva ſes talens dans cette ville, qui étoit le ſéjour du bon goût & de la Littérature. A 16 ans, il fut à Athènes pour ſe perfectionner dans l'étude de la langue Grecque. La lecture d'Homère n'ayant fait que fortifier ſon penchant pour la Poëſie, ſon pere qui craignoit que ce goût n'éteignit en lui tout le feu de ſon ambition, le ſollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence, voie plus ſûre pour parvenir aux honneurs. Le jeune Ovide fit quelque tems violence à ſon attrait & s'appliqua à la Rhéthorique: mais ni les reproches de ſon pere, ni les applaudiſſemens que lui attirèrent pluſieurs cauſes qu'il plaida, ne purent le détourner de la Poëſie, il étoit Poëte malgré lui:

Et quod tentabam ſcribere verſus erat.

Enfin, la nature l'emporta & il ſe conſacra pour le reſte de ſes jours, au ſervice des Muſes, qui firent les malheurs de ſa vie. Ayant fixé ſa demeure à Rome, il s'y fit des amis illuſtres & fut bien reçu à la cour d'Auguſte, où il brilla par ſon eſprit & par ſes ouvrages. Une paſſion fougueuſe qui le dominoit autant que celle des vers, l'amour, lui dicta la plus grande partie de ſes Poëſies, qui ne reſpirent que la molleſſe, & ſe ſentent de la vie efféminée du Poëte. On n'y trouve pas les expreſſions obſcènes qui révoltent dans Catulle, dans Horace, dans Martial; mais le poiſon n'en eſt que plus dangereux, & les traits lancés avec plus d'art, n'en ſont pas moins funeſtes. Ovide non content de louer l'amour & ſes effets, voulut encore apprendre l'art d'aimer, & réduiſit en ſyſtême cette dangereuſe ſcience. Ce livre qui fit beaucoup de mal parmi la jeuneſſe Romaine, commença à indiſpoſer Auguſte contre l'Auteur; ce Prince tout Païen qu'il étoit le regarda comme un livre infâme, & comme l'art de commettre des adultères. Cependant ſon indignation n'éclata que 10 ans après que

l'ouvrage eut paru, & alors sans avoir égard, ni aux talens du Poëte qu'il avoit aimé, ni à son âge de plus de cinquante ans, il le relégua à Tomes sur le Pont-Euxin. On prétend cependant que ses Poësies licentieuses, ne furent que le prétexte de sa disgrace, & que des actions réelles dont il avoit été témoin en furent la cause. Il avoue lui même qu'un des motifs fut son *Art d'aimer*, & il ne dit pas l'autre; il fait entendre seulement que ce fut une indiscrét. semblable à celle d'Acteon, & qu'il vit ce qu'il n'auroit pas dû voir. Quoiqu'il en soit, si ses vers n'ont été que le prétexte, ce prétexte étoit louable, puisque de tels Poëtes sont des empoisonneurs publics, qu'il faut chasser de la société qu'ils corrompent. Ovide banni de Rome le centre des plaisirs, & exilé dans un pays propre à glacer l'esprit le plus vif chercha sa consolation dans les vers. Ses *Tristes* furent le premier fruit de son exil; c'est l'histoire de ses malheurs, & jamais la douleur ne parla un langage si élégant & si énergique. Mais il eut beau se plaindre & emprunter le langage des Dieux; celui qu'il avoit offensé demeura inflexible, en vain il tenta de le louer, il n'obtint ni rappel ni changement d'exil. Il faut cependant avouer à sa louange que cette dureté d'Auguste ne put rien diminuer de son respect pour ce Prince, ni lui arracher aucun trait qui marquât un cœur aigri : bien plus, quand il apprit sa mort, il en fit l'éloge, & poussa même la folie jusqu'à l'invoquer & lui consacrer une espèce de temple; où il alloit tous les matins lui offrir de l'encens & l'adorer. Le success. d'Auguste ne lui fut pas plus favorable, Ovide demeura dans son exil, & après neuf ou dix ans de plaintes y termina ses regrets avec sa vie l'an de Rome 770, âgé de 60 ans. Les ouvrages de ce Poëte sont ses *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, où on trouve en effet des morceaux exquis & de bon goût. *Ses Fastes*, en 6 liv., ouvr. plein de goût & d'érudition, où il y a cependant des inexactitudes & des négligences. Les *Tristes* & les autres *Elégies*, qui lui assûrent le premier rang entre les Poëtes Elégiaques, les *Héroïdes* qui ne sont pas toutes de lui, & qui sont une Ecole de libertinage & de volupté, les trois liv. *des Amours*; les trois sur *l'Art d'aimer ; Ibis*, Poëme Satyrique, & les fragmens de quelqu'autre ouvrage. Quintilien caractèrise parfaitement ce Poëte & ses Poësies, quand il dit qu'il est *nimium amator ingenii sui, laudandus ta-*

men in partibus : en effet, ſon grand défaut eſt d'être trop étendu ; ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de ſon génie. Tout ce qu'il jettoit ſur le papier lui plaiſoit, & peu capable de retrancher ce que ſon imagination enfantoit, il prodiguoit l'eſprit dans les ſujets qui en étoient les moins ſuſceptibles. Un ſçavant de nos jours (d'Asfeld) regardoit comme dangereuſe la lecture des *Métamorphoſes* & autres livres de ce genre : parce que, diſoit-il, tout y parle aux ſens & tout les flatte, on y apprend des choſes dont c'eſt un devoir d'ignorer le nom, on les y voit louées, excuſées, déguiſées, & on en perd ainſi l'horreur ſans y penſer, & elles plaiſent toujours par quelqu'endroit, lors même qu'on s'imagine les déſavouer.

OWEN, (Jean) Anglois Poëte Latin, mort à Londres en 1627, auſſi fameux dans ſon pays par ſon talent pour les Epigrammes qui l'on fait nommer le Martial moderne, que par la fermeté avec laquelle il a vécu & eſt mort dans la misère. Quelqu'éloge que les Anglois faſſent de ce Poëte à qui ils ont élevé un tombeau dans l'Egliſe de S. Paul, on convient que s'il a fait de bonnes Epigram. il en a fait auſſi de médiocres, & s'eſt rendu juſtice quand il a dit,

Qui legis iſta, tuam reprehendo ;
ſi mea laudas
Omnia, ſtultitiam, ſi nihil, invidiam.

Ce qu'on eſtime plus généralement, c'eſt ſon ſtile aſſez pur & naturel. Trois Auteurs ont traduit une partie de ces Epigrammes en vers Anglois. Le Brun en a fait un choix qu'il a publié en vers François en 1709. On en connoît auſſi une traduction Eſpagnole. Owen n'eſt pas exempt de fautes contre la quantité & la bonne latinité, fautes volontaires qu'il faiſoit dans la vûe de quelques pointes d'eſprit. On doit lui reprocher avec plus de juſtice les turpitudes dont ſes Epigrammes ſont aſſez remplies, & ſes déclamations peu ſenſées contre les Moines & les Eccléſiaſtiques. L'Angleterre a auſſi donné naiſſance dans le dix-ſeptième ſiècle à un célèbre Controverſiſte, nommé *Jean* OWEN. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages remplis d'érudition. Sur la fin de 1648, il fit dans ſes Sermons l'apologie de ceux qui avoient fait mourir le Roi Charles I, & prêcha contre Charles II & contre tous les Royaliſtes. Cette conduite donna lieu à une lettre où l'on examine quelques principes & pratiques du Docteur Owen. Il mourut en 1683, âgé de 67

ans. L'un & l'autre étoient de la Religion Anglicane.

OZANAM, (Jacques) né en 1640, dans la Souveraineté de Dombes, d'une famille Juive d'origine; mais depuis long-tems Catholique & illustrée par plusieurs charges qu'elle avoit possédées dans des Parlemens de Province. Son pere homme vertueux le destinoit à l'Eglise; le cœur naturellement droit & simple du jeune homme, sembloit favoriser cette destination, cependant il ne se tourna pas volontiers du côté de l'état Ecclésiastique. Des livres de Mathématiques qui lui tombèrent entre les mains décélèrent bientôt son goût pour cette Science. A 10 ou 12 ans, il passoit quelquefois des nuits entières dans le jardin de son pere, couché sur le dos, pour contempler la beauté d'un Ciel bien étoilé; spectacle en effet auquel il est étonnant que la force même de l'habitude puisse nous rendre si peu sensibles. Sans Maître & par son seul génie, à l'âge de 15 ans, il fut en état d'être Auteur. Malgré son dégoût pour la Théologie Scholastique, il fallut par obéissance en faire 4 ans; heureusement son Professeur étoit aussi Mathématicien. Il lui donna quelques leçons, mais à regret, & toujours accompagnées d'exhortations à n'en guères profiter. Enfin le jeune Ozanam n'eut plus de violence à se faire. Son pere étant mort, il quitta la Cléricature, & par piété & par amour pour les Mathématiques, elles devinrent sa seule ressource, & il vint les enseigner à Lyon. Un ouvrage qu'il publia en 1670, accrut sa réputation, & grossit le nombre de ses écoliers. C'étoit des tables de Sinus, Tangentes & Secantes, & des Logarithmes plus correctes que celles qui avoient paru jusqu'alors. Notre Mathématicien auroit pû se faire un revenu honnête; mais la malheureuse passion du jeu enlevoit dans un jour le gain d'un mois entier. La générosité peu commune aux joueurs, achevoit quelquefois d'épuiser sa bourse. Cette vertu qui d'abord n'eut pas en lui le Christianisme pour principe, fut quelque tems après l'occasion de sa fortune. Deux jeunes Gentilshommes à qui il donnoit des leçons, lui ayant parlé du chagrin où ils étoient, de n'avoir point reçû de lettres de change qu'ils attendoient de chez eux, pour aller à Paris, il leur demanda confidemment ce qu'il faudroit: sur ce qu'ils répondirent 50 pistoles, il leur préta sur le champ, sans vouloir de billet. Ces Messieurs arrivés à Paris en firent le récit à M. Daguesseau. L'illustre Magistrat touché d'une action si noble, les engagea à faire venir à

Paris leur bienfaiteur, ſur l'aſſurance qu'il leur donnoit de lui accorder toute ſa protection. Ozanam n'héſita pas de ſe rendre aux flateuſes invitations de ſes deux Diſciples. Fixé à Paris, il renonça au jeu, & les Mathématiques devinrent ſon unique occupation. Jeune, bien fait, naturellement vif & enjoué, il craignit que le Célibat ne fût l'écueil de ſa vertu. Son bonheur voulut qu'il trouvât une épouſe qui avoit beaucoup de piété & de douceur; auſſi la tendreſſe qu'il eut pour elle, fut d'autant plus durable, qu'elle étoit fondée ſur la plus parfaite eſtime. Mari complaiſant, pere tendre, ſans autres fonds que ſes Mathématiques, il trouva de quoi vivre avec une nombreuſe famille dans une eſpèce d'abondance. Il compoſoit avec une extrême facilité, quoique ſur des ſujets fort difficiles. Sa première façon étoit la dernière, jamais de ratures ni de corrections. Souvent il réſolvoit des problêmes embarraſſés en allant par les rues; quelque fois même en dormant; mais il falloit alors qu'il eût l'attention de les écrire promptement à ſon réveil; car la mémoire ennemie preſque irréconciliable du jugem. ne dominoit pas en lui. Les principaux Ouvrages de ce Mathématicien célèbre, ſont une *Géométrie pratique*, un *Traité* de fortification, un *Dictionnaire Mathématique*, la *Géographie* & la *Coſmographie*, qui traite de la Sphère, des corps céleſtes & des différens ſyſtêmes du monde; un *Cours de Mathématiques*, des *Récréations* Mathématiques & Phiſiques, dont la dernière édition eſt en 4 *vol. in*-8. En 1701 il devint veuf, & pour ſurcroit d'affliction, la guerre qui s'alluma alors pour la ſucceſſion d'Eſpagne lui enleva preſque tous ſes Ecoliers, & le réduiſit à une ſituation triſte. Il ſupporta tous ſes malheurs en Philoſophe Chrétien. Ce fut en ce tems-là qu'âgé de 62 ans, il fut reçû à l'Académie en qualité d'Elève, titre bien inférieur au mérite de ce grand homme. Le 3 Avril 1717, il fut ſubitement attaqué par une apoplexie, qui l'enleva en moins de deux heures, à l'âge de 77 ans. Il étoit d'un eſprit doux, d'une humeur gaye, d'un cœur & d'une généroſité digne de l'éducation que des parens véritablement chrétiens lui avoient donnée. Fidèle à quantité de pratiques, dont l'exercice eſt rarement le partage des Sçavans, & peut-être plus rarement encore celui des Mathématiciens, une piété tendre & ſolide, le rendit ſurtout digne d'admiration. Tout lui paroiſſoit grand dans la Religion. Rien de plus humble & de plus do-

cile que sa foi ; il mettoit sa gloire à croire & non à raisonner. Souvent on lui a entendu dire, *qu'il appartenoit aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, & aux Mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire.*

P

PACHYMERE, (George) Historien Grec du 13 siècle, qui exerça de grands emplois Civils & Ecclésiastiques dans Constantinople, & à la Cour des Empereurs Michel Paléologue & Andronic. Il écrivit l'histoire de ces deux Empereurs, en homme qui avoit été témoin des événemens dont il parle, & qui même y avoit eu part. La première commence en 1258, & finit en 1282, elle parut imprimée à Rome en 1656, *in-fol.* avec la traduction latine du P. Poussines. La seconde qui commence en 1282, & finit en 1308, fut imprimée au même lieu, & traduite par le même en 1669. Quoique cet Auteur n'ait pas eû toutes les qualités d'un bon Historien, que son style soit obscur & difficile ; cependant ses deux ouvrages sont recherchés, parce que nous avons peu d'Historiens pour ce tems-là, & que l'Auteur parle avec une sincérité peu ordinaire aux Grecs. Ces 2 volumes de Pachymere qu'on joint ordinairement à l'histoire Bizantine de l'édition du Louvre, ont été traduits en François par le Président Cousin.

PACIEN, (Saint) l un des plus illustres Evêques d'Espagne au quatrième siècle, fut d'abord engagé dans le mariage, & élevé ensuite aux plus grands emplois ; mais il fut encore plus grand devant Dieu par la sainteté de sa vie. On croit qu'il fut fait Evêque de Barcelone en 373, & qu'il mourut l'an 392. Il nous reste de lui trois *lettres* au Donatiste Sempronien, une *exhortation* à la pénitence, & un *discours* sur le baptême. C'est dans la première lettre à Sempronien, que Pacien dit ces paroles si connues : *Chrétien est mon nom, & Catholique mon surnom.* Son *exhortation* à la pénitence est fort importante ; il y prescrit aux pécheurs qui veulent retourner à Dieu, le vrai moyen de parvenir à l'heureux terme d'une véritable conversion, & il s'y élève avec une extrême force contre ceux qui, après avoir péché, négligent de faire pénitence, & qui portent devant les autels une ame souil-

lée. Les ouvrages de cet Auteur sont écrits d'un style poli & châtié. Les raisonnemens en sont justes, les pensées belles, & le Latin agréable. Il est plein d'onction quand il exhorte à la vertu, de feu & de force quand il combat le vice.

PACIUS, (Jules) Jurisconsulte célèbre, né à Vicenze, s'annonça de bonne heure comme sçavant, & composa à l'âge de treize ans un Traité d'Arithmétique. Il se rendit habile dans les langues, & sur-tout dans la Grecque & l'Hébraïque. Quelques tracasseries que lui suscita son Evêque, l'ayant obligé de sortir de sa Patrie, il se retira en Suisse & il fut obligé d'enseigner le Droit pour subsister. La réputation qu'il acquit par ses leçons, lui valut la chaire de Philosophie d'Heilderberg qu'il quitta bien-tôt, par l'envie de voir l'Allemagne & la Hongrie, où il donna des leçons de Droit. La même curiosité l'ayant conduit en France, il mit en réputation la nouvelle Université de Sedan, dont il fut chassé par les guerres civiles, & il vint en Languedoc occuper la chaire de Professeur en Droit dans l'Université de Montpellier. Le fameux Peirées attiré par la réputation du Professeur, vint se mettre en pension chez lui, & l'engagea depuis à venir enseigner à Aix pour faire fleurir l'Université de cette Ville; mais ils revinrent bientôt à Montpellier, & visitèrent plusieurs Villes sur la route. Pacius, non moins Physicien que Jurisconsulte, rendit ce voyage utile à son disciple, en lui expliquant les merveilles de la nature. Peirées de son côté fit tous ses efforts pour ramener son maître à la Religion Catholique; mais il n'y gagna rien; Pacius zélé Protestant, après avoir enseigné quelque tems à Valence, choisit de toutes les chaires de l'Europe qu'on lui présentoit, celle de Padoue, où il fut accueilli avec honneur par la République de Venise, qui lui donna le collier de S. Marc. Cependant les prières de sa famille l'ayant ramené à Valence, il y reprit ses fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1635, à 85 ans. On a de lui quelques *Traités* de Philosophie, des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, & un grand nombre d'ouvrages de Droit. Il avoit pour frere FABIUS PACIUS Médecin fameux, Auteur de divers *Traités*, qui n'ont pas été imprimés, & d'une Comédie intitulée *Eugene*. Il mourut en 1614, âgé de 67 ans.

PACOME, (Saint) né dans la haute Thébaïde à la fin du troisième siècle, fut élevé dans le Paganisme, & fut obligé de s'enrôler à l'âge de vingt ans. Ayant été conduit à Thebes, il eut le bon-

heur de loger dans une maison de Chrétiens, dont la charité & les vertus le gagnèrent à Jesus-Christ. Le jeune soldat résolut dès-lors de renoncer à l'idolâtrie, & ayant eu son congé, il retourna dans son pays, où il reçut le baptême. Pacome devenu Chrétien, s'associa avec un Solitaire, nommé Palemon, & ils vinrent demeurer dans la haute Thébaïde, sur les bords du Nil. Là ils ne s'occupoient qu'à la prière & au travail des mains, qui suffisoit à leur entretien & au soulagement des pauvres. Pacome passa quinze années sans se coucher, dormant quelquefois assis sur une pierre. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples qui vinrent prendre des leçons de perfection sous cet excellent maître. Pacome leur prescrivit une règle qu'il observoit lui-même fort exactement, & lorsque le nombre de ceux qui s'attachoient à lui, fut devenu considérable, il bâtit plusieurs Monastères, & y mit des supérieurs qu'il avoit formés à la piété, & qui étoient comme lui remplis de l'esprit de Dieu Il forma aussi un monastère de Religieuses auxquelles il donna sa sœur pour Supérieure. Ce Saint eut le don des miracles, & il en fit un très-grand nombre, mais il aimoit mieux obtenir de Dieu la conversion des pécheurs, que la guérison des maladies. Il fut attaqué d'un mal contagieux qui affligea son monastère, & après quarante jours de souffrance, il remit son ame à Dieu, l'an 488. Il avoit auparavant désigné celui qu'il croyoit le plus capable de lui succéder. Nous avons dans le recueil de Benoît d'*Aniane*, 11 lettres de ce saint Solitaire, écrites avec beaucoup de simplicité. On a aussi la règle qu'il avoit dressée pour ses moines, & sa vie se trouve dans celles des Peres du Désert, par le célèbre Arnaud d'Andilli.

PACORI, (Ambroise) né à *Ceaucé* dans le bas Maine, d'une famille pauvre, fit avec succès ses premières études dans le lieu de sa naissance, & alla ensuite faire sa Philosophie & sa Théologie à Angers, où il se forma sous les yeux du saint Evêque Henri Arnaud, dans le goût de la solide piété & de la science Ecclésiastique. Il entra par ordre de ses Supérieurs dans la Cléricature, mais la haute idée qu'il avoit du Sacerdoce, ne lui permit jamais d'aller au-delà du Diaconat. Son Evêque l'ayant nommé à la principalité du Collège de Ceaucé, & l'ayant chargé de plus d'y enseigner les humanités, il remplit ce double emploi avec le zèle, la vigilance & l'exactitude la plus scrupuleuse. La sévérité avec laquelle il réprimoit les désordres de la jeunesse, & l'extrême régularité qu'il fai-

ſoit obſerver dans ſon Collège, lui ſuſcitèrent des ennemis dont la fureur en vint juſqu'à l'empoiſonner : l'on s'en apperçut aſſez-tôt pour lui ſauver la vie, mais ſa ſanté en ſouffrit toujours depuis; il travailla lui-même à arrêter les procédures que l'on fit pour découvrir les auteurs de l'attentat, & il n'employa pour les déſarmer que ſon innocence, ſon courage & ſa charité : cependant quand il vit qu'il ne pouvoit faire aucun bien dans un lieu qui en effet n'étoit pas digne de lui, il ſe retira en Anjou, où il paſſa quelques mois à ſe rétablir de l'épuiſement cauſé par ſes travaux, ſa vie pauvre & la perſécution qu'il avoit ſouffertes. Peu après M. de Coiſlin, Evêque d'Orléans, juſte appréciateur du mérite, le chargea malgré lui de ſon petit Séminaire de Meun; & pendant dix-huit ans que ce ſaint Eccléſiaſtique exerça cet emploi, il procura à tout le Diocèſe d'Orléans des biens conſidérables, par l'établiſſement d'un grand nombre d'excellentes écoles pour l'éducation des jeunes Clercs, & par divers ouvrages de piété qu'il donna au public. Lorſque la mort du Cardinal de Coiſlin l'eut obligé de ſortir du Diocèſe, il vint à Paris où il vécut environ vingt-trois ans dans la plus grande retraite, & preſque connu de Dieu ſeul. Il y mourut en 1730, âgé de près de 80 ans. Ses principaux ouvrages ſont: *Avis ſalutaires aux peres & aux meres pour bien élever leurs enfans : Entretiens ſur la ſanctification des Dimanches & des Fêtes : Règles Chrétiennes pour faire ſaintement toutes ſes actions : Journée Chrétienne : Les regrets de l'abus du Pater : Penſées Chrétiennes: une Edition augmentée des Hiſtoires choiſies : une nouvelle édition des Epîtres & Evangiles*, en 4 vol. &c.

PACORUS, nom de pluſieurs Rois Parthes, dont le plus fameux eſt le fils d'*Orodes* qui succéda à ſon frere Mithridate, & qui avec l'aide de Surena, tailla en pièces l'armée de Craſſus, cinquante trois ans avant Jeſus-Chriſt. Il ſe déclara enſuite pour Pompée, puis pour les meurtriers de Céſar ; & après avoir ravagé la Syrie & la Judée, il fut défait par Ventidius, & tué dans ce combat, l'an 715 de Rome.

PACUVIUS, (Marcus) neveu d'Ennius, étoit de Brindes, & fut en même tems Peintre & Poëte. Il ſe diſtingua particulièrement dans la poëſie tragique, & il publia pluſieurs pièces de théatre, dont il ne nous reſte que des fragmens. Quoiqu'il vécut au tems de Lelius & de Scipion, auquel la langue Romaine avoit acquis le degré de pureté, ſa diction ne ſe ſent point de cet heureux ſiè-

cle. Cependant au rapport de Ciceron dans ſon dialogue ſur l'amitié, une de ſes pièces intitulée *Oreſte*, fut reçue à Rome avec des applaudiſſemens extraordinaires, parce que ſans doute, la beauté & la vivacité des ſentimens, faiſoit oublier le peu de délicateſſe de l'expreſſion. Ce Poëte mourut à Tarente, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, & ce qui nous reſte de ſes Poëſies, ſe trouve dans le *Corpus Poëtarum*.

PAEZ ou *Pacæus*, (Richard) Doyen de S. Paul de Londres, ſçavant homme du ſeizième ſiècle, mérita par ſes talens l'amitié de Thomas Morus, d'Eraſme, du Cardinal Polus & de pluſieurs autres perſonnes diſtinguées par leur ſcience. Henri VIII l'employa en pluſieurs négociations importantes dans leſquelles il ſervit bien ce Prince ; mais Wolſey lui ayant fait perdre les bonnes graces de ſon maître, Paez trop ſenſible à cette injuſtice, en perdit l'eſprit & mourut en 1532. Il a laiſſé des *Lettres*, un Traité *De fructu ſcientiarum*, &c.

PAES, (François Alvare) Portugais, entra dans l'Ordre de S. François en 1304, & fut Pénitencier de Jean XXII, Evêque de Coron en Achaïe, puis de Sylve en Portugal, & Nonce dans le même Royaume. Il mourut en 1352 à Seville, où quelques différends qu'il eut avec les Chevaliers de S. Jacques pour les droits de ſon Egliſe l'avoient forcé de ſe retirer. On a de cet Auteur quelques ouvrages, entr'autres un grand *Traité* ſur la diſcipline de l'Egliſe, intitulé ; *De planctu Eccleſiæ*. Il eſt diviſé en deux parties, dont la première traite de l'état de l'Egliſe, de ſon fondement, de ſa Juriſdiction, de ſa puiſſance, du pouvoir du Pape. Dans cette partie, l'Auteur attribue au Pape la Juriſdiction univerſelle, non-ſeulement pour le ſpirituel, mais pour le temporel, & il parle en Ultramontain décidé. Cette partie ne le rend pas ſuſpect lorſqu'il parle des dérèglemens de la Cour de Rome, des maux de l'Egliſe, des vices de tous les Etats, & des moyens d'y remédier, c'eſt l'objet de la ſeconde partie. On a encore de lui une ſomme de Théologie, & une Apologie de Jean XXII, dont la conduite ſcandaleuſe n'en méritoit aucune.

PAGAN, (Blaiſe-François Comte de) né à Rennes près de Marſeille en 1604, porta les armes dès l'âge de douze ans, & ſe ſignala dans toutes les guerres de Louis XIII. Il parut ſur-tout avec éclat au ſiége de Montauban où il perdit un œil, & au paſſage des Alpes, où ſon intrépidité fut remarquée par le Roi, qui en parla avec éloge à toute ſa Cour. Louis

XIII l'ayant nommé Maréchal de Camp, l'envoya servir en Portugal en 1642, & ce fut cette même année qu'il perdit entièrement la vûe à trente-huit ans. Se voyant hors d'état de servir son Prince par son courage, il voulut du moins lui être utile par son esprit, & il reprit plus vivement l'étude des Mathématiques, pour lesquelles il avoit les plus grandes dispositions. Il publia en 1645 *un Traité des Fortifications*, qui l'emporta sur ce qu'on avoit composé jusqu'alors. En 1651 *des Théorêmes géométriques*, Livre profond ; en 1655, une *Relation historique* de la grande rivière des Amazones, &c. *in*-8. curieuse, & qui est devenue rare. En 1657, la *Théorie des Planetes*, qui lui donna une place distinguée parmi les Astronomes. En 1658, des *Tables Astronomiques* très-claires. Il a aussi travaillé sur l'Astronomie judiciaire ; & ce qu'il a écrit sur cette matière ne lui fait pas honneur. Ce sçavant homme aimé & honoré de tout ce qu'il y avoit de Sçavans en France, mourut à Paris en 1655, & fut regretté par son Roi. Il étoit dans sa soixante-deuxième année, & n'avoit point été marié.

PAGAN, Pierre) Poëte distingué dans le seizième siècle, né à Wanfrid dans la Hesse. Il marqua de bonne heure beaucoup de goût & de facilité pour la Poësie. Il joignit à cette étude celle de l'Histoire, qu'il poussa très-loin. Il fut Professeur dans l'une & dans l'autre science, dans l'Université de Marpourg. Il étoit d'une humeur enjouée, & ses Poësies se ressentent de ce caractère. Il mourut à Wanfrid en 1576. Outre plusieurs Pièces de Poësies, il a laissé *Historia Tergeminorum Romanorum & Albanorum fratrum* en vers. C'est l'Histoire des trois Horaces & des trois Curiaces. *Praxis metrica, &c.*

PAGET, (Guillaume) fameux Anglois, qui né d'une famille obscure, s'éleva aux premières dignités du Royaume par son mérite. Henri VIII lui donna la Charge de Clerc de cachet du Roi : quelque tems après il devint Greffier du Conseil du Sceau privé, & depuis Clerc du Parlement. Le même Prince le chargea de plusieurs négociations, & sous Edouard VI il fut nommé Ambassadeur auprès de Charles-Quint, fait Chevalier de la jarretière, Contrôleur de la Maison du Roi, & admis au Parlement sous le titre de *Lord Pajet de Baudisere ;* mais la cinquième année du règne de ce Prince, il fut enveloppé dans la disgrace du Duc de Somerset, envoyé à la tour, dépouillé de toutes ses Charges, & condamné à 600 liv. sterling. Après la mort d'Edouard, la Reine Marie ré-

tablit Paget dans tous ses emplois, & il mourut en 1664, la sixième année du règne d'Elizabeth.

PAGI, (Antoine) né à Rogne en Provence en 1624, entra chez les Cordeliers, où il s'appliqua d'abord avec succès à la prédication, & fut élevé aux premières charges de l'Ordre; mais il se distingua sur-tout dans l'étude de l'Histoire Ecclésiastique, & passa pour le plus habile Critique de son siècle. Il entreprit de faire l'examen des *Annales* de Baronius, pour suppléer d'année en année les choses que ce Cardinal avoit omises, & corriger les fautes dans lesquelles il étoit tombé: ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, & il en fit paroître un volume *in-fol.* en 1689. Quoique l'ouvrage soit fait avec goût & exactitude, qu'il paroisse un fruit heureux de l'étude des meilleurs Livres traduits par un esprit net & solide, & qu'il serve à relever les fautes de Chronologie & d'Histoire de Baronius, il n'eut cependant pas grand cours en France, & l'Auteur n'eut pas la consolation de le publier en entier; mais comme il l'avoit heureusement achevé lorsqu'il mourut à Aix en 1695, il en parut une édition de Genève en 1705 en cinq volumes *in-fol.* Nous avons encore de cet habile homme une *Dissertation* dans laquelle il se déclare pour une nouvelle période des Grecs, comme plus convenable pour les supputations que la période julienne, & une sur les Consuls, dans laquelle il détermine le tems où les Empereurs Romains prenoient la dignité de Consul. *François* PAGI à qui nous sommes redevables de l'édition du grand ouvrage de son oncle, étoit Cordelier comme lui, & fut formé à l'étude de l'Histoire par cet habile maître. Il a composé un *Abrégé Historique, Chronologique*, &c. de l'histoire des Papes, en trois vol. *in*-4°. qui est assez bien fait & seroit assez estimé, si l'Auteur ne l'eût tout défiguré par son zèle outré par les prétentions ultramontaines. Il en préparoit un, lorsqu'il mourut en 1721, & ce dernier a été donné par ANTOINE PAGI, neveu de François. Il y a eu encore de ce nom *Gio Baptista Pagi*, Peintre, Graveur, né à Genes en 1556, de parens nobles, qui s'étant adonné à la peinture malgré ses parens, fit de grands progrès dans l'école du Cangiage, & depuis ayant été obligé de se retirer à Florence pour une affaire fâcheuse, mérita la protection & les bienfaits des Médicis.

PALAFOX, (Dom Jean de) né en 1600 dans le Royaume d'Arragon, d'une famille illustre, fit ses études avec succès dans l'Université

de Salamanque, & fut choisi par Philippe I V, pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; lorsqu'il n'étoit occupé que de ses plaisirs & du soin de sa fortune, la mort de deux personnes distinguées à la Cour, lui fit faire de si sérieuses réflexions, qu'il résolut de quitter le monde & de se consacrer à Dieu. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il entra dans la carrière de la pénitence, qu'il parcourut avec ferveur, avant que d'embrasser l'état Ecclésiast. auquel il se sentoit fortement appellé; & ayant reçu la tonsure, & ensuite les Ordres sacrés, il fut élevé à l'Evèché d'*Angelopolis*, le plus considérable de l'Amérique, avec le titre de Visiteur des Chancelleries & des Audiences, & celui de Juge de l'administration des trois Vice-Rois des Indes. Ce nouvel Evêque qui avoit tous les talens nécessaires pour remplir dignement ces grands emplois, partit pour son Diocèse en 1639, & y arriva au mois de Juin de l'année suivante; il le trouva dans un état déplorable. Tous les vices y régnoient impunément. Le peuple & les Ministres vivoient dans la plus affreuse licence. Son premier soin fut de remédier à ces désordres. Il en vint à bout par sa fermeté & ses exemples, & quoique son Diocèse eut quatre cens lieues de circuit, qu'il fallut traverser de vastes solitudes, de hautes montagnes, & franchir des rochers escarpés, il le visita exactement sans être rebuté, ni par les dangers, ni par les fatigues. Il seroit trop long de rapporter en détail tout ce que son zèle & une charité ingénieuse lui suggérèrent pour le bien de son troupeau, pour l'instruction de la jeunesse, pour le soulagement des pauvres & pour la décoration des Eglises. Le courage de ce grand serviteur de Dieu ne parut pas moins dans l'exercice de ses charges civiles qu'il avoit reçues dans la seule vûe de la gloire de Dieu, du bien de l'Etat & du soulagement du peuple. Pendant dix années qu'il demeura dans la nouvelle Espagne, il y fit des biens incroyables. Il réprima la tyrannie des Grands, l'avidité des Magistrats, & tira les pauvres Indiens de la servitude insupportable sous laquelle ils gémissoient. Les Jésuites furent les seuls qui résistèrent aux bonnes intentions du saint Prélat, qu'ils persécutèrent de la manière la plus odieuse, quoiqu'il ne leur eut jamais fait que du bien. Ils se révoltèrent ouvertement contre lui, & ne voulurent jamais reconnoître sa Jurisdiction, lorsqu'il eut entrepris de s'opposer à leurs excès, & de mettre des bornes à leur insatiable cupidité: en vain furent-ils condamnés trois fois à Rome & en Es-

pagne, il n'y eut sorte de chicannes qu'ils n'employèrent pour éviter de se soumettre au jugement. On peut voir dans le quatrième tome de la *Morale pratique*, le fond & les suites de ce grand démêlé, dont l'Histoire est tirée des lettres du Prélat & de sa vie décrite par lui-même. On y voit la manière indigne dont ces Peres le traitèrent dans les chaires, dans les écrits publics, les efforts qu'ils firent pour soulever ses Diocésains contre lui; les persécutions qu'ils suscitèrent à ceux qui lui étoient attachés, & les violences qu'ils exercèrent contre sa propre personne. Enfin le saint Prélat forcé de céder à ses cruels ennemis, revint en Espagne, & fut nommé Evêque d'Osma, il y continua la vie sainte & toute Apostolique, qu'il avoit menée en Amérique, & ne s'occupa que des devoirs de son ministère. Son zèle trop ardent pour être renfermé dans les bornes d'un Diocèse, s'étendoit sur toute l'Eglise: les maux qu'elle éprouvoit de la part des Casuistes relâchés, l'affligeoient sensiblement, & l'on voit par quelques-unes de ses lettres combien il en étoit pénétré. Ce pieux Prélat mourut en odeur de sainteté en 1659, regretté de toute l'Espagne qui honoroit sa vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en Espagnol, dont quelques-uns ont été traduits en François, comme les *homélies* sur la passion de Jesus-Christ, par Amelot de la Houssaye, plusieurs *écrits* sur la vie spirituelle, par l'Abbé le Roi: *Le Pasteur de la nuit de Noël*, l'histoire du *siége de Fontarabie*; l'histoire *de la conquête de la Chine*, par les Tartares, *in*-8°. par Collé, &c. Sa vie a été écrite par Antoine Gonzalès de Resende.

PALAMEDES, fils de Nauplius, Roi de l'isle d'Eubée, Prince sçavant & ingénieux, auquel on attribue plusieurs découvertes utiles, comme l'invention des poids & des mesures, de quatre lettres de l'alphabet grec, & des jeux d'échecs & de dez. Il découvrit la ruse d'Ulisse qui contrefaisoit l'insensé pour ne pas aller à la guerre de Troye. Mais le perfide Prince d'Itaque sçut bien se venger de lui; car ayant accusé Palamedes de trahison, il le convainquit par une somme d'argent qu'il avoit lui-même cachée exprès dans la tente de ce Prince, & il le fit condamner à mort.

PALAPRAT, (Jean) Poëte François, né à Toulouse, de la famille des Ferrières, prit d'abord le parti du barreau, & n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il fut créé Capitoul, puis chef du Consistoire, emploi dont il s'acquitta avec honneur: mais l'amour de la liberté ne lui

permettant pas de se fixer dans sa Patrie, il vint à Paris, & bientôt après il alla à Rome pour voir la fameuse Reine Christine, qui tâcha vainement de l'arrêter auprès d'elle. Palaprat revint à Paris, où il s'attacha à M. de Vendôme, en qualité de Secrétaire des commandemens du Grand Prieur. Ce Seigneur l'aima singulièrement à cause de son esprit & de son enjouement, qui rendoit sa société charmante ; il avoit aussi un candeur naturelle qui alloit quelquefois jusqu'à la simplicité d'un enfant, & il s'est bien caractérisé lui-même par ces vers qui font partie de l'Epitaphe qu'il s'étoit dressée :

J'ai vécu l'homme le moins fin,
Qui fut dans la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

Il mourut à Paris en 1721, âgé de 72 ans. Dès les premières années de son séjour à Paris, Palaprat lié d'amitié avec Brueys, travailla pour le théatre de concert avec lui, & ces deux amis produisirent plusieurs pièces auxquelles cependant Palaprat a la moindre part. Tout ce qui se trouve véritablement de lui dans le Recueil qui en a été fait en cinq petits volumes!, se réduit au *Concert ridicule*, Comédie en un Acte, où il y a quelque intrigue, & beaucoup de vivacité de style ; au *Ballet extravagant*, en un Acte écrit dans le même goût, ainsi que le *Secret revêlé*, en un Acte & en Prose comme les précédentes : *à la Parade du tems*, en cinq Actes & en Vers, mal conduite & mal accueillie : au *Prologue du Grondeur*, assez ingénieux ; à des *Epîtres*, des *Sonnets*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, &c. où l'on découvre assez souvent l'homme d'esprit, mais presque jamais l'homme de génie. Il y a encore de lui une longue & insupportable Préface, où Palaprat se livrant à sa belle humeur & à son génie, indépendant parle beaucoup sans rien dire, & ne prouve que trop comme il le dit lui-même, qu'il ne sçavoit pas se captiver en écrivant.

PALEARIUS, (Aonius) né à Veroli en Italie, fut un bel esprit du seizième siècle, qui se rendit fort habile dans la connoissance des Langues, dans la Théologie & la Philosophie. Il parcourut toute l'Italie pour entendre les plus fameux Maîtres, passa plusieurs années à Rome, & vint ensuite se fixer à Sienne, où il se maria, & professa les Belles-Lettres avec succès. Sa réputation lui suscita des ennemis, qui cherchèrent à lui nuire. Certains Moines à qui son éloquence avoit déplû, le diffamèrent comme impie, & prêchèrent ouvertement contre lui. Palearius se justifia

fòrce & foudroya ses accusateurs; mais pour éviter de nouvelles persécutions, il se retira d'abord à Lucques, puis à Milan, où les Magistrats le fixèrent par de grands avantages. Mais Pie V, qui avoit succédé à Pie IV, voulant signaler sa foi par le supplice de quelques Hérétiques, fit revoir la cause de Palearius, & le fit conduire lui-même prisonnier à Rome. Il ne fut pas difficile de le convaincre d'avoir parlé avantageusement des Docteurs Luthériens qu'il avoit loués effectivement dans son Apologie, & d'avoir mal parlé de l'Inquisition, qu'il regardoit comme destinée à faire périr les hommes sçavans: en conséquence de ces deux chefs d'accusation, qui n'en faisoient pas une, il fut condamné par le Tribunal barbare au supplice du feu, & la sentence fut impitoyablement exécutée en *1566*. Palearius est Auteur d'un Poëme sur l'immortalité de l'Ame, qui lui a mérité de très-grands éloges, & d'autres ouvrages en vers & en prose, dont la meilleure édition est celle de *1696*.

PALEMON, Dieu Marin, fils d'Athamas, Roi de Thèbes & d'Ino, d'abord appellé Melicerte, fut entraîné dans la mer par sa mere, qui fuyoit la fureur de son époux, & changé en Dieu marin, sous le nom de *Palemon* ou de *Portunus*, parce qu'il avoit l'Intendance des Ports.

PALEMON, (C. Rhemnius) Grammairien célèbre, né à Vicenze, vivoit sous les Empererus Tibère & Claude, & se rendit célèbre par sa grande érudition, par sa facilité à parler & à faire des vers sur le champ; mais il gâtoit toutes ses belles qualités par ses mauvaises mœurs, & par son arrogance. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses écrits.

PALEOTA, (Gabriel) né à Bologne, fit de grands progrès dans les Belles-Lettres & la Jurisprudence, & fut d'abord Chanoine de Bologne, Professeur en Droit Canon & Civil, puis Auditeur de Rote sous Paul IV, & envoyé au Concile de Trente par Pie IV, qui pour récompenser son mérite, le fit Cardinal. Pie V lui donna l'Evêché de Bologne, où il remplit tous les devoirs d'un bon Evêque, & après la mort de Sixte V, il eut beaucoup de voix pour lui succéder. Ce pieux Cardinal mourut à Rome en *1597*, âgé de *73* ans, & il a laissé plusieurs ouvrages, qui prouvent autant son érudition que sa vertu. Le plus considérable est son Traité *de bono Senectutis*, plein de solidité & d'érudition. Il est divisé en 3 parties; dont la première contient ce que les Payens ont pensé de la Vieillesse: la se-

conde, ce qu'un Chrétien en doit penser; & la troisième, la manière de la rendre utile.

PALEPHATE, Philosophe Grec de la Secte d'Aristote, Auteur de divers ouvrages historiques, dont il ne nous reste qu'un seul, *de incredibilibus Historiis*, où l'Auteur explique historiquement diverses Fables. On en a donné une bonne édition in-8. à Amsterdam 1688.

PALFIN, (Jean) fameux Chir. né à Gand, est Auteur de plusieurs excellens ouvr. concernant sa profession, dont les principaux sont une *Osteologie*, ou Description des Os in-8. en Flamand, & in-12. en François, qui eut beaucoup de succès; une Anatomie du Corps humain en Flamand, & traduite par l'Auteur en François, 2 vol. in-8. Palfin mourut en 1730 dans un âge avancé.

PALICÉ, voyez CHABANES.

PALINGENE, (Marcellus) Poëte du seizième siècle dans le territoire de Ferrare s'appelloit *Pierre Angelo Manzolli*, dont Marcello Palingenio n'est que l'Anagramme. On sçait peu de chose de la vie de ce Poëte, mais il est très-connu par un Poëme divisé en 12 livres, intitulé *Zodiacus Vitæ*; parce que chacun des douze livres porte le nom d'un des Signes du Zodiaque, c'est ce qui fait que l'Auteur le qualifie *Poëta stellatus*. Il est dédié au Duc de Ferrare, dont on prétend que Palingenius étoit Médecin. Le Poëte répand dans cet ouvrage la Satyre sur presque toutes les conditions; il n'épargne ni les Ecléfiastiques ni les Moines, & par une licence bien plus condamnable, il fait valoir les objections des impies contre la Religion. Il fait des descriptions flateuses de la vie des Epicuriens, & il semble soutenir avec beaucoup de zèle des opinions qui peuvent favoriser le Paganisme, sans compter les maximes dangereuses, les descriptions nuisibles, les portraits obscènes. Il est vrai que dans d'autres endroits il parle de Dieu & de ses attributs en Chrétien éclairé, qu'il vante la félicité que procure la vertu; mais il résulte de cette diversité de langage que son Poëme n'est qu'un monstrueux mélange de Christianisme & de Paganisme, qui étant joints à des raisonnemens tirés de l'ancienne Philosophie, ne présentent à l'esprit des lecteurs que des objets confus, & ce ne peut être que la versification & les préceptes de Morale, qui ont attiré à cet ouvrage les éloges qu'en ont fait plusieurs sçavans. Les traits piquans que l'Auteur lance contre l'autorité du Pape & la vie des Moines lui suscitèrent des ennemis qui troublèrent ses

cendres après sa mort. On prétend que son cadavre fut exhumé & brûlé, & quoique dans son Epître Dédicatoire il eut soumis ses Vers à l'autorité de l'Eglise, il fut mis à l'*Index* au nombre des Hérétiques de la première classe. Il y a eu plusieurs éditions de ce Poëme (& il a été traduit en plusieurs sortes de langues. Nous en avons en François des traductions en Prose & en Vers. La seule que l'on puisse lire avec quelque plaisir, est celle de la Monnerie en Prose, 1731.

PALLADE, (*Palladius*) originaire de Galatie, embrassa la vie solitaire dès sa jeunesse, & fit plusieurs voyages pour connoître les plus illustres serviteurs de Dieu, & profiter de leurs instructions. Il fut fait Evêque d'Helenopolis, & il paroît que ce fut saint Chrysostôme qui lui imposa ce fardeau; il souffrit beaucoup pour cet illustre persécuté; & ayant été chassé de son Eglise, il parcourut différentes Provinces pour voir les merveilles que la grace opéroit dans les différentes parties de l'Eglise, & ses *relations* sont très-propres à nous faire connoître les richesses spirituelles de l'Eglise dans le cinquième siècle. Nous avons de cet Auteur, l'histoire appellée *Lausiaque* en Grec, ainsi appellée, parce qu'il l'adresse à Lause son ami. Il règne dans cet ouvrage un grand caractère de simplicité & de sincérité, avec beaucoup d'exactitude. L'Auteur ne dit que ce qu'il a vû lui-même ou appris de témoins oculaires, & peu d'histoires méritent plus de créance que la sienne; on lui attribue encore un dialogue contenant la vie de Saint Jean Chrysostôme, mais on le croit d'un autre Pallade, Evêque en Orient, au commencement du cinquième siècle.

PALLADIO, (André) fameux Architecte du seizième siècle, né à Vicenze, fut formé dans son Art par Jean-George Trissino, homme consommé dans toutes les parties de l'Architecture. Palladio alla ensuite à Rome, où par sa grande application à étudier les vieux monumens, il approfondit le génie des anciens, & déterra les véritables règles de l'art qui avoient été corrompues par la barbarie des Goths. Il nous a laissé un traité d'Architecture divisé en 4 livres, qui parut en 1570, & qui attira l'admiration des connoisseurs. Roland Friard l'a traduit en François. Palladio donna aussi les desseins de plusieurs beaux édifices, entre lesquels on distingue le magnifique théâtre de Vicenze sa patrie.

PALLAVICINI, (Sforza) né à Rome en 1607, d'une illustre famille, embrassa l'état Ecclésiastique malgré ses parens, & se distingua tellement

par sa régularité de sa conduite, qu'il fut choisi pour être du nombre des Prélats, qui composent les congrégations de Rome. Son mérite le fit aussi recevoir à l'Acad. des Humoristes, & il eut plusieurs gouvernemens sous Urbain VIII; cependant tous ces avantages ne purent attacher au monde Pallavicini, & il entra dans la société de Jesus en 1638. Il y fut chargé d'enseigner la Philosophie & la Théologie, & Innocent X lui confia l'examen de plusieurs affaires importantes. Alexandre VII son ami, à l'élévation duquel il avoit beaucoup contribué, lui donna le chapeau de Cardinal en 1657, & l'admit à sa plus intime confiance. Pallavicini Cardinal, ne changea point sa manière de vivre, & il mourut dans toute la régularité d'un Religieux en 1667. Nous avons de lui une *Histoire du Concile de Trente* en Italien, imprimée à Rome en deux volumes *in-fol.* 1656, édition la meilleure & la plus recherchée. Il la fit pour l'opposer à celle de Frapaolo, avec lequel il convient pour les faits, mais dont il differe pour la manière de les considérer, & dans les conséquences qu'il en tire. Cette Histoire est l'ouvrage d'un grand écrivain, & d'autant plus estimable, qu'elle est travaillée sur les archives mêmes du Château Saint Ange, où sont toutes les négociations du Concile. Le Pere Puccinelli en a donné un abrégé qui est utile pour ceux qui ne sont point au fait des longues discussions théologiques, que le Cardinal Palavicini a été obligé de faire dans son histoire. On se préparoit à en donner une traduction Françoise qui fut arrêtée, par l'ouvrage du fameux le Noir, Théologal de Séez, intitulé le nouvel Evangile du Cardinal Palavicini, dans lequel il relevoit bien des maximes politiques, & des princip. contraires à nos libertés, qui se trouvent dans l'ouvrage du Cardinal. Il y a encore quelques écrits du Cardinal Palavicini; entr'autres, *Trattato dello stile & del dialogo*, où il y a de fort bonnes remarques qui peuvent être utiles à ceux qui se mêlent d'écrire.

PALLAVICCINI, (Ferrante) né à Plaisance, d'une famille illustre, entra chez les Chanoines réguliers de Milan où il se distingua par son esprit & ses talens; mais son humeur satyrique fut cause de sa perte. Il s'avisa malheureusement pour lui de prendre parti dans la guerre que les Barberins faisoient à Farnèse, Duc de Parme & de Plaisance; & ne pouvant employer les armes pour le service de son Prince, il voulut lui être utile par sa plume; il composa donc des satyres sanglantes contre la famille des Barberins, & elles

coururent d'abord manuscrites ; ensuite elles furent imprimées avec une planche, sur laquelle étoit gravé un crucifix planté dans des épines ardentes, & environné d'un gros essain d'abeilles, avec ce verset du Pseaume : *Circumdederunt me sicut apes*, &c. par allusion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écusson de leurs armes. Palavicin garda quelque tems l'*incognitò* ; mais ayant été découvert, il se retira à Venise (d'où ses ennemis eurent la lâcheté de le tirer par artifice. Un jeune Parisien qu'ils avoient corrompu, lui fit naître l'envie de venir en France, où il lui promettoit une fortune proportionnée à son mérite, & le Chanoine donnant dans le piége, se mit en route avec le traître. Quand ils furent arrivés à Vaison, dans le Comtat Vénaissin, Palavicini appercevant les armes du Pape, s'écria : ah ! je suis perdu : mais le scélérat qui l'accompagnoit l'ayant rassuré, le conduisit dans une auberge, où il fut aussi-tôt arrêté & conduit dans les prisons d'Avignon. Il tenta vainement de se sauver, & après plus d'une année de captivité, il eut la tête tranchée en 1644. Ce malheureux qui l'avoit si indignement trahi, ne jouit pas longtems du fruit de son crime ; car un des amis de Palavicini le tua quelques années après. Il a fait plusieurs ouvrages en Italien, dont le principal est intitulé le *Divorce céleste*, que la Monnoie soutient n'être pas de lui.

PALME LE VIEUX, (Jacques) né dans le territoire de Bergame en 1548, fut disciple du Titien, & imita si bien la manière de son maître, qu'il mit la dernière main à une descente de croix, que la mort avoit empêché le Titien d'achever. On voit beaucoup d'ouvrages de ce Peintre à Venise où il mourut en 1588. JACQUES PALME LE JEUNE son neveu, se distingua aussi dans le même art, & peignit dans la manière de Tintoret, dont il avoit été Elève. Il mourut à Venise en 1628.

PALMIER, (Matthieu) né à Florence, se distingua au Conclave tenu dans cette Ville, & est Auteur d'une continuation de la Chronique de Prosper, jusqu'en 1449, laquelle a été continuée jusqu'en 1481, par un autre Mathias Palmier. Il avoit fait encore un *Poëme des Anges* en Italien, qui fut condamné à être brûlé, à cause de quelques erreurs qui étoient échappées à l'Auteur. Il mourut en 1475 à 70 ans.

PALU, (Pierre de la) de l'ancienne Maison de ce nom, entra dans l'ordre de Saint Dominique, & enseigna la Théologie à Paris avec distinction. Jean XXII. l'ayant sacré Patriarche de Jerusalem en 1329 à Avi-

gnon, la Palu partit & alla en Palestine, d'où il revint en 1331 en Europe, & se donna de grands & inutiles mouvemens pour animer les Princes Chrétiens à se croiser. La Palu parut ensuite à la tête des Docteurs, qui se déclarèrent contre l'erreur de Jean XXII, & il mourut en 1342. On a de lui des *Commentaires* sur le maître des sentences & d'autres ouvrages imprimés ou manuscrits.

PALLU, (Victor) Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, avoit été Médecin du Comte de Soissons, tué à la bataille de Sedan en 1641. Cette mort lui fit faire de sérieuses réflexions, & la lecture du livre de la fréquente communion, acheva sa conversion. Il se retira à Port-Royal des Champs, où il mourut en 1650 dans l'exercice de la pénitence & de la charité. On a de lui une lettre à un ami, où il lui rend compte de sa conversion, & son adieu au monde, *vale-mundo*, en vers.

PALUDANUS, (Jean) de Malines, Professeur dans l'Université de Louvain, Chanoine & Curé de Saint Piere de la même Ville, y mourut l'an 1630. Il est Auteur de *vindiciæ Theologicæ adversùs Verbi Dei corruptelas*; d'*Apologeticus Marianus*, & *Officina sacra*.

PAMELIUS, (Jacques) né à Bruges en 1636, d'Adolphe, Conseiller d'Etat sous Charles V, fut élevé dans les sciences à Louvain & à Paris, où il se rendit habile Théologien & assez bon critique. Ses parens lui ayant procuré un Canonicat dans l'Eglise de Bruges, il s'y forma une Bibliothéque, & conçut le dessein de travailler sur les ouvrages des Peres; mais les guerres civiles l'ayant obligé de se retirer à S. Omer, l'Evêque de cette Ville le fit Archidiacre, & peu de tems après, Philippe II, Roi d'Espagne, le nomma à la Prévôté du Saint Sauveur d'Utrecht, & ensuite à l'Evêché de Saint Omer, dont il ne put prendre possession, étant mort en chemin à Mons, âgé de cinquante-deux ans en 1587. Ses ouvrages sont deux livres de Liturgie des Latins, des *Observations Ecclésiastiques*; un Catalogue des anciens Commentaires sur toute la Bible, un petit discours aux Etats de Flandre, pour montrer qu'on ne doit point souffrir différentes religions, dans une République. Outre ces ouvrages tous latins, il a donné le *Traité* de CALLIODORE *de divinis nominibus*, & les œuvr. de Tertullien & de Saint Cyprien, avec de longues notes, dans lesquelles il traite plusieurs questions de discipline & de controverse. Il préparoit une nouvelle édition des œuvres de Raban quand la mort l'enleva, & elle parut depuis à Co-

logne avec les Commentaires du même Auteur sur Judith, & sur l'Epitre de S. Paul aux Hébreux.

PAN, Dieu des Bergers, que les Poëtes représentent avec des cornes, un visage enflammé, l'estomac couvert d'étoiles, les cuisses & les jambes velues, les pieds de chévre, une flûte & un bâton recourbé, symboles de la nature, dont il étoit aussi le Dieu. Pan accompagna, dit-on, Bacchus dans les Indes, & l'aida dans ses conquêtes. On prétend que ce Dieu couroit la nuit par les champs & sur les montagnes, & causoit ces terreurs que l'on appelle *Paniques*, de son nom. Il étoit principalement adoré dans l'Arcadie : *Pandeus Arcadiæ*, & les Egyptiens l'honoroient sous la figure d'une bouc.

PANAGIOTTI, Grec, fameux interprète de la Porte au dix-septième siècle, fort zélé pour la croyance de la nation, & qui s'opposa avec force aux innovations du Patriarche appellé Lucar. Il fit imprimer en Hollande le livre Grec, intitulé : *Confession orthodoxe de l'Eglise Catholique & Apostolique d'Orient*, qu'il fit venir & distribuer dans tout le Levant. Le manuscrit Grec & Latin de cet ouvrage, se trouve dans la Bibliothèque de Sainte Geneviève. Panagiotti mourut en 1673.

PANCIROLE, (Gui) Jurisconsulte célèbre, né à Reggio en 1523, d'une famille distinguée, fit ses études dans les plus fameuses Universités d'Italie ; & après avoir achevé son cours de Jurisprudence, il fut nommé par le Sénat de Venise, second Professeur des *Institutes* dans l'Université de Padoue. Il remplit avec distinction cette chaire & plusieurs autres dans la même Université jusqu'en 1571, que Philibert Emmanuel qui honoroit son mérite, l'attira dans son Université de Turin. Pancirolle n'y brilla pas moins qu'à Padoue, non-seulement comme Jurisconsulte, mais encore comme homme de lettres. Il composa dans cette Ville le Traité ingénieux *de rebus inventis & perditis*. La perte d'un œil & la crainte de perdre l'autre, le fit revenir à Padoue, où il continua d'enseigner le Droit Civil, & il y mourut en 1599. Outre le livre que nous avons cité, où il y a beaucoup de choses curieuses & utiles, & dont la meilleure édition est celle que Salmulth en a donné *in*-4°. avec de bonnes nottes, 1660, à Francfort ; nous avons encore de lui : *notitia Imperii Romani*, *in fol.* à Venise, 1533, ouvrage le plus sçavant & le plus utile qui ait été fait pour l'Histoire Romaine, & qui se trouve dans la collection des antiquités Romaines de Grævius & plusieurs autres.

PANDION, cinquième Roi d'Athènes, qui régnoit vers 1439 avant Jesus-Chr. & sous le règne duquel il y eut une si grande abondance de bled & de vin, que l'on disoit que Cerès & Bacchus étoient allés en Attique. Il maria sa fille Progné à Terée Roi de Thrace, pour reconnoître le service qu'il lui avoit rendu contre un Roi de Pont; mais la fureur de ce Prince envers Philomèle sa belle sœur, jetta le trouble dans la famille de Pandion, qui en mourut lui-même de regret, l'an du monde 2036.

PANDORE, femme parfaite, fabriquée par les Dieux, dont chacun lui donna quelque perfection; Pallas, la jeunesse, Venus, la beauté, Appollon, la connoissance de la Musique, Mercure, l'éloquence. De-là lui vint le nom de Pandore, composé de deux mots Grecs qui signifient *tout don*. Jupiter irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel, lui fit tenir une boëte avec ordre de la donner à Prométhée. Epimethée son frere l'ouvrit, & aussi-tôt tous les maux de la nature qui y étoient renfermés, se répandirent sur la terre. L'espérance seule resta au fond. Telle fut l'origine du siècle de fer.

PANORMA. *Voyez* ANTOINE.

PANTENUS, né en Sicile, Philosophe Stoïcien, enseigna sous l'Empereur Commode dans la fameuse école d'Alexandrie, & fut envoyé vers les Ethiopiens qui avoient demandé quelqu'un capable de les instruire dans la Religion Chrétienne. On dit qu'il trouva chez ces peuples un Evangile de S. Matthieu en Hébreu, que Saint Barthélemi leur avoit laissé. Pantenus, de retour à Alexandrie, continua d'expliquer l'Ecriture Sainte, & forma d'illustres disciples, entr'autres Clement d'Alexandrie. Quoiqu'il ne nous reste rien de ce Philosophe, nous pouvons juger de sa manière d'expliquer le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clement d'Alexandrie, Origene & tous ceux qui ont été instruits dans la même école. Leurs Commentaires sont pleins d'allégorie & d'érudition.

PANTIN, (Guillaume) né en Flandres & Doyen de Sainte Gudule, a été célèbre par l'intelligence des langues qu'il enseigna à Louvain & à Toléde en Espagne. Il mourut à Bruxelles en 1611, âgé de cinquante-six ans. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages de Peres Grecs; un Traité *De dignitatibus & officiis regni ac domus Regiæ Gothorum*, & autres. Il étoit neveu de *Guillaume* PANTIN, Médecin à Bruges, mort en 1583. homme de lettres, qui donna un Commen-

taire sur le Traité de Celsus, *de re medicâ*, en huit livres.

PAPEBROCH, (Daniel) né à Anvers, se fit Jésuite en 1646, & après avoir professé les Belles-Lettres & la Philosophie, il fut associé par Bollandus & Henschenius au travail entrepris, pour recueillir tout ce qui pouvoit servir aux vies des Saints, sous le titre d'*Acta Sanctorum*. Papebroch partit avec le dernier pour aller recueillir à Rome les matériaux nécessaires pour ce grand ouvrage; & après avoir parcouru l'Italie pendant deux ans, il donna, conjointement avec son collégue, le mois de Mars en 3 vol. 1668; en 1675 le mois d'Avril en trois vol; & en 1680, les 3 premiers volumes de Mai. Henschenius ayant renoncé à l'entreprise à cause d'une paralysie, Papebroch en devint le chef. Cet infatigable compilateur donna quatre autres volumes. Il mourut en 1714, âgé de 78 ans. Les volumes de ce vaste recueil auquel Papebroch a travaillé, passent pour les plus exacts & les plus judicieux. Les Carmes piqués de ce que ce sçavant Jésuite avoit dit contre l'antiquité de leur ordre, eurent le crédit d'en faire condamner quelques volumes, ce qui donna lieu à Papebroch de faire trois ou quatre volumes *in*-4°. d'apologies, où l'on trouve des choses très-curieuses pour l'Histoire de l'Eglise. Il a aussi inséré dans un des volumes de son recueil une longue *dissertation* sur la manière de discerner les fausses pièces d'avec les véritables dans les Cartulaires.

PAPHNUCE, avoit été disciple de S. Antoine, puis Evêque de la haute Thébaïde, & ayant confessé la foi dans la persécution de Galere & de Maximin, il eut le jarret droit coupé, l'œil droit arraché, & fut condamné aux mines. Il accompagna depuis le grand Athanase au Conciliabule de Tyr, & quand il vit que les ennemis de ce S. ne s'étoient assemblés que pour le condamner, il s'adressa à Maxime de Jerusalem, & traversant l'assemblée, il le prit par la main, & lui dit: puisque nous portons les mêmes marques de ce que nous avons souffert pour Jesus-Christ, ne restons pas dans l'assemblée des méchans, & il le fit sortir aussi-tôt, l'instruisit de toute la cabale, & le joignit pour toujours à S. Athanase. Paphnuce assista aussi au Concile de Nicée en 325, & sa qualité de Confesseur, lui attira les plus grands honneurs. Quelques Evêques ayant proposé de faire une loi qui obligeât les Clercs mariés à se séparer de leurs femmes, Paphnuce s'y opposa, & soutint qu'il suffisoit que celui qui étoit une fois ordonné Clerc, ne pût plus se marier.

Le Concile se rendit à son avis, & chaque Eglise demeura dans son usage. Pendant le Concile, l'Empereur le faisoit souvent venir dans son Palais, l'embrassoit & lui baisoit l'œil quil avoit perdu pour la foi.

PAPIAS, Evêque d'Héraple, fut disciple de Jean l'*Evangéliste*, & composa un ouvrage en cinq livrès qu'il intitula : *Explication des discours du Seigneur*, dont il ne nous reste que des fragmens qui donnent une mauvaise idée de la critique & du goût de Papias ; il est auteur de l'erreur des Millénaires, qui consiste à prétendre que Jesus-Christ viendra régner sur la terre d'une manière corporelle, mille ans avant le jugement, pour rassembler les Elus après la résurrection, dans la ville de Jerusalem, où ils jouiront d'un contentement parfait. Saint Irenée & beaucoup d'autres écrivains Ecclésiastiques, ont embrassé après lui cette opinion du règne terrestre de Jesus-Chr. pendant mille ans : mais bien opposée aux idées charnelles qu'y ont attachées plusieurs hérétiques. Eusebe nous apprend que Papias est tombé dans cette erreur pour avoir mal entendu les paroles des Apôtres, & n'en avoir pas compris le sens mystérieux. Elle n'a pas empêché qu'il n'ait été reconnu pour saint dans l'Eglise.

PAPILLON, (Philibert) né à Dijon. Après avoir fait ses études dans sa Patrie, il vint à Paris, où pendant un séjour de trois ans, il lia un commerce étroit avec les sçavans, & se fit un grand fond de richesses Littéraires. De retour à Dijon, il entra au séminaire, & reçut la Prêtrise. Il avoit été nommé à un Canonicat de la Chapelle-aux-Riches de Dijon ; & comme il n'eut jamais d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, il se borna à un bénéfice médiocre, pour n'être pas distrait dans l'application qu'il vouloit donner aux livres. Il avoit travaillé de bonne heure à s'en procurer, & sa bibliothèque nombreuse étoit fournie de livres rares & curieux. Son goût & ses dispositions le portoient à toutes les parties des sciences. Il avoit appris dans sa jeunesse la Botanique, l'Anatomie & la Médecine ; & quand il fut entré dans l'Etat Ecclésiastique, il se tourna vers la Théologie, la Philosophie ancienne & moderne, la Géographie, la Chronologie, l'Histoire, & il prit même quelque légère teinture des beaux Arts, de la Peinture, de l'Architecture. Mais l'histoire de sa Province, sur-tout l'histoire Littéraire, fut le principal objet de ses recherches ; & lorsqu'il eut pris le dessein d'y travailler, il parcourut toute la Bourgogne, fouilla toutes les Bibliothèques pour amasser

des matériaux. Le fruit de son travail & de ses veilles, parut après sa mort par les soins de l'Abbé Joli, en 1742, *in-fol.* & cet ouvrage est plein de choses utiles & de particularités intéressantes. Papillon a fourni aussi beaucoup d'articles au Pere le Long pour sa Bibliothèque des Historiens; plusieurs pièces au Pere Desmolets pour ses mémoires. Il a fait plusieurs vies qui se trouvent dans celles du Pere Niceron, & a aidé plusieurs autres Sçavans de ses lumières. Il mourut à Dijon en 1738, âgé de près de 72 ans, après avoir donné dans une longue maladie, des preuves de sa patience & de sa Religion.

PAPIN, (Isaac) né à Blois en 1657, fit ses premières études à Genêve, & vint ensuite étudier le Grec & l'Hébreu à Orléans sous le Ministre Pajon son oncle maternel, dont il embrassa les sentimens sur le dogme de la grace efficace, que Pajon admettoit dans un sens contraire à celui des réformés. La défense qu'il en prit contre le Ministre Jurieu, & un Traité qu'il composa à Bordeaux sous le titre de *la foi enfermée dans ses justes bornes*, lui suscitèrent des persécutions de la part de ceux de sa Secte, & il se vit contraint de passer en Angleterre où il fut ordonné Prêtre par l'Evêque d'Eli. Il exerça ensuite le ministère dans quelques Eglises d'Allemagne, surtout à Hambourg & à Dantzic; mais toujours poursuivi par Jurieu qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir écrit contre lui, il se vit obligé de revenir en France, où il embrassa la Religion Catholique, & fit abjuration à Paris dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire de la rue de S. Honoré, entre les mains du grand Bossuet en 1690. Il mourut dans la même Ville en 1709, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Benoît, où l'on voit son Epitaphe. Il a paru une édition de ses œuvres en trois vol. *in-12.* 1723, par les soins du Pere Pajon de l'Oratoire, cousin de l'Auteur. Elle est intitulée: *Recueil des Ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la Religion*, & elle est décorée d'une *Lettre Pastorale* de l'Evêque de Blois. Outre l'Ouvrage dont nous avons parlé, on y trouve un excellent Traité contre le *Tolérantisme*. *La cause des Hérétiques disputée & condamnée par la méthode du Droit*, bon Ouvrage, & plusieurs autres Traités de controverse. Papin avoit une fille qu'il maria à M. de Maliverné, demeurant à Saumur, petit neveu de Philippe de Maliverné, Président & Lieutenant de la Sénéchaussée de cette Ville, & Conseiller d'Etat en 1644. Cette Dame étoit un vrai modèle d'une femme Chrétienne; elle joignoit à

un caractère doux & compatissant, une piété solide & éclairée; tout occupée de l'éducation de ses enfans, elle vivoit presqu'inconnue au monde. Au lit de la mort, le Vicaire de sa Paroisse & ensuite le Curé, lui refusèrent les Sacremens, parce qu'elle ne voulut point accepter la Bulle *Unigenitus*; elle eut beau déclarer qu'elle étoit sincèrement soumise à l'Eglise, qu'elle croyoit toutes les vérités qu'elle enseigne, & qu'elle rejettoit toutes les erreurs qu'elle condamne, ils ne voulurent point se contenter d'une profession de foi si claire & si exacte dans ce qu'elle contient: auquel cas il falloit spécifier & articuler quelques vérités en particulier & quelques erreurs sur lesquelles on soupçonnoit que la personne interrogée, ne pensoit pas comme l'Eglise. Madame de Maliverné mourut ainsi âgée de 51 ans, sans Sacremens & sans les honneurs de la sépulture, le 19 Juin 1747. Quel triomphe pour le Ministre Jurieu qui ne pouvoit pardonner à Papin les excellens Ouvrages qu'il avoit fait, s'il eût vû la fille de son adversaire ainsi traitée pour son attachement à des vérités si fortement défendues par l'illustre Evêque de Meaux, par qui Papin avoit été converti, & avec qui il avoit lié un commerce de lettres?

PAPINIEN, (Æmilius) Jurisconsulte fameux regardé comme la régle des Loix & un trésor de la science du Droit. L'Empereur Sevère à qui il avoit succédé dans la Charge d'Avocat-Fiscal, voulant que le mérite de cet homme célèbre fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois, étoit de juger les Procès avec l'Empereur ou en son nom. Ce Prince en mourant lui recommanda ses deux fils Caracalla & Geta, dont le premier après avoir inhumainement massacré son frere dans les bras même de leur mere, répandit le sang de tous ceux qui lui avoient appartenu. Papinien ne put échapper à sa cruauté, & ce barbare ayant voulu le forcer à lui composer un Discours pour excuser la mort de Geta devant le Sénat ou devant le peuple, le Jurisconsulte, lui répondit généreusement: *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide, que de le commettre, & c'est un second parricide que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie.* Cette réponse courageuse lui coûta la vie, & on tua aussi son fils qui étoit alors Questeur. C'étoit en l'année 212.

PAPIRE MASSON, (Jean) né dans le Forêz à Saint Germain-Laval en 1544, après avoir fait ses études avec succès à Billon & à Toulouse, se fit Jésuite à Rome, & pro-

fessa à Naples, à Tournon en Vivarez & au collège de Clermont à Paris avec beaucoup de réputation. Il sortit depuis de la Société, étudia en droit à Angers, & se fit recevoir Avocat au Parlement. Il n'y plaida qu'une cause qu'il gagna avec applaudissement, & son mérite lui procura la Charge de Substitut du Procureur Général. Il fut ami de tous les sçavans hommes de son tems, & les belles qualités de son ame le firent aimer & estimer de tous ses Contemporains. Il mourut à Paris en 1611, âgé de 67 ans, & il a laissé un très-grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux sont: *Annalium libri* 4. &c. *in*-4. bon Ouvrage, dont la meilleure édition est de 1598. L'Auteur qui avoit beaucoup de connoissance de l'Histoire de France, a répandu dans son livre beaucoup de remarques singulières dispersées dans des livres peu lûs, & qu'on ne trouve pas dans les autres Ecrivains. *Notitia Episcopatuum Galliæ*, *in*-8. *Descriptio fluminum Galliæ*. Ces deux Ouvrages sont peu exacts & peu recherchés. Des *Eloges Latins* des hommes illustres, recueillis parBaledsens de l'Académie Françoise en 1656. *Vita Joannis Calvini in*-4. bien écrite, que quelques-uns donnent à Jacques Gillot: *De Episcopis Urbis in*-4. où le Cardinal Baronius trouvoit à reprendre bien des choses que Masson, ne voulut pas corriger, & plusieurs autres ouvrages.

PAPYRIUS, nom d'une famille illustre à Rome, laquelle a donné de grands hommes à la République. Papyrius *Cursor*, Consul l'an de Rome 461, se rendit redoutable aux Sabins qu'il défit plusieurs fois, & dont il triompha. Il fit ses premières campagnes sous Papyrius Crassus son pere, & il étoit déja fameux par sa valeur, lorsqu'il fut nommé Dictateur par Furius Camillus, que la maladie obligeoit de quitter l'armée près de Samnium. Papyrius sçachant ce qu'il devoit à l'usage & à la Religion, alla renouveller ses auspices à Rome, & défendit à son Lieutenant de combattre quelque occasion que lui en donnassent les ennemis; mais Fabius ayant trouvé le moment favorable, les attaqua & les défit entièrement. Papyrius de retour, voulut punir le Vainqueur de sa désobéissance; mais l'armée s'opposa à la condamnation de Fabius, & le Dictateur obligé de céder à la force, se plaignit envain au Sénat & aux Tribuns du peuple qui blamèrent l'excès de sa sévérité; il perdit même par là l'affection des Soldats qui faillirent à lui faire perdre une bataille qu'il donna bientôt après. Le danger où il se vit dans cette occasion, le força

à relâcher de sa dureté, & il regagna l'amitié de ses troupes qui lui procurèrent de nouveaux triomphes sur les Samnites : il en fit passer cent mille sous le joug, & leur reprit tout ce qu'ils avoient enlevé aux Romains.

PAPYRIUS *Prætextatus*, ainsi nommé, parce qu'il fit une action d'une prudence consommée dans le tems qu'il portoit encore la robe nommée *Prætexta*. Son pere l'ayant un jour mené au Sénat, où l'on délibéroit d'affair. importantes, sa mere fut curieuse de savoir ce qui s'y étoit passé, & le jeune homme pour se délivrer de ses importunités, la paya d'un mensonge adroit, en lui disant qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la République de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme. Cette femme allarmée communiqua aussitôt sa crainte aux Dames Romaines qui allèrent supplier le Sénat la larme à l'œil, que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que le mariage d'une homme avec deux femmes. Les Sénateurs ne comprenant rien au tumulte de ces femmes attroupées, le jeune Papyrius les tira de peine en leur racontant de quelle manière il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mere. On loua son adresse & il fut résolu qu'à l'avenir il seroit le seul jeune homme qui assisteroit au Sénat.

PAPON, (Jean) fameux Jurisconsulte, né dans le Forêz vers 1505, fut Lieutenant Général au siège de Montbrison, & Maître des Requêtes Ordinaire de la Reine Catherine de Médicis. Il se distingua par plusieurs Ouvrages dont les principaux sont : *in Borbonias consuetudines Commentaria in-fol.* où il compare le Droit Romain avec les dispositions de la Coûtume du Bourbonnois qui y ont rapport ; mais il paroît que l'Auteur n'avoit aucune notion des Usages singuliers de cette Coûtume. *Rapport des deux principes de l'Eloquence Grecque & Latine in-8. Recueil d'Arrêts notables in-fol. Les Notaires* en trois vol. *in-fol.* c'est comme une pratique de toutes les parties du Droit.

PARACELSE, (Aurele-Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim) né à Einstledbourg du canton de Schweitz en 1493, fut encore plus fameux par ses visions & ses folies, que par le nombre de ses Ouvrages & sa qualité de grand Médecin. Son pere qui étoit fils naturel d'un Prince, l'éleva avec soin, & Paracelse fit en peu de tems de grands progrès dans la Médecine. Il voyagea dans presque tous les pays de l'Europe, pour augmenter l'étendue de ses connoissances, & revint à Bâle où il professa la Médecine avec un succès sin-

gulier. Il se faisoit gloire de détruire la méthode de Galien & d'Hyppocrate, au-dessus desquels il se mettoit hardiment, & il s'appelloit sans façon le *Réformateur de la Médecine*. Aucune maladie ne paroissoit ni l'inquiéter, ni le surprendre, & il se vantoit d'avoir pour toutes, des remèdes ausquels il donnoit des noms barbares qu'il forgeoit à dessein, comme pour leur donner un nouveau degré de vertu. Il avoue de sang-froid lui-même dans ses Ouvrages, que Dieu lui a révélé plusieurs secrets & particulièrement le fin & l'intérieur de la Chymie, & s'attribuant la monarchie de la Médecine, il apostrophe les Doct. de toutes les Univ. *pour les sommer de suivre les pas de leur Monarque*. Il se vante d'avoir reçû de Galien des Lettres datées des Enfers, & d'avoir disputé dans le vestibule de ces lieux ténébreux contre Avicenne sur l'or potable, la pierre philosophale, la Thériaque, &c. Cet extravagant s'applaudissoit de pouvoir prolonger la vie de l'homme pendant plusieurs siècles, & il mourut à Salzbourg âgé de 47 ans en 1541. Il étoit fort pauvre, ainsi qu'il paroît par son inventaire qui a été imprimé avec son testament. Ses Partisans publièrent qu'il sçavoit faire de l'or; mais il se prévalut aussi peu de sa science pour s'enrichir que pour prolonger ses jours. La meilleure édition des œuvres de ce fameux Visionnaire est celle de Genève en 3 vol. *in-fol.* 1658. Ils roulent tous sur des matières philosophiques & médicales: il y a quelques bonnes choses; mais encore plus de frivoles & de fausses, point de méthode, point de clarté, & presque toujours une obscurité impénétrable. L'Auteur croit s'excuser assez en avouant que les sages ne doivent jamais par un excès de prudence, ouvrir le fond de leurs pensées; mais dans le fond, ce n'est qu'un esprit faux à qui la fortune & le hazard acquirent plus de réputation que le mérite réel. Un caractère inégal qui ne gardoit aucune mesure ni dans l'étude, ni dans la débauche; qui avoit la témérité de se donner pour un Théologien inspiré, & en qui on ne trouvoit qu'une impiété grossière & étourdie, sans aucunes difficultés sérieuses.

PARDIES, (Ignace Gaston) né à Pau en 1636, d'une famille de Robe, entra chez les Jésuites, & pendant qu'il y enseignoit les Belles-Lettres, il lui échappa quelques petits ouvrages en prose & en vers, qui décelèrent beaucoup de goût & de génie; mais son penchant l'entraînant vers les Sciences spéculatives, il se livra avec ardeur à la lecture des Philosophes & des Mathématiciens

anciens & modernes, & il étudia à fond leur système, pour se mettre en état d'en former un lui-même. Celui du fameux Descartes avoit de l'attrait pour lui; mais il ne s'y attacha pas servilement, & ne voulut pas renoncer à la gloire de l'invention. La hardiesse avec laquelle il exposa quelques principes qui parurent nouveaux, lui attira bien des contradictions, qu'il esquiva avec adresse. Cependant, le public recueillit bien-tôt le fruit des études de ce Sçavant. En 1662, parut l'ouvrage intitulé: *Horologium Thaumaticum duplex*, *in*-4. & peu après: *Dissertatio de motu & naturâ Cometarum*, *in*-8. En 1670, *Discours du mouvement local*, *in*-12. Ses *Elémens de Géométrie*, qui parurent en 1671, ouvrage clair & précis, achevèrent d'établir sa réputation. Il fut depuis appellé à Paris pour professer la Rhétorique au Collège de Louis le Grand, & sa réputation qui l'y avoit précédé, le fit rechercher par tous les Sçavans. En 1672, il publia son traité *de la connoissance des Bêtes*, où il expose les raisons des Cartésiens avec tant de force & les réfute si foiblement, que l'on voit bien qu'il ne lui manquoit que le courage de se déclarer hautement pour leur opinion. Cet ouvrage fut suivi de la *Statique*, & de la description de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité, dernier ouvrage du Pere Pardies, qui mourut en 1673, au milieu de son âge & de sa réputation. Il n'avoit que trente-sept ans. Il fut, à ce qu'on croit, la victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avoit confessé & prêché pendant les fêtes de Pâques.

PARÉ, (Ambroise) né à Laval dans le Maine, fut Chirurgien d'Henri II, de François II, de Charles IX & d'Henri III, & s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Comme il étoit Huguenot, il auroit été enveloppé dans l'affreux massacre de la saint Barthelemi, si Charles IX, qui tiroit lui-même avec une arquebuse sur ses sujets infortunés, n'eût enfermé Paré dans sa chambre, en disant: *qu'il n'étoit raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fut ainsi massacré*. Paré enrichit notre langue de plusieurs Traités excellens, dont le principal est celui qui en contient vingt-six, avec des figures. Il éprouva d'abord quelques difficultés pour l'impression, à cause de la manière trop libre dont il s'étoit exprimé sur certaines matières, & on l'obligea de corriger certains passages. Cet habile Chirurgien mourut en 1592, selon de Vaux dans son *Index funereus Chirurgorum*.

PARENT, (Antoine) né à Paris en 1666 d'un Avocat au Conseil, fut élevé par un grand oncle maternel, Curé dans le Diocèse de Chartres, qui l'instruisit de la Religion & le forma à la piété. Le jeune Parent, qui avoit une forte inclination pour la Géomètrie, s'y appliqua de bonne heure, & sans maître, avec le secours des seuls livres, il fit des progrès surprenans dans cette science. Après avoir fait son Droit à Paris, pour obéir à ses parens, il s'enferma dans le Collège de Beauvais, & s'y livra tout entier à son étude favorite. Quand il crût être en état d'enseigner les Mathématiques aux autres, il prit des Ecoliers, & peu après il fit deux campagnes avec un Militaire, pour s'instruire dans les Fortifications; & revenu à Paris, il fut admis dans l'Académie des Sciences d'abord comme élève, puis adjoint pour la Géomètrie en 1716. Il fut très-assidu à fournir son contingent dans les assemb. de cette Compagnie, & l'on trouve dans les *Mémoires* un grand nombre de ses pièces. Parent mourut en 1716, dans les grands sentimens de Religion qui l'avoient animé pendant sa vie. Nous avons de lui, des *Elemens de Méchanique & de Physique;* des *Recherches de Mathématique & de Physique*, 3 *vol. in-12;* une *Arithmétique Théorique*, *in-8.* & il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits.

PAREUS, (David) né à Franckeinstein en Silésie, apprit d'abord le métier d'Apoticaire, puis celui de Cordonnier, & enfin reprit ses études sous un Professeur, qui de Luthérien qu'il étoit, le rendit Calviniste. Ayant suivi ce maître à Ansberg & étudié encore quelque tems sous lui, il fut envoyé à Hidelberg, dont l'Académie le mit en état de faire des progrès considérables dans les Langues, dans la Philosophie & dans la Théologie. Il y professa ensuite les Humanités & la Théologie avec beaucoup de réputation, & après avoir mené une vie fort agitée par les disputes & les persécutions qu'on lui suscita, il vint mourir à Heidelberg dans sa propre maison, qu'il appelloit *Pareanum*, en 1622, à l'âge de près de soixante-quatorze ans. Ce Ministre a beaucoup écrit, & ses ouvrages ont été recueillis en trois vol. *in-fol.* On y trouve ses *Commentaires sur l'Ecriture*, & entr'autres un sur l'Epître de Saint Paul aux Romains, que Jacques, Roi d'Angleterre fit brûler par la main du Boureau, parce qu'il contenoit des maximes contraires aux droits des Souverains: plusieurs *Traités* contre Bellarmin, & autres livres de Controverse. *Philippe* PAREUS, son fils, fut un grand Grammairien & Recteur de divers Collèges en Allema-

gne. Nous avons de lui, *la Vie de son pere*; *Lexicon criticum*, *in-8*; *Analecta Plautina*, parsemés d'injures atroces contre Gruterus; quelques *Commentaires* sur l'Ecriture; des ouvrages de Théologie & d'autres de Grammaire. Il vivoit encore en 1655; & son fils *Daniel* PAREUS, habile comme lui dans les Humanités, publia *Mellificium Atticum*, *in-8*. qui est un recueil de Sentences rédigées en lieux communs & tirées des auteurs Grecs. *Historia Palatina*, livre petit, mais assez bon. Il fut tué par des voleurs, ou à la prise de Keiserslauteren.

PARFAIT, (François) né à Paris en 1698, d'une famille ancienne & distinguée, témoigna dès son enfance beaucoup d'ardeur pour l'étude, & fit de grands progrès dans la Littérature, & surtout dans celle du Théatre, à laquelle il s'appliqua par préférence. Ses liaisons avec les auteurs Dramatiques & les Acteurs, le mirent à portée de rassembler des matériaux pour composer *l'Histoire générale du Théatre François*, *depuis son origine jusqu'à présent*. Les deux premiers Tomes parurent en 1735, & depuis cette année jusqu'en 1752, il en a donné quinze volumes. Le seizième & le dixseptième, ont paru depuis sa mort. Cet ouvrage est plein de recherches intéressantes & d'anecdotes curieuses. Parfait a été aidé, dans ce travail, par son frere Claude Parfait, versé dans les mêmes connoissances que lui. Nous avons encore des deux freres, des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de la Foire, deux vol. *in-12*. *Histoire de l'ancien Théatre Italien*; une *Histoire de l'Opéra*, que des raisons particulières ne permirent pas de publier; un *Dictionnaire* des Théatres, en six volum. *in-12*. Outre cela, *François* PARFAIT, qui avoit assez de génie pour composer lui-même des pièces de Théatre, a fait deux Poëmes Lyriques, qui n'ont jamais été représentés, *Atrée*, Tragédie; & *Panurge*, Ballet. Il mourut en 1752, âgé de plus de 55 ans.

PARIS, fils de Priam & d'Hecube. Cette Princesse étant grosse de lui, s'imagina en songe qu'elle étoit accouchée d'un flambeau ardent qui embrasoit toute l'Asie. L'Oracle consulté sur ce songe répondit, que la Reine mettroit au monde un fils, qui causeroit la ruine de sa patrie. Priam, pour détourner ces malheurs, chargea un de ses soldats de l'exposer dans quelque lieu désert, pour y être dévoré des bêtes sauvages; mais Hecube le fit élever secrettement, par un Berger des environs du Mont Ida. Le jeune homme ne tarda pas à se faire connoître par plusieurs

belles qualités, qui marquoient sa naissance. Il porta d'abord le nom d'Alexandre, que sa valeur lui fit donner, & il épousa Œnone, Nymphe du Mont Ida. Ce que la renommée publioit de ses vertus, & particulièrement de son équité, le fit choisir pour juge entre les trois Déesses qui se disputoient la pomme d'or, & il l'adjugea à Venus, qui lui promit en récompense la plus belle femme de toute la Grèce. Peu de tems après, Hector fils de Priam, donna une fête magnifique à la Cour de son pere, & Pâris instruit de sa naissance, alla à ces jeux avec toutes les marques qui pouvoient servir à le faire reconnoître. Il fut reçû parmi les autres fils de Priam, & il ne tarda pas à se corrompre dans les délices de la Cour, dès qu'il fut Prince. Oubliant Œnone, il ne s'occupa plus que de l'enlèvement d'Hélène, qui lui avoit été promise par Venus. Il partit donc avec une nombreuse flotte, & profitant de l'absence de Ménelaus, il lui enlèva sa femme. Ce rapt fut cause de la guerre de Troye, pendant laquelle Pâris tua Achille d'un coup de flèche au talon, & fut blessé à son tour par Philoctete, avec les flèches empoisonnées d'Hercule. Il se fit porter aussitôt sur le mont Ida auprès d'Œnone, espèrant que cette Nymphe, rappellant son premier amour, employeroit pour le guérir, les profondes connoissances qu'elle avoit de la Médecine; mais Œnone indignée de sa perfidie, lui refusa son secours & le laissa mourir.

PARIS, (Matthieu) célèbre Historien Anglois, Bénédictin au Monastère de S. Alban, étoit en même-tems Poëte, Orateur, Théologien & Mathématicien. Il fut chargé de réformer les Monastères, & il le fit avec zèle : il reprenoit les vices sans distinction, & n'épargnoit ni la Cour d'Angleterre, ni les Officiers du Pape, contre lesquels il soutint les privilèges de sa patrie. Nous avons de ce sçavant Religieux une excellente Histoire en deux parties, *Historia major;* la première, depuis le commencement du monde jusqu'à Guillaume le Conquérant; & la deuxième, depuis ce Roi jusqu'en 1250. Il continua depuis cette Histoire jusqu'en 1259, qui fut l'année de sa mort. La meilleure édition est celle de Londres, 1571, & il en parut une en deux vol. *in-fol.* dans la même ville, avec des augmentations, en 1640. Matthieu avoit fait un abrégé de ses ouvrages, qu'il appella *Historia minor.*

PARIS, (Anselme) Chanoine Regulier de sainte Genevièvе, étoit de Reims. Il a vécu dans sa Congrégation dans une retraite continuelle, & dans une application non

interrompue, à ses devoirs & à l'étude. Il est auteur d'une *Dissertation* anonyme sur le livre de Bertram, qui se trouve dans le livre de la perpétuité de la Foi, & de *deux Tomes* qu'il fit pour montrer l'accord de l'Eglise Grecque avec la Latine dans tous les tems, sur la transubstantiation. Il travailloit contre les Dissertations du Ministre Claude, lorsqu'il mourut en 1683. Il a laissé plusieurs Dissertations manuscrites. Il écrivoit avec beaucoup de méthode & de justesse. Il étoit oncle de François Paris, Diacre, cy-après.

PARIS, (François) Prêtre, né à Châtillon près Paris d'une pauvre famille. Il se mit, dans sa première jeunesse, au service de Mrs. Varet, qui y avoient une maison. Ces Messieurs, dont un est mort Grand-Vicaire & Archidiacre de Sens, voyant d'heureuses dispositions dans ce jeune homme, le firent étudier, & le trouvant capable de servir l'Eglise, le firent entrer dans le Clergé : élevé au Sacerdoce, il fut chargé de la Cure de S. Lambert, qu'il desservit pendant quelques années avec édification & avec zèle. Il travailla ensuite dans une autre, & delà vint se fixer à Paris, où il est mort sous-Vicaire de saint Etienne-du-Mont, en 1718, dans un âge très-avancé. Nous avons de lui des ouvrages solides & édifians, les *Pseaumes en forme de Prieres ; Prieres tirées de l'Ecriture-Sainte, paraphrasées ;* un *Martyrologe ou idée de la Vie des Saints ; Traité de l'usage des Sacremens de Pénitence & de l'Eucharistie*, imprimé par l'ordre de M. de Gondrin, Archev. de Sens, en 1673 ; *Règles Chrétiennes, pour la conduite de la vie* & autres. M. Paris avoit eu une dispute avec M. Bocquillot, Chanoine d'Avalon, sur ce sujet : *Si des Auteurs devoient retirer quelque profit des ouvrages qu'ils faisoient imprimer sur la Théologie & la Morale.* M. Paris soutenoit que l'on pouvoit légitimement retirer un honnête salaire de ces sortes de travaux, & M. Bocquillot défendoit le contraire : il y eut des écrits de part & d'autre. On a imprimé les réponses de ce dernier, avec sa vie & ses lettres, en 1745.

PARIS, (François) Diacre. Il étoit fils aîné d'un Conseiller au Parlement, qui le destinoit à lui succéder dans sa Charge ; mais la piété dont il fut rempli dès sa plus tendre jeunesse, lui inspira un généreux mépris pour le monde, & après bien de l'opposition de la part de ses parens, il en obtint enfin la permission d'embrasser l'état Ecclésiastique. Après leur mort, il abandonna tout le bien à son frere, se réduisant à lui demander son étroit nécessaire pour vivre pauvrement, encore le

regardoit-il comme une aumône qu'il lui faisoit. S'étant retiré au Collège de Bayeux, l'obéissance l'engagea à faire des Cathéchismes sur la Paroisse de S. Côme, & à se charger de la conduite des Clercs, & leur faire des Conférences : la même obéissance le porta à recevoir le Soudiaconat, & dans la suite le Diaconat, dont il se croyoit très-indigne. Le Cardinal de Noailles, informé de ses vertus, voulut le faire Curé de S. Côme, sans rien exiger de lui qui pût blesser la délicatesse de sa conscience; mais un obstacle imprévû fut plus fort que toute sa résistance, & le tira d'embarras. Dès-là il se proposa une plus profonde retraite; & après l'avoir cherchée en plusieurs asyles, il se confina dans une maison du Fauxbourg saint Marceau, où il se livra sans ménagement à toutes les rigueurs de la pénitence, joignant à la prière le travail des mains, ayant appris à cet effet à faire des bas au métier. Il y mourut le premier Mai 1727. Il avoit adhéré à l'appel des quatre Evêques au futur Concile, & il le renouvella en 1720. Son tombeau est devenu célèbre par un grand nombre de miracles qui s'y sont opérés, & par la contradiction qu'ils ont éprouvés, qui n'a servi qu'à en relever l'éclat, & affermir la foi des Fidèles, qui avoient prevenu le témoignage que Dieu rendit à la sainteté de son serviteur, par leur empressement à enlever & à conserver tout ce qui lui avoit appartenu ou servi. Nous avons de lui de fort bonnes explications sur l'Epître aux Romains, celle aux Galates, & une Analyse de l'Epître aux Hébreux. *Jerôme-Nicolas* DE PARIS, Conseiller au Parlement, son frere, vivement frappé de cet exemple d'innocence & de pénitence, a marché sur les traces de ce bienheureux frere; l'a imité dans sa pénitence, & s'est livré à des austérités presqu'incroyables pendant les quatre dernières années de sa vie, qu'il a terminées par la mort des justes le seize Août mil sept cent trente-sept.

PARKER, (Matthieu) né à Norwich en Angleterre en 1540, fut élevé à Cambridge dans le Collège de Bennel, où il enseigna ensuite, devint depuis Doyen de Lincoln, & fut nommé par la Reine Elisabeth à l'Archevêché de Cantorbery. C'est faussement que quelques Auteurs ont prétendu que faute d'Evêques, il fut ordonné dans un cabaret. Il fut le premier qui souscrivit à la Suprematie prétendue de la Reine, & le plus zèlé à en subir le joug. Il mourut en 1575. On a de lui un Traité *de Antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, *in-folio*, où il donne l'Hist-

toire de 70 Archevêques. Jean Strype a écrit la vie de ce Prélat *in-fol.*

PARKER, (Samuel) fils d'un Gentilhomme de Northampton fit ses études à Oxford, devint Archevêque de Cantorbery, puis Evêque d'Oxford, & mourut en 1687. Ce Prélat étoit sçavant, & il a composé grand nombre d'ouvrages en Lat. & en Anglois : les principaux sont, *Tentamina Physico-Théologica: Disputationes de Diviná Providentia :* Discours sur le Gouvernement *Ecclésiastique : Traité de la Nature & de la Bonté de Dieu ; Démonstration de l'Autorité Divine, de la Loi naturelle, & de la Religion Chrétienne,* en 2 part. : *Etat du Gouvernement de l'Eglise Chrétienne dans les six premiers siècles*, &c.

PARMENIDES D'ELÉE, fameux Philosophe Grec, qui vivoit vers 430 ans avant Jesus-Christ, fut Disciple de Xenophane, & se distingua par sa vivacité à défendre les Paradoxes insensés de son maître. Il soutenoit donc, comme lui, l'unité, l'immobilité & l'incompréhensibilité de toutes choses ; mais ce n'est point là ce qui fit la réputation de Parmenides, il la dut toute entière à sa Doctrine touchant les idées, Doctrine que Platon enchâssa depuis avec beaucoup d'adresse dans le Dialogue, qui a pour titre, *Parmenides.* Ce dernier Philosophe étoit Poëte, à l'exemple de Xenophane son maître, & l'un & l'autre traitèrent la Philosophie en vers. Il ne nous reste que des fragmens du travail de Parmenides.

PARMENION, Capitaine fameux d'Alexandre *le Grand*, qui rendit les services les plus signalés à ce Prince, & qui eut le plus de part à sa confiance ; le Roi de Macédoine en partant pour son expédition contre les Perses, mit Parmenion à la tête de son Infanterie. Ce brave Officier contribua beaucoup à la gloire de son Roi, par sa valeur, son habileté & la confiance des troupes qui se tenoient assurées de la victoire, quand elles marchoient sous ses ordres. Alexandre l'ayant consulté sur les propositions que lui faisoit faire Darius, Roi de Perse, Parmenion les trouva si avantageuses, qu'il ne put s'empêcher de dire : *j'accepterois cet offre si j'étois Alexandre ; & moi aussi*, lui repliqua le fier Conquérant de Macédoine, *si j'étois Parmenion.* Le zèle, & la fidèlité inviolable avec laquelle cet illustre Capitaine avoit servi son Prince, qui n'avoit jamais rien fait de grand sans lui, fut mal payé par Alexandre, qui sur un simple soupçon assez léger & destitué de toute preuve réelle, fit d'abord cruellement massacrer le fils, & ensuite le

pere âgé pour lors de 70 ans.

PARMESAN, (François Mazzuoli, surnommé le) Voyez MAZZUOLI.

PARROCEL, (Joseph) né à Brignoles en 1648 d'un Peintre qui ne lui laissa que ses talens, apprit les premiers élémens de l'Art d'un de ses frères, & alla ensuite se perfectionner à Rome sous le *Bourguignon*, & à Venise où il étudia le Coloris des sçavans maîtres de cette Ville. La réputation qu'il s'y fit l'avoit déterminé à s'y fixer; mais les envieux que son mérite lui attira le forcèrent à repasser en France. Il s'établit donc à Paris, & fut reçu à l'Académie de Peinture. Il a sur-tout excellé dans les Batailles, & quoiqu'il n'eut jamais vû d'armée, son génie suffisoit pour mettre dans ses tableaux tous les mouvemens rapides d'une bataille, pour exprimer la fureur du soldat, & *aucun Peintre*, comme il le disoit lui-même, *n'a sçû mieux tuer son homme.* On voit à Paris un grand nombre de tableaux de ce maître, & on y admire la légereté de sa touche, & la fraîcheur du coloris. Il mourut en 1704, & outre les grands talens de la Peinture, on estimoit en lui un cœur généreux, & un caractère de franchise qui le faisoient aimer de tous ceux qui le connoissoient. *Charles Parrocel*, mort en 1752, étoit son fils & son élève. Il excelloit dans le genre de son pere, & il fut choisi pour peindre les Conquêtes de Louis XV.

PARQUES, Déesses de l'Enfer, ainsi nommées, disent les Ethymologistes par Antiphrase, *ex eo quòd non parcant.* La plus commune opinion est qu'elles étoient filles de la Nécessité; elles filoient ensemble la destinée des hommes: la plus jeune nommée Clotho tenoit la quenouille, Lachesis tournoit le fuseau: & Atropos avec le ciseau fatal tranchoit le fil de la vie. Les Poëtes feignent qu'elles employoient de la laine blanche mêlée d'or & de soye, pour exprimer les jours heureux, & de la laine noire, pour exprimer les jours malheureux.

PARRHASIUS, né à Ephèse, Peintre fameux, qui excelloit dans le Dessein, comme Zeuxis son Emule, dans le Coloris. Si l'on en croit Pline, ce Peintre a pratiqué le premier l'Observation exacte des Proportions. On lui doit les airs de tête spirituels, délicats & passionnés, la distribution élégante des cheveux, la beauté & la dignité des visages, & enfin le finissement & l'arrondissement des figures. Il épuisa toutes les richesses de son imagination dans le tableau du *Peuple d'Athènes*, qui brilloit de mille traits sçavans & ingénieux. Il l'avoit repré-

ſenté d'un côté bizârre, colère, injuſte, inconſtant; & de l'autre, humain, clément, ſenſible à la pitié, & avec tout cela fier, hautain, glorieux, féroce, & quelquefois même aſſez timide. Les grands talens de Parrhaſius lui inſpirèrent une préſomption & une arrogance inſupportable. Il portoit la fatuité juſqu'à s'honorer lui-même des Epithètes les plus flatteuſes, qu'il ne rougiſſoit pas d'inſcrire au bas de ſes tableaux. Il s'appelloit *le délicat*, *le poli*, *l'élégant*, *le conſommateur de l'Art*, &c. Si la victoire ſur Zeuxis ſervit à rehauſſer ſon orgueil, le peu de ſuccès qu'il eut dans ſa diſpute avec Timante, dût bien humilier ſon amour propre. Il s'agiſſoit d'un prix pour celui qui auroit le mieux réuſſi, & la matière des tableaux étoit un Ajax outré de colère, de ce qu'il n'avoit pû obtenir les armes d'Achille. La victoire fut adjugée à Timante, & le vaincu ſe tira de ſa défaite par une Rodomontade: *Voyez*, dit-il, *mon Héros: ſon ſort me touche encore plus que le mien propre, il eſt vaincu une ſeconde fois par un homme qui ne le vaut pas.*

PARTHENAI, (Anne de) de l'illuſtre famille de ce nom, fut par ſon eſprit & ſon érudition l'ornement de la Cour de Renée de France, fille de Louis XII, & Ducheſſe de Ferrare. Elle avoit épouſé Antoine de Pons Comte de Marennes. Cette Dame ſçavoit le latin & le grec, entendoit la Théologie, l'Ecriture-ſainte, & aimoit à s'entretenir ſur ces matières avec les plus ſçavans de ſon tems. Mais ſa curioſité lui fut funeſte, car elle donna dans l'héréſie de Calvin, & devint, ſelon Théodore de Beze, *digne ſœur de Soubiſe*, *l'un des principaux Piliers du Parti.* La faveur dont elle jouiſſoit à la Cour de Ferrare y attira beaucoup de Calviniſtes. *Catherine de Parthenai* ſa nièce, fut la mere du fameux Duc de Rohan, qui ſoutint le parti des Calviniſtes avec tant de vigueur, pendant les guerres civiles ſous Louis XIII, de Catherine qui épouſa un Duc des Deux-Ponts, & qui fit cette belle réponſe à Henri IV: *Je ſuis trop pauvre pour être votre femme*, & *de trop bonne maiſon pour être votre maîtreſſe*, & d'Anne qui ſe trouvant renfermée avec ſa mère à la Rochelle lors du ſiège, en ſupporta les incommodités avec une conſtance héroïque. Elle ne voulut jamais non plus que ſa mere être compriſe dans la capitulation, & elles aimèrent mieux demeurer priſonnieres de guerre. Catherine avoit alors 74 ans, & l'on dit que dans ſa jeuneſſe elle avoit compoſé pluſieurs Comédies & Tragédies Françoiſes, & d'autres Poëſies.

PAS, (Manassès de) Marquis de Feuquières, l'un des plus grands guerriers du dix-septième siècle, né à Saumur en 1590, de l'ancienne famille de Pas en Artois, porta les armes à l'âge de 13 ans, & parcourant tous les grades militaires, il parvint aux emplois successifs dont il fut revêtu, Aide-de-Camp, Mestre-de-Camp, Maréchal-de-Camp, Lieutenant-Général, Lieuten. d'Armée en Chef; & il signala sa bravoure dans tous ses postes. Il fut fait prisonnier au siège de la Rochelle, en allant reconnoître la place, & quelques offres que Louis XIII. fit faire pour sa rançon, les Rebelles ne voulurent jamais le relâcher, persuadés qu'un prisonnier de cette importance en sauveroit un grand nombre des leurs. Après la mort de Gustave-Adolphe, Roi de Suède, il fut envoyé Ambassadeur extraordinaire en Allemagne, & il sçut par son adresse faire cette union importante des Suèdois; & de plusieurs Etats de l'Empire avec le Roi, dont les suites furent si avantageuses à la France. A son retour il fut fait Lieutenant Général de Metz & de Toul, & la guerre ayant recommencé en 1635 avec la Maison d'Autriche, il commanda l'armée du Roi, conjointement avec le Duc de Saxe-Weymar. La fatigue qu'il essuya dans cette campagne, lui causa une maladie dangereuse, pendant laquelle il ne fut pas inutile au Roi, qui envoyoit tenir conseil à la ruelle de son lit. En 1639 ayant été obligé d'assiéger Thionville avec un petit corps d'armée, il fut attaqué par Piccolomini, & après la plus vigoureuse défense, il ne fut vaincu que lorsque le sang qu'il perdoit par ses blessures, l'eut fait tomber évanoüi entre les mains des ennemis. Le Roi traita plusieurs fois de sa rançon, & enfin après plusieurs mois de négociation, il fut échangé contre le Génér. Ekenfort, 12 Colonels & 18000 Ecus. Mais le Marquis ne jouit pas de sa liberté, & mourut de ses blessures à Thionville en 1640. *Isaac de Pas*, son fils-aîné, ne se signala pas moins que son pere par son courage dans la guerre, & sa capacité dans les Négociations. Il fut Vice-roi de l'Amérique en 1660, envoyé Ambassadeur en Allemagne, & en Suède en 1672, & il mourut Ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1688. *Antoine* fils aîné du dernier, fut comme son ayeul le plus grand homme de guerre de son tems. Il se signala en Allemagne, en Italie, à la bataille de Staffarde, à la prise de Suze, &c. & ayant été fait Lieutenant-Général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la Paix, & mourut en 1711, âgé de 63 ans. Nous avons

de lui des Mémoires sçavans & judicieux, dans lesquels l'Auteur parle avec beaucoup de liberté des fautes que plusieurs de nos Généraux firent depuis la guerre de 1667 jusqu'à la fin de celle de 1701, & développe avec beaucoup de sagacité les causes diverses de tous les funestes évènemens de cette guerre de 1701. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, les Portraits des Ministres, des Généraux de Louis XIV, tout cela rend le livre instructif & amusant.

PASCHAL, (Blaise) l'un des plus grands génies & des plus sublimes Ecrivains que la France ait produit, naquit à Clermont en 1623 d'Etienne Paschal, Président en la Cour des Aides de cette Ville, qui se chargea lui-même de l'éducation de son fils, & vint s'établir à Paris pour y vaquer avec plus de succès. Le jeune Paschal né avec des dispositions extraordinaires, fit les progrès les plus rapides sous un tel maître, & il n'avoit pas douze ans qu'il avoit déja aquis un grand nombre de connoissances utiles. Son pere qui remaquoit en lui un penchant pour les choses de raisonnement, craignant que la connoissance des Mathématiques ne l'empêchât d'apprendre les Langues, s'appliqua à lui ôter toute idée de Géométrie & s'abstenoit même d'en parler devant lui. Ne pouvant cependant résister aux importunités de son fils, il se contenta de lui dire un jour en général, que la *Géométrie est une science qui enseigne le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles ont entre elles*; mais en même tems il lui défendit d'en parler & d'y penser davantage. Sur cette simple ouverture, l'enfant se mit à rêver à ses heures de récréation, & en crayonnant avec du charbon sur les carreaux de sa chambre, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide par la seule pénétration de son esprit. Le pere surpris de cet effort prodigieux, ne crut pas devoir gêner le goût de son fils, & il lui confia les élémens d'Euclide, que l'enfant étudia avec tant de succès, qu'à l'âge de seize ans, il fit un Traité des *Sections coniques*, que l'on regarda comme une production d'esprit des plus extraordinaires. Descartes qui étoit alors en Hollande, l'ayant lû, ne voulut jamais croire qu'il fut du jeune Paschal, & prétendoit que le pere en faisoit honneur au fils. En 1638 il suivit son pere qui avoit été nommé à l'Intendance de Rouen, & il y continua l'étude des Belles-Lettres & des Mathématiques. A l'âge de dix-neuf ans, il surprit le monde sçavant par l'invention de cette machine

d'Arithmétique si singulière; par le moyen de laquelle, sans plume & sans jettons, sans sçavoir même aucune règle d'Arithmét. on fait avec une sûreté infaillible toutes sortes d'opérations. Il fut deux ans à la mettre dans sa perfection, moins par l'embarras d'inventer les mouvemens, que par la peine qu'il avoit à les faire bien comprendre aux Ouvriers. Trois ans après il exécuta les expériences du vuide d'après Toricelli, & prouva clairement le premier, que les effets que l'on avoit attribués jusques-là à l'horreur du vuide sont causés par la pesanteur de l'air, qui est la cause Physique de l'ascension des liqueurs dans les tuyaux. C'est ce qui donna lieu à ses deux Traités *de l'Equilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air*. Il n'avoit pas encore 24 ans, lorsque la providence lui ayant fourni l'occasion de lire des livres de piété, il se convainquit que la Religion nous oblige de ne vivre que pour Dieu, & dès-lors il renonça à toutes les autres connoissances, pour ne s'appliquer qu'à la seule nécessaire. Dieu l'avoit préservé de tous les vices de la jeunesse, & son pere qui avoit un grand respect pour la Religion, la lui avoit inspirée dès l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi, ne le sçauroit être de la raison. Ainsi cet esprit si grand, si pénétrant, qui vouloit sçavoir les raisons & les causes de tout, avoit toute la docilité d'un enfant pour les vérités de la Religion; & lorsqu'il eut formé le dessein de renoncer à toute étude profane, il ne s'appliqua point aux questions curieuses de la Philosophie; mais il employa tous ses talens & toute la force de son esprit, à connoître & à pratiquer la perfection de la morale de Jesus-Christ: la connoissance de Port-Royal, & les grands exemples de piété qu'il y trouva, achevèrent de le détacher du monde, & lui firent embrasser une vie assez austère & très-mortifiée, qu'il continua jusqu'à sa mort, malgré ses infirmités habituelles, & l'épuisement où l'avoit jetté un travail opiniâtre pour un tempérament naturellement délicat. Pour rompre toutes ses liaisons, il changea de quartier, & s'ensevelit dans une retraite, où inconnu à tout le monde, il se fit un règlement de vie, fondé sur le renoncement parfait à tout plaisir & à toute superfluité. Il se retira ensuite à Port-Royal des Champs, & il y édifia tous les Solitaires par sa pénitence, & ses grands sentimens de Religion, à l'étude de laquelle il consacra tout le tems qu'il ne donnoit pas à la prière. La guérison miraculeuse de sa niéce Marguerite Perrier qui le pénétra de joie, lui inspira aussi une infinité de pensées

admirables ſur les miracles qui augmentèrent ſes lumières & ſon amour pour la Religion. Ce fut alors qu'il conçut le louable deſſein de la venger des blaſphêmes des impies, & il avoit étudié avec aſſez de ſoin leurs raiſonnemens pour les combattre avec ſuccès. Il s'occupa donc ſérieuſement de cet ouvrage, & il commença à en amaſſer les matériaux, mais Dieu ne permit pas qu'il vécût aſſez pour leur donner la forme, & il ne nous en reſte que des morceaux détachés, que l'on a imprimés ſous le nom de *Penſées de Mr. Paſchal*, & qui ſuffiſent pour donner une idée favorable de l'ouvrage. L'Auteur y met dans un très-beau jour une penſée dont Arnobe s'eſt ſervi; ſçavoir, que ceux qui croyent en Dieu, peuvent être heureux éternellement s'ils ont raiſon, & ne perdent rien s'ils ſe trompent, mais qu'un Athée ne gagne rien s'il a raiſon, & ſe rend malheureux éternellement s'il ſe trompe. Ce recueil parut en *1669*, avec l'approbation de pluſieurs Evêques & d'un grand nombre de Docteurs, qui tous font l'éloge de ces penſées, & certifient qu'elles renferment ce qu'il y a de plus ſolide pour prouver les vérités de la Religion, & de plus propre pour convaincre ſes ennemis, & qu'elles ſont exprimées d'une manière noble, vive & perſuaſive. Ces ſuffrages reſpectables n'ont pas empêché un Poëte téméraire de s'élever contre l'ouvrage ſi juſtement loué, & d'en faire une critique auſſi indécente que frivole, dans laquelle il s'aviſe de donner même des leçons au Philoſophe Chrétien : mais il a eu tout lieu de ſe repentir de ſa témérité, & le Public ne voit qu'avec indignation l'Auteur de l'Epître à Uranie, *des Lettres Philoſophiques du Poëme de la Pucelle*, brûlés par la main du Bourreau, & de pluſieurs autres ouvrages qui auroient mérité de l'être, avoir la folle préſomption de ſe meſurer avec un homme tel que Paſchal. On s'eſt rappellé la fable des Titans qui eſcaladoient le Ciel. Dans le tems que Paſchal travailloit à ce grand ouvrage, il lui vint un mal de dents des plus violens; & pour ſe diſtraire de ſa douleur, ayant appliqué ſon eſprit à quelque choſe de fort difficile, il lui vint quelques penſées ſur la roulette, il les ſuivit, & de démonſtration en démonſtration, il arriva à la ſolution du Problême propoſé par le P. Merſenne, que perſonne n'avoit encore pû réſoudre. Ce Problême conſiſte à déterminer la ligne courbe que décrit en l'air le clou d'une roue quand elle roule de ſon mouvement ordinaire. Paſchal défia tous les Mathématiciens de l'Europe, & conſigna soi-

xante pistoles pour celui qui trouveroit la solution du Problême ; mais aucun n'ayant réussi, il fit imprimer la sienne sous le nom d'A. d'Ettonville. Après cette petite distraction occasionnée par un mal de dents, Paschal revint à son étude favorite, & Dieu qui le destinoit à une œuvre importante, le conduisit à Port-Royal des Champs en 1656, dans le tems que l'on travailloit en Sorbonne à la condamnation du grand Arnaud. On pressa le Docteur de se défendre, & il fit un écrit qui ne fut pas goûté, & qu'il ne trouvoit pas bon lui-même. Alors s'adressant à Paschal; *mais vous qui êtes jeune*, lui dit-il, *vous devriez faire quelque chose*. Celui-ci le prit au mot, & se mit à faire une lettre qu'il lut à ses amis, & tous d'une voix conclurent à la faire imprimer. Elle parut en Janvier 1656, & fut bientôt suivie de deux autres, dans lesquelles il fit voir qu'il ne s'agissoit point de la foi dans le grand fracas qu'on faisoit en Sorbonne, qu'on n'avoit pour but que d'opprimer un sçavant Théologien pour une question ridicule de fait. Dans la quatrième, qui ne tarda pas à paroître après la troisième ; il commençe à employer la forme de dialogue qui lui a si parfaitement réussi, & il introduit un Jésuite, homme simple, qui lui fait de grandes ouvertures, & s'offre à lui expliquer la morale de la Société. Ce fut un engagement pour lui, ainsi après avoir entretenu agréablement le public dans les premières lettres sur les assemblées de Sorbonne, après avoir expliqué les questions sur la grace avec tant d'art & de netteté, qu'il les rendit intelligibles & agréables à tout le monde ; il fit diversion dans les suivantes, & attaqua les véritables auteurs des troubles, en combattant de la manière la plus ingénieuse, leur scandaleuse morale, & en l'exposant au mépris & à l'horreur de tout le monde. Pour continuer cet ouvrage admirable, il alla se loger dans une Auberge, rue des Poiriers ; à l'enseigne du Roi David, vis-à-vis la maison des Jésuites ; & dans la cinquième lettre, il met sur la scéne un Jésuite très-versé dans la doctrine de la Société, qui lui découvre bonnement les maximes de leurs Casuistes, que Montalte tourne en ridicule de la manière la plus sanglante. Dans la 6e. lettre, il lui dévoile tous les mystères de la probabilité, les différens artifices dont les Jésuites se servent pour éluder l'autorité de l'Evangile, leur relâchement honteux, & Montalte insère adroitement l'histoire de Jean d'Alba si agréablement contée. La septième lettre traite de la méthode de diriger son inten-

tion pour ne point pécher en faisant les actions les plus contraires à la loi de Dieu. Dans la huitième, Paschal fait parcourir à son Jésuite toutes les conditions, & lui fait débiter les maximes corrompues qui concernent chacune, les différens moyens dont les Casuistes se sont servis pour pallier l'usure & les autres crimes. La neuvième lettre commence par de fortes railleries contre les Jésuites Barry & le Moine; puis le Jésuite parcourt les sentimens des Casuistes pour excuser l'ambition des Grands, décharger les riches de l'obligation de faire l'aumône, changer les péchés mortels en véniels, laisser la liberté de satisfaire les passions, &c. Dans la dixième, le bon Pere parle des adoucissemens que les Casuistes ont trouvés pour la confession, par le moyen desquels *les crimes s'expient aujourd'hui avec plus d'allégresse & d'ardeur qu'ils ne se commettoient autrefois*, de leurs *pieuses* finesses, pour mettre le pénitent à son aise, & de l'attention qu'ils ont eu de décharger l'homme de l'obligation pénible d'aimer Dieu. Cette dernière maxime pousse à bout Paschal : Il éclate contre le Jésuite qu'il avoit ménagé jusqu'alors, & finit ses entrevûes. Ces lettres eurent un succès incroyable, & elles enlevèrent tous les suffrages. On n'avoit jamais vû dans aucun ouvrage plus d'esprit plus de justesse, un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate. Les Jésuites en furent accablés, & se virent exposés à l'horreur & à la risée de tous les honnêtes gens. On peut juger de leur consternation, par l'aveu sincère qu'ils en font eux-mêmes. Ils confessent dans une de leurs réponses, que l'*exil, les emprisonnemens, & tous les plus affreux supplices, n'approchent point de la douleur qu'ils eurent de se voir mocqués & abandonnés de tout le monde.* Leur politique leur manqua dans ce moment; car au lieu de désavouer de bonne foi les Auteurs diffamés, ils s'emportèrent avec le dernier excès contre celui qui les avoit couvert d'une ignominie si salutaire, & ils le forcèrent par les calomnies atroces qu'ils débitoient contre lui sans le connoître, à reprendre la plume, & à écrire consécutivement les huit dernières lettres où il change de ton & de manière, & où l'on trouve autant de force, de noblesse, d'éloquence & de solidité, qu'il y a de légèreté & d'élégance dans les dix premières. Ces dix-huit lettres furent recueillies en 1657, sous le titre de *Provinciales*, ou *Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis*, & aux *RR. PP. Jésuites*, &c. Il s'en est fait depuis un nombre

prodigieux d'éditions, & elles ont été traduites en Latin par le célèbre Nicole, sous le nom de *Wendrock*, avec un Commentaire Latin fort étendu. On convient généralement que ce *Recueil des Provinciales* est le chef-d'œuvre de la Langue Françoise. *Je les vante toujours aux Jésuites*, disoit Despréaux, *comme le plus parfait ouvrage en prose qui soit en notre langue*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées; & il n'y a pas un seul mot qui depuis 100 ans se soit ressenti du changement qui altère souvent les Langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'Evêque de Luçon ayant demandé au grand Bossuet, quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avoit pas fait les siens. Bossuet lui répondit : *Les Lettres Provinciales*. C'est bien en vain que les Jésuites répandirent, que l'Auteur s'étoit repenti d'avoir fait cet admirable ouvrage. Il avoua le contraire dans sa dernière maladie a son Confesseur, & assura, comme étant sur le point d'aller rendre compte à Dieu de toutes ses actions, que *sa conscience ne lui reproche rien à cet égard, & qu'il n'avoit eu dans la composition de cet ouvrage aucun mauvais motif, ne l'ayant fait que pour l'intérêt de la gloire de Dieu & la défense de la vérité, sans avoir jamais été poussé par aucune passion contre les Jésuites.* Les infirmités de ce grand homme redoublèrent sur la fin de sa vie, & sa piété déja si éminente, prit aussi de nouvelles forces. Il ne s'entretenoit que de Dieu & des vérités éternelles, dans ses discours & dans ses écrits, & il mourut enfin après de longues souffrances qu'il avoit supportées avec la résignation & la patience les plus Chrétiennes. Sa mort arriva en 1662, & il étoit âgé de soixante-neuf ans deux mois. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint Etienne sa Paroisse. On avoit mis sur son tombeau une belle Epitaphe que les Jésuites eurent le crédit de faire ôter. Ces Peres publièrent qu'il s'étoit brouillé avec MM. de Port-Royal, & qu'il ne pensoit plus comme eux lorsqu'il mourut, pure calomnie qui fut bien-tôt détruite. On prouva invinciblement qu'il n'y avoit eu entr'eux qu'un léger différend sur la signature du formulaire, qui n'altéra jamais la parfaite union qu'ils ont réciproquement conservée jusqu'au dernier soupir. M. Paschal, dans la crainte que les Jésuites n'abusassent un jour, contre la doctrine de S. Augustin, de la condamnation des cinq propositions, vouloit qu'en signant le formulaire, non-seulement on fît la dis-

tinction du fait & du droit; mais qu'on déclarât en outre, qu'on ne prétendoit en aucune sorte donner atteinte a la grace efficace par elle-même. Ce que M. Arnaud ne croyoit pas nécessaire, la jugeant assez à couvert par la déclaration d'Innocent X, & par le consentement de toute l'Eglise. Outre les ouvrages dont nous avons parlé dans cet article; Paschal est encore Auteur de plusieurs écrits, au nom des Curés de Paris, qui s'élevèrent contre l'infâme apologie des Casuistes. Tout ce qui est écrit de la plume de ce grand Ecrivain, porte l'empreinte du génie; on y voit la pureté dans le langage, la noblesse dans les pensées, la solidité dans les raisonnemens, la finesse dans les railleries, & par-tout un agrément inimitable. Mais ce que l'on admire encore plus que les grandes lumières de son esprit; c'est une persuasion vive & inébranlable de nos mystères, laquelle jointe à sa tendre piété, à un zèle ardent pour la Religion, à une humilité sincère, *mortifie plus les libertins*, dit Bayle, *que si on lâchoit sur eux une douzaine de Missionnaires: ils ne peuvent plus nous dire*, ajoute ce fameux incrédule, qu'*il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans un des plus grands Géomètres, des plus subtils Métaphysiciens & des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde.*

PASCHAL, (Etienne) pere du précédent, descendoit d'une ancienne famille d'Auvergne, qui avoit été annoblie par Louis XI, en conséquence des services que lui avoit rendu un *Etienne* Paschal Maître des Requêtes. Il fit ses études à Paris, & de retour à Clermont, il y acheta une charge d'Elû, puis il devint second Président de la Cour des Aides; & après la mort de sa femme Antoinette Begon, il vendit sa charge, & revint à Paris pour s'appliquer à l'éducation de ses enfans, sur-tout à celle de *Blaise*, à qui il ne donna point d'autre Maître que lui-même. Il tenoit chez lui toutes les semaines des conférences de Sçavans, & son fils qui n'avoit que douze ans y assistoit, & y donnoit des marques de la sublimité & de la pénétration de son esprit. En 1638 Etienne Paschal soupçonné d'avoir eu part à quelques discours tenus chez le Chancelier, à l'occasion des retranchemens qu'on avoit faits aux rentes de l'Hôtel-de-Ville, se retira en Auvergne pour se soustraire au ressentiment de ce Magistrat. Mais après un an de cet exil volontaire, le Cardinal de Richelieu informé de son mérite & du sujet de

de sa retraite, le fit revenir, & lui donna peu après l'Intendance de Rouen, qu'il géra si bien au gré de la Cour, qu'elle lui donna des lettres de Conseiller d'Etat. Dieu se servit d'un accident qui arriva à ce Magistrat en 1646, pour le convertir à lui & le détacher du monde. S'étant cassé la jambe, il se mit entre les mains de deux Gentils-Hommes vertueux, qui vinrent passer quelque tems chez lui pour travailler à sa guérison, & qui par leurs discours & leurs exemples, opérèrent bien-tôt celle de son ame. Il revint à Paris en 1648, & vécut dans une si grande piété & une si profonde retraite, que lorsqu'il mourut en 1651, le Curé de S. Jean en Grève sa Paroisse, crut devoir faire son éloge en chaire, ce qu'il n'avoit jamais fait à l'égard d'aucun de ses Paroissiens. Outre Blaise Paschal son fils, il laissa Jacqueline qui donna aussi dès son enfance des marques d'un esprit extraordinaire. A huit ou dix ans elle composoit des vers qui méritoient les suffrages de la Ville & de la Cour. Elle étoit connue du Cardinal de Richelieu, à qui elle récita les vers qu'elle avoit faits pour obtenir le rappel de son pere, que le Ministre lui accorda. Jacqueline ne brilla pas moins à Rouen qu'à Paris, & elle y remporta à quatorze ans le prix de Poësie distribué à Caën, sur la Conception de la Sainte Vierge; ses grandes qualités lui firent trouver plusieurs partis avantageux, mais Dieu l'attira à lui par le moyen de son frere, & elle ne pensa plus qu'à s'y donner entièrement. Elle avoit envie d'être à Port-Royal, mais son pere n'ayant pû y consentir, à cause de la tendresse qu'il avoit pour elle, elle se détermina à vivre dans sa maison comme dans le couvent, où elle entra enfin après la mort d'Etienne Paschal. Elle y fit profession en 1653, sous le nom de sœur Jacqueline de Sainte Euphémie, & elle mourut en 1661, âgée de 36 ans. On a d'elle plusieurs lettres dans l'apologie des Religieuses de Port-Royal, & on lui attribue les réglemens pour les enfans qui se trouvent dans les constitutions de ce Monastère.

PASCHAL I, Romain de naissance, succéda à Etienne V dans la Chaire de Saint Pierre, & fut élu tout d'une voix par le Clergé & par le peuple. Il tint le Saint Siège deux ans & trois mois, & sous son Pontificat, il se commit à Rome des assassinats qu'il fut accusé d'avoir conseillés; mais il s'en purgea, dit-on, par serment, & on est porté à le croire innocent, parce que c'étoit d'ailleurs un homme pieux & orné de toutes les vertus Ecclésiastiques. Il mourut en 824.

PASCHAL II, né en Toscane, fut mis dès l'enfance à Cluni, où il embrassa l'Etat Monastique. Après la mort d'Urbain II, on l'élut Pape, & quand il l'eut appris, il s'enfuit; mais ayant été découvert, il fut obligé de se soumettre à la volonté de Dieu. Dès le commencement de son Pontificat, il s'opposa de tout son pouvoir aux investitures. Il écrivit plusieurs lettres à ce sujet dans lesquelles il confond perpétuellement l'autorité spirituelle que les Rois ne prétendoient pas donner, avec les Fiefs & les Domaines temporels, qu'ils vouloient avec raison conférer comme relevans de leurs Couronnes. Cette prétention injuste lui fit même violer le Droit des gens & de la nature en excitant les sujets de l'Empereur Henri IV, à se révolter contre leur Souverain, & en autorisant la révolte du fils de ce Prince, qui se vit enfin forcé de renoncer à l'Empire, n'accusant de sa disgrace que le Pape. Mais l'usurpateur fut à peine sur le Trône, qu'il paya mal le service que lui avoit rendu Paschal. Il vint en Italie, & sur le refus que lui fit le Pontife de lui céder les investitures, il le fit arrêter, & ne lui rendit la liberté que lorsqu'il eut obtenu ce qu'il souhaitoit. Le repos du Pape fut ensuite troublé par une sédition qui s'éleva contre lui, & qui fut la source d'un grand nombre de maux. Il faisoit faire des préparatifs pour réduire par la force ceux qui allumoient la guerre civile, lorsqu'il tomba malade des fatigues qu'il avoit eu à essuyer, & il mourut en 1118. Il avoit tenu plusieurs Conciles & écrit plusieurs Lettres dont il ne nous reste que quelques-unes.

PASCHAL, (Charles) Vicomte de Quente & de Dargni, né à Coni en Piémont en 1547, vint s'établir en France, où il se distingua par ses négociations & son sçavoir. Henri III. qui connut son mérite, le nomma Ambassadeur en Pologne, & Paschal servit si bien son Maître dans cet emploi, qu'à son retour il fut fait Chevalier, & eut la permission d'ajoûter une fleur de Lys à ses armes. Il fut aussi employé sous Henri IV, qui l'envoya en ambassade auprès d'Elizabeth, & s'en servit utilement pour calmer les troubles de Provence, du Languedoc & de Dauphiné. Paschal acheta ensuite une Charge de Conseiller, puis celle d'Avocat-Général au Parl. de Rouen, & en 1604, il fut député vers les Grisons, & revenu en France 1614, il continua de servir son Prince dans le Conseil d'Etat, jusqu'à ce qu'une paralysie qui lui tomba sur la moitié du corps, l'obligea de se retirer dans sa Terre de Quente, où il mourut en 1625. On a de lui plu-

sieurs Ouvrages dont les principaux sont: *la Vie* de Pibrac son intime ami, en Latin *in*-12. & traduite en François par du Faur. Cette Vie est remplie d'aventures surprenantes, & qui semblent tenir du Roman, quoique très-véritables; *Legatus*, où il parle des devoirs de l'Ambassadeur, livre que Villiers Hotman a mit à contribution. *Legatio Rhætica in*-8. où il ne paroît qu'un Ministre médiocre. *Coronæ*, bon Ouvrage, & plusieurs autres.

PASCHASE, (Ratbert) né à Soissons, y fut élevé dans le Monastère de Notre-Dame par la charité des Religieuses, & ayant ensuite pris l'habit dans le Monastère de Corbie, il s'y appliqua à l'étude avec succès, & se rendit sçavant dans les Lettres humaines, dans l'Ecriture & dans les Peres. Son application au travail ne l'empêchoit pas de vaquer à tous les devoirs de la vie monastiques, & ce n'étoit qu'après les avoir rempli très-exactement, qu'il se mettoit à étudier. Il forma des disciples qui furent depuis très-célèbres, & travailla à la fondation de la nouvelle Corbie, dont il fut fait Abbé en 844. Il avoit composé auparavant son Traité de l'Eucharistie d'un style simple & en faveur de ceux qui n'étoient pas encore instruits des Lettres humaines. Son Ouvrage est purement dogmatique, & l'Auteur y expose simplement la doctrine de l'Eglise qui consiste à croire que l'Eucharistie est le vrai Corps & le vrai Sang de J. C. que la substance du pain & du vin n'y demeure plus après la consécration, & que c'est le même Corps qui est né de la Sainte Vierge, qui a souffert sur la croix, & qui est sorti du sépulchre. Cet Ouvrage où Paschase n'avoit enseigné que ce que le monde entier croyoit, *Quod totus orbis credit & confitetur*, fut attaqué de son tems même par Ratram & Jean Scot, qui combattirent quelques expressions de l'Auteur; mais Paschase soutint ce qu'il avoit écrit, & prouva qu'on avoit toujours crû depuis les Apôtres, que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, est le même qui étoit né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité, sans aucune différence; & c'est bien envain que les Calvinistes ont jugé à propos de faire Paschase Auteur & inventeur de la Doctrine de la transubstantiation, & de fixer au livre de ce Religieux l'époque du changement arrivé selon eux dans l'Eglise par rapport à ce dogme. On a prouvé invinciblement contre eux, que ce changement est une chimère qui n'est fondée que sur un amas d'absurdités, & que Paschase n'a fait qu'enseigner ce qu'on croyoit de son tems, & ce qu'on avoit

crû du tems des Apôtres, sur le mystère de l'Eucharistie. Ce sçavant Religieux forcé de quitter son Abbaye par les brouilleries de quelques-uns de ses Moines, mourut en 865, n'étant que Diacre, & n'ayant pas voulu par humilité, monter au Sacerdoce. Outre le Traité dont nous avons parlé, nous avons de Paschase, des *Commentaires* sur Saint Mathieu & sur les Lamentations de Jérémie : la vie de Saint Adelard, & d'autres Ouvrages publiés par le Pere Sirmond *in-fol.* à Paris 1618.

PASIPHAE, fille du Soleil & de la Nymphe Perseide, épousa Minos, Roi de Créte dont elle eut Androgeos, Ariadne & Phédre. Venus irritée contre le Soleil qui avoit averti Vulcain de l'intrigue galante qu'elle avoit avec Mars, jura de s'en venger sur Pasiphaé sa fille, & sur toute sa race, & elle enflamma cette Princesse d'amour pour un taureau blanc. Dédale pour servir sa passion, construisit une Vache de bois, dans laquelle cette Reine pour assouvir sa brutalité l'enferma, & elle conçut le Minotaure, que Minos enferma dans le labyrinthe de Créte. Pour réduire cette horr. Fable à sa juste valeur, il faut dire que probabl. les Grecs l'inventérent à plaisir, pour rendre plus odieux Minos, & que peut-être Pasiphaé ayant eu de l'inclination pour un Seigneur de la Cour, nommé Taurus, il naquit de ce commerce un enfant qui avoit l'air de *Minos* & de *Taurus*.

PASMANS, (Barthelemi) étoit de Mastricht, & Docteur en Théologie à Louvain. Son mérite lui fit donner la place de Président au collège d'Arras où il fit beaucoup de bien. Il consacra ses soins & ses veilles pour former les sujets dont il étoi tchargé, & dont un nombre ont éclairé & édifié plusieurs Diocèses. Il servit très-utilement l'Evêque de Ruremonde dont il fut le conseil, & il mourut à Louvain l'an 1690, n'ayant encore que 49 ans, mais épuisé par le travail. Nous avons de ce Docteur un grand nombre de *Thèses* sur la règle des mœurs que l'on estime beaucoup, & qui ont servi de guide à quantité de Pasteurs & de Théologiens.

PASOR, (Mathias) né à Herborn dans le Comté de Nassau, fit de très-bonnes études dans cette Ville, & alla ensuite les continuer à Marpurg, puis à Heildœrberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques, lui valurent une Chaire de Mathématique en 1620. Mais peu après les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre, & il fit à Oxford des leçons particulières tant sur l'Hébreu, que sur les Mathématiques. Après avoir fait un voyage en

France, il revint à Oxford, où il commença à professer les Langues Orientales, jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la Chaire de Philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les Mathématiques, la Théologie & la morale, & il y mourut en 1658. Nous n'avons de lui qu'un *Recueil* de Thèses auxquelles il avoit présidé lui-même, & un *Traité* contenant des idées générales de quelques Sciences ; mais il a publié les Ouvrages de *George* PASOR, son pere, dont les principaux sont : *Lexicon novi testamenti*; *Manuale novi testamenti*, &c.

PASQUIER, (Etienne) né à Paris en 1528, fut destiné de bonne heure à la Jurisprudence, & reçû Avocat au Parlement, où il plaida long-tems avec le plus brillant succès. On le chargeoit des causes les plus difficiles & les plus importantes, & il fut choisi pour plaider celle de l'Université contre les Jésuites. Pasquier réfuta avec force les plaidoyers de Versoris qui plaidoit pour ces Peres, & il conclut que *cette nouvelle espèce de Religieux qui se disoient de la Société de Jesus, non-seulement ne devoit pas être aggrégée au Corps de l'Université, mais qu'elle devoit être encore entièrement* BANNIE, CHASSE'E ET EXTERMINE'E *DE LA* FRANCE. Il prouva très-bien sa proposition par les anciennes Ordonnances & constitutions de l'Université, & par l'origine, l'établissement & les progrès des Jésuites, & enfin par l'utilité & le dommage qui en pouvoit revenir à la Religion Chrétienne, & particulièrement à la France, si on les admettoit; & il conclut son plaidoyer par ces paroles adressées au Conseil. *C'est vous*, dit-il, *qui souffrez les Jésuites, vous voyez tout cela, & vous le tolérez : quelque jour vous serez aussi les premiers Juges de votre condamnation, quand vous verrez toute la Chrétienté troublée par une Compagnie dont vous ne connoissez ni les artifices, ni les desseins.* L'habile Avocat n'emporta qu'une partie de ses conclusions, les Jésuites furent exclus de l'Université & conservés en France. Pasquier après avoir brillé dans le Barreau, devint Conseiller au Parlement, & ensuite Avocat Général à la Chambre des Comptes, Charge que lui donna Henri II, pour récompenser son mérite & qu'il exerça avec la même réputation. Cet illustre Magistrat étoit un des plus sçavans hommes de son tems; il étoit très-versé dans l'Histoire & surtout dans celle de France. Se voyant dans un âge avancé, il se retira des affaires pour ne plus s'occuper que de ses livres, du commerce de ses amis, & de celui des Muses. Il mourut comblé de gloire en 1615. Les Ouvrages de

Pasquier sont ses *Recherches* sur la France en dix livres, imprimés d'abord séparément, & ensuite recueillis *in-fol.* & réimprimés plusieurs fois. La meilleure édition est de 1665. Il y a peu d'Ouvrage où il se trouve une si grande variété de choses utiles & singulières sur les diverses parties de l'Histoire de France. Ses *Epîtres* en trois vol. *in*-8. 1619, qui contiennent une infinité de faits importans sur notre Histoire. Des *Poësies* Latines & Françoises, dont les premières sont les meilleures, & consistent en six livres d'Epigrammes, & un livre des Portraits de plusieurs grands hommes. Les dernières sont divisées en *Jeux Poëtiques*, Sonnets, un Poëme sur la paix, une pastorale, *Versions Poëtiques*; *la Puce des grands jours de Poitiers*, est un recueil de diverses Poësies faites à l'occasion d'une puce apperçûe sur le sein de Madame des Roches en 1578, pendant la tenue des grands Jours de Poitiers. *La main*, autre recueil de vers en l'honneur de Pasquier, sur ce qu'étant aux grands Jours de Troyes, un Peintre par qui il s'étoit fait tirer, avoit oublié de lui faire des mains. Pasquier n'a fourni que sa part des pièces de ces deux recueils. Tous les Ouvrages du célèbre Magistrat, ont été recueillis en deux vol. *in-fol.* 1723, & l'on trouve encore dans cette édition le *Monophile* en sept livres, en prose mêlée de vers, Ouvrage indigne de la Religion & de la gravité de ce Magistrat; les quatre *Colloques* d'*amour*, les vingt-quatre *Lettres amoureuses*, & les autres productions de Pasquier, excepté le *Catéchisme des Jésuites* & *les Ordonnances d'amour*, qui sont une pièce licentieuse. Sans prétendre excuser ce que la Religion condamne dans les écrits de cet homme illustre, il n'en est pas moins vrai, que dans plusieurs endroits de ceux-ci, on voit qu'il n'étoit pas moins attaché à la foi de l'Eglise, qu'à ses Princes; & c'est une calomnie atroce du Jésuite Garasse, d'avoir dit qu'étant à l'agon. il s'étoit fait lire les *Consolations* de Sénéque, & le *Phedron* de Platon; il est certain au contraire qu'il reçut les Sacremens avec édification, & qu'il avoit toujours vécu dans la profession de la Religion Catholique; mais Garasse n'avoit pû oublier le fameux plaidoyer contre sa Compagnie, & après que ses Confrères Scribanius, Lafon, Richeome eurent horriblement déchiré l'illustre Magistrat pendant sa vie, il se réserva lui de le faire après sa mort. Il publia donc contre lui trois libelles diffamatoires, remplis d'injures violentes, qui forcèrent ses enfans à justifier sa mémoire par un livre imprimé en 1624, avec privilège du Roi. Ils

étoient au nombre de trois, tous dignes de porter le nom de leur pere. Le prem., Théodore fut Avocat-Général aux Comptes, le second, Maître des Requêtes, dont on a des Lettres in-8. qui contiennent bien des particularités historiques, & Gui qui fut Auditeur des Comptes.

PASQUIN, statue de marbre, sans bras, sans nez, & sans jambes, qui est à Rome à un coin du Palais des Ursins, & à laquelle on attache les billets satyriques, appellés *Pasquinades*. Cet usage vient d'un nommé Pasquin, fameux Cordonnier de Rome, grand railleur, qui se plaisoit à lancer des brocards sur ceux qui passoient par la rue. Après sa mort, comme on fouilloit sous le pavé au-devant de sa boutique, on trouva dans la terre une statue d'un ancien gladiateur, assez bien faite, mais mutilée & à demi gâtée. On la dressa à l'endroit où elle avoit été trouvée, à l'encognure de la boutique de Me. *Pasquin*, & on la nomma de son nom. Depuis toutes les satyres ont été appliquées à cette figure, comme si on les eût voulu attribuer à un *Pasquin* ressuscité. *Pasquin* s'adresse à Marphorio, autre statue de Rome, ou Marphorio à Pasquin que l'on fait répliquer. Ses réponses sont courtes, vives & malignes. Quand on attaque Marphorio, Pasquin vient au secours, & quand c'est à Pasquin que l'on en veut, Marphorio le défend, & la riposte est toujours piquante; c'est-à-dire, que l'on fait parler ces deux statues, & que l'on leur fait dire ce que l'on veut.

PASSAVANTE, (Jacques) né à Florence, d'une famille distinguée, entra dans l'Ordre de Saint Dominique, & rendit son nom célèbre en Italie, par un Traité de la Pénitence en Italien, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre du style; l'Académie de la Crusca en donna une seconde édition en 1681, & il fut réimprimé pour la troisième fois en 1725, *in*-4°. à Florence: l'Auteur mourut en 1357.

PASSERAT, (Jean) né à Troyes en Champagne l'an 1534, fit ses études dans cette Ville, & étant ensuite venu à Paris, il eut la chaire d'humanités au Collège du Plessis, & depuis celle du Cardinal le Moine. En 1572 il succéda à Ramus dans la charge de Professeur Royal en éloquence: il eut un nombre prodigieux d'auditeurs, même des plus distingués, & il mérita l'estime des Rois Charles IX & Henri III. Ce dernier l'engagea à composer pour son instruction, un Poëme François sur la *Chasse*, & Passerat l'intitula le *Chien courant*. Il est en vers de dix

syllabes ; le Poëte examine quels sont les chiens de chasse qu'on doit le plus estimer, leurs propriétés, l'usage qu'on en doit faire, comment on doit les élever, leurs maladies, & quels remèdes on doit employer pour les guérir. Cependant la Ligue s'étant rendue maîtresse de l'Université, Passerat discontinua ses leçons, & ne les recommença que lorsque Henri IV fut entré triomphant dans Paris en 1594. Dans cet intervalle, Henri de Mesme son Mécène & celui de tous les gens de lettres de son tems, ayant eu soin de pourvoir à tous ses besoins, Passerat travailla sur Plaute, & en 1593 il aida à composer l'ingénieux ouvrage connue sous le nom de *Satyre Menippée*, auquel eurent aussi part Jacques Gillot, Pierre le Roi & Nicolas Rapin ; le dernier fit les vers avec Passerat, à la lamentation près, *sur le trépas de l'âne Ligueur*, qui est du sieur Durant de la Bergerie. Lorsque Passerat recommença ses leçons en 1594, on y accourut en foule comme auparavant, & il continua d'ouvrir son cours par une harangue. Nous en avons 29, où l'on voit qu'il avoit expliqué les meilleurs Aureurs Latins. Ce Sçavant laborieux & d'un tempérament robuste, avoit fait de vastes lectures, & il étudioit avec une ardeur infatigable. Il fut enfin la victime de son travail opiniâtre ; car une attaqué de paralysie lui ayant fait perdre l'usage de la moitié du corps, il ne fit plus que languir pendant cinq ans, & il mourut en 1602. Jean-Jacques de Mesme lui fit ériger un monument avec une courte épitaphe dans l'Eglise des Dominicains de la rue S. Jacques, où il fut inhumé. On a de lui des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle & Properce, utiles à ceux qui travaillent sur les Poëtes Latins; un livre sçavant sous le titre; *De cognatione litterarum*, *in*-8°. C'est un alphabétique où l'on voit le changement des lettres les unes avec autres, & l'ancienne ortographe des mots; *præfationes & orationes*, in-8°. ce sont des discours sur différens sujets pleins d'esprit & d'érudition, & d'autres ouvrages biens écrits. En 1696, il publia un Recueil de ses Poësies Latines & Françoises. Les premières sont fort estimées, & le style approche beaucoup de celui des anciens, sur lesquels Passerat s'étoit formé. Elles n'ont cependant rien de ce feu & de cet enthousiasme qui font le Poëte. Les autres consistent en son Poëme sur les *Chiens de chasse*, en d'autres Poëmes, des Elégies, des Sonnets, des Chansons, des Odes, des Epigrammes, des Epitaphes, &c. L'on y trouve d'heureux tours

& de beaux vers, assez de naturel & de pureté de style, & peut-être ne manquoit-il à Passerat que d'être né cent ans plus tard.

PATERCULE, *Voyez* VELLEIUS.

PATER, (Jean-Baptiste) Peintre, né à Valenciennes, se mit sous la discipline de Wateau; mais le Maître, d'un caractère impatient, l'obligea de sortir de son école, & d'étudier seul sans autre secours, que celui de ses réflexions & de son travail. Cependant Wateau se repentant de l'avoir négligé, consacra les derniers momens de sa vie à former les talens de Pater, qui auroit pû devenir un excellent Peintre, s'il n'eût trop négligé le dessein, & s'il eût moins cherché à se faire une réputation brillante, qu'une fortune honnête. Il n'avoit d'autre ambition que celle d'amasser du bien, passion à laquelle il sacrifia sa gloire & tout le tems de sa vie. Il mourut en 1736. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATIN, (Gui) né à Houdan-en-Bray l'an 1601, s'est rendu fameux dans le dix-septième siècle, par son esprit & son érudition. Il vint faire ses études à Paris, & s'y fit recevoir Médecin en 1624. Il exerça cette profession avec succès dans la même Ville; sa conversation enjouée, spirituelle & satyrique, & sa mémoire très-ornée, le faisoient autant rechercher que son habileté dans la Médecine; il affectoit de plus un air de singularité jusques dans son habillement qui étoit une censure, ainsi que son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines; tout cela faisoit nargue à la mode, & le procès à la vérité. On avoit aussi beaucoup d'empressement à l'entendre parler en public, & il est vrai qu'il avoit des manières de s'exprimer en Latin si singulières & si originales, que lorsqu'on sçavoit qu'il devoit présider à quelque thèse, tout Paris accouroit pour l'écouter. Il avoit une Bibliothèque nombreuse dont il avoit sçu profiter, car il possédoit au plus haut degré la science des livres; le commerce qu'il entretenoit avec tous les Sçavans de l'Europe, les occupations multipliées de son état, lui laissoient trop peu de loisir pour qu'il pût donner beaucoup d'ouvrages au Public; cependant nous avons de lui un Traité de la conservation de la santé; le *Médecin & l'Apothicaire charitables*, *des notes sur le Traité de la peste* de Nicolas Allain, & quelques autres livres qui l'ont fait moins connoître que ses lettres satyriques, en cinq vol. *in*-12. qui furent lûes avec avidité, parce qu'elles contiennent des nouvelles &

des anecdotes que tout le monde aime, & des satyres qu'on aime davantage. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité, & l'on a reconnu que le Médecin caustique écrivoit moins ce qui arrivoit que les choses qui lui venoient à la pensée : aussi ces lettres quoiqu'écrites avec quelque esprit, sont devenues la lecture des gens oisifs. Il est encore bien plus coupable de s'être expliqué avec une liberté Cinique sur les matières de la Relig. Ce Médecin mourut en 1672, & l'on a remarqué qu'il avoit dans le visage l'air de Ciceron & dans l'esprit le caractère de Rabelais.

PATIN, (Charles) fils du précédent, né à Paris en 1633, y fit ses études avec tant de succès, qu'il soutint en 1647, des thèses Grecques & Latines sur toute la Philosophie, en présence d'une assemblée auguste. Il étudia ensuite en droit par complaisance, & après avoir pris le titre d'Avocat, il se tourna par goût du côté de la Médecine, & ayant été reçu Docteur, il pratiqua avec succès. Il étoit dans le plus fort de sa réputation, lorsqu'un événement qu'on n'a jamais pû bien démêler, & sur lequel son pere même n'a fait que des conjectures, le força à quitter la France en 1668, & après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Suisse & en Italie, il se transporta avec toute sa famille à Padoue où il fut fait Professeur en Médecine, & trois ans après Chevalier de Saint Marc. On voulut le rappeller en France, mais le Sénat de Venise l'arrêta, en augmentant ses honoraires, & il mourut à Padoue en 1693; il a beaucoup écrit en François, en Latin & en Italien, & la plûpart de ses ouvrages roulent sur l'Histoire des Médailles dont il avoit une très-grande connoissance; aussi passoit-il pour le plus grand antiquaire de son tems, & ses ouvrages sont lûs des Sçavans. Les principaux sont : *Itinerarium Comitis Briennæ*, in-8°. *Familiæ Romanæ ex antiquis numismatibus illustratæ*, in-fol. seconde édition augmentée de l'ouvr. de Fulvio Orsini, Chanoine de S. Jean de Latran : Introduction à l'Histoire par la connoissance des Médailles, *in*-12. traduit en Latin par l'Auteur, ouvrage copié de Savot, sans que Patin en ait averti. Le Journal des Sçavans découvrit le plagiat, & les deux Patin s'en plaignirent amèrement ; le pere sur-tout déclama contre le Journal avec le dernier emportement. *Imperatorum Romanorum numismata*, in-fol. d'Amsterdam 1697, très-belle édition : *Thesaurus numismatum*, in-4. plus estimé que le précédent : *Relations Historiques & curieuses* de di-

vers voyages, &c. *in*-12. passable : *Lycæum Patavinum*, in-4. avec un discours abrégé, qui contient la vie des Sçavans Professeurs de Padoue : Patin y tient son rang, & c'est-là que l'on peut voir la liste de tous ses ouvrages, parmi lesquels il y en a quelques-uns de Médecine. Il fut longtems Chef & Recteur de l'Académie des *Ricovrati*, dont étoient aussi sa femme & ses deux filles. Nous avons de la première un Recueil de *Réflexions morales* & *Chrétiennes*; de Charlotte l'aînée des filles, une *Harangue* Latine sur la levée du Siége de Vienne, des *tabellæ selectæ* in-fol. qui sont l'explication de quelques tableaux des plus fameux Peintres : Gabrielle la cadette a donné le Panégyrique de Louis XIV, & publia une dissertation *in*-4. sur le phœnix d'une médaille d'Antoine Caracalla.

PATRICE (Pierre) né à Thessalonique, vivoit sous l'Empereur Justinien, qui l'envoya en 534, en ambassade vers Amalasonte, Reine des Goths, & le chargea de plus. autres négociations dont il s'acquitta dignement. Justinien pour récompenser ses services, le revêtit de la Charge de Maître de son Palais, & l'envoya en 550 à Chosroès, Roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. Nous avons des fragm. de l'Hist. des ambass. que cet Aut. avoit composée en 2 parties & qui sont trad. du grec en lat. par Chanteclair, avec des notes ausquelles Henri de Valois, a ajoûté les siennes. On les a imprimées au Louvre dans le corps de l'Histoire Bizantine en 1648.

PATRICE, (Saint) Apôtre d'Irlande, né en Ecosse, fut emmené captif en Irlande à l'âge de 16 ans, & y apprit la langue & les mœurs du pays. Des Pirates l'ayant mené en Gaule vers l'an 400, il passa quelque tems au Monastère de Marmoutier, puis étant allé en Italie, il fut ordonné Prêtre, & ayant crû que Dieu l'appelloit à la conversion des Irlandois, il alla dans leur pays; mais ces barbares ayant refusé de l'écouter, il revint en Gaule où il passa 7 ans auprès de Saint Germain d'Auxerre, & se retira ensuite à Lerins où il demeura 9 ans. Saint Germain lui ayant conseillé d'aller à Rome, le Pape Célestin l'ordonna Evêque, & l'envoya en Irlande. Il y prêcha l'Evangile avec un grand succès, & il est reconnu pour l'Apôtre de cette Isle. Il y fonda l'Eglise d'Armach, Métropolitaine du pays, & il introduisit l'usage des Lettres chez les Irlandois, qui n'avoient auparavant d'autres monumens publics, que des vers rimés, composés par leurs Bardes. Patrice mourut vers l'an 480, âgé de 83 ans. Il est

inutile de rappeller ici les Fables du Purgatoire de Saint Patrice.

PATRICE, (Augustin Piccolomini) né à Sienne, fut d'abord Chanoine de cette Ville, Maître des Cérémonies de la Chapelle du Pape, & ensuite Evêque de Pienza dans la Toscane. Il fit par ordre de Piccolomini, Archevêque de Sienne, depuis Pie III, un abrégé des actes du Concile de Bâle, qui n'a jamais été imprimé, & dont le manuscrit est à la Bibliothéque du Roi. Il se servit pour faire cet Ouvrage, de la compilation faite par le Cardinal de Saint Calixte (Jean de Ségovie) & de l'Histoire de Dominique, Cardinal de Fermo. Patrice est encore Auteur d'un Ouvrage sur les Rites de l'Eglise Romaine, que Marcel Archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom en 1516. Il y a encore eu de ce nom *André* PATRICE, Polonnois, Auteur de deux *Commentaires* sur deux Oraisons de Cicéron, & de quelques Harangues au Roi Battori, assez bien écrites en Latin. Il mourut en 1583, Evêque de Wenden dans la Livonie. PATRICE (FRANÇOIS) Evêque de Gayette dans la Terre de Labour, célèbre par son érudition dans le quinzième siècle, Auteur de deux Ouvrages, *de regno & Regis institutione* en neuf livres, *de institutione Reipublicæ*, aussi en neuf livres, Traités plein d'érudit. qui furent imprimés à Paris *in f.* 1531. Ce Prélat mourut en 1494; il avoit été enveloppé dans une sédition arrivée à Gayette en 1457, & le bruit courut qu'il avoit été condamné à perdre la tête; mais Philelphe mieux informé assure le contraire. Il ne faut pas confondre ce Patrice avec un autre de même nom, fameux Philosophe, & professeur à Ferrare, qui mourut à Rome, âgé de 51 ans en 1597. Nous avons de lui une poëtique en Italien *in*-4. divisée en deux Décades, dans la premiere desquelles il parle des Poëtes Grecs & Latins, & dans la seconde il propose un grand nombre de questions importantes touchant les règles de l'art. Il a fait un grand nombre d'autres Ouvrages, & a donné une édition du livre attribué *à Mercure Trismegiste*.

PATRIK, (Simon) né dans la Province de Lincoln, fut élevé au Collège de la Reine, à Cambridge, dont il devint ensuite Président, & après avoir rempli successivement plusieurs places Ecclésiastiques, il fut nommé en 1689, Evêque de Chicester, puis il passa à l'Evêché d'Eli, & mourut en 1709. Ce Prélat avoit une connoissance profonde des antiquités Judaïques & Chrétiennes, de la Littérature Grecque & Latine, de l'Ecriture Sainte, de

la Théologie & de la Morale. Il a composé plusieurs Ouvrages en Anglois, pleins d'érudition, comme des *Commentaires* sur le Pentateuque cinq vol. *in*-4. sur l'Exode & le Lévitique *in*-4. Une *Paraphrase des proverbes* & *des cantiques*, & d'autres écrits sur différens sujets de morale & de spiritualité.

PATRICE, (Pierre) né à Caën en 1585, d'un Conseiller au Bailliage de cette ville, fut élevé dans l'étude des Loix; mais son penchant pour la Poësie, un esprit vif, enjoué, le dégoutèrent bientôt de cette étude épineuse, & l'entraînèrent au service de Gaston d'Orleans, qui demeuroit à Blois. Patrice eut occasion de faire briller la délicatesse de son esprit, dans cette Cour pleine de politesse & d'agrément. Il étoit de toutes les fêtes, & il les animoit par l'enjouement de son caractère. Il s'acquit l'estime & la confiance de son maître, auquel il fut toujours fidèlement attaché, & dont il suivit constamment la fortune. Après la mort de ce Prince, qui malgré sa bonne volonté, fit peu de chose pour un serviteur si fidèle, Patrice s'attacha à la Princesse sa veuve, qui ne le rendit pas plus heureux. Il avoit fait dans sa jeunesse des pièces galantes, & même licentieuses; mais il les supprima dans la suite le plus qu'il put, lorsque Dieu eut touché son cœur, & il ne travailla plus que sur des sujets de piété. Sur la fin de sa vie, étant tout occupé de la mort, il fit ces vers si connus:

Je songeois cette nuit, &c.

Il mourut à Paris en 1672, âgé de quatre-vingt-huit ans, dans de grands sentimens de piété. Ce Poëte avoit l'esprit extrêmement agréable, & une conversation ingénieuse & assaisonnée de bons mots, dont il ne put même se défaire dans un âge très-avancé. Etant revenu d'une grande maladie, à l'âge de 80 ans, comme ses amis s'en réjouissoient avec lui & lui disoient de se lever: *Hélas! Messieurs*, leur répondit-il, *ce n'est pas la peine de m'habiller*. Ses vers ont un tour original & naïf qui les fait estimer, quoique ceux qui nous restent aient été composés dans le déclin de l'âge, & qu'ils se ressentent des glaces de la vieillesse. Il y en a un Recueil imprimé à Blois, *in-quarto*, sous ce titre: *La miséricorde de Dieu sur un Pécheur pénitent*, &c. Il a fait encore, la *Plainte des consonnes, qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain*, pièce de vers qui se trouve dans les œuvres de Voiture; & d'autres Poësies imprimées dans le Recueil de Barbin.

PATROCLE, Capitaine Grec qui se trouva au siège

de Troye, & qui ne pouvant fléchir la colère d'Achille son ami, & le porter à combattre les Troyens, se couvrit de ses armes pour effrayer les ennemis, qui trembloient à la vûe du Héros Grec, & ranimer ses Concitoyens allarmés. Cet artifice réussit d'abord, & le faux Achille tua Sarpedon; mais il ne put résister à la valeur d'Hector, qui le vanquit & le priva de la vie. Achille outré de la mort de son ami, se couvrit de nouvelles armes, & sacrifia le vaillant Hector aux manes de son ami.

PATRU, (Olivier) né à Paris en 1604, y fit ses Humanités avec succès, & après avoir pris le titre d'Avocat, il fit un voyage en Italie, & rencontra le fameux d'Urfé à Turin. Il lui parla de *l'Astrée* que celui-ci venoit de publier, avec tant d'intelligence, que d'Urfé l'engagea à passer, à son retour, dans le Forêt, lui promettant de lui expliquer le mystère de son Roman; mais en passant par Lyon, Patru apprit la mort de cet Auteur, & revint à Paris, où il suivit le Barreau avec beaucoup de gloire, & acquit la réputation d'homme éloquent & d'excellent écrivain, qui introduisit dans le Barreau l'ordre, la clarté & l'élégance du discours. Il passoit surtout pour sçavoir très-parfaitement sa langue, & les plus habiles Grammairiens se soumettoient à ses décisions, comme à des oracles. Vaugelas lui-même fait honneur à Patru de bien d'excellentes choses, qui sont dans ses *Remarques* sur la langue Françoise. Il étoit de plus excellent Critique, & c'est une justice que lui rend Despréaux, qui ne manquoit jamais de lui lire ses ouvrages avant que de les donner au public, & qui avouoit qu'il se trouvoit bien de ses décisions, que son jugement étoit sûr, & sa critique fort sensée. Le Cardinal de Richelieu, qui connoissoit tout le mérite de cet habile Orateur, lui destina une place à l'Académie Françoise, & Patru y entra en 1640. Il y prononça un discours en forme de remerciement, qui fut tellement goûté, que l'on obligea depuis chaque Récipiendaire à en faire un usage, qui s'est observé jusqu'à présent; mais non avec un succès égal. Patru étoit encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit. Il avoit une grande droiture, une vertu incorruptible, une générosité compatissante & une gayeté dans le caractère, que sa mauvaise fortune ne pût jamais altérer. Car ce fameux Avocat, malgré ses grands talens, vécut presque toujours dans l'indigence; & sur la fin de sa vie il se seroit vû, à la honte de son siècle, réduit à vendre ses livres, la plus agréable & presque l'u-

nique chose qui lui restoit; si Despréaux, qui apprit qu'il étoit sur le point de les donner pour une somme assez modique, ne lui en eût offert la moitié de plus, & n'eût mis généreusement dans le marché, que la Bibliothèque ne lui appartiendroit qu'en survivance. Patru tomba dans une maladie qui lui fut salutaire, & qui lui donna le tems de mourir en bon Chrétien, après avoir vécu seulement en honnête homme & en Philosophe. Sa mort arriva en 1680, âgé de soixante-dix-sept ans. Le soin extrême avec lequel il retouchoit ses écrits, ne lui a pas permis d'en publier un grand nombre: & nous n'avons de lui que ses *Œuvres diverses*, en deux volum. *in*-4. qui contiennent, des *Plaidoyers*, des *Harangues*, des *Lettres & Vies de quelques-uns de ses amis*. Il a fait aussi *l'Epître Dédicatoire* qui est au-devant du Nouveau Monde de Laët; la *Traduction* d'une Oraison de Cicéron; la *Réponse du Curé à la Lettre d'un Marguillier*, &c. qu'il publia dans le tems de la Fronde; & un *Traité des libertés de l'Eglise Gallicane*, manuscrit.

PAVILLON, (Nicolas) né à Paris en 1597 d'une famille Chrétienne, fut élevé dans la piété, pour laquelle il avoit apporté en naissant un goût décidé. Il reçut d'assez bonne heure la Tonsure; & après avoir achevé ses études, il se mit sous la direction du P. Vincent, Instituteur des Missions, qui sçut discerner ses talens & en faire usage, pour l'œuvre des Missions qu'il commençoit à établir. Le jeune Pavillon fut forcé de recevoir la Prêtrise à l'âge de trente ans, s'en jugeant indigne, & ce saint caractère, produisit en lui un accroissement sensible de lumière & de grace. Son Directeur, qui s'en apperçut, ne le laissa pas inutile, & l'employa à former des Assemblées de charité, à présider aux Conférences des jeunes Ecclésiastiques, & aux Retraites de tous ceux qui se disposoient aux saints Ordres. Les premiers Sermons qu'il prêcha firent tant de bruit, que le Cardinal de Richelieu, à qui la Duchesse d'Aiguillon ne se lassoit point de parler de ce Prédicateur évangelique, le nomma à l'Evêché d'Aleth. Pavillon conjura envain le Ministre, de ne le point charger d'un fardeau si pésant. Il fallut céder aux vives remontrances du P. Vincent, qui le rendoit responsable auprès de Dieu, de toutes les ames du Diocèse d'Aleth, qui alloient périr faute d'instruction, par ses refus. Le nouveau Prélat fut sacré en 1639, & partit pour son Diocèse, bien résolu de n'en jamais sortir. Il le trouva dans un état déplorable. Les guerres civiles & la négligence

des Pasteurs précédens, y avoient introduit la plus profonde ignorance des vérités de la Religion, & la pratique des désordres les plus honteux. Le nouveau Prélat consacra tous ses soins à remédier de si grands maux, & s'appliqua d'abord à dissiper l'ignorance, en établissant en divers lieux des Conférences pour l'instruction des Ecclésiastiques, & il fut secondé par un nombre d'excellens sujets, qui vinrent à Aleth prendre ses avis, se former sous sa conduite, & l'aider dans ses travaux Apostoliques. L'éducation de la jeunesse, fut un des grands objets de sa sollicitude. Il augmenta le nombre des Ecoles, tant pour les jeunes filles que pour les garçons : il forma lui-même des Maîtres & des Maîtresses, qu'il envoyoit dans les Paroisses de la campagne, & qui y firent des biens incroyables, par leurs instructions & leurs exemples. Le dérèglement des mœurs, la vie criminelle, le libertinage affreux, dans lequel vivoient la plupart des Diocèsains, exigea tous les efforts de son zèle. Le saint Prélat réussit par la douceur, & en gagna beaucoup; mais le plus grand nombre souffroit impatiemment d'être troublé dans ses désordres. Il instruisit, il exhorta, il tolera long-tems, & enfin il menaça d'excommunier ceux qui commettoient certains crimes. Comme cette menace étoit suivie d'un prompt effet, & que souvent des punitions éclatantes & surnaturelles frappoient les excommuniés, on vit de grands pécheurs, de tout sexe & de tout état, venir se jetter aux pieds du saint Evêque, confesser publiquement leurs crimes, & demander qu'il leur préscrivit des œuvres de pénitence. Le Prélat les leur imposoit, & rien n'étoit plus édifiant que la solemnité de l'imposition de ces pénitences publiques, sur lesquelles on ne se relâchoit jamais. L'enfer frémit, en voyant ce saint Pasteur travailler avec tant de zèle & de succès à détruire son empire sur les ames, & il lui suscita des traverses de toute espèce. Les Jésuites publièrent d'abord, contre le Prélat, des libelles diffamatoires remplis d'histoires faites à plaisir; des contes ridicules, embellis d'une manière romanesque, qui pouvoient amuser leurs dévots & leurs dévotes. Ensuite ils formèrent une ligue d'Ecclésiastiques indociles, de Religieux déréglés, & de tous ces pécheurs impénitens, que le zèle du saint Evêque allarmoit; & ce corps d'armée, à la tête duquel se mit le Jésuite Annat, porta à la Cour ses plaintes les plus graves contre M. Pavillon. Le Roi, qui connoissoit la vertu de ce saint homme, fut indigné contre ceux qui osoient le calomnier, &

il nomma des Commissaires pour examiner les plaintes. Le Prélat, qui ne crut pas devoir abandonner son troupeau pour venir se défendre, remit sa Cause entre les mains du grand Arnaud, qui composa à ce sujet des *Factums*, que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de précision & de solidité. Les Commissaires employèrent trente-deux Séances à juger cette grande affaire, & rendirent enfin, en faveur de M. d'Aleth, un Jugement qui fut confirmé par un Arrêt du Conseil. La réputation du saint Evêque sortit victorieuse du complot, que ses ennemis avoient formé contr'elle, & ne fit que s'étendre davantage. Les plus grands Evêques de France recherchèrent son amitié, lui demandoient conseil, & le regardoient comme un modèle, qu'ils eussent été trop heureux de pouvoir imiter. Nous avons raconté à l'article de *Armand Conti*, toute la part que le saint Prélat eut à la conversion de ce Prince; & l'on peut voir dans sa Vie tous les combats, qu'il eut à soutenir dans la fâcheuse dispute du Formulaire, & dans les troubles excités à l'occasion de la Régale. Nous ajouterons seulement, que par rapport à la première affaire, après qu'il eut bien étudié la matière & joint la prière à l'étude, afin de ne rien faire qui pût préjudicier aux intérêts de la vérité, il marcha toujours sur la même ligne, & que lorsqu'il fut question de chercher quelqu'un qui pût instruire le Roi, on ne trouva personne qui fût plus en état d'exécuter une aussi importante négociation, que M. d'Aleth: *Il sçait jusqu'aux moindres circonstances de cette affaire*, disoient les Prélats médiateurs: *il a une présence d'esprit, à qui rien n'échappe: un sang froid & une fermeté, que rien ne démonte. Il ne prend jamais le change, & avec toute sa droiture & sa simplicité, il ne se laisse jamais tromper. Il va droit au but, & y ramène toujours ceux qui s'en écartent, quelques subtils qu'ils puissent être. D'ailleurs, son air grave & majestueux le fera respecter. Le Roi aimera sa candeur, & sera aussi touché de la force de son éloquence naturelle; qu'il sera édifié d'une certaine impression de sainteté, qui se fait sentir à tous ceux qui le voient & qui l'entendent!* Mais cette démarche n'eut pas lieu, parce que les ennemis de la paix, qui redoutoient l'entrevûe du Prélat avec le Monarque, y mirent des obstacles insurmontables. M. d'Aleth ne se signala pas moins dans l'affaire de la Régale, & si son droit paroît plus équivoque, du moins il est certain qu'il y porta le même esprit de zèle, pour la gloire de Dieu & pour les intérêts de l'Eglise. Quand après

un examen bien réfléchi, il crut ne devoir plus douter de l'exemption des Eglises de Languedoc : il la soutint avec une fermeté, que les mauvais traitemens, les violences & les persécutions ne furent pas capables d'ébranler. Enfin Dieu voulut récompenser tant de travaux, de souffrances & de combats. Cette grande lumière de l'Eglise s'éteignit, & le saint Prélat mourut d'apoplexie en 1677, âgé de plus de quatre-vingt ans, dont il en avoit passé trente-huit dans la résidence de l'Episcopat, uniquement occupé à combattre le vice & l'erreur, & à défendre les bonnes règles & la vérité. Le célèbre Evêque de Pamiers prononça son Oraison funèbre, & on eut la satisfaction d'entendre un Saint faire l'éloge d'un Saint. Il fut enterré dans le cimetiere de son Eglise, & personne n'est disconvenu qu'il ne fût très-digne de cet éloge, contenu dans l'Epitaphe gravé sur sa tombe : *Pauperum pater, piorum consiliarius, Cleri lumen & præsidium, disciplinæ, veritatis & libertatis Ecclesiasticæ propugnator : Vir in magnâ sapientiâ, in virtutum cumulo, in laudum præconiis humillimus, in rerum vicissitudine sibi semper æqualis, spiritu fervens, sollicitudine impiger, patientiâ consummatus.* Nous avons de ce vertueux Evêque des *Ordonnances*, des *Statuts Synodaux*, & sur-tout un *Rituel* fameux, qu'il fit rédiger après environ trente ans d'Episcopat, & qui n'étoit qu'un précis de ces solides instructions qui avoient renouvellé la face de son Diocèse. Ce livre parut en 1677, dans le tems des négociations pour la paix de l'Eglise, & il eut un succès incroyable. Les Jésuites seuls n'y trouvoient pas leur compte, parce qu'ils y voyoient la condamnation de leur mauvaise morale, & ils firent jouer tous les ressorts de leurs intrigues pour obtenir de Rome un Bref, le plus scandaleux pour le fond, le plus irrégulier dans la forme, & le plus injurieux à l'Episcopat qui eût jamais paru. Il condamnoit les instructions du Rituel, comme renfermant des proposit. dangereuses, erronées, &c. mais ce moyen, tourna à la honte de Rome & des Jésuites. Plusieurs Evêques de France s'élevèrent contre le Bref; le saint Prélat rendit une belle Ordonnance contre lui. Les éditions de son Rituel se multiplièrent, & cet excellent ouvrage fut plus applaudi que jamais. La Vie de cet illustre Evêque parut en 1738, en deux vol. *in*-12. Elle mérite d'être lûe, quoique écrite avec beaucoup de négligence.

PAVILLON, (Etienne) neveu du saint Evêque de ce nom, naquit à Paris en 1632, & après y avoir fait ses études il fut envoyé auprès de son oncle, & y puisa le goût de l'E-

criture-sainte & des Peres; étude dans laquelle il fit de grands progrès. Il fut ensuite pourvû de la charge d'Avocat-Général au Parlement de Metz, & il s'y distingua par son éloquence & par sa grande capacité dans les affaires. Mais la délicatesse de son tempérament, & son amour pour le repos, ne lui permirent pas d'exercer long-tems cette charge, & il se retira à Paris pour y vivre dans la tranquillité de son cabinet, & le commerce de ses amis. Exempt de toute ambition, il ne voulut jamais se charger de l'éducation d'un jeune Prince, qui lui faisoit espèrer la plus brillante fortune, & ce fut même sans aucune sollicitation de sa part, qu'on lui offrit une place à l'Académie Franç. en 1691, & qu'il succéda à celle de Racine dans l'Academie des Inscriptions. Il mourut après de longues infirmités en 1705, à l'âge de 73 ans. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit & d'érudition, d'une grande douceur de mœurs, & d'une conversation charmante. Nous avons de lui un Recueil de Poësies en 1720, qui consistent en Stances, en Lettres & en autres pièces, où l'on trouve encore plus d'esprit, plus de naturel & de délicatesse, que dans celles de Voiture.

PAVIN, (Denis-Sanguin de S.) né à Paris d'une famille distinguée dans la Robe, embrassa l'Etat Ecclésiastique, moins, sans doute, par vocation, que parce qu'étant disgracié de la nature, on le jugea peu propre pour le monde. Cependant le crédit de sa famille, & ses talens auroient pû l'élever aux emplois les plus distingués de l'Eglise; mais il sacrifià tout desir d'élevation à son amour pour les plaisirs, pour l'oisiveté & pour les Belles-Lettres, qu'il cultiva avec succès. Retiré le plus souvent à Livri, dont il étoit Abbé, il y menoit une vie voluptueuse & tranquille, qu'il préféroit au tumulte de la Cour, & aux sollicitations du grand monde. Quoiqu'il ne fit aucun mistère des sentimens pernicieux, que lui avoit inspiré le Poëte Théophile son maître, & qu'il les mit en pratique dans toute leur étendue, comme il l'avoue lui-même dans une pièce en vers, qu'il a intitulée *son Portrait*; il ne put cependant souffrir que Boileau eût mis sa conversion au nombre des impossibilités morales;

Saint Sorlin, Janséniste, & saint
Pavin, Bigot.

Et il s'envengea par ce Sonnet :

Despreaux grimpé sur le Parnasse
Avant que personne en sçut rien,
Trouva, &c.

Ce Sonnet, quoiqu'assez bien versifié, porte à faux pour la critique, puisque Despreaux n'a fait qu'embellir ce qu'il emprunte des anciens, & il

ne méritoit pas même que celui-ci opposât l'Epigramme suivante :

Alidor assis dans sa chaîse ;
Médisant, &c.

Il ne faut regarder que comme une fable, ce que raconte Adrien de Valois de la prétendue conversion de S. Pavin, à l'occasion d'une voix terrible, qu'il ouit à la mort de Théophile ; car ce dernier mourut en *1626*, dans le tems que S. Pavin ne songeoit guères à quitter sa vie licentieuse, qui ne finit probablement qu'à sa mort, arrivée en 1670. Gui Patin qui en parle dans ses Lettres, nous apprend seulement que le Curé de S. Nicolas l'obligea d'employer en legs pieux le bien qui lui restoit. Les Poësies de S. Pavin font partie du quatrième vol. de la collection de Barbin, & elles consistent en 31 Sonnets, quelques Epîtres, Madrigaux, Epigrammes, Rondeaux, & le Portrait de l'Auteur. Un homme de Lettres se prépare à donner une édition, dans laquelle il insérera quelques pièces manuscrites qu'il a recouvrées.

PAUL, S. Apôtre & Docteur des Gentils né à Tarse en Cilicie, & en cette qualité Citoyen Romain. Il fut élevé à Jérusalem aux pieds de Gamaliel, & instruit dans la manière la plus exacte d'observer la Loi ; il s'attacha particulièrement à la secte des Pharisiens, la plus sévère de toutes, mais la plus superbe, & dès lors la plus opposée à Jesus-Christ ; aussi témoigna-t'il plus d'ardeur & de fureur pour persécuter l'Eglise ; ne respirant que le sang des Chrétiens, il obtint des lettres du Prince des Prêtres pour se saisir de tous ceux qu'il pourroit trouver, & les amener à Jérusalem, pour les y faire punir ; c'étoit l'an 34 de l Ere vulgaire. Lorsqu'il alloit à Damas, pour exécuter l'ordre qu'il avoit reçû, il fut tout d'un coup environné d'une grande lumière qui le renversa, & il entendit une voix, qui lui disoit en hébreu, *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* Dans le moment ce loup devenu agneau, & tout tremblant, lui dit ; *qui êtes-vous Seigneur ? . . . que voulez-vous que je fasse.* Il fut envoyé à Ananie, Prêtre de Damas, pour s'instruire, & celui-ci le baptisa. Paul commença aussi-tôt à prêcher au milieu des Synagogues, & à prouver que Jesus-Christ étoit le Fils de Dieu, prêt à donner sa vie pour lui. Les Juifs cherchèrent à la lui ôter, ne pouvant souffrir l'avantage que l'Eglise tiroit de sa conversion, ni la force de ses raisonnemens qui les confondoient. Mais il leur échappa, & il fut à Jérusalem pour voir S. Pierre, souhaitant profiter de cet esprit de sagesse & de

piété qui étoit en lui, & son humilité le portant à rendre ce respect à la dignité du premier Apôtre, à qui S. Chrysostôme ne craint pas de dire, qu'il étoit dès-lors égal en mérite. Ce n'étoit pas qu'il eût besoin de recevoir de lui aucune lumière sur la Doctrine, ayant été instruit par Jesus-Christ même, & c'étoit encore moins par une simple curiosité, indigne de la gravité d'un Apôtre. Il commença ensuite à prêcher aux Gentils, & il parcourut la Syrie, la Cilicie, l'Illirie, l'Asie, la Macédoine, sans être affoibli par tous les mauvais traitemens qu'on lui faisoit, se trouvant souvent près de la mort, courant de grands périls, & souffrant toute sorte de travaux & de fatigues. L'an 58 il fut à Jérusalem, où les Juifs émurent le peuple contre lui, & l'eussent mis en pièce, si le Tribun Lysias ne le leur eût arraché d'entre les mains : le lendemain sçachant que 40 Juifs avoient fait vœu de ne boire ni manger qu'ils ne l'eussent tué, il le fit conduire sous bonne garde au Gouverneur Felix, qui le retint prisonnier pendant deux ans à Césarée, après lesquels connoissant la mauvaise volonté de Festus son successeur, il en appella à César; en conséquence il fut envoyé à Rome, où on lui permit de demeurer où il voudroit avec le soldat qui le gardoit. Il y resta deux ans, occupé à prêcher le Royaume de Dieu, sans que personne l'en empêchât. Après ce tems il fut mis en liberté sans qu'on sache comment il fut délivré des accusat. que les Juifs avoient formées contre lui. Il parcourut l'Italie, repassa en Asie, & retourna à Rome, où il fut de nouveau mis en prison par ordre de Néron, qui lui fit trancher la tête le 29 Juin de l'an 66. Il fut enterré sur le chemin d'Ostie, où on a bâti une Eglise magnifique, qui subsiste encore. Nous avons de S. Paul 14 Epîtres, qui portent son nom à l'exception de celle écrite aux Hébreux. C'est celui qui a le plus écrit de tous les Apôtres, & avec une plus grande abondance de grace. Aussi ses Epîtres ont-elles toujours été reçûes dans l'Eglise, & mises au rang des Ecritures-saintes, inspirées & dictées par l'Esprit de Dieu : elles ont été regardées comme la force, la consolation & l'édification des Chrétiens, soit pour les dogmes, soit pour les mœurs : & Dieu leur a donné cette autorité & cette éminence sur les autres Epîtres canoniques, que quand on cite simplement l'Apôtre, c'est toujours lui qu'on entend. On lui a supposé plusieurs écrits; une lettre à ceux de Laodicée, une troisième aux Thessal. & aux Corint., une à Senèque, un Evangile, un Apocalipse, des

Actes de sainte Thecle, condamnés comme apocriphes dans un Concile de Rome sous le Pape Gelase.

PAUL, (S.) né de parens très-riches dans la Thébaïde, se rendit fort habile dans les sciences des Grecs & des Romains. La persécution de Déce l'ayant obligé de se cacher, il résolut de renoncer à tout, & se retira dans une caverne, en 250, à l'âge de 22 ans. Il y vivoit des fruits d'un palmier de cette caverne, & les feuilles servoient à le vêtir. Depuis, Dieu par un miracle qu'il continua jusqu'à sa mort, lui envoya par un corbeau la moitié d'un pain chaque jour. L'occupation de Paul dans cette profonde retraite, étoit la prière & la méditation des vérités éternelles. Il vécut ainsi jusqu'à l'age de 113 ans, connu de Dieu seul, & il seroit demeuré inconnu à toute la postérité, s'il n'avoit plû à Dieu de le découvrir avant sa mort; car S. Antoine averti en songe, qu'il y avoit dans les déserts un Solitaire plus parfait que lui, alla le chercher, & vint jusqu'à la grotte de Paul, qu'il eut le bonheur d'entretenir. Ce saint Anachorete lui déclara que sa mort étoit proche, & le pria d'aller lui chercher le manteau que lui avoit donné saint Athanase, & de l'apporter pour l'ensévelir. Antoine courut promptement à son monastère, apporta le manteau, & ne trouva plus que le corps de Paul, qu'il ensevelit. On dit que deux lions vinrent creuser la fosse, dans laquelle il le mit en 341.

PAUL, premier du nom, fut élû pour succéder à Etienne II. l'an 757, & il remplit pendant 10 ans la Chaire Pontificale. Ce Pape étoit plein de zèle & de charité. Il fit des bâtimens considérables, fonda des Monastères, orna les Eglises, & il alloit visiter exactement ceux qui avoient besoin de ses serv. Il écrivit beaucoup de lettres au Roi Pepin, pour lui demander du secours, tantôt contre les Grecs, qui vouloient reprendre Ravenne, tantôt contre les Lombards & le Roi Didier, & ce qui est bien surprenant dans ce pieux Pontife, c'est qu'à l'exemple de son prédécesseur, il confond toujours les affaires temporelles avec les spirituelles, comme s'il y avoit eu plus de difficulté à se soumettre aux Lombards Chrétiens & Catholiques, qu'aux Hérules & aux Gots-Ariens, à qui les Papes avoient obéi sans scrupule. Ce Pontife eut pour successeur Etienne III, & nous avons de lui 22 lettres dans le Recueil de Gretser.

PAUL II, fils de Nicolas Barbo, & de Polixene, sœur d'Eugène IV, qui le fit Cardinal en 1440, fut élû Pape après la mort de Pie II. Il étoit âgé de 48 ans, & comme

Il étoit bel homme, & qu'il ne l'ignoroit pas, il choisit le nom de *Formose* qui signifie *beau*. Mais comme on lui fit entendre qu'il seroit soupçonné de ne l'avoir pris que par vanité, il se détermina pour celui de Paul II. Ce Pont. passa pour être grand polit., magnifique dans ses actions, & il se piquoit de faire tout avec beaucoup d'art & de noblesse. On dit que, quand il manquoit de bonnes raif. pour persuader ce qu'il disoit ou ce qu'il vouloit, il avoit recours aux larmes qui couloient à sa volonté, & qu'à cause de cela Pie II l'appelloit *N. D. de Pitié*. Avant son élévation, on avoit établi plusieurs loix dans le Conclave, pour être observées par celui qui seroit élû Pape, & tous les Cardin. s'y étoient engagés par serment. Barbo qui avoit juré comme les autres, & confirmé son serment après son Election, n'exécuta aucun des réglemens, si ce n'est le moins important, qui portoit que le Pape continueroit la guerre contre les Turcs. Pour appaiser les Cardinaux, qui murmuroient de l'inexécution du Traité, il leur fit prendre des Mitres de soye & l'habit rouge. Il leva ensuite une armée pour arrêter les vexations que les Seigneurs exerçoient dans l'Etat Ecclésiastique, & en moins de quinze jours il réprima leurs brigandages. Il acheva le beau Palais de S. Marc, & après avoir terminé quelques affaires, se voyant libre, il s'avisa de faire célébrer des jeux magnifiques, qui convenoient mieux à un Pr. Payen qu'à un souver. Pontife. En 1468, le Pape eut la consolation de terminer l'affaire importante de la réunion des Princes d'Italie, à laquelle il n'avoit cessé de travailler depuis le commencement de son Pontificat. Il mourut d'apoplexie en 1471, & nous avons de lui des *Ordonnances*, quelques Epîtres, outre un *Traité* des Règles de la Chancellerie, dont on le fait Auteur. Les Protestans ont parlé très-désavantageusement de ce Pape, & en ont débité mille fables destituées de vraisemblance. Il ne faut pas dissimuler qu'il a donné lieu à leurs reproches par sa vanité, sa mollesse, son avarice, & le mépris qu'il faisoit de la bonne foi : il fixa le nombre des Cardinaux à 24, & décida qu'on ne pourroit parvenir à cette dignité avant l'âge de 30 ans, & qu'après avoir enseigné le Droit & la Théologie.

PAUL III, né à Rome & connu sous le nom d'Alexandre *Farnèse*, fut fait Cardinal par Alexandre VI, puis posséda successivement sept différens Evêchés par un abus criant, dont on étoit plus touché alors, & enfin il fut élû Pape après la mort de Clément VII. en 1534. Dès le

commencement de son Pontificat, il envoya des Nonces aux Princes Chrétiens pour les presser de seconder le dessein qu'il avoit de tenir un Concile, & il proposa la Ville de Mantoue pour le lieu de l'Assemblée. Il le convoqua en effet dans cette Ville pour le 23 Mai 1537; mais le Duc de Mantoue ayant refusé d'y consentir qu'à certaines conditions que Paul ne voulut point accepter, ce Pontife indiqua la Ville de Vicenze, pour le mois de Mai 1538. Ce projet échoua comme le premier, & ce ne fut qu'au mois de Décembre 1545, que commença à Trente la première cession du fameux Concile de ce nom. Il fut transféré à Bologne à cause de la peste, souvent interrompu à cause des guerres entre les Princes Chrétiens, suspendu par le Pape pour quelques intérêts temporels ou de mauvaises difficultés, & ne fut terminé qu'en 1563. Paul mourut en 1549, âgé de 82 ans après en avoir régné 16. Il reçut de la part de ses neveux des chagrins qui furent, dit Pallavicini, comme un poison qui s'insinua dans son cœur, & qui le fit aussitôt tomber en foiblesse. La colère, la douleur & l'indignation de se voir méprisé par sa famille pour laquelle il avoit toujours eu une affection aveugle, le saisirent & le conduisirent au tombeau. Prêt d'expirer, il détesta leur ingratitude, & il répéta ce verset du Pseaume 18, *Si mei non fuissent dominati*, &c. Il avoit eu avant que d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, outre une fille nommée Constance, un fils Pierre-Louis Farnèse qu'il fit Duc de Parme & de Plaisance, en retranchant du patrimoine de Saint Pierre ces deux Villes que les François lui avoient autrefois conservées. Ce fils lui donna beaucoup de chagrin par sa conduite odieuse & tyrannique qui lui attira une mort violente de la part de ses sujets révoltés contre lui. L'arrangement que Paul avoit fait en sa faveur, déplut à Charles Quint, & il s'éleva à ce sujet un différend entre eux qui n'influa pas peu dans la manière dont le Pape se comporta au Concile de Trente. On lui reproche encore d'avoir trop précipitamment lancé les foudres de l'Eglise contre Henri VIII, Roi d'Angleterre, par une Bulle qui mit le comble aux maux de cette malheureuse nation, d'avoir établi à Naples l'Inquisition, & d'avoir approuvé l'institut des Jésuites. Au reste ce Pape avoit du goût pour la Poësie & les Belles-Lettres; il avoit même composé des remarques sur plusieurs Epitres de Cicéron, & il nous reste de lui des Lettres d'érudition à Erasme, à Sadolet & à plusieurs autres Sçavans.

PAUL IV. (Jean-Pierre) Caraffe, Doyen des Cardinaux, succéda à Marcel II, en 1555. Il étoit agé de 80 ans, & avoit été Archevêque de Chieti dans le Royaume de Naples, chargé de différentes nonciatures, associé avec Gaëtan pour l'établissement des Théatins, & fait Cardinal par Paul III, son oncle, en 1536. Dès la première année de son Pontificat, il déclara la guerre à l'Empereur malgré le serment solemnel par lequel il s'étoit engagé, après son élévation, à ne faire la guerre à aucun Prince Chrétien, & il dit à ceux qui lui rappelloient ce serment, que rien n'étoit capable de lier la puissance Pontificale, qu'il regardoit comme supérieure à tout. Par une suite de ce préjugé faux & injuste, aussi bien que par la hauteur & la violence de son caractère, il rendit inutile le zèle qu'il avoit pour le maintien de la Foi Catholique, & il se trompa presque toujours dans le choix des moyens qu'il prit pour empêcher qu'on ne la corrompît. Ainsi il se rendit coupable de la perte de l'Angleterre, par la conduite imprudente qu'il tint à l'égard d'Elizabeth qui lui avoit envoyé des Ambassadeurs. Il prétendit que cette Princesse n'avoit pas dû monter sur le Trône sans son consentement, & qu'il n'appartient qu'au Vicaire de Jesus-Christ, de régler les droits de ceux qui aspirent aux Couronnes. Cette folle prétention détermina la Reine à détruire entièrement la Religion Catholique dans ses Etats. Ce fut aussi par un effet de son zèle outré, & de son humeur inflexible, que Paul en établissant la Congrégation de l'*Index* contre les mauvais livres, ordonna des peines trop sévères contre ceux qui les retiendroient, qu'il étendit au-delà des bornes l'autorité de l'Inquisition, qui n'étoit déjà que trop redoutable, & qu'il faisoit juger avec la dernière rigueur ceux qui étoient coupables d'Héréfie. Il disoit sans détour que le souverain remède étoit de faire mourir tous les hérétiques. Un Pape de ce caractère, toujours armé de la foudre, ne devoit pas être regretté après sa mort; aussi quand il mourut en 1559, le peuple en fureur rompit sa statue, en jetta la tête dans le Tibre, mit en cendres la prison de l'Inquisition, & fit ôter les armes des Caraffes, de tous les lieux où elles se trouvoient. On ne peut nier que Paul n'eut de grandes qualités, qu'il ne fut d'une vie réglée, qu'il n'eut du zèle pour la réforme des mœurs, & la conservation de la Foi Cath. dans toute sa pureté; mais sa dureté & ses préjugés lui firent presque toujours prendre de mauvais moyens pour y réussir. Une action qui lui fit hon-

neur, c'est qu'ayant reconnu que ses neveux abusant de son autorité, portoient par-tout le trouble & le scandale, il publia un Décret, par lequel il leur ordonna de sortir de Rome avec leurs femmes & leurs enfans. Paul avoit composé quelques *Traités*, entr'autres un du *Symbole*, un autre de la *Réformation de l'Eglise*, adressé à Paul III, son oncle, & les *Règles des Théatins*, dont il fut comme le Fondateur & le premier Supérieur.

PAUL V, qui s'appelloit *Camille Borghèse*, parvint au Pontificat après Léon X. en 1605. Il étoit né à Rome, & fut d'abord Clerc de la Chambre, ensuite Nonce en Espagne sous Clément VIII, qui le créa Cardinal du titre de *S. Chrysogone*. Il avoit toujours montré un grand zèle pour ce qu'il appelloit les Immunités Ecclésiastiques, & il n'avoit pas de plus grands ennemis que ceux qui maintenoient l'autorité souveraine des Princes contre les usurpations du Clergé. Dès le commencement de son Pontificat, il donna des preuves de ce zèle aveugle dans le fameux démêlé qu'il eut avec la République de Venise, dont voici l'occasion. Le Sénat de cette République avoit fait deux Décrets, l'un en 1603, par lequel il défendoit sous des peines très rigoureuses de fonder de nouv. Monast. sans permission; l'autre en 1605 par lequel il ordonnoit que personne ne pût ni donner, ni laisser par testament, ni vendre ni aliéner à perpétuité des immeubles en faveur des Ecclésiastiques sans son consentement. Dans le même tems le Sénat fit emprisonner un Chanoine de Vicenze, & un Abbé de Verneze, accusés d'avoir l'un & l'autre commis des crimes énormes. Paul V. qui s'imagina que les Vénitiens donnoient par-là atteinte à ses Droits chimériques, qui l'intéressoient plus que l'avantage spirituel des peuples, le menaça de mettre l'Etat en interdit, si l'on ne révoquoit les deux Décrets, & si l'on n'élargissoit les deux prisonniers. Le Sénat ayant répondu comme il convenoit, qu'il ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre, le Pape irrité de ce refus si légitime, lança la foudre, excommunia le Doge & le Sénat, & mit tous les Etats de Venise en interdit. Le Doge, au nom de la République, déclara nulle & abusive la Sentence du Pape, défendit de la publier, d'observer l'interdit, & de faire cesser le Service Divin. Il n'y eut que les Capucins & les Jésuites qui crurent devoir obéir aux Excommunications injustes, & qui demandèrent la permission de se retirer. On l'accorda aux premiers, avec liberté d'y revenir quand ils voudroient, & aux seconds avec défense

de rentrer jamais dans les Etats de la République. *Allez*, leur dit le Doge, *n'emportez rien, & ne revenez plus.* Peu de tems après le Sénat fit un Décret, par lequel il déclara que les Jésuites ne pourroient plus être reçus dans les Etats, & que ce Décret ne pourroit être révoqué sans avoir auparavant lû tout le Procès en présence de tout le Sénat, qui doit toujours être composé au moins de 180 Sénateurs, & à moins qu'il n'y eût cinq parts contre une pour la révocation. Paul V, qui ne put obtenir de la République la révocation de ce Décret, lors même que son affaire avec elle fut terminée, par la médiation d'Henri IV en 1607, sçut bien dédommager les Jésuites de ce qu'ils avoient sacrifié pour lui en cette occasion; il le fit aux dépens de la Cause que les Domin. soutenoient alors dans les Congrégations *de Auxiliis*, & pour les récompenser de ce qu'ils avoient souffert en soutenant ses prétentions injustes, il les laissa en paisible possession de disputer à Dieu la portion de son Domaine, dont il est le plus jaloux. Le Cardinal du Perron qui étoit dans leurs intérêts, lui ayant représenté qu'il seroit bien dur que la Société dans le tems qu'elle s'exposoit à tout pour les intérêts de la Cour de Rome, reçût de sa part une flétrissure éclatante, & fut couverte de confusion à la face de toute l'Eglise, par la publication de la Bulle que Paul étoit sur le point de publier contre les erreurs de Molina, le Pape cédant à de si graves motifs, suspendit la publication de sa Bulle, & termina les Congrégations par laisser aux Jésuites la liberté de soutenir des sentimens qu'il avoit reconnus hétérodoxes. Le Pontificat de Paul V. reçut quelque lustre de l'Ambassade de certains Rois d'Afrique, & de la réunion de plusieurs Nestoriens à l'Eglise Romaine. Mais le différend qu'il eut avec la France en 1614, à l'occasion du livre du Jésuite Suarez, fournit encore une preuve de l'attachement que ce Pape avoit pour ses préjugés, ausquels il étoit toujours prêt de sacrifier les Droits les plus sacrés. Ce livre intitulé : *Défense de la Foi Catholique & Apostolique contre les erreurs de la Secte d'Angleterre*, fut brûlé par Arrêt du Parlement de Paris, comme renfermant des maximes séditieuses, tendantes à la subversion des Etats, & à porter les sujets des Rois & des Souverains à attenter à leurs personnes sacrées. Paul ayant eu connoissance de cet Arrêt, fit faire des plaintes fort vives à l'Ambassadeur de France, de l'atteinte qu'il prétendoit que les Magistrats

François avoient donnée aux Droits du saint Siège, en s'élevant contre une Doctrine exécrable, qui avoit mis le coûteau dans le sein du meilleur de ses Rois. Envain l'Ambassadeur fit-il au Pape les plus vives & les plus justes représentations sur l'indécence de ses plaintes; Paul en colère & d'un ton menaçant répondit, que rien ne l'empêcheroit de soutenir les Droits de son Siège, si le Roi ne vouloit casser l'Arrêt du Parlement. Enfin on eut bien de la peine à obtenir, & la Cour de France fut assez foible pour le prier de se contenter de la suspension de l'Arrêt. Vers le même tems le Pape reçut avec beaucoup de magnificence les Ambassadeurs d'un Roi du Japon, qui demandoit des Missionnaires pour instruire ses sujets dans la Religion Chrétienne, & en 1617 il publia un Bref qui renouvelloit la Bulle de Sixte IV, & celle de Pie V sur l'*Immaculée Conception*, & malgré les sollicitations du Roi d'Espagne, il ne voulut jamais décider la question. Paul mourut en 1621, & eut pour successeur Grégoire XV. On a dû voir par tout ce que nous avons dit de ce Pape, qu'il étoit peu sensible aux intérêts de la Vérité; mais il n'étoit pas à beaucoup près si indifférent pour les siens. Il n'y a guères eu de Pape qui ait plus travaillé à aggrandir sa famille, & qui ait eu plus soin d'immortaliser son nom par les superbes édifices dont il a embelli Rome, & par les Palais magnifiques qu'il fit bâtir pour ses parens.

PAUL de Samosate, fameux Hérésiarque & Evêque d'Antioche dans le troisième siècle. Il soutenoit comme Sabellius, que le Fils & le Saint Esprit étoient dans le Pere sans aucune existence réelle; & il disoit de plus que Jesus-Christ étoit un pur homme, qui par ses mérites s'étoit rendu digne de parvenir à la qualité du Fils de Dieu, de lui être réuni, & de devenir son temple. La conduite de cet Hérésiarque répondoit à sa doctrine, & l'on n'avoit point encore vû un Evêque si vain & si ambitieux. On tint contre lui deux Conciles à Antioche. Il éluda la question dans le premier, & fit des promesses sans effet, mais il fut déposé dans le second qui étoit très-nombreux. Ce fut un Prêtre nommé Malchion, fort Sçavant & grand Philosophe, qui convainquit Paul, découvrit ses artifices, & manifesta malgré lui ses sentimens. Paul ne voulant point souscrire à la décision du Concile, qui l'avoit condamné comme un hérétique, & déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeuroit toujours à Antioche, & ne vouloit point quitter sa maison qui appartenoit à l'E-

glise: les Chrétiens s'en plaignirent à l'Empereur Aurelien qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seroient unis aux Evêques de Rome; tant il étoit notoire, même aux Payens, que l'union avec l'Eglise de Rome, étoit la marque des vrais Chrétiens. Les Disciples de Paul furent nommés Paulianistes, & préparèrent les voyes à l'Arianisme.

PAUL, (*Julius Paulus*) fameux Jurisconsulte, né à Padoue, où l'on voit encore sa statue, fut Consul sous Alexandre, puis Préfet du Prétoire; il étoit aussi bien que Sabinus & Ulpien, du conseil que Mammée, mere d'Alexandre, & Moesa sa grand-mere, avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant son bas-âge. On sçait combien ce bon Empereur profita des avis de ces sages Conseillers, & ce fut le plus beau tems de l'Empire Romain, qui avoit alors tout ce qui peut rendre un état heureux, un très-bon Prince & d'excellens Ministres. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul, qui est, dit-on, de tous les Jurisconsultes, celui qui a le plus écrit.

PAUL, (Eginette) ainsi appellé, parce qu'il étoit d'Egine, Isle dans le Golfe du même nom, fut un des plus célèbres Médecins de son tems. Il vivoit dans le septième siècle, & l'on a de lui un *Abrégé* des œuvres de Galien & plusieurs autres ouvrages en Grec, pleins d'érudition & de choses intéressantes.

PAUL, Diacre d'Aquilée, étoit un des plus sçavans hommes du huitième siècle. Il fut instruit dès l'enfance dans les Arts libéraux, & eut beaucoup de crédit à la Cour du Roi Didier, dont il fut Secrétaire; il tomba entre les mains de Charlemagne, vainqueur de son maître, & ce Prince le traita d'abord fort généreusement. Mais quelques années après, des envieux l'ayant accusé de quelque intrigue en faveur de Didier, il fut relégué dans une des isles des côtes d'Italie d'où il se sauva, & alla à Benevent, où il fut bien reçu par la fille du Roi Didier. Ce fut à la prière de cette Princesse, qu'il continua l'abrégé de l'Histoire Romaine d'Eutrope, depuis Julien l'Apostat jusqu'à Justinien. Il se retira ensuite au Mont Cassin, & y embrassa la vie Monastique. On l'engagea à composer une explication de la règle de Saint Benoît. Charlemagne ayant appris sa retraite, l'en félicita par une lettre en vers Latins, à laquelle Paul répondit de même. Avant son exil il écrivit l'Histoire des Evêques de Metz; mais le plus célèbre de ses ouvrages est l'histoire des Lombards en six livres, depuis

leur origine jusqu'à son tems. On trouve ce morceau imprimé dans les Recueils de Vulcanius & de Grotius.

PAUL de Burgos, né dans cette Ville, étoit Juif de Religion ; mais la Somme de Saint Thomas lui dessilla les yeux sur ses erreurs, & il se fit baptiser sous le nom de *Paul de Ste Marie*. Après la mort de sa femme il embrassa l'état Ecclésiastique, fut revêtu de plusieurs Bénéfices, & enfin de l'Evêché de Burgos. Il fut depuis Précepteur du Prince Jean II, fils de Henri II, Roi de Castille, Chancelier du Royaume, & il mourut Patriarche d'Aquilée en 1435, à quatre-vingt-deux ans. Paul défendit par ses écrits la Religion qu'il avoit embrassée, & nous avons de lui des *Additions* aux Postilles de Nicolas de Lyra : un Traité intitulé : *Scrutinium scripturarum*, en deux livres, à la tête duquel on voit la vie de l'Auteur & d'autres sçavans ouvrages. Ses trois fils qui furent baptisés avec lui, rendirent leur nom célèbre. Alphonse fut Evêque de Burgos, & composa un abrégé de l'Histoire d'Espagne : Gonsalve le second fut Evêque de Placentia, & Alvarès le troisième, publia l'Histoire de Jean II, Roi de Castille.

PAUL, (Vincent de) né au Village de Poui, près d'Acqs en 1576, fut occupé dans son enfance à mener paître un troupeau de brebis. Son pere qui remarqua en lui quelque esprit, le mit en pension chez des Cordeliers, & quatre ans après un Avocat d'Acqs, lui confia l'éducation de ses enfans, afin qu'il pût continuer ses études sans être à charge à son pere. Vincent alla ensuite étudier à Toulouse où il reçut la Prêtrise en 1600. Quelque tems après, étant allé à Marseille pour recueillir une somme d'argent qu'une Dame lui avoit laissée, il s'embarqua pour revenir à Toulouse, & fut pris par des Corsaires Turcs qui le conduisirent en Barbarie, où il fut vendu à un Pêcheur qui le revendit à un Médecin. Après la mort de ce dernier, Vincent devint esclave d'un Savoyard qui avoit renoncé à la foi, & qu'il ramena à la Religion Catholique, & tous les deux s'étant sauvés sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-mortes en 1607. L'année suivante Vincent de Paul alla à Paris où il fit connoissance avec M. de Berulle, qui le fit entrer en qualité de Précepteur chez le Comte de Gondi, Général des galères de France. La femme de ce Seigneur qui méditoit le dessein de fonder une Congrégation de Prêtres qui iroient faire des missions à la campagne, fit goûter son projet à l'Archevêque de Paris son beau-frere, qui lui donna le

Collège des Bons Enfans pour loger ces Prêtres; & Mad. de Gondi, ayant fourni une somme considérable pour commencer la fondation, Vincent s'y retira en 1626 avec quelques Ecclésiastiques qu'il s'étoit associés. La Communauté augmentant de jour en jour, Urbain VIII l'érigea en congrégation en 1632, & permit au fondateur de dresser des réglemens. Peu après Vincent entra dans le Prieuré de S. Lazare, & cette maison devint le chef de cette nouvelle congrégation, qui s'est beaucoup étendue en France, & possède environ 84 maisons, divisées en neuf Provinces; le fondateur mourut en 1660, âgé de 85 ans; il fut béatifié en 1729, & canonisé huit ans après, par Clement XII. A l'occasion de la première cérémonie, on distribua un abrégé de la vie & des vertus de Vincent, dans lequel on débite les calomnies les plus injustes & les plus insensées contre le célèbre Abbé de S. Cyran, sur la foi du fondateur des Lazaristes, Prêtre fort zélé, mais d'un esprit borné, très-capable de prendre dans un mauvais sens des choses fort innocentes, qu'il n'entendoit pas, ou qui choquoient ses idées. Les Brisaciers, les Pirots, les Pinthéreau, & beaucoup d'autres ont répété les mêmes impostures. C'étoit fureur de leur part. Mais à l'égard de Vincent, on ne peut guères le regarder que comme un triste effet de la foiblesse humaine, dont les plus gens de bien, lorsqu'ils n'ont pas la lumière & l'intelligence nécessaires, ne sont pas exempts. Il convenoit à l'humilité de ce Missionnaire, qui sçavoit si peu, de s'en rapporter avec déférence aux lumières si étendues de l'illustre Abbé, qui avoit employé toute sa vie à l'étude des Peres de l'Eglise & des Conciles. Il est difficile au reste de concilier ce que les Historiens du Missionnaire lui font dire contre M. de S. Cyran, avec les témoignages d'estime & d'attachement qu'il lui donna en plusieurs occasions, & le neveu du S. Abbé, qui écrivit pour la défense de Vincent en 1668, avança à la décharge de celui-ci, plusieurs faits contre Abelli, son premier Historien, que ce dernier n'a jamais réfutés. Clément XII ayant Canonisé le Pere des Lazaristes, sa Bulle de Canonisation fut envoyée en France, où elle fut supprimée par un Arrêt du Parlement, du 4 Janvier 1738, & les Curés de Paris, grossièrement insultés dans cette Bulle, formèrent opposition entre les mains du Procureur-Général, à l'enregistrement de toutes Lettres-Patentes, que l'on pourroit surprendre en faveur de ce Décret. Cette démarche fut faite en conséquence d'une Consultation

donnée à ces Messieurs, par dix Avocats au Parlement, qui déclarèrent que la Bulle dont il s'agit, *est une des plus abusives qu'on ait eu dans ces derniers tems : qu'il semble que la Canonisation de l'Instituteur des Missionnaires n'en a été que le prétexte, & que le véritable but qu'on s'y est proposé, a été d'y contredire nos plus saintes maximes, d'y insinuer celles qui leur sont le plus contraires, & d'y heurter de front nos saintes libertés : d'y donner une idée odieuse de l'Etat de la France dans les siècles derniers, & d'en troubler même la tranquillité dans celui-ci.* On pourroit encore observer, d'après la lecture de la Bulle, que si ce que l'on y dit des sentimens & des dispositions de Vincent, par rapport, soit aux prétendus Jansénistes, soit à l'autorité du souverain Pontife, étoit véritable, l'on y feroit incontestablement un Saint d'un Prêtre adulateur, calomniateur & persécuteur de ses freres, imbu de l'opinion erronée de l'infaillibilité, & opposé par principe à nos saintes libertés; que si au contraire la Bulle, comme il y a apparence, lui en impose sur tous ces points, on le calomnie donc en le Canonisant, & l'on ne publie sa sainteté qu'au préjudice de la vérité, de la sincérité chretienne, & de la charité.

PAUL de Venise, *ou* FRA PAOLO, *Voyez* SARPI.

PAULE, (Sainte) d'une des plus illustres maisons de Rome, descendoit par sa mere des Scipions & des Gracques, & se rendit illustre dans le quatrième siècle, par sa piété & par son esprit. Etant devenue veuve, elle renonça à toutes les grandeurs & aux délices de Rome, & montée sur un âne elle alla visiter les plus célèbres Monastères & les lieux saints de la Palestine, où se sont opérées les merveilles de notre rédemption. Elle passa ensuite en Egypte, pour visiter les Solitaires; elle entra dans leurs cellules, se prosterna à leurs pieds, & elle seroit volontiers demeurée dans ce désert avec ses filles, qui la suivoient, si l'amour des saints lieux ne l'eût appellée en Palestine. Elle s'établit à Bethléem, où elle demeura trois ans dans un petit logement, jusqu'à ce qu'elle fit bâtir des cellules, des Monastères & des maisons d'hospitalité près du chemin, pour recevoir les étrangers. Ce fut là qu'elle passa le reste de ses jours, occupée à l'étude des saintes Ecritures, à mortifier son corps, & à la pratique de toutes les vertus & de toutes les bonnes œuvres. Elle mourut en 407, à cinquante-sept ans. Saint Jerôme, sous la conduite duquel elle étoit, a écrit sa vie.

PAULIN, (Saint) né à Bordeaux au milieu du quatrième

trième siècle, d'une famille qui comptoit une longue suite de Sénateurs, reçut de la nature toutes les qualités du cœur & de l'esprit, & ces avantages étoient soutenus par de grandes richesses. Quand il fut en état d'étudier, on lui donna pour maître le célèbre Arsene, sous lequel il fit de grands progrès dans la Poësie & dans l'Eloquence. Il se distingua encore plus par sa probité, sa droiture, sa pureté de mœurs; sa prudence & sa sagesse, dans les grands emplois dont il fut revêtu, le mirent dans la plus haute réputation; & Therasie, fille illustre d'Espagne qu'il épousa, sembla mettre le comble au bonheur & à la gloire de Paulin; mais il manquoit à cet honnête homme du siècle d'être Chrétien, & Paulin ayant reçu la grace du Baptême, reconnut le faux brillant du monde, & n'eut plus que dégoût pour tout ce qu'il avoit aimé auparavant. Il prit donc la résolution de renoncer à tout, & de concert avec sa femme, qui entra dans ses vûes, il se retira en Espagne, où les deux époux n'eurent plus d'autre ambition que de marcher à grand pas dans la voye de la perfection. Ils vendirent tous leurs biens, pour les répandre dans le sein des pauvres, & donnèrent à leur siècle le plus grand exemple de foi, de vertu, de charité, & même de renoncement à soi-même. Paulin qui s'étoit enséveli dans la plus profonde obscurité, en sortit malgré lui, par les instances du Peuple & du Clergé de Barcelone, qui demandèrent à grands cris qu'il fût ordonné Prêtre. La sainteté du caractère Sacerdotal augmenta sa ferveur; mais la vénération qu'on avoit de sa vertu, en Espagne, le força à chercher une retraite, où son humilité eût moins à craindre. Il se rendit donc à Nole en Campanie, où l'on vit bien-tôt une Communauté, s'élever sous sa conduite & dans sa propre maison. La vie pénitente qu'il y menoit ayant encore augmenté sa réputation de sainteté, il fut élû tout d'une voix, Evêque de Nole, en 419, & contraint, malgré sa résistance, de se charger de ce redoutable fardeau. S'il avoit été un des plus saints Prêtres de son siécle, il en devint aussi un des plus saints Evêques; & sa vie, qui étoit un modèle pour les plus parfaits, fut aussi un sujet d'admiration pour les plus foibles. Les commencemens de son Episcopat furent troublés par les incursions des Goths, qui pillèrent la ville de Nole & se saisirent du saint Prélat; cependant les barbares respectèrent sa personne, & se contentèrent de prendre tout ce qu'il avoit. L'ingénieuse charité de Paulin, lui fit encore trouver des moyens de soulager les indigens & de rache-

ter les captifs. Enfin ce Pasteur selon le cœur de Dieu, alla recevoir du juste Juge la récompense de ses travaux & de ses vertus, & il mourut en 431, âgé d'environ 74 ans. De tous les écrits de ce Saint, il ne nous reste que 50 Lettres, un Discours sur l'aumône, l'Histoire du martyre de S. Genès & 32 Poëmes. Une grande partie de ces Poësies sont à la louange de S. Felix, son prédécesseur dans l'Evêché de Nole, & l'on y voit les principales circonstances de la vie de ce saint Confesseur, le culte qu'on rendoit à sa mémoire, & un grand nombre de miracles opérés à son tombeau. On y trouve de certains agrémens naturels, qui font aimer l'auteur & l'ouvrage : les pensées en sont belles, les comparaisons nobles, quoique le style en soit simple & la versification négligée. Il y a beaucoup d'onction & de lumières dans ses Lettres, que saint Augustin ne pouvoit se lasser de lire; mais comme elles ne sont qu'un écoulement de l'abondance de son cœur, on y trouve beaucoup moins d'art que dans ses autres écrits. Le Discours sur l'aumône, est écrit avec pureté & élégance. La plus ample édition des œuvres de ce Saint, est celle de Verone, par Maffei.

PAULIN, (Saint) né en Autriche, fut d'abord maître de Grammaire, & depuis fait Patriar. d'Aquilée par Charlemagne, dans le huitième siècle. Il parut avec éclat au Concile de Francfort, tenu contre Paul de Tolède & Felix d'Urgel, qui prétendoient que Jesus-Christ étoit fils de Dieu par adoption & de nom seulement. Paulin écrivit trois Livres contre l'héréfie du dernier, par ordre de Charlemagne, & les lui dédia. Ce Prélat mourut en 804, & nous avons encore de lui le traité de la Trinité, nommé *Sacro-Sillabus;* le livre des *Instructions salutaires*, que l'on a long-tems attribué à Saint Augustin. On a publié à Venise, en 1737, une édition compl. des ouvr. de ce Saint.

PAULLI, (Simon) né en 1603, vint étudier à Paris, & fut reçu Docteur en Médecine à Wirtemberg. Il s'établit depuis à Coppenhague, où il eut une chaire de Professeur & fut Premier Médecin de Fréderic III. Le successeur de ce Prince, Christiern V, lui conféra ce poste & lui donna l'Evêché d'Arhuse. Il mourut en 1680, âgé de soixante-dix-sept ans. Il a laissé plusieurs bons ouvrages, entr'autres, *Flora Danica*, qui est un Traité des Plantes singulières de Dannemarck & de Norwège. *Quadripartitum Botanicum*, où il parle de toutes les vertus des simples, pour guérir les maladies; un Traité de l'abus du Tabac & du Thé, &c.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Jacques le) né dans le Pays d'Auge, en 1587, d'une famille noble & Protestante, fit ses études avec tant de succès, que dès l'âge de douze ans, il passoit pour sçavant. Il vint ensuite à Paris, où il se mit entre les mains du Ministre du Moulin; & il continua de se former par les leçons des Sçavans qui étoient en cette Ville, & sur-tout de Casaubon. Après avoir fait son cours de Philosophie à Sedan, il alla étudier en Droit à Orleans; voyagea depuis dans la France en homme sçavant & curieux, & entra au service des Hollandois contre les Espagnols. Il porta aussi les armes avec honneur pour la France, & se fixa enfin dans son pays, où il se livra tout entier à l'étude. Il mourut à Caën en 1670, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses principaux ouvrages sont: *Exercitationes in optimos Autores Græcos*, *in-4.*; une *Description latine* de l'ancienne Grèce, *in-4*; un *Poëme Grec* de la chasse de la bécasse; d'autres Poësies Françoises, Italiennes, Espagnoles, Latines, &c. *Julien* LE PAULMIER, son pere, fut Docteur en Médecine à Paris & à Caën, Médecin du Duc d'Anjou, frere de Charles IX, & se distingua autant par sa bravoure, que par son habileté dans sa Profession. Il mourut à Caën en 1588, âgé de soixante-huit ans. Il est auteur d'un Traité *de Vino & Pomaceo*, & d'un autre *de lue Venereâ*. *Jacques* LE PAULMIER, neveu du premier, servit avec honneur dans les armées pendant 5 campagnes, & ne brilla pas moins par son esprit. Il faisoit des vers avec facilité, & il réussissoit sur-tout dans les inpromptu. Il fit abjuration de la Religion de ses ancêtres, entre les mains du sçavant Huet, & il mourut en 1702, âgé de 77 ans.

PAUSANIAS, fameux Général des Lacédémoniens, qui, avec Aristide, défit Mardonius, Général des Perses, à Platée, triompha depuis des mêmes ennemis par mer, & délivra plusieurs Villes Grecques de la tyrannie de ces peuples. Tant de succès lui ayant enflé le cœur, il médita des projets ambitieux, & ayant renvoyé à Xerxès les principaux prisonniers sans rançon, il fit offrir à ce Prince de lui livrer la Grèce, s'il vouloit lui donner sa fille en mariage. Les Ephores, avertis de cette négociation, rappellèrent Pausanias, qui vint à bout de se justifier, & qui continua ses mauvaises manœuvres; mais une lettre interceptée dévoila sa trahison, & ayant été poursuivi, il se retira dans un temple de Minerve, où il se laissa mourir de faim, quatre cent soixante-quatorze ans avant Jesus-Christ.

PAUSANIAS, Historien

& Orateur Grec, qui après avoir long-tems demeuré dans la Grèce, vint s'établir à Rome sous l'Empereur Antonin II, & y mourut dans un âge très-avancé. Il composa son voyage historique de la Grèce la 16^e. année du régne de ce Prince, 153 ou 154 ans de l'Ere Chrétienne. Cette Relation comprend, en dix livres, l'Attique, la Carinthie, l'Argolide, la Lucanie, la Messenie, l'Elide, l'Achaye, la Béotie & la Phocide; & parmi ces Etats, qui étoient les principaux de la Grèce, s'en trouvent quelques autres moins considérables, qui n'occupent Pausanias qu'en passant. Quant aux prem., l'Historien en recherche l'origine dans l'antiquité la plus éloignée, d'où il les conduit d'âge en âge jusqu'à son tems. Il n'y a rien de plus utile que cet ouvrage, soit pour l'Histoire générale de la Grèce, soit pour l'Histoire de chaque République. Il est plein de faits Historiques, de Mythologie, de science Géographique & Chronologique. L'Auteur ne manque ni d'élévation ni d'éloquence, & il a quelquefois, dans sa narration, les beautés d'Hérodote & de Thucidide. On lui reproche une crédulité superstitieuse, & d'avoir trop déféré aux traditions populaires. On a donné, en 1696, au public une bonne édition de Pausanias, *in-folio*, avec les notes de Kunhius. L'Abbé Gedoin l'a très-bien traduit en François, en deux vol. *in*-4.

PAUSIAS, célèbre Peintre de Sycione, qui se distingua sur-tout dans un genre particulier de Peinture, appellée *Caustique*, parce qu'on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'yvoire, par le moyen du feu. Il étudia ce genre de Peinture sous Pamphile, qu'il surpassa depuis, & ce fut lui qui commença à l'employer dans les voûtes & les lambris. On avoit de lui plusieurs ouvrages considérables; une *Yvresse* sur-tout, dont parle Pausanias, qui étoit si bien peinte, dit-il, qu'on apperçoit à travers un grand verre qu'elle vuide, tous les traits de son visage enluminé.* Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sycione sa patrie, & il y laissa beaucoup d'ouvrages, que Scaurus fit transporter à Rome, pour les placer dans son fameux Théatre.

PAUTRE, (Antoine le) né à Paris, fut Architecte de Louis XIV, & excella dans les décorations des Edifices. Les Cascades de S. Cloud furent construites sur ses desseins, & il bâtit, en 1626, l'Eglise des Religieuses de Port-Roy. Il fut reçu de l'Académie de Sculpture en 1671, & mourut quelques années après. *Jean* LE PAUTRE, son parent, né en 1617, fut un excellent Dessinateur & Graveur, & entendoit très-bien

les ornemens des Jardins, les Fontaines, les Grottes, les Jets-d'eau. Il mourut en 1682, & il a laissé un Œuvre de plus de mille planches, dont on fait grand cas. *Pierre* LE PAUTRE, leur parent, fameux Sculpteur, fit à Rome le groupe d'Enée & d'Anchise, que l'on voit dans la grande allée des Thuilleries, & acheva celui de Horace, commencé à Rome par Théodon. Il y a plusieurs de ses morceaux à Marly. Il mourut en 1744, âgé de 84 ans.

PAYS, (René le) né à Nantes en Bretagne, vint fort jeune à Paris, entra dans la Finance, fut employé dans les affaires du Roi, & eut la direction génér. des Gabelles du Dauphiné & de Provence. C'est dans la première de ces Provinces, qu'il a composé presque tous ses ouvrages. Il avoit l'esprit aisé, vif & agréable. Il écrivoit en vers & en prose avec facilité, & avoit quelque teinture d'érudition. En 1664, il publia des *Lettres*, des *Poësies*, sous le titre *d'amitiés*, *d'amours & d'amourettes;* & les railleurs l'appellèrent le *Singe de Voiture*, parce qu'il se flattoit d'imiter l'enjouement & la délicatesse de cet auteur. C'est ce que Despréaux insinue dans sa troisième Satyre, par la contrevérité qu'il met dans la bouche de son Campagnard, qui préfère *le Pays* à *Voiture*:

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant.

Le Pays prit cette raillerie en galant-homme, & il écrivit de Grenoble, où il étoit alors, une lettre badine sur ce sujet, à un de ses amis qui étoit à Paris. Il fit plus, étant lui-même à Paris, il alla voir le Satyrique, & soutint toujours son caractère enjoué. Despréaux fut d'abord embarrassé, de la visite d'un homme qu'il avoit mis en droit de se plaindre; mais il dit pour toute excuse, qu'il ne l'avoit nommé dans sa Satyre, que parce qu'il avoit vû des gens qui le préféroient à Voiture. Le Pays passa facilement condamnation sur cette préférence, & ils se séparèrent bons amis. La Duchesse de Nemours, qui avoit lû avec plaisir l'ouvrage de le Pays, ayant demandé à quelqu'un comment l'auteur étoit fait, le Pays adressa à cette Dame un écrit fort enjoué en prose & en vers, intitulé: *Portrait de l'Auteur des amitiés, &c.* Cet écrit ayant été bien reçu, il en fit plusieurs autres qui furent aussi goûtés. Sa *Zélotide*, histoire galante écrite assez joliment, quoiqu'en bel esprit Provincial, n'eut pas le même succès, & l'Auteur fut plus réservé à écrire. Le Duc de Savoye, qui l'estimoit, le fit Chevalier de S. Maurice,

& cet honneur valut au public une lettre fort jolie. Sur la fin de sa vie, le Pays fut attaqué par rapport à un de ses Associés qui avoit malversé, & il fut condamné à payer pour le dissipateur. Cette affaire lui fit faire deux placets au Roi, en vers. Ses autres ouvrag. consistent en Eglogues, Sonnets, Stances & autres Poësies pleines d'esprit & d'enjouement, dont il y a eu plusieurs éditions. Il mourut à Paris en 1690. Il étoit de l'Académie d'Arles.

PÉARSON, (Jean) né en 1613, dans le Comté de Norfolk en Angleterre, fit ses études à Eaton & à Cambridge, devint Maître-ès-Arts, Docteur en Théologie, & posséda successivement plusieurs places Ecclésiastiques jusqu'à la mort tragique de Charles premier, qui fut un obstacle à son élévation. Comme il étoit bon Royaliste, il demeura sans emploi pendant tout le Protectorat de Cromwel, & jusqu'au rétablissement de Charles II, qui le fit son Chapelain, Principal du Collège de la Trinité, & enfin Evêque de Chester en 1672. Il y mourut en 1686, avec la réputation d'un des plus sçavans hommes du parti des Episcopaux, qui avoit joint à l'étude de l'histoire Ecclésiastique, qu'il possédoit parfaitement, une grande connoissance des Langues & des Antiquités Payennes. Nous avons de lui d'excellens ouvrages, où régnent une bonne critique, & une profonde érudition. Les principaux sont : *L'Exposition du Symbole des Apôtres*, en Anglois, *in*-4. traduite en Latin & en Flamand ; *Vindiciæ Epistolarum sancti Ignatii*, *in* 4. pour défendre le mérite de ces Lettres, contre quelques Calvinistes ; *Prolegomena in Hieroclem*, avec les œuvres de ce Philosophe, *in*-8 ; *Annales Cyprianici*, *in-fol.* dans l'édition de ce Pere donnée par Jean Fell ; *Opera posthuma*, *in*-4. qui comprennent, *Annales Paulini*, très-estimées & faites avec beaucoup de soin ; *Lectiones in acta Apostolorum*.

PECHANTRÉ, (Nicolas de) Poëte François, né à Toulouse, suivit d'abord la Profession de Médecin ; mais son goût pour la Poësie l'amena à Paris, où il fit représenter *Geta*, Tragédie, en 1687, qui fut reçue avec applaudissement. On dit que cette pièce est du nommé Dumbelot, Languedocien, qui en avoit fait les quatre premiers Actes quand il mourut, & que le manuscrit étant tombé entre les mains de Péchantré, celui-ci le remit au célèbre Baron, qui fit le cinquième Acte, tel qu'il est aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, cette Pièce valut de l'argent & de la gloi-

re à Péchantré, qui fit depuis *Jugurtha* & *La mort de Néron*, Tragédies. On raconte une anecdote vraie ou fausse, au sujet de cette dernière Pièce. Le Poëte ayant oublié dans une Auberge, où il mangeoit, un papier sur lequel étoit écrit: *Ici le Roi sera tué*, l'Aubergiste en donna avis au Commissaire, qui vint fondre sur Péchantré avec une troupe de gens armés, & tenant à la main la preuve complette du crime de léze-Majesté, dont on l'accusoit; Péchantré, ravi de trouver son papier, s'écria avec joie: *Ah! le voilà, c'est la Scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron*, & le Commissaire confus de sa méprise, laissa le Poëte achever tranquillement son repas. Nous avons encore de Péchantré, *Joseph vendu par ses freres*, & *le Sacrifice d'Abraham*, Tragédies faites pour le Collège d'Harcourt. *Amphion* & *Parthénopée*, Opéra qu'il achevoit quand il mourut, en mil sept cent huit.

PECK, PECKIUS, (Pierre) né dans la Zélande, étudia le Droit à Louvain, où il enseigna ensuite pendant quarante ans, & ayant été fait Conseiller de Malines, il mourut dans cette dernière Ville en 1589, âgé de soixante ans. Il a laissé divers ouvrages de Jurisprudence, estimés; *Paraphrasis in universam Legatorum materiam; de Testamentis conjugum*, &c. Son fils *Pierre* PECK, Conseiller de Malines & Chancelier de Brabant, recommandable par ses talens, sa science & sa piété, mort en 1625, a laissé, en vers: *Votum pro studiis Humanitatis.*

PECQUET, (Jean) né à Dieppe, Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier, s'est immortalisé par la fameuse découverte qu'il fit en 1651, du Canal thorachique, qui de son nom a été appellé, le réservoir de Pecquet. Cette découverte, qui étoit décrite dans un livre imprimé à Venise quatre-vingt-dix ans plutôt, par Barthelemi Eustache, Médecin de Rome, fut une nouvelle preuve de la vérité du systéme de la circulation, & la machine pneumatique la rendit sensible. Pecquet publia en 1651, un grand nombre de sçavantes expériences d'Anatomie, & il mourut à Paris en 1674. Il avoit été Médecin de plaisir de Fouquet, pour l'entretenir, à ses heures perdues, des plus jolies questions de la Physique.

PEGASE, (Manuel-Alvarez) fameux Jurisconsulte de Portugal, a fait le *Recueil* des Ordonnances & des Loix de ce Royaume, avec des remarques, en 14 vol. *in-fol.* & d'autres ouvrages sçavans, qui ne l'empêcherent point de vacquer aux affaires des particuliers. Il mourut à Lisbonne en 1696, à 60 ans.

PEGASE, Cheval aîlé, fameux dans la Fable, sorti du sang de la tête de Méduse, & qui d'un coup de pied fit jaillir la fontaine d'Hyppocrène. Persée le monta pour délivrer Andromède, & Bellerophon, pour combattre la Chimère. Ce Cheval fut mis depuis au rang des Astres, & ce n'étoit probablement autre chose que le vaisseau de Bellerophon, à qui les Poëtes ont supposé des aîles, à cause de sa vitesse.

PEIRESC, (Nicolas-Claude Fabri de) né au Château de Bougensier en Provence en 1580, fut un des plus grands génies & des plus habiles Littérateurs de son siècle. Après avoir fait ses études à Aix, à Avignon & à Tournon, il voyagea en Italie, & continua son Droit à Padoue. Il alla de-là à Venise, où il se lia particulièrement avec le fameux Fra Paolo & tous les autres Sçavans de cette ville. Il parcourut ensuite toutes les principales villes d'Italie, visitant les Gens de lettres, & examinant avec soin les Bibliothèques, les Cabinets & tout ce qu'il y avoit de curieux. De retour en France, il alla à Montpellier prendre les leçons de Pacius, & revint à Aix se faire recevoir Docteur en Droit. Il soutint ses Thèses trois jours de suite avec beaucoup d'applaudissement, & quelque tems après il se rendit à Paris, puis en Angleterre, où il fut reçu avec distinction du Roi Jacques, & enfin en Hollande, d'où il revint à Aix, & se fit recevoir Conseiller au Parlement. Il y mourut en 1637, regretté de tous les Sçavans de l'Europe, avec qui il étoit en relation. Jean-Jacques Bouchard, chargé par l'Académie des Humoristes, dont étoit Peiresc, fit son éloge funèbre, à Rome, dans une nombreuse assemblée de Cardinaux & de Sçavans; & sa mort fut célèbrée en toutes sortes de langues. On imprima un Recueil de tous les éloges qui furent prononcés en son honneur, dans un volume intitulé: *Panglossia, sive generis humani luctus, in funere, &c.* Jamais Sçavant ne mérita mieux d'être loué que Peiresc, par les services qu'il rendit à la République des Lettres & par sa vaste érudition. Toutes les Sciences, étoient de son ressort, la Philosophie, l'Histoire, l'étude de la Nature, les Antiquités, les Médailles; les Langues étoient également l'objet de ses soins & de sa curiosité, & il n'y a presque point de Littérature qu'il n'eût épuisé: sa maison étoit une espèce d'Académie ouverte à tous les gens d'esprit, à qui il fournissoit des lumières & des matériaux, & il n'avoit pour domestiques que des hommes qui eussent quelque capacité, au moins celle de relier les livres avec

propreté. Gassendi nous a laissé la vie de ce Sçavant, son ami, *in*-4. purement écrite en Latin, & nous n'avons de Peiresc qu'une *Dissertation* Françoise imprimée à Fréjus; mais il a laissé un très-grand nombre de manuscrits sur différentes matières.

PELAGE, premier du nom, étoit Romain, & fils de Jean Préfet du Prétoire. Il fut envoyé en Orient avec la qualité de Légat du saint Siège, & depuis il accompagna le Pape Vigile à Constantinople, mais ayant été soupçonné d'avoir eu part aux mauvais traitemens que ce Pape avoit soufferts, & d'être complice de sa mort, il ne trouva que deux Evêques qui voulussent l'ordonner. Lorsqu'il fut élû, n'étant que Prêtre, pour succéder à Vigile, en 555, ce nouveau Pontife, pour se purger du soupçon de la mort de Vigile, alla à l'Eglise de S. Pierre, où tenant l'Evangile & la Croix de Jesus-Christ sur la tête, il monta sur l'embon, & jura publiquement, qu'il n'avoit fait aucun mal au Pape Vigile. Le peuple ayant été satisfait de cette justification, Pelage s'occupa à bannir la simonie, à réprimer les Schismatiques d'Italie, & à faire recevoir le cinquième Concile général, où avoient été condamnés les trois Chapitres, dont auparavant il étoit le défenseur zèlé. Il mourut en 559, & on a de lui seize Epîtres. Jean III. fut son successeur.

PELAGE II, Romain de naissance, & fils de Vinigilde, fut élû Pape après Benoît premier en 577, & il fut consacré sans attendre l'ordre de l'Empereur, parce que les Lombards tenoient Rome assiégée, & ravageoient l'Italie; il s'opposa avec force à la prétention de Jean *le Jeûneur*, Patriarche de Constantinople, qui prenoit le titre d'*Evêque universel*, & il écrivit trois Lettres aux Evêques d'Istrie, qui demeuroient toujours dans le schisme, pour la défense des trois Chapitres; mais elles furent sans effet, & Pelage mourut d'une maladie contagieuse en 590. Outre ces trois Epîtres que l'on attribue à Grégoire son Apocrisiaire, & qui fut son successeur, on lui en attribue sept autres, dont quelques-unes sont certainement supposées.

PELAGE, (Alvarez) Espagnol, florissant dans le quatorzième siècle. Après avoir été reçû Docteur en Droit dans l'Université de Bologne, il prit l'habit de Religieux de S. François, & exerça diverses charges dans son Ordre. Jean XXII, qui l'estimoit, le fit son Pénitencier, lui donna l'Evêché de Coron dans le Péloponèse, & celui de Sylves dans l'Algarve. Il mourut vers l'an 1340. Il composa divers ouvr., entre autres celui

Une autre de ce nom vivoit dans le quatrième siècle à Antioche, & fut instruite dans l'école du celèbre Martyr Lucien. Ayant été dénoncée au Magistrat, comme Chrétienne, ce barbare envoya des gens pour l'enlever & la livrer à la prostitution; mais elle monta sur le toît de sa maison, d'où elle se jetta sur le pavé, pour éviter la perte de son honneur, par un moyen violent qui lui avoit été inspiré par le Saint-Esprit.

PELLEGRIN TIBALDI, dit *Pellegrin de Bologne*, parce qu'il y étoit né, excella dans la Peinture & dans l'Architecture; mais quoiqu'il travaillât beaucoup, à peine trouvoit-il de quoi subsister. Enfin ennuyé d'une vie pénible, il résolut de se laisser mourir de faim, & il se coucha derrière un buisson, en faisant des imprécations contre la fortune. Le Pape Grégoire XIII, qui se promenoit par hazard, courut au bruit des gémissemens, & trouva Pellegrin, qui se plaignoit avec amertume des caprices de son sort. Le Pape touché le consola, & l'employa dans ses bâtimens, ce qui fit connoître Pellegrin qui n'eut plus qu'à se louer de son état. Il mourut à Milan, comblé d'honneurs & de biens en 1591, à 70 ans.

PELLEGRIN, (Simon-Joseph de) né à Marseille, entra dans l'Ordre des Servites, où il demeura quelque tems. Mais ennuyé de ce genre de vie, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'Aumônier, & après une ou deux courses il revint en France, & se fit connoître par une *Epître au Roi sur le glorieux succès de ses armes*, en 1703, laquelle remporta le Prix de l'Academie-Françoise. Pellegrin vint lui-même à Paris le recevoir, & il se trouva qu'une Ode, qu'il avoit envoyée en même tems que l'Epître, avoit balancé les suffrages de l'Académie. Cette concurrence le fit connoître de Mad. de Maintenon, par le crédit de laquelle il obtint un Bref de translation dans l'Ordre de Cluni, pour se mettre à couvert des poursuites de ses premiers Confrères. Pellegrin résolut de se fixer à Paris; mais n'ayant pour toute ressource que sa facilité de versifier, il imagina pour subsister d'ouvrir boutique d'Epigrammes, de Madrigaux, d'Epithalames, de Complimens & autres pièces de Vers, qu'il vendoit en gros & en détail. Il travailla aussi pour les différens Théatres de Paris, & ce commerce fournissoit à l'étroit nécessaire, qui lui a suffi toute sa vie. Ce métier si peu assorti à son caractère de Prêtre, le fit interdire par le Cardinal de Noailles, & l'interdit ne fut jamais levé. Il eut depuis une pension sur le Mercure, au-

quel il travailla pour la partie des Spectacles. Il mourut en 1745, âgé de 82 ans. Ce Poëte n'étoit pas sans mérite, & il a fait quelques morceaux qui le prouvent; mais obligé de faire beaucoup de Vers pour vivre, il fit penser qu'il étoit incapable d'en faire de bons, & d'ailleurs sa négligence sur son extérieur, & une difficulté de parler, avoient achevé de jetter sur lui un ridicule qui réjaillissoit sur ses ouvrages. Du reste il étoit plein de probité & de candeur, sans fiel, & modéré au point de n'avoir jamais répondu aux Satyriques sur le même ton, & l'on ajoute qu'il mourut dans de grands sentimens de Religion. Ses ouvrages sont des *Cantiques Spirituels*, *in*-8. d'autres *in*-12. *Hist. de l'Ancien & du Nouv. Testament*, mise en Cantiques, 2 *vol. in*-8. Les *Pseaumes de David en Vers François*, *in*-8. *Odes d'Horace, traduites en Vers*, 2 *vol. in*-12. avec d'autres Poësies du Traducteur. Pellegrin avoit promis la suite de cette Version, mais le Libraire & le Public le dispensèrent de tenir sa parole. Il avoit ajouté le texte à sa Traduction, ce qui lui attira cette Epigramme de la Monnoye:

Il faudroit, soit dit entre nous,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces;
Le Latin à Venus, la Déesse des Graces,
Et le François à son Epoux.

Les autres Poësies de Pellegrin, sont plusieurs Odes sur différens évenemens: le *nouveau Monde*, Comédie en 3 Actes; qui eut beaucoup de succès, & dont on prétend que l'Abbé n'est que le prête-nom. *Suite du nouveau Monde*, Comédie en 3 Actes: le *Pastor Fido*, Pastorale Héroïque: *Pélopée*, Tragédie qui lui a fait honneur. Plusieurs *Opera*, dont le plus estimé est *Jephté*, qui eut le plus grand succès: beaucoup de pièces pour l'*Opera-Comique*, comme *Arlequin à la Guinguette*; le *pied de Nez*; *Arlequin Rival de Bacchus*, &c. On lui attribue aussi plusieurs des pièces qui composent le Théâtre de Mad. Barbier.

PELLETIER, (Jacques) né au Mans en 1517, réunit en lui les qualités de Poëte, de Philosophe, de Médecin, de Traducteur & de Mathématicien. Il vint faire ses études au Collège de Navarre à Paris, où son frere Jean professoit la Philosophie & les Mathématiques. Il fut depuis Principal du Collège de Bayeux, emploi qu'il exerçoit lorsqu'en 1547 il fut chargé de prononcer dans l'Eglise de Notre-Dame l'Oraison funèbre d'Henri VIII, Roi d'Angleterre. Pelletier

dent, né à Paris en 1640, fut élevé avec soin, comme Claude, & parut de bonne heure avec distinction dans les assemblées du fameux Bignon. Claude se consacra aux nobles fonctions d'Avocat, & n'y renonça que sur les instances réitérées de le Tellier son parent; qui le força à prendre la Charge d'Avocat du Roi au Châtelet, puis celle de Conseiller au Parlement. En 1666, Louis XIV le nomma avec son frere Jerôme pour l'exécution des Arrêts des Grands-Jours tenus à Clermont, & peu après il fut choisi pour aller établir l'Intendance de Franche-Comté, d'où il passa à celle de Lille & des armées de Flandre. Les services qu'il rendit dans ce poste, lui valurent la place de Conseiller d'Etat en 1683, & son frere ayant été nommé Controlleur Général la même année, il lui fut associé en qualité d'Intendant des Finances. Il en remplit dignement les fonctions jusqu'en 1701, qu'il fut nommé Conseiller au Conseil Royal, & Directeur général des fortifications. Au milieu de tant d'occupations importantes, qui sembloient demander tout le tems de ce grand homme, il sçut cultiver les lettres, & comme Scipion l'Afriquain, entremêler aux affaires, un loisir délicat & plein de charmes. Il fut reçu comme honoraire à l'Académie des Inscriptions en 1701, & il prouva par les sçavantes recherches qu'il fit sur les *curiosolites*, qu'il étoit digne de cette place. Enfin, ce grand homme âgé de quatre-vingts ans, dont il en avoit passé plus de soixante dans l'administration des affaires publiques, songea à sa retraite, pour ne s'occuper que des grandes vûes de l'éternité, & animé par les grands exemples qu'il voyoit dans sa famille, il quitta la Cour, & vint demeurer à l'Abbaye de Saint Victor, où il vécut près de six ans dans les exercices d'une vie très-chrét. & il y mourut en 1725.

PELLETIER, (Pierre du) Parisien, mauvais Poëte, du dix-septième siècle, qui fut tourmenté toute sa vie par la fureur de faire des vers François, pour lesquels il n'avoit aucun talent. Après avoir fait ses études, il se fit recevoir Avocat, & sa passion pour la poësie, l'empêcha de réussir dans cette profession. Cependant comme les vers ne le faisoient pas assez connoître, il crut qu'il trouveroit mieux son compte en écrivant en prose, & il fit des lettres françoises, qui moururent en naissant. Il revint donc à la rime, & prodigua sans distinction son encens, à tous ceux qui en vouloient. Dès qu'il sçavoit qu'un Auteur faisoit imprimer un ouvrage, il ne manquoit pas de lui porter un sonnet, pour en avoir un exemplaire.

De mes Sonnets Flatteurs lasser tout l'Univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes Vers.

Pelletier devenu amoureux d'une jeune Demoiselle, composa pour elle tant de sonnets, bons ou mauvais, qu'elle se laissa gagner, & le Poëte l'ayant épousée, trouva dans le travail de sa femme de quoi subsister honnêtement avec ce qu'il gagnoit de son côté, en allant enseigner en Ville la Langue Françoise aux étrangers. Boileau ayant dit dans sa seconde satyre:

J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier.

Ce bon homme prit ce vers pour une louange, & dans cette pensée, il fit imprimer cette satyre dans un Recueil de Poësies, où il y avoit quelques-uns de ses vers. Il mourut en 1680, & il fut inhumé à S. Severin.

PELLEVÉ ou PELVÉ, (Nicolas de) né au Château de Joui en Normandie, en 1518, d'une famille noble, après avoir étudié le Droit à Bourges, le professa dans la même Ville, & fut fait ensuite Conseiller aux Enquêtes, puis Maître des Requêtes. Le Cardinal de Lorraine à qui il s'étoit attaché, lui procura l'Evêché d'Amiens, auquel Henri III le nomma en 1553. Six ans après, il fut envoyé en Ecosse, accompagné de quelques Docteurs de l'Université de Paris, pour travailler à ramener les Hérétiques; mais la paix ayant été conclue sous le regne de François II, Pelvé revint en France, quitta son Evêché d'Amiens, pour l'Archevêque de Sens, & suivit le Cardinal de Lorraine au Concile de Trente, où il se déchaîna avec force contre les Libertés de l'Eglise Gallicane, malgré les ordres qu'il avoit reçus de les défendre en toute occasion. Il fut fait Cardinal par Pie V en 1570, étant alors en France, & il n'alla à Rome que deux ans après, où Gregoire XIII lui donna le Chapeau, avec le titre de Sainte Praxede. Il passa vingt années de suite à Rome, & y servit les Rois de France avec beaucoup de zèle: mais dans la suite il changea de sentimens, & devint un des plus furieux Ligueurs. Il fut en 1585 un des vingt-cinq Cardinaux qui souscrivirent à la Bulle de Sixte V, qui déclaroit Henri Roi de Navarre & Henri Prince de Condé, excommuniés & incapables de parvenir, eux ni les leurs à la Couronne de France. Il se déchaîna avec tant d'audace contre son Prince, que lorsque Henri IV eut adressé ses lettres en 1593, aux Etats de Paris, pour les faire rentrer dans leur devoir, ce fanatique opina pour faire fouetter le trompette qui avoit été

envoyé par Sa Majesté, & pour faire brûler les lettres du Roi. Henri III avoit fait saisir les revenus de ses bénéfices en France, & Pelvé eut alors besoin du secours de la Ligue & des bienfaits des Papes qui le mirent au rang des pauvres Cardinaux. Cependant vers la fin de 1587, ce Prince lui accorda la main-levée de ses revenus, & après la mort du Cardinal de Luyne, il fut pourvû de l'Archevêché de Reims. Il fut ensuite fait Chef de la Ligue & Président du Clergé, aux Etats que ceux de ce parti tenoient à Paris, & il ne cessa de cabaler contre le service de son Prince. Il étoit malade à l'Hôtel de Sens, lorsque Henri IV entra dans Paris; & le Roi lui ayant fait dire qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il le traiteroit avec clémence, ce furieux entra dans une si grande colère qu'il en perdit la raison, & peu de jours après la vie en 1594.

PELLICAN, (Conrad) né à Ruffack, Ville d'Alsace, en 1478, se fit Cordelier, & se rendit habile dans les Langues Hébraïque & Grecque. Il enseigna la Philosophie & la Théologie avec beaucoup de réputation, & il exerça les principales charges de sa Province en France, en Italie & ailleurs. Mais ayant été fait Gardien du Couvent de Bâle en 1522, le commerce qu'il eut avec les hérétiques, le pervertit, & il donna dans les sentimens de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas se faire des affaires fâcheuses. Ce ne fut qu'en 1526 qu'il quitta son habit Religieux, & qu'il vint enseigner l'Hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après, pour faire voir qu'il avoit entièrement rompu avec l'Eglise Romaine. Il mourut en 1555, & il a laissé un grand nombre d'ouvrages que les Protestans ont fait imprimer en sept volumes. On y trouve une traduction Latine des Commentaires Hébreux des Rabbins, non-seulement sur l'Ecriture Sainte, mais encore sur les choses secrettes de la Doctrine des Juifs.

PELLISSON FONTANIER, (Paul) né à Béziers en 1624, d'une famille ancienne & distinguée, fut élevé dans la Religion Protestante; & après avoir fait ses humanités à Castres, & sa Philosophie à Montauban, il alla étudier en Droit à Toulouse. A peine avoit-il donné quelques mois à cette étude, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutes* de Justinien, dont il fit paroître le premier livre en 1645. Peu de tems après, il vint à Paris, où le célèbre Conrart à qui il étoit recommandé par les Protestans de Castres, le fit connoître à Messieurs les Académiciens qui s'assembloient dans sa maison. Mais il retour-

na bientôt à Castres, séjour de sa famille, pour y suivre le barreau, & il se disposoit à remplacer dignement ses peres, qui avoient possédé les prem. charges de la Ville, lorsqu'il fut attaqué d'une petite vérole qui le défigura horriblement. Cet accident qui l'affligea sensiblement, le détermina à revenir à Paris, pour se consoler de sa laideur dans le commerce des Muses & des Sçavans. Ses amis eurent peine à le reconnoître, tant il avoit le visage maltraité, & sa laideur devint un proverbe: il *abusoit*, dit l'ingénieuse Marquise de Sevigné, *de la permission qu'ont les hommes d'être laids*. Mais on le reconnut à des traits plus durables que ceux de la figure, à la beauté de son esprit, à la douceur de son caractère, & aux charmes de sa conversation. Il fit une liaison particulière avec la célèbre Mademois. de Scuderi, qu'une conformité de goût, de génie & de sentimens, lui rendit si nécessaire, que pendant près de cinquante ans, ils se virent ou s'écrivirent tous les jours. En 1652, ayant lû à l'Académie Françoise, l'Histoire qu'il avoit faite de cette Compagnie, il fut nommé à la première place vacante, & l'Académie ordonna qu'en attendant, il auroit droit d'assister aux assemblées, avec cette clause, que *la même grace ne pourroit plus être faite à personne, pour quelque considération que ce fût*. Vers la fin de l'année suivante, il cessa d'être surnuméraire, & prononça alors un discours qui fut applaudi : comme il n'avoit pas moins l'esprit des affaires que celui des lettres, Fouquet qui connoissoit ses talens, le fit son premier Commis & son confident, & Pellisson, peu jaloux de ses propres intérêts, ne se servit de son crédit que pour le bien public. En 1659, il alla prendre possession d'une charge de Maître des Comptes à Montpellier, & ce fut dans ce voyage que passant à Pézénas, il se transporta sur la tombe de Sarrasin son ami, l'arrosa de ses larmes, fit célébrer un service pour lui, & lui fonda un anniversaire. A peine fut-il de retour à Paris, que la disgrace de Fouquet ayant éclaté, il fut mis à la Bastille où il demeura plus de quatre ans, sans qu'on pût rien tirer de lui qui fût préjudiciable à son maître, malgré la vigilance avec laquelle on le gardoit; il ne laissa pas d'entretenir un commerce de lettres avec ses amis, avec Fouquet lui-même, de qui il en recevoit aussi. Il employa mille stratagêmes pour défendre ce Ministre, & c'est là qu'il composa les trois *Mémoires* qui sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Ciceron; un mélange d'affaires judiciaires & d'affaires d'Etat, traitées solidem., avec

un art qui paroit peu, & orné d'une éloquence touchante. Ces *Factums* répandus dans le Public, irritèrent la Cour, & on ordonna au Gouverneur de prendre de meilleures précautions, pour empêcher que le prisonnier n'eût aucune communication avec le dehors ; mais tout fut inutile, & l'adresse de Pellisson triompha de tous les obstacles. Il fut plusieurs fois interrogé, & l'on fit l'examen le plus rigoureux de sa conduite, sans pouvoir le convaincre d'aucune prévarication. Enfin son innocence ayant été bien reconnue, il fut élargi en 1666, & reçut les complimens des plus grands Seigneurs de la Cour, des Princes mêmes qui l'honorèrent de leurs visites. Le Roi qui l'estimoit, le chargea d'écrire son Histoire. En 1668 il eut l'honneur d'accompagner ce Prince dans sa première conquête de la Franche-Comté, dont il a composé une excellente *Relation*. Pendant son séjour à la Bastille, il s'étoit appliqué à l'étude de l'Ecriture Sainte, & des Peres de l'Eglise. Il avoit lû presque tous les livres de controverse, & il commença dès-lors à avoir des doutes qui se changèrent en certitude lorsqu'il fut sorti, de sorte que convaincu de ses erreurs, il les abjura en 1670, & peu après ayant reçu l'ordre de Soudiacre, le Roi, outre une pension de 6000 liv. lui donna plusieurs Bénéfices, & le chargea de l'œconomat de trois des plus riches Bénéfices du Royaume. Depuis sa conversion, il ne s'occupa que de deux objets, de l'avancement de la Religion & de la gloire du Roi ; nous n'avons sur ce dernier objet que quelques pièces détachées, entr'autres le fameux panégyrique qu'il prononça dans l'Académie, & qui fut traduit en tant de Langues. Il ne reste que des fragmens de l'Histoire de ce Monarque, en trois volumes *in*-12. Il fit éclater son zèle pour la Religion, par les ouvrages qu'il composa pour sa défense, dans laquelle la controverse est traitée sans amertume, & la Théologie avec grace. Il mettoit la dernière main à son *Traité de l'Eucharistie*, quand la mort le surprit à Versailles en 1693. Une fluxion qui le suffoqua, ne lui permit pas de recevoir les Sacremens, & ce n'est pas par indifférence, comme l'ont publié faussement les Hérét. & quelques Catholiques témérairement après eux. Pellisson avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. Il avoit de bonne heure formé son goût par une lecture réfléchie des anciens Auteurs Grecs & Latins. Il étoit à la vérité Poëte médiocre, mais bon Orateur, bon Historien, bon Jurisconsulte & assez bon Théologien. A ces rares qualités de l'esprit, il joignoit celles du cœur, qui

sont bien supérieures. Il étoit plein d'honneur & de probité, généreux, ami fidèle, serviteur incorruptible, courtisan droit, sujet zélé, & si sa fortune changea plusieurs fois, son cœur pour ses amis & pour les honnêtes gens fut toujours le même. Ses œuvres de Poësie qui n'ont jamais été toutes recueillies, se trouvent dans le Recueil en quatorze volumes *in*-12 imprimé en 1725, sous le titre de pièces *galantes*, &c. Il y a aussi plusieurs de ses Poësies *chrétiennes & morales* dans le Recueil dédié au Prince de Conti, & dans une nouvelle édition des ouvrages divers de cet Auteur, on trouve le Poëme d'*Eurimedon*, qu'il composa à la Bastille pour se désennuyer. C'est un Poëme de quinze cens vers, où sous le nom d'*Eurimedon*, il fait un beau portrait du Roi, une belle description de Paris & de la Bastille, sous le nom de Larisse & de son Château. Il y a du génie & quelques beaux vers dans ce Poëme. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Pellisson a fait la *Préface* des œuvres de Sarrasin, qui est un chef-d'œuvre: *Abrégé* de la vie d'Anne d'Autriche, &c. *in-fol. Courtes Prières* pendant la sainte Messe, *in*-12, livre plein d'onction qui eut un débit prodigieux. *Réflexions* sur les différends de la Religion, &c. 4 volumes *in*-12. ouvrage plein de solidité & de justesse. L'Auteur pulvérise Jurieu dans le troisième volume, & dans le quatrième il combat Leibnitz sur la tolérance: *Traité* de l'Eucharistie, *in*-12. Lettres *Historiques*, trois volumes *in*-12. C'est comme un Journal des voyages & des campemens de Louis XIV, depuis 1670 jusqu'en 1688, &c. Son Histoire de l'Académie qui lui mérita une place dans ce corps, est le moindre de ses ouvrages; il est écrit à la vérité purement, mais froidement, & ne contient qu'un tissu de particularités froides d'elles-mêmes, & peu intéressantes pour le Lecteur. Il y a eu plusieurs autres personnes illustres de la famille des Pellissons.

PELOPIDAS, fameux général Thébain, illustre par sa naissance, par ses richesses, & encore plus par ses vertus. Il étoit intime ami d'Epaminondas, & ils furent employés ensemble au maniment des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre, sans que jamais leur union en souffrît. Pelopidas ayant été banni de Thèbes, par un décret public que firent rendre les Lacédémoniens, se retira à Athènes, où il ne tarda pas à former le projet de délivrer sa Patrie de la tyrannie de ses ennemis. S'étant associé avec plusieurs autres exilés, ils prirent jour pour exécuter leur complot, de concert avec quelques bons

Citoyens qui étoient dans la Ville, & Pelopidas, à la tête des plus déterminés, entra dans Thèbes, égorgea les Tyrans, & rendit la liberté à sa Patrie. Pelopidas parvint depuis aux premières charges, vainquit les Lacédémoniens, près de Tegyre, se distingua à la bat. de Leuctre, ravagea la Laconie, & s'avança jusqu'aux portes de Sparte. Quelque tems après, ceux de Thèbes le députèrent auprès du Roi de Perse, qui lui donna les plus grandes marques d'estime, & lui accorda toutes ses demandes. Le succès de cette négociation qui procura l'affranchissement des Grecs, fit beaucoup d'honneur à Pelopidas, & il en fut loué à son retour. Il engagea ensuite les Thébains à faire la guerre à Alexandre, tyran de Pherès, qui ravageoit la Thessalie, & il marcha contre ce Prince, qui vint audevant de lui avec une armée plus forte que la sienne. Quelqu'un en ayant averti Pelopidas, *tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*. La bataille se donna & Pelopidas fut vainqueur, mais emporté par son courage & son ressentiment contre le tyran, il s'enfonça jusques dans les plus épais bataillons, & y fut tué en combattant vaillamment. On fit à Thèbes de grands honneurs à son corps, & on ne tarda pas à vanger sa mort sur le Tyran de Pherès. Ceci arriva trois cens soixante-quatre ans avant J. C.

PELOPS, fils de Tantale, Roi de Phrygie. Les Poëtes ont feint que son pere ayant reçû les Dieux chez lui, voulut éprouver s'ils sçavoient les choses cachées, & que pour cela il leur avoit fait servir le corps du jeune Pelops mêlé parmi d'autres mets; mais que les Dieux connoissant son crime, s'étoient abstenus d'en manger, excepté Cérès, qui pressée de la faim en mangea une épaule que Jupiter remplaça par une épaule d'ivoire. Quoiqu'il en soit, Pelops passa en Elide, y vainquit Œnomaus par la perfidie de Myrtyle son cocher, épousa Hippodamie, fille du premier, & se mit en possession des Etats de ce Prince, ausquels il donna son nom. C'est le Peloponnèse, Isle de Pelops, qu'on appelle aujourd'hui la Morée. Pelops laissa un grand nombre d'enfans, dont les plus célèbres sont Atrée & Thyeste.

PELTAN, (Théodore-Antoine) ainsi nommé, parce qu'il étoit de Pelte au Diocèse de Liège : après avoir acquis dans ses premières études une connoissance assez étendue des Langues Grecque & Latine, il entra dans la Société des Jésuites, & fut un des premiers Religieux de cette Compagnie, qui enseigna dans l'Université

d'Ingolstat, depuis qu'Albert de Bavière l'eut établie en 1556. Il y professa d'abord le Grec, puis l'Hébreu, & enfin la Théologie pendant 12 ans. Après ce tems il fut envoyé en 1574 dans le Collège d'Ausbourg, pour s'y délasser de ses travaux, & il y mourut dix ans après en 1684. Outre quelques Traductions latines de plusieurs ouvrages des Peres Grecs, il fit aussi des ouvrages de Controverse contre les Protestans, comme sur le *Péché originel*, & la *satisfaction de Jesus-Christ*, le *Purgatoire*, les *bonnes Œuvres*, le *Culte des Saints*, &c. Ce qu'il a fait sur l'Ecriture S^te^. est peu considérable, & traité trop superficiellement.

PENELOPE, fille d'Icare, & femme d'Ulysse, dont il eut Télémaque, est fameuse dans la Fable par sa fidélité pour son époux. Ulysse forcé d'aller à la guerre de Troïe, où il demeura pendant vingt ans, laissa Pénélope jeune & belle, livrée aux poursuites de plusieurs aspirans, qui lui faisoient accroire que son mari étoit péri sur mer, & la pressoient de se déclarer en faveur de l'un d'eux. Mais Pénélope pour les amuser, s'engagea à se décider, dès qu'elle auroit achevé un ouvrage, auquel elle travailloit, & pour traîner la chose en longueur, elle défaiso t la nuit ce qu'elle avoit fait le jour. Les Poëtes prétendent que par cet artifice qu'ils appellent ingénieux, elle éluda les importunités de ses amans jusques au retour d'Ulysse. Mais Pausanias ne nous donne pas une si bonne idée de la chasteté de Pénélope; il dit au contraire, qu'Ulysse à son retour la chassa, pour s'être abandonnée à ces Princes qui lui faisoient la Cour, & qu'elle se retira à Sparte, puis à Mantinée, où elle mourut.

PEN, (Guillaume) fils unique du Chevalier Pen, Vice-Amiral d'Angleterre, & Favori du Duc d'Yorck, depuis Jacques II, fut élevé avec soin dans l'Université d'Oxford, & vint se perfectionner à Paris. Quelque tems après, s'étant embarqué pour retourner en Angleterre, le vaisseau qu'il montoit relâcha dans un Port d'Irlande, & Pen entra par hazard dans une assemblée de Quakers, dont il fut si édifié, qu'il se livra tout entier à leur Secte. Arrivé chez son pere, il l'aborda le chapeau sur la tête, & lui dit: *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé.* Le Vice-Amiral crut d'abord que son fils étoit devenu fou, mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit Quaker. Il fit tous ses efforts pour le guérir de cette manie; mais le jeune homme ne lui répondit qu'en l'exhortant à se faire Quaker lui-même. Le pere indigné le chassa de sa maison, & Pen



remerciant Dieu de ce qu'il souffroit déjà pour sa cause, il alla prêcher dans la Cité où il fit beaucoup de Proselytes. George Fox, Patriarche de la Secte, ayant appris tout ce que l'on disoit du jeune Pen, vint le voir à Londres, & tous deux déterminés à aller faire des Missions dans les Pays étrangers, s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez grand nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. La Princesse Palatine Elizabeth, qui étoit alors retirée à la Haye, femme illustre par son esprit & son sçavoir, leur fit un bon acueil, & peu s'en fallut qu'ils n'en fissent une parfaite Quakeresse. Pen repassa peu après en Angleterre. Son pere qui étoit mort avant son départ, lui avoit laissé de grands biens, parmi lesquels se trouvoient des dettes de la Couronne, pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des Expéditions maritimes, & il fut obligé d'aller tutoyer Charles II. & ses Ministres plus d'une fois pour son payement. Ce Prince avoit donné à son pere une Province dans le Continent de l'Amérique, qui de son nom & des bois qui l'environnent prit le nom de *Pensylvanie*. Dès 1655, les Quakers s'étoient établis dans cette contrée agréable & fertile, & Guillaume devenu Souverain de ce pays, y alla avec 2 vaisseaux chargés de Quakers, & en fit une Colonie des plus florissantes. Il y fonda la Ville de Philadelphie, lui donna des Loix très-sages, & y attira une infinité de marchands d'Amérique, par la sagesse de son Gouvernement. Quand il vit son autorité & sa secte bien établies dans le pays, il revint en Angleterre, & Jacques II. qui règnoit alors, le reçut non comme un Sectaire obscur, mais comme un grand homme. Pen demeura fidèle au Roi. Lorsque ce malheureux Prince eut perdu son Royaume, Pen fut accusé d'entretenir des liaisons secrettes avec lui, il se justifia avec tant de force qu'on le renvoya absous; mais pour ne pas donner lieu à de nouv. soupçons, il retourna dans ses Etats, où il fut reçû comme un pere qui revenoit voir ses enfans. Toutes ses Loix avoient été religieusement observées pendant son absence, ce qui n'étoit arrivé à aucun Législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie, & il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du Commerce des Pensylvains. Il ne revint plus, & mourut à Londres en 1718, dans une extrême vieillesse. Ses descendans héritèrent de la Pensylvanie, dont ils vendirent le Gouvernement au Roi; mais ce Prince n'étant

pas en état d'acquitter la dette, le contrat fut déclaré nul, & la famille de Pen rentra dans ses droits. Guillaume avoit beaucoup d'esprit & de génie, une grande connoissance des langues sçavantes, une vaste érudition, & une éloquence persuasive. On a de lui plusieurs ouvrages bien écrits en Anglois, en faveur des Quakers, dont il fut le soutien en Europe, & le fondateur en Amérique.

PENNI, (Jean-François) Peintre, né à Florence en 1488, fut Elève de Raphaël, qui lui confia le soin de ses affaires, d'où lui vint le surnom d'*il Fattore*. Il fut aussi l'héritier de son maître conjointem. avec Jules Romain. Penni imitoit si parfaitem. la manière de Raphaël, qu'il est difficile de distinguer leurs tableaux. Ce Peintre excelloit sur-tout dans le Paysage; les Loges du Vatican & le Platfond du petit Farnèse sont ses meilleurs ouvrages. Il mourut en 1528. Il avoit un frère nommé Lucas, qui quoique moins fameux que lui, a travaillé avec succès en Italie, en Angleterre & en France.

PEPIN *le Bref*, à cause de sa petite taille, le vingt-troisième Roi de France, & le premier de la Race des Carlovingiens, étoit fils de Charles Martel & de Rotrude sa première femme, & descendoit par son pere de Ferreol, Préfet du Prétoire des Gaules sous Pharamond, & par sa mere de Clovis, premier Roi Chrétien. Pepin qui gouvernoit la France, sous Childeric III, résolut de profiter de la foiblesse de ce Prince pour usurper la Couronne, & ne trouvant d'autre obstacle à son projet que le serment de fidélité que les Franç. avoient prêté à Childeric, il leur fit proposer de consulter le Pape Zacharie : celui-ci répondit que celui qui avoit en main toute l'autorité, pouvoit y joindre le titre de Roi, & cette décision inouie ayant été apportée en France, Pepin reçut la Couronne & les hommages de tout l'Empire François à Soissons dans une Assemblée générale de la nation. Il fut sacré par S. Boniface, Archevêque de Mayence, & c'est le premier de nos Rois qui ait introduit cet usage, auquel ses successeurs se soumirent depuis. On n'en excepte que Louis le Débonnaire, qui monta sur le Trône sans Consécration ; mais ce fut un trait de Politique de la part de Pepin, qui vouloit faire regarder son élection comme un ordre du Ciel, & rendre par là son pouvoir & sa personne plus respectables. Pepin devenu Roi, se montra digne de l'être, & effaça l'injustice de son usurpation par de grands exploits. Il signala le commencement de son règne par la défaite des Saxons rebelles & des Bretons, & passa

bientôt après en Italie à la prière d'Etienne III, qui étoit venu implorer sa protection contre les Lombards. Pepin profita de l'arrivée du Pontife, pour se faire absoudre du crime qu'il avoit commis, en manquant de fidélité à son légitime Souverain, & Etienne qui avoit besoin de son secours pour se maintenir lui-même dans une autre usurpation, ne pouvant rien refuser au M^que^. François, lui donna l'absolution de son attentat, le sacra de nouveau dans l'Eglise de S. Denis, & donna aussi l'onction sacrée à la Reine Berthe son épouse & à ses deux fils. Pepin pour reconnoître les bontés du Pape, déclara la guerre à Artolphe Roi des Lombards, & fit à l'Eglise de S. Pierre cette célèbre donation, qui a donné commencement à la puissance temporelle de la Cour de Rome. Elle comprenoit sous le nom de l'*Exarchat*, Ravenne, Adria, Ferrare, Imola, Fayence, Forli & 6 autres Villes avec leurs dépendances, & sous celui de la *Pentapole*, Rimini, Pesaro, Fano & plusieurs autres places. Le Monarque se mit aussi-tôt en marche pour conquérir par la force des armes ce qu'il venoit de donner, & après avoit taillé en pièces l'armée des Lombards, il assiégea Artolphe dans Pavie; celui-ci dans la crainte de succomber, promit tout ce qu'on voulut, & Pepin comptant sur sa parole, revint en France; mais le Lombard délivré de ce dangereux ennemi, reprit les armes, & força son vainqueur de repasser les Alpes. Pepin eut le même succès, & obligea Artolphe à se soumettre aux conditions qu'il voulut lui imposer. L'Abbé Fulrade que le Roi laissa pour veiller à l'exécution du traité, remit les clefs de vingt-deux places sur le tombeau de S. Pierre, avec la donation qui en avoit été faite à l'Eglise par Pepin, quoique toujours sous la souveraineté de la Couronne de France. Le Monarque François au retour de cette glorieuse expédition, convoqua un Concile à Vernon-sur-Seine, où l'on fit de très-beaux Réglemens, dont quelques-uns sont des preuves non équivoq. de l'autorité qu'ont naturellement les Rois pour la manutention de la discipline & l'observat. des saints Canons. Il marcha ensuite contre les Saxons, qui s'étoient révoltés, les battit par-tout, & en fit un horrible carnage. Il eut le même succès contre Gaifre, Duc d'Aquitaine, qu'il défit à plusieurs reprises, & dont il réunit les Etats à sa Couronne. Tout fléchit dès lors sous le joug du Monarque victorieux, qui plus épuisé de fatigues que de vieillesse, mourut d'hydropisie à Saint Denis dans sa 54^e^. année, en 768. Il eut de Berthe *au grand pied*, son épouse, quatre fils, en-

tr'autres Charlemagne qui lui succéda au Royaume de Neustrie, & Carloman qui règna sur l'Austrasie. Pepin fut un Prince grand en paix comme en guerre. *Il est le premier qui soit devenu Roi des François autrement que par le droit de la naissance*; mais il effaça l'idée d'usurpateur par tant de belles actions, qu'on ne le regarde plus que comme un des plus glorieux Monarques qui ait jamais régné en France. Il étoit d'une petite taille, & ayant appris que les Courtisans en faisoient le sujet de leurs plaisanteries, il résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. L'occasion se présenta à l'Abbaye de Ferrières, où il donnoit le divertissement du combat du Taureau avec un Lion. Les deux animaux étoient aux prises, lorsque Pepin s'adressant aux Seign. de sa suite : *qui de vous*, leur dit-il, *se sent assez de courage pour aller séparer ou tuer ces furieux animaux :* aucun d'eux n'ayant répondu ; *ce sera donc moi*, reprit froidement le Monarque. Il saute en même tems dans l'Arene, coupe la gorge au Lion, & abbat la tête du Taureau. Puis s'addressant aux Seigneurs, *David étoit petit*, leur dit-il fiérement, *mais il terrassa l'orgueilleux Géant*, qui avoit osé le mépriser.

PEPIN dit *le gros*, parce qu'il étoit fort replet, ou d'*Héristal*, du nom d'un Palais qu'il avoit sur le bord de la Meuse, ou le *vieux*, par rapport à son petit-fils dont nous venons de parler, descendoit par son pere Anchise, de Saint Arnoul Évêque de Metz. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II. & fut vaincu par Ébroïn Maire de Neustrie : mais par son esprit, son habileté & son courage, il sçut bientôt se remettre de sa défaite, & après avoir défait le Roi Thierry, il se fit déclarer Maire du Palais de Neustrie & de Bourgogne, & se conduisit dans ce haut dégré d'élevation, avec tant de douceur & de sagesse, qu'il s'acquit l'amitié des François & l'admiration des étrangers. Lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Austrasie, il avoit dompté les Bavarois, les Saxons & les Suèves ; & depuis qu'il eut réuni le gouvernement des deux Etats, il soumit les autres rebelles de Germanie, & sur-tout Radbode, Duc des Frisons. Il revint ensuite en Neustrie, où son premier soin fut d'assembler un Concile, dans lequel on fit de très-beaux Règlemens, pour la réformation des mœurs & pour la défense des Eglises. Cet habile Politique, mêloit ainsi les actions de piété & de justice à celles de valeur ; pour subjuguer l'estime du peuple, qui regardoit comme un crime de reconnoître d'autres Maîtres que les descendans de ses anciens Rois. Pepin gou-

verna avec la même autorité sous Dagobert III, & il mourut en 714, à Jupil, une de ses Maisons de campagne sur le bord de la Meuse, vis-à vis de son Château d'Héristal. Il avoit gouverné pendant vingt-sept ans, plus en Souverain qu'en Ministre; & sa gloire seroit sans tache, si elle n'étoit ternie par le blâme inséparable de toute usurpation. Il avoit toutes les qualités des Héros, & une grande partie de celles qui font le Chrétien. Il laissa, entr'autres enfans, Charles Martel, tige de la seconde race des Rois de France.

PEQUIGNI, (Bernardin de) né dans le Village de ce nom en Picardie, en 1633, entra dans l'Ordre des Capucins, où il professa long-tems, & mourut à Paris en 1709, âgé de soixante-seize ans. Il est auteur d'un *Commentaire* latin, sur les Evangiles, *in-folio*, & d'une *Exposition* sur les Epîtres de saint Paul, aussi en latin, *in-fol.* dont il a donné un abrégé en françois, en 4 vol *in*-12.

PEREFIXE, (Hardouin de Beaumont de) fils du Maître-d'Hôtel du Cardinal de Richelieu, qui mourut en allant à Rome solliciter le Chapeau pour son Maître, alors Evêque de Luçon, fut élevé par ce Ministre, qui se chargea du soin de sa fortune, & lui procura la place de Précepteur de Louis XIV. Il fut d'abord pourvû de l'Evêché de Rhodès, & depuis, Louis XIV. le nomma à l'Archevêché de Paris, dont il reçut les Bulles en 1664. Ce Prélat étoit beaucoup plus au fait des intrigues de la Cour que des affaires Eccésiastiques, livré aux Jésuites, mais assez bon par caractère, il auroit voulu satisfaire la Société sans employer les voyes odieuses de la persécution & de la violence; & ce milieu n'étant pas praticable, il se livra entièrement aux fureurs du P. Annat, & devint, entre ses mains, l'instrument des plus grands excès. Ce Pere, abusant du peu de sens, de la petitesse d'esprit & de l'obstination invincible de ce Prélat, qui avoit pour maxime de ne reculer sur rien, exerça les injustices les plus criantes contre l'illustre Monastère de Port-Royal, à l'occasion du Formulaire d'Alexandre VII, & il remplit parfaitement les conditions, avec lesquelles il avoit été mis sur le Siége de Paris, qui étoient de pousser à bout ces saintes Religieuses, dont il connoissoit la vertu & l'innocence. A peine eut-il pris possession de son Archevêché qu'il fit publier son Mandement, pour la signature pure & simple du Formulaire, dans laquelle se trouve cette bizarre distinction de *Foi humaine* & *Foi Divine*, systême foudroyé par le célèbre Nicole, & que le Prélat

n'avoit imaginé que comme un tempérament, pour acquitter les engagemens qu'il avoit pris, sans offenser les Jésuites qu'il craignoit, & sans opprimer les Religieuses qu'il estimoit; mais la sincérité de ces pieuses filles ne leur permettant pas d'entrer dans ce projet politique, le timide Prélat n'ayant pas assez de force pour résister aux méchans, se détermina à opprimer les foibles pour se tirer, en les accablant, de l'embarras où il s'étoit mis. Il s'en repentit à la mort, & *témoigna les regrets les plus cuisans de tout ce qu'il avoit fait contre des Religieuses, qu'il avoit toujours reconnu, dans le fond de son cœur, pour innocentes.* Il mourut en 1670. Il avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1654, & il avoit composé pour son Auguste élève, la vie d'Henri IV, qui, quoiqu'abrégée, fait aimer ce grand Prince, & est propre à former un bon Roi. On y apprend beaucoup mieux que dans celle de Daniel, écrite trop séchement, à connoître les grandes qualités, & les particularités de la vie de ce bon Roi. On prétend que le fond de cet ouvrage est de Mezerai, & en effet il s'y trouve beaucoup de ses manières de parler. Si le style est plus châtié que celui de ses autres ouvrages, c'est que cette histoire fut corrigée par des personnes qui connoissoient, mieux que Mezerai, le fond & le tour de notre langue. On attribue encore à Perefixe *Instituta Principum*, in-16. recueil de maximes qui renferment les devoirs d'un Roi enfant.

PEREGRIN, surnommé *Protée*, Philosophe Cynique, qui, sous l'empire de Marc-Aurele, après avoir trompé les Chrétiens, & avoir beaucoup amassé d'argent des aumônes qui lui avoient été faites sous l'apparence de la persécution, se voyant vieux & méprisé, voulut se rendre célèbre par une mort extraordinaire. A l'Assemblée des jeux Olympiques il promit qu'à l'Olympiade suivante, qui étoit la 236^{e}, il se brûleroit. Il tint effectivement parole par vanité, & ayant fait dresser un grand bucher, il vint y mettre le feu pendant la nuit, suivi de plusieurs Cyniques; il quitta son manteau, sa besace & son bâton, jetta de l'encens dans le feu, & dit tourné vers le midi: *Démons de mon pere & de ma mere, recevez-moi favorablement*, aussitôt il sauta dans le feu & ne parut plus, ayant été environné & englouti par les flammes. Lucien nous a donné une bonne relation de la mort de ce Cynique forcené.

PEREIRA, (Benoît) né à Valence en Espagne, se fit Jésuite & enseigna avec distinction en Sicile & à Rome. Il s'appliqua sur-tout à l'étu-

de de l'Ecriture-Sainte & des Langues. Il mourut dans cette dernière ville en 1610, à soixante-quinze ans. Nous avons de lui des *Commentaires* latins sur Daniel & sur la Génèse, & d'autres ouvrages. Dans le prem. Comment. on trouve beaucoup de choses sur l'histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Médes & des Perses.

PEREIRA, (Gomez) Médecin Espagnol, qui vivoit au seizième siècle, & qui est connu par les paradoxes qu'il affectoit de soutenir. Il déclara sur-tout la guerre à la matière première d'Aristote, & il lui substitua quelque chose d'aussi inexplicable; on prétend qu'il a avancé le premier l'opinion, que les bêtes sont de pures machines, sentiment que le fameux Descartes fit si bien valoir dans la suite, sans qu'on puisse le convaincre de l'avoir emprunté de Pereira, dont il ne connoissoit pas l'ouvrage quand il avança son systême sur l'ame des bêtes. On peut voir le détail de tous les paradoxes de Pereira dans *l'Antoniana Margarita*, livre qu'il intitula ainsi par allusion au nom de son pere & de sa mere. Cet ouvrage devenu fort rare, fut imprimé en 1557. On a encore de cet Espagnol, une *Apologie* de ses sentimens, *in-fol.* 1555, & *Vera novaque Disciplina: in-fol.* 1558.

PEREZ, (Antonio) neveu de Gonsalvo Perez, Sécretaire de Charles V, & de Philippe II, fut un des principaux Ministres de ce dernier. Il exerça successivement plusieurs emplois, & eut enfin celui de Sécretaire d'Etat, avec le département des affaires d'Italie. Il gagna tellement la confiance de son Maître, que ce Prince le chargea seul de se défaire de Jean d'Escouedo, Sécretaire de Dom Juan d'Autriche, que Philippe crut devoir faire assassiner sans aucune forme de Justice, parce qu'il croyoit, en se rendant maître de ses papiers, découvrir les secrets de Dom Juan. Perez n'hésita pas à se charger de l'exécution de cet attentat; & son Maître, aussi peu scrupuleux que lui, eut l'imprudence de lui en faire un crime dans la suite, & de le faire arrêter. Le meurtre d'Escouedo que Philippe fit revivre, ne fut que le prétexte. Le véritable motif est que Philippe, qui employoit également Perez dans ses affaires amoureuses comme dans celles de l'Etat, l'avoit chargé d'une négociation de cœur, & que celle qui en étoit l'objet, trouvoit le Ministre plus à son gré, que le Souverain. Philippe voulut le punir d'être plus aimable que lui, & il le fit arrêter pour la mort de d'Escouedo. Il l'accusoit aussi de révéler les secrets de sa charge, & d'ajouter ou de retrancher aux Dépêches qu'il déchiffroit. Ainsi

Perez au plus haut point de la faveur, & maître des volontés de son Roi, tomba dans la plus affreuse disgrace, & ayant été mis en prison il fut appliqué à la question. S'étant ensuite retiré en France, il y fut bien accueilli par Henri IV, qui lui donna dequoi subsister. Il mourut à Paris en 1611, & fut enterré dans le Cloître du Couvent des Célestins, où l'on voit son Epitaphe latine. Nous avons de lui plusieurs ouvrages estimés: des *Relations* en Espagnol, *in*-4, curieuses & peu communes; des *Lettres* ingénieuses, où il rend un compte fort détaillé de sa disgrace, &c.

PEREZ, (Joseph) Bénédictin Espagnol, Professeur en Théologie dans l'Université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'histoire d'Espagne, & sur-tout celle de son Ordre. Il publia en 1688, des Dissertations latines contre le P. Papebroch, dans lesquelles il soutint avec raison, que l'on faisoit bien de purger les Vies des Saints des contes absurdes, des fables ridicules, qui faisoient dire au célèbre Melchior Canus, que *la Vie des anciens Philosophes a été écrite avec plus de jugement, que celle des Saints du Christianisme*. Perez étoit mort en 1697. Il y a encore eu de ce nom *Antoine* PEREZ, né à Alforo sur l'Ebre, qui professa le Droit dans l'Université de Louvain pendant plus de vingt ans, avec beaucoup de réputation, au dix-septième siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages de Jurisprudence. *Antoine* PEREZ, Bénédictin Espagnol, Général de sa Congrégation, qui, après avoir possédé plusieurs Evêchés, mourut Evêque d'Avila en 1637, à soixante-huit ans. On a de lui des *Sermons*, & des *Traités* de Théologie.

PERGOLESE, (N.) né à Naples, est mis au rang des plus sçavans Musiciens d'Italie. Son mérite supérieur & prématuré, fut un crime aux yeux de l'envie, & il mourut empoisonné à l'âge de vingt-deux ans. On distingue parmi ses ouvrages, la Musique de la *Serva Padrona*, intermede Italien; celle du *Salve Regina*, & le *Stabat Mater*, qui est regardé universellement comme un chef-d'œuvre.

PERIANDRE, Tyran de Corinthe, étoit de la race des Héraclides, & il est mis au rang des sept Sages de la Grèce, quoiqu'il ne fut qu'un monstre noirci de crimes, un usurpateur qui opprima sa patrie, & qui se rendit maître du Gouvernement par les voyes les plus violentes, six cent vingt-huit ans avant Jesus-Christ. Pour se maintenir dans la tyrannie, il suivit le conseil de Thrasibule, Tyran de Milet, & se défit des Citoyens les plus puissans de Corinthe, qui auroient pû venger la liberté de leur pa-

trie opprimée. Son régne ne fut qu'une suite de forfaits. Il avoit voué aux Dieux une statue d'or, s'il remportoit la victoire aux jeux Olympiques; & pour s'acquitter de son vœu, il dépouilla toutes les Dames de Corinthe de tous leurs ornemens, de tous leurs bijoux, & de tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Il commit un inceste avec sa mere Cratea, il tua sa femme Mélisse à coups de pied, exila son fils Lycophron qui pleuroit la mort de sa mere, & il fit brûler ses concubines. On lui reproche encore d'autres excès plus criminels: cependant les Grecs, qui faisoient plus consister la sagesse dans les lumières de l'esprit & dans l'étendue des connoissances, que dans les sentimens du cœur & dans la pratique de la vertu, ont mis ce méchant au nombre des sept Sages de la Grèce, parce que c'étoit un Prince bon politique, amateur des Sciences & de ceux qui les cultivoient. Il écrivit une lettre circulaire à tous les Sages, ses Confreres, pour les inviter à venir passer quelque-tems chez lui, & Plutarque dit qu'il les reçut avec une honnête simplicité, proportionnée au caractère de ses hôtes, & que les propos de table étoient tantôt graves & sérieux, tantôt gais & enjoués. Les maximes de Periandre étoient assorties à son infâme conduite. Il enseignoit *qu'il faut garder sa parole*, & cependant ne pas faire scrupule de la rompre, *lorsque ce qu'on a promis est contraire à ses intérêts.* Il recommandoit aussi non-seulement *de punir les crimes, mais encore de prévenir les mauvaises intentions de ceux qui pourroient les commettre*, maximes barbares & bien dignes d'un tyran, d'un monstre de perfidie, que les Grecs n'associèrent sans doute à leurs Sages, que pour le faire contraster avec ces hommes vertueux.

PERICLE'S, l'un des plus grands Capitaines & des plus grands Politiques de la Grèce, descendoit des plus illustres familles d'Athènes, du côté de son pere Xantippe & de sa mere Agariste. Il eut pour maîtres les plus sçavans hommes de son tems, & sur-tout Anaxagore de Clazomène, surnommé l'*Intelligence*, qui l'instruisit à fond de cette partie de la Philosophie qui regarde les choses naturelles, & que l'on appelle *Physique*. Périclès, qui dès sa jeunesse se préparoit au dessein d'entrer dans le maniement des affaires publiques, cultiva avec soin le talent de la parole, auquel il fit servir toutes ses autres connoissances. Les progrès qu'il fit dans cet art sont incroyables, & les Poëtes de son tems disoient qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit & qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement. Quand il crut

qu'il étoit tems de se produire, il se tourna entièrement du côté du peuple, pour contrebalancer le crédit de Conon, qui étoit déclaré pour le parti des nobles. Il subjugua tellement son esprit, qu'il dominoit avec une autorité absolue dans les Assemblées, & que sous un gouvernement Républiquain, il s'étoit fait un pouvoir Monarchique. Périclès pour mieux affermir son autotité, forma le dessein hardi d'abbaisser le Tribunal de l'Aréopage, qui faisoit la principale force des nobles, & il vint à bout de lui ôter la connoissance de la plûpart des Causes qui alloient devant lui; & de ne lui laisser qu'un très-petit nombre des plus communes. L'humiliation où il réduisit ce Tribunal, acheva de lui gagner entièrement le peuple, qu'il sçavoit d'ailleurs s'attacher par des spectacles, des festins, des fêtes & d'autres divertissemens. Il se fit beaucoup d'honneur par la magnificence des bâtimens, & des ouvrages dont il orna & embellit la Ville, & il donna aux étrangers une grande idée de la puissance des Athéniens. Ses envieux prirent occasion des dépenses qu'il faisoit, pour rendre Athènes une ville brillante, de se déchaîner contre lui, de l'accuser de dissiper les Finances, & d'employer mal-à-propos les revenus de l'Etat, pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Mais Périclès par la force de son crédit, dissipa bien-tôt la faction de ses ennemis, fit bannir Thucydide son concurrent par l'Ostracisme, & resta seul maître à Athènes, où il gouverna sans rival pendant 15 ans. Pour faire respecter son autorité au-dehors, il fit une expédition dans la Chersonèse de Thrace, d'où il revint victorieux, courut autour du Péloppponèse avec cent vaisseaux, & porta par-tout la terreur des armes Athéniennes dans l'Eubée & le pays de Samos. Au retour de ses expéditions, on lui suscita plusieurs affaires: ses ennemis n'osant d'abord l'attaquer dans sa propre personne, firent appeller en jugement devant le peuple, les personnes qui lui étoient les plus attachées, Phidias, Aspasie, Anaxagore. On accusoit le premier, d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve. La deuxième, que Périclès avoit pris pour femme, plus fameuse par son esprit & l'étendue de ses connoissances, que par sa beauté, fut accusée d'impiété & de mauvaise conduite; & le troisième, d'avoir voulu détruire le culte du pays. Phidias mourut en prison: Aspasie fut à peine sauvée, par les prières de Périclès, qui désespérant de pouvoir rendre le même service à Anaxagore, le fit sortir de la Ville & le mit en

sûreté. Le succès de ces accusations ayant enhardi les ennemis de ce grand homme ils en vinrent à l'accuser lui-même d'avoir volé le public pendant son gouvernement, & ils obtinrent un Décret, par lequel il étoit porté, que Périclès rendroit au plutôt ses comptes. Dans le tems qu'il s'y préparoit, le jeune Alcibiade alla le voir, & comme on lui eut dit qu'on ne pouvoit lui parler, parce qu'il songeoit à rendre ses comptes: *il devroit bien plutôt*, repartit le jeune homme, *songer à ne les rendre pas*. Périclès profita de l'avis, & pour conjurer l'orage formé contre lui, il détermina le peuple à la guerre du Pélopponèse, persuadé que le besoin qu'on auroit de lui, suspendroit la fureur de ses ennemis. On se prépara donc à déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & ces peuples étant entrés dans le territoire d'Athènes, s'approchèrent de cette Ville. Périclès conseilla aux Athén. de se renfermer dans les murs, & de ne point en venir aux mains, prévoyant que les Lacédémoniens se consumeroient peu à peu, & seroient obligés de se retirer, comme il arriva lors qu'ils virent qu'ils ne pouvoient attirer leurs ennemis à un combat. Malgré ce conseil, qui avoit sauvé Athènes, le peuple désespéré de voir ses campagnes ravagées, & d'ailleurs livré aux horreurs de la mort, s'en prit à Périclès, qu'il regardoit comme l'auteur de la guerre, le dépouilla de sa charge de Général, & le condamna à une amende de cinquante talens. Cette disgrace dura peu, & les Athéniens, qui ne voyoient personne plus capable que lui de rétablir leurs affaires, le rappellèrent bien-tôt, & le nommèrent de nouveau Général. Il ne survécut pas longtems à son rétablissement, & étant tombé malade de la peste, il mourut l'an 429 avant Jesus-Christ. Athènes pleura ce grand homme, qui réunissoit en lui les qualités d'excellent Capitaine, de grand Politique, de bon Ministre & de grand Orateur. Il ne fut cependant pas exemt de défauts, & les Poëtes de son tems sçurent bien lui reprocher son incontinence, son amour honteux pour Aspasie & ses autres débauches.

PERIERS, (Jean-Bonaventure des) Valet de chambre de *Marguerite* Reine de Navarre & sœur de François I, étoit d'Arnai-le-Duc en Bourgogne. On ne sçait aucune circonstance de sa vie, sinon qu'il se tua lui-même avec son épée, dans un accès de phrénésie, en 1544; mais il est connu par ses ouvrages, dont celui qui a fait le plus de bruit est, le *Cymbalum mundi* ou *Dialogues satyriques* sur divers sujets. Ce livre, dont il n'y avoit que deux exem-

plaires, n'est plus rare, depuis qu'il a été imprimé en 1711, à Amsterdam, avec des figures de Picart. Il est composé de 4 articles, dont le second, qui contient une raillerie assez fine contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur, & les trois autres ne valent rien. Dès que ce livre parut, il fut brûlé par le Parlement & censuré par la Sorbonne, non comme un livre impie & détestable, ainsi qu'on l'a cru long-tems, mais parce qu'on soupçonna que Periers, attaché à une Cour où l'erreur étoit protégée, avoit voulu, sous des allégories, prêcher la prétendue réforme, & que son livre pouvoit être pernicieux. Ce livre en effet, à quelques obscenités près, choque plus le bon sens que la Religion, & il ne mérite d'autre réputation que celle que la censure lui a donnée; car, quand on a eu la patience de le lire, on est forcé de convenir qu'on n'y a rien compris, & qu'il ne résulte de sa lecture que de l'ennui. Les autres ouvrages de Periers sont: une pièce de Vers, pour la défense de Marot contre Sagon; une traduction en vers de l'Andrienne; un recueil de Poësies, très-ennuyeuses; les *Nouvelles récréations & joyeux devis*, contes qui ont toujours été donnés sous son nom, mais qui ne sont pas tous de lui. Il a eu aussi beaucoup de part à la *Marguerite des Marguerites*, & à l'*Eptameron de la Reine de Navarre*, ainsi qu'à la *Bible Françoise d'Olivetan*, qui fut imprimée à Neufchatel en caractères Gothiques, *in-folio*, 1555.

PERIZONIUS, (Jacques) le plus habile Ecrivain de son siècle pour la littérature ancienne, naquit à Dam en 1651, fit ses études à Deventer sous Théophile Hogersius, & sous Gilbert Cuper, & prit depuis les leçons de George Grævius à Utrecht. Après qu'il eut achevé ses cours d'études, il fut fait Recteur de l'Ecole Latine à Delft, puis il obtint, en 1681, la chaire d'Histoire & d'Eloquence à Francker, & la même chaire à Leyde en 1693, où il enseigna aussi le Grec. Il mour. dans cette dernière Ville en 1715, à 64 ans. Ce laborieux Auteur a beaucoup écrit, & ses ouvrages sont pleins de l'érudition la plus recherchée. Les principaux sont: des *Explications* de plusieurs endroits de différens Auteurs Grecs & Latins; des *Dissertations* sur divers points de l'histoire Romaine; des *Oraisons*; plusieurs *Pièces* contre Francius, Professeur d'Eloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius Accintus*; *Origines Ægyptiacæ*, deux vol. *in* 8: ouvrage rempli de quantité de remarques curieuses & nécessaires, dans lesquelles l'Auteur critique avec raison le Chevalier Mars-

ham ; *Origines Babylonicæ*, premier volume du précédent.

PEROT, (Nicolas) né à *Casso ferrato*, Bourg dans l'état de Venise, d'une famille ancienne, & que l'on croit descendue de la maison de Lévi en France, fut un des plus sçavans hommes, & des plus habiles Grammairiens du quinzième siècle. Nicolas, dont les parens étoient pauvres, fut contraint d'enseigner la Langue latine pour subsister, & il mit à l'usage de ses Ecoliers, les *Rudimens* du latin dans un meilleur ordre qu'ils n'étoient auparavant. Il alla ensuite à Rome, où il s'appliqua avec tant de succès à la Langue Grecque, qu'il publia une *Traduction latine des cinq premiers Livres de Polybe*, qui passa dans le tems pour un chef-d'œuvre, & que l'on ne regarde aujourd'hui que comme une copie très-informe de l'original. Peu après il donna le *Traité du serment d'Hippocrate*, & il fit un *Commentaire* sur Martial, qu'il intitula : *Cornu-copiæ*, & qui ne parut qu'après sa mort, parce qu'ayant été élevé à une dignité Ecclésiastique, il ne crut pas qu'il convint a un homme de son caractère, de publier les impuretés de Martial : ce *Cornu-copiæ*, ou corne d'abondance, est un ouvrage surchargé d'érudition profane, & l'on prétend que Calepin en a fait un grand usage dans son Dictionnaire. Perot fut estimé du Cardinal Bessarion qui le choisit pour son Conclaviste après la mort de Paul II, & Perot fit manquer la Papauté à son Protecteur par une imprudence. Les Cardinaux s'étant réunis au choix de Bessarion, alloient à la cellule du Cardinal, pour lui faire part de leurs intentions, mais Perot ne voulut jamais les introduire sous prétexte que Bessarion étoit occupé, & les Cardinaux indignés de la mauvaise réception qu'il leur fit, donnèrent leur voix à un autre. Le Cardinal informé de l'étourderie de son Conclaviste, ne lui en sçut pas mauvais gré, & se contenta de lui dire que par son soin à contretems il lui avoit enlevé la thiare, & s'étoit privé lui-même du chapeau. *Hæc tua, Nicolae, intempestiva sedulitas & tiaram mihi & tibi galerum eripuit.* Nicolas s'acquit l'estime de plusieurs Papes, & travailla beaucoup à la réunion de l'Eglise Grecque pendant le Concile de Ferrare. Il fut fait Archevêque de Sipente en 1458, & il mourut en 1480 à Fugicura, maison de Plaisance qu'il avoit fait bâtir auprès de Saccoferrato, & qu'il nomma ainsi comme une retraite où il vivoit sans souci. Outre les Ouvrages que nous avons cités, il a fait encore des *Harangues*, des *Lettres*, d'autres traductions, & quelques vers Italiens.

PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, se fit d'abord recevoir Docteur en Médecine, mais il ne pratiqua guères cet art que dans sa famille, pour ses amis & pour les pauvres. Son goût pour les sciences & les beaux Arts l'entraîna vers l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, les Mathém. & la Physique. Il se distingua surtout dans le premier genre, & il fut un des plus habiles Architectes que la France ait eû. Les ouvrages qu'on lui attribue, comme la façade du Louvre, l'Arc de triomphe du Fauxbourg saint Antoine, l'Observatoire & la Chapelle de Sceaux, chefs-d'œuvre d'architecture, rendront son nom immortel. Mais un Censeur redoutable, & dont l'autorité est du plus grand poids, lui enlève les trois premiers morceaux, & avance dans sa première *Réflexion critique*, que c'est le dessein du fameux le Vau qu'on a suivi dans la façade du Louvre, & que ni ce grand ouvrage d'Architecture, ni l'Observatoire, ni l'Arc de triomphe, ne sont des ouvrages d'un Médecin de la Faculté. Claude Perrault qui avoit embrassé le parti de son frere *Charles*, dans la querelle des anciens & des Modernes, avoit encore encouru la disgrace du satyrique par ses déclamations contre les Satyres & par ses menaces. Il avoit eu la méchanceté de faire un crime d'état à Boileau de ce vers: *Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne*, & il accusoit le Poëte d'avoir fait une maligne allusion au Roi. Boileau pour toute vengeance fit dans le quatriéme chant de l'art Poëtique, la Métamorphose du Médecin de Florence en Architecte, pour désigner Perraut, qui

De méchant Médecin devint bon Architecte.

la raillerie ne fut pas du goût du Médecin qui en porta ses plaintes à Colbert, Sur-Intendant des bâtimens, dans lesquels Perrault étoit employé; mais le Poëte ne se deffendit que par une plaisanterie qui fit rire ce grand Ministre. *Il a tort de se plaindre*, dit-il, *je l'ai fait Précepte.* En effet il tire dans la suite un excellent précepte de cet exemple: *Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent.* Ces démêlés n'empêchèrent pas le Satyrique de rendre justice à Perrault, & de le reconnoître pour un homme d'un très-grand mérite, & fort savant dans les matières de Physique. C'est la grande connoissance qu'il en avoit, qui le fit choisir parmi les membres de l'Académie Royale des Sciences que l'on venoit d'établir pour travailler en ce genre, & il publia des *Mémoires* pour servir à l'Histoire Naturelle des animaux, 4 vol. d'*Essais de Physique*, &

un *Recueil* de diverſes machines, parmi leſquelles on en trouve de propres à lever de gros fardeaux, ſans qu'ils ſoient expoſés aux frottemens. Comme Architecte, il a auſſi donné la traduction de Vitruve, avec des notes ſçavantes. Les belles gravûres que l'on y voit, ont été faites ſur ſes deſſeins qu'on trouva plus parfaits que les Eſtampes. On a encore de lui un *Abrégé* de cet Auteur qui fut ſuivi d'un autre ouvrage ſur l'Architecture, qui a pour titre, *Ordonnance des cinq eſpèces de colonnes, ſelon la méthode des anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq Ordres d'Architecture. Ce ſçavant homme mourut en 1688, âgé de ſoixante-quinze ans. La Faculté de Médecine, pour honorer ſa mémoire, fit placer ſon portrait dans la ſalle de ſes aſſemblées

PERRAULT, (Charles) frere cadet du précédent, né à Paris en 1633, cultiva les Belles-Lettres dès ſa jeuneſſe, & ſe fit connoître de bonne heure par ſon Dialogue de l'*Amour & de l'Amitié*, qui fut ſuivi de deux *Odes*, l'une ſur la paix des Pyrénées, & l'autre ſur le mariage du Roi, pièces qui furent applaudies dans le tems, & qui firent concevoir de grandes eſpérances du génie de l'Auteur. Son goût pour les arts, qu'il cultiva par les leçons de ſon frere Claude, & ſa probité lui méritèrent la confiance du grand Colbert, qui le choiſit pour premier Commis de la Surintendance des bâtimens, dont il le fit enſuite Contrôleur Général. Perrault ne ſe ſervit du crédit que ſes emplois lui donnèrent, que pour procurer l'avancement des Sciences & des Arts, en rendant à ceux qui les cultivoient tous les ſervices qui dépendoient de lui. La plupart des gratifications ou des penſions diſtribuées à cet égard, ſous le miniſtère de Colbert, furent l'effet de ſes ſollicitations. C'eſt auſſi ſur ſes Mémoires que fut formée l'Académie de Peinture & de Sculpture, &c. Il fut un des premiers membres de celles des Sciences & des Inſcriptions, & en 1671, il fut reçu de l'Académie Françoiſe. Elle dut à ſes ſoins la place qu'elle occupe au Louvre, & l'établiſſement des jettons. La mort de Colbert ayant privé Perrault de ſes emplois, il ne ſongea plus qu'à ſe livrer au repos & à ſon goût pour les Lettres. C'eſt depuis ſa retraite qu'il a compoſé le plus grand nombre de ſes ouvrages de proſe & de vers, qui ſont la plupart de genres fort différens. Il écrivoit aſſez agréablement en proſe, quoiqu'avec négligence, & ſa Poëſie eſt quelquefois pleine de feu & de nobleſſe; on lui donne ſurtout le talent de peindre avec vivacité & exactitude,

mais entraîné par la fécondité prodigieuse de son imagination, il ne s'est pas assez appliqué à la correction, & son style est trop négligé & trop peu soutenu, ce qui joint au peu d'intérêt du fond, a fait tomber ses ouvrages dans un profond oubli. Il n'en faut excepter que son *Poëme* sur la peinture, & son *Epître* à la Quintinie que l'on lit encore avec quelque plaisir; mais qui pourroit soutenir aujourd'hui la lecture de *S. Paulin*, du *Conte de peau d'âne*, & de l'*Histoire de la femme au nez de boudin*, de la *Métamorphose d'Orante*, & de six ou sept autres, dont le nom seul fait la critique. Son poëme intitulé *le siècle de Louis le Grand*, &c. le jetta dans une dispute littéraire dont il ne sortit qu'avec honte. Il prétendoit y prouver que ce siècle l'emportoit sur ceux de l'antiquité, & il débutoit par ces deux vers détestables :

La docte Antiquité fut toujours vénérable,
Je ne la trouve pas cependant adorable.

Le reste du poëme étoit à peu près de la même tournure, & ne laissa pas d'être fort applaudi à la lecture qui en fut faite à l'Académie. Despréaux qui étoit présent, indigné de voir les plus grands personnages de l'antiquité maltraités par un homme qui vouloit les abbaisser aux pieds des Modernes, se déclara hautement contre ce bizarre système. Il fut néanmoins quelques années sans lui répondre autrement que par des Epigrammes : mais Perrault ayant fait imprimer *ses parallèles des Anciens & des Modernes*, en 4 vol. *in*-12, dans lesquels il renouvelloit ses déclamations insensées, les amis de Despréaux le sollicitèrent de repousser les attaques de ce téméraire, & de venger les anciens dont il étoit grand admirateur. Ce qui acheva de le déterminer à prendre la plume, fut un mot du Prince de Conti, qui dit un jour à Racine, *qu'il vouloit aller à l'Académie Françoise écrire sur la place de Despréaux*: TU DORS BRUTUS. Il prit donc le parti de lui répondre comme en passant, dans ses *Réflexions critiques* sur Longin, & il le fit de manière à satisfaire les Amateurs de l'antiquité, & à confondre celui qui osoit la rabaisser. Perrault étoit prêt à répondre, lorsque tout à coup il s'arrêta pour ne pas perpétuer la guerre civile, & armer contre lui les plus grands hommes de son siècle. Il se réconcilia sincérement avec Boileau, à qui il envoya quelqu'un de ses ouvrages, & ce fut à cette occasion que le redoutable Antagoniste lui écrivit cette Lettre ingénieuse qui à la bien prendre, pourroit bien passer pour une di-

xiéme réflexion contre Perrault. Après s'être tiré de ce mauvais pas, il travailla à l'éloge historique d'une partie des *grands hommes* qui avoient paru dans le dix-septiéme siècle, & il en donna 2 vol. avec leurs portraits au naturel qui lui furent fournis par le célèbre Begon. Ce Recueil est curieux par la beauté des portraits, & la sagesse avec laquelle les éloges sont écrits. Il s'étoit borné à cent de ces hommes illustres, & il n'avoit consulté pour le choix que la voix publique. Il s'en trouve néanmoins cent deux, parce que les Jésuites qui apprirent dans le tems qu'on imprimoit l'ouvrage qu'Arnaud & Paschal étoient du nombre des cent, les firent exclure par la Cour, & Perrault fut obligé d'en substituer deux nouveaux; mais comme le Public ne vouloit point acheter l'ouvrage sans les deux exclus, on étoit contraint de les fournir, & ils se débitèrent avec le reste. Nous avons encore de Perrault une *Traduction* en vers François du poëme du Chancelier de l'Hôpital sur le sacre de François II. Le *Cabinet des Beaux Arts*, in-fol. Il mourut en 1703 âgé de soixante-dix ans. C'étoit certainement un homme d'esprit & d'érudition. Il étoit d'ailleurs plein de Religion & de probité, ami zèlé & fidèle à tous ses devoirs; mais ses belles qualités furent un peu ternies par sa fureur contre les Anciens qu'il sembloit tenir d'une famille où l'on remarquoit cette bizarrerie d'esprit. Il avoit encore pour freres *Pierre* PERRAULT, Receveur Général des Finances, qui fit imprimer en 1674, un *Traité de l'origine des Fontaines*, & une *Traduction de la Secchia rapita* en 1678; il est aussi Auteur de la mauvaise défense de l'*Opera d'Alceste*. *Nicolas* PERRAULT, Docteur de Sorbonne mort en 1661, est Auteur d'un vol. *in*-4. sous le titre de *Théologie morale des Jésuites*. Le fils de Charles Perrault d'Armancourt, est Auteur des *Contes des Fées*, Livre qui fait partie de la Bibliothèque bleue.

PERRENOT, (Antoine) Cardinal de Granvelle, né à Besançon en 1517 de Nicolas Perrenot, fils d'un Serrurier, selon quelques-uns, ou issu d'une famille noble selon d'autres, fut un des plus grands politiques & des plus grands Ministres du 16. siècle. Son pere qui s'étoit élevé par ses talens à la dignité de Chancelier de Charles V, conserva vingt ans entiers, & jusqu'au dernier jour de sa vie l'amitié de son maître, & le fils profita des instructions d'un pere si habile, & acquit sous lui cette prudence si nécessaire dans la conduite des affaires. Il étoit d'ailleurs né avec un esprit excellent, qui fut cultivé par les maîtres les plus

habiles, sous lesquels il apprit les Langues mortes & vivantes, & il étudia la Philosophie & la Théologie dans les Universités les plus célèbres. Son pere l'ayant mené à la Cour de Charles V, il y fit bien-tôt connoître ses talens, & l'Empereur ne tarda pas à les mettre en œuvre. Il l'envoya à la Diète de Wormes, & les services qu'il y rendit le firent députer en 1542, pour aller conférer avec le Connétable de Montmorenci, sur des affaires secrettes. L'Empereur le nomma l'année suivante à l'Evêché d'Arras, & lorsque ce Prince abdiqua ses Etats, il le recommanda à son fils comme un homme capable de les gouverner. Granvelle gagna si bien la confiance de Philippe II, qu'il devint le maître absolu de toutes les affaires, & que ce Prince ne faisoit rien sans son conseil. En 1559, le Roi le donna pour Conseiller à Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas; mais sa conduite impérieuse & tyrannique, ses cruautés contre les Protestans, qu'il faisoit brûler impitoyablement, soulevèrent les peuples contre lui, & il fut obligé de s'enfuir en Espagne. Il fut depuis nommé Archev. de Malines, fait Card. par Pie IV en 1561, Viceroi de Naples & Légat Apostoliq. Philippe le rappella bien-tôt après, & il gouverna l'Espagne pendant que ce Prince conquéroit le Portugal. Enfin il fut nommé à l'Archevêché de Besançon, dont il prit possession en 1585; mais il n'en jouit pas longtems, étant mort à Madrid l'année suivante âgé de soixante-douze ans. La vie de ce Ministre a été donnée en 1753, en 2 vol, *in-12*, avec des pièces originales qui n'avoient pas encore vu le jour. L'Auteur donne dans l'excès en louant son Héros, qui a de très-brillantes qualités, que son Panégyriste élève justement, unissoit une ambition déméśurée, une hauteur excessive, une humeur impérieuse, & d'autres défauts qu'il n'auroit pas fallu dissimuler.

PERRIER, (Charles du) Gentilhomme Provençal, né à Aix, est un des plus grands Poëtes latins que la France ait vû, sans en excepter les Santeuils & les Commires. Il réussissoit sur-tout dans l'Ode, & l'on est tenté de souscrire au jugement de Ménage, qui le qualifioit *de Prince des Poëtes Lyriques*; il fut d'abord l'ami de Santeuil qu'il forma à la Poësie, mais ils se brouillèrent ensuite par une jalousie Poëtique, & en étant venus au défi, ils prirent pour arbitre Ménage qui décida en faveur de du Perrier. Ce dernier renonça à la Poësie latine pour faire des vers François, dans lesquels il ne soutint pas tout-à-fait sa réputation, parce qu'au lieu de laiss-

ser agir son génie comme dans ses Odes latines, il se resserra dans une imitation servile de Malherbe. Cependant ce qu'il a fait en François n'est point à mépriser, & l'Académie Françoise l'a couronné deux fois avec justice, d'abord pour une Eglogue en 1681 sur ce sujet: qu'*on voit toujours S. M. tranquille, quoique dans un mouvement continuel*; puis en 1682, pour un poëme qui a pour objet, *les grandes choses que le Roi a faites pour la Religion Catholique*. La fureur qu'avoit du Perrier de réciter ses vers à tout venant, lui attira ce trait de l'art poëtique.

Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux.

C'est qu'un jour il accompagna Despreaux à l'Eglise, & pendant toute la Messe, il ne fit que lui parler d'une *Ode* qu'il avoit présentée à l'Académie Françoise, & qui n'avoit point été couronnée. A peine put-il se contenir un moment pendant l'Elévation, & s'approchant de l'oreille de Boileau, *ils ont dit*, s'écria-t-il très-haut, *que mes Vers étoient trop Malherbiens*. Cette saillie n'échappa pas au Satyrique, & elle lui fournit ces deux Vers.

Il n'est Temple si saint des Anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de sûreté.

Ce Poëte étoit neveu de ce du Perrier à qui Malherbe adresse ces stances admirables, pour le consoler de la mort de sa fille.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?

Il mourut à Paris en 1692. Ses Poësies qui sont répandues dans différens Recueils, mériteroient bien que quelqu'un prit la peine de les réunir.

PERRIER, (François) Peintre & Graveur né à Mâcon en Bourgogne vers l'an 1590, s'enfuit fort jeune de la maison paternelle par libertinage, & arrivé à Lyon sans ressource, il se détermina à conduire à Rome un aveugle qui le défraya. Son talent pour le dessein lui procura les moyens de subsister dans cette Ville, & il y apprit à manier le pinceau du fameux Lanfranc. De retour en France, il peignit à Lyon le petit Cloître des Chartreux, puis il vint à Paris, où Nouet l'employa, & le fit conoître. Il fut Professeur de l'Académie, & il mourut en 1650. Cet Artiste a fait les peintures de la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere, & beaucoup d'autres ouvages, dans lesquels on trouve un bon goût de dessein, une composition sçavante & pleine de feu. On lui reproche quelques défauts de correc-

tion & un coloris trop noir. Il a aussi excellé dans la Gravure, sur-tout dans celle que l'on nomme *de clair obscur*. *Guillaume* PERRIER, son neveu, qui mourut en 1655, fut son élève, & se distingua dans son Art.

PERRIN, (Pierre) né à Lyon, entra dans l'Etat Ecclésiastique, & vint à Paris sans autre ressource que quelque esprit & beaucoup d'intrigue. Il ne lui en fallut pas d'avantage pour avancer sa fortune, & il trouva le moyen de se placer auprès de Gaston de France, en qualité d'Introducteur des Ambassadeurs. L'Abbé Perrin imagina le premier de donner des Opera François, à l'imitation de ceux d'Italie, & il en obtint le Privilège en 1669. Il le céda quelque tems après au célèbre Lully. Il mourut vers l'an 1680. Perrin ne fut jamais qu'un Poëte très-médiocre, & il est un de ceux dont le nom revient si souvent & toujours à propos dans les Satyres de Boileau. Nous avons de lui quatre Opera, sçavoir *Pomone*, *Ariane*, *la Reine du Parnasse*, *la Vengeance de l'Amour*, pièces foibles & insipides. Elles se trouvent dans l'édit. de ses Poësies en 3 *v. in* 12. 1661, qui contiennent plusieurs petits Poëmes sur divers Insectes, les morceaux les plus passables de Perrin; des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Elégies*, &c. Il a fait aussi plusieurs traductions en Vers, dont la plus considérable est l'*Eneïde* en Vers Héroïq., que l'Aut. qualifie lui-même de *la plus belle Copie du plus bel Original*, & qui n'est qu'un chef-d'œuvre de barbarie, de mauvais goût versifié de cette manière.

Dans les os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort en bas tombe le bœuf.

PERRION, ou PERION, (Joachin) Docteur de Sorbonne, né à Comeri dans la Touraine, fut élevé dans l'Abbaye de ce nom, & y prit l'habit de S. Benoît en 1517. Il se fit un nom par son érudition, & la pureté avec laquelle il parloit latin, ce qui étoit assez rare parmi les Théologiens de son tems. Il traduisit Aristote en latin, après Argyrophile, mais à cause de son attachement servile à Cicéron & à l'élégance qu'il préféroit à la vérité, il est tombé dans un défaut contraire à celui d'Argyrophile, en s'éloignant souvent du sens de son Auteur. C'est ce qui lui occasionna des disputes très-vives avec Nicolas Gruchius, Guillaume Guerante, Ramus & Gomar. Il a fait aussi plusieurs versions d'Auteurs Ecclésiastiques, du *Commentaire* sur Job, attribué à Origene, des *Œuvres* attribuées à Denis l'Aréopagite, de

quelques Ouvrages de S. Jean Damaſcene, &c. On a encore de lui des lieux communs de Théologie, qu'il appelle *Topiques théologiques*, où il prouve la Doctrine Catholique par des paſſages bien choiſis de l'Ecriture-Sainte & des Peres. Au reſte cet Auteur étoit un aſſez mauvais Critique, & tout auſſi mauvais Traducteur. Il a fait auſſi un in-fol. *De vitâ Beatæ Mariæ Virginis & Apoſtolorum*, où l'on trouve des faits qui ne ſe rencontrent pas ailleurs, mais l'embarras eſt de ſçavoir où il les a pris lui-même, & cela rend ſon Ouvrage très-ſuſpect. Il mourut vers l'an mil cinq cent cinquante-neuf.

PERRON, (Jacques Davi du) d'une famille noble de Normandie, né de Parens Calviniſtes dans le Canton de Berne en 1556, fut élevé avec beaucoup de ſoin par *Julien* Davi ſon pere, homme ſçavant, qui lui apprit lui-même les Langues Grecque & Latine, les Mathématiques, & le forma à la lecture des Poëtes; & le jeune homme aidé par ſes talens naturels & la forte paſſion qu'il avoit pour l'étude, devint bien-tôt le plus ſçavant homme de ſon ſiècle. Quand la paix fut faite, du Perron revint en France avec ſes parens, que la perſécution avoit fait fuir; & ſon mérite l'ayant fait connoître à la Cour, il y acquit l'eſtime d'Henri III, à qui il fut préſenté comme un prodige d'érudition par le célèbre des Portés; mais il perdit bien-tôt après les bonnes graces de ce Prince, par une avanture qui ne fait pas honneur à ſa mémoire. Ce jeune Sçavant qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de ſe ſignaler, & qui étoit toujours prêt à diſcourir ſur toutes ſortes de matières, fit un jour au dîné du Roi un excellent Diſcours contre les Athées, & ce Prince qui l'avoit écouté avec plaiſir, le loua d'avoir prouvé l'exiſtence de Dieu, par des raiſons ſi ſolides. Du Perron eut l'impudence de lui répondre que ſi Sa Majeſté vouloit lui donner audience le lendemain, il prouveroit le contraire par d'auſſi fortes raiſons. Le Roi indigné de cet horrible propos, appella méchant celui qui l'avoit tenu, & lui défendit de paroître déſormais devant lui. Cependant du Perron ayant lû avec aſſiduité les Peres, reconnut ſes erreurs, les abjura & conſacra ſes talens à la défenſe de la Religion qu'il venoit d'embraſſer. Il fut choiſi pour prononcer l'Oraiſon Funèbre de Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe; & il fit depuis celle du fameux Ronſard, Poëte licentieux, qui ne méritoit rien moins que d'être loué dans une chaire Chrétienne. Après l'horrible parricide commis ſur la perſonne d'Henri III, du Perron s'attacha au Cardinal de

Bourbon, & travailla à la conversion des Protestans, dont il convertit quelques-uns ; entr'autres Henri Sponde, auteur de l'Abrégé des Annales de Baronius. Les services qu'il rendoit à l'Eglise, engagèrent les Evêques à le solliciter d'entrer dans l'état Ecclésiastique, & la réputation qu'il s'y fit, le conduisit aux premières dignités : d'abord à l'Evêché d'Evreux, pour lequel il fut sacré à Rome par le Cardinal de Joyeuse, en 1593. Il y avoit été envoyé pour travailler à l'absolution d'Henri IV, à la conversion duquel il avoit eu beaucoup de part, & il termina cette grande affaire conjointement avec d'Ossat, à la satisfaction du Roi, qui avoit envie de la terminer; mais non au goût des bons François, qui lui reprocheront éternellement d'avoir prostitué la dignité de leur Roi. Du Perron à son retour en France, eut avec du Plessis Mornai, en présence du Roi, une conférence publique à Fontainebleau, dans laquelle il eut tout l'avantage sur ce Seigneur Calviniste. En 1604, il fut créé Cardinal, transféré à l'Archevêché de Sens, & envoyé par le Roi à Rome, où, pour le malheur de l'Eglise, il assista aux célèbres Congrégations *de Auxiliis* : car après avoir fait tous ses efforts, pour détourner Clément VIII. de porter une décision sur l'affaire du Molinisme, il persuada à Paul V. de suspendre la publication de sa Bulle contre Molina, & il sacrifia ainsi sans remords les intérêts de la Religion à son asservissement aux Jésuites. Lorsqu'il fut revenu, le Roi l'employa à différentes affaires, & l'envoya peu après une troisième fois à Rome, pour accorder le grand différend de Paul V. avec la République de Venise. La foiblesse de sa santé lui fit demander son rappel, & après la funeste mort d'Henri IV, ce Prélat ne montra plus que son dévouement servile aux prétentions de la Cour de Rome, & à la Société, & se montra bien indigne par toute sa conduite de la confiance dont ce grand Roi l'avoit honoré. Dans les Etats assemblés en 1614, il s'opposa de la part du Clergé au premier article du Cahier du Tiers-Etat, qui déclaroit que le Roi ne reconnoît point de Supérieur au Temporel; qu'aucune Puissance n'a droit ni pouvoir de dispenser ses sujets du Serment de Fidélité, ni de le priver de son Royaume, ni d'attenter sur sa personne, & il porta le fanatisme jusqu'à menacer d'Excommun. quiconq. voudroit faire regarder cette Doctrine, comme un dogme révélé. On ne lui reprochera pas moins la cruelle persécution qu'il suscita à Richer, & la condamnation qu'il osa faire de son livre touchant

la Puissance Ecclésiastique & Politique, dans son Hôtel de Sens à Paris, où il avoit assemblé ses Suffragans. Cette démarche imprudente lui attira le mépris de Jacques I, Roi d'Angleterre, qui rompit tout commerce avec lui, dès qu'il eut appris que ce Cardinal par pure Politique, avoit proscrit un livre qu'il sçavoit dans sa conscience être appuyé sur des fondemens inébranlables. Du Perron fut très-sensible à cette disgrace, & pour se justifier il eut recours à la calomnie, & écrivit à ce Prince une lettre dans laquelle il attribuoit les plus grands excès à Richer, qu'il sçavoit bien être innocent. Le Rituel qu'il fit pour le Diocèse d'Evreux ne fait pas plus d'honneur à sa mémoire. Il y ordonne qu'on suive pour règle de la Pénitence les Décisions de la Bulle *in Cœna Domini*, si contraire à nos libertés, & toujours rejettée en France. Depuis ce tems du Perron ne s'occupa plus qu'à mettre la dernière main aux ouvrages que nous avons de lui, & il mourut en 1618, âgé de 63 ans. Plus de bonne foi, moins de prudence humaine, un attachement plus sincère à sa patrie, auroient fait un homme estimable de ce sçavant Prélat, qui avoit tant d'autres grandes qualités. Mais son attachement secret pour la Ligue, son indifférence pour nos libertés, & ses excès contre ceux qui y étoient attachés, font un contraste affligeant avec l'étendue de son esprit, & la profondeur de son érudition, qui l'ont autant fait admirer de toute l'Europe, que craindre de tous les Ministres Protestans, dont il étoit le plus redoutable Adversaire. Il disoit de lui-même qu'il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à M. de Genève, pour les convertir. Paul V, par allusion à l'éloquence de ce Cardinal, disoit à ceux qui l'approchoient: *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra.* Il s'en falloit bien que l'éloquence du Cardinal n'eût en France le même succès. Ses œuvr. ont été imprimées en 3 *vol in-fol.* dont le premier contient son grand *Traité* de l'Eucharistie, contre du Plessis-Mornai. Il y traite la matière à fond, en apportant les preuves & en répondant aux objections. Le deuxième, renferme une réponse à des difficultés proposées par le Roi de la Grande-Bretagne, divisée en 6 livres. Cet ouvrage est plein d'érudition, mais il manque d'exactitude sur ce qui concerne les prérogatives du Pape. Le troisième, contient les œuvres diverses: quelques *Traités* contre les Protestans, d'autres sur la Morale, & des Poësies Chré-

tiennes & Profanes. Du Perron dans sa jeunesse avoit eu pour la Poësie un goût, que ses liaisons avec Desportes & Bertaut avoient accru, & il le conserva dans sa vieillesse. Il ne rougit pas de jetter encore un regard de complaisance sur des vers profanes, qu'il auroit dû sacrifier à la Religion & à son caractère. Ce sont des Stances amoureuses, des Sonnets, des Complaintes, des Traductions de quelques morceaux de Poëtes Payens; le tout mêlé avec des versions de Pseaumes, d'Hymnes, de Prose, &c. Outre ces *trois* vol. on a un autre *in-fol.* de ses Ambassades & de ses Négociations, recueillies par son Sécretaire, & imprimées à Paris en 1623. Ces Négociations ne sont pas estimées, & ne font pas même honneur au Cardinal : elles prouvent que du Perron, tout grand esprit qu'il étoit, n'avoit pas le génie profond & méditatif, qu'exige l'art de Négociateur. Christophe du Puy, Prieur de la Chartreuse de Rome, donna sous le nom de *Perroniana*, un Recueil de puerilités, de platitudes & d'impertinences, qu'il prétendoit qu'un de ses Freres, attaché à du Perron, *avoit* recueilli de la propre bouche de ce Cardinal.

PERROT, (Nicolas) Seigneur d'Ablancourt, né à Châlons-sur-Marne, d'une famille distinguée dans la robe, étoit fils de Paul Perrot de *la Salle*, fameux par ses ouvrages, & par la part qu'il eut au *Catholicon*, & petit-fils de Nicolas, Conseiller à la Grand-Chambre du Parlement de Paris. Il fut élevé avec soin, & son pere qui étoit Protestant, l'envoya faire ses études à Sedan sous le célèbre Roussel, qui cultiva si soigneusement les heureuses dispositions de son élève, qu'à treize ans, le jeune d'Ablancourt avoit achevé toutes ses humanités, & il vint faire sa Philosophie dans la maison sous un maître habile. Il fut ensuite envoyé à Paris pour y faire son Droit; & il y fut Avocat à dix-huit ans. C'est alors qu'à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, Conseiller de Grand-Chambre, il abjura solemnellement le Calvinisme en 1626; & il commença à se faire connoître dans la République des Lettres, par la *Préface de l'honnête femme*, chef-d'œuvre d'un ouvrage assez médiocre. A peine d'Ablancourt avoit-il publié ce coup d'essai, qu'il lui prit envie de retourner à la Religion qu'il avoit quittée, & après avoir employé trois ans à étudier la Théologie sous un Ecossois, nommé Stuart, Luthérien, il partit subitement pour la Champagne, où il fit une seconde abjuration, & il passa ensuite en Hollande où il apprit l'Hébreu, & de-là en Angleterre, où il fut bien reçu du Milord Perrot son pa-

rent. Quand il crut que le bruit de son changement, étoit un peu dissipé, il revint en France, & s'établit à Paris, où il attira deux de ses neveux, Fremont d'Ablancourt, fils de sa sœur aînée, de l'éducation desquels il voulut bien se charger lui-même. Il s'occupoit d'ailleurs à composer ses traductions, & il en étoit à celle de Tacite, lorsque la nécessité de veiller à un bien médiocre, le força de se retirer à sa Terre d'Ablancourt d'où il revenoit d'abord passer les hyvers à Paris, mais qu'il ne quitta plus dans la suite, que pour faire imprimer ses ouvrages; son attachement à sa Religion, lui fit perdre l'occasion de se fixer en cette Ville, Colbert l'ayant jugé capable d'écrire l'Histoire du Roi, lui en fit faire la proposition, & d'Ablancourt étoit sur le point de se rendre à Paris lorsque tout fut rompu, par l'aveu que fit le Ministre à Louis XIV, que cet homme de Lettres étoit Protestant. *Je ne veux point*, dit Louis XIV, *d'un Historien qui soit d'une autre Religion que moi.* D'Ablancourt mourut en 1664 de la gravelle, dont il avoit été tourmenté toute sa vie. Il étoit âgé de cinquante-neuf ans, & il avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1637. Il n'a presque fait que des traductions, & quand on lui demandoit la raison, il répondoit, que *pour servir sa Patrie, il valoit mieux traduire de bons livres, que d'en faire de mauvais, qui le plus souvent ne disoient rien de nouveau.* Il étoit cependant bien capable de donner des ouvrages de son invention sur presque tous les genres, car il possédoit parfaitement l'Histoire, les Belles-Lettres, la Théologie & la Philosophie. Il avoit la connoissance de plusieurs Langues sçavantes; il avoit d'ailleurs l'esprit vif & pénétrant, beaucoup d'imagination, & un jugement exquis, qui n'étoit point rétreci par sa grande érudition; mais excepté la *Préface* dont nous avons parlé, un *Traité* de la bataille des Romains, & un *Discours* sur l'immortalité de l'ame, avec six *Lettres* à Patin, nous n'avons de lui qu'un très-grand nombre de traductions écrites avec beaucoup d'élégance, de pureté, de force & de corection de style: mais trop peu d'exactitude à rendre le sens de l'Auteur, trop de liberté à s'écarter de l'original & à obmettre ce qu'il n'entend point, les ont fait appeller *les belles infidelles* Les principales sont, l'*Octavien de Felix*, quatre *Oraisons* de Ciceron, *Tacite*, *Lucien*, que l'on appelle le *Lucien de d'Ablancourt*, à cause de la liberté avec laquelle il est traduit: la retraite des dix mille de Xénophon, *Arrien*, sur le modèle duquel Vaugelas fit son Quintecurce; les *Commentaires*

taires de César, *Thucidide*; l'*Histoire Grecque* de Xénophon, l'*Histoire d'Afrique* de Marmol Caruajal, 3 vol. *in*-4. Traduction excellente d'une Histoire estimée & curieuse. Il consultoit sur ses ouvrages Patru, Conrart & Chapelain, ses amis intimes, mais son impatience l'empêchoit souvent de profiter de leurs conseils. D'Ablancourt avoit la conversation très-agréable & très-instructive, & Pellisson disoit qu'il *auroit été à souhaiter qu'il eût toujours* un Greffier à ses côtés pour écrire tout ce qu'il disoit. *Fremont d'Ablancourt*, un de ses neveux, répondit à l'éducation qu'il avoit reçue de son oncle, il eut la qualité d'Envoyé de la Cour de France en Portugal en 1663, & celle de Résident à Strasbourg en 1675; après la mort du grand Turenne son protecteur, il retourna en France.

PERSE, Aulus Persius Flaccus, Poëte satyrique, né à Volterre dans la Toscane, vivoit sous l'Empire de Neron, & étoit Chevalier Romain, parent & allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à douze ans à Volterre; puis il continua ses études à Rome sous le Grammairien Palemon, sous le Rhéteur Verginius, & sous un Philosophe Stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié si particulière, qu'il y eut toujours entr'eux une liaison très-intime. Ce Poëte étoit d'un naturel fort doux; plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. La même pureté de morale regne dans ses vers, mais non pas la même douceur de caractère; car ses Satyres sont pleines de fiel & d'aigreur, il y déclame avec force contre les vices & le mauvais goût de son tems; il n'épargne pas même Néron qu'il désigne par ce vers:

Auriculas asini Mida, Rex habet.

Il est vrai qu'à la prière de Cornutus, il le changea en celui-ci:

Auriculas asini quis non habet.

Il attaqua les vers de ce Prince, & les donna dans sa première satyre pour un exemple d'un style vicieux & empoulé, & le modèle d'une Poësie ridicule. *Torva mimalloneis implerunt*, &c. On trouve dans ses satyres un fond merveilleux de sens, des sentimens nobles, une grande chaleur de style, beaucoup de force & de vigueur de zèle pour la vertu. Mais son style est obscurci par des allégories souvent recherchées par des éclipses fréquentes, par des métaphores trop hardies, & par des figures énigmatiques;

Perse en ses vers obscurs, mais
serrés & pressans,
Affecte d'enfermer moins de mots
que de sens.

Cet ouvrage de Perse lui acquit beaucoup de réputation & de gloire, & une gloire fort solide, au rapport de Quintilien : *multum & veræ gloriæ, quamvis uno libro meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui regne dans ses satyres, diminue beaucoup de son mérite, & c'est avec raison que quelqu'un a dit, que puisque ce Poëte ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre? *Si non vis intelligi? non ego volo te intelligere.* Perse mourut âgé seulement de vingt-huit ans. Il laissa par reconnoissance sa Bibliothèque composée de 700 volum. & une grande somme d'argent à Cornutus son maître & son ami, qu'il a immortalisé dans ses satyres. Les six qui nous restent de lui, ont été traduites plusieurs fois en François, mais il n'est supportable que dans la traduction du P. Tarteron.

PERSÉE naquit de Jupiter & de Danaé, dans une tour d'airain, où Acrisius, pere de la Princesse, l'avoit fait enfermer sur la foi d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il seroit tué par le fils qui naîtroit de sa fille. Mais Jupiter amoureux de Danaé, se transforma en pluie d'or, pour se faire jour dans cette tour, & il y eut Persée dont elle accoucha secrettement. Le Roi l'ayant appris, enferma la mere & l'enfant dans un coffre qu'il fit jetter dans la mer. Ce coffre aborda dans l'une des cyclades où Danaé & son fils furent bien reçus par le Roi du pays qui fit élever Persée, & l'envoya depuis couper la tête à Méduse, l'une des Gorgones. Il avoit pour armes l'Egide de Minerve à laquelle il ajouta la tête de cette Gorgone, qui avoit la vertu de pétrifier ceux qui la regardoient. Polidecte en fit la preuve, & Atlas fut aussi changé en rocher à son aspect. Persée délivra ensuite Andromède, qui étoit exposée à un monstre marin, épousa cette Princesse, & pétrifia Phinée & ses compagnons qui vouloient la lui disputer, tua sans le sçavoir, Acrise son ayeul, & se retira enfin à Argos avec Andromede & Danaé ; ses exploits le firent placer au ciel après sa mort, & on forma de toute sa famille des constellations.

PERSÉE, dernier Roi de Macédoine, fils de Philippe, auquel il succéda, fit mourir Antigonus son compétiteur, & ayant hérité de la haine de son pere contre les Romains, il leur déclara la guerre & les défit dans un premier combat; mais Paul Emile ayant été nommé Général, battit le Roi de Macédoine, à la journée

de Pydnes, le fit prendre dans l'Isle de Samothrace où il s'étoit retiré, & le mena à Rome devant son char de triomphe. Il mourut en prison quelque tems après, vers l'an cent soixante-huit avant Jesus-Christ.

PERTINAX, (Cœlius ou Publius Helvius) né en un lieu nommé Villa Martis dans l'Apennin, de Parens obscurs, fut élevé avec assez de soin, & prit d'abord l'emploi de Maître d'Ecole dans sa Patrie pour pouvoir subsister. Quelque tems après il se donna à l'étude des Loix, & par le credit d'Avitus, homme consulaire, il obtint la permission de plaider au barreau. Mais se sentant un courage au-dessus de cette profession, il prit le parti des armes sous le règne d'Antonin le *Pieux*. Sa valeur ayant brillé dès la première campagne, il fut fait Capitaine d'une cohorte, & de degré en degré, il s'éleva par ses talens jusqu'aux charges de Consul, de Préfet de Rome, & de Gouverneur de plusieurs Provinces considérables. Il menoit une vie obscure & retirée, sous Commode, attendant le moment d'être immolé aux caprices du tyran, lorsque les Conjurés qui avoient assassiné cet indigne Empereur, vinrent lui offrir la Couronne, & le déclarèrent Cesar Auguste. Il avoit alors 70 ans, & il ne reçut cet honneur que malgré lui, & après avoir fait tous ses efforts pour s'en exempter; son premier soin fut de réprimer l'insolence des cohortes Prétoriennes, de bannir les délateurs qui avoient été protégés sous un ministère corrompu, d'abolir quantité d'abus, & de rendre au gouvernement la forme que lui avoient donné les deux Antonins. Ils s'acquit par-là l'estime & l'affection générale du Sénat & des Citoyens, qui se jugeoient heureux d'avoir un Empereur si vertueux ; mais les Prétoriens souffrant impatiemment qu'il voulût corriger leurs excès, & leur faire observer une discipline exacte, se soulevèrent contre lui, & fâchés de s'être donnés un maître sévère; ils fondirent en foule au Palais dans le dessein de le tuer. Pertinax se présenta à eux avec fermeté, & leur ayant fait un discours éloquent, il commençoit à calmer leur fureur, lorsqu'un certain Tausius lui donna un coup de lance dans la poitrine, s'écriant : *Voilà ce que les Soldats vous envoient.* L'Empereur frappé à mort, s'enveloppa dans sa robe, & expira couvert de plusieurs autres blessures, après un règne de trois mois & un jour, l'an 93 de Jesus-Christ.

PERUGIN, (Pierre) né à Perouse, Ville d'Italie, apprit les élémens de son Art dans sa Patrie, & alla ensuite à Florence prendre des leçons

d'André Varrochio, qui lui donna une manière de peindre gracieuſe, jointe à beaucoup d'élégance dans les airs de tête. Le Perugin travailla beaucoup à Rome où Sixte IV l'employa, & il parvint à amaſſer beaucoup d'argent que ſa défiance lui rendit pernicieux; car comme il ne marchoit jamais ſans ſe faire ſuivre par ſa caſſette, un filou l'attaqua en chemin, & lui déroba ſes tréſors. Le Peintre ne put réſiſter à la perte de ſa chere caſſette, & il en mourut peu après de déplaiſir en 1524, âgé de 78 ans. On voit trois tableaux de lui dans la collection du Palais Royal qui ſont tous des ſujets de dévotion. La principale gloire du Pérugin, c'eſt d'avoir eu pour diſciple le célèbre Raphaël.

PERUZZI, (Balthaſar) Peintre & Architecte, né à Volterre, trouva après la mort de ſon pere, une reſſource pour ſubſiſter dans la Peinture, à laquelle il ne s'étoit appliqué que par goût & par amuſement. Il devint bien-tôt habile par l'étude qu'il fit de la nature & des ouvrages des grands Maîtres, & c'eſt à lui que l'on doit le rétabliſſement des anciennes décorations de théâtre dont l'uſage étoit perdu. Peruzzi s'étant trouvé à Rome lors de la priſe de cette Ville, par l'armée de Charles V, en 1524 il fut arrêté priſonnier, mais ſon talent paya ſa rançon, & il obtint ſa liberté en faiſant le portrait du Connétable de Bourbon. On voit parmi les tableaux du Duc d'Orleans, une *adoration* des Rois, de la main de ce Peintre qui mourut en 1576.

PETAU, (Denys) un des plus ſçavans hommes du dix-ſeptième ſiècle, naquit à Orléans en 1585, & entra dans la Société de Jeſus en 1605, à laquelle il fit honneur par ſa vaſte & profonde érudition. Il y profeſſa l'éloquence & la Théologie; & pendant quarante-huit ans qu'il y vécut, il travailla aux ſçavans ouvrages que nous avons de lui. Il s'étoit rendu familières preſque toutes les langues, preſque tous les ſciences, & n'avoit pas négligé la connoiſſance des beaux Arts. Pour procéder avec ordre dans ſes études, il avoit d'abord appris la grammaire, enſuite il s'étoit appliqué à l'éloquence & à la poëſie, & quand il ſe vit enrichi de tous les ornemens de la Langue, il paſſa à la Philoſophie, puis à l'Hiſtoire, & en même-tems à la Géographie & à la Chronologie, qui en ſont comme les yeux. Cette denière étude dans laquelle il fit de grandes découvertes, le conduiſit à en faire une profonde de l'Aſtronomie, ſans laquelle il jugea qu'il ne pouvoit rien établir de bien certain dans la Chronologie, enfin ſa carrière littéraire ſe termina à la Théologie, pour laquelle il employa toutes les richeſſes qu'il avoit acquiſes

par ses pénibles études. Il s'appliqua plus particulièrement à cette partie de la dernière science qui appartient à la controverse, & il en fit un très-grand usage dans les différentes disputes qu'il eut à soutenir contre Saumaise, Scaliger, Messieurs de Port-Royal, & bien d'autres Auteurs. Il mourut au Collège de Clermont en 1652, âgé de 69 ans. Ce Jésuite étoit un sçavant universel, & la liste des ouvrages qu'il a composés presque tous en Latin & assez purement écrit, a de quoi effrayer. Il seroit à souhaiter que le jugement eût un peu mieux répondu à sa vaste érudition, & l'on voudroit aussi qu'il eût fait paroître moins de fierté, d'aigreur & d'emportement contre ses adversaires. Un reproche plus grave qu'on lui fait, c'est d'avoir lâchement trahi la vérité, & d'avoir aux dépens de sa conscience & de son honneur, servi aveuglément les intérêts de sa Société, en écrivant contre son propre sentiment. Ses principaux ouvrages sont, 1°. *De doctrinâ temporum*, 2. vol. *in-fol.*, livre d'une érudition immense, le plus sçavant qui se soit fait sur la Chronologie qu'il composa, pour l'opposer à celui de la *correction des tems* de Scaliger; *Rationarium temporum*, qui est une manière d'abrégé du premier, & le meilleur, le plus judicieux que nous avons de l'Histoire universelle. La dernière partie surtout qui contient les discussions chronologiques, est très-sçavante & très-méthodique. On a fait beaucoup d'éditions de cet ouvrage excellent dont la meilleure est de Leyde 1710, laquelle contient une continuation fort estimée. Nous en avons une bonne traduction par Moreau, de Mautour & du Pin. 2°. *Uranologium* ou divers *Traités* d'Astronomie relatifs à la Chronologie *in-fol.* qui fait le troisième volume du grand Traité de Chronologie, 3°. *Theologica dogma*, cinq volumes *in-fol.* dont le premier traite de Dieu & de ses attributs; le second du mystère de la Trinité; le troisième des Anges, des démons, & de l'ouvrage des six jours; le quatrième renferme divers traités qui ont rapport à la Hiérarchie, au gouvernement de l'Eglise & aux Sacremens; le cinquième est sur l'Incarnation : on trouve dans cet ouvrage une grande érudition, mais sans élévation & avec le mêlange de plusieurs choses douteuses & fausses. L'Auteur y avoit solidement expliqué la doctrine de Saint Augustin; mais ses confreres le forcèrent de revenir sur ses pas, & il le fit dans un dixième volume, auquel il donna pour titre : *retractatur Augustini sententia*. Quand on lui faisoit honte de ce change-

ment, il répondoit sans façon : *Je suis trop vieux pour déménager*. Ce manque de bonnefoi n'est pas le seul défaut que l'on relève dans les *dogmes. Théolog.* On reproche justement au P. Petau, d'avoir rendu fauteurs de l'Arianisme les Peres des trois premiers siècles de l'Eglise, & d'avoir par un vice sensible de jugement, donné lieu aux conséquences outrées que tirèrent injustement contre lui les Protestans & les Sociniens. La crainte de *déménager*, força encore ce Jésuite à épouser la querelle de sa Société, sur le livre de la fréquente communion & sur les matières de la grace. Il publia contre le premier un fort mauvais ouvrage, & contre Jansenius un traité de la loi & de la grace, & il répondit à quelques Ecrits que Fromond avoit opposés à une dissertation sur la liberté du Jésuite. Nous avons encore du P. Petau, des paraphrases en Latin sur les *Pseaumes* & les *Cantiques*, des *Oraisons*, des *Vers* Latins, Grecs, Hébreux, trois Poëmes Latins sur les Fêtes de la Sainte Vierge. Ses Poësies sont estimées, & étoient seules capables de lui faire un nom.

PETERNEFS, Peintre célèbre, né à Anv. au 16e siècle excella dans l'Architect. & la Perspective, réussit sur-tout à représenter l'intérieur des Eglises. Il eut un fils qui travailla dans le même genre que lui, mais non avec le même succès.

PETIS DE LA CROIX, (François) né à Paris d'un Secrétaire, Interpréte du Roi, fut élevé pour le même emploi, & dès l'âge de seize ans, Louis XIV l'envoya en Turquie & en Perse, pour apprendre les Langues Orientales. Après dix ans de séjour, pendant lequel il traduisit en François beaucoup d'ouvrages Orientaux, & en Langue Orient. plusieurs livres François, entr'autres la vie de Louis XIV, qui fut estimée dans l'Orient, Petis revint à Paris sur la fin de 1680, & deux ans après il fut envoyé à Maroc en qualité de Secrétaire interpréte, puis il servit dans différentes négociations, à Tunis, Alger & Tripoli, & en 1692 il fut nommé Professeur de Langue Arabe au Collège Royal. Il mourut à Paris en 1713, & nous avons de lui la traduction de divers ouvrages Orientaux, comme la *Bibliothèque Orientale* de Hadgi-Calfa, deux vol. *in fol.* l'*Histoire de la Conquête* de Syrie par les Arabes : l'*Hist. du grand Gengiskam*, & *celle de Tamerlan* ; une *Grammaire Arabe*, & plusieurs autres ouvrages utiles, qui sont moins lûs que sa traduction des *mille & un jour*, contes Persans, 5 vol. *in*-12. 1710, livre écrit d'une manière vive & intéressante, au dernier volume près, qui n'a pas l'agrément des premiers. On croit que le Sage a donné le style à cette traduction.

PETIT, (Jean) connu par ses excès dans le 15^e siècle. Il étoit Prêtre séculier, Docteur & Professeur de Théologie, & s'acquit d'abord quelque réputation par son éloquence dont il fit usage dans des causes légitimes, comme en faveur de l'Université, pour laquelle il parla avec force devant le Conseil du Roi en 1406, contre le Cardinal de Chalant, Légat de Benoît *de la Lune*, & devant la Grand-Chambre du Parlement où l'affaire fut renvoyée. Il fut aussi de la célèbre ambassade que le Roi de France envoya en Italie pour pacifier le schisme en 1407, & il harangua dans Rome; mais le peu de gloire que Jean Petit avoit acquis, il le perdit bien-tôt après, par la témérité avec laquelle il osa justifier l'odieux assassinat du Duc d'Orléans, frere de Charles VI, commis par les ordres de Jean Sans-peur, Duc de Bourgogne, oncle de ce Prince. Les fâcheuses circonstances où le Royaume se trouvoit alors, firent que l'on pensa bien moins à poursuivre l'assassin qu'à l'appaiser. Il rentra donc dans Paris comme en triomphe, malgré la défense du Roi, & entreprit de se justifier publiquement de son attentat. La cause fut plaidée à l'Hôtel de Saint Paul, par Jean Petit que l'assassin avoit choisi pour son Orateur. Ce déclamateur furieux vendu à l'iniquité, entreprit de prouver que le Duc d'Orleans avoit été un tyran, & il en conclut que le Duc de Bourgogne avoit eu de justes raisons de le tuer. L'assemblée fut scandalisée de cette infame apologie, qui eut cependant tout le succès que l'Auteur en attendoit, à cause de la foiblesse du Roi & de la puissance du Duc de Bourgogne. L'assassin rentra en grace, & obtint même des Lettres d'abolition. L'Avocat de ce forfait, non content d'en avoir pris la défense de vive voix, voulut encore laisser à la postérité un monument de sa prévarication, en faisant imprimer un Mémoire qui avoit pour titre: *Justification du Duc de Bourgogne*, dans lequel il avoit la témérité de soutenir, entr'autres erreurs, qu'*il est permis de tuer les tyrans, & que ceux qui le font, non-seulement ne méritent aucune peine, mais même doivent être récompensés*. Le grand crédit de son protecteur le mit à couvert pendant quelque tems, mais à la poursuite du célèbre Gerson, il fut enfin condamné, & sa doctrine abominable fut livrée aux flammes, avec les qualifications les plus dures par une Sentence de l'Evêque de Paris, datée du mois de Février 1414; le Roi confirma la Sentence, & la fit enregistrer par le Parlement. Le Docteur Gerson porta depuis cette affaire au Concile

de Constance, & la doctrine de Petit, malgré les mouvemens que se donna le Duc de Bourgogne pour l'empêcher, fut condamné comme hérétique, scandaleuse, séditieuse, &c. il est vrai que les Peres du Concile eurent la fausse complaisance d'épargner l'Auteur qui méritoit lui-même les plus rigoureux supplices. Mais le Parlement de Paris n'entrant point dans ce ménagement, donna un Arrêt sanglant contre le libelle. Ce lâche Apologiste de l'assassinat des Princes, mourut à Turin en 1411. On trouve son plaidoyer & tous les actes concernant cette affaire dans le cinquième tome de la dernière édition des œuvres de Gerson. Petit n'a point été de l'Ordre de Saint François ni Cordelier, mais Prêtre & Docteur séculier, ce qui est clair par les Auteurs contemporains, mieux instruits que quelques modernes qui l'ont avancé. Aussi M. Fleury qui l'avoit fait sur la foi de plusieurs, avoit-il promis au P. Mercier, Cordelier, de corriger cet article dans la suite de son Histoire ; & du Pin l'a rétracté, & la faute a été réparée dans la nouvelle édition des censures sur le temporel & l'autorité des Rois en 1720.

PETIT, (Pierre) né à Paris, étoit Docteur en Médecine, & il s'appliqua moins à l'exercice de sa profession, qu'à l'étude des Belles-Lettres dans lesquelles il se distingua. Il a réussi particulièrement dans l'Histoire & dans la Poësie Latine, & nous avons de lui plusieurs Poëmes, où l'on admire l'élévation & la magnificence des idées, le choix & l'élégance de l'expression, la force & l'harmonie des vers ; tel est celui qui est intitulé *Codrus*, & un autre de la *Cynomagie* ou du mariage du Philosophe Cratès avec Hyparchie. Il a fait aussi un Poëme sur la boussole & quelques autres, avec un *Traité de la fureur poëtique*, très-curieux. Dans le genre historique, nous avons de Petit de sçavantes dissertations sur différens points d'Histoire, & comme Médecin il a donné un *Commentaire in-4°.* sur les trois premiers livres d'*Aretée*, *un traité de la nourriture qui se peut tirer de l'eau ;* il a aussi écrit sur la Physique, & il a publié des Traités sur le *mouvement* des animaux, sur les *larmes*, sur la *lumière*. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages imprimés ou manuscrits. Il est mort en 1687, âgé d'environ 71 ans. Il faut le distinguer de PIERRE PETIT, né à Montluçon, Mathématicien & Physicien célèbre. Il servit longtems dans l'Artillerie, puis il fut Intendant des fortifications, & il nous a donné des ouvrages intéressans sur les éclipses, les comètes, sur la jonction de l'Océan & de la Méditerranée, sur le

vuide, sur la nature du chaud, du froid, & sur plusieurs autres points de la Physique & des Mathématiques. Il mourut avant 1677.

PETIT, (Samuel) né à Nîmes d'un Ministre Protestant, fit avec beaucoup de succès ses premières études, & alla faire sa Théologie à Genève, où il s'appliqua aux Langues Orientales. Il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'on le fit Ministre, & peu après on lui donna la chaire de Théologie, d'Hébreu & de Grec à Nîmes. Il mourut dans cette Ville en 1648, âgé de quarante-quatre ans, & il a laissé plusieurs ouvrages qui sont preuve de sa grande érudition: Les principaux sont *Miscellanea* en neuf livres, où il explique & corrige quantité de passages de différens Auteurs: *Eclogæ Chronologicæ* in-4. où il traite des années des Juifs, des Samaritains & de plusieurs autres peuples, livre trop sçavant pour être à la portée de tout le monde : *Variæ lectiones* en quatre livres, où il explique les usages de l'ancien & du nouveau Testament, les cérémonies, observations, &c. en trois livres : *Leges Atticæ*, où il a corrigé quantité d'endroits de divers Auteurs Grecs & Latins, & plusieurs autres, tous curieux & intéressans.

PETIT, (François Pourfour du) né à Paris en 1664, fit ses études sans succès, par le défaut de mémoire, & n'étudia avec fruit que lorsqu'il en fut à la Physique pour laquelle il étoit né, & dont il fit toute sa vie sa principale occupation. Il fit quelques voyages en curieux pour observer la nature, & alla ensuite à Montpellier, par le conseil d'un ami pour y étudier la Médecine. Quand il eut pris le bonnet de Doct. il revint à Paris en 1690, & s'y appliqua à l'Anatomie, à la Botanique & à la Chymie, sous les maîtres les plus habiles. Il fit paroître sa capacité dans les hôpitaux de l'armée où il servit, & après la paix d'Utrecht en 1713, il vint se fixer à Paris où il se maria, & entra à l'Académie des Sciences en 1722. Il mourut dans cette Ville en 1741. Ce Médecin avoit particulièrement étudié ce qui regarde la maladie des yeux, & le peu d'ouvrages qu'il nous a donnés, roulent principalement sur cette matière. Ce sont *trois lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi*, &c. sur un nouveau systême du cerveau : *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte* ; trois *Lettres* sur la même maladie, outre ce qu'il y a de lui dans les Mémoires de l'Académie.

PETIT, (Jean-Louis) Chirurgien fameux, né à Paris, fit paroître dès son enfance le goût extraordinaire qu'il avoit pour la profession qu'il embrassa depuis. Le célèbre *Littre* qui demeuroit dans la

maison de son pere, appercevant dans cet enfant beaucoup de pénétration & de vivacité, se fit un plaisir de cultiver ses heureuses dispositions, & le jeune Petit n'en avoit pas moins de suivre assidûment les opérations de ce fameux Anatomiste : il ne tarda pas même à l'imiter, & on le surprit un jour dans un grenier à disséquer un lapin. Cette aventure attacha encore plus l'Anatomiste à l'enfant, & à peine avoit-il 12 ans, qu'il n'hésita pas à lui confier le soin de son amphitéatre. Petit apprit ensuite la Chirurgie sous Castel & Maréchal, & fut reçu maître; en 1700. La réputation qu'il s'acquit dans cet Art, se répandit bientôt dans toute l'Europe, & il fut deux fois appellé dans des Cours étrangères, en 1726, par le Roi de Pologne, & en 1734, par Dom Ferdinand Roi d'Espagne, pour être consulté sur la maladie de ces Princes. Petit satisfait de la gloire de leur guérison, fut insensible aux offres avantageuses qu'ils lui firent pour le retenir, & il crut qu'il devoit, par préférence, ses talens à sa Patrie. Il revint donc en France où il ne cessa de travailler utilement pour la perfection de son Art, jusqu'à sa mort arrivée en 1750 à 77 ans; il avoit été reçu de l'Académie des Sciences en 1715, & il devint ensuite Direct. de l'Acad. Royale de Chirurgie. On a de lui un *Traité* de la maladie des os, dont on préfère l'édition de 1723; plusieurs sçavantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académ. & dans le premier vol. des Mémoires de Chirurgie.

PETIT DIDIER, (Dom Mathieu) né dans un Bourg de Touraine en 1653, entra chez les Bénédictins de S. Michel en 1675, y enseigna la Philosophie & la Théologie, & se livra à la lecture des Peres de l'Eglise. Le premier fruit de cette étude fut la critique qu'il fit en trois volumes *in*-8°. des premiers tomes de la Bibliothèque Ecclésiastique de du Pin. Peu après il publia l'*Apologie des Provinciales* en dix-sept Lettres contre les entretiens de *Cleante & d'Eudoxe* du Jésuite Daniel. Quoique l'ouvrage critiqué n'eut pas besoin de défenseur, l'apologie fit cependant honneur à Dom Petit Didier, & il seroit à souhaiter pour sa mémoire, qu'il ne l'eût pas lâchement désavoué dans la suite; mais au grand scandale de la vérité, contre le témoignage de sa conscience & la notoriété publique, il osa avancer dans une lettre au Cardinal Corradini, que c'étoit faussement & témérairement qu'on lui imputoit cet ouvrage. Cette Lettre fut imprimée à Rome en 1726, dans un Recueil de Pièces intitulé : *documenta sanæ & orthodoxæ doctrinæ*, &c. Le mensonge grossier de D. Petit, lui valut l'Evêché de

Macra, *in partibus infidelium*, que Benoît XIII lui conféra. Il avoit déja assez bien mérité de la Cour de Rome, par les ouvrages qu'il avoit faits en faveur des prétentions ultramontaines & contre nos sacrées libertés. En 1724 il parut de lui un *Traité Théologique* pour l'autorité & infaillibilité du Pape, mauvais ouvrage qui fut vivement réfuté par le *faux Prosélyte*, & par une dissertation du Pere de Genes. Nous avons encore de Dom Petit Didier, quelques dissertations sur le même sujet, & il a laissé plusieurs manuscrits. Il avoit été élû Abbé de Senones en 1715, & il y mourut subitement en 1728 dans la 69^e^ année de son âge.

PETIT-PIED, (Nicolas) né à Paris, d'une famille honorable, fut Docteur en Théologie, Conseiller-Clerc au Châtelet, & pendant quelque tems Curé de S. Martial à Paris, Paroisse qui a été réunie à celle de St. Pierre des Arcis. Il étoit Sous-Chantre & Chanoine de Paris, lorsqu'il mourut en 1705 à 75 ans. On a de lui un excellent ouvrage, dans lequel il traite fort au long *du droit & des prérogatives des Ecclésiastiques dans l'administration de la Justice séculière* in-4. C'est le fruit des recherches que Petit-Pied fut obligé de faire dans une contestation qui s'éleva contre lui, & les Conseillers-Laïcs de sa Compagnie qui prétendoient que les Clercs n'avoient pas le droit de présider en l'absence des Lieutenans. L'affaire fut terminée par un Arrêt définitif qui décida en faveur des Conseillers-Clercs.

PETIT-PIED, (Nicolas) de la maison & société de Sorbonne, si célèbre par ses écrits & ses souffrances pour la défense de la vérité, naquit à Paris le 4 Août 1665, d'une famille honnête & Chrétienne, & après avoir fait ses études avec le plus brillant succès, il porta d'heureuses dispositions dans l'Etat Ecclésiastique. Il fit ensuite avec distinction sa Licence : il reçut le bonnet de Docteur en 1692, & en 1701 il fut fait Professeur d'Ecriture Sainte en Sorbonne. Il l'étoit déja lorsqu'il signa en 1701, le 20 Juillet, le fameux *Cas de Conscience*, avec trois autres Docteurs qui tous décidoient qu'on ne devoit point refuser l'absolution à un Ecclésiastique, qui n'avoit qu'une soumission de silence & de respect pour le fait de Jansenius. Cette décision exposa les quarante Docteurs aux tempêtes les plus violentes auxquelles presque tous succombèrent, excepté le jeune Petit-Pied, que ni les sollicitations de ses amis, ni les instances du Cardinal de Noailles qui le destinoit aux premières places, ne purent jamais é-

branler. Sa fermeté lui attira une lettre de cachet qui l'exiloit à Beaune, Diocèse d'Autun. A peine y fut-il arrivé, que le Chapitre de la Collégiale, par délibération, lui députa deux Chanoines pour le prier, de la part de la compagnie, de venir prendre place au chœur de leur Eglise après le Doyen. Cette distinction & la permission que l'Evêque d'Autun accorda à l'exilé de dire la Messe, attirèrent de nouveaux ordres de la Cour, qui se terminèrent de la part du Prélat politique à défendre à Petit-Pied de dire la Messe. On ne s'en tint pas là, & Vivant l'aîné, Syndic de la Faculté, autrefois ami de Petit-Pied; se porta de la manière la plus indécente, à requérir en Faculté son expulsion, & vint à bout à force de brigues & de violences, de faire arrêter l'exclusion de son ami, du corps de la Faculté, si dans un mois il ne révoquoit sa signature. Mais le Docteur tint ferme, & soutint seul sa généreuse démarche. Il fut aussi exclu de la maison de Sorbonne, & dépouillé de sa chaire. Averti de bonne heure qu'on tramoit encore quelque chose de plus violent contre lui, il sortit secrettem. de Beaune & peu après il se retira en Hollande avec le P. Quesnel & Fouillou, & il y resta jusqu'à la mort de Louis XIV. La vie que ces trois solitaires menoient, étoit des plus retirées; & c'est dans cette retraite que Petit-Pied composa cette foule d'ouvrages qui ont servi à éclairer & à défendre la vérité pendant tant d'années, & dont les principaux sont *trois lettres* à une Dame, sur les excommunications injustes; un ouvrage Latin pour la défense du silence respectueux, sous le titre d'*obedientiæ credulæ*, &c. écrit avec autant de grace que de solidité, *du refus de signer le Formulaire* : tout ce qui regarde la matière de la signature du Formulaire y est traité avec toute la lumière, la netteté & la précision possibles. *La plainte à M. Habert* que l'on peut appeller un chef-d'œuvre, qui n'excita que des regrets & des larmes, dans celui qui y étoit combattu, & qui depuis demeura très-attaché aux vérités contre lesquelles il s'étoit laissé surprendre. *Les Lettres Théologiques* au sujet du Mandement de M. de Bissi Evêque de Meaux. Les matières les plus épineuses de la Théologie, y sont rendues claires & intelligibles, aussi-bien que les erreurs du Mandement. *Régle de l'équité naturelle & du bon sens pour l'exxamen de la constitution* : règles au nombre de huit, tirées de la Préface, que le P. Lallemant a mises à la tête de ses *Réflexions morales* sur le nouveau Testament, règles qui forment un témoignage éclatant en faveur de la véri-

té, sorti de la bouche même de ceux qui la persécutent; *l'examen Théologique*, &c. en trois volumes. L'Auteur y traite des Dogmes de la Foi sur la Toute-puissance, l'efficacité, la gratuité de la grace, sur la volonté de Dieu & sur le mérite des bonnes œuvres, & la grace de l'homme innocent. Tous ces points qui sont l'ame de la Religion, y sont approfondis avec une solidité, une lumière & une précision qui met à la portée de tout le monde ce qu'il y a de plus abstrait sur ces matières. En 1718, Petit-Pied fut rappellé dans le Royaume. Il fut d'abord envoyé à Troyes, & revint à Paris, où le Roi lui accorda des Lettres-Patentes, qui le réhabilitoient dans ses biens & dans ses droits, & lui donnoient le titre de Docteur de la maison & société de Sorbonne. Il en étoit toujours exclu depuis 1714. Il y fut rétabli en 1719, en conséquence d'une conclusion de la Faculté faite au *prima mensis* de Juin, & y prit séance selon son rang d'ancienneté, au milieu des applaudissemens & de la joie de toute la compagnie: il fut aussi rétabli dans la maison de Sorbonne; mais ses ennemis qui étoient ceux de la vérité continuoient leurs intrigues sourdes, & obtinrent par le Nonce de le faire exiler de nouveau par une lettre de cachet à Issoudun, exil qui fut aussi-tôt changé en la ville de Troyes. L'ordre fut révoqué trois mois après, & de retour à Paris, il travailla à ses *réponses aux avertissemens de M. de Soissons* en dix parties, qui parurent successivement. Il y développe les faux raisonnemens & les subtilités de cet Evêque, & il en montre la source dans le triple défaut de bonne foi, de bonne Logique, & d'exacte Théologie. Il fit *des remarques* sur les explications de la Bulle, approuvées par plus de cent Evêques, nommées *corps de Doctrine*. Son nom ayant paru sur la liste des Réappellans, il fut mandé chez le Lieutenant de Police; il lui répondit que Dieu lui ayant fait la grace de souffrir 15 ans d'exil ponr une question de fait, il espéroit qu'il lui feroit celle de s'exposer à tout pour la défense des cent une propositions, dont la plûpart regardoient les premières & les plus essentielles vérités de la Religion. Honoré de la confiance de M. de Lorraine, Evêque de Bayeux, il lui prêta sa plume. Il composa ses *deux Mandemens contre les Jésuites de Caën*, *l'Ordonnance & Instruction Pastorale contre deux Libelles*, ses belles *Remontrances au Roi* en 1725, son *instruction Pastorale au sujet des douze articles*, & *la Lettre* de ce Prélat avec le Cardinal de Noailles, & neuf autres Evêques *contre le jugement rendu à Embrun*, avec

les *Remontrances* des mêmes. Après la mort de M. de Bayeux, arrivée le 29 Juin en 1728, dont la considération avoit fait suspendre les entreprises contre la liberté de notre Docteur, des Exempts furent le 12 pour se saisir de lui, & le conduire à la Bastille; il étoit déja entre leurs mains, lorsque Dieu lui ouvrit une voie pour se retirer pendant qu'un petit chat amusoit l'Exempt; il leur échappa encore à la campagne, où il s'étoit retiré: ce qui lui fit prendre le parti de retourner en Hollande, d'où il fut rappellé en 1734. Se trouvant sans biens, il se retira chez une Dame veuve, qui connut tout le prix d'un tel hôte qui par la douceur de son commerce, l'égalité de son humeur, l'agrément & l'utilité de ses discours, devint bientôt les délices de toute sa maison. Il ne fut pas oisif dans cette retraite, & sa plume fut toujours occupée à la défense & à l'éclaircissement de la vérité. Il mourut le 7 Janvier dans sa quatre-vingt-deuxième année en 1747, n'ayant cessé de travailler qu'en cessant de vivre. Ses écrits où tout plaît & tout intéresse, & qu'on ne lira jamais sans fruit, seront des monumens durables de sa grande capacité, & de son amour constant & intrépide de la vérité, qu'il a toujours aimée, qu'il a dite, & qu'il a pratiquée, ne cherchant d'autre gloire que la sienne. Depuis la mort de ce grand homme, on a publié l'*examen pacifique*, à la tête duquel il y a deux excellens *Mémoires* qu'il avoit composés en 1728, contre la prétendue acceptation de la Bulle, qui est l'objet de l'examen où l'Auteur discute toutes les propositions, établissant sur chacune la doctrine de l'Eglise contraire à ce Décret, & exposant celle des Appellans conforme en tout à la foi de l'Eglise, & *un traité de la liberté*. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Petit-Pied est encore Auteur des trois *Instructions Pastorales de l'Evêque de Troyes*, pour la défense de son Missel attaqué par l'Archevêque de Sens; des *Réflexions sur une Instruction Pastorale de l'Evêq. de Rhodès*; & *différens Mémoires & Lettres*: il a travaillé aussi avec le célèbre le Gros au livre, *Dogma circà usuram*. Il a encore donné plusieurs ouvrages sur des matières disputées, dans lesquelles quelques amis le firent entrer comme malgré lui dans les derniers tems de sa vie, *sur la crainte & la confiance* & *sur la distinction des vertus Théologales*: les altercations qu'elles purent causer, n'altérèrent en rien la douceur, la charité & l'humilité qui faisoient le caractère de notre Théologien.

PETITOT (Jean) Peintre, né à Genève en 1607, porta

la peinture en émail, au plus haut degré de perfection, & il a donné dans ce genre des ouvrages qui lui acquirent un grand nom & de grandes richesses. Louis XIV, à la Cour duquel il vint, lui accorda une pension considérable & un logement aux galeries du Louvre, que Petitot occupa jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes. Alors il se retira dans sa Patrie, pour avoir l'exercice libre de sa Religion, & il mourut à Veray, Ville du Canton de Berne en 1691. Il s'étoit associé dans son travail avec Bordier son beau-frere, qui peignoit les cheveux, les draperies & les fonds. Petitot faisoit la tête & les mains. Ces deux Artistes vécurent dans une union parfaite, & amassèrent beaucoup d'argent, qu'ils partagèrent sans dispute.

PETRARQUE, (François) le Restaurateur des Lettres, & le pere de la bonne Poësie, naquit en 1304 à Arezzo, où Petrarchodi Parenzo son pere, l'un des partisans de la faction des Blancs de Florence, avoit été obligé de se retirer, lors de la décadence de son parti. Quelques années après la naissance de son fils, Parenzo désespérant de voir relever son parti, fixa sa demeure à Avignon, où résidoit alors la Cour de Rome, & il envoya Pétrarque à Carpentras faire ses études de Grammaire, de Dialectique & de Rhétorique, puis celles de Droit à Montpellier & à Boulogne, d'où la mort du pere rappella peu après le fils à Avignon. Après avoir arrangé ses affaires domestiques, la peste l'obligea de se retirer à Vaucluse, près de Gordes en Provence, où il avoit une maison de Campagne. Ce fut à Lisle, Bourg, situé à une demi-lieue de cette solitude, qu'il vit pour la première fois cette fameuse Laure, fille du Seigneur de Cabrieres, ou de la maison de Sade qu'il a tant célébrée dans ses écrits, & par l'amour honnête & légitime, selon lui, qu'il conçut pour elle. Il quitta cette solitude pour voyager pendant quelque tems en France, en Allemagne, en Italie; & attiré ensuite auprès de Jean XXII, par la faveur de ce Pontife & la protection des Colonnes, il fut employé à quelques affaires importantes. La simonie & tous les vices qui régnoient dans la Cour du Pape, l'en ayant chassé, il revint à Vaucluse, où avec le voisinage de Laure, il trouvoit un calme favorable à l'étude des Belles-Lettres, pour laquelle il avoit quitté la sécheresse des Loix. Ce fut alors qu'il fit une multitude de sonnets & de chansons à la louange de sa chere Laure. Ce fut encore au même lieu qu'il composa la plûpart de ses œuvres latines, & en par-

ticulier l'*Africa*, qui dans un même jour lui attira des lettres flateuſes du Sénat de Rome & de l'Univerſité de Paris. Ces deux grandes Villes ſe diſputoient la gloire de le couronner, & ſes amis lui firent préférer Rome ; mais avant que de recevoir cet honneur, le Poëte voulut faire preuve de ſes talens dans un examen juridique qu'il ſoutint en préſence de Robert Roi de Naples. Cet examen dura 3 jours, & ſur le témoignage authentique d'un Prince qui paſſoit alors pour le Prince & pour le Juge des Sçavans, le jour même de Pâques de l'année 1341, & dans le Capitole, Pétrarque fut couronné de Lauriers par les mains du Comte d'Anguillara, un des Sénateurs qui gouvenoient la Ville pendant le ſéjour des Papes à Avignon. Après cette cérémonie qui fut généralement applaudie, on le conduiſit en pompe dans l'Egliſe de *S. Pierre* de Rome, il ſuſpendit ſa Couronne à la voute de cet auguſte temple, & afin que toute la terre le reconnût en qualité de *Poëte Lauréal*, on lui en fit expédier de magnifiques Lettres. Pétrarque après cette pompeuſe cérémonie, reſta encore quelque tems en Italie, & il étoit à Verone lorſqu'il apprit la mort de ſa belle Laure. A cette nouvelle il repaſſa les Alpes pour revoir Vaucluſe, & il y compoſa quantité de Sonnets & une partie de ſes Poëſies morales, appellées les *triomphes*. Ennuyé de ſa ſolitude, que la préſence de Laure n'animoit plus, il abandonna entièrement la Provence, & paſſa à Milan où il ſe mit au ſervice des *Viſconti*, qui lui donnoient toutes ſortes de marques d'eſtime & de bienveillance, & l'employèrent pendant dix ans à des affaires de conſéquence & à diverſes Ambaſſades. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'un voyage continuel, & il demeura ſucceſſivement à Parme, à Ferrare ou à Veniſe, juſqu'à ce qu'il ſe fixa enfin à Arqua, maiſon de Campagne, à dix mille de Padoue, que François de Corrare, Seigneur de cette Ville, lui avoit donnée. Il y mourut en 1374, âgé de 70 ans, & il y fut enſeveli avec diſtinction. Aucun ſçavant ne fut plus eſtimé & plus honoré que Pétrarque : Les Papes, les Rois, les Princes lui donnèrent à l'envi les marques les plus flateuſes de diſtinction : la multiplicité de ſes connoiſſances le fit regarder comme le premier génie de ſon ſiècle, dont il diſſipa la barbarie, en rétabliſſant les Lettres & l'art d'écrire. Les nombreux ouvrages Latins & Toſcans en proſe & en vers qu'il a laiſſés, prouvent ſa fécondité ſingulière & ſon application au travail. Il a excellé dans la Poëſie Italienne, qui lui eſt redevable de ſa perfection ; mais

il n'a été que médiocre dans la Latine, & même dans ses autres ouvrages en prose, & l'on ne trouve rien de remarquable, que la facilité avec laquelle ils sont écrits; il avoit embrassé l'Etat Ecclésiastique dès sa première jeunesse, & il fut dans la suite Archidiacre de Parme & Chanoine de Padoue, sans avoir reçu l'ordre de Prêtrise. La sainteté de son état ne le rendit pas plus régulier; & outre son intrigue avec la belle Laure, que l'on est autorisé à croire n'avoir pas été aussi pure qu'il le dit; il eut d'autres galanteries qu'il n'a pas entrepris de justifier. Cependant malgré les passions qui le tyrannisoient, & auxquelles il ne se prêtoit que trop, Pétrarque avoit des principes de Religion, il en suivoit les maximes, & on remarque qu'il jeûnoit trois fois la semaine, & qu'il se levoit régulièrement à minuit, afin de louer Dieu, & de se mettre ensuite au travail. On fit à Bâle en 1581, une édition de toutes ses œuvres en quatre vol. *in-fol.* qui contiennent ses écrits en prose Lat. dont la lect. est extrêmement ennuyeuse. Les principaux sont: *De remediis utriusque fortunæ*; *de vitâ solitariâ*, *de verâ sapientiâ*; *de contemptu mundi*: *de Republicâ optimè administrandâ*: *rerum numerabilium libri quatuor*; beaucoup d'*Epîtres* écrites d'un style diffus, & où l'on ne trouve rien qui réveille l'attention, mais des déclamations vagues contre les Papes & contre Avignon qu'il appelle Babylone. Dans le troisième volume on trouve des Eglogues Latines & son Poëme de la guerre Punique, intitulé *Africa*, qui est peu de chose, & qui péche contre les règles de la quantité & de la Poësie. Le quatrième renferme les ouvrages Italiens, dont les Poësies sont la principale partie, & toute la réputation de l'Auteur, que le sçavant Grævius compare à Ovide, Catulle & Properce, dans l'Elégie, & à Anacréon, à Pindare & à Horace dans le Lyrique. Elles consistent en *Sonnets* & *Chansons* qu'il a faits pour la belle Laure; c'est ce qu'il a fait de mieux: en six *triomphes*, qui sont une espèce de vision & de songe, où le Poëte chante les triomphes de l'amour, de la chasteté, de la mort, de la renommée &c. Il y a dans ces pièces de l'invention, de belles descriptions, de beaux sentimens & d'excellens vers; mais elles sont inférieures aux premières. On a fait un nombre prodigieux de Commentaires sur les Poësies de Pétrarque, & elles ont été traduites en Espagnol, en François & en Latin. Plus de vingt-cinq Auteurs ont écrit sa vie, & en dernier lieu le sçavant Muratori, en donnant une édition des Poësies de cet Auteur.

PETRI, (Barthelemi) né en Brabant, fut Docteur & Chanoine de Douai; il y professa avec distinction, & y mourut en 1630, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Cet Auteur avoit publié les ouvrages de Vincent de Lerins, avec de sçavantes notes, & des Commentaires sur les Actes des Apôtres. C'est lui aussi qui a mis en ordre, & nous a donné les ouvrages posthumes d'Estius, auxquels il a ajouté ce qui manquoit des Epîtres Canoniques de Saint Jean.

PETRI, (Cuverus) sçavant Théologien, né à Duivindick, village de Zélande, après avoir fait ses études à Louvain où on le reçut Docteur, fut choisi pour être le premier Evêque de Lewarde, dans la Frise Occidentale. Il prit possession de ce siège en 1570, & y tint un Synode la même année. Lewarde ayant été prise peu après par les Calvinistes, il fut mis en prison dans le Château d'Harlingen, d'où il ne sortit que pour se rendre à Munster, où il exerça quelque tems l'office de Corrévêque. Ensuite il alla à Cologne, & y enseigna publiquement l'Ecriture Sainte. C'est-là qu'il mourut en 1580, âgé seulement d'environ quarante-neuf ans. Ses ouvrages imprimés à Cologne, sont des *Traités sur le sacrifice de la Messe, sur l'accord des mérites de Jesus-Chr. avec ceux des Saints; des questions Pastorales; des devoirs d'un Prince Chrétien;* sur la *grace*, le *libre arbitre*, la *prédestination*, &c.

PETRI, (Suffridus) né à Leuwarden, se distingua dans l'Histoire, la Poësie, l'Eloquence & la Littérature. Il enseigna les Belles-Lettres à Exford dans la Turinge, & s'attacha ensuite au Cardinal de Grandvelle, en qualité de Bibliothécaire & de Secrétaire: mais dégoûté du métier de Courtisan, il se mit à expliquer les Auteurs Grecs à Louvain, & alla ensuite à Cologne occuper la place de Professeur en Droit, & d'Historiographe des Etats de Frise. Il mourut en 1597, âgé d'environ soixante-dix ans. Ses principaux ouvrages, sont: *De Frisiorum antiquitate & origine* in-8. 1590, ou *in*-4. 1533: *Apologia pro antiquitate & origine Frisiorum*: de *Scriptorib. Frisiæ*, &c. & d'autres bien écrits en Latin, mais sans critique, & remplis des fables les plus ridicules

PETRONE, (*Petronius Arbiter*) né aux environs de Marseille dans la Gaule Narbonnoise, est le même, à ce qu'on croit, que Tacite nous peint comme un homme qui donnoit le jour au sommeil & la nuit aux plaisirs & aux affaires, comme un homme d'un luxe délicat & réfléchi, qui étant Proconsul de Bythinie, & depuis Consul, se mon-

tra capable des plus grands emplois; mais qui voluptueux, ou par inclination ou par politique, fut l'un des principaux confidens de Neron, & régloit toutes les parties de plaisir de ce Prince plongé dans les plus grossières débauches. Mais Tigillin, autre favori de cet Empereur, jaloux de Petrone, qui le surpassoit dans la science des voluptés, médita sa perte, & l'accusa d'être entré dans un complot contre Neron ; Petrone fut arrêté, & pour prévenir le jugement de l'Empereur, il se fit ouvrir les veines, & ensuite se les fit bander pour laisser couler le sang à sa volonté. Alors il se mit à s'entretenir avec ses amis, non de l'immortalité de l'ame, ni des axiômes des Philosophes, mais de vers légers & de poësies galantes, donna le même soin à ses affaires domestiques, & parut aux yeux de ses amis mourir d'une mort naturelle. Petrone, quoiqu'abîmé dans les plaisirs, ou occupé à remplir les fonctions de ses charges, ne laissoit pas de donner un tems considérable à l'étude, & les anciens font mention de plusieurs ouvrages qu'il avoit composés; mais à l'exception de quelques petites poësies, il ne nous reste qu'un seul de ses écrits, qui n'est pas même venu entier jusqu'à nous. C'est une espèce de Roman qu'il fit en forme de satyre, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué, & que Varron avoit nommées Ménippées, parce que Ménippe le *cynique* avoit traité avant lui des matières graves d'un style plaisant & mocqueur. Ce Roman satyrique n'est parvenu jusqu'à nous que par morceaux. On n'en avoit d'abord que de simples fragmens qui passoient pour des collections qu'un studieux avoit faites de quelques lieux choisis de cette satyre. En 1663, Pierre Petit déterra à Traw en Dalmatie un autre fragment considérable, qui contient la suite du *festin de Trimalcion*, & il fut imprimé l'année suivante à Padoue & à Paris. Cette découverte excita une guerre civile dans la République des Lettres. On vit paroître des dissertations, des notes & des commentaires, pour revendiquer ce fragment à Petrone, ou pour le lui enlever. Ce fragment contenu dans un manuscrit *in-fol.* épais de deux doigts, est à présent dans la Bibliothèque du Roi de France, & depuis longtems on l'a imprimé avec ce que nous avions déja de Petrone, comme faisant naturellement partie de son ouvrage. Depuis la découverte faite par Petit, Nodot publia la satyre entière, sur une copie, disoit-il, d'un manuscrit trouvé à Bellegrade en 1688, & quand il la fit paroître en

1692 & en 1694, il s'éleva une nouvelle dispute ; quelques-uns félicitèrent Nodot de sa rare découverte, d'autres l'accusèrent d'imposture, comme ayant donné pour l'ouvrage de Petrone, celui d'un moderne ignorant, qui n'avoit connu ni Petrone ni les Romains, ni leurs usages, & qui n'entendoit pas la langue qu'il a voulu parler. Nodot répliqua pour défendre ses fragmens ; mais la question est encore indécise, & l'autenticité de cette pièce n'est pas plus éclaircie que sa supposition. Au reste, dans ce qui est incontestablement de Petrone, on trouve beaucoup de finesse & de goût, & une adresse infinie à peindre les personnages que l'Auteur introduit sur la scène ; un satyre vive & sanglante, des vices de Néron & des désordres de sa Cour ; mais le style trop affecté, trop fleuri, & trop étudié, dégénère déja de cette simplicité qui étoit propre au siècle d'Auguste. Petrone est encore plus coupable d'avoir rempli son livre d'ordures & d'obscénités qui l'ont fait nommer *Autor purissimæ impuritatis*. Cet Auteur a été traduit plusieurs fois en tout ou en partie. La traduction la plus complette est celle de Nodot, qui d'abord n'avoit traduit que des morceaux choisis, celui sur la *corruption de l'éloquence*, le petit *Poëme de l'éducation* de la jeunesse Romaine, le *festin de Trimalcion*, les *causes de la perte des Arts*, le *Poëme au sujet de la guerre* de Troye, la *Matrone d'Ephèse*, le *Poëme de la vanité des songes*, le *naufrage de Lycas*, les *réflexions sur l'inconstance de la vie humaine*, *enfin le Poëme de la guerre* civile entre César & Pompée. Il seroit à souhaiter que le traducteur s'en fût tenu à ces morceaux, qui à deux ou trois endroits près, ne contiennent rien dont un Lecteur sage ne puisse profiter. Mais dans une édition de 1694, il publia le reste de la satyre, où Pétrone décrit les prostitutions de Neron & de ses courtisans, & il ne se fit point de scrupule d'offrir aux yeux du public les peintures les plus lascives, & les obscénités les plus révoltantes. Le Président Bouhier a parfaitement traduit en vers François le Poëme sur la guerre civile, morceau plein de force, de finesse, dans la peinture des vices des Romains, & des défauts de leur gouvernement, d'esprit dans les fictions, & de feu & d'enthousiasme dans les Episodes. En faveur de ces beautés, on pardonne au Poëte Latin quelques fautes contre l'élocution, & certains traits de Rhéteur qui étoient les vices du tems où il écrivoit.

PETTI, (Guillaume) né en Angleterre dans le dernier siècle, étudia avec succ-

tès les Belles-Lettres, la Philosophie, l'Histoire Naturelle & les Mathématiques. Il eut la Chaire d'Anatomie à Oxford, & devint depuis Sécretaire de Charles II, qui le créa Chevalier. Il mourut en 1687 comblé de gloire & de richesses, & il a laissé un grand nombre d'ouvrages en Anglois; entr'autres un Traité *des Taxes & des Contributions; jus antiquum Communium Angliæ assertum*, *in*-8. bon livre sur une matière nécessaire Angleterre, où la Chambre des Communes a proprement l'Administration des Finances. Cet ouvrage a été traduit en François sous ce titre : *la Défense des Droits des Communes d'Angleterre*, *in*-12. *Britannia languens*, &c. *in*-8. curieux & peu commun.

PEUCER, (Gaspard) Médecin & Mathématicien, né à Bautzen dans la Lusace en 1525, fut Docteur & Professeur de Médecine à Wittemberg, & devint gendre de Melanchton, dont il répandit les erreurs. L'Electeur de Saxe pour l'en punir, le retint long-tems prisonnier, & il mourut en 1702 à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; un Traité des Fièvres; les noms des poids, des mesures, des monnoyes; les Vies des Médecins illustres, &c.

PEUTINGER, (Conrad) né à Ausbourg en 1565, alla étudier dans les principales Villes d'Italie, & de retour dans sa patrie, il fut fait Sécretaire d'Ausbourg, & fut chargé de plusieurs Négociations importantes. L'Empereur Maximilien l'honora du titre de son Conseiller qui lui fut continué par Charles V. Il mourut en 1547, âgé de 82 ans, & le long âge & ses travaux l'avoient tellement affoibli qu'il y avoit déjà long-tems qu'il ne vivoit plus quand il mourut; mais sa mémoire a été comme renouvellée par ses sçavans ouvrages, & sur-tout par la fameuse Table qui porte son nom. C'est une Carte dressée vers la fin du quatrième siècle, sous l'Empire de Théodose le Grand, où sont marquées les routes que tenoient alors les armées Romaines dans la plus grande partie de l'Empire d'Occident. On l'appelle *la Table de Peutinger*, parce que ce sçavant l'ayant reçûe de Conrad Celtes, l'avoit conservée avec soin, & qu'elle fut imprimée 40 ans après sa mort par les soins de Marc Velser, sous le titre de *Fragmenta Tabulæ antiquæ*, &c. 1591, *in*-4. Les principaux ouvrages de Peutinger sont *Sermones convivales*, qui se trouvent dans le premier volume de la Collect. de *Schardius*; *de Inclinatione Romani Imperii*, &c. *in*-8. dont il se trouve des Extraits dans les Ecri-

vains de l'Histoire des Goths de Vulcanius : *Romanæ Vetustatis Fragmenta*, &c. *in-fol.* &c.

PEYRE, (Jacques d'Avoles sieur de la) Gentilhomme d'Auvergne, entra au service du Duc de Montpensier en qualité de Sécrétaire, passa dans son tems pour un fameux Chronologiste, & comme cette science étoit alors fort obscure, les ouvrages qu'il donna, furent regardés comme des chefs-d'œuvre ; mais aujourd'hui que cette matière est éclaircie, tout ce que la Peyre a écrit est parfaitement oublié, comme manquant de goût & de critique. Il mourut en 1642, & il étoit né en 1571. Ses principaux ouvrages sont la Généalogie de Melchisedech, *in*-8. la sainte *Géographie*, la sainte *Chronologie*, *in fol. Eclaircissemens Chronologiques*, *in*-8. Quelques Ecrits Polèmiques contre le Pere Petau, &c.

PEYRERE, (Isaac la) né à Bordeaux dans la Religion Protestante, entra au service du Prince de Condé, & en 1655 il se rendit fameux par un ouvrage qui fit beaucoup de bruit, & qui fut imprimé *in*-4. & *in*-12. en Hollande, sous ce titre : *Præadamitæ, sive exercitatio super Versibus* 12, 13 & 14 *cap.* 15 *Epist. Pauli ad Romanos*. Dès qu'il fut publié à Paris, il fut brûlé par la main du bourreau, & essuya bien des critiques. Il prétendoit y démontrer qu'il y a eu des hommes avant Adam & cette idée bizarre, qu'il ne prenoit d'abord que pour un jeu d'esprit, devint par la suite pour lui un systême sérieux dont il ne voulut jamais se départir. Il fut arrêté à Bruxelles par le crédit du Grand-Vicaire de l'Archevêque de Malines, & mis en prison, d'où le Prince de Condé le fit sortir, & étant parti pour Rome, il fit abjuration du Calvinisme & rétracta son livre. De retour à Paris il rentra chez le Prince de Condé en qualité de Bibliothécaire, & quelque tems après il se retira au Séminaire des Vertus, où son maître l'entretenoit. Il y mourut en 1677. La Peyrere étoit un bon homme, doux, simple, qui n'étoit attaché à aucune Religion, & qui ne fit que par hazard un fort mauvais livre, assez bien écrit en latin, mais où il n'y a ni bon sens, ni solide érudition. Outre ce Traité, il en a fait encore un tout encore singulier, sur le rappel des Juifs, divisé en 5 livres *in*-8. Il est aussi oublié que le premier. Nous avons aussi de lui une Relation du *Groenlande in*-8. une Relation de l'*Islande*, aussi *in*-8. toutes deux curieuses & estimées ; la Rélation de la Bataille de Lens.

PEZRON, (Paul) né à Hennebon en Bretagne en

1639; après avoir fait ses études avec un succès extraordinaire, entra dans l'Ordre de Cîteaux en 1660, & vint faire sa Théologie à Paris dans le Collège de son Ordre, où il fut bientôt chargé de l'enseigner. Dom Pezron qui avoit reçû de la nature un jugement solide, une mémoire prodigieuse, & une ardeur incroyable pour le travail, acquit en peu de tems une parfaite connoissance de l'Ecriture sainte, des Péres, des Conciles & de l'Histoire Profane, & ne tarda pas à en faire part au Public. En 1687 parut son excellent ouvrage de l'*Antiquité des tems rétablie*, &c. *in*-4. le plus sçavant & le mieux écrit que nous ayons en ce genre, & où l'Auteur donne à la supputation des 70. tout le jour & le dégré de persuasion dont elle étoit susceptible. Son dessein dans cet ouvrage est de prouver par l'autorité des 70. que le monde est plus ancien que le croyent les Chronologistes modernes, & qu'au lieu qu'ils ne mettent que 4000 ans entre la Création & la naissance de Notre-Seigneur, il y en a eu près de 6000. Ce systême fut vivement attaqué par D. Martianay & le Pere le Quien, qui prirent la défense du texte Hebreu, que Pezron soutenoit avoir été altéré par les Juifs qui ont vécu depuis la prise de Jérusalem, pour n'être pas obligés d'avouer que suivant leurs principes, le Messie étoit venu. Pezron opposa à leurs critiques la *défense de l'antiquité des tems*, *in*-4., où il confirme par de nouvelles preuves ce qu'il avoit avancé dans le premier ouvrage. Deux ans après ce sçavant homme donna l'Essai d'un Commentaire littéral & historique, *in*-12. sur quelques Chapitres d'Osée, de Joël, d'Amos, &c. & pour bien expliquer leurs Prophéties, il suit l'ordre des tems ausquels elles ont été faites. Cet ouvrage fait avec soin, renferme de grandes lumières pour l'Histoire des Rois d'Israël & de Juda, & on souhaiteroit que l'Auteur n'en fut pas resté au simple Essai. En 1696 on vit paroître l'*Histoire Evangélique*, 2 *vol. in*-12, ouvrage rare & où l'on trouve tout ce que l'Histoire Prof. fournit de plus curieux & de plus utile pour éclaircir l'Histoire de Jesus-Christ. Ce laborieux Ecrivain entreprit de donner un ouvrage sur l'origine des différentes Nations de la Terre, & il en donna un Essai *in*-12. en 1703, où il y a beaucoup de recherches, des conjectures vraisemblables, & beaucoup de hazardées, mais il n'eut pas le tems d'exécuter ce vaste projet. Il mourut en 1706, âgé de 67 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits sur différentes ma-

tières qui sont une preuve de la variété de ses connoissances & de son ardeur infatigable pour le travail. Le mérite de ce sçavant homme l'avoit élevé à la dignité de Vicaire-Génér. & au tit. d'Abbé de la Charmoye, bénéfice dont il se démit en 1703, sans s'en rien réserver.

PFAFF, (Jean-Christophe) Théologien Luthérien né dans le Duché de Wirtemberg en 1651, fut élevé au Ministère après ses études, gouverna successivement plusieurs Eglises, & remplit plusieurs Chaires de Théologie & de Morale. Il mourut en 1720, & il a laissé plusieurs Ouvrages Théologiques latins, dont le meilleur est un Recueil de Controverse, où il se montre zèlé Luthérien. *Christophe Matthieu* PFAFF, son fils, Docteur & Professeur en Théologie, & Chancelier de l'Université de Tubingue, est aussi connu par plusieurs ouvrag., & a donné *Sancti Irenæi Fragmenta anecdota*, grec & latin, *in*-8. & plusieurs Dissertations Théologiques.

PHACÉE, fils de Romelie, Général de l'armée de Phaceias, Roi d'Israël, ayant conspiré contre son maître, le tua dans son Palais, & se fit proclamer Roi. Il règna vingt ans. Il assiègea Jérusalem avec Rasin, Roi de Syrie, dans le dessein de détruire le Royaume de Juda; mais n'ayant pû prendre cette Ville, ils furent contraints de s'en retourner dans leurs Etats. Quelques tems après Phacée & Rasin firent chacun de leur côté une irruption dans le Royaume de Juda, qu'ils réduisirent à l'extrémité. Phacée tailla en pièces l'armée d'Achaz, lui tua en un jour cent mille combattans, fit deux cent mille prisonniers, & revint à Samarie chargé de dépouilles: Phacée perdit sa Couronne, & fut assassiné par un de ses sujets, nommé Osé, qui règna en sa place, l'an du monde 3296, & 739 avant Jesus-Christ.

PHACEIAS, fils & successeur de Manahem, Roi d'Israël, ne règna que deux ans, & Phacée l'assassina dans un festin, l'an du monde 3276.

PHAETON, fils du Soleil & de la Nymphe Clymène, jouant un jour avec Epaphus, celui-ci lui reprocha qu'il n'étoit pas fils du Soleil. Phaeton outré de ce reproche arracha de son pere par ses instances, la permission de conduire son Char un jour, pour donner à tout le monde une preuve de sa naissance. Mais les chevaux qui connurent aussi-tôt qu'ils avoient affaire à une main étrangère, prirent l'écart, & embrasèrent le Ciel & la Terre. Jupiter pour punir la témérité de Phaeton, le foudroya & le précipita dans le Pô. Cette

Fable ; dont Ovide fait une jolie description dans le deuxième Livre des Métamorphoses, est fondée selon quelques-uns sur une chaleur extraordinaire, pendant laquelle il tomba du Ciel des flammes qui consumèrent plusieurs pays.

PHALARIS, Tyran d'Agrigente en Sicile, se distingua par son ingénieuse cruauté. S'étant emparé de cette Ville vers l'an 521 avant Jesus-Christ, il y exerça pendant environ seize ans l'empire le plus tyrannique. Un Artisan industrieux nommé Perille, pour satisfaire à la barbarie de ce monstre, imagina un Taureau d'airain, dans le ventre duquel on mettoit ceux dont le Tyran vouloit se défaire, & en allumant le feu sous le ventre de l'animal, Phalaris pouvoit goûter le délicieux plaisir d'entendre ces malheureux imiter les mugissemens du Taureau. L'Inventeur de la machine fut bien payé de ses peines, car ayant demandé sa récompense à celui qui l'avoit mis en œuvre, il fut mis le premier dans le ventre du Taureau, pour en faire l'essai. Cependant les habitans d'Agrigente las du joug & des excès du Tyran, se révoltèrent contre lui, & l'enfermèrent à son tour dans l'infernale machine. Nous avons des lettres supposées d'Abaris à ce Tyran, avec les réponses de celui-ci, que quelques-uns attribuent à Lucien, & d'autres au Sophiste Adrien, qui vivoit du tems de l'Empereur Marc-Antonin.

PHALERIUS, *voyez* DÉMÉTRIUS DE PHALERE.

PHARAMOND, fils de Marcomir, est regardé comme le premier Roi de France, vers l'an 420 ; il fut élevé sur un bouclier, montré à toute l'armée, & reconnu Chef de toute la nation. C'est tout ce qu'on sçait de certain sur le règne de ce premier Roi. On ignore ses autres exploits, le tems de sa mort, le lieu de sa sépulture, & le nom de son épouse. On ajoute seulement, qu'il eut deux fils, Clodion qui lui succéda, & Celenus dont la destinée nous est inconnue. On attribue communément à Pharamond l'instit. de la fam. *Loi Salique*, ainsi nommée, ou du surnom de ce Prince, ou du mot *Salichame*, lieu où s'assemblèrent les Principaux de la nation, pour la rédiger, ou des *Saliens*, Peuples établis dans la Gaule sous l'Empire de Julien. Cette Loi est un Recueil de Regl. sur toutes sortes de matières. De 71 art. dont elle est composée, il n'y en a qu'un seul qui ait rapport aux successions. Voici ce qu'il porte: *Dans la Terre Salique aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femelles : il appartient tout entier*

aux mâles. On déclara depuis que l'article qui regardoit le Droit des particuliers aux *Terres Saliques*, regardoit également la succession à la Couronne ; & cet article devint une Loi fondamentale de l'Etat.

PHARAON, nom commun à plusieurs Rois d'Egypte, dont l'Ecriture parle. Le premier est celui qui regnoit lorsqu'Abraham fut contraint par la famine, de venir en Egypte. Les Seigneurs du pays ayant vû Sara, qu'Abraham faisoit passer pour sa sœur, la conduisirent à ce Prince, que Dieu frappa de très-grandes playes, lui faisant connoître que c'étoit en punition de ce qu'il avoit Sara. Pharaon surpris fit venir Abraham, à qui il rendit Sara, après lui avoir fait de grands reproches de sa dissimulation, & il le fit conduire hors de l'Égypte avec tout ce qui lui appartenoit.

Le second regnoit en Egypte, lorsque Joseph fut amené par les Marchands Ismaëlites, qui le vendirent à Putiphar. Ce Prince ayant eû le Songe mistérieux des sept Vaches, & des sept Epis, & n'ayant pû trouver personne pour le lui expliquer, entendit parler de Joseph, qu'il fit sortir de prison, & qui lui expliqua son Songe. Pharaon l'établit sur toute l'Egypte. C'est ce même Prince qui reçut Jacob & toute sa famille, & qui leur donna la terre de Gessen pour leur demeure.

Le troisième Pharaon, est celui qui, oubliant les services que Joseph avoit rendus à toute l'Egypte, persécuta avec fureur les descendans de ce Patriarche, & résolut de les détruire. Dans le temps qu'il avoit ordonné qu'on jettât tous les enfans mâles dans le Nil, Moyse fut sauvé, & nourri dans le Palais du Roi même, par la Princesse sa fille qui l'avoit trouvé exposé sur le Nil.

Le quatrième fut celui, devant qui Moyse & Aaron se présentèrent de la part de Dieu, pour lui demander permission d'aller avec le peuple, sacrifier dans le désert ; mais ce Prince les traita encore plus cruellement, & força Dieu à frapper son Royaume de neuf playes, qui le déterminèrent à laisser sortir les Israëlites de ses Etats. Cependant, se repentant de la liberté qu'il leur avoit accordée, il s'engagea imprudemment dans la Mer rouge, & fut submergé avec toutes ses troupes.

Le cinquième Pharaon est celui qui, du tems de David, donna retraite à Adad, fils du Roi d'Idumée, lui fit épouser la sœur de la Reine, lui accorda des terres, & nourrit Genubath dans le Palais.

Le sixième, maria sa fille à Salomon, & ayant pris la ville de Gaza, il en extermina les habitans, & la donna pour dot à sa fille.

Le ſeptième, nommé *Séſac*, accorda retraite à Jéroboam qui s'étoit révolté contre Salomon, déclara la guerre à Jéroboam fils de ce Prince, prit Jéruſalem & pilla le Temple.

Le huitième, nommé *Sua*, regnoit du tems d'Ezéchias, avec lequel il fit alliance contre Sennachérib.

Le neuvième, qui s'appelloit *Néchao*, fut celui qui alla au-devant du Roi d'Aſſyrie juſqu'au fleuve d'Euphrate, qui défit Joſias, & mit en ſa place Eliakim ſon fils; mais qui à ſon tour fut défait par Nabuchodonoſor, & perdit la plus grande partie de ſes Etats.

Le dixième, eſt Pharaon Ephrée, qui fit alliance avec Sédècias, Roi de Juda, & ſe préparoit à venir à ſon ſecours contre Nabuchodonoſor. C'eſt ce Pharaon, contre lequel Ezéchias prononça pluſieurs Prophéties.

PHEBADE, (Saint) Evêque d'Agen, vivoit dans le quatrième ſiècle. Il réfuta la Confeſſion de Foi que les Ariens avoient publiée à Sirmich en 357, par un Traité que nous avons dans la Bibliothèque des Peres. Il ſe trouva, en 359, au Concile de Rimini, où il ſoutint le parti Catholique; mais ſurpris par les Ariens & entraîné par l'amour de la paix, il ſigna une Confeſſion de Foi, qui étoit Orthoxe en apparence, mais qui renfermoit le venin de l'héréſie Arienne. Il connut depuis ſa faute, & témoigna par ſa rétractation, qu'il n'avoit eu deſſein que de détruire l'erreur, & non d'y ſouſcrire. Il mourut vers la fin du quatrième ſiècle, dans une grande vieilleſſe, après plus de quarante ans d'Epiſcopat. Il avoit compoſé encore d'autres ouvrages, qui ne ſont pas venus juſqu'à nous.

PHEDON, natif d'Elide, fut dérobé par des Corſaires, & vendu à un Marchand d'Eſclaves, qui le conduiſit à Athènes. Un jour qu'il étoit aſſis ſur le ſeuil de la porte de ſon maître, Socrate apperçut dans ſa phyſionomie, un je ne ſçai quoi d'honnête & de ſpirituel, & le fit racheter. Phedon rendu à ſon premier état, s'attacha d'abord à Socrate par reconnoiſſance, & quand il l'eût obſervé de plus près, il s'y attacha par goût, & ne le quitta plus. Il aſſiſta ſon maître & ſon libérateur dans la priſon, il le juſtifia en toute rencontre, il le vit expirer, & reçut en quelque manière ſa grande ame. Après la mort de Socrate, Phedon ſe retira à Elide, lieu de ſa naiſſance, & il y ouvrit une Ecole qu'il gouverna quelq. tems, & qu'il remit enſuite à Plithenes, pour paſſer le reſte de ſes jours dans un doux répos. Ce Philoſophe ſe contenta d'établir pour la Secte d'Elide, dont

il fut le Fondateur, des principes de Morale qu'il tenoit de Socrate, sans pousser ses vûes plus loin.

PHEDRE, fille de Minos Roi de Crete & de Pasiphaé, épousa Thésée, & par une suite de la colère de Venus, elle devint éperdument amoureuse d'Hypolithe fils de son mari. Cette Princesse osa lui déclarer le feu dont elle brûloit; mais l'horreur que cet amour détestable fit à Hypolithe, porta Phèdre à accuser ce Prince innocent d'avoir voulu attenter à son honneur, & le malheureux Thésée trop crédule, se livrant à une injuste fureur, pria Neptune de venger ce crime prétendu. Ce Dieu l'exauça, & Hypolithe se promenant dans un char sur le bord de la mer, fut abordé par un monstre marin, qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînèrent avec furie à travers les rochers, & le mirent en pièces. Phèdre, déchirée de remords, découvrit elle-même son imposture à Thésée, & se donna la mort. Notre grand Racine a mis sur la Scène ce sujet, & en a fait le chef-d'œuvre du Théatre.

PHEDRE, né en Thrace, fut affranchi d'Auguste, & est auteur d'un ouvrage qui a immortalisé son nom. Il écrivit sous Tibère, dont l'insolent favori Sejan, ennemi de toute vertu, devint le persécuteur du Poëte fabuliste. On prétend que cet indigne Ministre se fit lui-même l'application de quelques traits, où l'injustice, la calomnie & la violence, sont représentées avec les couleurs les plus propres à leur attirer le mépris, la haine & la détestation publique; & c'est sans doute ce qui l'anima contre ce Poëte, qu'il persécuta avec acharnement. Nous ne sçavons aucune particularité de la vie de Phèdre, que l'on croit avoir survécu à son Tyran. Nous avons de cet Auteur cinq livres de Fables en Vers Iambes, à qui il a donné lui-même le nom de *Fables d'Esope*, parce qu'il s'est proposé pour modèle ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses Fabl. Il déclare dès le commencement, que son petit livre a deux avantages, celui d'amuser, & celui de donner de sages conseils pour la conduite de la vie. On y trouve en effet cette double qualité. La forme a tout l'agrément & toute la délicatesse possible : l'Auteur a orné avec beaucoup d'art la simplicité d'Esope, & il attache par une élégance douce qu'il contient toujours dans les bornes de sa matière. Toutes ses expressions sont choisies, ses Vers soignés, & ses pensées mesurées. C'est d'ailleurs un Ecrivain sage & judicieux, qui enseigne une Morale saine & de pratique. Pourroit-on croire qu'un ouvrage si poli & si dé-

licat eût pû déja être oublié à Rome, même du tems de Sénecque, c'est-à-dire 50 ans tout au plus après la mort de l'Auteur. Cependant il est demeuré dans cet oubli jusqu'au seizième siècle, où le fameux François Pithou lui redonna la lumière, & le tira de la Bibliothéque de saint Remi de Reims. Aussi-tôt qu'il reparut, tous ceux qui avoient le vrai goût de l'antiquité, reconnurent le siècle d'Auguste, & lui rendirent avec usure les honneurs dont il avoit été privé pendant tant de siècles. Il s'en fit dès lors plusieurs éditions latines; mais ce ne fut que dans le siècle suivant qu'on pensa à en donner des Traductions Françoises. La première qui parut en 1646, est dûe à le Maître de Sacy, sous le nom de *S. Aubin*. Elle fut reçûe avec applaudissement, & a été réimprimée plusieurs fois avec le même succès bien mérité. En 1702, l'Abbé Prevôt en donna une nouv. qui n'est qu'une copie imparfaite de la première. Depuis, le P. Fabre de l'Oratoire, publia la sienne en 1728, & il n'a pas fait oublier celle de Sacy. En 1758 il en est sorti une des Presses de Rouen, qui ne fait honneur qu'à l'Art de l'Imprimeur. Le nouv. Traducteur qui paroît peu content du travail de ses Prédécesseurs, a seul dû être satisfait du sien. Outre que sa Traduction est pleine de contresens & de méprises lourdes, qui font soupçonner qu'il n'a pas entendu l'original, il fait parler Phèdre un langage Normand, qui prouve qu'il ne sçait pas lui-même le bon François.

PHIDIAS, le plus fameux Sculpteur de l'antiquité, étoit d'Athènes, & vivoit du tems du célébre Périclès, dans la quatre-vingt-troisième Olympiade, laquelle répond à l'an 3556 du Monde. Cet habile Artiste sçavoit non seulement manier les instrument de son Art, il avoit encore l'esprit orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession, Histoire, Poësie, Fable, Géométrie, Optique. Il donna le premier aux Grecs le goût de la belle Nature, & leur apprit à l'imiter. Aussi tous ses ouvrages furent-ils reçus avec admiration. Il en a fait une si grande quantité que le dénombrement qu'en font les Auteurs, paroît presque incroyable. Jamais Artiste ne réunit tant de facilité à tant de perfection. On vante sur-tout sa Némésis, qu'il fit d'un bloc de marbre qu'on trouva dans le camp des Perses après la bat. de Marathon, où ils furent entièrement défaits, la statue de Minerve, qu'il fit pour les Platéens; mais il se surpassa dans celle de la même Déesse, qu'il exécuta pour le *Parthenon*, ce magnifique Temple de Minerve, dont on

voit encore aujourd'hui les restes avec admiration. Périclès qui avoit élevé ce pompeux édifice, chargea Phidias, dont il connoissoit les grands talens, de faire la statue de la Déesse, & le Sculpteur fit une figure d'or & d'yvoire de 39 pieds, dont les Ecrivains ne parlent qu'avec enthousiasme. Cet ouvrage ingénieux qui rendit immortel le nom de l'Auteur, faillit à causer sa ruine. Il avoit gravé son portrait & celui de Périclès sur le bouclier de la Déesse, & on lui en fit un crime. Outre cela ses envieux l'accusèrent d'avoir détourné à son profit une partie de l'argent destiné à la statue, & quoiqu'il eut démontré la fausseté de l'accusation, trop sûr que son éloquence, ne le mettoit pas à l'abri de quelqu'autre complot, il se retira en Elide. Là il se vengea bien noblem. de l'ingratitude des Athéniens, en faisant pour les Eliens le *Jupiter Olympien*, prodige de l'Art, qui fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Cette statue qui fit le désespoir des Statuaires qui vinrent après, étoit d'or & d'yvoire, haute de 60 pieds, & d'une grosseur proportionnée. La Majesté de l'ouvrage, dit Quintilien, égaloit celle du Dieu, & ajoutoit encore, à la Religion des Peuples. L'habile Artiste termina ses travaux par ce chef-d'œuvre, & les Eliens pour faire honneur à sa manière, créérent en faveur de ses descendans, une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique figure.

PHILASTRE, (S.) Evêque de Bresse en Italie, fleurissoit sous Théodose *l'Ancien*, assista au Concile d'Aquilée, & mourut en l'an 387. Sa vie fut écrite, à ce qu'on croit, par S. Gaudence, son successeur. Il est Auteur d'un Traité des Héréfies, imprimé à Bâle en 1528, & depuis dans la *Bibliothèque des Peres*. Il donne d'abord le Catalogue des Héréfies, & détaille en peu de mots les principales de chacune. Son Catalogue est très-enflé, parce qu'il feint quantité d'Hérés. Il met de ce nombre des sentimens qui sont véritables, ou du moins problématiques, & il rappelle la même plusieurs fois. D'ailleurs son style est bas & rampant. Il n'y a dans ce Traité nul goût, nulle érudition, nulle exactitude.

PHILELPHE, (François) né à Tolentino dans la Marche d'Ancone en 1398, fit ses études à Padoue avec tant de succès, qu'à peine âgé de dix-huit ans, il fut chargé d'enseigner l'Eloquence, & peu après appellé à Venise pour y exercer les mêmes fonctions. La République contente de ses services, lui accorda des lettres de Citoyen, & il fut

nommé par un Decret public Secrétaire du Bayle à *Constantinople*. Après avoir exercé à Const. son emploi pendant 2 ans, il se fit connoître à la Cour par son érudition & son éloquence, & l'Empereur *Jean Paleologue* l'attacha à son service. Il le députa à plusieurs Princes, & le chargea de diverses négociations. Philelphe se maria à Theodora, fille du sçavant *Chrysoloras*, & mit à profit les instructions de son beau-pere pour se perfectionner dans l'étude de la Langue Grecque. Enfin rappellé de Constantinople par les vives instances des Vénitiens, il en partit en 1427, après un séjour de plus de 7 ans; & il arriva à Venise qu'il trouva désolée par la peste. Ce fâcheux accident le détermina à se rendre à Boulogne où il fut reçu favorablement, & on le chargea d'y enseigner l'Eloquence & la Philosophie morale; mais les troubles arrivés peu après dans la Ville l'ayant dégoûté de ce séjour, il alla à Florence, où il enseigna avec un concours extraordinaire qui lui suscita des envieux. Ceux-ci le forcèrent à se retirer & il alla à Sienne, puis revint à Boulogne, & enfin il vint se fixer avec toute sa famille en 1440 à Milan auprès du Duc Philippe, qui lui donna à sa Cour un emploi honorable & lucratif. Quelque tems après il alla à Naples présenter au Roi Alphonse ses Satyres, & ce Prince lui donna la couronne poëtique en présence d'une nombreuse Cour. Revenu à Milan, il méditoit de tems en tems de nouveaux voyages auprès des Cours étrangères; mais le Duc François son protecteur sçut par ses bienfaits le retenir auprès de lui, & après la mort de ce généreux Prince arrivée en 1466, les affaires de Philelphe allèrent presque toujours en décadence, & il ne trouva plus dans la bourse du successeur de François des ressources pour soutenir la grande dépense qu'il faisoit. Il fut donc obligé de reprendre son ancienne profession à l'âge de 73 ans, & il se mit à expliquer les Politiques d'Aristote; mais ses appointemens étant mal payés, & les quêtes qu'il faisoit chez divers Souverains n'étant que des secours passagers, il sollicita long-tems quelqu'établissement à Rome, & il y fut enfin appellé en 1474 pour y professer la Philosophie morale. Il fit l'année suivante l'ouverture de ses leçons par les *Tusculanes*, & quelques années après les offres de Laurent de Médicis l'attirèrent à Florence pour y occuper la Chaire de Grec; mais il mourut presque à son arrivée, en 1481, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ce Sçavant fut un prodige d'érudition; Grammairien, Critique, Poëte, Philosophe, Orateur, il étoit tout. Il a écrit sur

verses matières, & il partagea la gloire de rétablir les lettres en Italie. Il étoit, comme tous les Littérateurs de son siècle, vain, affectant partout de se louer lui-même, de déchirer les autres, sur-tout ses adversaires, contre lesquels il a écrit avec le dernier emportement. On lui reproche encore son inconstance & son inquiétude naturelle, sa prodigalité, & ses dissipations, qui le réduisirent à faire des bassesses, qui répondoient peu à la noblesse des sentimens qu'il affectoit. Il avoit épousé trois femmes : de Theodora la premiere, il eut deux fils, Jean Marin, & Xenophon. Le premier, né à Constantinople, donna à son pere de grands mécontentemens pendant tout le tems de sa vie. Il parcourut divers pays sans s'arrêter dans aucun lieu. Sa mauvaise conduite le fit priver de plusieurs emplois qu'il auroit été capable de bien exercer ; car il n'étoit pas sans mérite, & il réunissoit les talens du Philosophe, du Poëte & de l'Orateur. Il mourut à Mantoue en 1480, à 54 ans. Xenophon, né à Florence ne fut pas plus constant que son frere, & ne put jamais se fixer à aucune profession. Il mena toujours une vie errante, & mourut à Raguse en 1470, âgé de 38 ans. Il étoit aussi homme de lettres. Les écrits de Philelphe sont entr'autres, des Versions Latines de divers Traités d'Aristote, de Plutarque, de Platon, &c. où pour avoir été trop scrupuleux à l'égard des mots, il a souvent perdu la pensée de ces Auteurs : *de morali disciplina* lib. 5. *in*-4. *Conviviorum lib.* 2e. *in*-8. où l'on trouve une grande connoissance de l'Antiquité, de l'Histoire & de la Philosophie. *Satyrarum lib.* 10. *in*-4. elles sont au nombre de cent, & ne sont recommandables que par les faits qu'elles contiennent : les vers en sont rudes & grossiers : *Orationes*, *in*-4. *Odæ & Carmina*, *in*-4. *Epist. lib.* 16. *in*-4. où l'on ne trouve que des mots & rien d'instructif : un Traité *de Exilio*, & c'est faussement que Varillas a débité que Philelphe fit un Traité *de Contemptu mundi*, composé de plusieurs lambeaux du Traité de Ciceron *de Gloria*, qu'il jetta ensuite au feu ; un Traité *in*-4. sur l'éducation des enfans.

PHILIPPE, quatrième fils d'Amintas, Roi de Macédoine, fut donné en ôtage à Pelopidas qui l'emmena à Thèbes où il fut élevé & instruit auprès d'Epaminondas. Né avec les plus grands talens, qu'il perfectionna par les maximes & les exemples des Grecs, il eut bien-tôt occasion d'en faire usage. Son pere Perdicas étant mort, il sortit furtivement de Thèbes, arriva dans la Macédoine, & se fit d'abord déclarer Tuteur du

fils de Perdicas son neveu. Mais la triste situation des affaires du Royaume demandant un Roi, il se fit bien-tôt élire, & s'appliqua à relever le courage des peuples, abattu par les défaites, & à les mettre en état de résister à leurs ennemis. C'est alors qu'il institua la Phalange Macédonienne, corps redoutable composé de 600 hommes qui soutenoient, sans jamais s'ébranler, le choc de l'ennemi. Après avoir règlé l'intérieur de son Royaume, Philippe marcha contre les Athéniens qu'il vainquit auprès de Methone, & comme il avoit d'autres ennemis à combattre, il fit la paix avec les vaincus, pour aller fondre sur les Peoniens qu'il subjuga, ensuite sur les Illyriens qu'il chassa pour toujours de la Macédoine. Il fit après cela le siège d'Amphipolis, place importante qu'il prit aussi-bien que Pydna, Potidée & Crinide, qu'il appella de son nom *Philippi*. Il mit ainsi ses frontières à couvert des incursions de ses ennemis, & par la découverte des Mines d'or qui étoient aux environs de *Philippi*, il se mit en état d'entretenir dans son Royaume un corps de troupes considérable, d'avoir un grand nombre d'espions & de partisans chez l'étranger, & de faire des conquêtes sans employer la voye des armes. Il avoit épousé Olympias, fille de Neoptoleme, Roi des Molosses, de laquelle il eut Alexandre le *Grand*, né la première année de la cent sixième Olympiade. En recevant la nouvelle de sa naissance, Philippe apprit en même tems que Parmenion son Général venoit de remporter une victoire considérable sur les Assyriens, & qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques. Il écrivit lui-même au Philosophe Aristote qu'il avoit un fils, & lui en recommanda l'éducation de la manière du monde la plus flatteuse. Cependant il continuoit d'étendre & de fortifier ses frontières en s'emparant de toutes les places qui lui convenoient. Methone qui étoit dans ce cas fut prise d'assaut, & il y perdit un œil d'un coup de flèche que lui lança habilement un nommé Asther dont il avoit méprisé l'adresse. Il tomba ensuite sur Olynthe qu'il prit malgré les efforts que fit Demosthène pour réveiller les Athéniens assoupis; il assiégeoit Bizance, lorsqu'il fut contraint de marcher contre les Scythes qu'il vainquit, & contre les Triballiens qu'il défit dans un sanglant combat, où il fut blessé à la cuisse, & ne sauva sa vie que par le secours d'Alexandre qui le couvrit de son bouclier. Croyant enfin qu'il étoit tems de faire éclater le dessein qu'il méditoit depuis long-tems de subjuguer la Grece entière, il parvint par

ſes intrigues à ſe faire déclarer Général, par l'aſſemblée des Amphictions, pour punir les Locriens, du ſacrilège qu'ils avoient commis, en s'emparant de quelques domaines qui appartenoient au Temple de Delphes. Philippe auſſi-tôt ſe mit en marche, & au lieu d'aller châtier les Locriens, il tomba bruſquement ſur Elatée Capitale de la Phocide, dont la priſe le mettoit à portée de marcher contre les Athéniens, peuple qu'il regardoit comme le ſeul capable de s'oppoſer à ſes entrepriſes. Ce coup le démaſqua, & les Athéniens s'étant réunis aux Thébains, pour empêcher la ruine entière de la Grece que Philippe vouloit envahir, les armées vinrent en préſence aux environs de Cheronée dans la Beotie; là ſe livra ce combat fameux, où le Roi de Macédoine fut vainqueur des deux peuples, & porta le dernier coup à la liberté de la Grece. Philippe ſe livra indécemment au tranſport de la joye que lui cauſa cette victoire, & dans la chaleur d'une fête qu'il donna à cette occaſion, il vint ſur le champ de bataille inſulter aux morts, & ſe mit à danſer en chantant ridiculement le commencement du Decret que Démoſthène avoit dicté contre lui en forme de Déclaration de guerre. Demarate oſa lui reprocher ce procédé indigne: *La Fortune*, lui dit-il, *t'a donné le nom d'Agamemnon, & tu joue le rôle de Tharſite*. Ce mot généreux valut à Demarate la liberté, & une honte ſalutaire à Philippe, qui rougit d'avoir deshonoré ſon triomphe par d'indignes ſaillies, & répara ſa faute par le bon traitement qu'il fit aux vaincus. Quoique la bataille de Cheronée fût déciſive, & que Philippe pût ſe déclarer dès-lors le maître de la Grece, cependant il ſe contenta de préparer par la terreur de ſes armes, les peuples à une ſoumiſſion entière, qu'il devoit exiger après l'expédition qu'il méditoit contre les Perſes. Comme il vouloit faire intervenir les Grecs dans cette entrepriſe, & ſe faire déclarer leur Général, il crut avoir beſoin de les ménager. Lorſqu'il étoit ſérieuſement occupé des préparatifs de cette guerre, il fut aſſaſſiné par Pauſanias un de ſes Gardes, au milieu d'une fête qu'il donnoit pour les nôces de ſa fille Cléopâtre, qu'il avoit mariée à Alexandre, Roi d'Epire. Sa mort arriva l'an 336 avant Jeſus-Chriſt, & il étoit âgé de quarante-ſept ans. Ce Prince étoit un mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités; dévoré d'ambition, mais plein de prudence, il tendoit à ſes fins par des voyes imperceptibles qui les déroboient. Peu délicat ſur les moyens de réuſſir, tous lui étoient bons, pourvû qu'ils

conduisissent au but; n'employant jamais la force qu'au défaut de l'artifice il se tenoit moins honoré du succès d'un combat que de celui d'une négociation. On lui reproche sa dissimulation, son avarice, ses parjures, ses trahisons, & d'avoir eu pour principe qu'il falloit amuser les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens. Son penchant pour les plaisirs fait aussi tort à sa mémoire; il s'y livroit sans réserve, & sa Cour étoit devenue un theâtre de prostitution. Cependant il avoit la bonne foi d'en rougir, & s'il se portoit à quelqu'injustice au milieu de l'yvresse, il trouvoit bon qu'on l'en reprit. Un jour qu'il sortoit d'un long repas, une femme se présenta sur son passage, & lui demanda justice : il écouta le fait & décida contr'elle. *J'en appelle*, lui dit cette femme; *comment*, lui dit-il, *de votre Roi, & à qui en appellez-vous : à Philippe à jeun*, lui repliqua-t-elle. Il revint sur cette affaire, & retracta son jugement. Une autre femme sollicitoit une audience, & ennuyée des délais; *Cessez donc d'être Roi*, dit-elle à Philippe; il répondit sur le champ à sa plainte: il étoit d'ailleurs doué d'une grande pénétration & d'un jugement sain. Son esprit étoit enrichi des plus belles connoissances. Il écrivoit & parloit avec facilité, justesse & dignité, quoique peut-être avec trop de subtilité, & à tout prendre, si son fils étoit un plus grand conquérant, Philippe fut un plus grand homme qu'Alexandre.

PHILIPPE V, fils de Demetrius, Roi de Macédoine, succéda à son cousin Antigone II, au Trône, 220 ans avant Jesus-Christ, & régna d'abord avec gloire par les conseils d'Aratus. Il conquit l'Isle de Créte, & réussit dans toutes ses entreprises; mais séduit par les flatteries de ses Courtisans, qui corrompirent son heureux naturel, il fit empoisonner ce grand Capitaine, & son regne ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Les Romains dont il avoit attaqué les alliés, lui déclarèrent la guerre, & Flaminius leur Général l'ayant vaincu deux fois, d'abord à Scotusie, ensuite à Cynocéphale. Ce Prince se vit réduit à se mettre à la merci des Romains, qui le dépouillèrent de toutes les Villes qu'il tenoit dans la Grèce, & lui laissèrent par grace son Royaume de Macédoine. Il essuya aussi plusieurs chagrins domestiques, par la division qui se mit entre ses fils Persée & Demetrius. Le premier jaloux de son frere, l'accusa auprès de son pere, d'aspirer à la Couronne; & Philippe séduit par les artifices du calomniateur, fit mourir ce jeune Prince qui étoit doué des plus

belles qualités; mais ayant reconnu quelque tems après son innocence, & la scélératesse de Persée, il songeoit à punir le calomniateur lorsqu'il mourut, 178 ans avant Jesus-Christ, après un règne de 42 ans.

PHILIPPE, (Saint) Apôtre de Jesus-Christ, naquit à Bethsaïde, Ville de Galilée. Il fut le premier que Jesus-Christ appella à sa suite; Philippe le suivit, & peu de tems après il dit à Nathanaël qu'il avoit trouvé le Messie, & l'amena à Jesus Christ; il suivit le Sauveur aux nôces de Cana, & il fut bientôt après mis au nombre des Apôtres. Ce fut à lui que Jesus-Christ s'adressa, lorsque voulant nourrir cinq mille hommes, il lui demanda d'où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde. Philippe lui répondit qu'il en faudroit pour plus de 200 deniers. Dans le long discours que Jesus-Chr. fit à ses Apôtres la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le pere. On croit qu'il étoit marié, qu'il avoit plusieurs fils, qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, & qu'il mourut à Hieraple.

PHILIPPE *Beneti* ou Benizzi, (Saint) né à Florence en 1232, d'une famille noble, y commença ses études qu'il vint achever à Paris où il reçut le bonnet de Docteur. Il entra ensuite chez les Servites en qualité de frere-lai; mais ses grands talens ayant été reconnus, on le força de prendre les Ordres sacrés, & après avoir passé par les charges de l'Ordre, il fut élu Général en 1267. Il contribua beaucoup à augmenter cet Ordre qui ne faisoit que de naître, & s'acquit une telle réputation de sainteté, qu'après la mort de Clement IV, on pensoit à l'élire Pap. Mais en ayant été averti, il alla se cacher dans les montagnes de Sienne où il ne vivoit que d'herbes sauvages, & il ne reparut qu'après l'élection de Gregoire X. Il parcourut ensuite la France & l'Allemagne, pour y prêcher les grandeurs de Marie, & il vint au Concile général de Lyon en 1274, de qui il obtint l'approbation de son Ordre. Il mourut plein de mérite & de bonnes œuvres à Todi en Ombrie en 1285, & fut canonisé en 1671.

PHILIPPE, (Marc-Jules) né dans la Trachonite en Arabie, d'un pere qui étoit chef de voleurs, prit parti dès sa jeunesse dans les troupes Romaines, où il se distingua, autant par sa valeur, que par sa cruauté. Ses talens militaires l'ayant fait parvenir aux premières charges de l'Empire, il séduisit l'armée qui étoit alors en Orient. Il fit assassiner Gordien, dont il étoit Capitaine des Gardes, & se fit élire Empereur à sa pla-

ce l'an 244. L'impatience de retourner à Rome, lui fit conclure une paix honteuse avec les Perses, & il arriva dans cette Ville où il célébra les jeux circulaires, destinés à solemniser le jour de la naissance de cette Ville fameuse. On croit que ce fut à l'occasion de ces jeux, que Philippe & son fils embrassèrent le Christianisme, de sorte qu'il est proprement le premier qui ait porté le nom de Chrétien. Mais il déshonora ce nom par ses actions indignes. Après avoir joui trois ans assez tranquillement de l'Empire usurpé, Marin qu'il avoit envoyé contre les Goths, se fit déclarer Empereur, & fut tué quelques jours après; mais Déce que Philippe avoit nommé pour commander la même armée, prit le méme titre, & sçut le conserver malgré Philippe qui fut massacré par les Légions en 249, la quarante-cinquième année de son âge, & la sixième de son règne. Son fils qui avoit le même nom & qu'il avoit associé à l'Empire, fut tué également.

PHILIPPE Premier, Roi de France, succéda à son pere Henri premier en 1060, à l'âge de huit ans, sous la Régence & la tutelle de Baudouin, Comte de Flandre, qui gouverna avec beaucoup de prudence & de sagesse. Après la mort de ce sage Ministre, le jeune Roi gouverna par lui-même, & fit sa première expédition en Flandre, où il se crut obligé de porter les armes par considération pour la mémoire de Baudouin, dont Robert le fils cadet, avoit dépouillé du Comté de Flandres les enfans de son aîné. Philippe entra dans le pays avec une puissante armée, & fut atteint auprès de Cassel par l'usurpateur qui tailla son armée en pièces. Robert victorieux, n'en rechercha qu'avec plus d'empressement l'amitié du Monarque François qui la lui accorda, & le laissa jouir paisiblement du Pays qu'il avoit usurpé. Une raillerie de Philippe attira une guerre cruelle à son Royaume. Ce Prince, parlant de Guillaume Roi d'Angleterre, que son trop d'embonpoint rendoit valétudinaire, ayant demandé en plaisantant à ses courtisans: *Quand donc ce gros homme releveroit de ses couches*, Guillaume lui fit dire, *que quand il seroit accouché, il iroit faire ses relevailles à Ste. Geneviève de Paris*, *avec* 10000 *lances en guise de chandelles.* Il tint parole, entra dans le Vexin-François, où il commit d'horribles ravages, & il mourut dans cette expédition. Philippe délivré de ce voisin redoutable, ne songea qu'à satisfaire son panchant pour les plaisirs qui amolissent le courage & dégradent la raison; la débauche des femmes & du

vin. Il avoit époufé Berthe, fille de Florent prem. Comte de Hollande, & en étant dégoûté, quoiqu'il en eût plufieurs en ans, il la répudia, & la relégua à Montreuil-fur-Mer, où elle mourut quelque tems après de chagrin & de misère. Il demanda enfuite en mariage *Emme*, fille du Comte Roger, qui aborda inutilement en France en pompeux équipage; car le Monarque François *épris d'amour* pour Bertrade, femme du Comte d'Anjou, l'enleva & l'époufa folemnellement par les mains d'un Evêque de Bayeux, qui pour récompenfe de fa prévarication, obtint les revenus de quelques Bénefices. Ce mariage fcandaleux fut déclaré nul par le Pape Urbain II, François de nation, qui en France même où il étoit venu chercher un afyle, ofa fulminer une Sentence d'excommunicat. contre fon Roi. Philippe fe mocqua d'abord des foudres du Souverain Pontife; cependant comme il en craignoit les fuites, il feignit de quitter Bertrade, & fe fit abfoudre au Concile de Nîmes; mais l'ayant reprife bientôt après, il fut excommunié de nouveau, & enfin abfous de toute cenfure dans un Concile tenu à Paris, & fon mariage réhabilité. C'eft fous le règne de Philippe que l'idée des Croifades commença à s'emparer des efprits; ces expéditions fi funeftes à l'Etat qu'elles dépeuplèrent, fi utiles aux Papes, qu'elles mirent en poffeffion de commander aux Princes, & de rendre le Clergé tributaire, fi avantageufes pour nos Rois, qu'elles rendirent plus puiffans par l'éloignement des Seigneurs qui pouvoient nuire à leur autorité, & par la réunion des domaines qu'ils acquirent. Pierre l'Hermite fut chargé de prêcher la Croifade, & Urbain II, dans un Concile tenu à Clermont en Auvergne, excita tout le monde à fe croifer. 300000 hommes prirent la croix, & allèrent porter dans l'Orient l'horreur du nom Chrétien. Philippe qui n'y voulut prendre aucune part, maintint fon Royaume en paix, & mourut à Melun dans la cinquante-feptième année de fon âge en 1108, après un règne des plus longs que l'on eût encore vû, & qui fut célèbre par plufieurs événemens dans lefquels ce Prince ne fut pour rien. Il ne manqua cependant ni de bravoure dans les combats, ni de fageffe dans les confeils, & les Hiftoriens s'accordent à lui donner toutes les graces de l'efprit & du caractère. Louis VI fon fils lui fuccéda; il l'avoit eu de Berthe fa première femme.

PHILIPPE II, furnommé *Augufte* & le *Conquérant* à caufe de fes belles actions, fut le quarante-deuxième Roi de France, & fuccéda à Louis

le jeune son pere en 1180. Il n'avoit alors que quinze ans, & pour prévenir les mauvais effets que pouvoit produire l'idée de sa jeunesse, il évita tous les vices de cet âge, surtout l'oisiveté, l'inapplication & l'amour des plaisirs. Il partit promptement à la tête de ses troupes, & s'avança sur les frontières de Normandie, pour contenir le Roi d'Angleterre qui paroissoit vouloir profiter des circonstances de sa minorité. Il le força à confirmer les anciens Traités entre les deux Couronnes, & sçut par son intrépidité, dissiper les dangers d'une guerre civile qui menaçoit le Royaume. Il consacra ensuite les prémices de son règne par des actions de justice & de piété, en ordonnant des peines contre les Blasphémateurs, en chassant les Comédiens qui corrompoient les mœurs, & en bannissant les juifs qui ruinoient les peuples par les usures les plus criantes. Il employa les momens de paix dont il jouissoit, à des ouvrages utiles ou agréables. Il fit paver les rues & les places publiques de Paris, il fit réunir dans l'enceinte une partie des bourgs qui environnoient cette Capitale, & embellit & fortifia également les principales Villes du Royaume. Après avoir ainsi pourvû à la sûreté de son Etat, avoir réprimé la tyrannie des grands Seigneurs qui opprimoient leurs vassaux, & renouvellé la paix avec l'Anglois, il partit en 1190 pour secourir les Chrétiens de la Palestine, qui imploroient son secours contre Saladin qui les opprimoit. A son arrivée, Acre fut prise, tous les Chrétiens délivrés, Saladin vaincu, & Philippe n'eut pas borné là ses avantages, si les besoins de son Royaume ne l'eussent rappellé en Franc. où il revint en 1191. L'année suivante il prit les armes contre Richard Roi d'Angleterre, qu'il avoit laissé dans la Palestine, & auquel il avoit promis sur les saints Evangile, de ne rien entreprendre contre lui, pendant son absence. Philippe néanmoins oubliant cette promesse, prit plusieurs Villes de Normandie, & alla assiéger Rouen, d'où il fut repoussé avec perte. Cet échec le détermina à consentir à une trève de six mois, que les Seigneurs de Normandie lui demandoient, moyennant une grosse somme d'argent. Ce fut dans cet instant de paix, que le Monarque qui étoit veuf depuis 1189, épousa Ingeberge, Princesse de Dannemarck, belle & vertueuse, qu'il répudia quatre mois après, pour épouser Marie, fille du Duc de Brême, après avoir fait casser son mariage dans une assemblée d'Evêques & de Seigneurs. Cette démarche irrégulière attira les foudres de l'Eglise sur Philippe, & le Royaume

fut mis en interdit. Sept mois après, le Roi promit de reprendre Ingeberge, d'éloigner Marie, & l'interdit fut levé. Cependant la guerre recommença pour l'Angleterre ; Jean à qui Richard son pere avoit inspiré toute sa haine pour la France, ayant tué son neveu Artus, Philippe le fit citer à sa Cour, pour répondre, comme son vassal, sur le crime dont il étoit accusé. Jean n'ayant pas comparu, fut déclaré par Arrêt de la Cour de Paris, convaincu de parricide; & toutes les Terres qu'il tenoit à hommage de la Couronne de France, furent confisquées. Aussi-tôt Philippe se mit en devoir d'exécuter l'Arrêt, se rendit maître de la Normandie, & la réunit à la Couronne, environ 300 ans après qu'elle en avoit été détachée. Il en fit autant de la Touraine, de l'Anjou, du Maine, & de plusieurs autres Provinces, de sorte qu'il ne resta plus rien en France au Roi Jean, que la Guyenne. Tandis que le Monarque François, sans sortir de ses Etats, étendoit si glorieusement les limites de sa puissance, plusieurs héros ses sujets remplissoient la terre du bruit de leurs exploits, & fondoient un nouvel Empire à cinq cens lieues de leur Patrie. La fureur des Croisades n'étoit pas encore amortie ; Thibaut Comte de Champagne & plusieurs autres Seigneurs François se croisèrent. Le fruit de cette expédition fut, que les Croisés se partagèrent les Provinces de l'Empire Grec. Baudouin Comte de Flandre, fut élu Empereur de Constantinople. Le Comte de Blois se mit en possession de la Bythinie, le Sire d'Avesne de l'Arabie, Guillaume de Champlite, Champenois, de la principauté d'Achaye, & les autres s'emparèrent de quelque partie de ce vaste Etat, dont il ne resta au nouvel Empereur que la Thrace & la Moesie. Cependant les Anglois indignés de la lâcheté de leur Roi, firent tant par leurs clameurs, que ce foible Prince se détermina enfin à recouvrer les Provinces qu'il avoit perdues, & il eut d'abord quelque succès en France; mais Philippe arrêta bientôt ses progrès, & étoit sur le point de s'emparer de la Guyenne, seule Province qui restât à l'Anglois, lorsqu'un Légat du Pape proposa une suspension d'armes, & osa menacer des censures celuiqui s'y opposeroit. D'abord Philippe répondit avec une noble fermeté, que son Royaume ne relevant que de Dieu & de son épée, il n'avoit point d'ordre à recevoir du Pape; mais cédant ensuite à l'ignorance & à la superstition de son siècle, il obéit à la menace, & conclut une trève de deux ans. Jean quelque tems après, ayant eu l'imprudence

de se brouiller avec Innocent, ce fier Pontife accoutumé à détrôner les Souverains, mit son Royaume en interdit, délia tous ses sujets du serment de fidélité, & transféra sa Couronne à Philippe Auguste, qui ne s'avisa pas comme autrefois, de déclarer les Censures du S. Pere insolentes & abusives. Mais se rendant sans scrupule exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre contre tout droit, il fit de grands préparatifs pour se rendre maître de son nouveau Royaume. Le malheureux Jean détesté de son peuple, frappé de tous les anathêmes de Rome, & prêt d'être assailli par les François, crut ne pouvoir mieux faire que d'offrir sa Couronne à Innocent, qui prit adroitement pour, lui ce qu'il avoit donné à Philippe. Enthousiasmé d'une donation aussi singulière, le Pontife défendit à Philip. sous peine d'excommunication de rien entreprendre contre l'Angleterre. Mais le Monarque François, que des foudres injustes n'allarmoient plus, eut poussé sa pointe, si le Comte de Flandres son vassal, ne l'eût obligé de tourner ses armes contre lui. Il entra en Flandres, dont il conquit presque toutes les Places avec rapidité ; & ses succès loin d'allarmer les ennemis du vainqueur, ne firent qu'irriter leurs jalousies. Ils se liguèrent pour abbattre une puissance si redoutable, & l'Empereur Othon & le Roi d'Angleterre se mirent à la tête des alliés. Othon entra en Flandres à la tête de 200000 hommes, & distribuoit déja les Provinces de France, qu'il regardoit comme une conquête infaillible. Philippe quoique beaucoup plus foible, s'avança jusqu'à Tournai, & remporta près de Bouvines, une victoire complette le vingt-sept Juillet 1214. Le Roi y fit des prodiges de valeur, & courut plusieurs fois risque de sa vie. Son retour en France fut un continuel triomphe, & il y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Cette mémorable victoire rendit redoutable le nom de Philippe, & ne contribua pas peu au choix que firent les Anglois de son fils aîné Louis, pour succéder à Jean, qu'ils ne pouvoient supporter. Le jeune Prince accepta leurs offres, & fut couronné à Londres en 1216 : mais cette nation inconstante, & dont la mort de Jean *Sans-terre* avoit allumé le ressentiment, se déclara bientôt contre le nouveau, en faveur de *Henri III*, fils de Jean. Louis assiégé dans Londres, fut forcé de sortir d'Angleterre, & vint régner sur ses sujets naturels à la place de son pere, qui mourut à Mante en 1223, âgé de cinquante-huit ans. Ce Prince est celui de tous les

Rois de la troisième race, qui a le plus étendu le Domaine Royal ; la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Berry, le Poitou subjugués ; la Picardie, l'Artois, l'Auvergne, & plusieurs autres Comtés réunis à la Couronne ; l'Angleterre & l'Empire humiliés à la célèbre journée de Bouvines, la puissance des Anglois presque anéantie en deçà de la mer, l'orgueil des vassaux rebelles abbattus : tout annonce un Conquérant qui rendit les Grands plus dociles, les peuples plus soumis, & le Trône plus respectable. Il étoit brave, grand Capitaine, bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, œconome dans le particulier, pour ne point surcharger ses peuples, exact à rendre la justice à ses sujets qui l'aimoient comme un pere, & zèlé pour la gloire de la Religion, dont il fut toujours le défenseur le plus ardent. Ses bonnes qualités furent obscurcies par quelques défauts, & on lui reproche un caractère plus porté à la sévérité qu'à la miséricorde ; un tempérament colère, que la résistance changeoit en fureur, & sur-tout son incontinence.

PHILIPPE III, Roi de France, dit le *Hardi*, quarante-cinquiéme Roi de France, succéda en Afrique à S. Louis son pere en 1270, & ayant battu peu après les Sarrasins, il fit avec ces Infidèles une trève avantageuse, pour revenir en France se faire sacrer. Il y arriva avec les os de son pere, qu'il déposa d'abord dans l'Eglise de Notre-Dame, & ensuite il les porta lui-même sur ses épaules à S. Denis, où tous ses Ancêtres avoient leur sépulture. La tradition est que les sept monumens de pierre qu'on voit encore aujourd'hui sur le chemin de Paris à cette célèbre Abbaye, furent élevés par ordre de ce Prince, aux endroits où il fut obligé de s'arrêter pour se reposer. On croit que les Statues des trois Rois, placées sous la croix qui fait la pointe de ces espèces de pyramides, représentent Philippe *le Hardi*, S. Louis son pere, & Louis son Ayeul. Aussi-tôt le Monarque disposa tout pour la cérémonie de son sacre, qui se fit à Reims, & après cette cérémonie, il se mit en possession du Poitou & du Toulousain, qui devoient revenir à la couronne, le premier comme l'appanage d'un fils de France, & le second cédé par Raymond, pere de la Princesse, qui fut la dernière de l'illustre maison des Comtes de Toulouse. Il reçut ensuite l'hommage d'Edouard Roi d'Angleterre son Vassal, comme Duc de Guienne, fit rentrer en son devoir le Comte de Foix qui s'étoit soulevé, & réduisit les Sujets rebelles de Jeanne, héritière de Navarre, qu'il

destinoit pour épouse à son fils. Un Favori insolent, nommé des Brosses, autrefois Barbier de S. Louis, & que Philippe avoit élevé à un dégré de faveur extraordinaire, troubla la Cour de ce Monarque; il eut l'audace d'accuser la Reine Marie sa femme d'avoir empoisonné le Prince Louis, fils aîné du Roi & du premier lit. Philippe ayant reconnu l'innocence de la Reine, dissimula l'injure que lui avoit fait des Brosses, parce que ce Ministre étoit puissant; mais quelque tems après l'ayant convaincu de trahison, il lui fit faire son procès, & le fit pendre. Philippe fut obligé de porter ses armes dans la Castille, pour maintenir les droits d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, que l'on avoit exclu de la Couronne en faveur de Sanche son cadet. Mais cette entreprise ne réussit pas, parce que les Anglois & le Pape même s'intéressèrent pour l'Usurpateur, qui fut maintenu au préjudice de l'héritier légitime. C'est sous le règne de ce Prince que fut commis l'affreux massacre des *Vêpres Siciliennes*. Pierre d'Arragon anima si fort les Habitans de l'Isle contre les François, que d'un commun accord le jour de Pâques 1282 au premier coup de vêpres, ils massacrèrent tous les François jusques aux femmes & aux petits enfans. Charles Roi de Naples ne pouvant avoir raison de l'Arragonois, auteur du massacre, eut recours à son neveu Philippe, qui pour venger le Roi son oncle, & pour faire reconnoître Charles son second fils Roi d'Arragon, en vertu de l'investiture que le Pape venoit de lui en donner, passa les Pyrénées, jetta la terreur dans le pays ennemi, & lui prit plusieurs villes; mais la disette de vivres l'ayant forcé de repasser les monts, il tomba malade à Perpignan d'une fièvre maligne, & y mourut dans les sentimens de la plus tendre dévotion en 1285, âgé de quarante-un ans. Ce Prince avoit presque toutes les qualités de son pere, & surtout sa piété qu'il porta jusqu'aux plus grandes austérités. Il étoit vaillant, bon, généreux, mais trop simple & trop aisé à tromper. On ignore ce qui l'a fait surnommer *le Hardi*, car quoiqu'il fût plein de bravoure, l'Histoire de son règne ne fournit aucune preuve d'une hardiesse extraordinaire, sinon qu'après la mort de S. Louis, il ne fut point effrayé de la triste situation de son armée dans une terre étrangère, au milieu d'un peuple barbare.

PHILIPPE, dit *le Bel*, à cause de sa bonne mine, fils du précédent, étoit déja Roi de Navarre, ayant épousé l'héritière de ce Royaume, lorsqu'il succéda à son pere en 1285 à l'âge de dix-sept ans.

Son premier soin fut de pourvoir à l'administration de la justice, & c'est pour cela qu'il rendit le Parlement sédentaire à Paris, au lieu qu'auparavant il suivoit toujours la Cour. Il l'établit dans le Palais qu'il fit bâtir, & il y fit citer Edouard I. Roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques ravages que ses Vaisseaux avoient fait sur les côtes de Normandie. Ce Prince ayant refusé de comparoître, Philippe lui enleva la Guyenne, & fit piller Douvre par son armée navale. L'Anglois pour se défendre, se ligua avec l'Empereur, le Duc de Bar, & le Comte de Flandres. Mais Philippe dissipa ce complot, en désolant le pays du second, en faisant arrêter à Paris le troisième, qui y étoit venu pour l'amuser de propositions de paix, & en suscitant plusieurs affaires au premier. Il donna aussi de l'occupation au Roi d'Angleterre, en soulevant contre lui le Roi d'Ecosse, & pendant ce tems il remportoit de grands avantages en Guyenne, où ses troupes étoient toujours victorieuses de celles de l'Anglois. Il ne réussissoit pas moins bien en Flandre; & la victoire qu'il remporta à Furnes, contraignit l'Anglois à faire la paix, & peu après les Flamands la firent aussi; mais la mauvaise conduite des Gouverneurs que Philippe laissa dans ce pays, souleva de nouveau les Flamands contre les François: le Roi envoya une puissante armée: elle fut taillée en pièces auprès de Courtray, & ce ne fut que deux ans après, que Philippe lava cette honte dans le sang de 30000 hommes tués à la fameuse journée de Mons en Puelle, où les François remportèrent une victoire complette en 1304. C'est pour célébrer son triomphe, que fut élevée dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, la statue équestre de ce Prince. Ce fut vers ce tems-là que commença à éclater le fameux différend entre Philippe & le Pape Boniface VIII. Le Roi ayant mis quelques impôts sur les Ecclésiastiques, pour subvenir aux besoins de la guerre, Boniface qui le trouva mauvais, fit en 1296 une constitution célèbre qui commence par ces mots, *Clericis Laïcos*, par laquelle il excommunie tout Séculier qui exigera quelque tribut du Clergé, & tout Ecclésiastique qui le payera sans la permission du Pape. Cette Bulle causa de grands troubles en France, & malgré les explications que le Pape lui donna dans plusieurs Bulles addressées au Roi, comme le Pontife s'y constituoit toujours Juge Souverain du Monarque, ce Prince dans une assemblée de Seigneurs, fit brûler une de ces Bulles, & publia à son de trompe l'exécution par toute la ville. Ce trait de vigueur

irrita l'impétueux Boniface, qui dans un Concile tenu à Rome en 1302, s'exhala en menace contre Philippe, & fit dresser la Constitution *Unam sanctam*, dont la substance tend à prouver que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle, & que le Pape a droit de déposer les Souverains. L'affaire s'aigrissant de plus en plus, Philippe tint une assemblée à Paris, dans laquelle Guillaume de Nogaret Garde des Sceaux, présenta au Roi une Requête contenant les accusations les plus graves contre Boniface, & il conclut par demander la convocation d'un Concile général. Le Roi qui sçavoit que le Pape avoit ordonné qu'on le dénonçât excommunié, fit droit sur la Requête, & appella à ce futur Concile des poursuites que le Pape pourroit faire contre lui. Les Prélats du Royaume, les Eglises, les Communautés, & l'Université, adhérèrent à cet Appel. A ces nouvelles, Boniface entra en fureur, & publia plusieurs Bulles contre le Roi & contre ceux qui avoient adhéré à son Appel, & se préparoit à en publier une derniere, par laquelle il priveroit ce Prince de son Royaume, & le donneroit au premier occupant, lorsque Nogaret que Philippe avoit envoyé pour cette expédition, étant entré secrettement dans Anagni, où ce Pontife s'étoit retiré pour plus grande sureté, s'empara de lui & le mit sous bonne garde; mais les Habitans d'Anagni le firent relâcher quelques jours après, & il s'enfuit à Rome, où il mourut de dépit. Son Successeur Benoît XI, mieux intentionné & plus prudent, cessa tout ce qu'il avoit fait contre Philippe; ce qui fut confirmé par Clement V, Successeur de Benoît. Celui-ci tint un Concile à Vienne, où le Roi assista à sa droite, mais sur un siége plus bas. Il y annulla tout ce que Boniface avoit fait contre la France; & c'est dans ce même Concile, qu'à la poursuite de Philippe, on procéda à la condamnation des Templiers. Le Pape & le Roi partagèrent les dépouilles de ces infortunés Chevaliers, à qui ils imputèrent des crimes énormes qu'ils n'avoient pas commis, & à qui ils firent souffrir les supplices les plus cruels. Le grand Maître & les principaux de l'Ordre qui furent brulés à Paris, protestèrent hautement de leur innocence, & citèrent le Pape & le Roi dans l'année, devant le Tribunal de Dieu. Ils y parurent en effet, & moururent tous deux dans la même année 1314: Philippe avoit quarante-huit ans. Ce Prince avoit plusieurs bonnes qualités, qui furent mêlées de très-grands défauts, dont le principal fut d'avoir donné sa confiance à des Ministres

intéressés, qui l'engagèrent à charger le Peuple de Subsides très-onéreux. Il fut l'ami des Lettres, & il encouragea les Sçavans de son tems.

PHILIPPE, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, quarante-huitième Roi de France, monta sur le trône en 1316, après la mort de Jean, fils posthume de Louis Hutin son frere; il s'appelloit le Comte de Poitou, & après la mort de son frere, il fut déclaré Régent pendant la grossesse de sa belle-sœur, dont le fils Jean ne vécut & ne régna que huit jours. Il y eut une forte brigue pour Jeanne fille de Louis le Hutin; mais les Etats en vertu de la Loi Salique, donnèrent la couronne à Philippe. Le nouveau Roi s'appliqua d'abord à pacifier l'intérieur du Royaume; il dissipa un amas de coquins qui sous le nom de *Pastoureaux*, & sous prétexte de vouloir se croiser pour la Terre-Sainte, faisoient de terribles ravages partout où ils passoient. Il fit plusieurs Edits pour le soulagement des Peuples, & extermina les Juifs, convaincus entr'autres crimes énormes, d'avoir empoisonné tous les puits, & il se préparoit à réformer plusieurs abus, & à rendre son Royaume florissant, lorsque la mort prévint ses louables desseins, & fit évanouir les espérances que l'on concevoit d'un Prince d'un naturel doux, généreux, & ami de son peuple. Il mourut en 1321, à l'âge de vingt-huit ans.

PHILIPPE DE VALOIS, fils de Charles, Comte de Valois, frere de Philippe *le Bel*, succéda à son cousin Charles *le Bel* en 1328. Après avoir été Régent du Royaume pendant la grossesse de Jeanne d'Evreux, qui n'accoucha que d'une fille posthume; Edouard III, Roi d'Angleterre, lui disputa la Couronne, comme fils d'Isabeau de France, sœur des trois derniers Rois; mais les Etats généraux donnèrent l'exclusion à l'Anglois, en vertu de la loix Salique, & maintint Philippe dans son droit. Ce Prince commença son régne, par une action aussi éclatante que juste, en secourant le Comte de Flandres contre ses sujets rebelles. Il entra dans leur pays, les défit à la journée de Cassel, & rétablit l'autorité du Comte. De retour de cette guerre, il obligea Edouard, Roi d'Angleterre, à venir à Amiens lui rendre hommage pour le Duché de Guyenne. L'Anglois parut nue tête, à genoux, ayant mis bas l'épée, la couronne & les éperons, en présence des Rois de Navarre, de Majorque & de Bohême; & s'il fut étonné de la grandeur & de la magnificence qui éclatoient dans la Cour de France, il n'excita pas lui-même moins d'admiration par

les grandes qualités de son cœur & de son esprit. Philippe, après cette cérémonie éclatante, alla à Avignon pour voir le Pape, & se croisa avec plusieurs autres Rois pour la terre-Sainte. Il arma une flotte considérable à ce dessein, & jamais on n'avoit fait contre les infidèles de si grands préparatifs, que l'ambition d'Edouard rendit inutiles. Ce Prince n'avoit pas oublié la cérémonie humiliante à laquelle il avoit été forcé à Amiens, & déja disposé à s'en venger, il y fut encore excité par Robert d'Artois, Prince du Sang, que Philippe avoit mécontenté. Edouard, pour réussir dans ses projets, fit une ligue avec l'Empereur & les Flamands, & commença ses hostilités par la Guyenne & par la Flandres, en 1336. Philippe remporta d'abord quelques legers avantages; mais sa flotte fut battue à l'Ecluse, & il y perdit presque tous ses vaisseaux. La guerre continua les années suivantes par terre & par mer, avec différens succès. Il y eut plusieurs Trèves, après lesquell. on recommençoit à se battre. Enfin en 1345, elle se ralluma d'une manière plus terrible. L'Anglois envoya une puissante flotte & une armée considérable à Bayonne, qui fit des progrès très-rapides : Il fit lui-même une descente en Normandie, & s'avança jusqu'aux portes de Paris, portant par-tout la terreur & la désolation. Enfin les deux Rois en vinrent aux mains, le 26 Août 1345, près de Creci, Village du Comté de Ponthieu. Edouard avoit quarante mille hommes bien aguerris ; Philippe en avoit près de cent mille, mais fatigués, sans ordre & sans discipline. On se battit néanmoins avec un courage désespéré, & Philippe, qui avoit fait des prodiges de valeur, fut arraché malgré lui du combat qu'il vouloit toujours continuer. Trente mille François restèrent sur le champ de bataille, parmi lesquels étoit presque toute la noblesse de France. Les vainq.rs fiers d'une si grande victoire, prirent Calais & continuèrent à ravager la France. Philippe, sans se laisser abattre par tant de disgraces, répara par sa prudence le malheur de ses armes. Il acquit le Roussillon & Montpellier, & réunit à sa Couronne la Champagne & la Brie, & se fit donner le Dauphiné par Humbert, Dauphin de Viennois, qui lui céda cette Province, à condition que les fils aînés de nos Rois s'appelleroient *Dauphins*, & porteroient les armes de France écartelées, avec celles de Dauphiné. Philippe survécut peu à cette donation, & mourut en 1350, après avoir vécu cinquante-sept ans. Ce Prince avoit beaucoup de cœur, d'esprit & de résolution. Il introduisit le premier

la gabelle & les impositions sur le sel : c'est de-là que par raillerie on l'appelloit le *Roi de la loi Salique*. C'est sous son régne, que commença à s'élever la fameuse querelle sur la Jurisdiction Ecclésiastique & la Puissance Séculière. Philippe indiqua une Assemblée, pour discuter en sa présence les plaintes réciproques des deux Parties. Pierre de Cugnière parla d'une manière triomphante pour le Roi, dont il étoit Conseiller, & ayant pris pour texte ces paroles de l'Evangile : *Rendez à César ce qui appartient à César*, &c. il établit victorieusement la distinction des choses temporelles & spirituelles. Pierre Roger, Archevêque de Sens, parla pour le Clergé, & fit une longue & ennuyeuse harangue, dans laquelle il confondoit cette distinction, & s'appuyoit mal-à-pros sur des exemples de l'ancien Testament, pour étendre la Jurisdiction spirituelle sur les choses temporelles. Bertrand, Evêque d'Autun, parla aussi pour son Corps, & ne fit que répéter les argumens de son Confrere. Cependant le Roi ne termina rien, & ces disputes n'ont cessé de se renouveller par rapport à l'autorité des deux Puissances. On rapporte à ce tems l'introduction de la forme d'*appel comme d'abus*, dont les principes sont plus anciens que le nom.

PHILIPPE II, Roi d'Espagne, fils de Charles Quint & d'Isabelle de Portugal, naquit en 1527, & épousa, n'étant encore que Prince d'Espagne, Marie fille du Roi de Portugal, dont il eut le malheureux Dom Carlos. Cette Princesse étant morte, Philippe se remaria à Marie fille d'Henri VIII, héritière d'Angleterre, dont il n'eut point d'enfans. Quelque tems après, Charles V, son pere, fit à Bruxelles l'abdication de la Couronne en faveur de Philippe, qui étant monté sur le trône rompit la trève que Charles Quint avoit faite avec les François, sous prétexte que ceux-ci avoient pris le parti du Pape contre lui, & il envoya en France une armée de 40000 hommes, commandée par Philibert-Emmanuel, l'un des plus grands Capitaines du siècle. Les Espagnols rencontrèrent les ennemis près de Saint-Quentin, & là se donna la fameuse bataille de ce nom, si fatale aux François, qui y furent presque tous tués ou pris. Le vainqueur prit Saint-Quentin, & pouvoit marcher jusqu'à Paris. C'en étoit fait de la France, si Philippe eût sçû profiter de ses victoires; mais ce Prince jaloux de la gloire de ses Génér. & ne voulant pas devoir tout à des victoires qui ne pouvoient être son ouvrage, laissa respirer son ennemi, & donna le tems au Duc de Guise de rassembler une armée & de rassurer la France, en prenant

tant Calais & Thionville. *Malgré ces succès*, l'armée de Philippe, commandée par le Comte d'Egmont, battit encore, auprès de Gravelines, le Maréchal de Termes, & Philippe qui ne profita pas plus en guerrier de cette victoire que de celle de Saint-Quentin, en profita du moins en politique, par le traité avantageux de Cateau-Cambresis, qu'il fit avec la France en 1559, & que l'on a toujours regardé comme le triomphe de Philippe. Par ce traité il épousa en troisièmes nôces, Isabelle fille d'Henri II, qui avoit été promise à Dom Carlos; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cause de la mort prématurée de D. Carlos & de la Princesse; car le jeune Prince, indigné de la supercherie de son pere, ne put ni dissimuler son ressentiment, ni son amour pour la Princesse; & le Roi, sous prétexte que D. Carlos vouloit aller se mettre à la tête des révoltés des Pays-Bas, le fit mourir en prison en 1568, & quelque tems après, il fit empoisonner la Reine. Philippe, après la paix de Cateau-Cambresis, étoit retourné en Espagne, & du fond de son Cabinet il gouvernoit l'Europe avec une autorité despotique; mais sa puissance commença à recevoir des bornes, par la révolution des Pays-Bas. Les habitans des sept Provinces, désespérées de la tyrannie Espagnole, & de la cruauté avec laquelle on les gouvernoit, secouèrent ce joug intolérable, & s'érigèrent en République, sous le titre de *Provinces-Unies*. Envain le Duc d'Albe, Ministre barbare d'un tyran impérieux, fit il couler le sang le plus précieux: envain remplit-il de carnage & d'horreurs toutes les villes de son gouvernement; envain Philippe, tranquille à Madrid, mettoit des têtes à prix, & commandoit des assassinats: après la guerre la plus sanglante, la Hollande mérita sa liberté, & devint depuis un Etat formidable aux Espagnols mêmes. Cependant dans ce tems-là même Philippe étoit encore rédoutable; car, sans sortir de son Cabinet, il s'emparoit du Portugal, & il équipoit cette Flotte surnom. *l'Invincible*, qui n'avoit point eu de pareille jusqu'alors. Elle étoit composée de 150 voiles, portoit 1600 pièces de canons de fonte, 1050 de fer, étoit montée de 8000 matelots, & de 20000 soldats, sans parler de la noblesse & des volontaires. Cette flotte étoit destinée à s'emparer de l'Angleterre, sur laquelle Philippe prétendoit avoir des droits, & elle partit de Lisbonne en 1588. Trente mille hommes assemblés en Flandres par le Duc de Parme, n'attendoient que l'ordre de passer en Angleterre sur des barques de transport déja prêtes, pour se joindre

aux soldats que portoit la flotte. Cependant, rien de cette entreprise si bien cimentée ne réussit. La plus grande partie de cette flotte, fut ruinée dans la mer du nord par les Anglois & les Hollandois, & en partie par la tempête; de sorte que le reste s'en retourna en si pitoyable état, qu'il n'y eût point alors de famille noble en Espagne, qui ne fût obligée de prendre le deüil. Philippe à cette nouvelle se contraignit si bien, qu'il ne parut pas la moindre altération sur son visage, & il se contenta de dire froidement: *Je ne les ai pas envoyés combattre les vents & les flots de la mer.* Après cet horrible désastre, Philippe n'en fut pas moins puissant, ni plus heureux. L'Amériq. & l'Asie lui prodiguoient dequoi faire trembler ses voisins, & ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de subjuguer la France, par cette affreuse ligue qu'on nomme *Sainte*, & qui déchira la France si longtems. Trois fois il fut sur le point d'être reconnu Souverain de la France, sous le nom de *Protecteur*; & déjà il regardoit ce vaste Royaume comme une de ses Provinces, lorsqu'Henri IV, en allant à la Messe, la lui fit perdre en un quart d'heure, & il fut obligé par le traité de Vervins, en 1598, de reconnoître pour le Roi de France, celui qu'il n'avoit jamais nommé que Prince de Bearn. Il mourut bientôt après, à l'âge de 71 ans, dans ce vaste Palais de *l'Escurial*, qu'il avoit fait bâtir pour monument de la bataille de Saint-Quentin. La postérité a mis ce Prince au rang des plus puissans Rois, mais non pas des plus grands. On l'appella *le Démon du midi* parce que du fond de l'Espagne il troubla tous les Etats de l'Europe. Il étoit faux, dissimulé, hypocrite, couvrant les plus grands vices & les désordres de sa vie privée, du manteau de la Religion; maître dur & défiant, mari cruel & pere impitoyable.

PHILIPPE III, né en 1578, succéda à son pere Philippe II, & dès le commencement de son règne, qui se ressentit de la foiblesse de son caractère, on vit l'autorité des Rois d'Espagne diminuer en Europe. Ce Prince avoit la paix avec la France & l'Angleterre, & il ne put se défendre contre la petite République des Provinces-Unies. Ce petit Etat naissant rendit inutiles sur terre les forces de la vaste Monarchie d'Espagne, & ses flottes lui enlevoient de riches possessions dans les Indes. Le Roi fut donc obligé de conclure avec la Hollande une trève de douze ans en 1609, de faire lui-même toutes les avances, & d'envoyer à la Haye ses Ambassadeurs. Par ce traité les Hollandois gardèrent tout ce

qu'ils possédoient, eurent la liberté du commerce dans les grandes Indes, & la maison de Nassau fut rétablie dans la possession de tous ses biens. La même année Philippe porta un coup mortel à l'Espagne, par l'expulsion de six à sept cens mille Maures, restes des anciens vainqueurs de l'Espagne, qui n'étoient plus occupés que du commerce & de la culture des terres. On prit pour prétexte qu'ils s'étoient révoltés, & que sous-main ils avoient demandé des secours à Henri IV; mais la raison fut que ces peupl. que l'on avoit voulu faire Chrétiens malgré eux, en étoient de fort mauvais, & que le Conseil de Philippe qui auroit pû, sans gêner leurs consciences, les contenir dans le devoir, aima mieux dépeupler l'Etat, & le priver de ses plus laborieux Sujets. Cette grande émigration, jointe à celle qui arriva sous Isabelle aux colonies que l'avarice transportoit dans le nouveau monde, épuisa l'Espagne d'Habitans, & cette Monarchie n'est plus qu'un vaste corps sans substance. La Paix avec la Hollande, & l'expulsion des Maures, sont les deux principaux évènemens du règne de Philippe, qui ne fit rien d'ailleurs pour essuyer la honte de ces deux actions. Sa Cour ne fut qu'un cahos d'intrigues; & le Roi foible & superstitieux, fut toujours asservi à ses Favoris & à ses Ministres. La guerre de la Valteline, & celle du Montferrat, ne fournissent aucun trait intéressant de la part des Espagnols. Philippe mourut en 1621 à quarante trois ans.

PHILIPPE IV, fils du précédent, né en 1665, recommença la guerre avec les Hollandois à son avènement au trône, & la fit sans succès; car les ennemis enlevèrent à l'Espagne le Bresil, où ils ont conservé Surinam, prirent Mastricht qui leur est demeuré, & défirent la flotte Espagnole auprès de Lima. La guerre déclarée contre la France en 1635, ne fut pas plus heureuse. L'Artois fut envahi par les François, les Espagnols furent battus près d'Avennes, & près de Casal: la Catalogne entière, jalouse de ses privilèges auxquels on attentoit, se révolta & se donna à la France, & cette guerre longue & cruelle ne fut terminée qu'en 1659 par le Traité des Pyrénées. Dans l'intervalle, le Portugal secoua le joug, & par une conspiration aussi-bien exécutée que bien conduite, la maison de Bragance fut mise sur le trône; Jean de Bragance fut proclamé Roi sans le moindre tumulte; & les Gouv. Espag. furent chassés sans violence de tous les pays de la domination Portugaise. La manière dont le Duc Comte d'Olivarès, premier Ministre de Philippe, annonça à son maître

cette révolution, prouve combien on flatte les Rois dans leurs malheurs, & comment on leur déguise des vérités tristes: *je viens vous annoncer*, dit-il au Roi, *une heureuse nouvelle: Votre Majesté a gagné tous les biens du Duc de Bragance. Il s'est avisé de se faire proclamer Roi, & la confiscation de ses terres vous est acquise par son crime.* La confiscation n'eut pas lieu, & l'Espagne perdit pour toujours le Portugal: car quoique Philippe après avoir conclu le Traité de paix avec la France dans l'Isle des Faisans en 1659, tournât toutes ses forces contre les Portugais, il ne put jamais les soumettre, & deux batailles perdues, lui firent perdre toute espérance: il mourut en 1665, à soixante-un ans, après un règne qui ne fut qu'un enchaînement de pertes & de disgraces. Son Favori le Duc d'Olivarès, lui fit prendre à son avènement le nom de *Grand*, & il ne fit rien pour le mériter; aussi l'Europe & ses Sujets lui refusèrent-ils ce titre, & quand il eut perdu le Roussillon par la foiblesse de ses armes, le Portugal par sa négligence, la Catalogne, par l'abus de son pouvoir, la voix publique lui donna pour devise un fossé avec ces mots: *plus on lui ôte; plus il est grand.*

PHILIPPE V Duc d'Anjou, fils de Louis Dauphin de France, & de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles en 1683. Ayant été institué héritier & Souverain universel de tous les Etats de la Monarchie d'Espagne, par le testament de Charl. II, il fut déclaré Roi d'Espagne à Versailles, & arriva en 1701 à Madrid, où il fut reçu avec acclamation. L'Angleterre, le Portugal & la Hollande, le reconnurent d'abord pour Roi, & le Duc de Savoye entra dans ses intérêts, en lui donnant en mariage la deuxième de ses filles. Milan, Naples, la Sicile, la Sardaigne, furent soumises au nouveau Monarque; mais la maison d'Autriche jalouse de la prospérité de la France, & ne voyant qu'à regret la perte d'une couronne qu'elle regardoit comme son bien, forma une Ligue puissante, pour détrôner le nouveau Roi, & l'Archiduc Charles, fils de l'Empereur Léopold, prétendant avoir son droit à la Monarchie Espagnole, voulut faire regarder le testament de Charles II comme une pièce fabriquée pour autoriser l'usurpation que l'on vouloit faire d'une succession qui n'appartenoit qu'à lui. Bien-tôt l'Angleterre & la Hollande appuyèrent ses prétentions, & ces trois Puissances s'unirent ensemble contre la France & l'Espagne, par un Traité appellé *la grande alliance*, conclu en 1701, & l'Europe se vit plongée dans une guerre générale. Elle commença

en Italie, où il y eut la même année deux actions, l'une à Carpi, & l'autre à Chiari, dans lesquelles le Prince Eugene eut l'avantage sur les François, commandés à Carpi par Catinat, & à Chiari par Villeroi. Philippe pour rassurer l'Italie par sa présence, vint à Naples, où il fut reçu avec des marques éclatantes d'une joie publique, & après avoir donné tous les ordres nécessaires pour la tranquillité de ce Royaume, il alla se mettre à la tête de son armée & de celle de France, commandée par Vendôme. Il remporta une légère victoire à *Santa Vittoria* sur le Prince Eugene; mais on combattit avec acharnement à Luzzara, & chaque parti prétendit avoir vaincu. Cependant la flotte combinée des ennemis ravageant les côtes d'Espagne, Philippe crut devoir retourner à Madrid, où sa présence étoit nécessaire, pour s'opposer aux mouvemens que l'on faisoit en faveur de son concurrent, pour lequel le Roi de Portugal s'étoit déclaré, ainsi que le Duc de Savoye. Philippe entra dans les Etats du premier, & s'empara de quelques places; mais il perdoit en même-tems Gibraltar, & l'Archiduc après avoir soumis la Catalogne, se fit proclamer Roi à Madrid. La victoire d'Almanza gagnée en 1707 par le Duc de Barvick, qui commandoit les troupes de Philippe, fit perdre ses avantages à l'Archiduc, & fut suivie de la réduction de l'Arragon & du Royaume de Valence. La guerre dura avec différens succès les années suivantes jusqu'à la bataille de Sarragosse qui se donna en 1710, & dans laquelle les Impériaux furent vainqueurs. Philippe fut obligé de sortir de Madrid, & l'Archiduc y entra; mais le peu d'accueil que lui firent les Peuples & les Grands, l'obligea à se retirer en Catalogne. La bataille de *Villa Viciosa*, qui se donna la même année ne décida rien, & les deux partis se donnèrent la victoire; mais la promotion de l'Archiduc à l'Empire, l'ayant ramené en Allemagne; les affaires de Philippe prirent une nouvelle face, & ce Prince aidé du Duc de Vendôme, affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur sa tête. Enfin après une guerre de douze ans, mêlée de différens succès, Philippe reconnu Roi d'Espagne par toutes les Puissances de l'Europe, en conséquence du Traité d'Utrecht, signé le 11 Avril 1712, s'occupa à réduire la Catalogne, & les Isles de Majorque, & d'Iavice qui persistoient encore dans leur rébellion. Barcelonne fut assiégée, & après la plus vigoureuse résistance, & tous les excès du désespoir & du Fanatisme, cette Ville rebelle fut prise d'assaut. On

accorda aux Habitans la vie sauve & leurs biens; mais on leur ôta leurs privilèges,& l'on envoya aux Galères soixante des Moines qui avoient entretenu le Peuple dans la révolte. La même année de la prise de Barcelonne 1714, mourut Marie de Savoye, Reine d'Espagne, & le Roi épousa Elisabeth Farnèse par les intrigues d'Alberoni, Prêtre Italien, qui s'étant attaché au Duc de Vendôme, durant les campagnes d'Italie, le suivit en Espagne, se rendit nécessaire dans cette Cour, fut fait Cardinal après le mariage, & depuis parvint à la dignité de premier Ministre. Il signala son entrée dans le gouvernement, par la conquête de la Sardaigne en 1717, & la prise de Palerme en Sicile. Ce coup imprévu allarma les Puissances maritimes; la Grande Bretagne & la France firent entr'elles un Traité, & en conséquence la flotte Angloise fut envoyée contre celle d'Espagne, sur laquelle elle remporta une victoire complette. Alberoni pour s'en venger, négocia avec le Prétendant, & l'envoya sur une flotte pour descendre en Angleterre; mais la tempête dissipa les vaisseaux, & fit échouer ce projet. Le rusé Ministre formoit en même-tems une conspiration en France par les intrigues du Prince de Cellamare, & elle fut découverte par les Lettres dont étoit chargé l'Abbé *Porto Carrero*. Le Régent instruit du danger qu'il avoit couru, déclara la guerre à l'Espagne, & l'on vit avec étonnement la France liguée avec la maison d'Autriche, contre un Roi d'Espagne fils de France, Louis XV faire la guerre à son oncle, que Louis XIV avoit établi au prix de tant de sang. Cependant cet incendie fut bien-tôt éteint; l'auteur du trouble, le Cardinal ayant été éloigné, Philippe rendu à lui-même, accéda au Traité de *la quadruple alliance* en 1720, & l'Espagne & la France s'unirent plus que jamais. En 1724. Philippe abdiqua la Couronne & se retira à S. Ildephonse avec son épouse; mais son fils Louis qu'il avoit fait déclarer Roi étant mort la même année, ce Prince fut obligé par les pressantes sollicitations de ses Sujets, de remonter sur le trône, & en 1731, Farnèse Duc de Parme & de Plaisance étant mort sans enfans, l'Infant D. Carlos fut mis en possession de ses Etats. Quelque tems après il conquit les Royaumes de Sicile & de Naples, dont il jouit encore aujourd'hui. Philippe mourut en 1746 dans la soixante-huitième année de son âge, regretté de ses Sujets par sa piété, sa tendresse pour eux, son amour pour la justice, & ses autres bonnes qualités; il eut pour successeur Ferdinand fils

de sa première femme. Dom Carlos, Philippe & Louis sont de la seconde.

PHILIPPE, Duc d'Orleans, fils de Philippe frere de Louis XIV. naquit en 1674, & reçut une éducation convenable à sa naissance. Il porta le nom de Duc de Chartres du vivant de son pere & épousa Françoise-Marie de Bourbon fille naturelle du Roi. Ce mariage ne fut point approuvé d'Elizabeth-Charlotte de Baviere sa mere, qui suivant le préjugé de sa nation, regarda cette alliance comme indigne d'elle. On prétend même qu'elle fit éclater son indignation par des traits sensibles. Quoiqu'il en soit, le jeune Duc fit sa première campagne en 1691, sous le Maréchal de Luxembourg, se signala au combat de Steinxerque ou il chargea l'ennemi à la tête de la Maison du Roi, & où il fut blessé à l'épaule, à celle de Nerwinde, où il faillit être pris, & s'acquit une si grande réputation de bravoure & d'intelligence, que Charles II. eut envie de l'appeller à sa couronne. Le Duc de Chartres profita du loisir que lui laissoit la paix pour se livrer au goût qu'il avoit pour les Sciences & pour les Arts, & il y acquit de grandes connoissances. Ces occupations furent interrompues en 1706, par l'ordre que Louis XIV. donna au Duc d'aller commander l'armée en Lombardie. Ce Prince vint se mettre à la tête de ces troupes, qui étoient dans le plus grand désordre, & il alla joindre le Duc de la Feuillade au siège de Turin. Il fut bien-tôt suivi par le Prince Eugene, chef des Impériaux, qui s'avança pour faire lever le siège. On assembla aussi tôt un Conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Le Duc d'Orleans fut d'avis de sortir des lignes & d'aller au-devant des ennemis, avis judicieux, qui fut adopté par tout le Conseil; mais le Maréchal de Marsin, qui avoit le secret de la Cour, fut d'avis de rester dans les lignes, & il fallut obéir. Le Duc d'Orleans forcé de suivre le conseil de Marsin, se prépara malgré lui à un combat désavantageux, & fut blessé dès le premier choc. A peine étoit-il entre les mains des Chirurgiens, qu'il apprit que tout étoit perdu, que les ennemis étoient maîtres du camp, & que la déroute étoit générale. Il fallut donc prendre le parti de la retraite & repasser les monts. L'année suivante, le Duc d'Orleans alla au secours du Roi d'Espagne, & après la bataille d'Almanza à laquelle il ne put se trouver, il soumit les Royaumes de Valence & d'Aragon, prit Lerida, l'écueil des armes Françoises, & rétablit un peu la fortune chancellante

du Roi d'Espagne ; mais ce Monarque fut contraint de se priver lui-même de ce puissant appui, quand il découvrit ou soupçonna que le Duc d'Orleans songeoit à gagner pour lui le pays qu'il venoit de défendre. Ce Prince en effet qui avoit au trône d'Espagne des droits que le testament de Charles II. avoit négligés, mais que son pere avoit maintenus par une protestation, se crut digne de remplir la place que Philippe V. sembloit devoir quitter. Il fit donc par ses agens, une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageoient à le mettre sur le trône, au cas que Philippe en descendît : mais le projet ayant été découvert à Madrid, on emprisonna les Agens, & le Roi ne put pardonner à son parent d'avoir crû qu'il pouvoit abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La Cour de France fit aussi grand bruit, & le Grand Dauphin, pere de Philippe V. opina dans le Conseil qu'on fît le procès à celui qu'il regardoit comme coupable; mais Louis XIV. aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe qui n'avoit eu aucun succès. Après la mort de Louis XIV. le Parlement défera la Régence au Duc d'Orleans suivant le droit de sa naissance, & l'arrêt fut prononcé par le Chancelier; cette Régence, que les ennemis secrets du Duc d'Orleans, & le bouleversement général des Finances devoient rendre la plus orageuse des Régences, fut très-paisible, à deux évènemens près; la conspiration dirigée de loin par le Cardinal Alberoni, & mal tramée en France, laquelle fut découverte, & dissipée aussi-tôt que formée, & le fameux systême de Law, qui sembloit d'abord devoir ruiner la Régence & bouleverser tout l'Etat, mais qui n'excita pas la moindre sédition, par l'habitude que les François avoient prise d'obéir sous Louis XIV. Ces deux évènemens se trouvent détaillés dans la Vie de ce Prince en 2 vol. *in*-12. & l'on peut consulter les Anecdotes sur la Constitution, pour sçavoir la part qu'il prit aux affaires de l'Eglise, qui l'occupèrent pendant toute sa Régence. Il les conduisit suivant les loix d'une politique purement humaine, & s'il ne se déclara pas pour le parti le plus juste, ce n'est pas qu'il ne le connût parfaitement, mais c'est qu'il crut qu'une neutralité commode convenoit mieux à ses desseins. Après la mort du Cardinal du Bois son favori, sur lequel il se déchargeoit des soins onéreux & de la méchanique du Gouvernement, il reprit tout le poids des affaires dont il avoit voulu s'affranchir, & succéda, pour ainsi dire, lui-même à son Ministre. Mais comme il avoit repris ce détail accablant, plutôt par un effort de

courage que par goût, & de plus, sans rien retrancher de ses amusemens voluptueux, il y succomba, & l'on vit sa santé dépérir à vûe d'œil. Les Courtisans les plus attachés à sa personne l'en avertirent. Les Médecins lui conseillèrent de sérieuses précautions, mais il négligea tous les avis, & continuant de passer rapidement du plaisir au travail, il fut un jour brusquement attaqué par de violentes vapeurs qui l'emportèrent au milieu d'une conversation, sans lui laisser le moment de se reconnoître. Il mourut en 1723, âgé d'un peu plus de quarante-neuf ans. Ce Prince avoit des parties admirables, & très-propres au grand art de gouverner; mais trop de penchant pour les plaisirs, & peut-être trop de goût pour les connoissances les moins propres à un homme d'Etat, firent perdre une partie des avantages que faisoient espérer ses rares qualités. Il ne faut pas ajouter foi aux bruits injurieux qui se répandirent contre ce Prince à la mort prématurée de presque toute la famille de Louis XIV. Ils furent enfantés par la calomnies, & autorisés par l'excès de la douleur publique; mais il y avoit du délire à penser qu'on pût faire périr par un crime tant de personnes Royales, en laissant en vie le seul qui pouvoit les venger. Il étoit fils de Philippe de France, Duc d'Orleans, frere de Louis XIV. né en 1640, d'abord nommé le Duc d'Anjou, & depuis Duc d'Orleans. Il épousa Henriette d'Angleterre, Princesse qui réunissoit l'éclat de la beauté à tous les charmes de l'esprit, & qui devint l'idole & le modèle de la Cour de Louis XIV. Le Roi qui se plaisoit beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié & de bel esprit: il lui donnoit souvent des fêtes; il lui envoyoit des vers, elle lui répondoit, & il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'étoit le Marquis de Dangeau: le Roi le chargeoit d'écrire pour lui, & la Princesse l'engageoit à répondre pour elle. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût employé par l'autre, & ce fut une des causes de sa fortune. Cette intelligence si intime, jetta des allarmes dans la famille Royale, & le Roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fond d'estime & d'amitié qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un Traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La Princesse qui avoit beaucoup de crédit sur le Roi son frere, s'embarqua à Dunkerque, chargé du secret de l'Etat, alla voir Charles à Cantorbéri, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissoit

lorsqu'une mort subite & dangereuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans à Saint Cloud en 1670. La Cour fut dans une douleur & une consternation que le genre de mort augmentoit; car la Princesse s'étoit crûe empoisonnée. La division qui étoit depuis longtems entr'elle & son mari, fortifioit ce soupçon; mais il ne fut l'effet que de la malignité humaine & de l'amour de l'extraordinaire. La Princesse très-mal saine, mourut d'un abscès qui s'étoit formé dans le foye, & son mari trop soupçonné d'une telle noirceur n'en étoit pas capable. Philippe après la mort de sa première femme, épousa Charlotte-Elizabeth de Bavière, qui fut mere du Duc d'Orleans Régent du Royaume. Il suivit le Roi son frere dans la campagne de Flandres en 1667, à celle de Hollande en 1672, où il assiégeoit Saint Omer en 1677, lorsque le Prince d'Orange s'avança pour faire lever le siège. Philippe sortit de ses lignes, vint au-devant de lui jusqu'à Mont-Cassel, & remporta sur lui une victoire complette : il chargea avec une valeur & une présence d'esprit qu'on n'attendoit pas d'un Prince efféminé, qui s'habilloit souvent en femme, qui en avoit les inclinations, & qui dans cette occasion agit en Capitaine & en soldat. Après la bataille, il revint prendre S. Omer. On dit que Louis XIV fut jaloux de la gloire de son frere : il lui parla peu de sa victoire, & quelques serviteurs de Philippe lui prédirent alors qu'il ne commanderoit plus d'armées, & ils ne se trompèrent pas. Ce Prince mourut d'apoplexie en 1701.

PHILIPPE le *Hardi*, quatrième fils du Roi Jean, né à Pontoise en 1341, n'avoit que seize ans, lorsqu'à la bataille de Poitiers il fit des prodiges de valeur, qui lui acquirent le surnom de *Hardi*, & lui méritèrent de la part de son pere, auprès duquel il combattit toujours le Duché de Bourgogne, dont il fut d'abord crée Lieutenant en 1363, & peu après à la requisition des peuples, Duc & Souverain, avec la clause, que faute d'enfans mâles, le Duché seroit réversible à la Couronne. Cette donation ayant été confirmée par Charles V, Philippe fit hommage à son frere du Duché de Bourgone, & lui remit celui de Touraine, dont il quitta le titre pour prendre celui de Duc de Bourgogne. En 1369, Philippe épousa Marguerite, fille du Comte de Fland., & bientôt après il marcha au secours de son beau-pere, contre lequel les Gantois s'étoient révoltés sous la conduite de Philippe d'Artavelle. Il se trouva à la fameuse bataille de Rosebec en 1382 & en 1384, le Comte de Flan-

dres étant mort, Philippe, au nom de sa femme, prit possession des Comtés de Flandres, de Nevers, d'Artois, &c. Il augmenta depuis son domaine par l'achat du Comté de Charolois, & après le facheux accident arrivé à Charles VI son neveu, il fut chargé du gouvernement du Royaume avec le Duc de Berry. Cette préférence donnée à Philippe sur le Duc d'Orléans, frere du Roi, fut la source de cette inimitié cruelle, qui divisa dans la suite les maisons de Bourgogne & d'Orléans. En 1376 le Duc envoya Jean Comte de Nevers son fils, au secours du Roi de Hongrie contre les Turcs. Le jeune Prince fut fait prisonnier à la bataille de *Nicopolis*, où périrent tant de braves François. Il fut mis ensuite en liberté moyennant une somme considérable. Philippe étant tombé malade à Bruxelles en 1404, se fit transporter à Halle où il mourut, âgé de 63 ans, avec la réputation d'un Prince *sage*, *prudent*, *judicieux*, *protecteur zélé des Eglis. & du peuple*, & son corps fut transporté aux Chartreux de Dijon qu'il avoit fait bâtir. Ce Prince, chef de la seconde Race des Ducs de Bourgogne en augmenta la puissance, & cette maison devint une des plus puissantes de l'Europe par ses conquêtes & ses alliances. Jean son fils lui succéda.

PHILIPPE le *Bon*, fils de *Jean* Duc de Bourgogne, né en 1396, succéda à son pere tué à Montereau-Faut-Yonne; & le desir de venger sa mort, le fit entrer dans le parti des Anglois, & il causa les troubles qui désolèrent les règnes de Charles VI & de Charles VII. En 1430 Philippe marcha au secours du Comte de Vaudemont qui disputoit à René d'Anjou la Lorraine, & il battit ce dernier à la journée de Bullegneville. Philippe quitta depuis le parti des Anglois, & se réconcilia avec Charles VII par le Traité d'Arras. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis Daup. de France avec son pere, il reçut ce jeune Prince dans ses Etats. Louis étant monté sur le Trône, Philippe se déclara contre lui pour le Duc de Berri son frere; & s'étant déterminé à la guerre, il céda au Comte de Charolois son fils, l'administration de ses Etats, & l'envoya à la tête d'une armée pour se joindre aux Princes ligués, en lui adressant ces paroles : *Souvenez-vous du sang dont vous êtes sorti, préfèrez toujours une mort glorieuse à une fuite honteuse*. En 1466, Philippe irrité contre les habitans de la Ville de Dinan, au pays de Liége, qui pendant la guerre du prétendu *bien public*, lui avoient fait plusieurs outrages, envoya contr'eux le comte de Cha-

rolois qui prit leur Ville, & la réduisit en cendres, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Philippe, malgré les infirmités de son âge, eut le courage de se faire porter en chaise au siége, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Ce Prin. mourut à Bruges en 1467, âgé de 71 ans. Cette action horrible dément le titre de *bon* qu'il avoit mérité par sa générosité. Charles Comte de Charolois, dit le *téméraire*, son fils lui succéda; Philip. avoit institué l'Ordre de la Toison d'or, & fait plusieurs fondations pieuses.

PHILIPPE-Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur, né en 1558 de Nicolas de Lorraine & de Jeanne de Savoye-Nemours, signala sa bravoure dès sa jeunesse, & ayant évité d'être arrêté après le massacre de Blois, il devint un des principaux chefs de la Ligue. Il gagna à son parti la Bretagne dont il étoit Gouverneur, & il y introduisit les Espagnols, auxquels il donna pour retraite le Port de Blavet; mais il ne tira pas grand avantage de ce secours, à cause de ses défiances pour eux. Ainsi après avoir fait la guerre quelque tems, il se crut trop heureux d'en venir à un accommodement avec Henri IV, qui lui offrit les conditions les plus avantageuses & les plus honorables. Le prix de ce Traité fut la fille du Duc que le Roi maria à César son fils, Duc de Vendôme, qu'il avoit légitimé. Le Duc vint ensuite saluer son maître à Angers, & il se démit en faveur de son gendre, de son gouvernement de Bretagne. En 1601, l'Empereur Rodolphe II, mécontent de ses Généraux qui le servoient mal dans la guerre contre les Turcs, fit offrir au Duc de Mercœur, dont il connoissoit la bravoure, le commandement de ses armées. Le Duc accepta avec joie cet emploi honorable, & en partit avec l'agrément du Roi, accompagné de plusieurs Seigneurs François. Il remplit l'Allemagne du bruit de ses exploits. Suivi seulement de 1500 hommes, il inquiéta Ibrahim Bassa qui assiégeoit Canisa avec 60000 hommes, & n'ayant plus de vivres, il fit une retraite glorieuse au milieu des ennemis. L'année suivante il prit Albe Royale; & défit les Turcs qui marchoient au secours de cette Place. Après s'être signalé dans d'autres occasions, ce vaillant Capitaine revenant en France pour ses affaires domestiques, fut attaqué d'une fièvre pourprée dans la ville de Nuremberg, où il mourut en 1602.

PHILIPPE de Vendôme, Grand-Prieur de France, frere du fameux Duc de ce nom, naquit à Paris en 1655, & fit ses premières armes sous

le Duc de Beaufort ſon oncle, qu'il accompagna au ſiége de Candie. Il ſuivit enſuite Louis XIV à la conquête de Hollande, ſe ſignala au paſſage du Rhin, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marſaille où il fut bleſſé, & dans pluſieurs autres occaſions. Il avoit été fait Lieutenant général en 1693, & il eut le commandement de Provence à la place de ſon frere qui paſſoit en Catalogne. Il le ſuivit quelque tems après, & ſe diſtingua au ſiège de Barcelone & à la bataille gagnée par D. François de Velaſco. Il paſſa enſuite en Italie où il prit pluſieurs Places ſur les Impériaux; mais après la bataille de Caſſano où il manqua de conduite & de vigilance, il fut diſgracié & ſe retira à Rome, où le Roi lui aſſigna une penſion de 24000 livres. Il paſſa depuis à Veniſe, & comme il revenoit en France par les Terres des Griſons, Thomas Maſner, Conſeiller de Coire, le fit arrêter en repréſailles de ce que ſon fils étoit retenu priſonnier en France, & l'envoya en Allemagne. L'Ambaſſadeur de France s'étant plaint hautement de cette inſulte, les Griſons firent le procès a *Maſner*, & le condamnèrent à mort. Le Grand-Prieur élargi, revint en France, & partit en 1715 pour Malthe, menacée par les Turcs. Il y fut fait Généraliſſime de toutes les troupes de la Religion; mais le ſiège n'ayant pas eu lieu, il arriva à Paris la même année, & en 1719, s'étant démis du Grand-Prieuré, il prit le titre de Prince de Vendôme, & mourut..... Ce Prince étoit brave comme ſon frere, doux, bienfaiſant, ſans faſte, ne connoiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance; mais il avoit auſſi ſes défauts, trop de négligence, trop de molleſſe, donnant trop de tems au ſommeil, une malpropreté cynique, une prodigalité ſans bornes, & l'on voyoit avec ſurpriſe deux Princes, petits-fils de Henri IV, plongés dans une négligence de leurs perſonnes, dont les plus vils des hommes auroient eu honte.

PHILIPPE de Dreux, Evêque de Beauvais, petit-fils du Roi Louis le Gros, ayant plus d'égard à ſa naiſſance qu'à ſa profeſſion, ſe diſtingua par ſes exploits militaires dans le douzième ſiècle, & vécut en guerrier plutôt qu'en Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Il ſe croiſa pour la Terre ſainte, & il ſignala ſa valeur au ſiège d'Acre en 1192. Quatre ans après, les Anglois étant venus faire une courſe juſqu'aux portes de Beauvais, le Prélat ſortit à la tête du peuple armé; mais ayant été repouſſé, il fut mis en priſon & traité durement. Il s'en plaignit au Pape par

une lettre à laquelle le Saint Pere répondit, qu'il n'avoit que ce qu'il avoit mérité, pour avoir voulu faire le guerrier contre le devoir de sa profession. Innocent III ajoutoit cependant qu'il alloit écrire en sa faveur au Roi d'Angleterre, mais qu'il ne pouvoit que prier & non commander. Richard ayant reçu la lettre du Pape, où il le prioit de délivrer son cher frere l'Evêque de Beauvais, lui envoya la cote de mailles avec laquelle le Prélat avoit été pris, & lui fit dire : *Voyez si c'est la tunique de votre fils*, par allusion aux paroles de l'Ecriture. Ce Prélat ne fut délivré qu'après six ans de captivité; il se trouva depuis à la bataille de Bouvines, & il abbattoit les ennemis à coups de massue, ne voulant pas par scrupule se servir d'épée ni de lance. Il fit aussi la guerre aux Albigeois, & il mourut à Beauvais en 1217.

PHILIPS, (Jean) Poëte Anglois, né à Bampton, dans le Comté d'Oxford en 1676, enseigna les Langues Grecque & Latine dans le Collège de Winchester; & étant venu à Londres, il s'y fit une grande réputation par les talens de l'esprit, & par les qualités du cœur. Il excelloit non-seulement à faire des vers; mais il étoit encore bon Physicien, & très-versé dans la connoissance des antiquités, sur-tout de celles de sa Patrie. Il mourut après une longue maladie en 1708, âgé de trente-deux ans, & on lui éleva un mausolée à Westminster, avec une longue Epitaphe composée par Atterburi. Nous ne connoissons de ce Poëte que trois *Poëmes*, l'un géorgique, *Pomone* ou le *Cidre*, l'autre héroïque, la *bataille de Blenkeim*, & le troisième, burlesque, le *Précieux Chellin*. Ils sont très-estimés en Angletere, & ont été traduits en François par l'Abbé Yart. Du même nom, étoit Catherine, Angloise, célèbre par des Poësies ingénieuses, & sur-tout par une *traduction* du *Pompée* de Corneille. Elle vivoit dans le même siècle.

PHILISTE, né à Syracuse vers la deuxième année de la quatre-vingt-septième Olympiade, reçut une excellente éducation, & vint étudier à Athènes la Rhétorique sous le célèbre Isocrate. De retour dans sa Patrie, il pouvoit par sa naissance & ses talens prétendre aux premiers emplois; mais pour y parvenir plus sûrement, il ne craignit pas de favoriser les projets de Denis le Tyran, & de contribuer à asservir sa Patrie. Philiste rendit des services importans à l'Usurpateur, & celui-ci lui donna avec toute sa confiance, le gouvernement de la Citadelle de Syracuse; mais Philiste ayant peu après épousé la fille de Leptine frere du Tyran, il encou-

fut sa disgrace, & ayant été banni, il se retira à Adria. Là il se livra à l'Histoire pour laquelle il avoit du talent, & il composa l'Histoire d'Egypte en douze livres, celle de Sicile en 11, & celle de Denis le Tyran en 6. Il ne nous reste rien de tous ces ouvrages, & de plusieurs autres que Philiste avoit composés; mais Ciceron lui donne de grands éloges, jusqu'à dire qu'il étoit presque un petit Thucydide, *Penè Pusillus Thucydides*. Denis le jeune étant monté sur le Trône, rappella Philiste par le conseil de ses Courtisans, qui crurent cet Historien propre à contrebalancer l'autorité de Platon. Celui-ci en effet s'attacha à décrier ce Philosophe, parvint à le rendre odieux au Tyran, & à faire exiler Dion, le partisan & l'admirateur de Platon. Mais Dion revenu en Sicile dans le dessein de délivrer sa Patrie du joug de la tyrannie, assiégea Denis dans la Citadelle de Syracuse, & battit Philiste qui venoit à son secours avec une flotte. Il fut pris lui-même, traité avec ignominie, & eut ensuite la tête coupée. L'Abbé Sevin a fait sur cet Historien une sçavante *Dissertation* que l'on trouve dans le treizième vol. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

PHILOLAUS de Crotone, fut un célèbre Philosophe de la Secte de Pythagore, à qui quelques-uns attribuent les vers dorés de Pythagore. Philolaus fit son principal emploi d'étudier le Ciel, & de percer comme un autre Tiresie dans les secrets des Dieux. Il s'attacha sur-tout à prouver le mouvement de la terre autour du soleil, à ceux qui ne se fioient qu'à leur sens, pour la croire stable & immobile. Il ajoutoit aussi que le soleil n'a de lui-même aucune lumière & aucune chaleur, mais que semblable à un globe de verre extrêmement lisse & poli, il réfléchit de toute part la chaleur & la lumière qu'il reçoit de chaque Planète, ou plutôt du feu central dont chaque Planète est pénétrée, & qu'elle laisse échaper par une infinité de crevasses & de pores insensibles. Ismaël Bouilliau, habile Astronome, a mis le nom de ce fameux Philosophe, à la tête de deux ouvrages d'Astronomie.

PHILOMELE, un des principaux habitans de la Phocide, qui fut l'Auteur de la guerre sacrée, & qui engagea tous ses Concitoyens dans une querelle dont la Religion étoit le motif. Les Phocéens ayant labouré une pièce de terre qui appartenoit au Temple d'Apollon, leurs voisins se récrièrent contre ce sacrilège. L'affaire fut portée devant les Amphictions qui condamnèrent les Phocéens à une amende considérable,

Mais Philomèle les exhortant à prendre les armes, se mit à leur tête, s'empara du Temple, biffa le décret des Amphictions, & engagea dans son parti les Athéniens, les Spartiates, & quelques autres habitans du Péloponèse qui s'unirent contre les Locres, les Thessaliens, les Thébains & les autres Etats circonvoisins, résolus de venger le sacrilège commis contre ce Dieu. Avant que d'entrer en campagne, Philomèle s'engagea solemnellement de ne pas toucher aux richesses du Temple; mais le besoin leva bien-tôt ses scrupules : il pilla le trésor, & avec l'argent qu'il en tira, il leva une nombreuse armée, marcha contre les Locres qu'il défit, & vainquit les Thessaliens & leurs voisins. Peu après les Théb. arrêtèrent ses progrès, & combattirent les sacrilèges avec toute la fureur qu'inspire une guerre de Religion, les attirèrent dans un asyle, & les massacrèrent presque tous. Philomèle après s'être battu en désespéré, se voyant poursuivi jusqu'au bord d'un précipice, aima mieux s'y jetter, que de tomber entre les mains de la justice, c'étoit environ l'an 356 avant Jesus-Christ.

PHILON, Juif, d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illustres familles de la Ville, étudia avec soin les livres sacrés, qui faisoient la science des Juifs, & se rendit aussi très-célébre dans les lettres humaines & dans la Philosophie, sur-tout dans celle de Platon, ce qui le fit surnommer le second Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de Bourgeoisie qu'ils prétendoient avoir dans cette Ville; mais cette députation n'eut point de succès. Cet Ecrivain composa beaucoup d'ouvrages, dont il ne nous reste que ses livres de la *création du monde*, ses *Histoires*, les *livres qui regardent* la loi & les coutumes des Juifs. Parmi ses livres d'Histoire il y en a deux, de cinq qu'il avoit composés sur les maux que les Juif souffrirent sous l'Empereur Caïus. Il les lut à Rome en plein Sénat, & ils y furent si estimés qu'on les fit mettre dans la Bibliothèque publique. La meilleure édition des œuvres de Philon, est celle d'Angleterre en 1742, 2 vol. *in-fol.* Grec & Latin. Ils sont bien écrits, pleins de belles pensées, & l'on sent que l'Auteur s'étoit familiarisé aves les explications allégoriques & métaphoriques des Egyptiens. On y apperçoit aussi un certain penchant à l'idolatrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, & qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits. Il y a encore eu de ce nom Philon, fam. Philos. & Rhéteur

Rhéteur, qui enseigna à Rome successivement la Philosophie & la Rhétorique, & sous qui Varon étudia l'une & l'autre. Il vivoit sous Adrien. Philon, Architecte célèbre, du tems de Demetrius de Phalere, qui eut la conduite de l'Arcenal d'Athènes, & qui s'en acquitta avec succès. Quand il rendit compte de sa commission dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté & de précision, que le peuple d'Athènes, bon Juge en matière d'éloquence, le trouva aussi disert Orateur que sçavant Architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les bâtimens. Le même Philon fut chargé de décorer le magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis.

PHILOPEMEN, fameux Capitaine Grec, né à Mégalopolis dans l'Arcadie, reçût une excellente éducation, & s'appliqua dès son enfance, aux exercices militaires. Dès qu'il fut sorti des mains de ses Maîtres, il se mit dans les Troupes que la Ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie, & il se distingua dans plusieurs expéditions. Lorsque les Troupes n'étoient pas en campagne, il s'exerçoit à la chasse, à l'agriculture, aux affaires publiques & à l'étude, & lisoit surtout les Traités des Philosophes qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu, ou les Livres qui traitent de l'Art militaire, pour lesquels il avoit un goût décidé. Il n'avoit que trente ans lorsque Cléomène Roi de Lacédémone attaqua Mégalopolis. Philopemen défendit sa Patrie avec autant de courage que de succès, & ne se signala pas moins quelques mois après, dans la Bataille de Selasie, où le même Cléomène fut vaincu par Antigone. Ce Prince charmé de sa valeur, fit ce qu'il pût pour l'attacher à son service; mais Philopemen aima mieux aller en Crète, où il acheva de se former dans le métier de la Guerre. Il revint quelque tems après chez les Achéens, où son nom déja très-connu le fit élire Général de la Cavalerie. Il ne tarda pas à répondre dans ce poste à l'opinion que ses Concitoyens avoient de lui; & la gloire qu'il acquit au combat d'Elis mit le sceau à sa réputation. Il fit une réforme avantageuse dans les Troupes des Achéens. Il releva leur courage abbatu, & leur fit secouer le joug des Puissances étrangeres. Tant de services l'ayant élevé au grade de Capitaine-Général, il défit près de Mantinée, Machamdas, Tyran de Sparte, qu'il tua de sa propre main, & cette victoire éclatante lui valut une Statue de Bronze qui fut pla-

cée à Delphes, dans le Temple d'Apollon. L'année qui suivit cette célèbre journée, Philopemen dans l'Assemblée des Jeux Néméens, fut élu pour la seconde fois Capitaine Général des Achéens, & comblé en présence des Grecs de tous les honneurs que méritoient ses exploits. Sa gloire souffrit quelque échec dans la Bataille navale que lui livra le Tyran Nabis, successeur de Machamdas. Philopemen qui n'avoit aucune connoissance de la marine, se flatta de réussir sur mer comme ailleurs; mais il apprit à ses dépens de quel prix est l'expérience, & après avoir été battu, il faillit à tomber entre les mains du Vainqueur. Cette disgrace ne servit qu'à le rendre plus circonspect, & il ne chercha pas long-tems l'occasion de se venger. Il le surprit près de Sparte, lui livra Bataille, & remporta sur lui une victoire complette. Après la mort du Tyran, il s'empara de Sparte, & obligea cette Ville à entrer dans la ligue des Achéens. Il se conduisit depuis, envers elle d'une maniere qui ne lui fit pas honneur, en se rendant l'exécuteur de l'injustice des Achéens contre les Spartiates. Enfin ce célèbre Capitaine âgé de soixante-dix ans & Général des Achéens pour la huitiéme fois, étant allé quoique malade contre les Messeniens avec un petit nombre de Troupes, fut vaincu dans un combat; & après avoir fait des prodiges de valeur, il tomba entre les mains des Ennemis, qui le menèrent à Messène & le firent mourir par le poison. Les Achéens vengèrent cet horible attentat, firent à leur Général de superbes funérailles, & lui érigèrent plusieurs Statues avec de magnifiques inscriptions. Ceci se passa 184 ans avant J. C.

PHILOPONUS, (Jean) Sçavant Grammairien d'Alexandrie, qui vivoit vers la fin du sixiéme Siécle & qui étoit Chef de la Secte des Trithéïtes. Il est auteur de plusieurs ouvrages, d'un *Commentaire* sur l'Hexaëmeron; d'un Traité de la Résurrection, dans lequel il rejettoit la résurrection des corps, & de plusieurs autres ouvrages, qui au jugement de Photius, étoient écrits d'un style pur, élégant & agréable; mais dont la doctrine étoit impie & les raisonnemens foibles.

PHILOSTORGE, né en Cappadoce vers l'an 388, a fait une *Histoire Ecclésiastique* qu'il publia du tems de Théodose le *Jeune*. Comme il étoit Arien, on n'est pas surpris de le voir louer ces hérétiques & déclamer contre les catholiques. D'ailleurs son Histoire est pleine de choses utiles pour l'antiquité ecclésiastique. Son style est un peu trop poëtique. Nous n'avons de cet Ouvrage que l'extrait qu'en a

fait Photius, dont la meilleure édition est celle de Henri de Valois, avec les autres Historiens Grecs, in fol 1673. Godefroi en avoit donné une en 1642, avec des Dissertations où il y a des choses utiles & singulières sur l'histoire des premiers siècles de l'Eglise.

PHILOSTRATE, fameux Sophiste, du nombre des hommes de Lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie, femme de Sévere. Il professa l'éloquence à Athènes, & ensuite à Rome, sous Sévere. La Vie d'Appollone de Thyane, écrite par Damis, le plus zèlé de ses Disciples, qui n'étoit proprement que des Mémoires assez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philostrate, qui sur ces Mémoires & quelques autres écrits, composa l'Histoire que nous en avons. Mais cette Histoire n'est qu'un tissu de fictions & de faussetés, de Fables, de prodiges qui ne méritent aucune créance, & où même les convenances de l'histoire & de la Géographie ne sont point gardées. L'Auteur décrédite lui-même ses Héros par toutes les fables qu'il en rapporte, par les voyages qu'il leur fait entreprendre, sans aucune nécessité. Plus je considére l'Apollone de Philostrate, dit Eusèbe, & plus je le dédaigne, plus je lui trouve un air de bassesse & de fausseté. Suidas attribue aussi à Philostrate d'autres écrits, sur-tout quatre livres de tableaux & de descriptions que nous avons encore : ouvrage écrit dans toute la délicatesse de la langue attique. Il y a eu un autre Philostrate, neveu ou petit-fils du premier, dont entr'autres ouvrages, on a la *Vie des Sophistes*.

PHILOXENE, ancien Poëte Grec, qui se distingua dans la Poësie Dythirambique, & qui est aussi renommé par son goût, pour les plaisirs de la table. La magnificence de Denys le Tyran l'ayant attiré à la Cour de ce Prince, il y brilla par l'un & l'autre talent. Un jour que sur la table du Roi, on avoit servi un petit poisson pour Philoxène, & un autre pour le Roi, il s'avisa d'approcher de son oreille le poisson fretin. Interrogé pourquoi cette momerie, c'est, dit-il, que je voulois sçavoir certain. nouvell. du tems de Nerée, mais ce jeune hôte de la mer n'a pû me répondre : le vôtre est plus vieux, il sçaura, sans doute, ce que je veux apprendre. Ce Poëte tout gourmand qu'il étoit, ne put se résoudre à trouver bons les vers détestables de Denys, & lui en ayant dit son sentiment avec franchise, le Poëte Roi irrité le fit conduire aux Carrières : c'étoit la prison publique ; mais à la sollicitation de toute la Cour il fut élargi le lendemain, &

rentra dans les bonnes graces du Prince. Le jour même Denys donna aux beaux esprits de sa Cour un repas qui fut comme le sceau de sa réconciliation, & il ne manqua pas de régaler les convives de quelque morceau de sa façon. Les lâches auditeurs parurent extasiés ; mais il manquoit au Tyran le suffrage de Philoxène, & le Poete avoit reçû une bonne leçon : cependant quand Denys lui demanda ce qu'il disoit de ses vers, Philoxène sans lui répondre un mot, se tournant vers les Gardes, leur dit d'un ton sérieux mêlé de gayeté : *qu'on me remene aux Carrières* : le Prince sentit tout le sel de la plaisanterie, & ne fit qu'en rire. Les amis de Philoxène craignant enfin que sa trop grande liberté n'eut quelques suites funestes, l'exhortèrent à adoucir sa critique, & ils obtinrent qu'il donneroit à ses réponses un tour, qui sans blesser la vérité, satisferoit le Prince. Le moment se présenta bientôt, & Denys ayant lû une pièce propre, dit-il, à exciter la compassion, Philoxène, à qui il en demanda son sentiment, se tira d'affaire par un mot grec, qui signifie également chose mauvaise ou chose bonne. Le Tyran s'arrêta au sens avantageux, & les amis de Philoxène qui l'entendirent autrement, furent satisfaits de l'équivoque. Les anciens parlent d'un Poëme intitulé le *Cyclope*, que Philoxène fit étant en prison, où Denys l'avoit fait mettre, pour avoir débauché une joueuse de flute. Ce Tyran figuroit dans cet ouvrage sous le nom de *Cyclope*, le Poëte sous celui d'*Ulisse*, & la joueuse étoit nommée *Galathée*.

PHLEGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il étoit de Tralles en Asie, fut affranchi d'Adrien, & vécut jusqu'au tems d'Antonin *le pieux*. Il est Auteur de plusieurs ouvrages remplis d'érudition, dont il ne nous reste que des fragmens. On cite entr'autres une Histoire des Olympiades en seize livres, dont on a conservé cinq pages dans l'édition que Mursius a donnée des débris de cet Auteur à Leyde en 1662, en grec & en latin : un Traité *de Longævis*, assez court, & que nous n'avons pas même en entier, puisqu'il n'y a rien sur cert. personn. illust. qui ont vécu long-tems : un autre *de Rebus mirabilibus*, en trente-cinq Chap., la plûpart très-courts, & qui est mutilé au commencem. Xilander mit tous ces fragmens en lat. & les publia à Bâle avec des not. en 1568. Suidas nous a conservé le titre d'une partie des autres écrits de Phlegon. Eusèbe prétend que l'Auteur a parlé dans le treizième livre de ses Olympiades, des ténèbres arrivées à la mort de J. C. mais le livre n'existant plus, nous

n'avons pour garant de ce fait, que le témoignage de l'Historien cité. Photius parle de Phlegon comme d'un Auteur minutieux & crédule, dont le style n'est ni pur ni élégant, quoiqu'il ne manque pas d'élévation.

PHLUGIUS, (Jules) Evêque de Mariembourg dans la Haute-Saxe, s'est acquis beaucoup de réputation par ses ouvrages, sur-tout par son livre de l'*Imitation de l'Homme Chrétien*, qu'il écrivit contre Luther. Il fut un des trois sçavans Théolog. que l'Empereur choisit pour dresser le projet de l'*interim* en 1548.

PHOCAS, Homme d'une naissance obscure, qui après avoir passé par tous les dégrés de la milice Romaine, se fit saluer Auguste par l'armée en 602, & se fit couronner Empereur par le Patriarche Cyriaque, dans l'Eglise de saint Jean, voisine de Constantinople. Il fut ensuite conduit dans cette Ville sur un char, comme en triomphe, & il fit égorger Maurice Empereur légitime avec cinq de ses fils que le cruel Tyran massacra aux yeux du pere. Cet Usurpateur se fit reconnoître à Rome, par le Pape Gregoire *le Grand*, qu'il surprit par un respect affecté, & une Profession de Foi très orthodoxe; mais il ne joua pas long-tems l'homme de bien, & il se montra ce qu'il étoit, barbare, cruel, sanguinaire & le plus abominable des Tyrans. Il souleva tous ses sujets par ses excès & ses violences, & pendant son Gouvernem. le plus foible & le plus injuste, il se vit sans cesse attaqué par les Perses, dont le Roi Chosroës entra dans l'Empire Romain, pour venger la mort de Maurice son ami; & au-dedans par les Conjurations qui se formoient contre lui de jour en jour. Enfin ayant comblé la mesure de ses crimes, il succomba sous le complot que forma contre lui, Héraclius Gouverneur d'Afrique, qui pressé par le Sénat, envoya son fils Héraclius à Constantinople avec une flotte. Ce Prince y arriva en 610, & Phocas ayant été tiré d'une Eglise dans laquelle il s'étoit réfugié, fut amené à Héraclius, qui lui fit couper la main droite, la tête, puis brûler son corps, après qu'il eut été traîné dans les rues de Constantinople.

PHOCAS NICEPHORE, *voyez* NICEPHORE.

PHOCION, un des plus grands hommes de la Grèce, fut élevé à l'Ecole de Platon & de Xenocrate, & forma ses mœurs & ses actions sur le plus parfait modèle de la vertu Payenne. Persuadé que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat, sur-tout dans un Gouvernement Républicain. Il s'y exerça avec soin, & avec un grand succès, & il s'accoutu-

ma à parler d'une manière solide, concise, pleine de forces & de sens. Son éloquence mâle & majestueuse donna de la jalousie à Demosthénes lui-méme, qui redoutant l'ascendant de Phocion, & le voyant arriver un jour à l'Assemblée du Peuple, s'écria: *voilà la hache de mes discours.* Lorsqu'il fut entré dans le maniement des affaires publiques, il y porta un esprit de droiture, d'intégrité & de désintéressement, qui le rendoit insensible à tout autre intérêt qu'à celui de la République. Ainsi quoiqu'il eut été élû 45 fois Général par le Peuple, sans l'avoir jamais demandé ni sollicité, & qu'il eût une infinité d'occasions de s'enrichir, il vécut & mourut pauvre. Il auroit cru être diffamé, s'il fut revenu de ses campagn. chargé d'autre chose que de la gloire de ses belles actions, & des bénédictions dont le combloient les peuples & les pays qu'il avoit épargnés. Jamais Philippe ni Alexandre, qui estimoient autant sa probité qu'ils redoutoient son courage, ne purent se l'attacher par des bienfaits, ni rallentir son zèle pour la Patrie. Phocion détourna le dernier de faire la guerre à la Grèce, & l'engagea à porter plutôt ses arm. chez les ennemis des Grecs. Le succès ayant suivi ce projet, Alexandre pour témoigner sa reconnoissance à celui qui lui avoit donné ce salutaire conseil, lui envoya cent talens, comme au seul honnête homme qu'il y eut dans Athènes. Si *Alexandre*, répondit Phocion aux Dép., *m'a reconnu tel dans la médiocrité de ma fortune, qu'il me laisse dans cette médiocrité.* Et en leur parlant ainsi, il continuoit à tirer lui-même de l'eau d'un puits, tandis que sa femme faisoit du pain. En vain les Députés surpris de sa pauvreté, & du mépris qu'il faisoit d'un présent si considérable, le pressèrent-ils de le recevoir, il fut inébranlable à toutes les offres réitérées d'Alexandre. Il rejetta de même celles qui lui furent faites par Antipater, un des successeurs de ce Prince. Quelqu'un lui présentant de sa part de grandes sommes d'argent, & le pressant de les accepter, au moins pour ses enfans; *si mes enfans*, répondit Phocion, *doivent me ressembler, ils en auront assez, aussi-bien que moi, & s'ils veulent être débauchés, je ne veux point leur laisser de quoi entretenir leur luxe, & leurs débauches.* Enfin ce vertueux Citoyen, après avoir bien servi sa Patrie dans la Paix & dans la Guerre, après avoir mérité par ses rares vertus le titre d'*Homme de bien*, encourut la haine de ses Citoyens ingrats, qui l'accusèrent de trahison, & qui dans une Assemblée tumultueuse & irrégulière, eurent la lâcheté de

le condamner à mort. Phocion âgé de plus de 80 ans, marcha au supplice avec le même visage & la même contenance que lorsque élû Général, les Athèniens en foule l'accompagnoient chez lui par honneur au milieu des louanges & des acclamations. Sur le chemin un homme du Peuple lui cracha au visage: & le généreux viellard ne fit que se tourner vers les Magistrats, & leur dit : *quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes*. Un de ses amis lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à dire à son fils: *oui certes*, dit-il, *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athèniens*. Après ces paroles il prit la ciguë & mourut, l'an 318 avant Jesus-Christ. Les aveugles Athéniens sentant quelque tems aprés toute l'horreur de leur forfait, élevèrent à ce grand Homme une statue de bronze, & enterrèrent honorablement ses os, aux dépens du Public.

PHOTIN, né à Ancyre en Galatie, fut instruit par l'Evêque Marcel, dont il fut quelque tems Diacre. Il parloit facilement, étoit éloquent & persuasif, & quand il fut élevé sur le siège de Sirmich, ses talens lui attachèrent fortement son peuple; mais ses mœurs étoient corrompus, & sa Doctrine le fut bientôt jusqu'à devenir Hérésiarque. Il nioit la Trinité, ne reconnoissant qu'une seule opération dans le Pere, le Verbe & le saint Esprit. Selon lui, le Pere seul étoit Dieu, le saint Esprit ne subsistoit pas personnellement, le Christ & le Fils de Dieu n'étoit pas avant Marie, & n'étoit pas Dieu, mais un pur Homme, né toutesfois d'une Vierge, par l'opération du saint Esprit. Ainsi il joignoit les erreurs de Sabellius & de Paul de Samosate. Il fut d'abord condamné dans un Concile tenu à Antioche en 345, dans celui de Milan l'année suivante, & enfin déposé dans celui de Sirmium en 351; mais l'Hérésiarque se sentant soutenu par son peuple, qui l'aimoit, se plaignit à l'Empereur Constance, d'avoir été injustement condamné, & obtint une conférence pour examiner encore sa Doctrine. Basile d'Ancyre se chargea de disputer contre lui en présence des Evêques & de huit Commissaires nommés par l'Empereur, d'entre les Sénateurs. La dispute fut grande, & Photin vaincu demeura condamné. L'Empereur le bannit, & il passa le reste de sa vie en exil, où il composa un ouvrage contre les Hérésies, qui ne tendoit qu'à établir la sienne. Il l'écrivit en Grec & en Latin, qu'il sçavoit très-bien, quoique né en Orient.

PHOTIUS, Patriarche de

Constantinople dans le neuvième siècle, né dans cette Ville d'une famille illustre, reçut de la nature les plus rares talens de l'esprit qu'il cultiva avec soin, par une étude assidue. Ses richesses lui donnant le moyen d'acquérir toutes sortes de livres, il devint le plus sçavant homme de son siècle. Grammaire, Poëtique, Rhétorique, Philosophie, Médecine, toutes les Sciences Profanes lui devinrent familières. Il n'avoit pas négligé la Science Ecclésiastique, & quand il se vit en place, il s'y appliqua encore avec plus d'ardeur. Il avoit à la Cour de grandes charges, celle de Premier Ecuyer, & celle de Premier Sécretaire, & il les remplissoit avec distinction. Lorsque S. Ignace fut chassé du siège de Constantinople, Photius qui n'étoit que Laïc, se fit nommer par la Cour pour lui succéder, par les intrigues de Bardas, & malgré l'opposition des Evêques, à cette Election si peu Canonique, il fut ordonné par Grégoire de Syracuse, qu'Ignace avoit déposé à cause de ses crimes. De Laïc il fut fait Evêque en six jours, & il commença son Episcopat par persécuter les Ecclésiastiques, qui étoient attachés au véritable Pasteur. Tandis qu'il employoit pour les soumettre, les caresses & les menaces, les présens & les supplices, l'hipocrite Photius tâchoit par des lettres artificieuses, de persuader au Pape Nicolas premier, qu'on lui avoit fait violence en le nommant Evêque, & il lui envoya une profession de Foi entièrement catholique; mais le Pape qui ne fut pas la dupe de cet artifice, tint un Concile à Rome, où il déclara nulle l'ordination de Photius, & ordonna le rétablissement d'Ignace. Cette sentence le mit en fureur, & ayant sçu s'appuyer de l'autorité de l'Empereur Michel, dont il flattoit les déréglemens, il entreprit follement de déposer le Pape lui-même, dans une espèce de Synode, où il prétendit le faire condamner pour un grand nombre de crimes imaginés; mais après la mort de Michel son Protecteur, l'Empereur Basile de concert avec Adrien, Successeur de Nicolas, indiqua un Concile, qui est le huitième Œcuménique, dans lequel la sentence de déposition de Photius fut confirmée, & Ignace rétabli. Photius chassé de son siège & exilé de Constantinople, chercha dans la fertilité de son esprit quelque expédient pour y remonter, & s'attacha d'abord à gagner par ses flatteries, les bonnes graces de l'Empereur Basile. Il y réussit: on le rappella, & Ignace étant mort, il reprit sa place & indiqua un Concile à Constantinople, où il fit casser tout ce qui avoit

été fait contre lui dans le précédent, & se fit reconnoître pour Patriarche légitime. Les Légats du Pape Jean, séduits par les caresses de cet homme artificieux, prirent part à ce brigandage, & le Pape luimême, entraîné par des intérêts temporels, y donna les mains; mais comme Photius ne lui tenoit pas parole, il l'excommunia, & envoya un autre Légat à Constantinople, pour agir contre l'usurpateur. Les successeurs de Jean ne cessèrent de solliciter sa destitution; & enfin l'Empereur Leon, fils de Basile, qui n'aimoit pas Photius, se servit de cette occasion pour le chasser, & le relégua dans un Monastère d'Arménie. Photius ne paroît depuis plus dans l'hist. ce qui fait croire qu'il ne survécut pas long-tems à cette disgrace: ainsi périt cet homme fameux, qui réunissoit les plus brillantes qualités. Il fut le plus grand esprit & le plus sçavant homme de son siècle; mais il fut aussi le plus criminel; il parloit en saint & il agissoit en scélerat. Il a été la première cause du plus grand scandale qui soit arrivé dans l'Eglise, du funeste schisme qui a séparé l'Eglise Grecque, d'avec la Latine. Photius avoit composé une multitude d'ouvrages pleins d'érudition, dont les plus célèbres sont, la *Bibliothèque* & le *Nomo-Canon*. Il fit le premier ouvrage à l'imitation du Grammairien Télèphe, qui pour faire connoître les bons livres composa *l'Art des Bibliothèques*, sous l'Empire d'Antonin le pieux. Quoique Photius n'ait imité qu'imparfaitement son modèle, en se bornant à l'examen des ouvrages qui tomboient entre ses mains, il n'y a rien de plus exact que l'analyse qu'il en fait, rien de plus lumineux que le jugement qu'il en porte. Sa *Bibliothèque* contient des extraits de 180 livres, dont la plûpart ont été perdus depuis, & elle a toujours été très-estimée. Le *Nomo-Canon*, est un recueil de Canons distribués en 14 titres, & chaque titre en plusieurs chapitres, selon la diversité des matières. L'Eglise en a toujours fait un grand cas. Nous avons encore plusieurs *Lettres* de ce sçavant Ecrivain, & un grand ouvrage manuscrit, sous le nom d'*Amphilochia*, du nom de celui à qui il est adressé, & qui contient la résolution de plusieurs difficultés sur l'Ecriture-Sainte.

PHRAATES, nom de plusieurs Rois des Parthes, dont le premier succéda à Priapatius son pere, l'an 141 avant Jesus-Christ: il n'a rien fait de remarquable. Le second, fils de Mithridate, monta sur le trône après lui, 131 ans avant Jesus-Christ, eut une guerre à soutenir contre Antiochus Sidétés, Roi de

Syrie, qui mena contre lui une puissante armée, sous prétexte de délivrer son frere Démétrius, défit Phraates dans trois batailles, & fut vaincu & tué dans une dernière. Phraates à son tour, dans le tems même qu'il songeoit à porter ses armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, dont il avoit mandié le secours, & qu'il refusoit de satisfaire, & perdit la vie dans un combat. Il eut pour successeur son oncle Artaban III, surnommé *le Dieu*, fut déclaré Roi des Parthes après la mort de son pere Sinatroccès, l'an 69 avant Jesus-Christ. Il envoya des Ambassadeurs à Luculle, après la grande victoire que les Romains venoient de remporter sur Tygranes, & en même-tems il conservoit une intelligence secrette avec ce dernier. Mais Pompée, ayant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre, engagea Phraates dans le parti des Romains. Ensuite ce Prince se brouilla avec lui, & fut tué par ses propres enfans, cinquante-six ans avant Jesus-Christ. Phraates IV, l'aîné des enfans d'Orodes & le plus vicieux, fut nommé Roi par son pere, & à peine fut-il élévé sur le trône qu'il fit tuer tous ses freres, venus du mariage d'Orodes avec une fille d'Antiochus, Roi de Syrie, & cela uniquement parce que leur mere étoit de meilleure maison que la sienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'ayant pû s'empêcher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir lui-même. Il traita de même le reste de ses freres; & n'épargna pas son propre fils, dans la crainte qu'on ne le mit sur le trône en sa place. Ce Prince cruel soutint depuis la guerre avec avantage contre Marc-Antoine, qu'il força à se retirer de ses Etats. Il fut ensuite chassé du trône par Tyridate, & s'y rétablit quelque tems après, par le secours des Scythes. Il rendit à Auguste les drapeaux & les soldats pris à la défaite de Crassus, & mourut deux ans avant l'Ere Chrétienne.

PHRAORTES, monta sur le trône des Medes après la mort de son pere Dejoces, 627 av. J. C. & c'est le même que l'Ecriture appelle Arphaxad, & qui mit la dernière main à la Ville d'Ecbatane, bâtie par son pere. Ce Prince qui étoit d'une humeur fort belliqueuse, peu content du Royaume que son pere lui avoit laissé, attaqua les Perses, & les ayant vaincus dans un combat, il les assujettit à son Empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les Nations voisines les unes après les autres; ensorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie. Ces succès lui ayant enflé le cœur, il crut pouvoir faire la

guerre à Nabuchodonosor ou à Saosduchin Roi d'Assyrie. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Ragau, & c'est-là que se donna une grande bataille, qui fut très-funeste à Phraortes. Ce Prince fut entièrement défait; ses Etats tombèrent entre les mains du Vainqueur, & lui-même ayant été pris, fut tué à coups de javelot, après vingt deux ans de règne. Ciaxare I. son fils, vengea depuis sa mort, & rentra dans tous ses Etats.

PHRYNÉ, fameuse Courtisane de l'ancienne Gréce, qui vivoit vers l'an 328 avant J. C. & qui fut attachée au célèbre Praxitèle. Elle sçut par son adresse engager cet illustre Sculpteur à lui avouer que le Cupidon étoit celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus, & elle le plaça à Thespies en Beotie sa Patrie, où long-tems après, on alloit encore le voir par curiosité. Praxitèle livré à cette Courtisanne, ne manqua pas d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'étoit rendue maîtresse de son cœur. La Statue de cette prostituée, faite de la main de Praxitèle, fut placée à Delphes même, entre celles d'Archidamus Roi de Sparte, & de Philippe Roi de Macédoine. Phryné amassa des sommes immenses à son métier, & elle eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thebes à ses dépens, pourvu qu'on y mît cette inscription : ALEXANDRE A DETRUIT THEBES, ET PHRYNE' L'A RETABLIE.

PHRINIQUE, Orateur Grec, né en Bithinie, vivoit du tems d'Antonin & de Commode, & est Auteur d'un *Apparat sophistique*, qui n'est qu'une Collection de phrases & de mots. On lui doit encore un Traité des *Dictions Attiques*, dont l'abrégé fut imprimé pour la première fois à Rome en 1517 par Zacharie Caldergi de Candie, & depuis à Paris, *in*-8. par Vascosan, avec plusieurs autres Traités, & à Augsbourg, *in*-4. Grec & Latin, avec les Notes de Nugnés & d'Hescelius.

PHRYNIS de Mitylene, dans l'Isle de Lesbos, est l'Auteur des premiers changemens arrivés dans l'ancienne musique, par rapport au jeu de la Cithare. Ces changem. consistoient en premier lieu dans l'addition de deux nouvelles cordes, aux sept qui composoient cet instrument, en second lieu dans le tour de la modulation à laquelle il ôta cette ancienne simplicité noble & mâle qui la distinguoit avant lui. Ce Musicien s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa Cithare à neuf cordes, Léphore se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'enhaut & celles d'en bas. On dit que Phrynis est le pre-

mier qui remporta le prix de cet instrument au jeu des Panathenées célébrés à Athènes, la 4e. année de la quatre-vingt-unième Olympiade.

PIASECKI, (Paul) Evêque de Premisli dans la Pologne, publia en 1646 une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans l'Europe depuis Etienne Battori, jusqu'à son tems : *Pauli Piasecii Chronica Gestorum in Europâ singularium*, in fol. Cette Chronique qui s'étend depuis 1571 jusqu'en 1648, n'est bonne que sur les affaires de Pologne, & n'est pas même généralement estimée des Polonois ; mais elle est défectueuse sur le reste de l'Europe.

PIBRAC, *voyez* FAUR.

PIC (Jean) Souverain de la Mirandole & de Concordes né en 1463, fit voir dès son enfance une pénétration d'esprit extraordinaire, & une mémoire prodigieuse qui furent heureusement cultivés par les soins que sa mere prit de son éducation. Après avoir fait ses premières études sous les plus habiles maîtres, il alla étudier le Droit à Bologne, âgé de quatorze ans, & employa ensuite 7 ans à parcourir les plus célèbres Universités de France & d'Italie, & à enrichir son esprit des plus rares connoissances. Il vint alors à Rome, où il voulut se faire connoître par un coup d'éclat, en s'offrant de soutenir publiquement à l'âge de 23 ans des Thèses sur toutes sortes de sciences, *de omni re scibili.* Ces Thèses affichées dans Rome, excitèrent l'envie contre lui. Non-seulement on vint à bout de l'empêcher de les soutenir, mais ses Adversaires en tirèrent quelques propositions qui furent dénoncées comme Hérétiques Le Pape ayant nommé des Commissaires pour les examiner, ceux-ci en trouvèrent quelques-unes suspectes d'hérésie, & malgré l'apologie que Pic en fit, Innocent VIII les condamna, sans donner atteinte à la foi de l'Aut. Mais depuis, Alexandre VI lui donna un Bref d'absolution en 1493. Pic s'appliqua ensuite tout entier à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Il entreprit de combattre les Juifs & les Mahométans, & de confondre l'Astrologie judiciaire ; pour se livrer sans distraction à ces travaux sérieux, il se défit de sa souveraineté en faveur de son neveu, distribua aux pauvres une partie de l'argent qu'il en retira, employa le reste à acheter dans le Ferrarois quelques terres dont le revenu suffit à son entretien, & passa le reste de sa vie dans la pratique de la piété & des bonnes œuvres. Il mourut à Florence en 1494 dans sa trente-deuxième année. Ce Sçavant que Scaliger appelle *Monstrum sine vitio*, a fait un grand nombre d'Ouvrages qui n'ont pas tous été imprimés ;

ceux que l'on a recueillis sont réunis dans un *in-fol.* imprimé à Bâle en 1601, & outre ses thèses qui contiennent neuf cens Questions, la plûpart Métaphysiques, on y trouve l'apologie qu'il en fit en 17 nuits; sept *Livres* sur le commencement de la Genèse, que le Fevre de la Boderie a traduits en François; un *Traité* de la dignité de l'homme, traduit par le même; des *Régles* de la vie chrétienne; un *Traité* du Royaume de J. C. Une *Exposition* de l'Oraison Dominicale; des *Epîtres* pleines d'esprit & d'érudition; douze *Livres* sur l'Astrologie, le meilleur & le plus solide de ses Ouvrages qui sont tous écrits en latin avec beaucoup de netteté, d'élégance & de facilité. La vie de ce fameux Sçavant a été écrite par *Jean-François* Pic son neveu: elle est faite avec soin, & elle contient un détail exact de tout ce que Jean Pic a composé. L'Auteur y rapporte des efforts prodigieux de la mémoire de son oncle, comme de répéter les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde, n'en ayant entendu la lecture que trois fois. Ce Prince, l'admiration de l'Univers par la vaste étendue des connoissances qu'il avoit acquises à un âge aussi peu avancé que le sien, avoit employé les plus laborieuses recherches à des chimères bien peu dignes de son attention. Il donna bien sérieusement dans les futilités de la cabale, & les soixante-onze dernieres de ses neuf cens Propositions roulent sur cette science frivole, selon laquelle il prétendoit pouvoir prédire la fin du monde. Son neveu dont nous venons de parler, Jean-François Pic, cultiva les sciences à l'exemple de son oncle, & soutint sa réputation parmi les Sçavans. Sa vie fut fort traversée & fort malheureuse: il fut chassé de sa Principauté par Pic son frère puîné, & n'y fut rétabli que neuf ans après par Jules II: mais les François l'en chassèrent de nouveau en 1512, & il n'y rentra qu'en 1515. Il fut enfin cruellement massacré en 1533 par Galeoti Pic, fils de Louis son frère, & il mourut avec beaucoup de résignation. Il a laissé plusieurs Ouvrages où l'on ne trouve ni l'esprit ni l'élégance, ni l'érudition de son oncle; mais plus d'égalité & de solidité. On les a recueillis à Strasbourg, *in-fol.* 1506, & depuis à Bâle en 1601. Les principaux sont, outre la vie de Jean, deux *Livres* sur l'étude de la Philosophie & la science de l'Ecriture, deux sur la mort de J. C. un sur l'imagination: *de rerum prænotione*, où l'Auteur traite de la prescience divine, & réfute avec beau-

coup de force les moyens illicites dont on se sert pour découvrir l'avenir; quatre *Livres* de Lettres : outre ces Ouvrages & plusieurs autres contenus dans ce recueil, on a de lui la *Vie* de Sardanapale, des *Poësies* latines, & d'autres *Traités*.

PICARD, Fanatique des Pays-Bas, qui au commencement du quinzième siècle, forma une Secte de gens qu'on appella *Picards* de son nom. Leur Chef prétendoit que comme un nouvel Adam, il avoit été envoyé par Dieu son pere, afin de rétablir la Loi Naturelle, qui consistoit selon lui, à aller tout nuds, & à commettre toutes sortes d'abominations. Cette troupe s'étant cantonnée dans une Isle de la riviere de Lumisk dans le voisinage de Thabor, où se tenoit le fameux Zisca, commit bien des ravages dans la campagne. Zisca pour réprimer leurs brigandages, attaqua l'isle, s'en empara, & fit passer au fil de l'épée tous les Picards en 1420. Les freres de Bohême furent nommés *Picards*, quoiqu'ils n'eussent rien de commun avec les premiers qui furent exterminés par Zisca.

PICART, (Bernard) né à Paris en 1673, d'Etienne Picart, dit *le Romain*, fameux Graveur, apprit sous son pere les principes du dessein & les premiers élémens de la gravure; il fit de grands progrès sous cet habile maître, & il étudia l'Architecture & la perspective sous le célèbre Sébastien le Clerc. Il commença bien-tôt à se faire connoître par des morceaux qui annonçoient les plus rares talens, & en 1683; il grava l'*Hermaphrodite* du célèbre Poussin, qui fut bien-tôt suivi de deux morceaux du tombeau du Cardinal de Richelieu. Ces Ouvrages furent comme le fondement de la grande réputation que s'acquit ce célèbre Artiste. Il passa en Hollande où ses parens étoient établis, & après un séjour de deux ans, il revint à Paris où il se maria. Sa femme étant morte peu après, & lui, ayant embrassé la Religion Réformée, il se retira en Hollande pour l'exercer plus librement. C'est-là que son génie inventif produisit tous les chefs-d'euvres qui l'ont fait regarder comme le plus habile Artiste de son siècle. Rien n'est égal à l'invention, à l'ordonnance, à l'exactitude, & à la correction de ses desseins, à la propreté & à la délicatesse de la gravure, des figures dont il a orné une multitude de Livres. On admire entr'autres le nombre prodigieux de superbes Estampes qui embellissent le grand ouvrage des cérémonies Religieuses de tous les peuples du monde, ainsi que le grand recueil qu'il a laissé de plusieurs estampes qu'il a gra-

vées d'après les plus habiles maîtres. Il mourut en 1733 âgé de soixante ans, aussi regretté à cause de ses talens, que par les qualités de son cœur. Son pere Etienne étoit mort à Amsterdam en 1721, a quatre-vingt-dix ans. Il y a encore eu de ce nom *François le Picart* Docteur de Sorbonne, mort en 1550, célèbre par sa piété & par sa science. Il fut Doyen de S. Germain l'Auxerrois, & il se distingua sur-tout par son zèle contre les hérétiques. Hilarion de Coste a écrit sa vie.

PICCOLOMINI, (Alexandre) de l'illustre famille de ce nom, naquit à Sienne, fut Archevêque de Patras, & Coadjuteur de Sienne, & mérita d'être mis au nombre des plus sçavans hommes du seizième siècle. Il a composé un grand nombre d'ouvrages dans sa Langue naturelle; les principaux sont la Philosophie morale: une paraphrase sur la Rhétorique d'Aristote, l'institution de l'homme, l'institution d'un Prince Chrétien, & d'autres qui prouvent ses grandes connoissances dans la Physique, les Mathématiques & la Théologie. Il n'étoit pas moins versé dans les Belles-Lettres, & ce Prélat malgré la sévérité de ses mœurs, l'auguste caractère dont il étoit revêtu, & les études graves dont il étoit occupé, ne laissa pas de s'abaisser jusqu'aux jeux du théâtre, & il composa des pièces qui furent estimées. Menage auroit pu grossir de ce nom la Liste des Ecclésiastiques qui ont composé des vers d'amour. Il mourut en 1578, âgé de soixante-dix ans. De la même famille étoit *François*, fameux Philosophe du seizième siècle, qui enseigna avec succès la Philosophie à Sienne, à Macerata & à Pérouse, & qui après avoir rempli ces fonct. pendant vingt-deux ans, se retira à Sienne où il mourut en 1604, âgé de quatre vingt-quatre ans. Le deuil que prit toute la ville à sa mort, prouve le cas qu'elle faisoit de ce Sçavant. Il a publié plusieurs *Commentaires* sur Aristote, que l'on estimoit dans le tems par la clarté & la subtilité qui y règnent. On a encore de lui, *Universa Philosophia de moribus*, &c. in-fol. & contre Zabarella son Emule, un Traité intitulé: *Comes politicus*. De cette famille étoit aussi Piccolomini d'Arragon (Octave) Duc d'Amalfi, un des plus grands Capitaines de son siècle né en 1599, qui servit d'abord dans les armées Espagnoles en Italie; puis fut envoyé au secours de Ferdinand II en Bohême, & il rendit de si grands services à cet Empereur, qu'il le fit Général des troupes impériales en 1634. La même année il se trouva à la bataille de Nortlingue, & en 1638, il fit le-

ver le siège de S. Omer au Maréchal de Chatillon. En 1651 il perdit la bataille de Wolfembutel; il se distingua en différentes occasions, & mérita par ses services d'être nommé Plénipotentiaire aux Conférences de Nuremberg en 1649 & 1650, pour l'exécution du Traité de Westphalie. Il fut enfin créé Prince du S. Empire en 1654, & il mourut en 1656 sans postérité.

PIDCOLOMINI, (Jacques) *voyez* PIE II & PIE III.

PICQUET, (François) né à Lyon en 1626, y fit ses études, & se mit à voyager dès qu'il eut fini sa Philosophie. N'ayant encore que vingt-six ans, il fut nommé au Consulat d'Alep en Syrie où il arriva en 1652. Son intelligence dans les affaires, & sur-tout dans le commerce, le mit en état d'en remplir les fonctions avec honneur, & il y rendit de très-grands services à la nation & à l'Eglise entière, dans le sein de laquelle il ramena un grand nombre de Schismatiques, se montrant aussi zèlé Missionnaire, que Consul intelligent. En 1662, il quitta Alep avec le regret des pauvres Chrétiens, dont il étoit le pere, & de tous les Habitans de cette Ville, admirateurs de ses vertus; & ayant passé à Rome pour rendre compte au Pape Alexandre VII de l'état de la Religion en Syrie; il arriva à Lyon: il avoit déja reçu la tonsure à Alep, & il prit alors les Ordres sacrés, & s'occupa tout entier des fonctions du ministère. Pour donner plus d'étendue à son zèle, il fut nommé en 1674 Vicaire Apostolique de Bagdat, puis Evêque de Cesarople dans la Macédoine, & sacré en 1677, dans la cinquante-deuxième année de son âge, & il prit la route d'Alep en 1679, & pendant tout le tems de son Vicariat il n'épargna ni travaux, ni soins, ni argent, ni crédit pour procurer le bien des Infidèles dans tous les pays confiés à son zèle, & jusques dans la Perse, où il demeura quelque tems avec le titre d'Ambassadeur de France. On peut lire le détail circonstancié des services qu'il rendit à la Religion dans sa vie imprimée à Paris en 1732. Il mourut à Hamadan, à cinq journées d'Ispaham en 1685 âgé d'un peu plus de cinquante-neuf ans. Ce Prélat fut d'une grande utilité au célèbre Nicole pour son grand ouvrage de la Perpétuité de la foi, & il lui fournit plusieurs pièces importantes.

PICTET, (Benedict) né à Genève en 1655 d'une famille illustre, y fit avec succès ses études; & lorsqu'il fut âgé de vingt ans, il parcourut la France, la Hollande, où il soutint des Thèses publiques

ques sous Spanheim & l'Angleterre. De retour dans sa patrie, il fut reçu au ministère, puis aggrégé dans la compagnie des Pasteurs & des Professeurs, & enfin chargé de l'Eglise de S. Gervais. En 1686 on lui donna la chaire de Théologie, & il professa cette science avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort arrivé en 1724 à la suite d'une maladie de langueur, dans laquelle l'avoient jetté ses travaux excessifs. Ce Ministre étoit très-savant, & prodigieusement laborieux. Son érudition paroît dans une multitude d'ouvrages que nous avons de lui, & qui sont très-estimés des Protestans. Les principaux sont : *la Morale Chrétienne*, trois vol. *in*-4. beaucoup de Sermons, de Lettres de Controverse, de Dissertations, de Traités polémiques ; l'Histoire des onzième & douzième siècles, pour servir de continuation à celle de le Sueur, & & plusieurs autres Ouvrages en latin & en françois.

PIE I, fut le successeur d'Hygin au trône de S. Pierre en 142. On dit qu'il ordonna qu'on célébreroit la fête de Pâques le Dimanche après le quatorzième de la Lune de Mars, pour se conformer à la Tradition Apostolique, observée par l'Eglise Romaine. Pie eut le bonheur de mourir pour J. C. en 165. On lui donne deux Lettres écrites à Juste de Vienne.

PIE II, (*Æneas Sylvius* Piccolomini) né à Corsigni en 1405, de l'illustre famille des Piccolomini, fit ses études à Sienne avec beaucoup de succès, & n'avoit que 26 ans, lorsqu'il alla au Concile de Bâle en qualité de Secrétaire du Cardinal Dominique de Fermo. Il s'y distingua par ses talens & la fermeté avec laquelle il soutint de vive voix & par écrit le Concile contre Eugene IV. Les Peres de l'assemblée pour récompenser son zèle, l'honorèrent de différentes Charges & de plusieurs Commissions importantes. En 1442 l'Empereur Frédéric l'ayant revêtu du titre de son Sécretaire, l'employa en diverses Ambassades à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême. Nicolas V lui donna l'Evêché de Trieste qu'il quitta quelque tems après pour celui de Sienne, le chargea de plusieurs Nonciatures ; & Callixte III l'éleva au Cardinalat en 1456. Enfin après la mort de ce dernier, il fut élu Pape en 1458, & il prit le nom de Pie II. Cette nouv. dign. le fit changer sinon de sentiment, du moins de conduite, & deux ans après qu'il en eut été revêtu, il donna la fameuse Bulle *Execrabilis*, par laquelle il condamna les Appels au Saint Siége comme détestables, nuls & contraires aux saints Canons. Il employa les plus indignes mo-

yens pour engager Louis XI à abolir la *Pragmatique-Sanction*, & ce Prince séduit par les mauvais conseils de la Balue qui trahissoit son maître pour ses propres intérêts, eut la foiblesse de sacrifier aux instances du Pape, cet important Réglement, & avec lui tous les biens Ecclésiastiques de son Royaume. Cependant Pie, qui par l'abolition de cette sage Loi, acheva de ruiner la Discipline de l'Eglise, employa tout son zèle pour conserver l'extérieur de la Religion contre les Turcs; & peu jaloux du spirituel, il passa tout son Pontificat à former le projet d'une guerre inutile contre les Infidèles, qu'il eut fallu convaincre & non combattre. Les soins & les mouvemens incroyables qu'il se donna pour cette vaine entreprise, lui causèrent une maladie dont il mourut en 1464 à Ancone où il s'étoit rendu dans le dessein de s'embarquer pour l'Orient. Nous avons de ce Pape quelques Ouvrages que l'on a réimprimés à Helmstad en 1700 *in-fol.* Ils consistent en deux Livres contenant des Mémoires de ce qui s'est passé au Concile de Bâle, depuis la suspension d'Eugene, jusqu'à l'élection de Felix : il y parle avec éloge du Cardinal d'Arles qui s'éleva avec tant de force dans le Concile contre les abus de l'Eglise, contre la lâcheté des Prélats, & contre l'Archevêque de Palerme, qui avoit parlé en faveur d'Eugene : l'Histoire des Bohémiens depuis leur origine jusqu'à l'an 1458 : deux Livres de Cosmographie, des Traités de l'éducation des enfans; un Poëme sur la Passion de J. C. 432 Lettres, dont plusieurs sont des Traités sur différentes matières : *Historia Frederici III*, curieuse & estimée; douze Livres de sa vie, dont on prétend qu'il est Auteur lui-même, sous le nom de son Secrétaire. A la tête de ce recueil on trouve sa Bulle de 1463, dans laquelle Sylvius devenu Pape, rétracte honteusement tout ce qu'il avoit fait autrefois en faveur du Concile de Bâle, & fait défense d'appeller du Jugement du Pape à aucun Concile.

PIE III. (François Todeschini) étoit neveu par sa mere de PIE II, & pour cela même il prit le nom de Piccolomini, & fut fait par son oncle Archevêque de Sienne & Cardinal. Il succéda à Alex. VI. en 1503, & comme c'étoit le plus régulier de tous les Cardinaux, qu'il avoit intention de réformer le Clergé, sur-tout la Cour de Rome, & en particulier certains Cardinaux qui deshonoroient par leurs vices la dignité dont ils étoient revêtus, son élévation fut fort applaudie. Mais on n'eut pas le tems d'en gouter les fruits, & Pie qui dès ce moment ne fit que languir, se trouva le

sixiéme jour hors d'état de s'appliquer aux affaires, & mourut le 21.

PIE IV, (Jean-Ange Cardinal de Medicis) d'une autre maison que celle de Florence, s'appelloit Medichin, & étoit né à Milan en 1499. La faveur du Marquis de Marignan son frere, le plus grand Capitaine du seizième siècle, contribua à l'élévation de Medechin. Il fut d'abord Protonotaire sous Clement VII, & le Cardinal Farnese qui l'aimoit, ayant été fait Pape sous le nom de Paul III, le chargea de plusieurs légations, & le fit Cardinal en 1549. Après avoir été aussi employé sous Jules IV & Paul IV, il succéda à celui-ci en 1559, & prit le nom de Pie IV. Une de ses premières actions fut de reconnoître Ferdinand pour Empereur, & de casser tout ce qui avoit rendu son prédécesseur si odieux, en pardonnant au peuple les violences qu'il avoit commises contre la mémoire de Paul IV, & contre l'Inquisition. Il n'usa pas de la même indulgence envers les neveux de ce Pape, dont il fit étrangler l'un, le Card. Caraffe, & trancher la tête au Duc de Montorio, sur le Pont du Château Saint-Ange. Quelque répugnance que Pie IV eut pour un Concile général, il se vit cependant forcé par l'Empereur & les François, de rétablir celui de Trente qui avoit été suspendu; il publia donc la Bulle de convocation en 1560, & après bien des difficultés de sa part & des oppositions à tout ce que les François proposoient d'avantageux pour réformer la Cour de Rome & le Clergé, le Concile fut heureusement conclu en 1563 par les soins de Saint Charles Borromée, neveu du Pape. Après la conclusion de cette assemblée, où Pie avoit donné bien des preuves de sa politique & de son obstination, il ne s'occupa que de projets d'embellissement pour Rome & pour son Palais, qu'à amasser des richesses par les voies les plus injustes, qu'à aggrandir sa famille, & distrait sur les besoins de l'Eglise & les devoirs de sa charge, il se livra tout entier au soin d'augmenter sa grandeur temporelle. La mort vint mettre fin à ses projets, & il fut assisté dans ce terrible passage par son neveu Charles, qui lui administra les Sacremens, & ne le quitta qu'après l'avoir vû expirer en 1565.

PIE V successeur, (Michel Ghisleri) né en 1504 a Boscho, près d'Alexandrie de la Paille, de parens pauvres, entra à l'âge de quinze ans dans l'Ordre de S. Dominiq. Son mérite l'éleva bientôt aux principales charges; & comme il se distinguoit par sa régularité & par son zele contre les Hérétiques, il fut choisi pour être Inquisiteur de

la foi dans le Milanois, & dans la Lombardie ; mais la juste aversion que l'on avoit dans ce pays pour ce Tribunal, & la sévérité de l'Inquisiteur l'y ayant rendu odieux, il y essuya de grandes persécutions, & fut envoyé ensuite dans l'Etat de Venise, d'où il se fit bientôt chasser. Paul IV le fit Cardinal & Evêque de Nepi en Toscane, & après la mort de Pie IV, le Cardinal Alexandrin (c'étoit le nom qu'avoit pris Ghisleri) fut élû Pape en 1566. Il suivit sur le Trône Pontifical toute la vivacité de son zèle, & la dureté de son caractère. Il fit de sages règlemens pour réprimer le luxe des Ecclésiastiques, le faste des Cardinaux & les mœurs dépravées des Romains; mais il faisoit brûler sans miséricorde tous ceux qui lui paroissoient suspects dans la foi. Entr'autres maux, que son zèle peu éclairé causa à l'Eglise, il faut compter comme un des principaux, celui que produisit la publication qu'il fit avec un appareil capable d'inspirer la terreur, de la trop fameuse Bulle *in cæna Domini*. Cette Bulle est l'ouvrage de plusieurs Papes, & elle ne respire que l'indépendance des Ecclésiastiques, & l'asservissement des Souverains. Pie y fit de nouvelles additions, & la publia en 1568. Elle causa les plus grands troubles en France, dans le Royaume de Navarre & dans plusieurs autres Etats Catholiques ; & malgré l'opposition vigoureuse qu'elle essuya presque partout, Pie fut inébranlable & ne voulut jamais la retirer. Il porta le fanatisme jusqu'à ordonner aux Confesseurs, d'interroger sur la Bulle au Tribunal de la Pénitence, & de refuser l'absolution à ceux qui ne voudroient pas s'y soumettre. Tous les gouvernemens s'opposèrent à cette tyrannie, & les Magistrats usèrent de l'autorité qu'ils ont, de connoître des refus injustes de Sacremens, & de les réprimer comme contraires aux droits communs des Fidèles & à la tranquillité publique. Pie donna quelques autres Bulles aussi contraires à l'esprit de l'Eglise, comme celle en faveur de l'Inquisition, dont il se déclara en toute occasion le zélé protecteur; une seconde pour donner le titre de Roi à Côme de Médicis; une troisième contre Baïus, & une quatrième pour excommunier Elizabeth, & délier ses sujets du serment de fidélité. Il en donna d'autres qui lui ont fait plus d'honneur, parce qu'elles étoient conformes aux bonnes règles, comme celle qui ordonnoit la réforme de Cîteaux, & celle qui supprimoit l'ordre des humiliés. Il établit une fête en mémoire de la victoire célèbre de Lepante en 1571, victoire que l'on attribua au zèle

du Pape, qui après avoir donné ses ordres pour la conduite de la guerre contre les Turcs, & pourvu aux dépenses qu'il falloit faire pour la soutenir, avoit ordonné des prières publiques, des jeûnes & d'autres bonnes œuvres ; il fit aussi plusieurs établissemens utiles à la Religion & aux Lettres, & il mourut en 1572 dans de grands sentimens de piété. On trouva dans ses coffres des sommes immenses qu'il destinoit à un grand armement contre les Turcs, dont il avoit entrepris d'abbattre la puissance, effet du zèle peu éclairé de ce Pape, d'ailleurs si édifiant, de mœurs si pures, & qui avec plus de lumières, auroit été aussi utile à l'Eglise qu'il la scandalisa par son attachement à des prétentions chimériques, & à un Tribunal barbare, dont il fut toute sa vie l'ardent protecteur. Clement XI l'a canonisé en 1712.

PIERIUS Valerianus Bolzani, né à Belluno dans la marche Trevisane, Ecrivain célèbre dans la République des Lettres, se trouva dès son enfance réduit à une si grande pauvreté, qu'il se vit obligé de se mettre au service à Venise ; & après avoir langui quelque tems dans cet état, Urbain Cordelier son oncle, le retira dans son Couvent, & l'instruisit dans les Belles-Lettres. Pierius s'y appliqua avec succès, & étant devenu un des plus habiles de son tems, il fut chargé par Clement VII, de l'éducation de ses neveux. Il refusa l'Evêché de Capo-d'Istria & celui d'Avignon, & se contenta d'une charge de Protonotaire Apostolique, qui l'attacha à Rome, où il passa plusieurs années dans l'étude & dans la négociation de plusieurs affaires importantes qu'on lui confia. Sur la fin de sa vie, il se retira à Padoue dans le Monastère de Saint Antoine, & il y finit ses jours en 1558, à quatre-vingt-un ans. Ses ouvrages sont des *Commentaires* sur Virgile, des Poësies, les antiquités de Belluno, *in*-8°. un Traité du malheur des hommes de Lettres : *de infelicitate Litteratorum* : un autre *de fulminum interpretatione* : *hyerogliphica de sacris Ægyptiorum Litteris*, dont la meilleure & la plus ample édition est l'*in fol.* de Lyon 1626. Cet ouvrage où il y a des choses curieuses & beaucoup de hazardées, est très-peu lû ; il en a fait plusieurs autres, parmi lesquels on remarque une *Apologie* de la barbe des Prêtres, où il rapporte plusieurs choses très-curieuses à l'avantage des grandes barbes. Il a fait aussi des Poësies Latines.

PIERRE, (Saint) Prince des Apôtres, *primus inter pares*, selon l'expression de St. Cyprien, né à Bethzaide, bourg de Galilée, étoit fils de

Jonas ou de Jean, frere d'André, & Pêcheur comme lui. Son premier nom étoit Simon, & Jesus Christ le changea en celui de Cephas, c'est-à-dire, Pierre. Il étoit marié, ce que l'Ecriture ne nous apprend que de lui seul entre les Apôtres; mais du moment qu'il fut appellé à l'Apostolat, il ne regarda plus sa femme que comme sa sœur, aussi-bien que tous ceux, qui comme lui & après lui y furent appellés. Quand Jesus-Christ choisit ses Apôtres, il mit Pierre à la tête des douze, & lui donna toujours des marques d'une confiance particulière. Il fut un des trois qui furent témoins de la transfiguration, & au jardin des Olives, lors de la passion de Jesus-Christ, il le suivit jusques chez le Grand-Prêtre, & lui qui quelque moment avant, soutenu par une présomption téméraire, avoit protesté qu'il étoit prêt de mourir pour J.C. le renia par trois fois, & jura qu'il ne le connoissoit pas; mais Jesus l'ayant regardé, non des yeux du corps, mais par le regard secret de sa miséricorde & de sa grace, dont le chant du coq fut le signe extérieur, il connut la grandeur de sa faute, sortit du lieu qui lui avoit été si funeste, & & alla se punir lui-même par des larmes très-amères qui ne demandoient point le pardon & qui le méritoient. Jesus-Christ après sa résurrection, lui apparut le jour même; & quelques jours après, dans une autre apparition, il lui demanda par trois fois s'il l'aimoit, & s'il l'aimoit plus que les autres, afin qu'il expiât par une triple confession de son amour, la timidité par laquelle il l'avoit renoncé trois fois. Pierre se contenta de répondre qu'il l'aimoit; mais il ne voulut point dire qu'il l'aimoit plus que les autres, ne voulant pas juger du cœur de ses freres qu'il ne voyoit point. Jesus-Christ lui prédit alors qu'il le suivroit, & le glorifieroit par le martyre, & par-là il lui ôta la crainte qu'il avoit, qu'après l'avoir renoncé, l'amour qu'il sentoit pour lui, ne persévérât pas jusqu'à la fin. Pierre fut avec les autres Apôtres, témoin de l'Ascension du Fils de Dieu; & le jour de la Pentecôte rempli du feu divin de l'Esprit saint, il annonça Jesus-Christ avec tant de force, que trois mille personnes se convertirent, & demanderent le baptême. Ayant guéri un homme perclu de ses jambes, & enseignant que c'étoit par la vertu de Jesus-Chr. les Saducéens & le Grand-Prêtre lui firent défense & aux autres de prêcher en ce nom: ils les mirent en prison, les firent fouetter; mais rien ne put rallentir leur zèle, & ils répondirent par la bouche de S. Pierre, avec une douceur mêlée de fermeté, qu'il valoit mieux

obéir à Dieu qu'aux hommes. L'an 36 S. Pierre alla à Antioche, & y fonda l'Eglise Chrétienne, dont il fut le premier Evêque : il parcourut différentes Provinces, & vint à Rome l'an 42, la deuxième année du règne de l'Empereur Claude ; c'étoit environ vingt-cinq ans avant sa mort, qui est le tems que l'Eglise donnoit à son Episcopat dès le quatrième siècle. Il retourna à Jerusalem l'an 44, y fut mis en prison, & en fut délivré par un Ange. On croit que ce fut alors qu'il fit son second voyage à Rome qu'il fut obligé de quitter en 51, peut-être à cause de l'ordre de l'Empereur qui ordonnoit à tous les Juifs de sortir de la Ville. Saint Pierre se trouva cette année au Concile de Jerusalem, le modèle de tous les autres, dont le jugement fut qu'on n'imposeroit point aux Gentils le joug des Observances légales; mais quelque tems après étant venu à Antioche, & s'étant séparé des Gentils, avec lesquels il mangeoit auparavant, & cela pour ne pas blesser les Juifs, Saint Paul craignant que cette manière d'agir ne tendît à détruire la décision du Concile, lui résista en face & le reprit devant tout le monde, parce que la faute avoit été publique & en avoit entraîné d'autres. Saint Pierre reçut ses reproches avec humilité, & ne se prévalut pas de sa primauté, mais céda aux raisons de S. Paul, & changea de conduite. Pierre revint à Rome pour la dernière fois en 65, ayant appris par révélation que le tems de sa mort étoit proche. Il y reçut la Couronne du martyre, & fut attaché à la croix le même jour & au même endroit que S. Paul fut décapité : on croit qu'ils furent fouettés avant. Il demanda d'avoir la tête en bas par un sentiment d'humilité, de peur qu'on ne crût qu'il affectoit la gloire de Jesus-Christ, s'il eût été crucifié comme lui. Ce fut l'an 66 de Jesus-Christ, douze de Neron. Nous avons deux Epîtres Canoniques de cet Apôtre, adressées aux Fidèles, principalem. aux Juifs, dont Pierre étoit l'Apôtre, & dispersés dans les différentes prov. d'Asie : elles sont écrites de Rome. La première est toute morale, & on la peut regarder comme un abrégé de la vie & de la piété Chrétienne, dont elle renferme les règles & les instructions principales. Le but de la seconde est d'affermir les Fid. dans l'attachement inviolable à la doctrine & à la tradition des Apôtres, & de les précautionner contre les illusions de faux Doct. que l'Apôt. combat avec force. On attribue à S. Pierre d'autres ouvrages, un Evangile, des Actes, un Apocalypse ; mais ces ouvrages sont supposés.

PIERRE *le Cruel*, fils d'Alphonse II, Roi de Castille,

succéda à son pere en 1350, & mérita dès son avénement au Trône, le surnom de *Cruel*. Son règne ne fut qu'une suite de forfaits & de meurtres qui soulevèrent ses sujets contre lui. Sa fureur s'étendit jusques sur sa femme, *Blanche*, fille de Pierre Duc de Bourbon qu'il répudia trois jours après son mariage, & qu'il fit mourir depuis par complaisance pour Marie dePadilla sa concubine. Les Grands du Royaume las du joug de la tyrannie, formèrent un complot contre Pierre, qui n'en devint que plus furieux, & sacrifia le sang le plus illustre de son Royaume à sa vengeance, sans épargner son propre frere Frederic. Les mécontens s'adressèrent à Pierre IV, Roi d'Arragon, qui attira auprès de lui une multitude de bandits & d'aventuriers, avec lesquels il entra dans la Castille en 1366. Pierre pressé par son ennemi, s'enfuit en Guyenne, où après avoir assemblé une puissante armée, il retourna en Espagne, défit Honoré Comte de *Tristemare*, son frere naturel que l'on avoit mis sur le Trône, qu'il obligea de se sauver en France. La disgrace que Pierre avoit essuyée, ne le corrigea point de ses fureurs, & il continua par ses violences, à aliéner les cœurs de ses sujets. Henri profitant de ces dispositions, arriva avec une armée, & les peuples s'étant déclarés pour lui, il défit Pierre dans une bataille, & le tua de sa propre main en 1369.

PIERRE premier, *le Grand*, né en 1672, d'Alexis Michaelowitz Czar de Moscovie & de Natalie. Kiricouna Nariskin sa seconde femme, fut un de ces hommes rares & extraordinaires, que la nature produit pour opérer des prodiges dans le monde. Après la mort de son frere aîné Fedor, Pierre fut proclamé Czar au préjudice de Jean son autre frere, dont la santé étoit foible & l'esprit imbécille. Les Strelitz, milice à peu près semblable aux Janissaires Turcs excités par la Princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sous Jean son frere de pere & de mere, se révoltèrent en faveur de Jean; & pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux freres régneroient ensemble. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices militaires, se déclara dès sa première jeunesse, & malgré les vices de l'éducation qu'il avoit reçue, les qualités du Héros se développèrent en lui de bonne heure. Il forma une compagnie de cinquante hommes commandés par des Officiers étrangers habillés & exercés à l'Allemande. Il prit dans cette troupe le dernier grade, celui de tambour, & voulut être traité comme tel; puis il passa à celui de Sergent, après l'avoir mérité au juge-

ment de ses Officiers, & il parcourut ainsi tous les grades militaires, comme un soldat de fortune qui ne doit son avancement qu'à ses services. A cette troupe il en joignit depuis d'autres, & parvint à former un corps considérable, qu'il destinoit a remplir les Strelitz devenus trop puissans, & d'ailleurs trop dépendans de la Princesse Sophie. Ses pensées s'élevèrent en même-tems jusqu'à un projet de marine, qu'il conçu à la vûe d'une chaloupe Hollandoise, & il fit construire quelques frégates à qui il apprit à se battre les unes contre les autres. Son frere étant mort en *1696*, Pierre seul maître de l'Empire, se mit en état d'exécuter ce qu'il n'auroit pû avec une autorité partagée. L'ouverture de son nouveau règne, fut le siège d'Azof qu'il prit sur les Turcs; & ayant senti à cette expédition la nécessité d'avoir une marine, il envoya une ambassade en Hollande, & se mit à la suite *incognito*, pour aller apprendre la construction des vaisseaux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté, sous le nom de Pierre Michaëlof, & il travailloit dans le chantier avec plus d'assiduité & plus d'ardeur qu'aucun autre. Il passa ensuite en Angleterre pour se perfectionner dans la construction, & revint quelque tems après en Hollande, d'où il prit le chemin de l'Allemagne pour retourner dans ses Etats, remportant avec lui une connoissance qu'il avoit courageusement achetée par une espèce d'abdication de la dignité Royale. Il fut rappellé brusquement de Vienne, par la nouvelle de la révolte de 40000 Strelitz, & arrivé à Moscou en *1699*, il les cassa tous, & leur substitua les troupes qu'il avoit formées. Alors se déclara le grand projet qu'il avoit formé de changer la face de son Royaume, de créer une nation nouvelle, de civiliser les mœurs de ses sujets, de faire fleurir le commerce, l'agriculture, les arts, & d'ouvrir aux étrangers ses Etats qui leur avoient été fermés jusque-là. Comme il avoit fort à cœur la marine, & qu'il sentoit la nécessité d'avoir un port sur la mer baltique, il fit alliance avec Auguste Roi de Pologne, & déclara la guerre à Charles XII, Roi de Suede, le plus redoutable rival de gloire qu'il put jamais avoir. Les commencemens ne lui furent pas favorables; à cause de l'inégalité qu'il y avoit entre la valeur, la capacité & la discipline des deux peuples, & il s'y attendoit lui-même. *Je sçai bien*, disoit-il, *que mes troupes seront long-tems battues; mais cela même leur apprendra à vaincre*. Elle l'apprirent en

effet, & malgré les mauvais succès qu'il essuya d'abord, au bout de quatre ans, le Czar avoit déja fait d'assez grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, pour être en état de bâtir le fameux Petersbourg sur la mer baltique, qu'il a rendu une des meilleures forteresses de l'Europe. Après de grands desavantages qu'il eut contre les Suédois depuis 1704, il gagna enfin la célèbre bataille de Pultava dans l'Ukraine, où il tailla en pièces, & fit prisonnière presque toute l'armée du Roi de Suede, qui fut obligé de s'enfuir chez les Turcs; Pierre se montra dans ce combat aussi bon Capitaine que brave soldat, & il se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant Général : profitant ensuite de l'éloignement du Roi vaincu, il acheva de conquérir la Livonie, l'Ingrie, la Finlande, une partie de la Poméranie Suédoise; & après avoir pris des mesures efficaces pour maintenir Auguste sur le Trône de Pologne, il retourna dans ses Etats, & fit une entrée triomphante à Moscou, suivi d'un grand nombre de prisonniers Suédois, dont la marche ressembloit assez au triomphe des anciens Romains. Cependant les Turcs sollicités par Charles XII, ayant rompu la trève avec les Moscovites, le Czar se hâta d'entrer en campagne sans trop de précaution, & se laissa enfermer sur les bords de la rivière de Pruth dans un poste où il étoit perdu sans ressource, sans l'adresse de la Czarine Catherine, qui négocia si habilement avec le Visir, que celui-ci laissa échapper l'armée ennemie. Après s'être tirée de ce mauvais pas, Pierre remporta de nouveaux avantages sur la Suede, & donna en 1714 un spectale bien flatteur & bien nouveau à ses sujets, un triomphe pour une victoire navale remportée sur les Suédois à Gango, vers les côtes de Finlande. Le désir de s'instruire de plus en plus, l'attira à Copenhague en 1716, où il s'occupa à visiter les Collèges, les Académies, les Sçavans, & à examiner les côtes de Dannemark & de Suède : il alla delà à Hambourg, à Hanovre, à Wolfembutel toujours observant, puis en Hollande où il parut avec toute sa dignité, & en France en 1717. Il fut reçu avec les plus grands honneurs par le Duc Régent, & il recueillit avec soin tout ce qu'il vit dans ce puissant Royaume de curieux & de remarquable. La grande réputation dont jouissoit alors à si juste titre la Faculté de Théologie de Paris, attira son attention. Il vint subitement en Sorbonne où il fut reçu par le jeune Boursier, qui eut occasion de lui parler des moyens de réunir l'Eglise de Moscovie avec celle de

France. Le Czar goûta la proposition, demanda un Mémoire qu'il promit de communiquer aux Evêques de ses Etats, & qu'il communiqua en effet, mais que divers obstacles rendirent inutile. Après avoir engagé à son service un grand nombre d'habiles gens dans toutes sortes de professions, Pierre retourna dans son pays où l'attendoient les plus sensibles chagrins qu'un Souverain puisse éprouver. Pendant son absence il s'étoit formé une conspiration contre lui en faveur du Czarowitz, & le Czar qui crut devoir employer contre le Czar son fils, toute la rigueur de la justice, crut aussi qu'il devoit faire l'Univers juge de sa conduite, en publiant les pièces originales de cette malheureuse affaire. La plûpart des Conjurés périrent dans les plus affreux tourmens, & le Prince qui fut jugé criminel de Lèze-Majesté par tous les conseils, en mourant à propos d'apoplexie, échappa à l'ignominie du supplice, & épargna à son pere le reproche d'avoir été trop cruel, ou d'avoir manqué à une justice nécessaire. Pierre après avoir terminé la guerre avec la Suede, par le Traité de Neustad en Finlande en 1721, s'appliqua à faire sentir à ses peuples les fruits de la paix, & commença à jouir lui-même du prix de ses travaux & des connoissances qu'il avoit acquises. La Moscovie pouvoit se vanter d'avoir alors une milice nombreuse & aguerrie, une marine considérable, des Places fortifiées, des Académies, des Collèges, un Observatoire, un jardin des Plantes, des chaires d'Anatomie, de Langues, de Belles-Lettres, de Mathématiques, des Imprimeries, une Bibliothèque Royale, &c. Les Villes étoient policées, embellies, décorées de maisons magnifiques, de Palais superbes, & tout ce que produit dans un pays une suite de progrès, ne fut que l'affaire d'un règne en Moscovie. Les armées du Czar ayant conquis presque toute la côte Occidentale de la mer Caspienne. en 1722 & 1723, il fit lever le plan de cette mer, & grace à ce Conquérant, on en connut enfin la véritable forme fort différente de celle qu'on lui donnoit communément. Il envoya à l'Académie des Sciences de Paris, dont il étoit membre honoraire, une carte de sa nouvelle mer Caspienne. Le Czar se voyant privé d'un fils qui ne laissoit qu'un jeune enfant pour succéder, régla l'ordre de la succession, par une déclaration en 1722, à laquelle tous les Etats assemblés jurèrent de se soumettre, & pour accoutumer ses peuples à rendre à l'Impératrice les honneurs de Souveraine; il la fit couronner solemnellement avec tout

le formulaire du rituel grec ; usité dans le couronnem. des Impératrices d'Orient & avec une magnificence, dont il n'y avoit point eu d'exemple en Russie. Trois ans après cette cérémonie, Pierre le Grand mourut d'une rétention d'urine, âgé de cinquante-trois ans, après avoir souffert les plus grandes douleurs, avec le courage d'un héros. En conséquence de l'Edit par lequel il avoit déclaré qu'il étoit maître de disposer de sa succession, il la laissa à sa veuve, pour qui il avoit toujours eu une vive passion qu'elle avoit justifiée par un mérite rare, une intrépidité presque égale à la sienne, & une inclination bienfaisante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux, pour les soulager. Cette illustre Princesse entrant pleinement dans toutes les vûes de son mari, en a suivi le fil, & a soutenu cette foule de projets qui avoient besoin d'une longue suite d'exécution, pour ne pas périr presque en naissant.

PIERRE, (Saint) surnommé *Chrysologue*, c'est-à-dire, dont les paroles sont d'or, fut élévé dans la pratique des exercices de la vie Monastique : il les continua autant qu'il pût, étant élevé sur le Siége de Ravenne, où il remplit les devoirs d'un zélé & vigilant Pasteur. Ce fut entre ses bras que mourut saint Germain d'Auxerre, qui étoit venu à Ravenne pour solliciter auprès de l'Empereur Valentinien, la grace de quelques criminels. Il hérita de son cilice & de son camail, & fit plus de cas de cette succession, que de tous les trésors de la terre. L'héréfiarque Eutiches lui ayant écrit, pour tacher de se le rendre favorable, il lui répondit d'une manière, à lui faire voir jusqu'où alloit l'amour qu'il avoit pour la vérité orthodoxe, & pour l'unité de l'Eglise, & le renvoya à la fameuse Lettre de S. Leon le Grand à Flavien, laquelle enseigne ce qu'on doit croire sur le mystère de l'Incarnation, contre Eutiches & Nestorius, & a formé la décision du Concile Général de Calcédoine. On croit que saint Pierre est mort vers l'an 457. Nous avons de lui 176 Sermons, recueillis & mis en ordre par Felix, Arch. de Ravenne, au huitième siècle. Ils sont courts, parce qu'il ne vouloit point ennuyer ni surcharger ses auditeurs. On y trouve du travail, du choix dans les termes, un air simple & naturel dans les pensées. Il y a des jeux de mots qui semblent avoir été de son goût. Son style est serré & coupé, ce qui le rend quelquefois un peu obscur & embarrassé.

PIERRE-DAMIEN, né à Ravenne à la fin du dixième siècle, fut abandonné dès sa jeunesse, entre les mains d'un de ses freres qui s'appelloit

Damien, & ce fut par reconnoissance pour les soins de ce frere, qu'il prit dans la suite ce *surnom*. Il fit ses études à Fayence & à Parme, & bientôt devenu capable d'enseigner les autres, il eut une multitude de disciples qui lui firent une grande réputation ; mais Dieu l'ayant touché de sa grace intérieure, il mena d'abord une vie très-pénitente, & résolut ensuite de quitter entièrement le monde & d'embrasser la vie Monastique. Il se rendit à Font-Avelle en Ombrie, où il se joignit à des Solitaires qui vivoient dans la plus grande austérité. Il les surpassa bientôt par la rigueur de sa pénitence, & après la mort de l'Abbé, il fut contraint de se charger du gouvernement du Monastère. Non-seulement il édifia l'Eglise par sa régularité, il combattit encore pour elle par ses écrit pleins d'un zèle Apostolique. Il écrivit du fond de sa retraite plusieurs Lettres, & adressa divers Traités aux Papes & aux Evêques, où il les exhortoit à purger l'Eglise des vices honteux qui la déshonoroient. Le Pape Etienne IX, qui connoissoit sa vertu, le tira malgré lui de sa retraite, & le fit Evêque d'Ostie & Cardinal. Après la mort de ce Pontife, il s'opposa de tout son pouvoir à l'intrusion de l'Antipape Benoît, & il fut des premiers à reconnoître Nicolas II, légitimement élû. Il obtint de ce dernier la permission de quitter l'Episcopat & de retourner dans son désert, d'où il ne cessa d'écrire contre le luxe des Evêques & les vices de la Cour de Rome. Il fut cependant forcé d'en sortir souvent, pour se charger de diverses Légations en France, en Allemagne & en Italie, & malgré ses travaux, ne relâchant rien de ses austérités, il mourut comme il avoit vécu dans le sein de la pénitence, en 1072, âgé de plus de quatre-vingt ans. Nous avons quatre volum. *in-fol.* d'œuvres de ce saint Evêq. qui consistent en 60 *Opuscules* les plus considérables de ses écrits, des *Prières*, 58 *Lettres*, 75 *Sermons*, 5 *Vies des Saints*, des *Hymnes* & d'autres *Poësies*. On voit en général dans ses écrits, un grand zèle pour la réformation des mœurs & la pureté de la discipline, & une érudition fort étendue pour son siècle ; mais ses raisonnemens sont peu justes. Ses preuves les plus ordinaires, sont des explications souvent arbitraires de l'Ecriture, ou des apparitions des morts, ou des histoires plus merveilleuses que raisonnables. Il prenoit sur-tout la défense de plusieurs dévotions nouvelles, & surtout des flagellations. Son style est pur, mais diffus & embarrassé.

PIERRE *Ignée*, de l'illustre Maison des Aldobrandins,

de Florence, & Religieux de l'Ordre de Valombreuse, fut choisi en 1063, pour faire la preuve du feu, dans la dispute qui s'éleva entre l'Evêque de Florence & les Moines de Valombreuse, qui accusoient le Prélat de Simonie, & qui ne vouloient pas communiquer avec lui. Pierre, après avoir dit la Messe avec beaucoup de piété, s'avança, une croix à la main, vers le lieu où étoient dressés deux buchers embrasés, & prononça à haute voix cette oraison : *Seigneur, Jesus-Christ, je vous supplie, que si Pierre de Pavie a usurpé par Simonie le Siége de Florence, vous me secouriez en ce terrible jugement du feu, comme vous avez autrefois conservé les enfans dans la fournaise.* Après que tous les assistans eurent dit *Amen*, il donna le baiser de paix à ses freres, & on demanda au peuple combien il vouloit qu'il demeurât dans le feu : *c'est assez*, répondit le peuple, *qu'il passe gravement au milieu.* Pierre fit alors le signe de la croix, & avec un visage gai il entra, nuds pieds, dans le petit sentier d'une coudée de largeur qui séparoit les deux buchers : on le perdit de vûe tant qu'il fut entre les deux buchers; mais on le vit bien-tôt paroître de l'autre côté, sans que le feu eut fait la moindre impression sur lui, ni sur ses habits. Il raconta depuis, qu'étant prêt de sortir du feu, il s'apperçut que son manipule étoit tombé & qu'il retourna le prendre au milieu des flammes : quand il fut sorti du feu, il voulut y rentrer; mais le peuple l'arrêta, & le reconduisit en triomphe dans son Monastère. Ce récit est tiré de la Lettre que le Clergé & le peuple de Florence écrivirent aussi-tôt au Pape Alexandre II, pour le supplier de les délivrer des Simoniaques. Le Pape y eut égard, & déposa Pierre de Pavie, qui se soumit à ce jugement. Après le miracle du feu, Pierre fut fait Cardinal & Evêque d'Albano, & le nom de Pierre *Ignée* lui demeura. Il mourut en 1089, en grande réputation de sainteté. Au reste, le miracle que Dieu fit en faveur de ce Moine, n'autorisoit ni le schisme avec l'Evêque de Florence, ni l'épreuve, superstition contraire au Commandement qui nous défend de tenter Dieu, & que l'Eglise condamna depuis. Il n'autorisoit que la juste horreur que les fidèles avoient de la Simonie, qui étoit un mal commun dans ce tems-là. Dieu, ayant égard à la pureté des intentions & à la simplicité du peuple, au zèle & à la foi des Moines, leur accorda cette faveur, afin d'apprendre à tout le monde que la Simonie est un crime si détestable, que Dieu se déclaroit par des miracles, pour

ceux qui la combattoient, lors même que par un zèle peu éclairé ils employoient, pour défendre une si bonne cause, des moyens illégitimes.

PIERRE *de Clugni*, ou *le Vénérable*, né en Auvergne de la meilleure noblesse du pays, se fit Religieux dans l'Abbaye de Clugni, & n'avoit que trente ans lorsqu'il en fut élû Abbé. Il s'appliqua à corriger les abus qui régnoient dans son Ordre, & il s'acquit beaucoup de réputation par sa science & par sa piété. Etant en Espagne pour visiter les Maisons de son Ordre, il y fit traduire en Latin une réfutation des erreurs de Mahomet, composée en Arabe. Il fit ensuite traduire l'Alcoran même, par un Anglois & un autre sçavant qu'il trouva en Espagne. Son intention étoit de suivre l'exemple des Peres, qui ne laissoient de leur tems aucune hérésie, sans la combattre de tout leur pouvoir, & sans la réfuter par leurs discours & leurs écrits. L'Abbé de Clugni voulut de même combattre la Religion de Mahomet, & il le fit en cinq volumes, qui ne se trouvent plus. Ce vénérable Abbé mourut en 1156, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de sagesse pendant trente-cinq ans. C'étoit un des plus grands Docteurs de son tems, comme il paroît par ses écrits contre les Juifs, & contre les Sectateurs de Pierre de Bruis. Il écrivit deux livres des miracles dont il avoit connoissance, où il rapporte plusieurs histoires remarquables. On a encore de lui 175 Lettres, distribuées en six livres; deux *Apologies* de son Ordre, contre les reproches de saint Bernard, &c.

PIERRE *Lombard*, dit *le Maître des Sentences*, né près de Novarre en Lombardie, après avoir étudié à Boulogne vint en France, recommandé à saint Bernard par l'Evêque de Luques, qui le prioit de pourvoir à sa subsistance, pendant le peu de tems qu'il demeureroit dans ce Royaume pour ses études. Saint Bernard y pourvut tout le tems que Pierre fut à Reims, & quand il vint à Paris, il le recommanda de même à Gilduin, Abbé de saint Victor. Pierre fit un tel progrès dans les sciences, principalement dans la Théologie, qu'il devint le plus fameux Docteur de l'Ecole de Paris. Il fut d'abord Chanoine à Chartres, & quelque-tems après élû Evêque de Paris, sur le refus de Philippe, frere de Louis *le Gros*, qui voulut témoigner sa reconnoissance à Pierre, son maître, en lui cedant cet Evêché. Pierre ne tint pas ce Siége long-tems, étant mort en 1164. Il est principalement connu sous le nom de *Maître des Sentences*, à cause de l'ouvrage qu'il a composé

sous ce titre, qui est un Recueil de passages des Peres, dont il concilie les contradiction apparentes, à peu près comme Gratien dans son Décret. Cet ouvrage est un corps entier de Théologie divisé en quatre Livres, & chaque Livre en plusieurs Distinctions. Dans le premier, il traite de la Trinité, & ensuite des attributs. Dans le second, de la création, & 1°. des Anges, puis de l'ouvrage des six jours, de la création de l'Homme & de sa chûte; & à cette occasion, de la grace & du libre arbitre, du péché originel & du péché actuel. Dans le troisième livre, il traite de l'Incarnation, de la Foi, de l'Espérance & de la Charité. Dans le quatrième, il traite des Sacremens en général & en particulier; & il finit par la Résurrection, le Jugement dernier, & l'état des Bienheureux. L'auteur raisonne peu dans cet ouvrage, qui n'est qu'un tissu de passages des Peres. Il y traite bien des questions inutiles, en omet bien d'essentielles, & il se fonde souvent sur des sens figurés, qui ne peuvent faire de preuve solide. Il est d'ailleurs plein de la plus mauvaise Physique, ce qui ne doit pas surprendre si on fait attention aux études de son tems, où on étudioit qu'Aristote, en voulant même appliquer ses principes aux mystères de la Religion, ce qui en fit tomber plusieurs dans l'erreur: Pierre prit une route différente, en se bornant à rapporter les sentimens des Peres, pour combattre ceux qui s'attachoient à soutenir leurs propres pensées, au préjudice de la vérité. Son ouvrage eut un grand succès, & pendant les siècles suivans, ceux qui enseignèrent la Théologie, ne prirent point d'autre texte que le livre des Sentences. On compte jusqu'à 244 Auteurs qui y ont fait des Commentaires, parmi lesquels sont les plus fameux Théologiens de chaque siècle. Pierre Lombard a fait encore, un *Commentaire* sur les Pseaumes & un sur S. Paul.

PIERRE, surnommé de *Celles*, né à Troyes, fut élevé dans le Monastère de Saint Martin des Champs où il prit l'habit de Religieux, & vers l'an 1150, il fut nommé à l'Abaye de Moustier la Celle, au Diocèse de Troyes, dont le nom lui est demeuré, quoiqu'il ait été depuis Abbé de Saint Remi de Reims, où il passa en 1162. Il fut élû Evêque de Chartres en 1180, & tint ce siège sept ans. Il étoit en grande réputation pour sa doctrine & pour sa vertu, & en relation avec tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise, comme il paroît par ses lettres. Depuis qu'il fut Abbé de Saint-Remi, le Pape Alexandre III. le commit souvent pour juge, non-seulement dans des affaires

Ecclésiastiques, mais encore entre les Laics. Ce sçavant Evêque mourut en 1187. Nous avons de lui plusieurs *Sermons* sur toutes les Fêtes de l'année, des *Traités* de morale & des *Lettres*.

PIERRE de *Poitiers*, qui succéda à Pierre Lombard dans la Chaire des Ecoles de Théologie de Paris, & qui fut Chancelier de l'Eglise de cette Ville, composa un ouvrage des *Sentences*, où il ne résout les questions que par les principes de la Philosophie, & où il propose les vérités de la Religion par des argumens en forme & d'une maniere très-séche. Ce Traité est imprimé à la fin des Œuvres de Robert Pullus. Pierre mourut en 1200.

PIERRE *Comestor*, né à Troyes. Après avoir été Doyen de l'Eglise de cette Ville, il fut Chancel. de celle de Paris en 1164, & ayant gouverné quelque tems l'Ecole de Théologie, il se retira à Saint Victor, & mourut en 1179, laissant par son testament, aux Pauvres & aux Eglises, tout ce qu'il avoit de bien. Il fut enterré à Saint Victor où on lit encore son Epitaphe. Il dédia à Guillaume, Archevêque de Sens, un ouvrage intitulé : l'*Histoire Scholastique*, qui comprend l'Histoire Sainte, depuis le commencement de la Genèse, jusqu'à la fin des Actes des Apôtres, tirée du texte de l'Ecriture & des Gloses. L'Auteur dit, par occasion, quelque chose de l'Histoire profane. Cet ouvrage n'est pas purement historique. On y trouve les opinions des Théologiens & des Philosophes du tems de Pierre, touchant le Ciel empirée, les quatre Elémens, la manière dont l'homme a été formé, & l'état du premier homme. Pierre joint à sa narration des explications arbitraires, des sens forcés, avance plusieurs fables, & donne aux noms propres des étymologies chimériques. Cependant son ouvrage, tout défectueux qu'il est, fut reçu avec tant d'applaudissemens, que pendant trois cens ans, on l'a regardé comme un excellent corps de Théologie positive. Comestor a fait encore des Sermons que l'on a publié sous le nom de Pierre de Blois.

PIERRE *le Chantre*, Docteur de l'Université de Paris, fameux par sa science & par sa vertu, fut aussi Chancelier de l'Eglise de cette Ville, & il a conservé le nom de sa dignité. De plusieurs ouvrages que l'on a de lui en manuscrits ; il n'y a que la Somme d'imprimée où il donne dans une erreur au sujet de l'Eucharistie, en annonçant que la consécration des deux espèces étoit indivisible, & que le pain n'étoit changé au corps de Jesus-Christ qu'après la consécration du vin. Pierre

le Chantre se retira la dernière année de sa vie dans l'Abbaye de Long-Pont, Diocèse de Soissons, où il mourut en 1197

PIERRE *de Blois*, né dans cette Ville dont il prit le nom, fit ses études à Paris, & sa Théologie sous Jean de Salisberi, Evêque de Chartres, dont on croit qu'il fut Chanoine. Etant passé en Sicile l'an 1169, il fut choisi pour Précepteur du jeune Roi Guillaume II. qui le fit ensuite son Secrétaire & son Ministre après le Chancelier Etienne. Cette faveur ayant excité la jalousie des Courtisans, ils le firent élire Archevêque de Naples, pour l'éloigner du Roi sous un prétexte honnête. Pierre refusa cette dignité; mais voyant depuis les troubles de Sicile & les fréquentes conjurations contre le Chancelier Etienne, qui fut enfin obligé de quitter le pays pour mettre sa vie en sureté, il demanda congé au Roi, & ne fut retenu ni par les prières ni par les promesses de ce Prince. De retour en France, il fut appellé en Angleterre par Henri II. dans la Cour duquel il passa quelque tems, & il se retira ensuite auprès de Richard, Archevêque de Cantorberi dont il fut Chancelier. On lui donna l'Archidiaconé de Bath dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours, puis il passa à celui de Londres, où il ne trouva que de l'éclat sans revenu. Il mourut en Angleterre l'an 1200. Nous avons de lui un grand nombre d'écrits, des *Lettres*, des *Sermons*, & divers *Traités*. Il s'y élève avec force contre les abus qui regnoient dans l'Eglise, les dérèglemens des Ecclésiastiques, leur ambition, leur intrigue, leur luxe, leur avarice, & il les appelle les avant-coureurs de l'Ante-Christ, *Præambuli Christi.* Gousainville en a donné une édition en 1667, *in-fol.*

PIERRE, *Moine des Veaux de Cernai*, Ordre de Cîteaux, au Diocèse de Paris, accompagna Gui son Abbé, un des douze nommés par Innocent IV. pour aller combattre les Albigeois. Pierre, témoin oculaire des évènemens de cette guerre, en écrivit l'Hist. & celle de ces Hérét. en Latin, elle fut imprimée *in*-8. à Trèves en 1615. & depuis dans la *Bibliothèque* de Dom Tissier en 1669. Cet ouvrage qui est curieux avoit été traduit en François par Arnaud Sorbin, & imprimé *in*-8°. à Paris en 1569.

PIERRE *Nolasque* (Saint) Gentilhomme de Languedoc, né près de Castelnaudari, fonda l'Ordre de la Merci pour la rédemption des Captifs. Simon de Montfort, vainqueur des Albigeois, avoit mis Pirre auprès de Jacques, Roi d'Arragon, qui étoit retenu prisonnier à Car-

cassone après la bataille de Muret, où son pere avoit été tué. Lorsque le jeune Prince eût été renvoyé dans ses Etats en 1214, Pierre qui s'en étoit fait aimer, l'alla trouver à Barcelonne trois ans après; & comme depuis long-tems il avoit un zèle ardent pour retirer les Chrét. captifs chez les Musulmans, il persuada au jeune Roi de favoriser l'établissement d'un Ordre Religieux destiné à cette bonne œuvre; car Pierre avoit déja rassemblé quelques compagnons pour y travailler avec lui. Pierre fut fortifié dans son dessein par Raymond de Pegnafort qui étoit à Barcelonne, & qu'il avoit choisi pour son Confesseur. L'Ordre fut solemnellement établi l'an 1223 à Barcelonne dans l'Eglise Cathédrale dédiée à Sainte-Croix, en présence du Roi & d'un peuple nombreux. L'Evêque célébra la Messe. Raimond de Pegnafort fit un Sermon où il rendit raison de ce nouvel Institut. Après l'offertoire, Pierre reçut le premier des mains de l'Evêque, l'habit, qui étoit blanc, & qui consistoit en une tunique, un scapulaire & une chape, & sur le scapulaire étoit l'écu des armes d'Arragon, av[...] une croix en chef. Raimon[...] leur dressa des Constitutions qui furent approuvées par Gregoire IV. Douze ans après, Pierre fit plusieurs voyages pour racheter les captifs, & mourut saintement la nuit de Noël en 1286, âgé de soixante-sept ans.

PIERRE *d'Alcantara* (Saint) né en 1499 à Alcantara, du Gouverneur de cette Ville, entra dans l'Ordre de Saint François, dont il fut Provincial en 1538, & en 1542, s'étant retiré avec quelques autres Relig. la montagne d'Arabida en Portugal, il y établit une réforme qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Il mourut en 1562, & il a été canonisé par Clement IX.

PIERRE *de Navarre*, Capitaine fameux par la grandeur de son courage & l'éclat de ses exploits, né dans la Biscaye d'une famille obscure. Il fut d'abord Domestique du Cardinal d'Arragon, puis il servit quelque tems sur mer, ensuite en Italie, qu'il remplit bien-tôt du bruit de sa valeur. Il fut attiré dans l'armée de Gonsalve *le Grand*, qui l'employa à la conquête du Royaume de Naples. Navarre montra toute sa capacité & son génie inventif à la prise du Château de l'Œuf, où il commença à mettre la mine en usage, & après bien d'autres exploits, le Cardinal de Ximenès l'envoya en 1509 contre les Maures d'Afrique, sur lesquels il fit plusieurs conquêtes & acquit de nouveaux triomphes. Depuis, étant de retour en Italie, il continua à se signaler pour le service des

Espagnols jusqu'à la bataille de Ravenne en 1512, où malgré les prodiges de valeur qu'il fit, il perdit la bataille & fut pris par les François. Ses ennemis profitant de l'occasion, le perdirent dans l'esprit du Roi d'Espagne, qui ne voulut contribuer en rien à sa rançon & l'oublia entièrement. Navarre indigné de cette dureté & du mépris qu'on faisoit de sa personne, écouta les propositions avantageuses que le Roi de France lui fit, & après avoir envoyé à son ancien maître, un écrit par lequel il lui remettoit les terres qu'il avoit autrefois reçues de lui dans le Royaume de Naples, il se donna à la France. Le Roi lui donna un grand corps d'armée en Italie, avec lequel il prit le Château de Milan, où il fut dangereusement blessé. Quelque tems après il fut pris dans le Royaume de Naples. On dit que Charles-Quint le fit étrangler en prison, & d'autres prétendent qu'il y mourut de chagrin en 1525.

PIERRE, (Corneille de la) *Cornelius à Lapide*, né dans le Pays de Liège, entra très-jeune dans la Compagnie de Jesus, & il s'y apppliqua à l'étude des Langues, des Belles-Lettres, & sur-tout à celle des l'Ecriture-Sainte Après avoir enseigné long-tems à Louvain, puis à Rome, il mourut dans cette dernière Ville en 1637, âgé de 71 ans. nous avons de lui 10 *vol.* de *Commentaires* sur l'Ecriture Sainte, où il y a de l'érudition & des recherches, mais point de critique, point de goût, & beaucoup de diffusion & de choses inutiles.

PIET, (Baudouin vander) né à Gand d'une famille Patricienne, fut à la naissance de l'Université de Douai le premier qui y eut le titre de Bachelier. Devenu Docteur & Professeur de Droit, il en fut l'Ornement par sa profonde érudition, son jugement solide & ses grandes connoissances, qui lui attirèrent une confiance & une estime universelles. Il mourut à Douai en 1609, âgé de 63 ans. Piet a laissé différents ouvrages de Droit, *de Fructibus* ; *de Emptione & Venditione* ; *de Pignoribus responsa Juris*, &c.

PIETRO, (Cosimo) Peintre Italien très-habile, & qui travailloit avec tant d'application, que souvent il oublioit de prendre ses répas. Il a fait beaucoup d'Elèves, parmi lesquels André del Sarte & François de Sangale se distinguèrent. Il mourut en 1521, âgé de 80 ans. Ce Peintre craignoit si fort le tonnèrre, que long-tems après qu'il étoit passé on le trouvoit en quelque coin enveloppé dans son manteau.

PIETRO DELLA FRANCESCA, autre Peintre né à Florence, qui réussissoit dans le Portrait, mais que son goût

portoit aux sujets de nuit & aux combats. Nicolas V. l'employa longtems à peindre dans le Vatican. Il mourut en 1443, & il laissa des ouvrages sur l'Arithmétique & sur la Géométrie.

PIGANIOL, (Jean-Aymar de la Force) né en Auvergne d'une famille noble, Ecrivain laborieux du dix-huitième siècle, & très-versé dans la Géographie, & dans l'Histoire de France, mourut à Paris en 1753, âgé de 80 ans. Il avoit un sçavoiir profond & varié, beaucoup de probité, & une grande douceur de caractère. Il est Auteur de plusieurs ouvrages estimés, entr'autres de la *Description Historique & Géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753 en 15 vol. *in-12*. Cet ouvrage fait sur les Mém. manuscr. des Intendans, sur les Descriptions & les Histoires particulières de chaque Province, & sur les propres Observations de l'Auteur, est ce que nous avons de mieux en ce genre. Les voyages de Piganiol dans les différ. parties de la France, lui ont donné lieu de faire des Observations très-importantes sur l'Histoire Naturelle, sur le Commerce & sur le Gouvernement Ecclésiastique & Civil de chaque Province. Il s'en faut cependant beaucoup qu'il ne soit aussi parfait que le devroient être des livres de ce genre. Nous avons encore de Piganiol le *Voyage de Paris*, en 8 *vol.* livre instructif écrit avec esprit & beaucoup de goût. Il y a de sçavantes & exactes discussions sur plusieurs points particuliers, avec de fort bonnes recherches : *Description du Château & Parc de Versailles, de Marly*, &c. 2 *vol. in-12.* : la *Description* de la Chapelle du Château de Versailles, *in-12.* livres agréables par la variété des matières, & par la manière judicieuse dont elles sont traitées. Piganiol a travaillé avec l'Abbé Nadal au *Mercure de Trévoux*.

PIGHIUS, (Albert) né à Kampen dans l'Over-Issel d'une famille Patricienne, c'est-à-dire, dont les parens avoient exercé les Magistratures de pere en fils, fit ses études à Louvain, où il prit le dégré de Bachelier, & fut reçu Docteur à Cologne, où il avoit étudié en Theologie. Ce fut alors qu'il composa un *Traité* de la manière de réformer le Calendrier Ecclésiastique, & de la Célébration de la Fête de Pâques, qu'il dédia au Pape Léon X, vers l'an 1520. Il fit aussi un Mémoire pour trouver au juste les Solstices & les Equinoxes. Il publia de même une Apologie contre l'Astronomie de Marc de Benevent, Religieux Célestin, qui avoit entrepris de réformer les Tables Astronomiq. d'Alphon-

se. Il y ajoûta une *Défense* de l'Astronomie contre les faiseurs d'Almanachs. Il composa enfin plusieurs autres ouvrages de Mathématiques, & joignit la pratique à la spéculation, en travaillant avec beaucoup d'adresse à des sphères de cuivre, qui répréséntoient les mouvemens des Cieux & des Astres; mais quoique cette étude eût pour lui de grands attraits, ses amis lui conseillèrent de s'appliquer plûtôt à celle de la Théologie; conseil qu'il suivit, & qui lui fit composer plusieurs ouvrages contre Luther, Melanchton, Bucer & Calvin. Le Pape Adrien qui l'avoit connu particulièrement, le fit venir à Rome, aussi-tôt après son Election, & lui donna des marques publiques de son estime. Clément VII ne l'honora pas moins, & l'employa en diverses Négociations, aussi-bien que Paul son successeur, qui lui donna la Prévôté de S. Jean-Baptiste d'Utrecht, où il mourut en 1542. Le plus considérable de ses ouvrages est celui de la Hiérarchie, sous le titre de *Assertio Hierarchiæ Ecclesiasticæ*, en 6 livres, où il donne tête baissée dans toutes les prétentions ultramontaines, & les soutient avec une hardiesse qui étonne. Il a encore laissé un *Traité* de l'Office de la Messe, contre les Luthériens; une *Apologie* contre les calomnies de Bucer: un *Traité* de la Grace & du Libre-Arbitre contre Calvin, fort mauvais, & où, en réfutant les erreurs du Calvinisme, il donne dans d'autres erreurs qui doivent le faire regarder comme un pitoyable Théologien. Aussi la Faculté entière de Louvain dans la cél. Cens. de 1587, le traite-t-elle de *Fauteur & Collégue des demi-Pélagiens*, & celle de Douai le met-elle au rang des disciples de Fauste de Riez.

Etienne-Renaud Pighius, son neveu, né aussi à Kampen, demeura huit ans à Rome, occupé à étudier les Antiquités, & de retour en Allemagne, il fut d'abord Sécrétaire du Cardinal de Granvelle, ensuite Précepteur de Charles Prince de Juliers & de Clèves, & enfin il se fit Chanoine Régulier à Kampen, où il mourut en 1604, âgé de 84 ans. Il s'est rendu célèbre par ses *Annales* de la Ville de Rome, en latin, 3 *vol. in-fol.* livre peu commun & nécessaire à ceux qui travaillent sur l'Histoire Romaine. On a encore de lui deux *Calendriers*, des *Commentaires sur les Fastes*, &c.

PIGNORIUS, (Laurent) né à Padoue en 1571, se consacra à l'Etat Ecclésiastique, & fut d'abord Curé de S. Laurent de la même Ville, puis Chanoine de Trevisio, où il mourut de la peste en 1631. C'étoit un sçavant laborieux,

qui étoit en rélation avec les plus grands hommes de son tems, & qui nous a laissé plusieurs ouvrages : *Caracteres Ægyptii*, in-4. *Mensa Isiaca*, in-4. *Vetustissimæ Tabulæ Æneæ Hieroglyphicæ*, in-4. ouvrages sçavans, mais où il y a beaucoup plus de curiosité que d'utilité : *Commentaria de Servis & eorum apud Veteres Ministeriis*, in-4. & plusieurs autres.

PILATE, (Pontius Pilatus) étoit Gouverneur de la Judée pour Tibère, lorsque les Juifs lui menèrent J. C., pour le prier de faire exécuter la sentence de mort qu'ils avoient prononcée contre ce Divin Sauveur. Pilate, qui connoissoit l'innocence de Jesus-Christ, & la haine de ses ennemis, essaya de le sauver, & pour les adoucir, il le fit foüetter cruellement, espérant désarmer leur fureur par ce traitement injuste & barbare. Mais ces furieux continuèrent à demander à grands cris la mort de l'innocent, & menaçant Pilate de la colère de l'Empereur, le lâche Gouverneur n'eut pas la force de résister à cette menace, & condamna J. C. à mort. Quelque tems après, les Samaritains ayant porté leurs plaintes à Vitellius contre les cruautés de Pilate, qui avoit saccagé leur Ville, & passé presque tous les habitans au fil de l'épée, Vitellius le fit citer devant Tibère, & l'accusé étant arrivé à Rome au commencement de l'Empereur Caligula, ce Prince l'envoya en exil près de Vienne en Dauphiné, où il se tua de désespoir deux ans après. On trouve dans les *Orthodoxographes* une lettre de Pilate à Tibère sur les miracles & sur la Résurrection de Jesus-Christ, que les sçavans regardent comme supposée.

PILES, (Roger de) né à Clamecy en 1635 d'une famille illustre, fit ses premières études à Nevers, à Auxerre, & vint faire sa Philosophie à Paris. Il étudia ensuite la Théologie en Sorbonne, & malgré l'applicat. qu'il donnoit aux sciences, il ne négligea pas la Peinture, pour laquelle il avoit un goût décidé. Il s'attacha de bonne heure à dessiner sous le célèbre Luc Recollet, & se lia d'amitié avec Alph. du Fresnoy, dont il traduisit en François le Poëme latin sur la Peinture. Ménage qui logeoit avec de Piles au Cloitre Notre-Dame, ayant eu occasion de connoître son mérite, lui procura en 1562 l'éducation du fils de M. Amelot : de Piles s'acquitta avec succès de cet emploi, & quand son élève fut en état de voyager, il l'accompagna en Italie, où il eut occasion de satisfaire son goût pour la Peinture, & de voir ce qu'il y avoit de plus rare en ce genre en Italie. De retour à Paris, le

jeune Amelot fut reçu Conseiller au Parlement en 1624, & de Piles rendu à lui-même se livra tout entier à ses premières inclinations, & joignant la Théorie à la Pratique, il se rendit illustre parmi les Peintres & les connoisseurs. En 1682, son élève ayant été nommé à l'Ambassade de Venise, de Piles ne put refuser le poste de Sécretaire & le suivit. Pendant son séjour à Venise, le Marquis de Louvois l'envoya en Allemagne, avec ordre d'y acheter des tableaux pour le Roi, & il le chargea en même tems de quelques commissions relatives aux affaires du Gouvernement. De Piles s'acquitta de l'un & de l'autre en homme intelligent, & quand il eut rendu compte de ses Négociations au Ministre, il suivit son disciple en 1685 à Lisbonne, où il alloit avec la même qualité qu'à Venise. Il l'accompagna encore dans son Ambassade en Suisse en 1689, & il fut chargé de porter au Roi le Traité de Neutralité, que l'Ambassadeur avoit conclu avec les Cantons. En 1692 de Piles fut envoyé *incognito* en Hollande sous le titre de curieux en Peinture, & réellement pour y agir secrettement avec les amis de la France. Mais ayant été découvert, il fut mis en prison, & il y resta jusqu'à la Paix de Riswick. Le tems de sa captivité ne fut pas perdu : il s'y occupa à composer les Vies des Peintres ; & à son retour en France, malgré son grand âge & ses infirmités, il eut encore le courage de suivre M. Amelot en Espagne, où il alloit en 1705 comme Ambassad. Extraordinaire. Mais l'air de Madrid contraire à sa santé le força à revenir la même année, & depuis son retour il ne s'occupa plus que de l'étude & de la prière. Il mourut en 1709, âgé de 74 ans. De Piles avoit l'esprit méthodique, les idées justes, le caractère simple, le cœur excellent, un grand amour pour la Religion, dont il remplissoit scrupuleusement tous les devoirs. Ses ouvrages sont un *Abregé d'Anatom.* accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture, &c. *Conversations sur la Connoissance de la Peint.*, *& sur le jugement qu'on doit faire des Tableaux. Dissertation sur les Ouvrages des plus fameux Peintres*; *Les premiers Elémens de la Peinture pratique*, &c. *L'Art de Peinture de du Fresnoy*, traduit en François avec des Remarques. *Vies des Peintres*, & quelques autres.

PILON, (Germain) Sculpteur & Architecte né à Paris au seizième siècle, fut un génie rare qui sçut tirer son Art de l'empire du mauvais goût, sous lequel il gémissoit. On voit à Paris plusieurs morceaux de ce grand

Maître, qui ſont très-eſtimés des connoiſſeurs ; dans le Cloître des Auguſtins un ſaint François en terre cuite, dans l'Egliſe de ſainte Catherine, dans la ſainte Chapelle, dans ſaint Gervais, dans les Céleſtins, ſaint Eſtienne du Mont, différens ouvrages qui immortaliſent le nom de cet Artiſte.

PIN, (Joſeph) *voyez* JOSEPIN.

PIN, (Louis Ellies du) né à Paris en 1657, d'une famille noble, ſe diſtingua dès l'enfance dans ſes études, par ſon eſprit & ſa pénétration. Après ſon cours de Philoſophie, il fit celui de Sorbonne ; & trop jeune pour commencer auſſi-tôt ſa Licence, il employa l'intervalle à la lecture des Conciles, des Peres, & des Auteurs Eccléſiaſtiques. A peine eut il reçu le bonnet de Docteur en 1684, qu'il entreprit de donner la *Bibliothèque univerſelle des Auteurs Eccléſiaſtiques*, &c. Ouvrage immenſe qui ſuffiſoit ſeul pour occuper la vie d'un homme ; mais qui ne remplit qu'une partie de celle de du Pin. Le premier volume parut en 1685, & fut ſuivi très-rapidement de pluſieurs autres. En 1691. Dom Petit Didier Bénédictin fit imprimer un in-8. de remarques, auquel il en ajouta bien-tôt deux autres. Ces remarques ſolides, pour la plûpart, déplurent à Du Pin, qui y répondit avec une vivacité qui fit encore mieux voir ſes torts. Peu de tems après il eut une querelle plus ſerieuſe avec l'Archevêque de Harlay, qui s'éleva avec force contre la nouvelle Bibliothèque, la condamna & força l'Auteur à rétracter un aſſez grand nombre de propoſitions. Cependant la ſuppreſ. n'eut pas lieu, & l'Auteur ſe contentant de changer le titre continua ſon ouvrage. Si l'on veut ſçavoir de quelle nature étoient les écarts qu'on lui reprochoit, on peut conſulter un ſçavant Mémoire de Boſſuet, que l'on trouve à la fin du ſecond volume des œuvres poſthume de ce Prélat. Boſſuet plein d'eſtime & d'amitié pour du Pin, fait entrevoir ſes craintes ſur l'eſprit de ſingularité, de nouveauté & de critique téméraire qui regne dans cet ouvrage. Il eut voulu qu'on lui eût perſuadé de n'aller pas ſi vite, de digérer un peu d'avantage ce qu'il écrivoit, de rendre ſa Théologie plus exacte, & ſa critique plus modeſte. Indépendemment de cet ouvrage, du Pin trouvoit dans ſa facilité prodigieuſe & dans ſon application conſtante au travail, le tems de compoſer bien d'autres volumes, de ſe charger de pluſieurs affaires dans la Faculté, de remplir une Chaire de Profeſſeur de Philoſophie au Collége Royal, de travailler au Journal des Sçavans, de fournir aux uns

des Mémoires, aux autres des Avis, des Préfaces de plusieurs Livres. La fameuse affaire du cas de conscience vint encore troubler sa tranquillité. Il fut l'un des Docteurs qui signèrent ce cas; & pour cela, il fut exilé à Châtellerault, & privé de sa Chaire. Mais il sçut abréger son exil, en rachetant son rappel à des conditions, qui lui causèrent depuis bien des scrupules, & qui ne lui firent pas rendre sa Chaire. De retour à Paris, il se livra à tout genre de littérature, & on le vit tout-à-la-fois & avec une égale facilité, *Interpréte*, *Théologien*, *Canoniste*, *Historien & sacré & profane*, *Critique*, *Philosophe* même. Les ouvrages qu'il produisit dans tous ces genres ne sont pas sans défauts, & les Critiques en ont beaucoup reprochés à l'Auteur; mais ils n'ont pû lui refuser un goût excellent, une grande exemption des préjugés ordinaires, un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, une imagination vive, mais réglée, un style leger & noble, un caractère équitable, plein de ressources, porté à la paix, & propre à former des projets de réunion. C'est cet esprit de modération qui avoit attiré à du Pin le commerce de plusieurs Sçavans de différens partis, & c'est ce qui l'a exposé aux reproches calomnieux qui lui ont été faits par l'Evêque de Sisteron, dont le nouvel auteur du libelle sur Bourg-Fontaine, n'a pas dédaigné de devenir l'écho. Pour confondre ces reproches, il suffira de dire que le célèb. Doct. lié particulièrem. avec Guill. Wake, Archevêque de Cantorbery, voulut tourner au profit de l'Eglise cette liaison, & entama avec le Prélat une négociation, pour réunir l'Eglise Anglicane a l'Eglise Romaine. Le Procureur Général, Joli de Fleuri, & le Cardinal de Noailles entroient dans ce louable projet; & le Négociateur leur communiquoit toutes les lettres de l'Evêque Anglican. C'étoit précisément faire ce que faisoit S. Augustin à l'égard des Evêques Donatistes; & tout Chrétien devoit applaudir aux vûes droites du pieux Docteur. Les seuls Jésuites lui en ont fait un crime; & il a plu à l'Evêque de Sisteron de qualifier cette entreprise du *plus abominable complot qu'un Docteur Catholique ait pû tramer en matière de religion*, & *tel que l'apostasie n'eut jamais rien de plus criant*. Si l'on croit que ces extravagantes déclamations ne sont pas suffisamment refutées par le *mentiris impudentissimè* du bon Capucin de Magni, par deux Arrêts du Conseil, & par un Arrêt du Parlement, on peut consulter les lettres contre le projet de Bourg-Fontaine,

où Dupin eſt ſolidement & fortement vengé, contre ces imputations malignes & ridicules; imputations, fondées ſur trois *Lettres* de l'Archevêque de Cantorberi, auxquelles il faut donner un ſens forcé, pour leur faire dire ce quelles ne diſent pas. Les travaux de ce Docteur ne finirent qu'avec ſa vie, qu'il termina le ſixiéme Juin 1719, regretté de ſes amis & du public, qui perdoit en lui un homme d'une reſſource toujours prête dans le beſoin, & toujours utile hors les tems d'oppreſſion. Les Ouvrages de ce ſçavant homme ſont 1°. la *Bibliothéque* des Auteurs Eccléſiaſtiques, &c. en quarante-ſept vol. *in*-8. *Bibliothéque* des Auteurs ſéparés de la Communion Romaine, deux *vol. in*-8. *De antiquâ Eccleſiæ Diſciplinâ Diſſertationes Hiſtoricæ in*-4. Diſſertation préliminaire ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament, trois v. *in*-8. *Liber Pſalmorum cum notis in*-8, *Traité* de la Doctrine Chrétienne & Orthodoxe, un vol. *in*-8. qui étoit le commencement d'une Théologie Franç. qui n'a pas eu de ſuite. *Défenſe* de la Cenſure de la Faculté de Théologie de Paris, contre les Mémoires de la Chine. du Pin avoit eu part à cette Cenſure, & c'eſt ce qui lui a fait jouer un rôle dans l'impertinente fiction de Bourgfontaine : une *édition* de Gerſon, en 5 vol. *in-fol. Traité* de la puiſſance Eccléſiaſtique & Temporelle, *in*-8. Autre Ouvrage qui lui a valu la haine de la Société. *Hiſtoire* de l'Egliſe en abrégé, 4 vol. *in*-12. *Hiſtoire* Profane, 6 vol. *in*-12. Livre fait avec plus de facilité que d'exactitude. *Bibliothéque* univerſelle des Hiſtoriens, 2 vol, *in*-8. ſuivant le plan du grand Ouvrage, mais qui n'a pas été achevé. *Hiſtoire* des Juifs, depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à préſent, 7 vol. *in*-12. *Traité* Hiſtorique des Excommunications, *in*-12. & beaucoup d'autres.

PINDARE, le prince des Poëtes Grecs, naquit à Thèbes dans la Beotie, vers l'an 500 avant J. C. Nous ne ſçavons aucun détail de ſa vie, ſinon qu'il joüit de la plus grande réputation dans toute la Gréce, & que la mort ne put effacer la conſidération qui étoit attachée à ſon nom; car Alexandre à la priſe de Thèbes, fit grace à la famille de ce Poëte, & conſerva la maiſon qui lui avoit ſervi de demeure. Les Athéniens témoignèrent auſſi le cas qu'ils faiſoient de lui, en payant des deniers publics une amende à laquelle les Magiſtrats de Thèbes avoient condamnés Pindare, pour avoir appellé Athènes *une Ville magnifique & le ſoutien de la Gréce*. Mais ce qui mit le comble à la gloire du Poëte, ce fut la fameuſe déclaration de la Py-

thie, qui enjoignoit aux Habitans de Delphes de présenter à Pindare la moitié de toutes les prémices qui seroient offertes à Appollon. Nous n'avons de Pindare que les quatre Livres que les anciens ont appellés les *Livres de la Période*. Il y célèbre les victoires remportées aux différens jeux de la Gréce. Le reste est perdu à quelques fragmens près qui sont épars dans les Auteurs ; mais ce qui a échappé à l'injure du tems a suffi pour bien faire connoître le mérite de ce grand Poëte, dont le nom est devenu comme *l'expression du Sublime*. Il surpassa tous les Lyriques dans la grandeur du dessein, dans la variété des pensées, dans la hardiesse des figures, dans le tour heureux des expressions. C'est selon Horace un cygne qu'un essor impétueux & le secours des vents élèvent jusques dans les nuës. C'est un torrent qui grossi par l'abondance des eaux renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Il émeut, il étonne par des cadences nombreuses qui en augmentent la force. Tantôt il s'élève d'un vol soutenu, on le perd de vûe : tantôt il s'élance par bonds ; il marche avec rapidité, & par d'impétueuses saillies, il se précipite dans la profondeur de ses idées. Nous avons plusieurs éditions de ses Poësies, & l'Abbé Massieu en a traduit en François quelques morceaux.

PINEAU, (Gabriel du) célèbre Jurisconsulte, Conseiller au Présidial d'Angers, étoit de cette ville. Après ses études il y suivit le Barreau avec une réputation supérieure à son âge. Il la soutint toujours par son éloquence & son équité : il devint l'arb. de toute la Prov., & fut consulté de tous. La Reine Marie de Médicis le créa maître des Requêtes de son Hôtel. Dans ses disgraces elle chercha à s'appuyer de son crédit & de ses conseils : mais du Pineau toujours attentif à ce qu'il devoit d'un côté à la mere de son Roi, & de l'autre à son Souverain, ne cessa d'inspirer à cette Princesse des sentimens de paix qui furent suivis. Louis XIII par reconnoissance le nomma Maire & Capit. Gén. de la Ville d'Angers, & il mérita dans cette Charge l'aimable titre de *Pere du Peuple*. Il se tenoit chez lui des Conférences réglées où assistoient les jeunes Officiers, les Avocats & autres Sçavans ; chacun y proposoit ses difficultés sur le Droit, l'Histoire, &c. & tout étoit éclairci quand il avoit parlé. Il mourut en 1644 dans sa soixante-onzième année. Ses Ouvrages qui sont sur le Droit, ont été imprimés en 1725 en deux vol. *in-fol.* par les soins de M. Livoniere.

PINEDA, (Jean) né à Séville d'une famille noble, en-

tra dans la Société de Jesus en 1572, & y enseigna la Philosophie & la Théologie dans plusieurs Colléges. Il s'appliqua particuliérement à l'Ecriture-Sainte, & apprit les Langues pour se rendre cette étude plus facile. Il mourut en 1637, & nous avons de lui deux volumes de *Commentaires* sur Job, deux sur l'Ecclésiastique : *De rebus Salomonis*, in-fol. où il y a du curieux & du sçavoir, mais peu d'exactitude. Une Histoire Universelle de l'Eglise en Espagnol, 4 vol. *in-fol.* Une Histoire de Ferdinand III en la même Langue, *in-fol.*

PINSSON, (François) fameux Jurisconsulte né à Bourges, de François qui professoit le Droit dans la même ville avec beaucoup de réputation, étudia la Jurisprudence dans l'école de son pere. Il vint à Paris en 1633, & s'y étant fait recevoir Avocat, il brilla d'abord au Châtelet, & s'attacha depuis au Parlement, où en peu de tems il se fit connoître si avantageusement, que malgré son assiduité au travail, il ne put suffire à tous ceux qui s'addressoient à lui. Il devint l'oracle de son siècle, surtout pour les matières bénéficiales auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière, prouvent combien il y étoit versé. Dès l'année 1654, il fit paroître un ample *Traité* des bénéfices commencé par Antoine Bengy son ayeul maternel, célèbre Professeur à Bourges; & quelques années après il publia la *Pragmatique-Sanction* de S. Louis & celle de Charles VII avec de Sçavans Commentaires. En 1673, il publia des *Notes* sommaires sur les indults accordés à Louis XIV par Alexandre VII & Clément IX avec une Préface Historique, & quantité d'actes qui forment une collection utile. Mais l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à ce sçavant Jurisconsulte, est son *Traité* des Régales avec d'excellentes instructions sur les matières bénéficiales, ouvrage singulier rempli de sçavantes recherches, & enrichi d'un grand nombre d'actes originaux qui sont d'une utilité extrême pour l'étude du Droit. Pinsson a aussi travaillé à la révision des œuvres du Sçav. de Mornac, & de celles de du Moulin. Il mourut en 1691, âgé de quatre-vingts ans.

PINSONNAT, (Jacques) Professeur Royal en Hébreu, Curé des Petites Maisons, & Docteur de Théologie en la Faculté de Paris, étoit de Châlons sur Saone. Il a passé toute sa vie à l'étude & aux exerc. de son minist., & s'est distingué par sa piété, son zèle & son érudition. Il est mort en 1723 âgé de soixante-dix ans. On a de lui une *Grammaire Hé-*

braïque, & *des considérations sur les mystères*, *les paroles & actions principales de J. C. avec des prières.*

PINTO, (Hector) Religieux de l'ordre de S. Jérôme, fut Docteur de l'Université de Coimbre, où l'on fonda pour lui une chaire de Théologie positive. Son zèle pour la maison de Bragance, lorsque Philippe II eut envahi le Portugal, le fit renfermer dans une maison de son ordre, près de Toléde, où il mourut de chagrin en 1583. Il est Auteur de 4 vol. *in*-4. de Commentaires sur Isaïe, Ezéchiel & Daniel, & d'un Livre Espagnol intitulé: *l'Image de la Vie Chrétienne.*

PINTURICCHIO, (Bernardin) célèbre Peintre Italien, qui voulant se distinguer par une nouvelle façon de peindre, imagina de peindre en relief l'architect. & les ornemens qui se trouvoient dans la composition de cinq tableaux; ce qui étant contraire à l'art qui suppose une superficie platte, ne fut suivi de personne. On montre à Sienne dans la Bibliothèque du dôme, comme une belle chose la vie du Pape Pie II qu'il a peinte. Il fut aidé dans cet ouvrage par Raphaël. Pinturicchio a peint au Vatican plusieurs choses pour Innocent VIII & pour Alexandre VI. Il mourut singulièrement du déplaisir de n'avoir pû profiter d'un trésor renfermé dans une vieille armoire qu'il força les Franciscains d'ôter d'une chambre qu'ils lui avoient donnée pour travailler plus commodement.

PIPPO, (Philippe Santa-Croce) habile Graveur renommé par la délicatesse de ses ouvrages & le choix des matières qu'il employoit. Il s'amusoit à tailler sur des noyaux de pommes & de cerises, de petits bas reliefs composés de plusieurs figures si fines, que, quoiqu'elles fussent dans toutes leurs proportions, elles échappoient à la vûe.

PIRCKEIMER, (Bilibalde) né à Nuremberg, porta les armes dès sa jeunesse, & alla ensuite étudier à Padoue & à Pavie. De retour en sa patrie, il y exerça les principaux emplois, & ayant été chargé de conduire du secours à l'Empereur Maximilien I, qui faisoit la guerre aux Suisses, ce Prince le fit son Conseiller ordinaire, & l'employa en plusieurs Ambassad. Charles V lui continua les mêmes faveurs, & les fonctions importantes de Pirckeimer ne l'empêchèrent point de s'appliquer aux sciences, pour lesquelles il avoit un grand attrait. Il dressa une belle Bibliothèque, & composa divers ouvrages, que Melchior Goldast a recueillis, & qu'il a fait imprimer *in-fol.* en 1710, sous cet ordre: *Politica, Historica, Poëtica.* L'auteur mourut en 1530 à 60 ans.

PIROMALLI, (Paul) né sur la fin du seizième siècle en Calabre, entra jeune dans l'Ordre de saint Dominique. Il avoit appris les Langues Orientales, & il fut envoyé dans les Missions d'Orient. Il travailla pendant 22 ans en Arménie, où il eut la consolation de voir un nombre considérable de Schismatiques & d'Eutychiens abjurer leurs erreurs, & se réunir à l'Eglise Catholique, entre autres le Patriarche, qui l'avoit fort traversé & maltraité. Il passa dans la Georgie & dans la Perse, dont le Roi, à qui il avoit offert un petit Traité de la Foi Chrétienne, qu'il avoit écrit en langue Persanne, lui permit de prêcher dans ses Etats. Il y reçut une lettre du Pape Urbain VIII, qui lui ordonnoit de se rendre auprès du Roi Pologne en qualité de son Nonce, pour des affaires qui intéressoient cette Eglise, agitée & troublée par les disputes des Arméniens, qui y étoient en grand nombre. Piromalli vint à bout d'arrêter les contestations, & réunit les esprits dans la Profession d'une même Foi, & dans la conformité des mêmes Pratiques. Revenant en Italie, il fut pris par les corsaires, qui le conduisirent à Tunis. Il fut racheté, & alla à Rome, où le Pape lui donna des marques de son estime, & le chargea de revoir & de corriger une Version de la Bible, qu'on venoit de faire en langue Arménienne. Il retourna en Orient, il y fut Evêque de Naxivan en 1655. Après avoir tenu ce siège pendant neuf ans, il demanda à quitter, pour passer les dernières années de sa vie dans la retraite. Le Pape le rappella en Italie; mais ce fut pour le charger de l'Eglise de Bessignano dans la Calabre. Il la gouverna pendant trois ans & mourut en 1667. Nous avons de ce Prélat des ouvrages de Controverse & de Théologie; *l'Œconomia* ou *l'Explication du Mistère de l'Incarnation, par les seuls Oracles des Prophétes*. Le Roi de Perse l'avoit engagé à ce travail; un Traité *touchant les deux Natures en Jesus-Christ*. *Réponse aux difficultés des Arméniens*; la *Traduction* en Arménien de la fameuse *Lettre de S. Léon*. Il a fait aussi en faveur des Missionnaires Européens, deux *Dictionnaires*; l'un en Latin & en Persan, l'autre en Arménien & en Lat., une *Grammaire* Arménienne, & un *Directoire* pour la correction des Livres Arméniens, particulièrement estimé.

PISANI, (André) Peintre, Sculpteur & Architecte de Florence, se distingua dans ces trois Arts, & il fit aussi son amusement de la Poësie & de la Musique. Il fit plusieurs figures de marbre pour l'Eglise *de Santa Maria del Fiere* de Florence, il peignit

le Jugèment dernier sur une façade du *Campo Santo*, & il bâtit dans la place de la même Ville, de magnifiques Galeries, avec des Arcades demi-rondes. Ce célèbre Artiste mourut à Florence en 1389, âgé de 60 ans.

PISIDES, (Georges) Diacre & Garde des Chartes de l'Eglise de Constantinople sous l'empire d'Heraclius, est Auteur d'un Ouvrage en vers ïambes sur la Création; d'un *Poëme* de la vanité de la vie, & de quelq. *Sermons* en l'honneur de la Vierge. Le premier ouvrage traduit en Latin a été imprimé en 1584, & depuis dans la *Bibliothèque* des Peres, où l'on voit aussi le second. L'Auteur paroît plus Poëte que Théologien, dans ces deux Poëmes. Ses *Sermons* publiés par le P. Combefis sont de pompeuses déclamat. vuides de sens, & plus propres à divertir qu'à instruire.

PISISTRATE, fils d'Hyppocrate, après avoir bien servi sa patrie à la prise de l'Isle de Salamine, résolut d'en usurper la souveraineté & d'en devenir le tyran. Il s'y prit d'une manière fort adroite pour réussir dans son détestable projet. Il affecta beaucoup de douceur & de modération envers ses ennemis, de zèle & d'attachement pour le peuple. Il se montra ardent défenseur de l'égalité envers les citoyens, ennemi de toute innovation, & il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant. Mais Solon plus clairvoyant, connut tout d'un coup où il tendoit par cet artifice, & comme il espéroit le ramener par la douceur, il le ménagea dans le commenc. Pisistrate pour arriver à son but plus promptement, employa une ruse qui lui réussit; il se blessa par tout le corps, & s'étant fait porter tout sanglant sur la place, il fit entendre au peuple que ses ennemis l'avoient réduit en cet état, & qu'il étoit la victime de son zèle pour la République. Le peuple touché lui donna des Gardes, & par leur moyen Pisistrate se rendit maître d'abord de la Citadelle, & ensuite de la Ville. Devenu Souverain de son pays, il fut détrôné deux fois, & deux fois il sçut remonter sur le Trône. Les artifices l'y avoient placé, la modération l'y maintint. Une exacte soumission aux Loix le distingua des usurpateurs, & la douceur de sa domination, fit honte à plus d'un Souverain légitime. Il se montra toujours populaire, modéré jusqu'à souffrir les injures. Il cultiva les Belles-Lettres, & il ouvrit le premier une Bibliothèque publique à Athènes, & après avoir joui trente-trois ans de la Souveraineté qu'il avoit usurpée, il la transmit à ses enfans, & mourut tranquillement 528 ans avant Jesus-Christ.

PISON, (Lucius Calpurnius) surnommé *Frugi*, à cause de ses vertus & de sa grande frugalité, étoit de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la République Romaine. Celui-ci fut Tribun du peuple, puis Consul. Pendant son tribunat il publia une Loi contre le crime de concussion, *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il finit la guerre de Sicile, & ayant diversement récompensé ceux qui l'avoient aidé dans cette guerre, il voulut aussi reconnoître les services d'un de ses fils qui s'y étoit signalé. Il lui laissa donc par son Testament une couronne d'or du poids de vingt livres. Ce Pison étoit de plus Jurisconsulte, Orateur & Historien. Il avoit composé des Harangues qui ne se trouvoient plus du tems de Ciceron, & des Annales d'un style assez bas au jugement du même. Il vivoit l'an 600 de Rome. Un autre Pison (Caius Calpurnius) fut Consul l'an 687 de Rome, & porta la Loi qui défendoit les brigues pour la Magistrature: *Lex Calpurnia de ambitu*. Il se distingua aussi par son éloquence.

PISSELEU, (Anne de) Duchesse d'Etampes, étoit Fille d'honneur de Louise de Savoye mere de François premier. Ce Prince à son retour de Madrid, devint éperdument amoureux de cette Demoiselle; la maria à Jean de Brosse, dit de Bretagne, troisième du nom, qui en faveur de cette alliance rentra, non-seulement dans les biens de ses ancêtres, mais eut encore en présent le Comté d'Etampes, que François érigea en Duché, pour faire paroître sa maîtresse avec éclat à la Cour. Celle ci profita de la faveur où elle étoit parvenue pour enrichir sa famille, se faire des créatures, & perdre ses ennemis: ainsi elle rétablit dans ses charges l'Amiral Chabot, dégradé par Arrêt du Parlement, & elle priva de la sienne le Chancelier Poyet. Elle abusa encore plus indignement de l'ascendant qu'elle avoit sur le Roi, en découvrant des secrets importans à Charles V. son ennemi. La perfide maîtresse auroit été punie de ses trahisons, après la mort de François Premier, si Henri II. par respect pour la mémoire de son pere, n'eût crû devoir épargner une personne qu'il avoit passionément aimée pendant vingt-deux ans. Elle se retira dans une de ses terres où elle mourut, haïe & méprisée de toute la France.

PISTORIUS, (Jean) né à Vidda en 1546, s'appliqua d'abord à la Médecine, & se livra ensuite à la Jurisprudence. Ayant peu après quitté le Luthéranisme dans lequel il étoit né, pour embrasser la Religion Catholique, il fut

fait Docteur en Théologie, puis Prevôt de la Cathédrale de Breslau, & Prélat Domestique de l'Abbé de Fulde. Il mourut à Fribourg en 1608. Nous avons de lui plusieurs *Traités* de controverse contre les Luthériens : *Scriptores rerum Polonicarum*, in-fol. deux vol. 1582. *Scriptores de rebus Germanicis*, trois vol. in-fol. recueil assez curieux, assez estimé, & qui n'est pas commun.

PITHOU, (Pierre) né à Troyes en 1379, d'une famille distinguée, reçut une excellente éducation, sous les yeux d'un pere tendre & éclairé, dont les leçons & les exemples ne servirent pas peu à développer le germe des rares qualités que la Nature avoit mis dans l'ame du jeune Pithou. Il vint ensuite étudier à Paris sous Turnebe, dont il devint l'ami ; il lut avec lui les meilleurs Auteurs, & il puisa dans ses leçons, ce goût pour l'antiquité, qui présida depuis à tous ses travaux. A Bourges, Pithou acheva de se perfectionner dans la science des Loix Romaines sous le fameux *Cujas*, dont l'école produisit tant de grands Magistrats & de Jurisconsultes éclairés. Après s'être livré pendant quatre ans à la recherche de toutes les connoissances qui pouvoient le mettre en état de briller au Barreau, il entra dans cette carriere à la prière de ses amis ; mais après une première cause qu'il gagna, sa timidité naturelle, incompatible avec l'exercice de la parole, le fit renoncer à cette éclatante profession. Ce sçavant homme, né dans le sein du Calvinisme, faillit à être enveloppé dans l'affreux massacre de la journée de Saint Barthelemi, auquel il n'échappa que par une espèce de miracle, & il demeura caché chez son ami Loisel. L'année qui suivit cet horrible assassinat, 1573, il embrassa de bonne foi la Religion Catholique, & sa conversion le rendit à ses études & à son cabinet. Il eut bientôt occasion de faire briller toutes ses connoissances sur les Loix, & tout son zèle pour les intérêts de l'Etat, dans la réponse qu'il fut chargé de faire comme Substitut du Procureur Général, au Bref fulminant de Gregoire XIII. contre la sage Ordonnance de Henri III. rendue au sujet du Concile de Trente. Il composa un Mémoire, où sans sortir du respect dû au Saint Pere, il démasqua les vûes secrettes des Auteurs séditieux du Bref, & défendit avec des raisons victorieuses la cause du Monarque & celle de l'Etat. Depuis cette glorieuse époque, Pithou devint l'oracle de son pays & des Etrangers, & les Souverains mêmes eurent recours à ses lumières ; témoin *Ferdinand*, Grand

Duc de Toscane, qui se consulta sur une prétention qu'il avoit, & qui se soumit au jugement de Pithou, quoique contraire à ses intérêts. Henri III. & Henri IV. n'eurent pas moins à se louer de son zèle intrépide à combattre vivement la Ligue, ce monstre formé pour détrôner le Roi, sous le prétexte spécieux de la Religion. Pithou forcé par des liens qu'il ne pouvoit rompre, de demeurer dans le centre de la rébellion, se fit respecter des factieux sous le couteau desquels il vivoit. On le vit braver toutes les fureurs de la Ligue, épier ses démarches, combattre ses crimes, & contribuer au triomphe d'Henri IV. Il eut la meilleure part à la Satyre *Menipée* ou *Catholicon d'Espagne*, ouvrage plein de sel & de force, admirable relativement au siècle, & qui porta les derniers coups à la Ligue, par le ridicule dont il la couvrit. Sous le règne d'Henri *le Grand*, Pithou donna le fameux ouvrage des libertés de l'Eglise Gallicane qu'il lui dédia, par une Epître digne de l'un & de l'autre. Enfin comblé de travaux & de gloire, il sentit approcher sa fin; ses dernières paroles furent pour le Roi & pour l'Etat: *ô mon Roi*, s'écria-t-il en mourant, *que tu es mal servi! ô pauvre Royaume que tu es déchiré.* Il mourut en *1596*, le même jour qu'il étoit né, en 1539. Nous devons à ce sçavant homme la découverte de quantité d'ouvrages recommandables ou par leurs agrémens, comme Phèdre, ou par leur solidité, comme les *Novelles de Justinien*. Ceux qu'il a composés sont en très-grand nombre, d'une utilité généralement reconnue, & la plûpart d'une perfection que les connoisseurs admirent. Les principaux sont *Annalium & Historiæ Francorum Scriptores duodecim antiqui*, in-8. recueil curieux, mais devenu inutile depuis la collection de du Chesne. *Historiæ Francorum, &c. Scriptores undecim veteres*, in fol. suite de la collection précédente, & devenue inutile par la même raison. *Libertés de l'Eglise Gallicane*, in-8. petit traité qui est réduit en propositions simples, mais suivies, & le plus précis & le plus exact qu'il y ait sur cet article: *Opuscules Latins*, in-4. *Commentaires sur la Coutume de Troyes*, in-4. Plusieurs ouvrages sur le Droit Civil & Canonique. Des *Notes* sur différens Auteurs profanes & Ecclésiastiques, &c. Plusieurs Sçavans ont écrit la vie de cet homme célèbre. Ses derniers Historiens sont Boivin qui a écrit en Latin, *in-quarto*. & M. Grosley, qui a donné de son Compatriote une Vie très-détaillée & très intéressante. François PITHOU, frere de Pierre, ne se distin-

gua pas moins par ses connoissances littéraires. Il naquit à Troyes en 1544, fut Procureur Général de la Chambre de Justice établie sous Henri IV. contre les gens d'affaires, & exerça cette commission avec beaucoup d'habileté, ainsi que plusieurs autres dont il fut chargé de concert avec son frere; il fit de grandes découvertes dans le Droit & dans les Belles-Lettres. Ce fut lui qui trouva le manuscrit de Phèdre qu'il publia avec son frere. Il s'appliqua particulièrement à restituer & à éclaircir le *corps du Droit Canonique* qui fût imprimé en 1687, avec les corrections des deux Pithou. François est encore Auteur de la conférence des Loix Romaines avec celles de Moyse; de l'*Edition* de la Loi Salique avec des notes; du *Traité* de la Grandeur, Droits du Roi & du Royaume de France, *in*-8°. succint & sçavant; du *Comes Theologicus* & de plusieurs autres. Il mourut en 1621, à 78 ans.

PITISCUS, (Samuel) né à Zutphen en 1637, étudia à Deventer sous le célèbre Gronovius & ensuite en Théologie à Groningue; peu après il fut chargé de l'Ecole de Zutphen, & en 1685, on lui donna la direction du Collège de Saint Jerôme à Utrecht, dont il remplit les fonctions jusqu'en 1717, qu'il mourut âgé de quatre-vingt ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages latins, pleins d'érudition & de recherches pénibles. *Lexicon Latino-Belgicum*, *in*-4; *Lexicon antiquitatum Romanarum*, deux vol. *in-fol.* très-estimé; des *Commentaires* sur Quinte-Curce, Suetone, Aurelius Victor, &c. une *Edition des* antiquités Romaines, de Rosin, MS. &c.

PITSEUS ou PITS, (Jean) né à Southampton, fit ses premières études en Angleterre, & passa ensuite en France, où il fit abjuration de l'hérésie Anglicane. Il alla depuis à Rome, où il fut fait Prêtre, vint enseigner la langue Grecque à Reims, passa en Allemagne, & reçut le bonnet de Docteur à Ingolstad, eut un Canonicat à Verdun, & mourut Doyen de la même Ville en 1616. On a de lui, un livre *de Illustribus Angliæ Scriptoribus*; un autre *de Beatitudine*; un troisième, *de Legibus*; & quelques autres, tous en latin.

PITTACUS, l'un des sept Sages de la Grèce, étoit de Mytilene, & il contribua à chasser de cette Isle, le Tyran qui s'en étoit emparé. Chargé de commander l'armée de sa patrie contre les Athéniens, il offrit de se battre contre le chef des ennemis, pour épargner le sang, & l'ayant enveloppé avec un filet, qu'il portoit par-dessous son bouclier, il le tua. En reconnoissance, les habitans de

Mytilene, d'un commun accord, lui donnèrent la Souveraineté de leur ville : il l'accepta, & se conduisit si bien, qu'il se fit aimer de tous ses sujets. Après avoir gouverné dix ans, avec beaucoup d'équité & de sagesse, voyant que sa patrie n'avoit plus besoin de ses services, il abdiqua volontairement l'autorité, & se retira. Il avoit coutume de dire, que la preuve d'un bon gouvernement étoit d'engager les sujets, non à craindre le Prince, mais à craindre pour lui. Il mourut dans la cinquante-deuxième Olympiade, âgé de soixante-dix ans. Ses Citoyens lui ayant offert de grands fonds de terre, il lança son javelot, & ne voulut accepter que celles qui se trouvèrent comprises dans sa portée, disant, que *la partie valoit mieux que le tout*, & que son désintéressement lui seroit plus glorieux, que de plus grandes richesses.

PIZARRO, (François) Espagnol, qui, au commencement du seizième siècle, fit la conquête du Perou. Cet homme né dans l'obscurité, & qui même ne connoissoit pas son père, & dont l'éducation avoit été si abandonnée, qu'il ne sçavoit ni lire ni écrire, s'associa avec Diego d'Almagro, homme tout aussi inconnu, & ces deux Aventuriers ayant appris que sous la ligne Equinoctiale, & sous l'autre Tropique, il y avoit une contrée immense, où l'or, l'argent & les pierreries étoient plus communes que le bois, ils y abordèrent, & attaquèrent le Perou avec cent cinquante Fantassins, soixante Cavaliers & une douzaine de petits canons. Atabalipa, Roi de ce riche pays, étoit vers Quito avec une armée de 40 mille hommes. Pizarro commença d'abord par lui envoyer un Ambassadeur, pour lui offrir l'amitié de Charles Quint; mais l'Inca ayant refusé de faire amitié avec des brigands, se prépara au combat. Les Espagnols, aussi superstitieux que barbares, voulurent mettre de leur côté jusqu'aux apparences de la Religion, & firent avancer un Moine, qui, la Bible à la main, voulut persuader à l'Inca de croire ce qui étoit contenu dans ce Livre. Après cette ridicule & vaine cérémonie, le combat commença, & les usurpateurs n'eurent guères que la peine de tuer, tant les chevaux, les canons & les armes de fer firent impression sur ces pauvres Peruviens. Atabalipa, arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de chaînes, &, pour se procurer une funeste liberté, il s'obligea de donner autant d'or qu'une des salles de son Palais pouvoit en contenir, jusqu'à l'hauteur de la main qu'il éleva en l'air au-dessus de sa

tête; mais n'ayant pû exécuter sa promesse, aussi promptement que l'exigeoit la rage de ses vainqueurs, ces tigres, altérés de richesses & de sang, le pendirent & le jettèrent dans les flammes. Dieu ne tarda pas à venger le droit des gens, si inhumainement violé. Ce même or qui avoit fait commettre tant de forfaits, divisa les ravisseurs : les deux Chefs combattirent l'un contre l'autre ; Almagro ayant été fait prisonnier, Pizarro lui fit trancher la tête, & bien-tôt après il fut assassiné lui-même par les amis de son rival.

PLACCIUS, (Vincent) né à Hambourg en 1642, y fit ses premières études, & les acheva à Helmstadt & à Leipsick. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie & en France, & de retour en sa patrie il se livra au Barreau, & ensuite il occupa avec distinction, pendant 24 ans, la Chaire de Morale & d'Eloquence. Il mourut en 1699. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire des Auteurs anonymes & pseudonymes*, publié en 1708, par Albert Fabricius; livre curieux, quoique non exempt de fautes; *Liber de Jurisconsulto perfecto; Carmina Juvenilia*, & beaucoup d'autres.

PLACE, (Josué de la) issu d'une famille noble, de laquelle étoit *Pierre* DE LA PLACE, Président de la Cour des Aydes à Paris, qui périt dans l'affreux massacre de la saint Barthelemi. Il fut fait Professeur en Philosophie à Saumur, puis Ministre des Protestans à Nantes, & enfin il fut nommé à une Chaire de Théologie dans la première ville, où il mourut, en 1655, à l'âge de cinquante - neuf ans. On a recueilli ses ouvrages, en 2 vol. *in-quarto*, à Franleker en 1703, qui sont: le *Traité des Types*; *Abrégé de Théologie*, & quelques autres *Traités*; dans le premier & dans le second, ses *Disputes* contre les Sociniens.

PLACETTE, (Jean de la) né à Pontac en Bearn, d'un Ministre du lieu, fit avec succès ses études sous la direction de son pere, & après avoir exercé la fonction de Ministre dans deux Eglises de la Province; il fut obligé de sortir de France, lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Appellé en Dannemarck pour gouverner l'Eglise Françoise de Coppenhague, il y demeura jusqu'à la mort de la Reine qui l'y avoit attiré, & il alla ensuite à la Haye, puis à Utrecht, où il mourut en 1718, à quatre-vingt-un ans. Il a fait plusieurs Ouvrages, tous estimés des Protestans, & dont quelques-uns ont mérité le suffrage des Catholiques mêmes. *Nouveaux Essais de morales*, 6 vol. *in-12*. ou à quelques principes près, il y a beaucoup à profiter. Des

Traités de l'orgueil, de la conscience, de la restitution, des bonnes œuvres en général; des Sermons sur des matières de conscience; dans ces derniers Ouvrages, la Placette attaque vivement le mensonge, les équivoques, les restrictions mentales, &c. La mort des Justes. *Traités* de l'aumône, des jeux de hazard, & *Dissertations* sur divers sujets de Théologie & de Morale, & une infinité d'autres.

PLACIDIE, (Placidia Galla) fille de Théodose *le Grand*, & sœur d'Arcadius & d'Honorius, tomba dans les fers d'Alaric, lorsque ce barbare prit Rome en 409. D'autres prétendent qu'elle ne fut captive que d'Ataulfe, successeur d'Alaric, & que ce Roi épris de ses charmes, devint son captif lui-même & l'épousa. Placidie sçût prendre un tel empire sur son esprit, qu'elle lui fit perdre le dessein de ruiner l'Empire Romain, & lui fit quitter l'Italie. Ataulfe étant mort à Barcelone en 415, Placidie renvoyée à Honorius, épousa Constance, Consul & Patrice; & après avoir perdu son second mari, elle ne s'occupa que de l'éducation du fils qu'elle en avoit eu, qui fut depuis Valentinien III. Cette Princesse est célèbre par sa grande piété, sa prudence & son courage. Elle montra toutes ses vertus dans les diverses infortunes dont sa vie fut traversée; & elle mourut en 450. Une médaille qui nous reste, nous la représente, portant le nom de Jesus-Christ sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du Ciel.

PLANCHETTE, (Dom Bernard) né au Diocèse de Reims, se consacra à Dieu dans la Congrégation de saint Maur, où il a vécu dans une grande régularité, jusqu'à sa mort arrivée à 1680, à 71 ans. Il a donné la *vie de saint Benoît*, dont le troisième Livre contient l'éloge des personnes les plus illustres qui ont professé sa règle, & des *Panégyriques*, recueillis en un vol. *in*-8.

PLANTAVIT DE LA PAUSE, (Jean) né d'une famille noble & Protéstante, du Diocèse de Nîmes, fut pendant quelque tems Ministre à Beziers, & en 1604, il abjura ses erreurs. Il se livra depuis tout entier à l'étude de la Théologie, fit un voyage à Rome, & à son retour, il fut fait Grand Vicaire du Cardinal de la Rochefoucaud, puis Aum. d'Eliz. de France, Reine d'Esp. & enfin élevé à l'Evêché de Lodève en 1625. Après avoir gouverné son Diocèse avec beaucoup de sagesse pendant 23 ans, ses incommodités le forcèrent de se retirer au Château de Margon, dans le Diocèse de Beziers, où il mourut en 1651, âgé de

soixante-quinze ans. Il ne faut pas dissimuler que Plantavit eut part à la révolte de Monsieur de Montmorency. Ce Prélat a laissé entr'autres Ouvrages : *Chronologia præsulum Lodevensium*, in 4. *Florilegium Biblicum*; *florilegium Rabbinicum*, & d'autres qui prouvent beaucoup de connoissances des Langues Orientales. De la même famille étoit l'Abbé de Margon, si connu par le personnage que les Jésuites lui firent jouer, & par les démêlés qu'il eut ensuite avec eux. Ces Peres le regardant comme un homme propre à les servir, l'attirèrent à Paris, par les promesses les plus séduisantes, & le lachèrent contre le bel Ouvrage de l'*action de Dieu sur les Créatures*. L'Abbé de Margon, jeune alors, plein de feu & d'ambition, se laissa séduire, & se prêta au projet de ses Protecteurs, qui vouloient absolument persuader que la doctrine de l'illustre Bourzier pouvoit conduire au Spinosisme & à l'Athéisme. C'est ce qu'il prétendit exécuter dans un autre Ouvrage, intitulé : le *Jansénisme démasqué*, dont le Pere Tournemine donna un Extrait dans le Journal de Trévoux, dans lequel il traita fort mal le Livre & l'Auteur. L'Abbé de Margon piqué de cette attaque à laquelle il ne s'attendoit pas, & plus encore de se voir frustré des magnifiques espérances que la Société lui avoit fait entrevoir, s'il vouloit se livrer à elle, adressa une *Lettre* vigoureuse au Pere de Tournemine, dans laquelle en se ménageant très-peu lui-même, il ménage encore moins ses adversaires ; & il met au grand jour les complots des le Tellier, des Doucins, des Perrin, des Lallemand, des Germon, &c. &c. Cette Lettre fut suivie de quelques autres, adressées à quelqu'un des Peres que nous venons de nommer : & l'Abbé de Margon continua à y dévoiler avec autant de finesse que d'agrément, la manière dont les Jésuites avoient commencé à le gagner par leurs promesses, pour le rendre l'instrument de leurs mauvais desseins, & celle par laquelle ils finissoient à être ingrats envers lui. Ces Peres que l'on n'offensoit pas alors impunément, firent enlever l'Abbé de Margon, qui fut mis d'abord dans le Château d'If, puis aux Isles d'Hyeres, où il mourut l'année 1758. Il est encore l'Auteur d'une *première séance des Etats Calotins*, critique allégorique de l'Académie Françoise ; de l'*Histoire du Duc de Villars*, des *Mémoires* de Barwich, de ceux de Tourville, 3 vol. *in*-12. bien écrits, & aussi Romanesques qu'historiques.

PLANTIN, (Christophe) né auprès de Tours, se rendit célèbre dans l'art de l'Impri-

merie, qu'il porta au plus haut point de perfection. Il alla s'établir à Anvers, & il y fit construire une Imprimerie, qui devint une des plus rares merveilles de l'Europe. Ce superbe bâtiment étoit le principal ornement de la Ville. Il en sortit un grand nombre d'Ouvrages, que l'on admire autant par la beauté des caractères que par l'exactitude des corrections. Il excelloit sur-tout dans cette dernière partie; & les sçavantes Préfaces qui parurent sous son nom, dans la plûpart de ses éditions, lui valurent celui de sçavant personnage; mais il n'a dû cette réputation qu'à l'attention qu'il avoit de prendre pour correcteurs les plus sçavans hommes de son tems. Cet Imprimeur amassa de grands biens qu'il dépensa avec noblesse; & il laissa une très-riche *Bibliothéque* à Balthasar son petit-fils. Il mourut en 1598, âgé de soixante-quinze ans.

PLANUDE, (Maxime) Moine Grec de Constantinople, qui vivoit dans le treize ou quatorzième siècle, est l'Auteur d'une *Vie* Romanesque d'Esope, remplie de niaiseries, d'absurdités, d'anacronismes, de fictions qui n'ont pas même souvent le mérite de la vraisemblance. Il publia en même-tems un *Receuil* de cent quarante-neuf Fables, qu'il disoit être d'Esope; mais que la conformité du style avec celui de la vie, fait soupçonner du même Moine; qui nous a encore donné un *Receuil* d'Epigrammes Grecques, divisé en sept Livres, dans chacun desquels les Epigrammes sont rangées selon les matières par ordre alphabétique, & c'est ce que l'on nomme l'Antologie. Planude a eu la sage précaution de n'en admettre aucune d'obscène; & il auroit dû avoir la même réserve pour celles qui ne valent rien. On ne sçait aucun détail de la vie de cet Auteur, sinon que son zèle pour l'Eglise latine, lui fit souffrir quelque persécution.

PLATINE, (Barthelemi) né à Piadena ou Platena, proche de Crémone, de parens d'une condition médiocre, suivit quelque tems le parti des armes, & quand il l'eut quitté, il vint à Rome, sous le Pontificat de Callixte III. Le Cardinal Bessarion le reçut dans sa maison, & lui obtint par son crédit quelques Bénéfices sous Pie II, avec une charge d'Abbréviateur Apostolique. Mais Paul II ayant aboli ces charges, sans en rembourser le prix, Platine voulut s'en plaindre au Pape, & ayant tenté vainement de lui parler; il lui écrivit une lettre très-vive, où il le menaçoit d'exhorter tous les Princes Chrétiens à indiquer un Concile, où il seroit obligé de rendre compte de sa conduite. Paul II irrité de

la lettre, & détestant d'ailleurs Platine, par la raison qu'il avoit été bien auprès de Pie II, le fit mettre en prison les fers aux pieds, & l'y retint pendant quatre années, après lesquelles il le mit en liberté, à la prière du Cardinal de Mantoue. Mais ensuite le même Paul l'ayant soupçonné d'avoir conspiré contre sa personne, il le fit encore emprisonner, & mettre à la question plusieurs fois, sans pouvoir arracher de lui aucun aveu du crime dont il l'accusoit. Comme il vouloit s'en défaire à quelque prix que ce fût, il l'accusa d'hérésie, & ne réussit pas mieux qu'auparavant; mais il fut contraint de le mettre en liberté, à la sollicitation du même Cardinal de Mantoue, mais sans lui rendre son emploi. Il n'y fut rétabli que sous Sixte IV, qui outre toutes ses charges, lui donna encore le soin de sa Bibliothéque du Vatican, & même une maison sur le Mont Quirinal, où il mourut de peste, âgé de soixante ans. Platine a écrit les *Vies* des Papes, depuis Jésus-Christ, jusqu'à la fin du Pontificat de Paul II; & il dédia cet Ouvrage à Sixte IV son bienfaiteur. Il est écrit avec beaucoup de liberté, d'un style passable, mais non pas avec tout le discernement & l'exactitude qui seroient nécessaires. Il a été imprimé plusieurs fois; l'on estime la première édition *in-fol.* de Venise *1479*, ainsi que celles qui ont été faites avant 1500. Dans celles qui ont suivi, on a retranché bien des traits hardis. Platine a encore composé beaucoup d'Ouvrages de Morale, comme trois *Dialogues* du vrai & du faux bien; un autre contre les Amours; un *Dialogue* de la vraie Noblesse; deux *Dialogues* du bon Citoyen, & quelques autres recueillis à Cologne & à Louvain. Il avoit laissé manuscrite l'*Histoire* de Mantoue & de la famille des Gonzagues, laquelle fut publiée *in*-4. à Vienne avec des notes, par Lambeccius en *1676*.

PLATON très-célèbre Philosophe, fils d'Ariston, naquit à Athènes lorsque cette Ville étoit dans le plus grand éclat. Il reçut de la nature tous les avantages de la naissance, de l'esprit & du corps. Du côté de son pere il comptoit des Rois parmi ses ancêtres, & du côté de sa mere il descendoit de Solon, ce sage Législateur à qui les Rois mêmes rendirent un hommage de mérite. Il fut élevé avec tout le soin possible, & comme il avoit beaucoup d'imagination & de feu, il réussit d'abord aux choses qui ne demandent que de l'esprit & du goût. Il devint connoisseur dans presque tous les beaux Arts. Il s'amusa de la peinture, dont il apprit les principes sous les plus grands maîtres;

il composa des Odes, des Tragédies, des Epigrammes, & il s'accoutuma à ce style trop poëtique qu'Aristote lui reprocha souvent. Mais bientôt il quitta ces vains amusemens pour s'attacher à Socrate, qui le distingua toujours d'une manière particulière, en l'appellant le *cigne de l'Académie*. Après la mort d'un maître si éclairé, le disciple se retira à Mégare, où il conféra quelque tems avec Euclide ; de-là il passa à Cyrene pour se perfectionner dans les Mathématiques sous *Theodore* grand Géométre. Ces petits voyages préparèrent insensiblement Platon à celui d'Egypte, où il fit un long séjour, s'entretenant familièrement avec les Prêtres du pays, & avec ceux qui avoient occupé les premiers postes, soit à la Cour, soit à l'armée. Et ce fut-là sans doute qu'il jetta les fondemens de sa Théologie, qu'il accrut ensuite, & fortifia des expériences & des réflexions de la secte Pythagoricienne, la plus sçavante de toutes. Tant de peines & tant de soins fructifièrent au-delà des espérances de Platon ; Poësie, Belles-Lettres, Physique, Astronomie, Mathématiques, mœurs & usages des nations; il avoit tout vû, tout parcouru, tout approfondi, & ses connoissances si chèrement acquises, il ne les rendoit encore au public qu'avec des graces nouvelles & des tours heureux. Aussi la Gréce retentit-elle long-tems & de son nom & de ses ouvrages. Il vint enfin fixer sa demeure dans un quartier du fauxbourg d'Athènes, appellé l'Académie. C'est-là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples. Il passa depuis en Sicile pour voir les merveilles de cette isle, & sur-tout les embrasemens du Mont Etna ; & ce voyage qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse. Il y fut bien reçu de Denis l'*Ancien*, & dans un second & troisième voyage qu'il fit ensuite, sa présence causa un merveilleux changement à la Cour de Denis *le jeune*, laquelle plongée auparavant dans l'oisiveté & dans la mollesse, devint une école de vertu, & l'asyle des hautes sciences : mais les Courtisans qui craignoient les effets des salutaires instructions du Philosophe, vinrent à bout de le brouiller avec le Tyran qui lui permit de retourner en Grèce, où il mourut la première année de la cent huitième Olympiade, âgé de 81 ans, 348 avant Jesus-Christ. Platon se fit un systême de doctrine, composé des opinions de trois Philosophes. Il suivit Heraclide dans les choses naturelles & sensibles, qui sont du ressort de la Physique ; Pythagore dans les in-

tellectuelles qui appartiennent à la Métaphysique, & Socrate dans les choses de la morale & de la politique. Tous ses ouvrages hors douze lettres qui nous restent de lui, sont en forme de dialogues. Rien n'est plus agréable ni plus flatteur, plus fleuri & plus élégant que son style. Il connoît toutes les richesses de sa langue, il la parle mieux qu'un autre. Il donne à chacun de ses interlocuteurs son caractère propre, & par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver. Mais il n'est pas sans défauts. On lui reproche une trop grande uniformité de tours, des écarts fréquens, des passages brusques d'une matière à l'autre, des contradictions, peu de suite & de liaison, beaucoup d'absurdité; de sorte qu'il est quelquefois difficile de sçavoir ce que l'Auteur a voulu prouver & établir. Diogene le *Cynique* se mocqua bien cruellement un jour du peu de justes. qui régne quelquefois dans les ouvrages de Platon. Il lui avoit demandé deux ou trois bouteilles de vin, & le Philosophe lui en envoya trois douzaines. Le Cynique le rencontrant le lendemain, lui dit: *Quand on vous demande, Platon, combien font deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondrez vingt.* Cependant au travers de tous ces défauts, éclate & brille le génie de Platon, & on juge de ce qu'il auroit pû faire dans un siècle plus éclairé par les choses mêmes qu'il n'a qu'ébauchées. Son systême du monde est le plus beau morceau de Théologie-Physique qui nous soit venu des mains des anciens, qui n'étoient pas encore éclairés de la révélation divine. Ce Philosophe établit d'abord deux sortes d'êtres, celui qui existe par sa nature, sans avoir eu de commencement, c'est Dieu; & celui qui a commencé d'exister, qui est l'homme. Il prouve ensuite l'existence du monde, & il fait voir qu'il a eu un commencement, & n'est point éternel; il parle des principaux êtres, dont le monde est peuplé, qu'il réduit à deux classes: dans la première il met les astres, dans la seconde les Anges, les démons ou génies, qui sont des êtres intermédiaires, Ministres exacts des volontés de Dieu, interprêtes de sa parole. Il reconnoît le Dieu suprême pour l'unique cause de tout ce qui vit & se meut dans l'univers; & quoiqu'il n'ait osé s'exprimer nettement dans une Ville, & dans un tems où il étoit dangereux de heurter le goût dominant, il laisse assez entrevoir qu'il le suppose incorporel, unique, très-bon, très-

parfait, qui a tout fait, suivant l'idée du meilleur ouvrage possible. Dans un endroit, il dit : *Dieu considérant son ouvrage, & le trouvant conforme à son modèle & à son original, se réjouit & s'applaudit en quelque sorte à lui-même.* Ces paroles & quelques autres expressions aussi sublimes & aussi lumineuses, répandues dans les ouvrages de Platon, la manière noble & solide dont il parle de Dieu en quelques endroits, ont donné lieu à quelques-uns de croire qu'il avoit apperçu d'avance les mystères du Christianisme, & on lui attribue même la connoissance de la Trinité; mais ce sont-là de vaines imaginations & de pieuses chimères. On ne trouve dans ses écrits aucune trace de nos dogmes, qui n'auroient pû lui être dévoilés que par une révélation particulière d'en haut qu'il n'a certainement point eu. Il est vrai que les Peres des trois premiers siècles de l'Eglise ont eu cette opinion, & que bien des Auteurs n'ont fait aucune difficulté de christianiser Platon, & de le mettre presque au niveau des Prophètes; mais c'est faire trop d'honneur à ce Philos. qui dans les écarts métaphoriques de son style pompeux, a paru enseigner bien des choses qui lui étoient inconnues, & s'est servi de termes, que l'on a voulu appliquer aux vérités Chrétiennes. Quand il dit, par exemple, que le triangle équilatéral, est de toutes les figures la plus approchante de la Divinité, on en a conclu qu'il avoit en vûe la sainte Trinité, & il ne donnoit simplement qu'une explication très-naturelle de la Divinité, par le triangle équilatéral, dont le premier côté signifie l'*exemplaire*, ou le *pere*; le second, la *matière* ou la *mere*; & le troisième, l'*enfant* ou le *monde*. Par rapport à ce qu'on trouve dans ce Philosophe, du jugement des ames après cette vie, de leurs récompenses & de leurs punitions, ses profondes réflexions sur les attributs de Dieu & sur sa justice, ont pû lui faire entrevoir ces grandes vérités; mais il est bien coupable d'avoir corrompu de si belles notions, par le mêlange des fables, des visions, des fictions & de l'obscurité dans laquelle il s'enveloppe. Sa morale est très-pure sur le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des autres hommes & du bien public. On la trouve répandue dans le *banquet*, dans le *Philebe*, dans la *République*, dans les *douze livres des Loix*, dans le *Gorgias*. Sa Métaphysique est expliquée dans le *Parmenide* où il rappelle toutes les rêveries de *Pythagore*; le mystère des nombres, l'ordre des intelligences, la réminiscence & les idées séparées de Dieu. La

Traité de Platon le plus accompli, est celui de la justice, divisé en dialogues, sçavoir, les dix de la *République*, le *Timée* & le *Critias*. Ce grand *Traité* comprend les principaux fondemens de la morale & de la politique. Il est encore parlé de celle-ci dans le *Criton*, le *Phedon* & les deux *Alcibiades*. Dans tous ces traités, Platon bat en ruine la mauvaise politique pour établir la bonne, & il y fait autant paroître l'élévation de son génie, que la délicatesse de son esprit & la solidité de son jugement. Les écrits de Platon l'ont fait mettre au nombre des Grammairiens, & Diogene de Laerce dit qu'il est le premier qui ait observé la propriété & l'usage de la grammaire. Il est aussi compté parmi les Rhéteurs, parce qu'il a inséré dans plusieurs de ses dialogues, sur-tout dans le *Phedre* & dans le *Gorgias*, des réflexions sensées & solides, que l'on peut regarder comme une bonne Rhétorique, dont elles contiennent les plus importans principes. La meilleure édition des œuvres de ce Philosophe, est celle de Serranus en Grec & en Latin.

PLATON, Poëte Comique, contemporain d'Euripide & d'Aristophane, que l'on regarde comme le pere de la moyenne Comédie. Quelques fragmens qui nous restent de ses pièces qu'il avoit composées, font assez connoître que c'étoit un des bons Auteurs de la Langue Grecque.

PLAUTE, (Marcus-Accius-Plautus) né à Sarsine, Ville d'Ombrie en Italie, se rendit célèbre à Rome par ses Comédies. Si l'on en croit Aulugelle, ce Poëte s'étant voulu mêler du Négoce, & ayant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé pour vivre de se donner à un Boulanger chez qui il tournoit un meule de moulin. Quoiqu'il en soit de ce trait, que plusieurs revoquent en doute, Plaute fit représenter ses pièces à Rome avec le plus grand succès, & comme elles étoient souvent redemandées, vingt presque entières ont échappé à l'outrage des tems, & sont parvenus jusqu'à nous. Au lieu qu'il ne nous reste que quelques fragmens des autres Poëtes qui avoient paru jusqu'à lui. Comme Plaute écrivit ses Comédies immédiatement après les Satyres, qui étoient des farces mêlées, de grossièretés & d'ordures, il a été obligé de sacrifier au goût régnant, & c'est ce qui a produit les mauvaises pointes, les bouffonneries, les turlupinades, les jeux de mots dont ses pièces sont chargées. L'oreille d'ailleurs n'étoit pas assez scrupuleuse, & ses vers sont de toutes espèces & de toutes mesures. Ce sont ces deux défauts que lui reproche Horace, qui dit nette-

ment qu'il y avoit de la sottise à admirer ses bons mots & la cadence de ses vers : *numeros & laudavere sales*. Cependant ces deux défauts n'empêchent point qu'il ne soit le premier des comiques Latins. Tout est plein d'action chez lui, de mouvement & de feu. Sa Latinité est pure, aisée, coulante, naïve ; son pinceau libre & hardi, & par-dessus tout cela il a cette tournure d'esprit qui fait le comique, *vis comica* : c'est dommage qu'un Auteur si riant, si ingénieux, si agréable, soit en même-tems si dangereux, par les obscénités qu'il répand à pleines mains dans ses pièces, & que sa lecture doive être interdite du moins en partie aux jeunes gens. Nous avons plusieurs éditions de ce Poëte, qui sont toutes effacées par la magnifique, donnée chez Barbou en trois volumes *in*-12, en 1759, enrichie d'un Glossaire pour les mots extraordinaires, surannés & difficiles à entendre, dans cet ancien comique. Madame Dacier a traduit en François l'*Amphytrion*, le *Rudens* & l'*Epidicus*, trois vol. *in*-12. avec des remarques, & les a traduites avec décence ; mais Limiers & Guedeville qui ont donné chacun une traduction Françoise de toutes les Comédies de Plaute, en dix volumes *in*-12. ont conservé toutes les turpitudes de l'original.

PLESSIS Richelieu, (Armand Jean du) célèbre Cardinal & Ministre, naquit à Paris en 1585, de François Duplessis, Grand-Prévôt de France, & de Françoise de la Porte. Il fut élevé avec soin, & ses talens se développèrent dès l'enfance. Après avoir pris ses degrés en Sorbonne, il alla à Rome, où par la faveur de l'infortunée Cagliari, il obtint de Paul V, dispense d'âge pour l'Evêché de Luçon, & il y fut sacré Evêque en 1607, âgé de 22 ans. De retour en France, sa protectrice devint le premier mobile de sa fortune. Elle lui fit donner la charge de Grand Aum. de Marie de Médicis, & peu après en 1616, la charge de Secretaire d'Etat. Mais après la mort du Maréchal d'Ancre & le supplice de Cagliari sa femme, l'Evêque de Luçon fut enveloppé dans leur disgrace, & forcé de suivre la Reine-mere à Blois où elle étoit exilée. Le Duc de Luynes à qui ce Prélat ambitieux étoit devenu suspect, le fit depuis reléguer dans un Prieuré qu'il avoit en Anjou, ensuite à Luçon, & enfin à Avignon. Deux ans après de Luynes le rappella pour travailler à l'accommodement de la Reine avec le Roi, & il y réussit : mais l'année suivante il les brouilla de nouveau pour se procurer l'occasion d'un second accommodement qui lui

valut le chapeau de Cardinal. Après la mort du favori, la Reine fut mise à la tête du Conseil, & pour mieux affermir son autorité renaissante, elle voulut faire entrer dans le Conseil Richelieu qu'elle avoit fait son Surintendant & qui lui devoit la pourpre. Le Roi s'y opposa d'abord par aversion pour le Cardinal qu'il traitoit de fourbe, & à qui il reprochoit des mœurs dépravées, & des aventures galantes qui avoient fait trop d'éclat. Mais enfin la Reine triompha de la répugnance de son fils : & Richelieu, malgré le Roi & malgré les Ministres, eut quelque part au ministère. L'adroit Cardinal sçut bientôt écarter ceux qui lui faisoient ombrage, s'emparer de l'esprit du Roi, & obtenir tout ce que pouvoit lui suggérer la plus excessive ambition. Il fut déclaré peu après principal Ministre d'Etat, Chef des Conseils, Grand-Maître & Surintendant général de la navigation & du commerce. Non moins avide de richesses que d'honneur, il se fit donner les Abb. de Clugni, de Cîteaux, de Prémontré, &c, & il entassa sans scrupule & contre les Loix les plus sacrées de l'Eglise, les plus riches bénéfices du Royaume. Dès le moment qu'il vit dans ses mains les rênes de l'Etat, il ne s'occupa que de la gloire de son Maître & de la sienne propre. L'abaissement de la Maison d'Autriche & la destruction du Calvin. furent les principaux objets qu'il eut en vûe pour établir l'une & l'autre. Il commença par le parti Protest. & crut, pour l'écraser, qu'il lui falloit enlever la Rochelle, le boulevard de l'hérésie. Il se prépara donc à cette importante expédition, & ne négligea rien pour le succès. Persuadé qu'il ne pourroit réduire cette importante Place, tant que son port seroit ouvert aux flottes Angloises, il entreprit de le fermer & de dompter la mer. Il fit construire par Metezeau & Tiriau cette fameuse digue qui fut vainement attaquée par les Anglois, & laquelle, après une résistance opiniâtre, força enfin les assiégés à se rendre en 1628. La prise de cette Ville fut un coup mortel pour le Calvinisme, & l'événement le plus glorieux & le plus utile du ministère de Richelieu, qui se vit libre après cela de déployer en sûreté toutes ses forces contre la Maison d'Autriche. Il avoit déja préparé les voyes à cette grande entreprise, en envoyant une armée Françoise en Italie, pour donner à Mantoue un Duc dépendant de la France & non de l'Espagne, & en invitant le Roi de Suéde Gustave Adolphe à descendre en Allemagne. Mais tandis qu'il songeoit à ébranler l'Europe, le parti de Gaston & des deux Reines, tentoit

tentoit envain de le perdre à la Cour. La Reine-mere aigrie contre ce Ministre qui affectoit de ne plus dépendre d'elle, s'étoit réunie à Gaston frere du Roi, jaloux de la trop grande autorité du Cardinal qui le laissoit dans l'obscurité, tandis que lui-même gouvernoit en Souverain, & par son faste effaçoit la dignité même du Trône. Les Princes du Sang le détestoient par la même raison, & presque tous les Grands se liguèrent contre lui. Mais l'ascendant que Richelieu avoit pris sur son Maître, en le liant à lui par la crainte & les embarras, triompha de tous ses ennemis. Il en coûta la vie à Chalais, pour s'être uni avec eux. Le Comte de Soissons fut obligé de fuir en Italie, la Duchesse de Chevreuse en Angleterre, Gaston fut observé de près, & Anne d'Autriche mandée au Conseil, fut forcée de signer qu'elle étoit coupable. Le mauvais succès du complot du Cardinal, ne découragea point ceux qui vouloient le perdre. Louis étant tombé malade à Lyon où le Cardinal étoit venu le joindre, après avoir quitté le commandement de l'armée qu'il conduisoit lui-même en Savoye, fut tellement sollicité par la Reine-mere, que ne pouvant résister à ses larmes & à ses empressemens opiniâtres, il lui promit la disgrace de son Ministre. Richelieu se crut perdu, & lorsque la Cour fut de retour à Paris, il se préparoit à se retirer au Havre-de-Grace avec tous ses trésors; mais ses amis lui ayant conseillé de tenter auprès du Roi un nouvel effort, il va trouver ce Prince à Versailles, & se sert si à propos de la tyrannie qu'il exerçoit sur son esprit, que Louis, après s'être déterminé à le sacrifier par foiblesse, se remet par foiblesse entre ses mains, & lui abandonne ceux qui l'avoient perdu. Ce jour qui est encore appellé *la Journée des Dupes*, fut celui du pouvoir absolu du Cardinal. Il en couta la liberté à Marillac, Garde des Sceaux, qui mourut de douleur à Châteaudun où il fut renfermé, & la vie au Maréchal son frere, qui fut arrêté en Piémont à la tête de son armée, une heure après avoir reçu la nouvelle de la disgrace de Richelieu. L'implacable Cardinal fit périr ce grand homme par la main du Bourreau, après l'avoir fait condamner comme concussionnaire, crime imaginaire dont il ne put s'empêcher de reconnoître lui-même l'illusi. Tandis que Richel. sacrifioit ainsi à sa vengeance & à sa sûreté les prem. têtes du Royaume, il concluoit en 1631 avec Gustave-Adolp. le Traité qui devoit ébranler le Trône de l'Empereur Ferdinand II, di-

viser l'Allemagne, & donner à la France le tems d'établir en liberté sa propre grandeur. Il concluoit en même-tems un Traité avantageux avec la Savoye, & attiroit le Princ. d'Orange dans les Pays-Bas: il soulevoit les Hollandois contre l'Espagne. Tout lui réussissoit en France, en Italie, en Allemagne, & les prospérités de son ministère tenant tous ses ennemis dans l'impuissance de lui nuire, laissoient un libre cours à ses vengeances, qu'il masquoit du bien de l'Etat. Mais le Ministre en manquant de modération, excita la haine publique, & rendit ses ennemis implacables. Non content d'avoir forcé Gaston, héritier présomptif de la Couronne, à s'enfuir en Lorraine, il osa même attenter à la liberté de la mere de son Maître. Pour faire consentir le Roi à ce projet, il fait jouer les ressorts de la Religion par le ministère du Capuçin Joseph; ce Moine enthousiaste & artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, & Marie de Médicis est entourée de Gardes. Ses amis, ses créatures, ses domestiques furent emprisonnés & la veuve de Henri *le Grand*, la mere d'un Roi de France, la belle-mere de trois Souverains, sacrifiée à la passion d'un Ministre vindicatif, alla mourir en Allemagne dans l'obscurité & l'indigence. Il ne traita pas mieux ceux qui étoient attachés à Gaston, & il établit une chamb. de justice où tous ses partisans furent condamnés. Ces exécutions sanglantes firent murmurer tout le Royaume; mais personne n'osoit élever sa voix, & *le seul* Maréchal de Montmorenci, sollicité par Gaston, se crut en état de braver la fortune du Cardin. Mais ayant été pris à la funeste journée de Castelnaudari, il ne fit qu'augmenter le nombre des victimes, autant dévouées à la vengeance du Ministre, qu'à la sûreté de l'Etat. Gaston qui n'étoit revenu en France que pour voir périr sur l'échafaut son ami & son défenseur, alla rejoindre sa mere à Bruxelles. Le Cardinal peu satisfait de l'exil de ce Prince, le poursuivit jusques dans l'intérieur de sa maison, en faisant casser son mariage avec Marguerite de Lorraine, quoiqu'il fût regardé comme indissoluble par la Cour de Rome, & par toutes les Universités étrangères. Il étendit sa vengeance jusques sur Charles IV, Duc de Lorraine, qu'il dépouilla de ses Etats pour avoir consenti à cette alliance. La fortune du Cardinal le servit aussi-bien dans le complot formé contre lui par le Comte de Soissons, & le Duc de Bouillon, qui à la tête d'une bonne armée, devoient s'avancer, tandis qu'on assassineroit le Ministre, &

que l'on feroit soulever Paris. Le Comte de Soissons vainqueur *à la Marfée*, fut tué sur le champ de bataille, & quelques-uns ont mis ce coup sur le compte de Richelieu, qui fut réduit à négocier avec le Duc de Bouillon, possesseur de Sedan. Celui-ci jura d'être fidèle, & dans le même tems il tramoit une nouvelle conspiration avec le jeune Cinq-Mars, favori de Louis XIII, qui l'appelloit *cher ami*. Gaston ennuyé de son oisiveté de Blois, & pressé par ses confidens, entra aussi dans le complot. La mort du Cardinal étoit la base de celui-ci, comme de tous les autres, & ce projet tant de fois tenté, ne fut jamais exécuté. Louis & son Ministre attaqués tous les deux d'une maladie qui les conduisit bien-tôt au tombeau, marchoient en Roussillon pour achever d'ôter cette Province à la Maison d'Autriche. Une copie du Traité que venoient de conclure les Conjurés, à Madrid avec l'Espagne, dont le but étoit de perdre le Cardinal, étant tombée entre ses mains, découvrit tout. Il en couta la vie à Cinq-Mars & à de Thou qui étoit innocent, & que Richelieu haissoit, parce que l'Historien, pere de cet infortuné Magistrat, avoit parlé trop désavantageusement de du Plessis, pere du Cardinal. Le Duc de Bouillon sauva la sienne aux dépens de Sedan, & Gaston content d'avoir encore traîné deux amis sur l'échafaut, alla se renfermer à Blois. Le Ministre frappé à mort, eut la cruauté de conduire lui-même sa victime au lieu du suplice, & le Grand Ecuyer fut traîné de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un batteau attaché à celui de Richelieu. De-là, ce dernier se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes dans une chambre ornée, où il pouvoit tenir deux hommes à côté de son lit. On abbattoit des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les Villes, & c'est ainsi qu'il arriva avec toute la pompe du triomphe. Cependant son corps tomboit en pourriture, & lui ne pensoit qu'à s'étourdir sur son mal, soit par de nouvelles entreprises & de vastes projets, soit par les amusemens du théatre pour lequel il ne dédaignoit pas de travailler; mais succombant enfin à ses maux, il mourut dans son palais à l'âge de 58 ans, le 4 Décembre 1642, après une vie passée dans des agitations & des inquiétudes continuelles, toujours occupé à la défendre, haï même de son Maître, auprès de qui il ne conservoit que l'avantage d'être nécessaire, & forcé de soutenir un fardeau immense avec des mains toujours teintes de sang. Il légua au Roi trois millions de notre monnoye d'aujourd'hui, somme qu'il

tenoit toujours en réserve, & l'Etat profita à sa mort de quatre millions qu'il dépensoit pour l'entretien de sa maison. Dès le moment qu'il fut premier Ministre, tout chez lui fut splendeur & faste, tandis que chez son Maître, tout étoit simplicité & négligence. Il porta la vanité jusqu'au tombeau, en choisissant pour le lieu de sa sépulture la magnifique Eglise de Sorbonne qu'il avoit rebâtie, & où l'on voit son Mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ainsi mourut ce Ministre puissant qui avoit gouverné si despotiquement la France, & même son Maître à qui il ne laissoit que le titre de Roi, dont il usurpoit toute l'autorité, jusqu'à faire dire aux Courtisans que le Roi ne s'étoit réservé que le pouvoir de guérir les écrouelles. Il régna par la terreur, par l'ascendant que lui donnoient ses grandes qualités & la supériorité de son génie, & par les faveurs constantes de la fortune qui ne l'abandonna jamais. Ce Cardinal politique ne parut occupé que du soin d'étendre l'autorité & la gloire de son Maître qui devenoit la sienne propre. L'extinction des petits tyrans qui désoloient la France, l'abaissement de la Maison d'Autriche & du parti Protestant; le changement qu'il fit dans les mœurs des François, la protection qu'il donna aux Sciences & aux Arts, l'établissement de l'Académie Françoise, de l'Imprimerie Royale, du Jardin du Roi, sont autant de triomphes élevés à sa mémoire. On lui est encore redevable d'avoir mis en place plusieurs Evêques sçavans & vertueux; mais son ambition sans bornes, sa conduite peu réglée, la passion de la vengeance à laquelle il sacrifia tout, les persécutions qu'il suscita à la famille Royale, son ingratitude pour Marie de Médicis à qui il devoit sa fortune, font un contraste humiliant avec ses vertus. Nous avons sous le nom du Cardinal de Richelieu quelques *Traités* de controverse, un Journal en deux volumes *in*-12. livre très-curieux, où l'on découvre une partie de la politique sanguinaire du Ministre. Ses Lettres *in*-12, où l'on voit la politique & le secret de ses plus grandes négociations: son testament politique, *in*-12, livre sçavant & profond pour le gouvernement, & qui s'il n'étoit pas du Cardinal, comme le prétend un Poëte accoutumé aux paradoxes, mériteroit d'en être comme l'ouvrage d'un grand politique. Alphonse Louis son frere fut Chartreux, puis Archevêque d'Aix, ensuite de Lyon, Cardinal, Grand Aumônier de France. Il mourut en 1653, âgé de 71 ans. Dans sa dernière maladie, il dit à l'Abbé de Pont-Château, qu'il aimeroit beau-

coup mieux mourir, *Dom Alphonse*, que Cardinal de Lyon.

PLINE l'*ancien*, (*Plinius secundus*) né à Vérone, comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui, vivoit sous Vespasien & Tite qui l'honorèrent de leur estime, & l'employèrent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction, fut aggrégé dans le Collège des Augures, fut envoyé Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ces emplois considérables, il eut celui de publier un très-grand nombre d'ouvrages. Personne n'a été plus convaincu que lui de la nécessité de l'étude. Il regardoit tout le tems qu'on lui dérobe comme un tems perdu, & dont la perte doit causer des regrets infinis. » Je » donne tout le jour aux af» faires, dit-il, agréablement » à Tite, & je me réserve la » nuit afin de l'employer à la » lecture & à la composition. » Ne serois-je pas trop heu» reux encore, quand cette » conduite ne me procureroit » d'autre avantage que celui » de vivre plus long-tems? » Le sommeil est la moitié » de la vie, & c'est un gain » infaillible plus sûr & plus » légitime que tous les autres, » que de s'y livrer le moins » qu'on peut. » Pline le jeune, son neveu, nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, qu'il mettoit même à profit le tems des repas, pendant lesquels il se faisoit lire, celui des voyages où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste; car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Ce sçavant homme mourut par un accident bien triste, dont nous trouvons le détail dans une lettre que son neveu adressa à Tite l'Historien. Il étoit à Misène où il commandoit la flotte; & ayant apperçu un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire qui sortoit du Mont-Vésuve, il se hâta de s'en approcher pour faire ses observations, & fut la victime de sa curiosité, ayant été suffoqué par l'épaisseur de la fumée. Il ne nous reste de lui que l'*Histoire Naturelle* en trente-trois livres, ouvrage plein de recherches infinies & de connoissances profondes qui a exigé de l'Auteur un grand amour du travail, & ce courage d'esprit qui ne se rebute point des difficultés. La matière étant peu connue, & Pline, ayant parcouru près de vingt volumes pour la traiter, il l'a fait en Philosophe, en Médecin, en Historien. Il parle des métaux, des minéraux, des plantes, des drogues, des pierres; de ce qui croît en Italie, & de ce qu'on apporte des Royaumes éloignés. Il entre dans le détail des Arts, il remarque les industries particulières qu'on néglige si ordinairement. Il assure la réputation

à des ouvriers fameux, à qui l'on doit tant, sans presque les connoître : enfin rien ne se dérobe à ses regards perçans, ou du moins rien ne paroît s'y dérober. Il faut ajouter que cet ouvrage est rempli de traits, & que l'Auteur, non content d'instruire, donne encore à la curiosité. Dans une si grande abondance de choses, dans un ouvrage qui n'a d'autres bornes que la nature même, il n'est pas surprenant qu'il soit échappé des fautes à l'Auteur. On en trouve beaucoup en effet, & il en convient lui-même ; mais peut-être que la plûpart de celles que l'on lui reproche, viennent ou de la perte que nous avons faite de plusieurs secrets des anciens, ou des changemens terribles que la terre a soufferts, ou de certaines expériences que nous n'avons pas encore assez vérifiées. Le style de Pline lui est tout particulier, & on n'y trouve ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste. Son caractère propre est la force, l'énergie & la vivacité, ce qui le rend quelquefois dur, serré & obscur. On y rencontre aussi assez souvent des pensées poussées au-delà du vrai, outrées & même fausses. Nous avons diverses éditions de cet ouvrage, dont la dernière est celle du Pere Hardouin, avec des notes pleines de ses visions & de ses bizarreries, qui furent sçavamment réfutées dans plusieurs lettres par M. Crevier. Quelques Académiciens des Inscriptions préparent une nouvelle édition de l'Histoire Naturelle de Pline.

PLINE, (Caïus Cœlius) dit le *Jeune*, né à Côme en Italie, d'une sœur de Pline le *Naturaliste*, perdit son pere de fort bonne heure, & fut élevé par Virginius Rufus, l'un des plus vertueux hommes de son siècle, qui le regarda toujours comme son propre fils. Il fit ses études sous d'habiles Maîtres, & son cours de Réthorique sous le célèbre Quintilien, dans lequel il prit ce goût qu'il montra depuis pour les Belles-Lettres en tout genre. Envoyé en Syrie à la tête d'une Légion, il donna tout le tems qu'il pouvoit dérober à ses fonctions, à entendre les leçons d'Euphrate, célèbre Philosophe, & quand il fut de retour à Rome, il s'attacha entièrement à Pline son oncle qui l'avoit adopté, & en qui il trouva un pere, un maître & un modèle parfait. Après avoir perdu cet oncle, Pline ne chercha d'autre apui que dans son propre mérite, & se tourna du côté des affaires publiques. Il ouvrit sa carrière dans le Barreau par une cause éclatante qui commença la réputation qu'il s'acquit dans la suite, & il continua cette fonction avec une approbation universelle. Bien

différent des Avocats de son tems qui vendoient leur ministère, il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux qui étoient dans l'oppression. Il se faisoit un devoir de former au Barreau de jeunes Avocats, & le comble de sa joye étoit d'en voir quelques-uns se distinguer dans cette carriere en suivant ses conseils & ses traces. Ses talens & ses vertus l'élevèrent bien-tôt aux premières charges de l'Etat, & il y porta toute son intégrité, son zèle pour l'innocence, & son courage contre l'oppression. Dès le tems de Domitien il fut fait Préteur, & sous Trajan il eut la charge de Préfet du Trésor public, puis il parvint au Consulat à la sollicitation de Trajan qui le proclama lui-mème Consul, après avoir fait son éloge. C'est dans cette occasion, que par ordre du Sénat & au nom de tout l'Empire, il prononça le Panégyrique de ce Prince. Quelque tems après, il fut envoyé pour gouverner le Pont & la Bithinie en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son Gouvernement le bon ordre, à y faire regner la justice, & à y procurer le soulagement des peuples. Il prêta d'abord son ministère à la persécution violente que Trajan, quoique le plus doux des hommes, excita contre les Chrétiens; mais la douceur de son naturel se revoltant contre des supplices exercés sur des innocens, il écrivit à l'Empereur une Lettre, dans laquelle il lui expose ses scrupules, & il en reçut une réponse qui est entre les monumens du Paganisme, ce qui fait peut-être le plus d'honneur à la Religion Chrétienne. La Lettre de Pline contient un éloge magnifique de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens, & un témoignage du progrès étonnant qu'avoit fait le Christianisme. Celle de Trajan finit par une maxime puisée dans le Droit Naturel, & qui devroit faire Loi pour tous les siècles. AU RESTE, dit l'Empereur, DANS NUL GENRE DE CRIME, L'ON NE DOIT RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PERSONNE; CAR CELA EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE, ET NE CONVIENT POINT A NOTRE REGNE, NI AU TEMS OU NOUS VIVONS. Pline revenu à Rome, reprit ses affaires & ses emplois, & il continua par son esprit, sa probité, la droiture de son cœur, son attachement pour ses amis, son zèle pour les malheureux, & ses prodigieuses libéralités envers tous ceux qui avoient besoin de son secours à s'attacher tous les cœurs. Outre plusieurs hommes de Lettres à qui il fit des présens considérables, il contribua de son argent à

établir une Ecole à Côme sa patrie. Il y fonda aussi une Bibliothèque avec des pensions annuelles pour de jeunes gens à qui leur fortune ne permettroit pas de se livrer à l'étude. On trouve dans les Lettres qui nous restent de lui, des traits suffisans pour connoître le caractère de son esprit & de ses mœurs. On y voit éclater par-tout l'amour du bien public, le zèle pour les bonnes mœurs, la bienséance, & un peu trop d'amour pour la gloire, qui paroît avoir été l'ame de toutes ses actions & de toutes ses entreprises. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, de politesse, & nous en avons une excellente traduction par Sacy de l'Académie Françoise, qui a traduit aussi le Panégyrique de Trajan, pièce d'éloquence, qui a été extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme le chef-d'œuvre de Pline. Le style en est élégant, fleuri, lumineux, les pensées en sont belles, solides, brillantes, mais d'un éclat qui surprend, qui éblouit, qui fatigue quelquefois. Il vaudroit mieux une lumière moins vive, plus douce & plus agréable.

PLOTIN, Philosophe fameux, né à Lycopolis en Egypte, vint de bonne heure à Alexandrie, où sous les yeux du célèbre Ammonius, il se livra sans réserve aux recherches de la plus sublime Philosophie. Il y employa onze ans de suite, ne se permettant aucun plaisir ni aucune distraction qui pût l'interrompre dans le cours de ses études : c'étoit là son unique passion. Livré tout entier à la plus forte méditation, il dédaignoit même tout ce qui a rapport aux besoins pressans du corps. Il rougissoit quelquefois d'être assujetti, & de ne pouvoir posséder son ame toute entière. On avoit beau l'interroger sur son âge, ou lui demander des particularités sur sa famille, il faisoit voir par un noble silence que tout cela l'intéressoit fort peu. La curiosité de connoître la Philosophie des Perses & des Indiens, engagea Plotin à suivre l'Empereur Gordien le jeune en Orient ; mais cet Empereur ayant été tué, & Plotin lui-même ayant eu bien de la peine à sauver sa vie, il se rendit à Rome, âgé de quarante ans, & y établit une Ecole de Philosophie. Son habileté généralement reconnue, une présence d'esprit admirable, des mœurs simples, & que la Nature avoit elle-même perfectionnées, lui attirèrent bien-tôt un grand nombre de Disciples, Porphyre entr'autres, & Amelius. La Philosophie qui ne cherche ordinairement que le silence & l'obscurité, eut cependant le bonheur d'introduire Plotin à la Cour. Il

y parut avec dignité, c'est-à-dire, sans faste & sans orgueil. Il obtint même de l'Empereur Gallien la permission de rebâtir une petite Ville de Campanie que le tems avoit ruinée. Son dessein étoit d'y mener une Colonie de Philosophes & d'y établir une République, sur le plan de celle que Platon a imaginée, qu'il devoit appeller *Platonopolis.* Mais ce projet fut traversé par quelques courtisans de l'Empereur qui le firent échouer. Plotin faisoit profession de suivre, principalement la doctrine de Platon, à laquelle il joignoit celle de Pythagore, & quelque chose des Stoïciens & des Péripatéticiens. Il passoit pour ne rien ignorer de la Géométrie, de l'Arithemétique, de la Méchanique, de l'Optique, de la Musique. Il étoit si modeste qu'il n'alloit point aux bains, & si attaché à son abstinence Pythagorique, qu'il refusa d'user de Thériaque, à cause de la chair de vipère qui y entre. Il prétendoit avoir un génie ou démon familier, comme Socrate; mais celui de Plotin, disoient ses Disciples, étoit au-dessus des simples démons & du rang des Dieux, & ils prétendoient que par la lumière de son génie, il s'étoit élevé jusqu'au souverain Dieu, qui n'a ni forme ni idée, & qui est au-dessus de tout esprit & de toute intelligence. Plotin âgé de 66 ans, mourut l'an 270 de Jesus-Christ, d'une maladie épidémique, dont le principal accident étoit une enflûre intérieure de la gorge, & qui étouffoit le malade. Eustochius son ami étant venu le voir, sur le point d'expirer Plotin lui dit : *Je t'attens encore, & je m'efforce de rejoindre ce qu'il y a de divin en nous, à ce qu'il y a de divin dans l'univers* : c'étoit là l'article fondamental de sa Religion, & on ne pouvoit mieux reconnoître que l'ame du monde est quelque chose d'effectif, & qu'elle prend son origine dans la nature de Jupiter, qui selon l'expression de Platon même, est le Roi de toutes choses, & le plus ancien des Dieux. Après sa mort, Amelius son Disciple consulta l'Oracle d'Apollon, pour sçavoir où l'ame de son maître étoit allée ; & l'Oracle répondit en faisant l'éloge de Plotin d'un style plus pompeux que solide, le mettant aux champs élisées, avec Platon & Pythagore. C'est de cet Oracle que Porphyre prétend tirer un grand avantage ; Plotin avoit composé cinquante-quatre Livres que Porphyre divisa en six *Ennéades*, & qui roulent presque tous sur la Métaphysique la plus guindée Il nous en reste un morceau considérable : mais il faut bien des veilles, une lecture opiniâtre & souvent répétée, pour le comprendre; encore ne peut-on point s'en flatter. C'est

l'aveu fidèle que fait Marcile Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié Plotin, & qui se l'est en quelque manière approprié. Ce Philosophe Grec a l'esprit profond, & de la trempe qui convient à la Métaphysique; mais ses idées ne sont pas nettes ni précises; & ce qui en est la suite ordinaire, son discours se ressent de l'obscurité de ses idées.

PLUMIER, (Charles) né à Marseille, en 1646, prit l'habit de Minime, & fut envoyé à Toulouse pour y apprendre les Mathématiques, sous le célèbre Pere Maignan, qui cultiva avec soin les heureuses dispositions qu'il apperçut dans son jeune élève. Il lui enseigna d'abord la Théorie des Méchaniques, & le conduisit bien-tôt à la pratique, en le faisant travailler sous ses yeux à des Ouvrages rares & curieux. Plumier devenu habile dans cette partie des Mathématiques, alla à Rome, où il parcourut les autres branches de cette science, & se livra ensuite à l'étude de la Botanique, à laquelle il se fixa pour toujours. Cependant une maladie de langueur, causée par son application, l'ayant forcé de revenir en France; il alla demeurer au Couvent de Bormes, Diocèse de Toulon, où il eut toutes les facilités d'étudier la nature; il eut bien-tôt visité les environs de cette solitude; & étendant ses recherches plus loin; il parcourut en herborisant toutes les campagnes désertes & les rochers de Provence. Sa réputation le fit bien-tôt connoître; & il fut envoyé par le Roi en Amérique, pour y chercher les Plantes qui seroient les plus utiles à la Médecine. Dans ce premier voyage, il en découvrit près de six cens, qu'il grava & dessina lui-même dans leur grandeur naturelle, & dont il donna une description exacte dans un volume *in-fol.* qui fut imprimé au Louvre en 1694. Le Roi à son retour le fit son Botaniste, & lui donna une pension qui fut augmentée dans la suite à proportion de ses servic. Dans un second voyage aux mêmes Isles, Plumier découvrit plus de cent nouvelles Plantes, dont il fit une description exacte dans un Ouvrage qu'il fit paroître en 1703, sous le titre de *Plantarum Americanarum genera.* Ce fut au retour d'un troisième voyage qu'il donna son Traité des *Fougères* de l'Amérique, nom sous lequel il rassembla toutes les Plantes qui ne portent point de fleurs. Il se disposoit à passer dans le Pérou, pour s'instruire à fond de toutes les particularités du *Quinquina*, lorsqu'il fut attaqué d'une pleuresie, au Port Sainte Marie, proche Cadix, & il y mourut dans un Couvent de son Ordre, à l'âge de soixante

ans, en 1706. Il a laissé en manuscrits de quoi former 12 volumes, où il traite de tous les oiseaux, de tous les poissons & de toutes les plantes particulières de l'Amérique. Il a fait encore l'art de tourner, imprimé à Lyon, en 1702. Deux Dissertations sur la Cochenille, &c. Ce Sçavant n'étoit pas moins recommandable par sa piété que par la supériorité de ses talens.

PLUNKET, (Olivier) Archevêque d'Armach & Primat d'Irlande. Il étoit d'une famille illust. de ce Royaume, & il avoit professé la Théologie pendant plusieurs années avec beaucoup de réputat. en Ital., lorsqu'il fut sacré Archev. d'Armach, par Clément IX, en 1669. La sagesse de son gouvernement, la sainteté de ses mœurs, sa vie & ses travaux apostoliques lui avoient acquis la vénération & la confiance des Catholiques, & même le respect des Protestans. Les associés d'Oates ne manquèrent pas de l'envelopper dans leurs accusations, & des Prêtres & des Religieux dont il s'étoit attiré la haine, par son zèle à reprendre leurs désordres, déposèrent contre lui. Il fut arrété, & des prisons de Dublin conduit à Londres, où sans lui donner le tems ni les moyens de se défendre; il fut condamné à mort, & exécuté le premier Juillet 1681, âgé de soixante-quinze ans. Son innocence fut reconnue après sa mort, & plusieurs de ses accusateurs furent convaincus de parjure, & exécutés pour leurs crimes.

PLUTARQUE, né à Cheronée en Béotie, d'une famille distinguée, reçut une excellente éducation sous les yeux de son pere & de son ayeul, & fit éclater de bonne heure les grands talens qui le rendirent depuis si illustre. Dans sa jeunesse il fut chargé de plusieurs affaires importantes qu'il termina au gré de ses concitoyens; & après avoir passé par les charges inférieures de sa patrie, il exerça les plus considérables, même celle d'Archonte; c'est-à-dire, de premier Magistrat. Il fit divers voyages en Grèce & en Egypte pour consulter les Sçavans, & vint s'établir à Rome sur la fin du règne de Domitien. Les sciences qu'avoit proscrit cet Empereur, souillé de tant d'autres crimes refleurirent par les soins & les libéralités de Nerva. Plutarque même tint sous ses yeux des conférences de Philosophie. On peut juger avec assez d'apparence que l'éclat répondit au succès; car il s'attira l'estime de tous les honnêtes gens de Rome: & ce qui met le sceau à cet estime, Trajan, successeur de Nerva, le prit sous sa protection, & l'honora même d'une tendre amitié tant qu'il vécut. Ce ne fut qu'après sa mort que Plu-

tarque rassasié de distinctions, prit le parti de s'en retourner dans la Grèce. Là il passa au milieu d'un doux repos les dernières années de sa vie, & ce repos étoit accompagné de dignités; car les Magistrats de tous les lieux ou pouvoit séjourner Plutarque avoient ordre de ne rien faire sans prendre son avis, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'on rendoit aux hommes consulaires. On croit qu'il mourut sous le règne d'Antonin *le pieux*, vers l'an 140 de Jesus-Christ. Nous avons de lui divers Ouvrages, que l'on partage en deux classes, les *Vies* des hommes illustres, & les Traités de morale. Le premier Ouvrage est le chef-d'œuvre de Plutarque, & peut-être celui de l'antiquité. On y trouve les grands exemples mêlés aux solides instructions, l'utilité jointe à l'agrément. La méthode de l'Aut. est d'étayer ses discours de traits mémorables & de comparaisons ingénieuses. Il juge des actions, par ce qui en fait le véritable prix; & les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits accoutument les Lecteurs à juger de la même sorte, & leur apprennent en quoi consiste la véritable grandeur & la solide gloire. Sa diction n'est pas pure ni élégante, mais elle a beaucoup de force & d'énergie. Elle est propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans & à exprimer des pensées nobles & sublimes. Ses traités de morale sont pleins de faits curieux, de préceptes utiles, de maximes excellentes, de principes admirables sur la divinité, la providence & l'immortalité de l'ame: mais ils sont défigurés par un mêlange d'opinions absurdes & ridicules, de sens mistiques, d'allégories forcées, de mauvaise physique qui en rendent la lecture ennuyeuse & rebutante. Ils roulent sur la création de l'ame, sur le démon de Socrate, sur le silence des Oracles, sur la destinée Toute-puissante, sur l'inscription qu'on voyoit à la porte du temple de Delphes, &c. Il y en a un sur *Isis & Osiris*, où l'on trouve des choses fort utiles sur la Religion des Egyptiens. Les meilleures éditions des œuvres de cet Auteur sont celle d'Henri Etienne, *in*-8. en grec 6 volumes 1572, & en latin 7 la même année, celle de Consius & de Xilander, 2 volumes *in-fol*. grecque & latine 1599, & celle de Maussac, 2 volumes *in-fol.* grecque & latine 1624. Amyot les a traduites en françois, & sa version quoiqu'ancienne se fait encore lire avec plaisir. Celle qu'a fait l'Abbé Tallemant des *Hommes Illustres*, n'est qu'un r'habillage de la traduction d'Amiot, & elle est totalement oubliée. Da-

cier n'a pû faire oublier le françois d'Amiot.

PLUTON, troisième fils de Saturne & d'Ops, qui règnoit dans les enfers avec Proserpine, & y étoit connu sous le nom d'*Ades* ou de *Dis*, *Urgus* & *Februus*; *Dis*, parce qu'il présidoit aux rich. renfermées dans le sein de la terre; *Urgus* d'*Urges*, parce qu'il pousse à la mort; *Februus* du mot *Februo*, faire des lustrations, parce que l'on en faisoit dans les cérémonies funèbres. On immoloit à ce Dieu des brebis noires, & on lui mettoit en main des clefs au lieu de sceptre, pour marquer qu'on ne revenoit pas de son Royaume. Pluton se voyant rebuté de toutes les Déesses à cause de sa difformité, prit le parti d'enlever Proserpine, dont il fit sa femme.

PLUTUS, Dieu des richesses, que les Anciens faisoient fils de Cérès & de Jasius : ils le représentoient aveugle, & ils prétendoient que Jupiter l'avoit aveuglé, pour lui ôter la facilité de distinguer les bons d'avec les méchans. *Jupiter*, dit-il luimême, dans la Comédie d'Aristophane, *m'a ainsi maltraité en haine des hommes;* car, *quand j'étois un jeune garçon, je le menaçai de ne faire de bien qu'aux sages & aux vertueux seulement; c'est pour cela qu'il me fit aveugle, afin que je ne pusse plus reconnoître les gens de mérite, tant il leur porte envie.*

PLUVINEL, (Antoine) Gentilhomme du Dauphiné, fameux par son adresse à monter à cheval, & qui établit le premier des *Académies* en France. L'Italie depuis le renouvellement des Lettres, étoit seule en possession de l'art de monter à cheval, & c'étoit dans ce pays seulement qu'on pouvoit se former parfaitement dans les exercices du manège. Pluvinel qui s'étoit formé de l'Ecole de Pignatelli à Naples, revint en France, & ôta aux Etrangers la supériorité qu'ils avoient sur nous à cet égard. Il porta l'équitation à un si haut dégré de perfection, que depuis ce tems-là, c'est chez nous que l'on vient de tous les endroits de l'Europe s'instruire dans cette science. Il fut premier Ecuyer d'Henri, Duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, & qu'il accompagna lui quatrième à son retour en France. Henri IV lui donna la direction de la grande Ecurie, le fit son Chambellan, Sous-Gouverneur du Dauphin, & son Ambassadeur en Hollande. Ce fut sous ce Prince qu'il exécuta le dessein de son Académie; & il mourut en 1620. Il a composé un Livre excellent, sur *l'art du manège.*

POCOCK, (Edouard) né à Oxford en 1604, fut élevé au Collège de la Magdelaine,

& prit ses dégrès de Philosophie à celui de Christ, dont il fut ensuite reçu Membre. Il alla peu après dans le Levant pour s'y perfectionner dans les Langues, & à son retour il eut la Chaire d'Arabe, que l'Archevêque Laud venoit de fonder. Il partit pour Constantinople par ordre de ce Prélat, en 1637, & fut chargé d'y acheter des manusf. Orientaux; & lorsqu'il fut revenu en Angleterre, on lui donna la Cure de Childrey. Il fut nommé, en 1648, Prof. en Hébreu & Chanoine de l'Eglise de Christ à Oxford; & en 1650 ayant été privé de sa Chaire & de son Canonicat, par le refus qu'il fit de prêter le serment d'indépendance, il se vit réduit à faire les fonctions de Lecteur d'Arabe dans le Collège de Balliol, ce qu'il fit sans opposition, parce qu'il étoit seul capable de le faire. Lorsque Charles II fut monté sur le trône, Pocock rentra dans son Bénéfice, & mourut en 1691, à quatre-vingt-sept ans. C'étoit un sçavant homme, d'un caractère doux, moderé, estimable autant par ses mœurs, que par son sçavoir. On a imprimé à Londres, en 1740, ses ouvrages Philosophiques, en 2 vol. *in-fol.* Cette collection contient des traductions d'Eutychius, de l'hist. des Dynasties, d'Abulpharage, avec des notes, du *Porta Mosis*, &c. des *Commentaires* sur Michée, Osée, Joël; un recueil de *Lettres*, &c.

POGGIO BRACCIOLINI, *ou* POGGE, Florentin, né en 1380, à Terra-Nuova, près de Florence, étudia dans cette Ville la langue Latine sous Jean de Ravenne, & la Grecque sous Emmanuel Chrysoloras, & vint ensuite à Rome, où il entra au service du Cardinal de Bari. Il eut depuis l'emploi d'Ecrivain des Lettres Apostoliques, & fut Sécretaire de plusieurs Papes. On l'envoya à Constance, pendant la tenue du Concile, en 1414, pour y chercher des manuscrits anciens, & il en déterra plusieurs. Ce fut de-là qu'il écrivit une Let. Apologetique en faveur de Jerôme de Prague, qui avoit été brûlé par ordre du Conc. de Constance. Pogge alla en Angleterre, dans le même dessein d'y chercher des manuscrits. De retour à Florence, il s'y maria, retourna à Rome occuper son emploi de Sécretaire, & revint enfin à Florence, où il exerça la charge de Sécretaire de la République, après la mort de Charles Aretin. Il fit bâtir auprès de la Ville une maison de campagne, dans laquelle il se retiroit souvent, & il y mourut en 1459, âgé de 79 ans. Pogge étoit d'un caract. mordant, d'une humeur satyrique, & il se fit des ennemis & des rivaux, qu'il déchira avec une fureur & un achar-

nement sans exemple. Il étoit d'ailleurs très-déréglé dans ses mœurs; mais il a rendu de grands services à la République des Lettres, par la découverte de plusieurs ouvrages des anciens. Il a procuré ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du Monastère de saint Gal, d'une partie de *l'Asconius Pedianus;* les treize premiers livres de Valerius Flaccus; Ammien Marcelin, & un morceau *de Finibus & Legibus* de Ciceron; Lucrece, Manilius, Silius Italicus, &c. Il a de plus composé lui-même plusieurs ouvrages: des *Oraisons Funèbres*, prononcées au Concile de Constance; une *Histoire de Florence*, en latin, depuis l'an 1080 jusqu'à 1454, que Recanati a publiée, pour la première fois, *in*-4. 1715, avec des notes & la vie de l'Auteur. Il y en avoit, long-tems auparavant, des versions Italiennes: cette histoire ne passe pas pour excellente. Pogge a fait encore, un traité *de varietate Fortunæ*, que l'Abbé Oliva fit imprimer, pour la première fois, *in*-4. à Paris, en 1723; deux livres d'Epitres, un de contes obscènes & impies, qui a été traduit en François. Outre plusieurs enfans que ce sçavant eut, avant son mariage, il laissa cinq fils légitimes, qui se sont distingués par leur sçavoir. Les plus célèbres sont, *Jacques*, qui traduisit en Italien l'histoire de Florence; la vie de Cyrus, que son pere avoit mise en Grec; quelques vies d'Empereurs Romains: il donna de plus, un *Commentaire sur le triomphe de la Renommée*, Poëme de Petrarque; la vie de Philippe Scholarius, & quelques autres ouvrages. Il fut pendu en 1458, à une fenêtre du Palais, pour avoir trempé dans la conjuration des Spazzi. *Jean-François*, Chanoine de Florence, très-versé dans le Droit Canon, & auteur d'un *Traité* du pouvoir du Pape & de celui du Concile. Il fut Sécretaire de Leon X, & mourut à Rome en 1522, âgé de soixante-dix-neuf ans.

POILLI, (François de) né à Abbeville en 1622, d'un Orfévre habile, qui sçavoit bien le dessein, en apprit les premiers élémens de son pere, & vint ensuite à Paris se perfectionner sous Pierre Duret, Graveur célèbre. Poilli, qui joignoit beaucoup de talens à une forte application, se mit bien-tôt en état de se faire une réputation dans cet art, & il grava plusieurs morceaux, qui le firent connoître avantageusement. L'envie d'acquèrir de nouvelles lumières, le conduisit à Rome, où il chercha avec avidité tous les anciens monumens de sculpture & architecture, qu'il dessina avec un soin extrême. Il s'occupa outre cela à gra-

ver, & pendant 7 ans qu'il demeura à Rome : il donna au public différens morceaux, qui furent reçus avec applaudissement, entr'autres un S. Charles qui communie les malades; deux Vierges, d'après Mignard; une grande Obélisque, d'après le Cavalier Bernin, & plusieurs sujets d'histoire, d'après de grands maîtres. De retour à Paris, en 1656, il ne cessa de travailler d'après les plus fameux Peintres de portraits ou d'histoire; & plus de 40 morceaux, qui composent ses œuvres, éterniseront à jamais sa mémoire. Louis XIV, en faveur de ses talens, le fit son Graveur ordinaire, par un Brevet de 1664. où il fait l'éloge de cet habile Artiste. Poilli mourut en 1693, âgé de soixante-neuf ans. Son frere cadet, *Nicolas*, mort en 1696, âgé de soixante-dix ans, s'est aussi fait un grand nom dans la Gravure, & ils ont laissé tous les deux, des héritiers de leurs talens & de leur nom. On doit dire à la louange de François, qu'il ne prostitua jamais son burin à la licence, ni à l'obscénité.

POIRET, (Pierre) né à Metz en 1646, apprit d'abord le dessein & la sculpture, qu'il quitta bientôt après pour s'appliquer aux sciences, pour lesquelles il avoit du goût. Ayant étudié le Latin, le Grec & l'Hébreu, la Philosophie & la Théologie, il fut d'abord Ministre à Heidelberg, puis à Anweil, ville du Duché des Deux-Ponts. C'est là que la lecture qu'il fit de quelques mystiques, & surtout des ouvr. de la fameuse Bourignon, lui inspira l'idée d'une plus grande perfection. Les désordres de la guerre le forcèrent d'aller à Hambourg, où il vécut pendant huit ans dans la retraite, & de-là il se retira a Reinsburg, en Hollande, où il mourut en 1719, âgé de soixante-treize ans. Il s'occupa dans ce dernier séjour, à composer la plus grande partie des ouvrages que nous avons de lui, & qui roulent tous sur la piété & la mysticité. Les principaux sont : *Cogitationes rationales de Deo, animâ & malo; l'œconomie Divine, &c.* sept vol. *in-octavo*; *la Paix des bonnes ames, in-12. les principes solides de la Religion Chrétienne, &c. in-12; la Théologie réelle, in-12*, & plusieurs autres pleins d'idées singulières, de fausses spiritualités & de rêveries. Il a donné outre cela, une édition des œuvres de la Bourignon, en dix-neuf vol. *in-8*, avec une vie de l'Auteur : de plusieurs *Traités* de Mad. Guyon, & des ouvrages de divers auteurs, qu'il trouvoit conformes à ses idées.

POISSON, (Nicolas) né à Paris, entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1660, & alla quelque tems après en Italie, où il demeura assez long-tems

long-tems occupé à fréquenter les Sçavans, dont il recueillit les actions & ce qu'il put sçavoir de leurs ouvrages, & il en fit une Relation circonstanciée, où le public verroit avec plaisir bien des particularités, si on l'eût livrée à l'impression. De retour en France, il fut Supérieur de la Maison de Vendôme; & mourut à Lyon en 1710, dans un âge avancé. Il est auteur d'une *Somme des Conciles*, en deux vol. *in-folio*, dont le second est presque tout en notes sur les Conciles; elle est intitulée : *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis, seu nova Summa, &c.* Poisson étoit ami de Descartes, dont il avoit bien étudié les ouvrages; & il est auteur de *Remarques* fort estimées, sur le discours de la méthode de ce grand Philosophe; de *Commentaires* sur le *Traité de la Méchanique* & sur celui *de la Musique*, du même. On a trouvé aussi, parmi ses manuscrits, un *Traité des Bénéfices*, & un autre *sur les usages & les cérémonies de l'Eglise.*

POISSON, (Raymond) né à Paris, d'un Mathématicien, ayant perdu son pere de bonne heure, s'attacha au Duc de Crequi, premier Gentilhomme de la Chambre, auprès duquel il ne demeura pas long-tems; car, entraîné par son goût pour la Comédie, il alla jouer en Province, & composa dès-lors quelques petites pièces pour le Théatre. Louis XIV, s'étant trouvé à une Pièce où Poisson jouoit, fut si content de son jeu, qu'il le choisit pour un de ses Comédiens, & lui donna plusieurs marques de sa libéralité. Il sçavoit demander, & si plaisamment, qu'on ne lui refusoit guères. En 1682, le Roi ayant accordé des pensions aux Gens de Lettres de son Royaume & à quelques Etrangers, Poisson adressa au Prince une Lettre, qui commence par ces vers :

A ceux qui se mêlent d'écrire;
On dit que vous donnez de quoi;
Cependant je m'en mêle, Sire,
Et vous ne songez pas à moi.
Me ferez-vous passer pour buse?
&c.

Le Roi s'amusa beaucoup de l'Epître, & fit une pension de quatre cent livres à l'auteur, qui lui en fit un remercîment non moins comique. Poisson se fit admirer sur le Théatre François, par tous les talens qui font le grand Acteur Comique, & sur-tout par un jeu fin, & un naturel merveilleux. Son humeur vive & gaie, son caractère enjoué, son esprit à saillies, lui donnoient entrée par-tout. Etant un jour à la table de Colbert, qui avoit tenu un de ses enfans sur les fonts Baptismaux, on l'engagea à faire un impromptu, & il fit sur le

champ celui-ci :

Ce grand Ministre de la paix,
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais,
Hé bien, tenez, c'est mon compere.

Ce Comédien inventa le rôle de Crispin qu'il jouoit toujours avec des bottines, chaussure que les Acteurs qui représentent ce rôle, ont conservée. Il mourut à Paris en 1690 & il a laissé dix Comédies fort réjouissantes, dont une seule s'est conservée au théâtre, c'est *le Baron de la Crasse*; les autres sont ; *Lubin; le Fou de qualité; l'Après soupé des Auberges; les faux Moscovites; le Poëte Basque; la Hollande malade; la Mégére amoureuse; les Femmes coquettes; les Foux divertissans.* Il a fait encore plusieurs Poësies diverses, où l'on trouve un air aisé & naturel; on les a recueillies avec ses Com. en 3. *vol. in*-12. Poisson laissa plus. enf.; Paul le second, héritier des talens de son pere pour le Théâtre, suivit malheureusement son penchant pour cette funeste profession, & après avoir joué long-tems avec succès, il se retira enfin à Saint Germain en Laye, où il vécut dans la retraite & la piété. Il y mourut en 1735 âgé de soixante-dix-sept ans. Philippe fils aîné de ce dernier, joua la Comédie pendant 5 ou 6 ans, & mourut au même lieu en 1743, âgé de soixante ans. On a de lui six Comédies; *le Procureur arbitre; la Boëte de Pandore; Alcibiade* en trois actes en vers, où il y a plusieurs traits d'esprit, mais qui manque de conduite & de vraisemblance; *l'Impromptu de Campagne; l'Actrice nouvelle; le Réveil d'Epimenide.* Ce Comédien étoit frere de Madame de Gomez, dont on a des; les Tragédies d'*Habis;* de *Marsidie* & de *Semiramis*, & un grand nombre d'historiettes; *le Mari jaloux*, in-12; *la Conquête de Grenade*, in-12; *Anecdotes Persanes*, 2 vol. in-12; *Crementine*, 2 vol. in-12; *les Cent nouvelles nouvelles*, in-12 six parties; *les Journées amusantes*, in-12 sept vol. Roman estimé, écrit avec goût.

POITIERS, (Diane de) Duchesse de Valentinois, joua un grand rôle sous le règne d'Henri II. Elle étoit fille de Jean de Poitiers Comte de S. Vallier, d'une très-ancienne maison, qui la mit fort jeune auprès de la Comtesse d'Angoulême. Elle entra ensuite au service de la Reine Claude en qualité de fille d'honneur. Elle se servit heureusement du crédit que lui donnèrent ses attraits, pour tirer son pere de l'échaffaut. Saint Vallier avoit eu part à la révolte du Connétable de Bourbon, & avoit été assez malheureux pour se laisser prendre. On lui fit son Procès, & il fut condamné à avoir la tête tranchée. Diane à cette nouvelle alla se jetter fondant en larmes aux pieds

de François I, & lui demanda la grace de celui à qui il devoit la vie. Ce Prince la trouva si belle & si touchante en cet état, que l'amour entrant dans son cœur, sous le masque de la pitié, il lui accorda tout ce qu'elle voulut. La grace arriva dans le moment, que le coupable à genoux alloit recevoir le coup de la mort; & l'appréhension qu'il avoit eu, lui causa une fièvre dont il mourut peu de jours après, & que l'on a appellé depuis la fièvre de *S. Vallier*. Diane fut mariée à Louis de Brezé, grand Sénéchal de Normandie, & devenue ensuite maîtresse de Henri II, quoique d'un âge avancé, elle eut le titre de Duchesse de Valentinois. Elle gouverna ce Prince avec un empire absolu, & elle conserva son crédit dans la plus grande vieillesse; les graces de l'esprit & son adresse, s'augmentant à mesure que les années effaçoient les traits de son visage. La Duchesse abusa étrangement de son pouvoir, soit pour amasser des richesses, soit pour admettre aux Charges, soit pour en exclure ceux qu'elle trouvoit à propos. Après la mort d'Henri II, Catherine de Médicis chassa la maîtresse de la Cour, & aucun de ceux que celle-ci avoit avancés pendant sa faveur, n'osa se déclarer pour elle. Les grands biens qu'elle avoit acquis, la servirent mieux, elle les employa à appaiser la colere de Catherine, qui lui permit de se retirer dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566. Elle avoit cédé a la Reine le magnifique château de Chenonceaux, qu'Henri II avoit fait bâtir pour elle.

POLEMBOURG, (Corneille) né à Utrecht en 1586 Peintre célèbre qui dessina à Rome d'après Raphaël, & qui se fit ensuite une manière particulière de travailler en petit. Ses tableaux faciles à transporter à cause de la petitesse, lui acquirent bien-tôt de la réputation, & le Roi d'Angleterre qui en avoit vû quelques-uns, attira ce Peintre à Londres. Polembourg revint quelques-tems après à Utrecht, où il mourut en 1660 âgé de soixante-quatorze ans.

POLÉMON, né dans le territoire d'Athènes, se livra à la débauche dès sa jeunesse, & ayant eu la hardiesse d'entrer un matin à l'Académie encore tout dégoutant d'yvresse, la tête couronnée de fleurs, & les yeux appésantis par le vin, il fut si frappé d'un Discours que fit Xénocrates sur les suites humiliantes que l'intempérance traîne après elle, qu'il renonça tout à coup à la vie licentieuse qu'il avoit menée jusques-là, & devint un Philosophe austère. Il remplit dignement la chaire de Xénocrates son maître, & ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exem-

ples de ſageſſe & de ſobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célèbre qui arriva dans ſa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reſte de ſa vie. Il mourut fort âgé vers l'an 272 avant J. C.

POLIDORE, né au bourg de Caravage dans le Milanois en 1495, fit le métier de manœuvre juſqu'à dix-huit ans, & ne ſoupçonna ſon talent pour la peinture qu'à la vûe des merveilles qu'opéroient ſous ſes yeux les Diſciples de Raphaël à qui il portoit le mortier dont ils avoient beſoin pour la peinture à freſque. Ceux-ci ſecondant l'ardeur de Polidore, il fit bientôt de ſi grands progrès dans l'art, que Raphaël ne fit pas difficulté de le mettre au rang de ſes Elèves, & de l'employer préférablement à tous les autres. Polidore répondit à l'idée que ſon maître avoit de lui, & il ſe diſtingua ſurtout à Meſſine, où il eut la conduite des arcs de triomphe, qui furent dreſſés à l'Empereur Charles V, lors de ſon retour de l'expédition de Tunis. Il ſongeoit à revenir à Rome, quand ſon valet lui vola une ſomme conſidérable qu'il venoit de recevoir, & l'aſſaſſina dans ſon lit. Ce maître a fait beaucoup d'ouvrage à freſque. Il avoit un goût de deſſein très-grand & très-correct, & il entendoit parfaitement la pratique du clair-obſcur. On a beaucoup gravé d'après lui.

POLIGNAC, (Melchior de) né au Puy Capitale du Velay en 1661 d'une famille ancienne & illuſtre, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ſes Humanités au Collège de Louis le Grand, puis ſa Philoſophie à Harcourt, où ſes heureuſes diſpoſitions achevèrent de ſe montrer de la manière la plus brillante. Son Profeſſeur n'enſeignoit que la Philoſophie d'Ariſtote, à laquelle il étoit dévoué, & l'Abbé de Polignac qui entendit parler de la Philoſophie de Deſcartes en ſaiſit toutes les beautés, & ne voulut jamais retourner au péripatetiſme malgré les efforts de ſon maître. Il voulut bien ſeulement ſe prêter à ſoutenir dans ſes thèſes les deux Philoſophies en deux jours conſécutifs. Le ſuccès de ce double acte public fut des plus éclatans. Les deux ſyſtêmes parurent l'un après l'autre dans leur plus beau jour, & l'Abbé de Polignac les défendit avec tant d'équité, de retenue & de ſçavoir, qu'il réunit les ſuffrages des deux partis. Il ſe diſtingua de même en Sorbonne, & il y achevoit ſon cours quand le Cardinal de Bouillon l'engagea à le ſuivre à Rome, où il alloit pour l'élection du Pape. Alexand. VIII qui fut élu, il

donna des marques si particulières d'estime au jeune Abbé que l'Ambassadeur le fit entrer dans une partie de la négociation dont il étoit chargé, laquelle regardoit les célèbres propositions du Clergé de 1682. Il entretint plusieurs fois le Pape à ce sujet, & le S. P. qui goutoit de plus en plus le caractère de son esprit, lui dit dans une dernière Conférence : *vous paroissez toujours être de mon avis*, & à la fin, *c'est le vôtre qui l'emporte.* De retour en France pour rendre compte de sa commission, Louis XIV lui accorda une longue audience, au sortir de laquelle il dit : *je viens d'entretenir un homme, & un jeune homme qui m'a toujours contredit, sans que j'aye pû m'en fâcher un moment.* Ce Prince qui connoissoit toute l'étendue des talens de l'Abbé de Polignac, ne le laissa pas long-tems dans le Séminaire des Bons Enfans, où il s'étoit retiré pour se livrer suivant son goût à l'étude des Belles-Lettres, des Sciences & de l'Histoire, en se formant aux devoirs de son état. Il le nomma son Ambassadeur Extraordinaire en Pologne, où l'Abbé fut obligé de se rendre *incognito*, parce que la France étoit en guerre avec presque toutes les Puissances de l'Europe. Le grand Sobieski qui régnoit alors l'accueillit avec tendresse & distinction, & après la mort de ce Prince, l'Ambassadeur conçut le projet de lui donner le Prince de Conti pour Successeur. Il mit en œuvre tous ses talens pour faire réussir cette entreprise, & il en avoit annoncé le succès ; mais la Providence en ordonna autrement. Il revint en France avec le chagrin d'avoir manqué son coup, & il reçut ordre de se retirer à son Abbaye de Bon-Port. Sa disgrace ne dura que trois ans, après lesquels il fut rappellé & envoyé à Rome en qualité d'Auditeur de Rote à la place du Cardinal de la Trimouille, avec lequel il fut chargé conjointement des affaires de France. De retour en 1709, le Roi le nomma pour les Conférences de Gertruidenberg que la fierté des ennemis rendit inutiles, & lorsque leur orgueil eut été abbaissé par les victoires que remportèrent les François, l'Abbé de Polignac nommé Plénipotentiaire au Congrès d'Utrecht, eut part au Traité qui rendit à la Nation sa premiere splendeur. Ce fut pendant la tenue de ce Congrès que Clément XI, qui avoit connu particulièrement l'Abbé de Polignac pendant son séjour à Rome, le créa Cardinal *in Petto*, & le Roi satisfait de ses services, lui donna la Charge de Maître de sa Chapelle. Après la mort de ce Prince, le Cardinal fut exclu des affaires, & exilé à son Abbaye d'An-

chin, d'où il fut rappellé en 1721, & en 1724 il alla au Conclave, où Benoît XIII fut élu. Louis XV parvenu à sa majorité, voulut qu'il restât à Rome en qualité de Ministre de France, & pendant huit ans, il en remplit les fonctions avec autant de dignité que d'intelligence, & avec tant de satisfaction des deux Cours qu'en son absence le Roi le nomma à l'Archev. d'Auch, & à une place de Commandeur de ses Ordres. Il revint en France en 1732, & mourut en 1741 à quatre-vingts ans passés. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1704, de celle des Sciences en 1715, de celle des Belles-Lettres en 1717, & il méritoit d'être de toutes les Académies du monde, par la réunion de toutes les qualités qui forment l'homme d'esprit & le Sçavant. Il avoit joint à d'excellentes études, une conception vive, & cette heureuse avidité de sçavoir, qui fait tout embrasser. Bon Orateur, bon Poëte, excellent homme de Lettres, Antiquaire consommé. Son éloquence étoit ornée de toutes les richesses de l'expression, & l'on ne résistoit guères aux charmes séduisans de sa parole. Il sçavoit très-parfaitement les Langues grecque & latine, & parloit avec une élégante facilité la plûpart des Langues vivantes. Il possédoit bien les différentes parties de la Physique & des Mathématiques; à des suites nombreuses de médailles de toutes les grandeurs & de tous les métaux, il avoit ajouté une superbe Collection de Statues, de Bustes, Bas reliefs & autres monumens antiques, qui pour la plûpart étoient le fruit de ses découvertes. Nous avons de ce sçavant Cardinal un Poëme latin, où sont traitées les plus importantes matières de la Religion, de la Physique & de la Morale, où l'Aut. égalant Lucréce pour la versification, mais bien supérieur pour la Doctrine, détermine contre ce Poëte, en quoi consiste le souverain bien, qu'elle est la nature de l'ame, ce que l'on doit penser des atômes, du mouvement, du vuide, & de l'éclaircissement de ces questions sublimes, il conclut l'existence réelle & nécessaire d'un Dieu, Créateur & Conservat. de l'Univ. Il conçut le plan de ce Poëme en Holl. dans une entrevue avec le fameux Bayle, & il commença à y travailler pendant son premier exil à Bon-Port. Il ne cessa depuis de le revoir, de le corriger ou de l'embellir jusque dans les derniers instans de sa vie. Avant que de mourir, il remit son manuscrit entre les mains de l'Abbé de Rothelin, par les soins de qui l'ouvrage a paru en 1749 *in* 12 sous le titre de *Anti-Lucretius, &c. Seu de Deo & naturâ*, Lib. 9. M. de Bou-

gainville en a donné une belle traduction françoise.

POLITIEN, (Ange) né en 1454, de Benoît *Ambrogini*, à Montepulciano, Ville de Toscane, de laquelle il prit dans la suite son surnom de Politien, fut envoyé très-jeune à Florence pour y faire ses études sous les Maîtres les plus habiles, & y apprit en peu de tems le Latin, le Grec & la Philosophie. Il cultiva aussi la Poësie avec succès, & un Poëme qu'il fit à l'occasion d'une joûte très-brillante, dont Laurent & Julien de Médicis donnoient le spectacle, l'ayant fait connoître avantageusement, Laurent lui confia l'éducation de ses fils. Politien remplit ce poste avec distinction, & ses Elèves répondirent aux soins qu'il se donna pour leur former l'esprit & le cœur. Le tems que demandoit cet emploi, ne l'empêcha pas de travailler à plusieurs ouvrages qui parurent successivement, comme l'*Histoire* Latine de la Conjurat. des *Pazzi*, élégamment écrite, des *Poësies* Latines & Italiennes qui furent reçues avec applaudissement; une *Traduction* Latine d'Hérodien qu'il entreprit par ordre du Pape, & qui lui valut une Chaire de Professeur de Langue Latine & Grecque à Florence. Pic de la Mirandole qui étoit alors dans cette Ville, trouvant dans Politien l'ardeur qui l'animoit pour toute espèce de science, l'associa à ses travaux littéraires, & ces deux hommes passoient ensemble la plus grande partie des jours & des nuits, tantôt à dérober à la Philosophie ses secrets les plus sublimes; tantôt à lire, à examiner & à comparer les endroits les plus remarquables des Auteurs les plus estimés. La République des Lettres n'a pas retiré peu d'avantages de leurs veilles, & Politien lui a fait connoître d'excellens ouvrages oubliés jusqu'alors. La magnificence éclairée de Laurent de Médicis ne fut pas d'un secours médiocre à ces deux compagnons de travaux. Ce Prince avoit fait rassembler de toutes les parties du monde, une quantité prodigieuse de manuscrits & de Livres rares dans tous les genres. Cette précieuse collection mit Politien en état de rassembler les matériaux dont il forma ses *Mélanges*. Cet ouvrage fit connoître Politien dans toutes les parties de l'Europe, & on lui envoya des Disciples des pays les plus éloignés. Jean II. Roi de Portugal, accepta l'offre qu'il lui fit d'écrire l'Histoire de ses entreprises & la découverte du nouveau Monde. Cependant ses Mélanges lui attirèrent une violente dispute avec Mérula, Professeur de Langue Grecque & Latine à Milan, & qui passoit pour le plus sçavant homme

d'Italie. Ces deux hommes s'estimoient d'abord mutuellement; mais Politien ayant censuré dans son ouvrage les écrits de Mérula, celui-ci pour se venger l'attaqua avec la dernière fureur, & composa contre lui une espèce de Libelle, qu'il se plaisoit à réciter à tous ceux qui vouloient l'entendre. Politien se plaignit à lui-même de ce procédé odieux, & ne cessa de le prier de faire imprimer sa critique afin de se défendre, si elle étoit injuste, & de se corriger si elle avoit quelque fondement: mais lorsque la dispute étoit le plus animée, Mérula mourut, & protesta dans son testament qu'il mouroit l'ami de Politien, & qu'il le prioit de lui pardonner, s'il arrivoit que l'on imprimât ce qu'il avoit écrit contre lui. Politien ne lui survécut guères: le chagrin qu'il eut de voir les affaires des Médicis ses protecteurs devenir de jour en jour plus desespérés, le consuma peu à peu, & il mourut en 1495, âgé de quarante ans, & dans le plus haut point de sa réputation. Les ennemis des Médicis publièrent au sujet de sa mort les calomnies les plus insensées, que d'imprudens Ecrivains se sont chargés de faire passer à la postérité. Mais l'on doit plutôt s'en rapporter au témoignage de *Pierius Valerianus*, qui a pû être témoin oculaire de la mort de Politien avec lequel il avoit vécu, & qui s'exprime ainsi dans son Livre *de Litteratorum infelicitate*. » Le sçav. Politien » parvenu au tems malheur. » de la Maison des Médicis, » tomba dans un chagr. si vio- » lent, qu'on tenta en vain de » le consoler. Sa mélancholie » l'eut bien-tôt réduit au tom- » beau. Ce Sçav. avoit beaucoup d'esprit & d'érudition, il écrivoit avec élégance en Grec, en Latin, & en Italien; mais son humeur satyrique, & la jalousie qui le dévoroient, lui firent beaucoup d'ennemis, qui le déchirèrent avec fureur. Il fut souvent accusé de Plagiat, & l'accusation n'étoit pas sans fondement; mais on a eu tort d'avancer que ses *Mélanges* sont remplies de choses, tirées de la corne d'abondance de *Nicolas Perrot*; & il fit voir lui-même le faux de cette imputation. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il nous reste de Politien un *Livre* d'Epigrammes Grecques, quelques *Epîtres* Grecques très-belles: la *Traduction* Latine de plusieurs Poëtes & Historiens Grecs: deux *Livres* d'Epîtres Latines: quelques petits *Traités* de Philosophie: un *Traité* de la colère: quatre Poëmes Bucoliques, & d'autres Ouvrages Latins: un Livre d'Epigrammes en Langue Ital.: la Fable d'Orphée, des Stances, & d'autres ouvrages dans la même Langue.

POLLION, (Caïus Asinius Pollio) homme Consulaire & célèbre Orateur, avoit aussi composé des Tragédies Latines, fort estimées de son tems, & qui ne sont pas parvenues jusques à nous. Horace & Virgile parlent avec éloge de ce Poëte, que Pline dit avoir été le premier qui ouvrit à Rome une Bibliothéque, à l'usage du Public. Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il le refusa avec fermeté, parce qu'Antoine étoit son ami; le même Prince écrivit contre lui des vers *fescennins*: *Je me donnerai bien de garde d'y répondre*, dit Pollion, *il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

POLLUX, (Julius) Grammairien fameux de Naucratie en Egypte, vivoit dans le deuxième Siècle sous l'Empereur Commode, & professa la Rhétorique à Athènes. Il nous a laissé un *Onomasticon* ou Dictionnaire, Grec & Latin, qui est estimé des Sçavans, & qui a été imprimé plusieurs fois, entr'autres à Amsterdam, en 1706, avec des notes.

POLUS *ou* POOL, (Renaud) né en Angleterre, d'une famille alliée au Sang Royal, fut élevé dans l'Université d'Oxford, & alla ensuite étudier dans les plus célèbres Académies de l'Europe. Il étoit à Paris pour s'y perfectionner dans les sciences; lorsqu'Henri VIII qui l'aimoit, le pria d'engager les Universités de France à déclarer nul son Mariage avec Catherine; mais Polus qui ne vouloit pas contribuer à cette injustice le refusa, & étant retourné en Angleterre, il assista comme Doyen d'*Excester* à l'Assemblée du Clergé, qui donna au Roi le titre de Chef suprême de l'Eglise Anglicane; il fit ensuite le voyage d'Italie, & séjourna quelque tems à Padoue, où il lia commerce d'amitié avec Bembo, Sadolet, & quelques autres beaux esprits. Ces hommes de Lettres cédoient à Polus l'avantage de l'éloquence, & le regardoient comme un des plus illustres Orateurs de son Siècle. La réputation qu'il s'acquit, fit naître au Roi l'envie de le rappeller pour l'employer dans les affaires. Mais Polus chercha toujours des prétextes pour ne pas se rendre aux ordres du Prince. Voyant que ses excuses n'étoient point goûtées, il écrivit enfin au Roi qu'il n'approuvoit point ce qui s'étoit passé en Angleterre, soit au sujet du divorce, soit dans la rupture avec Rome. Henri qui souhaitoit fort de le gagner lui envoya un écrit, qui contenoit son *Apologie*. Polus y répondit, par un *Traité de l'union Ecclésiastique* qu'il adressa au Roi même, & qu'il fit ensuite imprimer. Il n'y épargne pas ce Prince, & il y

dévoile toute la turpitude de sa conduite. Le Roi irrité, le dépouilla de ses Bénéfices & mit sa tête à prix. Paul III pour dédommager, Polus le créa Cardinal, & l'envoya en qualité de Légat en Flandre, pour tâcher de ramener le Roi à son devoir. Mais ayant appris que ce Prince furieux ne cessoit d'attenter à la vie du Cardinal, il le rappella, & lui donna des Gardes pour la sûreté de sa personne. Henri au désespoir de se voir arracher sa victime, déchargea sa fureur sur les amis & les parens de Polus, & il en fit massacrer la plûpart. Quelque tems après, Paul nomma Polus pour son Légat au Concile de Trente; & ce Pape étant mort pendant la tenue du Concile, le Légat eut beaucoup de voix pour lui succèder, & lorsqu'il eut été exclus par la brigue des vieux Cardinaux, il n'en parut point touché, tant il étoit dénué de toute ambition, & peu sensible à l'élévation. Cependant Marie ayant été élevée sur le trône d'Angleterre, le Pape Jules III nomma aussi-tôt le Cardinal Polus pour son Légat; & ce Prélat arriva à Londres en 1554, après avoir été rétabli par le Parlement, dans tous les droits & tous les honneurs, dont on l'avoit injustement dépouillé. Il y conclut bien-tôt la réunion de l'Eglise Romaine, fut nommé par Marie, Archevêque de Cantorbery, & employa tous ses soins à ramener les rébelles par la douceur, par les exemples & par les instructions. Polus ayant appris pendant qu'il étoit malade la mort de la Reine, en fut si vivement touché, qu'ayant pris son Crucifix, il s'écria : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : Sauveur du monde, sauvez votre Eglise* : & à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il expira en 1556, à cinquante-neuf ans. Tous les Auteurs, même les Protestans ont beaucoup loué l'esprit, la science, la modération, la sagesse, le désintéressement & la charité de ce Cardinal. Il ne fut jamais l'ami des partis violens. Il vouloit que l'on n'employât que la douceur pour ramener les Hérétiques; & si l'on eut suivi ses maximes, l'affaire de la réconciliation n'eût pas souffert tant de difficultés. Nous avons de lui quelques Ouvrages pleins d'érudition, quoi qu'écrits d'un style moins pur que, celui de ses contemporains. Outre celui de l'union, dont nous avons parlé, il a fait un *Traité* sur le Souverain Pontife, gâté par de fausses maximes; un autre du *Concile*, composé aussi dans les faux principes; un *Recueil* des Statuts qu'il fit, étant Légat en Anglet. : une *Lettre* à Cranmer sur la Présence Réelle; un *Discours* contre les faux

Evangéliq. , adressé à Charles V ; plusieurs *Lettres*, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient séparés. La vie de ce Prélat a été écrite en Italien par Becatelle, Archevêque de Raguse, & elle a été traduite en Latin par André Dudith, qui tous deux ayant été Secrétaires de Polus, l'avoient accompagné dans la plûpart de ses Légations.

POLYBE, né à Megalopolis, Ville du Peloponnèse dans l'Arcadie, de Lycortas, gouverna avec gloire la République des Achéens, apprit la politique de son pere, & l'art de la guerre de Philopemen, un des plus cél. Cap. de l'antiquité. Il mit en pratique les leçons de ces deux grands Maîtres dans les différentes affaires, & les expéditions dont il fut chargé, sur-tout pendant la guerre des Romains, contre Persée, dernier Roi des Macédoine. Après la défaite de ce Roi, les Romains pour punir les Achéens de la fermeté avec laquelle ils soutenoient leur liberté, en enlevèrent mille qu'ils amenèrent à Rome, & de ce nombre fut Polybe. Son mérite le fit bien-tôt rechercher des plus Grands de cette Ville ; & il contracta surtout une liaison intime avec Scipion & Fabius, fils de Paul Emile. Le premier âgé à peine de dix-huit ans, se livra tout entier à lui, & regarda comme le plus grand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par un tel Maître. Il apprit de Polybe l'art de la guerre, & celui de la politique ; & depuis, lorsqu'il fut à la tête des armées, il concertoit avec lui toutes les opérations de la campagne, & ne faisoit rien sans le consulter. On croit que ce fut à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. A portée de voir par lui-même la plûpart des évènemens, & d'être exactement informé de ceux dont il n'avoit pas été le témoin, rien de ce qu'il y eut de mémorable ne lui échappa. Il suivit Scipion au siège de Carthagène ; & après cette expéd., ayant fait quelques voyages relatifs à son Histoire, il eut la douleur à son retour à Mégalopolis de trouver sa Patrie réduite en Province de l'Empire Romain. Il employa alors tout son crédit pour faire adoucir les maux de ses Concitoyens ; & après leur avoir rendu plusieurs services, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siège de laquelle il étoit prés. Après la mort de ce grand homme tué par la faction des Gracques, il se crut peu en sûreté à Rome, & il retourna à Mégalopolis, où il jouit pendant le reste de sa vie de l'estime, de

la reconnoissance & de l'amitié de ses chers Citoyens : il y mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, 121 avant Jesus-Christ, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval. De tous les Ouvrages de Polybe, il ne nous reste *que son Histoire Universelle*, & encore bien imparfaite. Elle contenoit en quarante Livres, tout ce qui s'étoit passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans ; c'est-à-dire, depuis le commencement de la deuxième guerre Punique, jusqu'à la réduction du Royaume de Macédeine en Province de l'Empire Romain, & nulle histoire ne présente dans un aussi court espace de tems un si grand nombre d'évènemens tous décisifs & de la dernière importance. De ces quarante Livres, il n'y a que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés ; des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec les ambassades & les exemples de vertus & de vices que Constantin *Porphyrogenetes* avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, & qui se trouvent dans le Recueil de Henri de Valois, *in*-4. 1634. Nous avons plusieurs éditions de l'Ouvrage de Polybe, dont les meilleures sont celles de Casaubon, *in-fol.* à Paris 1609, & celle d'Amsterdam 1670, *in*-8, *cum notis variorum*. Du Ryer l'a traduite à sa manière ; c'est-à-dire, avec plus de facilité que d'exactitude ; & depuis D. Vincent Thuillier en a donné une édition plus élégante & plus correcte, avec les sçavans commentaires du Chevalier Folard en huit volumes *in*-4. Cet Historien est comparable à tout ce que la Grèce a produit d'excellent en ce genre. Il joignoit aux connoissances de l'art militaire les voyages nécessaires à ceux qui veulent faire un détail exact des plus grandes opérations. Son ouvrage contient les plus excellentes règles de politique, & les plus solides réflexions. Les digressions qu'on lui reproche sont remplies de tant de faits curieux, & d'instructions utiles qu'on lui pardonne aisément ce défaut. Son style militaire, simple & négligé, plaît infiniment dans un Ecrivain, plus attentif aux choses qu'aux tours & à la diction.

POLYCARPE, (Saint) Disciple de S. Jean l'Evangéliste, fut établi par ce Saint Apôtre Evêque de Smirne, Ville de l'Asie mineure. Il gouverna l'Eglise pendant soixante-dix ans, & l'éclat de ses vertus le fit regarder comme le Chef & le premier Evêque d'Asie. Il forma plusieurs Disciples ; comme lui-même avoit été formé par les Apôtres, & entr'autres Saint Irenée, Evêque de Lyon. Son

zèle pour la pureté de la foi étoit tel, que quand on avançoit quelques erreurs en sa présence, il se bouchoit les oreilles, & s'écrioit : *Ah bon Dieu ! à quel tems m'avez-vous réservé ;* & il s'enfuyoit aussitôt de la place où il avoit entendu le blasphême. Ce Saint ayant été pris pendant la première persécution contre les Chrétiens, perdit la vie pour Jesus-Christ, l'an 169. Nous avons une description très-élégante de son Martyre, dans la *Lettre* de l'Eglise de Smyrne aux Eglises de Pont ; & il nous reste de lui une Epître aux Philippiens, que Cotelier a insérée dans sa collection des anciens monumens des Pères.

POLYCLETTE, fameux Sculpteur, né à Sycione, Ville du Peloponèse, fit plusieurs Statues d'airain fort estimées chez les Anciens. On parle entr'autres d'un Doryphore, ou Garde des Rois de Perse, dans lequel il rencontra si heureusement toutes les proportions du corps humain qu'elle fut appellée la règle, & les Sculpteurs venoient de toute part pour se former en voyant cette Statue, une idée juste de ce qu'ils avoient à faire pour exceller dans leur art. Cet habile Artiste vivoit en la quatre-vingt-septième Olympiade, 400 ans avant Jesus-Christ.

POLYCRATE, Tyran de Samos, étoit le Prince le plus fortuné de son tems, & à qui toutes choses avoient toujours réussi à souhait. Amasis Roi d'Egypte son ami effrayé de cette suite longue & durable de prospérités, crut devoir conseiller à Polycrate de se procurer à lui-même quelque malheur volontaire, pour éviter les revers qu'annonce ordinairement une fortune trop constante. Le Tyran le crut, & se promenant un jour sur sa galère, il jetta dans la mer un anneau, dont il faisoit un cas infini. Quelques jours après, des Pêcheurs firent présent à Polycrate d'un poisson énorme dans le ventre duquel il retrouva son anneau. Amasis toujours plus allarmé, & ne voulant pas avoir le chagrin de voir un ami tomber dans quelque grand désastre, renonça dès-lors à son amitié par un sentiment fort bizarre, & l'évènement suivit de près son pressentiment. Car Aretes qui commandoit à Sardes pour le Roi de Perse, déterminé à s'emparer de Samos, attira chez lui le Tyran, sous prétexte de lui remettre entre les mains des trésors, dont Polycrate étoit avide ; & celui-ci impatient d'aller chercher sa proie, partit pour Sardes, & à peine fut-il arrivé qu'Aretes le fit arrêter, comme ennemi de l'Etat, & le fit attacher à une potence, à laquelle il termina une vie qui n'avoit été qu'une suite de prospérités. Ce fut environ

l'an 524 avant Jesus-Christ.

POLYDORE, (Virgile *ou Vergile*) né à Urbin en Italie, s'attacha dès sa jeunesse à l'étude des Belles-Lettres, & en 1494, il publia un Recueil de *Proverbes*, sujet sur lequel aucun des modernes n'avoit encore travaillé. L'année suivante, il mit au jour un Ouvrage intitulé : *De inventoribus rerum*, en huit Livres : depuis il passa en Angleterre, pour y recevoir le tribut qu'on payoit au Saint Siège, & qu'on appelloit le *Denier de Saint Pierre*. Il y fut fait Archidiacre de Wels, & en 1526, il fit imprimer à Londres son *Traité des prodiges*. Il donna ensuite son grand Ouvrage, l'Histoire d'Angleterre en vingt-sept Livres, laquelle va jusqu'à la fin du règne d'Henri VII, & qu'il dédia à Henri VIII. Cette Histoire est élégante, mais superficielle : & les Anglois la regardent comme peu exacte : Simon Grynæus la fit imprimer à Bâle, *in-fol.* 1534. Polydore ennuyé du séjour d'Angleterre, dont le climat étoit contraire à sa santé, en voulut chercher un plus chaud, & obtint du Roi la permission d'aller passer le reste de ses jours en Italie. Il mourut vers l'an 1540.

POLYEN, *Polyænus*, Auteur grec, né en Macédoine, qui vivoit sous l'Empire d'Antonin & de Verus, ausquels il dédia un *Recueil de Stratagêmes*, c'est-à-dire, des ruses de Guerre que les anciens avoient mis en usage. Cet ouvrage est divisé en huit livres, & Casaubon est le premier qui l'ait publié en Grec avec des notes, & la Version latine de Juste Vultejus. Depuis il en parut une édition plus belle & plus correcte en 1690, par les soins de Maasvicius, Principal du Collége à Delft. Dom Lobineau a traduit cet ouvrage en François avec des notes, sous le titre de : *les Ruses de Guerre de Polyen*, 2 *vol.*

POLYEUCTE, Seigneur d'Arménie qui servoit dans les Troupes Romaines, & qui, ayant été converti à la Religion par son ami Néarque, fut arrêté, souffrit plusieurs tourmens, & eut la tête tranchée ; mais les Actes qui contiennent son martyre, paroissent supposés. Quoiqu'il en soit, le grand Corneille a tiré de ce trait, vrai ou faux, le sujet de son Chef-d'œuvre Dramatique.

POLYGNOTE, né à Thase, Isle de la Mer Egée, apprit la Peinture sous son pere Aglaophan, qui se distinguoit dans cet Art. Ce Peintre est le premier qui ait donné quelque grace à ses figures, & il excella sur tout dans l'expression. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, est celui qu'il fit dans le *Pécile* d'Athènes, où il représenta les principaux événemens de la guer-

re de Troye. Le Peintre plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, ne voulut tirer aucune récompense de son travail, & les Athèniens le payèrent d'une monnoye qui étoit de son gout, en lui décernant par l'ordre des Amphictions un logement public dans la Ville, où il pourroit demeurer tant qu'il lui plairoit. Les Etats de la Grèce ordonnèrent de plus, que dans toutes les Villes où il passeroit, il seroit logé & défrayé aux dépens du Public.

POLYMNIE, l'une des neuf Muses, laquelle, selon les Poëtes, présidoit à l'Ode :

La docte Polymnie en l'ardeur qui l'inspire,
De cent sujets divers fait resonner sa Lyre.

POMERE, (Julien) natif de Mauritanie en Afrique, vivoit dans le cinquième siècle : étant passé dans les Gaules, il fut ordonné Prêtre, & demeura long-tems à Arles. C'est lui qui est Auteur du Livre *de la Vie contemplative*, qu'on a long-tems attribué à S. Prosper.

POMMERAYE, (Jean-François) Religieux Benédictin de la Congrégation de S. Maur, célèbre par sa science & sa vertu, étoit de Rouen. Il refusa toute charge pour vacquer uniquement à l'étude. Il a donné en 1662 l'Histoire de l'Abbaye de S. Ouen de Rouen, celles de Ste Catherine & de S. Amand de la même Ville, celle des Archevêques de Rouen ; c'est le meilleur de ses ouvrages. L'Hist. de l'Eglise Cathéd., & un Recueil des Synodes de ce même Diocèse. Il mourut en 1687, dans sa soixante-dixième année. On a aussi de lui un petit livre, intitulé, *Pratique journalière de l'Aumône*, pour exhorter à distribuer quelques aumônes aux personnes, qui quêtent pour les pauvres. Le style de cet Auteur est sans agrément ; mais il y a bien de recherches dans ses ouvrages, quoiqu'avec des défauts d'exactitude.

POMONE, Déesse des Jardins, à qui l'on donne Vertumne pour époux. Ce Dieu, pour l'engager à le prendre pour époux, prit la figure d'un vielliard. Il lui parla de lui-même, de façon à l'amener où il souhaitoit. Alors il reprit sa forme ordinaire, & de cette façon il acheva sa conquête.

POMPÉE, fils de Lucilia & de Strabon, tous deux de Famille Patricienne, surnommé *le Grand*, naquit l'an 106 avant Jesus-Christ. Il étoit extrêmement beau de visage ; mais sa beauté ne consistoit pas dans cette fleur que donnent ou qu'enlevent les années. C'étoit un air de douceur & un extérieur plein de dignité, conforme à une haute naissance. A l'âge de 23

ans, animé du desir de rétablir l'honneur de sa patrie, il leva trois Légions qu'il fit marcher vers Sylla, les attacha à son parti, & vainquit en chemin deux armées qui avoient voulu s'opposer à son passage. Sylla le prit dans une singulière affection; il fut le premier auteur de sa fortune, mais il se montra digne par ses talens de l'élevation où il parvint, & il parut bon Général avant que d'avoir été soldat. La Sicile & l'Afrique qu'il reprit sur les proscrits, & les guerres qu'il termina heureusement, lui acquirent une réputation, qui insensiblem. lui procura au titre d'Empereur près, la même autorité que s'il avoit été Maître absolu. Il se fit autant aimer du Peuple Romain, que son pere Strabon en avoit été détesté par son avarice. Envoyé contre Sertorius en Espagne, il mit fin à la Guerre Civile. Chargé d'exterminer les Pirates, il montra dans cette expédition autant de sagesse que d'expérience. Quarante jours suffirent à l'activité de Pompée pour parçourir les mers d'Afrique, de Sardaigne & de Sicile. Dans l'espace de trois mois, il dompta cinquante mille Corsaires, leur prit quatre cent navires, cent & vingt Forts, & conquit la Cilicie. Une campagne si glorieuse détermina le Tribun Manilius à proposer une loi, par laquelle Pompée seroit déclaré Généralissime de toutes les armées de la République, & auroit avec le Gouvernement d'Asie, l'admin. absolue de la guerre contre Tygrane & Mithridate. Ce Décret étoit singulier, il plut par cela même, & il fut confirmé tout d'une voix, sur tout lorsqu'on vit Ciceron, alors Préteur, faire l'éloge public de Pompée dans une Harangue, & prouver l'utilité & la nécessité de la loi. Pompée s'embarqua aussitôt pour l'Asie, & en y arrivant, il envoya faire des propositions de Paix à Mithridate; mais elles furent rejettées. On en vint à une bataille durant la nuit dans la basse Arménie; Pompée le défit, pilla son camp, & lui tua quarante mille hommes. Il entra ensuite dans les Etats de Tygrane. Ce Prince vint trouver Pompée, se jetta à ses genoux, & lui mit son diadème entre les mains; mais Pompée le lui remit sur la tête, & le traita fort honorablement. Il en coûta néanmoins à ce Roi quelques Provinces, & une somme d'argent fort considérable. Pompée fit aussi la guerre aux Albanois, & remporta trois victoires sur Orodés leur Roi. Il vainquit en bataille rangée Arthacès, Roi d'Ibérie, & l'obligea de se soumettre. Il donna la basse Arménie à Déjotarus, Roi de Galatie, rendit

rendit la Paphlagonie à Attalus & à Pilemenes, & fit Aristarchus Roi de Colchos. Vainqueur des Ituriens & des Arabes, il passa en Judée, prit en trois mois Jérusalem, tua douze mille Juifs, & reçut les autres sous sa protection. Après tant de conquêtes, il repassa en Asie, & termina cette guerre qui duroit depuis si long-tems. Pompée revenu de l'Orient après cinq ans d'absence, & élevé à un point de grandeur, que ni les Romains, ni lui-même, n'auroient osé souhaiter, fut reçu avec une joye extrême, & triompha pendant deux jours avec une très-grande magnificence. Au milieu de ces prospérités, la gloire de César, blessoit les yeux de Pompée: le prem. ne vouloit point de maître, & l'autre point de compagnon. Julie fille de César, que Pompée avoit épousée, fut quelque tems le lien & le gage commun de la concorde entre ces grands hommes. Il se forma même un Triumvirat entre César, Pompée & Crassus; mais cette intelligence n'eut point de suite : elle dégénéra en animosité par la jalousie qu'ils avoient de puissance leur mutuelle, & elle se détruisit tout-à-fait par la mort de Julie, & par celle de Crassus. Pompée fit si bien qu'il fut déclaré seul Consul, & se fit prolonger le Gouvernement de l'Espagne & de l'Afrique. César de son côté envoya aussi des gens pour demander en son nom le Consulat & la prolongation du tems de son gouvernement. Mais Pompée s'y opposa, & engagea même le Sénat à déclarer que si César ne quittoit son armée dans un certain terme fort court, il seroit, regardé comme ennemi de la Patrie. César outré ne garda plus de ménagement, & cherchant l'occasion d'opprimer la République, il marcha aussi-tôt vers Rome avec toutes ses troupes. Sa promptitude effraya tellement Pompée & tout son parti, qu'aussi-tôt abandonnant Rome & l'Italie, ils passèrent en Grèce. César vint l'y assièger auprès du Durazzo; son armée fut tellement battue, que si Pompée avoit sçû se servir de sa victoire, César de son propre aveu auroit été entièrement défait. Mais la guerre ayant été transportée hors de l'Ital., Pompée vaincu par les persuasions de la nobl. qu'il avoit avec lui, combattit dans le champ de Pharsale l'an 119 avant J. C. La victoire après avoir balancé long-tems, se rangea du côté de César. Toute l'armée de Pompée fut mise en déroute. Couvert d'une méchante Robe, il s'enfuit en Egypte, croyant y trouver un asyle; mais il fut assassiné par les Minist. du Roi Ptolomée, qui crut par là faire sa cour au Vainqueur, qui faisoit voile vers Alexandrie. Cé-

ſar humain & généreux, ne vit qu'avec horreur la tête de ſon illuſtre rival, qu'on lui préſenta au bout d'une pique. Il verſa des larmes ſur le ſort que ce grand homme venoit d'éprouver, & lui fit élever un tombeau magnifique. Pompée fut irréprochable dans ſes mœurs, plein de Religion pour les Dieux, médiocrement éloquent, plus jaloux de mériter les honneurs que de les poſſéder, grand dans la guerre, & capable de vivre en ſimple citoyen dans la paix, tant qu'il n'appréhendoit point un rival; ami conſtant, toujours prêt à pardonner un outrage; plein de modération dans la vengeance & de ſincérité dans la réconciliation. Il n'abuſa jamais ou que rarement de ſa puiſſance, & auroit preſque été exempt de tous les vices, ſi dans une République, Maîtreſſe du monde, & jalouſe à l'excès de ſa liberté, ce n'en fut pas un de n'y pouvoir ſouffrir d'égal. Pompée laiſſa deux fils, à qui la bataille de Munda, dans le Royaume de Grenade, fut funeſte. L'aîné *Cneïus* y fut tué. *Sextus* le plus jeune, ſe rendit maître de la Sicile, où ſa domination ne fut pas de longue durée. Il paſſa en Aſie, & fut tué par ordre de Marc-Antoine.

POMPONACE, (Pierre) né à Mantoue le 16 Septembre 1462, mort l'an 1525: il avoit une taille très-petite; mais l'eſprit grand. Il profeſſa la Philoſophie à Padoue & à Bologne, avec une réputation peu commune, quoiqu'avec toute la barbarie de l'école. Son livre *de l'immortalité de l'Ame*, lui ſuſcita bien des adverſaires, on alla même juſqu'à le traiter d'Athée. Ce Philoſophe, pleinement convaincu que l'ame eſt immortelle, ſoutenoit néanmoins qu'on ne pouvoit le démontrer par la raiſon, mais le prouver ſeulement par l'Ecriture-Sainte & par l'autorité de l'Egliſe. Le Cardinal Bembo fut prié de dire, ce qu'il penſoit là-deſſus. Il déclara, que l'ouvrage de Pomponace ne contenoit rien de contraire à la Foi. Le Maître du Sacré Palais en porta le même jugement, & les Inquiſiteurs ne firent point difficulté d'en permettre une ſeconde édition. Ce Philoſophe compoſa trois livres d'Apologies, pour répondre à ſes Adverſaires, dans leſquels, la chaleur de la diſpute lui faiſant franchir les bornes ordinaires de la raiſon, il s'efforce de prouver, que l'immortalité de l'ame eſt contraire aux principes naturels. Son livre des enchantemens, n'eut pas le même ſort que celui de l'immortalité: Il fut mis à *l'Index*. Pomponace y prétend, que ce qu'on dit de la Magie & des Sortileges, ne doit point être attribué au Démon, mais ſe fait par des

vertus que certains hommes ont eües.

POMPONIUS MELA, natif de Messaria, Ville détruite dans le Royaume de Grenade. On croit qu'il a vécu dans le premier siècle. Il est auteur d'une Géographie, en trois livres, intitulée : *De situ Orbis*, petit ouvrage exact & méthodique, & que l'auteur a sçû rendre agréable à lire, par plusieurs traits d'histoire qu'il insére dans sa narration. Plusieurs Sçavans, entr'autres Vossius & Gronovius, l'ont enrichi de notes. Les meilleures éditions sont celles de Hollande, sur-tout celle de Leyde, 1646, *in*-12. Il y a eu, dans le quinzième siècle, un *Pomponius Lætus*, né dans le Royaume de Naples. Il publia à Rome un *Abrégé de la vie de César*, depuis la mort de Gordien jusqu'à Justin III; un *Livre de Mahomet*, & un des *Magistrats Romains*. Vossius lui attribue les *Commentaires sur Virgile*, qui portent le nom de *Julius Pomponius Sabinus*. On a des preuves que Pomponius Lætus, sur la fin de ses jours & même quelques années avant sa mort, avoit renoncé sincérement à l'impiété & à l'Athéïsme, dont il avoit fait profession jusqu'alors, pour embrasser des sentimens vraiment Chrétiens. Il est encore auteur d'un *Commentaire* sur Quintilien, sur Columelle & de quelques autres ouvrages. Il mourut en 1455, âgé de soixante-dix ans.

PONCE, (Paul) Sculpteur Florentin, vint en France sous le régne de François II, & s'y rendit célèbre. Les Célestins de Paris ont dans leur Eglise plusieurs de ses ouvrages, qui font l'admiration des curieux. Il a fait la colonne semée de flammes, & accompagnée de trois génies portant des flambeaux, avec une urne, qui renferme le cœur de François II. Le tombeau en pierre avec la figure de Charlemagne, morceau très-estimé, est aussi de ce fameux Artiste.

PONCE *de Laraze*, Gentilhomme du Diocèse de Lodève, vivoit sous le régne de Louis *le Gros*. Ses grands biens, sa valeur, la vivacité de son esprit & d'autres avantages temporels, le jettèrent, dès sa jeunesse, dans toutes sortes de déréglemens. Il déshonora assez long-tems sa noblesse, par ses brigandages & ses violences, & se rendit le fleau de sa Province. Touché subitement de Dieu, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante, que ses crimes avoient été publics. Après avoir vendu tous ses biens & ses meubles, il paya tous ses créanciers, & tous ceux à qui il l'avoit fait quelque tort. S'étant rendu à Lodeve le Dimanche des Rameaux, il trouva l'Evêque du lieu avec

tout son Clergé sur un échafaut, dressé exprès dans la place, pour parler au peuple. Ponce, uniquement occupé de son salut, vint percer la foule avec six compagnons de sa pénitence : il étoit en chemise & nuds pieds, ayant une corde au cou comme un criminel. S'étant jetté aux pieds de l'Evêque, il lui donna un papier, où étoient écrits tous ses péchés, le conjurant de le faire lire devant le peuple. L'Evêque voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord ; mais Ponce l'en pressa tant, qu'il le permit. Pendant qu'on lisoit sa confession, il se faisoit frapper de verges & arrosoit la terre de ses larmes. Les spectateurs en étoient attendris, & cet exemple si singulier de pénitence & d'humilité, fut l'occasion de la conversion de plusieurs personnes. Ce saint pénitent mourut au milieu du douzième siècle.

PONCE, (Constantin) nommé en Latin *Constantinus Pontius*, & par corruption Ponce en François, fut un homme de grand mérite, Docteur en Théologie, Chanoine de Séville & Prédicateur de Charles V. Il suivit en Angleterre Philippe II, & ce fut là sans doute, qu'il commença à goûter la doctrine des Protestans, pour laquelle il fut saisi par l'Inquisition & destiné au dernier supplice. Il ne vécut pas jusqu'à la Sentence qu'on appelle *l'Auto de Fé*; où il devoit servir de spectacle au peuple. Les Historiens Espagnols ont avancé, qu'il s'étoit fait mourir lui-même, en se coupant une veine avec un morceau de verre rompu, pour éviter l'ignominie du supplice qui lui étoit préparé ; mais d'autres croyent qu'il mourut de maladie en 1559. L'Inquisition, ne pouvant le condamner au feu, fit porter son effigie, qui le représentoit prêchant : on l'avoit placé dans une Chaire, tenant une main levée, & l'autre appuyée sur la même Chaire. Ce spectacle, qui d'abord emut de pitié les assistans, se termina en risée, quand on sçût que c'étoit un fantôme de paille habillé en Prédicateur. Constantin composa quelques ouvrages, qui furent tous mis à *l'Index* : un *Formulaire de la Doctrine Chrétienne*, en Espagnol : six *Sermons sur le premier Pseaume de David*, dans la même langue : un *grand Catéchisme* : la *Confession du Pécheur* : des *Commentaires sut les Proverbes de Salomon*, sur *l'Ecclésiaste*, sur *Job*, &c.

PONCE *de Leon*, natif de Grenade en Espagne, prit l'habit Religieux de l'Ordre des Hermites de saint Augustin, à Salamanque, devint grand Théologien & habile Canoniste, & professa à Alkala. Il mourut à Salamanque en 1629. Ses principaux

ouvrages sont: *de Sacramento Confirmationis;* de *Sacramento Matrimonii*, *cum Appendice de Matrimonio Catholico cum Hæretico, in-fol.* Il a encore fait un Traité particulier *de impedimentis Matrimonii*, *in-quarto*, & des *Questions sur l'Ecriture*, imprimées à Salamanque en 1611. Il y a eu aussi, en Espagne, un autre PONCE *de Leon*, habile traducteur. Il n'a aucun défaut dans son discours, il est fort exact dans son style, & sçait fort bien s'accommoder à ses Auteurs.

PONCY DE NEUVILLE, (Jean-Baptiste) né à Paris, mort en 1737, âgé de trente-neuf ans, Poëte François. Il entra chez les Jésuites, & y professa les Humanités avec succès. En 1728, il quitta la Société. Se trouvant sans biens & sans Protecteurs, déchu des espérances qu'il auroit dû fonder sur le Vicomte d'Andrezel, Ambassadeur à la Porte, à qui il appartenoit de fort près, il mena une vie assez triste. Son goût pour la Chaire parut en différentes occasions, & l'on applaudit sur-tout au Panégirique de S. Louis, qu'il prêcha dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire, en présence des Académies des Sciences & des Belles-Lettres. L'Abbé Poncy s'est fait un nom comme Poëte & comme Orateur. Il a remporté jusqu'à sept fois, par ses vers, des Prix à l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres pièces de Poësie, où l'on remarque du génie & beaucoup de facilité pour la Versification. Ces pièces sont: une *Elégie sur la mort du Vicomte d'Andrezel;* des *Remercîmens au Comte & à la Comtesse du Roure*, ses bienfaiteurs: une *Imitation des Apologies de S. Justin & de Tertullien, en faveur des Chrétiens;* le *mépris du monde pour servir Dieu*, &c.

PONS, (Jean-François de) issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit à Marly en 1683. Décidé pour l'état Ecclésiastique, il entra au Séminaire de S. Magloire, & en même tems il étudia dans les classes de Sorbonne. Beaucoup d'esprit, une imagination vive, & le talent de la parole, le firent suivre. Il étoit Humaniste, Métaphysicien, & possédoit les principes de la Théologie. En 1706 il fut pourvu d'un Canonicat de l'Eglise Collégiale de Chaumont, & ne le garda que peu d'années. Ses liaisons avec plusieurs personnes cél. dans les sciences & dans la Littér. le fixèrent à Paris. Lié d'une amitié singulière avec la Mothe, il en épousa tous les paradoxes, & prit sa défense avec toute la fougue de son caractère, dans la fameuse querelle sur Homere. Enthousiasmé du prétendu mérite de son Héros, il ne se possédoit

plus quand il en entendoit médire, & son courroux littéraire lui faisoit oublier sa Philosophie. La santé de l'Abbé de Pons s'étant affoiblie considérablement, il prit le parti en 1727 de se retirer à Chaumont dans le sein de sa famille, où il passa le reste de ses jours dans la langueur, avec autant de patience que de religion, & il y mourut en 1732. On a de lui un recueil de pièces écrites avec force, quoique d'un style affecté & pleines de traits singuliers & ingénieux. Le morceau le plus brillant est le parallèle du Philosophe & de l'Orateur, où l'on ne trouve de nouveau que la décoration du style, & une dose de Métaphysique. Les autres pièces sont *Réflexions*, sur l'éloquence; nouveaux *Système* d'éducation. C'est un écrit ingénieux & solide, & dont il seroit à souhaiter que l'on suivît la plus grande partie des principes. L'Auteur veut bien que dans une bonne éducation on ne néglige pas l'étude de la Langue latine; mais il pense avec bien d'autres qu'une éducation Françoise seroit pour beaucoup plus utile que l'étude du grec & du latin. Trois *Dissertations* sur le Poëme Epique, contre la Doctrine de Madame Dacier. Il paroît dans cet Ouvrage plus d'esprit que de solidité. Quatre *Dissertations* sur les langues & sur la langue françoise en particulier. Cette pièce est une apologie sensée de notre langue; un *Factum* sur un Canonicat que l'on disputoit à l'Abbé de Pons, qui est écrit avec beaucoup de feu & de force.

PONTAS, (Arnaud de) né à Bordeaux d'une famille très-illustre, & qui a donné des premiers Présidens au Parlement de Guyenne. Dès sa tendre jeunesse, on remarqua en lui une ardente inclination pour les sciences. Il acquit une connoissance particulière des langues, entr'autres de l'hébraïque & de la grecque. Nommé à l'Evêché de Bazas vers l'an 1572, il se conduisit en homme instruit de ses devoirs. Choisi par l'assemblée du Clergé pour faire au Roi Henri III des Remontrances, il s'acquitta avec dignité de la commission. Ce sçavant Prélat mourut en 1605. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Abdias, des *Notes* sur la Chronique d'Eusebe, & un *Ouvrage de Controverse* contre Duplessis Mornay.

PONTANUS, (Louis) Jurisconsulte du quinzième siècle, né à Cerreto Bourg d'Ombrie. Pie II & tous les Auteurs de ce tems-là, parlent de la mémoire & du sçavoir de Pontanus, comme d'un prodige. En effet il n'avoit jamais oublié ce qu'il avoit une fois ou lû ou oui dire. Il est Auteur de quelques ouvrages de Droit. Il

mourut de peste à Bâle durant le Concile en 1434 âgé de trente ans. Le même bourg a donné naissance à PONTANUS OCTAVIUS, Théologien & Jurisconsulte en même tems. Pie II avoit pour lui une grande estime. Il l'envoya à Bâle, & le nomma au Cardinalat, honneur dont il ne profita pas, étant mort en voyage. Nous avons de cet Auteur un volume d'*Epîtres*, & un autre de *Réponses*, à des *Consultations* de Droit.

PONTANUS, (Jean Jovien) né à Cerreto dans le Duché de Spolette en 1426, mort à l'âge de soixante-dix-sept ans. Jeune encore & sans bien il sortit de sa Patrie, & se retira à Naples où la réputation d'Alphonse I l'attiroit. Ferdinand son Successeur, lui fit donner le droit de bourgeoisie à Naples, & l'honora même dans la suite de la Charge de Viceroi de la même ville. Il devint Gouverneur de son fils Alphonse II, & son Secrétaire. Dans la révolte des Seigneurs du Royaume de Naples, contre Ferdinand, où son fils Alphonse étoit entré, Pontanus tâcha de les réconcilier, & y réussit. Chagrin de n'en avoir pas été récompensé, il fit un Dialogue peu mesuré de l'ingratitude. Il tomba lui-même dans ce vice, en louant dans un discours public avec une flatterie basse, Charles VIII Roi de France, lorsque ce Prince se fut emparé du Royaume de Naples en 1405, & en décriant dans ce même discours la maison d'Arragon dont il avoit reçu tant de bienfaits. Pontanus a écrit l'*Histoire des Guerres* de Ferdinand & de Jean d'Anjou, & divers autres Ouvrages en prose & en vers. On les a tous imprimés à Bâle en 1556 en 4 vol. *in*-8. où se trouve le petit Traité *de Historiâ* qui est assez peu de chose.

PONTANUS, (Jacques de Brugg dit) Jésuite né dans la Bohême, & mort à Ausbourg l'an 1626 à l'âge de 84 ans. Habile dans les Langues & les Belles-Lettres, il les enseigna long-tems avec éclat. Plus capable de juger des bons vers que d'en faire, il a donné en latin trois Livres d'*Institutions Poëtiques*. On a aussi de lui divers Ouvrages en prose & en vers, des *Commentaires* sur Ovide, des *Traductions* latines de divers Auteurs Grecs, comme *Jean* CANTACUZENE, THEOPHILACTE, &c.

PONTANUS, ou DU PONT, (Pierre) étoit de Bruges. On le surnomma l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de trois ans, ce qui ne l'empêcha pas de devenir fort sçavant. Ce Grammairien enseigna publiquement dans l'Université de Paris, vers le commencement du seizième siècle, & donna un grand nombre d'Ouvrages.

Incapable de flatter personne ; & de déguiser la vérité, relevant la vertu, & déclamant contre le vice, amateur de l'honnêteté & de la probité, il n'écrivoit rien qui pût blesser l'une & l'autre, & méprisoit souverainement ce qui étoit vain ou dangereux. C'est le portrait que Pontanus fait de lui-même dans son *Ars versificatoria* adressé à la jeunesse.

PONTANUS, (Jean-Isaac) originaire de Harlem, & né en Danemarck. Sa profession particulière, fut celle de l'Histoire. La Poësie à laquelle il s'appliqua aussi, ne lui a point fait d'honneur. Il enseigna la Médecine & les Mathématiques à Harderwick dans le pays de Gueldres, où il mourut en 1640. Il est Auteur de divers Ouvrages : *Historia urbis & rerum Amstelodamensium*, in-fol. *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, in-12. *Rerum Danicarum Historia*, Lib. 10, *in-fol.* Cette Histoire qui est estimée, va jusqu'en 1548. Il en laissa manuscrite une suite, qui après avoir été cachée long-tems dans la Bibliothèque royale de Copenhague, a été donnée au Public par les soins du sçavant Westphal, Chancelier dans le Holstein. *Historia Ulrica*, in-fol, assez bonne : *de Rheni divortio* in-4. Livre sçavant & judicieux: *Originum Francicarum*, lib. 6, *in*-4. assez exact. Pontanus composa aussi une *Bibliothèque* des femmes qui sont devenues illustres par leur science.

PONTANUS, (Jacques) de Harlem, illustre Docteur de Louvain, & Censeur Royal des Livres. Il fut toujours très-attaché à la Doctrine de son Ecole, qui étoit celle de S. Aug. En 1647, il approuva avec grand éloge un Ouvrage de Pierre Cobbart, Religieux Prémontré de l'Abbaye de Ninoue, disant que c'étoit un précis fidelle de la Doctrine de S. Augustin, & qu'on ne pouvoit la combattre, sans en même tems condamner la Doctrine de ce S. Docteur. Les Défenseurs de Molina en furent si irrités, qu'ils lui firent ôter contre toute règle de justice, la Charge de Censeur, par l'Archiduc Leopold, Gouverneur des Pays-bas. Pontanus mourut en 1668.

PONTAS, (Jean) naquit à S. Hilaire d'Harcourt, au Diocèse d'Avranches, le dernier jour de l'an 1638. Après avoir étudié en Philosophie & en Théologie au Collège de Navarre, il embrassa l'Etat Ecclésiastique. En 1663, il reçut tous les Ordres, depuis les Mineurs jusqu'à la Prêtrise, en dix jours de tems. L'étude du Droit Canon eut beaucoup d'attraits pour lui, il s'y livra & prit le bonnet de Docteur. En 1668, M. de Perefixe Archevêque de Paris, le fit Vicaire de la

Parroisse de Sainte Généviéve des Ardens. Il n'apporta pas seulement au ministère un cœur droit, un zèle ardent, une volonté sincère, il y joignoit encore la science des Saints, & les lumières d'un grand maître de la vie spirituelle. Sous M. de Harlay, devenu Pénitencier de l'Eglise de Paris, emploi si peu capable de flatter l'amour propre, il en remplit les devoirs avec une charité peu commune. Pontas donna en 1698 un ouvrage latin sous ce titre : *Sacra Scriptura ubique sibi constans*, in-4. Son dessein est de faire voir qu'il n'y a aucune contradiction réelle dans l'Ecriture-Sainte. Il composa *des entretiens Spirituels* pour instruire, exhorter & consoler les malades, & un grand nombre d'autres Livres de piété. L'Ouvrage le plus considérable de cet Auteur, est le *Dictionnaire* des Cas de conscience, dont l'édition la plus ample est en trois vol. *in-fol.* La République des Lettres lui est redevable, aussi-bien qu'à tous ceux qui ont donné au Public des Dictionnaires sur differentes matières. Les défauts qui s'y rencontrent ordinairement doivent entrer en compensation avec ce qu'il y a de bon & d'utile. Pontas mourut âgé de quatre-vingt-neuf ans.

PONT-CHASTEAU, (Sébastien-Joseph du Camboут de) étoit né le 20 Janvier 1634, d'une famille illustre depuis plus de cinq cens ans. Son pere étoit cousin-germain des Cardinaux de Richelieu & de Lyon. Son éducation fut conforme à sa qualité ; ses progrès dans les sciences, sur-tout dans la Théologie, répondirent à la solidité & à la pénétration de son esprit. Chargé dès sa première jeunesse de trois Abbayes, il pouvoit encore se promettre de parvenir aux plus grandes dignités de l'Eglise. Il disoit depuis en parlant de la mort des Cardinaux de Richelieu & de Lyon, qui avoient sur lui de grands desseins de fortune, *que Dieu avoit tué deux hommes pour le sauver*. Ayant un talent singulier pour s'insinuer dans les esprits, & pour fotmer des liaisons, le monde l'aima, & il aima le monde pendant quelque tems. Touché de Dieu, il vint à Port-Royal, & se mit sous la conduite de M. Singlin. Sa première ferveur fut passagère, & il se rengagea dans le siècle. Enfin après bien des combats, résolu de renonçer sans réserve au monde & à lui-même, il revint à Port-Royal, fit bien des instanc. & il y fut reçu en 1662. Quatre ans après M. de Saci ayant été conduit à la Bastille, Pont-Château s'en plaignit par une lettte qu'il écrivit à M. Perefixe, Archevêque de Paris. Depuis long-tems il avoit renoncé à ses Bénéfices, & disposé même de son patrimoine, lorsqu'il se chargea

pendant lequel il écrivit en faveur de sa maîtresse, une multitude de *Sonnets*, d'*Odes*, de *Chansons*, même en Italien, ce qui prouve qu'il avoit bien appris cette langue. De retour a Paris, il y fut témoin de la magnifique entrée de Charles IX, & du couronnement de la Reine Eliza. d'Autriche, & il en a écrit les circonstances dans son *champ Poëtique plein de réjouissance & d'allégresse*, Poëme en vers héroïques, qu'il adressa à Charles IX. Ce Poëme n'est pas recommandable par l'invention, mais il l'est par l'exactitude avec laquelle les principaux faits sont racontés. Pontoux passa le reste de sa vie à Châlons où il mourut vers l'an 1579, dans un âge peu avancé. Nous avons de lui une traduction Françoise de la harangue de S. *Basile le Grand* à ses jeunes disciples, &c. une *Rhétorique gaillarde*: des *Huitains* sur les figures de l'ancien Testament. 288 *Sonnets*, des *Odes*, des *Chansons*, & autres Poësies qui ne roulent que sur l'amour, & qu'il recueillit lui-même sous le titre de *Gelodacrie amoureuse*.

POOLE, (Mathieu) Ecrivain Anglois, naquit à Yorck en 1624. Se premières études furent faites à Cambrige. Il devint membre de l'Université d'Oxford, & Recteur de S. Michel le Quern à Londres. Zélé pour l'éducation de la jeunesse, il forma un projet qui devoit lui procurer des avantages réels. Le Parlement le goûta, mais les embarras dans lesquels Poole se trouva, en empêchèrent l'exécution. Contraint de sortir d'Angleterre, il vint en Hollande où il mourut en 1679. Il est Auteur de plusieurs ouvrages. Le *Synopsis Criticorum* lui a fait le plus d'honneur. C'est un *Abrégé* des remarques que les plus habiles Commentateurs ont fait sur l'Ecriture sainte.

POPE, (Alexandre) né à Londres en 1688, de parens Catholiques, fut élevé sous leurs yeux à cause de la foiblesse de son tempérament, qui l'empêcha d'aller aux Ecoles publiques & avec très-peu de secours, il fit par les seules forces de *son génie* de très-grands progrès dans les Lettres. Son pere persécuté pour sa Religion, s'étant retiré avec sa famille en un village de la forêt de Vindsor, le jeune Pope apprit de lui-même le Grec, le Latin, l'Italien & le François, & lut les Poëtes qui ont écrit dans toutes ces Langues. Il commença de bonne heure à faire connoître ses talens pour la Poësie; & à douze ans il composa une *Ode sur la solitude*, où il y a beaucoup de naturel & de délicatesse, & qui annonçoit dans l'Auteur les plus grands talens. A quatorze ans Pope traduisit le premier li-

vre de la Thébaïde de Stace. Il avoit aussi ébauché un poëme épique, & fini deux pièces de théatre; mais dans un âge plus mûr, il brûla la plûpart de ces productions comme indignes de voir le jour. Avant l'âge de seize ans, il composa des *Poësies Pastorales*, qui décelèrent en lui un génie particulier pour cette espèce de Poësie, & un jugement bien au-dessus de son âge. Elles sont au nombre de six, & Virgile n'a rien écrit de meilleur en ce genre. Aussi les regardoit-il comme supérieures à ses autres Poësies, dont aucune n'est aussi correcte pour la vérsification, ni aussi harmonieuse. Les quatre premieres roulent sur les quatre saisons, la cinquième est destinée à célébrer la naissance du Messie, & elle réunit tout ce que l'on peut concevoir de plus sublime dans les images & de plus noble dans la versification. Dans la sixième, Pope célèbre la forêt de Vindsor, & rien n'est plus vif, plus animé, plus chargé de descriptions champêtres, d'images brillantes, de portraits naturels que cette pièce. En 1708 il fit une *Ode* pour le jour de Sainte Cécile, dans laquelle il fait un mélange bizarre, du sacré & du profane, qui n'est digne ni du bon goût de l'Auteur, ni de la dignité du sujet. En 1709 parut *l'essai sur la critique* en vers, si connu en France par la traduction de l'Abbé du Resnel: au feu, à l'imagination, à la légèreté de l'ouvrage, on y reconnoît la plume d'un jeune homme. A la solidité, à la justesse qui y règnent, on jugeroit que c'est le fruit de l'âge mûr. En 1710 parut le *Temple de la Renommée*, Poëme où l'on a blâmé l'excès de l'imagination, le défaut de vraisemblance & le peu d'ordre. Deux ans après Pope publia la *Boucle de Cheveux enlevée*, Poëme en 5 chants, badinage ingénieux que l'Auteur entreprit pour réconcilier deux familles d'Angleterres, qu'une boucle de cheveux coupée indiscretement à une Dame avoit brouillées. Nous en avons plusieurs traductions Françoises peu capables de faire connoître les graces, la variété, le comique, les allusions, les bonnes plaisanteries de l'original. Outre ces ouvrages, la jeunesse de Pope produisit encore quantité de pièces en tout genre, comme des traductions de plusieurs morceaux d'Ovide, de quelques satyres d'Horace, &c. Mais son ouvrage le plus considérable est la traduction en vers de l'*Iliade* & de l'*Odissée*, d'*Homere*, qui lui valut cent mille écus & qui en augmentant sa réputation & ses richesses, fit croître la fureur de ses envieux. Ils entreprirent de décrier cet ouvrage, mais leurs efforts ne servirent qu'à le re-

haufser, & l'Auteur demeura en posseſſion de la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Alors ils réunirent tous leurs efforts dans une Satyre intit. la *Popiade*, dans laquelle ils décrièrent indignement ſa perſonne, & lui attribuèrent de même qu'à ſon ami Swifs, des ouvrages indignes d'eux. Ce fut ce qui les détermina à publier eux-mêmes en 1727, un *mélange* de pièces qu'ils avoient effectivement compoſées. La plus ingénieuſe de ce Recueil eſt le *Traité du bas*, ou l'*art de ramper en poëſie*. On y diſtingue en pluſieurs claſſes les Auteurs qui excellent en cet Art; on les déſigne par des attributs différens & des lettres initiales. Cette ſatyre déſeſpéra les ennemis de Pope : ils ne gardèrent plus de meſures, & dans ſoixante-deux libelles qu'ils firent paroître contre lui ; ils le traitèrent d'ignorant, de fou, de monſtre, d'homicide & d'empoiſonneur. Ce déchaînement mit à bout la patience de Pope, il fut aſſez foible pour ſe venger, & malgré les conſeils du Docteur Arbuthnot ſon ami, il fit paroître la *Dunciade*, autrement dite, le *Temple de la ſtupidité*, ou de *la bêtiſe* en 1728. Le ſujet de cette ſatyre eſt le rétabliſſemen du mauvais goût, & l'Auteur y couvre de ridicule & d'opprobre ſes adverſaires de la manière la plus ſanglante : cette cruelle ſatyre excita un orage terrible contre l'Auteur qui fut inondé d'un torrent de Libelles. On fit ſur-tout courir dans les rues de Londres, une relation écrite d'un ton ſérieux & naif, dans la quelle on l'accuſoit d'avoir été fouetté à cauſe de ſa *Dunciade*, & on donnoit à cette aventure toutes les couleurs de la réalité. Pope qui craignit qu'on ne crût cette hiſtoire dans le monde, fit promptement imprimer cet avis au public : *Comme on a vû dans une relation ſcandaleuſe que j'ai été fouetté Jeudi dernier, Je donne avis au public que je ne ſuis point ſorti de chez moi ce jour-là*. Lorſque l'orage fut un peu diſſipé, Pope commença à travailler ſur des ſujets de morale, & fit imprimer quelques *Epîtres*, dont l'une roule ſur *le bon & le mauvais goût dans l'uſage des richeſſes*. Ce morceau eſt agréable par le ſujet, ingénieux par les détails, ſolide par les principes, intéreſſant par les ſentimens : la ſeconde ſur le *véritable uſage des richeſſes*, ne reſpire que le bonheur de ſes ſemblables, & l'amour du bien public : dans la troiſième, *ſur la connoiſſance des hommes*, &c. Le Poëte veut que, pour bien connoître les hommes, on s'applique à découvrir leur paſſion dominante. La dernière roule ſur *le caractère des femmes*. *L'eſſai ſur l'homme*, ſuivit de près les *Epîtres*, & c'eſt de tous les ouvrages du

Poëte Anglois, celui qui lui attira le plus de louanges & de censures. On l'accusa surtout en France, de vouloir établir la fatalité monstrueuse de Spinosa, & de nier la dégradation de la nature humaine. L'illustre Auteur du Poëme de la Religion, qui n'avoit lû l'ouvrage du Poëte Anglois que dans les traductions françoises, jugea Pope par ses traducteurs, & sans imputer à l'original des principes pernicieux, il attaqua les conséquences qu'on en *tiroit*, & les dangéreuses maximes qui en résultent. Mais le Chevalier de Rumsay justifia d'abord son ami dans une lettre écrite à Racine, dans laquelle il développe les principes de l'essai, & les met dans un jour favorable ; & enfin Pope lui-même écrivant au même, proteste contre les méprises contin. de ses traducteurs, qui n'ont entendu ni ses raisonnemens ni sa doctrine ; & il déclare hautement que ses sentimens diamétralement opposés à ceux de Spinosa & de Leibnits, sont parfaitement conformes à ceux de Paschal. Nous avons encore de Pope des *Lettres* à différens particuliers des *Epitaphes*, des *Fables*, des *Prologues*, &c. Tous ces ouvrages ont été recueillis & imprimés en 9 volumes, par les soins de Warburton son ami, à l'Iliade & à l'Odissée près, qui ont été imprimées séparément plusieurs fois. Il y a joint une vie très-détaillée de l'Auteur qui mourut en 1744 d'une hydropisie de poitrine, âgé de cinquante-six ans, avec la réputation du Poëte le plus *élegant*, le plus *correcte* & le plus *harmonieux* qu'ait eu l'Angleterre.

POPILIUS, Consul Romain. On le surnomma *Lænas* pour avoir appaisé une émotion du peuple contre les Patriciens étant revêtu d'un habit sacerdotal que l'on appelloit *Lana*. Dans son quatrième Consulat il mit les Gaulois en déroute en l'an 350 avant Jesus-Christ. La famille des Popiliens a été féconde en grands hommes. Un d'entr'eux, C. Popilius, fut député vers Antiochus, Roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolomée Roi d'Egypte, allié du peuple Romain. Le Prince qui n'étoit fier qu'envers ceux qui ne lui résistoient pas, demanda humblement un délai de quelques jours pour délibérer sur la réponse qu'il auroit à faire. Popilius ne voulut pas lui en accorder, & ayant tracé sur le sable avec une baguette autour d'Antioch., un cercle il lui ordonna impérieusem. de se décider av. que de sortir de cette encein. Ce ton d'autorité déconcerta Antiochus, & après un moment de réflexion, il renonça à son projet & évacua toutes les Villes de l'Egypte où il avoit garni-

son. Il y a apparence que Popilius qui tua Ciceron étoit de la même famille. Quoiqu'il en soit, il se deshonora en ôtant la vie à un Orateur qui la lui avoit conservée par son éloquence.

PORCHAIRE, Abbé de Lerins en 731. Il étoit à la tête de cinq cens Moines qui se préparoient comme lui au martyre, par la prière & la sainte Communion, lorsque les Sarrazins vinrent fondre dans cette Isle. Après avoir caché les reliques de son Eglise, & avoir embarqué seize pensionnaires & trente-six des plus jeunes Religieux, il assembla sa Communauté & l'exhorta à mourir généreusement pour la foi de Jesus-Christ. Les Barbares firent prisonniers tous les Moines, séparèrent les viellards & les tourmentèrent les premiers, pour intimider les autres à qui ils faisoient de grandes promesses, s'ils vouloient embrasser leur Religion. Mais les trouvant inébranlables, ils les massacrèrent tous, à l'exception de quatre qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci trouvèrent le moyen de s'évader, retournèrent à Lerins, où vivoit encore Eleuthere, qui s'étant caché dans une grotte, avoit échappé à la fureur de l'ennemi. On le choisit pour Abbé, dès qu'on eût rappellé les trente-six Religieux que S. Porchaire avoit envoyé en Italie.

PORCHERON, (D. David Placide) Religieux Bénédictin & Bibliothécaire de l'Abbaye de S. Germain des Prez, s'est distingué par la connoissance des Langues, de l'Histoire, de la Géographie, des Généalogies & des Médailles. Il publia en 1690, des Maximes pour l'éducation d'un jeune Seigneur, dont il n'est pas l'Auteur mais dont il a réformé le style, & il y a joint la traduction des instructions de l'Empereur Basile le Macédonien pour Leon son fils, & la Vie de ces deux Princes. Il a aussi contribué à l'édition nouvelle de S. Hilaire, & a publié un vieux manuscrit sur l'ancien. Géographie, qui est d'un Auteur anonyme du septième siècle ou environ, qu'il a enrichi de quantité de notes très-sçavantes & très-curieuses. D. Porcheron mourut en 1694, à l'âge de quarante-deux ans.

PORDENON, (Jean-Antoine Licinio-Regillo dit) Peintre, né l'an 1484, dans le Bourg de Pordenon, mort en 1540. Son talent pour la Peinture se manifesta de bonne heure. La beauté de son coloris, son style grand & noble, sa facilité & son goût de dessein, le firent admirer. On le préféra même au Titien. Il y eut entre ces deux habiles Maîtres une si grande jalousie, que Pordenon craignant quelque insulte, se tenoit toujours sur ses gardes, & travailloit

travailloit l'épée au côté avec une rondache auprès de lui. Charles-Quint combla ce Peintre de biens, & le décora du titre de Chevalier. Pordenon a beaucoup peint à Fresque ; il y a plusieurs Villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Le Roi a de lui deux Tableaux, l'un représente Saint Pierre, l'autre est un simple Portrait.

PORÉE, (Charles) né à Vendes près de Caën le 14 Septembre 1675, entra dans la Société des Jésuites le 8 Septembre 1692. Il commença son cours de Régence à Rennes avec distinction. Appellé à Paris, il consacra d'abord ses talens à des études convenables à un homme qu'on destinoit aux saints Ordres. Il prêcha quelques Sermons qui furent goûtés, & s'il eût suivi son inclination, il se fût consacré pour toujours aux Missions chez les infidèles. Mais ses Supér. le destinoient à remplir la Chaire de Rhét. de *Louis le Grand*. Il se chargea de ce pénible empl. en 1708, & s'en acquitta avec distinction durant trente-deux ans. Sa réputation égala celle des Cossart, des la Rue, des Jouvenci, & ses Harangues furent reçues du public avec de grands applaudissemens. On ne doit pourtant pas dissimuler que son genre d'éloquence est plus du siècle de Trajan que de celui d'Auguste ; & ressemble plus à celle de Seneque & de Pline, qu'à celle de Ciceron. Il donne toujours plus à l'esprit, aux expressions ingénieuses, aux pensées vives & éclatantes, qu'aux pensées nobles & au style majestueux de cet Orateur. Poëte Latin & François, le Pere Porée a fait des vers qui lui ont mérité le suffrage des personnes de goût. Il étoit né avec quelques talens pour le théâtre, & nous avons de lui des Tragédies de Collège qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'elles soient fort inférieures à celles du Pere de la Rue. Il a fait aussi des Coméd. pour le même usage, où l'on trouve quelquefois le sel de Plaute & l'élégante simplicité de Térence. Le but principal du Pere Porée en composant ces pièces, étoit de corriger les mœurs & d'inspirer la vertu. Sans prétendre que ce moyen soit bien propre à opérer cet effet ; on ne peut disconvenir, & les Elèves de Porée lui rendent cette justice, qu'il n'étoit pas moins attentif à leur inspirer l'esprit de piété que l'amour des Belles-Lettres. Aussi a t'on été bien fondé à mettre au bas de son Portrait : *Pietate an ingenio, poësi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ*. Ce grand maître mourut le 11 Jauvier 1741, âgé de 65 ans.

PORPHIRE, Philosophe Platonicien, né à Tyr l'an de Jesus-Christ 233. Il eut pour Maître Longin, fameux Pro-

fesseur de Philosophie & de Rhétorique à Athènes: puis Il vint à Rome où il suivit Plotin dont il écrivit la Vie & publia les Ecrits. Le Maître & le Disciple contribuèrent mutuellement à se perfectionner. Ils pensoient beaucoup. Ils vouloient voir le fond des choses & se distinguer par des connoissances extraordinaires. Mais Plotin étoit plus lent, plus obscur, plus retiré en lui même, Porphire plus vif, plus entreprenant, amoureux de la nouveauté, il trouvoit du ridicule dans les choses, même les plus sérieuses. Après la mort de Plotin il enseigna à Rome avec réputation, & soit haine pour le Christianisme, soit plutôt jalousie secrette contre les Chrétiens, qui soutenoient le plus sage parti, il autorisa de ses discours & de ses ouvrages toute la Magie Platonicienne. Les Actes du Concile d'Ephèse, nous apprennent que l'Empereur Theodose *le Grand* fit brûler les Livres de Porphire l'an 388. Lorsque ce Philosophe eut conçu le dessein d'écrire contre la Religion Catholique, il lut exprès toute l'Ecriture pour y réussir, & prit un tour assez singulier pour en saper l'autorité. Citant tous les Historiens qu'on avoit pour lors, & qui depuis se sont perdus, il montra avec beaucoup d'étendue que tout ce qui est écrit dans l'onzième chapitre de Daniel, étoit arrivé précisément comme Daniel le dit. De cette uniformité parfaite, il concluoit qu'un détail si juste de tant d'événemens ne pouvoit pas avoir été écrit par Daniel, tant d'années avant qu'ils fussent arrivés, & qu'il falloit absolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphane & emprunté le nom de Daniel. Les Chrétiens prouvèrent d'une manière incontestable que les Prophéties étoient véritablement de Daniel. Ce fut en citant la nation entière des Juifs, dont le témoignage ne pouvoit être suspect ni recusé, puisqu'ils étoient ennemis du Christianisme, encore plus violemment déclarés que les Payens mêmes. Constitués par la Providence, gardiens & dépositaires des saintes Ecritures, ils auroient regardé comme un sacrilège d'y transposer un seul mot ou d'y changer quelques lettres : combien plus de supposer quelques Livres? Porphyre s'imaginoit travailler pour détruire les Prophéties, & Dieu se joua de lui en faisant servir son travail à les constater.

PORRÉE, (Gilbert de la) né à Poitiers, après avoir enseigné la Théologie dans cette Ville, en fut élû Evêque l'an 1141. Il avoit eu pour Maître les plus habiles Théologiens de son tems. Mais

comme il est difficile, quand on veut raisonner sur les mystères de ne pas s'égarer, il avança dans ses *Commentaires* sur les Pseaumes, les Epîtres de Saint Paul, & sur les œuvres de Boëce des propositions téméraires sur la Divinité. Selon son systême l'essence divine n'étoit point Dieu; les propriétés des Personnes n'étoient point les Personnes; la Nature divine ne s'étoit point incarnée; il n'y avoit que les élûs qui fussent véritablement baptisés. Les deux Archidiacres de son Eglise le déférèrent au Pape Eugène. L'examen de cette affaire fut commencé à Auxerre, dans une assemblée qui s'y tint au commencement de l'an 1147, & continué dans une autre assemblée tenue à Paris quelques mois après. Gilbert comparut à celle-ci en présence du Pape. Saint Bernard fut le principal de ses accusateurs. Le Jugement de cette contestation fut renvoyé au Concile de Reims, qui se tint vers le Carême de l'année suivante. Les propositions de Gilbert furent condamnées, & ce Jugement fut reçu de lui avec une soumission que n'imitèrent pas quelques-uns de ses Disciples. On ne fit rien contre la personne de ce Prélat, & il retourna dans son Diocèse réconcilié avec ses Archidiacres. Il gouverna encore l'Eglise de Poitiers jusqu'à l'an 1154 qui fut celui de sa mort.

PORSENNA, Roi de Clusium, principale Ville de l'Etrurie. Tarquin lui ayant fait envisager son exclusion de Rome comme la cause commune des Rois, le détermina à embrasser sa querelle. Porsenna marcha à Rom. avec une puissante armée, l'an 507 avant Jesus-Christ, & peu de jours après y donna un assaut, où les deux Consuls furent blessés. Profitant de cet avantage, il voulut forcer un pont dont la prise entraîneroit celle de la Ville. Mais Horatius *Coclès* ou *le Borgne*, s'étant mis à la tête, en défendit l'entrée, seul contre une armée, tandis que deux autres Romains coupèrent le pont par derrière. Porsenna ne pensa plus qu'à réduire Rome par la famine. Mutius Scœvola craignant pour sa patrie allarmée, eut la hardiesse de vouloir lui seul la délivrer. Déguisé en Etrurien, il alla au camp de Porsenna, entra dans sa tente, tua son Secrét., & fit brûler sa main droite pour la punir de son erreur. Ce prodige de valeur & d'intrépidité fit concevoir à Porsenna une haute estime pour les Romains, & ce sentiment le disposa à la paix, qu'il offrit aux Consuls.

PORTA, (Jean-Baptiste) Gentilhomme Napolitain. Un attrait singulier le porta à la

recherche des secrets de la Nature, & la subtilité de son esprit lui découvrit plusieurs opérations des corps élémentaires auparavant inconnus. Le désir de perfectionner cette science, l'engagea à établir dans sa maison une Académie, qu'il nomma, *des Secrets*. Il falloit pour y être admis apporter quelque Secret nouveaux pour la santé du corps ou pour l'usage des Arts méchaniques. Ce fut là que prit naissance son Livre de la *Magie naturelle*. La plûpart des choses qu'il y avance, sont plutôt chimériques que fondées sur l'expérience. La Cour de Rome lui défendit de tenir ces assemblées, & de s'apliquer à cette science. Il obéit, & se mit a composer des *Comedies* & des *Tragédies*. Il est Auteur d'un *Traité* fort curieux sur les Not. occultes des Lettres, *de occultis Litterarum Notis*. Son dessein est d'apprendre la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Il y donne plus de cent quatre-vingt manières de se cacher, & il en laisse une infinité d'autres à deviner. Porta étoit très-versé dans la Philosophie, dans les Mathématiques & dans l'Histoire naturelle. Il mourut en 1515, âgé de 70 ans.

PORTA, (Joseph) naquit à Castelnuovo dans le Garfignana en 1535. Le Pape Pie IV. & le Sénat de Venise, exercèrent long-tems son peinceau. Il excella à peindre à fresque & à l'huile. L'on voit au Palais Royal un de ses Tableaux representant l'*Enlèvement des Sabines*, de grandeur naturelle. Porta eut aussi du goût pour les Sciences, & principalement pour la Chymie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Il avoit composé plusieurs *Traités* de Mathématiques qu'il jetta au feu, ainsi que ses desseins & ses études, ne voulant que personne profitât de ses découvertes ni de ses lumières. Ce célèbre Artiste mourut à Venise en 1585.

PORTE, (Charles de la) second du nom, Duc de la Meilleraye. Il fût l'homme de son tems qui entendoit le mieux les siéges, & il en donna des preuves éclatantes en plusieurs occasions. Son mérite & la faveur du Cardinal de Richelieu son parent, concoururent à son élévation. Déja pourvû du Gouvernement du Château de Nantes, en 1632, il fut fait Chevalier des Ordres, l'année suivante, & Grand-Maître de l'Artillerie en 1634. Après la prise de la Ville d'Hesdin, il reçut des mains du Roi, le bâton de Maréchal de France sur la brêche de cette place le 30 Juin 1639. En 1644, il fut Lieutenant - Général sous le Duc d'Orleans, & deux

ans après il commanda l'armée en Italie, où il se signala par la prise de Piombino, & ce fut en sa faveur que le Roi érigea la Meilleraye en Duché-Pairie. Ce Maréchal mourut à Paris le 8 Février de l'an 1664, âgé de soixante-deux ans.

PORTES, (Philippe des) né à Chartres en 1546, vint à Paris, & s'y attacha à un Evêque avec lequel il alla à Rome, où il apprit parfaitement la Langue Italienne. De retour en France, il se livra à la Poësie Françoise qu'il cultiva toute sa vie. Né avec un meilleur goût que n'en avoient eu Ronsard, du Bartas & leurs Imitateurs, il s'appliqua à donner à ses vers de la tendresse & de la douceur, & à purger sa langue d'un jargon barbare chargé de grécisme, d'épithetes obscures & d'expressions forcées. Il avoit un génie excellent pour la Poësie, le jugement bon & la critique fine. Il emprunta des Italiens le style fleuri & enjoué, les belles figures, les traits brillans, & les vives descriptions qu'on trouve dans ses Ouvrag. Plusieurs Princes témoignèrent à ce Poëte le cas qu'ils faisoient de ses productions. Henri III qu'il avoit accompagné en Pologne lorsque ce Prince alla prendre possession de ce Royaume, lui donna plusieurs Bénéfices, & dix mille écus pour le mettre en état de publier ses premiers Ecrits; & Charles IX lui avoit donné huit cens écus d'or pour son *Rodomont*. L'Amiral de Joyeuse fit avoir à l'Abbé des Portes une Abbaye pour un Sonnet. Sa modestie lui fit refuser des Evêchés & même l'Archevêché de Bourdeaux; & il employa ses grands biens à former une nombreuse Bibliothéque, & à secourir les gens de Lettres qui étoient dans le besoin. Il eut l'honneur d'être appellé dans le Conseil de Henri III, & d'être consulté sur les affaires les plus importantes du Royaume. Après la mort de ce Prince, il se retira en Normandie, où il devint Ligueur par attachement pour l'Amiral de Villars, & c'est ce qui l'a fait maltraiter dans la Satyre *Menippée*; mais il contribua depuis à faire rentrer cette Province sous l'obéissance d'Henri IV, & ce Prince lui accorda son amitié. Nous avons de l'Abbé des Portes des *Sonnets*, des *Stances*, des *Elégies*, des *Chansons*, des *Epigrammes*, des *Imitations* de l'Arioste, la *Traduction* des Pseaumes, & autres Poësies recueillies pour la première fois, *in*-4. par Robert Etienne en 1573, & réimprimées plusieurs fois depuis. Malherbe avoit fait sur ces Poësies un si grand nombre d'observations critiques, qu'il ne laissoit presque rien sans le censurer. Des Portes mourut en 1606, âgé

de plus de soixante ans.

PORTUS, (François) né à Candie, dans le seizième siècle, élevé chez Hercule II, Duc de Ferrare, eut la liberté d'y suivre la Doctrine que Calvin avoit enseignée. Delà il passa à Genève, où il fut long-tems Professeur en Langue Grecque. Il y publia divers Ecrits concernant sa profession; des *Commentaires* sur Pindare, sur Xenophon, sur Thucydide, &c. Portus mourut à Genève en 1581, âgé de soixante dix ans. Le fils qu'il laissa, nommé *Emile*, s'attacha comme son pere, à l'étude de la Langue Grecque, & à l'explication des Auteurs qui ont écrits en cette Langue. Il enseigna aussi le Grec à Lausane & dans l'Université d'Heidelberg. Entr'autres fruits de ses travaux; on a les *Tragédies* d'Euripide, en Grec & en Latin, les *Comédies* d'Aristophane, trad. de même, avec des notes, une version latine des *Antiquités Romaines*, écrites en grec, par Denis d'Hallicarnasse, &c.

PORUS, Roi d'une partie des Indes, comptoit jusqu'à trois cens Villes dans ses Etats. Alexandre *le Grand* après la défaite de Darius vint l'y inquiéter l'an 328 avant Jesus-Christ. Porus campa sur les bords de l'Hydaspes, pour en défendre le passage : mais Alexandre ayant traversé ce fleuve, gagna deux victoires : l'une sur le fils aîné de Porus, l'autre sur ce Prince, qui après avoir fait dans le combat tout devoir de Soldat & de Capitaine, se retiroit blessé sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille & à sa grandeur. Alexandre voulant sauver un si brave Prince, lui envoya des Officiers qui lui persuadèrent de venir trouver un Vainqueur digne de lui. Porus sans être abattu de sa disgrace, s'approcha avec une contenance assurée, comme un brave & vaillant guerrier, que son courage à défendre ses Etats doit faire estimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux, lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. Mais, ajoûta, Alexandre, *ne demandez-vous rien d'avantage*. Non, répliqua Porus, tout est compris dans ce seul mot. Alexandre touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son Royaume : il y ajoûta d'autres Provinces, & le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime & d'amitié. Porus suivit depuis ce Conquérant avec ses troupes, pendant le cours de son expédition dans les Indes, & lui demeura fidèle jusqu'à la mort. Le Vaincu n'est pas ici moins digne d'admiration que le Vainqueur.

POSSEVIN, (Antoine) né à Mantoue en 1534, entra chez les Jésuites en 1559, & s'y distingua par son érudition, sa facilité à parler les Langues Etrangères & ses Sermons. Il s'acquitta dignement de plusieurs affaires import. chez divers Princes vers lesquels il fut envoyé, comme en Pologne, en Moscovie, en Suéde. Dans ce dernier Royaume, il eut la consolation de convertir à la foi Jean III, Luthérien, qui après le départ de Possevin retourna au Luthéranisme. Par complaisance pour ses sujets. Possevin étant en Moscovie, y soutint 3 disp. pub., où il prouva les erreurs des Grecs, & il les fit imprimer avec une ample description de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, & des moyens de faire rentrer ces peuples dans la vraie Religion. Cet Ouv. qui prouve que le Jésuite étoit aussi utile Mission. que grand Littérateur & habile Négociateur, fut imprimé à Cologne, *in-fol.* en 1595. Nous avons encore de Possevin divers Ouvrages, dont les plus importans sont sa Bibliothéque *in-fol.* où il entre assez bien dans la méthode qu'on doit suivre pour l'étude de l'Histoire; mais on lui reproche de censurer mal-à-propos quelques Ecrivains de réputation. Son *Apparat Sacré*, 2 vol. *in-fol.* Le P. Possevin mourut à Ferrare en 1611, âgé de soixante-dix-huit ans. Nous avons sa vie *in-12.* curieuse en ce qu'elle rapporte les travaux de ce Jésuite habile, & les négociations auxquelles le Saint Siège l'employa dans les pays Septentrionaux. Il eut un neveu Médecin à Mantoue, & connu dans la République des Lettres.

POSSIDIUS, Disciple de S. Augustin, fut élevé dans le Monastère, & admis au Clergé de ce Saint Docteur, puis élu Evêque de Calame pour les Catholiques. Il eut la gloire de disputer trois fois devant le Peuple de Carthage avec Crispin, Evêque Donatiste qui avoit beaucoup de réputation dans son parti & de le convaincre d'hérésie. Un jour que ce Prélat faisoit la visite de son Diocèse, il fut attaqué par les Donatistes & eut bien de la peine à sauver sa vie. Une autre fois les Payens fondirent impétueusement sur son Eglise, y mirent le feu & cherchèrent l'Evêque pour le tuer. Possidius échappa à leur fureur, & fit ensuite le voyage d'Italie pour demander justice de la violence commise contre son Eglise. Ce Prélat écrivit la vie de son maître avec lequel il avoit vécu familièrement pendant près de quarante ans, & il nous a laissé aussi un Catalogue des Ouvrages du S. Docteur, tant des *Livres* que des *Sermons* & des *Lettres*, où

il en compte mille trente, quoi qu'il avoue qu'il n'a pû tout compter.

POSTEL, (Guillaume) né à Dolerie, Village du Diocèse d'Avranches, en 1510, de parens pauvres, se fit d'abord Maître d'Ecole, & avec l'argent qu'il gagna à ce métier, il vint à Paris pour y étudier ; mais des voleurs l'ayant dépouillé de tout ce qu'il avoit, même de ses habits, le froid qu'il souffrit lui causa une maladie qui le réduisit à aller à l'Hopital où il demeura plus de deux ans pour se rétablir. Sa santé ne le rendit pas plus riche, & il fut contraint par l'indigence d'aller glaner en Beauce. Son travail lui ayant procuré dequoi acheter un habit, il revint à Paris & se mit au service dans le Collège de sainte Barbe, où il commença à étudier avec une grande application. Il apprit parfaitement le Grec, l'Hébreu, les autres langues Orientales, & l'Espagnol & le Portuguais ; & son mérite l'ayant bien-tôt fait connoître, lui procura les moyens d'étudier à son aise. Il fit un voyage à Constantinople, où François Premier le renvoya quelque tems après, pour y chercher des manuscrits. De retour à Paris, il publia un *Alphabet* de douze langues, *in*-4°, 1538, & dans la même année un *Traité sur les Origines Hébraïques*, & une *Grammaire Arabe*. François Premier, qui l'estimoit, le nomma Professeur Royal en Mathématiques & dans les Langues, avec de bons appointemens; mais son attachement au Chancelier Poyet lui ayant attiré la disgrace de la Reine de Navarre, il quitta la France & vint à Vienne en Autriche, où il eut plusieurs avantures qui l'obligèrent de fuir à Venise, d'où il se rendit à Rome en 1544. Ce fut là qu'il connut saint Ignace, de qui il obtint d'être admis dans son Institut. Mais Postel, à qui la lecture des Rabbins & la contemplation des Astres avoient mis bien des visions dans la tête, ayant commencé à les publier, se fit chasser de la nouvelle Société, & fut mis en prison à Rome. Il s'échappa, après plusieurs années de captivité, & s'enfuit à Venise, où il s'infatua d'une vieille fille, qui le fit tomber dans des erreurs grossières. On l'accusa publiquement d'hérésie, & pour s'en justifier, il se constitua volontairement prisonnier; mais il fut renvoyé comme fou, & passa à Genève, d'où il alla à Bâle, ensuite à Dijon, où il enseigna les Mathématiques. Il revint à Paris en 1553, & ne tarda pas à se faire de nouvelles affaires par ses folles visions, qui le contraignirent de fuir en Allemagne, où il demeura à la Cour de Ferdinand jus-

qu'à ce que, s'étant publiquement retracté de ses erreurs, il fut rappellé en France, & rétabli dans sa Chaire du Collège Royal. Plusieurs années avant sa mort, il se retira au Monastère de saint Martin-des-Champs, & préféra cette solitude a l'honneur d'être Précepteur d'un fils de France. Il s'y occupa à composer plusieurs ouvrages, qui l'ont fait regarder comme le plus sçavant homme de son tems, & il y mourut en 1581, âgé de plus de soixante-onze ans. Postel avoit un grand fond d'érudition : il sçavoit parfaitement les langues Orientales, les Mathématiques, la Philosophie, la Cosmographie, & il eût été en état de rendre de grans services à la Religion & aux Lettres, s'il ne ne se fût laissé surprendre aux illusions de cette Venitienne, qu'il nommoit *la Mere Jeanne*, & qui l'entraîna dans des rêveries ridicules & des erreurs réelles. On l'a faussement accusé d'Athéïsme & de Déïsme; car il suppose par-tout dans ses ouvrages, la Divinité & l'inspiration divine des livres Sacrés; mais il prétendoit montrer par la raison tous les dogm.: & il s'imaginoit pouvoir convertir par elle, tous les peuples de la terre. Il prétendoit trouver dans l'arrangement des étoiles, tout ce qui est dans la nature, que le monde ne dureroit que six mille ans, &c. La vivacité de son imagination, la multitude des choses dont sa tête étoit remplie, la confusion de ses idées, le faisoient souvent tomber en contradiction avec lui-même. Le plus rare & le plus recherché de ses ouvrages, est le livre *des très-merveilleuses histoires des Femmes du nouveau Monde*, qui n'est qu'un tissu de galimatias & d'extravagances. Celui qu'il a intitulé : *de Orbis concordiâ*, a pour but de ramener tout l'univers à la Religion Chrétienne, & il est divisé en quatre livres, dont le premier contient les preuves de la Religion; le deuxième, la réfutation de la doctrine de l'Alcoran; le troisième, traite de l'origine des fausses Religions & de l'Idolâtrie, du droit des Gens, &c; & le quatrième, de la manière de ramener les Mahometans, les Payens & les Juifs. Ses autres ouvrages sont; *la Clef des choses cachées depuis l'établissement du Monde*; des *Traités de l'origine de l'Etrurie*; *Apologie contre les détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulières; la *Loi Salique*, petit traité fort peu utile, mais rare, comme tout ce qu'a fait Postel; & plusieurs autres. Postel est le premier qui ait parlé du livre *de tribus Impostoribus*, livre imaginaire que l'on attribue à Postel lui-même, & qui n'a jamais eu d'autre fondement qu'un mot

impie de l'Empereur Frederic II, dont le sens revient au titre du prétendu livre.

POTAMON d'Alexandrie, Philosophe habile du tems d'Auguste, introduisit une nouvelle méthode de Philosopher, laquelle renferme beaucoup de justesse & de discernement. Egalement éloignée de l'incertitude des Pyrrhoniens & de la présomption des Dogmatiques, elle consistoit à emprunter de chaque Philosophe ce qu'il avoit de plus raisonnable. Par ce moyen, l'esprit jouissoit de toute son indépendance; & victorieux des préventions, il ne tendoit qu'à l'éclaircissement de la vérité. Il ne paroît pas que Potamon ait présidé à aucune Ecole, ni qu'il ait donné naissance à aucune Secte; mais sa manière de Philosopher se répandit de proche en proche dans tout le monde sçavant. Ceux qui l'embrasserent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*.

POTER, (Paul) Peintre, né à Enchuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654. Son talent n'étoit point pour la figure; aussi il n'en peignoit guéres plus de deux, encore avoit-il soin de les cacher en partie. Mais il a excellé dans le Paysage. Personne n'a rendu avec plus de vérité que ce maître, les animaux & les differens effets que peut faire sur la campagne, l'ardeur & l'éclat d'un soleil vif & brûlant. Le prix auquel les ouvrages de ce Peintre ont été portés, les rend très-rares en France.

S. POTHIN, premier Evêque de Lyon. On croit que S. Polycarpe, Evêque de Smyrne, l'envoya dans les Gaules. Il a pû être disciple de S. Jean, puisqu'il avoit quinze ans quand cet Apôtre mourut, & qu'il demeuroit alors en Asie. La persécution que l'Empereur Marc-Aurele excita l'an 177 de J. C. lui procura la gloire du martyre. Cité au Tribunal du Gouverneur, il y parut en présence du Magistrat de la Ville & d'une foule d'idolâtres, qui croyant voir en sa personne Jesus-Christ même & le Dieu des Chrétiens, ne purent contenir leur rage. Pothin épuisé par les maladies & âgé de quatre-vingt dix ans, montra une constance admirable. Quand il eut hautement rendu témoignage à Jesus-Chr. le Gouverneur lui demanda quel étoit le Dieu des Chrétiens. *Si vous en êtes digne*, répondit Pothin, *Vous le connoîtrez*. Aussi tôt on le frappa inhumainement des mains & des pieds, sans respecter son âge. On auroit cru commettre une grande impiété, si on eût manqué à lui insulter. A pene respiroit-il encore; quand il fut jetté dans la prison où il mourut deux jours après.

POTIER, (Louis) Seigneur de Gesvre, & Secrétaire d'Etat, second fils de Jacques Poitier, Seigneur de Blancmesnil, Conseiller au Parlement, d'une noble & ancienne famille de Paris, féconde en grands hommes, fut pourvû de la charge de Sécretaire du Roi en 1567, & l'année suivante, de celle de Secretaire du Conseil. Il mérita par son zèle & par sa fidélité, la confiance de Henri III, & ce Prince voulut l'avoir auprès de sa personne, après la journée des barricades, l'an 1588, & l'envoya à Meaux & à Senlis pour y dissiper les desseins de quelques factieux. Ce sage Ministre servit aussi utilement Henri IV pendant le cours des affaires de la Ligue, & en reçut de grands témoignages d'affection. Il mourut le 25 Mars 1630. *René* POTIER son fils aîné, Capitaine des Gardes du Corps, Gouverneur de Châlons, &c. eut en 1648 sa Terre de Tresme, érigée en Duché-Pairie, sous le nom de Gesvres. *Bernard* POTIER son second fils, fut Lieutenant général de la Cavalerie légère de France. *Antoine* POTIER son troisième fils fut Secrétaire d'Etat. Envoyé à Rome, il s'y fit beaucoup d'honneur, & mérita l'éloge glorieux que lui donne le Cardinal d'Ossat dans une de ses lettres. Il eut beaucoup de part aux affaires durant la Régence de Marie de Médicis. A son retour d'Espagne où il avoit été Ambassadeur extraordinaire, il suivit le Roi par-tout où l'appelèrent les intérets de l'Etat. Il mourut le 13 Septembre 1621 sans laisser d'enfans.

POTTER, (Christophe) Théologien Anglois, né l'an 1591, étudia à Oxford, & fit de grands progrès dans les sciences. Son mérite l'éleva au Doyenné de Worcester, & il devint aussi Chapelain de Charles II. Dans sa jeunesse il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du Roi, & souffrit dans les troubles qui agitèrent l'Angleterre. On a de cet Auteur quelques *Traités* sur la prédestination & la grace. Il a aussi traduit de l'Italien en Anglois, & publié l'*Histoire* du différend du Pape Paul V. avec les Vénitiens. Il mourut en 1646. Dans le même siècle il y a eu un sçavant Anglois, nommé François POTTER, qui fut Curé de Kilmanton. Son goût pour la peinture & les Méchaniques alloit jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau qu'il présenta à la Société Royale de Londres, lui valut l'honneur d'être mis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678.

POUCHARD, (Julien) né en 1656, près de Domfront en Normandie, commença ses études au Mans, & vint ensuite les continuer

à Lisieux dans la communauté établie par le fameux Gillot, qui étonné de sa capacité & de ses progrès dans les sciences, se chargea des frais de son instruction, & lui confia bientôt la conduite de toute la jeunesse, à laquelle il procuroit une éducation gratuite. La réputation de son sçavoir, & la droiture de ses mœurs le fit appeller à l'éducation du Marquis de Coesquin, qu'il accompagna ensuite à la guerre, où ce jeune Seigneur mourut. Pouchard perdit depuis un autre élève, le fils de M. de Caumartin, dont il avoit fini l'éducation, & le regret qu'il eut de la mort de ce jeune homme, qui donnoit les plus belles espérances, le fit renoncer à ces sortes d'emplois. Lorsque Louis XIV augmenta l'Académie des Inscriptions, Pouchard y fut appellé comme associé, & il y fit briller son érudition & sa critique dans plusieurs discours qu'il lut. Il signala son sçavoir & sa plume dans le Journal des Sçavans, dont il eut la principal direction, & il obtint en 1704 la chaire Grecque du Collège Royal. Il mourut un an après, âgé de quarante-neuf ans. Ce Sçavant avoit une vaste érudition, & il écrivoit avec beaucoup de feu. Il aimoit par-dessus tout la vérité, & rien ne pouvoit l'empêcher de la dire avec liberté & sans ménagement. Les Auteurs qu'il maltraitoit dans le *Journal* ne l'épargnèrent pas, & pourvû qu'on lui permît d'aller son train, il ne se fâchoit pas des représailles. Il a eu beaucoup de part à l'édition des anciens Mathématiciens Grecs, entreprise par Thevenot, & il a laissé manuscrite une *Histoire Universelle*, depuis la création du monde, jusqu'à la mort de Cléopatre.

POUGET, (D. Antoine) Bénédictin, de la Congréation de S. Maur, naquit dans le Diocèse de Béziers en 1650. Habile dans les Langues Grecque & Hébraïque, il professa la dernière avec beaucoup de succès. Ses tables hébraïques, intitulées, *Institutiones linguæ hebraicæ*, qu'on n'a point imprimées, sont cependant d'une méthode très-facile. D. Pouget a donné conjointement avec le Pere de Montfaucon, la traduction latine d'un vol. *in*-4°. d'*Analectes Grecs*, avec ses remarques, en 1688. Il a travaillé avec D. Martianai à la nouvelle édition des œuvres de S. Jerôme. Quoiqu'il n'ait rien publié sur les Mathématiques, le célèbre Varignon, profond Mathématicien, l'estimoit beaucoup en ce genre, & en a souvent parlé avec admiration. Dom Pouget mourut dans l'Abbaye de Notre-Dame de Soreze, le 14 d'Octobre 1709, âgé de cinquante-neuf ans.

POUGET, (François-Amé) Prêtre de l'Oratoire, naquit à Montpellier en 1666. Il n'entra dans cette Congrégation qu'après avoir pris le Bonnet de Docteur en Théologie de la Faculté de Paris. Il avoit fait sa licence avec le grand Colbert, Evêque de Montpellier, qui voulut se l'attacher en l'établissant Supérieur de son Séminaire. Les fruits de son ministère ne tardèrent pas à se manifester. Il composa des *Instructions en forme de Catéchisme, où l'on explique en abrégé par l'Ecriture Sainte & par la tradition, l'Histoire & les Dogmes de la Religion, la Morle Chrétienne, les Sacremens, les Prières, les Cérémonies & les usages de l'Eglise*, imprimées à Paris en 1702, par ordre de Messire Charles-Joachim Colbert Evêque de Montpellier, à l'usage de anciens & des nouveaux Catholiques de son Diocèse. C'est le Catéchisme le plus ample & le mieux digéré qui ait encore paru : les matières y sont traitées d'une manière courte & serrée, & cependant intelligible & instructive : les points qui demandent des explications & des preuves, y sont éclaircis & appuyés par des passages de l'Ecriture & des Peres. On a eu soin de distinguer la Doctrine de l'Eglise & les vérités certaines, des opinions des Théologiens, & des questions qui sont en dispute dans l'Ecole & entre les Sçavans. On n'y prend point de parti sur ces dernières, & on explique sur les premières d'une manière nette & précise. Enfin on trouve dans cet ouvrage une très-grande pureté de & beaucoup de sagesse. Le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris, en devint le Panégyriste & l'Appro. Cela n'a pas empêché à Clem. XI de le mettre à l'index, & à l'Inquisiteur d'Espagne de le condamner. Il n'y a aucun Diocèse dans le Royaume où il n'ait pénétré, aucun où les Fidèles en grand nombre, n'ayent cherché à s'instruire des maximes salutaires du Christianisme. Les Eglises mêmes des pays étrangers ont voulu en avoir des traductions, & la multitude des éditions qu'on en a faites, montre que par-tout où il a été connu, on l'a recherché avec une sainte avidité. Le Pere Pouget animé par ce succès, conçut le dessein de travailler à une édition latine du même ouvrage, dans laquelle il inséreroit tous les passages de l'Ecriture & des Peres, qu'il n'avoit fait qu'indiquer dans les éditions Françoises. Rien n'étoit plus admirable que ce plan. On devoit avoir une Théologie sûre & exacte, où sans avoir recours à un grand nombre de livres, on verroit comme d'un coup

d'œil tout ce que l'Ecriture & la tradition enseignent sur chaque point de la Religion. Tant que l'Auteur a vécu, il n'y a point d'obstacle qu'on ne lui ait suscité pour retarder l'impression de son ouvrage. Sa mort rendit ses ennemis encore plus audacieux. Ce qu'ils n'avoient pû jusques-là, ils le firent sans ménagement & sans pudeur. Des mains accoutumées à tout oser, corrompirent l'édition avant qu'elle devînt publique. Altérations sur la nécessité de l'amour de Dieu, sur la matière de la grace, sur la volonté de Dieu à l'égard du salut de tous les hommes, sur l'attrition; & suppressions, changemens, corruptions, rien ne fut omis pour défigurer cet excellent livre. Le public ne put retenir son indignation. Colbert fit éclater son zèle, & condamna en 1725 le *Catéchisme latin*. » Et attendu, dit-il, à » la fin de son *Instruction Pas-* » *torale* qu'il s'est fait dans les » éditions postérieures du *Ca-* » *téchisme françois*, divers » changemens & additions, » dont nous nous sommes » plaints à l'Auteur, & qu'il » nous avoit promis, par une » lettre que nous avons entre » les mains de réformer dans » l'édition latine; nous dé- » clarons que nous ne recon- » noissons pour légitime, que » la première édition dudit » Catéchisme faite en 1702; » & toutes celles qui y sont » conformes. L'addition faite à l'article des héréfies, étoit du nombre de celles que Colbert réprouvoit expressément. M. de Charanci à peine fut-il élevé sur le siége de Montpellier, qu'il entreprit de réformer le Catéch. de son ill. prédéc. On l'imprima à Avignon par ses ordres. Dans la leçon X du petit Catéchisme, partie 3, qui traite du Sacrement de Pénitence, Colbert établit la nécessité de l'amour de Dieu, amour de préférence, pour être reconcilié dans le Sacrement. On conserve la leçon toute entière; mais à la fin on ajoute: *On ne prétend pas condamner ici ceux qui ne demandent que la crainte des peines & l'amour d'espérance.* C'est-à-dire, que de trois sentimens, dont il n'y en a qu'un qui soit sûr, on laisse au pécheur le choix de celui qu'il voudra. Les Jésuites soutiennent que la crainte des peines suffit avec le Sacrement: Les Sulpiciens y ajoutent un amour d'espérance; le Catéchisme de Montpellier veut un amour de charité: Craindre l'enfer; aimer Dieu pour soi; l'aimer pour lui-même. Voilà trois clefs, dont le réformateur du Catéchisme laisse le choix pour entrer dans le Paradis. L'Evangile n'en reconnoît qu'une qui est la charité, sans laquel-

se il n'y a point de salut. Autre altération. On demande, leçon XVI, seconde partie: Quel est le second commandement de l'Eglise? & l'on répond: d'entendre *avec piété* la Messe les Dimanches & les Fêtes. On a supprimé *avec piété*, pour ne pas blesser la décision d'Escobar & de ses semblables, qui prétendent qu'on satisfait au précepte de l'Eglise en assistant de corps à la Messe, parce que l'Eglise, disent ces faux Docteurs, ne commande pas l'intérieur. Voilà donc le Sanctuaire ouvert aux impies. Troisième partie, leçon XXI, quatrième demande: selon le Catéchisme de Colbert, la meilleure manière d'entendre la Messe, c'est de suivre le Prêtre en particulier dans chaque prière, & dans chaque action du sacrifice. De Charancy ajoute en forme de correctif: *sans pourtant lire l'Ordinaire de la Messe en françois, ce que les Papes ont défendu.* Et c'est un Evêque François qui fait valoir dans un Catéchisme cette défense du Pape. Combien d'autres traits aussi répréhensibles? L'Auteur de deux excellens ouvrages, l'un sur l'Ecriture Sainte, l'autre sur la Doctrine Chrétienne, (M. Mezangui) avertit que le Catéchisme de Montpellier *a été* tellement défiguré, qu'il n'est presque plus reconnoissable en plusieurs endroits. Et quel homme seroit plus propre à dévoiler tous les écarts, & à y apporter quelque remède? Le Pere Pouget a donné aussi des *Instructions Chrétiennes* sur le devoir des Chevaliers de Malte, vol. *in*-12. dont il n'est presque que e réviseur & l'diteur. 2°. Une très-belle *Lettre*, contenant une rélation exacte & détaillée de la conversion de la Fontaine, de l'Académie Françoise, dont le respectable Docteur avoit été le Ministre, étant Vicaire de la Paroisse de Saint Roch à Paris. Cette lettre se trouve dans les *Mémoires* de Littérature & d'Histoire, recueillis par le P. Desmolets de l'Oratoire. Le Pere Pouget avoit travaillé au *Breviaire* de Narbonne, imprimé à Paris en 1708, & il fut de l'assemblée que M. de Noailles établit pour examiner & régler les rites & les usages ecclésiastiques du Diocèse de Paris. On a encore de ce Pere une *Lettre* écrite au Cardinal de Noailles, datée du 27 de Mars 1714, sur la Bulle *Unigenitus*, signée du Pere Pouget même, & imprimée *in*-12. Il écrivit aussi à M. de Montpellier, pour l'engager à faire quelque chose contre la Bulle, & ce ne fut pas en vain. Un devoir bien connu par ce grand Prélat, étoit aussi-tôt rempli avec plénitude de cœur. Le Pere Pouget mourut à Paris en

1723, dans la Maison de S. Magloire, où il avoit fait avec distinction les Conférences publiques de Théologie morale. Mais son Catéchisme suffit pour lui assurer l'immortalité.

POUPART, (François) né au Mans, on ne sçait en quelle année, étudia chez les Peres de l'Oratoire de cette Ville, & se livra ensuite tout entier à la Philosophie, dont les ouvrages de Descartes lui avoient donné une grande idée. Il abandonna même la Médecine pour laquelle il s'étoit d'abord déterminé, parce qu'elle lui enlevoit trop de tems; c'est-à-dire que pour être entièrement à lui & à ses Livres, il se réduisit à un genre de vie fort incommode, aimant mieux étudier que subsister. Il s'appliqua avec ardeur à la Physique, & surtout à l'Histoire naturelle. Un goût particulier le portoit à étudier les Insectes, & il avoit la patience, souvent très-pénible, de les observer pendant tout le tems nécessaire, & l'adresse de faire, quand il étoit possible, la délicate anatomie de ces petits corps. Pour se perfectionner dans cette partie, il voulut exercer la Chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & subit pour cela les examens nécessaires. Ayant été reçu avec applaudissement, il étonna fort tout le monde, quand il avoua qu'il ne sçavoit pas même saigner. Au bout de trois ans, il passa à la Médecine, & se fit recevoir Docteur à Reims. Au renouvellement de l'Académie Royale des sciences, en 1699, il il fut fait élève de Meri en qualité d'Anatomiste, & donna plusieurs *Mémoires* fort applaudis; celui sur les Insectes hèrmaphrodites, son *Histoire* du *Formica-Leo*, celle du *Formica-Pulex*, ses *Observations* sur les Moules, & quantité d'autres. Il mourut au mois d'Octobre 1708. On le croit Auteur d'un Livre intitulé *la Chirurgie complette*, compilation de plusieurs autres Traités, dont il eut la modestie de ne se pas faire honneur.

POURBUS, (François) Peintre, mort à Anvers en 1580, âgé d'environ quarante ans, s'est attaché à peindre des Paysages & des Animaux; mais c'est dans le Portrait où il a sur-tout excellé. Il donnoit à ses têtes beaucoup de ressemblance, & saisissoit ces traits délicats dans lesquels l'esprit & le caractère d'une personne, se font en quelque sorte reconnoître. *François* POURBUS son fils, né à Anvers, & mort à Paris en 1622, l'a surpassé en génie. Son coloris est admirable, ses draperies, bien jettées & ses ordonnances bien entendues. Il a fait aussi quelques sujets d'histoire qui prouvent l'excellence de ses talens dans

cette

cette partie. L'Eglise de Saint Leu à Paris & celle des Jacobins, rue Saint Honoré sont ornés de ses ouvrages.

POURCHOT, (Edme) à qui la Philosophie de l'école doit en partie la pureté du langage dont on se sert aujourd'hui, naquit au Village de Poilly près d'Auxerre en 1651. Il dissipa bien tôt par son mérite l'obscurité de sa naissance. Il fut un des membres les plus zèlés de l'Université de Paris, qui lui confia ses intérêts les plus chers, & dont il fut sept fois Recteur, & il y enseigna la Philosophie avec distinction & applaudissemens, pendant vingt-six ans. Il étoit Laïc & a toujours vécu dans le célibat, jusqu'en 1734, qu'il mourut, le 22 de Juin. Ses *Institutiones Philosophicæ* en plusieurs vol. *in*-12. sont écrites d'un style pur & élégant. Il possédoit aussi la Langue Grecque, & son amour pour l'Ecriture Sainte; lui avoit fait étudier l'Hébreu, plusieurs années avant sa mort. Plein de zèle pour l'étude de cette Langue, il en donna lui-même des préceptes au Collège de Ste. Barbe, selon la méthode de Masclef, avec qui il étoit lié d'une amitié très etroite. Il est aussi Auteur de plusieurs *Mémoires* pour l'Université, qui l'a élevé à tous les honneurs qu'elle pouvoit lui procurer, & dans lesquels il n'a jamais séparé la modestie la plus exacte, des applaudissemens réitérés qu'il recevoit sans cesse.

POURFOUR, (François) plus connu sous le nom de *Petit*, fameux Médecin, né à Paris en 1664, & mort en cette même Ville en 1741, fut Disciple de Chirac à Montpell., & de du Verney, Tournefort & Lemeri à Paris. Il a sur-tout réussi dans la cure des maladies des yeux, & a laissé plusieurs sçavans Ecrits.

POUSSIN, (Nicolas) d'une famille originaire de Soissons, où il se trouvoit encore des Officiers de son nom dans le Présidial en 1750, naquit à Andely, petite Ville de Normandie, en 1594. Son inclination pour la Peinture, l'amena dès l'âge de dix-huit ans à Paris, où il chercha à se former sur les Tableaux des grands Maîtres, & travailla quelque tems en détrempe avec facilité. Le Cavalier Marin, qui avoit reconnu son mérite, l'attira à Rome à l'âge de trente ans, & le recommanda au Cardinal Barberin, en lui disant : *Vederete un giovane chi à una Furia di diavolo.* Mais le Cavalier étant mort quelque tems après, avant que le Cardinal eut pû connoître le Poussin, ce Peintre resta sans ressource, & contraint de donner ses ouvrages à un très-bas prix. Néanmoins il ne perdit pas courage, & le parti qu'il prit, fut de faire peu de dépense &

de travailler assidument à se rendre habile. Il examinoit les Tableaux des grands Maîtres ; sans cependant les copier ; mais il modéloit avec soin les figures antiques dont il fit son principal objet. Le Roi Louis XIII. le nomma son premier Peintre, & M. des Noyers, Ministre d'Etat, l'attira en France, où on lui assigna une pension avec un appartement tout meublé aux Thuilleries. Un jour que cet Artiste venoit à Fontainebleau, Sa Majesté envoya ses carosses au-devant, & lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On l'avoit chargé de décorer la grande gallerie du Louvre ; mais la brigue de l'Ecole de Vouet l'ayant chagriné, il prit la résolution secrette de retourner à Rome, & il y resta jusqu'à sa mort. Cependant Louis XIV. lui conserva sa qualité & ses pensions. Le Poussin continua de travailler à des Tableaux de chevalet, d'une grandeur propre à entrer dans les Cabinets ; & c'est de Rome que sont venus la plûpart de ceux qu'on voit en France. Il marquoit derriere la somme qu'il en vouloit, & renvoyoit ce qu'on lui offroit en sus de son estimation, la gloire étant le principal mobile qui le faisoit agir. Aussi a-t-il toujours vécu dans la médiocrité, & ses biens ne passoient pas 60000 liv. mais il comptoit pour beaucoup son repos, & le séjour de Rome, où il vivoit sans ambition. Un jour qu'il reconduisoit lui-même, la lampe à la main, M. Marsini, depuis Cardinal, ce Prélat ne put s'empêcher de lui dire : *Je vous plains beaucoup, Monsieur Poussin, de n'avoir pas seulement un Valet. Et moi*, répondit le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.* Il mourut à moitié paralitique en 1665, à soixante-onze ans, sans enfans. Ce grand homme n'eut point de Maître particulier, & il n'a lui-même fait aucun élève. On peut voir le catalogue de ses ouvrages dans sa Vie écrite par Félibien. Il avoit d'abord fait une étude particulière des ouvrages du Titien ; c'est pourquoi ses premiers Tableaux sont mieux coloriés. Mais dans la suite il s'attacha à Raphaël & au Dominicain, comme à ceux qu'il croyoit avoir le mieux inventé, le plus correctement dessiné, & le plus vivement exprimé les passions de l'ame. On prétend que son goût pour l'antiquité est trop sensible dans ses Tableaux, & les connoisseurs vont jusqu'à remarquer les Statues qui lui ont servi de modèles. Au reste il peut être comparé aux plus célèbres Artistes Italiens. On voit à Rome plusieurs de ses ouvrages, mais la plus grande partie est en France, dans les

Eglises de Saint Germain-en-Laye, de Notre-Dame de Paris, du Noviciat des Jésuites. La collection des Tableaux du Palais Royal offre entr'autres les sept Sacremens, suite très-précieuse. Celui du Mariage un peu inférieur aux autres, a donné lieu à cette jolie Epigramme.

Parmi les Sacremens, dont l'élégant Poussin
Sur la toile exprima le divin caractère;
Au mariage seul, ni son docte dessein,
Ni son Art, n'ont forcé le critique à se taire.
Tiens-toi, Lecteur, pour avisé,
Considérant cette avanture,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon, même en peinture.

POYET, (Guillaume) Chancellier de France, natif d'Angers, où son pere étoit Echevin perpétuel, & Juge de la Police & Mairie de la même Ville, parut avec éclat dans le Barreau à Paris, & plaida la cause de Louise de Savoye, mere de François Premier, contre le Connétable de Bourbon. Le succès de cette cause l'éleva successivement aux charges d'Avocat Général, de Président à Mortier, & de Chancelier de France en 1538; mais s'étant servi de sa dignité pour exercer sa tyrannie & commettre un grand nombre de concussions, sur ses plaintes qu'on fit au Roi de sa conduite, & de son administration, il fut arrêté & mis à la Bastille en 1542, & on établit une commission pour le juger. Les procédures durèrent jusqu'en 1549, que l'on prononça contre lui un Arrêt, par lequel il fut privé de sa dignité, condamné à cent mille liv. d'amende envers le Roi, & confiné pour cinq ans en tel lieu qu'il plairoit à Sa Majesté. Pour augmenter sa confusion, l'Arrêt fut prononcé à l'audience de la Grand'Chambre, les portes ouvertes, Poyet présent & nue tête: on l'enferma ensuite dans la grosse Tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens au Roi. Quoique Poyet méritât certainement par ses prévarications, il faut avouer que la Reine de Navarre, sœur de François Premier, & la Duchesse d'Etampes, maîtresse de ce Prince, eurent beaucoup de part à sa disgrace. Le Chancelier ayant reçu un ordre exprès du Roi de sceller des Lettres qu'il avoit d'abord rejettées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la Duchesse, dit en les montrant à la Reine de Navarre, qui sollicitoit alors auprès de lui pour un de ses Domestiques accusé de rapt: *Voilà le bien que les Dames font à la Cour. Elles ne se contentent pas d'y exercer leur empire, elles entreprennent*

même de violer les Loix, & de faire des leçons aux Magistrats les plus consommés dans l'exercice de leurs charges. Ces paroles que Poyet n'entendoit que de la Duchesse, furent prises à la lettre par la Reine de Navarre qui ne lui pardonna pas ; & de concert avec la Duchesse, elle réussit à le décréditer auprès du Roi. Il mourut de rétention d'urine, au mois d'Avril 1548, à 74 ans, accablé de pauvreté & d'ignominie.

PRADON, (Nicolas) Poëte François, natif de Rouen, & mort à Paris en 1698, n'est guères connu aujourd'hui que par le ridicule, dont Boileau l'a couvert dans ses Satyres. Il étoit fort ignorant; & un jour, au sortir d'une de ses Tragédies, le Prince de Conti lui ayant dit, qu'il avoit transporté en Europe une Ville qui est dans l'Asie, *Je prie votre Altesse de m'excuser*, répondit Pradon, *je ne sçai pas trop bien la Chronologie*. Il s'avisa de faire une critique des Poësies de Despréaux, intitulée : *le Triomphe de Pradon*, & le Poëte acheva de le couvrir d'ignominie. Mad. Deshoulières, qui avoit le malheur de se déclarer pour tous les mauvais Poetes de son tems, prit Pradon sous sa protection, & elle l'engagea à lutter contre le grand Racine. Pradon fut assez imprudent pour accepter le défi, & deux jours après que la Phèdre du premier eut paru, il fit représenter la sienne, à laquelle la force de la cabale, donna d'abord quelque apparence de succès ; mais le public fut bien-tôt décidé, & la pièce de Pradon ne tarda pas à être oubliée : *Pirame*, *Regulus* & les autres pièces de cet Auteur, n'ont pas eu un meilleur sort ; & l'on ne se souvient aujourd'hui de Pradon, que pour se rappeller qu'il a balancé quelques jours le succès du chef-d'œuvre de notre Théatre. On fit à ce Poëte cette Epitaphe :

Cy gît le Poëte Pradon ;
Qui durant quarante ans d'une ardeur sans pareille,
Fit à la barbe d'Apollon
Le même métier que Corneille.

PRASLIN, *Voyez* CHOISEUL.

PRAT, (Antoine du) Seigneur de Nantoüillet, Baron de Thiern & de Thoury, issu d'une maison ancienne & illustre d'Auvergne, parut d'abord avec réputation entre les Avocats du Parlement de Paris, & mérita par ses services, d'être fait Maître des Requêtes de l'Hôtel par Louis XII : ce fut en cette qualité qu'il présida aux Etats de Languedoc. Il fut Premier Président en 1507, & le Roi, François I, le fit Chancelier de France en 1515. Les Historiens ne parlent pas avanta-

peusement de sa conduite; dans cette place. Ce fut lui qui suggera au Roi de vendre les charges de Judicature, & de créer une nouvelle Chambre de vingt Conseillers, dont on fit la Tournelle. Depuis il lui persuada qu'il étoit en son pouvoir d'augmenter les Tailles, & de faire de nouveaux Impôts, sans attendre l'Octroi des Etats, contre l'ordre ancien du Royaume. Il suivit le Roi en Italie, & se trouva à la Conférence qu'il eut avec le Pape Leon X. Ce fut là que gagné par le Pape, il donna l'idée d'un *Concordat*, qui seroit substitué à la *Pragmatique-Sanction*; (*Voyez Leon X.*) & le Roi lui ayant laissé la conduite de cette affaire, sans aucun ordre, ni aucun pouvoir de l'Eglise Gallicane, il abolit la Pragmatique, que Rome regardoit comme un ouvrage des ténébres, formé dans le schisme, quoiqu'elle n'eût été établie que pour maintenir en France l'ancienne discipline, fondée sur les maximes des Peres, & sur les Décrets des Conciles les plus respectables. On convint que le Pape donneroit au Roi le droit de nommer aux Evêchés & aux Abbayes de France & de Dauphiné, & que le Roi accorderoit au Pape les *Annates* de ces grands Bénéfices, sur le pied du revenu courant, (c'est-à-dire, comme tout le monde l'a observé, que le Pape & le Roi se donneroient l'un à l'autre ce qui ne leur appartenoit pas.) Cette action du Chancelier, qui supposoit beaucoup d'ignorance, ou une ame vendue à l'intérêt, le rendit odieux à tous les Gens de bien, & sur-tout aux Seigneurs de la Cour, qui ne vouloient pas qu'on mît en négociation une affaire de cette importance. Et c'est depuis cette funeste époque, que la discipl. Apostol. a disparu en France, & que les Elections Canoniques ont été abolies. Du Prat perdit peu après sa femme, & s'étant fait Ecclésiastique, la faveur l'éleva bientôt aux premières dignités de l'Eglise; car il fut successivement Evêque de Meaux, d'Alby, de Valence, de Die & de Gap, Archevêque de Sens, Abbé de Fleuri, &c; Cardinal en 1527, & deux ou trois ans après Légat *à Latere* en France. Ce fut en cette qualité, qu'il couronna la Reine Eleonore d'Autriche. On dit aussi, mais avec peu de vraisemblance, qu'il songea à se faire Pape, après la mort de Clement VII, en 1534. Il étoit devenu si gros, qu'on fut obligé d'échancrer sa table, pour faire place à son ventre. Il mourut au Château de Nantoüillet le neuf Juillet 1535, à soixante-douze ans, & fut enterré dans son Eglise de Sens, où il n'étoit jamais entré. Voici comme un Historien moderne parle

de la mort de ce Cardinal. « Antoine du Prat.... mourut d'une phtiriase ou maladie de poux, fort tourmenté des remords de sa conscience, comme ses soupirs & ses paroles le firent connoître, pour n'avoir observé d'autres loix, (lui qui étoit si grand Jurisconsulte) que ses intérêts propres & la passion du Souverain. C'est lui, qui..... a divisé l'intérêt du Roi d'avec le bien public, qui a mis la discorde entre le Conseil & le Parlement, & qui a établi cette maxime si fausse & si contraire à la liberté naturelle, qu'il n'est point de Terre sans Seigneur ». On accuse aussi du Prat d'avoir irrité Louise de Savoye contre le Connêtable de Bourbon, dans l'espérance de profiter d'une partie de la dépouille de ce Prince. En effet il eut les Baronnies de Thiern & de Thoury. Les grands événemens arrivés, pendant son Ministère, dans l'Etat & dans la Religion, ont donné lieu au proverbe : *Il a autant d'affaires que le Légat*. *Guillaume* DU PRAT, son fils, Evêque de Clermont, mort le 22 Octobre 1560, à cinquante-trois ans, assista au Concile de Trente, sous Paul III, & fonda quelques Collèges pour les Jésuites, entr'autres celui de Clermont, aujourd'hui Louis le Grand, à Paris.

PRAXAGORAS, Athénien, composa à dix-neuf ans deux livres *des Rois d'Athènes*, & deux autres, 3. ans après, *sur la vie de Constantin*, dans lesquels, quoique Payen, il parloit fort avantageusement de ce Prince. Photius nous en a conservé des fragmens, qui vont depuis l'an 306 jusqu'en 330. Il écrivit aussi sur l'Hist. d'Alexandre le Grand. On croit qu'il vivoit vers l'an trois cent quarante-cinq de Jesus-Christ.

PRAXEAS, Héréſiarque dans le 2^e. siècle, il étoit d'Asie, & vint à Rome, où il se déclara contre les Montanistes. Depuis il tomba lui-même dans l'hér., ne reconnoissant qu'une seule Personne dans la Trinité, & disant que le Pere avoit été crucifié. Tertullien, devenu Montaniste, écrivit avec véhémence contre Praxeas, qui étoit allé en Afrique. Il donna sa rétractation, & revint deux ou trois fois dans le sein de l'Eglise, qui comme une bonne Mere le reçut avec douceur ; mais il retomba toujours & mourut dans l'héréſie.

PRAXITELE, Sculpteur Grec, vivoit vers l'an 3640 du Monde. Il travailloit principalement sur le marbre avec un succès extraordinaire ; & parmi le grand nombre de Statues qu'il avoit faites, voici comme la Courtisanne Phriné, qui se l'étoit attaché, parvint à découvrir celle à laquelle il falloit donner la

préférence. Elle avoit obtenu de lui, qu'il lui feroit présent de son plus bel ouvrage; & un jour qu'il étoit chez elle, son domestique qu'elle avoit sçu gagner, vint lui annoncer que le feu étoit à son attellier, & avoit déja gâté une partie de ses ouvrages. *Ah! je suis perdu*, s'écria Praxitele, *si les flammes n'ont point épargné mon Satyre & mon Cupidon*. Le Président de Thou dit dans ses *Mémoires*, qu'étant en Italie avec M. de Foix, Isabelle d'Est leur fit voir, comme une chose digne d'admiration, un Cupidon endormi, fait par le célèbre Michel-Ange Buonarotti, & qu'ils avoient d'abord avoué, qu'il étoit au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit. Mais lors qu'on leur eut montré celui de Praxitele, encore souillé de la terre d'où il avoit été tiré, ils eurent honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convinrent qu'en les comparant, l'ancien paroissoit animé, & le nouveau un bloc de marbre sans expression. On juge bien que Praxitele, amant de Phriné, employa le travail de ses mains pour celle qui étoit maîtresse de son cœur. Une des Statues de cette Courtisanne fut placée à Delphes même, entre celles d'Archidamus Roi de Sparte, & de Philippe Roi de Macédoine. Il fit aussi deux Vénus: l'une voilée, que les habitans de Cos préférerent, *severum id ac pudicum arbitrantes*; & l'autre nue, que les Cnidiens, moins attentifs aux bonnes mœurs, achetèrent comme le chef-d'œuvre de Praxitele. Nicomède, Roi de Bithinie, leur ayant offert de les affranchir du tribut qu'ils lui payoient, pour l'obtenir: ils préférèrent le plaisir de posséder cette Statue, à celui d'être entierement libres & indépendans.

PRESLE, (Raoul de) Avocat au Parlement de Paris, puis Maître des Requêtes de l'Hôtel du Roi Charles V, vivoit en 1365, & fut Historien & Poëte de ce Prince, par l'ordre duquel il traduisit les livres *de la Cité de Dieu* de saint Augustin, imprimés à Paris en 1531. Il fit aussi un *Traité* Latin & François, pour prouver que la puissance du Pape ne s'étend pas sur le temporel; & un livre intitulé, *le Roi pacifique*. Son pere, *Raoul* DE PRESLE, Seigneur de Pizy, fonda à Paris le Collège de Presle.

PRESTET, (Jean) Prêtre de l'Oratoire, un des plus habiles Mathématiciens du dix-septième siècle, étoit né à Châlons-sur-Saone, où son pere étoit Huissier au Bailliage, & peu avantagé des biens de la fortune. Au sortir de ses études, il entra au service du Pere Malebranche, qui lui trouvant des dispositions pour les sciences, cultiva ses ta-

lens, & lui apprit les Mathématiques. Il fit de si grands progrès qu'à l'âge de 27 ans en 1675, il publia ses *Elémens de Mathématiques*, les premiers qui parurent en françois, & qu'on attribua au P. Malebranche. Il entra la même année dans la Congrégation de l'Oratoire, où il professa les Mathématiques avec applaudissement. Il en sortit en 1689, parce que quelqu'un l'y avoit raillé sur ce qu'il avoit été Domestique du P. Malebranche; mais il rentra en 1690, & mour. à Marines la même année. Il avoit donné une seconde édition de ses Elémens, 2 *vol. in*-4. sous le titre de *nouveaux Elémens de Mathématiques*, ou *Principes généraux de toutes les Sciences qui ont la grandeur pour objet*.

PRESTRE, (Sébastien le .....) Chevalier, Seigneur de Vauban, Bazoches, Pierre-Pertuis, Pouilly, Cervon, la Chaume, Epiry, le Creusset & autres lieux, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Comm. Gén. des Fortifications, Grand-Croix de l'Ordre de S. Louis, & Gouverneur de la Citadelle de Lille, naquit le premier jour de Mai 1633 d'Urbain le Prestre & d'Aimée de Carmagnol, d'une bonne noblesse du Nivernois, où elle possède la Seigneurie de Vauban depuis très-long-tems. Le jeune de Vauban n'ayant hérité de son pere qu'une bonne éducation & un mousquet; entra à l'âge de 17 ans au service, & devint Ingénieur dès qu'il vit des Places. Attaché au Prince de Condé, alors du parti des Espagnols, il servit au premier siège de Sainte-Menehould avec applaudissement, & ayant été pris en 1653 par un Parti François, le Cardinal Mazarin n'eut pas de peine à faire rentrer dans le devoir un homme né le plus fidèle sujet du monde. Il servit en second sous le Chevalier de Clerville au deuxième siège de Sainte-Menehould, & fit les années suivantes les fonctions d'Ingénieur aux sièges de Clermont en Lorraine, de Stenay, de Landrecy, de Condé, de S. Guislain & de Valenciennes. On sçut dans son pays ce qu'il étoit devenu, par le recit que la Gazette fit de trois blessures, qu'il avoit reçu au siège de Montmedi en 1657, car il n'y avoit écrit à personne depuis qu'il en étoit sorti. En 1658, il conduisit en Chef les sièges de Gravelines, d'Ipres & d'Oudenarde, & les récompenses & gratifications, dont le Card. Maz. le combla, furent moins sensibles à son cœur généreux, que les éloges dont il les accompagna. Après la Paix des Pyrenées, il fut occupé à démolir les Places, ou à en fortifier, & ce fut alors qu'il dévéloppa quantité d'idées nouvelles sur un art peu connu jusques-là.

Nous n'entrerons pas dans le détail sur cet article; toutes les Places fortes du Royaume doivent nous l'épargner. Il eut les princip. cond. des siéges que le Roi fit en perſ. pendant la guerre de 1667, & il reçut à l'aſſaut de Douai une bleſſure à la joue, dont il a toujours porté la marque. Après la priſe de Lille en trois jours de tranchée ouverte, il reçut une gratification ſuivie de pluſieurs autres toujours plus fortes, & beaucoup plus néceſſaires pour contenter l'inclination du Maître, que celle du ſujet, qui ne déſiroit d'autre récompenſe que celle de ſe montrer de plus en plus utile. La Paix d'Aix-la-Chapelle étant faite, il n'en fut pas moins occupé. Il alla en Piémont avec Louvois, & donna au Duc de Savoye des deſſeins pour pluſieurs Places. Dans tous ſes voyages il avoit une curioſité, dont ceux qui ſont en charge ne ſont communément que trop exempts. Il s'informoit avec ſoin de la valeur des terres, des facultés des payſans, de leur nombre, de ce qui faiſoit leur nourriture, &c. détails mépriſables, & abjects en apparence, & qui appartiennent cependant au grand Art du Gouvernement. La guerre de 1672 lui fournit une infinité d'occaſions glorieuſes, ſur-tout dans un grand nombre de ſiéges que le Roi fit en perſonne. Ce fut à celui de Maſtricht en 1673, qu'il commença à ſe ſervir d'une méthode ſingulière pour l'attaque des Places, ſuite de ſes réflexions & de ſa longue expérience. Son but principal étoit la conſervation des hommes que ſon humanité natur. lui rendoit chers : auſſi les ſoldats lui obéiſſoient-ils avec un entier dévouement. Pendant toute la guerre que la Paix de Nimégue termina, ſa vie fut une action continuelle & très-vive. Il fut fait Brigadier d'Infanterie en 1664. Maréchal de Camp en 1676, & en 1678 Commiſſaire-Général des Fortifications de France, Charge que le Roi l'obligea d'autorité d'accepter. Pendant la Paix qui ſuivit cette guerre, il fit le fameux Port de Dunkerque, ſon Chef-d'œuvre, & dont on connoît aujourd'hui plus que jamais l'importance. Il prit en 1683 Luxembourg, qui avoit paſſé juſqu'alors pour imprénable, & fit en 1688, ſous les ordres de Monſeigneur, les ſièges de Philiſbourg, de Manheim & de Frankendal. En récompenſe de ſes ſervices, on lui accorda quatre pièces de canon à ſon choix, pour mettre en ſon Château de Bazoche, honneur accordé depuis à l'illuſtre Maréchal de Saxe. Ce fut en cette année qu'il fut fait Lieutenant-Général. L'année ſuivante ſon nom ſeul ſauva Dunkerque, Bergues & Ipres. Une grande & dangereuſe ma-

ladie l'empêcha de rien faire en 1690. Mais cette oisiveté fut bien réparée en 1691, par la prise de Mons, & par un grand nombre d'autres Expl. Lorsque l'Acad. des Sciences se renouvella en 1699, elle demanda au Roi, Vauban pour un de ses Honoraires : & il méritoit sans doute cette place, personne n'ayant mieux que lui rappellé du Ciel les Mathématiques, pour les occuper aux besoins des hommes. Après la Paix de Riswick, il commença à mettre sur le papier un prodigieux nombre d'idées, qu'il avoit sur différens sujets, qui regardoient le bien de l'Etat, & dont nous avons 12 vol. manuscrits, intitulés ses *Oisivetés*. S'il étoit possible que ses idées s'exécutassent, ses oisivetés seroient plus utiles que tous ses travaux. Il étoit à Namur en 1703, lorsqu'il fut honoré du Bâton de Maréchal de France, & prit la même année Vieux-Brisac, sous le Duc de Bourgogne. Ce siège où il fit voir tout ce que pouvoit son art, fut le dernier de ses Exploits, le titre de Maréchal de France produisant les inconv. qu'il avoit prévû, en l'empêchant d'être employé avec des Gén. du même rang. Après la Bat. de Ramillies en 1706, il fut envoyé pour commander à Dunkerque, & il rassura par sa personne les esprits étonnés. Il mourut en 1707 à 74 ans, laissant de Jeanne d'Aunoy, son épouse, deux filles, dont l'une fut la Marquise de Villebertin, & l'autre la Marquise d'Ussé. Si l'on veut voir toute sa vie militaire en abrégé, il a fait travailler à 300 Places anciennes, & en a fait 33 neuves. Il a conduit 53 sièges, & s'est trouvé à 140 actions de vigueur. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités ; c'étoit un Romain, qu'il sembloit que notre siècle eût dérobé aux plus heureux tems de la République.

PRESTRE, (Claude le) Conseiller au Parlement de Paris, vivoit sur la fin du seizième siècle. C'étoit un sçavant homme & un bon Juge. Il laissa sous le titre de *Questions de Droit* deux cent Arrêts avec des Observations. Ce Recueil a toujours été estimés. La meilleure édition est celle que Gueret en donna en 1676, augmentée de cent autres Arrêts avec des notes. On a encore de le Prêtre un Traité des Mariages clandestins.

PRETEXTAT, Evêque de Rouen en 544, maria la Reine Brunehaud avec Mérouée son neveu, & encourut par-là l'indignation de Chilperic, qui le fit accuser dans un Concile de 45 Evêques, tenu à Paris. Prétextat eut la foiblesse de convenir des crimes qu'on lui imputoit, & fut mis en prison. Mais après la mort de Chilperic, Gon-

tran le renvoya dans son Eglise avec honneur. Il assista au Concile de Macon en 585, & fut assassiné dans sa Cathédrale le 25 Février 586. On croit que Fridegonde, dont il avoit repris les dèsordres, fut l'auteur de cet assassinat.

PRETI, (Mathias) *Voyez* le CALABROIS.

PRETI, (Jerôme) Poëte Italien, natif de Toscane, est mis encore aujourd'hui au nombre des bons Poëtes d'Italie. La plus estimable toutes ses pièces est l'Idille de *Salmacis*: il mourut à Barcelone le 6 Avril 1726.

PRIAM, fils de Laomédon, fut amené en Grèce avec sa sœur Hesione, quand Hercule eut pris la Ville de Troye. Il fut racheté dans la suite, & c'est de-là qu'on le nomma Priam, d'un mot grec qui signifie *racheter*; il s'appelloit auparavant Podarces. Il rebâtit Troye, & étendit les limites de son Royaume qui devint très-florissant. Il eut jusqu'à cinquante enfans d'Hécube sa femme, & de plusieurs concubines. Les Grecs, pour venger l'enlèvement d'Helène, ayant ruiné son Empire, & pris la Ville de Troye, il fut tué par Pyrrhus, fils d'Achilles, aux pieds des Autels. Voyez Virgile, Eneïde, liv. II.

PRIAPE, que les uns font fils de Venus & d'Adonis, les autres de Bacchus & de Venus, naquit à Lampsaque, d'où il fut banni par Arrêt du Sénat. Puis il y fut rappellé par l'avis de l'Oracle, pour faire cesser une maladie qui affligeoit les Lampsaciens. Il présidoit aux Jardins, où on mettoit ordinairement sa figure pour servir d'épouventail. Il fut regardé comme la Divinité la plus infame du Paganisme. On croit que le Priape des Grecs étoit une copie du Belphegor des Orientaux. Horace & Martial traitent ce Dieu assez cavalièrement dans leurs Poësies.

PRICE, (Jean) Anglois de nation, a fleuri dans le dix-septième siècle. Après avoir beaucoup voyagé, il se fit Catholique à Florence, & mourut à Rome en 1676. Ses ouvrages sont, l'*Apologie* d'Apulée avec des notes *in*-4. qu'il fit imprimer à Paris en 1635; des *Notes* Latines sur l'Evangile de Saint Mathieu, *in*-4; sur l'Epître de S. Jacques *in*-8. sur les Pseaumes, *in-fol.* ces ouvrages sont estimés.

PRIDEAUX, (Jean) Evêque de Winchester, naquit en 1578, & mourut le 19 Juillet 1650, à soixante-douze ans. Il a composé plusieurs ouvrages, sçavoir une *Apologie* pour Casaubon contre le Jésuite Jean l'Heureux, qui avoit pris le nom de *Eudemon Jean*; des *Leçons* de Théologie, & quelques ouvrages de Logique.

PRIMASE, Evêque

d'Adrumete en Afrique, au huitième siècle, se trouva en 553 au ciquième Synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois Chapitres. Nous avons de lui dans la *Bibliothèque* des Peres, des *Commentaires* sur l'Apocalypse & sur les Epîtres de St. Paul. Dans ces derniers il recueillit des ouvrages de St. Augustin & des autres Peres, les passages qui pouvoient servir à expliquer St. Paul, mais avec si peu de choix, qu'on n'y remarque aucun systême suivi.

PRIMATICE, dit *Boulogne*, parce qu'il étoit Gentilhomme Boulonnois, Peintre célèbre du seizième siècle, fut appellé en France en 1531, par François Premier, qui l'employa particulièrement à Fontainebleau. Il alla à Rome en 1540, pour acheter des antiques, & il y fit mouler par le Vignole le Cheval de Marc-Aurele, qui resta long-tems exposé en plâtre dans la grande cour de Fontainebleau, appellée encore aujourd'hui *la Cour du Cheval blanc*. Il apporta en France le goût de la Peinture, qui avant lui se sentoit de la manière gothique, & il forma un grand nombre d'excellens Elèves. Il eut pour récompense, une charge de Valet de Chambre, l'Abbaye de Saint Martin de Troyes, & l'Intendance générale des Bâtimens sous François II. Primatice mourut dans un âge fort avancé.

PRIOLO ou PRIOLI, (Benjamin) né à Saint-Jean d'Angeli le premier Janvier 1602, alla au sortir de ses études à Leyde, pour profiter des leçons de Heinsius & de Vossius L'envie de voir Grotius l'attira ensuite à Paris, & étant passé en Italie, pour essayer à se faire reconnoître de la Maison de Prioli, il s'attacha au Duc de Rohan, alors au service des Vénitiens. Il devint bien-tôt son confident le plus intime, & fut envoyé en Espagne pour des négociations importantes. Le Duc le chargea de différens détails pendant qu'il commandoit dans la Valteline en 1635, & Priolo paya de sa personne dans tous les combats qui se livrèrent. Après la mort de son protecteur, en 1658, il se retira dans une Terre auprès de Genève, où le Duc de Longueville lui fit proposer de le suivre à Munster. Il voulut ensuite s'établir à Paris, & en passant par Lyon, le Cardinal François Barberin le convainquit si bien de la fausseté de sa Religion, qu'il l'abjura avec toute sa famille. Arrivé à Paris, son malheur le précipita dans le parti du Prince de Condé qu'il suivit en Flandres. Son bien fut confisqué & sa famille exilée.

Il rentra pourtant peu après dans les bonnes graces du Roi, & revint dans la Capitale, où il ne songea plus qu'à vivre en homme privé & dans la culture des Belles-Lettres. Ce fut alors qu'il composa en Latin, avec une liberté bien éloignée de la flatterie, & peut-être trop satyrique, une *Histoire* de France depuis la mort de Louis XIII. jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est celle de 1686, à Leipsic. On y trouve quelques Lettres que l'Auteur avoit supprimées dans les dernières éditions, de fort bonnes Tables alphabétiques, & des Notes instructives & curieuses. Il dédia cette Histoire au Doge & au Sénat de Venise, qui le reconnurent pour Noble Vénitien. Le dessein de l'Auteur est de traiter principalement de la guerre de Paris, & de ce qui concerne le Card. Mazarin. Louis XIV. lui avoit donné en 1661 une pension de 2000 livres. Le Cardinal Mazarin qui s'étoit servi de lui dans des négociations, lui en laissa une de 1500 livres par son testament. M. de Lionne le chargea en 1667 d'aller à Venise pour une affaire secrette. Mais il mourut en chemin d'apoplexie, dans la maison Archiepiscopale de Lyon. Il avoit coûtume de dire que l'homme ne posséde que trois choses, l'ame, le corps & les biens, & qu'elles sont perpétuellement exposés à trois sortes d'embuscades; l'ame à celles des Théologiens, le corps à celles des Médecins, & les biens à celles des Avocats & des Procureurs.

PRIOR, (Matthieu) Poëte Anglois, né à Londres, où son pere étoit Menuisier, fut élevé par un de ses oncles qui étoit Cabaretier, & qui lui ayant fait faire presque toutes ses études, ne voulut pas moins l'engager dans sa profession. Mais Prior employoit ses heures de loisir à la lecture des meilleurs livres classiques, & le Comte de Dorset qui avoit eu avec lui une conférence sur quelques endroits d'Horace, résolut de le pousser; & l'envoya pour cet effet à Cambridge. Ce fut pendant son séjour en cette Ville, qu'il lia amitié avec Charles de Montagüe, depuis Comte d'Halifax. Après que le Roi Guillaume fut monté sur le Trône d'Angleterre, Prior fut conduit à la Cour par son Patron le Comte de Dorset, & il y fut plusieurs fois employés à sa recommandation. En 1690, il fut Secrétaire du Comte de Berkley, Plénipotentiare au Congrès de la Haye: & en 1696 il accompagna en France le Comte de Portland avec la même qualité. Il eut dans la suite une place dans le Conseil du commerce & des plantations. Il revint en France en 1711 en qualité de Pléni-

potentiaire Anglois, & ce fut lui qui présenta en 1714, un Ecrit à la Cour, par lequel il sollicitoit la démolition du Canal & des nouveaux ouvra- de Mardick. Rappellé en Angleterre en 1715, le Chevalier Walpole engagea la Chambre basse à lui intenter un procès criminel, & il fut mis aux arrêts. Mais ayant été relâché vers la fin de 1717, il se retira dans sa Terre de Dowensall au Comté d'Essex, pour y passer le reste de ses jours dans la tranquillité. Il mourut le 18 Septembre 1721, à Wimpole; & fut enterré dans l'Abbaye de Westminster, où on lui dressa un superbe Mausolée. Ses Poësies dans lesquelles on retrouve le goût d'Horace, sont très-estimées des Anglois.

PRISCIEN, docte Grammairien de Césarée ou de Rome, fleurissoit à Constantinople vers l'an 525. Alde Manuce imprima ses ouvrages à Venise en 1476.

PRISCILLIEN, Hérésiarque, chef des Priscillianistes en Espagne, sortoit d'une famille noble, & auroit pû être un grand homme, si l'orgueil n'eût terni ses bonnes qualités, & si l'hérésie n'eût achevé de le corrompre. Instruit par une certaine Agape & un Rhéteur nommé Elpidius, il renouvella les erreurs des Gnostiques, des Sabelliens & des Manichéens. Ses sectateurs tenoient le mensonge comme une chose permise & regardant le mariage comme une conjonction illégitime, ils séparoient les femmes & les maris sans leur consentement. Leur Livre favori étoit un volume intitulé *la Livre*; parce qu'en douze questions, comme en douze onces, tous leurs blasphêmes y étoient expliqués. Ce fût en 379 que cette hérésie commença à éclater. Priscillien condamné au Concile de Sarragosse en 381, fut ordonné Evêque par deux de ses Discipl., Instance & Salvien. Dans un voyage qu'il fit en Italie, pour mettre l'Empereur dans ses intérêts; il fut réfuté par le Pape Damase & par St. Ambroise. Ayant été condamné de nouveau au Concile de Bordeaux en 385, il en appella à Maxime qui avoit usurpé l'Empire & qui résidoit à Trèves. Cet Hérésiarque ayant été convaincu de s'être servi de maléfices, & d'avoir tenu des assemblées nocturnes avec des femmes, fut condamné à perdre la tête, ainsi que ses partisans, ce qui fut exécuté. Saint Martin qui étoit alors à la Cour de Maxime, n'approuva point que l'Evêque Ithace, & plusieurs autres, poursuivissent criminellement ces Hérétiques; quoiqu'il détestât leur hérésie.

PROBUS, (Marcus-Aurelius) Empereur Romain, étoit né à Sirmich dans la Pannonie, d'une famille mé-

diocre & peu riche. Son Pere Maxime, après avoir d'abord cultivé des jardins, s'étoit mis dans les troupes, & avoit obtenu le grade de Tribun. Probus entra de bonne heure dans le service, & se distingua par son courage, par ses mœurs & par sa probité. Les Empereurs Valerien, Gallien & Tacite l'avancèrent successivement, & lorsque ce dernier mourut, il commandoit toutes les troupes de l'Orient, autant aimé de ses soldats, qu'il en étoit estimé, non qu'il eût trop d'indulgence, car il les exerçoit par des travaux continuels, mais parce qu'il veilloit d'ailleurs avec une extrême attention à leur nourriture & à leur entretien. Il les visitoit souvent, leur partageoit le butin qu'il faisoit à l'exception des armes, & ne souffroit point qu'on leur fit d'injustice. C'est par ces degrés qu'il s'éleva jusqu'au Trône, sans paroître le souhaiter. Tacite étant mort en 276, Florien son frere voulut se saisir de l'Empire. Mais les troupes d'Orient voulurent avoir Probus dont elles connoissoient la valeur, l'intégrité & la clémence. Florien désespérant de l'emporter sur un tel concurrent, se fit ouvrir les veines, & l'élection de Probus fut confirmée par le Sénat & par les Légions. Il contraignit d'abord les François & d'autres peuples de la Germanie à demander la paix; il passa ensuite en Illyrie contre les Sarmates, & recouvra presque sans combats, ce qu'ils avoient enlevé. Il chassa aussi les Isaures, peuples de Brigands, & porta la guerre contre les Blemies, peuple sauvage dans le voisinage de l'Egypte. Ses rapides succès répandirent la terreur parmi les Perses qui lui envoyèrent des députés pour la paix. Publius Saturninus, Gaulois d'origine, & le plus habile des Généraux qu'eût employé Aurélien, se révolta contre Probus. Mais un corps de troupes qu'on envoya contre lui, l'ayant assiégé dans le Château d'Apamée, il fut pris & tué, au grand regret de Probus, qui eût voulu lui conserver la vie. La révolte de Proculus & de Bonosus n'eut pas plus de succès. Proculus se mit entre les mains des Francs qui le livrèrent à l'Empereur, & Bonosus vaincu, se pendit de désespoir. Probus délivré de tous ses ennemis, se vit en état de gouverner l'Empire en paix. Il rebâtit & orna plus de soixante-dix villes, & pour tenir ses troupes en haleine, il les occupa de différens travaux; entr'autres; il leur fit planter des vignes dans les Gaules, dans la Pannonie & dans la Mésie, & il permit aux Particuliers d'avoir des vignobles autant qu'ils le voudroient; ce qui ne s'accordoit auparavant que très-diffi-

cilement. Il se disposoit à marcher contre les Perses qui avoient repris les armes, lorsqu'il fut tué en 282 à Sirmich par ses propres soldats, irrités de se voir perpétuellement assujéttis à de rudes travaux. Ils se repentirent de leur crime, & lui élevèrent un tombeau avec cette Epitaphe : *Ici repose l'Empereur Probus véritablement digne de ce surnom. Il fut vainqueur des Tyrans & de toutes les nations barbares*. Il pouvoit avoir cinquante ans, & il étoit dans la septième année de son règne. Les Romains le pleurèrent, & on éleva des Temples pour honorer sa mémoire. Carus fut son successeur.

PROCCACINI, (Camille) Peintre, né à Bologne en 1546, fut formé dans l'école des Carrache, & se distingua par son génie, le beau jet de ses draperies, l'expression & le mouvement qu'il donnoit à ses figures. Il contribua beaucoup à élever l'Académie de Peinture de Milan, où il s'étoit retiré dans sa famille. Il y mourut en 1626, & ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio & à Milan. Son frere Jules *Jules César* formé dans la même école, se rendit célèbre par la vigueur de son coloris, un goût très-correct de dessein, & il acquit une fortune très-considérable. Il mourut aussi à Milan la même année que Camille. *Carlo-Antonio*, frere cadet des deux premiers, quitta la musique pour la peinture, & réussit principalement à peindre des fleurs & des fruits. *Ercole Junior*, fils de ce dernier, étudia sous Jules César son oncle, & fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCLUS, Philosophe Platonicien, surnommé *Diadochos*, vivoit vers l'an 500 de Jesus-Chr. il étoit Payen ; & il écrivit contre la Religion Chrétienne, un Traité que Philoponus réfuta. Cela n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de part à l'amitié de l'Empereur Anastase ; & comme il étoit sçavant Mathématicien, pendant que Vitalien assiégeoit Constantinople, on dit qu'il brûla les vaisseaux avec de grands miroirs d'airain, que l'on a attribué à Archimedes. Proclus est Auteur de quelques ouvrages en Grec.

PROCLUS, (Saint) Patriarche de Constantinople, avoit été disciple de S. Jean Chrysostôme. Il succéda à Maximin en 434, & son mérite seul le fit choisir. Ce fut ce Prélat qui ayant fait un Panégyrique de S. Jean Chrysostôme, se joignit au peuple pour demander que le corps de ce Saint fût rapporté à Constantinople. Il réfuta par écrit le livre de Théodore de Mopsueste, & s'opposa avec soin aux hérétiques. Il mou-

fut en 447, le 24 Décembre. Nous avons de lui un *Traité* de la tradition de la divine Liturgie, quelques *Homélies*, &c. dans la *Bibliothèque* des Peres. Son ſtyle eſt coupé, ſententieux, plein d'antithèſes & de pointes. Ses penſées ſont ſubtiles; mais peu inſtructives.

PROCOPE, de Céſarée, Hiſtorien Grec, acquit beaucoup de réputation par ſes ouvrages ſous Juſtinien. Il fut Secrétaire de Beliſaire, & reçu enſuite au nombre des Sénateurs. Il obtint même le nom d'*Illuſtre*, qui ne ſe donnoit qu'à peu de perſonnes, & l'Empereur le fit Préfet de Conſtantinople. On ne ſçait s'il étoit Payen ou Chrétien. Ses ouvrages ſont deux *livres* de la guerre des Perſes, dont Photius a fait l'abrégé, deux de celle des Vandales, & quatre de celle des Goths. Ces trois ouvrages recueillis par le Jéſuite Maltret, ont été imprimés au Louvre, *in-fol.* Grec & Latin en 1662. Procope eſt encore Aut. d'une *Hiſtoire ſecrette*, ou les *Anecdotes*, ſatyre contre Juſtinien & Theodora ſon épouſe, imprimée auſſi par le même, *in-fol.* l'année ſuivante. Cet Auteur paſſe pour écrivain exact dans ſon hiſtoire, & il a fait connoître mieux qu'aucun autre écrivain de ſon tems, l'origine & le caractère des nations barbares qui attaquèrent l'Europe dans le cinquième & ſixième ſiècle; mais ce n'eſt plus qu'un calomniateur outré dans ſes Anecdotes, où il charge des crimes les plus affreux, Juſtinien, Théodora & Beliſaire qu'il avoit accablé de louanges dans ſes prem. livres; il rapporte ſur-tout de Théodora, des choſes ſi horribles, que les Editeurs de ſes Anecdotes, ſe ſont crus obligés d'en omettre pluſieurs traits. La Monnoye les a conſervés dans le premier volume des exemplaires non retranchés du *Menagiana*. La meilleure traduction de cet Hiſtorien, eſt celle du Préſident Couſin. Un autre *Procope* de Gaze, Rhéteur & Sophiſte, vers l'an 560, étoit meilleur écrivain que Théologien. Il compoſa une *chaîne des Peres Grecs* qui l'avoient précédés ſur les huit premiers livres de l'Ecriture. Photius qui loue ſon ſtyle & ſon exactitude, le reprend de ſes trop longues digreſſions.

PRODICUS, de l'Iſle de Cée, l'une des Cyclades, fut l'un des plus célèbres Sophiſtes de la Grèce, & eut entre autres diſciples Euripide, Socrate, Théramene & Iſocrate. Il ne dédaigna point d'enſeigner en particulier dans Athènes, quoiqu'il y fût avec le caractère d'Ambaſſadeur de la part de ſes compatriotes, qui lui avoient déja conféré pluſieurs autres emplois publics. Platon inſinue que l'envie de gagner de l'argent, porta Pro-

dicus à tenir école. Il en gagna effectivement beaucoup à ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de son éloquence, & quoiqu'il le fît d'une manière mercénaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thèbes, & de plus grands encore à Lacédémone. On a fort parlé de sa déclamation à cinquante dragmes, qui fut ainsi nommée, à ce que disent quelques Sçavans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui payer cinquante dragmes, vingt-cinq livres; ce Sophiste en avoit à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cette somme. Prodicus avoit composé un écrit sur Hercule, dans lequel on trouvoit cette ingénieuse fiction de la vertu & de la volupté déguisées en femmes, qui se présentant au héros, tâchent à l'envi chacune de l'attirer à soi. Lucien l'a imité très-adroitement. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse.

PROMETHÉE, fils de Japet, fut pere d'Attas & d'Epimethée. On feint qu'ayant formé les premiers hommes de terre & de boue, aidé par Minerve, il déroba le feu du ciel dont il les anima. Il forma aussi une femme nommée Pandore, à qui Jupiter, pour se venger de Prométhée, donna une boëte dans laquelle il avoit renfermé toutes les calamités & les malad. humaines; persuadé que la curiosité ne lui permettroit pas de la tenir long-tems fermée. Quelques-uns prétendent que ce fut Epimethée qui l'ouvrit, & que tous les maux se répandirent sur la terre, l'espérance seule étant restée au fond. Vulcain (par l'ordre de Jupiter) enchaîna Prométhée sur le Mont Caucase, où un vautour venoit tous les jours lui ronger le foye, jusqu'à ce qu'Hercules le délivrât, en tuant le vautour.

PRONAPIDE, d'Athènes, est nommé par Tatien, parmi les Auteurs qui ont vécu avant Homere & Diodore de Sicile, le fait même maître de ce Poëte. Théodore le *Grammairien* remarque qu'il a commencé à écrire de gauche à droit, au lieu qu'auparavant les Grecs écrivoint leurs mots de haut en bas, ou retournoient, quand ils étoient venus à la fin de la ligne de droit à gauche. On a attribué à cet Auteur un ouvrage intitulé, *le premier Monde*, en vers.

PRONOMUS, Thébain, inventa le premier une flûte, sur laquelle on pouvoit jouer tous les tons. Quelques uns attribuent cette invention à Diodore de *Thèbes*, d'autres à Antigenides.

PROPERCE, (Sextus-Aurelius Propertius) Poëte Latin, né dans l'Ombrie, du tems d'Auguste. Cet Empereur fit égorger son pere qui étoit de l'ordre des Cheva-

liers, pour s'être attaché au parti d'Antoine. Properce vint à Rome avec un bien modique, comptant de l'augmenter par ses talens. Lié intimément avec Ovide, Tibulle, & les autres beaux esprits de son tems, il se fit une grande réputation, & eut beaucoup de part dans l'estime de Mécène. Nous avons de ce Poëte quatre *Livres d'élégies*, où l'on trouve un style pur, élégant, & une grande délicatesse. Comme la fable & les traits de l'Histoire même, servent beaucoup à remplir & à soutenir les élégies, Properce a sçu en faire usage habilement, & il est par cet endroit préférable à Tibulle, quoique cette érudition même le rende quelquefois obscur & inintelligible. Mais si les vers font honneur à son esprit, ils seront aussi à jamais un monument de la corruption de son cœur. Properce mourut à Rome dix-neuf ans avant Jesus-Christ. Ce Poëte a eu peu de traducteurs qui n'ont pas mieux réussi que l'Abbé de Marolles, qui le premier entreprit de le traduire, & sa traduction parut en 1655, accompagnée d'un grand nombre de notes très-peu-utiles.

PROSERPINE, fille de Cerès & de Jupiter, selon la fable, fut enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueilloit des fleurs avec ses compagnes sur une montagne de Sicile. Cerès s'en plaignit à Jupiter, qui lui accorda le retour de sa fille, pourvû qu'elle n'eût ni bû ni mangé dans les enfers : Ascalaphe ayant dit qu'elle avoit succé quelques grains de muscade, elle fut condamnée à y rester comme épouse de Pluton, & Reine de ces lieux ténébreux. Jupiter, pour adoucir la douleur de sa mere, lui permit de passer la moitié de l'année avec son mari dans les enfers, & l'autre moitié sur la terre avec sa mere. On croit que c'est la même qui est appellée Diane sur la terre, & la lune dans le ciel, d'où elle a été appellée *Hecate triformis*.

PROSPER, (Saint) illustre défenseur de la Foi contre les Pélagiens & les Sémi-Pélagiens, étoit d'Aquitaine, né au commencement du cinquième siècle. Quoiqu'il ne fût engagé dans aucun degré du ministère ecclésiastique, & qu'il fut même marié, il fit toutes ses délices des Sciences & de la piété. Il étudia surtout les livres de Saint Augustin, qu'il se rendit tellement propres, que ce grand Docteur n'eut point de disciple plus habile & plus fidèle que lui ? Prosper l'informa en 429 des erreurs des Sémi-Pélagiens dès leur naissance dans les Gaules, par la lettre qu'il lui écrivit avec Hilaire de Syracuse, à laquelle Saint Augustin répondit par les deux livres de la prédesti-

nation des Saints, & du don de la persévérance, qui confondirent ces ennemis de la grace, mais ne les convertirent pas. Après la mort de ce saint Prélat, il répondit aux objeçt. des Prêtres de Marseille, & réfuta Cassien, Auteur des conférences, qui dans la treizième, étoit tombé dans le Sémi-Pélagianisme. Il fut avec S. Hilaire à Rome. Le Pape Céleſtin les reçut très-bien, écrivit en leur faveur aux Evêques des Gaules, & après avoir fait dans sa lettre l'éloge de S. Auguſtin, il y établit 9 articles sur la grace, pour servir de règle contre ces nouveaux hérétiques. Saint Leon qui succéda au Pape Céleſtin, témoigna beaucoup de confiance à Saint Prosper qui lui servit de Secétaire; aussi plusieurs lui attribuent-ils l'admirable lettre de ce Pape à Flavien contre l'héréſie d'Eutichès. On croit qu'il mourut vers l'an 465. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on en a encore beaucoup de ce Saint, entr'autres *la lettre à Rufin son ami*, où il explique la véritable Doctrine de l'Eglise, sur la grace & le libre arbitre. *Un Recueil* de 392 sentences tirées des ouvrages de Saint Augustin, *un Poëme contre les ingrats*, c'est-à-dire, contre les ennemis de la grace de Jesus-Christ, dans lequel il explique en Théologien profond la Doctrine Catholique contre les erreurs des Pélagiens. Cet ouvrage est comme l'abrégé de tous les livres de Saint Augustin sur cette matière. L'exactitude pour le dogme y est régulièrement observée, malgré la contrainte des vers & la liberté de l'esprit poëtique: les expressions en sont merveilleuses, & on admire comment ce Saint a pû accorder la beauté de la versification avec les épines de la matière. Isaac le Maître de Sacy, en a donné une excellente traduction en vers françois. *Une Chronique* divisée en deux parties, dont la première finit en 398, & la seconde en 455. On trouve dans les ouvrages de ce Saint, une éloquence mâle, des raisonnemens forts & suivis, des expressions nobles, une érudition profonde dans les lettres divines & humaines, un jugement excellent, & une pénétration d'esprit à laquelle rien n'échappe. La meilleure édit. des ouvr. de ce Pere est celle de Paris en 1711, *in-fol.* par les soins de Luc Urbain Mangeant, Prêtre, mort en 1727. Il y a eu vers le même tems un autre Prosper Africain, qui fuyant la persécution des Vandales, vint en Italie. On croit que c'est lui qui est Auteur du traité de la *vocation des Gentils*, & de l'Epitre à la Vierge Démétriade.

PROTAGORAS, fameux Philos. Grec d'Abdère, étoit Crocheteur de son métier,

& devint Disciple de Démocrite, avec des circonstances qui honorent infinim. l'un & l'autre. Un jour que Démocrite sortoit de la Ville d'Abdère pour s'aller promener, il apperçut un faix de bois énorme, mais lié avec tant d'adresse qu'un seul homme pouvoit le porter ; il demanda à qui il appartenoit, & Protagoras à qui la nature laissoit ignorer ses talens, confessa presqu'en tremblant que c'étoit son ouvr. Démocrite ne dédaigna point d'admirer un simple artisan. Il fit plus, il le prit au nombre de ses Disciples, & il pourvut généreusement à ses premiers besoins. Protagoras devint un Philosophe plus subtil que solide, & enseigna à Athènes avec une grande réputation ; mais il en fut chassé pour avoir osé inspirer de douter sur l'existence des Dieux, & ses écrits furent condamnés au feu par un Décret public. Il mourut en allant en Sicile dans un âge très-avancé. Ce Sophiste étoit fertile en dilèmmes captieux, & s'appliquoit particulièrement à fournir des argumens subtils pour surprendre & éblouïr les Juges. Il n'avoit pas honte de publier & d'afficher qu'il enseign. les moyens de faire gagner une mauvaise cause. Il vivoit environ 400 ans avant Jesus-Christ.

PROTÉE, Dieu Marin, fils de l'Océan & de Thétis, selon la Fable, habitoit dans le Phare d'Alexandrie. Il étoit chargé de conduire les troupeaux de Neptune. Ayant reçu en naissant le don de prédire l'avenir, il ne le faisoit que lorsqu'on l'y forçoit. Les Latins le nommèrent *Vertumnus*, parce qu'il avoit le talent de prendre toutes sortes de figures. Il parut en Spectre devant Tmolus & Telegone ses enfans, géans d'une cruauté inouie, & les épouvanta si fort, qu'il corrigea leur barbarie. Protée Roi d'Egypte, qui avoit ses Etats le long de la mer, & qui vivoit vers le tems de la guerre de Troye, a donné lieu à cette Fable. Ce Prince étoit sage, & sa prévoyance étoit comme une espèce de prophétie. Il étoit impénétrable ; ce qui fit dire qu'il falloit le lier pour découvrir ses secrets. On le voyoit souvent au milieu de ses soldats, comme un Pasteur au milieu de ses troupeaux. Politique profond, il faisoit jouer tous les ressorts imaginables, pour réussir dans les affaires les plus embarrassantes. Par sa prudence & sa dextérité il échappoit à tous les piéges qu'on lui tendoit pour le surprendre, ce qui donna lieu de dire, qu'il prenoit toutes sortes de formes.

PROTOGENE, Peintre célèbre de Caune dans l'Isle de Rhodes, étoit contemporain & ami d'Appelle. Celui-ci

étant venu le voir, fut étonné de la grandeur de son talent. Indigné de ce que les Rhodiens n'en connoissoient pas le prix, il s'offrit d'acheter ses tableaux. Cette proposition s'étant répandue dans le Public, les Compatriotes de Protogene ouvrirent les yeux sur son mérite & payèrent ses ouvrages comme ils le méritoient. Démétrius avoit tant d'estime pour lui, qu'ayant assiégé Rhodes, il ne voulut point mettre le feu à un quartier de la Place où étoit l'attelier de ce Peintre, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvoit dans un des fauxbourgs de la Ville, & le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point interrompre son travail. Comme le Roi surpris lui en demandoit la raison, *c'est que je sçai*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens & non aux Arts.* Le chef-d'œuvre de ce Peintre étoit l'*Ialise*, célèbre chasseur qui passoit pour le fondateur de Rhodes. Il y employa sept ans, & n'en étoit pas encore content, parce qu'il n'avoit pû représenter un chien tout haletant, & la gueule pleine d'écume. Enfin de dépit, il jetta sur l'ouvrage, l'éponge dont il s'étoit servi pour l'effacer. Le hazard fit ce que l'art n'avoit pû faire, & l'écume fut parfaitement représentée. On parle aussi de son *Satyre* qu'il fit pendant le siège de Rhodes.

PRUDENCE, (Saint) Voyez GALINDON.

PRUDENCE, (Aurelius Prudentius Clemens) Poëte Chrétien, nâquit à Sarragosse en Espagne en 348. Après avoir été successivement Avocat, Juge & Homme de guerre, il fut attaché à la Cour de l'Empereur Honorius par un emploi honorable. Il ne commença ses Poësies sur la Religion, qu'à cinquante-sept ans. Il y a beaucoup de fautes de quantité; le style en est souvent assez barbare, & l'orthodoxie n'y est pas toujours scrupuleusement gardée. On trouve pourtant dans quelques morceaux de ses ouvrages du goût & de la délicatesse. Son Hymne sur les Innocens, *Salvete flores Martyrum*, est de ce nombre. Prudence mourut vers 412. Les éditions les plus estimées de ses œuvres sont celles d'Amsterdam en 1667, avec les notes de Nicolas Heinsius, & celle de Paris en 1687, *ad usum Delphini.*

PRUSIAS, Roi de Bithinie, fut un des plus grands politique de son tems. Par le secours & les stratagêmes d'Annibal, il remporta plusieurs victoires sur Eumene, Roi de Pergame. Les Romains allarmés de ces pro-

grès, lui envoyèrent Titus Flaminius pour l'obliger à livrer Annibal. Il étoit prêt de le faire, contre les Droits de l'Hospitalité, lorsque ce grand Général pour éviter cette trahison s'empoisonna lui-même. Prusias étant venu à Rome, y déshonora la Majesté Royale par ses basses flatteries. Il fut au-devant des Députés envoyer pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit & la chaussure des Affranchis. *Vous voyez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira*. Il entra dans le Sénat les mains abattues, se prosterna & baisa le seuil de la porte : ensuite s'adressant à l'Assemblée, *je vous salue Dieux Sauveurs*, s'écria-t-il. Son discours répondit à ce prélude. Après avoir eu plusieurs démêlés avec Attale Roi de Pergame, les Romains l'obligèrent de faire une paix honteuse avec lui. Ses Sujets à qui son extrême cruauté l'avoit déja rendu odieux en furent indignés, & se soulevèrent contre lui avec son fils Nicoméde qu'il avoit voulu faire assassiner, parce qu'il étoit jaloux de l'inclination qu'on avoit pour lui. Prusias fut tué à Nicomédie, près de l'Autel de Jupiter où il s'étoit réfugié, 148 ans avant Jesus-Christ. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur & le courage. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Les Belles-Lettres, la Philosophie & toutes les autres connoissances qui en dépendent, lui étoient étrangeres.

PRYNN, (Guillaume) Jurisconsulte Anglois, dans le dix-septième siècle, qui se déclara & écrivit avec tant d'emportement contre les Episcopaux, qu'il fut condamné à avoir les oreilles coupées. Cette pun. lui fut utile, lors de la division entre le Roi & le Parlem. Il fut regardé comme un Martyr de la bonne cause, & on le choisit pour être un des Membres de la Chambre des Communes, où il fit paroître beaucoup d'animosité contre le parti du Roi. Il s'affoiblit cependant dans la suite, soit par inconstance ou par quelque mécontentement particulier, & ayant été mis en prison, il composa un petit Livre pour détourner le Parlement de faire le procès au Roi. Cet Ouv. se trouve dans le recueil de diverses Pièces qu'un Royaliste fit imprimer en 1649, & qui a pour titre : *Sylloge variorum Tractatuum*. Prynn mourut en 1699, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il est Auteur de plusieurs autres Ouvr. de Théologie, d'Histoire & de Controverse, qui prouvent beaucoup d'érudit. Il a fait entr'autres en Anglois la vie des Rois Jean, Henri VII & Edouard prem. *in-fol.* dans laquelle il établit & défend le pouvoir suprême de

ces Rois, par des Actes & des Régistres tirés de la Tour de Londres; l'*Histoire* de Guillaume Cardinal, aussi en Anglois & *in-fol.*

PSAMMENITE, Roi d'Egypte, succéda à Amasis son pere vers 525 ans avant Jesus-Christ: ayant été défait dans une sanglante bataille par Cambise Roi de Perse, il se retira dans Memphis. Le Vainqueur l'y poursuivit, & en fit sommer les habitans de se rendre; mais loin d'écouter le Héraut qu'il leur envoya, ils le mirent en pièces avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cambyse ayant peu de jours après enlevé la Place, tira une pleine vengeance de cet attentat contre le droit des gens, en faisant égorger dix fois autant d'habitans de la plus grande distinction, parmi lesquels fut le fils aîné de Psamménite. Ce malheureux Roi fut mené Captif à Suze; mais peu de tems après ayant tenté de soulever le Peuple, pour recouvrer son Royaume, Cambyse lui fit boire du sang d'un taureau, dont il mourut sur le champ. Il n'avoit regné que six mois.

PSAMMITIQUE, fut l'un des douze Seigneurs qui partagèrent entr'eux le gouvernement de l'Egypte après la mort de Tharaca. Ces Rois vécurent quinze ans dans une parfaite union. Pour en laisser un monument à la postérité, ils firent bâtir de concert le fameux Labyrinthe d'Egypte. Ils cimentèrent leur amitié par les sermens les plus solemnels. Cependant un Oracle avoit prédit que celui qui feroit des libations à Vulcain dans un vase d'airain, deviendroit Roi de toute l'Egypte. Ces Princes étant un jour dans le Temple de ce Dieu, on voulut présenter à chacun une coupe d'or pour les libations. Comme il en manquoit une, Psammitique prit son casque d'airain, & s'en servit au lieu de coupe. Ses Collégues furent frappés de cette circonstance, & se rappellèrent la prédiction de l'Oracle. Pour en éluder l'effet, ils le releguerent dans les pays marécageux de l'Egypte. Des Soldats Grecs de la Carie & de l'Ionie y ayant été jettez par la tempête, Psammitique se mit à leur tête, attaqua & défit les onze Rois, & demeura seul paisible possesseur de l'Egypte. Il donna des terres à habiter aux Grecs qui l'avoient secouru, reçut leurs Compatriotes dans ses Etats, & se servit d'eux pour y faire fleurir les Arts, les Sciences & le Commerce. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit l'usage de boire du vin en Egypte. Dans une guerre contre les Assyriens, il prit la Ville d'Azot, après un siège de vingt-neuf ans, & mourut vers 616 avant Jesus Christ.

PSEAUME, (Nicolas)

de fils d'un ſimple laboureur, devint par ſon mérite Docteur de Sorbonne en 1541, & Evêque de Verdun en 1548. Il aſſiſta en cette qualité au Concile de Trente, où il parla aſſez bien ſur la réſidence, aſſez mal ſur la primauté du Pape; & il nous a laiſſé un *Journal* important de ce qui s'y eſt paſſé: il a été mis au jour, par le P. Hugot Prémontré. Pſeaume eſt encore Auteur d'un Ecrit, intitulé: *Préſervatif contre le changement de Religion*. Il mourut à Verdun en 1575.

PTOLEMÉE LAGUS, ou *Soter*, étoit fils d'Arſinoé, Concubine de Philippe de Macédoine & de Lagus, homme de baſſe naiſſance. Il s'éleva par ſon mérite & par ſes ſervices aux premiers emplois de la guerre, ſous Alexandre. A la mort de ce Prince, lorſqu'on fit le partage de ſes Etats, il fut pourvû du gouvernement de l'Egypte. Il s'y conduiſit avec tant de douceur, d'équité, de prudence & de modération, qu'avant que de prendre le titre de Roi, il s'étoit acquis ſur les cœurs un empire abſolu. Ainſi l'amour des Peuples fut le premier fondement du Royaume des Ptolemées, qui furent ſurnommées *Lagides*. Après la mort de Perdiccas le plus dangereux de ſes ennemis, il étendit les bornes de ſon Empire. Nicanor, un de ſes Généraux lui ſoumit la Syrie, la Phénicie & l'Iſle de Chypre. Il aſſiégea enſuite Jéruſalem, qui par ſa ſituation avantageuſe & par les ouvrages de l'art auroit réſiſté longtems à ſes efforts, ſans la crainte religieuſe qu'avoient les Juifs de violer la Loi en ſe défendant le jour du Sabbat. Ptolemée en profita, & choiſit ce jour-là pour donner un aſſaut général. Perſonne n'oſant ſe défendre, il n'eut pas de peine à emporter la Place. Il emmena de la Judée plus de cent mille Captifs en Egypte. Après avoir remporté une grande victoire ſur Démétrius, non-ſeulement il lui accorda la permiſſion d'enterrer les morts, mais il lui renvoya ſans rançon ſon équipage, ſes amis, ſa famille & ſes domeſtiques. Il ſecourut les Rhodiens contre Démétrius qui fut obligé de lever le ſiège de leur Ville. Pour lui témoigner leur reconnoiſſance, ils lui conſacrèrent un boccage, comme à une Divinité Tutélaire, & lui donnèrent le titre de *Soter*, qui ſignifie *Sauveur*. Pour aſſurer le Trône d'Egypte à Ptolemée Philadelphe ſon fils, il le fit couronner de ſon vivant, & mourut quelque tems après, à quatre-vingt-quatre ans. Il avoit gouverné l'Egypte pendant quarante ans, & établi ſon trône ſur la douceur & ſur l'équité. Affable, modéré, prudent, ennemi du faſte & de l'oſtentation; il ne s'ap-

pliqua toute sa vie qu'à rendre ses Sujets heureux, & à faire fleurir dans son Royaume les Sciences & les Beaux-Arts, qu'il avoit cultivés lui-même avec beaucoup de succès. On vante l'*Histoire* qu'il avoit écrite des Conquêtes d'Alexandre le Grand. Ce fut lui qui érigea dans l'Isle de Pharos ce monument célèbre, connu sous le nom de *Phare d'Alexandrie*, & qui a passé pour une des sept merveilles du monde. C'étoit une édifice de marbre blanc, au haut duquel on allumoit du feu toutes les nuits, pour éclairer les vaisseaux qui arrivoient au Port d'Alexandrie. Il avoit d'ailleurs orné cette Capitale d'un grand nombre de temples & d'édifices publics, dans le goût de la belle architecture Grecque.

PTOLÉMÉE *Philadelphe*, fut ainsi nommé par ironie, parcequ'il avoit fait mourir ses freres. Il succéda à Ptolémée *Lagus* son pere, dans le Royaume d'Egypte. Héritier de son amour pour les beaux Arts, il donna ses premiers soins à former la superbe Bibliothéque d'Alexandrie, & y rassembla plus de deux cens mille volumes. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit l'enrichir, il fit traduire d'hébreu en grec les Livres de la Loi de Moïse, par soixante-douze Juifs, versés dans la connoissance de ces Langues, & qui lui avoient été envoyés par le grand Prêtre Eléazar. Ptolémée, par reconnoissance, donna la liberté à un nombre prodigieux de Juifs qui étoient esclaves dans ses Etats ; & les Interprétes furent renvoyés comblés de présens. On appelle cette Traduction la Version des *Septantes*. Ce Prince porta encore plus loin que que son pere, le désir d'illustrer son règne par la magnificence des monumens publics, par le soin qu'il prit d'enrichir son Royaume à proportion qu'il l'embellissoit, & de multiplier le nombre de ses Sujets, en attirant par ses libéralités les Habitans des contrées voisines. Il se mit en état de satisfaire son goût pour les superbes établissemens, sans charger ses peuples, en faisant fleurir le commerce dans son Royaume. Il réussit à y attirer celui que les Tyriens faisoient dans tout l'Orient. Pour l'assurer contre les Puissances voisines, il avoit équippé deux nombreuses flottes, l'une dans la mer rouge, & l'autre dans la Méditerranée. Il avoit outre cela une armée de terre assez forte pour garantir ses Etats contre toute invasion. Ptolémée respecté au-dehors, ne jouissoit pas dans l'intérieur de sa Cour de la tranquillité qu'il méritoit. Un de ses freres, nommé Argée, trama une conspiration contre lui, & à peine l'eut-il étouffée par la mort du cou-

pable, qu'un autre de ses freres tenta de faire révolter l'isle de Chypre. Il fut arrêté & puni de mort. D'autres troubles succédèrent à ceux-là. Le Prince aimoit vivement Arsinoé sa sœur, veuve de Lysimachus. La Reine sa femme qui se nommoit aussi Arsinoé, résolut, dans les transports de sa jalousie, de se venger par le poison. Le complot fut découvert, & la Reine exilée. Dès qu'elle fut partie, Ptolémée déclara sa passion pour sa sœur, & l'épousa publiquement. Il goûta pendant le reste de son règne, un calme qui ne fut presque point interrompu. Plus attaché à favoriser le commerce & les Beaux Arts dans son Royaume, qu'à faire des conquêtes, il n'employa ses forces au dehors, que pour protéger ses Alliés. Le chagrin que lui causa la mort d'Arsinoë sa femme & sa sœur, avança ses jours. Il mourut deux cens quarante-six ans avant J. C. après un règne d'environ trente-neuf ans. Il eut pour successeur Ptolémée *Evergete* son fils, qui s'appliqua dans le sein de la paix à faire fleurir les sciences dans son Royaume. L'éducation qu'il avoit reçue de son pere, avoit fortifié son goût naturel pour les connoissances utiles & agréables. Il rapporta de la Perse les Statues des Dieux Egyptiens que Cambyse avoit enlevées, ce qui lui fit donner le titre d'*Evergetes*, c'est-à-dire, de *Bienfaicteur*, titre qu'il continua de mériter dans toutes les occasions qu'il eut de faire connoître son caractère bienfaisant. Il mourut deux cens vingt-un ans avant J. C. après en avoir règné vingt-six. C'est le dernier de cette race qui ait eu de la modération & quelque vertu. Presque tous ses Successeurs furent des monstres de débauche & de scélératesse.

PTOLÉMÉE *Philopator*, c'est-à-dire, *qui aime son pere*, fut ainsi nommé par ironie, parce qu'on le soupçonna d'avoir empoisonné Ptolémée *Evergetes* son pere. Ce Prince se livra aux passions les plus brutales, & aux vices les plus honteux. Ayant marché contre Antiochus le *Grand*, accompagné d'Arsinoë sa femme & sa sœur, qui fit en cette occasion l'office de Général, il remporta une grande victoire à Raphia. Les Peuples de la Cœlesyrie & de la Palestine s'empressèrent de se rendre au Vainqueur. Ce fut alors que Ptolémée étant venu à Jérusalem, voulut entrer dans le Sanctuaire du temple, & fut frappé d'une si grande terreur, qu'on fut obligé de l'emporter à demi-mort. Il retourna en Egypte transporté de fureur contre les Juifs. Les ayant fait rassembler dans l'hyppodrome, grande place destinée à la course des chevaux, il voulut se donner le barbare divertissement de les

y faire écraser sous les pieds de ses éléphans. Mais les Juifs en prières, demandèrent au Ciel & obtinrent leur délivrance. Lorsqu'on lâcha contre eux les éléphans, ils tournèrent leur fureur contre les Spectateurs, & en firent un horrible carnage. Ptolémée frappé de ce prodige, rendit aux Juifs la liberté & leurs privilèges, & révoqua les Décrets qu'il avoit publiés contre eux. Ce Prince n'ayant rien à craindre d'Antiochus, s'abandonna entiérement aux déréglemens les plus infâmes. Oubliant qu'il étoit Roi, il laissa les femmes disposer de tout, & personne dans le Royaume n'avoit moins de crédit que le Roi même. Il mourut à trente-sept ans, usé par ses débauches.

PTOLEMÉE *Epiphane*, c'est-à-dire, l'*Illustre*, fils du précédent, lui succéda à l'âge de quatre ans. Les Favoris de Philopator son pere cachèrent sa mort pendant quelques jours, pour avoir le tems de s'emparer de la Régence. Mais le Peuple d'Alexandrie s'étant élevé contre eux, les extermina tous avec leurs femmes, leurs enfans & leurs créatures. On remit entre les mains d'Aristomene Acarnanien, la tutelle du jeune Roi. Tant qu'il suivit les sages conseils de cet habile Ministre, il s'attira l'approbation & l'applaudissement de tout le monde. Mais les flatteries des Courtisans, poison mortel pour les Rois, ayant corrompu son cœur, il se livra à ses folles passions. La vertu de son fidèle Ministre lui devint à charge, & il le fit mourir. L'Egypte depuis la mort d'Aristomene, gémit sous la tyrannie de Ptolemée Epiphane. Ne mettant point de bornes a ses passions & à ses déréglemens, il traita ses Sujets comme des Esclaves, sans respecter les Loix de la justice ni de l'humanité. Les Egyptiens indignés se soulevérent de toutes parts. Pour appaiser ces troubles, Ptolemée mit à la tête des affaires Polycrate, grand Politique & grand homme de guerre. Ce Ministre étouffa bientôt la rebellion. Les Chefs se rendirent à Alexandrie, pour se soumettre sous la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal; mais le perfide Roi après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, les fit mourir. L'Egypte fut peu de tems après délivré de ce méchant Prince. Il avoit formé le dessein de faire la guerre à Seleucus Roi de Syrie. Un de ses princibaux Officiers lui ayant demandé où il prendroit de l'argent pour l'exécuter, il répondit que ses amis étoient son argent. Cette réponse leur fit craindre qu'il ne les dépouillât de leurs biens. Pour prévenir ce malheur auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir, ils le firent em-

poisonner dans la vingt-neuvième année de sa vie, & dans la 24^{e}. de son règne. Il eut pour successeur son fils Ptolemée *Philométor* ainsi nommé par irronie, parce qu'il détestoit Cléopatre sa mere.]

PTOLEMÉE *Physcon*, c'est-à-dire, le *Ventru*, régna en Égypte après la mort de Ptolemée *Philometor* son frere. Il fut aussi détesté pour ses cruautés, que méprisé pour ses vices & pour ses extravagances. La Ville d'Alexandrie étoit devenu presque déserte par les meurtres, par les proscriptions & par la fuite des Habitans qu'il avoit en partie remplacés par des Etrangers. Les Peuples se soulevèrent contre ce monstre, & il fut obligé de se retirer dans l'isle de Chypre avec Cléopatre sa femme & sa sœur, & un fils qu'il en avoit eu. Il ne l'avoit emmené que pour le faire mourir, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône. Il fit couper son corps en morceaux, le mit dans une caisse avec la tête entière, afin qu'on le reconnut, & l'envoya à Alexandrie, où Cléopatre étoit revenue, avec ordre d'attendre pour la lui présenter, le jour de la naissance de cette Princesse, qui devoit bien-tôt se célébrer avec beaucoup de magnificence. On ne sçauroit exprimer l'horreur que ce triste objet excita contre le Tyran, dont la monstrueuse barbarie avoit produit un crime si inoui. On exposa aux yeux du peuple cet abominable présent. Il en fut transporté de fureur. On brisa les statues de ce Roi dénaturé, on courut aux armes pour l'empêcher de remonter sur le trône. Il réussit pourtant à s'y rétablir, & mourut cent dix-sept ans avant J. C. On n'a guéres vû de règne plus tyrannique, ni plus rempli de crimes que le sien.

PTOLEMÉE *Lathurus*, ainsi appellé à cause d'une excroissance qu'il avoit au nez, succéda à son pere Physcon cent dix-sept ans avant J. C. Mais il fut chassé par Cleopatre sa mere, qui mit sur le trône Ptolemée Alexandre son frere. Pour y réussir, elle avoit employé les forces d'Alexandre *Jannée*, Roi des Juifs. Lathurus pour se venger entra en Judée, & gagna une sanglante bataille auprès du Jourdain contre les Juifs, dont il fit un horrible carnage. Comme il venoit après cette victoire, prendre des quartiers dans les villages voisins, il les trouva pleins de femmes & d'enfans. Tout fut égorgé, & les corps coupés en pièces. Le barbare vainqueur les fit mettre dans des chaudières pour les faire cuire. Son but étoit de faire croire que ses troupes se nourrissoient de chair humaine, pour jetter la terreur dans tout le pays. Quelle horreur! Ptolemée ayant ensuite tenté envain de

rentrer en Egypte, se retira dans l'isle de Chypre. Mais il fut rappellé après la mort de Ptolemée Alexandre son frere, & mourut après un règne de trente-six ans, depuis la mort de son pere : il y a eu plusieurs autres Princes de ce nom.

PTOLOMEE, (Claude) Disciple de l'Ecole d'Alexandrie au second siècle, se fit une réputation immortelle par ses ouvrages sur l'Astronomie. Rassemblant ce qu'Aristote, Hipparque & Possidonius avoient pensé sur l'arrangement du monde, & y ajoutant ses opinions particulières, il prétendit que la terre occupoit le centre du monde ; qu'il y avoit autant de Cieux concentriques que de Planetes ; que le premier Ciel qui environnoit la terre, étoit celui de la Lune, qui étoit suivi de ceux de Mercure, de Venus, du Soleil, de Mars, de Jupiter & de Saturne ; que tous ces Cieux étoient environnés de celui des Etoiles ; que ce dernier entraînoit le tout en vingt-quatre heures d'Orient en Occident ; mais qu'en même-tems chacun de ces Cieux avoit un mouvement particulier, par lequel ils faisoient autour de la terre une révolution toute contraire d'Occident en Orient. Quelques Astronomes ayant encore apperçu d'autres mouvemens, multiplièrent les Cieux de Crystal pour en rendre raison. Plusieurs se contentoient modestement de sept ; d'autres n'en entortilloient pas moins de soixante-douze les uns dans les autres. Enfin les Cieux de Crystal ne leur coûtoient rien. Toute cette menuiserie céleste étoit si embarrassée, qu'un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais peu dévot, disoit que si Dieu l'eut appellé à son Conseil quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. Cette plaisanterie peu respectueuse, ne fait honneur ni au Roi Astronome ni au systême de Ptolomée qui donnoit lieu à son impatience. Les Savans l'ont abandonné avec raison pour suivre celui de Copernic. Les principaux Ouv. de Ptolomée sont 1°. l'*Almageste* ; 2°, *de Judiciis Astrologicis* ; 3°. *Planisphærium*.

PUBLIUS SYRUS de Syrie, florissoit vers l'an du monde 3960. D'Esclave qu'il étoit à Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi, & fut élevé avec beaucoup de soin. Il se distingua dans la poësie *Mimique*, & parut avec tant d'éclat sur le théâtre de Rome, qu'il devint le Rival de Laberius, Chevalier Romain, & le surpassa même au jugement de Jules César. Nous n'avons aucune de ses pièces de théâtre, & il ne nous reste de lui qu'un Recueil de Sentences en vers Iambes libres,

angées selon l'ordre alphabétique : les deux Sénéques estimoient infiniment cet Ouvrage, & le Poëte en effet y développe assez bien tous les replis du cœur humain. Chaque vers offre quelque précepte utile, propre à réformer les mœurs, à resserrer les liens de la Société, & à la rendre plus agréable & plus parfaite. On recherche, sur-tout l'édition de Tannegui le Febvre, & celle d'Avercamp avec des notes en 1708. Le célèbre la Bruyere a répandu dans ses Caractères, presque toutes les Sentences de Publius Syrus. La meilleure traduction que nous en ayons, est celle d'Accarias de Serionne.

PUCELLE D'ORLEANS, *Voyez* ARC.

PUCELLE, (René) un des plus illustres Magistrats du dix-huitième siècle, naquit à Paris en 1655, de Claude Pucelle, fameux Avocat au Parlement, & de Françoise *Catinat*, sœur du célèbre Maréchal du même nom. Nous n'avons rien de bien certain sur les commencemens de cet illustre Abbé, & l'on sçait seulement qu'il prit le Baccalaureat en Sorbonne, qu'il eut l'Abbaye de S. Leonard de Corbigni, & qu'il fut pourvu d'une charge de Conseiller-Clerc au Parlement de Paris. C'est là proprement où commence l'époque de sa brillante carrière ; & dès ce moment il ne cessa de se distinguer par la droiture de son cœur, par l'intégrité de ses jugemens, par l'élévation de son génie. Combien de fois la Cour souveraine, dont il faisoit en même-tems l'ornement & les délices, a-t-elle admiré en lui cette éloquence de sentimens, plus estimable mille fois que celle des paroles ; éloquence qui se trouvoit soutenue par une force d'expression, qui répandoit tout à la fois tant d'énergie & tant de sel dans ses discours. Quels exemples ne donna-t-il pas à son siècle par une probité infléxible, conservée sans altération & sans nuage, pendant 60 ans de Magistrature dans le premier Parlement du Royaume ! Par cet amour du vrai, dont il fit invariablement profession pendant le cours d'une si longue vie ; par cet éloignement du faste & des honneurs, qu'annoncoient sa conduite & tous ses discours, & enfin par ce désintéressement rare, qui l'éloigna de la pluralité des Bénéfices, & qui le fixa sévérement à l'unique & médiocre Abbaye, dont il fut pourvu en 1694. Il se trouva cependant à portée de profiter des faveurs de la Cour, lorsqu'après la mort de Louis XIV, il devint membre du Conseil de Conscience. Ses amis lui en parloient quelquesfois, & le sollicitoient même d'en profiter ; mais il répondit : *Je*

suis bien-aise de ne tenir à rien, & de pouvoir quitter les emplois aussi tranquillement que j'y aurai vécu. Il est vrai, que depuis l'affaire de Jouvenci en 1713, jusqu'à la Régence, & depuis la mort du Régent jusqu'à la sienne, les preuves multipliées qu'il donna de son zèle pour le bien public, de son attachement à ses devoirs, de sa fidélité pour les intérêts du Roi & de l'Eglise, le rendirent peu propre à participer aux graces & à entrer dans la liste des nominations. Cet illustre Magistrat, en opinant dans l'affaire de ce Jésuite, dont il étoit Rapporteur, appella la doctrine *impie & meurtriere*, de son livre, *le péché originel de la Société;* & après les deux Arrêts qui furent rendus, qui n'étoient pas tels qu'il les auroit voulu, le Supèrieur de la maison Professe lui faisant des remerciemens, le généreux Abbé, lui dit : *C'est à Versailles*, mon Pere, *qu'il faut porter vos remerciemens : je serois bien fâché que la Société m'eût obligation en pareilles matières.* Nous n'entreprenons pas de détailler ici toutes les occasions, où l'intrepide Magistrat donna des preuves de la droiture de son cœur, & de la fermeté de son courage. Il suffira de dire en général, que toute sa vie, surtout depuis les troubles qui agitent l'Eglise, fut marquée par de pareils traits qui le caractèrisent. Ainsi, lorsque la fatale Bulle *Unigenitus* fut portée au Parlement, en 1714, il s'éléva contr'elle avec cette force, qui subjuguoit les suffrages. Il n'en fit pas moins en 1720, lors de l'enrègistrement de la Déclaration, & au Lit de Justice de 1730. Le brigandage d'Embrun, la Legende de Grégoire VII, l'expulsion des cent Docteurs de la Faculté, tous les autres excès produits & fomentés par la Bulle, lui fournirent autant d'occasions d'exercer le zèle qui le dévoroit, pour le bien de l'Etat & celui de la Religion; & l'on trouve les ardeurs de ce zèle dans les admirables Discours qu'il a prononcés au Parlement, toutes les Chambres assemblées, & qui étoient écoutés avec la plus religieuse attention. Cet illustre Abbé reçut dès cette vie la récompense de ses travaux, & en 1732, il eut une part distinguée aux véxations que souffrit sa Compagnie. Il fut enlevé de Senlis par ordre du Roi, & conduit à son Abbaye, où on le garda à vûe; mais rien ne fut capable d'affoiblir son courage; & lorsqu'on eut rétabli le Parlement dans ses fonctions, le zèlé Magistrat ne cessa de combattre pour la vérité, & de poursuivre avec la même force, les excès du fanatisme & de l'intolérance. Ces sentimens, qu'il conserva jusqu'à la mort, étoient le motif de sa confiance,

fiance, & le titre sur lequel il se fondoit pour obtenir les miséricordes éternelles. Il en avoit cependant un autre qui n'étoit pas moins consolant: dans ses aumônes abondantes & ses religieuses prodigalités, qui paroissoient surprenantes, vû la modicité de son revenu. Quand il vit que sa santé s'affoiblissoit, craignant aussi l'affoiblissement de sa tête, il prit le parti de renoncer aux affaires ordinaires du Palais, par le scrupuleux amour qu'il avoit toujours eu pour la justice; mais il ne se défit pas de sa Charge, afin d'être en état de présenter, en cas de besoin, des Requêtes pour les défenseurs de la vérité, & aussi pour pouvoir venir au secours des opprimés, dans certaines délibérations, qui regarderoient le bien public & les affaires de l'Eglise. Dans sa retraite, il ne s'occupa que de l'étude de la Religion, & de la pratique des bonnes œuvres jusqu'à sa mort, arrivée en 1745, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il reçut pendant sa maladie les Sacremens de la manière la plus édifiante, & le Curé de sa Paroisse, fit de lui un éloge touchant & bien mérité.

PUFENDORF, (Samuel de) sçavant Historien & Politique du dix-septième siècle, naquit en 1631 à Fleh, petit Village de Misnie, dont son pere, Prêtre Luthérien, étoit Ministre. Il fut élevé avec soin, & lorsqu'on le crut en état de se présenter aux Universités, on l'envoya étudier à Leipsic, à Iene, puis à Leyden; & pour subsister dans toutes ces Villes, il fut obligé de se charger de l'éducation de quelques jeunes gens. Outre les Mathématiques, la Philosophie, l'Histoire & les autres Sciences auxquelles il s'appliquoit, il faisoit une étude singulière du Droit public, qu'il croyoit la voie la plus propre à l'élever aux dignités des Cours d'Allemagne. Le Public ne tarda pas à jouir des fruits du travail de Pufendorf, & l'on vit paroître ses *Elemens de Jurisprudence universelle*, qui lui valurent, en 1661, la chaire de Professeur public pour le droit de la Nature & des Gens, dans l'Université d'Heidelberg, la première qu'il y ait eu en Allemagne. Il fut aussi employé à l'éducation du Prince Electoral; & c'est dans ce poste qu'il écrivit son fameux livre, *de l'état de l'Empire d'Allemagne*, où, sous le nom déguisé de Monzambane, il prouve que l'Allemagne est un Corps de République, dont les membres mal assortis, font un tout monstrueux. En 1670, il fut fait Professeur à Londen, dans la Suède, & l'année suivante il publia un petit Traité, intitulé: *Recherches sur la République irrègulière*, où il traite de la forme de l'Empire Germanique; mais

l'ouvrage qui établit sa réputation est celui-ci : LE DROIT DE LA NATURE ET DES GENS, qui parut en 1672, où, en étendant & perfectionnant les vûes de Grotius, il a fait un ouvrage plus utile que celui de ce sçavant homme. Pufendorf, sans avoir égard aux idées Scholastiques que Grotius avoit trop ménagées, remonte aux idées les plus simples de la morale, va de principe en principe, de preuve en preuve, examine tout avec une attention extrême, & donne un systême méthodique de la science des mœurs. Cet excellent livre, quilui acquit un nom universel, souleva contre lui la troupe des Scholastiques, & il s'éleva une guerre cruelle, qui produisit de la part de ses ennemis beaucoup de libelles, & autant de réponses de celle de l'Aut. critiqué, ou de ses Partisans, que l'on recueillit sous le titre *d'Eris Scandica*. Cependant Pufendorf, convaincu que l'étude de la nature & des Gens, n'est qu'une spéculation abstraite sans celle de l'Histoire, composa en Allemand, une *Introduction générale à l'Histoire de l'Univers, pour servir de guide aux jeunes gens qui veulent connoître les divers Etats de l'Europe*. Cet ouvrage eut le plus grand succès, & il le méritoit : il réunit l'exacte brieveté des abrégés à une connoissance suffisante des mœurs, du génie & des intérêts des peuples de chaque Etat. Il fut bien-tôt traduit en plusieurs Langues, & il en parut plusieurs éditions en François, dont la plus estimée est celle d'Amsterdam, 1752, quoique les augmentations ne viennent pas d'une main excellente. Le Roi de Suède, ayant attiré Pufendorf à sa Cour, l'honora du titre de *Sécretaire*, & de celui d'*Historiographe*; & pour remplir ce dernier titre, l'Auteur qui n'avoit parlé de la Suède que comme des autres Etats, en écrivit l'Histoire en 26 livres, depuis l'arrivée de *Gustave Adolphe* en Allemagne, en 1628, jusqu'à l'abdication de *Christine* en 1654. Cet ouvrage très-curieux & très-estimé, fit naître là plusieurs Souver. l'envie d'attirer l'Auteur dans leurs Etats, & Pufendorf donna la préférence à *Fréderic-Guillaume*, Electeur de Brandebourg, qui le fit son *Historiographe* & son *Conseiller privé*. L'Empereur Leopold, à la Cour duquel il avoit refusé de se rendre, lui conféra aussi la qualité de *Baron du saint Empire*. Quand il fut à Berlin, il y travailla à l'Histoire de l'Electeur *Fréderic-Guillaume le Grand*. sous les yeux de son fils, & l'ouvrage fut imprimé à Nuremberg en 1695, *in fol.* Cette Histoire, faite sur les Archives de la maison de Brandebourg, est très-estimée; mais on y a fait des retranchemens essentiels

après l'impression, & il est rare d'en trouver des exemplaires, tels qu'ils sont sortis de la main de l'Auteur, qui avoit découvert bien de mystères qui ne plurent point à la Cour de Berlin. Pufendorf ne jouit pas du succès de son livre : il étoit mort en 1694, âgé de soixante-trois ans. On a encore de lui la Vie de *Charles Gustave*, deux volum. *in-folio*, qui est une suite de son Histoire de Suède, excellent ouvrage ; & plusieurs *Dissertations*, recueillies en deux vol. très estimées.

PUGET, (Pierre) Sculpteur, Peintre & Architecte, naquit à Marseille en 1622. Dès son enfance, il fut aisé de prévoir ce qu'il devoit être un jour. Il n'avoit encore que seize ans, lorsque Roman, son maître dans la Sculpture, surpris des progrès rapides de son élève, lui confia la construction d'un Bâtiment. Après ce brillant essai, Puget partit pour l'Italie. Trop jeune pour qu'on lui crût des talens formés, trop timide d'ailleurs pour se produire, il se vit bientôt réduit à une misère extrême ; mais enfin son mérite fut connu. Revenu à Marseille à l'âge de vingt-un ans, le Duc de Brezé, Grand-Amiral de France, lui demanda le modèle du plus beau vaisseau qu'il pourroit imaginer. Puget inventa ces belles Galères, que les étrangers n'ont jamais imité qu'imparfaitement. Sa santé ne lui permettant pas de se livrer à tous ses talens, il fut forcé d'abandonner la Peinture, & se consacra tout entier à la Sculpture. Appellé à la Cour, Fouquet le chargea d'aller choisir de beaux blocs de marbre, en Italie. La disgrace de ce Ministre, le retint plus long-tems à Gènes qu'il n'avoit projetté : cette Ville profita de son séjour. Colbert qui craignit qu'on ne l'enlevât à la France, le rappella, & lur fit donner une pension de douze cent écus. Louis XIV, qui se connoissoit en mérite, l'appelloit *l'Inimitable*. Ses morceaux de Sculpture pourroient être comparés à l'Antique, pour le grand goût & la correction du dessein, pour la noblesse de ses caractères, pour la beauté de ses idées, & l'heureuse fécondité de son génie. Il animoit le marbre & lui donnoit de la tendresse ; les pierres les plus dures s'amolissoient sous son ciseau, & prenoient entre ses mains cette fléxibilité qui caractérise si bien les chairs, & les fait sentir même au travers des draperies. Puget mourut à Marseille en 1695, âgé de 72 ans.

PULCHERIE, (Sainte) étoit fille de l'Empereur Arcadius. A peine sortie de l'enfance, elle montra un goût décidé pour les Sciences. Elle étudia l'Histoire en Philosophe, réfléchissant sur les caractères des hommes, sur

les passions, & sur les causes qui donnent le branle aux affaires. Cet esprit de réflexion la mit en état de gouverner à l'âge de dix-sept ans l'Empire d'Orient avec Theodose le jeune son frere qui n'en avoit que quinze. Chargée de la conduite de ce Prince, elle s'appliqua à lui former l'esprit & le cœur, & à lui inspirer de la piété, trésor plus précieux que le Diadême. C'est par ses conseils qu'il épousa la célèbre Athenaïs, appellée Eudoxie. Elle fit convoquer le Concile d'Ephèse, où Nestorius fut condamné. Les Hérétiques pour s'en venger, indisposèrent contre elle Theodose. Forcée de se retirer de la Cour, les pressans besoins de l'Etat l'y rappellèrent. Elle dessilla les yeux à l'Empereur qui favorisoit l'hérésie d'Eutychès. Après la mort de ce Prince, Pulcherie ne pouvant soutenir seule le poids de la couronne, s'associa Marcien, & l'épousa, à condition qu'il ne la regarderoit que comme sa sœur. Après s'être toujours montrée digne des éloges que lui donna le Concile de Calcédoine convoqué par ses soins, elle mourut en 454, âgée de 56 ans. Cette Princesse a réuni en elle tous les talens qui font les grands hommes, avec une éminente piété.

PULLUS, célèbre Theologien Anglois du douzième siècle, fit ses études à Paris avec un brillant succès. Trois ans après son retour en Angleterre, il rétablit l'Académie d'Oxford, & fut pourvû de l'Archidiaconé de Rochester. Il fut ensuite appellé à Rome par le Pape Celestin II. qui le fit Cardinal & Chancelier de l'Eglise Romaine en 1144. Il mourut vers 1150. Son Livre des Sentences *in-fol.* fut publié en 1655, par le P. Mathoud, Bénédictin, qui fut aidé dans ce travail par D. Hilarion le Fevre, un des plus habiles Theologiens de la Congrégation de St. Maur.

PUY, (Henri du) ou Ericius Puteanus, l'un des plus célèbres Ecrivains du dix-septième siècle, naquit à Venloo dans la Gueldre en 1574. Il eut à Louvain Juste Lipse pour Maître & pour ami. Après ses études il voyagea en Italie, & devint Professeur d'Eloquence à Milan. Le Roi d'Espagne frappé de sa réputation le fit son Historiographe, & l'Archiduc Albert lui donna, en 1606, la Chaire de Juste-Lipse à Louvain, avec le gouvernement de la Cit. de cette Ville, & une charge de Conseiller d'Etat. Il mourut au Château de Louvain en 1646, à soixante-douze ans. On a de lui *Statera belli & pacis*, in-4. pour conseiller aux Espagnols de faire la paix : *Historia Insubrica*, in-fol. assez bon : *Orchestra Burgundica*, in-fol. *Theatrum historicum Imperatorum*, &c. in-fol. & plusieurs

autres ouvrages où l'on remarque beaucoup d'érudition, de modestie, & quelquefois peu d'exactitude.

PUY, (Claude du) Conseiller au Parlement de Paris, étoit fils de Clément du Puy, Avocat au même Parlement. Il fut regardé comme l'un des plus judicieux Magistrats, & des plus habiles critiques de son tems. Aussi fut-il employé dans les affaires les plus importantes, dans lesquelles il montra beaucoup de capacité & d'intégrité. Il mourut à Paris en 1594. Ses fils les plus célèbres sont, *Christophe* du Puy, qui ayant accompagné à Rome le Cardinal de Joyeuse en qualité de son Protonotaire, empêcha que la première partie de l'Histoire de M. de Thou ne fût mis à l'*Index*. Revenu en France, il se fit Chartreux à Bourg-Fontaine, retourna à Rome, & y devint Procureur Général de son Ordre, & Prieur de la Chartreuse de Rome. Il mourut en 1654. Pendant qu'il étoit Aumônier du Roi, & près du Cardinal du Perron, il composa le Recueil intitulé *Perroniana*.

PUY, (Pierre du) frere du précédent, né à Paris en 1578, avec un génie vif & pénétrant, fit de grands progrès dans la Littérature, guidé par les avis de son pere qui étoit consommé dans toutes les Sciences. Aux qualit. de l'esprit du Puy joignit les qualités du cœur les plus estimables. Ses mœurs étoient douces, réglées, aimables. Il avoit beaucoup de piété, d'intégrité, un grand fond de désintéressement, & sur-tout; ce qui fut sa passion dominante, un amour singulier pour sa Patrie. Presque tous ses ouvrages sont marqués à ce coin. Aussi dès qu'il fut de retour d'un voyage qu'il fit en Hollande avec M. Thumery de Boissise envoyé par le Roi, où il renouvella l'amitié que son pere avoit entretenue avec tous les Sçavans hommes des Pays-Bas, il travailla à la recherche des droits du Roi, & à l'inventaire du Trésor des Chartres, dont l'examen, qu'il fit exactement, lui donna une parfaite connoissance de tout ce qui regarde notre histoire. Il embrassa avec joie la commission qui lui fut donnée, de justifier avec MM. le Bret & de Lorme, les droits du Roi sur les trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun, & les usurpations du Duc de Lorraine sur ces mêmes Evêchés. Il n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il découvroit un titre qui ajoutoit quelque chose à la gloire du Royaume, ou qui lui étoit de quelque utilité. C'étoit pour ce Sçavant une espèce de conquête, qui lui donnoit plus de joye que n'auroit fait l'augmentation de son propre patrimoine. Il lia une étroite amitié avec le Président de Thou,

avec Nicolas Rigault, & avec tous les plus sçavans hommes de son tems. Tout ce qu'il avoit de plus curieux dans l'immense collection de ses richesses littéraires, il le communiquoit à ceux qui en avoient besoin. On a de lui beaucoup d'excellens ouvrages: Les principaux sont 1°. *Traité* touchant les droits du Roi, sur plusieurs Etats & Seigneuries, *in-fol.* avec Théodore Godefroi qui en fut chargé, conjointement avec du Puy, par le Cardinal de Richelieu. 2°. *Recherches* pour montrer que plusieurs Provinces & villes du Royaume, sont du Domaine du Roi. 3°. *Preuves* des Libertés de l'Eglise Gallicane. 4°. *Histoire* véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers, *in*-4°. Recueil très-curieux & très-estimé. 5°. *Histoire* générale du schisme, qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428. 6°. Mémoire de la Provision aux Prélatures de l'Eglise. 7°. Différend entre le S. Siége & les Empereurs, pour les investitures. 8°. *Histoire* du différend entre le Pape Boniface VIII & le Roi Philippe-le-Bel, collection excellente de tous les actes de ce différend. 9°. *Traité* de la Loi Salique. 10°. Histoire des Favoris, *in*-4°. ou trois volumes *in*-12. 11°. *Histoire* de la Pragmatique Sanction. 12°. Du *Concordat* de Boulogne, entre le Pape Léon X & le Roi François Premier. 13°. *Traité* des Régences & Majorité des Rois de France. 14°. *Traité* des contributions que les Ecclésiastiques doivent au Roi, en cas de nécessité. 15°. *Mémoire* du droit d'Aubaine. 16°. *Traité* de l'interdit Ecclésiastique. 17°. *Memoire* & *Instruction* pour servir à justifier l'innocence de Messire François-Auguste de Thou. 18°. *Apologie* de l'histoire de M. le Président de Thou, &c. *in*-12. Dans tous ces ouvrages on trouve une vaste érudition. Ce Sçav. homme mourut en 1651, âgé de soixante-neuf ans. Sa vie a été écrite par Rigaut & Jacques du Puy son frere.

PUY, (Jacques du) frere du précédent, & cinquième fils de Claude du Puy, fut un des plus sçavans hommes de son tems. Il aidoit son frere dans tous ses ouvrages, & devint Prieur de S. Sauv., & Garde de la Bibliothèque du Roi: il prit le soin de l'édition des ouvrages posthumes de son frere, & continua à entretenir les doctes Conférences qui se faisoient tous les jours à la Bibliotèque du Roi, Conférences, où ce qu'il y avoit de plus habiles gens, & de grands personnages pendant la vie de tous les deux, prenoient un extrême plaisir de se trouver. Il mourut le 17 Novembre 1656.

PUY HERBAULT, (Gabriel) Religieux de l'Ordre

de Fontevraud, & Docteur de Sorbonne dans le seizième siècle, étoit né en Touraine, fut grand Prédicateur & grand Controversiste; on le nommoit le Docteur & le Réformateur de Haute-Bruyere, à cause des services qu'il rendit à cette maison. Il mourut en 1566 au Monastère de Notre-Dame de Colinance en Picardie. Son *Théotime* ou ses trois livres de la condamnation des livres, en Latin, est le plus estimé de ses ouvrages.

PUY-SEGUR, (Jacques de Chastenet, Marquis de) Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, sous les règnes de Louis XIII & de Louis XIV, avoit porté les armes pendant quarante ans, sans discontinuation, depuis l'an 1617 jusqu'en 1658. Il passa par tous les grades militaires, sans maladie & sans blessure dans les armées. Cependant il n'y fit pas grande fortune, parce qu'il fut toujours plus attaché au Roi qu'aux Ministres. C'est ce que témoignent ses *Mémoires* publiés par du Chêne, en deux volumes *in*-12, qui contiennent ce qui s'est passé depuis 1617 jusqu'en 1658, & qui sont curieux & bien écrits. De la même famille étoit *Jacques de Chastenet*, Marquis de Puy-Segur, Maréchal de France, mort à Paris en 1743, âgé de quatre-vingt-trois ans, Auteur d'un bon livre sur l'art militaire.

PYGMALION, (ou Pigmalion) Roi de Tyr, fit mourir Sichée, mari de Didon, qui se sauva en Afrique, avec tous ses trésors, & y fonda la ville de Carthage. Astebé sa femme aussi cruelle que lui, l'empoisonna: & voyant qu'il ne mouroit pas assez promptement, elle l'étrangla. Ce Prince régnoit vers l'an 900 avant Jesus-Christ.

PYRGOTELES, célèbre Graveur Grec, vivoit du tems d'Alexandre le Grand, & avoit seul le droit de graver ce Prince. Ses gravures en creux passoient pour des chefs-d'œuvres.

PYRRHA, *Voyez* DEUCALION.

PYRRHON, fameux Philosophe Grec, natif d'Elide au Péloponèse, fut d'abord Peintre, puis disciple d'Anaxarque, qu'il accompagna jusqu'aux Indes, à la suite d'*Alexandre le Grand*; & lorsqu'il fut de retour en Grèce, il se livra tout entier à l'étude de la Philosophie, & ses recherches aboutirent à se persuader que la nature absolue & intérieure des choses, nous est irrévocablement cachée, & que tout est incompréhensible. Il trouvoit partout des raisons d'affirmer, & des raisons de nier. Après le plus mûr examen, il disoit: *Non liquet*, cela n'est point

clair. Ses disciples s'appellèrent *Pyrrhoniens* & *Sceptiques*, d'un mot Grec, qui signifie, *considérer, examiner*. L'indifférence de Pyrrhon, si ce que Diogène de Laerce en rapporte, est vrai, ne sçauroit se concevoir; il ne préféreroit rien à rien, il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne: les injures, l'estime, la bonne, la mauvaise réputation, tout lui étoit indifférent; un chariot, un précipice ne l'obligeoient pas à faire un pas en arrière: & ses amis qui le suivoient, lui sauvèrent fort souvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivoit. Et comme on le railloit sur cette crainte, contraire à ses principes, & indigne d'un Philosophe: *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entièrement l'homme.* Anaxarque, son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre, sans lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sçût mauvais gré, il blâma ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, & loua son disciple de cet esprit indifférent, & qui n'aimoit rien. On juge bien qu'avec de pareils sentimens, Pyrrhon attendoit la dernière heure sans la désirer ni la craindre. Aussi soutenoit-il qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il, *parce que la vie & la mort sont également indifférentes.* Il enseignoit ce dogme abominable, qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête & de honteux, de juste & d'injuste: Que l'honnêteté & l'infamie des actions, leur justice & leur injustice, dépendoient uniquement des Loix humaines. Ce Dogme ouvre la porte à tous les crimes. Mais pour le réfuter, il suffit de demander à un Pyrrhonien, pourquoi les Loix humaines ont défendu ce que l'on appelle crime, tels que le vol, le meurtre, l'adultère? Le Philosophe répondra que c'est parce que ces forfaits troublent l'ordre de la société. Cette réponse, loin de le tirer d'affaire, le jette dans un plus grand embarras: Je lui demande encore pourquoi le maintien de l'ordre, a été jugé nécessaire: & il est forcé de convenir que ce n'est que parce que l'ordre est un bien en soi, indépendamment de nos idées, & que par conséquent le renversement de l'ordre est un mal. Il est donc des choses qui sont un bien en soi, & d'autres qui sont essentiellement un mal. Pyrrhon fut extrêmement considéré de sa Patrie, qui lui conféra la dignité de Pontife, & en sa faveur accorda une exemption

de tributs à tous les Philosophes : Conduite bien singulière à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû que des supplices. A moins qu'on n'aime mieux conclure de cette conduite, que tout ce qu'on raconte de lui, a été imaginé par des personnes peu sincères, ou débité par des gens mal informés. Il vivoit du tems d'Epicure, environ trois cens ans avant Jesus-Christ, & il mourut à quatre-vingt-dix ans. Ce Philosophe n'a rien écrit, & ses discip. ont laissé des ouvrages qui ont été combattus non-seulement par l'extravagance de leurs principes, mais encorepar leur perpétuelles contradictions avec ces principes.

PYRRHUS, fils d'Achille, nâquit dans l'Isle de Scyros, & tel que son pere, il fut brave, féroce, inhumain. En mémoire de la victoire qu'il remporta sur Euripiles, il institua la Danse qu'on appella *Pyrrique*, dans laquelle les Danseurs devoient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois, dans lequel les plus braves des Grecs s'étoient cachés pour surprendre Troye. La nuit de la prise de cette Ville, il fit un carnage épouvantable, & massacra barbarement le Roi Priam. Ce fut lui qui précipita du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector. Il réserva Andromaque, veuve de ce dernier, pour en faire sa femme, ou sa concubine. Après le sac de Troye, il alla en Epire, où il fonda un Royaume. Quelque tems après, il épousa la belle Hermione, fille de Ménélas & d'Hélène, & fut tué dans le temple de Delphes, à la sollicitation d'Hermione, qui avoit été promise en mariage à Oreste, avant que d'épouser Pyrrhus.

PYRRHUS, Roi des Epirotes, est célèbre par ses guerres avec les Romains : il descendoit du précédent. Il eut de grandes qualités : une noblesse & une grandeur d'ame véritablement royales, & une attention particulière à s'attacher des gens de mérite en tout genre ; un courage, une hardiesse, une intrépidité que rien n'étonnoit, & qui lui laissoit pourtant toute sa tête, & toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & dans le feu même le plus vif de la mêlée. Il passoit sans contredit pour le habile de son tems dans ce qui regarde la manière de ranger une armée en bataille, l'art des campemens, l'adresse à bien prendre ses postes, enfin dans tout ce qui a rapport à la science, & à la discipl. militaire. Mais il étoit le joüet perpétuel d'une ambition inquiéte, qui l'entraînoit de projet en projet, de contrée en contrée, en lui montrant toujours un

phantôme de grandeur & de puissance, qu'il se croyoit prêt à chaque moment de saisir, mais qui lui échappoit toujours, sans jamais pourtant le détromper, ni le rebuter. Les commencemens de la vie de ce Roi furent orageux. Les Molosses ayant tué son pere Æacide, avec une grande partie de sa famille, il échappa au carnage, & fut mis sous la tutelle de Glaucias, Roi d'Illyrie, qui le rétablit dans son Royaume, à l'âge de douze ans. Peu de tems après, il fut chassé de ses Etats par des séditieux. Il se retira chez son beau-frère Démétrius, & se trouva avec lui à la bataille d'Ipsus. La paix étant faite entre Démétrius & Ptolémée, Roi d'Egypte, Pyrrhus fut envoyé en ôtage à la Cour de ce dernier. Son mérite y parut avec tant d'éclat, qu'on lui fit épouser Antigone, fille de la Reine Berenice. Il rentra dans son Royaume, qu'il partagea avec Neoptoleme qui l'avoit usurpé; mais peu de tems après il se défit de cet usurpateur. Pyrrhus s'empara de la Macédoine, 292 avant Jesus-Christ, & la partagea avec Lysimachus. Mais sept mois après, les Macédoniens le chassèrent, & ne voulurent reconnoître pour Souv. que Lysimachus qui étoit de leur nation. Les Tarentins l'appellèrent à leur secours contre les Romains. Ce Prince d'un caractère vif & impétueux, ne pouvoit souffrir le repos: & il falloit qu'il fût toujours en mouvement, & qu'il y mît les autres. On juge aisément combien la proposition des Tarentins flatta Pyrrhus, qui déja se promettoit la conquête du pays, au secours duquel on l'appelloit: il y passa avec de bonnes troupes, & s'avança du côté d'Héraclée, où il offrit sa médiation au Consul Lævinus; mais celui-ci lui répondit, que *les Romains ne vouloient point de son arbitrage, & ne craignoient point son inimitié*. Ainsi on en vint à une grande bataille, qui fut donnée sur le fleuve Syris. Le Roi d'Epire la gagna par le moyen de ses éléphans, & s'avança jusqu'à sept lieues de Rome. Il envoya en cette Ville Cineas, pour lui proposer la paix; mais on lui répondit que *si Pyrrhus souhaitoit l'amitié du Peuple Romain, il ne devoit en faire la proposition, que quand il seroit sorti d'Italie*. Le Consul Fabricius livra ensuite à ce Prince, son Médecin, en lui donnant avis qu'il s'étoit offert de l'empoisonner. Pyrrhus entreprit de gagner Fabricius, & de se l'attacher à force d'argent; mais dans les beaux jours de la République, cette tentation étoit impuissante. Fabricius étoit persuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur à mépriser tout l'or du Roi, qu'à régner. Aussi fi-

nit-il son discours au Prince, par ces mots : *vous garderez, s'il vous plaît vos richesses, & moi ma pauvreté & ma réputation.* C'est ce désintéressement qui a fait dire qu'il seroit plus aisé de tirer le Soleil de sa carrière que Fabricius du chemin de la probité. Il se donna une seconde bataille, près d'Ascoli dans la Pouille. Pyrrhus la gagna; mais son armée en fut tellement diminuée, que quand on voulut le féliciter; il répondit : *c'est fait de nous, si nous remportons encore une victoire.* Il continuoit la guerre avec assez de succès, lorsqu'il fut appellé par les Siciliens, pour les délivrer du joug des Carthaginois, & de celui de plusieurs petits Tyrans. Il saisit cette nouvelle occasion de cueillir des lauriers, vole au secours des Siciliens, bat leurs ennemis, se rend maître de plusieurs Places; mais l'insolence de ses troupes, & son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux, à ceux qu'il venoit de délivrer. Sur ces entrefaites, les Tarentins le rappellèrent en Italie : les Carthaginois défirent sa flotte dans le trajet, & après le débarquement, les Mamertins incommodèrent fort ses troupes. Enfin il se donna une troisième bataille entre lui & les Rom., dans laquelle il fut défait auprès de Bénévent, par le Consul Curius Dentatus. Ce mauvais succès l'obligea à retourner dans son Royaume; mais ce ne fut pas pour s'y reposer, & il se prépare à faire la guerre à Antigone Gonatas, Roi de Macédoine, le défait, & lui enlève la meilleure partie de ses Etats. Pyrrhus entre ensuite dans le Peloponèse, & ravage le pays des Lacédémoniens, sans pouvoir toutefois se rendre maître de Sparte. De-là, il prit la route d'Argos, où il s'étoit élevé une faction entre Aristias & Aristippe. Il fut introduit dans la Ville par Aristias; mais il fallut se battre dans les rues avec les Habitans, & avec les Troupes d'Antigone, qui soutenoient Aristippe. Pyrrhus fut assommé, dans cette conjoncture, d'un coup de tuile que lui jetta sur la tête, une femme, dont il vouloit tuer le fils, l'an 272 avant Jesus-Christ. On a attribué à ce Prince l'invention du Jeu des Echecs.

PYTHAGORE, célébre Philosophe, vivoit du tems de Tarquin le superbe. Il étoit de Samos, & fils de Mnesarque, Sculpt., & après avoir été formé par Thalès & Phérécide, il voyagea d'abord en Egypte, puis dans tous les pays où il y avoit des Philosophes à voir, & des connoissances à acquérir, & chargé des richesses de tous les pays qu'il avoit parcouru, il revint dans sa patrie qu'il trouva gémissante sous l'autorité tyrannique de Polycra-

te. Un séjour si triste ne pouvant convenir au Philosophe, il s'exila volontairement de son pays, & après avoir parcouru la plus grande partie du Péloponèse, pour s'instruire à fond des Loix de Minos, il se fixa pour toujours dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit par honneur *la grande Grèce*, & il demeuroit à Crotone, à Mytilene, à Héraclée, à Tarente. Ce fut là qu'il répandit à pleines mains toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages, & tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave Philosophe. Le goût de l'étude, & l'amour de la sagesse s'y répandirent presque généralement en peu de tems ; tout se réforma au gré du nouveau Docteur. Les Dames renoncèrent à leur parure : le luxe & la volupté firent place à la simplicité & à la tempérance. On accouroit de toutes les Villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, & pour profiter de ses avis. Tous les Princes vouloient l'avoir chez eux. Jamais d'Ecole si nombreuse : il avoit quatre ou cinq cens Disciples : il les éprouvoit par un Noviciat de 5 ans, en les condamnant à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits, avant que de parler. Ils avoient un si grand respect pour lui, que ce qu'il avoit prononcé passoit pour un oracle, & qu'ils avoient coutume de s'exprimer ainsi : *Le Maître l'a dit*: c'étoit porter trop loin la déférence & la docilité, que de rénoncer ainsi à tout examen, & de faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumières : ce qui n'est dû qu'à la seule autorité Divine. L'Ecole de Pythagore fut une pepinière de sçavans ; & cette partie de l'Italie qu'il avoit instruite par ses leçons, se maintint pendant plusieurs siècles dans la glorieuse possession de cultiver les sciences. Avant lui, ceux qui étudioient la Nature, & se rendoient recommandables par le réglement de leurs mœurs, prenoient le titre de Sages; il parut trop fastueux à Pythagore, qui ne voulant pas s'attribuer la sagesse, mais seulement le desir de la posséder, s'appella *Philosophe*, c'est-à-dire, amateur de la sagesse. Ses Ecoliers étoient partagés en deux classes. Les uns étoient simples Auditeurs, les autres, comme plus formés, étoient admis à proposer des difficultés. Leur Maître, regardoit la Géométrie & l'Arithmétique comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, & pour les disposer à l'étude des grandes vérités ; il enrichit cette science d'une infinité de Théorèmes & de Problêmes curieux. Il faisoit aussi grand cas & grand usage de la Musique,

qu'il réduisit en Art; il prétendoit que le monde avoit été formé par une sorte d'harmonie, que la lyre a depuis imitée; & il donnoit des sons particuliers au mouvement des sphères célestes, qui roulent sur nos têtes. On a dit que les Pythagoriciens avoient coûtume, en se levant, d'éveiller leur esprit au son de la lyre, pour se rendre plus propres à agir: & avant que de se coucher ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient sans doute des sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvoit leur rester de pensées tumultueuses de la journée. Une réprimande que Pythagore fit un jour à un de ses Ecoliers, en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, & se donna la mort. Depuis ce tems, ce Philosophe, instruit, & infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particul. Son zèle ne se borna pas à son Ecole, mais pénétra dans le Palais des Gr. Il comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de Peuples entiers, que d'inspirer aux Princes & aux premiers Magistrats, des principes d'honneur, de probité, de justice & d'amour du bien public. Il eut la gloire de former des Disciples, qui furent d'excellens Législateurs: un Zaleucus, un Charondas, & plusieurs autres, dont les sages Loix furent si utiles à la Sicile, & à cette partie de l'Italie appellée la grande Grèce, & qui méritent les plus grandes louanges, à plus juste titre que les fameux conquérans, qui ne se sont fait connoître dans le monde, que par des ravages & des incend. Ce sage vouloit qu'on ne fît la guerre qu'à ces cinq choses; aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des Villes, & à la discorde des familles. Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand Homme. Il avoit des maximes admirables sur la Morale, & vouloit que l'Etude de la Philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblabl. à Dieu; mais il étoit peu éclairé sur la nature même de cet Etre souverain. Il croyoit que Dieu est une ame répandue dans tous les Etres de la Nature, & dont les ames hum. sont tirées. Si cela étoit, Dieu seroit déchiré & mis en pièces, quand les ames s'en détachent; il souffriroit dans une part. de lui-même, quand elles souffrent. Pourquoi, d'ailleurs, l'esprit de l'homme ignoreroit-il quelque chose, s'il étoit Dieu? La Métempsicose étoit le principal Dogme de la Philosophie de Pytha-

gore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes, anciens Sages des Indes, où l'on retrouve encore cette Doctrine. Pythagore croyoit donc qu'à la mort des hommes, leurs ames passoient dans d'autres corps, & que si elles avoient été vicieuses, elles étoient enfermés dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier les fautes de la vie passé ; & qu'après une certaine révolution d'années ou de siècles, elles venoient animer d'autres hommes. Mais si l'ame des hommes & l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire, une particule de cette ame universelle, qui est Dieu lui-même, quand on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passa dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage, & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale. Pour donner du poids à son systême, Pythagore se glorifioit de se souvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Il se contentoit de remonter jusqu'au siege de Troye. Il avoit été Céthalide, fils putatif de Mercure : quelque tems après, il fut Euphorbe, & reçut de Menelas une blessure au siège de Troye. Ensuite son ame passa dans Hermotime : depuis il fut un Pêcheur de Delos nommé Pyrhus, & enfin Pythagore. Par une suite nécessaire de la Métempsycose, il concluoit que l'hom. commettoit un grand crime, quand il tuoit, ou qu'il mangeoit des animaux, parce que tous les animaux, de quelq. espèce qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre soi-même. Mais quel tort, pourroit-on dire à ce Philosophe, fais-je à un poulet en le tuant? Au lieu de souffrir dans une basse-cour les injures de l'air, & cent autres incommodités, son ame se verra logée dans un assemblage de corpuscules, qui formant le corps tantôt d'un Epicure, tantôt d'un César, regorgera de plaisirs & d'honneurs. Le même Philosophe défendoit à ses Disciples de manger des féves ; & on a débité qu'il étoit si plein de cette défense, qu'il aima mieux se faire tuer par des assassins qui le poursuivoient, que de traverser un champ semé de ce légume, & de le fouler aux pieds. Mais on ne doit regarder cette histoire que comme une fable ridicule, & la défense de manger des féves, que comme un précepte de santé. Justin marque qu'il mourut à Métaponte, âgé de 90 ans. 497 ans avant Jesus-Christ ; que sa maison fut convertie en un

Temple, & qu'on l'honora comme un Dieu.

PYTHÉAS, le plus ancien des Sçavans de l'Occident, naquit à Marseille : il étoit très-habile Géographe & Astronome, & vivoit du tems de Ptolemée *Philadelphe*, ou même d'Alexandre *le Grand*. Strabon nous a conservé la mémoire d'une Observation célébre que fit Pythéas dans sa patrie, touchant la proportion de l'ombre du Soleil, à la longueur d'un style au tems du Solstice. Si l'on sçavoit exactement les circonstances de cette Observation, elle serviroit à résoudre une question importante, qui est de sçavoir si l'obliquité de l'Ecliptique est sujette à quelque changement. Pythéas parcourut l'Europe, depuis les colonnes d'Hercule, jusqu'aux bouches du Tanaïs. Il alla fort avant vers le Pole Arctique par l'Océan Occidental, & il observa qu'à mesure qu'il avançoit, les jours s'allongeoient au Solstice d'Eté, de sorte qu'en un certain climatil, n'y avoit que trois heures de nuit, & plus loin, il n'y en avoit que deux; qu'enfin à l'Isle de Thulé, le Soleil se levoit presque aussi-tôt qu'il s'étoit couché, le Tropique demeurant entier sur l'horison de cette Isle : ce qui arrive en Islande, & dans les parties septentrionales de la Norvége, comme les relations modernes nous l'apprennent. Strabon qui étoit prévenu que ces climats sont inhabitables, accuse en cela Pythéas de mensonge, & blâme de crédulité Eratosthène & Hipparque, qui, sur le rapport de Pythéas, ont dit la même chose de l'Isle de Thulé. Mais les Navigateurs modernes ayant pleinement justifiés Pythéas, on peut lui donner la gloire d'avoir été le premier qui s'est avancé vers le Pole jusques dans des pays que l'on croyoit inhabitables, & qui a distingué les climats par la différente longueur des jours & des nuits.

Fin du troisième Tome.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

Contenant une idée abregée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illustres, &c.

Q



UADRAT, Disciple des Apôtres & Evêque d'Athênes après Publius, vivoit dans le second siècle. Il s'appliqua à soutenir la foi du Peuple qui lui étoit confié, & à le fortifier dans une vie digne de l'Evangile. Certains Hérétiques, qui prenoient faussement le nom de Chrétiens, rendoient le Christianisme odieux & méprisable aux Payens par leurs excès & leurs abominations, & attiroient la persécution contre les véritables Chrétiens, qui se virent dans la nécessité d'écrire pour leur défense quelques Discours, que l'on nomma en Grec *Apologies*. La première fut de Quadrat, qui la présenta à l'Empereur Adrien vers l'an 131. L'innocence de ceux qu'on persécutoit avec tant de cruauté, y étoit mise dans la dernière évidence. Le Prince y eut égard, & fit même cesser la persécution. Il ne nous reste presque rien de l'*Apologie* de Quadrat. Il y a des Auteurs qui le distinguent de l'Evêque d'Athênes; mais cette distinction est inconnue aux bons Critiques.

QUAINI, (Louis) Peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Il eut pour Maître le Cignani, & pour rival, dans la même école, Franceschini. Ces deux

illustres élèves méritèrent la confiance de leur Maître, & exécutèrent quelquefois ses principaux ouvrages. L'amitié rendit leur travail commun; & leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. C'est principalement à Parme & à Bologne qu'ils ont travaillé. Les parties principales de Quaini étoient l'Architecture, le Paysage, & les autres ornemens. Franceschini se chargeoit pour l'ordinaire de peindre les figures.

QUARRE', (Jacques Hugues, Prêtre de l'Oratoire, né en Franche-Comté. Il étoit déjà Docteur de Sorbonne, lorsqu'il entra dans cette Congrégation l'an 1618. Sous la direction du P. de Berulle, qui en étoit le Fondateur, ses progrès dans la piété furent rapides. Ce sage Directeur lui confia plusieurs emplois, dont il s'acquitta très-dignement. Envoyé dans les Maisons de la Flandre Espagnole, il en fut le premier Supérieur ou Prévôt. Son talent pour la Chaire éclata bien-tôt; il devint Prédicateur du Roi d'Espagne dans le Palais de Bruxelles. Ses Ecrits, sa piété, sa patience dans les contradictions qu'il eut à essuyer de la part des ennemis de sa Congrégation, lui acquirent une grande réputation. Le Pere Quarré mourut à Bruxelles, où il étoit Supérieur, le 16 Mai 1656. On prétend que Dieu a fait plusieurs miracles par son intercession, & que son tombeau ayant été ouvert quelques années après sa mort, on avoit trouvé son corps aussi frais & aussi entier que le jour qu'on l'avoit enterré. Ses principaux ouvrages sont, *La Vie de la bienheureuse Mere Angele, première Fondatrice des Mères de Sainte Ursule, in-12. Traité de la Pénitence Chrétienne, in-12. Direction spirituelle pour les ames qui veulent se renouveller dans la piété, avec des Méditations, in-8. Trésor spirituel contenant les obligations que nous avons d'être à Dieu, &c.* Il y a eu six éditions de cet ouvrage: dans la première & II. Partie, l'Auteur explique les raisons & les motifs que nous avons d'aimer & de servir Dieu parfaitement. Dans la troisième & quatrième, il montre le chemin qu'il faut tenir & les vertus nécessaires pour vivre en bon Chrétien. Dans la dernière, il donne un portrait de la vraie piété.

QUATREMAIRES, (D. Robert) Bénédictin Normand, né en 1611, & reçu dans la Congrégation de S. Maur en 1630. La gloire de son Ordre a été le principal objet de ses travaux. Aussi entra-t-il avec vivacité dans la contestation qui partageoit de son tems plusieurs Ecrivains sur l'Auteur de l'Imitation de J. C. Les uns donnoient ce Livre à Thomas à Kempis, les autres à Gersen, ou Gessen, Béné-

dictin & Abbé de Verceil. Le Pere Fronteau, Chanoine régulier de Sainte Généviève; & le Pere Quatremaires, furent aux prises l'un contre l'autre; le premier pour à Kempis, & le second pour Gersen: les écrits se multiplièrent, & les vivacités ne furent pas épargnées: les deux célèbres Congrégations intervinrent, & l'affaire devint plus sérieuse que le sujet ne le demandoit: elle fut d'abord portée au Châtelet par Naudé, qui piqué de ce qui étoit dit contre lui dans ces ouvrages, fit assigner Quatremaires en réparation d'honneur. Les Bénédictins évoquèrent l'affaire aux Requêtes du Palais, où l'on rendit un Jugement en 1652, par lequel on ordonna la suppression des injures mutuelles; on fit défense d'imprimer l'Imitation sous le nom de Gessen, & on permit de continuer à le faire sous celui d'à Kempis. Les Bénédictins appellèrent à la Grand'Chambre; mais l'affaire ne fut pas suivie: ils aimèrent mieux plaider leur cause devant une assemblée de Critiques, dont le Jugement leur fut favorable, & ils firent aussi-tôt imprimer l'Imitation avec le nom de Gersen. Le P. Quatremaires mourut dans l'Abbaye de Ferrières en Bourgogne, en 1671, la même année que le Jugement des Critiques fut porté. Outre plusieurs Ecrits qu'il a composés pour prouver que Gersen est Auteur du Livre de l'Imitation, on a de lui d'autres Ouvrages. Une Dissertation intitulée, *Privilegium Sangermanense propugnatum, contra Joan. Launoii inquisitionem*, *in*-8. Elle est contre Launoi, qui avoit prétendu démontrer la fausseté du privilège qu'a l'Abbaye de S. Germain-des-Prez d'être immédiatement soumise au Saint-Siège. Une seconde *Dissertation* publiée en 1659, pour autoriser de pareils droits de l'Abbaye de S. Medard de Soissons. On lui attribue encore le *Recueil* de plusieurs Auteurs du neuvième siècle sur la Grace & la Prédestination, qui a paru en 1650 sous le nom de Gilbert Mauguin, Président en la Cour des Monnoies, 2 vol. *in*-4°. Le second volume, que l'Abbé d'Olivet donne à l'Abbé Bourzeis, contient une histoire de la Controverse de Gothescalque, une réponse au P. Sirmond, Jésuite, sur l'hérésie prédestinatienne.

QUELLINUS, (Erasme) Peintre, né à Anvers en 1607, & mort très-âgé dans la même Ville. Les Belles-Lettres firent pendant quelque-tems ses délices; mais le goût pour la Peinture s'étant développé, il s'y livra entièrement. Elève de Rubens, il donna bien-tôt des preuves de la beauté de son génie. Ses compositions font honneur à son érudition;

son coloris se ressent des leçons de son illustre Maître; sa touche est ferme & vigoureuse. Quellinus peignoit bien l'Histoire & le Paysage, & quelquefois l'Architecture, à laquelle il s'étoit beaucoup attaché, ainsi qu'aux figures d'Optique. Ses principaux ouvrages sont à Anvers. Il eut pour fils & pour élève *Jean Erasme Quellinus*, dont on a quelques tableaux estimés dans différentes Villes de l'Italie. *Artus Quellinus*, neveu d'Erasme, a fait à Anvers sa Patrie des morceaux de Sculpture qui le font regarder comme un excellent Artiste. C'est lui qui a exécuté les belles Sculptures de l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam, gravées par Hubert Quellinus.

QUENSTEDT, (Jean André) Allemand, Théologien Luthérien. En 1685 il publia un système de la Théologie de ceux qui suivent la Confession d'Ausbourg, en 4 vol. *in-fol.* On y trouve un zèle bien aveugle pour le Luthéranisme, & une affectation ridicule dans son animosité contre les Catholiques. On a aussi de lui un *Traité* Latin, *in*-4. touchant la naissance & la Patrie des Hommes de Lettres qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1600. Les fautes considérables de Géographie qu'il y a faites, prouvent qu'il ne l'a jamais sçûe. L'Ouvrage qui le distingue véritablement & où l'on voit beaucoup de recherches & d'érudition, a pour titre : *Sepultura Veterum, sive Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum & Christianorum, &c.* in-4.

QUENTAL, (Barthelemi du) Portugais, né dans l'Isle de S. Michel, l'une des Açores, en 1626. Prévenu dès son enfance de la grace du Seigneur, il montra dès l'âge le plus tendre une piété peu commune. Après avoir fait ses premières études dans sa Patrie, son pere l'envoya à Evora, où il fit avec beaucoup de succès la Philosophie & la Théologie dans l'Université. A peine eut-il reçu l'Ordre de Diacre, qu'il s'appliqua au ministère de la Prédication, & l'on remarqua en lui un grand zèle pour le salut des ames. Etant allé à Lisbonne, il y fut l'un des Confesseurs de la Chapelle du Roi, & l'un de ses Prédicateurs ordinaires. Du Quental conçut alors le dessein de fonder la Congrégation de l'Oratoire en Portugal; le Roi Jean IV. favorisa son établissement : les Statuts de cet illustre Fondateur sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux de la Congrégation de l'Oratoire de Rome ; ils furent approuvés & confirmés par Clément IX. en 1672. L'humilité du Pere du Quental ne lui permit pas d'accepter l'Evêché de Lamego, l'un des plus considérables

du Royaume. Il mourut en 1698, âgé de 72 ans. Son portrait fut gravé à Rome en 1713, avec le titre de Vénérable que le Pape Clément IX. lui accorda. Ses *Sermons* & ses *Méditations* sur les Mystères sont pleins d'onction & d'un style pur & élégant.

QUERAS, (Mathurin) Docteur de Sorbonne, né à Sens l'an 1614, d'une famille de basse extraction, mais qu'il a beaucoup honorée par sa science & par ses vertus. M. de Gondrin, Archevêque de Sens, qui se connoissoit en mérite, le mit à la tête de son Séminaire & le fit un de ses Grands Vicaires. Queras fut d'un grand secours à ce Prélat par son zèle, à tout le Diocèse par ses instructions, & à toute l'Eglise par ses Ecrits. Le plus connu est celui où il éclaircit le sentiment du Concile de Trente touchant la nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence. C'est un volume *in* 8. qui a été imprimé en 1685. Pénitent, humble, ami de la pauvreté & des pauvres, ce respectable Docteur n'édifia pas moins par son exemple, qu'il instruisit par ses Livres & par ses exhortations. Il fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le Formulaire, & de souscrire à la Censure contre le Docteur Arnaud. Il mourut en 1695, âgé de 80 ans. Son corps repose à Troyes dans la Chapelle de S. Quentin dont il étoit Prieur.

QUERENGHI, (Antoine) Poëte Italien & Latin, né à Padoue en 1546. Une mémoire prodigieuse, jointe à une conception facile, le mit en état d'acquérir beaucoup de connoissances. Après s'être rendu célèbre dans les Belles-Lettres, il s'appliqua à la Théologie. L'ardeur avec laquelle il embrassa cette étude fut si grande, qu'à l'âge de 25 ans il étoit déja regardé comme un Théologien très-habile. Il lut avec attention, non seulement l'Ecriture Ste. qui est le premier fondement de la Théologie, mais encore les Peres de l'Eglise, dépositaires de la Tradition. Sa réputation lui fit des amis de tout ce qu'il y avoit de Sçavans ou de Professeurs des Lettres dans toute l'Italie & même au-dehors. Plusieurs Cardinaux voulurent l'avoir pour Sécretaire. Il le fut du sacré Collège, & se trouva aux élections de cinq Papes, Sixte V. Urbain VII. Grégoire XIV. Innocent IX. & Clément VIII. Ce dernier lui ayant donné un Canonicat à Padoue, Querenghi se crut obligé d'aller desservir ce bénéfice. Rappellé à Rome par Paul V. il devint Camerier secret & Référendaire de l'une & l'autre signature. Il eut les mêmes emplois sous les Papes Grégoire XV. & Ur-

bain VIII. Henri IV. avoit voulu l'attirer en France, & le Duc de Parme lui fit aussi des offres très-considérables, pour l'engager à venir chez lui travailler à l'histoire d'Alexandre Farnèse son pere. Querenghi ne put se rendre à ces invitations. Il mourut à Rome comblé de biens & d'honneur le 1 Septembre 1633, âgé de 87 ans. Il a composé divers Ouvrages en Latin & en Italien, & en a aussi traduit du Grec; les Langues sçavantes lui étoient familières. Ses Poësies Latines & Italiennes ont été souvent imprimées & sont fort estimées. On y trouve du feu, du goût & du génie.

QUESNE, (Abraham du) Général des Armées Navales de France, né en Normandie l'an 1610. Dévoué au service sur mer dès sa plus tendre jeunesse, il y passa 60 ans. Ce fut sous son pere, Capitaine habile & digne de la confiance de Louis XIII. qu'il apprit le métier de la guerre. Dans un âge encore peu avancé, sa valeur & sa grandeur future s'annoncèrent. Dès l'année 1637 il parut avec honneur à l'attaque des Isles de Sainte-Marguerite, & l'année d'après il contribua beaucoup à la défaite de l'Armée Navale d'Espagne devant Gattary. Dans les batailles qu'il livra aux Espagnols & dans les siéges de leurs Villes, il fut plus d'une fois dangereusement blessé. En 1644 il passa en Suede, & n'y servit pas avec moins de distinction que l'avoit fait autrefois son pere. Rappellé en France en 1647, il fut destiné à l'expédition de Naples. Trois ans après on lui fut redevable de la reddition de la Ville de Bordeaux. Il avoit pour cela armé plusieurs navires à ses dépens, & les flottes combinées d'Angleterre & d'Espagne ne purent lui résister. Rien n'a tant relevé la gloire de du Quesne que le succès des guerres de Sicile. Inférieur en nombre aux Hollandois, il les vainquit, & le Grand Ruyter, si redoutable sur l'Ocean, & qu'on lui avoit opposé, fut tué. Quelque tems après les Tripolitains, ennemis de la France, furent contraints de demander la paix; Alger & Gennes vinrent aussi implorer la clémence du Roi. L'Asie, l'Afrique & l'Europe, témoins de sa valeur, ne purent s'empêcher de l'admirer, & un nombre infini de Chrétiens gratuitement rachetés, publièrent sa grandeur d'ame. Du Quesne eût pu prétendre aux plus éminentes dignités, s'il n'eût fait profession de la Religion Protestante. Toutefois le Roi pour lui témoigner sa bienveillance d'une manière très-glorieuse, lui donna & à sa postérité la Terre du Boucher

près d'Etampes, l'érigea en Marquisat, & lui fit porter le nom de du Quesne pour immortaliser ce grand homme. Il mourut le 2 Février 1688, âgé de 78 ans. Le Marquis du Quesne laissa quatre fils qui servirent avec distinction. Il avoit aussi plusieurs freres qui sont tous morts dans le service.

QUESNEL, (Pasquier) né à Paris le 14 Juillet 1634, d'une honnête famille & véritablement chrétienne. Ses heureuses qualités se développèrent de bonne heure; esprit pénétrant, jugement ferme, mémoire admirable, goût exquis, discernement rare. Dès l'enfance on le vit s'affermir dans une humilité solide, croître dans toutes sortes de vertus, se rendre maître des passions dans un âge où il semble qu'on ne soit pas libre de leur commander. Modèle de ses Condisciples dans le Collège, il fit servir sa passion pour l'étude & les beaux talens de son esprit à son avancement dans les Sciences; mais pour se sauver de l'enflure qu'elles donnent, les vérités du salut dans les saintes Ecritures devinrent sa méditation assidue. Le succès dans ses études répond t à la capacité de son génie. La porte de la Sorbonne lui fut ouverte, mais il refusa d'y entrer par la signature de la condamnation du grand Arnaud, heureuse époque de fidélité bien décisive pour le jeune Candidat! Ce trait de droiture lui valut dans la suite d'être le meilleur ami, & le cher confident du cœur de ce grand homme. Attentif à ne chercher que le royaume de Dieu & sa justice, il le trouva dans la Congrégation de l'Oratoire, où il entra le 17 Novembre 1657; c'étoit alors les beaux jours de ce corps, jours de sa faveur devant les hommes & de son accroissement devant Dieu. Le Confrere Quesnel, dont la vocation portoit des traits bien marqués pour le Sacerdoce, reçut l'Ordre de Prêtrise deux ans après. Simple dans sa conduite, il ne réussit pas à dérober à la vigilance de ses Supérieurs les richesses de grace & de lumière que couvroit son humilité. A peine âgé de 28 ans, il fut fait Premier Directeur de l'Institution de Paris sous la supériorité d'un homme de Dieu, le Pere Jourdain. Sa grande connoissance du cœur humain, & des voies du Seigneur, lui donnoit le sage discernenent des esprits; le Confrere Soanen depuis Evêque de Senez, fut du nombre de ses Elèves. Sous un tel guide on faisoit des progrès rapides dans la piété. L'exemple d'ailleurs du Pere Quesnel étoit une règle vivante, une prédication continuelle. C'est dans cette Maison sainte, le berceau de la jeunesse Oratorienne, qu'a pris son origine le célèbre Ouvrage des *Réflexions mora-*

les sur le Nouveau-Testament. Ce n'étoit d'abord que quelques pieuses pensées sur les paroles de Notre Seigneur Jesus-Christ. M. de Lomenie, qui de Ministre & Secrétaire d'Etat s'étoit fait Confrere de l'Oratoire, le Marquis de Laigue & d'autres personnes de piété ayant goûté cet Essai, persuadèrent à l'Auteur de semer de semblables Réflexions sur le Texte entier des quatre Evangélistes. Le plan fut exécuté; M. de Vialart, Evêque de Châlons-sur-Marne, Prélat d'une grande réputation de lumière & de sainteté, lût l'Ouvrage avec beaucoup d'application & de soin, l'adopta pour son Diocèse & en recommanda la lecture, par un Mandement en 1671. Le P. Quesnel, propre à tout, entreprit l'édition des Œuvres de S. Leon Pape. Il en revit exactement le texte sur plusieurs manuscrits, & en particulier sur un très-ancien apporté de Venise, qui avoit appartenu au Cardinal Grimani. Cette édition parut à Paris en 1675 en 2 vol. *in*-4. accompagnée de Notes, d'Observations & de sçavantes Dissertations. On ne fut pas surpris de voir l'année suivante cet Ouvrage condamné à Rome, par un Décret de l'Inquisition. Le sçavant Auteur dans ses Notes & ses Dissertations défend avec force les sentimens anciens de l'Eglise de France contre les prétentions nouvelles de la Cour Romaine. M. de Harlai, Archevêque de Paris, s'attendoit à recevoir les honneurs du nouveau S. Leon par une Dédicace. Piqué de n'avoir pû conduire l'Auteur à cette déférence, il proposa successivement au P. Quesnel deux Ouvrages de contestation fort éloignés de son goût. C'étoit un premier piége tendu. Il eut beau s'en défendre poliment & par de bonnes raisons; il fut pris en dégoût par l'Archevêque, & sa sortie de Paris fut résolue. Pour contraindre les Supérieurs à immoler à sa vengeance & à sa jalousie, un Prêtre dont le grand mérite lui faisoit ombrage, il fit entendre de son ton ordinaire qu'il *parloit de la part du Roi.* On laissa à l'illustre proscrit le choix d'une Maison. Il se décida pour celle d'Orléans, où M. du Cambout de Coislin, Evêque de ce Diocèse, (depuis Cardinal & Grand Aumônier de France) le reçut avec toutes les marques possibles de bonté & d'estime. De son propre mouvement il lui donna tous les pouvoirs pour exercer le Ministère. Pleinement convaincu de sa charité lumineuse, il lui confia même une ame d'un ordre peu commun. C'étoit le celèbre des Mahis, qui d'habile Ministre Protestant dans son Diocèse, étoit devenu Catholique. Les bontés de M. d'Orléans pour ce Pere, ne s'ac-

cordoient pas avec les intentions de M. de Harlay. Celui-ci lui fit éprouver de loin les procédés les plus désobligeans. Après la mort du Pere Senault, Général de l'Oratoire, le Prélat prit toutes les mesures possibles pour lui donner un successeur de sa façon. Outré de dépit de ce que le P. de Ste. Marthe occupoit une place destinée à un autre, il ne lui pardonna jamais, & eut même le crédit de le faire exiler. Tous ceux qui étoient liés d'amitié & de confiance avec ce pieux Général ne furent point épargnés; le Pere Quesnel fut du nombre. M. de Harlai fécond en ressources de vengeance, trouva un nouveau moyen de lui nuire. Dans l'Assemblé de l'Oratoire en 1678, il avoit fait dresser un Décret très-mal conçu touchant les opinions qu'on devoit suivre ou ne pas suivre dans les Ecoles même philosophiques de la Congrégation. Dans celle de 1684, il obtint qu'on forçât tous les Particuliers de souscrire à ce Décret. Le P. Quesnel ne croyant pas pouvoir le signer en conscience, & prévoyant bien qu'après ce refus il n'y auroit point de sûreté pour lui en France, se retira dans les Pays-Bas Espagnols au mois de Février 1685, & vint à Bruxelles se joindre à M. Arnaud auquel il tint compagnie jusqu'à sa mort. S'il cessa d'être de corps dans l'Oratoire, il y demeura d'esprit & de cœur, fidèle à conserver le même genre de vie qu'il avoit si exactement pratiqué avec ses Confreres. Ce fut là qu'il acheva les Réflexions morales sur le reste du Nouveau Testament; fruit de la prière & de l'étude des Saints Peres, dont la doctrine & les paroles règnent dans tout l'Ouvrage. Elles furent imprimées pour la première fois en 1687. Après une plus grande étendue qu'il donna depuis à ce qu'il avoit fait sur les quatre Evangiles, il se fit une édition plus complette en 1643 & 1644, qui de toutes les anciennes est la plus estimée. On ne peut lui préférer que la dernière en 1727, depuis sa mort, à cause des additions faites de sa propre main sur son exemplaire.

En 1695 . le Cardinal de Noailles, alors Evêque de Châlons-sur-Marne, ayant trouvé que ce Livre avoit cours dans son Diocèse, & qu'il avoit été recommandé par son prédécesseur M. de Vialart, le recommanda aussi dans un Mandement, *comme tenant lieu d'une Bibliothèque entière.* Le Prélat transféré la même année au Siège Archi-épiscopal de Paris, fit une Instruction sur la Prédestination & la Grace, qu'il publia le 20 Août 1696. Bien-tôt elle fut taxée par les Jésuites de *Profession de Foi des Jansénistes*, malgré les grands applaudissemens qu'elle reçut à

Rome & en Italie aussi-bien qu'en France. Ce fut à son sujet qu'on vit paroître le fameux Problême Ecclésiastique, vers la fin de l'année 1698, imprimé à Bruxelles par les soins du P. de Soüatre, Jésuite; mais ce libelle fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement de Paris, & même proscrit à Rome par un Décret du Saint Office, sous le Pontificat du Pape Innocent XII. Bossuet, Evêque de Meaux, fut indigné en le voyant, & ne put s'empêcher de dire à l'Archevêque de Paris: *ces gens-là vous subjugueront si vous ne les réprimez avec la dernière force. Eh,* répondit-il, *qui est plus capable que vous de les réprimer?* Ce fut alors que l'Archevêque chargea quelques Théologiens très-habiles de faire encore une exacte revision du Livre des Réflexions Morales, & pria Bossuet d'y travailler; ce que ce Prélat fit avec beaucoup d'application, & il composa contre le Problême la justification des Réflexions Morales, qui a été publiée en 1710. M. Bossuet, Evêque de Troies, neveu de celui de Meaux, dans son Instruction sur les calomnies du Journal de Trevoux, assure que cet Ecrit est véritablement de son oncle. *Plusieurs fois*, ajoute-t-il, *ce grand homme nous a dit, que c'étoit le plus beau morceau de Théologie qu'il eût jamais fait.* L'édition ainsi revûe, fut publiée à Paris en 1699. En 1703, après l'éclat du fameux cas de conscience, qui fit renaître les disputes sur la signature du Formulaire, & sur les matières de la Grace, l'Archevêque de Malines Humbert de Prélipian, livré d'esprit & de cœur aux Jésuites, sur un ordre obtenu, dit-on, du Roi d'Espagne, fit arrêter à Bruxelles le P. Quesnel le 30 Mai, & le fit enfermer dans les prisons de sa Maison Archiépiscopale d'où il fut tiré d'une manière inespérée, & qui tenoit presque du miracle. Celui que Dieu avoit destiné à cette puissante entreprise, fut le Marquis d'Aremberg, fils d'un Maréchal de Camp, Colonel d'Infanterie en France, & lui même Capitaine d'un Régiment. Il étoit inconnu au Prisonnier, mais très-connu de l'Abbé Quesnel, l'un de ses freres, de qui il avoit reçu, dans un besoin très-pressant, vingt loüis d'or. Le Marquis d'Aremberg instruit de l'emprisonnement du Pere Quesnel, fit offre de tous ses services. L'Abbé Quesnel les accepta, & engagea son frere Guillaume Quesnel, Supérieur de l'Oratoire d'Orléans, à se rendre à Bruxelles. On se hâta de faire des procédures; on présenta Requête sur Requête. Par-tout les Tribunaux fermés, & par-tout déni de justice. Le Marquis d'Aremberg outré de cette odieuse

tyrannie, roula mille projets dans sa tête : mais quelle ressource qu'un Officier presqu'aveugle ! Il dressa néanmoins son plan d'opération. Don Livio, jeune Espagnol d'environ 25 ans, fut l'homme de main du Marquis d'Aremberg, auquel il tenoit par la reconnoissance de bienfaits anciens & actuels. De concert avec un Couvreur adroit & robuste, ils se rendent dans le grenier de l'écurie attenante au mur de la prison : on fait jouer le forêt & le pied-de-cochon, outils faits tout exprès pour l'ouvrage. A force de bras, la nuit du 11 au 12 Septembre, il ne fut pas possible de faire plus de cinq petits trous. La nuit d'après la brêche fut plus commode ; le nouveau Jonas sortit à grand-peine presque tout nud. Dès qu'il se vit en liberté, il ne tarda pas à publier son *Motif de Droit*, où il expliquoit les raisons qu'il avoit de suspecter & de récuser la personne & le tribunal de M. de Malines. Ce Prélat passa outre, & rendit contre le P. Quesnel une Sentence datée du 10 Novembre 1704. Ce Pere, retiré à Amsterdam, fit au commencement de l'année suivante deux Ecrits intitulés : *Idée générale du Libelle publié en latin sous ce titre : Motif de droit pour le Procureur de la Cour Ecclésiastique de Malines*, &c. *Anatomie de la Sentence de M. de Malines*. Dans ces réponses vraiment triomphantes contre un chef-d'œuvre d'iniquité, on admira la supériorité du génie de l'Auteur, & sa grande connoissance du Droit Civil & Canonique. Ses ennemis publièrent ensuite divers Ecrits contre le Livre des Réflexions Morales, sous ces titres : *Le P. Quesnel, hérétique : Le P. Quesnel, séditieux*. Ils obtinrent du Pape Clément XI. un Décret daté du 13 Juillet 1708, qui condamnoit le Livre en général, avec des qualifications très-dures, sans marquer en particulier aucune proposition. Ce Décret fut réfuté par un Ouvrage attribué au P. Quesnel, sous ce titre : *Entretiens sur le Décret de Rome, contre le Nouveau Testament de Châlons, accompagné de Réflexions Morales*, 1709. Le Décret de Clément XI. si contraire aux maximes du Royaume, ne put y être reçu ni publié. Trois Evêques, de Luçon, de la Rochelle & de Gap, (les derniers Sujets de l'Ordre Episcopal) se crurent autorisés à condamner le Livre du Pere Quesnel par des Mandemens. A la vûe de cette nouvelle proscription, un Prélat aussi sage que prévoyant sur les suites, s'écria : *Que vont devenir les Evêques, s'ils viennent à casser leur Miroir ?* Le coup d'éclat & de vigueur que le Cardinal de Noailles fit en condamnant les Mandemens des Evêques de Luçon, de la

Rochelle, & de Gap, ne rallentit point les attaques du P. Tellier. Il fut résolu dans son Conseil qu'on feroit écrire secrettement par tous les Prélats dévoués à la Société des Lettres au Roi contre la conduite de M. de Noailles, & contre le Livre du P. Quesnel. Les ordres furent aussitôt dépêchés aux Evêques; on ne s'en remit pas même à eux pour la Lettre qu'ils devoient signer; elle leur fut envoyée toute dressée: on ne leur laissa que la peine de la signer. Déjà trente avoient obéi. On attendoit incessamment la signature des autres; & le P. Tellier s'applaudissoit du succès de son intrigue, lorsque par un coup singulier de la Providence, le paquet que l'Abbé Bochart de Saron, exjésuite, envoyoit à l'Evêque de Clermont son oncle, tomba entre les mains de M. de Noailles. Le mystère de ténèbres & d'iniquité fut dévoilé aux yeux de toute la France. De telles manœuvres dans des affaires prophanes, sont punies: celles-ci ne le seront pas, (au moins pour le présent) & réussiront même. Le P. Tellier sema de nouvelles allarmes dans la conscience du Roi dont il étoit Directeur, & l'effraya par l'idée d'un parti rebelle. Le privilège donné pour l'impression du Livre du P. Quesnel, fut revoqué par un Arrêt du Conseil du 11 Novembre 1711. Louis XIV. alla plus loin; il demanda au Pape, non un examen à charge & à décharge, mais une Constitution en forme qui le condamnât, en marquant distinctement les Propositions dignes de censure. Clément XI. zélé Protecteur du Livre Pélagien du Cardinal Sfondrate, se livra de toute la plénitude du cœur aux intentions du Prince, si fort assorties à son goût. Une Congrégation de Cardinaux & de Théologiens se tint à ce sujet au mois de Juin 1712. Le P. Quesnel en fut instruit: il se hâta d'écrire à Sa Sainteté de la manière la plus touchante & la plus respectueuse. Rome, payenne, l'auroit écouté dans ses justes représentations: Rome, Chrétienne, se boucha les oreilles pour ne pas l'entendre. La Constitution *Unigenitus Filius Dei*, fut donnée le 8 Septembre 1713: elle condamne le Livre du Pere Quesnel, & 101 Propositions qui en sont extraites, sous un tas de vingt-quatre ou vingt-cinq qualifications, dont le Pape ne fait l'application à aucune Proposition particulière. A l'arrivée de cette Bulle en France, le soulèvement fut général. Le fond & la forme, les traits de noirceur accumulés sur la tête de l'Auteur des Réflexions Morales, tout révolta à la première lecture. Le P. Quesnel, original d'un portrait qui ne lui ressembloit en rien, sans

marquer la plus légère émotion, fut en silence se jetter aux pieds de son Crucifix, pour partager avec la vérité crucifiée, l'opprobre ignominieux dont on le couvroit avec elle. Le Cardinal de Bissi, l'un des plus ardens défenseurs de ce Décret, avoua dans une de ses Lettres qu'il n'auroit pas été reçu avec plus d'indignité à Genève qu'à Paris. *A l'instant qu'il parut*, disoit l'Evêque de Fréjus, depuis Cardinal de Fleuri, dans un Mandement du 14 Mai 1714, *il s'éleva d'abord cent mille voix de toutes parts.* L'impression générale que fit la Bulle sur les esprits dans tous les états & dans toutes les conditions, toucha vivement l'Auteur censuré. Témoin de cet heureux évènement, il seroit demeuré dans le silence, si ses amis ne lui eussent fait un devoir de dresser de nouveaux Mémoires justificatifs de sa Doctrine, ou plutôt de celle de l'Eglise. Il l'exécuta à l'âge de 80 ans avec autant de sagesse que de force. Depuis 1713, il parut sept *Mémoires*. Après les deux premiers, il adressa une Lettre apologétique aux Evêques de l'Assemblée, en 1714, & une autre en particulier à l'un de ces Prélats. Quel fut le sort de ces Ouvrages admirables? Un déni total de Justice. A l'exemple de Clément XI, les Prélats fermèrent les yeux & les oreilles : l'un d'entr'eux, (M. de Berthier, Evêque de Blois) ayant fait remarquer qu'une des Propositions n'étoit pas exactement tirée du Livre du Pere Quesnel, Bissy, Evêque de Meaux, offensé de la remarque, lui répondit d'un ton haut : *Nous sommes assemblés pour condamner le Livre du P. Quesnel, & non pour le justifier.* Etrange disposition dans un Juge. Il y eut néanmoins huit Evêques, dont le Cardinal de Noailles étoit le premier, qui se déclarèrent opposans à la Bulle. Louis XIV. irrité, n'épargna pas les Lettres de cachet. A ce sujet, le Pape dit : *Il n'y a, Dieu merci, que huit Evêques contre la Bulle : il faut bien prier Dieu pour le bon Roi; sans lui il n'y auroit pas eu huit Evêques pour elle.* Les quarante autres Prélats opinèrent pour l'acceptation. L'avis de M. de Crevi, Evêque du Mans, est singulier : *Je veux*, dit-il, *qu'on donne des explications, & qu'on défende de lire la Bulle sans ces explications, afin qu'elles lui servent de contrepoison.* C'étoit donner acte de son venin. On donna ces explications, dont le but fut de faire trouver la Bulle innocente, & le Pere Quesnel coupable. On écarta le vrai sens de la Bulle, & l'on fit dire au Pere Quesnel le contraire de ce qu'il dit. De-là ce bon mot du même Evêque du Mans : *Si le parti*, dit-il, *que les quarante Evêques ont pris, met la foi à couvert, il est certain qu'il n'y*

met pas la bonne-foi. Autres aveux de Prélats. M. de Vence dînant un jour à Sainte Géneviève, ne cessoit de dire, que la Constitution ne valoit rien. On lui demanda pourquoi donc il l'acceptoit; *c'est*, répondit-il, *qu'il n'étoit pas possible de faire autrement, sans s'arracher le blanc des yeux, & se battre les uns contre les autres.* La plûpart pour s'excuser disoient seulement: le Roi l'a voulu. Sous la régence de M. d'Orléans, le Pere Quesnel eut la consolation de voir la vérité respirer plus à l'aise, & pousser un cri plus universel encore contre la B. De tous côtés ce ne fût que des rétractations, que des réclamations contre la violence soufferte, sous le règne du Confesseur Jésuite le Pere le Tellier. On entendoit des Pasteurs, des Docteurs, des Ecclésiastiques, des Religieux pleurer sur les fausses démarches, où les avoit entraîné la crainte des Puissances. Mais rien ne consola plus solidement le P. Quesnel que l'Acte d'appel des quatre Evêques en 1717, qui fut suivi de l'adhésion de presque toute la Faculté de Théologie, & successivement de seize autres Prélats, des Chapitres entiers, de plusieurs Facultés & Universités, des Corps les plus sçavans, soit Séculiers soit Réguliers, & d'autres Ecclésiastiques sans nombre. Par ce cri général de la Foi, la pureté de sa Doctrine fut mise en évidence. Nonobstant le vif intérêt qu'il y prenoit, il ne publia son appel qu'après que son Archevêque, le Cardinal de Noailles, eut publié le sien en 1718. Ce ne fut plus son affaire personnelle, mais celle de l'Eglise universelle: la cause est liée & pendante à son Tribunal infaillible, d'où personne, sans prévarication, ne peut la détacher pour s'en faire Juge. Comme la vie du P. Quesnel avoit été toute consacrée à Dieu, à Jesus-Christ & au service de son Eglise, sa mort ne pouvoit être que sainte & précieuse devant le Seigneur. Il jugea à propos, pour prévenir les calomnies qu'on pourroit répandre, de faire sa Profession de Foi en présence de deux Protonotaires Apostoliques & de témoins. Elle est conçue en des termes qui répondent pleinement aux sentimens de religion qu'il a toujours fait paroître. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il ne s'occupa plus que du bonheur & du désir de la mort. *Cupio dissolvi*, dit-il, à un ami qui étoit auprès de lui, *esse cum Christo, multò magis melius.* Comme on lui lisoit quelques endroits des Pseaumes les plus touchans & les plus propres à son état présent, il ajouta: ç'a toujours été pour moi un grand fardeau que les louanges excessives dont on n'a cessé de m'accabler depuis si

long-tems. Ces paroles de Jesus-Christ sont sensibles : *Multi dicent in illâ die, Domine nonne in nomine tuo prophetavimus & tunc confitebor illis, quia nunquam novi vos.* Il dit à la même personne : Je dois vous déclarer avant de mourir un secret que je n'ai dit à qui que ce soit durant ma vie, c'est au sujet des calomnies de Louvain où je suis accusé de corruption. Dès l'âge de 18 ans je fis vœu de chasteté perpétuelle, & depuis ce tems-là, par la miséricorde de Dieu, non-seulement je n'ai rien fait, non plus qu'auparavant, contre mon vœu, mais même j'ai été préservé des moindres attaques du vice contraire. Quand le Médecin lui eut annoncé qu'il pouvoit mourir à tout moment, il leva les mains & les yeux au ciel & s'écria : *Veni sanctificator omnipotens æterne Deus & benedic hoc sacrificium tuo sancto nomini præparatum.* Il récita le Pseaume *Salvum me fac Deus.* Après deux soupirs fort légers & sans le moindre mouvement extraordinaire, il rendit son ame à Dieu, comme on lui disoit ces paroles : *Veni Domine Jesus.* Ce fut à Amsterdam le 2 Décembre 1719, à l'âge de 85 ans. Il fut enterré à Warmont, à six lieues de cette Ville, dans une Chapelle où il n'y a que des Catholiques inhumés. Telle fut la mort de ce digne serviteur de Dieu, pour qui Clément XI. lui-même étoit encore plein d'estime la premiére année de son Pontificat. L'Abbé Renaudot allant un jour chèz ce Pape, le trouva lisant le Livre du P. Quesnel. *Voilà*, lui dit Clément XI. *un Livre excèllent. Nous n'avons personne à Rome capable d'écrire ainsi. Je voudrois attirer l'Auteur auprès de moi.* Plusieurs Evêques donnèrent aussi au Livre des Réflexions les plus grands éloges. Le bien, dit un bel esprit, *s'y montre de tout côté, & le mal il faut le chercher.* Mais rien n'est plus admirable à ce sujet que le langage de M. Nicole dans une de ses Lettres. » Je ne » trouve point d'Ouvrage, » dit-il, plus digne d'un Prê» tre, plus utile à l'Eglise ; & » plus propre à tout le monde. » Si j'avois à choisir un Livre » avec le Nouveau Testament » à l'exclusion de tout autre, » je vous avoue que ce seroit » celui-là. Tout m'y paroit, » non-seulement solide, mais » ravissant. Les lumières y » sont vives, profondes, & » dans une abondance prodi» gieuse. Enfin c'est un Livre » à l'égard duquel je ne sçau» rois m'épuiser. Il remplit & » passe infiniment toutes mes » idées. Quand il n'y auroit » que ce seul bien, je me » croirois obligé d'avoir une » reconnoissance continuelle » pour celui qui en est l'Au» teur & de lui être inviola» blement attaché ». Com-

bien d'autres Ecrits du Pere Quesnel, qui ne respirent que la doctrine des Livres saints dont il étoit plein? L'*idée du Sacerdoce & du Sacrifice de J. C.* dont la troisième & quatrième Partie sont de lui. *Les élévations sur la Passion de J.C. & sa Mort*, in-18. *Jesus-Christ Pénitent*, in-12. *Bonheur de la Mort chrétienne*, in-12. *Prieres chrétiennes*, in-12. L'*Office de Jesus* avec des Réflexions. *Lettres Spirituelles* sur divers sujets de morale, 3 vol. *in-12*. Le même Pere a composé un grand nombre d'autres Ouvrages, à l'occasion des contestations où il s'est trouvé engagé. On lui attribue l'*Apologie historique des deux Censures de Louvain & de Douai*; les 4 volumes de la *Tradition de l'Eglise Romaine*, sous le nom de M. Germain : le Recueil intitulé *Causa Arnaldina*; la Justification de M. Arnaud. Le Supplément de Moreri de l'an 1735, contient une liste plus détaillée de tous les précieux fruits de la plume du Pere Quesnel.

QUESNOY, (François) surnommé le *Flamand*, Sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans. Deux petits Ouvrages qu'il fit dans sa jeunesse plurent tellement à Albert VI. Archiduc d'Autriche, que ce Prince lui donna une pension & l'engagea à faire un voyage en Italie. Il y fit un Christ d'yvoire qui fut admiré de tout le monde; & principalement d'Urbain VIII. Le Pape lui ordonna de travailler en marbre une Statue de S. André. Les Italiens ons avoué que Michel-Ange n'avoit rien fait de si proportionné & de si bien fini. Les compositions de cet ingénieux Artiste sont d'un goût & d'une élégance admirable. Il a fait beaucoup de petits Bas-reliefs en bronze, en marbre, en yvoire, & de petites figures en cire qui représentent la plûpart des jeux d'enfans, & autres sujets gais, traités avec un Art & un esprit infini.

QUETIF, (Jacques) Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, né à Paris en 1618, & mort en 1698, estimé pour sa piété & pour son sçavoir. Il fut long-tems chargé de la Bibliothèque du Couvent de S. Honoré & l'augmenta même beaucoup. Il a donné les *Lettres Spirituelles & Ascetiques* de Savonarole, & a traduit du Toscan celles qui étoient écrites en cette Langue. Le même Pere a publié la *Vie* de ce Religieux écrite en Latin par Jean-François Pic, Prince de la Mirande; son édition a été accompagnée de Notes, des Lettres & des Apologies de Savonarole. Nous lui sommes aussi redevable des *Opuscules* de Pierre Morin, & d'une édition nouvelle du Concile de Trente, Le P. Quetif a rendu le

même service à la *Somme* de Théologie de Saint Thomas, expliquée en 3 vol. *in-fol.* par Jérome Medices de Camerino. Il a mis à la tête de l'Ouvrage 4 chapitres d'éloges de la Doctrine de Saint Thomas, des témoignages des Papes, des Conciles, des Universités, des Docteurs, & il travailloit, lorsqu'il mourut, à une Bibliothèque des Ecrivains de son Ordre, laquelle a été publiée par le P. Echard.

QUEVEDO de Villegas, (François) Poëte Espagnol, né à Madrid en 1570, d'une famille noble, mort en 1645, est regardé comme l'un des meilleurs Ecrivains de son tems. Il n'étoit ni moins fécond, ni moins ingénieux en vers qu'en prose. Il s'est exercé dans différens genres de Poësie. Ses Pièces *Héroïques* ont de la force & de l'élévation. Les *Lyriques* ne manquent ni de beauté ni de douceur. On trouve dans les *Facétieuses* un air aisé, des plaisanteries fines & des rencontres ingénieuses. Quevedo a composé aussi divers Traités de piété, & donné des Traductions. On estime principalement parmi ses Ouvrages, *le Parnasse Espagnol*, *l'Enfer réformé*, *les Visions*, & une espèce de Roman moral sous le titre de *Voyage récréatif du Chevalier de Quevedo*; cet Ouvrage est divisé en 4 Parties, dont la première est intitulée *Visite des Petites-Maisons de l'Amour*; la seconde, *Spectacle du Monde dévoilé*; la troisième, *la Promenade Souterreine*; la quatrième, *la descente aux Enfers*. Il règne dans cet Ouvrage badin un grand fond d'imagination, une morale extrêmement piquante, une satyre souvent ingénieuse, mais quelquefois, trop de bassesse dans les idées & des détails de professions méchaniques peu conformes à la délicatesse Françoise. Le Comte d'Olivarès dont il avoit décrié le gouvernement dans ses vers le fit mettre en prison. Il n'obtint sa liberté qu'après la disgrace de ce Ministre.

QUIEN, (Jacques le) de la Neufville, né à Paris le 1 Mai 1647. A l'âge de 15 ans il entra dans le Régiment des Gardes-Françoises; mais la délicatesse de sa complexion lui permit à peine de faire une campagne. Obligé de renoncer au métier des armes, il prit le parti de la robbe; une seconde fois ses projets furent malheureusement dérangés. Les Lettres devinrent pour lui une heureuse ressource, Pellisson lui conseilla de s'appliquer à l'Histoire. Après de longs préparatifs le Quien donna en 2 vol. *in*-4. l'an 1700 l'*Histoire générale du Portugal*, Ouvrage bien fait & bien écrit qui lui mérita une place à l'Académie des Belles Lettres où il fut reçu Associé l'an 1706. Son Traité de l'*Origine des Postes* dédié au Marquis

de Torci ; & réimprimé depuis avec des augmentations, sous le titre de l'*Usage des Postes chez les Anciens & les Modernes*, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre Françoise. Destiné en 1713 à accompagner l'Abbé de Mornay, Ambassadeur en Portugal, il fut reçu dans ce Pays avec les marques de distinction les plus glorieuses. Le Roi lui accorda une pension de quinze cens livres, & le nomma Chevalier de l'Ordre de Christ. Sensible à de telles bontés, la Neufville vouloit achever l'Histoire de Portugal. Sa trop grande application avança la fin de ses jours. Il mourut à Lisbonne en 1748. M. de la Clede a donné en 1735 en 2 vol. *in*-4. & en 8 volumes *in*-12. une nouvelle *Histoire du Portugal* conduite jusqu'à nos jours. Selon lui le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, & passé légèrement sur beaucoup d'autres.

QUIEN, (Michel le) Religieux Dominicain, né à Boulogne sur-Mer l'an 1661. Sa jeunesse sage & règlée le fit estimer de ses Maîtres, autant que ses progrès l'en firent aimer : âgé de 20 ans il se consacra à l'état Religieux, & choisit l'Ordre de S. Dominique. L'étude du Grec, de l'Arabe & de l'Hébreu, le conduisit à celle de l'Ecriture Sainte qu'il mettoit avec raison au premier rang. La critique si nécessaire pour réussir dans quelque science que ce soit, & sur-tout dans la Littérature sacrée & prophane, partagea aussi son tems : ses essais d'érudition prévinrent les Sçavans en sa faveur. Le Pere Pezron, Religieux de l'Ordre de Citeaux, ayant entrepris de rétablir la Chronologie du Texte des Septante, & de la soutenir contre celle du Texte Hébreu de la Bible, trouva dans le P. le Quien un adversaire digne de lui. Ce Dominicain à peine âgé de 30 ans, publia en 1690, *in*-12. la *Défense du Texte Hébreu*, & de la Version Vulgate. Dom Pezron obligé d'admirer son érudition & sa modestie, ne se rendit pas à ses raisons. Le P. le Quien lui opposa encore l'*Antiquité des Tems détruite*, volume *in*-12. Ces deux petits Ouvrages sont écrits avec sçavoir & avec justesse, & nous n'avons rien de meilleur pour la défense du Texte Hébreu, & de la supputation ordinaire des Chronologistes. En 1712 il publia une édition Greque & Latine des Ouvrages de Saint Jean Damascene, en 2 vol. *in-fol.* Les Dissertations & les Notes qu'il y joignit, suffiroient pour assurer à l'Auteur un rang distingué parmi les plus illustres Sçavans de son siecle. La capacité de cet Ecrivain célèbre ne se fait pas moins sentir dans un autre Ouvrage, que son

zèle pour la gloire de l'Eglise Romaine lui fit entreprendre, c'est *Panoplia contrà schisma Græcorum*, *in*-4. Ce Traité est moins un Ouvrage dogmatique contre les Grecs, qu'une Réponse à leurs Plaintes, ou une Apologie de l'Eglise de Rome contre les reproches qu'ils ne cessent de lui faire, de ses hauteurs, de son ambition, de ses usurpations. Ce fut par un même principe de zèle qu'il s'éleva vivement contre le sentiment du Pere le Courayer, Chanoine Régulier de Sainte Geneviève, qui soutenoit la validité des Ordinations Anglicanes. Quelque jugement que l'on puisse porter sur les ouvrages que produisit cette longue dispute, on ne peut nier qu'on ne trouve dans ceux du P. le Quien, de l'érudition, de l'adresse, de la subtilité, & tout ce qu'une imagination heureuse & féconde peut fournir de conjectures. Dans les *Mémoires* de Litterature & d'Histoire, recueillis par le P. Desmolets de l'Oratoire, on voit encore plusieurs *Dissertations* qui font honneur à l'érudition du Pere le Quien, & qui en montrent la variété. Cet illustre Religieux avoit entrepris & très-avancé un grand Ouvrage digne de lui & du Public : c'est une *Notice historique* de tous les Patriarches & autres Prélats qui ont siégé dans l'Orient & en Afrique. Le premier volume s'imprimoit au Louvre sous ce titre, *Oriens Christianus*, & *Africa*, lorsque l'Auteur mourut à Paris âgé d'environ 72 ans en 1733. L'ouvrage est fait à l'imitation de la *Gaule Chrétienne* de Mrs. de Ste. Marthe : on en a donné 3 v. *in-f.* en 1740. La Vie du P. le Quien a été la plus simple & la plus uniforme. Ami de la retraite par devoir & par inclination, il ne cherchoit point à se produire. Toujours attaché à la règle, l'esprit de piété domina dans toute sa conduite. La véritable science, selon lui, enseigne à être humble. Prodigue de louanges en faveur de la vertu & du mérite, il rejetta toujours avec modestie les éloges que la supériorité de ses talens lui attiroit malgré lui.

QUIGNONES, (François) Espagnol, d'une illustre famille. Il entra jeune parmi les Religieux de S. François. Son mérite l'éleva à la charge de Général en 1522. Chéri de l'Empereur Charles V, il devint Conseiller de son Conseil de conscience. L'armée Impériale s'étant rendue maîtresse de Rome, l'an 1527, Clément VII fut prisonnier dans le Château de S. Ange. Le Pape, bien instruit du crédit du P. Quignones sur l'esprit de l'Empereur, le pria de négocier la paix. Il en vint à bout, & mérita par sa négociation le Chapeau de Cardi-

nal. L'Evêché de Cauria lui fut ensuite donné. Il fut aussi Légat en Espagne & dans le Royaume de Naples, & mourut à Veruli en 1540. Ce Cardinal est beaucoup connu par le Bréviaire qu'il a composé. Chacune des Heures canoniales y est réduite à trois Pseaumes, & les Matines à trois leçons. Le Pseautier est disposé de manière qu'on peut le réciter chaque semaine. Clément VII. & Paul III. approuvèrent l'ouvrage, il fut imprimé à Rome & dans plusieurs autres Villes. La dernière édition qui en a été faite à Paris est *in*-8. vers l'an 1676. La Préface en est très-belle. Le retranchement des histoires apocryphes a nui au Bréviaire du Cardinal Quignones, bien plus que sa briéveté. Des ignorans, par leurs clameurs en obtinrent la suppression. Il ne sert plus aujourd'hui que d'ornemens dans les bibliothèques.

QUILLET, (Claude) né à Chinon en Touraine, Poëte Latin, mort en 1661, âgé de 59 ans. Pendant quelques années, il exerça la Profession de Médecin. Il se trouvoit à Loudun dans le temps que Laubardemont y fut envoyé pour prendre connoissance de la fameuse possession des Religieuses de cette Ville, avec des ordres secrets de la trouver réelle. Quillet, à qui tous les sortilèges ne paroissoient qu'une Comédie, que le Cardinal de Richelieu faisoit jouer pour perdre le malheureux Grandier, Curé de la Ville, parla de façon à scandaliser Laubardemont, & à se faire décréter. Jugeant bien qu'il n'étoit plus en sûreté à *Loudun*, ni même en France, il se retira promptement à Rome. Il entra en qualité de Secrétaire chez le Maréchal d'Estrées, qui y étoit Ambassadeur, & prit l'habit Ecclésiastique comme le plus favorable pour se faire un état. Il commença à Rome son Poëme intitulé, *Callipædia*, en quatre Chants, c'est-à-dire, *la manière d'avoir de beaux enfans*, qu'il fit imprimer à Leyde en 1655, sous le titre de *Calvidius lætus*, qui est presque l'anagramme de son nom. Quelques mécontentemens qu'il eût du Cardinal Mazarin, firent qu'il y inséra des vers contre lui & sa famille. Le Ministre l'envoya chercher, & se plaignit avec douceur, ajoutant qu'il ne lui vouloit que du bien. Sur le champ il lui fit donner une Abbaye; vengeance bien rare. Quillet, pénétré de cette bonté à laquelle il n'osoit s'attendre, se jetta à ses genoux, lui promettant satisfaction sur l'endroit qui le choquoit. Il tint parole, supprima l'endroit en question, & dédia même au Cardinal la nouvelle édition du Poëme, qui parut

à Paris *in*-8. en 1656, & lui valut une Abbaye considérable. La singularité de la matière a donné du crédit au Poëme de Quillet, où l'on trouve d'ailleurs des épisodes variées, assez de justesse dans la distribution des parties, & quelquefois le coloris poëtique. Mais rien de plus frivole que tout ce qu'il débite dans le second Livre touchant les diverses influences des signes du Zodiaque, par rapport à la conception. Sa versification n'a ni le tour de Lucrece, ni celui de Virgile. La diction n'en est pas même correcte; la bonne latinité y est souvent blessée. Mais un reproche plus grave, c'est de n'avoir point eu assez d'égard aux règles de l'honnêteté dans certaines descriptions. Quillet avoit encore composé un grand Poëme latin en l'honneur de Henri IV. intitulé, *Henriciados*, & fait une version en Vers François de toutes les Satyres de Juvenal. Il donna en mourant 500 écus à Ménage pour l'impression de ces Ouvrages; mais cet Abbé jugea à propos de garder l'argent & les papiers.

QUINAUT, (Philippe) Poëte François, né en 1635 d'une honnête famille : il fut formé dès l'enfance à la Poësie, pour laquelle il avoit du talent, par Tristan l'Hermite, qui avoit vieilli dans la carrière du Théâtre. Quinaut n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il fit représenter *les Rivales*, *Comédie* qui eut beaucoup de succès. Cette pièce fut suivie de quinze autres, qui furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Toutes ces pièces, qui firent pendant quelque tems les délices de Paris, sont oubliées aujourd'hui; & à l'exception peut-être de *la Mère Coquette*, ne méritent que trop les traits que Despréaux a lancés contre leur Auteur. Ses Tragédies surtout, où l'on ne remarque aucune régularité, où l'amour paroît toujours le principal but, où l'on ne trouve aucun sentiment mâle & vertueux, mais au contraire où tous les sentimens sont tournés à la tendresse, jusque dans les endroits où l'on ne devroit exprimer que de la haine ou de la douleur, où regne enfin un tour fade & doucereux, furent très-bien caractérisées par le redoutable Censeur.

Les héros dans Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais tout s'y dit tendrement.

Cependant Quinaut ne s'en tint pas au travail stérile du Théâtre; il y joignit l'étude du Droit, à laquelle il fut redevable de sa fortune; car un riche Marchand que ses associés inquiétoient, ayant eu recours à lui pour mettre ses comptes en règle, il y réussit,

& le délivra de toutes chicanes. Etant mort quelque tems après, Quinaut épousa sa veuve, qui le mit en état d'acheter une charge d'Auditeur des Comptes, & dès-lors il renonça au Théâtre de la Comédie : mais il se livra à un autre genre dans lequel il eut plus de succès. Louis XIV. ayant goûté l'Opéra, qui ne faisoit que de naître en France, l'engagea à composer ces sortes d'Ouvrages, & pour l'encourager, lui donna une pension de 2000 livres. D'ailleurs Lully qui en composoit la Musique, fut charmé de trouver en lui un Poëte tel qu'il le desiroit, dont la versification sans force & sans nerf se prêtoit docilement aux pensées, & même au caprice du Musicien. Il en composa de ce genre depuis 1672 jusqu'en 1686, & on ne peut disconvenir que ce ne soient ces pièces qui ont fait toute sa réputation. Cependant le Satirique ne changea pas d'avis sur son compte, & soutenoit encore après la mort de ce Poëte, que c'étoit un homme d'esprit, qui avoit un talent particulier pour faire des Vers propres à mettre en chant ; mais que ces Vers n'avoient ni force ni élévation, & que c'étoit ce qui les rendoit propres au Musicien, auquel ils doivent leur principale gloire. En effet, à peine trouveroit-on 500 beaux vers dans tous ses Opéra ; mais encore est-ce toûjours la même chose retournée en cent façons, sans parler de ce qu'il y a de monstrueux ou de ridicule dans la plûpart. Il est un plus grand reproche qu'on peut faire à ce Poëte, justement blâmable de n'avoir chanté que l'amour & la volupté, & d'avoir décrédité les vertus en tâchant de rendre les vices aimables. Ses Vers ne prêchent que

La morale lubrique
Que Lully réchauffa des sons de sa musique.

Despréaux, ce zélé partisan de la vertu, ce Censeur austère du vice, n'est donc que louable de s'être opposé avec force au ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs & aux funestes impressions que peuvent laisser dans des imaginations tendres les Poësies de Quinaut, chantées par des VOIX LUXURIEUSES. *La corruption*, dit le grand Bossuet, *est réduite en maximes dans les Opéra de Quinaut avec toutes les fausses tendresses & toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau tems de la jeunesse, le tout animé d'un chant qui ne respire que la mollesse, & dont les accens des Chanteurs & des Chanteuses sont proportionnés aux récits & aux vers.* Quinaut lui-même en a fait l'aveu & a déploré ses égaremens lorsqu'il a pensé à son salut. Sur

la fin de sa vie, il résolut de ne plus chanter que les louanges de Dieu & les grandes actions de son Prince, & il commença par un Poëme sur l'extinction de l'hérésie en France, dont voici les premiers vers, qui sont un aveu de ses fautes :

Je n'ai que trop chanté les jeux & les amours,
Sur un ton plus sublime il me faut faire entendre ;
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

Ce Poëme & quelques autres Poësies de Quinaut, n'ont jamais été imprimées. Mais on a de lui quelques *Epigrammes* assez ingénieuses, la *Description* de la Maison de Sceaux, petit Poëme écrit avec esprit, & quelques *Poësies* répandues dans différens Recueils. Ayant été reçu à l'Académie Françoise en 1670 il harangua deux fois le Roi à la tête de son Corps ; & dans une de ces occasions la mort du grand Turenne, qu'il apprit au moment qu'il alloit parler, lui fit faire une digression très-spirituelle sur ce héros. Il eut une maladie de deux mois pendant laquelle il redoubla ses regrets d'avoir empoisonné ses Pièces lyriques d'un amour efféminé qui auroit fait rougir d'honnêtes Payens ; & il mourut Chrétien & pénitent en 1688, âgé de 53 ans. C'étoit un homme d'un caractère doux, aimable, & sans fiel.

QUINCY, (Le Marquis de) Lieutenant-Général d'Artillerie, Auteur de l'Histoire Militaire de Louis XIV. Quoique cet ouvrage ne soit point parfait, il a cependant son utilité, soit pour les dates, soit pour les marches, les camps, & l'essentiel des grandes opérations. L'Auteur entre dans de grands détails utiles pour les Lecteurs qui veulent suivre les mouvemens d'une campagne. Envain y chercheroit-on les causes & les motifs particuliers des évènemens ; c'est ce qu'il est difficile de sçavoir, à moins que d'avoir eu les Mémoires des Généraux ou des Ministres.

QUINTE-CURCE, (*Curtius Rufus*) Historien Latin. On ne sçait point précisément dans quel tems il a vécu : c'est le sujet d'une grande dispute parmi les Sçavans. Les uns le placent sous Auguste ou Tibere, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. Il ne se trouve point dans le dénombrement que Quintilien fait des Auteurs Latins. De tous les Historiens, il n'en est point qui sçache mieux que lui attacher ses Lecteurs. Par-tout il est plein d'esprit, & sçait joindre avec un art admirable la beauté des pensées avec la noblesse des expressions. Son His-

toire renferme mille sentences très-belles & délicates. Les portraits qu'il fait sont admirables. On voudroit cependant que ses harangues ne fussent pas si longues, & ne sentissent point le Déclamateur. Le brillant affecté de ses pensées ne paroît pas marqué tout-à-fait au coin du siècle d'Auguste. On lui reproche plusieurs fautes d'ignorance par rapport à la Géographie, des contradictions, des Descriptions irrégulières, & de la négligence à dater les évènemens. Il a écrit l'Histoire d'Alexandre le Grand en dix Livres: les deux premiers sont perdus. Freinshemius y a suppléé avec tant d'habileté, qu'on a sujet de s'en consoler. La traduction que Vaugelas nous a donné de cet Historien célèbre, est digne de l'original.

QUINTILIEN, (*Marcus Fabius*) fameux Orateur Latin, né à ce qu'on croit, avec assez de fondement, à Rome la seconde année de l'Empereur Claude. Après avoir employé sans interruption 20 années, à briller dans le Barreau, où il retraça aux Romains l'image d'une éloquence mâle, noble & solide, & à former la jeunesse dans son école, d'où il sortit plusieurs Orateurs qui firent la gloire de leur Maître & de leur siècle, il obtint de l'Empereur Domitien la permission de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles. Son loisir ne fut point un loisir de langueur & de paresse, mais d'activité & d'ardeur. Ses Ouvrages, fruits précieux de son repos, ont instruit tous les siècles. Il commença par composer un Traité *sur les Causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sçauroit trop regretter la perte. Il en étoit à ses *Institutions Oratoires*, lorsque l'Empereur Domitien lui confia l'éducation de deux jeunes Princes ses petits-neveux, qu'il destinoit pour lui succéder à l'Empire. Cet emploi pénible & honoble ne l'empêcha pas de continuer son Ouvrage, & la considération d'un fils unique qui lui restoit, étoit pour lui un puissant motif de le finir. Déja le cinquième Livre étoit achevé lorsqu'une mort prématurée lui ravit ce fils, dernier objet de ses soins & si digne de sa tendresse. Après la perte qu'il avoit déja faite du plus jeune & de sa femme âgée de 19 ans, ce fut pour lui un nouveau coup de foudre qui l'abattit & le renversa sans lui laisser de ressource. Revenu un peu à lui-même il reprit son Ouvrage & le renferma dans douze Livres. Cette *Réthorique* de Quintilien est la plus complette que l'Antiquité nous ait laissée: son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance

& le conduit jusqu'au tombeau. Un des caractères particuliers de cet Auteur, est d'écrire avec tout l'art, toute l'élégance & toute l'énergie du style qu'il est possible d'imaginer. Personne n'a mieux attrapé le goût des Anciens que lui. Personne n'a eu plus de discernement pour reconnoître les beautés qui règnent dans les Ouvrages d'esprit, & pour les discerner des faux ornemens, des antithèses & des pointes. Plein d'admiration pour la beauté de l'imagination de Séneque pour la solidité de ses pensées, la fécondité de son esprit, & l'énergie de ses expressions, il attaque avec force, son style fleuri, ses périodes brillantes, & son goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il est plus à la portée de la jeunesse & plus conforme à son caractère. Il faudroit penser comme Séneque & s'exprimer comme Quintilien. On trouve dans toute sa Réthorique des maximes admirables, & bien propres à former les mœurs; mais ce fond de probité, si digne par lui-même d'éloges, se trouve deshonoré par les flatteries impies de ce célèbre Rhétheur à l'égard de Domitien & par son désespoir à la mort de ses enfans, porté jusqu'à nier la Providence. Toutes ces vertus Payennes qui n'avoient aucune racine que dans la cupidité, se trahissoient elles-mêmes. L'Abbé Gedoyn a donné une bonne Traduction de l'Ouvrage de Quintilien, & le célèbre Rollin en a donné une édition Latine: la Préface qu'on trouve à la tête annonce le grand Maître. Le I[er]. Livre de l'Institution traite des préparatifs à la Réthorique. Le second de la Réthorique même, dont on examine la nature. Les cinq Livres suivans traitent de l'Invention & de la Disposition. Les quatre autres sont destinés à l'élocution, à la mémoire & à la prononciation; & le douzième regarde la personne même de l'Orateur. Ce dernier est le plus important, car il s'agit de la vie & des mœurs de l'Orateur, de ce qu'il doit observer dans les causes qu'il entreprend, quel genre d'éloquence il doit employer; en quel tems il convient qu'il se retire; quelles doivent être ses occupations dans son loisir, *&c.* Cet Ouvrage important où on trouve un sens droit, de grandes lumières, des sentimens élevés, des préceptes dictés par la raison la plus saine, par l'expérience la plus consommée & par le goût le plus épuré, est demeuré inconnu jusqu'en 1415, que le Pogge, sçavant Florentin, en trouva heureusement un manuscrit dans une vieille Tour du Monastère de S. Gal.

QUINTINIE, (Jean de la) naquit à Poitiers en l'année 1626. Après son Cours de

Philosophie, il prit quelques leçons de Droit, & vint à Paris se faire recevoir Avocat. Une éloquence naturelle cultivée avec soin le fit briller dans le Barreau & lui concilia l'estime des premiers Magistrats. M. Tamboneau, Président en la Chambre des Comptes, informé de son mérite, l'engagea à se charger de la conduite de son fils unique. Les momens de liberté que lui laissoit son emploi, furent tous consacrés à l'étude de l'Agriculture pour laquelle il avoit la plus forte inclination. Columelle, Varron, Virgile, & généralement tous les Auteurs anciens & modernes, furent les sources dans lesquelles ce grand homme puisa; l'avantage qu'il eut d'accompagner son jeune Elève en Italie, lui procura de nouvelles lumières. Tous les beaux jardins de Rome & des environs lui furent ouverts, & il fit les plus utiles observations. Il ne lui manquoit plus que de joindre à cette théorie, l'expérience & la pratique. De retour à Paris, M. Tambonneau lui abandonna le jardin de sa maison. Résolu de connoître les merveilleuses opérations de la Nature, la Quintinie s'attacha à l'étudier. L'expérience lui découvrit qu'un arbre transplanté ne reçoit point de nourriture par les racines qu'on lui a laissées qui se séchent & se moisissent ordinairement; mais que tout le suc nourricier qu'il tire, lui vient uniquement des nouvelles racines qu'il a poussées, depuis qu'il a été transplanté. C'est lui qui a appris l'art de tailler les arbres, de façon qu'on les force en quelque sorte à donner du fruit, & même à le répandre également sur toutes les branches. Son Livre intitulé *Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers*, est bien propre à nous donner l'idée la plus avantageuse de cet illustre artiste. Lorsque des hommes d'un génie extraordinaire, & que leur naissance destinoit à quelque chose de plus élevé, se trouvent comme entraînés par leur inclination naturelle à des professions au-dessous d'eux, ils y font un progrès bien plus considérable. La vocation de la Nature vaut quelquefois mieux que celle de la naissance & de la destination des parens. Le Prince de Condé, qui joignoit l'amour paisible de l'agriculture à la passion tumultueuse de la guerre, prenoit un extrême plaisir à entendre parler la Quintinie de son Art. Le Roi d'Angleterre lui donna beaucoup de marques de son estime dans deux voyages qu'il fit en ce pays. Il lui offrit même une pension très-considérable pour l'attacher à la culture de ses Jardins; mais il préféra la gloire de consacrer ses talens au service de sa Patrie. Louis XIV, si bon connois-

seur en mérite & si attentif à le récompenser, créa en faveur de la Quintinie une Charge de *Directeur Général* de tous les Jardins fruitiers & potagers de toutes les Maisons Royales. L'ancien potager de Versailles, prit une nouvelle forme. Le Roi fut charmé de la beauté des fruits & de l'excellence des légumes. Ce Jardin & celui des autres Maisons Royales, dont la Quintinie a été en quelque façon le créateur, font tous les jours l'admiration des curieux. Ce grand homme mourut chargé de gloire & d'années. Louis XIV. eut la bonté de dire à sa veuve, qu'il perdoit beaucoup aussi-bien qu'elle, & qu'il n'espéroit pas que jamais personne pût réparer cette perte.

QUIQUERAN de BEAUJEU, (Honoré de) Evêque de Castres, né à Arles le 29 Juin 1655, d'une illustre & ancienne famille de Provence. Parmi ses ancêtres, qui furent élevés aux plus grandes dignités de l'Etat & de l'Eglise, *Pierre* de QUIQUERAN de BEAUJEU, Evêque de Senez, mérite une considération particulière. A l'âge de dix-huit ans il fut le premier Evêque nommé après le concordat de Leon X. & de François I. & ne dût une nomination si singuliere, qu'au grand nom qu'il s'étoit déja fait parmi les savans. Une mort prématurée l'enleva à l'Eglise & aux Lettres Les seuls ouvrages qui nous restent de lui, sont un magnifique éloge de sa Patrie, sous le titre *de Laudibus Provinciæ*, & un *Poëme* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules & son arrivée aux bords du Rhône près, de la Ville d'Arles. *Paul Antoine* de QUIQUERAN de BEAUJEU, oncle de l'Evêque de Castres a été aussi célèbre. Le nombre & le bonheur de ses combats contre les Turcs, lui avoient acquis la réputation d'un des plus grands hommes de mer de son tems. Ayant été fait prisonnier, il fut amené à Constantinople, mis au Château des Sept-Tours sans espérance de rançon ni d'échange. Un de ses neveux âgé seulement de 22 ans forma le dessein de le délivrer, & l'exécuta par le moyen des cordes qu'il lui avoit portées. Le Chevalier de Beaujeu après onze ans de prison, fut fait Commandant de Bourdeaux. L'Abbé de Beaujeu, celui dont il s'agit ici principalement, tourna toute la vivacité de son esprit du côté de l'étude. Il apprit rapidement les Langues sçavantes, se rendit profond dans la Théologie, cultiva l'éloquence avec soin : ses liaisons avec quelques Peres de l'Oratoire, distingués par les mêmes talens, le déterminèrent à entrer dans leur Congrégation à l'âge de 17 ans. Il n'y étoit encore que Diacre quand on

se chargea de professer la Théologie d'abord à Arles, ensuite à Saumur; il y prêcha en même-tems les Dominicales, avec un succès qui engagea ses Supérieurs à l'employer dans les Missions du Poitou & du pays d'Aunis, où la révocation de l'Edit de Nantes les avoit rendues également nécessaires & difficiles. Le célèbre Fléchier, Evêque de Nîmes, voulut s'attacher un homme de ce mérite, il le choisit pour Grand-Vicaire, & l'honora d'une confiance intime, qui fut bien-tôt pleinement justifiée. Les Protestans de Nîmes s'étant imaginét que le Maréchal de Montrevel avoit ordre de les faire brûler, répandirent l'allarme; les habitans effrayés & craignant l'incendie de leur Ville, se rendirent à l'Eglise bien armés, résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. L'Abbé de Beaujeu monta en chaire, & parla avec tant de force & d'onction, que le calme, la dévotion même ayant insensiblement succédé au tumulte, le Service se fit à l'ordinaire & chacun retourna chez soi tranquille, presque honteux d'avoir cessé de l'être. Il s'étoit accoutumé de si bonne heure à parler sur le champ, que de trois carêmes entiers qu'il a prêché à Aix, à Paris, à la Rochelle, & de quantité d'autres Sermons, il n'en avoit pas écrit quatre; il ne pensoit pas qu'il fût prudent de faire dépendre le sort d'un discours, de la fidélité de sa mémoire. Il prétendoit même que la naïveté des expressions & le sublime des pensées s'émoussoient toujours un peu sur le papier, semblables à des fleurs, qui, quoique cueillies avec soin & présentées avec grace, n'ont jamais toute la fraîcheur & tout l'éclat qu'elles avoient sur leur tige naturelle. Député du second Ordre, il ne fit pas moins éclater son éloquence dans les assemblées du Clergé de 1693 & de 1700. Bossuet, & l'Abbé Bignon en furent frappés au point, qu'ils n'oublièrent rien pour engager l'Abbé de Beaujeu à se fixer à Paris. On lui proposa pour cet effet une place d'Associé à l'Académie des Inscriptions qu'il accepta; mais sans cesse rappellé par son zèle aux exercices ordinaires de son ministère, il parut rarement aux assemblées de l'Académie. Le Roi informé des grands fruits que l'Abbé de Beaujeu opéroit dans le Diocèse de Nîmes, le nomma en 1705 à l'Evêché d'Oléron, & le fit passer la même année à celui de Castres. Le nouvel Evêque parfaitement instruit de ses devoirs, fut l'homme du monde le plus empressé à les remplir. Il fixa son départ au lendemain du jour même qu'il devoit prêter serment de fidélité entre les mains du Roi, qui

lui dit, lorsqu'il prit ainsi congé de lui : *C'est bien-tôt, mais c'est bien fait.* Son arrivée à Castres fut marquée par l'établissement d'un Séminaire, où se formèrent sous ses yeux de vertueux Ecclésiastiques, dont l'instruction devint le principal objet de son attention. Point de fonctions de son ministère qu'il ne remplît avec autant de ferveur que de piété. En 1715, le Roi étant mort dans le tems de l'assemblée générale du Clergé, l'Evêque de Castres qui en étoit, fut choisi pour prononcer à Saint-Denis l'oraison funèbre de ce Monarque, dont les louanges étoient depuis long-tems le chef-d'œuvre ou l'écueil des orateurs du premier ordre. S'il ne déroba pas à l'impression cette pièce d'éloquence, c'est qu'il voulut faire éclater les sentimens distingués de vénération pour la mémoire d'un Prince à qui la Monarchie Françoise doit son plus grand lustre. L'habitude que M. de Castres avoit acquise de produire sur le champ & de composer sans écrire, excite nos regrets sur la perte d'un grand nombre de ses ouvrages. Il ne prenoit gueres la plume que pour des *Mandemens*, des *Lettres* & *instructions Pastorales.* En 1719 ce Prélat écrivit une Lettre Pastorale dans laquelle il faisoit l'apologie des Evêques appelans, & les justifioit en particulier de l'accusation d'erreur & de schisme. Le Concile d'Embrun lui fournit l'occasion en 1727 d'écrire sa belle *Let. Circ.* à plusieurs Evêques de Fr. dans laquelle il prend très-fortement la défense de MM. de Montpellier & de Senez sur le Formulaire, & il exhorte ses collegues dans l'Episcopat à tout souffrir, plutôt que d'abandonner cette cause. Il ne dissimula pas ses sentimens au Roi même, par une lettre qu'il écrivit à sa Majesté, qui fut imprimée dans le tems, avec ces paroles de Saint Ambroise pour titre : *Qui osera, Sire, vous dire la vérité, si un évêque n'en a pas le courage.* Dans une lettre particulière à M. de Senez, il lui dit, que ses Juges l'avoient *couronné de gloire & s'étoient couverts d'un opprobre éternel.* Il fut aussi des cinq Evêques qui s'élevèrent par des Mandemens contre la fameuse Légende de Grégoire VII. M. de Castres tempéroit l'austérité de ses mœurs & les occupations sérieuses de son état, par l'aménité des lettres. Il ne se passoit point de jours qu'il ne leur donnât quelques heures. Il portoit dans la société une douceur & un enjouement qui en faisoient les délices; il y joignoit le don des saillies & des bons mots, sans que jamais personne s'y trouvât intéressé. Ami sûr,

quelquefois délicat, mais toujours incapable de devenir ennemi. Agé de plus de quatre-vingt ans il voulut se procurer pour la dernière fois la consolation de revoir sa famille, mais ce voyage lui coûta la vie. Il fut surpris en chemin d'une fièvre qui redoubla lorsqu'il fut arrivé à Arles, & qui fut suivie d'une fluxion de poitrine dont il mourut le 26 Juin 1736. L'Archevêque d'Arles, Jacques Forbin de Janson, eût des procédés bien indignes quand il fut question d'administrer les Sacremens à l'illustre moribond; mais personne n'en fut étonné, ils étoient parfaitement assortis à la petitesse de son génie & à la grandeur de ses préventions. Le petit neveu du Prélat, premier Echevin d'Arles, ne voulut pas souffrir que son oncle fut la victime du fanatisme de son Métropolitain; il fit dresser dans l'appartement du malade un autel, où l'aumonier du Prélat dit la messe & le communia.

QUIRINI, (Antoine) Senateur de Venise, l'un des plus distingués de la République, lors de l'interdit jetté par le Pape Paul V. fit un écrit contre cet interdit. Il y justifie la conduite du Sénat dans la publication & le renouvellement des décrets qui faisoient la matière du diférend; il y démontre que le Sénat n'avoit rien décidé que de juste & de nécessaire, qu'il avoit toujours laissé au Clergé la connoissance du délit commun, mais qu'il avoit cru devoir se réserver celle du cas privilégié, la sûreté de la République demandant que les crimes de tous les sujets, de quelque condition qu'ils fussent, ne restassent point impunis. Il y fait voir la surprise faite à Paul V., que l'on avoit engagé à révoquer une autorité que le Sénat exerçoit depuis tant de siècles avec droit & avec l'approbation de ses successeurs, & à frapper d'anathéme des personnes qu'il n'avoit pas même entendu. Cet écrit est de 1607. On y voit que l'auteur avoit bien lu les écrits du fameux Gerson; il y fait un grand usage des principes de ce théologien, & les met dans un très-beau jour. L'écrit fut approuvé par des Théologiens des Jurisconsultes & par le Conseil des dix, qui est celui qui juge des crimes d'Etat.

QUIRINI, (Anne-Marie) noble Vénitien, de la même famille, né en 1680, moine bénédictin du Mont-Cassin, puis Archevêque de Corfou, ensuite de Brescia & Cardinal. Après avoir étudié à Florence il vint en France, où il fut lié avec tous les sçavans; il recueillit à Paris & dans les Provinces toutes les richesses littéraires, ne laissant rien échapper d'utile ni de cu-

fieux. Il fit lui-même la relation de son voyage, où il y a des anecdotes curieuses. Il dressa ensuite un plan de l'histoire d'Italie, & publia une édition des livres de l'office divin à l'usage de l'église Grecque, intitulé *Enchiridion Græcorum.* Etant Archevêque de Corfou, il composa *Primordia corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, in-4°. 1725, ouvrage où il y a beaucoup d'érudition & de critique. Nommé Cardinal & Evêque de Brescia par Benoît XIII. en 1727, il fit travailler & travailla lui-même à une édition des ouvrages de quelques saints Evêques de Bresce sous ce titre : *Veterum Brixiæ episcoporum S. Philastrii & S. Gaudentii opera &c.* in-folio 1738. Il y joignit *Specimen variæ litteraturæ quæ in urbe Brixia ejusque ditione Paulò post Tipographiæ incunabula florebat.* in-4°. 1739. L'Académie des belles lettres lui donna une place d'honoraire. Il est mort en 1755. Nous avons encore de ce Sçavant une édition des *œuvres de saint Ephrem*, des lettres du Cardinal Polus ; des instructions pastorales, un recueil de ses lettres en dix livres & autres ouvrages.

R

RABACHE, (Etienne) naquit à Vauve dans le Diocèse de Chartres, au mois de Juillet 1556 ; il entra dans l'Ordre des Augustins. Il fit à Bourges la réforme des Religieux de son Ordre, & l'établissement de la Congrégation de saint Guillaume en 1594. Il prêcha avec succès, travailla à la conversion des hérétiques, & mourut à Angers le 5 de Septembre 1616, âgé de soixante ans.

RABAN, Maur (Magnentius) Archevêque de Mayence, naquit à Fuldes en 788, de la meilleure noblesse du Pays. Ses parens l'offrirent à l'âge de 10 ans au Monastere de Fuldes, où il fut instruit dans les lettres & dans la vertu. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. Dès l'âge de trente ans il s'acquit de la réputation par ses ouvrages. De retour en sa Patrie, il fut fait Abbé du Monastère, & réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfans. Il succéda à Otgar, Archevêque de Mayence en 847. Raban écrivit contre Gotescalc ; il croyoit que ce Moine enseignoit que Dieu impose nécessité à tous les hommes, & l'Archevêque ne saisissant point la pensée du Religieux, ne combattit que des chimères. Il parla lui-même peu exactement de la grace & de la prédestination, ensorte qu'il renouvelloit en partie le semi-Pélagianisme. Gotescalc étant venu en 848 à Mayence, présenta à Raban sa profession de foi touchant

la prédestination, avec un autre petit écrit, où l'Archevêque étoit accusé d'erreur sur cette matière. Il semble que Raban n'auroit pas dû être Juge dans une affaire sur laquelle il étoit si légitimement suspect. Il condamna cependant la doctrine du Moine dans un concile & le renvoya à Hincmar, Archevêque de Rheims, dans le diocèse duquel il avoit été ordonné. Voyez Gotescalc. Il paroît que Gotescalc auroit été moins coupable aux yeux de Raban, s'il n'y avoit rien eu de personnel, & que le Religieux n'eût point osé remontrer à cet Archevêque ses erreurs. Raban mourut dans sa terre de Winsel en 856 à soixante-huit ans. Il legua ses livres aux Abbayes de Fuldes & de S. Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages imprimés à Cologne en 1627, en six volumes in-fol. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture ne sont presque que de simples extraits des ouvrages des Peres. Aussi étoit-ce la manière des Théologiens de son tems. On n'avoit point encore réduit la Théologie dans l'ordre & la méthode dont on use aujourd'hui. On raisonnoit trop peu alors, & peut-être aujourd'hui on raisonne trop.

RABELAIS, (François) naquit à Chinon en Touraine, d'un Aubergiste ou d'un Apoticaire. Après avoir fait ses humanités avec succès, il entra chez les Cordeliers de Fontenai-le-Comte dans le bas Poitou, où il fit ses vœux acheva ses études, & prit les ordres sacrés. Ne pouvant satisfaire à son goût pour les Sciences dans une Maison entièrement dépourvûe de bons Livres, il se donna à la prédication, & au lieu d'apporter ses honoraires au Couvent, il les employa à se faire une Bibliothèque. Les profondes connoissances qu'il puisa dans ce riche trésor, le firent connoître, & le mirent en relation avec les plus illustres Membres de la République des Lettres. Comme il joignoit à beaucoup d'esprit une humeur fort enjouée, il faisoit les délices de toutes les compagnies. Il avoit d'ailleurs un port noble & majestueux, une expression vive & facile, un son de voix gracieux, la physionomie la plus avantageuse, le visage régulièrement beau, des yeux pleins de douceur & de feu, & tout son extérieur annonçoit un homme aimable. Une avanture scandaleuse l'ayant fait renfermer dans la prison monastique, il trouva le moyen de s'échapper ; il jetta son froc, & obtint un Bref pour passer dans l'Ordre de Saint Benoît. Son inconstance ne lui ayant pas permis d'y demeurer long-tems, il se retira à Montpellier pour y étudier en Médecine ; & ayant été reçu Docteur & Professeur dans la Faculté, il exerça avec

sa Profession. L'Université le députa à Paris pour une affaire de conséquence ; & comme les deux premières Parties de son Roman paroissoient alors, le Chancelier Duprat, qui en faisoit ses délices, fut charmé de connoître l'Auteur, & donna toute satisfaction à Rabelais, qui revint triomphant à Montpellier. Ce fut sans doute en reconnoissance du service qu'il rendit à la Faculté en cette occasion, que l'on revêt de la robe de ce Docteur tous les jeunes Médecins qui sont reçus dans l'Université de Montpellier. Rabelais ayant quitté cette dernière Ville, vint à Lyon, où il exerça quelque tems sa Profession de Médecin, & il en sortit pour suivre l'Ambassadeur Jean du Bellai à Rome. Il charma le Pape & les Cardinaux par la vivacité & l'enjoûment de son esprit ; & dans un second voyage, il obtint une Bulle de translation dans une Abbaye que l'on alloit séculariser, & il se vit tout-à-coup métamorphosé en Chanoine. En 1545 il fut pourvû de la Cure de Meudon, dans laquelle il se conduisit, si l'on en croit ses Panégyristes, avec toute la régularité & la décence possible. Il remplissoit à l'égard de ses Paroissiens la double fonction de Médecin du corps & de l'ame. Ses pieuses occupations ne l'empêchèrent pas de continuer son *obscène Roman*, qui fut imprimé par le crédit du Cardinal de Châtillon. Les Moines, qui y étoient fort maltraités, réussirent à le faire censurer par la Faculté de Théologie, & il intervint aussi un Arrêt du Parlement, qui défendit la vente de l'ouvrage. Mais la censure & l'Arrêt n'eurent aucun effet ; parce que le Curé de Meudon avoit pour Partisans les plus illustres personnes du Royaume. Rabelais, après avoir mené une vie assez agréable, termina enfin sa carrière en 1553, & fut enterré dans le cimetière de Saint Paul. Comme il avoit toujours été excessivement bouffon, on prétend, quoique ses Panégyristes n'en conviennent pas, qu'avant que de mourir il lui échappa des plaisanteries fort indécentes sur les matières les plus respectables. Nous avons de cet Ecrivain une Traduction Latine des *Aphorismes* d'Hyppocrate, des Lettres *in*-8. qui sont assez bonnes ; sur tout avec les Notes de Sainte-Marthe, qui en font la partie essentielle, & quelques autres Ecrits, dont celui qui l'a fait le plus connoître, est son *Pentagruel*, qui fut regardé autrefois comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Pour en donner la plus haute idée, on se contenta de l'appeller simplement *le Livre*, & on le regardoit comme un abîme de toute science & de toute Littérature : on ne peut

le lire, sans être étonné de l'immensité des connoissances de l'Auteur. Les Langues mortes & vivantes, les sciences sublimes & abstraites, les Arts libéraux & méchaniques, tout cela est familier à Rabelais; & tout cela se trouve dans son Livre. Mais ses Panégyristes ne se bornent pas là, & prétendent que son Roman est une satyre comique, ingénieuse, semée de traits vifs, plaisans, d'agrémens inestimables, & de vérités ingénieusement cachées sous le voile de l'allégorie; tandis que d'autres avec plus de raison, n'y voyent qu'un Livre inintelligible, une énigme inexpliquable, un tissu d'imaginations folles, où l'on ne trouve ni liaison, ni suite; un recueil d'impiétés les plus grossières, de profanations les plus sacrilèges, & d'obscénités les plus révoltantes, & l'on ne peut que plaindre l'Auteur, qui avoit tant d'esprit, d'en avoir fait un si misérable usage. C'est donc avec raison que cet Ouvrage burlesque, où l'on rencontre de tems en tems des choses finement imaginées, avec tant d'autres faites pour *amuser la canaille*, a donné lieu aux accusations d'impiété, d'athéisme & de libertinage intentées contre l'Auteur; & on ne pardonnera jamais à un Prêtre & à un homme d'esprit d'avoir prodigué avec tant de profusion l'ordure, l'impertinence & l'ennui. C'est envain que des Commentateurs d'un goût bizarre, qui se piquent d'entendre ce Livre, ont travaillé à le faire entendre aux autres, il est toûjours un abîme d'obscurités impénétrables, que toutes leurs lumières n'ont pû dissiper. La plus ample édition de cet Ouvrage singulier est celle de le Duchat & de la Monnoye, en 5 Vol. *in*-12. avec des Notes plus grammaticales qu'historiques, & fort peu estimées. L'Abbé Perar, connu avantageusement dans la République des Lettres, en a donné une édition en 3 Vol. *in*-12. 1752, dans lesquelles il a retranché les grossièretés & les impiétés les plus révoltantes. Il n'y reste donc plus que quelques plaisanteries, & les platitudes.

RABIRIUS, célèbre Architecte, vivoit sous l'Empereur Dioclétien, & construisit le Palais de ce Prince, dont on voit encore des restes, & qui étoit d'une Architecture excellente.

RABUTIN, (Roger Comte de Bussi) l'un des plus beaux esprits de la Cour de Louis XIV, naquit à Epiry, en Nivernois, le 3 Avril 1618, d'une des plus anciennes Maisons de Bourgogne, féconde en personnes d'esprit & de mérite. Il servit dès l'âge de 12 ans dans le Régiment de son pere, & après avoir passé par divers emplois honorables, & s'être

trouvé à plusieurs siéges & combats, où il donna des marques de valeur, il fut fait Mestre de Camp de la Cavalerie légère, Lieutenant Général des Armées du Roi, & son Lieutenant Général en Nivernois. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1665, & il commença sa harangue par une fanfaronade qui dut faire trembler ses confreres pacifiques : *Messieurs, si j'étois encore à la tête de la Cavalerie* : d'ailleurs le discours qu'il prononça est plein de délicatesse & d'élégance ; car, à toutes les graces de la parole, à celles de la personne, Rabutin joignoit l'art de bien écrire en prose & en vers ; mais l'usage qu'il fit de ses talens & son goût pour la satyre, causerent la perte de sa fortune. Il courut sous son nom, en 1665, un manuscrit intitulé : l'*Histoire Amoureuse des Gaules*, contenant l'histoire des amours de deux Dames puissantes à la Cour, d'*Olonne* & de *Châtillon*. Ce petit livre est écrit avec beaucoup de légèreté, de finesse & de délicatesse ; il est semé de saillies ingénieuses, de portraits peints avec beaucoup d'art, & quelquefois assez ressemblans, mais tout rempli de fables & de mensonges : & d'ailleurs il y règne un ton dépravé & corrompu qui donna une bien mauvaise idée des mœurs de Bussi. Il prétendit que la Marquise de la Baume, à qui il avoit confié l'original sous la foi du secret, en avoit tiré une copie, qu'elle communiqua, & qui s'augmenta beaucoup en passant par différentes mains. Quoiqu'il en soit, le Roi, pour satisfaire les personnes irritées, fit conduire l'Auteur à la Bastille. Pendant qu'il étoit dans cette prison, les Jésuites, qui n'avoient opposé aux Provinciales que de pitoyables réponses, s'avisèrent de s'addresser au Comte, & le firent prier par le P. Nouet, son Confesseur, de rendre ce service à la Société, l'assurant qu'en reconnoissance d'un service si important, elle employeroit tout son crédit pour le tirer d'affaire. Rabutin ouvrit les oreilles à la proposition, il s'y engagea, & on lui fournit d'amples mémoires. Il se mit donc à travailler, & il déploya toutes les forces de son esprit pour faire quelque chose digne de sa réputation. Mais, après quelques essais, il abandonna l'entreprise, avoua qu'il étoit impossible d'y réussir, & pria le P. Nouet de le décharger de ce fardeau. Cependant étant tombé malade à la Bastille la même année de sa détention, on le mit en liberté, après qu'il eut donné la démission de sa charge, & qu'il eut écrit une lettre qui étoit une satisfaction à l'égard du public & des personnes intéressées. Il

fut exilé dans ses Terres, où il resta 17 ans, après quoi il eut la permission de revenir à la Cour, sur les pressantes sollicitations du Duc de Saint-Aignan; mais s'étant apperçu que le Roi évitoit de le regarder, il prit sagement le parti d'aller achever de vivre dans ses Terres. Il offroit de-là dans toutes les occasions ses services à Sa Majesté; il lui écrivoit: *J'ai de la naissance, de l'esprit & du service à la guerre pour faire estimer ce que j'écrirai.* Enfin voyant que ses services n'étoient point acceptés, il se réduisit à la douceur d'une vie paisible, & se désabusa des vanités du monde, & par une conduite sage & édifiante, il obtint la grace que Dieu lui fit de mourir chrétiennement à Autun en 1693. On a de lui des Mémoires en 2 vol. qui contiennent les particularités de sa vie, où il y a des endroits écrits d'une manière inimitable, avec cette légèreté, ce goût, ce caractère propre à Bussi; le tout cependant est très peu intéressant, & ne répond pas à la réputation de l'Auteur. Nous avons aussi de lui quelques Poësies, où l'on ne trouve point le caractère d'un vrai Poëte, mais seulement celui d'un bel esprit qui s'amuse à composer de jolis vers. On n'estime ni ses Sonnets, ni ses Rondeaux, & on ne fait pas plus de cas de *ses Maximes d'Amour &c.* quoiqu'il y ait du tour & de la délicatesse même dans les *Maximes*, qui ne respirent que la galanterie. Il a imité quelques Epigrammes de Martial, de Catulle & d'autres anciens Poëtes, dont un très-petit nombre sont estimés. *Ses Heures Galantes*, auxquelles Boileau fait allusion dans ce vers,

Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés Bussy.

Etoient un petit livre proprement relié en manière d'heures, où, au lieu des images que l'on met dans les livres de prières, étoient les portraits en mignature de quelques hommes de la Cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie; & par un abus sacrilège, que le Comte condamna dans la suite, il avoit mis au bas de chaque portrait un petit discours en forme d'oraison accommodée au sujet. Sept volumes de Lettres, écrites avec noblesse, élégance & correction, mais un peu trop travaillées & bien inférieures à celles de l'ingénieuse Marquise de Sévigné; ce qui fit dire assez plaisamment à Bayle que la cousine valoit bien le cousin. Bussi a placé parmi ses Lettres, de petites Poësies très-ingénieuses, & surtout de belles traductions, telles que la Matrone d'Ephèse, les Lettres d'Héloïse à Abailard, un fragment du Poëte Théophile,

&c. une petite Instruction pour se conduire dans le monde, pleine de sens, de religion & de raison; l'Histoire abrégée de Louis XIV, essai médiocre, où l'on ne trouve que le portrait du Roi, du grand Condé & de Turenne, qui soient dignes de Bussi. Il y a eu du même nom & de la même famille FRANÇOIS BUSSI DE RABUTIN, qui vivoit sous Henri II & Charles IX. On a de lui des Mémoires militaires, imprimés à Paris en 1555.

RACAN, (Honorat de Bueil de) l'un des premiers de l'Académie Françoise, naquit à Racan, Château situé à l'extrêmité de la Touraine, sur les confins du Maine & de l'Anjou, en 1589. A l'âge de 16 ans il entra page de la Chambre du Roi, sous M. de Bellegarde, qui, par ordre d'Henri IV, donnoit sa table au célèbre Malherbe, à qui il entretenoit aussi un cheval. Ce fut sous un si grand maître que Racan cultiva son talent pour la poësie. C'étoit celui de tous les élèves de Malherbe qui avoit le plus de génie; mais son maître lui reprochoit de ne pas assez travailler ses vers, & il disoit que de Maynard & de Racan on auroit fait un grand Poëte. Despréaux en parle à-peu-près de même dans une lettre à Maucroix: » Racan, dit-il, avoit » plus de génie que Malherbe, » mais il est plus négligé & » songé trop à le copier. Il » excelle sur-tout, à mon avis, » à dire les petites choses, & » c'est en quoi il ressemble » mieux aux anciens, que j'ad» mire souvent par cet endroit. » Plus les choses sont séches & » mal-aisées à dire en vers, » plus elles frappent, quand » elles sont dites noblement & » avec cette élégance qui fait » proprement la poësie. Le même critique reconnoît que Racan peut traiter dignement les exploits de nos héros.

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un Homère.

Ce qu'il y eut de plus admirable dans notre Poëte, c'est que ce fut à son génie seul qu'il dût toute la perfection qu'il acquit dans son art. Costar nous apprend que Racan n'avoit jamais étudié, qu'il avoit même une si grande incapacité pour la langue Latine, que jamais il ne pût apprendre par chœur le *Confiteor*, & qu'il étoit obligé de le lire lorsqu'il alloit à confesse. Il avoit la voix fort basse, & l'on avoit de la peine à l'entendre. Ayant fait dans une nombreuse compagnie un conte fort agréable, il s'apperçut, après avoir fini, qu'on n'en rioit point, parce qu'on ne l'avoit pas entendu, il s'adressa à Ménage, qui étoit à côté de lui, & lui dit: *Je vois*

bien que ces Messieurs ne m'ont pas entendu, traduisez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire. Racan en sortant d'être Page, embrassa la profession des armes. Mais comme il n'avoit pris ce parti que pour se conformer aux intentions du Marquis de Racan son pere, il ne fit que deux ou trois campagnes, & revint à Paris après le siége de Calais. Il consulta alors Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit choisir. Celui-ci lui conseilla de suivre son inclination. Celle du Marquis de Racan fut pour le mariage. Il ne reste de l'illustre Maison de Beuil que la postérité qu'il a laissée. Son engagement dans le mariage ne rallentit point son amour pour les Muses. Il mourut au mois de Février 1670, âgé de 82 ans. Ses ouvrages sont une *Paraphrase* des sept Pseaumes en vers in-8°. des *Odes sacrées* in-8°. des *Mémoires* tirés de la vie de Malherbe; des *Poësies chrétiennes* in-8°. un *recueil* de Lettres & de Bergeries in-8°.

RACHEL, seconde fille de Laban, & femme de Jacob, qui servit sept ans pour l'avoir en mariage 1752 ans avant J. C.

RACHEL, surnommé le *Lucile Allemand*, naquit dans la basse Saxe, & se distingua par ses satyres, où l'on ne trouve ni la pureté ni la délicatesse de Boileau, mais le sel de la bonne plaisanterie, beaucoup de véhémence, & partout une haine implacable du vice & du ridicule.

RACINE, (Jean) le plus célèbre des Poëtes François, né à la Ferté-Milon en 1639, fit ses premieres études dans la Ville de Beauvais, & bientôt après il fut mis à Port-Royal-des-Champs, où Marie Desmoulins sa grand-mere s'étoit retirée. M. le Maître qui se chargea de son éducation, surpris des grandes dispositions qu'il trouvoit dans cet enfant, prit un soin tout particulier de les cultiver, & pendant 3 ans que le jeune Racine demeura dans cette célèbre Maison, il fit les progrès les plus rapides dans l'étude des Langues Greque & Latine & des Belles-Lettres. Son génie qui l'entraînoit vers la Poësie, lui fit tellement goûter Sophocle & Euripide, qu'il passoit les journées dans les Bois de l'Abbaye à les lire & à les apprendre par cœur. Il avoit une mémoire prodigieuse, & ayant trouvé par hasard le Roman Grec des *Amours de Theagénes & de Cariclée*, il le dévoroit, lorsque le Sacristain Claude Lancelot qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le Livre & le jetta au feu. Racine trouva le moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième qu'il apprit par cœur, & qu'il porta ensuite au Sacristain en disant: *Vous pouvez brûler*

encore celui-ci comme les autres. Au ſortir de Port-Royal il vint à Paris & fit ſa Logique à Harcourt, & en 1660, il commença à ſe faire connoître par l'Ode intitulée, *la Nymphe de la Seine*, qu'il compoſa à l'occaſion du mariage du Roi. Cette pièce honorée de la critique & des ſuffrages de Chapelain, lui valut cent louis que Colbert lui envoya de la part du Roi, & peu après il fut mis ſur l'Etat pour une penſion de 600 liv. en qualité d'homme de Lettres. Cependant le défaut de fortune le mettant dans la néceſſité de prendre un parti, il ſe retira à Uzès chez un de ſes oncles, Chanoine Régulier & Vicaire-Général, qui étoit diſpoſé à lui réſigner un Prieuré de ſon Ordre qu'il poſſédoit, ſi le neveu eût voulu ſe faire Régulier; mais la répugnance qu'il avoit à s'engager & quelques autres difficultés l'ayant fait revenir à Paris, il ſe jetta dans la carrière du Théâtre, & acheva la *Thébaïde* qu'il avoit commencée à Uzès. Cette pièce fut jouée en 1664, & toute imparfaite qu'elle eſt, on y voit le coup d'eſſai d'un génie, qui donne de grandes eſpérances. Le bon Poëte ſe fait connoître, non-ſeulement par quelques beaux morceaux, comme le *Monologue* de Jocaſte dans le troiſième acte, l'entrevûe des deux freres dans le quatrième, & le récit du combat dans le dernier, mais encore par la manière dont il conduit ſon ſujet, & même par le choix qu'il fit de ce ſujet terrible qui répand l'horreur plutôt que la terreur. Quoique la verſification de la pièce ſoit foible par comparaiſon à celle des autres, on y trouve pluſieurs vers admirables, une grande facilité à rimer, trop d'antithèſes, de pointes & de faux brillans dont il ſçut ſe corriger dans la ſuite. Après *la Thébaïde*, Racine donna *Alexandre* qui fut repréſentée en 1665 : avant que de livrer cette pièce au Théâtre, il alla la montrer à Corneille, qui après l'avoir lue, dit à l'Auteur qu'il avoit un grand talent pour la Poëſie, mais qu'il n'en avoit point pour la Tragédie. Ce jugement, qui, dans un homme comme Corneille ne peut être ſoupçonné de jalouſie, fait voir qu'on peut avoir de grands talens & être mauvais juge des talens. Le Public ne fut pas de l'avis du Maître du Théâtre, & les défauts de cette pièce n'empêchèrent pas les connoiſſeurs d'y admirer un Poëte naiſſant; celui qui y domine eſt un amour qui n'ayant rien de tragique, en paroît faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en eſt que l'épiſode. Cependant comme on ne connoiſſoit point alors de Tragédie ſans amour, Alexandre parut

trop peu galant à quelques-uns qui se plaignoient de ce que

Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Et le Poëte que son génie portoit au vrai tragique, après avoir plié malgré lui son goût à celui de son siècle, ne put réussir à le satisfaire. La versification de cette Tragédie, mieux soutenue que celle de la Thébaïde, toujours exacte, toujours noble, n'est pas cependant encore cette versification que le même Poëte fit admirer, quand il eut appris de Boileau à rimer difficilement : car ce fut vers ce tems que ces deux grands hommes formèrent les premiers nœuds de cette union si constante & si étroite qui ne finit qu'avec leur vie? Le satyrique sçut guérir son ami de l'amour des pointes qu'il cherche encore quelquefois dans l'*Alexandre?* Ce fut encore vers le même tems que Racine oubliant ce qu'il devoit aux illustres Solitaires, ses premiers Maîtres, s'avisa, d'entrer sans réflexion dans une querelle qui ne le regardoit pas. Desmarets de Saint-Sorlin, ce Visionnaire, qui las d'être Poëte, voulut être Prophête, ayant prétendu avoir la clef de l'Apocalypse, mérita l'honneur d'être foudroyé par le célèbre Nicole, qui dans la première des Lettres intitulées *les Visionnaires*, accusa avec raison les faiseurs de Romans & les Poëtes de Théâtre d'être *des empoisonneurs publics, non des corps mais des ames.* Racine à qui sa conscience reprochoit des occupations qu'on regardoit à Port-Royal comme très-criminelles, crut que Nicole en écrivant contre les Poëtes, avoit eu dessein de l'humilier : il prit donc la plume contre lui & contre tout Port-Royal, & il fit une Lettre pleine de traits piquans, qui pour les agrémens du style fut goûtée de tout le monde. Dubois & Barbier d'Aucourt répondirent à cet Ecrit, & le jeune Poëte opposa à cette Réponse une seconde Lettre toute aussi piquante que la première ; mais ayant eû la précaution de la montrer à Boileau avant que de la rendre publique, ce sage ami de la vérité, qui n'avoit encore aucune liaison avec Port-Royal, lui représenta que cet Ouvrage feroit honneur à son esprit, mais n'en feroit pas à son cœur, parce qu'il attaquoit des hommes fort estimés & les plus doux de tous, auxquels il avoit lui-même, comme aux autres, de grandes obligations. *Eh bien!* réponditRacine pénétré de ce reproche, *le Public ne verra jamais cette seconde Lettre.* Il la supprima en effet, & retira tous les exemplaires qu'il pût trouver de la première, dont il eut par la suite

un si vif repentir. Après *Alexandre* parut *Andromaque*, joué en 1667, pièce qui coûta la vie au célèbre Montfleuri qui y représentoit le rôle d'Oreste. L'espace est immense de la première pièce à la dernière, & Racine fut redevable de cette élévation à son ami & à ses ennemis. Animé par leurs critiques, & convaincu que quand l'amour n'est point tragique il devient petit & bas, il voulut contenter sa Nation, accoûtumée à n'entendre parler que de l'amour, & rendre à la Tragédie sa dignité, en bannissant ces personnages épisodiques qui ne paroissent sur la scène que pour soupirer, sans contribuer au nœud de la pièce. C'est ce qu'il exécuta heureusement dans *Andromaque* dont le sujet est la mort de Pyrrhus; l'amour de ce Prince pour la Troyenne, & la fureur d'Hermionne qui trouve dans Oreste un amant prêt à la venger, forment le nœud, & conduisent à la catastrophe. Ainsi nul personnage épisodique, & les quatre intérêts des quatre personnages se réunissent en un seul intérêt, ou pour mieux dire en une seule action. Cette pièce eut le plus brillant succès, auquel contribua aussi la versification simple sans bassesse, & harmonieuse sans pompe. En vain les ennemis de l'Auteur en attribuèrent-ils la réussite à l'art des Acteurs : Andromaque vit & vivra autant que le Théâtre François. Cette pièce fut suivie des *Plaideurs*, imitée des Guêpes d'Aristophane, plaisanterie pleine d'esprit, par laquelle Racine chercha à se consoler d'un procès qu'il avoit perdu au sujet du Prieuré de l'Epinay qu'un Régulier vint lui enlever. Elle fut jouée en 1668, & fut d'abord assez mal reçue du Public, qui ne sentit ni le sel de la raillerie, ni la finesse du ridicule qui y est répandue : mais Moliere qui se connoissoit en fidèles imitations des ridicules, se déclara contre le Public pour la pièce en disant tout haut, que ceux qui s'en *moquoient, méritoient qu'on se moquât d'eux* ; & la Cour qui en jugea de même, ne crut pas deshonorer son goût, en riant de ce qui étoit risible, de la manie du Juge qui veut toujours juger, & qui désignoit un Président si amoureux de son métier, qu'il l'exerçoit dans son domestique ; de la dispute entre la Comtesse & Chicaneau, laquelle s'étoit passée entre la Comtesse de Crissé & un fameux Plaideur chez Boileau le Greffier ; du discours de l'Intimé, qui dans la cause du chapon commence comme Ciceron, *pro Quintio : quæ res duæ plurimum possunt ......, gratia & eloquentia*, par où l'on désignoit un Avoçat qui s'est servi du même exorde, dans la cause d'un Pâtis-

fier contre un Boulanger, & de plusieurs autres traits qui avoient également rapport à des personnes alors très-connues. Les critiques qu'essuya Andromaque, ne servirent qu'à donner plus de vigueur à Racine, qui prit un vol plus haut dans Britannicus.

Et ta plume peut-être aux Censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Cette pièce qui parut en 1670 est un des chefs-d'œuvre du Théâtre, qui convient aux Rois, aux Ministres & à tous les Courtisans. L'Auteur nourri de la lecture de Tacite, ne fait presque que le traduire en vers, & développe d'une manière admirable tous les ressorts que l'ambition faisoit jouer dans l'affreuse Cour des Empereurs. Tous les caractères sont parfaitement soutenus. Néron est un monstre naissant que ce Poëte peint dans le terrible passage de la vertu au crime, & qu'il conduit par gradation au dernier des forfaits; Agrippine est la digne mere d'un Néron, qui sacrifie tout à l'ambition de régner sous son fils, & qui se soucie fort peu que ce Prince soit un modèle de vertu, *pourvû qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mere.* Burrhus, le plus vertueux de tous les hommes, un vieux Officier qui apporte à la Cour cette austérité de mœurs qu'il avoit conservée dans les emplois militaires. Junie & Britannicus, deux personnages qui excitent la pitié & la crainte, qui intéressent & attendrissent par leur âge, leur aimable caractère, leurs malheurs passés & leurs périls présens; Narcisse un scélérat qui excite l'horreur, & dont le spectateur apprend avec plaisir la mort. On sçait l'impression que firent sur Louis XIV. quelques vers de cette pièce:

Il excelle à conduire un char dans la carrière. &c.

Ces vers frappèrent le jeune Monarque qui avoit quelquefois dansé dans les ballets, & il renonça à cet exercice peu digne d'un Roi. La froideur du Public pour cette excellente Pièce, qu'il faut méditer pour en découvrir toutes les beautés, & les ordres d'une Princesse, empêchèrent l'Auteur de continuer son vol, & malgré les grandes beautés de Bérénice, on n'y remarque point, comme dans les deux précedentes, un génie qui croît & qui s'élance. Henriette-Anne d'Angleterre, fameuse par son esprit & par son amour pour la poësie, engagea les deux Poëtes rivaux à traiter ce sujet, & elle fut obéie. Racine se tira heureusement de la faute qu'il avoit faite, & l'on admirera toujours dans sa Pièce qui fut

jouée en 1670, la fécondité du Poëte, qui de ces trois mots de Suétone, *invitus invitam dimisit*, a sçu tirer une Tragédie, qui fut reçue bien plus favorablement que la dernière, quoiqu'elle le méritât beaucoup moins. En effet en convenant que la Pièce est admirable par l'abondance, la vivacité, la délicatesse des sentimens, & par l'élégance de l'expression, qu'elle est une des mieux versifiée de Racine, qui a sçu traiter avec le plus grand art le sujet le plus simple, il faut aussi avouer qu'elle n'est point dans le genre tragique, & que l'amour n'y étant que tendresse, ne nous remplit point de cette *tristesse majestueuse*, qui fait le plus grand plaisir de la tragédie. Quoiqu'accueillie avec applaudissement à la Ville & à la Cour, elle n'en fut pas moins exposée aux critiques & aux plaisanteries, & la rime indécente qu'Arlequin mettoit à la suite de la *Reine Bérénice* dans une Parodie boufonne, chagrina l'Auteur au point de lui faire oublier le concours du Public, les larmes des Spectateurs & les éloges de la Cour. Il ne fut pas moins frappé du mot de Chapelle qu'il pressa vivement de lui dire ce qu'il pensoit de sa Pièce : ce que j'en pense, répondit Chapelle, *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie*. Ses meilleurs amis même en admirant l'art merveilleux avec lequel la Piéce étoit conduite, lui reprochoient le choix d'un pareil sujet. *Si je m'y étois trouvé*, disoit Boileau, *je l'aurois bien empêché de donner sa parole*. Cependant Racine bien convaincu par le succès de *Bérénice*, qu'il falloit faire régner l'amour dans une Tragédie pour plaire à la Nation, donna Bajazet en 1672, Piéce où sans avoir peint l'amour avec plus de vérité & de vivacité que dans la précédente, il l'a rendue plus théatral, plus tragique & plus capable d'exciter les passions essentielles à la Tragédie françoise, *la crainte & la pitié*. Il y présente la peinture des malheurs où précipite la fureur de l'amour, & fait voir quelles fautes peuvent commettre les personnes emportées par cette passion. L'action est la conspiration du Visir, qui a entrepris de mettre sur le Trône Bajazet à la place d'Amurat son frere. La première Scène est un modèle de la manière dont l'exposition du sujet doit être faite, & toute la Pièce est conduite avec le même art. L'intérêt croît d'Acte en Acte & de Scène en Scène, & lorsque l'action paroît finie, elle est renouée tout-à-coup par quelque fil qu'on n'avoit point prévu, ce qui tient toujours l'attention en suspens. On

avoit reproché à l'Auteur de Bajazet d'avoir donné des sentimens François à tous les Personnages de la Pièce, sous des habits Turcs : mais Mithridate paroissant en 1673 avec toute sa haine pour Rome, sa dissimulation & sa jalousie cruelle, fit voir que le Poëte savoit donner aux anciens Héros toute leur ressemblance. Cette Pièce est une de celles que l'on revoit avec plus de plaisir, parce qu'excitant toujours la crainte & la pitié, elle est encore soutenue par la beauté des caractères, qui sont parfaits dans leur genre. Mithridate est tel que l'Histoire le dépeint, toujours occupé des grands desseins que lui inspire sa haine pour Rome, plein d'un courage qui n'est jamais plus grand que dans l'adversité, violent, emporté, jaloux, cruel : c'est un mélange de vertus & de vices qui le rend beaucoup plus théatral qu'un Héros parfait. Monime toujours malheureuse, toujours pleine de sagesse, de modestie & de douceur : Pharnace ami des Romains, amant violent, fils rebelle : Xipharès toujours dévoué à son pere, héritier de sa haine pour Rome, fils soumis, amant tendre & respectueux. La Pièce est versifiée avec cette élégance, cette correction, cette noble simplicité que l'on admire dans Racine depuis son *Alexandre*. La même année que Mithridate parut, l'Auteur fut reçu à l'Académie Françoise, & prononça un Discours qui ne paroît point dans le Recueil de cette Académie. Un de ses Confreres se déclara son Rival, en traitant comme lui le sujet d'*Iphigenie*, & les deux Tragédies parurent en 1675. Celle de le Clerc n'est plus connue que par l'Epigramme faite sur sa chute, & la gloire de l'autre fut célébrée par Boileau.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a tant coûté de pleurs à la Grèce assemblée.

Jamais Pièce en effet ne resta plus long-tems au Théatre, & ne fit couler plus de pleurs ; ce qui prouve que si elle n'est pas la plus parfaite des Tragédies, elle est du moins une des plus agréables & des plus touchantes. L'action commence dès les premiers vers, qui apprennent aux Spectateurs le lieu de la scène, l'heure où l'action commence, & le silence qui règne sur la terre & sur la mer. La Pièce est bien conduite dans toutes ses parties, les événemens y sont enchaînés avec art, & l'Auteur y amène Eriphile, Personnage épisodique, étroitement lié à l'action, dont elle procure le dénouement. Cette Tragé-

die est une de celles que le fameux Riccoboni conserve pour le Théatre réformé, dont il a imaginé le projet; parce que l'amourd'Achille qui a tous les caractères de l'amour conjugal, est moins une foiblesse, qu'un devoir. Un rival aussi méprisable que le Clerc s'éleva quand la *Phedre* parut en 1677, & il en suspendit quelque tems le succès par une Pièce sur le même sujet, qu'on ne lit plus aujourd'hui. La raison du succès passager qu'eut celle de Pradon, fut le crédit d'une puissante cabale, dont les chefs s'assembloient à l'Hôtel de Bouillon, & qui, pour faire échouer la Tragédie de Racine, engagèrent Pradon à en composer une qu'ils soutinrent de toute leur force. Mais le Public ne fut pas la dupe du complot, & après les premières représentations, il oublia la Pièce de Pradon, le Sonnet de Madame Deshoulières, celui du Duc de Nevers, & revint à une Pièce admirable, qui sera toujours l'ornement du Théatre François; dans laquelle l'Auteur se félicitoit avec raison d'avoir mis la vertu dans tout son jour, de faire regarder la seule pensée du crime avec autant d'horreur, que le crime même, & où le grand Arnauld ne trouvoit à reprendre que l'amour d'Hippolite. Cette critique est en effet la seule qu'on puisse faire contre la Pièce, & l'Auteur qui se l'étoit faite à lui-même, se justifioit en disant : *Qu'auroient pensé les Petits-Maîtres, d'un Hippolite ennemi de toutes les femmes ? Quelles plaisanteries n'auroient-ils point faites ?* Par où l'on voit, que Racine, entraîné par le goût de son siècle, se croyoit obligé de faire respirer à ses Héros & à ses Héroïnes l'amour & la galanterie que l'on respiroit à la Cour de Louis XIV. A ce défaut près, que l'on peut encore excuser par la nécessité de rendre Hippolite un peu coupable, pour prévenir l'indignation que causeroit la mort d'un innocent, on doit regarder cette Tragédie comme un chef-d'œuvre, & Phedre condamnable & estimable par la pitié & la terreur qu'elle excite, comme le personnage le plus tragique, & par conséquent le plus parfait, qui ait paru sur le Théatre. Après Phedre, Racine prit le parti de renoncer au Théatre pour toujours, quoiqu'il fût encore dans toute sa force, n'ayant qu'environ trente-huit ans, & qu'il fût seul capable de consoler Paris de la vieillesse de Corneille. Les grands sentimens de Religion dont il avoit été rempli dès son enfance, & qui avoient été long-tems comme assoupis dans son cœur, sans s'éteindre, se réveillèrent tout-à-coup. Il avoua que les Auteurs des Pièces de Théatre *étoient des empoisonneurs pu-*

blics, & il reconnut qu'il étoit peut-être le plus dangereux de tous. Il résolut donc, non-seulement de ne plus faire de vers, mais de réparer ceux qu'il avoit faits par une rigoureuse pénitence; la vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire Chartreux; mais son Directeur trouvant ce parti trop violent & trop peu conforme à son caractère, lui conseilla prudemment de se fixer dans le monde, en se mariant avec quelque personne de piété. L'humble pénitent, docile à cet avis, épousa Catherine de Romanet, fille d'un Trésorier de France. Cette union fit toute la douceur de sa vie, & lui tint lieu de toutes les sociétés pernicieuses où l'amour du théâtre l'avoit entraîné, & auxquelles il renonça pour toujours. Un de ses premiers soins, après son mariage, fut de se réconcilier avec Messieurs de Port-Royal: il fit d'abord sa paix avec M. Nicole, qui le reçut à bras ouverts; & bientôt après Boileau le conduisit chez M. Arnaud, qui devoit être le plus irrité, à cause de certaines plaisanteries écrites sur la Mere Angélique sa sœur, lesquelles n'étoient fondées que sur des faits inventés à plaisir. Ce Docteur étoit en nombreuse compagnie lorsque le coupable entrant avec l'humilité & la confusion peintes sur le visage, se jetta aux pieds de ce grand homme, qui se jetta aux siens, & tous deux s'étant embrassés, se jurèrent une amitié éternelle. Racine chargé en 1677 d'écrire l'*Histoire* de Louis XIV, conjointement avec Boileau, ne s'occupa plus que du devoir d'Historien, & ne songea qu'à remplir toutes les fonctions de son titre d'Historiographe. Lorsque ces deux amis avoient fait quelque morceau intéressant, ils alloient le lire au Roi chez Madame de Montespan. C'est alors que Louis XIV prit beaucoup de goût pour Racine, aimoit à l'entendre lire, & lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisoit. Quoique Racine se fût fait un devoir de Religion de ne plus penser à la poësie, il s'y vit cependant rappellé par Madame de Maintenon, & forcé, malgré sa résistance, de travailler pour un théâtre consacré à la piété, après avoir si long-tems brillé sur le théâtre profane. C'est à cette condescendance qu'on doit *Esther* & *Athalie*, pièces sacrées où il ne s'agit plus d'amour, où tout est grand, tout est saint, & où le stile des grands Poëtes de l'antiquité, se trouve réuni au stile Majestueux des Prophêtes. Esther fut représentée en présence de toute la Cour par les Demoiselles de Saint-Cyr, que l'Auteur avoit formées lui-même à la déclamation, & dont il fit d'excellentes Actrices. Ce sujet étoit

heureusement choisi pour le lieu où il étoit destiné, & des applications particulières contribuèrent au succès de la pièce. *Les jeunes & tendres fleurs transplantées*, ressembloient aux Demoiselles de S. Cyr, la *Vasti*, *descendue d'une race proscrite*, étoit la Marquise de Montespan; *Esther*, Madame de Maintenon; & indépendamment de ces idées, la sainte Ecriture, qui est maniée dans la Pièce avec tant de noblesse, les grandes leçons qu'elle contient pour les Rois, que leurs Ministres trompent souvent, pour les Ministres qu'aveugle leur fortune, & pour les innocens, qui, prêts à périr, voyent le ciel se déclarer en leur faveur & prendre leur défense, jettèrent un grand intérêt dans cette Tragédie, & la firent recevoir avec les plus grands applaudissemens. *Racine s'est surpassé*, disoit l'ingénieuse Marquise de Sévigné, *il est pour les choses saintes comme il étoit pour les profanes : la sainte Ecriture est suivie exactement, tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec dignité.* Les Chœurs font encore un grand ornement dans cette pièce : ils y sont amenés très-naturellement, & on y voit règner une tendresse qui charme. La versification lyrique du Poëte ne mérite pas moins d'attention, que sa versification ordinaire. On y trouve beaucoup de douceur & d'énergie, des figures grandes & variées, une diction toujours élégante & pure, & une mesure qui n'est libre que pour être plus conforme aux sujets des chants. Racine fit la même année, pour la Maison de Saint-Cyr, quatre cantiques tirés de l'Ecriture sainte, que le Roi fit exécuter plusieurs fois devant lui; & lorsqu'il entendit chanter ces paroles,

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.

Il se tourna vers Madame de Maintenon, en lui disant : *Madame voilà deux hommes que je connois bien*; rien de plus beau, de plus admirable, de plus tendre, de plus naturel, de plus plein d'onction que ces Cantiques, ils élèvent l'ame & la portent jusqu'à Dieu. Le succès d'*Esther* si mérité, n'empêcha pas l'Auteur de reconnoître que cette pièce n'étoit pas dans toute la grandeur du Poëme dramatique, qui ne doit pas finir par des chants; que quoiqu'on en admire les caractères, les sentimens & la diction, on ne peut cependant s'empêcher de reconnoître qu'elle est défectueuse du côté de l'action, qui n'est point théâtrale, parce qu'un changement de résolution de la part d'Assuerus, n'est pas une action. Il entreprit donc de traiter une autre sujet de l'Ecriture Sainte & de faire une Tragédie plus parfaite : *il aura de la peine à faire mieux*

qu'*Esther*, disoit Madame de Sévigné, *il n'y a plus d'histoire comme celle-là*. Elle se trompa, & dans un chapitre du quatrième livre des Rois, Racine trouva le plus grand sujet qu'aucun Poete eût encore traité, & en fit une Tragédie, qui, sans amour, sans épisodes, sans confidens, intéresse toujours, dans laquelle le trouble va en croissant de scène en scène, & qui est dans toute l'exactitude des règles. Cette pièce, qu'une voix générale a appellée *l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes*, fut d'abord reçu très-froidement, & l'Auteur presque convaincu, par ce mauvais succès, d'avoir manqué son sujet, s'en plaignit à son ami, qui lui soutenoit au contraire qu'Athalie étoit son chef-d'œuvre : je *m'y connois*, lui disoit-il, *& le public y reviendra*. Il y revint en effet, mais après la mort de Racine, qui mourut sans jouir du succès de son plus admirable ouvrage. Ce ne fut que sous la Régence, que le Duc d'Orléans voulant connoître quel effet cette pièce produiroit sur le théâtre, ordonna aux Comédiens de l'exécuter, malgré la clause insérée dans le privilège. Le succès fut étonnant, & les premieres représentations faites à la Cour donnèrent un nouveau prix à la pièce, parce que le Roi étant à-peu-près de l'âge de Joas, on ne pouvoit, sans s'attendrir sur lui, entendre quelques vers qui avoient un rapport marqué à sa personne. Tel fut le sort de cette fameuse Tragédie, où l'on ne trouve que des beautés admirables de quelque côté qu'on l'examine, où tout est édifiant, tout est instructif, & qui mérite d'être à la tête de tous les poëmes dramatiques. Le stile en est aussi parfait que la conduite; nulle expression qu'on puisse accuser de négligence ou de trop de hardiesse, & la diction est toujours noble & achevée, sans être aussi poëtique que celle de la pièce précédente. Ainsi toutes les perfections s'y trouvent réunies, celle du stile, celle de la versification, celle des caractères, celle de la conduite, qui, quoique des plus simples, contient des instans plus capables de frapper, que toutes ces situations vantées dans d'autres Tragédies; l'instant où Joas est amené devant Athalie, celui où un vieillard vénérable se prosterne aux pieds d'un enfant, & l'instant où le rideau qui se tire, découvre ce même enfant à Athalie. Racine, plus dégoûté que jamais de la poësie, par le malheureux succès d'Athalie, renonça totalement aux vers, & ne songea plus qu'à être historien. Plein de reconnoissance, pour la Maison dans laquelle il avoit été élevé, il y alloit souvent, &

tous les ans, le jour de la Fête du Saint Sacrement, il y menoit sa famille pour assister à la procession. Il rendit toujours aux Religieuses toutes sortes de services, malgré la disgrace où elles étoient. Et quand le cœur du grand Arnaud fut apporté à Paris à la fin 1694, il assista à la cérémonie & composa deux petites pièces de vers, dont l'une commençe ainsi : *Sublime en ses Ecrits*, & l'autre par ces mots : *Haï des uns, chéri des autres*. Il fit plus : il composa l'Histoire de cette sainte Maison, & la premiere partie, qui est un chef-d'œuvre dans le genre historique, écrit avec tout l'esprit, toute la pureté & toute l'élégance imaginables, fait souhaiter que le public ne soit pas privé plus long-tems de la seconde, que l'on croit qu'il remit entre les mains d'un ami, deux jours avant sa mort. Sa trop grande sensibilité abrégea ses jours, parce que n'ayant pas appris à la Cour à déguiser ses sentimens, il remit un jour à Madame de Maintenon, qui l'aimoit, un Mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit, sur la misere du Peuple & les moyens de le soulager. Cette Dame le lisoit lorsque le Roi qui entra chez elle, le prit & voulut en sçavoir l'Auteur, malgré la résistance de la Marquise, qui avoit promis le secret. Ce Prince, en louant le zèle de Racine, parut désaprouver qu'il se mêlât de choses qui ne le regardoient pas, & ajouta même d'un air fâché : *parce qu'il sçait faire parfaitement des vers, croit-il tout sçavoir?* Et *parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre?* Ces mots frappèrent Racine, & ils lui firent craindre d'avoir déplû au Roi, dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes, & quelque tems après, il fut attaqué d'une fièvre assez violente, que les Médecins firent passer à force de quinquina. Il se croyoit guéri, lorsqu'il lui perça à la région du foye un petit abscès, qui, s'étant refermé, lui causa la maladie dont il mourut en 1699, âgé de 59 ans, après avoir reçu ses Sacrémens avec de grands sentimens de piété, & avoir souffert les douleurs les plus longues avec une constance chrétienne. Il fut honoré pendant sa maladie des visites de tout ce qu'il y avoit de grand à la Cour ; & le Roi lui-même en envoyant souvent demander de ses nouvelles, fit connoître tout l'intérêt qu'il prenoit à sa santé. Il fut enterré à Port-Royal, selon qu'il l'avoit ordonné par son testament : & après la destruction du Monastère, son corps fut transporté à Saint-Etienne-du-Mont. Louis XIV parut sensible à la nouvelle de sa mort ; & ayant appris qu'il

laissoit à une famille, composée de sept enfans, plus de gloire que de richesses, il eut la bonté d'accorder une pension de 2000 liv. qui seroit partagée entre la veuve & les enfans jusqu'au dernier survivant. Celui qui en jouit encore aujourd'hui, a hérité du génie & de la piété de son illustre pere: mais n'ayant jamais consacré ses talens qu'à la Religion, il n'aura pas à gémir comme lui sur les productions de sa jeunesse. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, nous avons encore du grand Racine une *Idille*; qu'il fit pour une fête que le Marquis de Segnelay devoit donner à Sceaux; morceau parfait, où le Poëte, en faisant parler des Bergers, a sçu réunir aux sentimens tendres & aux peintures riantes les grandes & terribles images dans un stile toujours naturel, & sans sortir du ton de l'Idille; & quelques *Epigrammes*, assaisonnées du meilleur sel. Racine étoit d'une taille médiocre, d'une physionomie agréable; il avoit le visage ouvert. Il étoit railleur, mais la piété corrigea en lui, dans les dernieres années de sa vie, ce défaut. Pour peu qu'il fut échauffé dans la conversation, il avoit l'éloquence la plus vive & la plus persuasive du monde. Aussi a-t-il souvent dit qu'il regrettoit de ne s'être pas fait Avocat au Parlement. Il possédoit au suprême dégré le talent de la déclamation. Et enfin pour finir avec son ami, nous ajoutons que,

Du Théâtre François l'honneur & la merveille,
Il sçut ressusciter Sophocle en ses Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser Euripide, & balancer Corneille.

RACINE, (Bonaventure) né à Chauni, en 1708, de parens recommandables par leur piété, commença ses études dans sa patrie, & vint les achever à Paris, où, sous des maîtres habiles, il fit de grands progrès dans les Langues Latine, Grecque & Hébraïque. Il n'en fit pas moins dans la science Ecclésiastique, celle de l'état auquel il étoit appellé, & sa conduite régulière, répondit toujours à la pureté de sa vocation. Il eut bientôt occasion d'exercer son zèle & ses talens dans le Diocèse d'Albi, où il se chargea de la direction du Collége de Rabastens, à la sollicitation de l'Archevêque, qui demandoit un Ecclésiastique sage & vertueux, capable de rétablir le Collége. Dès qu'il en fut chargé, on y vit fleurir les sciences & la piété à un point capable d'allarmer les ennemis du bien, qui résolurent de détruire cette bonne œuvre dès sa naissance. L'Archevêque

d'Albi fit échouer la premiere tentative; mais le timide Prélat n'eut pas la force de parer le second coup, & la victime de la jalousie des Jésuites, après plus de deux ans d'un travail dont on voyoit déja des fruits abondans, se vît forcé de fuir à Montpellier, où il fut bien accueilli par le grand Colbert, qui ne tarda pas à le mettre en œuvre. Le Prélat lui proposa d'aller exercer ses talens à Lunel, & Racine ayant ouvert les classes de cette Ville avec beaucoup d'applaudissemens, continua avec le même succès qu'à Rabastens; mais l'œil vigilant de ses persécuteurs dans cette dernière Ville, le découvrit bientôt dans cette nouvelle mission, & pour éviter des ordres rigoureux, l'homme de bien fut obligé de s'enfuir par des chemins détournés & des montagnes couvertes de neige. Il arriva, à travers mille périls, à la Chaise-Dieu, où le bonheur de voir le saint Evêque de Senès, le dédommagea de toutes ses peines. De-là il se rendit à Clermont pour y admirer les dons de Dieu dans la fameuse niéce du grand Paschal, laquelle vivoit encore; & il arriva enfin à Paris. Après s'y être remis de ses fatigues, il reprit l'instruction de la jeunesse, d'abord au Collége d'Harcourt, d'où la sollicitude du Cardinal de Fleuri le fit bientôt sortir pour travailler à son œuvre dans l'obscurité de la retraite. Ce fut vers ce tems, c'est-à-dire en 1734, qu'il donna au public son premier ouvrage, à l'occasion de la dispute qui s'étoit élevée entre les Théologiens, sur la matière de la confiance & de la crainte. Cet Ecrit intitulé, *Simple Exposé de ce qu'on doit penser sur la confiance & la crainte*, ayant été bien reçu, fut suivi d'un autre, sous le titre de *Mémoire sur &c.* & quelque tems après d'un troisième, intitulé: *Suite du Mémoire &c*, & d'une *Instruction familière* sur la même matière. Ces petits ouvrages sur un objet particulier, n'interrompirent que peu de tems le travail habituel de l'Auteur, qui avoit pour objet l'Histoire Ecclésiastique, & dont les fruits parurent en 1748 dans les deux premiers tomes de *l'Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, contenant les événemens considérables de chaque siècle, avec des réflexions*. Le succès de ces deux volumes, qui fut prodigieux, détermina l'Auteur à donner la suite, & il publia successivement treize volumes, qui furent reçus avec les plus grands applaudissemens & les éloges les plus mérités. C'est en effet un ouvrage intéressant à tous égards, plein de piété & de principes propres à rendre la piété aimable; ouvrage de la plus grande utilité, quand ce ne seroit que par la manière dont il fait connoître les au-

teurs de tous les maux de l'Eglise, pour lesquels cette tendre Mere ne cesse de demander à celui qui est son protecteur, ou de les changer par sa miséricorde, ou de les réprimer par sa puissance. L'Auteur qui, pour accomplir cette œuvre, avoit fait le généreux sacrifice de son repos, de sa liberté & même de sa vie, n'eût pas plûtôt achevé le dernier volume, qu'il se sentit dans un épuisement total qui lui annonçoit que la récompense de ses travaux approchoit. Des lectures immenses, des veilles continuelles, une application trop étendue avoient appauvri la masse du sang à un point que toute l'habileté des Médecins ne put y apporter de remède efficace. Après avoir langui pendant quelques mois & avoir reçu les derniers Sacremens avec les sentimens de la tendre piété qui l'avoit toujours animé, il mourut le 15 de Mai 1755, dans la quarante-septième année de son âge. Il avoit été ordonné Prêtre par l'illustre de Caylus, Evêque d'Auxerre; & ce titre n'apporta aucun changement dans sa conduite, qui avoit toujours été sacerdotale. Grave par caractère, solitaire par goût, laborieux par inclination, on pourroit dire que ce saint Prêtre étoit naturellement vertueux, s'il étoit possible de l'être sans le secours de la grace toute puissante de J. C.

RADEGONDE, (Sainte) Reine de France, étoit fille de Bertaire Roi de Thuringe. Passant des ténèbres du Paganisme à la lumière du Christianisme, elle fut fidèle à ses nouveaux engagemens, & ne les oublia ni sur le Trône ni dans le Monastère. Clotaire I. qui l'avoit amenée de Thuringe, voulut l'épouser dès qu'elle fut nubile : on croit qu'après avoir passé six ans ensemble, elle se retira, du consentement de son époux; elle prit à Noyon, des mains de Saint Médard, le Voile de Religion; & après avoir passé quelque tems à Tours, où elle honora le Tombeau de Saint Martin, elle alla fixer son séjour à Poitiers, où elle fonda l'Abbaye de Sainte Croix, dans laquelle elle finit sa sainte vie le 13 Août 587, âgée de soixante-huit ans. Nous avons sa Vie in-4°. traduite du latin par Jean Bouchet.

RADEMAKER, habile Peintre Hollandois, dont les desseins sont rares & recherchés, excelloit dans le Paisage.

RADERUS, (Matthieu) Jésuite, naquit dans le Tirol en 1561, entra dans la Société, & s'y distingua par sa piété & son érudition. Il publia en 1615 la Chronique d'Alexandrie, in-4. qui est très-curieuse & estimée: elle fut trouvée en Sicile par Jérôme Sevita, ce qui l'a fait nommer

les Fastes de Sicile. On a encore de lui, entr'autres Ouvrages, la Traduction latine des Actes du huitième Concile général, accompagnée de notes de la façon de cet Auteur. *Viridarium Sanctorum*, 5 vol. in-8. abregé assez estimé des menées des Grecs ; *Batavia Sancta*. Il mourut en 1634, âgé de soixante & quatorze ans.

RADULPHE ou Raoul, *voyez* RODOLPHE.

RADULPHE *de Diceto*, Doyen de Londres, mourut vers l'an 1210, après avoir écrit *de Synodis*; *temporibus mundi*; *de Regibus Anglorum*, *&c.* Sa Chronique du Monde finit en 1198.

RADZIWIL (Nicolas) IV. du nom, Palatin de Wilna, Grand Maréchal, & Chancelier de Lithuanie au seizième siécle, fit des voyages presque par toute l'Europe, fut Favori du Roi Sigismond-Auguste, Capitaine de ses Gardes, & commanda trois fois les Armées en Livonie : il y gagna sur les Allemands une victoire signalée, par laquelle cette Province fut soumise à la Pologne. Il embrassa la Religion Protestante, à la persuasion de sa femme ; il fit prêcher des Ministres dans Wilna, & les chargea de traduire la Bible en langue Polonoise. Radziwil fit imprimer cette Traduction à ses dépens en 1563 : il établit ainsi le Protestantisme en Livonie, autant qu'il étoit en lui. Le Nonce Lipoman lui ayant fait des reproches de son apostasie, il lui répondit avec hauteur, qu'il étoit lui-même hérétique, en accusant les autres d'hérésie. Radziwil mourut en 1567, laissant quatre fils, qui embrassèrent dans la suite la Religion Catholique.

RAGUEAU, (François) habile Professeur en Droit dans l'Université de Bourges, est Auteur d'un *Commentaire* sur les Coutumes de Berry, & a fait d'autres Ouvrages estimés. Eusebe de Laurieres, Avocat au Parlement, l'a fait imprimer en 1704 avec des augmentations considérables. Ragueau mourut en 1605.

RAGUENET, (François) natif de Rouen, embrassa l'Etat Ecclésiastique. Il remporta le prix d'Eloquence à l'Académie Françoise en 1689, sur le mérite & la dignité du Martyre, & mourut à Paris vers 1720. Ses principaux Ouvrages sont, 1°. *Les Monumens de Rome*, ou *Description des plus beaux Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture de Rome, avec des Observations* : Paris, 1700 & 1702. *in-12.* Ce petit Ouvrage valut à l'Auteur des Lettres de Citoyen Romain, dont il prit le titre depuis ce tems-là. 2°. *Parallèle des François avec les Italiens, dans la Musique & dans les Opéra*, avec une défense de ce paral-

lèle contre ceux qui l'attaquoient, parce qu'il donnoit la préférence aux Italiens. 3°. *L'Histoire d'Olivier Cromwel*, dont on fait peu de cas. 4°. *Hist. de l'Ancien Testament.* 5°. *Histoire du Vicomte de Turenne*, qui est un exposé sèchement exact de toutes les actions militaires de ce grand Capitaine, où l'on ne voit point l'homme. On lui attribue le Voyage romanesque de *Jacques Sadeur* dans la terre Australe. Le prétendu *Jacques Sadeur* veut montrer qu'il y a des Peuples entiers qui naissent hermaphrodites. On assure que l'original est l'ouvrage d'un Gentilhomme Breton.

RAGUSE, *voyez* Jean de RAGUSE.

RAIMOND (Saint) de Pegnafort ou de Rochefort, Général des Dominicains, nâquit au Château de Pegnafort près de Barcelone, en 1175, & entra dans l'Ordre de Saint Dominique en 1222. Le Pape Grégoire IX. l'employa à la compilation des Décrétales, & voulut même lui donner l'Archevêché de Tarragone; mais notre Saint fit voir en refusant cette dignité, qu'il méritoit d'en être revêtu. Il s'estima plus heureux d'obtenir la permission de se retirer dans la Maison de son Ordre à Barcelone, pour y vâquer à l'étude & à la prière. Il fut élu Général de son Ordre en 1238; mais préférant la tranquillité de la retraite aux pénibles fonctions de cette place, il fit sa démission deux ans après. Il mourut à Barcelone le 6 Janvier 1275, à 99 ans. Il fut canonisé en 1601. Nous avons de lui, outre la *Compilation* des Décrétales, une *Somme* des Cas de conscience, excellent original qui a fait bien de mauvaises copies. La meilleure édition est celle de P. Laget, *in-fol.* Ce grand homme eut beaucoup de part à l'établissement de l'Ordre de la Mercy.

RAIMOND MARTIN, *voyez* MARTIN.

RAIMOND LULLE, *voyez* LULLE.

RAINIE, (Gabriel de la) *voyez* NICOLAS.

RAINIER, Dominicain, natif de Pise, exerça dans son Ordre les charges les plus considérables. Le plus important de ses Ecrits c'est celui qui a pour titre, *Pantheologia*, qui est un Dictionnaire Théologique, dans lequel les matières sont disposées par ordre alphabétique. La meilleure édition de cet Ouvrage est celle de Paris, avec les additions du P. Nicolaï, Dominicain. Rainier mourut le 13 Janvier 1249.

RAMBOUTS, (Théodore, Peintre d'Anvers, mort en 1642, excelloit dans le petit. On admire dans ses ouvrages & la légéreté & la fi-

nesse de la touche. Il a représenté des preneurs de tabac, des bûveurs, &c.

RAMSAY, (André Michel de) né à Daire en Ecosse d'une famille ancienne, montra dès sa jeunesse une grande inclination pour les Sciences, & sur-tout pour la Théologie, qu'il étudia assez à fond pour ne pas tarder à appercevoir tout le faux de la Religion Anglicane. Mais il ne sortit de cet abîme que pour se plonger dans un autre, & il s'égara, comme il le dit lui-même, dans une incrédulité séduisante, mais également éloignée des horreurs du Spinosisme impie, & des excès du Déisme. Cependant comme il avoit le cœur droit, & qu'il cherchoit la vérité de bonne-foi, il consulta pour fixer ses doutes les plus habiles Théologiens de son Pays, & ne trouvant pas en eux ce qu'il cherchoit, il vint en France, & fut ramené à la vérité par le célèbre Fénelon, qui lui fit comprendre non-seulement la beauté de la Morale Chrétienne, mais qui lui démontra que quoique nos saints Mystères soient incompréhensibles, ils ne sont pourtant pas impossibles : qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain, & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. Ramsay convaincu, fit profession de la Religion Catholique en 1709, & vécut toûjours dans une parfaite union avec son Maître. S'étant fait connoître par quelques Ouvrages, le Roi Jacques III. l'appella à Rome pour le charger de l'éducation des Princes ses enfans; mais quelques brouilleries le forcèrent bien-tôt de revenir en France, où il fut Gouverneur du Duc de Château-Thierri, & ensuite du Prince de Turenne. Il mourut à St. Germain-en-Laye âgé de 57 ans, en 1743. Nous avons de lui divers Ouvrages, dont les principaux sont: un *Discours sur le Poëme Epique*, à la tête de la bonne édition de Télémaque de 1717, écrit avec beaucoup de pureté & de délicatesse, & où l'on trouve de bons principes & des réflexions sensées sur la Poësie épique. Mais l'Auteur y adopte le systême de l'Abbé de Pons, que la versification n'est pas nécessaire à un Poëme, puisqu'il donne le Télémaque pour un Poëme accompli : l'*Histoire de la Vie & des Ouvrages de Fénelon* : *Essai sur le Gouvernement Civil* : *Les Voyages de Cyrus*, avec un *Discours sur la Mytologie*, 2 Vol. *in*-12. Ce Livre est écrit avec beaucoup d'élégance & de goût. Il y a du *beau* & de l'*excellent*, qui l'emporte sur quelques endroits plus foibles, que des Critiques sévères ont voulu reprocher à l'Auteur. Plu-

Plusieurs *petites Pièces* de Poësie en Anglois : l'Histoire de Turenne, où il y a de l'ordre, de la précision & de l'élégance, des portraits bien dessinés, des parallèles ingénieux ; mais rien qui peigne le héros & le grand homme : un Ouvrage posthume imprimé en Anglois sous ce titre : *Principes Philosophiques* de la Religion naturelle & révélée, &c.

RAMUS, ou LA RAME'E, (Pierre) célèbre Professeur au Collège-Royal à Paris, l'un des Sçavans qui dans le seizième siècle contribuèrent le plus à la renaissance des Lettres en France, étoit fils d'un Gentilhomme Liégeois, & naquit en 1515 à Cuthe, village de Vermandois, où son Pere chassé de son Pays par les Bourgeois, s'étoit retiré, & exerçoit le métier de Charbonnier. Le jeune Ramus vint deux fois à Paris sans y pouvoir subsister. Dans un troisième voyage, il se mit valet au Collège de Navarre, triste situation, dont le désagrément étoit masqué par son ardeur pour l'étude. Il fit de si grands progrès, que lorsqu'on le reçut Maître-ez-Arts, il s'engagea de soutenir le contrepied d'Aristote, sur tout ce qu'on lui proposeroit. Il falloit alors avoir beaucoup de courage pour s'écarter des sentimens de ce Chef des Péripatéticiens, qui a si long-tems opprimé parmi nous la liberté de penser. Ramus tint heureusement parole ; ce qui lui donna l'envie d'examiner plus à fond la doctrine d'Aristote. Les deux premiers Livres qu'il composa à cette occasion, sont : *Institutiones Dialecticæ*, & *Aristotelicæ animadversiones*, qui excitèrent de grands troubles. Pierre Danès, Professeur de la Langue Grecque, puis Evêque de Lavaur, fut commis par le Roi François I. avec quelques autres sçavans pour examiner la science & la conduite de Ramus, dont Antoine de Gouvea, Portugais, l'un des plus grands Philosophes de son tems, s'étoit déclaré l'adversaire. Par le Jugement qui fut rendu l'an 1543, Ramus fut interdit de la Profession, & ses Livres défendus. L'année suivante il continua d'enseigner dans le Collège de Presles, dont il étoit principal. Ses ennemis, que l'éclat de sa gloire irritoient, voulurent le faire chasser de ce Collège ; mais le Parlement, qu'aucune passion n'aveugloit à son égard, l'y maintint par Arrêt. En 1551. Henri II. à la prière du Cardinal de Lorraine, lui donna une Chaire de Professeur Royal. Ramus se rendit habile dans les Mathématiques. Les persécutions qu'on lui suscita, sous prétexte qu'il étoit du sentiment des Protes-

tans, l'obligèrent souvent à se cacher. C'est dans une de ces occasions où il étoit forcé de disparoître, que sa Bibliothèque fut pillée; perte qui devoit être la plus sensible de toutes celles qu'il pouvoit faire. Lorsque la paix eut été conclue en 1563 entre Charles IX. & les Protestans, il revint à Paris, & reprit sa Profession; mais le feu de la guerre civile s'étant rallumé en 1567, il fut encore obligé de quitter Paris. Il étoit dans l'armée des Protestans à la bataille de Saint Denis. Il fut encore rétabli dans sa Profession, quand la paix fut faite. Craignant de se voir bien-tôt exposé à quelque nouvelle tempête, il obtint du Roi la permission de sortir du Royaume pour voyager. Beze & d'autres principaux Protestans, soit par jalousie, soit par quelqu'autre raison, ne le goûtèrent pas, & refusèrent de lui donner une Chaire à Genève. De retour en France en 1571, après la troisième guerre, il périt dans le massacre de la Saint-Barthelemi en 1572. S'étant caché dans une cave pendant le tumulte, il en fut tiré par des meurtriers, que lui envoya Charpentier son Compétiteur. Il fut jetté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Ses entrailles répandues, son corps devenu le joüet des écoliers, dont la barbarie étoit commandée par leurs Maîtres, qui étoient présens, ne purent appaiser leur haine contre ce Sçavant. Il laissa par son testament 500 livres de rente pour fonder une Chaire de Mathématiques au Collège-Royal. On a de lui plusieurs Ouvrages, dont les principaux sont; l'un, *De Militiâ Cæsaris*: l'autre, *De Moribus veterum Gallorum*. Cet Auteur sçavoit les Belles-Lettres, la Philosophie, & les Mathématiques, & il fut l'un des plus grands génies que l'Université de Paris ait jamais formés. Le plus illustre de ses disciples fut le fameux Cardinal d'Ossat, qui dans sa jeunesse fit un Ouvrage pour la défense de son Maître: le titre de cet Ouvrage, qui est bien fait pour le tems, & dont le stile est vif, ingénieux & pur, est: *Expositio Arnaldi Ossati, in Disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo*, *in*-8°.

RAMUSIO, (Jean-Baptiste) natif de Venise, se rendit très-habile dans les Langues & dans les Sciences. Il servit la République pendant quarante-trois ans dans les affaires les plus importantes & dans plusieurs ambassades. Sur la fin de sa vie il se retira à Padoue, où il mourut en 1557, âgé de 72 ans. Son corps fut transporté à Venise, & fut enterré dans l'Eglise de Ste. Marie. Il publia un Traité de *Nili incremento*, & trois volumes *in-fol.* des *Navigations* décrites par divers Au-

teurs, Recueil qu'il est difficile d'avoir complet, à moins d'avoir l'édition de 1606 ou de 1615. Ramusio les a ornés de doctes Préfaces de sa façon & de quelques Dissertations philosophiques.

RANC, (Jean) Peintre fameux, né à Montpellier en 1674, étudia sous Rigaud, & se rendit célèbre par le Portrait: en 1703 il fut admis à l'Académie de Peinture, & en 1724 il fut nommé premier Peintre du Roi d'Espagne. La Motte raconte dans ses Fables une aventure assez singulière de ce Peintre. Ranc avoit peint un homme dans le portrait duquel, de mauvais connoisseurs ne trouvoient point de ressemblance : piqué de leur fausse critique, le Peintre prépara une toile à laquelle il fit un trou, & il y fit placer la tête de celui qu'il avoit peint. Lorsque les critiques arrivèrent, ils ne manquèrent pas de critiquer le Tableau; *Vous vous trompez*, *Messieurs*, leur répondit la tête, *car c'est moi-même*. Ranc mourut à Madrid en 1753

RANCÉ, (Dom Armand Jean le Bouthillier de) célèbre Abbé & Réformateur de la Trappe, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il eut dans sa jeunesse beaucoup de goût pour les Belles-Lettres, & pour la Poësie. Dès l'âge de dix ans il fut Chanoine de Notre-Dame de Paris, & eut dans la suite plusieurs Abbayes. Il fut reçu Docteur en Théologie de la Faculté de Paris en 1654. Son cours d'études fini, il entra dans le monde, & s'y livra tout entier: propre au plaisir, il ne connoissoit point de frein. L'ambition & l'amour de la gloire, étoient ses passions dominantes. Il parut avec distinction dans l'assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. On dit communément que l'Abbé de la Trappe fut déterminé à changer de vie, parce qu'étant allé voir une Dame qu'il aimoit, il la trouva dans un cercueil. Marsollier prétend que sa conversion fut le fruit de diverses marques de protection qu'il avoit reçues de Dieu. Les balles d'un fusil, qui devoient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibeciere, qui porta le coup. *Helas! que devenois-je*, s'écria-t-il en ce moment, *si Dieu n'eût eu pitié de moi?* Rentrant en lui-même, l'Abbé de Rancé se retira dans sa Terre de Veret auprès de Tours, cessa d'être en commerce avec le monde, & dans les voyages qu'il faisoit à Paris, il se logeoit à l'Institution de l'Oratoire; voulant ensuite se consacrer à la pénitence, il eut la précaution de consulter sur la manière dont il la devoit faire, les Evêques d'Alet, de Pamiers & de Comminges. Ce dernier lui conseilla de se

faire Religieux, ce qui n'étoit point alors du goût de notre Abbé. Mais après avoir plus sérieusement réfléchi sur l'état qu'il devoit prendre, il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours, possédé par un de ses oncles, & s'affermit dans la résolution de vivre dans la solitude. Il se démit ensuite de presque tous ses Bénéfices, & se retira dans le Prieuré de Boulogne près de Chambor, de l'Ordre de Grammont, qu'il s'étoit réservé avec son Abbaye de la Trappe. Voulant embrasser la vie monastique, il disposa de ses biens, & tel qu'un homme qui veut traverser un fleuve à la nage, il se débarrassa d'un pesant fardeau. Il garda sa Bibliothèque pour l'Abbaye de la Trappe, & donna à l'Hôtel-Dieu de Paris, le prix de sa Terre de Veret, qu'il vendit trois cens mille livres. S'étant ainsi dépouillé de tout ce qui pouvoit le tenir attaché au monde, & ayant obtenu du Roi un Brevet pour pouvoir établir la Réforme dans son Abbaye, qui en avoit plus de besoin que d'envie, il prit l'habit de l'observance de Cîteaux, le 25 Juin 1663, étant âgé de 37 ans & 5 mois. Il y fit son noviciat avec ferveur, & fit profession l'année suivante dans l'Abbaye de Perseigne. Il alla ensuite à la Trappe avec les expéditions de la Cour de Rome pour établir la Règle dans cette Abbaye. L'Abbé exhorta si puissamment ses Religieux, que ses discours, & plus encore ses exemples, déterminèrent plusieurs à se laisser réformer. Les Moines ennemis de l'étroite observance, suscitèrent à l'Abbé mille obstacles. Il auroit voulu étendre la Réforme dans tout l'Ordre; mais n'ayant pû y réussir, il s'appliqua à l'affermir de plus en plus à la Trappe, où tout, sous les loix du saint Réformateur, étoit digne de l'admiration des Etrangers, qui y abordoient en foule, comme autrefois pour voir le Monastère de Thebene. Voici ce qu'en écrivoit en 1673 M. Arnaud à M. le Roi, Abbé de Haute-Fontaine: » Je ne » revins, Monsieur qu'hier » au soir de la Trappe, & j'y » avois pris la résolution de » vous écrire sur les merveil» les de cette sainte Maison, » que je n'avois connue jus» qu'ici que sur le récit des » autres, qui ne m'en avoit » donné qu'une idée très» imparfaite, & beaucoup au» dessous de ce qu'elle est dans » la vérité. Je devois aussi » vous assurer que le saint » homme dont il a plû à Dieu » de se servir pour renouvel» ler en notre tems la pre» mière ferveur des Reli» gieux de S. Bernard, con» tinue toujours d'avoir pour » vous une très-grande esti-

me. » Le P. Mabillon ayant publié son Traité des Etudes Monastiques, dans lequel il donne un plan de toutes celles qui peuvent convenir aux Religieux, & même aux Ecclésiastiques; M. de la Trappe, s'imaginant que l'Auteur vouloit que les Moines étudiassent les Lettres profanes, la Philosophie, les Langues, &c. & supposant, que Dom Mabillon prétendoit faire d'un Monastère une pure Académie, fit imprimer en 1692, une Réponse au Livre du Bénédictin, qui répliqua, en disant qu'il n'avoit pû se dispenser de parler de toutes les connoissances qui sont convenables aux Ecclésiastiques; mais qu'il n'avoit pas prétendu que chacun acquit toutes les sciences. Il a fallu parler, ajoûte-t-il, de différentes sciences, pour donner à chacun le moyen de s'appliquer à celle qui seroit plus à sa portée. Cette dispute donna lieu à différens Ecrits. M. de Rancé étant tombé malade, crut devoir se démettre de son Abbaye: le Roi voulut bien lui donner pour successeur un Religieux de la Maison, & lui laisser le choix du sujet. Il nomma Dom Zozime, qui prit possession le 22 Janvier 1696, mais il mourut peu de tems après. Dom Gervaise lui succéda. Le saint Réformateur eut la douleur de voir le trouble & le désordre renaître dans sa Maison; ce malheur ne dura pas. Le nouvel Abbé ayant donné sa démission, M. de Rancé nomma trois sujets au Roi. Ce Prince fit choix de Dom Jacques de la Cour, & la paix fut rendue à la Maison de la Trappe. M. de Rancé, qui étoit infirme depuis long-tems, mourut le 26 Octobre 1700, couché sur la cendre & sur la paille, en présence de l'Evêque de Séez & de toute la Communauté, dans les sentimens d'une grande piété. Il a composé plusieurs Ouvrages, outre ceux dont j'ai parlé. Les principaux sont, 1°. *Constitutions* de l'Abbaye de la Trappe, avec un discours sur la Réforme, 2°. *Règlemens* de l'Abbaye de N. D. de la Trappe, en forme de Constitutions, 3°. *Règlemens généraux*, pour l'Abbaye de Notre-Dame de la Trappe, 4°. *Relations* de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe, recueillies, en quatre volumes *in*-12. 5°. *Lettres de piété*, en deux vol. *in*-12. qui sont des Réponses aux Lettres qu'on lui écrivoit de toute part pour le consulter; *Abrégé* des obligations des Chrétiens. *Réflexions morales sur les Evangiles*, &c. Une Lettre que l'Abbé de Rancé écrivit à l'Abbé Nicaise sur la mort du grand Arnaud, fit tort à ce sévère Réformateur, qui y parloit

assez mal d'un homme célèbre dont il n'avoit pas à se plaindre. Les reproches qu'elle lui attira de tous côtés, le forcèrent à s'expliquer ; & quoiqu'il le fît assez mal, il donna cependant à entendre, qu'il n'avoit pas voulu donner atteinte à la réputation de l'illustre Docteur.

RANCHIN, (Etienne) Professeur en Droit dans l'Université de Montpellier, mort en 1583, à 73 ans, est Auteur d'un bon Ouvrage intitulé, *Miscellanea* DECISIONUM *Juris*, *in-fol.* On a traduit ce Livre en François. La famille de Ranchin a produit plusieurs personnes qui se sont distinguées dans la Littérature.

RAPHAEL d'Urbin, le plus grand Peintre depuis la renaissance des beaux Arts, étoit fils d'un Peintre médiocre, nommé *Sanzio*. Il naquit à Urbin en 1482. Pierre Perrugin fut son maître. Mais le jeune élève le surpassa bientôt & l'abandonna entièrement, pour se former sur les ouvrages de Frere Barthelemi de S. Marc, de Léonard de Vinci, & de Michel-Ange. A Rome il forma la délicatesse de son goût sur les statues & sur les bas-reliefs antiques, qu'il dessina long-tems avec une extrême application. Outre les peines que Raphael se donnoit en travaillant d'après les sculptures, il entretenoit des gens qui lui dessinoient dans l'Italie & dans la Grece tout ce qu'on y pouvoit découvrir d'ouvrages antiques, dont il profitoit selon l'occasion. Quoiqu'il ait été fort laborieux, on voit peu de tableaux faits de sa propre main. Il s'occupoit plus ordinairement à dessiner, pour ne point laisser oisif le grand nombre d'élèves qui ont exécuté ses desseins. Le Pape Jules II fit travailler Raphael dans le Vatican. Son premier ouvrage pour le Pape fut l'*Ecole d'Athènes*. Rien n'est plus sçavant ni plus riche pour la composition. La réputation acquise par ce magnifique tableau, loin de dégénérer, s'accrut encore depuis par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses Disciples firent sur ses desseins. Enfin Raphael se surpassa lui-même dans son tableau *de la Transfiguration*, regardé comme le chef-d'œuvre de ce Peintre. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple & en même-tems sublime, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessein, de grace, & de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel & d'expression dans les attitudes ; tels sont les traits auxquels on peut reconnoître la plûpart de ses ouvrages. Pour le coloris, il est au-dessous du Titien : & le pinceau du Correge est plus moëlleux que le sien. Ce grand homme mourut à la fleur de

son âge en 1520, n'ayant que 37 ans, épuisé par la passion qu'il avoit pour les femmes, & mal gouverné par les Médecins, à qui il avoit célé la cause de son mal.

RAPHELENGIUS, (François) naquit à Lanoy, près de Lille, le 27 Février 1539. Il apprit le Grec & l'Hébreu à Paris. Obligé par les guerres civiles de passer en Angleterre, il enseigna le Grec à Cambridge. Il revint dans les Pays-Bas, & il épousa en 1565. la fille du célèbre Imprimeur, Christophe Plantin: il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissoit de notes & de préfaces, & travailla surtout à la Bible Polyglotte d'Anvers, imprimée en 1571. par ordre de Philippe II, Roi d'Espagne. Raphelengius mérita par son érudition d'être élû Professeur en Hébreu, & en Arabe dans l'Université de Leyde. On a de lui des *Observations* & des *Corrections* sur la *Paraphrase Chaldaïque*, une *Grammaire* Hébraïque, un *Lexicon* Arabe, un *Dictionnaire* Chaldaïque & d'autres Ouvrages. Un de ses fils a aussi publié des *Notes* sur les Tragédies de Sénèque. Le chagrin qu'eut Raphelengius le pere d'avoir perdu sa femme, joint à une paralysie, lui fit pendant trois ans souhaiter la mort. Elle arriva le 20 Juillet 1597. en la cinquante-huitième de son âge.

RAPICIUS, (Jovita) sçavant, né dans le territoire de Bresce, en Italie, fit ses études dans sa Patrie, qu'il abandonna cependant de bonne heure. Il fut appellé d'abord à Bergame, pour y diriger le Collège de cette Ville; il conserva au moins quinze ans cet emploi, en s'appliquant soigneusement à faciliter les moyens d'étudier solidement & à lever tous les obstacles qui pouvoient retarder les progrès des études. C'est lui-même qui le dit dans la préface de son *Traité* de l'éducation de la jeunesse, qu'il composa en Latin. Il paroît que Rapicius enseigna à Vicence & à Venise l'Eloquence & la Poësie. Ceux de Vicence lui donnèrent le droit de Bourgeoisie. Il publia en 1544. à Venise ses cinq livres *de Oratorio numero*. Cet Auteur n'étoit pas seulement Grammairien, Critique, Orateur; il étoit encore Poëte.

RAPIN, (Nicolas) Poëte François, étoit de Fontenay-le-Comte, en Poitou. Il fit ses études à Poitiers, fut reçu Avocat au Parlement de Paris, & peu après il fut pourvû de la Charge de Vice-Sénéchal, qu'il exerça avec beaucoup de soin. Le Roi Henri III lui donna depuis la Charge de Lieutenant de Robe-Courte dans la Prévôté de Paris, ensuite celle de Grand Prevôt de la Connétablie. Rapin servit ce Prince avec fidélité, malgré toutes les sollicitations

des Ligueurs, & il fut chassé de Paris, selon l'Etoile, *pour être bon serviteur du Roi*, & dépouillé de son état. Il continua ses services sous le règne de Henri IV, jusqu'à ce que son grand âge l'obligea de se retirer dans sa Patrie, où il passa le reste de sa vie, uniquement occupé de l'étude & des Muses. Le souvenir de tant d'illustres amis qu'il avoit à Paris, lui fit souhaiter de les voir encore une fois avant que de mourir. Il se mit en chemin ; mais il tomba malade à Poitiers, où il mourut le 15 Février 1608, à 68 ans. On a de lui des Vers Latins & des Vers François : on estime le sel & le tour aisé des ses Epigrammes Latines. Il entreprit de faire des Vers François non rimés, & il n'y réussit pas mieux que Baïf, qui avoit fait la tentative. Ses Œuvres Latines & Françoises ont été imprimées en 1610. in-4°. & cette collection contient deux livres d'Epigrammes, un livre d'Elégies & un de Poësies diverses, le tout en Latin. Les Poësies Françoises n'ont pas le même mérite. L'on distingue parmi elles les Vers sur la *Puce de Mad. des Roches*, & *les Plaisirs du Gentilhomme Champêtre*. Il fut l'un de ceux qui travaillèrent à la fameuse Satyre Menippée : tous les Poëtes funèbres de son tems jettèrent des fleurs sur son tombeau.

RAPIN DE THOYRAS, (Paul) célèbre Historien du dix-huitième siècle, naquit à Castres, en Languedoc, le 25 Mars 1661. Il s'appliqua quelque tems à l'étude du Droit ; mais faisant attention qu'étant Protestant, il ne pourroit point s'avancer dans le Barreau, il résolut de prendre le parti des armes, résolution qui fut traversée par ses parens. La révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, le détermina à passer en Angleterre, où il arriva l'année 1686. Peu de tems après, il passa en Hollande, & entra dans une Compagnie de Cadets François, qui étoit à Utrecht, commandée par M. de Rapin, son cousin germain. Il suivit le Prince d'Orange en Angleterre en 1688. & l'année suivante Mylord Kingston lui donna l'Enseigne Colonelle de son Régiment, avec lequel il passa en Irlande : il montra dans les siéges & dans les combats, où il se trouva, beaucoup de courage & de valeur. Rapin céda sa Compagnie en 1693. à un de ses freres, pour être Gouverneur de Mylord Port-Land. Il suivit ce jeune Seigneur dans les voyages qu'il fit pour se perfectionner, selon le goût de la Nation, qui, sur cet article, prouve manifestement sa sagesse. L'éducation de Mylord Port-Land finie, il se retira à la Haye, où il se livra à l'étude des fortifications & de l'histoire. Il se transporta

en 1707. avec sa famille à Wezel, où il travailla à l'Histoire d'Angleterre, & où il mourut le 16 Mai 1725. à soixante-quatre ans. On a de lui 1°. une *Dissertation sur les Wighs & les Thorys*, imprimée à la Haye en 1717. in-12. bien écrit & propre à faire connoître l'esprit des partis qui divisent l'Angleterre. 2°. Une *Histoire d'Angleterre*, imprimée à la Haye en 1725. & 1726. en neuf volumes in-4°. & réimprimée à Trevoux, en 1728. en dix volumes in-4°. cette édition est augmentée. Cet ouvrage, fait par un Auteur qui résidoit en Angleterre & qui avoit étudié exactement le gouvernement, le génie, les mœurs & l'histoire de la Nation, est regardé comme le meilleur qu'il y ait sur l'Histoire générale d'Angleterre.

RAPIN, (René) Jésuite célèbre, naquit à Tours, en 1621. Il y fit ses études avec distinction, & entra dans la Société à dix-huit ans. Employé à enseigner les Belles-Lettres, il se fit admirer par son talent pour la poësie. Les grands & les sçavans du royaume s'empresserent à lui donner des marques de leur bienveillance & de leur estime, double tribut, qui paroissoit également dû aux qualités de son esprit, & à celles de son cœur. Des mœurs douces, un cœur droit & sincère, un généreux penchant à obliger, des manières affables, polies & prévenantes, sa modestie, sa candeur le rendirent aimable à tous ceux qui le connurent. Ses *Eglogues sacrées*, imprimées pour la première fois en 1659, paroissoient à Santeuil dignes de Virgile. On prendroit, disoit M. Costar, tous les Pasteurs introduits sur la scène par ce sçavant Jésuite, pour être du siècle d'or, à voir leur vertueuse innocence & leur ingénieuse simplicité. Mais le chef-d'œuvre de Rappin, c'est son Poëme des Jardins, ouvrage digne du siècle d'Auguste, par l'élégance & la pureté du langage, par l'esprit & les graces qui y règnent. L'Auteur, dit un Critique, en parlant de cet ouvrage, a mêlé si ingénieusement la Fable aux plus curieuses recherches de la Philosophie, & il a traité cette matière avec tant d'agrément, qu'il y a lieu de moins regretter que Virgile ait laissé son ouvrage des Georgiques imparfait. Il ne se contenta pas d'être bon Poëte, il voulut aussi jouer le personnage de maître de l'art poëtique, & c'est ce qu'il fit dans de judicieuses réflexions sur cette matière, écrites avec beaucoup de goût & d'exactitude, d'ordre & de précision. Quelques jugemens faux qui échappèrent au P. Rapin, donnèrent occasion à son confrere le Vasseur de tomber

rudement sur lui, & de se venger de quelques coups que le P. Rapin lui avoit portés. Ses comparaisons d'Homere & de Virgile & de différens Auteurs anciens ne sont pas lûes, à cause sans doute du stile, qui, bien qu'ingénieux, est diffus, froid & peu naturel. Tous ses autres ouvrages sont assez peu de chose. Ses réflexions sur la Philosophie, fruit du préjugé, ne font pas aujourd'hui beaucoup d'honneur à son jugement. Il ne faut excepter que ses *Instructions sur l'Histoire*, qui sont sensément & judicieusement écrites. On a encore de lui différens ouvrages de piété, &c. Il mourut le 27 Octobre 1687. étant âgé de 66 ans.

RAPINE, (Claude) Religieux Céleftin, né au Diocèse d'Auxerre, & Conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour travailler à la réforme de quelques Monastères de l'Ordre, dont il s'acquitta avec fruit. Il fut choisi par le Chapitre Général pour corriger les Constitutions de l'Ordre, suivant les ordonnances des Chapitres précédens. Ce Religieux mourut en 1473. laissant plusieurs ouvrages sçavans, entr'autres *de Studiis Philosophiæ & Theologiæ*; *de his quæ mundo mirabiliter eveniunt;* un petit Traité *de Studiis Monachorum*, pour faire voir que les Moines doivent s'occuper à l'étude, & un autre de la *Vie contemplative*, où il reprend certains Religieux, qui, sous prétexte d'hulité, se dispensent d'une application si nécessaire aux Solitaires.

RASSICOD, (Etienne) habile Avocat au Parlement de Paris, étoit de la Ferté-sous-Joüare, en Brie. Il vint achever à Paris ses études, & s'y livra pendant plusieurs années à la lecture des meilleurs Poëtes Grecs, Latins & François. Il s'appliqua ensuite à l'étude du Droit, travailla depuis 1701. au Journal des Sçavans, devint Censeur Royal, & mourut le 17 Mars 1718. âgé d'environ soixante treize ans. On a de lui un livre intitulé : *Notes sur le Concile de Trente, avec une Dissertation &c.* Cet ouvrage est le fruit des conférences que faisoient ensemble plusieurs sçavans Conseillers d'Etat, & Rassicod étoit chargé de les rédiger ; ce qu'il fit avec beaucoup d'ordre & de netteté. Il fut imprimé à son insçu, & il en fut fâché, ne le croyant pas en état d'être donné au public. Il vouloit le retoucher ; mais on ne sçait ce qui l'en a empêché ; il n'en a pas été moins recherché, la lecture en étant utile, & plusieurs points importans de la Discipline Ecclésiastique y étant sçavamment éclaircis.

RATALIER, (George) né à Lewarden, dans la Frise, étudia à Utrecht sous Langeveldt. Dans la sui-

te il parcourut presque toutes les Universités de la France & de l'Italie. Ses voyages finis, il revint en Hollande, l'esprit orné de connoissances, surtout par rapport au Droit. Peu après il fut fait Conseiller au Conseil Souverain de l'Artois, & ensuite au Conseil de Malines, où l'Empereur Charles V le fit entrer. En 1565, il fut envoyé en Ambassade en Dannemark. Quatre ans après, il fut fait Président du Conseil Souverain d'Utrecht. Ce fut un Juge intégre, qui avoit tous les talens que demandent les grandes places. Très-habile dans les Langues Grecque & Latine, il cultiva avec succès la Poësie. Il mourut, âgé de soixante ans, le 6 d'Octobre 1581. Ses principaux ouvrages sont la Traduction en vers Latins des Tragédies de Sophocle, imprimée à Anvers in-8°. en 1584. & trois Tragédies d'Euripide, traduites aussi en vers Latins, à Anvers, chez Plantin 1581. in-16.

RATRAM, Moine de l'Abbaye de Corbie, vivoit dans le neuvième siècle. On a de lui différens *Traités*; l'un de l'Enfantement de Jesus-Christ, l'autre de l'Ame, & d'autres qui prouvent qu'il étoit habile dans les Belles-Lettres Grecque & Latine, & dans la connoissance de l'Ecriture Sainte. De tous ses ouvrages, celui qui a plus fait de bruit, c'est son Traité *du Corps & du Sang du Seigneur*. Les Protestans ont voulu le faire regarder comme favorable à leurs idées; mais Boileau, Docteur de Sorbonne, qui en a donné une excellente édition en Latin & en François, prouve que l'ouvrage est orthodoxe. Ratram y condamne quelques expressions dont s'étoit servi Pascase Ratbert, dans son Traité du Corps & du Sang de Notre Seigneur. Il s'attache à prouver deux choses; la première, c'est que le Corps & le Sang de Jesus-Christ qui sont reçus dans l'Eglise, par la bouche des Fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible & extérieure du pain & du vin, quoiqu'ils soient véritablement le Corps & le Sang de Jesus-Christ, par la puissance du Verbe Divin. La seconde, que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie est différent, non en soi, & quant à la substance, mais quant à la manière d'être, du Corps de Jesus-Christ tel qu'il étoit sur la terre & tel qu'il est dans le Ciel sans voile & sans figure. Il faut convenir qu'on y trouve des expressions dures & obscures, qui demandent d'être expliquées par d'autres plus claires. Il composa aussi contre Hincmar deux livres sur la prédestination, où il fait voir que la Doctrine de S. Augustin sur la Grace & la

Prédestination est la Doctrine Catholique ; & un *Traité* contre les Grecs, divisé en quatre livres. Il y traite de la Procession du Saint-Esprit, & répond aux reproches que les Grecs font aux Latins.

RATTE, (Guitard de) Evêque de Montpellier, étoit natif de cette Ville. Etant Conseiller au Parlement de Toulouse, il y contracta une grande liaison avec le Premier Président Jean-Etienne Duranti, & Jacques Daffis, Avocat Général. Ces trois dignes Magistrats étant fortement déclarés pour les intérêts du Roi, contre le parti de la Ligue, Ratte fut envoyé à Paris, pour informer Henri III. de l'état de ses affaires. En son absence Duranti & Daffis furent massacrés par les Rebelles, qui, méconnoissant les devoirs de Sujets envers le Souverain, n'avoient plus pour règle que leur aveugle fureur. Ces fanatiques cherchèrent aussi Ratte pour l'immoler à leur zèle extravagant ; mais comme ils ne le trouvèrent point, ces Soldats de Religion se contentèrent de piller sa maison & ses livres, & de le condamner à mort par contumace. Henri IV. étant parvenu à la Couronne, & voulant indemniser Guitard de Ratte, de la perte qu'il avoit soufferte, lui fit une pension de 12000 livres, & lui donna ensuite les Abbayes de Saint Sauveur de Lodève, & de Saint Chinian, au Diocèse de S. Pons. Chargé par Henri IV d'aller trouver en Normandie son parent Gaspard de Pelet, Lieutenant de Roi de cette Province, Gouverneur du Château de Caën, pour le porter à conserver cette Place à Sa Majesté, & à entretenir la Noblesse dans la fidélité qu'elle lui devoit, Ratte réussit dans cette négociation : à son retour ayant été arrêté par les Ligueurs, le Roi le retira de leurs mains, & lui donna l'Abbaye du Valricher, au Diocèse de Bayeux. Antoine de Subjet lui résigna peu après l'Evêché de Montpellier, où il fit son entrée le 5 Novembre 1597. Le nouvel Evêque montra toujours beaucoup de zèle pour le maintien de la Religion Catholique, & la destruction de l'hérésie : il fit à son Diocèse le plus de bien qu'il put. Etant allé à Toulouse pour les affaires de son Eglise, l'Evêque de Montpellier y mourut des suites d'une chute le 7 Juillet 1602, dans la cinquantième année de son âge. Il aimoit les sciences & les Sçavans.

RATHERE ou Rathier, un des plus grands & sçav. hommes du Xe. siècle. Hugues, Roi d'Italie, le nomma à l'Evêché de Veronne. Il fut obligé de le quitter ensuite, & il passa à celui de Liège, qu'il occupa deux ans : rétabli sur

le Siège de Veronne, il fut encore obligé de s'en retirer; & cela, dit un ancien Auteur, parce qu'il déclamoit avec beaucoup de vivacité contre les vices de son tems, ce qui lui attira la haine des Grands. Il retourna à l'Abbaye de Lobbes, dont il avoit été Moine, & il mourut dans celle d'Aunai, qui lui avoit été donnée l'an 972. Nous avons de ce Prélat, *Præloquiorum libri sex*, qui renferment des Méditations sur les devoirs de tous les états; des Ordonnances, Lettres, Sermons. D. Luc d'Acheri nous les a donnés dans sa Collection. Il y a aussi des Apologies sur la vivacité dont on l'accusoit. Son style est embarrassé, mais assez pur & original. Ses expressions sont vives: il sçavoit les Canons & avoit lû les Peres. Il reprend avec vigueur les vices & les déréglemens de son tems, & attaque particulièrement les mœurs corrompues des Ecclésiastiques.

RAVAILLAC, (François) dont le nom est devenu fameux par le plus exécrable des forfaits, naquit à Angoulême d'un pere Praticien, dont il suivit quelque tems la profession, & il prit ensuite l'Habit chez les Feuillans, où il ne demeura qu'environ six semaines, parce que les Religieux le congédièrent à cause des noires idées & des visions qui l'agitoient. Peu de tems après sa sortie du Cloître, il fut accusé d'un meurtre; mais comme on ne put le convaincre, il échappa à la peine qu'il méritoit. La nécessité de vivre lui fit reprendre le métier de Solliciteur de Procès; puis il prit le parti de se faire Maitre d'Ecole. *Cet homme nourri & basil dans la scélératesse*, comme le dit Pasquier, & dont l'imagination étoit susceptible des impressions les plus sinistres, avoit depuis long-tems conçu l'horrible dessein de tuer le Roi. Dès sa premère jeunesse, dit Mezerai, les chaleurs de la Ligue, les libelles & les Sermons de ses Prédicateurs, lui avoient imprimé dans l'esprit une très-grande aversion pour le Roi, avec cette croyance qu'on peut tuer ceux qui mettent la Religion Catholique en danger, ou qui font la guerre au Pape. Un homme de ce caractère étoit un instrument fort propre à seconder les vûes des ennemis du Roi. Il réunissoit en lui toutes les qualités de ces vils Personnages dont la Mission consiste à exécuter les Sentences de mort rendues secrettement par l'Inquisition contre les Souverains. Aussi ne négligea-t-on rien pour l'entretenir & le confirmer dans le dessein qu'on lui avoit inspiré. On lui faisoit fournir quelqu'argent de tems en tems; on le fit venir à Paris deux ou

trois fois pour l'endoctriner; & après qu'il fut bien préparé à l'attentat auquel on le destinoit, il ne s'occupa plus que des moyens de l'exécuter. Henri IV. avoit reçu plusieurs avis de l'exécrable complot formé contre lui; mais quoique ce généreux Prince eût bien des raisons pour se défier de ceux qui avoient publiquement enseigné que l'on pouvoit & que l'on devoit le tuer, il se livra sans précaution au bras parricide qui devoit l'assassiner. Le 14 Mai 1610 le Roi alla un peu avant quatre heures du soir à l'Arsénal sans ses Gardes, pour conférer avec le Duc de Sulli : lorsqu'il monta en Carosse, Ravaillac étoit assis sur une pierre de la porte du Louvre. Il observa attentivement la place que le Prince prenoit, & suivit l'Equipage à dix pas derrière, attendant l'occasion. Un embarras de quelques charettes ayant arrêté le Carosse du Roi au milieu de la rue de la Féronnerie, qui étoit alors fort étroite, les Valets de pied passèrent sous les charniers des Innocens. Alors Ravaillac monta sur une des roues de derriere, & avançant le corps dans le carosse, il donna deux coups de couteau dans la poitrine du Roi. Le premier glissa entre les deux premières côtes & n'entra point dans le corps, mais le second lui coupa l'artère veineuse au-dessus de l'oreille gauche du cœur, & le sang sortant avec impétuosité étouffa ce Prince en un moment sans qu'il pût proférer une seule parole. Si le scélérat, après avoir commis cet exécrable forfait, eut jetté son couteau, il n'eut point été reconnu; mais il resta ferme à la même place, & fut pris le couteau à la main, tout dégoutant de sang. On le conduisit d'abord à l'Hôtel de Retz, où il fut gardé avec si peu de soin, que toutes sortes de gens lui parloient, & on vit entr'autres le Jésuite Coton qui le traitant d'*ami*, lui dit qu'il se donnât bien de garde d'accuser *les gens de bien*. Dès le premier interrogatoire, toutes les réponses de ce parricide prouvèrent le faux zèle qui l'animoit, & on y reconnut clairement le fruit des leçons qui lui avoient été données par ceux qui l'obsédoient depuis long-tems, qui ne cessoient de lui représenter le Roi comme ennemi de la Religion Catholique. Après avoir été trois jours à l'Hôtel de Retz, il fut transféré à la Conciergerie, & enfermé dans la Tour de Montgomeri, où plusieurs personnes eurent encore la liberté de le voir. Le Jésuite Coton n'y manqua pas, non plus que de lui recommander de nouveau de se bien garder d'accuser *les innocens*; ce qui fit dire que cet avis étoit vraiment chrétien, *mais*

qu'il pourroit être preu intéressé. Dans les interrogatoires qu'on lui fit subir à la Conciergerie, toutes ses réponses furent marquées au coin du fanatisme, & il en résulta, 1°. qu'il s'étoit porté à tuer le Roi, parce qu'on lui avoit fortement persuadé que ce Prince n'avoit pas voulu, comme il le pouvoit, réduire la Religion réformée à l'Eglise Catholique. 2°. Qu'on lui avoit recommandé de ne jamais nommer les auteurs de ce conseil. 3°. Que le prétendu éloignement du Roi pour la Religion Catholique, étoit le vrai motif qui déterminoit les ennemis de ce Prince à l'assassiner. Il déposa qu'il avoit eu communication avec le Jésuite d'Aubigni, & il soutint à ce Pere qu'il lui avoit dit en confession qu'il avoit envie de faire un grand coup, & qu'il lui avoit montré un couteau ayant un cœur dessus. Lorsqu'il fut amené devant les Juges pour être interrogé sur la sellette, il les regarda avec fermeté, se mit à genoux, baisa la terre, & répondit hardiment aux interrogatoires qu'on lui fit, conformément à ce qu'il avoit déja dit, *qu'il avoit commis le parricide*, mais qu'il n'avoit *point de complices*. Enfin le 27 de Mai cet exécrable assassin déclaré coupable du crime de Leze-Majesté divine & humaine, fut condamné aux supplices les plus affreux, & après avoir subi deux cruelles questions sans rien avouer, il fut conduit à la Grève, où son corps fut tiré à quatre chevaux, brûlé, & ses cendres jettées au vent. Si l'on en croit le procès-verbal de son supplice, la rigueur des tourmens, ne lui fit rien avouer; mais on remarque qu'on a omis de marquer dans cette pièce, qu'à la première tirade le criminel demanda d'être relâché, & qu'il dicta un Testament de mort, que le Greffier Voisin s'attacha à écrire si mal, que jamais on n'a pu le lire; on blâme d'ailleurs, & avec raison, la négligence avec laquelle le procès fut instruit, négligence qui désola tous les cœurs François; les Juges, sans doute, effrayés du nombre & de la qualité de ceux qui avoient trempé dans ce forfait, évitèrent d'en trop approfondir les causes, & n'en firent retomber la peine que sur le monstre qui avoit prêté sa main impie & sacrilège à son exécution; *mais le cri public désigne assez*, disoit Sulli, *ceux qui ont armé le bras du monstre exécrable qui a assassiné ce bon Roi*, de manière à fixer tous les doutes sur ce détestable complot.

RAVECHET, (Hyacinthe) né à Guise dans le Diocèse de Laon, fut élevé chrétiennement sous les yeux de ses parens, qui l'envoyèrent ensuite dans la célèbre Communauté de M. Gillot, pour

y faire instruire dans la piété
dans les Sciences. Il fut
eçu Bachelier à la fin de ses
ois années de Théologie,
dmis ensuite à la Maison de
orbonne, & après avoir reçu
bonnet de Docteur, il fut
hoisi pour Théologien de
Abbé de Pomponne, qu'il
ccompagna à Rome, où il
assa un an entier. Pendant
on séjour en cette Ville, il
t de sçavantes conférences
n présence de plusieurs Car-
inaux, & il lia une amitié
troite avec le Cardinal Al-
ani depuis Clément XI. De
etour en France, Louis XIV.
qui on fit connoître le mé-
ite de ce Docteur, lui don-
a une pension de 1500 liv.
t plusieurs Prélats voulurent
'employer dans leurs Eglises;
nais il refusa leurs offres par
'amour d'une vie retirée &
pénitente qu'il sçut mener au
nilieu du monde. En 1700 les
Présidens de l'assemblée de S.
Germain l'appellèrent pour le
consulter sur les matières que
'on y devoit décider, & en
1705 il suivit l'Abbé de Pom-
ponne à son Ambassade de Ve-
nise. Quelque tems après son
retour, cet Abbé lui donna la
Prevôté de Chiares, dépen-
dante de son Abbaye de Saint
Medard de Soissons. Il en dis-
tribuoit presque tous les reve-
nus aux Pauvres, & il y pas-
soit une partie de l'année dans
la retraite & dans la pratique
des bonnes œuvres. En 1715
il fut élu tout d'une voix Syn-
dic de la Faculté de Théolo-
gie, & il justifia dans ce poste
le choix qu'on avoit fait de
lui. Jamais personne ne réu-
nit plus parfaitement les qua-
lités nécessaires pour un tel
emploi; la probité, l'érudi-
tion, la facilité de s'énoncer
noblement en Latin & en
François, la douceur, la sa-
gesse, des vûes justes & éten-
dues, une habileté consom-
mée dans les affaires, & une
réputation qui lui donnoit un
accès libre auprès des per-
sonnes les plus distinguées.
Son Syndicat, qui ne fut que
de dix-huit mois, a rendu son
nom immortel par le grand
nombre de belles actions qu'il
y fit. Après s'être élevé con-
tre la Constitution *Unigenitus*,
il fit déclarer par le plus grand
nombre de Docteurs, assem-
blés le 4 Janvier 1716, que
le Décret de 1714 étoit faux
& supposé, & comme tel, se-
roit rayé des Registres. Il fit
exclure de la Faculté ceux qui
s'étoient opposés à cette con-
clusion, poursuivit le Pro-
cès de l'ancien Syndic le Rou-
ge, convaincu d'avoir fabri-
qué le Décret, & termina
plusieurs autres belles démar-
ches par la plus éclatante,
l'appel qu'il interjetta au nom
de la Faculté en adhérant à
celui des quatre Evêques.
Cette action généreuse lui va-
lut une Lettre de cachet qui
l'exiloit d'abord à Collioure,

puis à Lyon, ensuite à Saint-Brieu, sur les représentations que fit l'illustre Syndic, que ses ennemis vouloient le livrer à l'Inquisition d'Avignon. Arrivé à Rennes, la fatigue du voyage, jointe à ses infirmités habituelles, l'y firent tomber dans la maladie dont il mourut en 1717 chez les Bénédictins de Saint Melaine, après avoir reçu les derniers Sacremens avec beaucoup d'édification & de piété. Ses obséques furent célébrées avec un concours prodigieux de personnes les plus distinguées de la Ville, qui s'empressèrent de marquer l'estime & le respect qu'ils avoient pour lui. Il fut enterré chez ses hôtes charitables qui l'avoient reçu avec les démonstrations de la joie la plus sincère. On mit sur sa tombe une Epitaphe honorable, que la haine de ses ennemis fit enlever en 1737. La Sorbonne libre alors, saine & entière, rendit à l'illustre Syndic les témoignages les plus glorieux; elle approuva tout ce qu'il avoit fait pendant son Syndicat, & fit écrire en son nom une Lettre aux Religieux de Saint Melaine, pour leur marquer sa reconnoissance du bon accueil fait à un de ses Membres, qu'elle appelloit *Victimam veritatis & justitiæ;* un homme recommandable par tous les services qu'il avoit rendus à sa Patrie, à l'Eglise, à la république Chrétienne; à la vérité, *de Patriâ, de Ecclesiâ, de republicâ Christianâ, &c. tot titulis bene meritum.* Il est vrai que ce Corps infortuné, réduit par les vexations à l'état où nous le voyons aujourd'hui, révoqua depuis tout ce que l'ancienne Sorbonne avoit fait, renouvella en 1728 le funeste Décret de 1714, & voulut bien partager avec le faussaire le Rouge toute l'ignominie dont son imposture l'avoit couvert. Mais quel parallèle à faire entre la Faculté de 1717 & celle de 1728, dont nous voyons aujourd'hui les tristes débris! Quel besoin la dernière n'auroit-elle pas d'un Syndic, qui par une droiture, une fermeté, & un zèle égal à celui de Ravechet, prit les moyens efficaces de ranimer ces os desséchés, & de souffler sur eux l'esprit de vie, *ossa aridâ audite, &c.*

RAVIUS, (Chrétien) nâquit, dit-on, à Berlin en 1613. Il enseigna l'Hébreu à Utrecht; il voyagea dans l'Orient, où il apprit parfaitement les Langues Persanne & Turque, & il en rapporta divers Manuscrits, précieuses dépouilles pour un Sçavant. Il professa les Langues saintes à Oxford. On lui permit à Utrecht, en 1644, d'enseigner les Langues Orientales, mais sans appointemens. Peu de tems après, on connut

mieux l'utilité de ses talens; & on décerna à cet habile Professeur jusqu'à 600 florins par an. Ravius demeura dans la suite auprès de Christine, Reine de Suéde, & mourut à Francfort en 1677. Il a fait deux *Discours* en faveur des Langues Orientales, une *Grammaire* Hébraïque, Syriaque, &c. & plusieurs autres écrits, qui, presque tous, ont pour objet la Bible. *Jean* RAVIUS, fils de Chrétien Ravius, fut homme de Lettres, & marcha sur les traces de son pere.

RAWLEGH, ou RALEGH (Guillaume) célèbre Amiral d'Angleterre, né à Budley en Devonshire, d'une famille Noble & ancienne, eut grande part aux expéditions de Mer, du règne de la Reine Elizabeth. Il se rendit en 1584 maître du Pays de Molosa dans l'Amérique méridionale, y introduisit la première Colonie Angloise, & donna à cette Région le nom de *Virginie*, en l'honneur de la Reine Elizabeth. En 1592 cette Princesse le choisit pour commander la Flotte destinée à s'opser aux progrès des Espagnols dans l'Amérique : il leur causa de grandes pertes. A son retour il fut fait Capitaine de la garde de la Reine, & épousa une de ses Dames d'honneur. En 1595, il alla attaquer les Espagnols dans l'Isle de la Trinité, brûla la Ville de S. Joseph, & fit prisonnier le Gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orenoque; mais n'ayant pû aborder dans la Guyane, il réduisit en cendre la Ville de Comana. Revenu de ses voyages, il présenta à la Reine des Statues d'or qu'il y avoit trouvées. Il fut envoyé en 1597, avec la grande Flotte destinée à enlever les Gaillions des Espagnols. Rawlegh fut toujours en grande estime auprès de la Reine Elizabeth; mais il n'en fut pas de même sous le règne de Jacques I. L'envie attaqua ce grand homme, qui fut accusé d'avoir voulu mettre sur le Trône Arbelle Stuart, Dame du sang Royal. Condamné à perdre la tête, son supplice fut commué en une prison. Il fut 13 ans enfermé dans la Tour de Londres. Rawlegh mit à profit ce loisir pour composer une *Histoire du Monde* in-8. en Anglois, dont la première Partie fut imprimée en 1614, & c'est un des meilleurs Ouvrages de ce genre, où se trouve tout ce qu'il y a de difficile dans l'Histoire Ancienne; le Libraire lui dit un jour que son Livre n'avoit pas été trop bien accueilli par le Public; l'Auteur jetta au feu la seconde Partie, ce qui a été regardé comme une très-grande perte. Cet illustre Marin fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or, & sur les côtes de

Guyane; mais malheureux dans son expédition, il fut décapité à Westminster sous divers prétextes, à la sollicitation de l'Ambassadeur d'Espagne le 27 Octobre 1618; on a encore de lui en Anglois *la Découverte de la Guiane*, in-4.

RAY, (Jean) Botaniste & Physicien Anglois, étudia à Cambridge, & fut Membre du Collège de la Trinité. Ayant pris les degrés Académiques, il s'appliqua à la Théologie, & fut reçu Ministre; mais il ne put jamais obtenir de Bénéfice ecclésiastique, pour n'avoir pas voulu se conformer entièrement aux sentimens des Episcopaux. L'étude de la Nature fut celle qu'il aima le plus. Il n'y a peut être rien en Angleterre où il ait pû pénétrer, qu'il n'ait recherché avec soin, & examiné avec application. Ce même goût le transporta en Italie, & dans bien d'autres pays, avec d'illustres amis, qui avoient la même passion pour les mêmes connoissances. Ray fut reçu dans la Société Royale de Londres, qui a souvent été témoin de ses lumières. En 1676, il publia *in-fol.* l'*Ornithologie* de François Willoughby, dont il avoit travaillé les deux premiers Livres. Dix ans après il fit imprimer l'*Histoire des Poissons* du même avec de très-belles figures. Il fit paroître alors son *Histoire des Plantes*, qui parut d'abord en 2 vol. *in-fol.* à laquelle il ajouta dans la suite un 3^e^. vol. Il a travaillé encore sur les Insectes, sur les Scarabées, &c. L'Ouvrage Anglois qui a pour titre, l'*Existence & la Sagesse de Dieu manifestées dans les Œuvres de la Création*, a été traduit en François & en Allemand. On a du même Auteur, une *Exhortation* à la piété, fondée principalement sur ce qu'elle rend heureux en cette vie & en l'autre, à Londres 1700. Ce discours est principalement contre Bayle, qui avoit paru nier qu'une République toute composée de Chrétiens, qui seroient exacts observateurs de leur Religion, pût se soutenir. Nous avons encore beaucoup d'Ecrits de Ray, qui prouvent tous que l'Auteur avoit beaucoup de solidité, de jugement & d'érudition. Il mourut à Black-Norley en 1706, à 78 ans.

RAYMOND, Chanoine de S. Sernin de Toulouse, fut offert de bonne heure par ses parens, dans l'Eglise de ce Saint. C'étoit alors dévouer un enfant à l'état Ecclésiastique. Raymond embrassa cet état, & dans la suite l'abandonna, se maria, & après la mort de sa femme, ne s'occupa plus que des œuvres de charité. Il fonda un Hôpital pour l'entretien de trente Pauvres, fit construire un pont pour la commodité publique, vers l'embouchure du Lers dans la Garonne, &

employa une grande partie de ses revenus pendant plusieurs années, à la construction de l'Eglise de S. Sernin. Il prit l'habit régulier dans l'Eglise de ce Saint, & à son exemple plusieurs autres embrassèrent le même genre de vie : & ainsi la vie Canoniale y fut établie vers l'an 1076. On ignore le tems de la mort de ce digne Chanoine, dont la piété & les bonnes œuvres méritent d'être transmises à la postérité.

RAYNAUD, (Théophile) Jésuite du XVII^e. siècle, naquit à Sospello dans le Comté de Nice en 1584, & étant entré chez les Jésuites, il demeura presque toujours en France occupé à y enseigner les Humanités, la Philosophie & la Théologie. Naturellement caustique, & porté à la satyre, il fut traversé par sa Société, qui veut que tous ceux qui la composent, pensent uniformement. Raynaud n'en voulut cependant pas sortir, & mourut à Lyon le 31 Octobre 1663, à 79 ans. Les Carmes lui rendirent des honneurs funèbres dans tous les Couvents de leur Ordre, par reconnoissance pour le Livre qu'il avoit eu la bonté de faire sur le Scapulaire. Les autres matières sur lesquelles cet Auteur a travaillé, ne sont pas toujours mieux choisies. Sa plume malheureusement trop féconde pour le Libraire qu'elle envoya à l'Hôpital, enfanta vingt immenses volumes *in-fol*. Il les avoit publié pour la plûpart séparément & à mesure, mais ils furent recueillis, & dix-neuf parurent en 1665, par les soins d'un de ses Confreres, & 4 ans après on en ajoûta un 20^e. Cet Auteur avoit une mémoire prodigieuse, une vaste érudition, & une imagination des plus vives, mais peu de jugement & de goût. Les desseins de ses Livres sont tous bizarres, son érudition sans choix, & son style rude & grossier, est gâté dans bien des endroits par des affectations puériles.

RAZILLY, (Marie de) tient un rang honorable parmi les Dames Illustres du dix-septième siècle : issue d'une noble & ancienne famille de Touraine, elle s'attacha de bonne heure à la Poësie, & célébra les plus glorieuses conquêtes de Louis XIV. On admire dans ses vers une noblesse, une élévation qui répond à la grandeur des sujets qu'elle traitoit. Madlle. l'Héritier, qui avoit pour elle une estime singulière, lui dédia son apothéose de Madlle. de Scuderi. Mais si Mlle. de Razilly avoit été avantagée des plus précieux dons de la Nature, il s'en falloit bien que la fortune lui eût été aussi favorable. Ce fut la triste situation de ses affaires qui la mit dans la nécessité d'avoir recours aux

bontés du Roi, à qui elle fut présentée par le Duc de Noailles, parent de cette Demoiselle. Son Placet au Roi est précédé d'une Requête en prose, où elle expose d'une manière touchante sa malheureuse destinée. « Mon » frere aîné, (dit-elle à Louis » XIV.) qui avoit l'honneur » d'être Maréchal-de-Camp » & Lieutenant-Général des » armées de Sa Majesté, ayant » achevé de dépenser à son » service tout le bien de la » Maison, je ne puis plus » avoir d'autre recours qu'à sa » seule bonté ». Cette illustre Sçavante obtint de Sa Majesté une pension de deux mille livres, récompense dont ses talens la rendoient digne, quand son état & les grands services rendus à la Patrie par sa famille, n'auroient pas été des motifs suffisans pour la lui accorder. Elle mourut à Paris en 1707, âgée de 83 ans. Ses Poësies se trouvent dans différens Recueils.

REAL, (César Vichard de St.) plus connu par ses écrits généralement estimés, que par l'histoire de sa vie, eut pour pere un Conseiller au Sénat de Chamberi, & pour ayeul un Juge-Mage de Tarentaise. Il quitta de bonne heure Chamberi, lieu de sa naissance, pour venir à Paris, où il acquit bientôt de la réputation, & fut regardé comme un habile Ecrivain. En 1675. il retourna dans sa patrie, & passa de-là en Angleterre avec la Duchesse Mazarin; mais il ne tarda pas à revenir à Paris, où il vécut fort long-tems en simple Clerc, sans titres ni dégrés, & uniquement occupé du soin de ses études. Il y publia divers nouveaux ouvrages, dont quelques-uns excitèrent des disputes littéraires. Il se retira en Savoye en 1692. & mourut la même année dans sa patrie, aussi peu accomodé des biens de la fortune, qu'avantagé du côté de l'esprit. On le regardoit comme un peu trop sensible aux traits de la critique. L'histoire faisoit ses délices, il vouloit qu'on l'étudiât tout autrement qu'on ne fait. Il s'attacha principalement à la Romaine, dont il a éclairci différens points. La critique, en attaquant quelques défauts de ses ouvrages, n'a pû disconvenir qu'ils ne fussent remplis de remarques solides & sensées, & de réflexions utiles & ingénieuses. On lui a reproché d'avoir employé des anecdotes suspectes; cela doit s'entendre particulièrement de son *Histoire* de Dom Carlos, & de la *Conjuration* des Espagnols contre Venise. Les Œuvres de cet Auteur, imprimées à Paris en 1724. renferment quatre volumes *in*-12. Une autre édition plus correcte & plus ample a été donnée à Paris en 1745. en trois volumes *in*-4°. & six volumes *in*-12. Le premier vo-

ame contient sept *Discours* ur l'usage de l'Histoire, où 'on trouve un grand esprit de éflexion, & des remarques udicieuses, qui pourroient tre écrites d'une manière lus serrée & plus concise; ne Histoire de la Conjuraion des Grecs &c. Le second enferme des considérations ur le meurtre de César, sur Lépide, sur Marc-Antoine; a Vie de Jesus-Christ qui est ort peu de chose, & qui rouve que l'Auteur n'avoit pas trop médité les Livres aints &c. Ce qu'il y a de nieux dans le troisième, c'est Dom Carlos, petit Roman, très-bien écrit, & la Conjuration de Venise, qui n'est peut-être aussi qu'un Roman, mais qui est un chef-d'œuvre d'histoire. Le quatrième renferme des Traités de Morale, de Philosophie & de Critique. On trouve dans les autres les Mémoires de la Duchesse de Mazarin, dont il avoit partagé les aventures, & qui sont en grande partie de lui; les deux premiers livres des Lettres de Cicéron à Atticus en François; la Rélation de l'Apostasie de Genève, ouvrage curieux fait par Jeanne de Jussie, Religieuse de S. Claire, qui fut chassée de Genève en 1535. L'Abbé de S. Réal n'a fait que retoucher ce morceau Quant aux Œuvres posthumes attribuées à cet Abbé, plusieurs prétendent qu'il n'y aucune part.

REAUMUR, (René-Antoine Ferchault sieur de) né à la Rochelle, en 1683. d'une famille de Robe, y fit ses premières études, sa Philosophie à Poitiers, & en 1699. il alla faire son Droit à Bourges. Son goût pour les Mathématiques & pour la Physique s'étant déclaré de bonne heure, il se hâta de se rendre à Paris pour cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Dès 1708. il fut jugé digne d'être membre de l'Académie des Sciences, & bientôt il justifia le choix de cette Compagnie par deux Mémoires Géométriques. Mais entraîné par son penchant pour l'Histoire Naturelle, il se livra tout entier aux recherches de ce genre; & la même année de son entrée à l'Académie, il lût ses Observations sur la formation des Coquilles, & son Mémoire sur les Araignées, dans lequel il prouve que la découverte du Président le Bon sur ces Insectes, n'étoit que de pure curiosité. Les découvertes de cet habile Naturaliste s'étendirent sur toutes les œuvres de la nature; & l'on doit à ses curieuses recherches non-seulement la connoissance des filieres, des moules, des puces marines, des grains qui fournissent la couleur pourpre, de la cause de l'engourdissement de la torpille & de plusieurs objets qui n'intéressent que la cu-

riosité physique, mais d'une infinité d'autres qui vont directement au bien de la société. Le travail qu'il avoit entrepris sur les arts lui fit découvrir des mines de turquoises, que l'on croyoit ne prendre naissance qu'en Perse, & il en trouva dans le Languedoc qui ne le cèdent ni en grosseur, ni en beauté à celles de l'Orient. Il découvrit la matière qui donne la couleur aux pierres fausses, & qui se tire d'un petit poisson nommé *able*, & il donna l'Histoire, encore plus intéressante, des Rivières *aurifères* de France, dans laquelle on voit briller l'esprit du Physicien, avec le détail de cet art si simple qu'on employe à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Telles sont encore ses *Recherches* sur le banc de coquilles fossiles dont on tire en Touraine la matière qui sert à fertiliser les terres, sur la nature des cailloux, sur l'art de convertir le fer en acier, découverte qui lui valut une pension de douze mille livres, dont il obtint la continuation à l'Académie, pour subvenir aux frais des expériences nécessaires à la perfection des arts. La découverte de cet art fut bientôt suivie de celles de plusieurs autres que l'Etat lui doit, de l'art de fabriquer le fer-blanc, de faire de la porcelaine, de la nouvelle manière de composer les thermomètres & de les rendre uniformes, de conserver les œufs, de faire éclore & d'élever des oiseaux. Pendant que l'ingénieux Naturaliste étoit occupé de ces objets importans, il en suivoit encore un autre d'une plus grande étendue, & capable seul d'occuper un Physicien : il travailloit à *l'Histoire des Insectes*, dont il donna le premier volume en 1734. Ce premier volume contient l'histoire des chenilles, qu'il divise en sept classes, & dont il présente aux yeux tout le détail de la vie. Le second volume, qui parut en 1736, est une continuation du même sujet, & contient de plus l'histoire des chenilles dans leur troisième état ou sous la forme de papillons. Le troisième volume contient l'histoire des teignes, non-seulement de celles qui sont si pernicieuses aux étoffes de laine & aux pelleteries, mais encore de celles qui vivent dans des feuilles d'arbre & dans les eaux. Dans le quatrième il est parlé des galles insectes, des mouches à deux aîles & des cousins, dont il donne la singulière histoire. Viennent ensuite dans le cinquième les mouches à quatre aîles, & surtout les abeilles; & dans le sixième, qui est le dernier, on trouve l'histoire des autres mouches qui font du miel, des guêpes, du formicaleo, des demoiselles, & enfin des mouches épheme-

res, ces insectes singuliers, qui après avoir été poissons pendant trois ans, n'ont à vivre sous la forme de mouches, qu'un petit nombre d'heures. Ce dernier volume est précédé d'une préface, qui contient l'admirable découverte des polypes, qui se multiplient sans accouplement. Réaumur finit ses expériences par les observations qu'il fit sur les oiseaux, sur la manière dont se fait la digestion, sur l'art avec lequel ils sçavent construire leur nid; & en 1756 il lût ses remarques sur ce sujet à l'Académie. Ce fut son dernier ouvrage, non que son âge eût affoibli son ardeur pour le travail, auquel sa bonne santé le rendoit encore très-propre; mais il mourut en 1757, des suites d'une chute qu'il avoit faite au Château de la Bernardiere, dans le Maine, où il étoit allé passer ses vacances. Il étoit âgé d'environ soixante-quinze ans. Les ouvrages de ce Sçavant font assez connoître les talens de son esprit: ils sont écrits avec une exactitude, une clarté & une élégance peu ordinaire aux Naturalistes, & aucun n'a traité la matière avec autant de soin & d'agrément. Les qualités de son cœur n'étoient pas inférieures, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs, & son exactitude à remplir les devoirs de la Religion, en faisoient un homme estimable. Il a laissé à l'Academie ses papiers & son cabinet d'histoire naturelle.

REBOULET, Avignonois, *le Filleau* du dix-huitième siècle. Cet homme, pour servir une Société dont il avoit été membre, publia un Roman diabolique, sous le nom *d'Histoire de l'Enfance*, en 2 vol. où l'imposture & la calomnie ne sont pas épargnées. Ce libelle diffamatoire, aussi contraire à la vérité qu'au bon sens, fut brûlé par la main du Boureau à Toulouse, à la réquisition de l'Abbé de Juliart, dont il faut voir l'article & celui de Mondorville, pour apprécier dignement l'ouvrage de Reboulet. Nous avons encore de cet Auteur la Vie de Clém. XI, faite avec le même goût de sincèrité que *l'Histoire de l'Enfance*; la Vie de Louis XIV, assez bien écrite, où les faits sont exposés clairement, sans verbiage, & sans réflexions polixes ou trop fréquentes.

REBUFFE, (Pierre) sçavant Jurisconsulte, naquit à Baillargues, auprès de Montpellier, en 1600. Il enseigna le Droit avec beaucoup de réputation en différentes Universités, & enfin à Paris. Le Pape Paul III lui offrit une place d'Auditeur de Rote à Rome. On voulut aussi lui

faire accepter une Charge de Conseiller, puis de Président au Grand Conseil, & successivement une de Conseiller aux Parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux & de Paris. Mais exempt d'ambition, il préféra modestement à l'éclat des honneurs le rang de Professeur. Il entra en 1517. dans l'état Ecclésiastique, & reçut le sacerdoce agé de soixante ans; il s'appliqua à l'Hébreu, pour mieux entendre le Texte sacré. Il mourut à Paris le 2 Novembre 1557. Ses ouvrages sont imprimés en quatre volumes in-fol. Les principaux sont, *Praxis Beneficiorum*, des *Notes* sur les règles de la Chancellerie, des *Commentaires* sur les Edits & les Ordonnances de nos Rois &c.

REGILLO, (Jean-Antoine Licinio) Peintre. *Voyez* PORDENON.

REGINON, Abbé de Prum, de l'Ordre de Saint Benoît, dans le Diocèse de Trèves, fleurissoit sur la fin du seizième siècle, & composa une *Chronique*, qui s'étendoit depuis la naissance de Jesus-Christ jusques vers l'an 908. & qui a depuis été continuée environ jusqu'en 970: c'est un ouvrage utile pour le huit & le neuvième siècle. Il se trouve dans le tome premier du Recueil des Historiens d'Allemagne de Pistorius. Cet Abbé composa encore un Traité *de Disciplinis Ecclesiasticis*, & *de Religione Christianâ*, qui est un recueil de Canons & de Reglemens Ecclésiastiques. Il semble avoir été le premier qui, dans l'Occident, ait joint avec les Canons, les Sentences des Peres & les Loix civiles. Il composa ce dernier ouvrage à la persuasion de Ratbode, Archevêque de Trèves, dans la Ville duquel il s'étoit retiré. M. Baluze a donné de ce recueil de Canons, une excellente édition, avec des notes sçavantes, en 1671.

REGIO-MONTAN. *Voyez* MULLER.

REGIS, (Pierre-Sylvain) naquit en 1632. à la Salvetat de Blanquefort dans le Comté d'Agenois. Après avoir fait avec éclat ses Humanités & sa Philosophie chez les Jésuites à Cahors, il étudia en Théologie, & se rendit si habile en quatre ans, que le Corps de l'Université le sollicitant de prendre le bonnet de Docteur, lui offrit d'en faire tous les frais; mais il ne s'en crut pas digne, qu'il n'eût étudié en Sorbonne à Paris. Il y vint; mais s'étant dégoûté de cette étude, il commença à se livrer à la Philosophie Cartésienne: & n'ayant plus que quatre ou cinq mois à demeurer à Paris, il se hâta de s'instruire sous Rohaut, qui donna tous ses soins à un Disciple qu'il croyoit propre à répandre la

nouvelle

nouvelle Philosophie. Regis l'établit à Toulouse par des conférences publiques, qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avoit une facilité admirable de parler, & le don d'amener les matières abstraites à la portée de ses Auditeurs. Bientôt toute la Ville fut remuée par le nouveau Philosophe. Les Dames mêmes accoururent à ses leçons, & l'on paroissoit affecter de faire une abjuration parfaite de l'ancienne Philosophie. Messieurs de Toulouse, touchés des instructions & des lumières que Regis leur avoit apportées, lui firent une pension sur leur Hôtel de Ville; événement qui semble appartenir à l'ancienne Grece. En 1671. Regis accompagna le Marquis de Vardes à Montpellier, où il fit des Conférences avec le même applaudissement qu'à Toulouse. Il vint à Paris en 1680, & commença à tenir de semblables Conférences chez Lémery. Les Conférences y avoient un éclat qui leur devint funeste. L'Archevêque de Paris, par déférence pour l'ancienne Philosophie, donna à Regis un ordre de les suspendre, déguisé sous la forme de conseil, ou de prière. En 1690, Regis fit paroitre un systême général de Philosophie, sous ce titre: *Systême de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, la Physique, & la Morale*, en 3 Vol. *in*-4. Il répondit en 1691 au Livre intitulé, *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, sorti d'une des plus sçavantes plumes de l'Europe, le sçavant Huet. Regis eut à soutenir de plus grandes contestations pour avoir attaqué l'explication que le Pere Mallebranche avoit donnée dans sa Recherche de la vérité, de ce que la Lune paroît plus grande à l'horison qu'au Méridien. Une de leurs principales disputes roula sur la nature des idées. Notre Sçavant publia en 1704 un Livre *in*-4. sous ce titre : *L'usage de la Raison & de la Foi*, ou *L'accord de la Foi & de la Raison*. Sa réputation alla jusques dans les Pays étrangers lui faire d'illustres amis. Il fut reçu à l'Académie des Sciences en 1699. Il mourut le 11 Janvier 1707.

REGIUS, ou LE ROI, (Urbain) naquit à Langenargen sur le Lac de Constance. Il étudia à Bâle, puis à Ingolstad, où la réputation de Jean Eckius attiroit beaucoup d'Ecoliers. Regius fit en cette Ville des leçons particulières, & il étoit la caution des jeunes gens dont on l'avoit chargé. Cette jeunesse ayant fait plus de dépense que les parens n'en voulurent payer, le Maître fit une espèce de banqueroute, & fut obligé de faire la cession de ses Livres & de ses meubles, & de s'enrôler. Eckius

e dégagea & le rendit aux Muses. Regius répara, par son zèle, son infidélité, & fit tant de progrès dans les Sciences à Ingolstad, qu'il reçut en cette Ville la couronne d'Orateur & de Poëte, de la main même de l'Empereur Maximilien. Quelque tems après, il fut fait Professeur de Rhétorique & de Poësie; s'appliquant ensuite à la Théologie, il eut le malheur de donner dans les erreurs de Luther; il alla à Ausbourg, pour se soustraire aux reproches de son Maître. Eckius alla chercher ce transfuge; mais il ne put le ramener au camp, qu'il avoit quitté. Regius s'attacha en 1530, au service du Duc de Brunswick, qui le fit Sur-Intendant des Eglises de Lunebourg. Il épousa une femme d'Ausbourg qui étoit de bonne famille, qui sçavoit bien l'Hébreu, & qui lui donna treize enfans. Il mourut à Zell en 1541. Ses Œuvres sont en 3 volumes *in-fol.* dont les deux premiers contiennent les Ecrits Latins, & le troisième ce qu'il a fait en Allemand.

REGNARD, (Jean-François) l'un de nos meilleurs Poëtes comiques, après Molière, naquit à Paris en 1647. Il avoit à peine achevé ses études, qu'entraîné par la passion des voyages, il partit pour l'Italie, & il rencontra à Boulogne une jeune Provençale dont il devint amoureux; à son retour s'étant embarqué pour Marseille, le vaisseau fut pris & tout l'équipage conduit à Alger. Le jeune Regnard, condamné à ramer sur une barque que son Patron envoyoit en course, eut beaucoup à souffrir pendant les six premiers mois de son esclavage; mais dès qu'on s'apperçut de son talent pour la cuisine, on commença à le traiter moins durement, & il dût à la bonté de ses ragoûts, l'adoucissement de ses maux. On lui laissa le tems de faire des cages d'oiseaux, & on lui permit de les aller vendre en Ville; ce fut dans une de ces courses qu'il rencontra son aimable Provençale, avec laquelle il eut plusieurs entretiens. Accusé ensuite par son Maître de quelque commerce secret avec une de ses Favorites, il fut livré à la Justice, & il auroit expié son crime par le feu, si le Consul François, qui depuis long-tems avoit reçu une somme considérable pour le racheter, ne se fut vivement intéressé en sa faveur. De retour en France, Regnard visita les plus belles Villes de Provence: étant à Arles, il rencontra pour la troisième fois la belle Provençale, qu'il étoit sur le point d'épouser, lorsque l'apparution subite du mari de cette femme, que l'on croyoit mort, fit échouer son projet. De retour à Paris, il entre-

prit bien-tôt de nouveaux voyages, & il parcourut la Flandre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, le Danemark, la Suede, & l'extrémité de la Laponie. Il grava sur un rocher ce vers :

Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Enfin après une absence de trois ans, il revint à Paris, résolu de ne plus faire de nouvelles courses. Il acheta les Charges de Lieutenant des Eaux & Forêts, & des Chasses de Dourdan, & il acquit en même-tems la Terre de Grillon. Ce fut dans ce séjour qu'il composa la plûpart de ses pièces comiques qui furent reçues avec les plus grands applaudissemens. L'enjouement de son esprit, les charmes de sa conversation, attiroient chez lui les personnes de la première distinction. Cet homme si gai mourut de chagrin dans son Château de Grillon en 1709, âgé de 70 ans : on prétend même qu'il avança ses jours. Nous avons un Recueil des Œuvres de cet aimable Poëte en 5 vol. *in*-12. dont le premier contient la relation de ses voyages qu'il n'avoit composé que pour lui-même ; le second contient la *belle Provençale*, historiette ; *Voyage de Normandie*, mêlé de prose & de vers : quelques-unes des Comédies qu'il a fait pour le Théâtre François au nombre de dix, & qui se trouvent répandues dans ses autres volumes. Les principales de ses pièces sont *le Joueur*, Comédie mise à côté de celles de Moliere ; que l'on a cru mal-à-propos qu'il avoit dérobée a Dufreny. Les *Menechmes* dédiée à Despreaux, &c. Outre les pièces insérées dans ce Recueil, Regnard en a encore fait plusieurs pour le Théâtre Italien.

REGNAULDIN, (Thomas) Sculpteur ; natif de Moulins, mort à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il étoit de l'Académie de Peinture & de Sculpture. On voit de lui dans les jardins de Versailles l'Automne & Faustine ; & aux Thuilleries, le beau Groupe représentant l'enlèvement de Cybelle par Saturne, sous la figure du Tems.

REGNIER, (Mathurin) Poëte satyrique, né à Chartres en 1573, d'un Bourgeois de cette Ville qui avoit épousé une sœur de Desportes ; prit dès sa jeunesse le parti de l'Eglise ; & s'en rendit bien indigne par la vie licentieuse qu'il mena, & qui lui procura toutes les infirmités de la vieillesse à l'âge de 30 ans. Il fit deux fois le voyage de Rome ; d'abord avec le Cardinal François de Joyeuse, ensuite avec l'Ambassadeur Philippe de Béthune. Il obtint en 1604 par un dévolut, un Canonicat de l'Eglise de Chartres ; eut plusieurs autres Bénéfices,

& une pension de 2000 livres sur l'Abbaye de *Vaux de Cernay*, après la mort de son oncle qui en étoit Titulaire. Il mourut à Rouen âgé de 40 ans en 1613. S'il en faut croire quelques Poësies spirituelles de cet Auteur, il paroît qu'il répara les débordemens de sa jeunesse. Il y fait paroître en effet des sentimens dignes d'un Chrétien pénitent, qui démentent l'épitaphe qu'il s'étoit faite dans le tems de ses désordres.

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeai jamais à elle.

Regnier est le premier parmi les François, qui ait réussi dans la satyre. On a fait plusieurs éditions de celles de ce Poëte, dont la plus magnifique est celle de Londres, *in-4.* 1729, avec des remarques de Brossette : il a pris pour modèle Perse & Juvenal.

De ces Maîtres sçavans, disciple ingénieux,
Regnïer s'est parmi nous formé sur leurs modèles ;
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.

Heureux, ajoûte le même Boileau,

Si ses discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;
Et si du son hardi, &c.

Ce Poëte est en effet aisé, coulant, naïf, vigoureux : il y a de la finesse & un tour naturel dans les morceaux qu'il a travaillés avec soin : mais il oublie souvent la dignité dans les mots, dans les pensées, même dans les choses. Il est quelquefois long & diffus. Quand il trouve à imiter, il va trop loin, & son imitation est presque toûjours une traduction inférieure à son modèle. Le grand Rousseau le comparoit à Lucile, & prétendoit que personne n'avoit mieux pris que lui le tour des Anciens ; que la barbarie qu'on remarque en quelques endroits dans son stile est celle de son siècle, & non pas la sienne ; mais qu'il a des Vers si heureux & si originaux, des expressions si propres & si vives, qu'il tiendra toujours un des premiers rangs parmi le petit nombre des Auteurs excellens.

REGNIER DESMARAIS, ou plûtôt DESMARAIS, (François-Séraphin) originaire de Saintonge, né à Paris en 1632, fit ses études avec éclat chez les Chanoines réguliers de Nanterre, & vint en 1647 étudier en Philosophie à Paris au Collège de Montaigu. Ce fut pendant ce cours, qu'âgé d'environ 15 ans, il traduisit en Vers burlesques la *Batracomiomachie*

d'*Homère*. Il alla à Rome en 1662 en qualité de Secrétaire d'Ambaſſade, à la ſuite du Duc de Créqui, & fut témoin de toute l'affaire des Corſes, dont il écrivit une relation qu'il fit imprimer : *Hiſtoire des démêlés de la Cour de Rome au ſujet de l'affaire des Corſes*. Tout ce qui eſt rapporté dans cette hiſtoire, a paſſé par les mains de l'Auteur qui l'a compoſée, ſur les inſtructions & les dépêches du Roi, & ſur celle de l'Ambaſſadeur, & il y a joint les preuves de tout ce qu'il y rapporte. Une *Ode* Italienne de la façon de Regnier, lui valut une place à l'Académie de la Cruſca de Florence en 1667, & en 1670 il fut reçu de l'Académie Françoiſe, dont il fut fait Secrétaire perpétuel, en 1684, après la mort de Mezeraï. C'eſt lui qui compoſa tous les *Mémoires* qui parurent ſous le nom de l'Académie contre Furetière. En 1668 le Roi lui donna le Prieuré de Grammont, ce qui détermina ſa vocation à l'état Eccléſiaſtique. Il eut en 1675 l'Abbaye de Saint Laon de Thouars, peut-être en récompenſe de ſa traduction du *Traité de la perfection Chrétienne* de Rodrigués, qu'il avoit faite à la prière des Jéſuites; traduction bien inférieure à celle de Port-Royal. Ses autres ouvrages ſont, une *Traduction* en Vers Italiens des *Odes d'Anacréon*, qu'il dédia en 1692 à l'Académie de *la Cruſca*, une *Grammaire Françoiſe*, imprimée en 1676, en 2 Vol. *in*-12; 2 Vol. de Poëſies. Le premier contient ſes *Poëſies Françoiſes*, & l'autre ſes *Poëſies Latines, Italiennes & Eſpagnoles* : la *Traduction des deux Livres de la divination de Cicéron*, imprimée en 1710. Il a traduit auſſi les cinq Livres de cet Auteur, *De finibus bonorum & malorum*, & il y a joint des remarques. Il mourut en 1713 âgé de plus de 82 ans, laiſſant pluſieurs Ouvrages manuſcrits. On dit que ſa célèbre traduction d'une ſcène du *Paſtor fido*, laquelle n'auroit dû jamais effectivement ſortir de la plume d'un Eccléſiaſtique, fut cauſe qu'il ne fut point Evêque. Cet ingénieux & ſçavant Académicien mérite un des premiers rangs parmi nos Grammairiens, nos Ecrivains corrects, & nos bons Traducteurs. Il y a plus d'eſprit que de génie dans ſes Poëſies, où l'on trouve des choſes très-agréables, & beaucoup de pureté de langage. Les Italiens font un grand cas de tout ce qu'il a compoſé dans leur langue.

REIHING, (Jacques) né à Auſbourg en 1579, s'engagea par un vœu qu'il accomplit depuis, d'entrer dans la Compagnie des Jéſuites. Il y profeſſa avec applaudiſſement les Humanités, la Philoſo-

phie, & la Théologie; mais ennuyé de la vie célibatique, il apostasia, se fit Luthérien, & se maria Il mourut en 1628, six ans après avoir quitté la Société. Il avoit publié quelques Ouvrages de Controverse, d'une doctrine fort différente, par rapport aux différens tems dans lesquels il les produisit.

REINECCIUS, (Reinier) sçavant Ecrivain Allemand, natif de Steinheim, dans le Diocèse de Paderborn, enseigna long-tems les Belles-Lettres avec un applaudissement universel, & mourut en 1595. On a de lui plusieurs Ouvrages sçavans sur l'Hist. & sur les Généalogies Historiq. des Princes de différentes Nations anciennes; les principaux sont, *Methodus Legendi Historiam Sacram & Profanam*, *in-fol.* Ce sont plutôt des divisions historiques, mais trop succintes & de peu d'usage, qu'une Méthode pour lire & pour étudier l'Histoire. On trouve à la fin de ce Traité un discours peu considérable, *in Historiâ ejusque dignitate*; *sintagma familiarum, sive Historia Julia*, 3 vol. *in-f.* 1594, édit. la plus ample, ouvrage très-curieux, très-estimé pour les anciennes familles, mais très-rare, de cette édition qui est augmentée du double. *Historia Orientalis* in-4. *Chronicon Hierosolimitanum* in-4. très-rare, &c.

REINESIUS, (Thomas) sçavant Médecin Allemand. Il naquit à Gotha le 13 Décembre 1587. Il se rendit très-célèbre dans les Belles-Lettres & dans la Médecine; après avoir été Conseiller de l'Electeur de Saxe, il se retira à Leipsic, où il pratiqua la Médecine, & où il mourut le 24 Février 1667 à 80 ans. Nous avons de lui six Livres de diverses leçons, des Lettres pleines d'érudition en réponse à ceux qui le consultoient; *Sintagma*, *inscriptionum antiquarum*, &c. 2 V. *in-f.* estimés, qui peuvent servir de supplément au grand Recueil de Gruter, & grand nombre d'autres Ouvrages en Latin.

RELAND, (Adrien) sçavant Professeur en Langues Orientales, & en Antiquités Ecclésiastiques, dans l'Université d'Utrecht, naquit à Rip, village de Nord-Hollande, le 17 Juillet 1676, d'un pere qui étoit Ministre de ce village, & qui le fut ensuite à Amsterdam. Il fut élevé avec un soin infini: & ses progrès répondirent aux travaux de ses Instituteurs. Dès l'âge de onze ans il avoit fini toutes ses classes: & pendant les trois années suivantes, il fit de grands progrès dans l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldaïque, & l'Arabe. Il se délassoit ensuite parmi les délices des Poëtes. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé

à Utrecht, où, après trois années d'étude, il fut reçu Docteur en Philosophie, & soutint une Thèse *de Libertate Philosophandi.* Il commença à étudier en Théologie à dix-sept ans : après avoir demeuré six ans à Utrecht, il alla à Leyde continuer ses études Thèologiques, & il y fit aussi un cours de Physique Expérimentale. Plusieurs Universités voulurent avoir Reland parmi leurs Professeurs, tout jeune qu'il étoit. Il professa la Philosophie à Utrecht, où il mourut de la petite vérole, le 11 Février 1719, en sa 43[e] année, & fut universellement regretté. Ses principaux Ouvrages sont 1°. une excellente *Description* de la Palestine, *in*-4. volume très-sçavant & très-exact sur la Géogrophie de la Palestine, que l'Auteur considère dans les différens états où elle a été. 2°. Cinq *Dissertations* sur les Médailles des anciens Hébreux, & plusieurs autres Dissertations sur différens sujets curieux & intéressans. 3°. une *Introduction* à la Grammaire Hébraïque. 4°. Les *Antiquités* des anciens Hébreux *in*-8. livre très-utile, & qui en peu de mots contient beaucoup de savoir, de lumières & de recherches. *Les Fastes Romains* in-8. très curieux. 5°. *De Religione Mahometana:* tous ces Ouvrages sont en Latin, & le dernier a été traduit par M. Durand; la deuxième édition qui est la plus estimée est de 1717, il est divisé en deux Livres, dont le premier contient un abrégé de la Croyance des Mahométans, traduit d'un manuscrit Arabe, & le deuxième, les Accusations & les Reproches qu'on leur fait à tort.

REMBRANT, (Van-Rein) Peintre & Graveur, fils d'un Meunier, né en 1606, dans un village situé sur le bras du Rhin, qui passe à Leyde, mort à Amsterdam en 1688, montra dans son enfance un goût décidé pour le dessein. Son pere le mit envain dans un Collège, il négligea toutes les autres études, & il sçavoit à peine lire. Aussi ce Peintre n'a jamais travaillé qu'à des sujets très-simples. Il étudia l'Art de la Peinture sous plusieurs Maîtres, qui furent tous étonnés de la rapidité de ses succès. Il s'efforçoit de rendre la Nature dans la plus grande vérité. Rembrant est compté parmi les plus célèbres Artistes. La Nature lui avoit donné un génie heureux, & un esprit solide. Ce Peintre possédoit dans un degré éminent l'intelligence du clair-obscur ; il est égal aux Titien pour la fraîcheur, & la vérité de ses carnations. Ses Tableaux, à les regarder de près, sont heurtés & raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux ; toutes les couleurs sont en harmonie : sa manière est suave, & ses figures sem-

blent être de relief. Il donnoit aux parties du visage un caractère de vie & de vérité qu'on ne peut trop admirer. Ses sujets d'Histoire sont en petit nombre. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses Tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche beaucoup d'incorrection : en effet, il ne fit aucune étude de l'Antique.

REMI, (Saint) étoit d'une naissance illustre, & possédoit de grands biens ; mais nous ne dirions rien de lui, si nous n'avions que ces deux avantages à célébrer. Son sçavoir, grand pour le tems, & son éminente piété le firent choisir pour y gouverner l'Eglise de Reims, à 22 ans. Il résista de bonne foi à la sorte de violence que lui firent le Clergé & le Peuple de Reims, qui vinrent le tirer de sa solitude ; mais il fut enfin obligé de se rendre à leurs vœux, lorsqu'il vit que cette élection venoit de Dieu, qui l'avoit choisi, pour être un Apôtre de la France. En effet, ce fut lui qui baptisa le Roi Clovis. S. Remi étoit Evêque dès l'an 471 ; & il étoit mort en 535. Nous avons sous son nom quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Peres.

REMI d'AUXERRE, Religieux de l'Abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, sur la fin du neuvième siècle, composa un *Traité* des Offices Divins, & plusieurs autres Ouvrages. Il fut appellé par Foulques, Archevêque de Reims, pour rétablir les études dans cette ville.

REMI, (Saint) Archevêque de Lyon, fut l'un des plus sçavans Evêques du neuvième siècle, & un des plus zélés défenseurs de la Doctrine de Saint-Augustin sur la Grace. Il écrivit en faveur de sa gratuité, & de son efficacité, contre ceux qui attaquoient l'une & l'autre. Son zèle pour la défense d'une Doctrine si précieuse honora beaucoup le Siège de Lyon, sur lequel son mérite l'avoit fait élever. Hincmar, qui se voyoit attaqué de tous côtés, engagea un Irlandois nommé Jean Scot, & surnommé Erigene, de répondre à tout ce qui se disoit contre lui. Mais Jean Scot, en défendant Hincmar, enseigna une Doctrine si conforme au semi-Pelagianisme, que tout le monde en fut indigné. S. Prudence le refuta par un *Traité* de la Prédestination. L'Eglise de Lyon chargea le Diacre Flore de réfuter aussi la pernicieuse Doctrine de Scot. Il le fit dans un Livre, où il prouve la foiblesse du libre arbitre, & la nécessité de la grace. L'homme, dit-il, n'a de lui-même ni la bonne volonté, ni l'action ; mais il tient l'une

& l'autre de Dieu, selon cette parole de l'Apôtre : c'est lui qui opère en nous le vouloir & le faire. C'est donc lui qui inspire à l'homme la grace de bien penser ; c'est lui qui est en nous la cause de la bonne volonté, du bon desir, & de la bonne action. Celui donc qui refuse de croire que Dieu est la cause souveraine & très-efficace qui précède notre volonté, afin que nous puissions & vouloir & faire le bien, résiste ouvertement à la vérité, & est convaincu de renouveller l'hérésie de Pelage.

Saint-Remi, qui gouvernoit alors l'Eglise de Lyon, désapprouva la Doctrine d'Hincmar, & soutint qu'aucun Catholique ne pouvoit combattre les sentimens de Gotescalc, touchant la Prédestination.

On peut encore juger avec quelle force Saint-Remi parloit des vérités Capitales que l'on tâchoit d'obscurcir de son tems, si l'on fait attention au passage que nous allons rapporter. Si la bonne volonté, dit-il, n'est point morte en nous par le péché du premier homme, comment peut on dire maintenant qu'elle est créée en nous par la Grace vivifiante, & que Dieu l'opère dans l'homme ? Ce qui a fait dire à l'Apôtre Saint-Paul : *Nous sommes son ouvrage, étant créés en Jesus-Christ dans les bonnes œuvres.* Mais afin que nous soyons ainsi créés dans les bonnes œuvres, il faut nécessairement que ces paroles de David s'accomplissent en nous, *créés en moi un cœur pur, & renouvellez au dedans de moi votre esprit de droiture & de justice* ; aussi-bien que cette autre de l'Apôtre Saint Paul ; *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir*, &c. Or, que signifient ces paroles, Dieu opère en nous le vouloir, sinon qu'il nous donne, & nous inspire la bonne volonté ? Saint-Remi mourut l'an 875. Outre sa *Réponse* aux trois *Lettres* d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, & de Raban de Mayence ; nous avons encore de lui un *Traité* qui a pour titre *De la Condamnation de tous les hommes par Adam, & de la délivrance de quelques-uns par Jesus-Christ.*

REMONT, *voyez*, FLORIMOND de REMOND.

RENAU, (Bernard) d'Elisagaray, naquit dans le Bearn en 1652, d'un pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'enfans. Il avoit une très petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, & courageux. Il fit de grands progrès dans les Mathématiques : il ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation : cherchant les Livres dans sa

tête, il les y trouvoit. On se moquoit de sa rêverie & de ses distractions, & on ne laissoit pas en même-tems de les respecter. Jamais Malebranchiste ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'etre à ce point, sans une forte persuasion des vérités du Christianisme, & ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, Renau suivit le systême jusques-là. Instruit dans la Marine, il trouva dans le Marquis de Seignelay un protecteur vif & agissant, qui lui procura en 1679, une place auprès du Comte de Vermandois, Amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette importante charge. Il en eut une pension de 1000 écus. Louis XIV. voulant perfectionner les constructions de ses vaisseaux, ordonna à ses Généraux de mer de se rendre à la Cour, avec les constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale, qui seroit établie dans la suite. Tout se réduisit à deux méthodes, l'une de du Quesne, l'autre de Renau. Du Quesne en présence du Roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eut été vainqueur par celui des autres. Renau eut ordre d'instruire les constructeurs, & il mit leurs enfans en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de vingt ou trente ans. En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne se pouvoit faire que de dessus des vaisseaux. Jusques-là il n'étoit tombé dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Les galiotes à bombes essuyèrent des contradictions dans le Conseil, mais elles passèrent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. Le fameux Vauban, qui ne demandoit qu'à faire des Elèves qui l'égalassent, contribua à former Renau, & à le mettre en état de conduire différens sièges: & au milieu d'une vie si agitée, celui-ci travailloit à sa *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*, qui parut en 1689. Le Roi lui donna une commission de Capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les Conseils des Généraux, une inspection générale sur la Marine, & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur: le tout fut accompagné de douze mille livres de pension. Nous ne suivrons point notre Sçavant dans tous ses voyages sur terre & sur mer; c'étoit

une espèce d'Amphibie guerrier, qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre élément. Malthe se croyant menacée par les Turcs, le Grand-Maître fit demander au Roi par son Ambassadeur Renau, pour être le défenseur de son Isle: à son retour il fut fait Conseiller du Conseil de Marine, & Grand-Croix de l'Ordre de S. Louis. Il mourut le 30 Septembre 1719, & la mort de cet homme, qui avoit passé une assez longue vie à la guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Une piété toujours égale, avoit regné d'un bout de sa vie à l'autre: & sa jeunesse aussi peu licentieuse que l'âge le plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qui rendent la mort redoutable. Il avoit été choisi en 1697, pour être Honoraire de l'Académie des Sciences.

RENAUDOT, (Théophraste) Médecin du dix-septième siècle, natif de Loudun, s'établit à Paris en 1623, & commença en 1631 à faire imprimer les nouvelles connues sous le nom de *Gazettes*, Il en obtint le privilège de Louis XIII, lequel lui fut confirmé par Louis XIV. pour lui & pour ses héritiers, qui continuèrent les Gazettes jusqu'en 1680. Il mourut le 25 Octobre 1653, à 70 ans. Outre ses Gazettes, Recueil utile pour ceux qui veulent sçavoir les dates des faits de l'Histoire moderne, nous avons de lui, 1°. une suite du *Mercure François*, depuis 1635 jusqu'en 1643. Cette Histoire est en 25 vol. *in* 8. & il a été composé & donné par divers Auteurs. Jean Richer donna le premier vol. les 18 suivant furent publiés par Etienne Richer, & les 6 derniers qui ne répondent pas à la bonté des autres, furent composés par Théophraste Renaudot: cette compilation est des plus curieuses, & quoique souvent languissante, elle contient de bonnes pièces & des mémoires excellens qui se publioient alors; c'est comme une continuation de la Chronologie septenaire de Cayet. Les derniers volumes qui sont les plus mauvais sont très-rares, & les premiers sont bons & fort communs; le dix-neuvième volume est presque toujours imparfait, & il y manque plusieurs cayers, qui traitent du différend du Duc d'Epernon avec l'Archevêque de Bordeaux; 2°. un *Abrégé* de la vie & de la mort d'Henri de Bourbon, Prince de Condé; 3°. *La Vie & la Mort du Maréchal de Gassion*; 4°, *La Vie de Michel Mazarin*, Cardinal, frere du premier Ministre de ce nom.

RENAUDOT, (Eusebe) Prieur de Frossay en Bretagne, & de S. Christophe de

Château-Fort, l'un des quarante de l'Academie Françoise, Membre de celles de la Crusca de Florence, de Rome, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, naquit à Paris le 20 Juillet 1646. Il étoit petit-fils du fameux Théophraste Renaudot dont nous venons de parler. Celui dont il s'agit ici, fit ses Humanités au Collège des Jésuites, & sa Philosophie dans celui d'Harcourt, où, n'étant encore âgé que de 40 ans, il soutint publiquement des Thèses en Grec & en Latin. Peu de tems après il entra dans la Congrégation de l'Oratoire; mais il n'y demeura que peu de mois. Il continua de porter l'habit ecclésiastique, voulant, pour consacrer tous ses momens à l'étude, s'affranchir de tous les devoirs que les gens du monde ont à remplir. En peu de tems il devint habile dans la Théologie & dans les Langues Orientales. On dit qu'il sçavoit dix-sept Langues, & qu'il en parloit le plus grand nombre avec une merveilleuse facilité. Comme l'emploi de Premier Médecin que son pere exerçoit auprès de Monseigneur le Dauphin, l'avoit produit de bonne heure à la Cour; son esprit, ses talens, sa politesse, lui concilièrent l'amitié & l'estime des personnes les plus distinguées. Cet illustre sçavant a donné plusieurs Ouvrages, pour justifier que l'Eglise Greque, & les autres Eglises Orientales sont d'accord avec les Latins sur la foi du Mystère de l'Eucharistie. Le premier Livre qu'il publia en ce genre, il le composa à l'âge de vingt-cinq ans: il a été inséré dans le troisième Volume de son Traité de la Défense de la perpétuité de la foi sur l'Eucharistie. « Ce seroit, dit M. Arnaud, dans » la Préface de ce Livre, » manquer tout à fait à la re» connoissance & à la justice, » que de ne pas rendre un té» moignage public de l'obli» gation qu'on a à celui qui » a rendu ces actes utiles à » l'Eglise, par la traduction » qu'il en a faite, & la peine » qu'il a prise d'extraire lui» même des Livres Orien» taux tous les passages qui » sont rapportés dans cet ou» vrage. C'est M. l'Abbé Re» naudot, dont la modestie » ne permet pas d'en dire da» vantage; mais la diversité » de ces actes, & des Livres » dont ces extraits ont été ti» rés, qui sont écrits les uns » en Grec vulgaire, les autres » en Arabe, les autres en Sy» riaque, les autres en Cop» te, les autres en Ethiopien, » sont assez connoître l'intel» ligence extraordinaire qu'il » a de toutes ces Langues. » Cet Ouvrage de *la perpétuité de la Foi* de l'Eglise Catholique sur les Sacremens, & sur tous les autres points contes-

:és par les Calvinistes, prouvée par le consentement des Eglises Orientales, renferme cinq Volumes, dont le dernier fut publié en 1713. Ce sçavant Auteur nous a encore donné l'*Histoire* des Patriarches d'Alexandrie, Jacobites, *in*-4°. en Latin, où il y a de profondes recherches non-seulement sur l'Histoire des Eglises d'Egypte & d'Ethiopie, mais encore bien des choses curieuses par rapport à l'Histoire des Califes qui ont possédé l'Egypte: les Homélies de Gennadius, Patriarche de Constantinople, de Mélece d'Alexandrie, de Nectaire de Jérusalem, de Syrigus, & de quelques autres, sur l'Eucharistie; une *Collection* de Liturgies Orientales, & d'anciennes *Relations* des Indes & de la Chine de deux Voyageurs Mahométans du neuvième siècle, traduites de l'Arabe. Mais il paroît que dans ce dernier ouvrage il ne s'est pas assez défié de ses guides. En 1700 il fit le voyage de Rome avec le Cardinal de Noailles, & entra avec lui au Conclave. Clément XI. qui y fut élu, informé depuis longtems du mérite de cet illustre Sçavant, lui donna plusieurs audiences particulières, & l'engagea à demeurer encore sept à huit mois à Rome après le départ du Cardinal; le Prieuré de Frossay en Bretagne étant venu à vâquer, le Pape lui conféra ce bénéfice, que l'Abbé Renaudot n'accepta qu'après s'en être défendu long-tems. S'il fut reçu à la Cour de Rome avec les marques de distinction les plus glorieuses, il le fut encore plus honorablement à celle de Florence. Le Grand Duc envoya ses principaux Officiers au-devant de lui, le logea dans son Palais, l'y retint un mois, le combla de présens, & lui donna des Felouques pour le ramener à Marseille. C'est pendant son séjour à Florence que l'Abbé Renaudot fut reçu dans l'Académie de la Crusca. De retour en France, il recommença à se livrer à l'étude avec plus d'ardeur que jamais, & composa plusieurs sçavantes Dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Mais regrettant tous les momens qu'il ne donnoit pas à la composition de ses Ouvrages sur les matières de la Religion, il obtint en 1711 le titre de Vétéran, & discontinua dès-lors d'assister aux Assemblées de l'Académie. Il donna une *Traduction Latine* de la Vie de Saint Athanase, écrite en Arabe, qui a été insérée dans l'édition des Oeuvres de ce Pere, publiées par D. Montfaucon. Si l'Abbé Renaudot travailla avec succès pour le bien de l'Eglise, il eut aussi la gloire de rendre à l'Etat

d'importans services, dans les différentes affaires où il fut employé. Il mourut le premier Septembre 1720, âgé de 74 ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés, à qui il laissa sa riche Bibliothèque. M. de Boze parle ainsi de ce grand homme : « Il étoit d'un » jugement net & solide : sa » critique étoit sûre, d'un tour » aisé & naturel, quoique mé» thodique & pressante. L'aus» térité de ses mœurs, loin » de le séquestrer de la socié» té civile, ne servoit qu'à le » rendre plus cher & plus desi» ré dans celle des gens capa» bles & vertueux. Il ne se » défendoit pas d'y être le » fléau des esprits forts, des » esprits vains, & des hypo» crites, parce qu'il croyoit » qu'il étoit du bien public de » les démasquer. .... Dans » le commerce de l'amitié, » il étoit d'une tendresse & » d'une fidélité à toute épreu» ve. Sa piété, marquée dans » tous ses Ouvrages, l'étoit » encore bien plus dans sa » conduite. » Il se retiroit la veille des grandes Fêtes à S. Denis ou à Saint Germain-des-Prés, pour les célébrer, en assistant avec les Religieux aux Offices du jour & de la nuit. Il n'a jamais refusé l'aumône à un Pauvre : on en faisoit de fort considérables chez lui tous les mois.

RENE', *voyez* BENOIT.

RESENDE', (André de) né à Evora en 1498, apprit dès sa jeunesse le Grec, le Latin & l'Hébreu ; & après ses études, il vint à Paris, où il entra dans l'Ordre de Saint Dominique. L'Ambassadeur de Portugal auprès de l'Empereur, l'ayant appellé auprès de lui pour profiter de ses lumières, Resendé alla à Bruxelles, & fut très-estimé de Charles-Quint. La mort de sa mere le rappella dans sa Patrie, où le Roi Jean III. lui confia l'éducation des trois Princes ses freres. Après cette éducation, pour laquelle il s'étoit fait relever de ses vœux, il ouvrit une école publique de Littérature, & il eut pour Auditeurs les personnes les plus distinguées d'Evora. Les antiquités furent toujours l'objet principal de ses études, & il a sur-tout beaucoup éclairci les Antiquités ecclésiastiques du Portugal & de l'Espagne. Ce sçavant homme brilla aussi par les talens de la Chaire, & il prêcha avec succès à la Cour dont il fut nommé Prédicateur. La Poësie & la Musique lui étoient familières, & il jouoit de plusieurs instrumens. Il mourut en 1573, âgé de soixante-quinze ans. Il a fait près de cinquante Ouvrages, dont les plus intéressans sont : *Libri quatuor, de Antiquitatibus Luzitaniæ*, in-fol. 1593, curieux & peu com-

mun : *Antiquitatum Luzitaniæ & de Municipio, &c. Lib.* 5. *in*-8°. 1600, très-bon, très-recherché, & peu commun. *Deliciæ Luzitano Hispanicæ*, in-8°. 1613, bon; un volume *in*-4°. de Poësies Latines, 1567, *De Vitâ Aulicâ*, in-4°. 1533. *De Verborum conjugatione Commentarius*, in-4. 1540; Grammaire qu'il avoit faite pour les Comtes de Noronha.

REUCHLIN, (Jean) nâquit à Pforzheim, Village d'Allemagne près de Spire. Il introduisit l'étude de l'Hébreu parmi les Chrétiens, dans le seizième siècle. Il se rendit très-habile en Droit & en toute sorte de Littérature, & principalement dans les Langues Latine, Grecque & Hébraïque. Il enseigna ensuite le Grec à Orléans & à Poitiers; puis il retourna en Allemagne. S'étant retiré à Ingolstad, ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or, pour enseigner le Grec & l'Hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la Communion Catholique. Il mourut dans sa Maison de Stategard le 30 Juillet 1522, à 67 ans, épuisé par des études assidues, & par les chagrins que lui avoient causé les disputes continuelles qu'il avoit eu avec les Théologiens de Cologne, & avec les Dominicains. Malgré toutes les traverses que ce Sçavant essuya, il composa un grand nombre d'Ouvrages pleins d'érudition, qui ont été imprimés séparement & en divers tems en Allemagne. On a dit que pour rendre ses adversaires ridicules, il publia des *Lettres* sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum*, dans lesquelles il raille cruellement les Théologiens Scolastiques, dont il imita le stile : mais il n'est pas certain qu'elles soient de lui, & d'autres les donnent à Henri Hutten.

RETZ. (le Cardinal de) *Voyez* GONDY.

REYNEAU, (Charles-René) naquit à Brissac, Diocèse d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de vingt ans. Ses inclinations étoient l'amour de l'étude, & une extrême piété. Ses Supérieurs l'envoyèrent professer la Philosophie à Toulon, ensuite à Pezenas; c'étoit la Philosophie moderne, qui demande un peu de Géométrie. Le Pere Reyneau fut déterminé de ce côté-là, quand il reçut ordre de professer les Mathématiques à Angers en 1683. Il se rendit familier tout ce que la Géométrie moderne, si féconde, & déja si immense, a produit de découvertes ingénieuses & de hautes spéculations. Il fit plus, il entreprit,

pour l'usage de ses Disciples, de mettre en un même corps les principales théories, répandues dans Descartes, dans Leibnitz, dans Newton, dans les Bernoulli, dans les actes de Leipsic &c. trésors trop dispersés, & qui par-là sont moins utiles. De-là est né le Livre de *l'Analyse démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir professé 22 ans à Angers. Cette Analyse porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assez clairement, ou assez exactement. On a rendu une prompte justice à *l'Analyse démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont prise pour guide dans la Géométrie moderne, ont senti qu'ils étoient bien conduits. Aussi est-il établi présentement, du moins en France, qu'il faut commencer par-là, & marcher par les routes, quand on veut aller loin : & le P. Reyneau est devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Géométrie. Il fit paroître en 1714 sa *Science du Calcul*. Quoique l'on eut déja plusieurs ouvrages sur ces matières, on avoit besoin de celui-là, où tout est traité avec toute l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté possible. Le Pere Reyneau fut reçu à l'Académie des Sciences en qualité d'Associé libre, en 1716. Il mourut le 24 Février 1728. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il comptoit pour beaucoup cet avantage, si peu recherché, de n'être de rien.

REYS, (Antoine des) né à Perne, à trois lieues de Santarem, l'an 1690. entra chez les Oratoriens de Lisbonne, & son mérite l'ayant fait connoître à la Cour, il y prêcha plusieurs fois. Il refusa plusieurs Evêchés, & il mourut en 1738. Historiographe de sa Congrégation, Qualificateur du Saint-Office, Consulteur de la Bulle de la Croisade, Membre & Censeur de l'Académie Royale, Historiographe Latin du Royaume, &c. Il possedoit parfaitement la Langue Latine, & étoit fort versé dans toutes les Langues vivantes. Poëte par goût, on le distingue particulièrement en Portugal par la finesse de ses Epigrammes, dans lesquelles il n'a jamais blessé la décence de son état. Toutes les fonctions importantes dont il s'acquittoit avec zèle, ne l'ont point empêché d'enrichir le public de plusieurs bons ouvrages. Nous n'en citerons que quelques-uns : *Epigrammatum, lib.* 5, *in*-4°. 1728. *Vita Fernandi de Meneses*; une Traduction Portugaise de *l'Instruction des Ordinans*; *l'Introduction* à la Collection des meilleurs Poë-

tres Portugais ; qui a paru en 1716. *in*-8°. sous le titre de *Phoniæ Renacida* ; l'édition du *Corpus Illustrium Poëtarum Lusitanorum qui Latinè scripserunt*, 7 vol. *in*-4°. Outre les ouvrages imprimés, il en a laissé beaucoup de manuscrits; parmi lesquels on remarque douze *Vies* en Latin des Evêques d'Evora ; une *Histoire* de Portugal; l'Histoire de sa Congrégation ; la *Vie* des Fondateurs &c.

RHADAMANTE, fils de Lycaste, Roi de Lycie, rendit la justice à ses sujets avec tant d'exactitude & de sévérité, qu'il donna lieu aux Poëtes de le placer dans les Enfers, avec la charge importante de juger les morts. Il avoit pour collégues Eaque & Minos.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane, Roi d'Iberie, feignant d'être mal avec son pere, se retira vers son oncle Mithridate, Roi d'Armenie, dont il épousa la fille Zenobie. Il leva dans la suite une puissante armée contre Mithridate ; & l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Mais son crime ne demeura pas impuni ; car ayant été vaincu par Artaban, Roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir tué lui-même sa femme Zenobie, l'an 52 de Jesus-Christ. Son pere Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître. Crebillon a traité ce sujet, & en a fait une Tragédie, qui, quoique mal écrite, a eu beaucoup de succès, par l'intérêt qu'il a sçu y répandre, & les situations théâtrales.

RHODIGINUS, (Ludovicus *Cælius*) célèbre Professeur en Grec & en Latin à Milan, naquit à Rouigo, dans l'Etat de Venise, en 1450. Il enseigna aussi à Padoüe, où il mourut en 1525. Son principal ouvrage est celui de ses *anciennes Leçons*. Jules César Scaliger avoit été un de ses Disciples. La gloire de l'Elève fait l'éloge du Maître.

RHOTENAMER, (Jean) Peintre, né à Munich en 1564, apprit d'abord les élémens de son art sous des maîtres médiocres ; mais en séjournant en Italie, il développa ses talens. Il dessina à Venise, d'après le Tintoret. Il auroit pû vivre dans l'opulence, s'il avoit connu l'œconomie. On admire de lui un Tableau qu'il fit par l'ordre de l'Empereur Rodolphe II : le sujet étoit le Banquet des Dieux. Il s'étoit fait une manière qui tenoit du goût Flamand & du goût Vénitien. Il est gracieux dans les airs de tête; son coloris est brillant, & ses ouvrages sont très-finis.

RIBADENEIRA, (Pierre) Jésuite, natif de Tolede, en Espagne, fut reçu par Saint Ignace au nombre de ses Disciples en 1540. Il vint étudier à Paris deux ans après, fut en-

voyé à Padoüe en 1545, & enseigna la Réthorique à Palerme en Sicile l'an 1549. Envoyé dans les Pays-Bas, & ensuite en France, il se fit partout d'illustres amis. Il fut Provincial en Toscane & en Sicile. Enfin envoyé en 1574 en Espagne, il continua de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à Madrid le 1 Octobre 1611, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il a composé les *Vies* de Saint Ignace, de Saint François de Borgia, du P. Lainez & du P. Salmeron, & les fleurs des Vies des Saints, 2 vol. *in-fol.* en Espagnol, outre plusieurs autres ouvrages, entr'autres la Bibliothéque des Ecrivains de la Société, continuée par Allegambe, & augmentée par Sotuel. Son *Prince*, ouvrage Latin, qui a été traduit par le P. Ballinghem, de la même Société, & ainsi imprimé à Doüai *in*-8°. en 1610. contient surtout, dans le livre premier, où il traite des vertus du Prince chrétien, une Doctrine justement réprouvée en France. Les Vies des Saints par Ribadeneira, purement écrites, sont remplies de fables & d'absurdités. Voyez ce qu'en disent l'Auteur du discours sur le renouvellement des études Ecclésiastiques, article *Légendaires*, & Baillet dans son Discours sur les Vies des Saints.

RIBAS, (Jean de) Religieux Domicain, natif de Cordoüe, où il enseigna & prêcha avec succès, mourut dans cette Ville le 4 de Novembre 1687, âgé de soixante-quinze ans. Le *Theatro Jesuitico*, sous le nom de *Francisco de la Pietad*, qui l'a fait connoître en France & ailleurs, est incontestablement de lui, & non de l'Evêque de Malaga, auquel on l'avoit d'abord attribué. Le Pere de Ribas étoit habile Théologien. On a encore de ce Religieux plusieurs sermons, deux entr'autres sur le Mystere de la Conception, dont l'un est intitulé : *la Sépulture & les Funérailles du Péché Originel.* Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

RIBERA, (François de) Jésuite, né à Villacastin, dans le Territoire de Ségovie, en Espagne, étudia dans l'Université de Salamanque, où il apprit les Langues, & où il fut regardé comme un des plus habiles Théologiens de son tems. Il entra Prêtre chez les Jésuites à l'âge de trente-trois ans, en 1570. Il enseigna à Salamanque, où il mourut en 1591. Nous avons de lui des *Commentaires* sur les douze petits Prophètes, sur l'Evangile de Saint Jean, sur l'Epitre aux Hébreux & sur l'Apocalipse; un *Traité* sur le Temple, & la *Vie* de Sainte Thérese.

RIBERA, (Anastase Pantaleon de) peut être nommé le Scarron de l'Espagne. L'en-

nent de son caractère & aillies ingénieuses, le fi- aimer à la Cour du Roi ippe IV. On remarque s plusieurs de ses pièces our agréable & de bonnes santeries. Ses Poësies fu- t imprimées à Sarragosse 1640, & à Madrid en 8.

IBERA, (Joseph) Pein- *Voyez* l'ESPAGNOLET.

ICARD, (Jean-Marie) Beauvais, célèbre Avocat Parlement de Paris, pour consultation, est un de x qui ont le mieux écrit le Droit François. Il mou- en 1678, âgé de cinquan- six ans. Denis Simon, Con- ler au Présidial de Beau- s, a fait des additions aux rages de Ricard, particu- ement au *Traité* des Subs- tions, & à celui de la utume de Senlis. Il a été différentes éditions de son *ité* des Donations

ICAUT, (Paul) Che- ier Anglois, reçut une ne éducation, dans la- elle on fit entrer les voya- , selon la louable coutu- de l'Angleterre. Il fut bord Sécrétaire du Comte inchelsea, Ambassadeur Ex- ordinaire de Charles II près du Sultan Mahomet , & se mit au fait des par- ularités qu'il vouloit sça- ir. Il fut ensuite Consul de Nation Angloise à Smyrne, ndant onze ans, au grand contentement de la Compagnie de Turquie. De retour en Angleterre, le Comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier Sécrétaire pour les Provinces de Leinster & de Connaught, en Irlande. Le Roi Jacques II le nomma son Conseiller privé pour l'Irlande, & Juge de l'Amirauté. Il demeura dans ces postes jusqu'à la révolution, arrivée en 1688. Peu de tems après il entra en faveur auprès de Guillaume III, & en obtint le caractère de Résident d'Angleterre dans les Villes Anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême &c. Il retourna en Angleterre en 1700, & y mourut la même année. Nous avons de lui *l'Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman*, en Anglois, à Londres, ouvrage excellent, & celui qui nous fait le mieux connoître l'état de cet Empire. Il fut d'abord traduit en François par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1670 *in*-4°. & *in*-12. Cette version est bonne, & l'*in*-4°. qui est rare & magnifique, est orné de belles figures, gravées par le Clerc. Bespier traduisit depuis le même ouvrage en 2 vol. *in*-12. & accompagna sa version de remarques curieuses, qui la font rechercher. On a du même Ricaut une Histoire des Turcs *in*-12. 3 vol. traduite par Briot, ouvrage très-exact &

très-estimé, ainsi que l'état présent des Eglises de la Grece & de l'Arménie &c. en 1678. *in*-12. traduit par Rozamond, & tout ce qu'a fait ce sçavant Auteur.

RICIUS, (Paul) sçavant Juif converti, étoit Allemand, & enseigna la Philosophie avec succès à Pavie. L'Empereur Maximilien l'attira en Allemagne & le mit au rang de ses Médecins. Cet Auteur a publié beaucoup d'ouvrages où l'on voit bien des paradoxes; celui-ci, entr'autres, que les Cieux sont animés. On loue sa candeur, son honnêteté, son sçavoir. Erasme, dans la dernière Lettre de son premier livre, a fait l'éloge de ce sçavant, qui vivoit au seizième siècle.

RICCI, (Matthieu) Jésuite, né d'une famille noble de Macerata, dans la Marche d'Ancone, le 6 Octobre 1552, étudia le Droit à Rome; & s'étant engagé dans la Mission des Indes, il arriva à Goa en 1578. Il y enseigna la Rhétorique. Destiné à la Mission de la Chine, il apprit la Langue du Pays. Comme il avoit étudié les Mathématiques à Rome sous le sçavant Clavius, il se fit par-là une grande réputation chez les Chinois, fort avides de ces connoissances. Il fit pour eux une Carte de Géographie, pour les détromper de l'erreur où ils étoient, dit-on, que la plus grande partie du monde fut la Chine, & que tout le reste ne fût que comme des monceaux de terre rangés autour d'elle pour lui servir d'ornement. Mais en même-tems, pour ne leur point déplaire, le politique Ignacien disposa tellement la Carte, en changeant le premier-Méridien, que la Chine leur y parut, comme ils la croyoient, au milieu du monde, ce qui flattoit leur vanité. Ricci composa ensuite un petit Catéchisme, où il ne mit presque (dit le Pere d'Orléans, qui a écrit la Vie de ce Missionnaire,) que les points de la Morale & de la Religion les plus conformes à la lumière naturelle; ce qui n'étoit nullement capable d'instruire ces Infidèles de la vérité de nos Mystères. La Religion ne s'est établie que parce que ses premiers Prédicateurs ont prêché hautement la folie de la Croix: & jamais Missionnaire, qui rougira de prêcher un Dieu crucifié, ne pourra prospérer. Ricci se conduisant par d'autres maximes, prêcha à la Chine la Religion chrétienne, en la défigurant par le mélange des superstitions Payennes, en adoptant les sacrifices offerts à Confucius, en permettant aux Chrétiens de coopérer au culte des Idoles, pourvu qu'ils adorassent une Croix cachée, & en supprimant totalement

ce signe salutaire qu'il ne voulut point qu'on montrât aux Infidèles. Il s'établit à Pekin, y gagna l'estime des Lettrés, forma des sujets à sa Société, qu'il anima du même esprit, acheta une maison où il fit une Eglise, & il mourut à Pekin en 1610, âgé de cinquante-huit ans, laissant des Mémoires curieux sur la Chine, dont le Pere Trigault s'est servi pour écrire l'Histoire de ce vaste Etat. Ce Missionnaire adroit & rusé avoit tous les talens nécessaires pour plaire aux grands; mais il étoit très-peu versé dans les matières de la Foi, & un livre qu'il composa sur la *véritable Religion*, suffit pour convaincre qu'il ne sçavoit pas même les premiers élémens de la Théologie. Il sçut se garantir des persécutions excitées contre ceux qui prêchoient Jesus-Christ crucifié, par ses lâches condescendances pour les Empereurs, les Mandarins & les Payens mêmes, qui le voyoient s'accommoder de leurs superstitions. Cependant le Pere d'Orléans, qui a écrit sa vie, qui a été imprimée en 1693, en fait un Apôtre & un Saint.

RICCI, (Michel-Ange) Cardinal, né à Rome en 1619, aima les Mathématiques & y fit de grands progrès. Son Traité *de Maximis & Minimis*, en est une preuve. Il s'attacha depuis à la Théologie avec une extrême ardeur. Innocent XI lui donna le Chapeau en 1681. Mais il ne jouit pas long-tems de sa dignité, étant mort le 12 Mai 1682, âgé de soixante-quatre ans. Les plus illustres sçavans de son siècle ont fait de ce Cardinal de magnifiques éloges. La pureté de ses mœurs, & son amour pour la vérité, parurent dès sa jeunesse d'autant plus estimables, que ces qualités sont plus rares.

RICCI, (Sébastien) Peintre, né à Belluno, dans les Etats de Venise, en 1659, fut mandé en Angleterre par la Reine : il passa par Paris, y séjourna quelque tems, & se fit recevoir à l'Académie de Peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeoit de lui, il revint à Venise, & s'y fixa. Ce Peintre avoit des idées nobles & élevées, son imagination étoit vive & abondante, son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes, & sa touche est facile. Il mourut à Venise en 1734.

RICCI, (Joseph) natif de Bresce, & Clerc regulier d'Omasque, s'est acquis dans le dix-septième siècle de la réputation, en écrivant, en Latin médiocrement pur, les *Guerres d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648. Cet Ouvrage parut à Venise *in*-4°. 1648. Nous avons du même Auteur une *Histoire des Guer-*

res d'Italie, depuis 1613 jusqu'en 1653, in-4°. Ricci eut beaucoup de peine à obtenir la permission de publier ce second Ouvrage : on le trouva trop satyrique, & on lui fit faire des retranchemens qui rendirent son Livre plus sec & moins agréable ; mais la variété des faits qu'il raconte, & dont plusieurs ne se trouveroient pas ailleurs, dédommage amplement le Lecteur de ce qu'on y peut trouver de languissant en certains endroits.

RICCIAVELLI, (Daniel) plus connu sous le nom de Volterre, lieu de sa naissance, étoit Peintre & Sculpteur ; il naquit en 1509, & mourut à Rome en 1566. Il étoit né avec une humeur mélancolique, & sans aucun goût particulier. Ses parens voulurent qu'il fût Peintre, & il le fut. Balthasar Perruzzi & Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur Art. Un travail long & opiniâtre acquit à Daniel des connoissances & de la réputation. Cet Artiste s'est aussi distingué dans la Sculpture. Le cheval qui porte la Statue de Louis XIII. dans la Place Royale à Paris, fut fondu d'un seul jet par Daniel. Sa Descente de Croix, peinte à la Trinité du Mont, est son chef-d'œuvre, & un des plus beaux Tableaux qui soient à Rome.

RICCIOLI, (Jean-Baptiste) Jésuite Italien, né à Ferrare en 1598. Il enseigna la Théologie à Parme & à Bologne, & se rendit habile dans l'Astronomie & dans les Mathématiques. Il mourut en 1671. Ses principaux Ouvrages sont *Geographiæ & Hydrographiæ, libri 12, in-fol.* qui peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la Géographie. Il est rempli de principes astronomiques & mathématiques qui sont à la portée de peu de personnes ; aussi est-il peu connu & assez rare. *Chronologiæ reformatæ, &c.* in-fol. Livre où l'on trouve beaucoup de choses communes, avec quelques-unes d'utiles, & dont la rareté fait peut-être le plus grand mérite.

RICHARD I. Roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, succéda au Roi Henri II. son pere le 6 Juillet 1189. Il étoit en même tems Comte de Poitou & Duc de Normandie. Il étoit devenu l'aîné par la mort de son frere Henri. Il se croisa pour le voyage d'Outremer, & accompagna Philippe-Auguste en 1191. Mais la division s'étant mise dans leurs Armées, Philippe revint en son Royaume la même année. Richard qui avoit enlevé l'Isle de Chypre, défit Saladin ; & revenant en 1192, il fut arrêté par Léopold, Duc d'Autriche, qu'il avoit maltraité au siège d'Acre, & qui le remit entre les mains de l'Empereur Henri VI, qui ne lui donna la li-

berté qu'en 1194, après avoir exigé une rançon de cent mille marcs d'argent. Richard de retour en son Royaume, dissipa la faction que Jean son frere y avoit formée, & fit ensuite la guerre à Philippe-Auguste, avec divers succès. En 1199 ayant appris qu'il y avoit un trésor enfermé dans Chalus, Place du Limosin, il alla l'attaquer, y reçut une blessure, dont il mourut le 6 Mars, & fut enterré dans le tombeau de son pere, en l'Eglise de l'Abbaye de Fontevrault. Il eut pour successeur son frere Jean, dit *Sans-Terre*.

RICHARD II. Roi d'Angleterre, fils d'Edouard, Prince de Galles, succéda à son Aïeul Edouard III. en 1377. Après avoir passé sa minorité dans l'agitation des troubles, il établit le calme dans ses Etats, pour porter la guerre contre les François. Il la fit dabord aux Ecossois avec assez de bonheur. Richard avoit trois oncles, freres de son pere; sçavoir, Jean, Duc de Lançastre; Edouard, Duc d'York, & Thomas, Duc de Glocester. Ce dernier conspira contre le Roi, & fut étranglé en 1397. Entre les complices le Comte d'Arundel eut la tête tranchée, & celui de Warwic fut confiné dans une prison. Dans de nouveaux troubles, le Roi fut arrêté à Flint, dans la Principauté de Galles, enfermé dans une prison où il fut assassiné peu de tems après, en 1399, âgé de 33 ans. Isabelle de France sa seconde femme fut la principale cause de ses malheurs.

RICHARD III. Roi d'Angleterre, fils du Duc de Glocester & frere d'Edouatd IV. usurpa la Couronne, & se fit proclamer Roi le 22 Juin 1483. Il fit mourir Edouard V. & le Duc d'Yorck, héritiers légitimes de la Couronne, & dissipa une conjuration formée contre lui par le Duc de Buckingham, qui fut arrêté & décapité. Mais Henri, Comte de Richemont, ayant fait déclarer en sa faveur tout le pays de Galles, Richard marcha aussi-tôt contre lui, & fut tué dans la sanglante bataille de Bosworth le 22 Août 1485. Ce Prince fut le dernier Roi de la race des Princes d'Yorck, ou *Plantegenets*, dont Henri II. fut le Chef. Le Comte de Richemont regna sous le nom de Henri VII. Il fut surnommé le Salomon du Nord; il réunissoit par son mariage les droits des Maisons de Lancastre & d'Yorck.

RICHARD de S. Victor, Théologien du douzième siècle, étoit Ecossois: il étudia à Paris où il se fit Chanoine Régulier dans l'Abbaye de S. Victor. Il fut Prieur de l'Abbaye en 1164 & s'acquit une grande réputation par sa science & sa vertu. Il mourut le

10 Mars 1173. Nous avons de lui des Ouvrages Théologiques où règnent la justesse, la méthode & le sçavoir. La meilleure édition de ses Œuvres est de 1650, en 2 vol. in-fol. Ses *Traités de Critique* sont assez exacts pour son tems. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sont trop pleins de digressions, & ses *Traités* de Spiritualité n'ont pas toujours beaucoup d'élévation.

RICHARD d'Armach, Théologien du quatorzième siècle, étoit Irlandois. Il devint Chancelier de l'Université d'Oxford, où il avoit fait ses études; puis Archidiacre de Litchfield, & enfin Archevêque d'Armach en Irlande en 1347. Il soutint avec zèle la Jurisdiction des Evêques & des Curés contre les Religieux Mendians, & mourut vers 1359. Il paroît par ses Ouvrages qu'il avoit beaucoup lû l'Ecriture sainte: on voit de l'esprit & de la force dans ses raisonnemens. Il est aussi connu sous le nom d'*Armachanus* à cause de son Archevêché, & sous celui de *Fitz-Ralfe*, C. A. D. fils de Rodolphe. On a de lui des *Traités* contre les erreurs des Arminiens, plusieurs Sermons, un Ecrit *de Audientiâ Confessionum*; un autre intitulé: *Defensio Curatorum adversus Mendicantes.*

RICHARD, (Jean) Bachelier en Théologie étoit de Paris. Il fut nommé à la Cure de Triel, Diocèse de Rouen, où il travailla avec zèle pendant 18 ans, après lesquels il se retira. Ayant refusé de signer purement & simplement le Formulaire d'Alexandre sept, il fut arrêté & mis dans les prisons de l'Officialité de Rouen. Il fit plusieurs écrits pour la justification de sa foi & de sa conduite, & mourut à Paris en 1686 à l'âge de 71 ans. Richard étoit un homme de piété, & qui avoit une grande connoissance de l'Ecriture & des Peres. On a de lui plusieurs excellens Ouvrages, *l'Agneau Pascal*, ou Explication des cérémonies que les Juifs observoient dans la manducation de l'Agneau de Pâque, appliqué dans un sens spirituel à la manducation de l'Agneau Divin dans l'Eucharistie, *in*-8. 1686. *Pratiques de Piété* pour honorer Jesus-Christ dans l'Eucharistie 1683, *Sentimens d'Erasme*, conformes à ceux de l'Eglise Cathol. sur tous les points controversés; *Aphorismes de controverse*; *Regles* de conduite pour les Curés; *in censuram hungaricam Archiepiscopi Strigomensis quatuor propositionum Cleri Gallicani anni* 1682, &c.

RICHARD, (Martin) Peintre natif d'Anvers, mort en 1636, âgé de 45 ans Il se sentit du goût pour les paysages, & fit toutes les études nécessaires pour y réussir. Un séjour de deux ans en Italie per-

fectionna sa maniere. Le célèbre Van-dick faisoit beaucoup de cas de cet Artiste, & voulut avoir son portrait. Ce qu'il y a de singulier dans ce Peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. David Richard, son frere, s'appliqua aussi à la Peinture, mais avec moins de gloire.

RICHARDOT, (François) Religieux de l'Ordre des Augustins, puis Evêque d'Arras, naquit en Franche-Comté, & se fit Religieux dans le Couvent de Champlites. Il devint ensuite Professeur dans l'Université de Besançon, & succéda au Cardinal de Granvelle, dans l'Evêché d'Arras en 1561. Il préserva son Diocèse des erreurs des Protestans, parut avec éclat au Concile de Trente, & eut beaucoup de part à l'érection de l'Université de Douai, & mourut le 26 Juillet 1574, à 67 ans. On a de lui des *Ordonnances Synodales*, un *Traité de Controverse*, &c. Son neveu Jean Richardot, fut Président du Conseil d'Arras, puis du Conseil Privé à Bruxelles: il se distingua dans plusieurs négociations importantes, & mourut en 1609. Cet illustre Négociateur fut le chef de l'Ambassade que l'Archiduc Albert envoya au nom du Roi d'Espagne à Vervins, où fut conclue la Paix entre la France & l'Espagne en 1598.

RICHELET, (Cesar-Pierre) Avocat au Parlement, naquit à Cheminon en Champagne, en 1631, & s'appliqua avec succcès à l'étude de la Langue Françoise. Il fut admis dans l'Académie qu'avoit établie l'Abbé d'Aubignac, où l'on faisoit publiquement des Discours Académiques le premier jour de chaque Mois. Il fut ami de Patru, de Nicolas Perròt d'Ablancourt, & contribua à inspirer à l'Abbé de Longuerue, cet amour pour les Lettres, qui le rendit si célèbre. On a reproché à Richelet son goût pour la satyre, & pour les obscénités qu'il a répandues dans plusieurs de ses Ouvrages, & sur-tout dans son *Dictionnaire* connu de tout le monde, qui d'un *in*-4. est parvenu à plusieurs vol. *in-fol.* Cet Auteur mourut à Paris le 29 Novembre 1698, à sept ans. Les meilleures éditions de son Dictionnaire, sont celles de Lyon 1728, trois Volumes *in-folio*, par l'Avocat Aubert, ou celle de du Sauzet à Amsterdam 1732. Cette derniere est la plus purgée des inutilités qui sont en si grand nombre dans les autres éditions, & elle est augmentée d'ailleurs d'un grand nombre d'articles très-bien faits. Il seroit à souhaiter qu'on en eût retranché toutes les obscénités, les traits satyriques qui sont dans celle de

1728. Nous avons de lui un *Dictionnaire de Rimes*, plusieurs Lettres : la traduction de la Conquête de la Floride, par Garcilasse de la Vega, 2 vol. avec une Préface curieuse qui regarde la vie de Richelet & plusieurs autres Ouvrages.

RICHELIEU, *voyez*, PLESSIS RICHELIEU.

RICHEOME, Jésuite, de qui on a plusieurs Ouvrages de controverse ; il mourut en 1625, âgé de 87 ans.

RICHER, (Edmond) célèbre Docteur, & Sindic de Sorbonne, naquit le dernier de Sept. 1560 à Chource, petite ville du Diocèse de Langres : ses parens, qui étoient pauvres, ne pouvant le faire étudier, lui laissèrent la liberté d'aller à Paris à l'âge de dix-huit ans, pour y chercher les moyens de satisfaire l'inclination qu'il avoit pour l'étude. Il se procura le nécessaire de la vie, en rendant quelques services dans un Collège, & employa tout le reste de son tems à étudier les Langues. Il y fit de si grands progrès qu'en moins de trois ans il fut en état de faire son cours de Philosophie. Son mérite ne tarda point à être connu dans les Ecoles de Théologie. Un Docteur nommé Etienne Roze, Chapelain de Saint Yves, le retira chez lui ; Richer, pour prolonger ses études, abrégeoit son sommeil. Choisi quelque tems après pour professer dans l'Université, il fut ravi que Dieu lui procurât cette occasion, pour cesser d'être à charge à son Bienfaicteur. Il professa avec beaucoup d'éclat les Humanités, la Rhétorique, la Philosophie, & songea ensuite à finir sa licence. La Faculté se trouvoit alors dans le plus triste état, à cause de la Ligue, qui désoloit la Capitale principalement. La Sorbonne privée de ses meilleurs sujets, avoit donné depuis quelques Mois, (au commencement de 1586), cet infâme Decret par lequel elle avoit eu l'insolence de déclaret tous les Sujets du Roi dégagés du serment de fidélité, & les avoit excités à prendre les armes contre lui, sous prétexte de conserver la Religion. La nature des études qu'on prescrivoit à Richer lui ôtoit la connoissance des Saints Peres & des Conciles: on ne l'appliquoit qu'à la Scolastique : & on lui inspiroit le plus profond respect, sur-tout pour Bellarmin : on lui faisoit regarder comme un cinquième Evangile tout ce que ce Jésuite avoit publié touchant l'autorité absolue du Souverain Pontife. Se trouvant alors en mauvaise compagnie, Richer soutint des Thèses, conformes à la Doctrine de ses Maitres, &

loua, à leur exemple, le parricide de Jacques Clement. Mais Dieu ne voulut pas qu'il demeurât long-tems dans son aveuglement. Personne ne pût l'empêcher de faire connoître dans ses dernières Thèses, combien il étoit opposé à ceux qui parloient de faire venir l'Infant d'Espagne en France, pour le mettre sur le Trône, au préjudice du Roi de Navarre. Il fit valoir dans la dispute le droit de la Couronne avec une liberté qui sembloit devoir lui être funeste. Dès qu'il eut reçu le bonnet de Docteur, il travailla puissamment dans la Faculté à ramener les esprits, & à les faire rentrer dans leur devoir à l'égard de Henri IV. Dans la prédication de la parole de Dieu, à laquelle il s'appliqua sérieusement depuis qu'il fut Docteur, il évitoit les deux extrêmités de la badinerie & de l'emportement, où tomboient la plûpart des Prédicateurs de son tems. Il fit beaucoup de fruit : il engagea toute l'Université à reconnoître son Souverain légitime. Nommé Grand-Maître & Principal du Collège du Cardinal le Moine, où les Boursiers vivoient dans le déréglement : il fit revivre la Régle, malgré toutes les oppositions. Le Parlement l'autorisa à chasser les sujets rebelles ou vicieux, en s'appliquant au bien spirituel de la Maison : Richer ne négligea pas le temporel, qui avoit été dissipé pendant les guerres civiles. En qualité de Principal, il chercha les moyens de faciliter aux Professeurs la véritable méthode d'enseigner, & aux Ecoliers la manière d'étudier solidement. Tout ce qui entroit dans l'ordre des devoirs de son état, lui paroissoit important. Il composa son Livre de l'*Analogie*, qui renferme les moyens de parler purement & Correctement, d'enrichir les Langues Meres, & de trouver les véritables causes de l'éloquence. Dans celui qui a pour titre, *De Grammaticâ obstetrici*, il employe le raisonnement & l'analyse, pour lier les principes avec les régles les plus faciles de la Grammaire. Mais de tous les Ouvrages que Richer composa pour les Maîtres & les Etudians, aucun ne parut avec plus d'éclat, que celui qui est intitulé: *Obstetrix animorum*. Son dessein étoit d'y découvrir la véritable manière d'enseigner, d'étudier, de juger, de raisonner, de composer. Ce grand homme s'appliquoit encore plus à former le cœur des jeunes gens, que leur esprit. Il veilloit par lui-même sur tous les Particuliers, sans se trop reposer sur ceux qui devoient le soulager. Ce même homme qui s'étoit montré si févère à l'égard des Boursiers, qu'il avoit fallu retirer

du libertinage, sçavoit paroître affable aux Ecoliers, à qui il tâchoit de rendre la vertu aimable. Richer eut la consolation de voir son Collège le mieux discipliné, & le plus florissant de l'Université. On a distingué ses Elèves long-tems depuis, par les services qu'ils ont rendus à l'Eglise & à l'Etat. Pendant que Richer travailloit au rétablissement de son Collège, Henri IV. donnoit pour la réforme de toute l'Université, des ordres dont l'exécution lui fut commise. On fit de nouveaux statuts; mais on s'aperçut que pour établir la discipline qu'ils prescrivoient, il falloit faire une information exacte de la vie & des mœurs, des Membres qui composoient l'Université. On nomma pour cet examen des Censeurs, dont Richer fut le chef, & il fit à cette occasion l'Histoire intitulée *De Optimo Academiæ Statu*, in-8. qui est une espèce d'apologie de la conduite que l'Auteur a tenue pour la réformation. Il est fait principalement contre les calomnies de George Critton Ecossois, qui y est appellé Palemon.

Le deux Janvier 1608 il fut élû d'un consentement unanime de tous les Docteurs, pour Sindic. Dans ces tems orageux, il se donna des mouvemens infinis pout rétablir l'ancienne discipline & les libertés de l'Eglise Gallicane; mais le Docteur Duval qui étoit dévoué au Nonce, & aveuglément attaché à la Doctrine des Jésuites, chez qui il avoit fait toutes ses études, traversa tous les bons desseins du nouveau Sindic. Sur la fin de 1609 les Jésuites obtinrent des Lettres Patentes du Roi, pour ouvrir les classes de leur Collège de Clermont à Paris. Ces Peres avoient adroitement divisé les quatre Facultés, pour empêcher que l'Université ne s'opposât à ces Lettres. Richer travailla à réunir les esprits, & vint à bout de faire former l'opposition, au nom de toute l'Université. Les Jésuites ne manquèrent pas d'attribuer au Sindic le mauvais succès de leurs entreprises. Ils jurèrent dès lors sa perte, & prirent de loin les moyens de se venger. » Richer apprit par son expérience, dit Baillet dans » l'Histoire de ce sçavant, » à quoi doivent se résoudre » ceux qui ont quelque chose » à démêler avec cette puissante Compagnie. » Aussitôt après la mort d'Henri IV. Richer s'éleva contre la maxime, qu'il est permis de tuer les Tyrans, enseignée par les Jésuites. Différentes tentatives de la part des Ultramontains, ne servirent qu'à rendre Richer plus actif & plus vigilant. Il ne laissoit rien passer dans les Thèses;

qui fut contraire à l'ancienne Doctrine, & il faisoit rétracter ceux à qui il échappoit quelque chose qui n'y étoit pas conforme. Le Parlement favorisa son zèle, & engagea le Sindic à composer le Livre *De la Puissance Ecclésiastique & Politique* : Les Partisans de la Cour de Rome tâchèrent de le faire déposer du Sindicat qui étoit alors perpétuel. Richer tira tous les principes contenus dans ce nouveau Livre, de son Apologie de Gerson, qu'il n'avoit pas publiée. Le Livre de la Puissance Ecclésiastique & Politique est divisé en dix-huit Articles, tellement liés entr'eux, que les premiers sont des principes, dont les suivans sont des Corollaires. Il montre d'abord que la Jurisdiction Ecclésiastique appartient essentiellement à toute l'Eglise : que le Pape & les Evêques n'en sont que les Ministres : que Jesus-Christ l'a conférée à tout l'Ordre Hierarchique par la Mission qu'il a donnée immédiatement à tous les Apôtres, & à tous les Disciples. Il prouve que la puissance infaillible de faire des décrets appartient à toute l'Eglise ; il met l'autorité du Pape sous la direction & la correction du Concile général, qui représente l'Eglise universelle. Il fait part aussi du gouvernement de l'Eglise aux Princes séculiers, en ce qui regarde la disposition des biens temporels, les peines corporelles, & la coaction, le maintien de la discipline, l'exécution des Loix & des Canons dans le ressort de leurs états. Il établit que le Prince, en qualité de Protecteur de l'Eglise, & de défenseur des Canons, non-seulement a droit de faire des Ordonnances pour la discipline Ecclésiastique ; mais qu'il est encore Juge légitime des appels comme d'abus. Il n'est pas surprenant que le Pape, son Nonce, & les Jésuites fussent mécontens de ce Livre. Le Cardinal du Perron, Archevêque de Sens, assembla à Paris huit Evêques de sa Province, & le leur fit censurer le 9 Mars 1612. Richer interjetta appel comme d'abus de cette censure au Parlement, & y fut reçu appellant. Attaqué par divers écrits, il reçut un ordre exprès de la Cour prévenue par le Clergé, de ne point écrire pour sa défense. Enfin, l'animosité contre lui alla si loin que ses ennemis obtinrent du Roi & de la Reine Régente, des Lettres de Jussion adressées à la Faculté, pour élire un autre Sindic, ce qui fut exécuté en 1612. Richer cessa ensuite d'aller aux assemblées de la Faculté, & s'appliqua uniquement à l'étude ; mais ses ennemis lui suscitèrent de nouvelles traverses : il fut enlevé & mis dans les prisons

de Saint-Victor. Le Duc d'Epernon qui vouloit un chapeau de Cardinal pour son fils, fut auteur de cette violence. Le Parlement fut en cette occasion, comme il l'a si souvent été, l'unique azile de l'innocence opprimée : Richer fut rétabli dans son Collège, & dans la possession de tout ce qu'on lui avoit enlevé ; mais ses ennemis continuèrent de le persécuter, pour lui faire expliquer son Livre d'une manière favorable aux opinions Ultramontaines : Il rejetta une déclaration faite par Duval, & en dressa une lui-même, dans laquelle il proteste n'avoir eu d'autre intention, ni d'autre dessein, en composant le Livre de la *Puissance Ecclésiastique & Politique*, que de montrer quels étoient les principes de la Doctrine de l'ancienne Ecole de Paris. De plus, ajoute-t-il, étant comme je suis, très-humble fils de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, je proteste que je soumets volontiers, & avec joye, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, tout ce qui est contenu dans ce Livre, comme tout ce que j'ai écrit, ou que je pourrois écrire, au jugement du Saint Siége Apostolique, & de notre très-bonne, & très-Sainte-Mere l'Eglise Catholique. Le forcené Duval n'ayant donc rien gagné sur l'esprit de Richer, publia qu'il étoit excommunié ; les Prêtres du Collége du Cardinal le Moine refusèrent, au gré de ce boutefeu, d'entendre la confession de Richer ; en 1628 ce dernier commençoit à être fort infirme, & à ressentir de vives douleurs de la pierre. Il crut donc devoir mettre la dernière main à plusieurs Livres qu'il avoit commencés. Il acheva en peu de tems l'*Histoire des Conciles Généraux*, qui fut imprimé en 8 vol. *in*-4. à Cologne, Ouvrage qui a été très-utile dans les différends que nous avons eu avec Rome en 1682, & les *Défenses* de la Doctrine des anciens Docteurs de la Faculté de Paris. Il retoucha aussi son grand *Traité* des Appels comme d'Abus, qu'il défend contre les Prélats, qui auroient voulu les anéantir. Entre autres Ouvrages qu'il revit est l'*Histoire de son Sindicat*, que l'on vient de donner au Public tout recemment. Son application à la révision de ces ouvrages, fut interrompue par la maladie qui lui survint le 10 Juin 1629, jour de la Trinité, après avoir dit la Messe. Les douleurs de la pierre devinrent si aiguës, que le Mardi suivant il demanda le Saint Viatique. Duval le sçut & se donna de grands mouvemens pour empêcher qu'on ne lui accordât les Sacremens que quand il

auroit rétracté son Livre de *La Puissanee Ecclésiastique & Politique*. Richer ne se laissa point ébranler, & fut néanmoins administré. Il souffrit une maladie si douloureuse avec une patience vraiment Chrétienne, espérant que la mort viendroit bientôt le délivrer de la fureur de ses ennemis. Mais il en revint, & vécut encore assez pour avoir à lutter contre le Cardinal de Richelieu, à qui le Pape Urbain VIII. avoit promis d'élever au Cardinalat son frere, qui de Chartreux étoit devenu successivement Archevêque d'Aix & de Lyon. Mais le Pape exigea pour condition, que le Cardinal de Richelieu obligeroit Richer à rétracter son Livre *De la Puissance Ecclésiastique & Politique*, & qu'il feroit protester aux Bacheliers, de s'attacher aux Bulles Apostoliques. Le Cardinal ayant appellé Richer, tâcha de le déterminer à donner une déclaration, qui pût satisfaire la Cour de Rome, & voyant que le Docteur étoit inébranlable, il eut recours aux menaces : Richer eut la foiblesse de signer la Déclaration, qui étoit la même qu'on avoit voulu lui faire signer en 1620. Dans l'affliction où étoit le Docteur, il ne chercha à se consoler, qu'en satisfaisant au cri de sa conscience. Il fit imprimer une *Protestation* pareille à celle qu'il avoit déjà donnée en 1625. Le Cardinal de Richelieu résolut d'obtenir de Richer par la force, ce qu'il sçavoit bien qu'il ne pourroit avoir par la raison. Duval fut chargé d'amener Richer chez le P. Joseph, Capucin, pour y dîner ensemble. Après qu'on fut levé de table, le Capucin fit entrer Richer dans une chambre avec Duval, & un Notaire Apostolique (que le Pape avoit envoyé pour être témoin de ce que le Cardinal avoit envie de faire pour l'obliger.) On proposa la question de l'autorité du Souverain Pontife. Richer qui ne sçavoit pas que l'inconnu devant qui il parloit étoit un Italien & un Notaire Apostolique, exposa ses sentimens avec modération & clarté. Tout d'un coup le P. Joseph tira un papier, qui contenoit une rétractation toute dressée. Il interrompit Richer en le lui montrant, & d'un ton de voix qu'il éleva extraordinairement pour servir de signal à des gens apostés & cachés, il lui dit : *C'est aujourd'hui qu'il faut mourir ou rétracter votre Livre*. A ces mots on vit sortir de l'anti-chambre deux assassins, qui se jettèrent sur ce vénérable vieillard, & qui le saisissant chacun par un bras, lui présentèrent le poignard, l'un par devant, l'autre par derrière, tandis que le P. Joseph lui mit le papier sous la main, & lui fit

ſigner ce qu'il voulut, ſans lui donner le tems, ni de ſe reconnoître, ni de lire le papier. Richer, tout hors de lui-même, ſigna ce qu'on exigea : rendu chez lui, il s'abandonna aux gémiſſemens & aux larmes, il ſentit auſſitôt un friſſon, qui fut ſuivi de l'accès d'une groſſe fièvre. Il avoit fait d'avance des proteſtations contre les voyes criminelles dont il avoit prévû qu'on pourroit ſe ſervir pour arracher de lui une rétractation de ſon Livre. Sa maladie fut longue & douloureuſe. Il demanda & reçut les Sacremens avec une piété dont tous les aſſiſtans furent vivement touchés. Il mourut le 28 Novembre 1630, dans la ſoixante & douzième année de ſon âge. Il fut inhumé dans la chapelle de Sorbonne au côté droit du grand-Autel. Il avoit la taille fort haute, mais libre, dégagée, & bien remplie ; le tempérament robuſte, la voix forte, les organes de la vûe & de l'ouïe excellens; le front large & ſans rides; une complexion vigoureuſe. Les efforts que ſes ennemis ont fait pour l'attirer dans leur parti, font aſſez connoître l'idée qu'ils avoient de ſa ſcience & de ſon mérite. Ses mœurs & la pureté de ſa vie, furent toujours inattaquables. Il avoit beaucoup de critique, de goût & de diſcernement. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de ce Docteur pluſieurs manuſcrits dont le plus conſidérable conſiſte en de grands *Mémoires* ſur l'*Hiſtoire de la Faculté de Théologie de Paris.*

RICHER, (Henri) Poëte François, naquit en 1685, à Longueville près Dièpe. Après avoir fait ſes études avec diſtinction, il fut reçu Avocat au Parlement de Rouen, mais il quitta bien-tôt le Barreau, pour ne s'occuper que de Poëſie & de Littérature, & vint ſe fixer à Paris où il perfectionna ſes talens. Il ſe rendit habile dans les Langues Grecque & Latine, & devint bon connoiſſeur dans tous les genres d'Ouvrages d'eſprit ; ſa mémoire étoit prodigieuſe & ne laiſſoit rien échapper de ce qu'il lui confioit. Il mourut à Paris en 1748. Le premier Ouvrage de Richer, fut une traduction en vers des Eglogues de Virgile, qu'il fit imprimer en 1717. Cette traduction, quoiqu'exacte, & aſſez élégante, eſt peu capable de faire ſentir les beautés de l'original : cet Ouvrage fut réimprimé en 1736, avec pluſieurs pièces de ſa façon de l'Auteur, & une Vie de Virgile remplie de recherches. Il publia depuis une traduction en vers des huit premières *Epîtres héroïdes* d'Ovide. En 1729, Richer donna ſon premier *Recueil de Fables*, où l'on ne trouve ni la fineſſe ni l'enjouement de

l'inimitable

l'inimitable la Fontaine; mais qui sont estimables par la simplicité de l'invention, la pureté du langage, les images riantes & les peintures variées. Il en donna un nouveau Recueil en 1744, & il travailloit, quand il mourut, à une troisième édition, laquelle parut en 1748. Nous avons encore de cet Auteur deux pièces de Théâtre, *Sabinus*, Tragédie qui fut froidement reçue à Paris, mais bien accueillie en Hollande, à cause d'un trait de leur histoire qui y est rappellé. Il y a d'ailleurs de l'intérêt & de la conduite dans cette pièce, & quoique versifiée foiblement, la terreur & la pitié y sont excitées avec art. *Coriolan* qui n'a pas été représenté : la Vie de Mecenas avec des Notes sçavantes, &c.

RIENZI, fameux Tyran de Rome, né dans cette Ville de parens obscurs, fit de très-bonnes études, & aidé d'une mémoire heureuse & d'un génie vif & fort étendu, il s'acquit bien-tôt la réputation de Sçavant; mais son ambition le porta plus loin, & il voulut devenir le libérateur de sa Patrie & le restaurateur de la liberté publique. S'étant fait nommer Député vers le Pape Clément VI. à Avignon, pour l'engager à revenir à Rome, il charma ce Pontife par son éloquence. Ce premier succès l'encouragea, & il déclama avec violence contre les Grands de Rome, qu'il rendit odieux au Pape : mais le Cardinal Colonne, sur les parens duquel tomboient les invectives de Rienzi, vint à bout de le rendre suspect & de le faire chasser de la Cour. Cette disgrace toucha si sensiblement Rienzi qu'il en tomba malade & il se vit réduit à aller dans un Hôpital. Le Cardinal qui avoit causé son malheur, en fut le premier touché, & de son persécuteur devenant son Patron, il le reproduisit à la Cour, & parla de lui si fortement au Pape, que Clément le fit Notaire Apostolique, & le renvoya comblé de faveurs. Rienzi de retour à Rome, s'insinua dans les bonnes graces du peuple, en déclamant contre la tyrannie des Grands, & travailla sérieusement au plan de conjuration qu'il méditoit. Quand il crut qu'il étoit tems de se déclarer, & qu'il eut gagné un grand nombre de mécontens, il les assembla sur le Mont Aventin en 1347, & là il leur peignit avec des couleurs si vives la misère, la servitude, & la chûte prochaine de Rome, qu'ils se dévouèrent tous à ses volontés. Pour les engager sans retour, il leur fit signer un serment de procurer *le bon état*; c'étoit la formule dont il s'étoit servi pour les soulever, & quelque tems après, suivi de la populace, il alla en cérémonie au Capitole,

où il harangua avec force, & fit lire quatorze Loix, qu'il avoit dressées pour parvenir *au bon état*. Le peuple enyvré de l'espérance de la liberté, approuva le plan de Rienzi, & entraîné par le fanatisme de ce séditieux, il lui donna la suprême autorité dans toute l'étendue du Territoire qui pouvoit appartenir au peuple Romain. Rienzi au comble de ses vœux, se fit donner le titre de Tribun, exerça son autorité avec rigueur, & purgea Rome en peu de tems; de tout ce qu'il y avoit de scélérats & de malfaiteurs. Il porta ensuite ses vûes plus loin, & songea à subjuguer le reste de l'Italie, & à la faire entrer dans la ligue *du bon état*. Il leva pour ce dessein une armée de vingt mille hommes, avec laquelle il acheva de se rendre redoutable. On vit l'Empereur Louis de Baviere, un Roi de Hongrie, une Reine de Naples, négocier avec ce scélérat, le Pape & les Cardinaux obligés de le complimenter: mais comme il devenoit plus cruel & plus insolent, à mesure qu'il étoit plus puissant, il perdit bien-tôt l'affection du peuple, & comme il s'en apperçut, la crainte de quelque échec funeste, le détermina à remettre son autorité au peuple, sept mois après l'avoir reçue. Il se retira dabord dans le Château Saint-Ange, où il fut dabord bien accueilli; mais les sollicitations du Pape l'ayant forcé d'en sortir, il se cacha pendant un an dans un Hermitage, & rentra ensuite secrettement dans Rome. Il ne tarda pas à y cabaler de nouveau, & ayant été poursuivi pour quelques séditions, il se sauva à Prague, d'où il eut l'imprudence de se remettre en route pour Avignon, dans l'espérance qu'il rentreroit dans les bonnes graces de Clément VI. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut enfermé dans une Tour, où on travailla à son procès. La mort du Pape lui sauva la vie, & Innocent VI. successeur de Clément, élargit Rienzi, & l'envoya à Rome, pour s'opposer à un autre Tyran qui s'étoit emparé du Gouvernement. Il vint à bout par ses intrigues, de reprendre sa première autorité, mais pour peu de tems: car dans une sédition que les Nobles excitèrent contre lui, il fut percé de coups en 1354. L'Histoire de cet Avanturier a été écrite en Italien par Fortifiocca, & en François par du Cerceau, *in*-12. 1733.

RIEUX, (Jean de) Sire de Rieux & de Rochefort, & Maréchal de France, étoit fils de Jean de Rieux, d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne. Il servit glorieusement sous Charles VI. & défit les Anglois qui ravageoient la Bretagne, en 1404.

Il fut destitué en 1411, & rétabli l'année d'après. Il se démit de sa dignité le 12 Août 1417, en faveur de Pierre de Rieux son fils, Seigneur de Rochefort, &c. celui-ci fut aussi destitué en 1418. Il se jetta dans le parti du Dauphin, qu'il servit avec zèle & avec succès : il défendit la Ville de Saint-Denis contre les Anglois en 1435, reprit sur eux la Ville de Dieppe, & leur fit lever en 1438, le siège d'Harfleur; mais Guillaume Flavi, Vicomte d'Assi l'arrêta devant la porte du Château de Compiegne, & le mit dans une prison où il mourut de misere. La Maison de Rieux a produit plusieurs personnes illustres.

RIGAUD, (Hyacinte) Peintre célèbre, le Vandych de la France, naquit à Perpignan le 25 Juil. 1665 : aux heureuses dispositions qu'il avoit reçues en naissant, étoit joint un tempéramment assez fort pour soutenir les fatigues d'une longue & constante étude de la Nature, qu'il se fit toute sa vie une loi inviolable d'imiter. Il ne tarda pas à surpasser ses Maîtres. En 1681 il vint à Paris, & remporta l'année suivante le premier prix de Peinture, proposé par l'Académie, où il fut reçu en 1700, en qualité de Peintre d'Histoire. Il a cependant fait peu de Tableaux historiques, parce que le talent qu'il eut dès sa jeunesse pour la parfaite ressemblance dans les portraits, & la réputation qu'il s'acquit en ce genre, le surchargèrent d'occupations. Son amour pour la vérité, sembloit souffrir, lorsqu'il avoit quelque portrait de Dame à faire. *Si je les fais*, disoit-il, *telles qu'elles sont, elles ne se trouveront pas assez belles, & si je les flatte trop, elles ne ressembleront pas.* En 1709, la Ville de Perpignan, qui jouit du privilège de nommer tous les ans un Noble, nomma Rigaud. Il peignit la Maison Royale jusqu'à la quatrième génération, & mourut en 1743.

RIGAULT, (Nicolas) Garde de la Bibliothèque du Roi, l'un des Sçavans qui se sont le plus distingués par une érudition variée, naquit à Paris en 1577. Son père, Médecin célèbre & homme de Lettres, cultiva avec soin les heureuses dispositions que ce jeune enfant avoit pour les Sciences : dispositions qui se développèrent, dès le tems qu'il étoit au Collège des Jésuites. Son pere qui le destinoit au Barreau, le fit recevoir Avocat. Mais ne pouvant vaincre le dégoût qu'il avoit pour cette profession, le jeune homme fit toute son occupation de l'étude des Belles-Lettres, & le Public, dès 1596, commença à recueillir le fruit de ses travaux, & applaudit beaucoup à la *Satyre des Parasites*, Ouvrage qui

concilia à l'Auteur, âgé de 19 ans seulement, l'estime du célèbre de Thou. Celui-ci se crut heureux de pouvoir attirer chez lui Rigault, qui fut dès-lors associé aux études de ce sçavant Magistrat. De Thou le choisit par son Testament, dans la suite, pour veiller à l'éducation de Messieurs ses fils. Le célèbre Casaubon, qui étoit occupé à mettre en ordre la Bibliothèque du Roi, s'étant rendu, en 1610, aux pressantes sollicitations, du Roi Jacques, qui depuis longtems le pressoit de passer en Angleterre, Rigault, qui depuis quelques années, partageoit les travaux de ce Sçavant, fut choisi pour le remplacer dans l'emploi de Bibliothéquaire du Roi. Sa Majesté lui donna d'autres marques de distinction; d'abord la commission de Procureur-Général de la Chambre Souveraine de Nancy, ensuite une charge de Conseiller au Parlement de Metz, & Elle le nomma quelque tems après à l'Intendance de cette même Province. Ce fut dans l'exercice de cette charge, qu'il termina sa glorieuse carrière, sur la fin du mois d'Août 1654. Les qualités du cœur égalèrent en lui celles de l'esprit. La bonté, la modestie, la candeur formoient son caractère. Nous avons de lui des *Corrections*, & de sçavantes *Notes* sur Martial, sur le *Stratégirique* d'Onosandre & sur l'Urbique; sur les Auteurs Grecs & Latins qui traitent de la Fauconnerie, & sur ceux qui parlent des limites & de la mesure des Terres, sur les Fables de Phèdre, sur Tertulien, & sur S. Cyprien; & plusieurs autres Opuscules de critique, avec diverses traductions. Mais si ses Ouvrages ne peuvent pas être assez loués pour l'érudition, ils ne méritent pas toujours les mêmes éloges par rapport au style. Huet pense que l'Auteur ne s'est pas donné assez de soin dans le choix des mots, & que ses pensées ont souvent un tour grossier & peu correct. Nous avons encore de ce Sçavant un Livre *in-fol.* pour servir de continuation à l'Histoire du Président de Thou, qui comprend 1607 & 1608; deux autres sont restés manuscrits. *Epist. Joannis B. ædui*, &c. in 4. *Apologeticus pro christianissimo Rege*, &c. in-4. Ces deux Livres sont faits contre le Libelle du Jésuite *Eudemon Jean*, intitulé *G. G. V. Theologi ad Ludovicum XIII admonitio*, &c. in-4. Ecrit plein d'outrages & de calomnies contre le Roi & contre l'Etat. Ce Jésuite Grec le composa en France où il étoit venu avec le Cardinal Barberin, Légat d'Urbain VIII. & il le fit au sujet de la guerre de la Valteline. Il prétendoit montrer que, dans cette guerre la

France avoit fait une alliance honteuse & impie, avec les Protestans, & entrepris une guerre injuste contre les Catholiques. A peine l'Ouvrage eut-il paru, que le Lieutenant Civil de Paris, le condamna comme méchant, impie, séditieux, & tendant au renversement de l'Etat. Jerôme Ferrier, Ministre de Nîmes, converti, opposa aussi à ce Libelle *le Catholique d'Etat*, *in*-8. que quelques-autres attribuent à Jean *Sirmond*. Les Espagnols répondirent à ce dernier Ouvrage, qui est très-bon, par un autre intitulé, *Scopæ ferrerianæ*.

RIMINI, *voyez* Grégoire d'ARIMINI.

RINUCCINI, (Ottavio) Poëte Italien, de Florence, vint en France à la suite de la Reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéra* dans l'Italie, c'est-à-dire de l'usage inconnu aux Anciens, de représenter en Musique les Tragédies, les Comédies, & les autres Pièces Dramatiques. Toute l'Italie a applaudi à trois de ses Pièces, sçavoir, *Daphné*, *Euridice*, & *Ariadne*. Les libéralités du Grand Duc de Toscane, contribuèrent beaucoup à l'éclat de sa réputation. Par leur moyen il attira les plus habiles Musiciens de toute l'Italie, & il n'épargna rien pour les machines & les autres décorations du Théâtre, sur lequel il représentoit, nouvel enchanteur, tout ce qu'il put y avoir de plus merveilleux depuis les Cieux jusqu'aux Enfers. Il n'étoit pas moins bon Poëte, qu'excellent Machiniste. Ses Vers avoient de la douceur & de la netteté. Il mourut vers 1620, & ses Poësies furent publiées en 1622 à Florence, par les soins de Pierre-François Rinuccini son fils.

RIOLAN, (Jean) natif d'Amiens, Médecin de la Faculté de Paris, célèbre par la connoissance de l'Anatomie, aussi-bien que de la Médecine, vivoit sur la fin du seizième siècle, & mourut au commencement du dix-septième, le 18 Octobre 1605. Il fut un des zélés défenseurs de la Doctrine d'Hippocrate contre les Chymistes, & laissa divers Ouvrages recueillis en 1620, en 2 Vol. *in-fol.* Son fils, *Jean* RIOLAN, aussi Médecin & Professeur Royal, soutint très-bien la grande réputation que le Pere s'étoit acquise. Nous avons de lui divers ouvrages d'Anatomie, *&c.* Il mourut en 1657, à 77 ans.

RITTANGELIUS, (Jean-Etienne) étoit de Forcheim, dans le Diocèse de Bamberg en Allemagne. Elevé dans la Religion Catholique, il se fit Luthérien, après avoir embrassé & abandonné le Judaïsme, à ce que quelques-uns assurent. Il publia

quelques Livres d'érudition Juive, entr'autres, des Notes sur le Livre *Jezirach*, où il soutint que la Paraphrase Chaldaïque fournit des argumens contre les Juifs & contre les Anti - Trinitaires. Cette Proposition fut attaquée par un Socinien, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. Rittangelius se défendit par un Traité, qu'il intitula *Libra Veritatis*, & qu'il dédia à Jean Casimir, Roi de Pologne. Il fut Professeur en Langues Orientales dans l'Académie de Konigsberg, & mourut vers 1652. Outre les Ouvrages dont on vient de parler, nous avons de lui un Traité *de Veritate Religionis Christianæ*; des *Lettres*; une *Traduction* Allemande des Prières que les Juifs font dans leurs Synagogues, le premier jour de chaque année, & d'autres Ouvrages.

RITTERSHUYS, (Conrad) sçavant Jurisconsulte Allemand, natif de Brunswick, est Auteur de bien des Ouvrages estimés, dans lesquels on remarque beaucoup de critique & d'érudition. Il mourut à Altorf en 1613, où il étoit Professeur en Droit. Son fils Nicolas Rittershuys, né en 1597, s'appliqua à l'étude de l'Histoire, des Généalogies, des Mathématiques, & de la Littérature Grecque & Latine. On a de lui un Ouvrage intitulé: *Genealogiæ Imperatorum, Regum, Ducum, Comitum, &c.* Il mourut en 1670, étant Professeur du Droit Féodal.

RIVALS, (Antoine) Peintre, mort à Toulouse en 1735, âgé de 68 ans. Son pere Pierre Rivals, Peintre & Architecte de l'Hôtel de Ville de Toulouse, lui montra le dessein. Antoine vint à Paris, & partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de l'Académie de S. Luc à Rome. Le Cardinal Albani depuis Clement II. le couronna. Ce Maître fut rappellé à Toulouse où il remplit avec distinction les places de son pere. Il avoit une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessein est correct, ses compositions ingénieuses. Le Chevalier Rivals son fils soutient par ses talens un nom distingué dans la Peinture.

RIVAULZ, (David sieur de Flurance) nâquit à Laval vers 1571; il fut élevé auprès de Guy, Comte de Laval, & devint Sous-Précepteur, & puis Précepteur du Roi Louis XIII. & mourut à Tours, au mois de Janvier 1616, à 45 ans. On a de lui différens Ouvrages: *Les Etats esquels il est discouru du Prince, du Noble & du tiers-état, conformément à notre tems; les Elémens de l'Artillerie, &c.* Malherbe & plusieurs autres Auteurs ont parlé de Rivault avec éloge.

RIVET, (André) Ministre Calviniste de France, & Professeur en Théologie dans l'Université de Leyde, étoit de S. Maixant en Poitou, où il nâquit au mois de Juin 1572. Ceux de sa Communion lui confièrent leurs affaires les plus importantes. Il présida à plusieurs de leurs Synodes en France. On a de lui différens Ouvrages de Controverse, des *Commentaires* sur plusieurs Livres de l'Ecriture sainte, *Criticus Sacer*, &c. qu'on a recueillis en trois vol. in-fol. Il mourut le 7 Janvier 1651, âgé de 78 ans. *Guillaume Rivet*, son frere, aussi Ministre en France, a écrit un *Traité de la Justification*, un de la *Liberté Ecclésiastique*, &c.

RIVET, (Dom Antoine) né à Conflans en Poitou en 1683 d'une famille distinguée, fit ses premières études avec le plus grand succès dans le lieu même de sa naissance, & sa Philosophie sous les Jacobins de Poitiers. Son ardeur pour l'Etude, la sagesse de sa conduite, son goût marqué pour la piété; tout sembloit annoncer que le jeune Rivet n'étoit pas fait pour le monde. Un accident auquel il échapa comme par miracle, fixa irrévocablement sa vocation. Convaincu que Dieu lui avoit sauvé la vie dans une occasion, où ayant été renversé de cheval, il fut traîné assez loin, un pied engagé dans l'étrier, il entra dans l'Eglise des Bénédictins de Poitiers, & y fit le sacrifice de sa liberté. Après avoir arraché le consentement d'une mere tendre, à qui cette première nouvelle causa une maladie dangereuse, le jeune Rivet partit pour Marmoutier où il reçut l'habit en 1704. Exercé dès son enfance dans la pratique des vertus, il se prêta de bonne grace au joug d'une loi qui en facilite la pratique, & fut toujours fidèle à la remplir jusques dans les plus légères pratiques. En 1705 il prononça ses vœux, & fit succèssivement son cours de Philosophie & de Théologie. Les progrès qu'il fit dans cette dernière étude, qui est celle de la Religion, furent tels qu'on devoit l'attendre de son amour pour elle, de la bonté de son esprit & de son application. Il en a laissé des preuves dans plusieurs Dissertations sur l'Ecriture sainte, où à l'étendue des connoissances, il avoit sçu joindre la justesse, l'ordre & la précision. Ces Dissertations n'ont point été imprimées. Appellé en 1716 dans le Monastère de S. Cyrien de Poitiers, Dom Rivet s'occupa de deux projets, l'un d'écrire l'Histoire des Evêques de Poitiers, l'autre de faire la Bibliothéque des Auteurs de Poitou; mais ces deux projets ne furent pas exécutés, parce que de nouveaux ordres atti-

rèrent l'Auteur à Paris l'année suivante. Ses Supérieurs le chargèrent de travailler à l'Histoire des hommes illustres de S. Benoît, & il ramassa pour cela une grande quantité de matériaux qui devinrent encore inutiles, parce que cette troisième entreprise n'eut pas lieu. Libre de cet engagement, Dom Rivet se livra sérieusement à l'Histoire littéraire dont il avoit déja conçu le dessein ; & s'étant associé trois de ses Confrères d'un goût sûr, laborieux, exacts comme lui, il travailla avec tant d'assiduité, qu'en 1728, il fut en état de commencer l'impression de son Ouvrage, dont le premier volume parut en 1733. Le Public lui fit l'accueil le plus favorable ; les Gens de Lettres applaudirent au dessein de l'Ouvrage & à l'exécution. On fut ravi de voir non un assemblage de passages copiés au hasard, mais un Livre entièrement neuf & original dans son espèce, où sont exposées les principales circonstances de la vie des Gens de Lettres, où l'on trace le portrait de leur esprit & de leur cœur, où l'on fait connoître leurs talens, leurs ouvrages & les différentes éditions qu'on en a faites, où l'on en fixe le mérite, où l'on apprécie les jugemens des critiques, où l'on ne dit rien qui ne soit tiré des Auteurs originaux ; où enfin à la lueur du flambeau de la critique la plus sévère & la plus épurée, & a fait un sçavant tableau de la Littérature de chaque siècle ; projet aussi utile que glorieux à la Nation. Le sçavant Auteur de ce merveilleux Ouvrage, fournit avec succès sa carrière ; & contre l'attente du public qui n'espèroit pas de voir paroître la suite sitôt, le second volume fut imprimé en 1735, & les autres, jusqu'au huitiéme suivirent à des distances à peu près égales. Dom Rivet finissoit le neuvième, qui renferme les premières années du douzième siècle, lorsque extenué par des travaux immenses, usé par la pénitence & l'exactitude à remplir tous les points de sa règle, dont ses Supérieurs ne purent jamais le résoudre à s'écarter, il rendit paisiblement son ame à Dieu, après une maladie de quelques mois, pendant laquelle il fit paroître les grands sentimens de Religion qui l'avoient animé, pendant sa vie. Il mourut au Mans où il demeuroit depuis plus de 30 ans. Dom Taillandier, digne Confrère de ce sçavant & saint Religieux, en a fait l'éloge, que l'on voit à la tête du neuvième volume de l'Histoire Littéraire. Ce morceau fait avec beaucoup de goût & d'élégance, donne une idée très-juste du cœur & de l'esprit de Dom Rivet, de son exactitude à remplir tous les

devoirs de la vie religieuse; de l'austérité de sa pénitence, de sa grande douceur, de sa tendre charité, de sa profonde érudition, de son discernement, de sa critique toujours judicieuse, & de cette sagacité qui lui faisoit distinguer surement le vrai du faux, le légitime du supposé. Nous ajouterons ce que l'habile Panégyriste n'a pu dire, que Dom Rivet, attaché dans tous les tems à toute vérité, ne laissa échapper aucune occasion de lui rendre témoignage; que son entrée dans les Ordres sacrés ne fut point signalée par un parjure, que son nom se trouve sur la liste des appellans & réappellans; qu'il parut devant M. de Baudry, qu'il adhéra à M. de Senès, qu'il s'opposa vigoureusement à toutes les irrégularités du brigandage de Marmoutier, & qu'aussi-tôt qu'eurent paru les trop fameuses Lettres Théologiques, il fut un de ceux qui marquerent le plus d'ardeur à dénoncer au Chapitre de leur Ordre, la personne & les écrits du fameux Avocat de la puissance des ténébres. C'est à ce sçavant Religieux que le public est redevable du Nécrologe de Port-Royal, où il inséra quantité de réflexions très-lumineuses & très-édifiantes, & à la tête duquel il mit une excellente Préface.

RIVIERE, (Poncet de) Chevalier, Bailli de Montferrand, Maire de Bordeaux, Conseiller & Chambellan du Roi Louis XI. Commandant les Francs-Archers d'Ordonnance de sa garde, étoit à la fois grand homme d'Etat & grand homme de Guerre. Il menoit l'avant-garde de l'armée à la bataille de Montlhery, contre le Comte de Charolois, en 1464. On croit qu'il étoit de l'ancienne Maison des Vicomtes de Riviere, Seigneurs de Labatut.

RIVIERE, (Lazare) habile Professeur de Medecine dans l'Université de Montpellier, né en 1590, est Auteur d'une excellente *Pratique de Medecine*, & de plusieurs autres Ouvrages recueillis en 2 vol. in-fol. Il mourut en 1656.

RIVIERE, (Henri-François de la) né à Paris de Charles-François, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & Controlleur Général de la Maison de la Reine, après avoir fait des études superficielles, embrassa le parti des armes, & se trouva en 1664 au Siège de Gigeri en Barbarie avec le Duc de Beaufort, dont il étoit Ayde-de-Camp. Après avoir servi quelque tems avec distinction, il se retira dans une de ses Terres assez voisine du Château qu'habitoit pour lors le fameux Comte de Bussi-Rabutin. Celui-ci avoit une fille veuve alors du Marquis de Coligni : sa beauté, ses graces, son esprit, sa naiss-

sance & ses grands biens, firent impression sur la Riviere, qui ne tarda pas à déclarer sa passion. Comme il avoit tout ce qu'il faut pour plaire, il fut favorablement écouté, & il obtint une promesse de mariage que la Marquise signa de son propre sang. Mais comme Bussi-Rabutin n'auroit pas vu de bon œil une alliance aussi disproportionnée, il fallut attendre un moment favorable; & lorsqu'il se présenta, les deux amans s'unirent l'un à l'autre par un lien éternel. Le Comte furieux à cette nouvelle, songea aussitôt à faire rompre le mariage, & détermina sa fille à se déclarer elle-même contre son époux; mais, malgré l'Arrêt, la Marquise par une bisarrerie singulière ne voulut jamais habiter avec un homme à qui elle avoit d'abord témoigné son amour, par des excès romanesques. Ce fameux Procès occasionna plusieurs libelles, dans lesquels le beau-pere traitoit son gendre avec le dernier mépris, & cherchoit à le faire passer pour un misérable paysan. La Riviere, de son côté, n'épargna pas son adversaire, & le dépeignit avec tous ses ridicules: il le représenta comme un méchant, un lâche, un fanfaron, plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour les autres. Après la décision du procès, les deux rivaux se tinrent tranquiles. La Riviere vécut encore quelques années dans le grand monde sans avoir d'autre liaison avec sa femme, qu'un petit commerce de Lettres pleines d'injures: il renonça enfin à la société dont il avoit fait ses délices, & il se retira à l'Institution, où il passa le reste de ses jours avec les PP. de l'Oratoire, dont il fait dans ses Lettres un éloge magnifique. Ce sont, dit-il, *des hommes doux, humbles, patiens, zélés, sans amertume, sans intrigue, sans parti de domination, sans autres intérêts que la gloire de Dieu; ils ne haïssent que le mal, ils n'ont point d'ennemis, ils n'ont que des freres.* La Riviere passa vingt-cinq ans dans cette sainte retraite, où il se sanctifia par la pénitence & la mortification; & il mourut à l'âge de 94 ans en 1738 avec beaucoup de résignation & de piété. On a donné ses Lettres en 2 vol. *in*-12, à la tête desquelles est un Abrégé de la vie de l'Auteur, & la rélation du procès qu'il eut avec son épouse & son beau-pere. Ses Lettres sont pleines d'esprit & de vivacité; on y remarque ce tour aisé & libre qui ne s'acquiert que dans le beau monde. Le style n'en est pas toujours naturel, & on y trouve quelquefois des tournures singulières, un ton précieux, des expressions néologiques, & une ridicule affectation de bel esprit qui les

épare ; mais ces défauts se oient rarement, & l'on en st bien dédommagé par tout e qu'elles contiennent d'uile & d'agréable.. On voit encore dans ce Recueil une éponse du sieur de la Riviere aux libelles diffamatoires, &c. Ce Factum, qui est un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie, étoit devenu très-rare ; l'Auteur, indigné des injures dont Bussi l'accabloit, le fit en une soirée, à la sollicitation du Prince de Conti. La Riviere a fait aussi l'*Abregé de la vie du Chevalier de Resnel*, in-12 ; l'*Abrégé de la vie de M. de Tourville*, in-12, Ouvrage fort imparfait ; un petit *Traité de la nécessité d'aimer Dieu*, in-12 ; *Maximes & Sentences sur les sources de la corruption du cœur de l'homme*, in-12 ; *Avis d'un oncle à son neveu*, in-12, & quelques autres Ouvrages manuscrits.

RIVIUS, (Jean) de Louvain, entra dans l'Ordre des Augustins, y fit de bonnes études, fut reçu Docteur de Louvain, enseigna l'Ecriture dans son Couvent, & passa par les charges de son Ordre. Il fit une *Vie* de S. Augustin en quatre Livres, tirées des œuvres de ce Pere & des Auteurs contemporains. C'est un excellent morceau d'Histoire Ecclésiastique. On a encore de lui des *Panégyriques* & un *Traité* des Ecrivains de son Ordre. Il avoit de l'érudition, écrivoit poliment & élégamment. Il mourut vers 1650.

RIVIUS, (Jean) Luthérien, natif d'Altendorn, en Westphalie. Il enseigna la jeunesse en différentes Villes, fut fait Conseiller de George, Duc de Saxe, & ensuite Précepteur d'Auguste, qui depuis fut Electeur. Mais s'ennuyant de la vie de la Cour, il fut établi Recteur du Collège de Messein, où il mourut en 1553, âgé de cinquante-trois ans. Il composa plusieurs ouvrages, entr'autres, *de Instauratâ Doctrinâ Ecclesiasticâ libellus*; *de Grammaticâ, Dialecticâ, Rethoricâ* libr. XVIII ; *de Familiari genio* &c. *de Stultitiâ mortalium in procrastinâ correctione vitæ*, à Bâle 1547, in-8°. Ce Traité moral contient des réflexions solides. *De erroribus Pontificiorum, seu de abusibus Ecclesiasticis*. On reconnoît trop dans ce Traité les préjugés de la Secte que suivoit l'Auteur.

RIUPEROUX, (Théodore de) né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte François. Hypermnestre, la meilleure de ses quatre Tragédies, se joue encore, & suffit pour nous faire connoître ses talens pour la Poësie. Il étoit Sécrétaire de M. le Marquis de Crequi. Ce Seigneur devant jouer avec

le Roi, avoit conservé mille loüis pour cette occasion, qu'il avoit mis en dépôt entre les mains de Riuperoux, pour n'être pas tenté de les dissiper ailleurs. Celui-ci les alla jouer & les perdit.

ROBBE, (Jacques) Ingénieur & Géographe du Roi, naquit à Soissons en 1643. Il fut fait Maire perpétuel de Saint Denis en France, & Avocat au Parlement de Paris, & mourut à Soissons en 1721. Nous avons de lui en 2 vol. *in*-12. une *Méthode pour apprendre facilement la Géographie*, qui est un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes; & une *Emblême sur la Paix*, présentée le 29 Mars 1679. Cette dernière pièce a été universellement applaudie.

ROBERT DE COURTENAI, Empereur François d'Orient, succèda à Pierre de Courtenai, sur la fin de l'an 1220, & fut couronné à Sainte Sophie le 25 Mars 1221. Il mourut en 1228. Les Seigneurs appellèrent Jean de Brienne, dépouillé de son Royaume de Jérusalem, pour gouverner l'Empire pendant la minorité de Baudouin II.

ROBERT, ou RUPERT, Empereur d'Allemagne, surnommé *le Bref*, & *le Débonnaire*, étoit Prince Palatin, & Duc de Baviere, lorsqu'on l'éleva à l'Empire en 1400, après la déposition de Venceslas, Roi de Bohéme. Il fonda une Université à Heidelberg, & mourut à Oppenheim le 18 Mai 1410. Il eut pour successeur l'Empereur Sigismond.

ROBERT, Roi de France, surnommé *le Dévot*, *le Droit* & *le Sage*, étoit fils de Hugues Capet. Il fut couronné Roi à Orléans en 988, du vivant de son pere, à qui il ne succèda qu'en 997. Il avoit épousé Berte, sa cousine, fille de Conrad, Roi de Bourgogne, & de Mahaud de France. Mais ce mariage ayant été déclaré nul par Gregoire V, Robert épousa Constance, surnommée Blanche, fille de Guillaume, Comte d'Arles & de Provence. L'humeur altiere & violente de cette Princesse auroit bouleversé le Royaume, si la sagesse du Roi n'eût empêché que les déréglemens de sa Maison ne passassent jusqu'au gouvernement de l'Etat. Eudes, Comre de Champagne, s'étant révolté, fut puni de sa témérité. Othon-Guillaume, Comte de la Haute-Bourgogne, qui venoit d'écheoir à Robert, par la mort du Duc Henri, son oncle paternel, fut battu & chassé par ceux de son parti: & en même-tems Sens fut confisqué sur Renard, Comte de cette Ville, qui avoit maltraité son Archevêque, que le Roi protégeoit. Depuis, Robert paci-

fia les troubles, fit fleurir les Lettres, & fit élèver de magnifiques Eglises. Il fit couronner Hugues, son fils aîné, âgé de dix-huit ans, à Compiégne, le 29 Juin 1016. Ce jeune Prince étant mort en 1026, Robert mit Henri, son puîné, en sa place, malgré tous les artifices de la Reine, son épouse, qui préféroit son cadet, qui fut Duc de Bourgogne. Le Roi Robert mourut à Melun, le 20 Juillet 1031, à soixante ans. Il avoit composé plusieurs Hymnes, que l'on chante encore aujourd'hui.

ROBERT DE BRUIS, ou BRUCE, Roi d'Ecosse, descendoit de la race de David I, Roi du même Pays. Il monta sur le Trône le 25 Mars 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, qui avoit usurpé la Couronne, par le secours d'Edouard I, Roi d'Angleterre. Robert secoua le joug des Anglois, les chassa de son Royaume, qu'il rendit très-puissant & très-florissant. Il mourut le 7 Juin 1329, à cinquante-cinq ans, laissant pour successeur David II, âgé de cinq ans, & une fille, qui porta le Sceptre d'Ecosse dans la Maison de Stuart.

ROBERT DE BAVIERE, Prince Palatin du Rhin, Duc de Cumberland, Amiral d'Angleterre, & l'un des plus grands Généraux de son siècle, étoit fils de Frederic, Prince, Electeur Palatin du Rhin, & d'Elisabeth, fille de Jacques I, Roi d'Angleterre & d'Ecosse. S'étant signalé en Hollande, il alla en Angleterre offrir ses services à Charles I, son oncle, qui le fit Chevalier de la Jarretiere, & lui donna le commandement de son Armée. Ce nouveau Chef remporta d'abord de grands avantages sur les Parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Dans la suite il s'acquit l'estime de Charles II, Roi d'Angleterre, qui le fit Membre de son Conseil Privé en 1662, & lui donna le commandement de sa Flotte contre les Hollandois en 1664. Le Prince Robert défit l'année suivante la Flotte Hollandoise, & fut fait Amiral d'Angleterre en 1673. Il se signala en plusieurs autres occasions, & mourut le 29 Novembre 1682. Ce Prince profita, dans les dernières années de sa vie, du loisir que lui laissoit la paix, pour s'appliquer à la Chimie: il se plaisoit beaucoup au Château de Windsor, qu'il embellit avec soin.

ROBERT, Abbé de Molesme, premier Auteur de l'Ordre de Cîteaux, naquit vers l'an 1024. Il renonça au siècle à l'âge de quinze ans, & se fit Religieux de Saint Benoît, dans l'Abbaye de Montier-la-Celle, près de la Ville de Troyes, dont il fut fait Prieur, puis Abbé de S. Michel de Tonnerre. Il quitta

ce dernier Monastère, à cause du relâchement des Religieux. Nommé Supérieur de quelques Hermites de Colan, qu'il mena dans la forêt de Molesme, au Diocèse de Langres, il quitta encore ces nouveaux Moines, qui s'étoient laissé aller au relâchement. Ils l'obligèrent de revenir, à force de lui promettre de changer de vie ; mais comme ils n'en firent rien, il se retira dans la forêt de Cîteaux, avec vingt Religieux de Molesme, qui étoient plus dociles, & il fonda l'Abbaye & la Réforme de Citeaux, & y bâtit une Eglise en 1098. Les Religieux de Molesme demandèrent leur Abbé à Urbain II, qui ordonna à Robert de retourner à Molesme, où il trouva les Moines plus disposés à recevoir ses instructions. Il y mourut le 21 Mars 1108, âgé de quatre-vingt-quatre ans, & fut canonisé en 1222 par Honorius III.

ROBERT GROSSE-TESTE, en Latin *Capito*, l'un des plus grands Théologiens, & des plus sçavans Philosophes de son siècle, naquit en Angleterre, dans le Pays de Suffolc, de parens pauvres. On lui donna l'Archidiaconé de Leicestre, & en 1235 l'Evêché de Lincoln. Il en remplit dignement les fonctions, & employa le tems qu'elles lui laissoient à s'entretenir avec les gens de lettres, dont il étoit le protecteur ; ou à composer des ouvrages. Il s'opposa fortement aux entreprises de la Cour de Rome & des Moines, sur la Jurisdiction des Ordinaires, & eut un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une Dispense que ce Pape avoit accordée pour un Canonicat de l'Eglise de Lincoln. Il a composé plusieurs *Discours*, dans lesquels il reprend avec liberté les vices & les déréglemens des Ecclésiastiques, & montre un zèle ardent pour la pureté des mœurs & de la discipline. Nous avons aussi de lui quelques *Lettres*, que que M. Brown a fait imprimer dans le deuxième volume du *Fasciculus rerum expetendarum*, imprimé à Londres en 1690, & plusieurs autres ouvrages. Il mourut en 1253 en odeur de sainteté.

ROBERT, (Claude) Chanoine & Grand Archidiacre de Châlons-sur-Saône, né à Bar-sur-Aube vers 1564, étudia à Paris sous Théodore Marsile, & après s'être distingué dans ses classes, il devint Précepteur d'André Fremiot, depuis Archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne & dans les Pays-Bas. Devenu Archidiacre de l'Eglise de Châlons & Grand Vicaire, il remplit cet emploi avec beaucoup de zèle, & fut fort estimé des Cardinaux Baronius, d'Ossat & Bellarmin &c. Il mourut le 16 Mai 1636. Le

plus important de ses ouvrages est, le grand Recueil, intitulé : *Gallia Christiana*, qu'il publa en 1626 en un volume *in-fol.* M M. de Sainte-Marthe augmentèrent dans la suite cet ouvrage, dont les P P. Bénédictins donnent une nouvelle édition. *Voyez* SAINTE-MARTHE.

ROBERT, habile Peintre, d'Orléans, excellent Dessinateur d'animaux & d'insectes, fit pour Gaston de France une belle suite de migniatures en ce genre, qu'on voit à la Bibliothéque du Roi, dans le cabinet des Estampes.

ROBOAM, Roi de Juda, succèda à Salomon son pere, 975 ans avant Jesus-Christ. A peine étoit-il monté sur le Trône, que Jeroboam alla, avec tout le peuple, le trouver, pour le prier de les décharger des tributs immenses dont son pere les avoit accablés. Le Roi leur demanda trois jours pour faire sa réponse. Il consulta les vieillards, qui avoient été du conseil de Salomon, & qui pensoient qu'il falloit appaiser le peuple par des paroles de douceur, suivies de queques effets. Les jeunes gens opinèrent autrement, sous prétexte que le Roi devoit conserver son autorité, & qu'il étoit dangereux de plier sous une populace mutinée : ils conseillèrent un refus, accompagné de paroles dures. Roboam & ces téméraires Conseillers firent bien voir qu'ils ne connoissoient pas la nature ni les justes bornes de la puissance souveraine. Ceux qui en sont dépositaires, ne l'ont reçue de Dieu que pour faire le bonheur de ceux qui leur sont soumis, & non pour les traiter en esclaves. La dureté de Roboam donna lieu à une révolte presque générale, qui facilita à Joroboam, son élévation au Trône. Dix Tribus abandonnant leur légitime souverain, s'attachèrent à ce Chef ambitieux, & il ne resta à Roboam que Juda & Benjamin. Ainsi Jeroboam règna à Sichem sur les dix Tribus, & Roboam à Jérusalem sur les deux qui lui étoient demeurées fidéles. Ce dernier fortifia plusieurs de ses Villes, fit des amas d'armes, pour être en état de se défendre. Dans la suite plusieurs Prêtres, ou Lévites, ou d'autres Juifs abandonnèrent le parti schismatique, pour se réunir à la véritable Religion, qu'ils avoient abandonnée. Roboam après avoir marché pendant trois ans dans la voye du Seigneur, abandonna sa Loi : son Peuple devint Idolâtre ; & Dieu, pour les punir, appella en Judée Sesac, Roi d'Egypte, & le chargea du soin de sa vengeance ; mais Roboam s'étant humilié sous la puissante main de Dieu, il l'arracha à la fureur de l'ennemi, qui se retira, après lui avoir enlevé les trésors du Temple

du Seigneur, & ceux du Palais du Roi. Après un règne de dix-sept ans, Roboam mourut, laissant le Royaume à Abia, un de ses fils.

ROBORTELLO, (François) natif d'Udine, dans le Frioul, célèbre Critique du dix-septième siècle, professa la Réthorique & la Philosophie morale dans diverses Universités d'Italie. Il mourut à Padoue le 18 Mars 1567, en la cinquante-unième de son âge. Nous avons de lui un *Traité* d'Histoire, qui est fort peu de chose, & qui se trouve au tome premier du *Penus Historiæ*; des *Commentaires* sur plusieurs des Poëtes Grecs & Latins; & un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels il fait paroître une aigreur indigne d'un homme de lettres. On rapporte que Baptiste Egnace, avec qui il eut une violente contestation, lui répondit enfin par un coup de bayonnette, dont il ne mourut pas.

ROBUSTI. *Voyez* TINTORET.

ROCABERTI, (Jean-Thomas) né à Peselade, dans le Roussillon, d'une famille ancienne & illustre, entra dans l'Ordre de Saint Dominique dont il devint Général en 1670, puis Archevêque de Valence, & Grand Inquisiteur de la Foi. Il mourut en 1699. Ce Prélat a été un des plus ardens défenseurs des prétentions ultramontaines, & il a publié plusieurs Ouvrages pour les soutenir. Il fit imprimer en 1693 trois Vol. *in fol.* sous le titre *De Romani Pontificis autoritate*, dans lequel il établit les principes les plus pernicieux & les plus contraires à la Déclaration du Clergé de France. Il prit ensuite la peine de recueillir en deux Volumes *in-fol.* tous les Ouvrages du même genre que le sien, & il fit imprimer à Rome ce mauvais & énorme Recueil, à ses propres frais. Ces misérables productions furent fort mal accueillies en France, & le Parlement de Paris défendit le débit du premier Ouvrage par un Arrêt, comme rempli de maximes contraires à l'Ecriture, à la tradition, à la Doctrine des Peres & des plus célèbres Théologiens.

ROCHECHOUART, (Marie-Magdelaine-Gabrielle de) Abbesse de Fontevrault, & l'un des plus beaux esprits du dix-septième siècle, étoit fille de Gabriel de Rochechouart, Duc de Mortemar, Pair de France, &c. Elle avoit un génie propre à toutes les sciences. Langues, tant mortes que vivantes, Philosophie, Théologie, tout lui devint familier. Pendant ses heures de récréation, elle faisoit ses délices de la lecture d'Homere & de Platon. Ses études ne prenoient rien sur la régularité : elle n'étoit sçavante que pour être plus pieuse. Cette illustre Abbesse mourut

fut à Fontevrault le 15 Août 1704, à 59 ans, laissant grand nombre d'ouvrages manuscrit. La Maison de Rochechouart a été féconde en personnes illustres de l'un & de l'autre sexe. L'Abbesse étoit sœur de Françoise-Athénaïs de Rochechouart, mariée d'abord au Marquis de Montespan, & qui devint ensuite la Favorite de Louis XIV. Elle posséda longtems le cœur de ce Prince, qui ne s'en dégoûta qu'à cause de son humeur impérieuse. La Veuve Scaron, par son caractère complaisant & sa vertu, acheva de perdre Mad. de Montespan dans l'esprit du Roi, qui excédé de ses emportemens & de ses fureurs, lui ordonna de quitter la Cour; & elle mourut en 1707, âgée de 66 ans. Son frere Louis-Victor de Rochechouart, Duc de Mortemar & de Vivonne, d'abord Général des Galères, & ensuite Maréchal de France, se distingua par ses expéditions militaires. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, & fertile en bons mots. Au passage du Rhin, il montoit un cheval blanc qui passa des premiers; & comme le fleuve étoit un peu rapide, le Maréchal adressa ces paroles à son cheval, qu'il appelloit Jean, *Jean le blanc, ne souffre pas qu'un Général de mer soit noyé dans l'eau douce.* Un jour le Roi le railloit sur sa grosseur extraordinaire, en présence du Duc d'Aumont, qui n'étoit pas moins gros: *Vous grossissez à vûe d'œil,* lui dit ce Prince, *vous ne faites point d'exercice. Ah! Sire, c'est une médisance,* répliqua Vivonne; *il n'y a pas de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont.* Le même Prince lui demandant ce que la lecture faisoit à l'esprit; *ce que vos perdrix font à mes jouës,* répondit-il. Il avoit les couleurs extrêmement vives. Ce Maréchal étoit intime ami de Despréaux, aussi-bien que les Marquises de Mortemar & de Thiange ses sœurs. Il le présenta au Roi, & ce Poëte ayant récité à Sa Majesté les quatre Vers magnifiques qui terminent la première Epître, Vivonne frappé de leur beauté, prit brusquement l'Auteur à la gorge, & lui dit par une saillie que la présence du Roi ne put retenir: *Ah, traître! vous ne m'aviez pas dit cela.* Il faisoit lui-même des vers, & au jugement de Boileau, il en eût pû faire d'excellens s'il s'en fût donné la peine. Le Satyrique trouvoit admirables ceux que ce Seigneur fit à l'occasion d'une cérémonie, dans laquelle le Marquis de Bellefond devoit porter la queue au Roi:

Bellefond, porte-queue, à casaque traînante,
Du plus grand des Mortels suivoit la marche lente;
Et montrant au Public ce qu'il a de menton,
Faisoit dire aux passans: pourquoi le choisit-on?

Vivonne mourut en 1688.

ROCHE-FLAVIN, (Bernard de la) habile Jurisconsulte, & grand Magistrat, naquit en 1552 à Saint-Cernin en Rouergue. Il fut d'abord Conseiller à Toulouse, puis au Parlement de Paris; il devint ensuite premier Président en la Chambre des Requêtes, au Parlement de Toulouse, & fut fait Conseiller d'Etat par le Roi Henri III. Il mourut en 1627, à soixante-seize ans. On a de lui 1°. Un excellent *Recueil* des Arrêts notables du Parlement de Toulouse 2°. Un grand *Traité* des Parlemens, *in-fol.* & *in-4.* c'est-à-dire, de leur institution, des Présidens, Conseillers, Gens du Roi, &c. Cet Ouvrage est bon & curieux. Son *Recueil* d'Arrêts est d'autant plus estimé qu'on y voit un *Traité* particulier des droits Seigneuriaux, qui sert comme de décision, pour les matières féodales, & emphytéotiques.

ROCHEFORT, (Gui de) Seigneur de Pleuvaut, & Chancelier de France, descendoit d'une Maison originaire de Bourgogne. Il s'appliqua aux Belles-Lettres, & se signala à la guerre, & dans le Conseil de Charles, Duc de Bourgogne, qui le fit son Conseiller & son Chambellan. Louis XI. qui avoit l'art d'enlever à ses ennemis ceux dont ils tiroient le plus de secours, l'attira à son service, & Charles VIII. le fit Chancelier de France, le 9 Juillet 1497. Il mourut le 15 Janvier 1507. *Guillaume* de *Rochefort* son frere fut aussi Chancelier de France, & mourut le 12 Août 1492.

ROCHEFOUCAULD, (François, Duc de la) Prince de Marsillac, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de Poitou, & l'un des plus grand hommes, & des plus beaux génies du dix-septième siècle, étoit fils de François, premier Duc de la Rochefoucault, Maison aussi ancienne que féconde en hommes Illustres. Son courage, sa prudence, & son esprit lui acquirent une grande réputation, sur-tout dans les guerres de la Fronde, où il jouaun très-grand rôle. Il mourut à Paris le 17 Mars 1680 à 68 ans. Ses *Maximes*, Ouvrage excellent, sont entre les mains de tout le monde; c'est un portrait achevé de l'homme abandonné à la corruption de son cœur & maîtrisé par l'amour propre. Le pinceau du Peintre est plein de finesse, de force, & de délicatesse. Le style en est par-tout serré & concis, & il y a une diversité ingénieuse dans les tours & dans les images. Nous avons encore du même Auteur des *Memoires de la Régence* de la Reine Anne d'Autriche, écrits avec un grand sens & beaucoup de pénétration.

ROCHEFOUCAULD, (François de la) Cardinal, Evêque de Senlis, Abbé de

Sainte-Géneviève du Mont à Paris, &c. naquit en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, Comté de Randan. Le Pape Paul V. lui envoya le chapeau de Cardinal en 1607. Cette Eminence travailla beaucoup pour la réforme des Ordres de Saint-Augustin & de Saint-Benoît. Il se démit de l'Evêché de Senlis en 1622; & mourut en 1645, à quatre-vingt-sept. Il avoit introduit la régularité dans son Abbaye, de laquelle les Abbés sont devenus électifs par ses soins. Il fut enterré dans l'Eglise de Sainte-Geneviève : son cœur fut porté au Collége des Jésuites, chez qui il avoit étudié, & de qui il avoit reçu toutes les préventions, l'amertume, le zèle & l'attachement aux maximes Ultramontaines qu'il fit paroître pendant toute sa vie. Il se porta à des excès crians contre Richer, & un jour, peu maître de son impétuosité naturelle, il dit en parlant de ce Docteur : *Puisque Richer refuse d'obéir, il faut le coudre dans un sac & le jetter dans la riviere. Plût à Dieu*, ajouta-il, *qu'il m'en eût couté deux cens écus d'or, & qu'il se fit hérétique.* Il ne s'en tint pas à ces menaces, & il osa dire au Roi *que les Richeristes étoient pour le moins autant à craindre que les Huguenots, & que pour le bien de l'Eglise & de l'Etat il falloit ou les exterminer ou les châtier comme l'avoient été depuis peu les Huguenots.* Quand il s'apperçut que ce discours emporté avoit fait peu d'impression sur le Roi; il résolut de lui faire présenter une Requête au nom du Clergé, contre les Richeristes. Ce Cardinal qui avoit peu de sens & beaucoup de prévention, se mit toujours à la tête des ennemis de nos libertés, & ne cessa de cabaler en faveur des maximes Ultramontaines.

ROCHESTER; *voyez* WILMOT, & ATTERBURY.

ROCHE, (Jean de la) né dans le Diocèse de Nantes, entra dans la Congrégation de l'Oratoire à l'âge de 17 ans. Il se livra à la Prédication, pour laquelle il avoit de très-grands talens; & après avoir prêché le Carême à Lyon & dans plusieurs autres Villes, il vint prêcher à Paris en 1681. Il y remplit plusieurs Stations avec éclat, & se distingua sur-tout par ses Panégyriques. Il mourut en 1711 âgé d'environ 55 ans. Ses Sermons furent imprimés après sa mort, en 8 volumes *in*-12. Les *Panégyriques*, qui contiennent 2 volumes, parurent les premiers; ensuite les Sermons de l'*Avent*, en un volume; ceux du *Carême*, en 3; & ceux des *Mystères*, en 2. Ces Discours sont pleins d'esprit, de jugement, & d'onction : il y regne une éloquence mêlée de force & de douceur, qui frappe l'esprit, &

& qui émeut la volonté : la force du raisonnement y est ajusté avec la noblesse des expressions. Parmi ses *Panégyriques*, qui sont ses chefs-d'œuvre, on distingue surtout ceux de *Saint Augustin* & ceux de *Saint Louis*.

RODELLE, (Pierre,) Jésuite, a donné une *édition* d'Horace, avec une *Paraphrase* & des *Notes*, en y retranchant les principales saletés; les moins grossières échappent quelquefois à sa rigueur. Il a contribué à éclaircir le sens de son Auteur, & en a découvert bien des finesses. Rodelle avoit donné en 1680 les *Epigrammes* de Martial, avec des Notes & de sages retranchemens. Ce Jésuite étoit né à Rhodez le 7 Sept. 1623, & il mourut à Montpellier le 10 Décembre 1696. On a encore du même Auteur quelques autres Ouvrages.

RODOGUNE, (il y a eu plusieurs Princesses de ce nom,) étoit fille de Phraates, Roi des Parthes; elle fut mariée à Demetrius Nicanor que Phraates tenoit prisonnier. Ce mariage causa de grands malheurs, en excitant la jalousie de Cléopatre, autre femme de ce Prince

RODOLPHE premier, de Hapsbourg, Empereur d'Allemagne, surnommé le *Clement*, étoit fils d'Albert, Compte de Hapsbourg, Château situé entre Bâle & Zurich. Il fut élû Empereur au mois d'Octobre 1273, & ne voulut point aller à Rome, pour se faire couronner, disant ces paroles remarquables, qu'*aucun de ses Prédécesseurs n'en étoit jamais revenu, qu'avec perte de ses droits, ou de son autorité.* Cet Empereur vainquit Ottocare, Roi de Bohême, & fit un Traité en 1278 avec le Pape Nicolas III. par lequel il s'engagea à défendre les biens & les priviléges de l'Eglise Romaine. Rodolphe donna quatre ans après à son fils Albert, l'Autriche qu'il avoit enlevée à Ottocare, & mourut à Germesheim, sur le chemin d'Erford à Spire, le 30 Septembre 1291, à 73 ans. L'élevation de Rodolphe premier fut regardée comme une récompense de sa piété. Un jour étant à la campagne avec un valet, il rencontra dans un Pays très-fâcheux un Curé à pied, qui portoit le Saint Viatique à un malade. Rodolphe lui demanda pourquoi il n'avoit pas un cheval pour s'en servir dans des chemins si rudes. Le Curé répondit que sa pauvreté ne le lui permettoit pas : alors le Comte lui donna le sien, & le suivit à pied, pour accompagner le très-Saint-Sacrement. Adolphe de Nassau fut élû après lui.

RODOLPHE deux, fils de l'Empereur Maximilien deux, nâquit à Vienne le dix-huit Juillet 1552. Il de-

vint Roi de Hongrie & de Bohême, fut ensuite élû Roi des Romains, & succèda à l'Empereur son pere, le douze Octobre 1576. Il fit la guerre en Hongrie contre les Turcs avec divers succès, fut obligé de céder la Bohême à Matthias son frere, Roi de Hongrie, & mourut le vingt Janvier 1612, à soixante ans. Matthias son frere lui succeda On prétend que Rodolphe mourut de déplaisir de la permission que lui demandoient les Electeurs, de lui choisir un successeur à l'Empire.

RODON, (David) fameux Calviniste, étoit du Dauphiné ; il enseigna la Philosophie à Die, puis à Orange, & à Nimes, & fut un des plus subtils Logiciens, & Métaphisiciens de son tems. Il fut banni du Royaume en 1663, & mourut à Genève vers 1670. Nous avons de lui un Livre rare *De Supposito*, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, & accuse Saint-Cyrille de confondre les deux natures en Jesus-Christ. Son *Traité* de controverse intitulé : *Le Tombeau de la Messe* le fit bannir. Il avoit des sentimens singuliers, & soutenoit que la conservation des créatures n'est pas une création continuelle.

RODRIGUEZ, (Alphonse,) célèbre Jésuite, natif de Valladolid, enseigna long-tems la Théologie Morale, & fut ensuite Recteur de Monteroi en Galice. Il mourut saintement à Seville, le vingt-un Février 1616, à 90 ans. On a de lui un excellent Ouvrage des Exercices de la perfection, & des Vertus Chrétiennes : dont l'Abbé Regnier Desmarais a donné une traduction Françoise. Ce Livre sera un éternel monument de la pieté & du sçavoir de son Auteur. *Simon* RODRIGUEZ, Portugai, natif de Voussella, fut aussi Jésuite; il fut Disciple de Saint-Ignace, & refusa l'Evêché de Conimbre, devint Précepteur de Dom Juan, alla prêcher au Bresil, & fut fait Provincial des Jésuites Portugais. Il mourut à Lisbonne le quinze Juillet 1579. Il avoit en 1544 introduit sa compagnie en Espagne.

ROELL, (Hermann Alexandre) né en 1653, dans la terre de Doelberg, dont son pere étoit Seigneur dans le Comté de la Marck en Westphalie, se vit orphelin dans le bas âge, & fut mis entre les mains de Tuteurs, qui eurent soin de son éducation. Il apprit sous différens maîtres les Langues sçavantes, même l'Hébreu ; il fut grand Philosophe & Théologien habile. Dès 1670 il soutint une Thèse qui lui fit honneur, sur l'utilité de l'étude des Mathématiques, avant celle de la Philosophie. Il mourut à Amsterdam le douze de

Juillet 1718, à soixante-six ans. On a de lui un *Discours* sur la Religion naturelle : des *Dissertations* Philosophiques sur le même sujet, & plusieurs autres Ouvrages estimés.

ROEMER, (Olaus,) Mathématicien & Astronome Danois, naquit à Arhrus dans le Jutlande, le 25 Septembre 1644. Sortant de ses basses classes, il fut envoyé en 1662 à l'Université de Coppenhague, sous la direction du célèbre Erasme Bartholin. Il s'appliqua avec tant d'ardeur aux Mathématiques, à l'Algèbre, & à l'Astronomie, que, lorsque Picard, de l'Académie des Sciences de Paris eut été envoyé par Louis XIV. en 1671, pour faire des observations dans le Septentrion ; il goûta si bien le jeune Roëmer, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au Roi, qui voulut qu'il enseignât les Mathématiques à M. le Dauphin, & lui accorda une pension. Il fut adjoint de Picard & de Cassini, pour les observations Astronomiques, & associé à l'Acad. Royale des Sciences en 1672. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris il se fit une grande réputation par les découvertes qu'il fit dans les différentes parties des Mathématiques. De retour dans sa Patrie, il se plaignit que quelques Sçavans de Paris s'étoient fait honneur de ce qui lui appartenoit. Nous ignorons si ces plaintes sont fondées. En 1681 le Roi de Dannemarck, Christian V, le créa Professeur d'Astronomie, l'appliqua aussi à Perfectionner la Monnoye, & l'Architecture, à régler les poids & les mesures, à mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Royaume, &c. Le Roi Frederic IV. l'éleva, comme avoit fait Christian, à différentes dignités. Roëmer mourut le dix-neuf Septembre 1710. En 1735, Pierre Horrebow, Disciple de Roëmer, & aujourd'hui Professeur d'Astronomie, à Copenhague, fit imprimer sous le titre de *Basis Astronomiæ*, diverses Observations de son illustre Maître, avec la Méthode d'Observer, du même.

ROHAN, (Pierre de) Chevalier, Seigneur de Gié, &c. Maréchal de France, plus connu sous le nom de Maréchal de Gié, étoit fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons du Royaume, originaire de Bretagne. Louis XI. le fit Maréchal de France en 1475. Ce Seigneur commandoit l'avant-garde à la bataille de Fornoue en 1495, & pendant la maladie de Louis XI. à Chinon, il gouvernoit l'Etat avec trois autres Seigneurs. Louis XII. le fit ensuite chef de son Conseil, Lieutenant Général en Bretagne, & Général de

ses Armées en Italie. Mais le vingt-deux Avril 1513, il mourut à Paris, disgracié pour avoir déplû à la Reine Anne de Bretagne, qui lui auroit volontiers fait trancher la tête, si le Parlement de Toulouse n'eut jugé que le Maréchal n'avoit fait que son devoir, en faisant arrêter les équipages de la Reine, qui voyant le Roi dangereusement malade, se hâtoit de les faire partir pour Nantes.

ROHAN, (Anne & Catherine de) *voyez*, PARTHENAY.

ROHAN, (Henri Duc de) Pair de France, Prince de Leon, Colonel-Général des Suisses & Grisons, né au Château de Blein en Bretagne en 1579; de pere & de mere Protestans, fut l'un des plus grands hommes & des plus beaux génies de son siècle. Il se signala dès l'âge de 16 ans au siège d'Amiens, sous les yeux d'Henri IV. & après la mort de ce généreux Monarque dont il étoit tendrement aimé, il eut à soutenir contre son successeur, trois guerres de Religion, où il commandoit en chef comme Généralissime des Protestans. La première s'alluma sur la résolution que prit Louis XIII. de rétablir la Religion Romaine dans le Bearn, & elle fut terminée à l'avantage de tout le Corps Protestant. La seconde fut commencée par Richelieu, qui pour abattre le parti Protestant, bloqua la Rochelle, par terre & par mer; mais après bien des rvaages & des horreurs, la paix fut encore conclue, & l'on se prépara de part & d'autre à la troisième guerre, laquelle éclata par le siège en forme de la Rochelle. Après la prise de cette Place, qui jetta la consternation dans le parti, Rohan se soutint par les seules ressources de son génie, & ne se soumit qu'à des conditions avantageuses, qui lui furent accordées par la paix de 1629. Il rentra alors dans les bonnes graces de son Roi; mais ne voulant pas vivre à la Cour, il se retira dans les Etats de la République de Venise, qui le choisit pour son Généralissime: c'est-là qu'il composa la plûpart des Ouvrages que nous avons de lui. Il fut tiré de cette retraite par son Souverain, qui l'envoya Ambassadeur en Suisse & chez les Grisons. Il calma les différends de ces peuples, qui le choisirent pour leur Général, & il vint à bout, par plusieurs victoires, de chasser entièrement les Allemands de la Valteline, Pays important pour la Maison d'Autriche. Il en chassa de même les Espagnols, & après avoir illustré pour jamais ce Pays par les actions les plus nobles & les plus courageuses, il se vit tout-à-coup abandonné par le Ministère de France, qui le rappella à la Cour; mais il sçavoit trop le sort que lui préparoit la

haine de Richelieu jaloux de ses services, & il aima mieux se retirer auprès du Duc de Veymar son ami, dans l'armée duquel il servit encore son ingrate Patrie. Il fut blessé le 13 Avril 1638, à la première bataille de Rhinfeld & mourut de ses blessures en l'Abbaye de Cuneveld en Suisse. Il fut enterré le 27 Mai suivant dans l'Eglise de Saint Pierre de Genève, où on lui a dressé un magnifique tombeau de marbre, avec une épitaphe qui comprend les plus belles actions de sa vie. C'est ainsi qu'après tant de travaux & de changemens de fortune, périt ce grand Capitaine, qui fut un assemblage éclatant d'adversités, & de prospérités. Il montra partout la plus belle ame, l'esprit le plus ferme, un courage héroïque, une constance supérieure aux revers; par le cœur vraiment François, mais quelquefois Sujet rebelle, & Prince dangereux par sa Religion. Nous avons de lui des Mémoires dont les éditions les plus amples sont en 2 vol. *in*-12, & un Livre intitulé *les Intérêts des Princes*, qui marque avec combien de pénétration, il avoit approfondi les secrets politiques de toutes les Cours de l'Europe, & qui parut en 1666, à Cologne. *Le parfait Politique*, Ouvrage excellent, où dans un abrégé de réflexions, relatives aux Commentaires de César, il fait voir que la Tactique des Anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la Tactique des Modernes; un Traité de la *Corruption* de la Milice ancienne & d'autres Ouvrages. On a écrit la Vie de ce grand homme, & on a donné en 1758, un nouvel Ouvrage de ce Guerrier politique l'*Histoire de la guerre de la Valteline*, qui est l'époque la plus glorieuse de la vie de ce héros. Elle est en 3 vol. *in*-12. dont le premier est occupé par les Mémoires du Duc de Rohan, qui sont écrits dans le goût des Commentaires de César, avec beaucoup d'impartialité & de candeur. Le second & le troisième volume contiennent des pièces justificatives, dont peu avoient été imprimées. L'Editeur a enrichi cette édition d'une Préface curieuse & très-bien écrite, dans laquelle il trace un abrégé de la Vie du Duc de Rohan, & le caractère de ses divers Ecrits. Benjamin Rohan son frere étoit Seigneur de Soubise, avoit appris le métier des armes sous le Prince Maurice de Nassau, & se rendit maître du Bas-Poitou en 1622. Il obtint du secours de l'Angleterre en faveur des Rochelois, & se saisit de l'Isle de Rhé en 1625. Il mourut en Angleterre après l'an 1642.

ROHAULT, (Jacques) naquit d'un riche Marchand d'Amiens en 1620. Après qu'il eut fait ses premières études dans sa patrie, avec un

succès qui répondoit à son application & à la facilité de son génie, il fut envoyé à Paris pour y faire sa Philosophie : son amour pour la vérité, la lui fit chercher indifféremment par-tout où il put espérer de la trouver. Rohault étudia également & les Philosophes anciens & les Philosophes modernes : & les uns & les autres furent pour lui une source féconde d'instructions. Mais celui qui l'éclaira davantage, ce fut le célèbre Descartes, dont le mérite, dit Rohault même, fera avouer à tout le monde, que la France est du moins aussi heureuse à produire & à élever de grands hommes dans toutes sortes de professions, que l'a été l'ancienne Grece. Rohault fut un des plus zèlés sectateurs de ce Philosophe, ce qui lui concilia l'estime & l'amitié de Clerselier, si connu par les traductions qu'il nous a données de plusieurs Ouvrages de Descartes. Ce Traducteur, malgré les oppositions de sa famille, choisit Rohault pour son gendre. Celui-ci donna au Public un *Traité* de Physique, qui fut reçu avec une approbation générale. L'Auteur avoit déja publié en 1671, quelques entretiens sur la Philosophie. On a encore de lui des *Elémens de Mathématiques*, & un *Traité de Méchanique*. Il mourut en 1675, âgé de 55 ans, & fut enterré à Sainte Genevieve du Mont. Santeuil consacra à sa mémoire une Epitaphe dont voici le sens : » La Nature & la Religion » depuis long-tems étoient » en guerre ; mais Rohault ex» pliquant les causes de l'une » & les mystères de l'autre, » les réconcilie ensemble, & » pour cet insigne bienfait, » elles lui ont élevé un Tom» beau, auguste monument » de sa gloire ».

ROLLIN, (Charles) ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'éloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, excellent Poëte Latin, Orateur & Historien, naquit à Paris le 30 Janvier 1661. Fils d'un Coutelier, son pere le fit aussi recevoir Maître dès son enfance ; dans la suite il ne rougit jamais de la bassesse de son extraction. Etant un jour à dîner dans une grande Maison avec le P. de Poulouzat de l'Oratoire, on pria celui-ci de découper une pièce de gibier ; M. Rollin voyant que le couteau servoit mal le découpeur, lui dit : *Mon Pere, prenez le mien, il vaut mieux, je m'y connois, je suis fils de Maître*. Je tiens ce trait de l'Oratorien, qui vit encore. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont Rollin, dans son enfance, servoit souvent la Messe, lui apprit le Rudiment. On lui obtint une bourse du Collège des dix-huit, & avec ce secours, il fit ses études au Collège Duplessis, qui

avoit alors pour Principal Charles Gobinet. Le jeune Ecolier gagna bien-tôt l'estime & l'affection de tous ses Maîtres, aussi-bien que celle de M. le Pelletier, le Ministre, dont les deux fils aînés avoient trouvé un redoutable concurrent dans ce nouveau venu. Leur pere, qui connoissoit parfaitement les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Rollin étoit Empereur, ce qui lui arrivoit souvent, il lui envoyoit la même gratification, qu'il avoit coûtume de donner à ses fils, & ceux-ci l'aimoient, quoique leur rival. Lorsqu'il étudioit en Rhétorique sous le célèbre Hersan, qui redoubloit volontiers l'ardeur de ses disciples par d'honorables épithètes, ce Professeur disoit publiquement qu'il n'en connoissoit point qui distinguât assez le jeune Rollin, qu'il étoit quelquefois tenté de le qualifier de *Divin*. Il lui renvoyoit presque tous ceux qui lui demandoient des pièces de vers ou de prose : *Adressez-vous à lui*, leur disoit-il, *il sera encore mieux que moi*. Hersan le destinoit pour son successeur, & il le fut en effet en Seconde en 1683, en Rhétorique en 1687, & au Collège Royal pour la Chaire d'éloquence en 1688. A la fin de 1694 il fut fait Recteur, & continué deux ans par distinction ; c'est à ce Rectorat que l'Université est redevable de l'usage toujours observé depuis, de faire apprendre par mémoire l'Ecriture Sainte aux Ecoliers. Il ranima l'étude du Grec, que l'on négligeoit alors dans l'Université, & il en fut le véritable restaurateur. Il a formé quantité de Gens de lettres, d'excellens Professeurs, & a donné au Clergé, à la Magistrature, au Métier même des Armes, des sujets d'un grand mérite. Le Premier Président Portail se plaisoit quelquefois à faire semblant de lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail ; & Rollin lui répondoit sérieusement : » Il vous sied bien, » Monsieur, de vous en plaindre ! c'est cette habitude au » travail qui vous a distingué » dans la place d'Avocat Général, qui vous a élevé à » celle de Premier Président ; » vous me devez votre fortune. Il substitua sagement des exercices académiques aux Tragédies, que l'on représentoit pour la distribution des prix, à la fin de chaque année. Après avoir professé huit ou dix ans de suite au Plessis, Rollin en sortit pour se livrer entièrement à l'étude de l'Histoire ancienne : & c'est alors que l'Université, pour le rappeller, le nomma Recteur. Pendant son Rectorat, Rollin prononça avec un merveilleux succès le *Panégyrique annuel* de Louis XIV, dont le Recteur étoit alors chargé, & qui étoit fondé par l'Hôtel de Ville. La fin de son Rectorat ne lui rendit pas la liberté, il

fut chargé de la Coadjutorerie de la Principalité du Collège de Beauvais : il paroît que c'est l'Abbé Duguet qui le détermina à l'accepter. Rollin gouverna ce Collège jusqu'en 1712, & parvint à le peupler & à le rendre florissant, en y rétablissant l'ordre, la discipline, les bonnes mœurs & les bonnes études. Après avoir quitté la Principalité de Beauvais, il reprit plus tranquillement le premier projet de ses études. Il commença par travailler sur Quintilien : il en retrancha tout ce qu'il y trouva d'inutile pour former des Orateurs, & accompagna le texte de petites notes ; il seroit à souhaiter qu'il y en eut davantage, car il y reste encore bien des obscurités. L'édition de cet ouvrage parut en 2 vol. *in*-12, en 1715. L'Université le chargea en 1719 d'une *Harangue* solemnelle, en forme d'actions de graces, pour l'instruction gratuite que le Roi venoit d'y établir. Le sujet étoit grand : il l'égala par la noblesse & la magnificence des expressions. Il composa alors son *Traité* de la manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, Ouvrage plein d'esprit & de génie qui respire par-tout le bon goût, écrit d'un style toujours élégant, ingénieux, coulant, & harmonieux, semés des plus beaux traits des Ecrivains Grecs & Latins, dont l'Auteur étoit nourri, & qu'il a merveilleusement rendus en notre Langue. Encouragé par le succès de cet Ouvrage, il composa l'*Histoire* Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, &c. en treize vol. *in*-12. & l'*Histoire* Romaine, dont le neuvième volume & les suivans sont de M. Crevier, digne Disciple d'un si grand Maître. Tout retentit encore dans les Pays étrangers du succès qu'ont eu les deux derniers Ouvrages ; & l'on ne se lasse point d'admirer l'habileté de l'Auteur dans le choix des faits ; cette heureuse imagination, qui peint avec force & avec grace tout ce qui s'offre à elle : ses principes admirables de Religion & de Mœurs, ses Réflexions judicieuses, son goût exquis, sa facilité, l'élégance & la noblesse de son style plein de force & de grace, & le choix le plus heureux de l'expression. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs en avoient toujours les premiers exemplaires : c'étoit à qui les auroit plutôt lûs. Le Prince disoit : *Je ne sçai comment fait M. Rollin ; par-tout ailleurs les Reflexions m'ennuyent, & je les saute à pieds joints ; elles me charment dans son Livre, & je n'en perds pas un mot.* Les Lettres du Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, mettent le comble à ce tribut d'estime. M. Rollin n'avoit écrit qu'en Latin pendant un très-longtems, il avoit plus de soi-

xante ans quand il commençoit à écrire en François. L'élégance & la pureté de son style furent donc un nouveau spectacle auquel on ne s'attendoit point : il sembloit les avoir acquises dans le moment, par la seule envie d'être plus utile. Propre sur sa personne, plus par habitude & par raison, que par la moindre recherche, il avoit en mourant le même meuble qu'il avoit fait faire en entrant Professeur au Collège du Plessis en 1683. Sa piété étoit vive, tendre, sincère ; rien ne lui paroissoit petit dans la Religion, & hors d'elle il ne trouvoit rien de grand. Il mourut le 14 Septemb. 1741. Jusqu'ici nous avons peint l'Homme de Lettres ; mais il ne sera pas hors de propos de faire voir quels furent les sentimens de M. Rollin sur les disputes que la sagesse du Roi vient de terminer. Le 6 Juin 1712, M. Rollin sortit du Collège de Beauvais, & fut sacrifié à la haine de la Société : le Pere Le Tellier avoit inspiré à Louis XIV ses préventions. Rendu à lui-même, notre célèbre Auteur se chargea, à l'exemple de Gerson, de faire à Saint Etienne-du-Mont sa Paroisse des Conférences sur l'Ecriture Sainte : il s'en acquitta trop bien pour les faire long-tems. Le Cardinal de Noailles l'exhortoit à ne pas tant s'étendre sur les vérités condamnées par la Bulle : il répondoit qu'il ne pouvoit s'en dispenser, lorsque le texte qu'il expliquoit, énonçoit ces vérités. Il fallut donc par ordre, (ou à la prière) du Cardinal, cesser cet exercice. En 1720, l'Université voulant se donner un Chef digne de l'importance de ses intérêts en ces conjonctures critiques, nomma Recteur Rollin ; mais deux mois après, une Lettre de cachet le déplaça. Un Discours qu'il avoit prononcé & qui fut inséré dans les Registres, lui attira cette nouvelle disgrace. L'Université avoit présenté au Parlement, séant alors à Pontoise, une Requête où elle déclaroit & protestoit qu'elle ne prendroit aucune part à l'accommodement, & se tenoit fermement attachée à son Appel. C'étoit de quoi M. Rollin avoit félicité sa Compagnie dans le Discours qui donna lieu à la Lettre de cachet, qui enjoignoit de plus de choisir pour Recteur un homme *plus modéré*. Mais où auroit on pû trouver un homme plus pacifique & plus doux ! Il avoit une très-grande vénération pour la mémoire de M. Paris : aussi avant la clôture du cimetière de S. Medard, on l'y avoit souvent vû psalmodier auprès du tombeau, avec les Fidèles qui s'y assembloient. C'est lui qui revit & qui retoucha la vie de ce serviteur de Dieu, qui fut imprimée en 1730. Il traduisit en Latin, à la prière du Pere Quesnel, la protestation de

cet illustre persécuté. Il a traduit l'Acte d'appel des quatre Evêques, & bien d'autres Ouvrages dont on voit le détail, [*Nouvelles Ecclésiast.* 3 *Décemb.* 1741.] Etant allé présenter au Cardinal Ministre un des Volumes de son dernier Ouvrage, cette Eminence, (en parlant de lui, & en le montrant) dit à un des premiers Officiers du Régiment des Gardes Françoises : *Monsieur, vous devriez bien convertir cet homme-là. Oh, Monseigneur*, répondit agréablement M. Rollin, *M. y perdroit son tems, je suis un homme inconvertible.* Mais il faut prendre dans ses écrits imprimés les preuves de sa délicatesse & de sa fidélité, sur tout ce qui intéresse la Religion. Le Public, dit un célèbre Critique, retrouve dans tous les Ouvrages de M. Rollin les sentimens généreux élevés, son zèle pour le bien de la société humaine; son amour pour la vertu, son respect pour la Providence; enfin, une matière profane sanctifiée par l'esprit de Religion dont il étoit rempli : on ne peut le lire sans se sentir porté à devenir vertueux. Quels éloges ne méritent pas ses réflexions ! La droite raison, la Religion, l'honneur, la probité, les ont dictées, & l'on ne peut assez admirer l'Art qui les fait paroître si naturelles. A ce témoignage nous joindrons celui d'un plus grand Maître, l'illustre Rousseau, qui regardoit l'Histoire de M. Rollin non-seulement comme le meilleur modèle que nous ayons dans le genre Historique, mais comme un corps de Politique & de Morale complet, & l'école la plus instructive où les Princes & les Particuliers puissent apprendre leurs devoirs.

ROLLON I. Duc de Normandie, étoit Chef des Danois ou Normands qui faisoient tant de courses & de ravages en France dans les neuvième & dixième siècles. En 912, le Roi Charles le simple, touché des répréséntations de ses peuples, qui vouloient la paix à quelque prix que ce fût, conclut à S. Clair sur Eptes, ce fameux Traité, par lequel il donna à Rollon, sa fille Giselle en en mariage, avec la partie de la Neustrie, dite depuis de leur nom Normandie, sous la condition qu'il en feroit hommage, & qu'il se feroit chrétien. Il y consentit, & après s'être fait instruire, il fut baptisé & nommé Robert, à cause de Robert, Duc de France & de Paris, qui lui servit de parrein. Il mourut en 917 ou 920. On a prétendu que la clause judiciaire *Clameur de Haro*, étoit venue du nom de Rollon, dont l'équité égala la valeur, & dont le nom même après sa mort, imposoit encore à son peuple.

ROMAIN (Jules) Peintre, (son nom de famille est

Giulio Pippi) nâquit à Rome en 1492, & mourut à Mantoue en 1546. Il étoit le disciple bien aimé de Raphaël, qui le fit son héritier : il fut long-temps occupé à peindre d'après les desseins de son illustre Maître, qu'il rendoit avec beaucoup de précision & d'élégance ; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son stile, par son grand goût de dessein, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poëtiques, par la fierté & le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la Nature, pour se livrer à celle de l'Antique, & de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique & dans le noir, sans intelligence du clair-obscur. Au reste, aucun Maître ne mit dans ses Tableaux plus d'esprit & d'érudition. Romain étoit encore un excellent Architecte : il alla à Mantoue, où Frédéric de Gonzague, Marquis de cette ville, l'avoit attiré. Il évita par-là le juste châtiment, qu'il n'auroit pas manqué de subir à Rome, pour avoir fait les desseins de vingt estampes très-dissolues, gravées par Marc-Antoine, & auxquelles l'Aretin ajoûta autant de Sonnets. Romain embellit la ville de Mantoue, & y mourut fort regretté du Marquis, & de tous les Grands

ROMANELLI (François) Peintre, né à Viterbe en 1617, étudia sous Pierre de Cortone, & se livra avec tant d'ardeur à l'étude de son art, que l'excès du travail le fit tomber dans un état de langueur. Ses productions lui ayant procuré tous les secours nécessaires pour rétablir sa santé ses amis le recommandèrent au Pape, qui l'emploia à plusieurs ouvrages considérables. Attiré à Paris par le Cardinal Mazarin, il y fit bien-tôt briller ses talens, & le Roi le combla d'honneur & de bienfaits. L'amour de sa patrie & les sollicitations de sa famille l'ayant rappellé à Viterbe, il y mourut en 1662, lorsqu'il se préparoit à revenir en France. Les principaux Ouvrages de cet Artiste sont à fresque, & la plûpart sont à Rome & en France : il étoit grand Dessinateur, bon coloriste, sa touche étoit facile, & il ne manquoit qu'un peu de feu dans ses compositions.

ROMUALD, (Saint) naquit à Ravennes de parens nobles & riches vers le milieu du dixième siècle, il eut le malheur de se laisser séduire dans sa jeunesse par les attraits de la volupté ; mais Dieu lui fit la grace de le rappeller à son devoir. Romuald alla se renfermer dans un monastère auprès de Ravennes, pour y pleurer ses péchés ; mais il y trouva des Moines que sa régularité gênoit, & qui vouloient le précipiter du haut

d'une terrasse pendant la nuit, lorsqu'il passeroit, selon sa coûtume, pour aller prier Dieu. Averti à propos, il s'embarqua pour aller trouver un Hermite nommé Marin, qui demeuroit près de Venise, & se mit sous sa conduite. Ce Solitaire étoit peu propre à conduire les autres : il récitoit tous les jours le Psautier ; & comme Romuald sçavoit à peine lire, Marin lui donnoit des coups de baguette sur la tête du côté gauche, & le jeune Solitaire, après l'avoir lontemps souffert, lui dit enfin : Mon Maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit, car je n'entends presque plus de l'oreille gauche. Marin admira sa patience, & le traita dans la suite avec moins de rigueur. Romuald bâtit plusieurs monastères, & envoya des Religieux prêcher l'Evangile dans la Hongrie : il partoit lui-même pour cette mission ; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Il fonda en 1012 le monastère de Camaldoli en Toscane : c'est de-là que son Ordre a pris le nom de Camaldule. Il mourut près de Valde-Castro en 1027 à 75 ans.

ROMULUS, Fondateur, & premier Roi de Rome, étoit frere de Remus. Amulius, non content d'avoir détrôné son frere aîné Numitor, ne laissa la vie à sa Niéce Rhéa-Sylvia, que pour la mettre au nombre des Vestales, pour ôter à cette Princesse toute espérance de postérité. Mais malgré ces précautions la Vestale devint mère de deux Jumeaux : leur nom fut Romulus & Remus. La mère déclara que le Dieu Mars lui avoit fait violence ; soit qu'elle se l'imaginât a nsi, soit pour couvrir son action, qui sans l'autorité d'un Dieu, auroit été regardée comme un sacrilège, & auroit été punie de mort. Le Roi commanda qu'on l'enfermât, chargée de chaînes, dans une étroite prison, & qu'on jettât ses enfans dans le Tibre. Le fleuve étoit alors débordé : ceux qui étoient chargés de noyer les deux enfans, s'arrêterent au premier endroit innondé, & les y exposèrent dans leur berceau. Un Berger, nommé Faustulus, touché de pitié, enleva les enfans, & les porta dans sa cabane, où ils furent nourris par sa femme Acca Laurentia, qui avoit le surnom de *Louve* ; peut-être à cause de ses mœurs. Les deux frères vécurent comme les autres Bergers parmi lesquels ils étoient. Dans la suite dédaignant le soin des troupeaux, ils se livrèrent à la chasse, & devenus par cet exercice, robustes & intrépides, ils fondirent sur les voleurs, ils enlevèrent leur butin, & le distribuèrent aux Bergers. Instruit de son origine, Romulus arme ces Pâtres contre Amulius, il le poignarde, rétablit Numitor sur le trône d'Albe,

& bâtit Rome vers l'an 752, avant J. C. il y donna un azile assuré aux étrangers; & comme ses sujets manquoient de femmes, il célébra des Jeux avec grande solemnité, & fit enlever les filles des Sabins & de plusieurs autres peuples qui étoient accourus à cette fête. Les Nations voisines prirent les armes pour se venger de cette injure; mais elles furent vaincues. Romulus établit ensuite un Sénat, fit des Loix, & disparut en faisant la revûe de son Armée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les Sénateurs qui redoutoient sa puissance l'eussent mis à mort vers 715, avant J. C. on dit qu'après sa mort, un certain Proculus témoigna en présence du Sénat qu'il l'avoit vû avec une majesté toute divine, & qu'il lui avoit annoncé la future grandeur de Rome, dont il seroit le protecteur. On décerna dès lors à Rumulus des honneurs divins, & on lui offrit tous les ans des sacrifices. Numa Pompelius lui succéda.

RONDELET, (Guillaume) célèbre Professeur de Médecine à Montpellier, naquit en cette Ville le 27 Septembre 1507. C'est à sa sollicitation que le Roi fit bâtir le théâtre anatomique de Montpellier. Il s'appliqua à l'Anatomie avec tant d'ardeur qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans: ce qui le fit passer pour un pere barbare & dénaturé. Il mourut à Réalmont dans l'Albigeois, le 28 Juillet 1566, pour avoir mangé trop de figues. On a de lui un Traité des Poissons, & d'autres Ouvrages. Rabelais l'a joué sous le nom de *Rondibilis*.

RONSARD, (Pierre de) Poëte estimé dans son tems, naquit au Château de la Poissonniere, dans le Vendomois, le 25 Février 1525, d'une famille noble & ancienne, originaire de Hongrie. Il fut élevé à Paris au Collége de Navarre, d'où étant sorti à cause de son dégoût pour l'étude, il devint Page du Duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, Roi d'Ecosse. Dans la suite le Duc d'Orléans se l'attacha de nouveau, & l'employa en diverses négociations. Ronsard accompagna Lazare Baïf à la Diette de Spire; & dans les conversations de ce Sçavant, il prit du goût pour les Lettres: il apprit le Grec sous Dorat avec Jean-Antoine Baïf, fils de Lazare. Il se livra tout entier à la Poësie, & ses Vers furent estimés tant que l'on n'eut rien de meilleur en notre Langue. Les Rois Henri II, François II, Charles IX, & Henri III. eurent pour lui une estime particulière, & le comblèrent de bienfaits. Il mourut à Saint Côme de Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 Décembre 1585. On a de lui plus de Poësies qu'on

n'en lit : ce n'eſt pas qu'il n'eût la ſorte de génie qui fait le grand Poëte, & qu'il n'eût une érudition aſſez vaſte ; il s'étoit familiariſé avec les anciens, & ſur-tout avec les Poëtes Grecs dont il ſçavoit fort bien la Langue, & dont il connoiſſoit toutes les beautés; mais le manque de goût de ſon ſiècle, & le peu qu'il en avoit lui même, au lieu de perfectionner en lui la nature, ne firent que la corrompre. Imitateur ſervile des Grecs qu'il adoroit, il voulut enrichir notre Langue de leurs dépouilles ; à leur exemple il remplit ſes Ouvrages d'alluſions fréquentes à leurs hiſtoires, à leurs fables, à leurs uſages. Il admit dans ſes Vers le mêlange de différens Dialectes de nos Provinces ; il habilla même à la Françoiſe une quantité prodigieuſe de termes Grecs, & devint inintelligible. Ainſi, malgré tous ſes talens, ſa réputation ne lui ſervit guères; & depuis Malherbe, ſes Ouvrages ne ſont plus lus ; & comme le dit Boileau :

Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode ;
Réglant tout, brouilla tout ; fit un art à ſa mode ;
Et toutefois longtems eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe en François, parlant Grec & Latin ;
Vit dans l'âge ſuivant ; par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Art Poët. Chant I.

Ses Vers conſiſtent en *Hymnes*, *Odes*, *Eglogues*, *Enigmes*, *Sonnets*, un Poëme intitulé : *La Franciade*, & d'autres Poëſies. Du Perron, depuis Cardinal, prononça ſon Oraiſon funèbre.

ROQUE, (Gilles-André de la) ſieur de la Lontière, Gentilhommme Normand, a fait pluſieurs bons Ouvrages ſur les Généalogies & ſur le Blaſon, & un *Traité* curieux de la Nobleſſe, & de ſes diverſes eſpèces, *in*-4°. *Traité* du Ban, *in*-12, qui eſt bon ; la Généalogie de la Maiſon d'Harcourt ; *in-fol.* curieuſe par le grand nombre de titres qu'il rapporte. Il mourut à Paris le 3 Février 1687, à 90 ans.

ROQUE, (Jean de la) de Marſeille, fils d'un Négociant, & aſſocié de l'Accadémie des Belles-Lettres établie dans la même Ville, fit ſes études chez les PP. de l'Oratoire. Il voyagea & ſçut profiter de ſes voyages. En 1689 il parcourut la Syrie, le Mont-Liban, &c. Dès 1715, & peut-être auparavant, il étoit réſident à Paris, où il eſt mort le 28 Décembre 1745 à 84 ans. *Antoine* de la *Roque*, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, de la même Académie de Marſeille, ayant obtenu en 1721 le privilège pour la compoſition & la publication du Mercure de France, les deux frères y travaillèrent

conjointement jusqu'à la mort d'Antoine de la Roque, arrivée à Paris le 3 Octobre 1744. Outre cet Ouvrage, Jean la Roque a donné des Voyages de l'Arabie-Heureuse, de la Palestine & du Mont-Liban, &c. & un *Abrégé* de la vie de M. de Chasteuil, Gentilhomme de Provence, & Solitaire du Mont-Liban, à Paris 1722, 2 vol. in-12.

ROQUE, (la) Ministre Protestant, *voyez* LARROQUE.

ROQUELAURE, (Antoine de) Seigneur de Roquelaure en Armagnac, &c. Maréchal de France, Grand-Maître de la Garderobe du Roi, & Chevalier de ses Ordres, Sénéchal & Gouverneur de Rouergue & de Foix, &c. fils puîné de Geraud, Seigneur de Roquelaure, & de Catherine de Besoles, fut destiné dès sa jeunesse à l'état Ecclésiastique, qu'il quitta depuis pour embrasser la profession des armes, & se distingua sous le nom de Seigneur de Longart. Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, qui l'honora de sa bienveillance, lui céda la part qu'elle avoit dans la Seigneurie de Roquelaure, & l'engagea dans le parti du Prince son fils qui le fit Lieutenant de sa Compagnie de Gendarmes; & depuis étant devenu Roi de France, il le combla de biens & d'honneurs, en considération de ses services & de sa fidélité. Louis XIII. le fit Maréchal de France en 1615. Depuis il remit dans le devoir Clerac, Nerac, & quelques autres places, fit son testament le neuf Mai 1618, & mourut subitement à Leictoure, le neuf Juin 1625 à quatre-vingt-deux ans. *Gaston, Duc de Roquelaure*, l'un de ses fils, se signala dans plusieurs siéges & combats, & fut fait prisonnier à la bataille de Sedan en 1641. Il devint ensuite Lieutenant Général des Armées du Roi, & fut blessé au siége de Bordeaux. Le Roi le fit Duc & Pair de France, & Chevalier de ses Ordres, & lui donna le Gouvernement de Guyenne en 1676. Il mourut le onze Mars 1683, à soixante-huit ans. *Gaston Jean-Baptiste-Antoine, Duc de Roquelaure*, son fils, commanda en chef en Languedoc, & fut ensuite nommé Maréchal de France en 1724. Il mourut à Paris le six Mai 1738, à quarante-deux ans. Sa Maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la Princesse de Pons, & la Princesse de Leon.

ROSCIUS, (Quintus) le plus célèbre Comédien de l'ancienne Rome, étoit Gaulois de Nation, & contemporain d'Esope; la République lui faisoit une pension de vingt mille écus de notre

monnoye. Il excelloit dans sa profession, & sa probité égaloit son habileté. Quoiqu'il eut les yeux difformes & un peu de travers, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût très-bonne grace à parler & à déclamer. C'étoit dans le comique qu'il s'exerçoit. Ciceron dit de cet Auteur qu'il réussissoit si bien qu'il n'auroit jamais dû descendre du théâtre, & qu'il avoit tant de probité & de vertu, qu'il n'auroit jamais dû y monter. Pour se perfectionner dans l'action. L'Orateur se lia avec le Comédien : ils s'exerçoient à l'envi à qui rendroit une même pensée, & un même sentiment, l'un en plus de tours de phrase différens, & néanmoins heureux, l'autre par une plus grande variété de gestes & de mouvemens. Roscius mourut à Rome vers soixante-un an avant Jesus-Christ.

ROSCOMMON, (Wentworth Dillon, Comte de) l'un des plus grands Poëtes Anglois du XVII. siècle, étoit fils de Jacques Dillon, Comte de Roscommon, d'une noble & ancienne Maison, originaire d'Irlande. Il fit une partie de ses études à Caën sous la direction du sçavant Bochart. Il acquit à Rome une grande connoissance des Monumens anciens. Charles II. le reçut en Angleterre avec bonté; mais dans la suite notre Auteur ayant eu une dispute avec un Seigneur du Conseil Privé, il fut obligé de se retirer en Irlande, où le Duc d'Ormond, Vice-Roi du Pays le fit Capitaine de ses Gardes. Il avoit une grande passion pour le jeu. De retour à Londres, il devint Ecuyer de la Duchesse d'Yorck, & épousa la fille de Richard, Comte de Burlington, il lia amitié avec Dryden, & les autres grands Hommes d'Angleterre, & s'acquit une réputation extraordinaire par ses talens & ses belles qualités. Il mourut le dix-sept Janvier 1684. On a de lui une traduction en vers Anglois de l'Art Poëtique d'Horace, & un Poëme intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers*, & plusieurs autres excellentes pièces de Poësie. On a dit que la différence qu'il y avoit entre lui, & le Duc de Bukingham c'est, que le dernier faisoit vanité de n'être pas sçavant, & que l'autre l'étoit, sans en tirer vanité. Le célèbre Pope dans son Essai sur la Critique, parle ainsi de Roscommon, selon la belle Traduction de l'Abbé du Resnel.

Tel étoit Roscommon, Auteur dont la naissance
Egaloit la bonté; l'esprit & la science;
Des Grecs & des Latins, partisan déclaré,

Il aimoit leurs Ecrits, mais en Juge éclairé :
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE, (Salvator) célèbre Peintre, Graveur & Poëte, né à Naples en 1615, mort à Rome en 1673. Il connut la misère, & se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc qui remarqua du talent dans ses Ouvrages en acheta plusieurs & l'encouragea. Salvator flatté du suffrage de ce grand Maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude, & fit de rapides progrès sous la discipline de Ribera. Ce célèbre Artiste a fait des tableaux d'histoire qui ornent plusieurs Eglises dans l'Italie ; mais il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux & des figures de soldats. Sa touche est facile & très-spirituelle, son paysage, & sur-tout, le feuillet de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignoit avec une telle rapidité que souvent il commençoit & finissoit un tableau en un jour. Il a fait des Satires & des Sonnets où il y a de la finesse & des saillies. Sa maison étoit devenue une Académie d'esprit & de goût.

ROSIER, (Hugues Sureau du) Ministre Protestant de la ville d'Orleans sous Charles IX. étoit de Rosoi en Picardie. Il eut en 1566 avec un autre Ministre une célèbre conférence contre deux Docteurs de Sorbonne chez le Duc de Montpensier, en présence de la Duchesse de Bouillon qui étoit Calviniste & fille de ce Prince, mais ce fut sans aucun succès. Du Rosier fut contraint d'abjurer son hérésie pendant le massacre de la St-Barthelemi en 1572 pour racheter sa vie. Il fut ensuite employé à exhorter le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & plusieurs grands Seigneurs, de se réunir à la Communion Romaine. Ce qu'il fit avec tant de succès que la Cour l'envoya au pays Messin avec le Pere Maldonat pour y convertir les hérétiques ; mais il s'y pervertit lui-même de nouveau. Il se retira ensuite à Heidelberg où il fut tellement méprisé par ceux de son parti, qu'il fut obligé pour vivre d'accepter une place de correcteur d'Imprimerie. Il mourut de peste à Francfort. On a de lui plusieurs Ouvrages de controverse.

ROSIN, (Jean) célèbre Antiquaire, naquit à Eisenach le 14 Décembre 1551, & mourut en 1626. Il se rendit très-habile dans les Antiquités Romaines. Le traité qu'il nous

en a laissé en Latin est très-estimé & peut suffire pour la connoissance de ces antiquités. On préfére l'édition de 1663 *in*-4. qui est très-belle.

ROSNI, *voyez* BETHUNE.

ROSSELLI, (Matthieu) Peintre, né à. Florence, en 1570, mort dans la même Ville en 1660. Il apprit son art de Gregoire Pagani, & de Passignani. Il s'est particulièrement appliqué à la fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessein pur, & un coloris d'une grande fraicheur, l'ont fait exceller. Le Roi posséde deux de ses tableaux, *le Triomphe de David*, & celui *de Judith*.

ROSSI, (François de) *Voyez* SALVIATI.

ROSSI, (Jean-Victor) *Jean Nitius Erithræus*, Noble Romain, & célèbre Ecrivain du dix-septième siècle, fut Domestique du Cardinal Perreti: il avoit fait du progrès dans les lettres; & après la mort de son patron, il se retira chez lui, & il continua de les cultiver dans une agréable société d'amis sçavans. Il mourut le 15 Novembre 1647, âgé de plus de soixante-dix ans. Les plus considérables de ses ouvrages sont, *Pinacotheca imaginum illustrium virorum; Epistolæ; Dialogi; Exempla virtutum & vitiorum &c.* On ne doit pas le confondre avec *Jean-Antoine Rossi*, ou *Rubeus*, dont on a divers ouvrages. Il étoit natif d'Alexandrie de la Paille, & mourut à Padoue, où il étoit Professeur en Droit, le 17 Mars 1544, à cinquante-six ans.

ROSSIGNOL, (Antoine) Maître des Comptes, naquit à Alby le premier jour de l'année 1590, & fit dans son enfance de grands progrès dans les Mathématiques. On a souvent expérimenté que les enfans peuvent réussir dans cette étude plus facilement que dans celle des Langues. Il parvint, par la connoissance exacte de cette science, & principalement par la force de son génie, à deviner toutes sortes de chiffres, sans en avoir presque trouvé un seul pendant toute sa vie, qui lui ait été impénétrable. En 1626 & au siège de Realmont, Ville de Languedoc, alors en la puissance des Prétendus Réformés, il fit son premier coup d'essai, en déchiffrant sur le champ la lettre qu'avoient écrite les Assiégés à leurs freres de Montauban. Cette lettre marquoit que l'on manquoit de poudre dans la place. Le Prince de Condé, qui commandoit l'armée du Roi, envoya aux Assiégés cette lettre déchiffrée, ce qui les obligea de se rendre dès le jour même. Rossignol se servit heureusement de son talent au siège de la Rochelle. Le Cardinal de Richelieu récompensa son mérite de plusieurs bienfaits; & Louis XIII le re-

commanda en mourant à la Reine, comme un homme des plus nécessaires au bien de l'Etat. Louis XIV l'honora toujours d'une estime particulière, marquée par des graces continuelles, & par une pension considérable, qui lui a été continuée toute sa vie. Ce Sçavant a servi l'Etat pendant cinquante-six années. Il méditoit presque continuellement sur l'Ecriture Sainte : & sa piété surpassoit encore sa science. Louis XIV. lui fit l'honneur, en revenant de Fontainebleau, d'aller voir sa maison de campagne de Juvizy, qui étoit fort-belle. Il reçut ce Prince avec un tel excès de joye, que le Roi qui s'en apperçut, & qui craignit qu'il ne s'en trouvât mal dans l'âge avancé où il étoit, ordonna à son fils qui le suivoit, de se rendre auprès de son pere, pour avoir soin de sa santé. Il mourut peu de tems après âgé de quatre-vingt-trois ans.

ROSSO, (le) Peintre célèbre, né à Florence en 1496, mort à Fontainebleau en 1541, n'eut point de maître. Son génie & l'étude qu'il fit des Ouvrages, principalement de Michel-Ange, & du Parmesan, y suppléerent. François I. le nomma sur-Intendant des Ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce Château a été construite sur ses desseins, & embellie par les morçeaux de peinture, par les frises, & les riches ornemens de Stuc qu'il y fit: ce Peintre ayant eu le malheur d'accuser injustement Pellegrin son ami de lui avoir volé une grande somme d'argent, & ayant été cause des tourmens qu'il avoit soufferts à la question, il ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa, & prit un poison violent qui le fit mourir le même jour. Le Rosso, (appellé aussi Maître Roux) n'étoit point borné à un seul talent : il étoit encore bon Architecte, bon Poëte, bon Musicien.

ROSWEIDE, (Heribert) Jésuite, né à Utrecht en 1569, & mort à Anvers le cinq Octobre 1626, enseigna la Philosophie & la Théologie à Douai & à Anvers. Il avoit beaucoup de piété, & une grande connoissance des Antiquités Ecclésiastiques. Il publia les *Œuvres de Saint-Paulin* avec des Notes, deux *Traités* de Saint-Eucher, & d'autres Auteurs : une *Apologie* en faveur de Thomas à Kempis, pour prouver qu'il est Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ. Rosweide a donné encore une Histoire des Vies des Peres du Désert, *in-fol.* très-rare & estimée, avec des Dissertations préliminaires & des remarques très-solides : une édition du Martirologe d'Adon : *Fasti Sanctorum in-8.* où l'Auteur donne le projet

de la collection des Actes des Saints, dont il avoit formé le plan, qui depuis a été exécuté par Bollandus ; & plusieurs autres Ouvrages.

ROTA, (Bernardin,) excellent Poëte Italien, natif de Naples, d'une noble & ancienne famille, mourut dans sa patrie en 1575, à soixante-six ans, & fut regretté de tous les gens de Lettres. Les Ouvrages que nous avons de lui, tant en Latin qu'en Italien, & tant en vers qu'en prose, sont fort estimés.

ROTGANS, (Luc) Poëte Hollandois, naquit à Amsterdam en 1645, d'une famille distinguée. Il surpassa dans la Poësie Hollandoise, tous ceux qui l'avoient précédé. Après deux ans de service il préféra les Muses & fit ses délices des vers, & la belle maison qu'il avoit à Vegth étoit son Parnasse. Il mourut en 1710. On a de lui *la vie de Guillaume III. Roi d'Angleterre*, Poëme épique très-estimé des Hollandois, & plusieurs autres Poësies imprimées à Lewarde en 1714. *in*-4.

ROTHELIN, (Charles d'Orléans) un des Quarante de l'Académie Françoise, & Honoraire de celle des Inscriptions & Belles - Lettres, naquit à Paris le 5 Août 1691 d'Henri d'Orléans, Marquis de Rothelin : il se détermina dès sa jeunesse, par inclination & par goût, à l'état Ecclésiastique. Il fit au Collège d'Harcourt ses études avec beaucoup de succès, & devint en peu de tems excellent Humaniste, Philosophe profond, & grand Théologien. Le Cardinal de Polignac le mena avec lui à Rome aprè la mort d'Innocent XIII. & lui fournit l'occasion de visiter avec attention tout ce qui pouvoit exciter sa curiosité à Rome, & dans les principales Villes de l'Italie. Cette vûe lui donna pour les Médailles antiques, ce goût qui l'a rendu un des plus sçavans Antiquaires, & peut-être le premier Médailliste de son tems. Il commença dès-lors à amasser ces fameuses suites de Médailles, qu'il a perfectionnées pendant le reste de sa vie, par l'acquisition de plus de trente Cabinets de richesses de ce genre. Il s'étoit aussi formé une Bibliothèque nombreuse & bien choisie, précieuse surtout, soit par les Manuscrits, soit par les Livres rares. Son amour pour les Sçavans & pour le bien public l'avoit engagé à déposer dans celle du Roi les Manuscrits & les autres Livres qu'il possédoit, & qui y manquoient. L'Abbé de Rothelin excelloit dans notre Langue ; les Langues sçavantes, sur - tout la Grecque & la Latine, ne lui étoient guères moins familières. Il sçavoit bien l'Anglois,

& parloit parfaitement l'Italien; habile dans la politique, il connoissoit les intérêts de toutes les Cours. Il refusa toutes les places qui l'auroient enlevé à son cabinet, & même l'Episcopat. Les qualités du cœur surpassoient encore en lui celles de l'esprit; il faisoit son plaisir d'encourager & de favoriser les gens de Lettres, & de cultiver de veritables amis: en se livrant à eux entierement, il les charmoit dans ses discours par des graces qui lui étoient naturelles, & qui auroient suffi seules pour persuader, indépendamment de la solidité de ses raisonnemens. Ce fut à lui que le Cardinal de Polignac, près de mourir, remit son Poëme de l'*Anti-Lucrece*. Il le mit en état de paroître & avoit entrepris de le traduire, mais la mort l'empêcha d'achever. Il mourut le 17 Juillet 1744, âgé de près de 53 ans.

ROTROU, (Jean de) naquit à Dreux en 1609, où il commença ses études & vint les finir à Paris. Son talent pour la Poësie se déclara de bonne heure, & il n'avoit que vingt ans quand il fit jouer l'*Hippocondriaque* qui eut un grand succès. Il donna ensuite la *Bague de l'oubli*, qui fut encore plus applaudie. Encouragé par ce succès, il se mit à lire les Poëtes dramatiques Grecs, Latins, Italiens, Espagnols. Un de ces derniers lui fournit le sujet de ses *Occasions perdues*, pièce qui réussit encore mieux que les deux premières. Le Cardinal de Richelieu en fut si satisfait qu'il donna une pension de 600 liv. à l'Auteur, & l'admit en même-tems au nombre de ces Poëtes, auxquels il donnoit lui-même à remplir des plans de pièces de son invention. Rotrou qui avoit une facilité prodigieuse, donnoit par an deux ou trois, soit Tragédies, soit Comédies, & plusieurs autres pièces fugitives: comme il aimoit le plaisir & la dépense, il trouvoit une ressource dans sa fertilité, & quand il avoit besoin d'argent, en moins de deux mois, il mettoit une pièce en état d'être jouée. Ce Poëte étoit modeste, qualité rare; & il ne parloit de ses Ouvrages que quand on l'y forçoit. Incapable d'ailleurs de toute espèce de jalousie, il vivoit bien avec tous les Ecrivains de son siècle, & sur-tout il faisoit profession d'être l'ami de tout ceux qui couroient la même carriere que lui. Le grand Corneille l'appelloit son pere, & Rotrou qui jouissoit d'une plus grande réputation que son ami, lorsque celui-ci donna le *Cid*, ne voulut jamais se prêter à la jalousie de Richelieu contre cette pièce. Il en fut au contraire un des plus ardens approbateurs, & dès ce moment il regarda comme son Maître, celui qui jusqu'alors n'avoit rien fait sans

prendre ses conseils, & il s'appliqua sérieusement, à son exemple, à mettre dans ses pièces une régularité qu'il avoit toujours négligée. De-là vient qu'on trouve de la conduite dans ses derniers Ouvrages. Mais l'habitude qu'il avoit prise de composer avec rapidité, ne lui permit jamais de réfléchir assez pour ajuster ses plans à toutes les règles essentielles du Poëme dramatique. Ainsi son *Antigone* & son *Venceslas*, les deux meilleures de ses Tragédies, péchent dans la constitution: quoiqu'il ne fut pas toujours heureux dans le choix de ses caractères, il sçavoit les varier, les contraster & les soutenir. Il possédoit en un degré éminent l'art des situations, aussi-bien que celui d'émouvoir les grands ressorts des passions. Sa vérsification est assez bonne quoique négligée, & son stile ne manque ni de force ni d'élévation, mais le langage n'est pas correct. Ses Tragédies, sont pleines de pensées grandes & de sentimens élevés, & quoiqu'elles se sentent en quelques endroits du goût de son siècle, il couroit cependant beaucoup moins après les pointes que ses contemporains; ce Poëte en un mot étoit véritablement un génie, & s'il fut venu quelques années plus tard, il se seroit perfectionné dans son art par la lecture d'Horace & de Cinna, les chefs-d'œuvre de son ami; après la mort de Richelieu Rotrou se retira à Dreux où il exerça la charge de *Lieutenant Particulier & Civil*, d'Assesseur Criminel, *&c.* & il se fit estimer de toute la Province, comme un excellent Juge, un bon Citoyen, & un Chrétien édifiant: car la Religion avoit repris ses droits sur son cœur, & il en remplissoit tous les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Il ne voulut jamais quitter la Ville de Dreux affligée d'une maladie contagieuse qui y faisoit de grands ravages & il fut la victime de sa charité. Lorsqu'il se sentit atteint du mal, il demanda sur le champ le Viatique & l'extrême Onction qu'il reçut avec toute la résignation d'un parfait Chrétien, & il mourut en 1650.

ROUAULT, (Joachim) Seigneur de Boismenard, de Gamache & de Chaillon, &c, Maréchal de France, & l'un des plus grands Capitaines du quinzième siècle, descendoit d'une illustre & ancienne Maison originaire de Picardie. Il assiégea Castillon en Périgord, où il défit le fameux Talbot, qui y fut tué avec son fils en 1453. Il devint ensuite Maréchal de France, & Gouverneur de Paris, & rendit d'importans services à Louis XI, qui ne laissa pas de le faire arrêter en 1476, & de le faire condamner à perdre ses biens; mais ce jugement n'eut pas

lieu, & Rouault mourut en la possession de toutes ses richesses le 7 Août 1478.

ROVERE, *voyez* SIXTE IV. & JULES II.

ROUILLE', (Pierre Julien) né à Tours le 11 Janvier 1681 après avoir fait ses études chez les Jésuites, entra dans leur Société en 1699. La Théologie, les Humanités, la Philosophie, les Mathématiques, partagèrent successivement son tems pendant près de 22 ans. En 1724 appellé à Paris par ses Supérieurs, on l'associa au P. Catrou, pour l'aider dans la composition de cette vaste Histoire Romaine que celui-ci avoit entreprise, & dont on a vingt volumes *in*-4. Les Dissertations & les Notes dont cet Ouvrage est rempli, sont du P. Rouillé. Après la mort du P. Catrou, il se trouva chargé seul de la continuation de cette Histoire; mais la longue maladie qui l'a conduit au tombeau, l'empêcha sans doute de se mettre sérieusement au travail, puisqu'il ne s'est trouvé parmi ses papiers que la seule Vie de Caligula, encore n'étoit-elle qu'ébauchée. Le Public auroit souhaité que cette immense Histoire eut été faite avec plus de goût, plus de simplicité & moins de prolixité: si ces deux Auteurs au lieu d'étendre & d'embellir les faits, de raisonner profondement sur les mystères de la politique, d'épuiser l'art des conjectures, de tracer des portraits & des parallèles, d'allonger des harangues, d'éclaircir éloquemment des discours laconiques, &c. se fussent contentés de narrer simplement les faits, comme il convenoit à la majesté de l'Histoire, au lieu d'un mauvais Ouvrages en 20 volumes, ils en auroient pu faire un bon en six. Le P. Rouillé avoit aussi eu quelque part à la révision & à l'édition des Révolutions d'Espagne, que le P. d'Orléans avoit laissées manuscrites; mais dans un état assez imparfait. La seconde Lettre de l'examen du Poëme (de M. Racine) sur la Grace, brochure *in*-8. imprimée en 1722, est du Pere Rouillé, qui eut part aussi aux Mémoires de Trevoux, depuis le mois de Décembre 1733, jusqu'à celui de Février 1737. Il mourut à Paris le 17 Mai 1740, à 59 ans.

ROULLET, (Jean-Louis) Graveur, né en 1645, à Arles en Provence, mort à Paris en 1699. Il fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnèrent accès auprès des Artistes & des curieux. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes Villes d'Italie, & dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la Patrie le fit revenir en France, où ses talens ne furent pas oisifs & sans récompense. On estimo ses Ouvrages, sur-tout pour

correction du dessein, pour pureté & l'élégance de n burin. La fortune eut beau présenter à lui, il refusa onstamment ses faveurs, qui iroient gêné sa liberté.

ROUSSEAU, (Jean-aptiste) Poëte François, né Paris en 1669, d'une famille bscure, & fils d'un Cordonier, s'est acquis par la beau- de ses talens, & par des)uvrages qui ne mourront oint, une gloire infiniment ipérieure à celle qui vient e la noblesse d'extraction. Quelqu'un disoit qu'il étoit ils de ses œuvres. Rousseau iouvoit dire qu'il étoit fils de es Odes. Son père, homme le bien, & qui vivoit avec aisance dans son état, lui procura la meilleure éducation qu'il put. Le fils donna dans e cours de ses études les plus grandes marques de sa pénétration, & sur-tout de son goût pour la Poësie, qu'il a cultivée toute sa vie. Dès l'âge de vingt ans, il s'étoit déja fait connoître par divers petits Ouvrages pleins d'esprit, d'images vives & agréables, qui lui avoient acquis de la réputation, & l'avoient fait rechercher par des personnes du premier rang & d'un goût délicat. En 1688, il fut en qualité de Page dans la maison de M. de Bonrepos, Ambassadeur de France en Dannemarck, & il passa de-là en Angleterre avec le Maréchal de Tallard, en qualité de Sécrétaire. M. Rouillé du Coudrai, Conseiller d'Etat, &c. s'attacha Rousseau par ses bienfaits, & se faisoit un plaisir de le mener avec lui à la Cour, où il étoit appellé par ses emplois. De si brillantes connoissances auroient servi à l'avancement de la fortune de notre Poëte, si ses vûes eussent été tournées du côté de l'intérêt & de l'ambition. Il refusa une Direction des Fermes générales en Province, qu'avoit obtenue pour lui M. de Chamillart, Ministre de la guerre. Le plaisir qu'il goûtoit à cultiver les Muses, le rendoit insensible aux faveurs de Plutus. Il fut admis en qualité d'Elève dans l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres en 1701, & peu de tems après il obtint la Vétérance. Souhaité dans les compagnies les plus distinguées de Paris, & de la Cour, & ayant déja acquis les premiers honneurs du Parnasse, il paroissoit satisfait de son sort, lorsqu'en 1708, les envieux que ses Odes lui avoient faits, & les ennemis qu'il s'étoit attiré par ses Epigrames, lui suscitèrent cette malheureuse affaire qui empoisonna le reste de ses jours. Comme il s'agissoit pour Rousseau d'une place à l'Académie Françoise, & qu'il avoit l'espérance d'obtenir la pension de Despréaux, laquelle étoit sur le point de

vaquer, la cabale qui vouloit l'écarter, imagina de le perdre d'honneur en lui suscitant quelque affaire criminelle qui l'obligeât de quitter la patrie; & voici comment elle s'y prit pour exécuter ce noir dessein, dont Malafaire donna l'idée, Saurin les moyens de l'exécution, & de laquelle la Mothe se chargea. Pour connoître toute l'horreur de cette intrigue, il est bon de remonter jusqu'à l'origine même des couplets. Les beaux esprits de ce temps s'assembloient dans le Caffé de la nommée *Laurent*, & ils étoient partagés entre la Mothe & Rousseau, qui n'auroient jamais dû entrer en concurrence. Lorsque l'Opéra d'*Hésione* parut, Rousseau fit sur un air du Prologue de cet Opera un Couplet contre les Auteurs des paroles, de la musique & du ballet. Ce Couplet, qui fut le premier & le germe de tous ceux qui parurent depuis, ayant été divulgué contre l'intention de l'Auteur, il en ajouta quatre autres où il ne faisoit que charger de ridicule quatre ou cinq Particuliers qui donnoient assez de prise à la plaisanterie: ces Couplets qui sont constemment de Rousseau, & qu'il n'auroit pas dû faire, furent suivis d'une multitude d'autres plus piquans, & plus injurieux que les premiers, qui n'étoient pas de lui, & que quelqu'un habile à profiter de l'occasion fit pour satisfaire sa malignité & la vengeance; cependant Rousseau craignant qu'on ne les mit sur son compte, prit le parti d'abandonner le caffé, & chercha à se raccommoder avec les personnes outragées dans les couplets. Les choses en restèrent là jusqu'en 1710 que parurent de nouveaux couplets sur le même air, du même stile, contre une partie des mêmes personnes, auxquelles on avoit joint Madame de Verrue & un Capitaine aux Gardes, afin de rendre la vengeance plus prompte contre celui que l'on vouloit perdre, & c'est ce que l'événement ne justifia que trop. Ces nouveaux couplets aux nombre de quatorze, publiés dans ces circonstances, où Rousseau étoit sur le point d'entrer à l'Académie Françoise, & d'obtenir la pension de Boileau, furent portés par un Savoyard dans la maison de Boindin, qui à force de perquisitions, parvint à découvrir le porteur, & sçut de lui qu'il tenoit le paquet d'un Savetier. Rousseau, toujours soupçonné, malgré un Arrêt de décharge qu'il avoit obtenu de la Grand'Chambre, se servit de la découverte de Boindin, & poussant ses recherches, il apprit que le Savoyard avoit reçu le paquet d'un Savetier qui travailloit à la porte de Saurin, à qui celui-ci l'avoit remis; pour lors ne doutant point que Sau-

n ne fût l'Auteur des cou-
ets, & qu'il n'eût un moyen
r de faire connoître son in-
ocence, il porta plainte con-
e le Savetier, qui fut con-
uit au Fort-l'Évêque, &
r ses dépositions Saurin,
écrété de prise-de-corps
t aussi conduit au Châ-
let. Par l'interrogatoire
u'il subit, il fut convaincu
einement d'avoir remis les
ouplets au Savetier, & d'en
oir l'original écrit de sa
ain, qui fut trouvé dans le
oir de la table de son ca-
net. Aussi le Lieutenant
riminel, en rendant compte
cette affaire au Ministre,
i écrivit-il que tout étoit dé-
uvert, & le coupable alloit
re puni, lorsque des gens
iissans, ennemis de Rouss-
au, arrêtèrent l'activité du
agistrat, & Saurin eut le
ms de faire agir le crédit
la faveur. Ainsi, quoiqu'il
t plus clair que le jour que
étoit le Savetier qui avoit
rté les couplets de la part
Saurin; comme Rousseau
cusoit celui-ci non-seulem.
les avoir envoyés, mais
core de les avoir faits, &
'il y avoit d'ailleurs quelque
e dans la procédure, le
upable sçut si bien faire va-
r le défaut de preuves, &
apparences d'une préten-
e subornation, qu'il fut
chargé de cette accusation
ec dépens, dommages &
érêts. Rousseau ne manqua
d'appeller de ce Juge-
ment, mais il n'eut pas la li-
berté depoursuivre son appel;
car par les intrigues de Saurin
le Procureur-Général se porta
partie contre Rousseau, qui
par un Arrêt du Parlement de
1712, fut banni à perpétuité
hors du Royaume. Ce grand
Poëte, victime de l'imposture
la plus attroce, & d'une puis-
sante cabale qui le haïssoit,
se retira d'abord en Suisse, où
il trouva un illustre protec-
teur dans la personne du Com-
te du Luc, Ambassadeur de
France auprès du Corps Hel-
vétique, qui le mena avec lui
à Bade où étoit le Prince Eu-
gene. Cet illustre Général qui
avoit lû avec admiration quel-
ques pièces du Poëte, pria
le Comte du Luc de le laisser
auprès de lui après la conclu-
sion de la paix de Bade. Ainsi
Rousseau eut l'honneur d'ac-
compagner à Vienne son nou-
veau Protecteur qui voulut
bien être son introducteur &
son panégyriste à la Cour de
l'Empereur. Au bout de trois
ans ce Prince s'étant refroidi
pour lui au sujet de la malheu-
reuse affaire du Comte de
Bonneval, dans laquelle Rous-
seau se déclara pour le dernier
qui étoit son bienfaiteur, il au-
roit pû se rendre à sa patrie
qui le redemandoit avec em-
pressement sous la Régence.
Le grand Prieur & le Baron
de Breteuil, ses amis déclarés,
obtinrent pour lui des Lettres
de rappel; mais il les refusa
avec fermeté, & sûr de son

innocence, il répondit que les graces des accommodemens ne convenoient qu'à des *fripons*, & non à un homme *injustement opprimé*, & qu'il aimeroit mieux être mort que de sortir d'oppression par une honte qui seroit irréparable : *qu'on donne*, disoit il, *des Lettres de grace à ceux qui en ont besoin, pour moi je ne veux que la justice.* Il exigeoit qu'avant toutes choses, on lui donnât de nouveaux Juges qui procédassent à la révision du procès ; ce qui ne lui ayant pas été accordé, son retour n'eût pas lieu, & quelque zèle qu'on supposât dans ses amis pour le servir, ses ennemis avoient encore plus d'acharnement pour le traverser. Il étoit alors à Bruxelles, & en 1721 il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le Recueil de ses œuvres en deux volumes *in*-4°. Cette édition lui valut environ dix mille écus qu'il plaça sur la Compagnie d'Ostende que l'Empereur avoit établie ; mais les affaires de cette Compagnie s'étant dérangées, tous les Actionnaires perdirent leurs fonds, & dans cette extrémité, l'Horace François, à la honte de son ingrate Patrie, auroit peut-être été exposé aux horreurs de l'indigence, s'il n'eût trouvé une ressource toujours assurée, toujours constante dans la généreuse amitié de Mrs. Boutet, qui ne changèrent jamais pour lui, & coururent dans tous les tems au devant de tous ses besoins. De tels Particuliers méritent mieux le nom de Mecènes que ces grands Seigneurs, qui croyent protéger les Lettres quand ils ont permis à quelque bel esprit, leur flatteur, de s'ennuyer à leur table. Rousseau trouva aussi un ami & un bienfaiteur dans le Duc d'Aremberg qui lui donnoit sa table à Bruxelles ; & lorsque ce Seigneur fut obligé en 1733 d'aller à l'armée en Allemagne, il lui assura une pension de 1500 livres, & lui donna un appartement dans son château d'Enguien, près de Bruxelles. Il faut encore compter parmis ses bienfaiteurs & ses protecteurs le Comte de Lannoy, Gouverneur de Bruxelles, & le Prince de la Tour-Taxis. Cependant des amis que Rousseau avoit en France, le Comte du Luc & M. de Senosan, Intendant, & Receveur-Général du Clergé, lui écrivirent au mois de Septembre 1739, pour le solliciter de venir à Paris, où ils espéroient de travailler avec succès à avancer la fin de son bannissement. Sur cette espérance, Rousseau à qui le séjour de Bruxelles étoit devenu insupportable, après le malheur qu'il avoit eu de perdre les bonnes graces du Duc d'Aremberg, sans qu'il y eut de sa faute, sortit sur le champ de cette Ville & vint trouver le Comte du Luc à Paris. Il

demeura trois mois *incognitò* sous le nom de M. Richard. S'étant apperçu au bout de ce tems-là que ses affaires ne prenoient pas un meilleur train, & que ses Protecteurs même n'avoient pû lui obtenir un sauf conduit pour un an, il prit le parti de retourner à Bruxelles, & se mit en chemin le 3 Février 1740. Au mois d'Octobre de la même année, revenant de la Haye, où il alloit de tems à autre faire quelque séjour, chez M. du Lys, riche Juif de la ville, il fut attaqué d'apopléxie, dans la barque même qui le transportoit à Anvers. Arrivé dans cette ville, le Duc d'Aremberg, le Comte de Lannoy, & le Prince de la Tour-Taxis, donnèrent des ordres précis pour qu'il fut secouru avec soin. Au mois de Décembre il fut transporté à Bruxelles où il mourut trois mois après, le 17 Mars 1741, dans de grands sentimens de religion, & il fut enseveli avec les plus grands hommes dans l'Eglise des Carmes de la Place des Sablons : il témoigna avant que de recevoir le Viatique un vif regret des Poësies licentieuses qu'il ne pouvoit désavouer; entre celles-ci on lui a presque toujours attribué le *Moysade*, pièce impie, qu'il n'a point composée, & qui est du nommé Lourdet : il protesta aussi qu'il n'étoit point l'Auteur des infâmes couplets qui ont rendu sa vie malheureuse; il avoit fait la même protestation dans son Testament, qu'il avoit montré au celèbre Rollin dans le voyage qu'il avoit fait à Paris, & comme il y avoit ajouté le nom du coupable, son illustre ami lui en fit un crime, & l'obligea de le supprimer. Ces aveux faits dans de pareilles circonstances forment la démonstration complette de son innocence, & si quelqu'un s'obstine à le croire coupable, il faut aussi qu'il le regarde comme un monstre d'hypocrisie, un homme sans remord & sans religion. Ceux qui l'accusent de n'en avoir point eu sont bien injustes; son exactitude a en remplir publiquement tous les devoirs, dément les soupçons, & l'on peut se convaincre par la lecture de ses Lettres, que les sentimens de religion ne furent pas en lui le fruit tardif de la vieillesse & des infirmités; on les trouve répandus dans les plus anciennes. On voit dans toutes un homme soutenu dans ses disgraces par une espérance admirable dans la Providence, regardant les malheurs de toute sa vie comme une punition d'une jeunesse coupable devant Dieu, si éloigné de tout esprit d'intérêt, tout pauvre qu'il est, qu'il pousse la noblesse des sentimens jusqu'à la fierté; plein de tendresse & de fidélité pour ses amis & de reconnoissance pour ses bienfaiteurs. C'est dans ces Lettres où règnent la candeur &

la franchise que l'on peut lire l'hist. de la vie de Rousseau avec une peinture de ses sentimens & de son caractère; que l'on peut prendre une idée juste du cœur de ce grand homme, dont on admire l'esprit, & que l'on apprendra à se défier de toutes les horreurs & les calomnies répandues contre lui dans l'Anti-Rousseau; les Causes célèbres & le siècle de Louis XIV. il ne fut point un fils ingrat, comme le dit la Chanson, & il n'a jamais rougi de son père, à qui il ne coûta d'autres larmes que des larmes de joie que le bon homme ne pouvoit retenir, lorsque dans les maisons où il portoit ses Ouvrages il s'entendoit féliciter sur les ouvrages de son fils. Jamais il ne fit d'Epigrames contre ses bienfaiteurs, comme l'en accuse sans fondement un Poëte dans une Epître sur la Calomnie, qui n'est qu'un tissu d'impostures attroces, & il eût toûjours pour eux la plus vive reconnoissance. Si l'on voit l'honnête homme dans ce recueil de Lettres, l'on n'y voit pas moins l'homme d'esprit: elles contiennent des particularites curieuses, des anecdotes littéraires, & des jugemens sur les Ouvrages d'esprit, dont il décide en grand maître. L'Exécuteur testamentaire de ce grand Poëte a donné une belle édition de ses Ouvrages, conformément aux intentions qu'il lui avoit marquées. Cette édition, donnée en 1743 à Paris, est en trois volumes *in*-4°. & en quatre vol. *in*-12: elle renferme 1°. Quatre Livres d'*Odes*, dont le premier est d'Odes sacrées, tirées des Pseaumes. 2°. Odes en *Musique* ou Cantates allégoriques. 3°. Deux Livres d'*Epîtres* en vers. 4°. Deux Livres d'*Allégories*. 5°. Deux Livres d'*Epigrammes*. 6°. Un Livre de *Poësies* diverses. 7°. *Comédies* en vers. 8°. Un *Recueil* de Lettres en Prose. 9°. Une très-belle piéce en vers, intitulé: *Episode tirée principalement du Livre de Salomon*, &c. Dès 1741 on avoit donné une fort belle édition de ses Œuvres choisies, à Paris, *in*-18, à l'usage des jeunes Gens, & de tous ceux qui ne cherchent dans la Poësie que ce qui peut instruire & édifier, plaire à l'esprit & être utile au cœur en même-tems. Rousseau est un grand maître dans tous les genres où son génie s'est exercé; tous ses vers sont également soignés, & le sublime ne se trouve jamais chez lui à côté du rampant. Quelle richesse de rime? Quelle noblesse de pensées, quelle pureté de style, quelle justesse d'expressions dans ses Odes; c'est le feu de Pindare & d'Horace; mais il est encore plus parfait dans ses Odes tirées des Pseaumes. C'est-là que son génie vivement échauffé, lui a fourni les plus abondantes ressources pour rendre

mérite & la majesté des
:es, la magnificence des ex-
affions & des images de l'o-
;inal. On admire dans ses
oîtres un style périodique,
:, élégant, des peintures
turelles & animées d'un sel
aîment attique, toujours
mé par une raison lumineuse
profonde. Ce n'est point
ı pompeux assortiment de
illantes Epithètes, ni une
ırmonie vocale, mais un
ns judicieux & didactique
ujours heureusement ex-
imé, & un tableau de cho-
s peintes avec une grace &
ıe force égale. Il est le créa-
ur de deux genres de Poë-
es, la *Cantate* & l'*Allégo-
e*. Les Italiens lui ont donné
idée de la première; mais il a
ırpassé de beaucoup ses maî-
es, en faisant des Poëmes
éguliers, aussi agréables à la
ecture que le meilleur *Opera*
st fade & ennuyeux, & où le
Musicien peut employer tou-
es les ressources de son art.
'our ce qui est de l'allégorie,
ucun Poëte avant Rousseau
ı'avoit cultivé ce genre, &
a difficulté fait que personne
ıe s'y est essayé après lui. Il
r a jetté une poësie soutenue
le force & de solidité, & di-
gne de l'attention du Lecteur
enfé & raisonnable. Ses Epi-
grammes ont la simplicité, la
brièveté, la vivacité & le
tour original qui convient
à ce genre. Sa comédie du
Flatteur est une excellente
pièce, aussi utile pour les
mœurs, & aussi sagement
écrite que le *Misantrope*. Les
autres n'ont pas le même mé-
rite, quoiqu'il y ait dans les
Aïeux Chimériques de très-
beaux morceaux, avec une
grande justesse de caractère,
de dialogue & de conduite:
enfin ce grand Poëte, le pre-
mier de son siècle, est en
même-tems le *Pindare*, l'*Ho-
race*, l'*Anacréon* & le *Martial*
de la France, & si Quintilien
a dit que l'on doit mesurer ses
progrès dans l'art de l'élo-
quence, sur le goût qu'on se
sent pour celle de Cicéron, on
peut dire de même qu'on
n'aura le vrai goût de la Poë-
sie, qu'à proportion qu'on
admirera celle de Rousseau.

ROUSSEL, (Guillaume) de Conches en Normandie, a été un des plus beaux esprits de la Congrégation de Saint Maur, où il fit profession en 1680. Il prêcha d'abord avec succès, mais préférant une vie privée, il se retira à *Reims* où il traduisit les Lettres de S. Jérôme, qu'on a réimprimées en 3 vol. *in*-8. en 1713, avec une belle préface des notes & des remarques utiles & sçavantes, & des maximes morales tirées des ouvrages de Saint Jérôme. L'éloge du P. Mabillon en prose quarrée est aussi de Dom Roussel; c'est un chef-d'œuvre d'éloquence & d'esprit. Dom Roussel avoit entrepris une Histoire littéraire de la France; il y avoit déja travaillé

quelques années, lorsque ses Supérieurs le chargèrent de l'histoire de sa Congrégation; mais à peine en avoit-il tracé le plan, qu'il mourut à Argenteuil en 1717, âgé de 59 ans. Ses Mémoires sur l'Histoire Littéraire de France furent remis à Dom Rivet son Confrère, qui avoit eu le même dessein, & qui l'a heureusement exécuté. *Voy.* son article.

ROWE, (Nicolas) Poëte Anglois, né en 1673 d'une noble & ancienne famille de Devonshire, & mort à Londres en 1718. Il se rendit habile dans les Langues. L'étude du Droit l'occupa quelque tems, & lui fit un nom. Enfin la Poësie eut pour lui des charmes auxquels il ne put résister. Il s'y donna entièrement, & y eut du succès. On a de cet Auteur une *traduction* estimée, de Lucain, des *Comédies* & des *Tragédies*, dont l'une intitulée *Tamerlan*, se trouve dans le Recueil de M. *de la Place*, & a eu le plus grand succès en Angleterre: elle le mérite à bien des égards. On y trouve de grandes beautés de détail & des scènes traitées avec art & beaucoup de force. Tamerlan, le principal personnage, est un modèle du véritable héroïsme.

ROWE, (Thomas) de la même famille que le précédent, nâquit à Londres en 1687, & s'acquit de la réputation par ses Poësies Angloises sur différens sujets. Il avoit un discernement exquis, & par une étude assidue il acquit une connoissance universelle de l'histoire Grecque & Romaine, & de toutes les parties de la belle Littérature. Il avoit entrepris de donner la vie des grands-Hommes de l'Antiquité omis par Plutarque. Cet Auteur en avoit déjà composé huit, lorsqu'il mourut le 13 Mai 1715. L'Abbé Bellanger les a traduites en françois & les a fait imprimer en 1734, à la suite du Plutarque traduit par Dacier. Les poësies de Rowe consistent en quelques imitations d'Horace & de Tibulle, en quelques Epîtres imitées de la *Climène* & du *Caprice* de Madame Deshoulières.

Cet Anglois eut une femme nommée *Elisabeth Singer*, fille aînée d'un Gentilhomme du pays, qui s'est rendue célèbre par ses vertus & par ses talens. Elle nâquit à Ilchester dans la province de Sommerset, en 1674, & fut élevée avec un soin extrême. Elle montra beaucoup de disposition & de goût pour les beaux arts, & réussissoit dans la Musique & le dessein; mais l'étude des Langues & en particulier de la Poësie eut pour cette dame plus d'attraits & fit sa principale occupation. On admire dans ses compositions un génie élevé, des images fortes & animées, des sentimens nobles, une imagination brillante, enfin un res-

t bien estimable pour la tu. Sa Prose a presque ıs les charmes de sa Poësie, y voit le même feu, des ıres hardies, un style nerıx & coulant. Après la ırt de son mari qu'elle re:tta toute sa vie, à cause de ı esprit, de ses talens & sa tendresse, elle quitta ndres, se retira à Frome ıs la province de Sommer-, où elle avoit la plus ınde partie de son bien, y vêcut dans la solitude, pliquée à l'étude, à la ere & aux œuvres de cha-: elle y mourut subitent le 10 Février 1737, s jamais avoir voulu se narier. On a de cette ver:use dame, l'*histoire de Joh*en vers Anglois; l'*Amitié ès la mort*, *des Œuvres mé: de Prose & de Vers*; *des ttres morales & amusantes*, l'on trouve des sentimens vés, généreux. un esprit nable, ami du vrai, quel:fois enjoué, mais avec ıtes les réserves de la moie la plus exacte, &c.

ROUX (Maître) *Voyez*)SSO.

ROY (Louis le) *Reglus*, cellent Humaniste & savant itique du seizième siècle, à Coutance en Normande, se rendit habile dans les ıgues Grecque & Latine. ɔrès avoir passé plusieurs anes en Italie & ailleurs, il fixa à Paris où il se livra la composition de plusieurs Ouvrages & traductions. Comme son application à l'étude, lui avoit fait négliger ses affaires domestiques, il fut obligé de vivre sur la fin de ses jours aux dépens d'autrui : ce qui l'humilia beaucoup; car il avoit de la vanité, & sa fierté lui attira de grands ennemis & lui causa bien du chagrin. Il étoit d'ailleurs d'un caractère vif & impétueux. Il mourut en 1577. On a de lui des *Lettres*, la *vie* de Guillaume Budé écrite avec tant d'élegance, qu'elle acquit à l'Auteur une grande réputation, & le fit regarder comme un des plus célébres Ecrivains de son siécle : plusieurs autres ouvrages Grecs, & un grand nombre d'autres Livres.

ROY, (Guillaume le) nâquit à Caën en Normandie le 10 Janvier 1610. On l'envoya de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa ensuite l'état Ecclesiastique, & fut élevé au Sacerdoce. Son amour pour la retraite lui fit acheter en 1654, une maison de campagne où il se retiroit fréquemment pour s'occuper à la lecture de l'Ecriture, des Pères, des Conciles, & de l'Histoire de l'Eglise. Ayant permuté son Canonicat de l'Eglise de Notre-Dame de Paris, avec l'Abbaye de Haute Fontaine, il y fit d'abord plusieurs voyages; il s'y fixa ensuite dans le dessein de s'y sanctifier, & de travailler à la

réforme de cette maison, où il vouloit faire revivre l'esprit de S. Bernard. Mrs. Nicole, Arnaud, & du Pont-Château, avec qui il avoit toujours été étroitement lié pour défendre la vérité & confondre l'erreur, le visitèrent souvent. Cet Abbé mourut le 19 Mars 1684. On a de lui, 1°. *Traduction* d'un excellent Discours de S. Athanase contre ceux qui jugent de la vérité par la seule autorité de la multitude, &c. 2°. *Censure* des sentimens des Jésuites, touchant la doctrine & l'autorité de Saint Augustin, par l'Inquisition de Valladolid, *in*-4°. 3°. *Traduction* de la censure du Catéchisme des Jésuites de Douai, par la Faculté de Louvain, *in*-4°. 4°. La *Solitude chrétienne*, 3 vol. *in*-12. 5°. *Instructions* recueillies des Sermons de S. Augustin sur les Pseaumes. 7 vol. *in*-12. & une infinité d'autres ouvrages, tant imprimés que manuscrits.

ROY, (Marin le) voyez GOMBERVILLE.

ROY, (Pierre le) Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & Chanoine de l'Eglise de Rouen. Il publia en 1593, la *Vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet écrit ingénieux, a été augmenté par plusieurs Ecrivains.

ROYE, (Guy de) fils de Mathieu, Seigneur de Roye, Grand Maître des Arbalêtriers de France, étoit d'une illustre & ancienne Maison, originaire de Picardie : il fut successivement Evêque de Verdun, de Castres & de Dol, Archevêque de Tours, puis de Sens, & enfin Archevêque de Reims en 1391. Il mourut d'une blessure qu'il reçut dans une sédition, le 8 Juin 1409. C'est lui qui a fondé le Collège de Rheims à Paris en 1399. Il est Auteur d'un Livre intitulé *Doctrinale sapientiæ*.

RUAR, (Martin) fameux Socinien d'Allemagne, aima mieux perdre son patrimoine, que de renoncer à sa secte. Après avoir fait ses premières études, il s'appliqua sérieusement à la lecture des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, qu'il lut dans leur langue originale. Il voyagea dans toute l'Allemagne, en France, en Italie, dans les Païs-Bas, en Angleterre, & apprit les langues vulgaires en usage dans toutes ces contrées. A l'étude de la Philosophie, il joignit la connoissance du Droit naturel, & celle du Droit public. Il devint Recteur du Collège de Racovie, puis Ministre des Sociniens de Dantzic, & s'acquit une grande réputation parmi ceux de son parti. Il mourut en 1657 à soixante & dix ans. On a de lui, 1°. des *Lettres* curieuses & intéressantes, 2 vol. *in*-12. 2°. des *Notes* sur le Catéchisme des Eglises Sociniennes de Pologne, &c.

RUBENS, (Pierre-
ul) célèbre Peintre, naquit
Anvers en 1577 d'une fa-
ille considérable, qui tenoit
 rang distingué dans le païs.
n lui fit apprendre les élé-
iens de la Grammaire, & des
elles-Lettres: la rapidité &
 vaste étendue de son génie,
rent dès-lors concevoir de
randes idées à son sujet; mais
n goût & sa passion pour la
einture s'étant développés, il
pprit le Dessein sous Octavio
an-Veën, qui ayant bien-
ôt connu ses grands talens,
ui conseilla de voyager. Ru-
ens partit donc pour l'Italie,
'acquit une grande réputa-
ion à Rome, à Venise, à
Mantouë, & fit une étude par-
iculière des Ouvrages du Ti-
ien, de Paul Véronèse, &
lu Tintoret. A son retour, la
Reine Marie de Médicis le fit
venir à Paris pour peindre la
gallerie de son Palais du Lu-
xembourg. Rubens fit les Ta-
bleaux à Anvers, & revint
dans cette Capitale pour les
placer. Cet illustre Artiste
avoit plus d'une sorte de mé-
rite, qui le faisoit rechercher
des Grands, vrais estimateurs
des talens. Il fût employé en
diverses négociations impor-
tantes, & montra qu'il y a
des génies qui ne sont jamais
déplacés: enfin après s'être
acquitté avec le plus brillant
succès des différentes commis-
sions dont il avoit été chargé
pour les Rois d'Espagne & d'An-
gleterre, il revint à Anvers
comblé d'honneur & de biens,
& vêcut comme une personne
de la première considération.
Il réunissoit en lui tous les
avantages qui peuvent rendre
recommandable. Sa figure
& ses manières étoient no-
bles; ses amis étoient distin-
gués, ou par leur mérite ou
par leur rang: il travailloit a-
vec une telle facilité, que la
peinture ne l'occupant pas tout
entier, il se faisoit lire les Ou-
vrages des plus célèbres Au-
teurs, surtout des Poëtes. Son
génie vaste & puissant, le ren-
doit également propre pour
tout ce qui peut entrer dans
la composition d'un Tableau.
Il y a dans ses idées une abon-
dance, & dans ses expressions
une vivacité surprenantes. On
ne peut trop admirer son in-
telligence du clair-obscur.
Aucun Peintre n'a mis autant
d'éclat dans les Tableaux,
& ne leur a donné en même-
tems plus de force, plus d'har-
monie & de vérité. Son pin-
ceau est moëlleux, ses tou-
ches sont faciles & legères,
ses carnations fraîches, & ses
draperies jettées avec beau-
coup d'art; on croit cependant
pouvoir lui reprocher quel-
qu'incorrection dans ses figu-
res, & un goût de Dessein
lourd, qui tient du caractère
Flamand. Ses peintures sont
en grand nombre; les prin-
cipales se trouvent à Bruxel-
les, à Anvers, à Gand, en
Espagne, à Londres, à Pa-
ris. Il mourut à Anvers le 30

Mai 1640. On a de lui un *Traité* de Peinture, imprimé à Anvers en 1622. Le plus célèbre de ses Disciples fut *Antoine* VANDICK. *Philippe* RUBENS, frère du précédent, nâquit à Cologne en 1574, devint Sécrétaire & Bibliothécaire du Cardinal Ascagne Colonne, puis Sécrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à trente-huit ans. *Albert* RUBENS, fils du Peintre, a fait un Commentaire sur les Médailles de Charles, Duc d'Arschot, & un Traité *de re Vestiaria & lato clavo*.

RUBEUS. Voyez ROSSI.

RUE, (Charles de la) grand Orateur & excellent Poëte, naquit à Paris en 1643. La beauté & l'élévation de son génie lui firent de bonne heure un nom illustre dans la république des Lettres. Etant entré chez les Jésuites à l'âge de seize ans, il se distingua bien-tôt par la supériorité de ses talens, qu'il fit briller avec éclat dès qu'il eut commencé à professer les humanités à Paris. Le Poëme Latin qu'il composa en 1667 sur les conquêtes de Louis XIV, fut jugé si excellent, que le célèbre Pierre Corneille en donna une traduction Françoise, qu'il présenra au Roi, en lui disant qu'il s'en falloit bien qu'elle offrit les mêmes beautés qui se trouvoient dans l'original. Tel fut le commencement de l'estime singuliere dont Louis XIV. honora depuis constamment le Pere de la Rue : Cependant le jeune Jésuite brûlant du desir d'aller signaler son zèle dans les Missions du Canada, en sollicita la permission avec les plus vives instances, mais ses Supérieurs qui avoient sur lui d'autres vûes, ne voulurent point se prêter à ses vœux. Après avoir fait un cours de Théologie, il professa la Rhétorique avec le plus brillant succès. Résolu ensuite de se dévouer tout entier au ministère de la parole Divine, il ne s'occupa plus que de la lecture de l'Ecriture Sainte & des Peres. C'est dans ces sources sacrées qu'il a puisé ces idées magnifiques, les vives peintures de la vertu & du vice, les nobles sentimens dont il enrichissoit les Sermons qu'il prêchoit dans les Provinces, à Paris, à la Cour. Respectueux envers les Grands sans être gêné de leur grandeur, le Pere de la Rue trouvoit auprès d'eux un accès facile; affable & plein de bontés pour les petits, il se familiarisoit avec eux ; toujours édifiant dans sa conduite, il se prêtoit au monde qui le voyoit avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant du goût pour les Arts, & pouvant parler de tout, on trouvoit dans ses entretiens de quoi pouvoir apprendre & de quoi pouvoir

difier. Ayant été envoyé ns les Cévennes ; il tra-illa avec zèle à la conver-on des Calvinistes, & eut bonheur d'en ramener plu-urs à la foi Catholique. Ce lèbre Jésuite mourut à Pa-; au Collége de Louis le rand le 27 Mai 1725, à iatre-vingt-deux ans. On a lui : 1°. des *Notes*, & une *ersion Latine* de Virgile, à usage & pour l'instruction du Dauphin, dont on fait peu de as. 2°. *quatre Livres* de Poë-es Latines. 3°. quatre vol. n-8. de *Panégyriques*, d'O-*aisons Funébres* & de *Sermons* e morale, dont le style est iombreux, vif, rapide, es pensées élevées & l'élo-quence sublime. Le chef-l'œuvre de cet Orateur est l'Oraison Funèbre du Prince de Luxembourg, où toutes les beautés se trouvent dans un degré éminent 4°. Un *Carême* & un *Avent*, en 4 vol. *in*-12. 5°. Des *Tragédies* La-tines & Françoises, qui ont singulièrement mérité l'ap-probation de Corneille, &c. On lui attribue l'*Andrienne* & l'*Homme à bonne fortune*, Co-médies qui passent pour être de Baron, & qui contraste-roient fort mal avec l'état d'un Jésuite.

RUE, (D. Charles de la) Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, fit profession dans l'Abbaye de Saint-Faron, de Meaux en 1703. Il avoit de grandes dispositions pour l'étude, & s'appliqua avec succès à la Philosophie, à la Théologie, au Grec & à l'Hébreu. D. Bernard de Montfaucon l'attira auprès de lui & le guida dans ses études ; il en profita si bien qu'en peu de tems il fut en état de servir de maître aux autres. D. Bernard avoit don-né en 1713, ce qui nous reste des *hexaples* d'Origene, & il désiroit fort que l'on pût donner une édition exacte & complette des autres Ouvra-ges de cet Auteur. Ses occu-pations ne lui permettant pas de l'entreprendre, il jetta les yeux sur D. la Rue, dont il connoissoit le zèle & la capacité. Celui-ci répondit à ses vûes, & les 2 premiers volumes parurent en 1733 *in-fol.* ornés de Préfaces & de Notes utiles & sçavantes. Le troisiéme vol. étoit prêt, lorsqu'il mourut en 1739, âgé de 55 ans. Il avoit aussi entrepris depuis plusieurs années, un grand Ouvrage François sur les Antiquités Ecclésiastiques ; mais voyant que sa foible santé ne lui permettoit plus de soutenir une forte application, il en abandonna l'entière exécution à D. Vincent de la Rue son neveu, qu'il avoit fait venir à Saint-Germain-des-Prez, pour partager avec lui ce travail, & en être aidé dans son édition d'Origene.

RUFFI, (Antoine de)

Conseiller dans la Sénéchaussée de Marseille sa patrie, s'acquitta de cette charge avec beaucoup d'intégrité, & une singulière délicatesse de conscience. Un plaideur dans l'affaire duquel il avoit été Rapporteur, ayant perdu son procès, Ruffi se reprocha de n'avoir pas donné assez de tems à l'examen de cette affaire, & fit rendre au Plaideur par un Pere de l'Oratoire, ce qu'il avoit perdu. A une grande vertu, il joignit beaucoup d'érudition. Il mourut Conseiller d'Etat en 1689. On a de lui 1°. une sçavante *Histoire* des Comtes de Provence *in-fol.* 1655, la seule de toutes les Histoires de Provence, qu'estimât l'Abbé de Longuerue 2°. une Histoire des Généraux des Galères. 3°. *La Vie* de Gaspard Simiane, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste.* 4°. Une excellente *Histoire* de Marseille, dont la meilleure édition est celle de 1696, 2 vol. *in-fol.* cet Ouvrage finit en 1610, & est divisé en dix Livres, où sont compris l'ordre & la succession de tous les Evêques de Marseille, les antiquités de chaque siècle, & tout ce qui est arrivé de remarquable dans cette ville; de sorte que l'Auteur épuise son sujet & ne laisse rien à desirer.

RUFFIN, Favori & Ministre d'Etat de l'Empereur Theodose, étoit Gaulois d'origine, de la ville d'Elusb en Gascogne; il étoit d'une condition médiocre; mais il avoit un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à divertir un Prince, capable même de le servir. Il cacha long-tems sa vanité & son ambition sous les apparences d'une modestie affectée; mais lorsqu'il se vit confirmé dans la faveur de son maître, comblé des biens qu'il en avoit reçus, & des richesses qu'il avoit injustement acquises, il s'abandonna à son naturel. Il marcha avec un train plus superbe qu'il ne convenoit à un particulier, & fit bâtir des maisons plus magnifiques que les Palais mêmes des Empereurs: celle qu'il avoit auprès du fauxbourg de Calcedoine étoit si vaste, qu'on l'eût prise pour une ville, & si richement ornée, que les étrangers la regardoient comme une merveille. Il y avoit une grande Eglise dans cette enceinte, où se fit la cérémonie du baptême de Ruffin, avec une pompe digne d'un Prince qui veut se signaler, & à laquelle assistèrent presque tous les Evêques de l'Orient. Ce Ministre, non content d'avoir amassé des richesses presque aussi grandes que celles de l'Empire, voulut encore mêler son sang avec celui du Prince: il fit proposer en secret à Arcadius fils de Theodose, d'épouser sa fille,

persuadé que l'Empereur devenu son gendre, l'associeroit bien-tôt après, à l'Empire. Quelque soin qu'il eût pris de tenir les propositions cachées, elles transpirèrent dans le public : Ruffin qui en étoit déja l'horreur, en devint la risée. Se voyant déchû de toutes ses espérances, il résolut de se venger sur l'Empire même, & forma le dessein de parvenir à la puissance souveraine. Il mit le trouble par-tout l'Orient, espérant que la nécessité & le pressant besoin de l'Etat, couvriroit le crime de sa perfidie & de son ambition. Il fit ensuite venir les Huns qui ravageoient tout l'Orient, jusqu'à Antioche, & il abandonna l'Europe aux Goths, qui ne s'étoient pas tellement soumis à Theodose, qu'ils ne fussent en état de faire de grands maux à l'Empire, lorsqu'ils croyoient avoir raison de se mutiner, Ruffin voulant remédier aux maux qu'il avoit lui-même causés, pressa l'Empereur Arcade de le déclarer son Collégue : mais l'armée excitée par un Capitaine Goth nommé Gaïnas, que Stilicon avoit gagné, tua Ruffin, & fit porter sa tête au bout d'une pique à C. P. Un Soldat imagina de lui couper la main droite, de la placer au-dessus de sa tête, & de la faire remuer comme pour demander l'aumône, & rappeller par là le souvenir de sa cupidité insatiable.

RUFIN, si connu par ses démêlés avec Saint-Jérôme, naquit à Concorde, petite ville d'Italie, vers le milieu du quatrième siècle. Il cultiva l'étude des Belles-Lettres, & sur-tout de l'éloquence. Le desir de s'y rendre habile, le fit venir à Aquilée, ville alors fort célèbre, & après s'être perfectionné dans les Lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des Saints. S'étant retiré dans un Monastère d'Aquilée, il ne s'y occupa que de la lecture & de la méditation des Saintes Ecritures. Saint Jérôme passant par cette ville en revenant de Rome, vit Rufin, se lia étroitement avec lui ; & ils se promirent une amitié indissoluble. Quelques années après, Saint-Jérôme s'étant retiré en Orient chargé de tous les plus précieux manuscrits qu'il avoit pû trouver dans les bibliothèques de France & d'Allemagne, Rufin inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egipte & visita les Solitaires qui en habitoient les déserts : y ayant entendu parler des vertus & de la charité de Sainte-Melanie, l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie. La piété que cette Sainte re-

marqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le tems qu'ils restèrent en Orient : mais pendant qu'ils étoient occupés l'un & l'autre de l'étude de la vérité, les Ariens qui dominoient sous le regne de Valens, firent souffrir une cruelle persécution à Rufin. Il fut mis dans un cachot, tourmenté par la faim & la soif, & ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Melanie qui employoit ses richesses à soulager les Confesseurs qui étoient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres & se retira avec lui en Palestine. Dès qu'il y fut arrivé, il bâtit un Monastère sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de tems un grand nombre de Solitaires; il les animoit à la vertu par ses exhortations; & outre ce travail, il étoit encore souvent appellé par les premiers Pasteurs, pour instruire les Peuples. Car il avoit été élevé au Sacerdoce. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 Solitaires qui avoient pris part au schisme d'Antioche, & engagea plus. Macedoniens & Ariens, à renoncer a leurs erreurs. Ayant eu en Egipte la facilité d'apprendre la Langue Grecque, il s'appliqua à traduire en Latin les Ouvrages Grecs qui parurent les plus intéressans. Il donna d'abord les *Livres des Antiquités Judaïques*, de Joseph, & son *Histoire de la guerre des Juifs*. Il traduisit ensuite un grand nombre des Ouvrages d'Origene, entr'autres, le livre *des principes*; ce fut, surtout, la traduction de ce dernier Ouvrage qui occasiona entre Rufin & Saint-Jérôme, cette rupture qui fit grand bruit dans l'Eglise, & qui affligea sensiblement Saint-Augustin & tous les grands hommes de ce tems-là. Le Pape Anastase s'éleva avec zèle contre la traduction de Rufin, comme étant capable de faire beaucoup de mal dans l'Eglise, & d'infecter les fidèles d'une mauvaise doctrine. Rufin qui s'étoit retiré à Aquilée, envoya à Rome sa profession de foi que Saint-Jérôme trouva insuffisante. Rufin fit son *Apologie* & s'éleva avec force contre Saint-Jérôme qui ne répondit pas avec moins de vivacité, & il mourut ensuite l'an 410. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, Rufin a traduit encore dix *Discours* de Saint-Gregoire de Nazianze, & huit de Saint-Bazile. Quand on compare sa traduction avec le texte Grec, on voit combien il se donnoit de liberté en traduisant. Enfin nous avons de cet Auteur plusieurs *Vies* des Peres du

Désert, & une *Explication* du Symbole qui a été toujours estimée. Ses Ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580 *in-fol.*

RUINART, (Dom Thierry) né à Reims le 10 Juin 1657, entra fort jeune dans la Congrégation de Saint-Maur, & fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite avec tant de succès à l'étude de l'Ecriture Sainte & à la lecture des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques, qu'en 1682 le Pere Mabillon le choisit parmi plusieurs autres comme un sujet dont il pouvoit tirer beaucoup de secours dans ses grands travaux, & qu'il rendroit capable de les continuer ensuite lui-même. Dom Ruinart profita si bien sous un tel maître qu'en 1689 il publia en Latin *les Actes sincères des Martyrs*, in-4. Excellent Recueil des Actes les plus autentiques que nous ayons des Martyrs des quatre premiers siècles. Il y joignit des Notes & une sçavante Préface, dans laquelle il s'attacha particulièrement à refuter un paradoxe inoui jusqu'à lors, que Dodwel avoit avancé dans une de ses *Dissertations* sur Saint-Cyprien, qu'il n'y avoit eu que peu de Martyrs dans l'Eglise. Dom Ruinart combattit ce systême par des raisons qui sont demeurées sans réplique, & il mourut dans l'Abbaye de Haut-Villiers en Champagne le vingt-neuf Sept. 1709. Ses Ouvrages qui sont entre les mains de tous les Sçavans, font voir qu'il étoit un digne Elève du Pere Mabillon : on y reconnoît un grand jugement & une critique judicieuse, une exactitude particulière, un style net & fort correct, un caractère de simplicité & de modestie pareil à celui de son Maître. S'il l'avoit pris pour règle des ses études, il étoit encore plus occupé du soin de profiter de ses exemples, comme il a toujours fait ; ses grands travaux n'ont jamais diminué en lui l'esprit de régularité, & l'attachement aux devoirs de l'état Religieux, dans lequel il ne s'est pas moins distingué par toute sorte de vertus, qu'il l'a été parmi les Sçavans par sa grande érudition. Il a laissé, 1°. une *Edition* de l'histoire de la persécution des Vandales, composée par Victor Evêque de Vite en Afrique. 2°. Une *Homélie* qui contient l'éloge de S. Cyprien. 3°. Une nouvelle *Edition* des Ouvrages de S. Grégoire de Tours, avec une excellente Préface, 1 vol. *in-fol.* 4°. *Abrégé* de la Vie du P. Mabillon, *in-12.* 5°. Un *Journal* manuscrit très-circonstancié de ce qui s'est passé au sujet de l'édition des Ouvrages de Saint Augustin, donnée par ses confreres, laquelle, comme l'on sçait, souffrit beaucoup de contradictions de la part des enne-

mis de la Grace. 6°. Une longue *Vie Latine* du Pape Urbain II. imprimée par les soins de Dom Vincent Thuillier, &c.

RUISDAAL, (Jacob) Peintre, natif de Harlem, est mis au rang des plus célèbres Paysagistes. La plûpart de ses Tableaux représentent de belles Fabriques, des Marines, des chûtes d'eau ou des tempêtes; ses fêtes sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux; ses desseins sont aussi fort estimés par les connoisseurs. Il mourut en 1681. Son frere Salmon Ruisdaal s'est pareillement distingué par ses Paysages.

RUPERT, *voy.* ROBERT de BAVIERE.

RUPERT, né dans le territoire d'Ipres, s'est rendu célèbre dans le douzième siècle, par sa science & par sa piété. Il embrassa la règle de S. Benoît étant encore très-jeune, & n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Son érudition lui acquit une si grande réputation que Frédéric, Archevêque de Cologne, le tira de son Cloître pour le faire Abbé de Deutsch. Il mourut en 1155. Tous ses Ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. *in-fol.* qui contiennent des Commentaires sur l'Ecriture Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'elle renferme, aux œuvres des trois Personnes de la Sainte Trinité. On lui reproche d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans cet Ouvrage. Un *Traité* des Offices divins qui est son principal Ouvrage; un de la Trinité, & plusieurs autres.

RUSBROCH ou RUSBROECH, (Jean) Prêtre & Chanoine Régulier, naquit en 1294, à Rusbroch, Village sur la Sambre dans le Brabant. A peine eut-il appris les fondemens de la Grammaire, qu'il résolut de renoncer aux études humaines, pour se donner tout entier à celle de la Sagesse divine & à la pratique de la vertu. Il plublia plusieurs Ecrits remplis de beaucoup d'idées singulières, & s'acquit une telle réputation par ses Ouvrages de spiritualité, qu'on le surnomma le *très-excellent Contemplatif & le Docteur Divin.* Il mourut le 2 Déc. 1381, à 88 ans. Laurent Surius, Chartreux, a traduit de Flamand en Latin toutes ses Œuvres, dont la meilleure édition est celle de Cologne en 1609, *in*-4.

RUSHWORTH, (Jean) Anglois, naquit vers 1607, d'une bonne famille du Northumberland. Après avoir exercé divers emplois considérables, il se retira à Westminster où il vécut dans l'obscurité. Il y mourut en 1690, dans une prison où il fut constitué pour dettes. Cet

Anglois s'est rendu célèbre par ses Recueils historiques de tout ce qui s'est passé dans les Parlemens depuis 1618 jusqu'en 1644, 6 vol. *in fol.* On l'accuse de beaucoup de partialité.

RUST, (Georges) sçavant Evêque Irlandois, fit ses études à Cambridge, où il fut membre du Collège de Christ; il se fit estimer de tout le monde par la régularité de sa conduite & par son érudition, & fut un des premiers qui s'apperçut que la Théologie Scholastique étoit trop foible pour triompher des Hérésies, & trop stérile pour rendre un homme bien instruit de la Religion. Prenant donc une autre route, Rust s'appliqua principalement à l'étude de l'Ecriture Sainte, des Peres & de l'Histoire de l'Eglise, & s'acquit une grande réputation par la pénétration de son esprit, par sa sagesse & l'étendue de ses connoissances. Il mourut fort jeune en 1670; il a laissé quelques Ouvrages.

RUSTICI, (Jean-François) Sculpteur, natif de Florence, fit connoître, encore enfant, les talens qu'il avoit reçus de la Nature, par le plaisir qu'il prenoit à faire de lui-même de petites figures de terre. S'étant fixé en France, François I. l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Ses Statues sont la plûpart en bronze. On fait un cas particulier d'une Léda, d'une Europe, d'un Neptune, d'un Vulcain, & d'un homme à cheval, d'une hauteur extraordinaire.

RUTH, Moabite, épousa Mahalon fils d'Elimelech, qu'une grande famine arrivée en Judée, avoit contraint d'aller dans le pays de Moab, pour y trouver de quoi vivre. Noémi y ayant perdu son mari & son fils, voulut se retirer dans son pays à Bethléem; Ruth l'y suivit ne voulant point la quitter. Booz parent d'Elimelech l'épousa, & de ce mariage naquit Obed pere d'Isaac & ayeul de David: ceci arriva du tems des Juges, & lorsque Débora l'étoit, environ l'an du monde 2750.

RUTH D'ANS, (Paul-Ernest) recommandable par sa naissance & son mérite, étoit né dans le pays de Liége; après avoir fait sa Philosophie & sa Théologie à Louvain, & y avoir pris le degré de Bachelier, il fut à Paris, où il fit connoissance avec le grand Arnauld, qui l'aida de ses conseils pour sa conduite & ses études. Il alla faire une retraite à P. R. y retourna une seconde fois, il y fit quelque séjour. Après la mort de M. le Tourneux en 1686, Ruth d'Ans fut chargé de continuer son Année Chrétienne, & nous lui sommes redevables des Tomes X & XI. Lorsque le grand Arnaud fut

fut obligé de se retirer à Bruxelles, il y alla demeurer avec lui, l'assista à la mort en 1694, & se chargea de porter son cœur, à Port-Royal-des-Champs. Ces liaisons & les bontés de l'Electeur de de Baviere qui l'estimoit, & qui lui conféra un des grands Canonicats de Sainte Gudule de Bruxelles, furent la source de la haine & de la persécution qu'il a essuyé jusqu'à la fin de sa vie; on lui refusa les Sacremens & la sépulture, que ses parens lui donnèrent telle qu'ils la purent trouver. Il avoit fait quatre fois le voyage de Rome, où il fut toujours traité avec une distinction dûe à son mérite; le premier en 1670 avec M. Huigens, député pour défendre les droits de l'Université. Le second en 1671 avec M. de Pontchâteau qui fut envoyé par quelques Prélats de France pour se joindre aux Docteurs de Louvain, & défendre la doctrine de l'Eglise, attaquée par les Jésuites. Les deux autres fois sous le Pontificat d'Innocent XII. pour se justifier devant lui du crime d'hérésie, & des calomnies dont on s'efforçoit de le noircir. Ce Pape le reçut favorablement, le fit Protonotaire Apostolique, voulut qu'il prit le bonnet de Docteur en Théologie, au Collège de la Sapience à Rome, & il le déclara innocent par un Bref qu'il lui donna. Il est mort à Bruxelles en 1728. Il étoit lié avec plusieurs Princes & Seigneurs. Le Pape Innocent XII. les Cardinaux Durako & Davia, les Electeurs de Baviere & de Cologne, le Grand Duc de Toscane, le Prince Eugène, le Roi Jacques d'Angleterre, & autres, tous l'aimoient, & il entretint avec la plûpart un commerce de lettres. Outre les 2 volumes de l'Année Chrétienne, nous avons de lui son *Apologie* qu'il fit imprimer, la Défense de M. Vanderesse, la Vie de S. Goule, & un Ecrit sur les dots des Religieuses.

RUTILIUS RUFUS, (Pub.) Orateur, Historien & Jurisconsulte, fut Consul à Rome 105 ans avant Jesus-Christ; s'étant attiré l'inimitié des Chevaliers Romains par son amour pour la justice, il fut accusé de péculat, & en conséquence banni de Rome. Il se retira en Asie, & demeura presque toujours à Smyrne. Sylla dans la suite voulut le rappeller, mais Rutilius refusa de revenir à Rome, & employa le tems de son exil à l'étude. Il composa l'Histoire de Rome en Grec, celle de sa Vie en Latin, & plusieurs autres Ouvrages. Ciceron en parlant de lui, dit que c'étoit un homme laborieux, sçavant, agréable en conversation, & habile Jurisconsulte.

RUTILIUS, (*Claudius Numatianus Gallus*) né à ce

que l'on croit à Toulouse, étoit fils d'un Seigneur Gaulois qui s'étoit acquis beaucoup de gloire & de réputation dans les charges de Questeur, de Gouverneur de Toscane & d'Intendant. Les peuples charmés de sa bonté, de son équité, & sur-tout de son attention à les soulager, lui firent ériger, autant par estime que par reconnoissance, plusieurs Statues en différens endroits de l'Empire.

RUTILIUS NUMATIANUS, digne fils d'un tel pere, ne se rendit pas moins célèbre par son esprit, sa politesse & ses grandes qualités, qui répondoient parfaitement à l'éclat de sa naissance. Il parvint aux premières dignités de l'Empire, & quelqu'agrément qu'il trouvât dans la Capitale du Monde, il vola au secours de sa patrie affligée & tacha de la relever par sa présence, son crédit & son autorité, des maux que les Barbares venoient d'y causer. Il avoit composé un *Itinéraire* en vers élégiaques, dont nous n'avons qu'une partie; mais ce qui nous reste de ce Poëme, fait assez connoître la bonté de son esprit, l'étendue & l'élévation de son génie. Le malheur qu'il avoit d'être enveloppé dans les ténèbres du Paganisme, est cause, sans doute, du portrait odieux & peu fidèle qu'il fait dans cet Ouvrage des Solitaires qui habitoient les Isles de la Mer de Toscane. On doit l'attribuer plutôt à son aveuglement & à ses préventions contre la Religion Chrétienne, qu'à un dessein formé de décrier une profession dont il ignoroit la sainteté; au reste, ce Poëme tout élégant qu'il est ne peut pas fournir lui-même beaucoup de lumières pour la Géographie: L'on en a une édition *in*-12. d'Amsterdam, avec des Commentaires sçavans, mais d'une mediocre utilité.

RUYSCH, (Fréderic) né à la Haye le 23 Mars 1638, fut un des plus sçavans Anatomistes, Médecins & naturalistes qui aient paru en Hollande. Après avoir fait ses études à Leyde, il alla à Franeker où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine. A son retour à la Haye, il pratiqua la médecine avec d'autant plus de succès qu'il ne séparoit point de cette étude, celle de la Botanique, & encore moins celle de l'Anatomie pour laquelle il n'épargnoit ni dissections, ni la lecture des meilleurs Ouvrages, ni les réflexions les plus profondes. Son zèle pour cette science, les expèriences sans nombre qu'il fit, les Disciples qu'il forma, le conduisirent à un point de perfection, auquel personne n'étoit encore arrivé dans les Pays-Bas. Il n'y a aucune partie du corps humain que Ruisch n'ait examinée avec

l'attention la plus scrupuleuse, & dont il ne connut la nature, les maladies, les propriétés. La réputation que lui avoit si justement acquise sa profonde connoissance de l'histoire Naturelle, lui attira un concours étonnant d'Auditeurs qui venoient de tous côtés prendre ses leçons. Il eut l'honneur d'expliquer toute la méchanique du corps de l'homme au Czar Pierre, que l'on sçait avoir été passionné pour les arts, & presque pour toutes les sciences. Ce Prince l'écouta avec autant d'ardeur que de plaisir, & rendit à ses connoissances le tribut de louanges qu'elles méritoient. Jusques dans l'âge le plus avancé, Ruysch aimoit à faire des expériences, à contempler la nature, à faire des démonstrations utiles, sur-tout aux jeunes gens, en qui il voyoit du goût & de l'inclination. Il mourut à Amsterdam, où il professa longtems l'Anatomie, le 22 Février 1731, âgé de 92 ans. On le regarde comme l'inventeur de l'art de préparer & de conserver les cadavres. Ses principaux Ouvrages sont : 1°. *Observationum Anatomico-Chirurgicarum Centuria.* 2°. *Epistolæ Problematicæ sexdecim.* 3°. *Thesauri Anatomici decem.* 4°. *Musæum Anatomicum.* 5°. *Thesaurus Animalium primus.* 6°. *Vulvularum in vasis limphaticis & lacteis dilucidatio*, &c. *Henri* RUISCH, fils de Fréderic, fit aussi de grands progrès dans l'Anatomie. Il fut Docteur en Médecine, excella particulièrement dans la connoissance de l'histoire Naturelle & de la Botanique, & eut soin de l'impression de plusieurs Ouvrages de son pere, ausquels il travailla lui-même.

RUYTER, (Michel-Adrien) l'un des plus grands hommes de Mer qui aient paru dans le monde, naquit à Flessingue, ville de Zelande, l'an 1607. Dès l'âge d'onze ans il fréquenta la Mer, & après avoir été Matelot, Contre-Maître & Pilote, il se fit Capitaine de vaisseau, se signala par sa bravoure, & s'acquit beaucoup de réputation dans les pays étrangers. Il chassa de Dublin les Irlandois qui vouloient s'en rendre maîtres, repoussa les Anglois qui venoient à leurs secours, & fit plusieurs projets dans la Groënlande. Après avoir voyagé huit fois dans les Indes Occidentales, & deux fois dans le Brésil, on l'envoya en 1641 secourir les Portugais contre les Espagnols, & on le fit ensuite Contre-Amiral. Il s'immortalisa devant Salé, ville de Barbarie, où malgré cinq vaisseaux Corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé qui virent cette belle action, voulurent que Ruyter entrât

dans la ville en triomphe, monté sur un cheval, & suivi à pied des Capitaines Corsaires. En 1653 il commanda sous l'Amiral Tromp la flotte des Etats-Généraux, composée de soixante-dix vaisseaux, avec lesquels il livra trois combats aux Anglois. Il alla ensuite dans la mer Méditerranée & y prit quantité de vaisseaux Turcs, avec le fameux renégat Amand de Dias, qu'il fit pendre. En 1659 il passa au secours du Roi de Dannemarck contre les Suèdois, & donna des marques d'une valeur extraordinaire dans l'Isle de Fenun. En récompense le Roi de Dannemarck lui donna une pension, après l'avoir annobli, lui & toute sa famille. En 1661 il fit échouer un vaisseau de Tunis, délivra quarante esclaves Chrétiens, & mit à la raison les Algériens. Tant de belles actions ayant mis Ruyter dans une haute réputation, il fut élu Lieutenant-Amiral en 1665, & en cette qualité prit quantité de vaisseaux sur la côte de Guinée. L'année suivante il remporta une victoire considérable sur les Anglois, & fut fait Lieutenant-Amiral-Général, qui est la plus haute dignité à laquelle il pouvoit parvenir. Ruyter continua de se signaler par ses belles actions jusqu'en 1676, qu'il fut blessé mortellement d'un coup de canon dans un combat qu'il livra aux François, devant la ville d'Agouste en Sicile. Il mourut peu de tems après sa blessure, & son corps fut porté à Amsterdam où les Etats Généraux lui firent dresser un superbe monument. Nous avons la vie de ce fameux Amiral *in-fol.* en flamand, par Gerard Brand: elle a été traduite en françois.

RYER, (André du) sieur de Malesair, naquit à Marcigny, petite ville du Maconnois en Bourgogne, dans le dix-septième siècle. Il fut Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi & Chevalier du S. Sepulchre. Le Roi l'envoya ensuite à Constantinople où il fit un long séjour; puis il devint Consul de la nation Françoise en Egypte. On a de lui 1°. une *Traduction françoise* de l'Alcoran, qui n'est point estimée; Galland en a laissé une version plus exacte: 2°. une *Grammaire* Turque: 3°. une *Traduction françoise* de *Gulistan* ou de *l'Empire des Roses*, composé par Sadi, Prince des Poëtes Turcs & Persans. Gentius a traduit le même Livre en latin, sous le titre de *Rosarium politicum*.

RYER (Pierre du) naquit à Paris en 1605, d'une famille plus noble, que riche. Il fut reçu de bonne heure à l'Académie Françoise, & en 1626 il eut la charge de Secretaire du Roi; mais ayant fait un mariage peu avanta-

geux, il vendit cette charge, & s'attacha en qualité de Sécretaire à César, Duc de Vendôme. Sur la fin de ses jours, il eut un brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le sceau. Il mourut à Paris en 1658 : comme il étoit fort pauvre, il travailloit à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On a de lui un grand nombre de traductions françoises, toutes très-mauvaises. On dit que son Libraire lui donnoit un écu pour chaque feuille, quatre livres pour le cent de grands vers, & quarante sols pour le cent de petits. Il a fait dix-neuf pièces de théatre : celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcionée*, de *Saül* & de *Scévole*.

S

SA ou SAA, (Emmanuel) natif de Condé en Portugal, entra chez les Jésuites en 1545 âgé de quinze ans, & enseigna à Candie, à Conimbre & à Rome. Il s'appliqua ensuite à la prédication, où il eut quelque succès dans les principales villes d'Italie, & fut emploié par le Pape Pie V à une nouvelle édition de la Bible. Quelque tems après on l'envoya à Aronne, dans le diocèse de Milan pour se délasser de ses travaux : il y mourut le 30 Décembre 1596, à soixante-six ans. On a de lui des *notes* courtes & littérales sur les quatre Evangiles, & sur toute la Bible, dont il s'est appliqué à donner en peu de mots le sens littéral. Il a fait aussi un Ouvrage de morale intitulé : *Les Aphorismes des Confesseurs*, où l'on trouve d'horribles maximes sur la morale & sur l'autorité des Rois. Il prétend que la révolte d'un Clerc n'est pas un crime de lèze-Majesté, parce qu'il n'est pas sujet du Roi : *Clerici rebellio in Regem non est crimen læsæ Majestatis; non est subditus Regis*.

SADE MIRANDA, (François) Poëte célèbre, né à Conimbre en 1495, s'appliqua d'abord à l'étude du Droit pour obéir à son pere, & y fit d'assez grands progrès, pour être nommé Professeur dans l'Université de sa patrie ; mais après la mort de son pere, dégagé de toute contrainte, il se livra tout entier à la Philosophie Morale & à la Poësie dans laquelle il excelloit. Pour multiplier ses connoissances il voyagea en Espagne & en Italie & revenu en Portugal, il fut honoré de la confiance de son Souverain, Jean III, & des bonnes graces de l'*Infant* Jean, qui se plaisoit à l'entretenir. Le Roi lui donna une Commanderie dans l'ordre de Christ ; mais le Poëte ayant déplû à un grand de la Cour, fut obligé de se retirer à une maison de campagne où il

finit tranquillement ses jours. Sa de Miranda est le premier qui ait fait des vers en langue Portugaise ; il savoit très-bien le Grec, & se nourrissoit de la lecture d'Homère. Son style est quelquefois négligé, parce qu'il préféroit la solidité de la pensée à la pompe de l'expression ; mais ce défaut de correction est avantageusement recompensé par une foule de maximes & de traits sententieux, qui le rendent utile. Il attaquoit souvent les mœurs de la Cour ; mais faute d'être instruit des détails sur lesquels tombe la censure, on ne saisit pas toujours la finesse de sa Satyre. Une louange assez rare dans un Poëte ; c'est que Miranda est fort chaste, & que même dans le genre comique, il ne s'est jamais permis la moindre licence. Il mourut en 1558 âgé de 65 ans. Ses Oeuvres ont été imprimés pour la première fois à Lisbonne en 1595 *in*-4°, & depuis avec une vie de l'Auteur en 1614 sur l'original même. Elles consistent en Satyres, où il y a du sel & une fine plaisanterie, en Comédies & en Poësies Pastorales, &c.

SAADIAS, (Gaon) c'est-à-dire, l'excellent, Rabbin, vivoit dans le commencement du dixième siècle, & étoit le chef d'une célèbre Académie des Juifs à Sora près de Babylone. Il s'acquitta de son emploi avec succès, & y combattit le sentiment de la transmigration des ames que plusieurs Juifs croyoient. Il mourut en 943 âgé de cinquante ans. Il est un des premiers qui ait réduit en art la Grammaire hébraïque. Nous n'avons point celle qu'il a faite ; mais on juge par ses Ouvrages qu'il a été peu exact dans cet art pour s'être trop préoccupé des puériles subtilités de la cabale. Il a écrit un Livre de la Théologie des Juifs, où il traite des principaux articles de leur créance, & où il y a quelques sentimens particuliers : il a été imprimé à Constantinople en 1647 ; un Commentaire sur Daniel ; & on lui attribue une Version Arabe de l'Ancien Testament.

SAAVEDRA, *Voyez* CERVANTES.

SABAS, (Saint) naquit en 429, dans un village de la dépendance de Césarée en Cappadoce, d'une famille distinguée. Son pere qui étoit Officier de l'Armée, ayant été obligé d'aller en Egypte, emmena sa femme avec lui & mit son fils âgé de 5 ans avec tout ses biens, entre les mains d'Hermias, frere de son épouse pour en prendre soin pendant son absence. A peine Sabas y eut-il passé trois années, que ne pouvant plus supporter la mauvaise humeur d'Hermias, il se retira chez un oncle paternel

nommé Grégoire, qui ayant l'enfant, voulut avoir les biens. Hermias ne jugea pas à propos de s'en désaisir ; ce qui occasionna de grandes disputes entr'eux. Sabas tout jeune qu'il étoit, fut très-sensible à ce différend, & résolut de renoncer pour toujours, à ce qui causoit de si grands maux parmi les hommes. Il alla se présenter à un Monastère à une lieue de sa patrie ; le Supérieur le reçut avec plaisir, & le fit instruire de la science des Saints & des règles de la profession Monastique. Sabas devint quelques années après Abbé & Supérieur des Monastères de Palestine ; défendit avec zèle la foi au Concile de Chalcédoine sous le règne d'Anastase, & mourut le 5 Décembre 531 à 92 ans.

SABELLICUS (*Marcus-Antonius Coccius*) naquit vers l'an 1436 à Vicovaro, petite ville d'Italie, d'une famille honnête, & qui avoit du bien. Il alla fort jeune à Rome où il étudia quelque tems sous Gaspard de Vérone, & sous Porcellio Napolitain ; il prit ensuite des leçons de *Domitio Calderino*, sous lequel il fit briller sa grande facilité à faire des Vers. La réputation avec laquelle Pomponius Lætus enseignoit aussi à Rome, l'engagea pareillement à étudier sous lui, & ce sçavant charmé de ses progrès, l'admit dans son Académie. Sabellius quitta Rome en 1475, pour aller enseigner la jeunesse à Udine, où on le demandoit avec empressement. Pendant ce tems-là ; il étudia lui même la Logique, les Mathématiques & le Grec ; mais la peste l'ayant obligé de se retirer à Trieste, il y fit quelque séjour, & fut appellé à Venise pour y enseigner les Belles-Lettres. La peste l'obligea de fuir une seconde fois, & il se réfugia à Vérone, d'où il fut encore attiré à Venise par le Sénat, qui le chargea de la Bibliothèque de saint Marc, que le Cardinal Bessarion avoit donnée à cette République en 1505. Peu de tems après Sabellius demanda à être déchargé de cet emploi à cause de ses infirmités, qui étoient plus le fruit de ses débauches que de ses travaux, & il obtint une pension de 200 ducats. Il mourut le 18 Avril 1506, âgé de soixante & dix ans. On a de lui 1°. une *Histoire Universelle in-fol.* depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 1503, laquelle passe pour très-peu exacte. 2°. l'*Histoire de la République de Venise* en trente-trois Livres *in-fol.* 3°. des *Notes* Latines sur quelques endroits de Pline, de Tite-Live, de Valere-Maxime, de Lucain, de Stace, de Catulle, avec des Observations tirées de différens Auteurs, à Venise en 1487, *in-4°.* & à Paris en 1511, *in.fol.* &c.

SABELLIUS, fameux Hé-

remarque, dans le troisième siècle, étoit de Ptolémaïde, ville de Lybie. Il enseignoit que n'y ayant en Dieu qu'une nature, il ne devoit y avoir aussi qu'une personne: qu'ainsi les noms de Pere, de Fils, & de Saint Esprit ne sont que différentes dénominations de la même Personne. Sabellius gagna quelques Evêques, & sa Doctrine s'étendit fort loin. Il avoit plusieurs Sectateurs en Mésopotamie & même à Rome. Saint Denys d'Alexandrie a écrit contre lui plusieurs traités, & ses erreurs ont été condamnées en plusieurs Conciles, entr'autres dans celui qui se tint à Alexandrie en 261.

SABIN, (George) né en 1508 dans la Marche de Brandebourg, se fit une grande réputation en Allemagne, par ses Poësies. A l'âge de quinze ans il fut envoyé à Wirtemberg, où le sçavant Melanchton l'instruisit avec un soin particulier. Cinq ans après il mit au jour le Poëme intitulé: *Res Gestæ Cæsarum Germanicorum*. Cet ouvrage lui acquit l'estime de tous les sçavans d'Allemagne, & des Princes protecteurs des Lettres. Sabin fut employé en diverses ambassades, & fit également paroître son éloquence & sa prudence dans les affaires. Il mourut le 2 Décembre 1560, à Francfort sur l'Oder, & laissa diverses Poësies qui consistent en *Elegies*, & des *Hendecassyllabes*, outre le *Poëme* dont nous avons parlé.

SABLIERE, (Antoine de Rambouillet de la) Poëte François, mort à Paris en 1580, a composé des Madrigaux, qui n'ont été publiés qu'après sa mort, par son fils. Ces petits Poëmes lui ont fait beaucoup d'honneur par la finesse des pensées, & par la délicate naïveté du style: on peut le proposer pour modèle en ce genre. Son épouse *Hesselin de la Sabliere*, étoit liée avec les beaux esprits de son tems. La Fontaine qui trouva dans sa maison un asyle paisible durant près de vingt ans, l'a immortalisé dans ses Vers.

SACCHI, (André) Peintre, né à Rome en 1599, apprit de son pere les premiers principes de la peinture: Albane le perfectionna ensuite. L'attention que son illustre Maître eut pour lui, & ses talens naturels, lui acquirent en peu de tems une grande réputation. On retrouve dans ses ouvrages les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de l'Albane. Ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples, & l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la

nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome où il mourut en 1661.

SACCHINI, (François) Jésuite Italien, a professé la Rhétorique à Rome avec applaudissement pendant plusieurs années, & a été pendant sept ans sécrétaire du général Vitelleschi. Il a continué l'histoire de la Société commencée par Orlandin & en a donné 4 vol. *in-f.* il a fait aussi *La vie de Canisius*, & celle de Stanislas Kotka, l'un & l'autre de la même Société. Sacchini mourut à Rome en 1625, âgé de cinquante-cinq ans. On a encore de cet Auteur un traité plein de bon sens & de piété, *De ratione libros cum profectu legendi*, à la suite duquel il y a un discours du même Sacchini, *De vitanda librorum moribus noxiorum lectione.*

SACROBOSCO, (Jean de) appellé aussi Haliwood, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, passoit pour un des plus habiles Mathématiciens du treizième siècle. Après avoir étudié pendant quelques années dans son pays, il s'en alla à Oxford, d'où il partit peu après pour Paris, attiré par la réputation de l'Université de cette ville. Sacrobosco y composa son ouvrage *De Sphæra Mundi*, qui a eu plusieurs Commentateurs & qu'on a traduit en diverses langues, & il y mourut en 1256, comme on le voit par les vers gravés sur son tombeau dans le Cloître des Mathurins. On a encore de lui un traité *de Computo Ecclesiastico.*

SADEEL, *Voyez* CHANDIEU.

SACI, *Voyez* (le Maître).

SACY, (Louis de) Avocat au Parlement de Paris, & l'un des quarante de l'Académie Françoise, avoit toutes les qualités que demandent ces deux professions, une voix touchante, une prononciation agréable, un geste libre, une phisionomie heureuse, une mémoire exacte & fidèle: habile à démêler la vérité des faits, éclairé dans le choix des moyens, solide dans ses preuves, noble & simple dans ses expressions, il fit toujours honneur aux Loix, soit en les soutenant, soit en les interprêtant. Il se faisoit admirer par la beauté de son esprit, rechercher par la douceur de ses mœurs, & aimer par la bonté de son cœur. Il étoit poli, obligeant, désintéressé, & les affaires ne lui ôtoient rien de son enjouement. Il joignit aux qualités d'habile Avocat & aux vertus d'aimable Citoyen, tous les talens d'un bon Académicien. M. de Sacy trouvant beaucoup de finesse dans les Lettres de Pline le jeune, assez d'agrémens dans le style,

beaucoup de nobleſſe dans les ſentimens, en fit une étude particulière. Dans la traduction qu'il a donné de cet Auteur, il eſt aiſé de remarquer les nouvelles beautés que ce nouvel interprête a ajoutées aux richeſſes de l'original; mais ce qui fait plus d'honneur à ſon eſprit & à ſon cœur, c'eſt ſon *traité de l'Amitié.* Perſuadé que tous les hommes s'en piquent ſans la connoître, & ſans en remplir les devoirs, il travailla à donner des régles & des principes à cette diſpoſition naturelle qui les porte à s'aimer les uns les autres. Il n'oublia rien pour leur apprendre qu'il n'y a de véritable amitié que celle qui n'a pour fin que l'amitié même, & pour convenance que la vertu. Cet habile Académicien mourut à Paris le 26 Octobre 1727, âgé de ſoixante-treize ans. On a de lui outre les deux ouvrages dont nous avons parlé: 1° un *Recueil de Factums*, & diverſes pièces en deux v. *in* 4. 2°. un *Traité de la gloire*. 3°. une *Traduction du Panégyrique de Trajan*, qui avec celle des Lettres de Pline, forme trois vol. *in*-12. On trouve à la tête du ſecond, la vie de Pline bien écrite & fort détaillée.

SADLER, (Jean) Ecrivain Anglois, mort en 1674 à cinquante-neuf ans, & dont on a un Livre intitulé; les *Droits du Royaume* & un autre Ouvrage qui a pour titre *Olbia.*

SADELER, (Jean) né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord la profeſſion de ſon pere qui étoit fondeur & ciſeleur; mais l'âge ayant développé ſes inclinations, il s'attacha au deſſein & à la gravure. Quelques eſtampes qu'il publia à Anvers, les éloges qu'on lui donna excitèrent en lui le déſir d'en mériter de nouveaux. Il parcourut la Hollande pour travailler ſous les meilleurs maîtres. Le Duc de Baviere ſe fit un plaiſir de répandre ſes bienfaits ſur cet Artiſte. Sadeler animé par la reconnoiſſance, fit pour ſon Protecteur des Ouvrages qui ajoutèrent à ſa réputation. Il partit pour l'Italie & perfectionna ſes talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il préſenta quelques-unes de ſes gravures au Pape Clement VIII: mais ſa Sainteté ne lui ayant fait que quelques complimens ſtériles, Sadeler ſe retira à Veniſe où il mourut peu de tems après. *Juſte* ou *Juſtin* ſon fils a auſſi donné quelques eſtampes eſtimées.

SADELER, (Raphaël) Graveur, étoit frere de Jean & ſon Diſciple: un travail aſſidu, & une application extraordinaire ayant affoibli ſa vûe, il fut obligé de quitter la gravure pour quelque tems.

Il s'adonna donc à la peinture par délassement, mais son goût le rappella à son premier exercice. Il s'y distingua par la correction du dessein & par le naturel qu'il répandoit dans ses figures. Il accompagna son frere à Rome, à Venise, & mourut dans cette dernière ville.

SADELER, (Gilles) Graveur, natif d'Anvers, étoit neveu & disciple des deux précédens. Après avoir fait quelque séjour en Italie, l'Empereur Rodolphe second qui le connoissoit, l'appella en Allemagne & lui marqua son estime en lui accordant une pension annuelle. Les Empereurs Matthias & Ferdinand second, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'honorer ses talens. Il mourut à Prague en *1629* à 59 ans.

SADOLET, (Jacques) naquit à Modene en 1478; après avoir appris en peu de tems le Grec & le Latin de son pere Jacques Sadolet, célèbre Professeur en Droit à Ferrare, il fit de rapides progrès en Philosophie, sous Nicolas Leonicene; il alla ensuite à Rome, entra chez le Cardinal Olivier Caraffe, qui aimoit les gens de Lettres, fit connoissance avec tous les sçavans qui vivoient alors, & devint Sécrétaire de Leon X. avec Pierre Bembo. Sadolet fit honneur à cet emploi par la délicatesse & la facilité avec laquelle il écrivoit. Ce Pape l'ayant nommé à l'Evêché de Carpentras, Sadolet après l'avoir long-tems refusé par désintéressement, fut enfin obligé de l'accepter. Il s'y rendit aussi-tôt après la mort de Leon X. Clément VII, successeur d'Adrien VI, le fit revenir à Rome dans la suite pour se servir de ses conseils; il y demeura trois ans, puis il retourna dans son Evêché. Paul III. l'appella de nouveau à Rome, & l'envoya en France en qualité de Nonce, pour engager le Roi à faire la paix avec Charles V. Le Pontife extrêmement satisfait de ses négociations le fit Cardinal; & la paix ayant été conclue, Sadolet composa une harangue *de Bona Pacis*. Il mourut à Rome en 1547, âgé de 70 ans. Il étoit Théologien, Orateur, Philosophe & Poëte. De tous ceux de son tems qui ont voulu faire revivre la belle latinité, il est regardé comme celui qui a le mieux réussi. On a de lui dix-sept *Livres d'Epîtres*, où il y a de bonnes choses & beaucoup d'inutiles & d'ennuyeuses; diverses *Oraisons*, plusieurs *Poëmes*, parmi lesquels son *Curtius* & son *Laocoon* tiennent le premier rang; il y copie Virgile, sans en prendre l'esprit; une *Interprêtation* sur les Pseaumes & sur les Epitres de Saint Paul, & d'autres

Traités de Théologie, où il parle plus en Orateur qu'en Théologien; il paroît, sur-tout, fort éloigné de la doctrine de St. Augustin. Tous les Ouvrages de ce Cardinal où on remarque un style purement Ciceronien, avec beaucoup de délicatesse & de facilité, n'ont d'abord paru que par morceaux, mais dans la suite ils ont été recueillis à Verone en trois vol. *in*-4. sous ce titre *Jacobi Sadoleti, Cardinalis & Episcopi Carpentoratensis, opera quæ extant omnia.* On lui reproche de faire quelquefois des raisonnemens trop longs, trop subtils & trop obscurs.

SAENREDAM, (Jean) Peintre, a fait des estampes qui sont très-goûtées des curieux. Il a sçu allier la douceur avec la fermeté dans sa touche; on désireroit plus de correction dans ses desseins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plûpart des Peintres qu'il a copiés.

SAGE, (David le) naquit à Montpellier sur la fin du seizième siècle. On lui a reproché d'avoir été fort dérangé dans ses mœurs, autant que dans ses affaires domestiques, & ses Poësies se sentent beaucoup du déréglement de son cœur: il mourut vers 1650. On a de lui un Recueil intitulé *les Folies du Sage*, rempli de plusieurs Sonnets, d'Elégies, de Satyres, & d'Epigrammes.

SAGE, (Alain René le) Poëte François, natif de Ruys en Bretagne, peut être mis au rang des Auteurs qui ont le mieux possédé leur Langue. Il avoit de l'esprit, du goût, & l'art d'embellir les idées des autres & de se les rendre propres. Son premier Ouvrage fut une *Traduction Paraphrasée des Lettres d'Aristenette* Auteur Grec. Il apprit ensuite l'Espagnol, & goûta beaucoup les Auteurs de cette nation, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations, qui ont eu en France beaucoup de succès; comme le *Diable Boiteux*, en 2 vol. *in*-12. dont le premier tout traduit de l'Espagnol est meilleur que le second, qui est entièrement de la composition de le Sage. Despreaux ayant un jour surpris son laquais Atys, lisant ce Roman, le menaça de le chasser, si ce livre couchoit dans sa maison. *Gilblas* roman ingénieux dans lequel il désigne sous le nom de Sangrado le célèbre Hecquet; *Gusman* d'Alfarache; le *Bachelier de Salamanque* en deux vol. bien écrit, bien narré, & semé d'une critique assez fine des mœurs. Le nouveau *Dom Quichotte*, &c. il a fait aussi des *Comédies* en prose qu'on voit avec plaisir au théâtre François, comme *Crispin, rival de son maître*, & *Turcaret*: le Sage mourut à Boulogne en 1747, chez un de ses fils Chanoine de cette

ville. Rousseau faisoit peu de cas de cet Auteur, & il disoit qu'il avoit bien fait de s'associer à des Danseurs de corde, que son génie y étoit dans sa véritable sphère, & que *Gilles & Fagotin*, auroient en lui un bon maître. Il avoit un autre fils, le Sage, dit, *Montmeni*, qui a longtems brillé sur le théâtre de la Comédie Françoise.

SAGITTARIUS, (Gaspard,) né à Lunebourg le vingt-trois Septembre 1643, fut Historien du Duc de Saxe, & Professeur en Histoire dans l'Université de Hal. Après avoir fait ses études, il s'en alla à Lubec où il commença ses Notes sur Justin, qu'il publia dans la suite. Il fréquenta la plûpart des Universités d'Allemagne, & se fit par-tout estimer pour son érudition & ses connoissances dans l'Histoire & les Antiquités. Ayant été reçu Docteur en Théologie, il fit encore quelques voyages en Saxe, & dans la Thuringe, & fut attaqué d'une fièvre qui le conduisit au tombeau le neuf Mars 1694. Il avoit toujours professé le Luthéranisme. On a de lui 1°. *Tractatus varii de Historiâ Legendâ* in-4. qui vient de bonne main : *Introductio ad universam historiam Ecclesiasticam* deux vol. in-4. C'est un Catalogue raisonné de tous les monumens qui peuvent servir à éclaircir l'Histoire Ecclésiastique, tant générale que particulière ; mais il y a bien des choses omises. *Historia Antiqua novi Bergæ*, in-4. sçavante & judicieuse. *Origines Ducum Brunsvicensium* in-4. Ouvrage exact qui va jusqu'en 1235. *Historia Lubecensis* in-4. Ce sont des Dissertations assez curieuses & non pas une Histoire suivie ; *Antiquitates regni Thuringici in*-4. plein de recherches curieuses : *Historia Marchionum & Electorum Brandenburgensium*, très-exacte & très-curieuse ; des *Dissertations* sur les Oracles, sur les souliers & sur les portes des Anciens. *Histoire* de Saint-Norbert, chose singulière de la part d'un Luthérien, &c.

SGALETVEN, excellent Paysagiste Hollandois. Il n'a guères travaillé qu'en petit ; ses tableaux & ses desseins sont rares & très-recherchés.

SAINCTES, (Claude de) *Sanctesius*, naquit dans le Perche, & fit profession chez les Chanoines Réguliers de l'Abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres en 1540. Ne voulant pas demeurer oisif dans ce Monastère, il vint étudier à Paris, & le Cardinal de Lorraine qui connoissoit son mérite naissant, le mit au Collége de Navarre. De Sainctes y étudia jusqu'en théologie inclusivement, & se rendit habile dans les sciences. il prit ensuite le bonnet de Docteur, devint Curé de Belle-Ville-le-Compte, au Diocèse de Chartres, prin-

cipal du Collége de Boissi à Paris, & fut député au Concile de Trente avec Simon Vigor, au nom de l'Université. A son retour il eut plusieurs conférences avec les Calvinistes, & écrivit contr'eux. Quelques années après Charles IX. le nomma à l'Evêché d'Evreux, à la sollicitation du Cardinal de Lorraine. De Saintes travailla aussi-tôt à réformer le Breviaire, le Missel & le Rituel de ce Diocèse : il assista ensuite aux Etats de Blois, où il donna de nouvelles preuves de sa capacité, & confondit dans une conférence les Ministres Rosier & l'Epine : son zèle contre l'hérésie le fit tomber dans quelques opinions peu conformes à la foi ; il prétendoit qu'on devoit rebaptiser ceux de la R. P. R. qui retournoient à l'Eglise Catholique. Il reconnut son erreur dans la suite & se retracta: mais étant devenu un des plus ardens ligueurs, & des plus cruels ennemis du Roi, il fut arrêté à Louviers par les gens de Henri IV. On trouva dans ses papiers un écrit par lequel il s'efforçoit de justifier l'horrible assassinat commis en la personne de Henri III. & montroit qu'on pouvoit tuer de même Henri IV. de Saintes fut conduit au Château de Caën, où on ne tarda pas à instruire son procès, & le Prélat convaincu du crime de lèze-Majesté, & soutenant opiniâtrement ses opinions fanatiques, fut condamné selon la rigueur des Loix : mais le Roi sollicité par le Cardinal de Bourbon son oncle, commua la peine de mort, en une prison perpétuelle. On l'enferma dans le Château de Creve-Cœur au Diocèse de Lisieux, où il mourut deux ans après en 1591. De tous ses Ouvrages qui sont en grand nombre en François & Latins, les plus considérables sont un Traité Latin sur l'Eucharistie, divisé en dix Livres, & imprimé en 1575 *in-fol.* qui est le plus exact & le plus ample *Traité* qui eût été fait jusqu'alors sur cette matière ; un *examen* de la doctrine de Calvin & de Beze, touchant la Cêne, aussi en Latin, une *Confession* de foi Catholique, en François, &c.

SAINT-AULAIRE, (François - Joseph de Beaupoil, Marquis de) né dans le Limousin, passa une partie de sa jeunesse dans les troupes. Il avoit un esprit aisé, naturel, plein de délicatesse, il aimoit la belle Littérature, savoit en faire usage, & cultivoit sur-tout la Poësie Françoise. Madame la Duchesse du Maine l'attira à sa Cour, où il passa plus de quarante ans. Cette Princesse trouvoit toujours de nouveaux plaisirs dans sa conversation. A l'âge de 90 ans, St-Aulaire faisoit encore sur le champ des vers

pleins d'esprit & de délicatesse. Il y en a peu d'imprimés. Ce Poëte fut reçu à l'Académie Françoise en 1706, & mourut à Paris le dix-sept Décembre 1742, âgé de 98 ans. Le sévère Boileau lui refusa sa voix pour l'Académie, & il fondoit son refus précisément sur la pièce qui l'y fit admettre. Saint-Aulaire qui avoit envie de le gagner, employa la médiation du Président de Lamoignon, qui lui envoya les vers du postulant. Voilà, dit Despreaux, après en avoir lû le début, voilà encore un plaisant titre pour entrer à l'Académie : il n'a que faire de compter sur ma voix : je dirai tout net à M. de Lamoignon que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'aussi méchans vers à soixante ans, & des vers qui renferment une morale impudique. Le jour que l'élection devoit être faite, il se transporta exprès à l'Académie, pour donner sa boule noire. Quelques Académiciens lui ayant remontré que le Marquis étoit un homme de qualité, qui méritoit qu'on eut pour lui des égards ; je ne lui conteste pas, dit-il, ses titres de noblesse, mais ses titres de parnasse, & je le soutiens non-seulement mauvais *Poëte*, mais Poëte de mauvaises moeurs : Mais reprit l'Abbé *Abeille*, *M. le Marquis ne travaille pas comme un Poëte de profession, il se borne à faire de petits vers comme Anacreon* : comme *Anacreon*, repartit le Satyrique, & l'avez-vous lû, vous qui en parlez ? Savez-vous bien, Monsieur, qu'*Horace* tout Horace qu'il étoit, se croyoit un très-petit compagnon auprès d'Anacreon ? *Eh ! bien donc*, Monsieur, *si vous estimez tant les vers de votre M. le Marquis, vous me ferez un très grand plaisir de mépriser les miens.*

SAINT-BONNET, (Jean de) Seigneur de Toiras, né à St. Jean Cardonnenques en Languedoc le premier Mars 1585, étoit de l'ancienne maison de Caylar, Baronie vendue depuis aux Evêques de Lodeve. Après avoir été Page du Prince de Condé, il servit sous Henri IV & sous Louis XIII. qui le fit Lieutenant de sa Venerie, puis Capitaine de sa Voliere : mais voulant s'avancer dans les armes, il supplia le Roi de consentir qu'il prit une Compagnie au Régiment des Gardes. Dès qu'il fut en possession de cette Charge, il donna des marques de sa valeur aux siéges de Montauban & de Montpellier & en divers autres. Ayant été fait Maréchal de Camp, il se trouva à la prise de l'Isle-de-Rhé, dont il eut le Gouvernement, & qu'il défendit courageusement contre les Anglois, qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il se

distingua aussi par sa bravoure. Il commanda dans le Mont-Ferrat, & défendit Casal contre le Marquis de Spinola Général Espagnol, qui en avoit formé le siége en 1630. En récompense de ses services, le Roi le fit Maréchal de France, & Lieutenant-Général de ses Armées en Italie. Quelque tems après il fut disgracié, sans qu'on en put découvrir la cause, & privé de ses pensions & de ses gouvernemens. Les ennemis de la France voulurent se servir de cette conjonćture pour l'attirer à leur service, mais ce fut envain. Le Maréchal aima mieux être malheureux qu'infidèle. Pendant sa disgrace il alla à Rome, à Venise, & dans plusieurs autres Villes où il fut très-considéré. Victor Amédée, Duc de Savoye, s'étant ligué avec la France contre l'Espagne, leva une armée dont il fit Saint-Bonnet Lieutenant-Général : ce que le Roi agréa. Ce grand homme commença la campagne avec la valeur qui lui étoit ordinaire, entra dans le pays ennemi, & en attaquant la forteresse de Fontenette dans le Milanois, il fut tué d'un coup de mousquet le quatorze Juin 1636.

SAINT-CYRAN, *voyez* VERGER.

SAINT-DIDIER, *voyez* LIMOJON.

SAINT EVREMONT, (Charles de S. Denis Sieur de) né à S. Denis le Guast près de Coutance en 1613, d'une Maison distinguée, qui se nommoit anciennement *Marquetel*, fit ses études à Paris, & après avoir donné une année au Droit, il prit le parti des armes, & servit au siège d'Arras en 1640, comme Capitaine d'Infanterie. Il s'attacha depuis au grand Condé, & combattit vaillamment sous ses yeux à Fribourg & à Nordlingue, où il fut blessé dangereusement; mais son humeur satyrique lui ayant fait perdre les bonnes graces de ce héros, il alla servir en Catalogne, & parvint jusqu'au grade de Maréchal de Camp. Son esprit lui fit d'illustres amis, Fouquet entre autres & le Duc de Candale. L'amitié de ce dernier lui valut la haine de Mazarin, qui le fit mettre à la Bastille où il resta trois mois: peut-être fut-ce pour se venger de ce que lors de la paix des Pyrenées, il écrivit une pièce satyrique & politique sous le titre de *Paix ridicule*, qui le força de sortir du Royaume. Il se retira d'abord en Hollande, ensuite en Angleterre, où il vécut comme un homme qui avoit toujours fait profession d'une Philosophie profane & voluptueuse, dont les maximes ne seroient autorisées qu'à peine dans la licence du Paganisme. Il y mourut en 1703, âgé de 80 ans, ayant toujours conservé le

jugement sain & une santé parfaite, à laquelle il donnoit une attention toute particulière. *Une heure de vie bien ménagée, à l'âge où je suis*, écrivoit-il à la moderne Leontiuum, *m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation.* Nous avons de lui plusieurs Ouvrages écrits avec esprit, facilité, & délicatesse, mais inégalement. Comme il n'écrivoit que pour lui, & qu'il n'a jamais ambitionné le titre d'Auteur, il n'avoit garde de s'astreindre à une exactitude scrupuleuse. La meilleure édition de ses Œuvres est celle d'Amsterdam en 5 volumes, à la tête de laquelle est la Vie de l'Auteur par des Maiseaux, laquelle contient seule un volume, où il n'y a pas quatre pages intéressantes. Ce qu'il a écrit sur les Grecs & les Romains est très-sensé & très-judicieux. Les comparaisons qu'il a faites de quelques grands hommes de l'antiquité, sont excellentes, ainsi que les jugemens qu'il porte sur quelques Auteurs. Il y a de la profondeur dans ses réflexions, de la force dans ses portraits, beaucoup de finesse dans ses pensées, & quelquefois du rafinement : sa Lettre au * * * où il découvre son goût sur toutes les choses qui sont d'usage dans la vie, est très-bien faite. Celle sur la paix des Pyrénées, est une satyre fine & délicate de la conduite du Cardinal Mazarin avec les Espagnols ; la retraite du Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie, est maniée avec la même finesse : la conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye, seroit un chef-d'œuvre, s'il n'y régnoit un air de libertinage, trop ordinaire à Saint-Evremont : si l'on s'en fut tenu à ces pièces & à peu d'autres, on eût travaillé plus utilement pour la gloire de l'Auteur, qu'on ne l'a fait en imprimant tout ce qui sortoit de sa plume : car presque tout le reste est du dernier médiocre ; sa poësie est plate & sans génie ; ses Comédies sont détestables, son style en prose trop pointilleux, hérissé d'antithèses sa figure favorite. Boileau en porte un jugement encore plus sévère, & auquel il n'y a peut-être pas beaucoup à retrancher ; qu'est-ce, disoit-il, qu'un Saint-Evremont, que les sots osent comparer à Montagne ? Les écarts de l'un, valent mieux que tout le concert & l'arrangement de l'autre, qui n'est qu'un *Charlatan de ruelles*, qui se panade dans ses termes étudiés & ses maximes prétendues Philosophiques. Passons lui ce qu'il a écrit sur la guerre dont il ne se démêle pas trop mal ; mais pour le reste, c'est un faux Aristarque qui veut toujours juger comme *Perrin Dandin*, quoiqu'il prenne souvent l'ombre pour le corps. Ce jugement ne doit

pas surprendre de la part d'un Poëte Partisan sincère de la morale sévère que S. Ev. a si peu suivie dans sa conduite & dans ses Ecrits, lui qui appelle Pétrone *un des plus honnêtes hommes du monde*, qui le préfere à Séneque, & qui l'avoit pris pour son héros en fait de morale.

SAINT-GELAIS, (Mellin de) Poëte Latin & François du seizième siècle, fils d'Octavius de Saint-Gelais, Evêque d'Angoulême, fût Aumônier & Bibliothécaire d'Henri II, & se livra à la Poësie avec tant de succès qu'il fut nommé l'*Ovide François*. Il y a beaucoup de facilité & de douceur dans ses vers. Il a réussi dans l'Epigramme, & on le met au-dessus de Marot & de du Bellay. Il a en effet beaucoup de naturel & de naïveté ; mais moins de précision, moins d'élégance, un badinage moins gai que Marot: son style d'ailleurs est quelquefois diffus, souvent embarrassé & obscur. Ses Poësies consistent en Elégies, en Epitres, en Rond., Quatrains, Chansons, Sonnets & Epigrammes. La plus ample édition est celle de Paris en 1709. S. G. mourut en 1558, & fut enterré à S. Thomas, à présent S. Louis du Louvre. La plûpart de ses Poësies ne respirent que l'amour, & des maximes aussi peu conformes à la sainteté de l'état de l'Auteur, que relatives à sa conduite. Ce qui le rend plus coupable, c'est l'abus criminel qu'il fait des choses les plus saintes, & le mélange sacrilège du sacré avec le profane.

SAINT-PIERRE, (Charles-Irenée de Castel de) né au Château de S. Pierre en Normandie en 1658, embrassa l'état Ecclésiastique, fut premier Aumônier de Madame, & eut en 1702, l'Abbaye de la Sainte Trinité de Tiron. Le Cardinal de Polignac nommé pour assister aux Conférences d'Utrecht, emmena avec lui l'Abbé de S. P., comme un homme qui pouvoit l'aider de ses lumières. Cet Auteur écrivit beaucoup sur la Politique, & montra toute sa vie un désir extrême de contribuer au bonheur de sa Patrie: mais comme il ne proposoit guères que des projets impraticables, comme celui d'une paix perpétuelle, d'une espèce de Parlement de l'Europe, qu'il appelloit la *Diete Européenne* ; le Cardinal du Bois avoit bien défini ses Ouvrages en les appellant *les Rêves d'un homme de bien*. Il ne fut utile qu'en un seul point, & il écrivit en homme d'état contre la tyrannie *de la Taille arbitraire*, dont il contribua à délivrer la France. Son projet de *la Taille tariffée* paroît d'autant plus utile, que par son moyen, on évite toute disproportion,

source de mille maux & de la ruine entière des familles & des Paroisses. S. P. avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1695, & il en fut unanimement exclus, pour avoir, sous la Régence du Duc d'Orléans, préféré un peu durement, dans sa *Polisynodie* l'établissement des conseils, à la manière de gouverner de Louis XIV, protecteur de l'Académie. Ce fut le Cardinal de Polignac qui fit une brigue pour l'exclure, & qui en vint à bout; mais le Régent ne voulut pas que la place fut remplie, & elle demeura vacante jusqu'à la mort de S. P., qui sans se plaindre de cette injustice, continua de vivre en Philosophe, avec ceux mémes qui l'avoient exclu. Il mourut en 1743, & Boyer, ancien Evêque de Mirepoix son Confrere, empêcha qu'on ne prononçât son éloge selon la coutume, outrage que ne méritoient ni la douceur, ni la probité, ni les services qu'avoit rendus S. P.: car quoique ses Ouv. ne présentent presque que des projets chimériques & impossibles dans l'exécution, on y voit régner l'honneur, la passion de bien mériter du genre humain; on y trouve un courage d'esprit peu commun, une sincérité excessive, presque toujours inspirée par le désir de rendre les hommes heureux: & dans le tems même qu'on conçoit l'impossibilité de ses projets, on voit qu'ils ne doivent leur naissance qu'à cette envie. Le Recueil de ses Ecrits forme 18 vol. *in-12*, & les plus connus sont un projet de paix universelle, 3 vol. *in-12*; un *Mémoire* pour perfectionner la police sur les grands chemins. *Mémoire* sur les billets d'état. *Mémoire* sur l'établissement de la Taille proportionnelle. *Mémoire* sur les Pauvres mendians. *Discours* pour perfectionner l'Ortogragraphe; *Projet* sur le même sujet; S. P. dans ces deux écrits, propose un systême d'Ortographe, singulier qu'il employoit lui-même, & qui rend la lecture de ses Ouvrages très-pénible. *Réflexions* sur différens Ministères, & plusieurs autres, écrits avec beaucoup de solidité, de force & de justesse d'expression, & quelquefois trop de singularité, de bisarrerie & de hardiesse; depuis sa mort on a publié ses Annales sur le regne de Louis XIV où l'on trouve encore plus de cette franchise brutale qui faisoit le fond de son caractère.

Fin du Tome V.





